
Les demandes en mariage
LA SÉRIE COMPLÈTE
JENNIE GOUTET

Toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, serait illicite et constituerait une contrefaçon. La loi n'autorise, que les copies ou reproductions réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à l'utilisation collective, d'une part, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Nous bénéficions en France, de la loi sur la propriété intellectuelle, et, hors de France, de la protection du droit d'auteur dans tous les états signataires de la convention de Berne.

En conséquence, toute reproduction de ceux-ci, totale ou partielle, ou imitation, sans notre accord exprès, préalable et écrit, est interdite.

Titres originaux, traduit de l’anglais:

A Regrettable Proposal, 2019

A Faithful Proposal, 2020

A Daring Proposal, 2022

OceanofPDF.com

Table des matières

Tome 1

- Chapitre Un
- Chapitre Deux
- Chapitre Trois
- Chapitre Quatre
- Chapitre Cinq
- Chapitre Six
- Chapitre Sept
- Chapitre Huit
- Chapitre Neuf
- Chapitre Dix
- Chapitre Onze
- Chapitre Douze
- Chapitre Treize
- Chapitre Quatorze
- Chapitre Quinze
- Chapitre Seize
- Chapitre Dix-sept
- Chapitre Dix-huit
- Chapitre Dix-neuf
- Chapitre Vingt
- Chapitre Vingt et un
- Chapitre Vingt-deux
- Chapitre Vingt-trois
- Chapitre Vingt-quatre
- Chapitre Vingt-cinq
- Chapitre Vingt-six
- Chapitre Vingt-sept
- Chapitre Vingt-huit
- Chapitre Vingt-neuf
- Chapitre Trente
- Chapitre Trente et un
- Chapitre Trente-deux
- Chapitre Trente-trois
- Chapitre Trente-quatre
- Chapitre Trente-cinq
- Chapitre Trente-six
- Chapitre Trente-sept
- Chapitre Trente-huit

- Chapitre Trente-neuf
- Chapitre Quarante

Tome 2
- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22
- Chapitre 23
- Chapitre 24
- Chapitre 25
- Chapitre 26
- Chapitre 27
- Chapitre 28
- Chapitre 29
- Chapitre 30
- Chapitre 31

Tome 3
- Chapitre Un
- Chapitre Deux
- Chapitre Trois
- Chapitre Quatre
- Chapitre Cinq
- Chapitre Six
- Chapitre Sept
- Chapitre Huit
- Chapitre Neuf

Chapitre Dix
Chapitre Onze
Chapitre Douze
Chapitre Treize
Chapitre Quatorze
Chapitre Quinze
Chapitre Seize
Chapitre Dix-sept
Chapitre Dix-huit
Chapitre Dix-neuf
Chapitre Vingt
Chapitre Vingt-et-un
Chapitre Vingt-deux
Chapitre Vingt-trois
Chapitre Vingt-quatre
Chapitre Vingt-cinq
Chapitre Vingt-six
Chapitre Vingt-sept
Chapitre Vingt-huit
Chapitre Vingt-neuf
Chapitre Trente
Chapitre Trente-et-un
Remerciements

Du même auteur
À propos de l’auteur

OceanofPDF.com

Tome 1

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Pour Sophie Goutet -
la meilleure belle-mère au monde

OceanofPDF.com

Chapitre Un

Mars 1812

Stratford Tunstall, ancien commandant du 94e régiment d'infanterie et devenu nouvellement le cinquième comte de Worthing, descendait péniblement l'avenue d'Oxford Street dans un uniforme raidi par la saleté. Un regard en direction de New Bond révéla une rue déjà délestée de la foule. Ce qui n'était pas plus mal. Cela ne se faisait pas d'apparaître dans une telle tenue au sein du Londres chic, mais il n'avait pas le choix s'il souhaitait rejoindre la banque avant sa fermeture. Accélérant le pas, il se dirigea vers le bâtiment en pierre abritant celle-ci dont le portail en fer forgé laissait passer des fleurs printanières.

Il passa devant trois femmes inspectant une acquisition en dentelle brodée en face d'une devanture, lorsque l'une d'elles se détacha du groupe avec une exclamation de surprise. À son grand désarroi, il s'agissait de Miss Broadmore, la femme qui l'avait rejeté avant son départ pour l'Espagne et la dernière personne qu'il souhaitait voir à son retour.

— Stratford ! Vous êtes de retour. Quand êtes-vous arrivé en Angleterre ?

Après une observation méticuleuse de son apparence, elle sembla hésiter, mais lui tendit finalement une main gracile recouverte de vélin. Son contact était aérien alors qu'il s'inclinait sur sa main.

— À l'instant, dit Stratford d'une voix rauque et il s'éclaircit la gorge. J'ai laissé mes effets au King's Arms et j'ai pris la route sans tarder. Je dois m'occuper de plusieurs affaires avant que la banque ne ferme.

— Le King's Arms ?

Miss Broadmore fronça les sourcils de confusion.

— Je ne le connais pas, reprit-elle . Pourquoi ne résidez-vous pas dans votre demeure sur Upper Seymour Street ? Évidemment, en tant que Lord Worthing, vous allez en posséder une nouvelle à présent…

Il acquiesça sèchement.

— Notre maison est louée pour la saison à venir et je ne souhaitais pas m'imposer au personnel de Cavendish Square sans m'être au préalable présenté au domaine. Je pars demain à l'aube.

— Bien sûr.

Miss Broadmore semblait à court de mots, mais ne montrait aucune intention de mettre fin à la conversation.

Une note parfumée de son savon au jasmin parvint jusqu'à lui. Cela faisait trop longtemps qu'il n'avait pas senti le parfum d'une femme de noble naissance, plutôt que celui des lavandières négligées qui suivaient les troupes et empestaient le savon à la soude caustique. Cela faisait trop longtemps qu'il n'avait pas été près de *cette* femme.

Elle l'observa sous sa coiffe à large bord. Son regard lui rappela cette autre journée où ces mêmes yeux avaient retenu les siens tandis qu'elle le libérait de son engagement. La douleur se referma sur lui comme un étau et, comme par sympathie, le soleil indécis de fin d'après-midi s'éclipsa une nouvelle fois derrière les nuages.

— J'ai entendu que des félicitations étaient de rigueur, força Stratford malgré sa gorge serrée. Vous êtes fiancée.

À nouveau, pensa-t-il. Cette fois c'était un baron et elle devait regretter sa précipitation d'il y a plusieurs années. Si Judith l'avait épousé, elle aurait été comtesse à présent. Elle avait clairement exprimé ses intentions intéressées le jour où elle l'avait rejeté.

Miss Broadmore regarda ses chaussures.

— Il s'agit d'une méprise. Lord Garrett a envoyé l'annonce après avoir parlé à mon père. Mais il ne m'a pas demandé mon avis et je crains de ne pas partager ses sentiments, dit-elle.

Stratford la considéra en silence.

— Ces dernières semaines ont été des plus inconfortables pour moi. En public, tout le monde, à l'exception de mes amies les plus proches, m'a qualifiée de cupide. Poursuivit-elle d'un ton résigné.

Miss Broadmore jeta un coup d'œil à ses compagnes qui examinaient à présent chaque centimètre de soie avec une minutie extrême, dans une

tentative pour paraître indifférentes.

— À la maison je dois subir le courroux de mon père. Ses yeux se remplirent de larmes. Je suppose que je le mérite. Ajouta-t-elle.

Stratford ne pouvait demeurer insensible à cette déclaration pitoyable, bien qu'en son for intérieur il pensât que c'était le cas.

— Nous devons nous réjouir que notre entente n'ait jamais été rendue publique.

Cela lui coûta de prononcer ces mots, mais cela aurait été discourtois de continuer à la punir.

Un silence s'ensuivit et Stratford fut incapable de mettre fin à la conversation. Il souhaitait consulter sa montre à gousset et voir s'il lui restait du temps, mais ses bras pendaient lourdement à ses côtés et sa langue restait collée à son palais.

Finalement, Miss Broadmore mit fin au silence.

— Je vous prie d'accepter mes condoléances pour la perte de votre père. Je pensais que vous auriez peut-être eu une permission pour assister aux funérailles.

— J'en avais une. Mais nous étions en plein siège à Ciudad Rodrigo en Espagne et les officiers commençaient à manquer. Mon père aurait préféré me voir tenir jusqu'au bout.

Sa gorge se contracta tandis qu'il choisissait ses prochains mots :

— Mon oncle n'a pas approuvé mon choix de rester, mais je sentais que je devais suivre la voie de l'honneur.

— Votre père a toujours été fier de vous, lui assura-t-elle. J'ai ouï dire qu'il suivait chaque déplacement de troupes dans la péninsule. Et dire qu'ensuite il a manqué d'accéder au titre de seulement cinq jours…

Il y eut un nouveau silence alors que Stratford serrait les dents. *Le titre ! Qui se soucie du titre ?*

Il se décala en vue de partir et Miss Broadmore remarqua le mouvement subtil.

— Serez-vous à Londres pour la saison ? lui demanda-t-elle.

La rue était devenue anormalement silencieuse et il constata que non seulement il n'y avait manifestement plus de dames, à l'exception de Miss Broadmore et de ses compagnes, mais que l'agitation coutumière des gentlemen qui donnait vie à la rue avait également disparu. Stratford esquissa un sourire pincé.

— Seulement si mon aide est requise. J’ai beaucoup à faire à Worthing et je dois m’enquérir du statut des affaires en cours.

— Je suppose que vos sœurs auront leurs secondes saisons ? s’enquit-elle.

Sa compagne fit signe à un valet de pied d’ouvrir la porte de la calèche et Miss Broadmore fit un pas vers celle-ci.

— Ma tante s’en occupe, oui.

Stratford se figea sur place en réalisant qu’il allait devoir retourner à Londres et qu’il la rencontrerait probablement partout. Il devra faire tout ce qu'il pourra pour éviter cela.

— Bonne journée, Miss Broadmore.

Elle baissa la tête à la mention formelle de son nom, mais elle le salua de la même manière.

— Bonne journée, monsieur. Nos chemins se croiseront sans doute lorsque vous reviendrez à Londres.

La compagne aux cheveux roux de Miss Broadmore l’appela :

— Judith, ma mère sera mécontente si je suis en retard pour m’habiller pour le dîner. Tel que cela est parti, nous n’allons pas avoir le temps pour Hyde Park.

Miss Broadmore acquiesça, puis fit face à Stratford.

— Veuillez transmettre mes respects à vos sœurs.

Elle fit une révérence et se tourna vers le valet de pied, laissant Stratford seul dans la rue.

Le cocher fit claquer les rênes et la calèche se mit en marche en cliquetant sur la chaussée en pavés.

Stratford consulta enfin sa montre à gousset tandis qu’il se dirigeait vers sa destination, redoutant d’arriver trop tard. *En définitive, il semblerait qu’elle ait éconduit un autre prétendant…* Mais cette fois, l’homme avait un titre et elle avait refusé sa main, même à l’encontre de la volonté de son père. Pourquoi ? A-t-elle compris que le bonheur n’appartient pas aux pairs les plus élevés du royaume ? *Regrette-t-elle de m’avoir rejeté ?* Il se souvint de ses yeux abattus et fut tenté de penser qu’il lui avait manqué.

Non. Elle regrettait seulement le récent anoblissement de Stratford et son refus précipité avant d’avoir pu obtenir le titre. À présent, elle allait devoir jouer des coudes avec les autres demoiselles qui en auront après son titre. *Il devra choisir l’une d’entre elles à la fin*, se rappela-t-il. Mais, sur ce

point, il restera ferme. *Ce ne sera pas Judith. Elle devra se faire une raison et chercher ailleurs*.

Devant la porte en bois immense de la banque, Mr. Brooks junior se tenait dos à la rue tandis qu'il luttait avec un passe-partout dans la serrure capricieuse.

— Attendez, l'apostropha Stratford alors qu'il s'élançait sur le chemin de la sortie.

— La banque est fermée. Oh… !

Stratford savait d'expérience que Mr. Brooks n'aimait pas être pris par surprise, qu'il s'agisse d'une baisse inexpliquée du taux de change ou d'un client se précipitant vers lui tel un poulain déchaîné. Cependant, un seul coup d'œil au visiteur fit disparaître l'irritabilité de son ton.

— Monsieur le comte, je désespérais de vous voir aujourd'hui.

Mr. Brook tourna la clé dans la serrure, une simple manœuvre à présent qu'il n'était pas en train d'essayer de s'échapper en quête d'un repas chaud.

— N'entrez-vous pas, monsieur ? J'ai préparé les papiers et il me faut seulement les sortir du coffre.

Il le fit entrer dans le bâtiment et referma la porte derrière eux.

— Je m'excuse de vous retenir. Je viens seulement d'arriver à Londres et je pars pour le domaine dès les premières lueurs de l'aube.

Stratford suivit Mr. Brooks à travers les longs corridors étroits jusqu'à son petit bureau sombre.

— Ayez l'amabilité de vous asseoir pendant que je vais chercher tout ce qui est nécessaire.

Mr. Brooks se rendit dans une pièce annexe où on put l'entendre tourner une clé dans un verrou et fouiller dans des papiers et des objets. Il revint en portant une pile de documents, une petite boîte en velours et une enveloppe en cuir. Il lui tendit la boîte en velours :

— Voici votre chevalière, telle que sollicitée. Je dois dire que cela allait à l'encontre de mes valeurs que de la conserver pour vous alors que vous auriez pu en avoir besoin à tout moment. Un pair ne devrait pas se séparer de sa chevalière.

— Je n'en avais pas l'utilité dans la péninsule. Elle était bien plus en sécurité sous votre garde.

Stratford glissa la chevalière à son doigt et sentit son poids inhabituel. *Mon cousin John, ou même Nicholas, devrait la porter, pas moi. Ils ont été éduqués pour remplir ce rôle*.

— Merci d’en avoir pris soin.

— Aucunement. Voici la somme que vous avez demandée en billets et en pièces de monnaie. Évidemment, vous pouvez écrire à la banque à tout moment ; de plus, nous attendons vos instructions pour les autres transactions que vous avez mentionnées concernant les avoirs de votre père.

Mr. Brooks croisa les mains sur son bureau.

— Où résidez-vous en ce moment ? Upper Seymour étant loué…

— Au King’s Arms, répondit Stratford avec un sourire penaud.

— Le King’s Arms…

Mr. Brooks se rassit, abasourdi. Mais pourquoi pas Cavendish ?

— Monsieur, puis-je vous rappeler que nous avons des employés qui peuvent se charger de ces détails pour vous ? Vous pouvez me les confier en toute confiance.

Stratford esquissa un faible sourire et secoua la tête.

— Je ne suis que trop habitué à gérer mes propres affaires.

— Vous devez penser à votre rang, plaida le banquier.

— Je peux difficilement l’éviter, murmura Stratford.

Il venait ainsi de finir un voyage éprouvant qui n’avait pas purgé ses pensées des horreurs de la dernière bataille. Demain, il s’embarquerait pour un voyage plus court, mais qui ne se finirait pas dans le repos. Les membres de la famille, qui ne s’étaient pas souciés de le connaître avant, allaient maintenant s’abattre sur lui à Worthing et la pupille de son oncle arriverait la veille de la lecture du testament. *Elle doit être pressée de prendre connaissance de ses futures options*, pensa amèrement Stratford. S’ensuivit une seconde réflexion. *Je ne suis pas d’humeur à divertir des étrangers*.

Stratford inspira profondément.

— Je compte procéder à l’union des deux domaines dès que j'aurai fait le point sur la situation à Worthing. La lecture du testament aura lieu dans une semaine. Stratford se leva, heurtant le chandelier de son épaule droite. En attendant, je vous remercie de l’attention que vous portez à ces affaires.

Mr. Brook fit un geste de la main, indiquant au comte de le précéder.

— Puis-je exprimer, au nom de Brooks et Fils, notre plaisir de vous revoir sur le sol anglais ?

Stratford acquiesça et s’en alla par la porte principale, enroulant sa cape autour de lui tandis qu’il descendait les marches dans l’obscurité du soir. Trois pas plus loin, il avait dépassé le portail et descendait la rue pratiquement déserte. Un vent violent de mi-mars faisait claquer les volets

en bois du bâtiment voisin et il pensa au bain chaud ainsi qu'au dîner qui l'attendaient à l'auberge. Si seulement cela pouvait être la fin de son voyage et que rien de plus ne lui soit demandé.

OceanofPDF.com

Chapitre Deux

La posture d’Eleanor Daventry était encore parfaitement droite lorsque la calèche s’engagea sur la route sinueuse qui menait au domaine de Worthing.

— Ma tante, nous sommes arrivées.

La vieille dame haleta et se redressa en sursaut lorsque Eleanor ouvrit la fenêtre et se pencha vers l’extérieur.

— Il y a un cavalier au loin qui se dirige vers le domaine. Un gentleman. Peut-être est-ce le nouveau comte de retour plus tôt de la péninsule ? Elle rentra la tête et adressa un sourire malicieux à sa tante. Nous allons bientôt découvrir s’il est, en effet, aussi riche qu’un nabab.

— Ne soyez pas vulgaire, Eleanor. Mrs. Daventry pinça les lèvres, mais la réprimande n’eut aucun effet sur sa nièce. Ses mots suivants en eurent en revanche un. L‘ancien comte a été bon envers vous à un moment où personne d’autre ne se souciait de votre sort. Je m’émerveille que vous puissiez parler de lui ou de son héritier avec tant de désinvolture.

Eleanor contempla ses mains jointes sur ses genoux. Il était inutile de s’essayer à l’humour avec sa tante.

— Je ne devrais pas, je le reconnais. C’est seulement que je ne connaissais pas mon tuteur aussi bien que je l’aurais souhaité. Je suis sensible à toutes ses attentions, mais j’aurais préféré sa compagnie plutôt que sa bienveillance.

Le visage de Mrs. Daventry pâlit à la suite d’un nouveau soubresaut de la calèche.

— Ce qu’il a fait pour vous n’est pas négligeable. Il a veillé à votre bien-être et à votre éducation, tout en s’assurant que vous auriez tout ce

dont vous pourriez avoir besoin pour votre première saison, y compris une introduction en société. Avec sa protection, vous n'aviez pas à craindre d'être mise à l'écart. Sa tante se déplaça avec inconfort sur la banquette ferme. Étant donnée l'histoire de votre famille…

Eleanor ignora le sous-entendu qu'elle ne connaissait que trop bien. Maintenant que le quatrième comte était mort, il n'y avait plus de telles garanties. Elle adressa à sa tante un regard perçant.

— Vous ne semblez pas aller bien. J'aurais souhaité que nous nous soyons arrêtées à une auberge. Le trajet n'aurait pas été aussi pénible si nous avions fait le voyage en plusieurs étapes.

Mrs. Daventry ferma les yeux et secoua la tête.

— Nous serions arrivées en retard. De plus, cela n'est pas convenable de s'arrêter dans une auberge publique sans l'escorte d'un gentleman. Je ne me soucie pas de ma propre sécurité, mais pour vous, je remplirai mon devoir, même si je dois en souffrir par la suite.

— Ma tante, Eleanor commença, sa voix contenant une trace d'exaspération. Je peux survivre au déshonneur d'une auberge publique. Et du repos vous aurait été bénéfique. Mais peu importe. Nous pouvons demander que vous soyez tout de suite conduite à votre chambre et que le souper vous y soit monté.

— Vous ne ferez rien de tel. En tant que chaperon, je resterai avec vous pour toute la durée du souper, renifla sa tante en tirant sur les pans de sa pèlerine pourpre. Même si je doute être capable de manger quoi que ce soit.

Eleanor dissimula un sourire et regarda fixement, par-delà la prairie, un bosquet d'arbres dans le lointain qui commençait à laisser apparaître un soupçon de vert.

— Je me souviens peu de cet endroit. Je suppose que je devrais être reconnaissante que Lord Worthing m'ait invitée au moins une fois. J'ai oublié comment…

Sa voix s'envola au loin alors que la calèche prit un virage et fila en direction du manoir, dont les rangées de fenêtres étaient parées de l'iridescence dorée du soleil de fin d'après-midi. Les pierres beiges les encadrant scintillaient sous les rayons et l'effet en était époustouflant.

La porte du manoir s'ouvrit avant que la calèche ne se soit arrêtée. Deux hommes en livrée descendirent les marches et l'un d'eux ouvrit la porte de la calèche , le second se tenant au garde-à-vous lorsque Eleanor tendit une main gantée pour descendre. Ses jambes étaient courbaturées par le trajet et

elle se retourna pour offrir une main à sa tante, soulagée de l'accueil qu'elles recevaient.

Ce sentiment de bonheur fut de courte durée. Eleanor franchit le seuil de la porte et se retrouva face à la gouvernante, le visage durci par des traits rigides et pourvue d'une voix sans chaleur.

— Je suis Mrs. Bilks. Si vous voulez bien me suivre, je vais vous montrer vos chambres. Nous vivons ici aux horaires de la campagne et servons le dîner à six heures.

Mrs. Daventry sembla offensée par le ton sec, mais choisit de ne pas en tenir compte, tandis qu'elles suivaient la gouvernante.

— J'en suis heureuse, haleta la tante d'Eleanor en montant l'escalier courbé. Je préfère de loin les horaires de la campagne, mais cela nous laisse seulement une heure pour nous changer. Auriez-vous une domestique qui pourrait nous assister ? Nous sommes venues seules. J'avais mentionné dans ma lettre que notre mode de transport ne nous le permettrait pas.

— J'ai engagé une fille du village, répliqua Mrs. Bilks. Elle répondra à tous vos besoins.

Une fille du village. Ils gardaient sûrement leurs employés compétents pour les invités plus importants. Eleanor détesta devoir donner une réponse courtoise.

— Je vous remercie. Son aide nous sera précieuse.

Arrivées en haut des escaliers, Mrs. Bilks les mena le long de la balustrade en acajou, en direction de l'aile qui abritait leurs chambres. Eleanor se permit un dernier regard vers les valets inexpressifs, figés comme des statues, près de la porte d'entrée. Elle eut un éclair de sympathie pour eux. *Comme leurs journées doivent être ennuyeuses avec des possibilités restreintes pour s'occuper*. *En soi*, réfléchit-elle, *ma vie est similaire*.

Un mouvement attira son regard ; elle se tourna et vit un gentleman entrer dans le vestibule, portant une cape noire qui en s'ouvrant révéla des culottes éclaboussées de boue. Pratiquement de la taille du valet le plus grand, ses épais cheveux blonds étaient attachés sur sa nuque, révélant des sourcils abondants, un nez anguleux et une bouche inclinée vers le bas, telle une balafre parcourant son visage. Il rencontra son regard et se figea. Les pas d'Eleanor vacillèrent sous son regard insistant, sa bouche se déforma en un signe de reconnaissance avant qu'il ne pivote vers la porte. Eleanor se retourna vers l'avant afin d'entendre les paroles de Mrs. Bilks.

— … dans des chambres mitoyennes. Je demanderais à la bonne de la cuisine d'attiser le feu dès qu’elle sera libre.

— Auriez-vous la bonté de faire monter du thé pour ma tante ? s’enquit Eleanor.

Mrs. Daventry fronça les sourcils, mais ne dit rien. Son silence en disait long sur le degré de sa souffrance.

— La fille du village est attendue d’un moment à l’autre. Lorsqu’elle arrivera, je lui demanderai d’en apporter.

Après avoir promis qu’elle retournerait sous peu juger du confort de sa tante, Eleanor entra dans la chambre qui lui était assignée. La pièce était probablement destinée à une bonne d’enfant, avec seulement assez de place de chaque côté du lit pour en faire le tour et une chaise à barreaux en face de l’âtre froid. Lorsque quelqu’un toqua un instant plus tard, elle ouvrit la porte et laissa le valet trouver une place où ranger sa malle. Ce serait juste un peu serré au pied de son lit.

Tout allait bien, vraiment. N’avait-elle pas déjà décidé qu’elle chercherait un emploi une fois qu’elle aurait quitté la maisonnée de sa chère Lydia ? Les conditions de vie chez son employeur ne seront pas meilleures qu’ici. Eleanor s’assit sur la courtepointe en patchwork blanc et s’accorda un moment pour respirer doucement et profondément, appréciant le jeu de lumière à travers les carreaux inégaux de la vitre.

Que ferait-elle pour gagner de l’argent si elle ne recevait rien du testament ? Son tuteur avait pris soin d’elle dans le passé, mais il lui était au mieux indifférent. Qui pouvait dire s’il lui avait accordé une seule pensée ? Elle supposait que la requête de sa présence devait signifier quelque chose. Mais Mrs. Bilks avait été peu accueillante. Était-ce seulement parce que sa tante et elles avaient basculées du mauvais côté de la pauvreté ? Ou est-ce que le nouveau comte avait-il entendu parler du passé d’Eleanor et désapprouvait ?

Bien que les réponses à ces questions hypothétiques soient hors de portée, Eleanor était déterminée à espérer. Le rendez-vous avec le notaire le lendemain lui apporterait peut-être des promesses d’indépendance. Elle pourrait recevoir un legs qui lui permettrait d’ouvrir un petit établissement. *Dans le cas contraire, je chercherai une position dans une école où je ne serai pas une bête de somme.* Malgré les espoirs de sa tante qu’elle puisse faire un bon mariage, et ses efforts évidents à cette fin, Eleanor avait mis de côté son propre rêve de mariage pour l’objectif bien plus atteignable d’être

indépendante. En effet, elle avait constaté en personne la rareté de ce concept dans le mariage.

Lorsque Eleanor fut en mesure de contrôler son humeur, elle toqua à la porte de sa tante. Sitôt entrée, un rapide coup d'œil lui révéla tout.

— Ma tante, vous ne pouvez manifestement pas descendre, protesta-t-elle. Vous êtes bien trop mal.

Les yeux de Mrs. Daventry se remplirent de larmes.

— Mais vous *ne devez pas* manquer votre dîner avec le comte. Il est essentiel que vous le rencontriez avant que les autres invités n'arrivent.

— Le comte. Donc, c'est lui ?

Eleanor ignora l'urgence dans le ton insistant de sa tante, ayant une idée de la direction que ce raisonnement prendrait. Elle n'obtiendrait aucun soutien de la part de sa tante pour son désir d'indépendance.

— Oui. Mrs. Bilks m'en a informée après que vous avez été conduite à votre chambre. Le successeur de votre tuteur est ici et sera présent pour la lecture du testament, pressa-t-elle en croisant le regard de sa nièce. Il est impératif que vous fassiez sa connaissance avant qu'il ne soit distrait par d'autres personnes plus dignes de son attention.

Eleanor se déplaça pour se tenir devant la cheminée, pardonnant l'insulte par habitude. Sa tante se targuait de ne dire que la vérité, n'appréciant pas qu'une personne puisse saisir la situation sans se la faire expliquer *ad nauseam.*

— Vous a-t-on fait apporter du thé ?

— Non, répondit sa tante en retirant la frange de la couverture qu'elle avait posée sur elle. Et il y a peu de chance que cela arrive, si près du dîner.

— Je vais insister pour que ce soit fait, rétorqua Eleanor. Et je vais me mettre à la recherche de poudre pour le mal de tête. Vous serez remise sur pied en un rien de temps.

Avant que sa tante puisse protester, Eleanor se précipita hors de la chambre et s'aventura dans le couloir en sens inverse.

Au pied des escaliers, elle observa les alentours. Droit devant se tenait l'entrée principale, vidée de ses valets de pied. Sur la gauche se trouvait la pièce d'où le gentleman était sorti. Elle n'irait pas par là. Les doubles portes sur la droite dans le couloir devaient abriter le salon et la cuisine était probablement située tout au bout du couloir, en bas des escaliers.

En effet, la porte du bout s'ouvrit sur une série de marches usées qui menaient à la cuisine et Eleanor suivit le bruit des voix — les intonations

agréables d’une femme qui ne semblait pas pressée. À en juger par son air compétent et son tablier blanc, la personne qui parlait devait être la cuisinière et elle se tut dès qu’Eleanor franchit la porte.

Les yeux de la femme lancèrent un regard furtif vers quelqu’un se situant hors du champ de vision d’Eleanor, avant de revenir se fixer sur elle.

— Miss, comment puis-je vous être utile ?

Eleanor sourit chaleureusement dans l’espoir de mettre la cuisinière à l'aise et pour masquer sa propre crainte d’avoir commis un manquement à l’étiquette.

— J’ai simplement besoin d’un peu de poudre pour le mal de tête et je ne savais pas à qui demander.

Une fois encore, la cuisinière jeta un regard derrière elle et la déférence que Eleanor perçut dans ses yeux l’incita à se retourner. Lorsqu’elle le fit, le sang quitta son visage. C’était le comte.

Il était adossé contre le mur, les bras croisés, mais il se redressa immédiatement et s’inclina brièvement.

— Votre serviteur, Madame, salua le comte d’une voix paisible. Mon personnel ne répond-t-il pas de vos besoins ?

Troublée, Eleanor ne put que se répéter.

— Je suis descendue à la recherche d’un médicament, monsieur le comte. Je n’ai pas rencontré de domestiques depuis que Mrs. Bilks nous a montré nos chambres.

Il l’examina. *En quête de signes de duplicité, je suppose*. Elle soupira intérieurement. *Et c’est tout ce que je mérite. Quel invité déambule dans une maison inconnue ?*

— Je vais faire en sorte que Mrs. Bilks vous en procure, dit le comte. Auriez-vous besoin d’autre chose ?

Bien que les lignes autour de sa bouche donnent une certaine sévérité à son expression, Eleanor perçut un semblant de chaleur dans son regard qu’elle n’avait pas discerné de loin. Elle le regarda droit dans les yeux.

— Oui, du thé, je vous prie.

Il jeta un coup d’œil à la cuisinière avant de reposer son regard sur elle.

— Comme vous le souhaitez, Miss. Quelqu’un vous l’apportera sous peu.

Eleanor offrit une brève révérence et s’enfuit de la pièce, ressentant le plein embarras de la situation. Elle grimpa les escaliers aussi rapidement

qu’elle osa le faire sans être accusée de courir. Dans la chambre de sa tante, une bonne sortait des robes de la malle et les secouait.

— Oh, vous a-t-elle apporté du thé ? s’exclama Eleanor en pensant à quel point ce serait embarrassant d’avoir importuné le comte pour un service déjà rendu.

— Non, elle vient seulement d’arriver du village. Vous, jeune fille. Assistez ma nièce pour sa robe et ses cheveux. Elle doit être prête pour le dîner dans vingt minutes.

Eleanor suivit la bonne en silence dans la pièce d’à côté. Elle savait qu’il serait inutile d’essayer de persuader sa tante de l’autoriser à ne pas assister au dîner avec le comte. La bonne, Betsy, apprit-elle, commença à délacer la robe d’Eleanor. Après s’en être débarrassée, Eleanor se glissa dans une robe du soir de soie rafraîchie, brune, comme ses yeux et ses cheveux, et bordée de dentelle ivoire. La fille secoua la robe de voyage et l’examina.

— Miss, si cela ne vous dérange pas, je vais la porter en bas et la nettoyer.

— Volontiers, faites donc. À présent, venez lacer ma robe afin que vous ayez le temps de vous occuper de mes cheveux. Il n’est pas bien vu d’arriver en retard à un dîner.

Elle demeura debout pendant que Betsy resserra sa robe, puis elle alla s’asseoir face au petit miroir de la table de toilette et regarda la jeune fille arranger de longues et fines tresses en un chignon et dompter ses cheveux plutôt insipides en bouclettes qui descendaient près de ses joues. Le résultat était plaisant.

Dans la chambre de sa tante, Mrs. Bilks était en train d’installer le plateau à thé, les lèvres pincées. Eleanor se tenait à la porte lorsque Mrs. Daventry s’adressa à la gouvernante.

— Je suis dans l’incapacité d’accompagner ma nièce pour le dîner. Je vous prie d’envoyer au comte mes regrets de devoir patienter pour faire sa connaissance.

— Oui, Madame.

Les lèvres de Mrs. Bilks se pincèrent un peu plus, mais elle ouvrit la porte adjacente et appela Betsy afin qu’elle assiste la vieille dame. Elle s’adressa ensuite à Eleanor :

— Miss, si vous voulez bien me suivre.

Eleanor suivit la gouvernante hors de la pièce éclairée aux chandelles, regrettant immédiatement ses murs chaleureux. Elle n'était pas pressée de dîner avec un homme qui ne semblait pas prompt à tenir une conversation cordiale et dont la seule chaleur était cachée quelque part au fond de ses yeux. Un courant d'air glacial s'insinua jusqu'à sa moelle tandis qu'elle avançait dans le corridor sombre. Son décor ne l'avait pas frappée auparavant, mais, à présent, elle prenait note de chaque statue imposante, des épées croisées et des portraits au regard noir, le tout lui donnant une impression dramatique de fatalité, en complète opposition avec son esprit pratique. Elle réprima un gloussement nerveux. *Me voilà, comme un agneau pour l'abattoir.*

Mrs. Bilks fit entrer Eleanor dans un salon éclairé de mille feux où le cinquième comte de Worthing se tenait debout face à la cheminée.

— Monsieur le comte, puis-je vous présenter Miss Daventry ?

Le comte se tourna et s'inclina.

— Je ne pense pas que Miss Daventry ait besoin d'une présentation. Elle s'en est chargée elle-même, expliqua-t-il avec un rictus aux lèvres qu'elle n'osa pas interpréter. J'espère que votre mal de tête va mieux.

Déroutée par le sourire qui allégeait ses paroles accusatrices, elle ne put trouver aucune répartie à lui présenter. Mrs. Bilks continua d'une voix détachée :

— Mrs. Daventry est souffrante et ne pourra pas se joindre à vous pour le dîner. Elle vous envoie ses respects et m'a demandé d'accompagner Miss Daventry dans la salle à manger.

Le comte acquiesça et lui fit signe de s'installer. Une fois qu'ils furent assis, le valet servit le premier plat et retourna à sa place contre le mur. Lord Worthing se tourna vers elle avec un sourire qui n'atteignait pas ses yeux. Peut-être avait-elle mal interprété la chaleur qui s'y trouvait plus tôt.

— J'espère que le voyage vous a été agréable.

— À l'exception de l'indisposition de ma tante, c'était très plaisant. Je voyage peu et j'ai beaucoup apprécié ce nouveau paysage.

Eleanor reprit son souffle en vue de continuer, mais ne sut que dire ensuite. Elle fixa des yeux la décoration de table, un imposant arrangement de feuilles et de branches de fuchsia.

Elle avait presque fini son potage aux œufs quand le silence devint insoutenable.

— Monsieur, j’ai cru comprendre que vous aviez renoncé à votre commandement. Étiez-vous toujours dans la péninsule? Eleanor sentit son visage s’empourprer à la question inepte dont elle connaissait déjà la réponse.

Lord Worthing s’accorda un moment avant de répondre.

— Ma dernière bataille s’est déroulée en janvier. Le général m’a donné la permission de démissionner de mon commandement et je suis revenu en Angleterre.

Elle observa son visage pour voir ce qu’il pensait de son changement de circonstances, mais il ne dévoilait rien.

Après un autre silence, il fit signe au valet d’apporter la gelée à sa compagne de table, expliquant d’une voix plus décontractée :

— Mr. Harrison m’a informé de votre présence à la lecture du testament demain. Comme il ne sera pas lu avant quatre heures de l'après-midi, voudriez-vous qu’un cheval soit sellé au cours de la matinée ?

— Ce serait aimable de votre part. Je n’ai pas souvent ce plaisir.

— Je peux vous prêter mon palefrenier. Malheureusement, j’ai un rendez-vous avec l’intendant qui durera toute la matinée et je serai dans l’incapacité de vous accompagner.

Le comte lui jeta un coup d’œil avant de revenir à son dîner.

— Je vous remercie, dit Eleanor, ne sachant pas quoi dire de plus.

Elle n’était pas une femme du monde expérimentée et ils n’en étaient qu’au deuxième plat.

Lorsque le silence s’étira trop en longueur, Lord Worthing y mit fin.

— Vous êtes située dans le Surrey, je crois ?

— Depuis ces dix dernières années, j’ai résidé à l’école ou avec ma tante, Mrs. Martha Daventry, qui réside à Camberley. Mon tuteur — l’ancien comte de Worthing — m’a confiée à ses bons soins lorsque j’ai perdu mes parents, dit-elle d’une voix posée dissimulant son agitation intérieure. L’amitié entre mon père et votre oncle, comme vous devez le savoir, était de longue date.

— Je crains de n’avoir pas encore eu assez de temps pour connaître cette branche de ma généalogie. J’ai été dans l’incapacité de rentrer chez moi durant les deux mois avant que la maladie de mon oncle atteigne un stade critique. J’ai été tenu au courant de ma succession du domaine et du titre seulement après le trépas de mon cousin à Badajoz.

Pour la première fois, ses yeux initièrent un contact direct avec ceux d'Eleanor, mais il se détourna une nouvelle fois avant qu'elle n'ait pu relever le battement sourd de son cœur, en réaction à ce qui ressemblait à une attaque frontale.

— Je… Je vois. Ainsi, vous n'avez pas été élevé dans cette attente?

Le silence résultant de cette question était tellement oppressant qu'elle n'osa pas le briser en faisant tinter l'argenterie et posa sa fourchette sur la nappe.

— Non, répondit-il finalement. Je ne l'étais pas.

Il semblait prêt à en dire plus, mais, finalement, son regard se fixa sur elle et ses yeux verts la transpercèrent d'une façon des plus inconfortables.

Eleanor souhaitait lui demander ce qui occupait ses pensées tandis qu'il la fixait d'un regard particulièrement pénétrant, mais, à la place, elle chercha une question plus appropriée.

— Étiez-vous proche de votre oncle ?

Son air sombre fut de retour.

— Je l'ai rencontré une fois quand j'avais treize ans. Il ne pensait pas qu'il me léguerait quelque chose un jour, voyez-vous, alors j'étais en conséquence indigne de son attention.

Lord Worthing fit tournoyer le pied de son verre entre ses doigts pendant que sa viande refroidissait.

— *Oh*. Eleanor esquissa le mot sans le prononcer.

Elle avait été impertinente avec ses questions personnelles. Elle aurait mieux fait de s'en tenir à la météo.

Finalement, le comte sembla se souvenir du repas devant lui et ramassa sa fourchette, encourageant par son geste Eleanor à faire de même. Il mâcha son morceau de bœuf pensivement en regardant les rideaux vert émeraude, qui cachaient la vue sur le ciel qui s'assombrissait dehors.

Eleanor mangea machinalement et ne s'essaya pas à un autre sujet de conversation jusqu'à ce que Lord Worthing se lève enfin, signalant la fin du repas. Il se tourna vers elle et, lorsqu'elle leva les yeux sur lui, il soutint son regard et son expression s'adoucit.

— Miss Daventry, demain cette maison sera remplie d'invités, mais j'ai parlé à Mrs. Bilks et me suis assuré qu'il y aura toujours quelqu'un veillant à votre confort. Si vous souhaitez quoi que ce soit, vous n'avez qu'à demander.

Sentant le besoin de retenir ses larmes face à cette démonstration de bonté inattendue, Eleanor inclina la tête.

— Je vous remercie, Monsieur, dit-elle avant de suivre la gouvernante dans le couloir.

Sa bougie menaçait de s’éteindre dans le couloir glacial et plein de courants d’air, mais la porte de la salle à manger demeura ouverte, répandant de la lumière dans le corridor. Elle sentit le regard du comte sur elle jusqu’à ce qu’elle tourne pour monter l’escalier.

OceanofPDF.com

Chapitre Trois

Stratford se tenait à côté de son intendant, les deux hommes chevauchant leurs montures en approchant du hameau de Munroe. Le silence entre eux se résumait à des ruminations d'un côté et à du respect de l'autre.

Des images de son retour traversèrent les pensées de Stratford. Il avait eu une année entière pour s'adapter à la mort de sa mère avant son départ pour la guerre et, bien qu'il se fût attendu à ce que son retour au pays soit étrange sans son père présent pour l'accueillir, la réalité de la double perte remplissait chaque instant de son existence. Le poids des nouvelles responsabilités, venues s'ajouter à cela, était presque paralysant. Si seulement son père avait été en vie pour hériter du titre en premier, donnant à Stratford le temps de s'adapter à leur changement de fortune, cela aurait peut-être facilité la transition. En outre, le courrier de la veille contenait une lettre de sa sœur, lui rappelant que la charge de la famille reposait à présent entièrement sur ses épaules.

Il craignait que ces fardeaux incluent Miss Daventry. En tant qu'ancienne pupille du comte, elle recevra surement une petite part pour vivre. À moins que sa tutelle ne lui soit imposée. *Une telle chose était-elle possible ?* À l'exception de son vagabondage dans la demeure sans chaperon, elle semblait être une petite chose timide qui avait besoin de protection et il espérait que sa tante était habituellement plus visible qu'elle ne l'avait été la veille. Il n'était assurément pas intéressé à assumer ce rôle, ayant plus qu'assez pour l'inquiéter.

Malgré le malaise que lui procurait son rôle potentiel dans l'avenir de Miss Daventry, Stratford avait remarqué, lors de leur première rencontre

dans la cuisine, le profil agréable qu'elle présentait tandis qu'elle s'entretenait avec la cuisinière. Après le dîner, il avait perçu quelque chose dans son regard lorsqu'elle leva les yeux vers les siens au moment de lui présenter ses respects pour la nuit. Il avait trouvé sa conversation des plus ordinaires, mais quand il se tourna vers elle à la fin de la soirée, il vit dans ses yeux une forme de sollicitude qui avait retenu son attention. Cela lui fit regretter de ne pas lui avoir prêté plus d'attention au cours du dîner. Qu'avait-il manqué d'autre ?

Sa rencontre fortuite avec Judith sur le chemin de la banque avait occupé son esprit tout au long du dîner. Quelles étaient les chances ? Cette rencontre malchanceuse avait donné à Judith l'audace de réinitier le contact avec lui, comme le prouvait le courrier de la veille qui comportait également une invitation à la résidence Broadmore, même si ce n'était que pour une réception donnée à Londres, et ne contenait pas de mots personnels autres que le souhait d'un bon retour au pays. Cependant, il n'était pas prêt à lui rendre la pareille et l'inviter, *elle,* à nouveau dans sa vie.

Ils n'avaient pas encore annoncé leurs fiançailles avant qu'elle ne déclare avoir changé d'avis, encourageant ainsi la détermination de Stratford à partir pour la péninsule. Il n'y avait eu aucun scandale ; ils avaient seulement été suspectés d'avoir partagé une *tendre affection*. Mais si son cœur avait bondi à sa vue à Londres la semaine dernière, les mots obsédants de son refus avaient endurci son cœur.

J'ai été trop hâtive avec ma promesse… Rien de plus qu'un engouement passager… Ne souhaite pas que mes enfants aient une commerçante pour grand-mère. Cette dernière partie l'avait piqué à vif plus que tout, révélant à la fois une multitude de préjugés à l'encontre de sa mère qu'il avait refusé de reconnaître, ainsi que son propre échec à reconnaître la superficialité de la gent féminine. Il avait été complètement ensorcelé.

Ce qui l'ulcérait, c'était la difficulté de réconcilier la salutation d'une Judith tout sourire, sa main intimement posée dans la sienne, avec ces mots durs prononcés il y a trois ans. Tout était comme si, dans son esprit, cette conversation avait été balayée de leur histoire. *Pour quelqu'un ayant grandi entouré de femmes*, pensa-t-il sombrement, *je ne suis qu'un novice avec elles*.

L'intendant, un certain Mr. Grund, fit un geste en direction du champ sur leur droite.

— Le métayer qui vit ici travaille cette parcelle de terre. C’est la plus lucrative de la propriété Worthing en raison du ruisseau là-bas qui l’irrigue. Elle n’est pas marquée mais cela n’a pas d’importance puisqu’elle était l’acquisition la plus précieuse aux yeux de votre grand-oncle au cours de ses jours d’expansion. Il considérait cet achat comme l’une de ses plus belles réussites.

Mr. Grund se pencha en avant.

— Vous excuserez ma familiarité, monsieur le comte ? Il me semblait que vous souhaitiez connaître tous les petits détails me venant à l’esprit.

M. Grund prit une motte de terre et l’émietta entre ses doigts lorsque Stratford acquiesça. Voyez cela. C’est le sol le plus riche qu’il m’ait été donné de voir dans cette partie du pays. Cette parcelle de terre à elle seule rapporte trois mille livres par an.

Stratford laissa échapper un sifflement discret :

— Bonne nouvelle en effet. La propriété est en meilleur état que j’ai été amené à croire.

Il regarda en direction de l’horizon, appréciant les pâles rayons du soleil, si différent de la lumière éblouissante de la péninsule avec laquelle il avait appris à vivre. Son cheval piétina d’impatience, son souffle fumant dans l’air matinal printanier.

— Comment était considéré feu le comte par les métayers ?

— Oh… Mr. Grund réfléchit en se frottant le menton. Ils l’appréciaient plutôt bien. Ils le tenaient en estime et ont observé tous les rites de deuil au moment de son décès.

Stratford frôla distraitement son propre brassard noir toujours présent, bien que les six mois étaient pratiquement écoulés.

— Et comment considèrent-ils l’arrivée d’un nouveau comte ? demanda-t-il en jetant un coup d’œil à l’intendant, l’ébauche d’un sourire se dessinant sur ses lèvres.

Mr. Grund le regarda avec spéculation.

— Ils ont confiance dans la descendance du nouveau comte et espèrent voir ses enfants gratifier la maison de leur présence sous peu.

Stratford laissa échapper un rire involontaire.

— Alors, nous en sommes déjà là, n’est-ce pas ? Il secoua la tête, mais son air sombre refit surface, de même que l’image involontaire de boucles blondes et d’un sourire auquel il ne faisait plus confiance. Il n’y a pas de potentielle Lady Worthing à présent, mais je n’ai pas l’intention de rester

célibataire comme mon prédécesseur. C'est une autre affaire à laquelle mon nouveau rôle me force à m'occuper.

L'intendant fronça les sourcils, mais ne releva pas le commentaire.

— Maintenant, monsieur le comte, si vous voulez bien chevaucher avec moi vers l'est, je vous montrerai la partie du domaine nécessitant le plus de rénovations. Je suppose que la maladie de l'ancien comte l'a affaibli quelque temps avant son décès, car il a cessé de se soucier de cette portion moins visible du domaine.

Stratford se repositionna sur sa selle et passa l'heure et demie qui suivit à prendre des notes mentales de la façon dont il hiérarchiserait les réparations. Mr. Grund et lui se promirent de se revoir deux jours plus tard.

Sur le chemin du retour, les sabots de son cheval avaient un rythme apaisant et Stratford commença à se détendre pour ce qui lui sembla être la première fois depuis qu'il avait posé le pied sur le sol anglais. Bien que le titre soit récent pour lui, il savait déjà rentabiliser une propriété. Et celle-ci semblait remarquablement prometteuse. Maintenant, si seulement il pouvait obtenir la grâce nécessaire pour interagir avec ses métayers, afin qu'ils entretiennent des relations cordiales…

— Hé ho, Tunstall !

Une voix dans son dos le fit sursauter sur sa selle. Le comte pivota sur son cheval et regarda le long du chemin et vit apparaître un visage familier.

— Amesbury, répliqua Stratford, ses yeux s'illuminant de surprise.

Bien que John Amesbury ne puisse être catalogué qu'un cran au-dessus de celui d'une simple connaissance, il avait fréquenté son cercle d'amis à l'école et faisait partie du même groupe de jeunes hommes ayant partagé l'expérience de leurs premières frasques à Londres au cours de la courte année précédant le départ de Stratford pour la guerre. Il était aussi une des premières vieilles connaissances que Stratford rencontrait depuis son retour.

— Qu'est-ce qui vous amène par ici ?

Amesbury chevaucha jusqu'à lui, se penchant au-dessus de son cheval pour lui tendre la main.

— Diable, vous êtes Worthing maintenant. Les vieilles habitudes ont la vie dure. Je viens seulement d'apprendre que vous étiez rentré et je suis venu vous souhaiter la bienvenue. Certains ont parié que vous démissionneriez de votre commandement dès que vous obtiendriez votre titre.

— Avec la lutte que nous avons eue après Ciudad Rodrigo, je ne le voulais pas. Ils pouvaient difficilement se passer de moi, mais au final c'est le général lui-même qui en a donné l'ordre. Il était une ancienne connaissance du vieux comte avant sa mort. Il avait envoyé ses condoléances lorsque mon cousin Nicholas est tombé. Mais vous, *ici !* Est-ce la région du Sussex qui vous a vu naître ?

— Je suis votre voisin. Ma propriété borde la vôtre au sud-ouest. J'avais l'habitude en grandissant de m'embarquer dans une multitude de sottises avec vos cousins et nous courrions tous après la même Miss Hamilton, aujourd'hui Mrs. Crawford, et avons perdu. À l'évidence.

— Vous n'en aviez pas pipé mot quand nous étions à Cambridge ensemble.

Stratford contint sa monture afin de garder le rythme avec celle d'Amesbury.

— Honnêtement, j'avais oublié que vous étiez apparentés. Vous ne proveniez pas du même milieu et ils n'ont jamais soufflé mot de vous.

— Nous ne nous connaissions pas intimement. Nous sommes tout simplement du même sang, clarifia Stratford en jetant un regard pensif à son voisin, mon père s'est marié avec une roturière et ceci a mis un terme à nos relations.

Amesbury écarta cette explication d'un geste négligent.

— La société est bien trop pointilleuse à ce sujet. C'est ainsi qu'il faut manœuvrer lorsqu'on a besoin de fonds et que les débutantes faisant leurs entrées dans le monde ont des dots peu garnies. Et tant qu'elle ne louche pas… À propos, continua Amesbury, je dois vous tenir au courant d'une affaire. Miss Broadmore va bientôt se marier. Vous n'avez peut-être pas appris la nouvelle, étant à l'étranger. La rumeur prétend qu'elle et vous aviez envisagé le mariage à un moment donné.

— Elle ne va pas se marier, dit Lord Worthing brièvement.

— C'était dans les journaux. J'ai vu l'annonce de mes propres yeux, protesta Amesbury. Vous n'avez tout de même pas encore un intérêt pour elle. Vous pouvez à présent prétendre à bien mieux avec votre titre.

— Je n'ai plus d'intérêt pour elle, insista Stratford, la rigidité inconsciente de son corps poussa sa monture à accélérer. J'ai eu l'occasion de rencontrer Miss Broadmore à Londres et elle m'a informé elle-même qu'elle venait de mettre fin à cet engagement. Sur la base qu'ils ne s'accordaient pas.

Amesbury le dévisagea avec attention.

— Elle devait faire son deuil alors. Dommage que l'affaire n'ait pas fonctionné il y a quatre ans. J'ai perdu un pari dans l'histoire. Il retomba dans le silence lorsqu'il réalisa à qui il était en train de parler, avant de continuer sans conviction. Je vous souhaite d'être heureux.

— Je vous en prie, répliqua Stratford d'une voix coupante. Gardez vos félicitations. Vous faites fausse route. Affirma-t-il. Je vais à la rencontre de la diligence afin de m'assurer que le notaire soit correctement accueilli. S'ensuivra un déjeuner à une heure de l'après-midi. Souhaitez-vous vous joindre à nous ? continua-t-il sans réfléchir et sans réel enthousiasme, dans un effort pour le distraire.

— Vous allez devoir abandonner ces notions d'accueillir vos invités vous-même maintenant que vous êtes comte. Cela ne se fait pas, Tunstall — je veux dire Worthing. La société s'attend à un homme d'importance et non à quelqu'un qui fait ce que tout valet peut faire.

— Je me moque de ce qu'on attend de moi. En fin de compte, ils m'auront comme je suis. J'ai dit à James de m'attendre là-bas afin d'accueillir Mr. Harrison avant d'aller à Worthing. La lecture du testament n'est pas avant quatre heures, donc un déjeuner à une heure convient parfaitement. Vous aurez besoin de remettre à plus tard vos histoires les plus colorées, car nous partagerons le déjeuner avec certains de mes oncles… Que vous arrive-t-il ? Pourquoi riez-vous ?

Amesbury secoua la tête.

— Essayez-vous à présent de retirer votre invitation ?

— Bien sûr que non, assura Stratford en indiquant un embranchement sur la droite. Par ici.

ELEANOR, de retour de sa chevauchée matinale, trouva le manoir dans un état plus vivant que la veille. Elle repéra trois calèches déchargeant ses passagers en face de l'escalier circulaire en pierre et s'arrêta pour regarder le remue-ménage qui s'ensuivit. Un gentleman, engoncé dans un manteau matelassé d'un jaune dénaturé, interpella un valet d'un ton impérieux :

— Vous, là-bas ! Prenez la grande malle de Lady Keyes. Veuillez retirer ces deux coffres en premier. Faites attention à ce que vous faites.

Dissimulant un sourire, Eleanor fit demi-tour et chevaucha en direction des écuries, et permit au palefrenier de l'assister à descendre de cheval. À l'extrémité sombres des écuries, dos à elle et pauvrement vêtu, le comte se moquait d'un gentleman dont la colonne vertébrale était aussi raide que son col.

— Je vois que vous ne faites toujours confiance à personne, excepté votre propre palefrenier…

— Ou moi-même… ajouta l'ami du comte.

— Ou vous-même, ce qui est ridicule. Faites-vous toujours courir Thunder ?

— Il a été retiré des listes. Une honte. Il m'a rapporté un joli profit. J'avais de hautes espérances pour Salamander, vous ne l'avez pas encore vue, mais elle vient de pouliner et ne concourra plus.

Le gentleman donna une chiquenaude contre la stalle avec sa cravache et se retourna lorsque le cheval d'Eleanor bloqua la lumière se déversant dans l'écurie. Il adressa un regard surpris au comte.

Lord Worthing s'avança lorsqu'il vit son palefrenier suivre Eleanor.

— Jesse, Mr. Harrison retournera à Salisbury après notre entrevue. Veuillez tenir la voiture prête à tout moment à partir de six heures.

Jesse acquiesça et conduisit le cheval dans la première stalle sur sa gauche.

Parcourant Eleanor d'un coup d'œil, le comte ajouta :

— Mr. Amesbury, permettez-moi de vous présenter Miss Daventry. Elle était la pupille de mon oncle et est ici pour assister à la rencontre avec le notaire. Miss Daventry, voici Mr. Amesbury.

Elle plongea dans ce qu'elle espérait être une révérence gracieuse alors qu'il exécutait un salut correct de la tête.

— C'est un plaisir.

Mr. Amesbury parla d'une voix ennuyée, mais ses yeux ne manquaient rien tandis que le palefrenier étrillait la monture d'Eleanor.

— Elle a de courtes pattes arrière, vous savez.

— Je sais, commenta Lord Worthing. Elle appartenait à mon oncle.

Eleanor fronça les sourcils, *plaît-il ?* au moment où le comte s'adressa à elle.

— Jesse va s'occuper de votre jument. Nous nous rassemblons à une heure pour le déjeuner.

Congédiée, Eleanor acquiesça et tourna les talons, la tête haute. Contournant le palefrenier, elle se fraya un chemin à travers le sol de l'écurie et avait atteint l'ouverture ensoleillée quand elle réalisa qu'ils avaient parlé de la jument. Les *chevaux* ont de courtes pattes. Les filles n'en ont pas. Elle sourit faiblement à sa propre bêtise et se prépara à poursuivre sa route, mais la remarque suivante l'arrêta net.

— Elle est bien peu de chose, n'est-ce pas ?

Mots qu'elle savait ne pas être destinés à être entendus.

La colère ressurgit et cette fois avec raison. *Oui, Mr. Amesbury*, pensa-t-elle en reprenant sa marche en direction du manoir. *Je sais que je ne suis que « bien peu de chose. » Pas du tout à votre convenance. Il est heureux que je ne sois pas à la recherche d'un époux, je serais littéralement hors course*. Elle prit une grande bouffée d'air frais et cligna des yeux pour en chasser le picotement.

La courte bande d'herbe au-delà des écuries menait à un chemin en pierre et à une allée circulaire, qui était vide maintenant que tous les nouveaux arrivants étaient à l'intérieur. Le manoir ressemblait de nouveau à ce qu'il était la veille. *Malgré toute sa beauté et son agencement idéal, ce manoir semble pouvoir aspirer la vie de quelqu'un.* Eleanor monta avec détermination l'escalier en pierre, plissant les yeux dans l'obscurité qui l'enveloppa dès que le valet de pied lui ouvrit la porte. Elle se dirigea directement vers la chambre de sa tante et gratta à la porte.

— Vous semblez aller bien mieux, ma tante. Eleanor se pencha vers elle et lui offrit un baiser respectueux. Je ne voulais pas vous déranger avant ma sortie à cheval ce matin. Me prêterez-vous Betsy une fois votre toilette achevée ? Lord Worthing m'a annoncé que nous déjeunerons à une heure.

Mrs. Daventry examina sa nièce dans le miroir.

— Prenez un siège, ma chère. J'ai cru comprendre que nous serons plutôt nombreux. Comment était le dîner avec le comte ?

Eleanor se percha sur le bord de la chaise et secoua tristement la tête.

— Une torture. Il n'a pu supporter de me faire la conversation. Je comprends, je n'ai pas encore dix-neuf ans et… Peut-être n'y a-t-il rien à admirer chez moi, mais s'il avait agi davantage comme un gentleman, que je ne l'aurais pas su.

Mrs. Daventry fronça les sourcils.

— Peut-être que son affection à votre égard s'approfondira avec le temps. Il est possible que ces années dans la péninsule l'aient affecté. Les

soldats peuvent parfois souffrir de mélancolie.

Eleanor secoua la tête.

— Il semblait à l'aise avec l'ami qui se joindra à nous pour le déjeuner. Savez-vous qui est arrivé ? J'ai vu pas moins de trois voitures pendant ma promenade à cheval.

Sa tante haussa les épaules pendant que Betsy attachait une chaîne en or autour de son cou.

— Est-ce que ce sera tout, Madame ? demanda la bonne.

— Oui, vous pouvez vous occuper de ma nièce, ordonna Mrs. Daventry en fronçant une nouvelle fois les sourcils. Eleanor, vous devriez revêtir votre mousseline bleue. Ce marron que vous avez pris l'habitude de porter n'arrange en rien votre teint.

— Oui, ma tante.

Eleanor poussa un léger soupir et surpris Betsy en train de la regarder avec sympathie. La petite bonne fit une révérence.

— Miss, si vous me permettez ? Je vais aller chercher de l'eau chaude.

— Merci, Betsy.

Quand la porte se referma doucement derrière elle, Eleanor vint se placer devant sa tante.

— Combien de temps après la lecture du testament pourrons-nous partir ?

— Ma chère, cela dépend en grande partie du contenu du testament. Mrs. Daventry pivota sur sa chaise. Et de la procédure pour le mener à bien. *Et* dans quelle mesure le comte se prendra d'affection pour vous. Dans tous les cas, cela était bienveillant de la part de votre tuteur de faire connaître ses intentions de financer votre saison. Au moins, vous n'aurez pas à rougir lorsque vous vous présenterez chez Lady Ingram.

— Dans quelle mesure le comte se prendra-il d'affection pour moi ? répéta Eleanor. J'espère que vous ne complotez rien car je vous assure que tous les efforts que vous ou moi puissions faire, ils seront vains. Il n'a aucun intérêt à mon égard.

Le visage de sa tante se ferma.

— Quel dommage ! Bon, reprit-elle en tapotant l'une de ses mèches bouclées, peut-être qu'un autre gentleman en aura, lui. Remarquant la grimace sur le visage d'Eleanor avant que celle-ci ne l'efface, elle ajouta, prenez garde, ma chère, ou vous aurez des rides.

— Oui, Madame, répliqua Eleanor en se tournant vers la fenêtre afin d'éviter que sa tante ne commente de même sur ses épaules affaissées.

LE DÉJEUNER se déroula d'une façon légèrement plus tolérable que celui de la veille, avec Eleanor assise entre Mr. Amesbury et sir Ambrose Keyes. Mr. Amesbury ayant jugé qu'elle manquait de prestance, d'adresse et d'une dot, ne chercha pas à lui plaire, mais remplit ses fonctions avec application. Une fois tous les sujets de conversations anodines épuisés, il alla de l'avant avec le courage d'un causeur endurci lassé par une bataille.

— Miss Daventry, j'ai cru comprendre par le comte que votre père a succombé à une maladie suite à des blessures de guerre alors que vous étiez encore assez jeune.

— Oui. Je n'avais pas encore six ans quand il est mort.

— Et votre mère ?

Mr. Amesbury était occupé à entamer son steak et ne semblait pas voir sa nervosité.

— Ma mère a abandonné toute prétention à l'affection maternelle lorsqu'elle s'est remariée. Son époux est un comte français et ils ont déménagé sur le continent en 1802, dit Eleanor d'une voix ferme en levant son verre à ses lèvres sans trembler, malgré l'expression alarmante que sa tante lui jeta par-dessus la table. L'ancien Lord Worthing était un bon ami de mon père et a fait preuve de bonté en me prenant comme pupille, continua-t-elle comme si elle ne l'avait pas vue.

Avant que Mr. Amesbury ne puisse répondre, Eleanor fut appelée pour écouter le monologue condescendant de Sir Ambrose sur ses sujets d'intérêts. Elle fut reconnaissante du sursis et du peu de temps qui lui restait pour converser avec Mr. Amesbury. Mais ce dernier lui indiqua qu'il ne ressentait aucune inclination à poursuivre la conversation en gardant les yeux fixés sur son assiette.

STRATFORD N'APPRIT l'opinion d'Amesbury sur Miss Daventry qu'après le déjeuner et qu'il ne soit prêt à partir. Il annonça qu'il allait se retirer immédiatement, plutôt que de rejoindre les dames dans le salon, ne

souhaitant pas empiéter sur une réunion familiale. Stratford l'accompagna aux écuries, où Amesbury le confronta :

— Cher ami, je suis surpris que vous laissiez Miss Daventry résider ici. Sa famille est des plus suspicieuses. Amesbury tordit sa bouche avec indignation. Je ne vous remercie pas de l'avoir placée à côté de moi.

— Diable, que voulez-vous dire ?

En vérité, Miss Daventry n'avait eu que peu à dire lorsqu'il avait dîné avec elle, mais elle n'avait rien déclaré qui puisse être considéré comme répréhensible. Stratford se renfrogna, réalisant que l'échec de leur dîner n'était pas uniquement imputable à Miss Daventry. *Je n'ai pas agi comme se doit un gentleman. Je n'étais pas d'humeur à dîner avec quelqu'un, encore moins avec une jeune dame qui m'est une parfaite étrangère…*

— Le saviez-vous ? répliqua Amesbury. Sa mère a abandonné sa fille et s'est enfuie avec un Français. Ils vivent à présent sur le continent. Seul le diable sait si elle était déjà veuve à ce moment-là. Que votre oncle ait reconnu la fille me sidère, mais mon conseil, cher camarade, est de la laisser récupérer sa part du gâteau, quelle qu'elle soit, et de l'envoyer faire ses malles. Vos liens ne sont pas largement connus et il n'est peut-être pas trop tard si vous y mettez un terme dès que possible.

— Une personne ayant été confrontée aux aléas dans la vie, d'une difficulté aussi grande que ceux auxquels j'ai moi-même pu faire face, ne peut en aucun cas être blessée par un lien que je choisis de former.

La voix de Stratford était légère, mais si son voisin avait pris la peine de regarder son visage, il aurait pu apercevoir ses lèvres pincées.

Amesbury ne remarqua pas l'ironie de son ami.

— Non, non, vous avez tout faux. On ne peut jamais être trop prudent… Il s'interrompît apercevant le palefrenier venir vers lui avec son cheval. Ah, vous l'avez sellé, n'est-ce pas ? Je vais simplement vérifier les sangles moi-même. Non, vous les avez trop serrées ici, le voyez-vous ?

Les pensées de Stratford se tournèrent vers Miss Daventry une seconde fois aujourd'hui. Il ne serait pas évident pour la pupille de son oncle de trouver un époux convenable et, contrairement à Amesbury, ce n'était pas dans sa nature de se débarrasser d'un objet de piètre réputation, ou de pitié, puisqu'elle n'en était pas responsable. Il espérait que, pour son bien, elle recevrait une somme avec laquelle vivre afin qu'elle ne dépende pas de la société et plus particulièrement de sa société à lui.

— Je serai à Londres ce vendredi, annonça Amesbury, à présent en selle, et prêt à partir. Venez faire un billard ce soir. J'ai déniché le meilleur des cognac, enterré dans le cellier de mon père. Je suis resté plus de temps qu'il n'en faut dans ce lieu maudit et j'ai bien besoin d'un peu de distraction.

Stratford sourit intérieurement, ayant appris en moins de deux heures que, loin d'être un « lieu maudit », la propriété d'Amesbury fera son orgueil et sa joie.

— Je ne peux pas échapper à mon devoir d'hôte au dîner de ce soir, répliqua-t-il.

— Venez après. Personne n'aura rien à en redire, puis il continua d'une voix traînante lorsqu'il vit Stratford secouer la tête: Venez et je vous raconterai ce qui s'est réellement passé avec Mack et le cochon quand ils se sont battus.

Stratford rit au souvenir inattendu. Les années disparurent et il fut de retour à l'école, où il n'y avait pas de déception en amour, de guerre sanglante, de titre ou de propriété à faire prospérer.

— Mackery a toujours été l'instigateur des meilleures histoires. Je pensais que vous aviez juré de garder le secret. Parole de gentleman et tout ce qui vient avec.

— Il a répandu le secret lui-même au White. Cela a fait le tour de la ville. Vous étiez à l'étranger en revanche, clarifia Amesbury en resserrant les rênes lorsque son cheval piaffa impatiemment. Alors, puis-je compter sur vous ?

— Je viendrai aussitôt que je le pourrai.

Stratford lui fit un signe de la main et Amesbury s'en alla.

OceanofPDF.com

Chapitre Quatre

La lecture du testament prit place dans la bibliothèque à quatre heures de l'après-midi. Les chaises étaient arrangées en deux rangées en demi-cercles, séparées par une allée centrale. Stratford s'assit à l'avant avec Mrs. Hester Tunstall, la sœur par alliance de l'ancien comte, qui avait été plus courtoise avec lui qu'il ne s'y était attendu lors de cette première rencontre en vingt ans. Ses deux fils avaient été destinés au comté avant leur mort prématurée à la guerre, mais aucune trace d'amertume n'était présente dans sa conversation ou dans sa voix.

Derrière eux, au dernier rang, l'intendant de l'ancien comte et sa femme prirent place, remuant inconfortablement sur leurs chaises. Stratford savait que si leur présence était requise, cela signifiait qu'ils allaient recevoir quelque chose. Il était heureux pour eux et était prêt à leur témoigner en personne les respects de feu son oncle.

De l'autre côté de l'allée se trouvaient deux de ses tantes, sœurs de l'ancien comte, qu'il n'avait jamais rencontrées plus d'une fois. Tante Lucretia et son époux, Sir Ambrose, étaient assis de biais afin de converser avec tante Gertrude derrière eux, qui était flanquée de son époux et ses trois filles. Au dernier rang se trouvaient quatre personnes que Stratford n'avait rencontrées que quelques minutes avant d'entrer dans la bibliothèque. Il supposait qu'il s'agissait de parents éloignés ou de bénéficiaires de la générosité du comte.

Miss Daventry et sa tante étaient installées sur les deux chaises justes derrière Stratford et l'envie irrépressible de se retourner pour voir ce que le visage de Miss Daventry avait à révéler le taraudait. À quel legs s'attendait-elle ? Stratford ne pouvait se débarrasser du sentiment inquiétant qu'il

finirait avec elle à sa charge. Quelle femme démunie ne saisirait pas l'occasion de faire appel à ses relations afin de faire ses débuts de manière convenable ? Il pouvait difficilement la refuser puisqu'elle avait été une invitée dans sa demeure.

En même temps, il ne pouvait s'empêcher d'être intrigué par les aperçus furtifs de ce qu'il pensait être sa vraie nature. Une fille qui ne craignait pas de déambuler dans une maison inconnue à la recherche de poudre pour le mal de tête et de thé. Quant à cela, le manque de diligence dont avait fait part son personnel pour répondre aux besoins de Miss Daventry ne lui rendait pas justice et il avait dû prendre Mrs. Bilks à partie.

Miss Daventry avait aussi accepté de dîner avec lui, un homme lui étant étranger, avec un seul valet présent et n'avait montré aucune déconvenue face à son manque de convivialité. Stratford était déterminé, lors de leur prochaine discussion, à lui montrer la plus élémentaire courtoisie afin de s'absoudre de cette soirée. Et juste ce matin, elle avait accepté de se promener à cheval avec pour seule escorte un palefrenier, ce dernier ayant affirmé qu'elle était bonne cavalière, venant de sa part, le compliment n'était pas mince. Dans l'ensemble, Miss Daventry se montrait assez intrépide.

À l'instant où le notaire commença la lecture du testament, la porte s'ouvrit et un jeune homme vêtu d'un gilet rayé turquoise et rose entra.

— Veuillez pardonner mon arrivée tardive, annonça-t-il. Je me suis pratiquement retrouvé à faire la course avec un cocher de diligence à la conduite effrénée et j'ai dû m'arrêter pour calmer mes bêtes…

— Entrez, entrez, l'invita Sir Ambrose, tracassé. Ne faisons pas perdre plus de temps à ce bon monsieur.

Le notaire leva les yeux de ses documents et fit signe au gentleman de prendre le siège restant.

— Mesdames et Messieurs, nous allons maintenant commencer la lecture des dernières volontés de Everard Miles Sherbone Gerard Tunstall, quatrième comte de Worthing. Nous commençons avec la délimitation du domaine transmis au cinquième comte de Worthing, détaillée avec précision, comme vous pouvez le voir sur cette carte.

Le notaire fit courir son doigt sur le document jusqu'à trouver les coordonnées qu'il cherchait et commença la démarcation.

— Ceci est la frontière de la partie sud-est de la propriété, située près d'Amesbury. Le terrain concerné ne comprend pas le ruisseau ici ni ces

acres qui le touchent. La partie est de la propriété comprend cette section de forêt, ainsi que la cabane de chasse.

Mr. Harrison continua à délimiter le domaine qui allait être transmis du cinquième comte, avant de finaliser les détails anticipés de la substitution héréditaire, et de commencer la liste des legs. Un émoi général accompagna cette transition. Sir Ambrose se pencha pour murmurer à l'oreille de sa femme et l'époux de Gertrude lui tapota la main.

Hester Tunstall, veuve du frère du quatrième comte, reçut l'appartement de Bath, que l'ancien comte avait acheté indépendamment du comté. Lady Keyes, sœur du défunt, se vit octroyer la section de la bibliothèque qu'elle avait demandée pour l'usage de son époux et son neveu Philip une montre à gousset en or ayant appartenu au troisième comte.

Gertrude Halsey, la seconde sœur du défunt, reçut l'horloge de leur grand-père et un service en porcelaine supplémentaire de Cavendish Square, puisque « comme l'a stipulé le comte », le notaire regarda par-dessus ses lunettes pour citer : « vous n'arrêtiez pas de me harceler à ce sujet. ».

Le jeune gentleman à l'habit rose, découvrit Stratford, était Richard Crenshaw, une autre pupille du comte. En plus de sa petite indépendance de 500 livres par an, il devait recevoir la jument la plus prisée des écuries, mais « il doit assumer lui-même son entretien maintenant qu'il est en âge de le faire ».

En dernier, le notaire en vint à Miss Daventry. Le rythme cardiaque de Stratford s'accéléra d'un cran et il se pencha en avant.

— Pour Miss Eleanor Camilla Daventry, le quatrième comte de Worthing a octroyé une somme de trois cents livres pour sa saison londonienne, ce qui devrait suffire pour lui procurer un trousseau, une présentation à la cour, une demande en mariage, *et cetera*.

Bien, pensa le comte. *Cela devrait lui permettre de se lancer en société. Je me demande où se situe le logement de sa tante…*

— Le comte a aussi légué à Miss Daventry une dot comprenant une parcelle de cinquante acres non comprise dans le domaine et situées à la bordure sud-est de la propriété, longeant le ruisseau d'Amesbury, connu sous le nom de hameau de Munroe et ses environs…

Le reste des paroles se perdirent alors que Stratford pivota dans sa chaise. Miss Daventry était si immobile qu'elle semblait à peine respirer. Il se retourna à temps pour entendre le notaire donner le coup de grâce.

— … Et ses revenus, à l’exception de la somme mise de côté pour la saison londonienne, lui seront conférés lors de son mariage.

Les pensées de Stratford s’emballèrent furieusement. Il venait de perdre la partie la plus lucrative de sa propriété au profit d’une fille qui n’en aurait pas le bénéfice. Du moins, pas avant son mariage et, ensuite, le terrain passerait directement entre les mains de son époux. En conclusion, Miss Daventry n’était pas mieux lotie qu’avant, excepté qu’elle allait être la proie de tous les coureurs de dot de cette partie de Londres. Il serra les dents. *De toutes les idées stupides…*

Le notaire empila soigneusement ses papiers et les glissa dans son porte-documents en cuir rigide. Il retira ses lunettes et salua d’un signe de tête le comte. Stratford, cloué sur sa chaise, sentit tous les regards braqués sur Miss Daventry tandis que le bourdonnement des conversations s’intensifia. Crenshaw, en particulier, la lorgnait d’une manière plus que déplacée. Finalement, le comte se leva et se retourna alors que Mrs. Daventry, un sourire triomphant aux lèvres, tirait le bras de Miss Daventry. *Évidemment qu’elle jubilait* , pensa-t-il avec colère. *Quel coup magistral cela est pour elle !* Puis, un seul regard en direction du visage dévasté de Miss Daventry lui donna à réfléchir.

Les dames Daventry n’avaient pas encore quitté la pièce quand Sir Ambrose posa une main sur le bras de Stratford.

— C’est d’un grotesque. Qu’une jeune fille d’une ascendance pareille hérite d’une telle part de la propriété ! Ne pouvez-vous rien y faire ?

Stratford regarda la main posée sur son bras, avant de lever les yeux sur le visage rougeaud de son parent éloigné.

— Je ferai ce qui doit être fait, bien évidemment. Répondit-il d’une voix glaciale.

À cela, Sir Ambrose retira sa main.

— Bien, bien, grommela-t-il.

Stratford se détourna. Honnêtement, que pouvait-il faire ? Il allait se renseigner, mais ce genre de testament ne pouvait en général point être annulé. Il devrait en tirer le meilleur et espérer qu’il n’y aurait pas de commentaires hypocrites de la part de parents cupides ou excessivement sympathiques. Ces personnes pouvaient bien être de la famille, mais elles n’avaient rien à lui dire avant qu’il n’hérite. Comme il haïssait ce genre de faux semblants ! Maintenant, il allait devoir endurer le dîner et les

divertissements insipides de la soirée. *Ce dont j'ai besoin*, pensa le comte, *c'est d'un alcool fort*.

Il ne l'obtint pas. Pendant le court intervalle avant le dîner, une délégation de sympathisants vint le voir pour déplorer la stupidité de son oncle. Et s'il avait pensé que Miss Daventry et sa tante ne paraîtraient pas au dîner, il avait tort. Mrs. Daventry démontra une éducation irréprochable ou d'un manque total de sensibilité en apparaissant comme si de rien n'était. Il suspectait la seconde hypothèse.

Il ne pouvait en dire autant de Miss Daventry qui était pâle et silencieuse. Au moins, elle ne faisait pas étalage de son succès. Il souhaitait savoir ce qu'elle pensait, ce qu'elle comptait faire maintenant qu'elle possédait cet héritage. Avait-elle un quelconque projet le concernant ? Il devrait simplement rester à l'écart, mais, moins elle parlait, plus il devenait curieux.

Ce ne fut qu'après le dîner, alors qu'ils étaient dans le salon, qu'il put avoir un mot en privé avec elle. Sa tante, les Keyes et le mari de Gertrude étaient engagés dans une partie de whist, et il suspectait que seul un jeu de cartes pouvait résigner le baronet à partager la proximité de Mrs. Daventry. Crenshaw se retira après avoir marmonné à propos d'un match de boxe à trois miles de distance, et Gertrude ainsi que Hester avaient prétexté une migraine.

Miss Daventry se trouvait assise dignement sur le bord du canapé, livre en main.

Stratford s'approcha et, quand Miss Daventry leva les yeux sur lui, il fut à nouveau frappé par la lueur d'intelligence dans ses yeux, dont la couleur, remarqua-t-il à présent, était d'un marron clair avec des nuances dorées. Il tendit la main vers elle afin de retourner la couverture du livre, dévoilant ainsi le titre.

— *La Romance de la forêt,* lut-il. Amatrice de romans gothiques ?

— Je ne saurais le dire. C'est le premier que je lis. Je l'ai trouvé dans la bibliothèque.

Miss Daventry laissa un doigt à la page qu'elle était en train de lire et lui accorda toute son attention.

— Avec un peu de chance, il provient de la section de la bibliothèque qui doit revenir à ma tante. Puis-je m'assoir ?

Une fois à côté d'elle, il devint plus difficile de trouver quoi lui dire. Il posa une main sur l'un de ses genoux et lui fit face.

— Votre mère se trouve sur le continent ?

— D’après ce que j’ai cru comprendre, oui. Acquiesça Miss Daventry. Je n’ai pas eu de nouvelle d’elle depuis qu’elle est partie et je n’avais que sept ans quand cela s’est produit.

— La communication a probablement été interrompue par la guerre, tenta Stratford lui jetant un regard inquisiteur.

— Peut-être.

Il remarqua le fantôme d’un sourire triste lorsqu’elle lui retourna son regard.

— Mais je ne parierais pas là-dessus. Elle n’a pas une fois, selon mes souvenirs, fait preuve d’une seule démonstration d’affection maternelle.

Miss Daventry ne parut pas déconcertée par cet aveu.

— Alors votre tante vous a élevée ?

Il se tourna vers la lady en question, mais ne put trouver en elle une personnalité aussi pondérée que Miss Daventry semblait quant à elle posséder.

— Ma tante a été des plus attentives, mais c’est à mon ancienne nourrice que revient tout le mérite. Ou le blâme, dit-elle avec une note musicale dans la voix qui releva les coins de sa bouche jusqu’alors engourdie par le manque de pratique. Prisca n’était pas intimidée par l’ancien comte et elle l’a persuadé de m’autoriser à intégrer l’Académie de Miss Spencer qui a été fortement recommandée par le pasteur. Et ainsi j’ai bénéficié d’une véritable éducation.

Cela était le plus long discours de sa part jusqu’à présent et il voulait qu’elle continue.

— Vous avez eu bonne fortune avec vos protecteurs, lui dit-il. Peu de nourrices seraient prêtes à engager une conversation avec un comte afin d’obtenir un avantage pour un enfant à leur charge.

— J’ai été des plus fortunées, acquiesça-t-elle. Prisca était loin d’être une nourrice ordinaire. Sa considération pour les autres était également accordée, que ce soit envers un duc ou un ramoneur, continua-t-elle, ses lèvres frémissant avec humour. Cependant je me suis parfois demandé si, en parlant au comte, elle essayait simplement de se soulager de ma charge.

— Oh, certainement. Un fardeau bien lourd, sans équivoque, la taquina-t-il.

Son sourire en réponse approfondit des fossettes parfaites sur chacune de ses joues et donna à son apparence sage un air malicieux.

Le propre sourire de Stratford s'attarda sur ses lèvres.

— Où votre tante réside-t-elle lorsqu'elle est à Londres ?

— Ma tante loue un logement à Bedford Square lorsqu'elle est en ville.

Les mots flottèrent entre eux avant que le silence ne retombe. Stratford fixa des yeux la partie de cartes à quatre joueurs de l'autre côté de la pièce, un mauvais pressentiment logé dans la poitrine. Un logement loué à Bedford Square ne présageait rien de bon pour la saison londonienne de Miss Daventry. Elle s'attendrait certainement à un geste de sa part et bien plus qu'il n'était capable d'offrir. *Que suis-je en train de faire en me mêlant d'affaires qui ne sont pas les miennes ?*

Trop inconfortable pour poursuivre le sujet et conscient qu'il mettait fin à la conversation à la hâte, Stratford lui souhaita une bonne soirée. Il sentit ses yeux sur lui alors qu'il faisait le tour de la pièce, conversant avec chacun des invités, tout en se disant que ses débuts en société se passeraient bien sous le chaperonnage de sa tante à présent qu'elle avait une dot.

À nouveau, il maudit la folie de son oncle. Cette parcelle de terrain n'aurait que peu d'intérêt pour un autre que lui ou, maintenant qu'il y pensait, pour Amesbury, dont le domaine bordait lui aussi la propriété. Laissée à la charge de sa tante insensée, Miss Daventry finirait probablement par épouser un imbécile satisfait du revenu de la terre malgré son potentiel bien plus important. *Qui que ce soit, il aura un satané coup de chance. Il recevra le revenu d'une parcelle de terre qui ne représente rien pour lui. Et,* s'avoua Stratford à contrecœur, *il obtiendra aussi un joli brin de fille. Ah, j'ai été absent trop longtemps.*

TARD DANS LA NUIT, à la demeure d'Amesbury et loin des yeux indiscrets de ses proches, Stratford put finalement s'offrir le verre qu'il attendait avec impatience. L'effet de l'excellent cognac ne se fit pas attendre. *Je me suis ramolli,* pensa Stratford, acceptant deux doigts supplémentaires du breuvage spiritueux… Ou bien quatre. Le feu vacillant avait un effet des plus merveilleux et calmant après sa vive chevauchée dans le froid. Sans l'irritation causée par la perte d'une des meilleures parties de la propriété au profit de quelqu'un d'autre, il se sentirait plutôt satisfait. Il n'avait pas besoin de ce revenu, se rappela-t-il. *J'exècre simplement l'idée de voir une innocente comme elle se faire assaillir par des coureurs de dot.*

— Allons, vieil ami, buvez. Vous êtes positivement mélancolique, dit Amesbury. Bien que la raison demeure un mystère. Vous venez de devenir l'héritier du plus vaste domaine du Sussex de l'ouest avec un titre en prime ! Si j'étais à votre place, rien ne me retiendrait de le célébrer.

Stratford fronça les sourcils, ses yeux fixés sur le feu.

— La terre bordant le ruisseau Bailey du hameau de Munroe jusqu'à la route délimitant la frontière a été léguée à Miss Daventry.

— Plaît-il? S'exclama Amesbury en se levant et heurtant la carafe qui se brisa en tombant au sol. C'est impossible!

— Prenez garde, commenta Stratford d'une voix apathique. Le cognac coule en direction du feu.

— Fichtre !

Amesbury sursauta et fit tomber son mouchoir pour arrêter le ruissellement du liquide.

— Il ne me reste que quatre bouteilles en réserve. Il sonna la cloche et la porte de la bibliothèque s'ouvrit d'un coup. Faites venir quelqu'un ici pour qu'il nettoie cette pagaille et apportez-moi une autre bouteille.

Quand un second valet se retira en emportant les débris de verre et que la nouvelle bouteille de cognac fut débouchée, Amesbury se rassit.

— Reprenez depuis le début, lui dit-il.

— Mon oncle, le quatrième comte de Worthing, énonça Stratford la mâchoire serrée, a décidé de léguer la partie la plus prospère de la propriété à une jeune fille sans le sou, n'ayant aucun lien de sang avec notre famille. Il prit une longue gorgée. Quand l'alcool eut glissé le long de sa gorge et qu'il put parler à nouveau, il ajouta: J'ignore la raison, mais j'ai l'intention de la découvrir. Peut-être n'est-elle pas une Daventry ?

Aussitôt que les mots quittèrent sa bouche, il les regretta. C'était indigne d'elle. Ou de lui.

— Il doit exister une faille. C'est de la folie. Depuis combien de temps cette parcelle est-elle rattachée à votre domaine ?

Amesbury s'oublia au point de remplir à ras bord le verre de son ami avec le précieux liquide.

— Il n'y a jamais de faille. Et elle est rattachée à sa dot. Elle appartiendra à l'homme qui se mariera avec elle, commenta Stratford, avant de boire le reste de son verre d'un trait. Ah, ajouta-t-il après avoir cligné des yeux pour repousser les larmes dues à l'alcool, si je ne suis pas prudent, je pourrais me retrouver moi-même sur la brèche.

— Sottise que ceci, répliqua Amesbury distraitement.

Il leva de nouveau et s'approcha du feu, puis retourna à son fauteuil, prit le verre et le fit tournoyer en observant attentivement le contenu.

— Rattachée à sa dot, dites-vous ? Épousez-la ! Et récupérez la parcelle. Ce petit bout de femme n'a pas si mauvaise allure et, avec ses antécédents familiaux, elle se jettera à vos pieds.

Stratford secoua la tête, essayant de dissiper les vapeurs qui devaient altérer son audition.

— Vous me conseillez de l'épouser. Vous, qui vouliez que je la congédie sitôt la lecture du testament faite en raison de son passé discutable. Une enfant tout juste sortie de l'école ?

— Eh bien ! À l'évidence, cet héritage change la donne. Il semblerait qu'elle ne soit pas démunie et cela fait d'elle un choix plus qu'acceptable, murmura Amesbury. Je l'épouserais…

— Pardon ? s'insurgea Worthing.

— J'ai dit que « je l'épouserais ». Pourquoi laisser quelqu'un d'autre mettre la main sur l'héritage alors qu'il n'est utile qu'à ceux ayant un lien avec cette terre ? À moins que vous ne la vouliez…

— Je ne vais pas faire une proposition à une jeune lady sous ma protection, même temporairement, pour une raison si cavalière. Elle va devoir trouver un autre prétendant.

— Oh, elle le fera.

Amesbury s'avança vers la table de billard et renversa les boules d'ivoire lestées sur le tissu en feutre.

— Je parie que son carnet de bal sera rempli, les bons à rien rivaliseront avec les requins et elle recevra les propositions de quelques soupirants croulant sous les dettes avant l'été. Je ne vois pas de raison à ce que nous ne tentions pas notre chance en premier. Allons ! À vous l'honneur…

Stratford se leva et sentit le monde tourner autour de lui. S'il pouvait passer du temps à se concentrer sur le jeu, cela lui éclaircirait l'esprit et il s'en porterait mieux au petit matin. Cependant, son ami resservit du cognac dans son verre et il fut obligé d'en avaler une gorgée. Il observa étrangement le liquide tournoyant des plus belles nuances d'ambre. Comme… les yeux de Miss Daventry.

Il prit une autre gorgée, attiré par la saveur de qualité supérieure. Le souvenir que de nombreuses années s'étaient écoulées depuis qu'il n'avait pas eu de batailles à livrer et rien d'autre à faire que de rechercher son

propre plaisir. Cependant, une irritation tenace monta en lui à l'idée que Miss Daventry allait certainement être harcelée par nombre de gentilhommes, jeunes et vieux, courant après sa fortune. Stratford s'appuya contre la table de billard, queue en main, oubliant un instant ce qu'il était censé en faire.

Le visage pâle et les doux yeux ambrés de Miss Daventry vacillaient devant lui et il eut l'étrange sensation que ces yeux intelligents le suppliaient de faire quelque chose pour la protéger. Il secoua la tête.

J'ai assez de soucis sans y ajouter le fardeau d'une femme que je connais à peine. Mais, alors qu'il frottait de la craie sur l'extrémité de sa queue de billard et prit place pour jouer, la pensée persista.

OceanofPDF.com

Chapitre Cinq

Le sommeil ne venant pas, Eleanor alluma une bougie sur sa table de chevet et éclaira l'horloge murale. Cinq heures du matin. Elle avait le choix entre continuer à se tourner et se retourner dans son lit tout en s'inquiétant, ou elle pouvait aller se promener pour essayer de s'éclaircir les idées.

Après avoir enfilé des bas de laine et une robe de jour épaisse, elle se brossa rapidement les dents et s'attacha les cheveux. Une pelisse sur le bras, elle se faufila dans le couloir sombre et silencieux. Se guidant en longeant le mur du bout des doigts, elle passa devant les portraits assombris d'ancêtres indiscernables sur la pointe des pieds, se rappelant qu'ils étaient décédés depuis longtemps. Elle était seule.

Les formes sombres des arbres se profilaient au loin au-delà des hautes portes-fenêtres du patio et elle hésita un instant devant la bibliothèque, avant de s'approcher des vitres. Au moins, les rideaux n'étaient pas fermés et elle put distinguer l'extérieur avant de tourner la poignée. Cependant, elle faillit faire demi-tour. Qui savait ce que ces arbres pouvaient cacher ou bien quels dangers se terraient aux alentours ? *Non, je ne suis pas si peureuse*, pensa-t-elle, se sermonnant intérieurement. *Il n'y a rien là-bas*. Le ciel pourpre annonciateur de l'aube ne tardera pas à apparaître.

En quelques pas, elle laissa derrière elle la maison à la façade froide et inhospitalière, et traversa la prairie en balançant ses bras pour conjurer la peur et le froid. Le trajet jusqu'à la lisière du bois était plus long qu'il n'y paraissait — plus loin qu'il lui avait semblé quand elle l'avait parcouru à dos de cheval. Lorsqu'elle atteignit l'autre côté, le ciel avait commencé à

s’éclaircir, révélant un mur de pierre et un banc accolé à son bord. L’endroit idéal pour réfléchir.

Une fois assise, Eleanor ne put s’empêcher de s’attarder sur le problème qui la préoccupait. *Que* ferait-elle après la saison londonienne ? Cela semblait une affaire aussi urgente qu’insaisissable. Mais il y avait une chose dont elle était certaine. Elle ne se marierait pas cette saison. Elle ne pouvait décemment pas accepter une proposition de mariage alors qu’elle était si jeune et connaissait aussi peu de son cœur que des hommes. Celles qui avaient leur saison londonienne aspiraient à atteindre des sommets. Elles ciblaient un titre. Elle… Eh bien ! Elle espérait des sentiments plus profonds que ceux qu’un mariage de convenance pouvait prodiguer.

Le dîner de la veille avait été ponctué d’un inconfort aigu dut à sa tante affichant sa satisfaction face au succès d’Eleanor. Évidemment, personne d’autre ne le voyait comme un succès, mais plutôt comme un vol. À un moment, elle avait senti le regard de Lord Worthing posé sur elle, mais, alors que leurs yeux se croisèrent, il avait détourné le regard. Plus tard, dans le salon, il avait révélé plus de ce charme et d’humour qu’elle lui suspectait de cachés, jusqu’à qu’il la quitte brusquement, après qu’elle ait divulgué les détails quelconques de la maison londonienne de sa tante. Eleanor soupira. Il n’aurait pas dû se donner la peine de s’entretenir avec elle s’il la considérait si inférieure à lui.

Bien que souhaitant passer une agréable saison à Londres, elle ne nourrissait pas de faux espoirs. Il sera attendu qu’elle divertisse les prétendants devant lesquels son futur chaperon, Lady Ingram, ne manquera pas de l’exhiber. Lorsqu’aucun ne se montrera à la hauteur, comme elle le présageait, particulièrement après avoir assisté à la réaction de Mr. Amesbury, elle pourrait alors être libre de chercher un emploi. Une nécessité puisqu’elle n’avait pas reçu un héritage utile. *Et que deviendra le terrain si je ne me marie pas ? Je vais devoir me renseigner.*

— Que vois-je?

Extirpée de sa rêverie, Eleanor se redressa en réaction à la voix moqueuse et mal articulée qui s’adressait directement à elle. Son cou frissonna de peur pendant que son regard fouillait les alentours.

— Un oiseau de paradis ? Ici, en Angleterre ? continua la voix.

Les contours de la prairie commençaient à se dessiner et la forme indistincte qu’elle avait pris pour un buisson se déplaça. Elle prit une profonde inspiration et relâcha son souffle avant de se décider à enquêter.

Le mystère s’éclaircit lorsqu’elle s’approcha et discerna un gentleman affalé sur un autre banc en pierre. Elle reconnut le visage, la silhouette, les épaules bien charpentées, mais nota la disparition de son flegme habituel. Il était gauche et négligé, entièrement différent.

— Monsieur le comte, dit-elle incapable de dissimuler ironie dans la voix.

Il grogna et après avoir levé les yeux sur elle, laissa retomber sa tête en arrière.

— Pas un oiseau du paradis, dit-il, tremblant d’un rire silencieux. Mais une poule pondeuse. Il ouvrit un œil quand elle ne répondit pas et la fixa jusqu’à ce que sa vision s’éclaircisse. Miss Daventry, marmonna-t-il. Que faites-vous dehors si tard dans la nuit ? C’est inapproprié.

Tout à coup, toute intimidation qu’elle avait ressentie en sa présence disparut et elle releva le menton.

— Il n’est pas tard dans la nuit, monsieur, mais tôt le matin.

Lord Worthing se redressa lentement et ouvrit les yeux.

— Il est tôt, dites-vous ? Oui, je suppose que nous pourrions être le matin, articula-t-il d’une voix épaisse, mais intelligible.

— Les deux se mélangent, je suppose, lorsque l’on s’enivre, rétorqua-t-elle sèchement.

Il agita la main.

— Je ne suis que peu éméché, il plissa les yeux dans sa direction. Que savez-vous de l’ivresse ?

Elle renifla.

— Le palefrenier de Camberley m’a expliqué certaines choses afin que je sois plus avertie.

— Plus avertie, vraiment ? Pour autant, vous resterez innocente jusqu’à ce que vous… Eh bien, peu importe.

Lord Worthing posa une main sur sa tête.

— Alors, Miss Daventry. Qu’allez-vous faire ensuite ? Il lui jeta un regard, les paupières lourdes. Maintenant que votre héritage dépend de la capture d’un mari.

Eleanor sentit son dos se raidir.

— Non que cela vous concerne, mais je n’ai aucune intention de me marier. Avec ou sans héritage, je ne me mettrai pas en quatre pour plaire à un homme, dont je n’ai que faire, afin qu’il puisse se remplir les poches.

Le comte sembla y réfléchir. Puis, soit par oubli ou par acharnement, il redemanda :

— Donc, qu'allez-vous faire ?

Elle se sentit soudainement démoralisée. Il n'y avait pas de réponse facile.

— Je ferai ma saison à Londres et, pendant que j'y serai, je chercherai un poste honorable de gouvernante ou enseignante dans une école de filles.

Elle fixa le bord de l'étang obscur entre la prairie et la propriété, et attacha un poids à son rêve de tomber amoureuse et de fonder une famille. *Plouf*. Elle abandonna ce désir secret et le regarda sombrer.

— Pourquoi ne pas vous marier ? En supposant, bien sûr, que vous puissiez vous distinguer des autres débutantes frivoles en quête d'unions avantageuses. Ajouta-t-il avec un pli sardonique aux lèvres

Comment avait-elle pensé qu'il avait du charme ?

— Je ne suis pas… fulmina-t-elle un instant avant de poursuivre calmement. Je ne pense pas me marier aussi jeune, si un jour mariage il y a.

Et vous ne faites que prouver le bien-fondé de mes objections. Que puis-je espérer d'un mariage sinon un butor ivre qui pense qu'il peut me réprimander selon son bon plaisir ? Merci bien, mais sans façon.

Lord Worthing renifla.

— Toutes les jeunes femmes veulent se marier. Vous changerez d'avis bien assez tôt, renifla-t-il en donnant un coup de pied au sol, manqua la touffe d'herbe et perdit l'équilibre. Et vous papillonnerez d'un soupirant à l'autre jusqu'à ce que vous trouviez le parfait idiot et lui passiez la corde au cou. Il ajouta en fermant les yeux comme s'il souffrait.

Eleanor pivota brusquement.

— Monsieur le comte, je vous souhaite une agréable journée. Il me faut retourner dans ma chambre.

Avec une agilité inattendue, il attrapa son bras et l'attira à côté de lui sur le banc.

— Non, restez. Ordonna-t-il en agitant la main en un salut éméché. Certains hommes aiment les cheveux bruns.

Qu'est-ce donc censé vouloir dire ? Eleanor retira son bras et le fixa d'un regard noir.

— Monsieur le comte ? demanda-t-elle, tiraillée entre confusion et colère.

Il cligna des yeux, comme s'il revenait à lui-même. Malgré son désir de s'en aller, son regard la cloua sur place.

— Miss Daventry, j'ai une proposition à vous faire et je vous demande de m'accorder quelques minutes de votre temps.

Elle avait le cœur au bord des lèvres. Envolés les quolibets. Il était sérieux.

Lord Worthing se déplaça sur son siège, s'écartant d'elle pour prendre son souffle et, craignait-elle, pour combattre la nausée.

— Je dois aussi prendre part à la saison londonienne, mais, contrairement à vous, la mienne s'accompagne de lourdes responsabilités. Je dois trouver une épouse.

Il se pencha en avant, prenant appui sur ses coudes, et secoua la tête.

— Quelle farce a traversé la tête de mon oncle pour transmettre le terrain non inaliénable de cette façon ? Il devait savoir qu'il n'est utile qu'à Worthing. Je n'apprécie guère d'être forcé au mariage.

Après un coup d'œil de côté, il remarqua que Miss Daventry tapait du pied impatiemment

— Voilà ce que je propose. Épousez-moi, Miss Daventry. Vous êtes assez jeune pour être éduquée dans la haute société et ne risquez pas d'être une épouse exigeante, ce qui résume assez bien mes exigences. En retour, je ne serai pas un époux contraignant. Vous aurez un titre et j'aurai le terrain qui aurait dû revenir au domaine. J'imagine que le bénéfice sera mutuel. Poursuivi-t-il en desserrant sa cravate froissée ayant ainsi mis son cœur à nu.

Eleanor craignit qu'il ne soit réellement malade.

— Cela nous sauvera tous deux d'une saison probablement désagréable et nous procurera ainsi un dénouement satisfaisant. Continua-t-il ne remarquant pas son inquiétude, ou son dégoût.

Eleanor bondit sur ses pieds, tremblante de rage. Comment osait-il l'insulter de cette manière ? Sans même lui accorder la plus élémentaire des courtoisies attendues d'un gentleman ? Oh, *hé ho*, pensait-il réellement qu'elle pourrait être tentée d'accepter sa proposition ? Pas même si sa vie en dépendait ! Elle luttait pour maîtriser ses émotions et chercha une riposte bien sentie, les poings serrés.

— Alors, Miss Daventry ? Quelle est votre réponse ?

Eleanor leva son regard sur les fenêtres du manoir qui reflétaient à présent les nuances rosées du petit matin. Même s'il n'agissait pas comme

un gentleman, elle pouvait de son côté réagir en lady.

Cette noble pensée s'évanouit rapidement lorsque le comte fit un geste impatient, agressant ses sens avec une insupportable odeur d'alcool. *Oublions la lady*, pensa-t-elle, *il ne se souviendra pas de cette conversation.*

— Je suis certaine, monsieur, d'être exactement le genre d'épouse peu exigeante qui vous plairait. Rétorqua-t-elle d'une douceur écœurante en reculant prudemment, craignant qu'il ne lui reprenne le bras. Cependant, je suis désolée de vous décevoir. Ma réponse est non.

La voix de Lord Worthing se fit sévère.

— Miss Daventry, pour quelle raison me refusez-vous ?

— Pour le motif que je ne vous aime pas, monsieur, expliqua Eleanor rougissant à la fragilité de ses mots, mais elle se tourna pour lui faire pleinement face. Et que vous n'avez clairement aucun amour pour moi.

— Personne ne se marie par amour ! Vous n'avez pas de grande fortune, de beauté ou de perspective en dehors de cette parcelle de terre qui n'intéresse que moi. C'est terriblement inconséquent, cracha-t-il, de me refuser pour un motif si dérisoire.

— Et, cependant, monsieur, je reste inébranlable.

Croisant les bras sous sa pelisse, elle fit face à Lord Worthing, les yeux plissés.

— Si l'amour n'est pas possible dans cette union, je devrais au moins exiger le respect. Vous m'avez montré, par votre proposition, l'impossibilité d'une telle chose.

— Vous êtes déraisonnable, la critiqua-t-il tout en chancelant sous l'effet de l'effort.

— Il semblerait que vous et moi sommes semblables sur un point, monsieur.

Elle se retourna pour partir.

— Aucun de nous ne souhaite être contraint au mariage.

Eleanor s'éloigna, son épaisse robe brune alourdie par la rosée.

— Vous n'êtes pas seulement éméché, grommela-t-elle, ses mots s'envolant dans la brise. Vous êtes également un rustre !

OceanofPDF.com

Chapitre Six

Josiah Benchly entra à grands pas dans la chambre et tira les rideaux sur leurs tringles en fer, permettant aux rayons de soleil de se frayer un chemin jusqu'au visage de Stratford. Le mécontentement du valet envers son maître était évident et qu'il ose le montrer, révélait qu'il avait été au service de Stratford bien avant que le comte n'atteigne l'âge adulte. Le savon à raser fut mélangé vigoureusement et la brosse frotta le manteau de son maître avec de violents bruits sourds.

Lorsque le valet ramassa une botte, Stratford dit :

— Assez. Benchly, je vous l'implore. Ayez pitié de mon crâne. Quelle heure est-il ? Dois-je me dépêcher pour le déjeuner ?

Benchly laissa la brosse tomber à ses côtés.

— Le déjeuner, monsieur le comte ? Les dames vont venir prendre le thé sous peu. Billings a demandé à Mr. Grund d'accompagner le groupe faire un tour du domaine à votre place. Nous avons fait comprendre à vos invités que vous étiez alité à cause d'une migraine.

Stratford grogna. Il s'assit rapidement, mais son estomac se rebella, le forçant à se recoucher.

— C'est un mal féminin. N'auriez-vous pas pu être plus inventif ?

Lorsque Benchly ne répondit pas, Stratford se rassit plus prudemment.

— Vous avez dit qu'il était l'heure du thé ? Le soleil est trop brillant pour cela. Il ne peut pas être plus de midi.

— Je crois que vous n'êtes pas encore habitué au manoir, monsieur le comte, répliqua Benchly. On m'a dit que le soleil se reflétait sur les fenêtres de ce côté de la demeure, le faisant paraître au zénith. Je vous assure, il est trois heures. À présent, monsieur le comte, l'amadoua le valet, si vous

pouviez vous rendre au bain, je pourrais ainsi m'assurer que vous soyez correctement apprêté.

— Allez au diable, aboya Stratford. Je ne suis pas une chiffe molle. Faites ce que vous avez à faire.

Voyant son valet réduit à un silence vexé, Stratford se leva, laissant s'échapper un mélange de grognement et de rires.

— Je me comporte comme un sauvage, Josiah. Je ne sais pas comment vous me supportez.

— Eh bien ! Vous n'êtes pas vous-même, si je puis faire cette observation.

Benchly alla chercher la barre de savon et la plaça sur le support près de la baignoire en cuivre. Il semblait moins glacial.

— Oui, je ne sais ce qui m'a pris pour me transformer en un jeunet ébouriffé.

Il était donc trois heures et ses invités devraient bientôt revenir de leur balade. Il faisait bien trop froid et humide pour qu'ils restent dehors plus longtemps. Il allait devoir…

Humide ! Comment savait-il que le temps était humide ? Après avoir passé la majeure partie de la nuit à boire le cognac d'Amesbury, il avait passé le reste à l'extérieur et… Qui avait-il rencontré là-bas ? La vision d'un visage frais lui faisant face devant le ciel gris, flotta devant ses yeux. *Miss Daventry*.

Il prit une grande inspiration. Cette fois son esprit se révoltant autant que son estomac. Il l'avait demandé en mariage ! Et, si sa mémoire brumeuse était correcte, en des termes qui étaient pour le moins insultants. Il n'était pas un être sensible, mais, même venant de lui, cela avait été grossier. Qu'est-ce qui l'avait possédé pour qu'il agisse ainsi ?

De la pitié, probablement. Pas étonnant qu'elle l'ait éconduit. Stratford s'enfonça dans l'eau bouillante à la limite du supportable. Son estomac se noua et il faillit en perdre le contenu dans la bassine que son valet lui avait prévu à cet effet, mais il se retenu. À la place, il prit silencieusement l'éponge, les yeux fixés sur le rebord en cuivre de la baignoire profonde. Sa main tenant l'éponge descendit jusqu'à sa jambe et y resta. Il était horrifié.

Ses propres mots lui revinrent. *Vous ne serez probablement pas une épouse exigeante et je ne serai pas un époux contraignant…* Cela n'aurait pas été si mal, mais après qu'elle l'eut refusé : *Vous n'avez pas de grande fortune, de beauté, ou de perspective.*

Pourquoi l'avait-elle déjà rejeté ? Ah, oui. L'Amour. *Et peut-être ma façon de m'adresser à elle,* pensa Stratford avec ironie. Il frotta le savon sur l'éponge et commença à se laver, mais l'odeur d'amande ne soulagea en rien sa conscience. Plongeant la tête sous l'eau, il laissa le liquide chaud remplir ses tympans et bloquer tout le reste.

La dernière pensée claire de cette soirée de débauche, après que son esprit embrouillé s'était débattu avec la situation de Miss Daventry, était à quel point il ne voulait pas voir Judith à Londres. Il avait compris qu'il était toujours attiré par elle et qu'il était prêt à tout pour résister à ses charmes. Le cognac avait embrouillé les deux situations jusqu'à ce que l'une devienne un moyen d'échapper à l'autre. Quel fiasco !

Plus il y pensait, pire c'était. Il allait sans aucun doute devoir s'excuser. Trois ans dans la péninsule avaient manifestement suffi à éroder ses manières. Maintenant, s'il souhaitait encore se considérer comme un gentleman, il devait rectifier la situation. Personne ne pouvait se comporter comme il l'avait fait avec Miss Daventry et mériter ce titre.

— Benchly!

Sans un mot, son valet s'approcha avec une serviette luxueuse et la tendit à son maître qui s'était levé, laissant l'eau éclabousser les deux côtés de la baignoire. Stratford prit la serviette et y enfouit son visage. Les excuses ne lui venaient pas facilement, mais il n'était pas homme à faillir à son devoir. Il devait reconnaître son erreur et l'assumer au plus vite.

Le groupe parti en balade venait juste d'entrer dans le hall quand Stratford descendit les escaliers. Les invités, frappant leurs pieds et retirant manteaux et pèlerines, se retournèrent à l'unisson quand il apparut.

— Je vous prie de pardonner mon absence. J'avais…

Il scruta la foule, cherchant le visage de Miss Daventry, et croisa son regard :

— … Une migraine.

Il ne pouvait pas parler à Miss Daventry maintenant. Cela causerait trop de bavardage s'il s'éloignait seul avec elle. De plus, sa tâche serait bien plus facile une fois son estomac rempli.

Stratford se retira dans la bibliothèque, essayant de rassembler l'énergie nécessaire pour sonner un valet afin de manger quelque chose, bien qu'il ne soit pas certain que cela l'aiderait. Il ouvrit son livre de comptes et laissa les chiffres danser devant ses yeux jusqu'à ce qu'il se tourne finalement vers

les fenêtres, souhaitant que le martèlement dans son crâne et les nausées s'estompent. *Oh, Dieu, je mérite ma punition*.

ELEANOR APERÇUT le comte entrer dans le salon et se tourna pour faire face à la fenêtre afin que personne ne puisse être témoin de sa confusion. Comme il était inconfortable de le revoir. Pire que ce qu'elle avait craint. À quoi s'attendait-elle ? À des excuses ? À ce qu'il paraisse contrit ? *Il semble que je sois la seule à souffrir d'embarras*.

Lorsque le majordome attira l'attention de sa tante à propos d'une lettre qu'elle venait de recevoir, Eleanor était enfin prête à montrer son visage.

— De qui est-ce, ma tante ?

Eleanor la rejoignit, supposant qu'elle provenait de la sœur de sa tante. Peut-être que Mrs. Renly les invitait à séjourner chez elle. Maintenant que le testament avait été lu, rien ne les retenait ici et elle n'avait aucune envie de passer une nuit de plus dans cette maison.

— Elle est de Mathilda.

Mrs. Daventry remarqua que le majordome se tenait toujours près d'elle et retourna la lettre.

— Ah, elle n'a pas été affranchie.

Elle tendit la main vers son réticule et en retira deux petites pièces.

— Je vous remercie.

Silencieusement, Eleanor suivit sa tante dans l'escalier et jusqu'a dans sa chambre, où elle s'installa près de la fenêtre. Bonté divine ! Des flocons de neige virevoltaient dans le ciel, à cette époque de l'année ! Sa tante ne s'était pas trompée en insistant pour qu'ils rentrent parce que le temps allait en se rafraîchissant.

Ce ne sera qu'un léger saupoudrage, décida-t-elle, en regardant les flocons tomber. Pas assez pour la retenir ici avec Lord Worthing. Il n'avait semblé que partiellement remis cet après-midi. Propre, droit et fraîchement rasé, il semblait presque souffrir. Peut-être qu'il regrettait. Ou, mieux encore, peut-être qu'il avait oublié l'incident fâcheux. Cela serait providentiel. Puisqu'elle n'était ni un être inférieur qu'il pouvait prendre de force ni une personne qu'il poursuivrait sérieusement lorsqu'il était sobre, il valait mieux qu'il oublie toute l'affaire plutôt qu'il l'embarrasse en l'évoquant.

Vous n’avez pas de grande fortune, de beauté, de perspective. Donc elle n’avait pas de fortune ? Elle aurait parié qu’il ne lui aurait jamais fait de proposition si elle n’avait pas hérité de cette parcelle de terre. Il essayait de le minimiser, mais elle savait que ce n’était pas un héritage dérisoire. Ce matin, l’intendant l’avait emmenée la voir sur les instructions du notaire et elle avait été stupéfaite de découvrir ce qu’elle possédait à présent. Une petite fortune qui, malheureusement, ne lui appartiendrait jamais complètement.

Eleanor n’avait jamais été témoin d’un mariage d’amour. Elle n’avait eu aucun modèle pour cela et personne parmi ses connaissances ne considérait un mariage d’amour comme une noble ambition. Cependant, elle savait au fond de son cœur que la seule chose qui pourrait l’inciter à se marier serait un amour réciproque avec un homme. Avec de telles conditions, il y avait peu d’espoir de mariage, mais elle pouvait montrer à Lord Worthing que même une fille sans grande beauté pouvait recevoir une proposition plus digne que la sienne.

Sa tante plia le papier couleur crème et Eleanor se tourna vers elle.

— Sommes-nous invitées à demeure ? Quand partons-nous ? A-t-elle l'intention de venir à Londres cette saison ?

— Ne posez pas tant de questions, Eleanor.

Mrs. Daventry posa la lettre sur la coiffeuse.

— Nous sommes invitées à venir, mais je crains que ce ne soit pas un séjour plaisant. Ma sœur est malade. Cela semble plutôt sérieux parce que je ne l’ai jamais vue écrire une lettre aussi brève. Je suis inquiète et je pense que nous devrions partir dès demain matin, si nous trouvons un moyen de transport.

— Bien sûr, acquiesça Eleanor en étreignant ses mains dans les siennes. Nous devrions partir au petit jour. Je vais faire mes malles. Ou souhaitez-vous que je demande à un valet de nous louer une carriole ?

Mrs. Daventry leva un doigt en l’air.

— Tout d’abord, je dois parler au comte. Il veillera à ce que des dispositions soient prises.

Sa tante soupira.

— Il est vraiment dommage que vous ne puissiez passer plus de temps en sa compagnie, obtenir une demande en mariage et profiter de la saison avec un contrat matrimonial en main. Mais je suppose que je dois me faire une raison.

Elle soupira à nouveau, comme pour signifier que, si Eleanor avait fait ce qu'elle lui avait conseillé, tout aurait pu être arrangé.

— C'est bien dommage en effet, répliqua Eleanor.

Elle se rendit dans sa chambre, soulagée que sa tante n'ait pas perçu son trouble. *Excellent !* Elle serait bientôt loin de la source de son embarras. Si elle parvenait à éviter Lord Worthing au dîner, elle n'aurait qu'à risquer une improbable apparition au petit déjeuner, puis à s'arranger pour l'éviter s'il venait à Londres. L'idée n'avait pas semblé le réjouir et les hommes avaient plus de pouvoir pour décider de leurs chemins. Dans tous les cas, Lord Worthing et elle ne fréquenteraient pas les mêmes cercles.

LE TEMPS PRESSAIT. Informé par sa tante du départ de Miss Daventry le lendemain, Stratford sut qu'il ne pouvait pas la laisser partir avant d'avoir dit son mot. Il lui devait des excuses et, une fois présentées, il pourrait la chasser de son esprit une bonne fois pour toutes. S'habillant avec soin, Stratford répéta jusqu'à ce que ses excuses lui paraissent concrètes et sincères.

La chance ne fut pas de son côté. Au dîner, Stratford se retrouva assis à côté de Mrs. Daventry au lieu de sa nièce et il passa le repas à lui affirmer qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Il allait trouver un transport pour Reading, les routes seraient praticables et il ferait suivre le lieu de résidence de Miss Daventry au notaire. Tout irait parfaitement bien.

Stratford se leva de table, espérant enfin attraper Miss Daventry dans le salon, mais se retrouva à perdre au jeu du chat et de la souris. Miss Daventry était en grande discussion avec ce freluquet de Crenshaw qui, malheureusement, n'avait donné aucune indication sur l'heure à laquelle *il* se retirerait. Elle prolongea la conversation avant de se tourner vers le jeune Keyes, qui avait finalement fait son apparition un jour après la lecture du testament, poussant son père à la limite de l'apoplexie.

— Philip, vous êtes enfin arrivé, appela Stratford en espérant que, en s'immisçant dans la conversation avec son cousin, il pourrait trouver un moyen d'isoler Miss Daventry.

Miss Daventry gratifia Keyes d'un sourire.

— Vous deux devez avoir tant de choses à vous dire.

Puis, elle tourna le dos à Stratford.

Sa tante Hester choisit ce moment pour persuader Miss Daventry de jouer du piano. Si Stratford espérait avoir une chance de lui parler après qu'elle eut joué, joliment nota-t-il, il fut une nouvelle fois déçu. Keyes l'accaparait toujours au moment où les dames leur souhaitèrent une bonne nuit.

Stratford serra les dents de frustration. Il avait arrangé un rendez-vous avec l'intendant le lendemain dès l'aube pour discuter de la manière d'ajuster la production sans l'accès au ruisseau qui longeait le hameau de Munroe, et il ne serait donc pas présent pour leur départ.

Que le diable m'emporte. Il ne pouvait se résoudre à lui transmettre des excuses par écrit. Il devrait donc la voir à Londres.

OceanofPDF.com

Chapitre Sept

Eleanor se rendit à peine compte que le voyage jusque chez Mrs. Renly était terminé, même si le dernier kilomètre se passa sur des routes inégales. Quelle différence avait fait la calèche aux bonnes suspensions de Lord Worthing ! Elle avait réalisé qu'il leur avait prêté la sienne que lorsqu'elles s'étaient arrêtées au premier relais de poste et qu'un rayon de soleil illumine les armoiries familiales du comte au moment où elle était remontée dedans. *C'est généreux de sa part,* pensa-t-elle à contrecœur.

La gouvernante apparut devant la porte avant même que la calèche ne s'arrête complètement.

— Mrs. Renly vous attend, Mesdames. Si vous voulez bien me suivre, je vais m'assurer que Foster emporte vos malles à l'intérieur.

Dans le salon sombre, Mrs. Mathilda Renly était allongée, yeux clos, le visage encadré par un bonnet en dentelle.

— Oh, Tilly, est-ce vraiment aussi grave que cela ? La réprimanda Mrs. Daventry, les sourcils froncés.

Bien que la tante d'Eleanor n'ait de grande affection pour personne, elle en avait en réserve pour sa sœur.

— Il semblerait que non, répondit Mrs. Renly, d'une voix faible, mais acerbe. J'étais aux portes de la mort lorsque ma lettre est partie, mais ma robustesse, selon mon médecin, m'a permis un rétablissement inattendu. Je suis cependant heureuse d'avoir votre compagnie, dit-elle tandis que sa sœur se pencha pour lui planter un baiser sur la joue. Eleanor, vous êtes devenue une jeune femme passable. Espérons que votre intelligence a survécu.

— D’après la directrice, je me suis rempli la tête d’inepties, répliqua Eleanor avec un sourire victorieux. Mais, j’ai selon elle assez de bon sens pour savoir que ce sont des inepties.

— Vous ferez l’affaire.

Mrs. Renly lutta pour s’asseoir, mais renonça rapidement au combat et se laissa aller contre les coussins.

— Le plus petit effort m’épuise. Combien de temps comptez-vous rester ?

Mrs. Daventry tira une chaise à fuseaux près du chevet de sa sœur et s’assit.

— Aussi longtemps que vous aurez besoin de moi. Malheureusement, nous ne sommes pas restés à Worthing assez longtemps pour que le comte nous accorde un intérêt avancé. Mais Eleanor a été invitée à passer la saison chez Lady Ingram et est attendue là-bas dès la semaine prochaine. Peut-être qu’elle trouvera un bon parti à Londres. Puisque mon chaperonnage n’est pas requis, cela me met à votre entière disposition, Tilly.

Mrs. Renly jeta un coup d’œil à Eleanor.

— Comment connaissez-vous Lady Ingram, ma chère ?

Eleanor s’approcha et laissa ses mains reposer sur le poteau arrondi.

— Sa fille, Lydia, était ma meilleure amie à l’école.

— C’est généreux de sa part de parrainer une jeune fille sans perspective d’avenir et de l’introduire lors de la même saison que sa propre fille, commenta Mrs. Renly en cherchant le regard de sa sœur. Inhabituel, même.

— Oh, mais vous n’êtes pas encore au courant, répliqua Mrs. Daventry avec satisfaction. Eleanor a maintenant une dot. Son tuteur a été généreux dans son legs et lui a laissé une parcelle entière de terre qui lui rapportera un revenu de trois mille livres par an.

— Eh bien ! Cela change tout. Exclama Mrs. Renly en lançant un regard avisé à Eleanor. Mais cela, Lady Ingram l’ignorait avant de vous inviter.

Puisque Eleanor n’avait aucune intention de leur expliquer pourquoi Lydia avait fait d’elle une favorite auprès de sa mère, elle garda le silence. Cependant, le souvenir la ramena plusieurs années en arrière, la nuit où elle était venue en aide à Lydia. Jeune, impressionnable et fragilisée par la mort de son père, Lydia était sur le point de s’enfuir avec son professeur de latin si Eleanor n’était pas intervenue.

Si seulement Eleanor avait pu le faire sans risquer sa propre réputation, mais elle avait eu la malchance de se faire surprendre par Harriet Price alors qu'elle était rentrée après minuit. Harriet était la seule personne qui se plaisait à la tourmenter pour son manque de fortune et qui n'avait jamais cessé de lui rappeler qu'elle n'appartenait pas à leur classe sociale. Cet épisode malheureux avait intensifié le caractère désagréable d'Harriet envers elle, sous forme d'insinuations à peine voilées qui n'attendaient que le bon moment pour exposer publiquement Eleanor à la censure…

Eleanor secoua la tête. Elle avait été plus qu'heureuse de laisser ses années d'école derrière elle et, avec un peu de chance, Harriet ne participerait pas à la saison londonienne. Bien que ce soit, peut-être, trop espérer.

La conversation se transforma en un débat animé sur l'éventualité que les deux sœurs se retirent à Bath pour la saison, Mrs. Daventry énumérant ses vertus et Mrs. Renly les réfutant toutes. Finalement, le départ pour Bath fut décidé et des lettres furent envoyées pour quérir un logement convenable. Mrs. Renly, qui avait récupéré sa santé en un temps record, pressa les domestiques dans une frénésie pour faire ses valises . Une fois décidée, Mrs. Renly n'était pas du genre à perdre du temps.

La semaine s'écoula rapidement. Eleanor fut emportée dans une vague de remue-ménage domestique jusqu'à ce que ses malles fussent chargées dans la carriole et qu'elle fut assise à côté d'une domestique qui l'accompagnerait chez les Ingrams, avant de rendre visite à sa famille à Londres. Mrs. Daventry lui donna des instructions de dernières minutes sur la façon dont Eleanor pourrait la contacter à Bath, lui rappelant au passage de ne pas oublier, pour l'amour du ciel, de sourire aux gentilshommes disponibles, car si elle ne souhaitait pas faire tapisserie, son sourire était le seul attribut en dehors de son apparence passable.

— Vous avez positivement désapprouvé le comte et cela n'est donc pas étonnant qu'il n'ait pas cherché à vous connaître davantage.

— Il est vrai, murmura Eleanor, agitant son mouchoir de la main alors que la carriole commença à avancer, que la frénésie de sorties et de bals dont Lydia m'a parlé sera bien reposant après cette semaine.

Le commandant Thomas Fitzwilliam du 11e régiment d'infanterie fixait le heurtoir en laiton en forme de sphinx. Il mit la main dans sa poche de poitrine et toucha le sceau rigide de la missive recouverte de papier feutré qu'il transportait. Le papier qui lui avait été confié semblait assez innocent, mais le message qu'il contenait ne devait pas tomber entre de mauvaises mains. La porte s'ouvrit. Après un coup d'œil à son uniforme protocolaire, le majordome ouvrit plus grand la porte.

— Je viens parler à Lord Ingram, dit le commandant. Voici ma carte. Il ne m'attend pas, mais je suis porteur d'une missive lui étant adressée.

Le majordome lui fit signe d'entrer et, après l'avoir prié d'attendre, disparut derrière la première porte sur la droite, le laissant seul dans la pièce. Le papier peint était un damassé vert foncé et le buste noir d'un membre de la famille, placé sur un piédestal dans le couloir, présidait un corridor peu lumineux. *Ingram n'est pas marié,* pensa-t-il. Ce n'était pas un décor avec une touche féminine.

Il entraperçut un éclat coloré au bout du couloir ; celui de quelqu'un sortant d'une pièce. S'ensuivit le profil d'une jeune femme aux traits séduisants, qui ne le remarqua pas, debout dans l'obscurité du couloir.

— Maman, dit-elle, si je dois faire ma présentation à la cour, ce sera avec Eleanor. Nous la parrainons cette saison et je n'irai pas sans elle.

Il ne put entendre la réponse contrariée et étouffée avant qu'elle poursuive :

— De plus, vous pouvez lui obtenir une invitation partout où cela vous chante. Je ne permettrai pas qu'elle soit traitée comme une compagne pauvre.

Une femme plus âgée suivit la plus jeune dans le couloir.

— Lydia, n'abusez pas de ma patience. Cette jeune fille a beau avoir à présent une dot, elle a à peine assez pour sa saison, ce qui ne comprend pas le coût d'une robe de cour. Je ne vais pas délester votre frère de cent livres pour lui en fournir une. De plus, avec le scandale de sa mère…

— Vous avez dit vous-même que sa mère ne serait pas prise en compte par la bonne société puisqu'elle a un héritage. Je ne vois pas pourquoi Carlton House devrait être différent, répliqua la jeune fille, son pied faisant un staccato sur le parquet.

— Ma chère fille, imaginez si Princesse Charlotte s'y opposait. Nous serions tous expulsés de la maison royale. J'étais disposée à vous faire plaisir avec cette invitation, mais n'imaginez pas une seule seconde que

vous puissiez obtenir tout ce que vous désirez. Vous assisterez à chaque assemblée de la haute société et votre amie assistera à celles qu'elle pourra. De plus, menaça sa mère, j'attends de vous que vous acceptiez la première offre valable pour votre main.

Le commandant, embarrassé d'être témoin d'une telle scène domestique, fut reconnaissant que sa présence soit cachée derrière la cage d'escalier.

— Je me marierai quand et avec qui me plaira, Maman, objecta la jeune fille. Avec mon héritage, je peux créer mon propre établissement s'il le fallait, et Freddy me soutiendrait. Vous savez c'est vrai. Je ne suis plus une petite fille qui accourt quand vous l'ordonnez.

— Quelle enfant obstinée ! se révolta sa mère d'un ton sec.

Le reste de la conversation s'atténua lorsque la beauté aux cheveux noirs entra dans la pièce du fond, sa mère à sa suite, fermant la porte derrière elles. Le commandant Fitzwilliam secoua la tête, un sourire réticent aux lèvres. *Quelle adversaire redoutable*, pensa-t-il.

Le majordome revint et l'invita à le suivre dans la première pièce sur la droite. À l'intérieur, Lord Ingram, assis derrière un imposant bureau en chêne, écrivait furieusement sur une feuille de papier, une mèche de cheveux noirs tombant devant ses yeux. *Le frère de la jeune dame*.

Lord Ingram posa sa plume lorsque le commandant entra.

— Bonjour, Commandant.

Il se leva, grand et en civil.

— Je crois comprendre que vous avez fait un long voyage. Vous apportez des nouvelles d'Espagne ?

— C'est exact, répondit le commandant. Je dois vous remettre en main propre une lettre de Badajoz.

Il sortit l'enveloppe de son manteau.

— Voyons voir.

Lord Ingram tendit la main pour attraper le papier et brisa le sceau avec son canif d'un mouvement rapide. Levant le papier pour l'exposer au soleil filtrant par les fenêtres, il lut avec soin son contenu. Puis, il s'assit à son bureau et relut la missive une nouvelle fois plus doucement, le regard plus acéré.

— Le général de division Le Marchant vous a envoyé, observa-t-il.

— Oui.

Le commandant Fitzwilliam n'en dit pas plus.

Lord Ingram considéra le commandant pendant une minute avant de laisser tomber la lettre sur le bureau.

— Que savez-vous de son contenu ? demanda-t-il.

— On m’a informé de son intégralité, affirma le commandant Fitzwilliam. J’ai porté les instructions de Wellington au général de division et j’ai attendu qu’il formule sa demande. Le général souhaite que chaque officier reçoive un rapport détaillé sur les approvisionnements et les troupes qu’ils pourraient recevoir au cours des trois prochains mois. Il n’a pas toujours trouvé ses demandes exécutées de manière satisfaisante.

Avec l’ombre d’un sourire, le commandant ajouta :

— Il a assuré que je pouvais transmettre cette information. Le Marchant veut que des rapports réguliers sur les progrès réalisés soient envoyés par une chaîne de messagers. Un cavalier vous rencontrera au sud de Hyde Park à sept heures du matin chaque vendredi pour recevoir votre missive. La première sera due dans deux semaines. Le Marchant a préféré laisser les détails du rendez-vous en dehors de la correspondance.

Le commandant Fitzwilliam croisa les mains dans son dos.

Lord Ingram tapota le coin de la missive pliée sur le bureau.

— Il écrit qu’il veut remonter jusqu’à la source des fuites de renseignement concernant le calendrier de déploiement des troupes.

Le commandant acquiesça.

— Des efforts sont menés pour démasquer le traître sur le champ de bataille, mais plusieurs indications montrent qu’il y a au moins un traître ici, au quartier général. Je suppose qu’il pensait que ce serait plus efficace d’envoyer un étranger en son sein.

Lord Ingram fronça les sourcils.

— Avec tout le respect que je dois au général de division, il ne manque pas d’optimisme. Je ne suis pas certain que les gentilshommes du quartier général voient d’un bon œil son offre d’aide.

— Vous avez raison, bien sûr, répondit le commandant. Et il a lui-même prononcé des mots presque identiques. Je pense que c’est là que vous intervenez. Il a dit qu’il connaissait votre père et je pense qu'il vous fait confiance pour gérer cette affaire avec diplomatie.

Les coudes sur son bureau, Lord Ingram croisa ses doigts, perdu dans ses pensées. Finalement, il leva les yeux avec un sourire.

— C’est vrai, il connaissait mon père, admit-il en s’adossant à sa chaise. Nous sommes conscients de la fuite au quartier général. Je suis d’accord

pour dire qu’envoyer le déploiement des troupes par votre messager, plutôt que d’utiliser les voies traditionnelles, sera plus efficace si nous voulons nous assurer que l’ennemi ignore les positions de nos forces. Je suppose que Le Marchant veut que vous soyez impliqué dans la recherche ?

Le commandant Fitzwilliam acquiesça d’un signe de tête.

— Je dois vous assister quels que soient vos besoins, en surveillance ou en communication, en accordant une attention particulière aux soldats récemment rentrés en Angleterre ou à ceux sur le point de partir. Moi-même, je ne retournerai pas dans la péninsule avant juillet.

— En attendant, vous avez l’ordre d’assister à toutes les sorties, bals et réceptions, n’est-ce pas ?

Les coins de la bouche de Lord Ingram frémirent.

— Je vois que vous êtes familier avec la manière dont le général opère, répondit le commandant Fitzwilliam en souriant. Oui, je me dois d’être présent partout pour vous relayer ce que je vois. On m’a aussi… il hésita, regardant ses mains et essuyant une petite tâche sur son gant. Il m’a ordonné de trouver un peu d'amusement et d'arrêter d'être si sérieux.

Lord Ingram rejeta sa tête en arrière et explosa de rire.

— Cela ressemble bien à Beau. Vous devez savoir comment les choses se passent au sein du cercle privilégié de Welly. Ou, du moins, si vous ne le saviez pas encore, c’est chose faite. Il ne promouvrait pas un incompétent ou un beau parleur. Vous conviendrez parfaitement. Lord Ingram continua une fois l’hilarité dissipée, Avez-vous des contacts à Londres ?

— Je suis venu avec Jonathon Braxsen qui, récupérant d’une blessure mineure, s’est vu octroyer une permission.

— Je le connais, nous étions à l’école ensemble et avons passé du temps à la chasse pendant les vacances. Bien, confirma Ingram en tirant une feuille de papier en prenant sa plume. Vous aurez quelqu’un pour vous introduire en société. Je vais donner votre nom au White et aux autres clubs, et vous mentionnez à Lady Sefton pour l’Almack. Vous pouvez aussi montrer cette lettre chez Jackson sur New Bond Street si vous voulez échanger quelques coups de poing, ajouta-t-il en griffonnant quelques mots avant de saupoudrer du sable dessus. Avez-vous pris vos dispositions pour un logement et pour la banque ?

Le commandant Fitzwilliam se redressa avec raideur.

— Ne vous dérangez pas, monsieur. J’ai tout ce dont j’ai besoin.

Lord Ingram lui jeta un coup d’œil malicieux, un sourire s’attardant sur ses lèvres.

— Ne vous offensez pas. Je ne souhaite pas m’immiscer, Commandant, mais nous allons travailler en étroite collaboration et je veux m’assurer que vous soyez à l’aise. Et appelez-moi Ingram, ajouta-t-il d’un ton léger. Si nous devions travailler ensemble, je me lasserais vite du « monsieur ».

Le commandant sentit ses oreilles s’échauffer.

— Oui, bien sûr, Mon… Ingram. Je vous remercie pour votre aide. Et, je vous en prie, appelez-moi Fitz.

Ingram rencontra son regard et acquiesça.

— Très bien, Fitz. Tenez, prenez cette lettre. Où résidez-vous ?

— Au Steven sur Bond Street.

— Excellent. Je m’attends à vous revoir bientôt au cours d’un futur bal, sortie ou réception. Ingram plaisanta en lui faisant un clin d’œil et un geste de la main. Allez-y. Hartsmith va vous raccompagner.

Si le commandant s’attendait à entrevoir à nouveau la belle brune, il fut déçu. Rangeant la lettre dans sa poche de manteau, il s’avança dans la lumière du soleil et respira le parfum des jacinthes perçant le sol dans les petites parcelles de terre. Il avait apprécié Ingram bien plus qu’il ne s’y attendait.

OceanofPDF.com

Chapitre Huit

Alors qu’on la conduisit dans le salon de son hôte, Eleanor aurait soupiré de soulagement de voir son voyage prendre fin si elle n’avait pas été si nerveuse de rencontrer Lady Ingram. Lydia, dont les cheveux noirs lustrés pendaient en boucles lâches dans son dos, portait ce qui devait être une nouvelle mode vestimentaire, jeta sa broderie de côté et courut pour la serrer dans ses bras.

— Cela fait une éternité que je t’attends ! La saison ne pouvait pas proprement débuter avant ton arrivée.

Elle prit Eleanor par les deux mains et recula, l’étudiant de la tête aux pieds.

— Et, apparemment, la saison ne peut commencer avant que nous allions faire des emplettes.

— Lydia, permettez à Eleanor de prendre un rafraîchissement avant de commencer à planifier vos garde-robes.

Lady Ingram se leva, dépassant en taille sa fille, qu’Eleanor trouvait déjà grande, et fit un signe tranquille au valet.

— Pouvez-vous sonner pour du thé, James ?

Traversant la pièce, elle examina Eleanor de ses yeux bleu foncé.

— Bienvenue, dit Lady Ingram. J’espère que vous avez fait un bon voyage.

— Il a été plutôt confortable, je vous remercie, madame, répondit Eleanor, faisant une révérence. Ma tante a insisté pour que je vous transmette également ses remerciements. Elle pense que c’est excessivement aimable de votre part de me parrainer bien que nous n'ayons

aucun lien de parenté et regrette que son devoir d’accompagner sa sœur invalide à Bath ne lui ait pas permis de faire votre connaissance.

Lady Ingram écarta cette remarque.

— Oui, en effet, j’ai reçu ses lettres et lui envoie mes meilleures salutations. Je vous prie de ne plus y penser. Nous vous sommes très reconnaissants de votre amitié pour Lydia ces quatre dernières années. Elle confirma en jetant un regard indulgent à sa fille. Comme vous le savez, la mort de son père l’a profondément affectée et ses pensées n'étaient pas ce qu'elles auraient dû être. Elle nous a raconté à quel point votre amitié lui avait été d’une grande valeur pendant ces années.

Le valet apporta le plateau à ce moment-là et Lady Ingram fit signe à Eleanor de s’asseoir tandis qu’elle lui servit une tasse de thé. Lydia s’empara de gravures de mode et commença à les feuilleter.

— Eleanor, j’ai vu une robe pour toi là-dedans, je vais la retrouver. Non merci, Maman, je ne désire pas de thé pour l’instant.

— Votre tante m’a informée dans sa dernière lettre que vous veniez de recevoir un héritage, dit Lady Ingram en levant un sourcil. Je m’attends à ce que notre maison soit assaillie par des coureurs de dot lorsque je vous lancerai toutes les deux dans le monde. J’aurai fort à faire pour les repousser, s’amusa-t-elle d’un rire sans joie.

Eleanor sirota son thé tout en rassemblant ses pensées, mais elle se devait de prendre le taureau par les cornes.

— Ma tante vous aurait-elle parlé de ma mère ?

— J’ai été mise au courant de votre situation pour le moins inhabituelle, répondit Lady Ingram. J’ai insisté pour connaître tout ce qu’il y avait à savoir avant de vous inviter chez nous. En vérité… Elle s'arrêta, songeuse, en reposant sa tasse de thé sur sa soucoupe dans un cliquetis élégant. Une fugue amoureuse entache la réputation de toute la famille. Mais, dans votre cas, votre ancien tuteur a jugé bon de vous accueillir et sa condescendance vous a si bien préparé le terrain que vous ne serez même pas privée d’un bon d’invitation à l’Almack. Il a été un bienfaiteur des plus généreux. Bien que, à mon propre avis, vous ayez reçu cette invitation également grâce à mon influence. Lady Sefton est une amie exceptionnelle.

— Je suis redevable à mon tuteur. Et je vous remercie également, déclara Eleanor.

— Votre héritage est la touche finale, ma chère. La bonne société ne rejette pas facilement la fille d’un gentleman qui possède une dot

conséquente. Dans la mesure du possible, ils fermeront les yeux sur les détails moins savoureux.

Lady Ingram signala au valet d'enlever le plateau de thé.

Eleanor se mordit la lèvre alors que les mots prenaient sens dans son esprit. Elle était désirable parce qu'elle avait un héritage. Cette vérité la blessait.

— Même si je suis reconnaissante d'avoir un héritage, je me dois d'être claire. Il ne m'apporte pas d'indépendance. Le leg est établi d'une manière étrange et je dois me marier afin d'y avoir droit.

Lady Ingram haussa les épaules.

— Eh bien, il n'y a rien d'inhabituel à cela. Vous trouverez un parti, un parti considérablement plus alléchant que ce que j'espérais quand je vous ai invitée et vous bénéficierez de vos propres revenus ainsi que de ceux de votre conjoint.

— J'aurais aimé avoir le choix, commenta Eleanor.

— Avoir le choix est généralement un luxe que les femmes n'ont pas, rétorqua Lady Ingram, excepté le choix de se montrer à son avantage et d'épouser le premier candidat acceptable qui se présente, ajouta-t-elle en observant Eleanor d'un œil critique. Avec l'argent que votre tuteur vous a laissé, vous vous en sortirez très bien. Vous avez une jolie silhouette et nous pouvons changer cette coiffure. Mais vous ne devez pas essayer le vert empire, vous n'avez pas le teint pour. Lydia vous guidera dans vos choix de couleurs.

Lydia leva une gravure de mode.

— Eleanor, regarde… Ces plumes d'autruche sont teintes d'un rose le plus audacieux. Je suis heureuse que ce ne soit plus à la mode ! Mais approche, j'ai trouvé les pages que je voulais te montrer. Nous pouvons aller chez la modiste demain matin pour que tu aies au moins une robe convenable avant la réception chez Mrs. Jenkins.

Eleanor posa sa tasse de thé sur la table.

— Je vous prie de m'excuser, Madame, pendant que je regarde ce que Lydia insiste à me faire porter.

Sa tentative de légèreté échoua et Lady Ingram la congédia d'un signe de tête. Eleanor sentit son regard scrutateur tandis qu'elle se dirigeait vers le sofa. La mère de Lydia ne serait pas une alliée.

Lady Ingram se retira après le thé, expliquant qu'elle devait parler au cuisinier. Mais Lydia et Eleanor ne restèrent pas longtemps seules avant que

la porte ne s’ouvre à nouveau.

— Occupée, je suppose ? Lydia, qui est-ce ?

Un gentleman séduisant, une version masculine de Lydia qui se déplaçait avec grâce, s’approcha des deux demoiselles sur le sofa. Eleanor se leva.

— Oh, Freddy, tu sais très bien qu’il s’agit d’Eleanor Daventry qui va rester avec nous pour la saison. Je n’ai cessé de parler d’elle. Eleanor, je te présente mon frère, Ingram.

— Miss Daventry. Mais naturellement.

Lord Ingram s’inclina profondément devant Eleanor tout en s’adressant à sa sœur.

— Et j’ai donné mon accord pour inviter Miss Daventry sachant que je n’aurais pas la paix avec tes bavardages incessants si tu n’avais personne d’autre à qui parler.

Eleanor ne put s’empêcher de sourire quand Lord Ingram lui fit un clin d’œil. Il ressemblait bien plus à sa sœur qu’à sa mère.

— Bonjour, monsieur, dit-elle. Je suis enchantée de faire votre connaissance. Vous devez savoir à quel point votre sœur vous estime. Elle ne cessait de me raconter des histoires sur vous quand nous étions à l’école.

— Vous ne devez pas en croire une seule, répliqua-t-il promptement. Lydia a tendance à exagérer. Pardonnez-moi de discuter d’affaires familiales, mais je pense que nous devrions mettre de côté certaines formalités si vous devez vivre ici pendant les trois prochains mois, n’êtes-vous pas d’accord ? Ajouta-t-il en se tournant vers Eleanor.

Quand elle acquiesça, il continua à l’intention de sa sœur :

— Fais-moi parvenir tes factures et vérifie que tu n’en aies pas oublié dans tes tiroirs. Ce ne serait pas agréable d’être pressée de payer et d’être refusée chez la modiste, n’est-ce pas ? Je vais aller à la banque et y retirer un quart de ta pension.

— Oh, il était temps que tu y penses. Je n’ai plus un sou, exclama Lydia, son jupon froufroutant alors qu’elle traversait la pièce. Je serai de retour dans deux minutes, Eleanor.

— Je vous en prie, asseyez-vous, Miss Daventry, dit Lord Ingram, une fois qu’ils furent seuls.

Prenant place sur un fauteuil égyptien, il lui adressa un sourire.

— Je crois comprendre que ce n’est pas votre premier séjour à Londres ?

— Seulement si vous comptez une visite quand j'avais deux ans, répondit-elle. Je suis impatiente d'en découvrir toutes les curiosités, si Lydia peut se passer de moi pendant la journée.

— Rafraîchissant, s'exclama Ingram avec une lueur appréciative. Je suis heureux que vous ne soyez pas une adepte de l'ennui.

— S'ennuyer ! À Londres ?

Elle secoua la tête.

— Au moins, vous connaissez suffisamment Lydia pour ne pas vous attendre à ce qu'elle vous accompagne. J'ose dire que vous serez entraînée dans des projets tous les soirs et que vous ne tarderez pas à prendre votre chocolat au lit le matin.

— Je suis infatigable, déclara Eleanor, ses lèvres esquissant un sourire.

Lydia revint dans la pièce en tenant une poignée de papiers.

— Tout est là, Fred.

Elle se pencha en avant et planta un baiser sur sa joue, déposant les factures sur ses genoux d'une telle façon que la moitié des papiers glissèrent au sol. Lord Ingram leva les yeux au ciel et se pencha pour les ramasser avant de se lever.

— Je vous souhaite à toutes deux une bonne journée. Stratford est de retour en ville, le savais-tu ? Je ne l'ai pas vu depuis sa dernière permission. Je compte faire un saut à sa nouvelle demeure.

— Oh, Stratford, s'étonna Lydia. Peux-tu transmettre mes salutations à Anna et Phoebe si tu les vois ?

Elle se retourna vers Eleanor, son frère oublié.

— En allant chez la couturière, nous pourrions faire un saut dans une boutique de New Bond qui possède des falbalas des plus seyants. On y va ?

Eleanor acquiesça en regardant Lord Ingram disparaître derrière les portes, ses joues drainées de leurs couleurs. *Stratford. Ici.* Et par-dessus tout une connaissance intime des Ingram ? Elle avait si peu parlé de son tuteur qu'elle était certaine que Lydia n'avait pas fait le rapprochement. Mais Lady Ingram n'en aurait-elle pas parlé en lisant la lettre de Mrs. Daventry ?

Se pourrait-il que deux personnes à Londres possèdent le même nom ?

LORD INGRAM SIFFLOTAIT en se dirigeant vers Cavendish Square. Malgré la convocation qu'il avait reçu le jour même du quartier général, il n'était pas

insensible au fait que le soleil fasse son apparition après ce qui semblait être un hiver sans fin. Il était également enchanté que son plus vieil ami soit revenu de la péninsule. *Les sœurs de Stratford avaient besoin de lui après la perte de leur père et il n'y a personne à qui je fasse plus confiance*, pensa-t-il.

Le heurtoir était en place à la résidence Worthing et Ingram apercevait des signes de vie à travers les vitres de la maison restée si longtemps déserte — des éclairs de blanc lorsque les housses de protection étaient retirées, une domestique se penchant à la fenêtre pour épousseter les volets du troisième étage. Le majordome de Stratford l'informa que le comte était allé au Jackson's pour échanger quelques coups et Ingram tourna ses pas dans cette direction.

Stratford venait juste de boutonner sa chemise quand Ingram entra dans le vestiaire et lui adressa un salut décontracté.

— Tu viens de terminer, n'est-ce pas ? Nulle trace de tes ecchymoses habituelles pour témoigner de ton effort ?

Stratford rit.

— Ingram ! Comme c'est bon de te revoir.

Ils se serrèrent la main chaleureusement.

— Merci pour le rappel, vieil ami, mais cela ne s'est produit qu'une fois, clarifia Stratford en sélectionnant une cravate tendue par un domestique avant de se tourner vers le miroir.

Ingram ne put s'empêcher de sourire en retour.

— À quoi servirait les vieux amis si ce n'est pour nous rappeler d'où l'on vient ?

Alors que Stratford accordait son attention à l'affaire sérieuse consistant à nouer un « trône d'amour », Ingram observa le vestiaire vide. La saison n'était pas encore en plein essor.

— Il te suffit d'une seule cravate pour réussir le nœud. J'aurais cru que tu aurais perdu la main dans la péninsule.

— Les conditions peuvent être parfois rudes, mais un officier se doit de rester un gentleman. J'ai entendu dire que tu étais à Lisbonne avec Wellington. Quand es-tu rentré ?

Stratford haussa les épaules pour ajuster son manteau cintré, repoussant au passage le domestique qui avait bondi pour l'aider.

— J'y étais, mais brièvement, répliqua Ingram. Je transportais les plans de construction de Torres Vedras, mais je suis parti dès la construction

entamée.

Ingram attendit que le domestique quitte le vestiaire.

— Il se passait des choses étranges. Nous avons rencontré un peloton d'hommes de Boney et on aurait pu penser qu'ils savaient où nous allions.

Stratford croisa le regard d'Ingram dans le miroir, avant de se retourner.

— Je ne suis pas surpris. Nous avons aussi essuyé des tirs nourris à Talavera, obligeant Donkin à nous faire battre en retraite. Anson a été innocenté, bien que l'on n'ait jamais déterminé qui lui a fourni les renseignements l'ayant poussé à reculer, nous laissant ainsi exposés. Certainement pas un allié, si j'ose dire.

Ingram commenta par un grognement évasif, puis demanda :

— Où vas-tu à présent ? Je vais t'accompagner.

— Je retourne à ma nouvelle demeure. Mes sœurs sont attendues dans l'heure, mais j'avais besoin de sortir. Je ne supportais plus les questions domestiques.

— J'imagine bien, compatit Ingram. Très bien, je t'accompagne. Cette direction en vaut bien une autre.

Ils sortirent sous un ciel qui s'était couvert pendant le court moment qu'il avait passé à l'intérieur du Jackson's et descendirent la rue en silence, esquivant les quelques passants. Ingram attendit qu'ils aient tourné au coin de la rue et qu'il n'y ait plus personne pour continuer la conversation.

— J'ai besoin de ton aide pour quelque chose.

— Je l'avais deviné, dit Stratford. Tu n'es silencieux que lorsque tu réfléchis à la meilleure façon de me demander un service. Et cela implique généralement des problèmes.

Ingram sourit et secoua la tête, mais ne parla toujours pas. Stratford lui adressa un regard en coin.

— C'est sérieux à ce point ? Dis-moi. Si j'ai le pouvoir d'aider, je le ferai.

— Je sais que tu le feras, dit Ingram.

Ils marchèrent encore un peu en silence avant qu' Ingram ne reprenne finalement la parole.

— Tu as débusqué un espion dans ton régiment et un autre dans le soixante-deuxième.

— Tu es au courant de cela ?

Stratford n'était que légèrement surpris. Il savait que son ami était en lien, du moins en partie, avec l'unité de renseignements militaires.

— C’était cependant de la pure chance. Je suis tombé sur un traître rencontrant un Français près de notre campement à Almeida. Il ne m’avait pas vu derrière les arbres et le ruisseau a couvert mes bruits de pas. Ayant constaté que la situation était à mon désavantage, j’ai patienté avant de le confronter. Quand je l’ai suivi, il m’a conduit directement à son complice au sein de mon régiment. C’était vraiment un coup de chance.

— Hum. Malgré tout, il fallait de l’instinct pour savoir comment gérer cette situation.

Ingram se tourna au son d’un fiacre qui descendait en cliquetant la rue pratiquement vide.

— La présence d’espions sur les sentiers de guerre n’est pas surprenante. Mais, ce qui est plus inquiétant c’est qu’il y a une fuite provenant cette fois-ci du quartier général. Il s’agit probablement de quelqu’un de haut placé puisque les subalternes n’ont pas accès aux informations concernant le mouvement des troupes. Où elles seront envoyées, quand, comment et combien d’entre elles.

Il s’arrêta et regarda Stratford.

— On m’a chargé de le démasquer.

— Un traître gentleman, songea Stratford. Je comprends ton inquiétude. Pourquoi m’impliquer ?

— Je pensais que ce serait évident, offrit Ingram en lui jetant un regard ironique avant de le mettre en garde. Cette conversation doit évidemment rester entre nous.

— Me penses-tu si changé en trois ans ? riposta Stratford.

— Non, et c’est pourquoi j’ai besoin de toi. Je ne peux pas être partout à la fois et, avec cette nouvelle fuite, je veux être sûr de la personne en qui je place ma confiance. En résumé, j’ai besoin de ton aide.

— Tu l’as. Mais que puis-je faire exactement ? demanda Stratford.

— Nous recherchons des personnes qui ont une raison d’espionner. Une amertume à l’encontre de l’armée, de la sympathie pour les Français, des créanciers aux trousses… Tout ce qui pourrait les amener à remettre en question leur loyauté. Il s’agit forcément d’un officier ayant accès à toutes les fonctions sociales. Je n’ai pas besoin de te dire que les implications seraient catastrophiques si le traître obtient des informations sur le mouvement des troupes, particulièrement avec ce qui se passe aux Amériques. Nous risquons de nous éparpiller.

Stratford acquiesça.

— Des pistes ?

— Nous avons identifié trois personnes qui pourraient avoir été achetées, lui dit Ingram. Mais seulement deux valables. Lord François de Delacroix, il a abandonné la particule, Robert Conolly et Giles Cooke. Tous les trois vont sous peu arriver au bout de leurs ressources, si leur chance ne tourne pas.

— Giles Cooke n’est pas une surprise, répliqua Stratford. Je pense que tout le monde à Londres est au courant, à l’exception, peut-être, de sa femme.

— Oui, acquiesça Ingram, mais il n’a aucun lien avec l’armée. En revanche, Lord Delacroix et Conolly en ont… Ou, du moins, Conolly est en permission et Delacroix est entouré de militaires. J’ai quelqu’un qui les suit. Le commandant Fitzwilliam s'occupe de cela, je vais te le présenter, mais tu es mieux placé pour recueillir des informations au cours des conversations. Les gens surveillent leur langage autour de moi, sachant que je fais partie du quartier général, mais, avec toi, ils baisseront leur garde car tu t’es officiellement retiré. Ils penseront que tu n’as pas de loyauté particulière envers l’armée.

— Ils ne me connaissent pas alors, riposta Stratford, le visage sombre.

— C’est exact. Ce qui aide la cause. C’est une des autres raisons pour lesquelles je te l’ai demandé. Et Stratford… s’arrêta Ingram avant de lui taper l’épaule. Je suis heureux que tu sois de retour.

— Je vois ça. À peine un bonjour et tu me mets au travail, releva Stratford.

— Ce n'est pas moins que ce que tu souhaites. Tu ne supportes pas d'être oisif, commenta Ingram.

— Oisiveté ! Je n’aurai pas le luxe d’être oisif pendant plusieurs années. Je peux déjà le prédire.

— Rentre prendre un verre. Phoebe et Anna seront là d’un moment à l’autre, proposa Stratford quand ils atteignirent sa résidence.

— Tu vas devoir transmettre mes salutations, répondit Ingram. Je dois m’en aller. Oh, et Lydia vous envoie aussi toute son affection.

— Je vois que Lydia est rentrée de l’école. Elle fera bientôt son entrée dans le monde, n’est-ce pas ? demanda Stratford.

— Cette année. Je n’ai entendu parler de rien d’autre au cours des six derniers mois. Fort heureusement, une de ses amies demeure chez nous, elle pourra donc lui rebattre les oreilles sur combien elle est ravissante dans

chaque robe qu’elle a fait confectionner. Une certaine Miss Eleanor Daventry passera la saison avec nous.

Stratford se tourna brusquement vers son ami.

— Miss Daventry ? Comment la connais-tu ?

Ingram s’arrêta, son attention retenue.

— C’est une camarade d’école de Lydia. La connais-tu ?

Stratford fit un bref signe de tête.

— Une simple connaissance. Elle était la pupille de mon oncle et a passé trois jours à Worthing pour la lecture du testament.

Il jeta un coup d’œil à la porte d’entrée, puis à Ingram, visiblement mal à l’aise. Avec un rire forcé, il continua :

— Je dois rentrer et faire face à encore plus de questions sur l’emplacement de tel arrangement floral ou de telle chaise. Phoebe n’arrive pas assez vite à mon goût.

— Bien, je te laisse rentrer alors.

Ils se serrèrent la main et Ingram regarda Stratford entrer dans la maison. Cependant, son esprit resta préoccupé, même une fois la porte refermée. *Une simple connaissance, hein ?*

OceanofPDF.com

Chapitre Neuf

— Stratford ! Nous sommes arrivées.

Le bruit de pas d’une jeune lady montant l’escalier en pierre résonna à travers les pièces.

— C’est plus grand que notre dernière maison et mieux situé, mais on ne se sent pas tout à fait chez soi. En revanche, tu vas fêter ton accession au titre ici. Nous serons si distingués.

— Anna, ralentissez, ma chère. Vous courez et criez comme une gamine, et peu élégante de surcroît. Que vont penser vos prétendants ?

La voix affectionnée, mais indolente, de leur tante n’avait que peu de contrôle sur sa nièce, et tandis qu'Anna, essoufflée, continuait à jeter un regard sur l'escalier imposant, la tante demanda :

— Stratford, auriez-vous l’obligeance de sonner le valet pour du thé ? Nous avons eu un voyage des plus fatigants à travers la ville.

Elle lui présenta une joue douce et potelée pour qu’il l’embrasse.

Phoebe, dix-neuf ans, un fac-similé de sa sœur, mais possédant plus de grâce que ne se le rappelait Stratford, vint à la rescousse.

— Aimeriez-vous vous asseoir, tante Shae ? Je pense que le boudoir doit être de ce côté.

Stratford ouvrit la porte et leur fit signe d’entrer.

— En effet. James, apportez un plateau de thé pour ma tante et mes sœurs. Vos robes sont-elles enfin prêtes ? Si je ne vous connaissais pas mieux, je penserais que vous essayiez d’éviter une visite à Worthing, ajouta-t-il se tournant vers Phoebe.

— C’est le cas d’Anna seulement, répliqua la jumelle la plus réservée. J’étais des plus impatientes de découvrir le domaine, mais elle ne cessait de

trouver des défauts à ses robes.

Anna lui tira la langue. *Manifestement,* pensa Stratford, *Anna ne s'était pas rendu compte qu'elle aussi, avait dix-neuf ans.*

— Ce n'était pas le moment de partir à la campagne, rétorqua Anna. Il faut une éternité pour préparer sa saison et nous étions chanceuses de demeurer avec les Jervil jusqu'à ce que la maison soit prête.

Elle arpenta la pièce tandis que sa tante et sa sœur trouvèrent des places pour s'asseoir.

— Qui est le gentleman sur ce tableau ? Il semble désapprobateur et il doit donc s'en aller.

— C'est le troisième comte. J'avais l'intention de remplacer le tableau, mais peut-être devrait-il rester. Tu as besoin de désapprobation pour rester dans le droit chemin et cela m'épargnera des soucis. Ah, je vous remercie, James.

Stratford fit un geste en direction de la table à côté de sa sœur.

— Ma tante, une fois que vous aurez fini votre thé, je vous montrerai la maison.

Son regard se déplaça sur le papier peint en feutre rouge rubis.

— Nous devrons redécorer, mais il vaudrait mieux laisser la comtesse s'en charger.

— La comtesse !

Anna lui sourit avec une innocence feinte.

— Qui est-elle ? Vas-tu, de même, prendre part à la saison ?

— Occupe-toi donc de tes affaires, rétorqua Stratford avec douceur. Tu as bien assez à faire. Comme apprendre à tenir ta langue.

Tout ce qu'il obtint en réponse fût un sourire suffisant.

— Stratford, tu n'as pas répondu à une seule question de mes lettres sur le bal que nous allons donner.

Phoebe se pencha en avant et versa du thé dans une tasse pour sa tante, avant de la lui tendre.

— Nous voulons l'organiser assez tôt dans la saison afin que les invités n'aient pas à choisir parmi plein d'invitations, mais pas si tôt que cela et que personne ne soit là.

— Je suppose que nous devrons en discuter, mais ne m'importune que sur les questions de dépenses, si tu me le permets, répliqua Stratford. Vous devrez vous occuper du reste sans mon aide.

Anna se retourna.

— Puis-je voir la salle de bal ? Où se trouve-t-elle ?

— Bois d'abord ton thé, Anna, ordonna Stratford, tandis qu'il accepta une tasse de sa sœur.

Anna leva les yeux au ciel en entendant son ton condescendant, mais obéit à la demande.

Servant à sa sœur, puis à elle-même une tasse de thé, Phoebe mélangea une cuillerée de sucre dans chacune.

— Quelles sont les nouvelles du domaine ? Tu ne nous as rien raconté de la lecture du testament dans ta lettre, seulement que tu arriverais en ville mardi.

— Suite à votre rappel acerbe que ma présence était immédiatement requise pour vous escorter à toutes les assemblées mondaines, je m'en suis tenu à l'essentiel.

Stratford s'adossa contre le manteau de cheminée.

— On aurait pu penser que tu ignorais ton devoir, Stratford.

Les mots de sa plus jeune sœur étaient empreints d'humour, mais ses yeux bleus le scrutèrent inconfortablement.

— Tante Shae peut nous chaperonner, mais nous avons besoin d'une présence masculine. As-tu tout oublié pendant tes trois années à l'étranger ?

Stratford changea de jambe d'appui.

— Je ne peux pas oublier ce que je ne connais pas. Je ne suis… pas habitué à l'absence de notre père.

Il s'arrêta brusquement et fit tournoyer le thé dans sa tasse.

Les yeux de Phoebe scintillèrent.

— Nous sommes heureuses que tu sois de retour, Stratford.

Après une pause, elle continua :

— Parle-nous de Worthing.

— Oui, le domaine tombe-il en ruine ? demanda Anna en tournant les pages de *La Belle Assemblée* tout en laissant son thé refroidir.

— Ma tante, je vous ai dit que nous aurions dû choisir la parure de robe avec les boutons de roses blanches. Regardez comme il est à son avantage avec le damas de soie.

Phoebe patienta pendant que son frère sirotait son thé.

— Il n'y a pas eu de surprises, admit-il. Enfin, à l'exception d'une seule. La pupille de feu le comte va hériter de la parcelle de terre la plus prometteuse et je vais être obligé d'utiliser mes propres ressources pour redonner à certaines parties de Worthing leur gloire d'antan.

Phoebe haussa les sourcils.

— L’intégralité du domaine n’était-elle pas comprise dans l'héritage?

— Tout sauf cette parcelle, en plus de quelques biens légués aux sœurs de l’ancien comte.

Il s’empara du tisonnier en fer et donna des petits coups sur une bûche tombée trop près de la grille.

— Que fera le jeune homme de ces terres ? Est-il d’accord pour te la vendre ?

Phoebe regarda sa sœur afin de voir si elle suivait, mais Anna était toujours absorbée par le magazine.

— C’est une dénommée Miss Eleanor Daventry qui en a hérité.

Stratford ne put résister à l’envie de jeter un coup d’œil pour voir comment ses sœurs prenaient cette nouvelle surprenante.

— Une Miss Eleanor Daventry ! Mais elle ne fait même pas partie de la famille !

Le regard d’Anna vola vers sa sœur, avant de se poser sur Stratford. Elle n’avait rien manqué de la discussion.

— Qui est-elle ? Pourquoi était-elle sa pupille ?

— Je ne connais pas les détails, mais j’ai cru comprendre que son père et notre oncle étaient amis. Elle avait besoin d’un héritage, mais je ne comprends pas pourquoi elle s’est vu léguer cette parcelle de terre.

Stratford remit le tisonnier dans l’anneau avec une force exagérée.

— Voudriez-vous découvrir la maison ?

Phoebe aida leur tante à se lever tandis qu’Anna se faufilait près de son frère.

— Tu n’as qu'à l’épouser, Stratford. Cela résoudra tous les problèmes et tu pourras garder intacte la propriété familiale.

Elle se mit sur la pointe des pieds pour pouvoir le regarder en face, avec un sourire espiègle et trop perspicace pour son confort. Il s’enfut avant qu’elle ne puisse deviner ses pensées.

— C’est un laideron, dans ce cas ? lui demanda Anna après son départ abrupt.

Sa tante et sa sœur jumelle suivirent Stratford par la porte, mais Anna resta ancrée sur place.

— C’est cela alors ? Elle a le visage en forme de pudding ?

— Elle est tolérable, riposta Stratford par-dessus son épaule, sachant que son visage rougissait maintenant pour de bon et sachant aussi qu’il était

un sacré menteur.

Cela paraîtra étrange si je ne leur dis pas qu’elle demeure avec Lydia. Avec une vantardise qu’il ne se connaissait pas, il ajouta :

— Vous allez la rencontrer bien assez tôt. Elle est une amie d’école de Lydia et elle séjourne à la demeure Ingram pour la saison.

— Vraiment ? demanda Anna, interdite.

Stratford savait qu'il était impossible d'esquiver les questions d’Anna quand elle avait cette expression sur le visage. Aussitôt qu’ils eurent fini le tour de la maison, il prit une retraite stratégique, informant les dames de son intention de se rendre chez White.

Phoebe l’appela :

— J’aurai dès demain une liste de questions en rapport avec le bal.

— J'aurai aussi des questions, ajouta Anna, une lueur espiègle dans les yeux.

LYDIA NOUA SOLIDEMENT son bonnet sous son menton, avant de tirer le bras d’Eleanor, envoyant ses propres rubans de guingois.

— J’ai reçu une réponse de Mrs. Baillot et elle nous attend pour deux heures. Je suis impatiente de te vêtir avec quelque chose de plus approprié. Si je dois poser mon regard sur une autre robe aussi terne, je pourrais être tentée d’en venir à utiliser mes ciseaux.

Eleanor gloussa et récupéra son bras pour renouer son chapeau de paille.

— Pourquoi tant de hâte ? Je ne recevrai pas mes robes avant une semaine, alors je ne vois pas le besoin de me précipiter…

Elle prit la voix de leur ancienne directrice d’école.

— …Tel un garçon manqué.

Lydia sourit d’un air suffisant.

— Je suis pratiquement certaine qu’il y aura une robe que quelqu’un aura commandé et ne sera pas venu chercher. Tu repartiras donc de la boutique avec une nouvelle toilette aujourd’hui. En conséquence, nous pourrons toutes deux assister à la réception de Mrs. Jenkins demain soir.

— Peut-être, dit Eleanor, pas encore prête à venir grossir les rangs des débutantes.

Lydia avait raison. Madame Baillot avait une robe toute faite à la taille idéale pour *Mademoiselle*, un article oublié parmi un trousseau substantiel pour une lady qui s'était déjà retirée dans le Norfolk. Bien que la robe convienne, Lydia mis son bon goût à profit pour choisir des tissus à draper sur Eleanor, qui auront un effet plus saisissant pour sa garde-robe restante. Eleanor n'aurait pas choisi d'elle-même le crêpe Apollo doré, mais la transformation visible devant le miroir était encourageante.

— Je le savais. Eleanor, cette couleur est parfaite sur toi.

Lydia enlaça Eleanor par-derrière, avant d'aller examiner d'autres rouleaux de tissu dans les nuances lavande.

— Il nous en faudra certainement une autre en lilas pâle, pour après le bal de présentation. Et une en ivoire, bien sûr.

Madame Baillot encouragea les dépenses de Lydia en murmurant des approbations.

— Nous devons retirer quelques longueurs sur le bas, puis nous vous l'apporterons cet après-midi, dit-elle en examinant Eleanor de la tête au pied. *Oui, je suis d'accord*. Miss Maxwell va prendre les mesures pour une tenue d'équitation, une toilette de jour, une autre pour la promenade… ajouta-t-elle en se tournant vers Lydia.

— Je pense commencer avec deux robes de promenade, annonça Lydia. Où sont les tissus pour les robes de soirée ? J'ai plusieurs idées provenant de gravures de mode…

Eleanor, stupéfaite, laissa toute liberté à Lydia pour décider du nombre de robes dont elle allait avoir besoin, la stoppant seulement pour lui dire qu'elle ne voulait pas la rose — vous avez raison, mademoiselle, cette couleur n'ira pas — et permit à Miss Maxwell d'enrouler le ruban à mesurer autour de sa taille, de ses bras et de son buste afin de noter ses mensurations.

Après deux heures de ce traitement, le premier pas à l'extérieur ressembla à une libération et Eleanor voulut rire.

— Je craignais d'être enterrée sous une montagne de tissus et qu'on ne me retrouve pas avant trois jours.

— Eh bien ! C'est seulement parce que tu en avais besoin d'autant, répondit Lydia.

Elle fit une pause sur le bord de la route pour interpeller le cocher.

— Un dernier arrêt avant de rentrer à la maison, mais nous pouvons nous y rendre à pied. Cela ne nous prendra pas plus d'une minute.

— N’en as-tu pas assez ? grogna Eleanor tandis que Lydia la tirait en avant.

— Non. Je t’ai promis une escapade dans la boutique sur New Bond et nous allons la faire. Il y aura probablement foule si nous y retournons demain matin et tu as besoin d’accessoires pour ta nouvelle robe. Je viens à l’instant de voir des gants avec des boutons en perle…

Elle s’arrêta et tira Eleanor près d’elle pour lui murmurer à l’oreille :

— Vois-tu cette femme là-bas ? Avec les cheveux blonds ?

Eleanor ne pouvait pas la manquer. Elle était vêtue à la dernière mode, dans une robe blanche drapée de mousseline et un spencer bleu pâle de la couleur de ses yeux. Elle riait à la remarque d’un gentleman — un dandy de la bonne société, si on pouvait le qualifier de tel — montrant deux rangées de dents parfaites, blanches et nacrées. *Je serai toujours démodée à côté d’une femme comme elle*, pensa Eleanor sombrement.

— *Cela*, révéla Lydia, est une des femmes cupides les plus terribles de Londres, Judith Broadmore. Elle a rejeté notre ami Stratford, bien que personne en dehors de la famille n’ait eu connaissance de leur engagement. Je suis certaine que c’est ce qui a causé sa retraite des affaires de son père et à s'en aller rejoindre l’armée.

Eleanor ressentit une douleur étrange dans la poitrine. Elle savait à qui Lydia faisait référence, mais ne put trouver le courage de lui rappeler leur lien. Elle devrait alors dire son nom à voix haute. À la place, elle demanda :

— Cela ne ruinerait-il pas sa réputation ?

— Tu oublies que personne n’était au courant. Stratford est un gentleman et a gardé leur engagement secret à sa demande. Puis, elle a changé d’avis parce qu’il n’avait pas de titre. Du moins, c’est ce que m’a raconté Anna. Je parie que Judith regrette sa précipitation maintenant. Il vient d’hériter d’un comté.

Lydia haussa un sourcil face à ce petit commérage de choix. Et Eleanor eut seulement le temps de penser : *Elle ne se souvient pas que je l’ai déjà rencontré*, avant que Lydia ne continue à déblatérer.

— Si tu veux mon avis, elle tentera à nouveau sa chance avec lui, comptant sur leur ancien attachement. Il se languissait d’amour pour elle. Et regarde-la maintenant. Elle est de toute évidence de retour dans la chasse aux bons partis. Je crains que notre Stratford ne soit trop bon et qu’il ne retombe dans ses filets.

Oh. La bouche d’Eleanor forma le mot, mais elle n’eut l’opportunité de répondre avant qu’un gentleman quelconque, de surcroît émacié et portant un gilet rose et une expression d'ennui, ne s’incline devant Lydia.

— Miss Ingram, la salua-t-il. Vous avez admirablement bien grandi.

— Monsieur Braxsen, s’exclama Lydia, ses révélations murmurées oubliées. Je ne vous ai pas vu depuis des années. Mon frère ne vous a-t-il pas jugé digne de ma compagnie ou y a-t-il une autre raison à votre absence ?

— Seul mon départ pour l’Espagne pouvait me tenir éloigné de votre charme, lui répondit Mr. Braxsen, avec un badinage plus accompli que sincère. J’étais à la guerre avec mon régiment au cours de ces deux dernières années.

— Eh bien ! Dans ce cas, j’ose espérer que vous nous gratifierez de votre présence pendant votre séjour en ville.

Eleanor sentit la sincérité dans la réponse légère de Lydia. Feu Lord Ingram avait été général de division et Lydia respectait les hommes en service.

— J’imagine que vous ne manquerez aucune réception cette saison, dit Mr. Braxsen, maintenant que vous êtes une débutante.

— En parlant de cela, je ne suis pas seulement une débutante. De fait, laissez-moi vous présenter Miss Eleanor Daventry, qui résidera chez moi pour la saison. Nous ferons notre entrée en société dans une semaine et je m’assurerai que vous receviez une invitation. Et bien que n’ayant pas été officiellement introduites, cela ne nous empêchera pas d’assister à l’assemblée chez Mrs. Jenkins demain soir. Aurons-nous le plaisir de vous y croiser ?

— Si vous me promettez la première danse, je viendrai, répliqua Mr. Braxsen.

Derrière lui, un gentleman roux en uniforme militaire, dont les traits saisissants n’étaient pas tout à fait harmonieux, mais donnaient envie d'y regarder à deux fois, descendit les escaliers de l’imposant bâtiment en pierre. Il sembla surpris de voir Mr. Braxsen là. Néanmoins, après sa surprise initiale, il fixa, non pas Mr. Braxsen, mais Lydia. Eleanor se demanda si Lydia le connaissait, mais son amie semblait inconsciente du regard posé sur elle.

Une fois la danse promise, Mr. Braxsen fit demi-tour pour rejoindre l’autre gentleman et Eleanor lia son bras à celui de Lydia. La lady cupide de

Lord Worthing , Stratford, avait à présent été rejointe par un second admirateur et Eleanor fut subjuguée par son sourire.

— Donc, nous irons chez Mrs. Jenkins, n’est-ce pas ? demanda Eleanor, mais elle n’écouta pas la réponse de Lydia.

Ses pensées étaient occupées par un comte qui avait autrefois aimé — *aimait toujours ?* — cette femme au point de se fiancer avec elle. Il avait ensuite demandé Eleanor en mariage, mais pas par amour. Et, bien que cela ne puisse pas réellement être considéré comme une demande en mariage, c’était suffisant pour signifier que Lord Worthing avait été rejeté deux fois.

STRATFORD SE DIRIGEA d’un pas vif vers le club, salua au passage une connaissance étonnée, sans cependant s’arrêter. Son arrivée au White fit sensation, une fois sa présence remarquée. Il lui suffit de saluer un confrère dégingandé avec un épi sur la tête, répondant au nom de « Finch », et un autre gentleman haut en couleurs, répondant de son côté au nom de « Gerry », pour que tout le monde se retourne, lui serre la main et lui tape dans le dos.

Il serra la main de Gerry, le félicitant pour son mariage, et lui demanda comment il avait quitté la péninsule. Il ne leur fallut pas longtemps pour en venir à l'histoire qui les avait réunis : leur manœuvre réussie contre l’armée française à Bussaco. Ils rirent au souvenir de la confusion de Masséna lorsque la brigade de Hill avait franchi la crête et, comme le dit Gerry en s’essuyant les yeux, « il découvrit que nous étions encore plus nombreux de l’autre côté » ! Après cette bataille, leurs brigades avaient pris des chemins différents et cela avait été la dernière fois qu’ils s’étaient croisés.

— J’ai entendu que vous veniez d’hériter d’un comté. À présent, nous ne devons pas seulement tolérer votre présence au White, mais, à l’évidence, vous y accueillir.

Les mots cyniques de Gerry étaient démentis par son expression amusée.

— Si les membres du White sont si inconstants, je ferais mieux d'aller chez Brooke.

C’était une vieille plaisanterie. Personne ne pouvait expliquer l’acceptation de Stratford par la paierie alors que son père ne possédait pas de titre et que la famille de sa mère était dans le commerce. Mais dès ses

premiers jours à Eton, puis à Cambridge, tout le monde l’appréciait et personne n’avait contesté l’invitation. Il était certain que son amitié de longue date avec Ingram avait pesé dans la balance, mais s’il avait pensé que son ajout à la pairie changerait quoi que ce soit pour ceux qui comptaient, il aurait tourné ses affections ailleurs.

À cet instant, Mr. Braxsen le repéra et vint le voir, l’expression moqueuse.

— Ne serait-ce pas Lord Worthing ? Et dire que j’avais espéré vous surpasser dans l’armée. Je ne savais pas que vous étiez en lice pour une pairie.

Son ton était enjoué, mais Stratford sentit qu’il y avait une part de vérité dans ses mots.

— Avec un oncle et deux cousins en ligne devant moi, c'était une possibilité trop éloignée pour que j'en parle. Et vous ? Avez-vous vendu votre charge ?

— Je suis en permission, répondit Braxsen.

Il tourna la tête vers un gentleman à l’allure sportive et impeccablement vêtu, riant et faisant une joute verbale avec le plus léger des accents.

— Regardez par là-bas, dit-il avec un ricanement. Comment l’un des hommes de Bonaparte a-t-il pu atterrir ici ?

— Oh, je suppose qu’il est arrivé au cours de l’année quatre-vingt-neuf avec sa famille.

Stratford frôla du doigt sa montre à gousset et regarda la foule.

— Cela ne vous dérange pas, alors ? Pour ma part, je ne supporte pas de les voir ici, dit Braxsen.

Les murs en cuir noir et les bruits du club s’effacèrent alors que Stratford se souvint de sa première rencontre rapprochée avec l’ennemi. Un garçon au visage blême, qui ne pouvait pas avoir plus de dix-sept ans, tremblant seul dans une étable, ses hauts-de-chausses mouillés de terreur. Le garçon avait mis ses bras en bouclier devant son visage pour se protéger des rayons du soleil se répandant à travers les interstices du plancher en bois.

— *Vas-y. Cache-toi. On sera parti avant l’aube*, lui avait dit Stratford en français.

Sur le champ de bataille, en masse, les Français étaient les ennemis. Mais en tant qu’individus, ils saignaient rouge comme lui.

— Non, répondit fermement Stratford à Braxsen. Ce sont des pions entre les mains de Bonaparte et de Murat. S'il…

Stratford fit un mouvement brusque de la tête vers le Français.

— … a été accepté au White, c'est que sa loyauté doit être exceptionnelle.

— Worthing ! appela Amesbury de sa table, interrompant une conversation que Stratford n'avait que trop hâte de finir. Vous êtes arrivé en ville bien tôt.

Stratford adressa un signe de tête en guise d'adieu à Braxsen et prit place à côté d'Amesbury.

— Je suis venu tôt, en effet. C'est la seconde saison de mes sœurs et, malgré mon désir de rester au domaine, je suis responsable de la réouverture de la maison et du lancement de leur bal.

Amesbury acquiesça et un court silence s'ensuivit avant qu'il inspire.

— Ma foi, je voulais vous dire…

Il fit une pause pour prendre son verre et s'adossa avec une nonchalance étudiée.

— Avez-vous déjà vu Miss Daventry à Londres ?

— Non, je viens à peine d'arriver. Pourquoi cette question ?

Stratford regarda par la fenêtre, alors qu'une soudaine pluie battante incita les passants à se précipiter en quête d'un abri.

— Ma foi, je voulais donc vous dire… répéta Amesbury d'un air absent.

Il y eut une autre pause tandis qu'il tapotait le bord de son lorgnon sur la table.

— J'aimerais que vous le fassiez, dit Stratford. Me dire ce que vous avez à me dire, clarifia-t-il lorsque Amesbury lui adressa un regard confus.

Amesbury retint sa respiration avant de lui annoncer :

— Je me disais que je pourrais tenter ma chance avec Miss Daventry.

Stratford haussa les sourcils.

— Je pensais que vous désapprouviez sa parentèle et tout ce que cela implique. Vous aviez même trouvé difficile de vous asseoir près d'elle au cours du déjeuner.

— Oui, mais j'y ai réfléchi depuis.

Rassemblant ses arguments, son ami se resservit un verre.

— Sa lignée ne peut être si douteuse si votre oncle avait accepté d'être son tuteur. Et le fait qu'elle possède le hameau de Munroe est un atout pour

mon domaine. Si je lui présente mes lettres de noblesse, je suis sûre que celles-ci seront bien reçues.

Stratford sentit la bile lui monter à la gorge.

Amesbury ne s'arrêta pas là.

— À moins que, bien sûr, vous…

Sa voix s'amenuisa alors qu'il questionna Stratford du regard.

— Non, non, bien sûr que non, déclara Stratford. Comme vous me l'avez rappelé, je dois être prudent dans le choix de ma comtesse.

Amesbury ne perçut pas le ton sarcastique.

— Vous avez raison sur ce point. Cependant, je n'ai de mon côté pas besoin de chercher plus loin que la fille d'un gentleman avec un bon héritage.

Amesbury resserra sa cravate autour de son cou maigrelet.

— Vous pourrez tenter votre chance avec elle cette semaine, l'informa Stratford d'un ton saccadé. Je tiens de source sûre, d'Ingram en personne, qu'elle sera présentée au bal de Lady Ingram lorsque celle-ci introduira en société Lydia.

— Miss Lydia Ingram. Pour sa part, elle ferait une épouse convenable pour un comte, songea Amesbury.

— Lydia est une sale gamine, répondit Stratford vivement. Elle ne se mariera qu'avec quelqu'un qu'elle pourra mener par le bout du nez.

Écartant Lydia Ingram de son esprit, ses pensées dérivèrent vers les yeux ambrés d'une femme qui demeurait chez elle.

Amesbury avait les yeux fixés droit devant lui, planifiant déjà, semblait-il, son assaut auprès de Lydia ou de Miss Daventry, ou de quiconque qui le voudrait. Stratford regarda autour du club à la recherche de visages perdus de vue depuis longtemps, qui pourraient lui apporter une forme de soulagement. Il ne se sentait décidément pas dans son assiette.

OceanofPDF.com

Chapitre Dix

Eleanor ne s’attendait pas à ce que sa première soirée soit un succès et, elle ne fut donc pas déçue. Lady Ingram n’avait émis aucune objection à ce que les filles participent à la petite assemblée — un événement des plus sélectifs — ne comptant pas plus de quinze partenaires se levant pour danser dans la salle de bal de Mrs. Jenkins. L’argument principal était que cela leur permettrait de s’entraîner pour leur propre bal de débutante qui se tiendrait la semaine suivante.

Son premier coup d’œil dans la salle lui confirma son soupçon que même une assemblée londonienne privée restait un événement intimidant. Mrs. Jenkins avait affreusement sous-estimé le nombre de personnes qui répondrait présent à son invitation. Il y avait près de soixante-dix personnes présentes, avec la jeune génération installée à la table des rafraîchissements et les adultes près du feu. La chaleur étant la bienvenue lorsqu’on arrivait tout juste du froid extérieur, mais l’air de la salle allait bientôt devenir étouffant.

Retournant à Lydia son sourire réconfortant, Eleanor redressa les épaules et la suivit dans la salle. Il n’y eut pas d’annonce formelle et personne ne la remarqua, bien qu’elle repérât plus d’une paire d’yeux attirées par son amie — les hommes avec intérêt et les femmes avec envie. Eleanor tira sur ses gants et lutta pour conserver une expression neutre. *Au moins, le nombre de danseurs est égal, je n’ai pas à craindre de manquer de partenaires*.

— Je connais plusieurs gentlemen présents ici depuis le berceau. As-tu vu le fringant gentleman à la veste bleu sombre là-bas ? chuchota Lydia, se penchant vers elle.

Eleanor acquiesça.

— Il s'agit de Lord Carlton; il s'intéresse à la politique, en plus d'être comte. Il a passé sa première année loin d'Oxford, pour s'occuper de sa mère dans leur domaine à la campagne. Tout le monde va essayer de lui mettre le grappin dessus maintenant qu'il est à Londres, mais je vais te présenter, comme il est ami avec mon cousin. Il est agréable à regarder, n'est-ce pas ?

— Il l'est, en effet, mais un peu jeune pour être à la recherche d'une épouse, ne crois-tu pas ?

Eleanor savait que Lord Carlton ne la remarquerait probablement pas avec Lydia à ses côtés. Elle le regarda faire le tour de la salle. Il semblait connaître tout le monde et prêtait une attention particulière aux femmes plus âgées, se tenant à bonne distance de celles de son âge.

Lydia haussa les épaules.

— Peut-être. Mais s'assurer de son intérêt sera un accomplissement dont tu pourras être fière.

Eleanor essaya de sourire, ses mains moites trahissant sa nervosité. Elle était reconnaissante de porter des gants. Mr. Braxsen choisit cet instant pour s'approcher, accompagné de son compagnon militaire à la tête cuivrée.

— Miss Ingram, dit Mr. Braxsen, puis-je demander votre main pour la première danse ? Vous me l'aviez promise, vous souvenez-vous ?

— Naturellement, Mr. Braxsen. Il est heureux que je sois fidèle à ma parole. J'aurais pu offrir cette danse plusieurs fois.

— Une femme fidèle à sa parole. C'est quelque chose.

Mr. Braxsen prit le carnet de bal que Lydia avait fait glisser de son poignet.

Le froncement de sourcils de Lydia disparut aussi vite qu'il était arrivé et elle prit Eleanor par le coude.

— Eleanor, tu te souviens de Mr. Braxsen et ce gentleman est…

Elle inclina sa tête en direction de son ami tel un oiseau curieux. *Ce n'est pas étonnant que les hommes tombent sous son charme.*

— Veuillez m'excuser, dit Mr. Braxsen. Voici le commandant Fitzwilliam. Fitz, permettez-moi de vous présenter Miss Lydia Ingram et sa compagne, Miss Daventry.

Une fois les présentations faites, le commandant Fitzwilliam quitta des yeux Lydia et s'inclina devant Eleanor.

— Quelqu’un a-t-il réservé votre seconde danse ? Je ne suis pas disponible pour la première, mais j’apprécierais particulièrement de danser avec vous si vous le souhaitez.

Eleanor offrit un sourire chaleureux au commandant et lui tendit son propre carnet.

— Les musiciens sont déjà en train d’accorder leurs instruments et mon carnet de bal est toujours vide. Alors, comme vous le voyez, vous me sauvez d’une complète humiliation.

Il inscrivit son nom et le lui retourna, des plis apparaissant sur sa mâchoire carrée.

— Je suis à votre service, Miss Daventry. Miss Ingram, puis-je vous réserver une danse ? Ajouta-t-il en se tournant vers Lydia et l’épinglant du regard.

Lydia avait scruté la salle et allait murmurer à l’oreille d’Eleanor, mais elle fut saisie par le regard franc posé sur elle.

— J’en serai charmée, Commandant Fitzwilliam. Ne serait-ce que pour remplir mon devoir en encourageant les hommes qui servent le roi.

— Et si cela n’était pas uniquement par sens du devoir, nous autres, pauvres soldats, pourrions oser espérer, répondit-il.

Il y avait une intensité espiègle dans son regard que Eleanor trouvait, personnellement, irrésistible. Cet homme n’avait peut-être pas de titre, mais il ne manquait pas de charme. S’il prenait Lydia pour cible, une séductrice endurcie, même elle pourrait succomber.

Lydia rit en retour, d’un tintement mélodieux.

— Vous aurez votre danse, Commandant, assura-t-elle en l’évaluant de plus près. Et pas seulement par sens du devoir.

Le commandant s’inclina et Mr. Braxsen lui mit une claque dans le dos alors que les deux hommes s’éloignaient.

— Vous essayez de me couper l’herbe sous le pied, Fitz.

— Lydia, murmura Eleanor d’une voix douce, il semblerait que vous ayez conquis l’un des deux, au moins. Le commandant Fitzwilliam n’est-il pas distingué dans son uniforme ? Il doit être en permission.

Lydia jeta un coup d’œil vers lui. « Le rouge ne lui sied pas » fut tout ce qu’elle trouva à dire. Mais son regard pensif la trahit.

Afin de dissimuler un excès de nervosité, Eleanor s’éventa et murmura :

— Il semble que je ne vais pas être forcée à faire tapisserie pendant *toute* la soirée.

— Quelle sotte !

Lydia enfonça son doigt dans son flanc, puis se pencha vers elle pour lui murmurer :

— Regarde là-bas. Stratford Tunstall se dirige dans notre direction. T'avais-je dit qu'il avait été rejeté ? Excepté qu'aujourd'hui, il est comte…

Il était là. Eleanor souhaitait interrompre Lydia, mais celle-ci continua avec entrain.

— C'est un vieil ami de la famille, de l'époque où il n'était que le fils d'un gentleman et d'une fille de commerçant. Même ma mère l'apprécie, bien qu'il ne lui fût pas possible d'étendre son invitation à sa mère.

Tandis que Lydia parlait, Lord Worthing se dirigeait vers elles, son regard résolu soutenant celui d'Eleanor. Son cœur battait la chamade et elle eut du mal à répondre.

— Lydia, ne te souviens-tu pas que mon tuteur était l'ancien comte de Worthing ? J'étais à Worthing pour la lecture du testament. Nous nous sommes rencontrés, bien entendu. Aucune présentation n'est nécessaire.

Ni désirable.

— Non, en effet ! Je suis sotte d'avoir oublié cela. Mais tu ne parlais pratiquement jamais de ton tuteur, alors je n'ai pas fait le rapprochement. Tout de même, c'est maladroit de ma part.

Ayant échangé un mot avec l'hôtesse, le comte s'avança à nouveau, les sourcils froncés.

— Il ne semble pas des plus heureux de nous voir, commenta Eleanor.

— Oh, c'est simplement Stratford, murmura Lydia. Il est si sévère. Il pense probablement que ma robe a une coupe trop prononcée.

Avant que Eleanor ne puisse répondre, le comte fut devant elles.

— Lydia, le comte s'inclina sur la main de Miss Ingram. Je vois que vous connaissez Miss Daventry.

Son regard soutint celui d'Eleanor et elle se força à le lui retourner.

— Je la connais en effet, monsieur, dit Lydia d'une voix traînante. Comme c'est aimable de nous honorer de votre présence maintenant que vous êtes comte.

Lord Worthing coupa court à son commentaire d'un seul regard.

— Ne jouez pas à la maligne, Lydia.

Lydia leva les yeux au ciel.

— Je suis loin de jouer à la maligne. C'est faire preuve d'humour, ce dont vous semblez avoir oublié l'usage. Fort bien. Eleanor passe la saison

londonienne avec moi.

— Bonsoir, Miss Daventry, salua Lord Worthing en s'inclinant. Puis-je m'enquérir de l'état de la sœur souffrante de votre tante ?

— Je vous remercie. Elle est en voie de guérison. Elles se sont installées à Bath afin qu'elle puisse récupérer pleinement. Je suis reconnaissante envers Lady Ingram de me parrainer cette saison.

Je radote comme une nigaude ! Eleanor essaya de rassembler ses pensées désordonnées tandis que le comte, après un premier regard insistant, semblait maintenant éviter de la regarder directement.

— Vous ne pouvez mieux trouver que Lady Ingram pour obtenir une entrée partout où vous souhaiterez aller.

Lord Worthing se tourna pour faire un signe de tête à une connaissance. Il y eut un silence jusqu'à ce que les premiers accords d'un violon filtrent à travers la salle.

— Me feriez-vous toutes les deux l'honneur d'une danse ?

Il tendit sa main en direction du carnet de bal de Lydia.

— Mais certainement.

Lydia lui donna son carnet toujours attaché à son poignet et jeta un coup d'œil au-dessus de sa tête alors qu'il se penchait pour écrire son nom sur l'une des quelques lignes restantes.

— Regarde, Eleanor. Il y a le Duc de Marlborough. Oh! Et Mr. Braxsen qui vient réclamer sa danse.

Eleanor avait les yeux rivés sur les cheveux blond foncé de Lord Worthing tandis qu'il était courbé sur le carnet de Lydia. Cela lui donna le temps de calmer ses nerfs éprouvés et de réaliser qu'il n'était qu'un homme dont l'importance n'était en rien supérieure aux autres. Et en dépit de sa fâcheuse demande en mariage, Eleanor dut admettre que sa mâchoire solide et ses larges épaules étaient agréables à regarder. Lord Worthing se redressa et fit un pas de côté pour permettre à un serviteur de présenter un plateau de rafraichissements. Eleanor secoua la tête, mais le comte accepta un verre.

À la vue de son choix, les yeux d'Eleanor s'écarquillèrent de surprise et un sourire fit frémir ses lèvres.

— De la limonade, Lord Worthing?

Elle crut apercevoir un léger rougissement.

— Je suis assoiffé, dit-il.

Il but le verre d'une traite avant de le replacer sur le plateau.

— Miss Daventry, votre carnet de bal ?

Elle eut le souffle coupé lorsque leurs yeux se croisèrent de nouveau. *Il n'est qu'un homme comme les autres*. Elle lui tendit son carnet, détournant le regard tandis qu'il écrivait son nom pour un quadrille. Cela leur procurerait de meilleures conditions pour converser, les deux premières danses programmées étant des reel écossaises.

IL N'Y avait qu'un seul autre nom sur le carnet de bal de Miss Daventry, remarqua Stratford, maintenant qu'il avait tourné son attention vers celui-ci au lieu de son visage qu'elle avait hâtivement détourné. Son profil était séduisant, avec un menton volontaire associé à un nez mutin, et une boucle de cheveux châtain clair encadrant sa joue. Avec seulement un nom, il semblait qu'il ne devait pas craindre qu'elle soit poursuivie par des coureurs de dot. Il fit retomber le carnet de Miss Daventry et le laissa pendre autour de son poignet.

— Worthing!

Lord Carlton vint à son côté; c'était un jeune dandy qui venait régulièrement à Londres pendant les congés scolaires.

— Vous n'avez pas mentionné que vous seriez présent ce soir lorsque je vous ai vu à Tattersalls.

Stratford toussota, jetant un regard furtif à l'homme, qui, bien que sympathique, ne possédait pas une once de discrétion.

— Je n'avais pas encore décidé de venir, mais j'ai appris la présence de certaines personnes à qui je souhaitais parler.

Il lança un regard plein d'espoir vers Miss Daventry, mais cette dernière regardait délibérément les couples qui dansaient. Cela n'allait pas être facile après tant de semaines, mais son honneur exigeait qu'il présente des excuses et la danse promise serait sa meilleure chance.

Avec une adresse naturelle, Lord Carlton posa une main sur son cœur et s'inclina devant les demoiselles.

— Miss Ingram, voulez-vous exaucer le désir de mon cœur et me présenter à votre amie ?

Lydia, flirtant de tout son art, offrit un rire délicat.

— Ne lui prête pas attention, Eleanor. D'après les rumeurs, Lord Carlton a entraîné mon cousin dans toutes sortes de combines pendant

leurs années à Cambridge. Il semble qu'il soit enfin devenu respectable. Très bien, Lord Carlton, je vous présente ma très chère amie, Miss Daventry.

Les yeux de Lord Carlton s'écarquillèrent, feignant l'indignation.

— Vous me calomniez, Miss Ingram. C'était il y a deux ans et c'est maintenant chose du passé.

Il salua Mr. Braxsen qui arrivait pour réclamer la main de Lydia pour la danse, puis continua :

— Miss Daventry, me feriez-vous l'honneur de m'accorder une danse ce soir ?

— Bien évidemment, Lord Carlton.

La voix de Miss Daventry était douce lorsqu'elle lui tendit son carnet de bal. Stratford fut surpris par l'intérêt de Carlton et il examina minutieusement Miss Daventry. Peut-être était-ce sa taille si menue qui lui donnait envie de la protéger ou le fait qu'elle osait rencontrer le regard des gens avec franchise, sans être timide.

Stratford fronça les sourcils. Il l'avait peut-être jugée à l'abri des coureurs de dot trop tôt. Si Carlton, qui n'avait aucun besoin d'argent, était intéressé, il était impossible de prédire combien d'autres se manifesteraient. Carlton ne tarderait pas à se prendre d'affection pour elle.

Poursuivant sa conquête comme si Stratford n'existait pas, Carlton pencha la tête vers elle.

— Miss Daventry, la prochaine danse est une reel écossaise et personne ne vous l'a réservée. J'espère que vous ne serez pas choquée, mais je revendique cette danse ainsi que la dernière de la soirée.

Elle répondit avec un sourire propre à elle, les yeux brillants, et Stratford fut envouté. Il ne savait pas que son visage pouvait s'illuminer ainsi.

— Je vous remercie de m'épargner le déshonneur de demeurer assise pendant la première danse, Lord Carlton.

Les musiciens entamèrent le prélude et Miss Daventry plaça sa main sur le bras de Carlton afin de se joindre aux autres couples se positionnant pour la danse, laissant Stratford être la proie des regards pleins d'espoir de mères dont les filles étaient dépourvues de cavalier.

Quand Stratford put enfin réclamer sa danse avec Miss Daventry, il perdit presque son courage. Seule une détermination tenace à réparer son erreur le poussa à continuer. Ils prirent place dans l'assemblée de danseurs

et, pendant qu'ils attendaient que la musique commence, il se pencha en avant, sachant que le bourdonnement bruyant des conversations garderait ses mots privés.

— Miss Daventry, laissez-moi, s'il vous plaît, vous présenter mes excuses pour vous avoir demandée en mariage.

Son sourire disparut avant qu'il le surprenne — il en était certain. Pourquoi trouverait-elle de l'humour dans des mots qui lui étaient si difficiles à prononcer ? Puis, après une minute de réflexion, la réponse le frappa. *Ah. Je me suis excusé de l'avoir demandée en mariage et non pas de la manière dont je l'ai fait*.

La danse avait commencé et, comme ils décrivaient des cercles, les mains jointes, elle répondit :

— Ce n'est pas nécessaire de votre part, monsieur. Comme j'imagine que cela ne se reproduira pas, nous pouvons tous deux prétendre que ce n'est jamais arrivé.

Ils changèrent de partenaires et, quand la danse les ramena ensemble, Stratford tenta maladroitement de dissiper le froncement de sourcils de Miss Daventry.

— Je n'ai pas pour habitude de demander la main d'une lady tout juste après l'avoir rencontrée. Ma seule autre expérience de demande en mariage a été faite après deux années de fréquentation. Il fit une pause. Comme vous le voyez, cette tentative ne fut pas non plus couronnée de succès.

Tout son corps semblait brûler d'embarras, une habitude avec elle. Il n'avait pas eu l'intention de lui dire cela.

— Lui avez-vous demandé sa main pendant que vous étiez ivre, monsieur ?

Un choc le traversa alors que la danse les séparait à nouveau. Il prit la main d'une autre lady de l'assemblée et se demanda ce que pouvait dissimuler ce ton. Miss Daventry était une demoiselle sortant tout juste de l'école — de l'âge de ses sœurs, mais ses mots fouettaient sa conscience déjà mise à mal.

Ils furent rassemblés par la musique et il fit appel à sa dignité.

— S'il vous plaît, veuillez accepter mes sincères excuses pour vous avoir demandée en mariage d'une manière aussi indigne. Comme vous l'avez dit, cela ne se reproduira plus.

La danse les sépara encore. *Impossible de parler de cette façon. Qu'est-ce qui l'avait poussé à essayer ?* Il prêtait à peine attention à sa partenaire,

observant Miss Daventry engagée dans une conversation animée. *Pourquoi était-elle si silencieuse avec lui ?* Lorsqu'ils se rejoignirent pour la promenade, ses mots étaient maîtrisés.

— Je vous remercie pour vos excuses. Bien sûr, cela ne se reproduira pas. Nous n'avons pas besoin d'en dire plus.

Il regarda ses yeux baissés et quelque chose le força à insister.

— Pardonnez-moi, Miss Daventry, mais… Ai-je votre pardon concernant mon comportement peu galant ? C'est important pour moi.

La musique s'était arrêtée et elle retira sa main soudainement tremblante de son bras.

— Monsieur…

Sa voix rauque était difficile à entendre par-dessus la foule. Il se pencha et sentit la chaleur de son visage, son souffle lui chatouillant la joue. Une envie inattendue de poser sa main autour de sa taille s'insinua en lui. Peut-être qu'une fois la gêne entre eux dissipée, ils pourraient partager d'autres danses dans le futur. Une saison à Londres pouvait sans doute être plaisante.

Elle sembla lutter avec elle-même, pour finalement se mordre la lèvre, levant les yeux sur lui.

— Peut-être n'est-ce pas vraiment charitable de ma part, mais j'aimerais voir votre repentance avant de vous donner ma réponse.

L'étincelle dans ses yeux provoqua chez lui un rire surpris.

— La limonade n'était-elle pas une repentance suffisante ? demanda-t-il, un sourire aux lèvres avant de redevenir sérieux. Je comprends, je ferai amende honorable pour que vous ayez bonne opinion de moi.

Les partenaires de danse quittaient le parterre pour faire la place aux prochains et il prit son bras, conscient de sa proximité.

À cet instant, les voix s'amplifièrent et il leva les yeux. Une vision gracieuse et charmante vêtue de vert pâle venait d'entrer dans la salle, couronnée de boucles dorées et d'une délicate tiare en émeraude. Judith Broadmore. Elle avait donc, elle aussi, été invitée à cette assemblée *sélective*. Dorénavant, Stratford ne se fierait plus à cette description quand elle qualifierait une réception londonienne. Il ne serait pas venu, même pour présenter ses excuses, s'il avait su que cela le mettrait en contact direct avec Judith.

Miss Daventry l'étudiait, un pli entre les sourcils. Il devait dire quelque chose.

— Je crains de devoir partir. J’ai promis de rencontrer un ami pour le dîner et je suis en retard.

Les autres couples se rejoignaient pour la prochaine danse et Lydia, par bonheur, était toujours à l’écart, frappant la manche d’un gentleman de son éventail.

— Je vais vous conduire jusqu’à Lydia, lui dit-il.

À l’arrivée de Miss Broadmore, un sentiment de désarroi s’empara d’Eleanor. En robe de jour, Miss Broadmore était assez belle pour attirer tous les regards, mais, dans une robe de bal, elle était simplement éblouissante. Jamais Eleanor n’avait été aussi déçue par son manque de courbes, sa petite stature et ses cheveux bruns ordinaires.

La danse était finie et le bref aperçu qu’elle avait vu derrière la façade de Lord Worthing semblait à présent imaginaire. Ils furent une nouvelle fois aux côtés de Lydia et son visage avait revêtu son masque habituel tandis qu’il tournait les talons pour partir.

— Eh bien ! Si ce n’est pas du Stratford tout craché, souffla Lydia. Pas même un adieu convenable.

Le regard d’Eleanor suivit Lord Worthing tandis qu’il souhaitait une bonne soirée à leur hôtesse et partit sans se retourner. Il ignora Miss Broadmore en passant devant elle, mais Eleanor avait vu son expression lorsqu’il avait reconnu la femme. Elle était certaine que le regard qu’il avait jeté à cette Vénus était rempli de nostalgie.

Miss Broadmore le regarda aussi s’en aller. Puis, avec un déhanchement appuyé, elle le suivit.

OceanofPDF.com

Chapitre Onze

— Lord Worthing, attendez.

Stratford avait récupéré son manteau et venait de s’engager sur les marches menant à la rue quand il se retourna pour voir Judith se précipiter après lui. Il n’avait aucune envie d’avoir cette conversation, mais il était préférable qu’elle ait lieu maintenant, au début de la saison, afin qu’aucune ambiguïté ne subsiste entre eux.

— Miss Broadmore.

Il descendit les trois marches restantes et attendit qu’elle le rejoigne avant de s’incliner brièvement devant elle.

Elle semblait à bout de souffle lorsqu’elle fit une révérence et il se demanda si elle était nerveuse. Il ne l’avait jamais vu autrement qu’en pleine possession de ses moyens, mais l’assurance qu’elle avait d’être une jeune et belle femme avait disparu après avoir passé plusieurs saisons sans trouver un bon parti.

Cette pensée vagabonde disparut lorsque Judith sourit à Stratford et glissa sa main sur son bras. Son assurance semblait se porter toujours aussi bien. Son toucher était douloureux, autant pour les souvenirs qu’il évoquait que pour sa certitude qu’elle n’était pas celle qu’il aurait souhaité à ses côtés.

— Je suis ravie de voir qu’en plus d’arriver à Londres pour le lancement de la saison, vous prenez part à ses évènements. Je ne nourrissais pas tant d’espoir vous concernant.

Judith serra amicalement son bras en parlant et Stratford ne lui répondit pas tout de suite. Être conscient des mots à dire ne les rendait pas plus faciles à prononcer.

— Où sont passées vos réponses spirituelles ? demanda-t-elle avant de prendre une profonde inspiration en regardant les étoiles. Vous souvenez-vous de cette fois où nous avons été surpris par la pluie en revenant de Hyde Park ? C'était pratiquement à cette époque de l'année. Nous nous sommes arrêtés chez le boulanger et vous m'aviez acheté une tartelette aux fraises à déguster pendant que le ciel se déversait à l'extérieur. Elle le regarda, un sourire intime aux lèvres. C'est le jour où vous m'avez demandée en mariage.

Stratford retira sa main de son bras et lui fit face.

— Miss Broadmore, il est préférable de tirer les choses au clair avant que la saison ne commence, afin que ne demeure aucune ambiguïté entre nous. Il s'arrêta, hésitant une seconde, puis insista lourdement sur ses mots. Tout espoir pour nous est vain.

Les lèvres de Judith s'incurvèrent en un sourire tremblant.

— Comme cela vous ressemble d'aller droit au but, Stratford. Vous auriez pu simplement vous prêter au jeu, me traiter comme un vieil ami, pour m'épargner l'embarras d'une confrontation.

Quelle que soit l'amitié que nous ayons pu avoir, elle a disparu depuis belle lurette. Judith le tentait toujours, et c'était justement la raison qui l'incitait à établir des limites franches. Il savait que conserver une potentielle relation avec elle ne pourrait que conduire à une peine de cœur — *la sienne*. Stratford secoua la tête.

— Loin de moi le désir de vous embarrasser, mais vous devez savoir où nous en sommes.

Judith sembla attendre qu'il en dise plus, mais toute autre parole ne ferait qu'empirer les choses. Il s'inclina brièvement devant elle et tourna les talons pour s'en aller.

— Je vous souhaite une excellente soirée.

LE SALON CONTENAIT un modeste étalage de fleurs envoyées chaque jour par des admirateurs depuis la réception chez Mrs. Jenkins. Eleanor et Lydia avaient à peine eu le temps de s'asseoir pour les visites matinales que Mr. Braxsen et le commandant Fitzwilliam furent annoncés. Eleanor chuchota à Lydia avec un sourire malicieux :

— Ils sont ici, enthousiastes et ponctuels, malgré le fait qu'ils te verront ce soir au bal. Je suppose qu'ils souhaitent prendre de l'avance sur les autres avec une attaque anticipée.

— À moins qu'ils ne soient là pour toi, répliqua Lydia sans conviction, mais dépourvue de malice. Et c'est notre bal de débutante à toutes les deux.

Eleanor haussa légèrement les épaules, mais adressa un sourire à son amie, qui s'agrandit quand la porte s'ouvrit, laissant apparaître le commandant Fitzwilliam qui marcha à grands pas vers Lydia.

— Monsieur Braxsen, Commandant Fitzwilliam. Lydia offrit à chacun sa main. Je crois que nous vous verrons tous deux à notre bal ce soir ?

— Nous sommes venus voir si nous pouvions vous être d'une quelconque aide.

Le commandant Fitzwilliam manœuvra pour s'asseoir près d'elle sur le sofa, faisant preuve de plus d'adresse qu'il n'en avait encore montré en sa présence. Ou de plus de détermination.

Lydia, n'étant pas indifférente aux attentions du commandant, se redressa.

— Il me semble que tout est sous contrôle. Nous avons la chance d'avoir Frederick pour superviser tous les détails avec Mère, dit Lydia puis fit une brève pause, en tapotant son gant. Bien sûr, il est plus occupé qu'à l'accoutumée.

Mr. Braxsen s'appropria la chaise à côté d'Eleanor et raconta d'une voix traînante :

— Oui, j'ai vu votre frère au Brooke pariant sur la jument de Milford contre celle de Dalton. J'ai pu constater qu'il était entièrement dévoué à la réussite de votre bal.

Eleanor étouffa un rire et étudia le visage de Mr. Braxsen, se demandant ce qui l'avait amené à venir. Il était évident qu'il n'avait pas d'inclination véritable pour Lydia, mais il ne semblait pas suffisamment généreux pour accompagner un ami épris.

— Viendrez-vous ce soir, monsieur Braxsen? demanda Eleanor, déterminée à être aimable.

— Indubitablement, répondit-il.

Il joua avec la montre à gousset attachée à son gilet pendant que Lydia et le commandant courbaient leurs têtes l'un vers l'autre pour converser, laissant peu de place pour une troisième personne. Eleanor croisa les mains

sur ses genoux et patienta, mais Mr. Braxsen semblait se contenter d'étudier le salon en silence.

Elle soupira. N'y avait-il aucun homme à Londres apte à la conversation ? Lydia faisait la conquête de tous les hommes qu'elle rencontrait. Avec Eleanor, les hommes semblaient s'ennuyer. *Comme si je ne méritais pas le moindre effort*.

Mais il y en avait un. Malgré tous ses torts, Lord Worthing, au moins, ne l'avait pas ignorée.

LA DOMESTIQUE de Lydia fit glisser la robe d'Eleanor sur ses bras tendus. La sous-robe en or pâle aurait été camouflée par la parure blanche, si des boutons de rose dorés n'avait pas retenu le tissu dans des dizaines de petits points. La soie dorée constituant le corsage de la robe était pudiquement dissimulée par un fichu en gaze blanc.

Cependant pas assez, pensa Eleanor se sentant dénudée.

Bien qu'elle sût qu'elle ferait pâle figure aux côtés de Lydia, elle était plutôt satisfaite de son apparence. Elle accrocha des pendentifs en or agrémentés de diamants à ses oreilles, ceux que sa mère avait laissés derrière elle dans sa hâte, et la domestique accrocha autour de son cou un petit collier de perles avec un pendentif en or assorti.

Comme prévu, Lydia éclipsa son amie quand elle fit son entrée dans le salon, en rose pâle avec une gerbe de fleurs dans les cheveux. Ses joues resplendissaient d'un éclat rosé naturel, contrairement au teint plus cireux d'Eleanor, et ses cheveux tiraient sur le noir, éclipsant une fois de plus le châtain clair d'Eleanor. *Je suis heureuse que Lydia soit si belle*, se dit Eleanor, désirant être généreuse.

Lord Ingram, vêtu d'une veste noire impeccable et une cravate aussi blanche que neige, s'éloigna de sa mère près du feu et s'avança vers elle, saluant sa sœur d'un baiser sur la joue avant de s'incliner sur la main d'Eleanor.

— Les brunettes sont à la mode cette année et je m'attends à ce que notre demeure soit le centre de la bonne société avec deux beautés pareilles.

Malgré son sourire, Lord Ingram avait une minuscule ride de froncement de sourcils entre les yeux et Eleanor se demanda si elle était

causée par le stress de recevoir. À l'exception de la courte conversation qu'ils avaient eue à son arrivée, elle n'avait fait que l'entrapercevoir depuis.

Lydia sortit sa lèvre inférieure.

— Comment peux-tu dire cela ? Tu sais que Mary Wexby a ébloui le Tout-Londres avec ses cheveux blond pâle, tellement que la ville n'a d'yeux pour personne d'autre.

— Mais pour mieux vous distinguer, très chère, dit Lord Ingram avec sincérité.

Quelle chance d'avoir une famille !

Lydia s'exclama :

— J'ai presque oublié mon petit bouquet de fleurs.

Elle se précipita en direction du coin de table où le petit arrangement patientait.

— Voudriez-vous un peu de sherry, Mère, avant que nous ne prenions position dans le hall d'entrée ?

Lord Ingram semblait déterminé à faire les choses correctement maintenant qu'il était vraiment présent.

Lady Ingram accepta un minuscule verre de sherry.

— Il est préférable que vous preniez un gâteau avec votre cordial, jeunes filles. Accueillir les invités va nous prendre des heures et je ne souhaite pas que vous vous évanouissiez.

La maîtresse de maison avait dit vrai. Après deux heures passées à accueillir les invités dans le hall près de la porte d'entrée, Eleanor commençait à forcer son sourire. Au moins, elle était près de l'entrée où l'air frais se déversait dans la résidence étouffante équipée de cheminées aux feux crépitants dans chaque pièce. Elle respira l'air frais et ressentit un frisson de nervosité. Lord Worthing n'avait toujours pas fait son apparition et elle s'était convaincue qu'il viendrait, considérant ses liens étroits avec la famille Ingram. Eleanor n'était pas certaine de la raison pour laquelle elle souhaitait le voir et se persuada que c'était parce qu'elle connaissait peu de monde. Elle ne voulait pas admettre que tout semblait plus intéressant quand il était dans les parages.

— Mr. Amesbury, Mr. Ashton, annonça le valet de pied, continuant à déclamer chaque nom avec appréciation, sans montrer le moindre signe de fatigue.

Lydia fit la révérence tandis que Mr. Amesbury s'inclinait sur sa main et embrassait l'air au-dessus.

— Comment allez-vous ? Monsieur Amesbury, puis-je vous présenter mon amie ?

— Nous nous sommes déjà rencontrés, dit-il. Miss Daventry, je regrette que nous n'ayons pas eu plus de temps pour converser lors de ce dîner.

Quel culot ! Ils avaient eu pléthore d'opportunités, mais il avait simplement été trop répugné par l'ascendance d'Eleanor pour agir comme un gentleman. Elle pouvait deviner ce qui avait provoqué ce changement.

— Bonsoir, monsieur Amesbury.

Ne se rendant pas compte de son manque d'enthousiasme, Mr. Amesbury inclina sa tête en direction du carnet de bal autour de son poignet.

— Permettez-moi de réclamer une danse.

— Je crois que mon carnet est plein, monsieur…

Elle ne fut pas capable de finir sa phrase avant qu'il ne fasse glisser le carnet de son poignet et ne l'examine.

— Non, regardez ici. Il reste une danse, même si ce n'est qu'une reel écossaise. Je n'ose demander votre main pour l'une des valses, je suis certain que Lady Ingram ne le permettrait pas. Dieu merci, ajouta-t-il en notant son nom sur le dernier emplacement disponible.

— Vous m'honorez, monsieur.

Les mots venaient à peine de quitter ses lèvres quand le valet de pied annonça :

— Lord Worthing.

Malgré elle, le cœur d'Eleanor fit un bond. *Je dois apprendre à être moins transparente*, pensa-t-elle. *Il serait humiliant que Lord Worthing devine le plaisir que me procure son arrivée* ; une émotion qui ne rendait pas honneur à la dignité d'Eleanor.

— Madame, vous surpassez tout le monde ici présent.

Des mots qui semblaient trop désinvoltes pour Lord Worthing, mais c'était bien lui qui s'inclinait sur la main de Lady Ingram avant de tendre la main pour serrer celle de Lord Ingram.

— Frederick. Magnifique succès.

— Stratford, dit Lady Ingram, une désapprobation évidente dans la voix, nous avions presque abandonné l'idée de vous voir arriver. Cela ne vous ressemble pas d'arriver si tard à une fête, ajouta-t-elle avant que son attitude ne change complètement. Ah, je vois que vous n'êtes pas seul dans votre négligence. Monsieur Brummel, vous voilà finalement parmi nous.

— Comme vous le voyez, répondit Mr. Brummel en jetant un coup d'œil à Lydia. Et peut-être vais-je rester.

Le gentleman vêtu de manière exquise était flanqué d'une petite cour de gommeux, vêtus avec goût, mais sans atteindre son élégance. Feignant l'ennui, les quatre hommes regardèrent le Beau qui leur fit signe en montrant l'intérieur. Avec seulement la plus légère des inclinations pour Lydia, ils disparurent dans le salon sans prêter attention à Eleanor.

Lady Ingram les suivit du regard, les lèvres pincées.

— Des manières plus que déplorables, je le sais. Mais la présence de Mr. Brummel assure le succès de votre bal, jeunes filles.

Eleanor haussa un sourcil.

— *C'est* le fameux Beau Brummel ? Je m'attendais à quelqu'un de plus impressionnant.

Le comte entendit ces mots et rit, les yeux plissés.

— Ne le laissez pas entendre ce que vous venez de dire, Miss Daventry. Vous seriez bannie de la ville.

Eleanor sentit les coins de sa bouche se relever, son rire la réchauffant telle une caresse. *Voilà* quelqu'un qui ne la trouvait pas ennuyeuse.

Lord Worthing se tourna ensuite vers Lydia avec un sourire chagrin.

— Pour ma part, hélas, j'ai moins de liberté qu'il n'en possède et j'ai dû le laisser passer en premier. Mes excuses, Lydia.

Elle n'en eut cure.

— Stratford. Nous vous attendions depuis des heures.

Ignorant sa remontrance, il lui donna un baiser chaste sur la joue.

— Phoebe m'a chargé de vous remercier pour votre message. Anna et elle sont toujours alitées à la suite d'un rhume et regrettent terriblement de manquer cet événement.

Tout signe d'irritabilité disparut et le visage de Lydia montra de l'inquiétude.

— Il est plus important que vos sœurs soient en forme pour leur bal la semaine prochaine. Si elles vont mieux pour recevoir avant celui-ci, alors je leur rendrai visite.

Lord Worthing acquiesça de la tête avant de se tourner vers Eleanor.

— Miss Daventry, vous êtes ravissante.

Son regard s'attarda sur sa poitrine exposée, avant de remonter sur son visage.

Eleanor prit une inspiration, l'air rentrant difficilement dans ses poumons.

— Lord Worthing, répondit-elle d'une voix calme, mais ses lèvres tremblantes la trahirent.

Il détacha son regard d'elle quand les portes de la demeure se refermèrent et que Lady Ingram détendit sa posture.

— Je pense que nous pouvons rejoindre nos invités à présent. Frederick, vous accompagnerez Lydia, dicta Lady Ingram avant de scruter le comte de ses yeux perçants. Stratford, vous êtes arrivé à point nommé. Vous pouvez escorter Miss Daventry au sein de l'assemblée.

Un émoi se fit sentir quand le groupe fit son entrée dans la salle de bal. Eleanor, peu habituée à être le centre d'une pareille attention, remarqua seulement qu'elle avait agrippé le bras du comte quand celui-ci lui tapota la main d'un air rassurant. Elle se força à se détendre. Heureusement, tous les yeux étaient sur Lydia qui descendait les escaliers aux bras de son frère.

Lord Worthing se pencha pour lui parler et Eleanor sentit la chaleur de sa joue à côté de la sienne.

— C'est tout naturel que je vous escorte dans la salle de bal, lui dit-il. Mon amitié avec la famille Ingram est de longue date. Nous étions voisins avant que j'hérite de Worthing.

Eleanor acquiesça. Il y avait, à présent, quelques regards curieux dirigés vers elle tandis que les invités se préparaient pour la première danse.

— Je pense que je n'aime pas attirer l'attention, dit-elle.

— Ce qui peut être difficilement évité lors de votre propre bal de présentation en société.

Elle lui adressa un sourire guindé.

— Quand bien même.

— Lady Ingram avait raison de dire que vous auriez toute deux du succès. Je vous félicite. Mais dites-moi, votre intimité avec la famille Ingram m'intrigue. Comment en êtes-vous arrivée à faire la connaissance de Lydia ?

— Nous sommes devenues amies à l'école. C'est aussi simple que cela, lui répondit Eleanor.

— Aussi simple que cela. Pourtant vous êtes très différentes. On ne s'attendrait pas à ce qu'une affection mutuelle se crée entre vous.

Lord Worthing la guida sur le côté afin de laisser des personnes passer.

— Lydia ne s’intéresse qu’aux frivolités et aux conquêtes amoureuses, mais vous semblez posséder une nature plus sérieuse. Il fit une pause avant d’ajouter, si vous me permettez de le dire.

— Pour autant que vous connaissez Lydia, je crains que vous ne vous soyez fourvoyé à son propos, rétorqua-t-elle, ses lèvres se pinçant un peu plus encore, si vous me permettez de le dire.

— Peut-être. Que Lydia souhaite vous inviter est une chose, mais que sa mère accepte en est une autre. C’est un mystère, réellement. Feu Lord Ingram était un homme généreux, mais Lady Ingram est lente à encourager une connaissance et encore plus lente à inviter quelqu’un en sa demeure.

Il fronça les sourcils, essayant de trouver la clé du mystère.

— Je suspecte qu’elle ait senti que vous ne représenteriez pas une réelle menace pour les chances de Lydia.

Eleanor fit un mouvement brusque et Lord Worthing la regarda, ses yeux surpris trahissant trop tard l'insulte involontaire et le regret qui s'ensuit. Avant qu’aucun des deux ne puisse parler, Frederick Ingram fut devant Eleanor.

— Miss Daventry, je crois que cet honneur est mien.

Eleanor, encore abasourdie par le coup, essaya de rassembler ses pensées éparpillées et de les mettre en ordre. *Soit, monsieur. Vous souhaitiez me rappeler mon manque de fortune, de beauté et de perspectives. Je ne qualifierais pas cela d’un acte de repentance*. Elle posa la main sur le bras de Lord Ingram et congédia Lord Worthing d’une voix froide.

— Je vous remercie de m’avoir escortée dans la salle de bal.

Avant qu’elle et Lord Ingram ne s’en aillent, Eleanor eut la satisfaction de voir un Lord Worthing sans voix.

OceanofPDF.com

Chapitre Douze

Lord Ingram était un partenaire de danse accompli et il n'avait pas montré la moindre distraction malgré son rôle d'hôte du bal. Son aisance à garder Eleanor engagée dans une conversation, arrivant même à la faire rire, permit à cette dernière d'oublier les propos insultants de Lord Worthing. Son partenaire suivant, Mr. Weatherby, ne put s'offrit le luxe d'entretenir la moindre conversation en raison d'une trop grande nervosité.

Mr. Weatherby, dont les joues polies et le visage en forme de pomme étaient couronnés par un halo de cheveux blonds, s'inclina devant elle et déglutit quand elle posa la main sur son bras. En silence, ils prirent place au sein des danseurs et attendirent que la musique commence. *Où se trouve Lord Worthing à présent ?* songea-t-elle. Nulle part en vue, bien que Mr. Amesbury se trouvait là, la regardant fixement comme si elle était sa proie. *Rien d'étonnant à ce que le comte et lui soient amis*, pensa-t-elle avec rancune.

Eleanor se força à se concentrer sur son partenaire silencieux et lui offrit un sourire engageant, qu'il lui retourna. C'était un début prometteur.

— Monsieur Weatherby, vous dansez admirablement bien, le congratula-t-elle.

— Je vous remercie, lui dit-il en retour, sans poursuivre la conversation.

Comment Lord Worthing peut-il m'insulter en me comparant défavorablement à Lydia ? Il ne peut certainement pas être si obtus et l'avoir fait par accident. Mais il semblait plein de remords… Son partenaire et elle-même se tournèrent pour faire face à l'orchestre, continuant leur danse en silence. Si seulement Mr. Weatherby faisait la conversation, ce

serait plus facile de se concentrer sur la danse et non sur un gentleman frustrant à l'écart de son champ de vision.

Elle fit une seconde tentative.

— Lydia m'a raconté que vous veniez de finir vos études à Édimbourg. Comptez-vous demeurer à Londres ?

— Si mon père me le permet. Il souhaite que j'apprenne à gérer notre domaine et j'ai dû lui faire une requête pour passer au moins une saison à Londres.

Mr. Weatherby se trompa presque de côté, mais se rattrapa avant de causer le moindre dommage.

Là-bas se tenait Lord Worthing, ne dansant avec personne, mais conversant avec Lord Ingram. Cela était confortable pour lui. Elle refusa de lui prêter plus d'attention. Se tournant vers son partenaire, Eleanor dit :

— Je comprends que prendre part à une saison londonienne est *de rigueur*, particulièrement depuis qu'il n'est plus possible de faire le Grand Tour sur le continent. C'est tout naturel que vous le souhaitiez.

Ils se placèrent sur le côté afin de permettre au groupe derrière eux de finir leurs figures.

— J'ai grandi dans notre domaine en suivant mon père et son intendant depuis que je suis en âge de marcher. Mais à Édimbourg, j'ai appris de nouvelles techniques agricoles et des pratiques commerciales que je ne serai jamais autorisé à mettre en place tant que mon père dirigera, admit-il en haussant les épaules. J'ai le sentiment que ma plus grande nécessité est d'acquérir du vernis mondain en ville.

Ses oreilles devinrent rouges et il ajouta :

— C'est curieux, je ne me sens pas gêné de vous dire ça.

Elle l'encouragea d'une voix chaleureuse :

— Ne vous sentez pas gêné de me raconter quelque chose, quoi que ce soit. Je confesse que je soutiens votre souhait. J'essaye d'agir comme si tout ceci était naturel pour moi, mais la vérité est que j'ai vécu une vie des plus recluses. Cela…

Elle utilisa sa main libre pour englober la foule.

— …n'a rien à voir avec mes activités habituelles.

— Miss Daventry, lui dit-il, prenant confiance en lui, je n'aurais jamais deviné que vous n'étiez pas née ni élevée à Londres.

Elle se pencha en arrière pour le regarder, les yeux écarquillés.

— C'est un mensonge éhonté et vous le savez, monsieur Weatherby.

Elle rit en réaction à son large sourire.

Lorsque la danse toucha à sa fin, Mr. Weatherby était parfaitement à l'aise, même loquace. Elle était heureuse d'avoir dansé avec lui plutôt qu'avec un comte impoli et incompréhensible. Mr. Weatherby lui fit part de son plaisir à voix haute avec les mots d'usages de séparation.

— Maintenant que vous me soutenez, Miss Daventry, je ne devrais plus être effrayé à l'idée de me présenter devant des partenaires plus intimidantes.

— Effectivement non ! fut sa réponse. Je pense que chaque lady présente ce soir serait ravie que vous leur réclamiez une danse.

Le carnet de bal d'Eleanor était rempli, ce qui soulageait la pointe douloureuse infligée par la pique de Lord Worthing. Outre, Mr. Amesbury, qui réclama sa danse et entretint une conversation guindée et décousue, elle dansa avec Mr. Braxsen, qui pouvait faire preuve d'humour quand il l'avait décidé ; avec Lord Carlton, un gentleman parfaitement aimable qui semblait prêt à donner satisfaction à chacune de ses partenaires ; et même avec le commandant Fitzwilliam, qui, elle le suspectait, avait trouvé l'excuse de la danse pour la questionner à propos de Lydia.

Elle regarda dans les yeux bruns, francs et souriants de ce dernier et les mit en contraste avec les yeux verts de Lord Worthing, qui semblaient toujours assombris d'irritation ou — si elle était honnête — d'inquiétude. Comme le commandant Fitzwilliam la guidait pour la promenade, elle suivit son regard posé sur Lydia, qui avait pour cavalier un gentleman vêtu élégamment à l'autre bout de la pièce.

— Ne trouvez-vous pas que Miss Ingram a une allure des plus parfaites ce soir ? demanda Eleanor en le regardant avec un sourire espiègle. Elle n'aurait pas pu présenter une image plus charmante pour son bal de débutante.

— Miss Daventry.

Les pas du commandant s'arrêtèrent pratiquement et il secoua la tête avec un sourire chagrin aux lèvres.

— Vous avez remarqué mon regard vagabond, j'en ai peur — ce qui est plutôt injuste. Vous êtes une image de charme, et puis-je vous rappeler que ceci est également votre bal de débutante ?

— Il était bienveillant de la part des Ingram de m'inclure dans la saison, mais cela n'a jamais été mon intention d'attirer les regards, expliqua-t-elle simplement. Lydia est ma plus chère amie.

— Elle a de la chance de vous avoir.

Le commandant Fitzwilliam sembla lutter avec lui-même pendant un instant.

— Miss Daventry, pourrais-je… Ne serait-ce pas trop direct si je…

Il s'arrêta net, les sourcils froncés.

Eleanor profita de la pause.

— Vous pouvez vous confier à moi en toute confiance, Commandant Fitzwilliam, si c'est ce que vous vouliez me demander.

Ses épaules s'affaissèrent de soulagement.

— J'aimerais simplement savoir si le cœur de Miss Ingram est déjà pris et, peut-être, quelles sortes de choses elle aime.

Eleanor se souvint comme les yeux de son amie étincelaient alors qu'elle plaisantait avec le commandant dans le salon et elle en avait tiré sa propre opinion. Mais elle n'était pas de celles qu'elle avait la liberté de partager.

— Miss Ingram ne s'est pas confiée à moi concernant un attachement antérieur. Elle aime danser, est une excellente cavalière et adore les glaces à la fraise ainsi que les pivoines blanches.

La réponse grave du commandant Fitzwilliam fut adoucie par son clin d'œil.

— Vos renseignements me procurent une stratégie pour mon prochain mouvement. Je crains de ne pas être à mon avantage sur un cheval — si ce n'est à côté d'un cavalier maladroit — mais la danse, les pivoines et Gunter sont dans mes cordes.

Elle acquiesça, se faisant la réflexion que cela avait été la seconde danse la plus plaisante de la soirée. Si seulement les autres gentlemen pouvaient être aussi aimables.

Eleanor aperçut Lord Worthing de temps à autre. Un instant, il parlait avec Lydia et Lady Ingram. Un autre, il menait une jolie débutante et ne sembla même pas jeter un coup d'œil en direction d'Eleanor quand il la dépassa au cours d'une des figures de danse. Eleanor se jeta alors tout entière dans la soirée, savourant la sensation d'être mise en valeur et dansant avec abandon les *réels* entraînants tout en riant plus jovialement à chaque tour — le tout avec un désespoir qu'elle ne pouvait s'expliquer.

Lord Worthing resta au bal pratiquement aussi longtemps que ses hôtes et, bien qu'il puisse ne pas savoir que le carnet de bal d'Eleanor était rempli, il resta proche de la piste la grande majorité de la nuit. Eleanor,

téméraire et pétillante, dansa jusqu'au petit jour, n'ayant pas été une seule fois sollicitée par le comte.

UNE SEMAINE PLUS TARD, Lord Worthing tint son bal d'entrée dans la haute société en tant que pair, déguisé en bal en l'honneur de ses sœurs.

— Stratford ne veut pas attirer l'attention sur lui, expliqua Lydia.

Eleanor était invitée, bien sûr, parce qu'elle accompagnait la famille Ingram. Cela serait sa première sortie formelle depuis son bal de présentation et elle était soulagée d'assister à un événement où elle ne serait pas importante. Lydia considérait qu'elle allait partager l'attention mondaine avec ses amies d'enfance, car il était inconcevable qu'elle disparaisse complètement dans le décor.

Quand leur groupe entra, échappant à l'air froid, Lord Worthing se trouvait à la tête du comité d'accueil. Il se déplaça quand elle fut en vue et son regard chercha le sien, mais elle ne parvint pas à lire ses pensées. Eleanor se décala sur le côté pendant que les deux groupes se saluaient comme de vieilles connaissances.

Quand Eleanor se retrouva devant Lord Worthing, il semblait vouloir aborder le sujet de la gêne persistante. À la place, il fit un geste vers sa droite et dit :

— Puis-je vous présenter ma tante, Mrs. Shae, et mes deux sœurs, Miss Phoebe et Anna Tunstall ?

Mrs. Shae répondit à la révérence d'Eleanor d'un gracieux signe de tête avant de reporter son attention sur la porte, apparemment fatiguée et pressée de voir la fin de cette partie de la soirée. Eleanor se retrouva alors face à deux visages identiques et curieux, encadrés de cheveux blonds, avec des yeux si bleus qu'ils viraient sur le violet et fendus de deux sourires — l'un réservé et l'autre espiègle. Elle remarqua que Lord Worthing observait la rencontre.

L'une des jumelles prit la parole :

— Stratford a mentionné que nous étions voisins. Vous avez hérité d'une portion de notre domaine.

Eleanor ne discerna aucune malice, même si les mots seuls semblaient tranchants. Que pouvaient-elles bien penser des circonstances entourant son héritage ?

Elle ne put imaginer une réponse appropriée et se contenta de hocher la tête. Essayant de lancer une conversation, elle demanda :

— Pourriez-vous me dire une nouvelle fois, je vous prie, laquelle de vous deux est Miss Anna Tunstall et l'autre Miss Phoebe ?

Ce soir, l'une d'elles portait une robe blanche avec des nuances bleutées et l'autre une robe tout aussi blanche, mais aux nuances coquelicot.

La jeune lady ayant parlé en premier lui répondit :

— Je suis Phoebe.

Elle fit un geste en direction de l'autre jeune fille portant les nuances coquelicot.

— Et voici Anna.

Eleanor sourit.

— Je m'en souviendrai désormais. Je suis ravie de faire votre connaissance.

Risquant un autre regard en direction de Lord Worthing, elle essaya de poursuivre sa route, mais il la retint d'une main.

— Miss Daventry…

Il s'arrêta aussitôt quand il vit que l'attention d'Anna était sur lui et Eleanor se demanda ce qu'il s'apprêtait à dire. Elle était pratiquement sûre que ce n'était pas ce qui vint ensuite.

— Je crains d'être occupé ce soir avec mes devoirs d'hôte et ne serai en conséquence pas disponible pour veiller à votre confort personnel, mais je souhaite sincèrement que vous vous amusiez.

Eleanor acquiesça et suivit les Ingram dans les escaliers conduisant à la salle de bal. Cela signifiait que Lord Worthing ne l'inviterait pas à danser ce soir. Tout à coup, les perspectives de la soirée lui semblèrent bien fades. Il était incompréhensible qu'elle se soucie de lui après sa demande en mariage désastreuse et ses discours maladroits. Pourtant, elle ne pouvait pas se défaire du sentiment qu'au plus profond de lui il y avait quelque chose qui cherchait à se racheter et même quelque chose d'appréciable.

Puis, elle se souvint de ses mots. *Je suspecte qu'elle ait senti que vous ne poseriez pas de réelles menaces aux chances de Lydia.*

Lord Ingram, semblant vouloir être ailleurs, escorta sa mère sur le côté, laissant Eleanor et Lydia près du cercle des partenaires de danse. Le commandant Fitzwilliam ne fut pas long pour faire son apparition.

— Bonsoir, Miss Ingram, Miss Daventry. Je viens solliciter une danse et implorer votre compagnie pour une sortie à cheval dans Hyde Park, mardi.

Eleanor s'étonna que le commandant Fitzwilliam ait choisi une telle sortie alors qu'il lui avait dit qu'il n'était pas à son avantage à cheval, mais murmura en réponse qu'elle était libre. Elle regarda Lydia, une question dans le regard, mais celle-ci scrutait la salle de bal et son cœur se serra pour le commandant. Il faudrait un miracle pour que sa cour prospère. Lydia était bien trop accoutumée à l'adoration d'hommes plus séduisants et titrés que lui. De plus, Eleanor ne pouvait pas dire si Lady Ingram approuverait un tel mariage, malgré la familiarité existante entre le commandant et Lord Ingram qui laissait penser qu'ils avaient fait campagne ensemble. Peut-être pourrait-il trouver un soutien chez ce dernier.

Juste au moment où Eleanor pensait que Lydia ne répondrait pas à la question, elle se tourna vers le commandant.

— Quel véhicule conduirez-vous, Commandant Fitzwilliam ?

— Un phaéton ordinaire, répondit-il. Mais je propose que nous montions à cheval. Dois-je venir vous chercher à onze heures ?

Le commandant croisa ses mains dans son dos, les yeux illuminés, et Eleanor gloussa en son fond intérieur. Lui, au moins, n'avait souffert d'aucun doute quant à la réponse.

— Tout de même, Commandant, ce n'est pas une heure pour se faire voir dans Hyde Park.

Lydia leva les yeux sur lui en signe de stupéfaction.

— Je ne souhaite pas me faire voir, répliqua-t-il promptement. Je souhaite seulement vous voir, *vous*.

Il adressa un signe de tête amical à Eleanor.

— Et Miss Daventry, bien évidemment.

— Vous ne manquez pas d'audace, Commandant, lui répondit Lydia en retour, non sans un certain degré d'admiration. Est-ce une habitude chez vous d'assiéger les jeunes filles de cette façon ?

— Je ne saurais le dire. C'est la première fois que je suis tenté de le faire. Ma permission se termine en juin mais, à l'heure d'aujourd'hui, il n'est pas encore temps de me rétracter. Allons, quelle est votre réponse ?

Son sourire était adressé aux deux jeunes filles et Eleanor dissimula le sien. Lydia devrait être faite d'une nature plus dure pour y résister.

Derrière Lydia, Lord Worthing descendait les escaliers dans le sillage de ses sœurs et de sa tante. Il surprit son regard avant qu'elle ne le détourne et le retint du sien, sa bouche commençant à se recourber en un sourire. Il leva

la main comme pour la saluer, mais s'arrêta quand il vit Lord Carlton s'approcher d'elle.

— Miss Daventry, vous êtes…

Lord Carlton suivit son regard vers Lord Worthing avant de s'interrompre jusqu'à ce qu'elle le quitte des yeux. Ses pensées n'étaient pas aussi obéissantes. *J'aimerais que ce soit Lord Worthing qui me demande de danser, bien que je préférerais mourir plutôt que de l'admettre ; quel homme exaspérant !*

— …charmante, finit Lord Carlton, une expression intentionnellement insistante sur le visage, afin de retenir l'attention de la jeune fille, sa main gantée tirant la sienne alors que le regard de cette dernière s'échappa une nouvelle fois vers les escaliers.

Il la relâcha, s'écarta et lui dit avec un sourcil arqué.

— Ayez pitié de nous, hommes inférieurs, Miss Daventry. Nous ne pouvons pas tous avoir la prestance de Lord Worthing.

— Balivernes, répliqua Eleanor, le choc d'avoir été découverte affûtant son esprit. Pour ma part, je préfère un homme possédant une conversation plus aimable.

Après que Lord Carlton eut réclamé sa danse, Eleanor s'assit sur le côté, s'éventant le cou. Presque aussitôt, Lord Worthing se fraya un chemin à travers la foule jusqu'à la chaise d'Eleanor, ne s'arrêtant que le temps de rendre un salut.

— Miss Daventry, puis-je m'asseoir à vos côtés ? demanda-t-il.

Une fois qu'elle eut acquiescé, il prit place. Saisissant sa montre à gousset sertie d'or et de rubis, il la fit passer de main en main, incertain quant à la façon de procéder. Eleanor se mordit la lèvre et regarda la foule de danseurs.

— J'avais souhaité le dire plus tôt… C'est que, avec mes sœurs présentes, je ne pouvais pas… commença-t-il, ses mots sortant avec précipitation. Je n'ai pas pesé mes mots avant de parler chez les Ingram. Je m'en excuse.

Eleanor, bien que compatissante face à son chagrin, fut incapable de résister à l'occasion de lui envoyer sa propre riposte.

— Peut-être devrions-nous en finir avec les excuses à partir d'aujourd'hui. Vous devez vous engager à choisir vos mots avec plus de soin et je…Elle se tourna vers lui, un sourire lui effleurant les lèvres. Je

m’efforcerai de ne pas en tenir compte. En agissant ainsi, nous ferons tous deux preuves d’une charité exemplaire.

L’air surpris de Lord Worthing fit place à un petit rire silencieux.

— C’est mérité, Miss Daventry. Il tendit la main pour étreindre la sienne gantée, prenant une expression sérieuse.

— Pourtant, je nourris l'espoir d’apprendre à prononcer des mots dignes de vous, confessa-t-il avant de se lever et se diriger vers la salle réservée aux jeux de cartes.

Eleanor, quant à elle, put entendre son cœur tambouriner dans sa poitrine.

OceanofPDF.com

Chapitre Treize

Tôt le matin suivant, Stratford rencontra Ingram dans un des salons du Jackson’s. Engagé dans un duel, ils étaient de force égale et Stratford ressentait le besoin d’user son corps pour exorciser son esprit. Malgré le léger badinage avec Miss Daventry, suite à ses excuses la nuit dernière, il savait qu’il était loin d’avoir fait amende honorable, et ce depuis leur première rencontre. Cette pensée le laissait avec une agitation dont il ne pouvait se débarrasser. Était-ce dû au fait qu’il agissait si étrangement dès qu’elle était près de lui ?

En vérité, sa relation avec elle avait commencé assez innocemment. Ils avaient partagé un dîner sans intérêt, suivi de deux rencontres brèves, rien qui puisse la distinguer d’une autre femme — jusqu’à ce qu’il ait jugé bon de gâcher vingt-neuf ans de vie stoïque pour se ridiculiser en la demandant en mariage.

Ingram passa ses poignets à travers les manches de son manteau.

— Je l’admets, Stratford. Tu n’as pas perdu la main au cours de ses trois années. Tu m’as presque essoufflé.

— Quel compliment, effectivement !

Stratford était trop exténué pour offrir quoi que ce soit de plus.

— Le White ? proposa Ingram, alors qu’ils quittaient la salle de boxe.

Stratford acquiesça, tournant vers le sud.

— Alors, que penses-tu de Fitzwilliam ? Le Marchant nous a-t-il envoyé une réelle assistance dans nos efforts ? demanda Ingram, même si Stratford savait qu’il s’était déjà fait une opinion.

— Il n’est pas mordu de jeux d’argent, d’après ce que j’ai pu voir, répliqua Stratford.

— Non, il ne l’est pas. Je lui ai demandé de participer aux jeux chez Watier, mais, jusqu’ici, il n’y a rien à en dire.

Stratford y réfléchit.

— Je pense que nous pouvons lui faire confiance. Il semble être un homme de bon sens, en plus d’être un camarade sympathique.

— Je suis heureux de l’entendre. Fais-en bon usage, si tu le veux bien. Je pense que débusquer le traître nécessitera nos efforts combinés, dit Ingram. Braxsen s’est déjà lié d’amitié avec lui et, si tout le monde réalise que toi et moi le fréquentons, cela lui ouvrira les portes dont il a besoin. À partir de là, il est suffisamment astucieux pour suivre les bonnes pistes.

— Il semble qu’il soit devenu un des favoris de Lydia et de Miss Daventry, ajouta Stratford en tapotant sa canne avec une nonchalance étudiée. Comment se porte Miss Daventry dans ta maisonnée ? Je suis surpris que ta mère l’ait accueillie.

— Ma mère a dû penser qu’elle ferait une action charitable sans menacer ni les chances de succès de Lydia ni mon cœur, rétorqua Ingram avec un sourire ironique.

Exactement !

— C’est ce que je pensais aussi, lui dit Stratford.

Il ne s’était pas tant trompé si Ingram pensait de même. Cependant, il avait senti le mordant de la réponse moqueuse de Miss Daventry à son excuse et il sentait qu’il était loin de s’être racheté à ses yeux.

— Si l'on s'en tient aux apparences, Miss Daventry ne possède pas une grande beauté, à l’exception d’un sourire engageant et d’une silhouette gracile, observa Ingram. Des hommes se sont laissés séduire par moins que ça.

Stratford pensait, lui, que sa beauté reposait dans une paire d’yeux expressifs, mais il ne développa pas et demanda à la place :

— Elle se porte pour le mieux alors ? Ta sœur et elle, seront-elles capables de supporter la fatigue de la saison ?

— Oh, elles sont suffisamment jeunes. Miss Daventry peut même éclipser ma sœur en termes d’endurance, mais je ne pense pas qu’elle prenne un réel plaisir à se trouver en société. Elle est sûrement là car elle veut apporter son soutien à Lydia.

— Vraiment ?

— Elle ferait une excellente épouse pour Fitzwilliam, ajouta Ingram.

Puis, revenant à leur premier sujet de discussion, il ajouta :

— Notre bonne opinion de lui n’est pas la seule que possède Fitz, tu sais. Beau l’a recommandé à Le Marchant.

Stratford fronça les sourcils.

— Wellington ne garde comme personnel que des hommes venant des meilleures familles. J’avoue être surpris qu’il ait choisi le commandant Fitzwilliam.

— Ce n’est pas un pair, si c’est ce que tu sous-entends. C’est un gentleman, des deux côtés de sa famille, mais avec aucun titre dont il pourrait hériter. Il ne fait pas précisément partie du personnel. En tout cas, pas de celui de Wellington. Peut-être est-il du mien ?

Ingram lui lança un large sourire.

— Le Marchant m’a dit de le garder près de moi et de l’employer en cas de besoin, et que nous verrons plus clairement notre prochain mouvement quand il reprendra du service cet été.

Stratford fut tenté de demander de quoi il s’agissait, mais savait que cela serait impertinent puisque ce n’était pas seulement son ami devant lui, mais aussi un officiel en pleine ascension au quartier général. Il changea de tactique.

— Le commandant Fitzwilliam n’est pas intéressé par Miss Daventry. Il n’a d’yeux que pour Lydia.

Ingram rit.

— Comme il me l’a dit, et c’est tout à son honneur, mais elle ne l’acceptera jamais. Et, même si elle le faisait, elle n’est pas une femme pour lui. Elle ne peut supporter d’être privée de ses petits plaisirs et, même s'il fait la carrière réussie que je pense qu'il aura, elle n’est pas faite pour suivre les tambours.

Stratford acquiesça.

— Je comprends.

— Mais Miss Daventry, persista Ingram, ne se défile devant rien. Comme je l’ai dit, elle ferait une épouse parfaite pour Fitz.

Stratford inclina son chapeau pour saluer une connaissance dans la rue et, s’assurant qu’ils étaient une nouvelle fois seuls, dit :

— Je vois que ton cœur est intact. Ta mère a bien calculé son coup.

— Mon cœur est intact concernant Miss Daventry, clarifia Ingram en lui adressant un sourire chagrin. Peut-être ne l’aurait-il pas été s’il n’avait pas déjà été pris il y a quelques années ?

Ingram avait mentionné plus d'une fois une certaine Miss Georgiana Audley dans ses brèves missives et Stratford avait supposé que cela devait être elle qui avait conquis le cœur d'Ingram. Stratford haussa les sourcils, mais il savait trop bien l'impossibilité de poser des questions qui ne lui vaudraient qu'une rebuffade.

Donnant sa canne au domestique à l'entrée du White, Ingram lui dit :

— Je pensais que nous te verrions plus souvent à Grosvenor au cours de cette dernière semaine, mais je suppose que tes sœurs te gardent occupé. À moins que Lydia et toi ne soyez une nouvelle fois à couteaux tirés…

Stratford secoua la tête.

— Ce n'est pas cela. Je crains d'avoir offensé Miss Daventry. J'ai fait la bêtise de réfléchir tout haut lors du bal tenu l'autre nuit. J'ai dit que Lady Ingram ne la verrait pas comme une menace pour le succès de Lydia…Envoyant l'expression de stupeur passant sur le visage de son ami, il ajouta rapidement, la même pensée que tu as exprimée il n'y a pas une minute, laisse-moi te le rappeler.

Ingram le fixa du regard pendant un long moment avant d'exploser de rire.

— Certes, mais je ne suis pas insolent au point de le lui dire en face. Je m'attends à ce que toutes les dames de ma connaissance le sachent à présent. C'est la fin de notre amitié, Stratford. Je suis étonné que Lydia ne me soit pas tombée dessus avec l'injonction de te défier en duel.

Stratford se raidit.

— Je me suis excusé. Bien que…Il fit une pause, visiblement inconfortable. Elle a dit qu'elle s'efforcerait d'ignorer mes mots dans le futur. Elle me taquinait, figure-toi.

— Elle te taquinait, dis-tu ? Mon cher ami, tu me laisses dans le doute. Après un tel affront ?

Stratford, conscient que les domestiques écoutaient et craignant qu'ils ne rient secrètement de lui, garda le silence jusqu'à ce qu'ils se soient installés à une table.

— Peut-être que si je lui envoyais des fleurs pour lui prouver ma sincérité…

— C'est le moins que tu puisses faire, acquiesça Ingram, essayant, semblait-il, de garder le visage impassible.

Stratford s'empara du décanteur qui avait été apporté et versa un verre pour chacun d'eux. Il but avant de baisser son verre tout en fronçant ses

sourcils.

— Tu sais bien que je ne suis pas à l'aise avec les dames.

— À l'exception de mes sœurs et de Lydia. Je ne pardonnerai jamais à Miss Broadmore pour cela. Eh bien, j'espère que tu n'es pas trop épris du sourire engageant de Miss Daventry ni de sa silhouette gracile, parce que, selon moi, tu n'as plus la moindre chance après une pareille maladresse.

Ingram posa son verre et se pencha en avant, un sourire au fond des yeux.

— Stratford ?

— Quoi ?

Cela sortit plus tranchant qu'il ne l'avait voulu.

— Tu sembles malade.

Stratford lança un regard noir au nez parfait de son ami, souhaitant qu'ils puissent refaire un autre round de boxe avec des gants. Ou sans.

— Je vais lui envoyer des fleurs, dit-il.

Peut-être que la répartie légère de Miss Daventry masquait une blessure plus profonde. Stratford décida qu'il ne pouvait pas laisser les choses en l'état et qu'il devait lui faire parvenir des excuses plus formelles. Il devait faire en sorte qu'elle n'ait aucun doute quant à la sincérité de l'estime qu'il lui portait, particulièrement avec le fait que les deux familles soient si proches. De plus, son héritage impliquait qu'ils ne pourraient inévitablement se tenir loin l'un de l'autre avant un moment. À défaut d'autre chose, Miss Daventry et lui — et, vraisemblablement, l'idiot qu'elle épouserait sous peu — seraient toujours voisins.

— Des fleurs, répéta Ingram. Excellent.

UN PRÉTENDANT s'en allait alors qu'un autre arrivait, apportant des compliments et des fleurs pour la pétillante Lydia, pendant qu'Eleanor étouffait un bâillement. Elle aurait été surprise d'apprendre que quelques-uns d'entre eux étaient venus pour elle et pour ce qu'ils qualifiaient « la conversation agréable de Miss Daventry ».

Eleanor suspectait cependant que ceux qui étaient en train de former un attachement pour elle étaient Lord Carlton et, invraisemblablement, Mr. Amesbury, bien que l'attention soudaine de ce dernier fût certainement due au terrain adjacent au sien, dont elle venait d'hériter. Sa cour ne

comptait donc pas, bien évidemment. Sa répugnance envers un mariage de convenance, particulièrement quand celui-ci était pour des raisons financières flagrantes, la poussait à l'éviter autant que possible.

Lord Carlton, cependant, méritait considération. Il l'avait invitée à danser dès la première opportunité, bien que cela ait plus à voir avec sa nature généreuse qu'avec une quelconque affection soudaine qu'il aurait ressenti pour elle.

La deuxième fois qu'ils s'étaient rencontrés, il conduisait sa petite sœur au Panthéon Bazar et Eleanor fut plutôt impressionnée qu'il n'ait pas essayé d'excuser sa présence dans un cadre si commun et féminin, tandis qu'il se chargeait des présentations. Puis, au bal de présentation d'Eleanor, il lui avait demandé deux danses, rassurant adroitement Lydia qu'il n'oserait pas priver Miss Ingram de sa foule d'admirateurs pour plus d'une danse. Il s'était conduit juste comme il se devait, divertissant Eleanor avec sa conversation et lui offrant de la limonade avant de la ramener à Lady Ingram.

Ce fut seulement lorsque leurs chemins se croisèrent à Hyde Park qu'elle avait commencé à suspecter qu'il pouvait ressentir quelque chose de plus profond. Avec la promesse hâtive de revenir rapidement, Lydia s'était éloignée pour héler une connaissance, tandis qu'Eleanor choisit de continuer, le regard absorbé par la scène bucolique.

— Miss Daventry, s'était exclamé Lord Carlton. J'avais espéré pouvoir vous rencontrer ici. Et Miss Ingram est en grande conversation avec les Billinghams. Excellent, vous êtes toute à moi. Vous dirigez-vous en direction du lac ?

— Oui. C'est un après-midi qui mérite d'être apprécié.

Eleanor lui avait souri, s'abritant les yeux de la main. La journée était fraîche et elle s'était tournée pour laisser le soleil lui réchauffer le visage, tandis que le vent faisait danser des mèches de ses cheveux sur ses joues.

— En effet. Et je pourrais ajouter que les fleurs pâlissent en comparaison de votre beauté, mais je suspecte que vous vous souciez peu d'être flattée.

Lord Carlton lui avait jeté un regard en coin.

Eleanor avait ri.

— Suis-je donc si transparente ? Non, monsieur, j'ai la flatterie en horreur. Cela ne sert qu'à satisfaire le beau parleur de son éloquence ou l'auditrice d'attributs qu'elle est déjà convaincue de posséder.

Les sourcils de Lord Carlton s’étaient levés en signe de protestation.

— Je n’embarrasserais pas une lady avec une attention non désirée ni ne contredirais une autre qui conteste la vérité. Même si la vérité n’est pas subjective. Elle est seulement vraie.

Elle avait soupiré.

— De tels mots désinvoltes. Vous destinez-vous à une carrière en politique, Lord Carlton ?

— Aimeriez-vous un homme faisant de la politique ?

Le sourire de Lord Carlton s’était envolé à la vue du froncement de sourcils que ses mots avaient provoqué chez Eleanor.

— À présent, je vous ai taquinée au-delà de la convenance. Veuillez me pardonner, Miss Daventry.

— Volontiers. Seulement si nous limitons notre conversation à des sujets inoffensifs. Comme la météo.

— Ou si la cuisinière trouvera des fraises de saison pour ses tartes.

Il s’était glissé au travers d’un troupeau de canards au milieu du chemin.

Eleanor suivit de bonne grâce le tournant du discours.

— Ou combien de ses vendeuses de lait viennent en effet d’une laiterie.

Elle avait désigné les femmes distribuant pour quelques pièces du lait frais provenant du petit troupeau de vaches dans la prairie.

— C’est effectivement un sujet qui mérite une profonde réflexion.

Lord Carlton avait ensuite fait un signe de main à sa sœur, qui se tenait au bord du lac jetant des miettes de pain aux cygnes, et le moment de gêne fut balayé.

À la maison, Eleanor s’était interrogée sur leur conversation, se demandant si Lord Carlton avait délibérément orienté ses questions et, si c’était le cas, dans quelle mesure elle devait lui retourner ses faveurs. Quand elle pensait à ses conversations avec Lord Worthing, qui produisaient toujours en elle une myriade d’émotions, elle était convaincue que l’attention stable et plaisante de Lord Carlton était ce qu’elle désirait. À d’autres moments, quand elle se souvenait des excuses du comte, de son rire et de son regard intense, de la manière dont elle était consciente de sa présence dès qu’il entrait dans une pièce, elle était certaine qu’elle ne pouvait pas accepter quelque chose d’aussi complaisant que les sentiments qu’elle avait pour Lord Carlton.

Cependant, quand le majordome annonça l’arrivée de Lord Carlton à la résidence Ingram après le flot d’admirateurs de Lydia, Eleanor fut heureuse

de le voir. Voir quelqu'un arriver pour elle était agréable, et Lord Carlton méritait certainement sa chance. Son sourire rencontra le sien alors qu'il s'avançait pour échanger les salutations d'usage avec Lydia. Avant qu'il ne puisse s'incliner devant Eleanor, le majordome revint, annonçant Mr. Amesbury. Les conventions dictaient qu'il ne pouvait s'asseoir avant d'avoir salué Mr. Amesbury et, avant qu'il ne puisse réclamer sa place, Lydia l'appela pour savoir s'il y aurait effectivement un salon réservé aux jeux au bal de Mrs. Buxley.

Entretemps, Mr. Amesbury avait pris la chaise à côté d'Eleanor. Lorsque Lord Carlton revint, il dut prendre un siège plus éloigné et écouter le discours de Mr. Amesbury à propos d'un cheval qu'il venait d'acquérir pour une bouchée de pain d'un jeune homme pressé de gagner des fonds après une série de malchances.

— C'est terrible quand un gentleman est forcé de vendre, interrompit Lord Carlton. Je ne souhaite cela à personne. Miss Daventry, ajouta-t-il avant que Amesbury ne puisse répondre, avez-vous visité le musée Bullock qui vient tout juste d'ouvrir ? C'est quelque chose que l'on doit voir si l'on souhaite être *au courant* de ce qui se passe à Londres.

Eleanor bascula avec enthousiasme sur ce nouveau sujet.

— Nous en avons parlé, mais je n'ai pas réussi à tenter Lydia a cette l'idée.

Elle jeta un regard affectueux à son amie et Mr. Amesbury saisit la perche.

— Si vous souhaitez voir l'exposition égyptienne, cela ne prendra qu'une petite partie de l'après-midi. Une fois que vous l'aurez vue, vous pourrez ajouter votre grain de sel dans les conversations lorsque les gens en parleront.

Mr. Amesbury croisa les jambes, affichant une botte de hussard brillante, arborant un énorme gland au centre.

— J'ose dire que je peux trouver le temps de vous conduire là-bas.

Eleanor ouvrit la bouche avant de la refermer et un silence s'ensuivit. Au moment où Lord Carlton s'apprêtait à parler, elle trouva ses mots.

— C'est excessivement galant de votre part, monsieur Amesbury, mais j'avais prévu de le visiter dans la matinée quand les salles sont moins sujettes à la foule.

— Avant le déjeuner ! frémit Mr. Amesbury. Rien ne pourrait m'inciter à quitter mon logement avant midi.

— Je serai heureux de vous y conduire, offrit immédiatement Lord Carlton avec un sourire malicieux. Je suis moi-même un lève-tôt et visiter le musée pendant qu'il est calme, avant que le grand public ne l'envahisse, est justement le moyen d'en profiter pleinement. Si Miss Ingram ne souhaite pas se lever tôt, je viendrai accompagné de ma sœur.

— J'en serai enchantée.

Eleanor rayonna de plaisir. Sa bonne humeur augmenta quand Mr. Amesbury prit congé peu de temps après, marmonnant quelque chose à propos de personnes n'adhérant pas aux heures décentes de la bonne société. Elle fit attention à ne pas croiser le regard de Lord Carlton, de peur de se trahir.

— Je suis désolé, murmura Lord Carlton. J'ai fait fuir votre prétendant.

— Grâce au ciel, non, lui répondit Eleanor. Vous avez accompli un sauvetage. Je vous en suis reconnaissante.

Elle leva les yeux vers la porte ouverte et le majordome apporta un des plus somptueux assortiments floraux jamais arrivé dans le salon des Ingram. Le vase était rempli de lys blancs, de roses perlées par la rosée et de tulipes noires, le tout ponctué de violettes.

— Oh, qui a bien pu envoyer cela ?

Lydia sauta sur ses pieds et attrapa la carte tandis que Eleanor et Lord Carlton partageaient un sourire. L'un des soupirants de Lydia était, à l'évidence, déterminé. Enveloppe en main, Lydia regarda Eleanor, choquée.

— Cela t'est adressé, lui dit-elle, incrédule. De la part de Stratford !

Prenant la carte tendue par Lydia, Eleanor l'ouvrit, consciente que ses mains tremblaient.

Miss Daventry, lut-elle. *Conformément à votre demande lors de notre dernière rencontre, je vous prie de considérer cette missive comme la dernière de cette nature. Cependant, je ne pouvais laisser les choses en l'état sans vous adresser d'une manière plus formelle mes excuses les plus sincères pour les paroles malavisées que j'ai pu avoir par le passé, ainsi que mon désir sincère que mes mots vous rendent justice dans le futur. Vôtre, Lord Worthing.*

Le regard de Lydia était intense, mais, de manière avisée, elle ne demanda pas ce que contenait le message. Lord Carlton la regarda également, son visage amical se rapprochant au plus près de ce que Eleanor aurait pu juger être un air renfrogné.

— Miss Daventry, je dois prendre congé. Je promets d'obtenir des billets pour vendredi matin.

Il s'inclina.

— Miss Ingram.

A peine avait-il quitté la pièce, que Lydia vint s'asseoir à côté d'Eleanor, les yeux écarquillés.

— De ma connaissance, Stratford n'a jamais envoyé de fleurs à personne. À l'exception, peut-être, de cette Miss Broadmore. Eleanor, dit-elle en prenant une vive inspiration. Il a une tendresse pour toi.

— Non, Lydia…

— Si, il en a une. C'est vrai. Je peux le voir à présent. Il sera si parfait pour toi. Et nos familles sont si *proches*.

Lydia agrippa ses mains jusqu'à ce qu'Eleanor ne puisse faire qu'une seule chose. Elle lui tendit le message.

Lydia le lut, les sourcils froncés puis leva les yeux.

— Des excuses ? Pourquoi t'en adresse-t-il ?

— Ce n'est rien d'important…

— Cela a dû être important pour qu'il réalise sa faute et t'envoie des fleurs. Il est le plus difficile, le plus arrogant, même s'il est loyal et reste un bon ami. C'est seulement que, parfois, il est tellement sibyllin.

Lydia lui adressa un regard acéré.

— Il ne te déshonorerait jamais…

— Non, non, rien de tout ça.

Eleanor lissa le message que Lydia lui avait rendu.

— Il a simplement laissé entendre que j'avais été invitée ici comme ta compagne car je ne serais en aucune façon une menace pour tes chances de succès, expliqua-t-elle en souriant à Lydia. Ce que nous savons tous deux être la vérité.

Lydia se leva brusquement.

— Ce n'est pas vrai. Quand t'a-t-il dit cela ? Tu aurais dû me le dire. J'aurai sa peau. Comment ose-t-il insulter ma meilleure amie ?

Eleanor se leva et enlaça Lydia.

— Tu es la meilleure des amies, mais je t'en prie, ne lui dis rien, supplia Eleanor en se tournant pour lui faire face. Promets-le-moi. Tu ne ferais que nous embarrasser toutes deux.

Lydia leva les yeux au ciel.

— Je suppose que tu as raison. Même si j’aimerais terriblement lui rabattre le caquet. Il est bien trop arrogant pour son bien.

Les mains sur les hanches, elle examina l’arrangement floral.

— Au moins a-t-il fait cela bien. Je peux seulement le complimenter sur son choix de fleurs.

Eleanor, préférant que l’histoire ne soit plus jamais mentionnée, savait que son amie ne pourrait pas être persuadée de ne rien dire du tout et elle devait s’en contenter.

OceanofPDF.com

Chapitre Quatorze

Les sœurs de Stratford se rendirent à Hyde Park avec leur amie, Miss Emmett, dans la calèche arborant leurs nouvelles armoiries, tandis qu'il les accompagnait à cheval. Il était légèrement plus tôt que l'heure en vogue et la foule était clairsemée. Quand leur chemin croisa celui de Judith Broadmore, Stratford constata qu'il ne pouvait l'éviter sans que cela soit perçu comme un camouflet.

Miss Broadmore était accompagnée par la même amie que lors de leur première rencontre fortuite à Londres et par le gentleman français du club, Lord Delacroix — l'un des hommes que Ingram avait désigné comme étant à surveiller. Ses compagnons s'étaient arrêtés pour saluer un nouveau venu, mais Miss Broadmore conduisit son cheval directement à côté de Stratford, le regard fixé sur lui.

— Bonjour, Miss Broadmore.

Il lui adressa un signe de tête poli et pressa les flancs de sa monture pour avancer, essayant de couper court à la conversation.

— Stratford, appela-t-elle d'une voix sensuelle. Quel plaisir de vous voir. Nous ne nous sommes rencontrés récemment dans aucun des rassemblements de la bonne société.

— J'accompagne mes sœurs, répliqua Stratford en jetant un regard à la calèche qui prenait de l'avance.

— J'espère que vous n'avez pas oublié comment vous divertir à Londres ?

Miss Broadmore lui offrit un sourire engageant. Elle conversait comme si Stratford n'avait pas été parfaitement clair lors de leur dernière rencontre. *À quoi joue-t-elle ?*

Stratford crut apercevoir la voiture des Ingram au loin et il se concentra pour en discerner les armoiries. Miss Daventry était-elle dedans ? Anna lui avait dit que Lydia se promenait toujours à cette heure. Les yeux fixés droit devant, il murmura :

— Là où se trouve une conversation digne de ce nom, je trouverais toujours de l'amusement.

La voiture était parfaitement visible à présent, mais ce n'étaient pas les armoiries Ingram. Il se tourna vers Miss Broadmore, à temps pour discerner un air calculateur dans ses yeux.

— Eh bien ! Vous allez devoir faire sans la mienne pour les deux prochaines semaines. J'ai promis d'aller me ressourcer à la campagne avec mon amie, Miss Redgrave.

Elle indiqua du menton la femme aux cheveux roux élégamment vêtue qui conversait avec Lord Delacroix.

— Son père lui a ordonné de se rendre dans leur domaine à la campagne pendant qu'il s'occupe de quelques affaires là-bas. Elle m'a supplié de l'accompagner et de lui tenir compagnie afin qu'elle ne succombe pas à l'ennui.

Déterminé à mettre un terme à la conversation aussi rapidement que possible, Stratford héla Mr. Braxsen qui montait son cheval d'un trot léger. Quand ce dernier les rejoignit, il se tourna vers Judith.

— J'espère que vous réussirez à vous divertir pendant votre séjour là-bas. Bonne jou…

Elle ne lui permit pas de finir sa phrase.

— Comment allez-vous, monsieur Braxsen ?

Miss Broadmore tendit la main et, gardant les deux hommes captifs, elle poursuivit :

— Oui, ce sera très divertissant. Nous avons prévu de petites parties de cartes et il y aura assez de jeunes gens pour former des couples pour danser. Mais Christine n'est heureuse qu'à Londres et sera impatiente d'y revenir. Elle collecte les devinettes de diverses personnes de la bonne société et a l'intention de tenir une *soirée pour les plus malins* à son retour. Chacun devra deviner, non seulement la réponse à la devinette, mais aussi son auteur. Vous devez lui dire que vous participerez.

— Je dois d'abord réfléchir à une devinette astucieuse, répondit Stratford.

Il surprit Anna en train de lui faire signe de la calèche.

— Je dois partir. Voulez-vous vous joindre à nous, Braxsen ?

Mr. Braxsen secoua la tête.

— Non, j'aimerais en savoir plus sur cette soirée.

D'un geste exercé, il salua Miss Redgrave et vint placer son cheval près de celui de Judith.

— Qui avez-vous invité à venir ?

Soupirant de soulagement, Stratford les quitta et rejoignit sa calèche. S'il ne voyait pas les Ingram aujourd'hui, il allait devoir leur rendre visite demain. À quoi s'attendait-il ? A ce que Miss Daventry lui envoie une lettre de remerciements pour les fleurs ? Non. S'il voulait la voir, il devait aller à elle. Il espérait qu'elle serait heureuse de le recevoir.

Alors qu'il s'approchait de ses sœurs, il entendit Anna alors qu'elle se penchait vers Phoebe pendant que leur amie conversait avec l'occupant d'une voiture adjacente. Sa voix portait.

— As-tu remarqué le sourire de Stratford pour Judith Broadmore ? Pouah ! Je souhaite qu'elle ait une poussée de boutons.

Phoebe se pencha à son tour.

— Elle a été horrible, mais peut-être a-t-elle changé. Tu sais qu'elle a refusé de se fiancer à Lord Garrett. Cela n'a pas dû être facile. Et être si belle et s'approcher de l'âge d'être vieille fille. Peut-être désire-t-elle sincèrement un mariage d'amour.

Stratford se rendit visible avant qu'Anna ne puisse rétorquer par une de ses remarques cinglantes que leur compagne pourrait entendre. Il adressa un sourire de façade aux trois femmes qui se tournèrent vers lui, ce sourire s'agrandit en réponse à la consternation de ses sœurs quand elles comprirent qu'elles avaient été entendues. Il les dépassa à cheval, mais pas avant d'avoir été tenu au courant du ravissement de Miss Caroline Emmett, qui avait pensé jusqu'ici que « Lord Worthing était le plus sévère gentleman qu'elle n'ait jamais rencontré » et considérait à présent cette affirmation comme parfaitement dénuée de sens. Cette journée s'annonçait mouvementées, et elle aurait été bien meilleure s'il avait croisé le chemin de Miss Daventry.

UN FRACAS abrupt résonna en dehors de Cavendish Square et Stratford se réveilla. Il s'assit, en sueur, ses yeux allant et venant dans la pièce jusqu'à

ce qu'il se souvienne qu'il était à Londres. La demeure lui était encore étrangère, mais il trouva sa robe de chambre, brossée et prête au pied de son lit, ainsi que sa malle vide près d'une chaise avec des barreaux en bois. Il se pencha dans la faible lumière et retourna sa montre de poche pour lire l'heure. Six heures du matin.

Aussitôt qu'il eut traversé sa chambre en direction de son meuble de toilette, son valet se précipita dans la pièce, habillé et somnolent.

— Monsieur le comte, permettez. Je vais sonner pour de l'eau chaude.

— Très bien, lui dit Stratford.

Puis, se tournant vers lui avec un air surpris, il lui demanda :

— Ne dormez-vous donc jamais ?

— J'ai eu une nuit reposante, monsieur le comte. Je dors toujours dans mes habits. Cela ne se fait pas de se reposer alors que vous requérez de l'aide au petit matin.

— Mais je n'ai pas besoin de votre aide. J'ai été plus que capable de m'occuper de moi au Portugal, vous savez.

Cela ne dissuada pas Benchly.

— Monsieur le comte, si vous me permettez la remarque, se vêtir pour le champ de bataille n'est pas la même chose que se vêtir pour une réception londonienne, même si, murmura-t-il, je suis certain que votre ordonnance a fait de son mieux.

La bouche de Stratford se retroussa.

— Eh bien, je ne m'attends pas à mener à bien des mondanités à six heures du matin. Je sors simplement pour une bonne chevauchée.

Le valet avait, pendant ce temps, sonné pour de l'eau chaude et il prépara une cravate blanche dans le cas où Stratford voudrait s'essayer à quelque chose de plus raffiné.

Stratford se soumit aux bons soins de Benchly, patientant que l'eau chaude arrive et que son valet le rase. Il lui permit de l'aider à enfiler sa veste, qui seyait à présent étroitement ses larges épaules, ayant repris une partie du poids qu'il avait perdu pendant son séjour sur le continent. Quand le valet eut fini de lui enfiler ses bottes — « des hussardes bleu marine avec une bande blanche sur le haut, monsieur le comte, qui iront à la perfection avec votre veste bleue et votre pantalon crème » —, Stratford descendit prendre son petit déjeuner. Il avait été bien idiot de se soumettre à Benchly alors qu'il allait rentrer couvert de boue et aurait besoin de changer de tenue.

Le majordome ne sembla pas surpris à l'apparition de Stratford à l'aube et ordonna au valet de pied de dresser le buffet avec du jambon et du hareng fumé, tout en disant :

— Le café vous sera apporté directement, monsieur le comte.

— Très bien.

Stratford se mit à lire la correspondance de la veille, qu'il n'avait pas eu le temps de parcourir, et arrivait à la fin de son petit déjeuner quand Phoebe entra dans la pièce.

Elle dut voir sa confusion car elle lui adressa un faible sourire.

— Ne pose pas de questions. Je n'ai pas bien dormi et ne voyais pas d'intérêt à demeurer au lit.

Elle se servit une tasse de café de la cafetière en porcelaine blanche du buffet et s'assit en face de lui.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de parler avec toi de Miss Daventry.

— Qu'y a-t-il à en dire ? demanda-t-il, se demandant ce qu'elle savait, tout en attaquant l'épaisse tranche de jambon dans son assiette.

Phoebe haussa un sourcil à son ton abrupt.

— Je voulais seulement faire remarquer qu'elle a du succès et qu'elle possède déjà son lot de prétendants ; si notre bal peut servir d'indication. Peut-être pourrais-tu en pousser un adroitement sur son chemin, quelqu'un acceptable comme futur voisin ?

Stratford grogna. Il était bien trop tôt pour l'éclat malicieux qu'il entendait dans le ton de sa sœur, en outre cela le touchait plus qu'il ne voulait bien l'avouer. Il coupa le hareng et enfourna un morceau dans sa bouche. Comme il ne répondait pas, Phoebe prit une gorgée de son café avant de replacer la tasse sur sa soucoupe.

— Son héritage n'est pas méprisable alors, évidemment, cela en tente plus d'un.

Provoqué, Stratford se leva.

— Une parcelle de terre désirable, dit-il, impatient de sortir chevaucher. Cependant, j'espère que ce n'est pas la seule raison de son succès. J'ai confiance que tout prétendant qui a fait d'elle son ambition comprendra qu'entre la terre dont elle a hérité et sa main, elle est la meilleure des récompenses.

Sans faire de pause pour réfléchir au fait que ses mots prononcés à la hâte révélaient plus qu'il n'en avait eu l'intention, il s'empara de son

chapeau et sortit mander sa monture. Quand la jument fut amenée à la porte, il sauta en selle et fit claquer sa langue.

Sa monture s'élança vers l'avant et il la laissa avancer à un rythme doux. Quelques rues plus loin, au-delà de son quartier résidentiel, il se retrouva au cœur d'une agitation alors que des hommes déchargeaient des cageots de carottes, de panais et de betteraves sur la place du marché. Il se fraya un chemin à travers les livraisons et continua un autre mile au-delà de Mary-le-Bone où il put laisser son cheval galoper. Une bonne cavalcade lui éclaircit l'esprit. Il réalisa à quel point il avait besoin de s'échapper de son rôle d'escorte de ses sœurs et de sa tante lors des réceptions, et, désormais semblait-il aussi, lors du petit déjeuner. Que Dieu les bénisse. Toutes ces années de vie de célibataire lui faisaient à présent pleinement ressentir sa perte de liberté.

La jument de Stratford commença à se fatiguer, son souffle s'échappant dans l'air froid, et il la laissa ralentir au petit trot, découvrant de nouvelles routes vers sa nouvelle demeure. Les routes correctement entretenues et le soleil du matin lui firent plaisir, et il commença à se sentir presque content. Le sentiment ne dura pas, ses pensées retournant encore une fois au bal, à ses excuses et aux fleurs. Il n'avait pas vu Miss Daventry depuis.

À l'exception de leur brève conversation, il avait été trop occupé à la regarder danser avec d'autres hommes. En premier, ce fut Lord Carlton. Ils se tenaient trop près l'un de l'autre et quand elle se tourna pour lui faire face, Stratford vit l'effet qu'elle avait sur l'autre homme. Il serra les dents au souvenir. Heureusement, un autre gentleman était venu réclamer sa danse et Miss Daventry avait été entrainée dans un cotillon animé. Ses joues rouges et ses yeux pétillants l'avaient charmé à travers la salle et lui avaient donné envie de l'inviter à son tour. Comme il ne dansait pas ce soir-là, il s'était abstenu pour éviter de la mettre en avant face à la société présente.

Stratford se rappela la réponse moqueuse de Miss Daventry face à ses excuses, puis son rire, son regard alors qu'elle tournoyait à travers la salle avec Mr. Berrymore. Stratford voulait que ces yeux soient tournés vers lui. Peut-être s'étaient-ils éclairés quand elle avait vu les fleurs qu'il lui avait envoyées. Il donnerait tout pour le savoir. Il était plus que temps. Il irait la voir aujourd'hui. Sifflant, Stratford encouragea son cheval à prendre un petit galop.

À Grosvenor Square, Lydia se tenait dans le petit salon pour l'accueillir, mais elle était seule.

— Stratford, le salua-t-elle, un sourcil haussé. Qui êtes-vous venu voir ?

Il y avait quelque chose dans son regard. *Elle savait*. Se demandant jusqu'à quel point elle savait, il décida de ne pas faire semblant.

— Je suis venu voir Miss Daventry… Si elle veut bien me recevoir.

Lydia se pinça les lèvres, le regardant fixement, le punissant par son silence, il en était certain.

— Eleanor n'est pas là, finit-elle par dire. Elle est sortie avec Lord Carlton.

Stratford croisa les bras. Encore Lord Carlton. Cet homme était partout. Il était un prétendant convenable, mais il était trop jeune pour penser sérieusement au mariage. Bien que, si Stratford était honnête avec lui-même, il n'était pas un juge impartial en ce qui concernait les prétendants de Miss Daventry.

Lydia fit un geste vers le bouquet qu'il avait envoyé et qui éclipsait tous les autres arrangements floraux de la pièce. Peut-être avait-il été un peu trop enthousiaste.

— Finement joué, lui dit-elle, bien que le geste ait été plus que nécessaire.

Elle savait donc, mais ne se moqua pas de lui.

— Prenez garde à ce que vous faites, Stratford. Eleanor est une femme de noble caractère et je ne supporterais pas de la voir blessée.

— Tout comme moi, dit-il, vexé par son ton.

Certainement, Miss Daventry lui avait montré plus de grâce que Lydia et Ingram pensaient qu'il ne méritait ; en vieux amis qu'ils l'étaient.

Si seulement il pouvait la voir seule à seul.

OceanofPDF.com

Chapitre Quinze

Le musée de Bullock était vide, à l'exception des gouvernantes et des enfants pas encore libérés de la salle de classe. Eleanor respira les odeurs mêlées d'éléphants empaillés et d'autres animaux dont elle n'avait jamais entendu le nom, son regard subjugué par des carrosses ornés de bijoux, des momies et des caractères étrangers écrits sur des tablettes de pierre et des colonnes adjacentes. Que des gens aient pu vivre une existence si différente de la sienne, certains morts depuis longtemps et d'autres toujours vivants, de l'autre côté du monde, semblait incroyable.

Lord Carlton suivait, les mains derrière le dos, procurant les réponses qu'il pouvait à ses questions et complétant ses connaissances avec un guide qu'il avait acheté à cet effet. Sa sœur, Cecily, semblait satisfaite de suivre les pas d'Eleanor et s'exclamait devant tout ce qu'elle trouvait à s'émerveiller.

— Avez-vous vu le costume sur le mur ?

Eleanor, le visage levé, se trouva déconcertée par cet habit.

— Je n'arrive pas à comprendre comment il peut s'attacher sur une personne. Est-il fait pour un homme ou une femme ?

— Je… Je ne sais pas très bien, répondit Cecily. C'est trop large pour une femme. Mais il y a une jupe.

— C'est une des robes indigènes originaires du voyage du capitaine Cook en Australie, dit Lord Carlton en levant le nez du guide. C'est la garde-robe d'un chef. Et cela plus loin, ajouta-t-il en indiquant le mur opposé, est son couvre-chef.

Le regard d'Eleanor suivit son indication.

— Je ne me plaindrai plus jamais de la folie d’avoir ajouté des fruits sur mon bonnet, dit-elle, les yeux pétillants. Je vois à présent que je ne suis qu’une amatrice et que je suis loin d’en avoir ajouté assez.

— Oh non, je pense que c’est suffisant, dit Cecily avec honnêteté.

Lord Carlton ne manqua pas de la rassurer avec promptitude.

— Votre bonnet est tout à fait bienséant. Je voulais vous le dire depuis que j’ai posé les yeux dessus.

Eleanor se glissa en direction de la prochaine exposition avec un petit soupir silencieux.

Une fois leur tour du niveau inférieur complété, ils commencèrent à grimper les escaliers, où Eleanor repéra un profil familier.

— Miss Tunstall, appela-t-elle.

La femme se tourna et appréhenda leur groupe d’un seul coup d’œil, les gratifiant d’un sourire.

— Miss Daventry, quel plaisir de vous rencontrer ici. Je ne m’attendais pas à voir une connaissance à une heure aussi matinale. Je suis ici avec mes jeunes cousins, qui ne doivent pas être loin. Miss Tunstall jeta un coup d'œil autour d'elle, puis fit signe à un garçon situé à quelques mètres.

— Je confesse avoir eu envie de venir de bonne heure et Lord Carlton a été assez aimable pour m’accompagner, et voici…

Eleanor, donna suffisamment de temps à Lord Carlton pour s’incliner, se tourna vers Cecily.

— … Miss Cecily Carlton, la sœur de Lord Carlton.

— C’est un plaisir de vous rencontrer.

Phoebe Tunstall ne s’attarda pas sur le rougissement de la jeune Cecily et ramena ses cousins auprès d’elle pour s’acquitter des présentations.

— Amelia et John vivent à Canterbury et visitent Londres sur leur chemin vers Norfolk.

Lord Carlton s’adressa au jeune homme :

— Avouez. C’est vous qui avez traîné votre sœur et votre cousine en haut des escaliers pour voir le serpent empaillé manger une femme, n’est-ce pas ?

Le garçon rit.

— Oui, mais, sincèrement, dans quel autre lieu trouverez-vous pareille chose ? Je ne pouvais pas quitter Londres sans avoir vu cela. Je vais avoir de telles histoires à raconter à mes amis quand nous serons rentrés à la maison.

— Venez alors, appela Lord Carlton en marchant devant. Allons voir cette chose. Laissons ces dames décider si elles ont l'estomac suffisamment accroché pour cela.

— Êtes-vous seule avec vos cousins, Miss Tunstall ?

Eleanor continua sa visite avec la sœur de Lord Stratford tandis que Cecily suivait son frère et ses deux nouvelles connaissances.

— Oui, Anna ne se lèverait jamais aussi tôt. Oh, et appelez-moi Phoebe, voulez-vous ? Nous ne sommes pas des étrangères puisque vous résidez avec l'une de mes amies d'enfance, et j'ai cru comprendre de Stratford que vous aviez fait sa rencontre au domaine.

— Alors vous devez m'appeler Eleanor, répondit-elle chaleureusement. Oui, nous nous sommes rencontrés dans le Sussex, mais je ne connaissais pas, alors, son lien avec les Ingram.

— Je suis certaine que, s'il avait su que vous alliez demeurer avec Lydia, il nous aurait présentées dès notre arrivée à Londres. Il a toujours invité beaucoup de connaissances à résider chez nous pour les vacances, mais Frederick est son plus proche ami.

— Je ne l'avais pas imaginé comme quelqu'un ayant une quantité d'amis…Eleanor se tut rapidement alors que ses joues s'empourpraient. Pardonnez-moi. Bien sûr, je ne peux prétendre savoir ce qu'il est susceptible de faire.

— Ah, Phoebe la regarda avec gentillesse. Vous pensez, à l'évidence, qu'il est bien trop sombre pour avoir beaucoup d'amis.

Eleanor hésita sur le degré d'honnêteté qu'elle pouvait adopter avec la sœur du comte et se décida finalement pour la vérité. Toutefois, elle choisit ses mots avec précaution.

— Bien qu'il soit à l'aise avec Lord Ingram, il semble être un homme qui ne soit pas enclin à la gaieté. Mais, peut-être qu'avec la guerre…

Phoebe soupira.

— Mon frère était différent en grandissant, lui expliqua-t-elle, ses yeux fixés sur un souvenir lointain. Mon père était réellement enjoué et… compétent. Stratford n'a jamais eu à endurer la pression qui s'accompagne souvent avec le statut de fils aîné, expliqua-t-elle en tournant les yeux vers Eleanor. Je crois qu'il a profondément souffert de ses fiançailles rompues, même s'il n'en a jamais parlé. Cela n'a pas été rendu public, mais je pense que Lydia a dû vous en parler…

Elle fit une pause et Eleanor acquiesça afin qu'elle poursuive.

— Il est immédiatement parti pour la péninsule. Je ne peux qu'imaginer les horreurs qu'il a endurées là-bas. Les hommes le cachent aux femmes, mais j'ai saisi des bribes de conversation. Et ensuite… renifla-t-elle tournant ses yeux brillants en direction du groupe dans l'allée. Et ensuite, nous avons perdu notre père ; une tragédie à laquelle personne ne s'attendait. On le croyait trop robuste pour mourir de la grippe, mais les docteurs soupçonnent qu'il était atteint d'un autre mal et qu'il avait dû souffrir pendant un moment sans nous en avoir parlé. Je pense que, pour Stratford, prendre la place de notre père en plus d'hériter d'un titre a été une rude épreuve, expliqua Phoebe avant de conclure. Il n'est plus aussi joyeux qu'avant. Mais j'ai l'espoir de voir l'ancien humour de mon frère réapparaître un jour.

Eleanor opina.

— Bien entendu.

Elle ne savait pas comment répondre autrement. Il s'agissait en effet d'un lourd fardeau.

Phoebe se rapprocha d'Eleanor, lui prenant le bras.

— Je suis certaine que mon frère ne s'est pas montré sous son meilleur jour à Worthing, alors qu'il arrivait tout juste en Angleterre.

Elle sourit.

— Mais il a une haute opinion de vous. Ce matin seulement, il m'a dit…

Phoebe fit une pause, retenant Eleanor en arrière tandis que Lord Carlton les avait presque rejointes.

— Il m'a dit qu'il espérait que vos prétendants réaliseraient qu'entre votre héritage et votre main, vous étiez la meilleure des récompenses.

Le cœur d'Eleanor s'immobilisa dans sa poitrine.

— Nous avons tout vu, annonça Lord Carlton, flanqué des plus jeunes, se disputant toujours pour savoir si les détails de la femme à demi mangée étaient réalistes ou exagérés. Et c'est comme je l'avais prédit. Vous deux n'avez aucun intérêt pour les reptiles.

Phoebe rit.

— Vous m'avez jugée correctement, monsieur. Notre rencontre a été des plus providentielles, car vous m'avez épargné les cauchemars que j'aurais sûrement fait à cette vue.

Eleanor afficha un sourire.

— Je crois que j’aurai assez pour converser sur les curiosités que nous avons visitées en dessous pour satisfaire mes objectifs.

Tandis que les deux groupes convergeaient en direction des voitures à l’arrêt, Eleanor réfléchit à tout ce qu’elle venait d’apprendre sur Lord Worthing. Elle repensa à ces rares aperçus de gentillesse et d’humour enterrés sous un tempérament sérieux et inébranlable. Cependant, sa sœur avait fait mention de la douleur de Lord Worthing et de son espoir de le voir redevenir celui qu’il était avant.

Et à en croire sa sœur, la pensée traversa l'esprit d'Eleanor avec autant de plaisir que de surprise, *Lord Worthing me tient en estime.*

Eleanor revit Phoebe le lendemain après-midi en compagnie de Lord Worthing et de leur sœur, Anna. Il s’agissait d’une heure pour être vue dans Hyde Park et non d’un moment propice pour une conversation privée. Ou pour tester les théories voulant le comte accablé et réticent, comme Phoebe l’avait suggéré, ou simplement indifférent. L’admirait-il réellement ? Impossible à dire, particulièrement quand il s’inclina sur sa main avec un solennel « Miss Daventry », avant de saluer Lydia avec moins de formalités.

Lydia lia ses bras avec les deux jumelles, laissant Eleanor se rabattre en arrière sur le chemin aux côtés de Lord Worthing. Des calèches et des cavaliers remplissaient de bruits de sabot le chemin clôturé sur sa droite, tandis qu’un vent violent dans les feuilles au-dessus de leur tête faisait danser la lumière du soleil dans les yeux d’Eleanor. Finalement, elle dit :

— Je vous remercie pour le bouquet de fleurs, monsieur.

Il chercha son regard avant de regarder droit devant lui.

— Je souhaitais montrer ma repentance.

Elle se souvint de ses mots implacables après ses premières excuses et rit silencieusement.

— Quand je vous ai dit que je vous refuserais mon pardon jusqu’à ce que je sois certaine de votre sincérité, je n'imaginais pas que vous étiez si doué pour les excuses.

Lord Worthing sourit.

— Je ne crois pas avoir déjà dû en offrir autant.

Ils marchèrent en silence pendant que Eleanor imaginait et rejetait une série de sujets dont ils pourraient parler, avant de finalement se décider.

— Phoebe m’a raconté que vous rameniez chez vous beaucoup de gentlemen, parmi lesquels certains font aujourd’hui partie de mes

connaissances, lorsque vous étiez à l'école. En conséquence, en dehors de Lord Ingram, vous connaissiez Mr. Braxsen ?

— Pas aussi intimement que Ingram, bien que, en un sens, tout le monde connaisse Braxsen. Nous avons grandi avec lui. Il faisait partie du groupe de chasse d'Ingram, alors nous passions au moins une semaine par an ensemble, en plus de nous voir à Londres.

— Il semble être un favori. Et Lord Carlton ? demanda Eleanor en se tournant vers lui. Je suppose qu'il n'a pas été l'un de vos invités puisque Phoebe ne le connaissait pas.

La ligne ferme que forma la bouche de Lord Worthing lui rappela leur première rencontre et elle s'interrogea à ce propos. Il sembla choisir ses mots.

— Lord Carlton est mon cadet de plusieurs années et je ne peux prétendre qu'à la plus élémentaire des relations. Nous sommes tous deux membres du White.

— Oh.

Le comte tapa sa canne contre un tronc d'arbre en passant. Dans le silence qui s'ensuivit, il traversa l'esprit d'Eleanor que cela avait peut-être été indélicat de mentionner Lord Carlton dans la discussion puisqu'il se présentait lui-même comme un de ses prétendants. Avant qu'elle n'ait eu le temps de s'appesantir sur sa pensée, Lord Worthing demanda :

— Serez-vous présentée à l'Almack ?

Eleanor acquiesça.

— D'ici mercredi. La mère de Lydia a convaincu Lady Jersey de prêter son soutien à Lady Sefton, bien que je sois pratiquement une inconnue. Elle a réussi à obtenir un bon d'invitation. Alors, j'irai.

Eleanor savait qu'elle devrait exalter face à une telle victoire, mais, en vérité, elle redoutait l'Almack. Elle avait entendu dire que même lorsqu'elles étaient présentées à la cour, les femmes n'étaient pas autant exposées aux yeux de tous. Elle aspirait à des conversations légères et de petites assemblées, où elle pouvait danser avec les personnes avec qui elle se sentait à l'aise. Ici, en se promenant avec Lord Worthing, elle avait cela. Pourtant elle aspirait à autre chose, sans pouvoir mettre le doigt dessus.

— J'accompagnerai mes sœurs là-bas, lui dit Lord Worthing. Me feriez-vous l'honneur de me réserver une danse ?

Elle le regarda du coin de l'œil et remarqua qu'il avait rougi. Avec sa canne, il donna un coup dans l'herbe et quelque chose fleurit dans son cœur.

Elle n’était pas la seule à manquer d’assurance.

— J’en serai ravie, Lord Worthing, répondit-elle.

Elle fut récompensée par l’un de ses rares sourires.

OceanofPDF.com

Chapitre Seize

Stratford et le commandant Fitzwilliam quittèrent le bâtiment du trésor public d’un pas vif et s’apprêtaient à prendre des chemins séparés, le commandant se dirigeant vers le ministère de la Guerre. Ils en profitèrent pour comparer leurs notes sur les personnes qu’ils avaient jugées, avec Ingram, digne d'être surveillées. Fitz surveillait les activités des soldats qui venaient de rentrer au pays et Stratford se tenait informé dans les clubs de tout *tête à tête* à l’allure suspecte. Jusqu’ici, personne n’avait trouvé grand-chose.

Leur chemin nécessitait quelques pas de côté dans les rues encombrées. De jeunes hommes désœuvrés songeaient à leurs prochaines aventures, des mères pressaient leurs filles avant que quelqu’un d’autre ne s’empare du dernier ruban en dentelle jaune dont elles avaient besoin et des gentlemen plus âgés marchaient à grande enjambée en direction du Parlement pour la session sur le point d’ouvrir.

— Fitz !

À sa gauche, Mr. Braxsen se désengagea d’une foule de jeunes hommes vêtus de couleurs vives et s’approcha, main tendue.

— Je ne pensais pas vous voir ici. Je m’attendais à ce que vous crouliez sous les messages à envoyer pour Lord Ingram, déclara-t-il avant de remarquer Stratford. Oh, bonjour Worthing. Vous deux, ensemble ?

— Comme vous pouvez le voir.

Stratford lui fit un signe de tête, ne souhaitant pas s’étaler plus que nécessaire, au cas où Mr. Braxsen ne devine leur objectif. Ayant accès à tous les cercles de la société, l’homme était connu pour bavarder. La réponse de Fitz fut plus fournie, orientant la conversation avec aisance.

— Je me dirige en effet vers la résidence Ingram. Et vous… commença Fitz en lui adressant un large sourire désarmant, je suis certain de vous rencontrer à tous les coins de rue où il y a de quoi s’occuper. Comment avez-vous un jour réussi à vous accommoder aux rigueurs d’une campagne militaire ?

— On fait ce qui est nécessaire. Mais j’apprécie un rythme plus lent pour une fois. Au Portugal, ce n’était que rations gâtées, articulations raides dues au sol froid et tirs ennemis, ce qui est une satanée nuisance.

Il balaya un pétale de fleur tombé sur sa manche et fit semblant de ne pas s'en soucier, mais Stratford s'en rendit compte.

Le commandant lui adressa un regard en coin, l’ombre d’un sourire de sympathie aux lèvres.

— Vous vendriez votre charge sans hésitation, n’est-ce pas ?

— Je ne vois pas pourquoi vous ne le faites pas. Worthing, ici présent, l’a fait, s’offusqua Braxsen en indiquant Stratford d’un mouvement de tête. Vous n’êtes pas dans une situation précaire et il y a d’autres moyens de servir son pays que de partir au combat.

Fitz tapota l’épaule de Braxsen.

— Mais quelqu’un doit bien se battre et je suis un soldat de carrière, alors qui mieux que moi ? Laissez-moi délivrer ceci à la personne qui l’attend et vous pourrez m’accompagner jusqu’à la résidence du colonel Ingram.

Mr. Braxsen lui adressa un sourire rusé.

— Y allez-vous pour une affaire de renseignements militaires ou pour voir sa séduisante sœur ?

— Qu’est-ce qui vous fait penser que je raconterais aux gens mes affaires personnelles ? rétorqua Fitz avec bonhomie. Je serai de retour dans dix minutes, si vous voulez bien attendre.

Une fois qu’il fut parti, Stratford tapa le sol de sa canne.

— Que ferez-vous si vous quittez le service dans l’armée ? Manifestement, cela finira par arriver puisque votre cœur n’y est pas. Avez-vous quelque chose sur lequel vous rabattre ?

Braxsen rencontra brièvement les yeux de Stratford.

— J’ai quelques revenus du domaine de ma mère, même si mon père en a perdu la majeure partie. Peut-être vais-je attendre une débutante fortunée.

Stratford haussa les épaules.

— Vous pourriez, je suppose. Pour ma part, je ne supporte pas d'être indolent. Si le commerce ne vous convient pas et que vous ne comptez pas entrer dans les ordres…

Il rit quand Mr. Braxsen frémit.

— Vous pourriez essayer la politique. Vous connaissez suffisamment de monde.

Mr. Braxsen le considéra d'un air songeur.

— Je vais y réfléchir. Si Ingram ou vous me soutenez, peut-être vais-je tenter ma chance.

— Rencontrons-nous d'abord pour voir si nous sommes en accord sur les enjeux. Mais pourquoi pas, répondit Stratford.

Quand Fitz revint, Stratford les laissa à leur visite. Bien qu'il soit tenté de visiter le salon des Ingram dans l'espoir d'avoir une conversation avec Miss Daventry, il avait un rendez-vous avec son avocat qui ne pouvait pas attendre.

Fitz héla un fiacre et monta dedans, riant des récriminations de Braxsen sur leur moyen de transport. Il continua à se plaindre jusqu'à ce qu'ils arrivent à Grosvenor Square, mais d'une façon si comique que Fitz ne put être vexé. Lord Ingram était sorti, mais les dames allaient les recevoir. Pour une fois, Miss Ingram n'était pas entourée de prétendants, mais était assise près de Miss Daventry, brodant avec plus de détermination que d'habilité. Elle posa de côté son ouvrage avec soulagement.

— Je suis extrêmement heureuse de vous voir tous les deux. Eleanor, ne t'avais-je pas dit que le commandant Fitzwilliam et Mr. Braxsen sont nos amis les plus loyaux et ne nous laisseraient pas tomber aujourd'hui ?

— Vous êtes à l'évidence une distraction bienvenue, dit Miss Daventry. Lydia a insisté pour rester ici, elle dit que je l'ai épuisée avec tout ce que je désire visiter à Londres. Cependant, j'ose dire que c'est seulement la description de ces endroits qui l'a fatiguée, puisque je n'ai pas encore réussi à la convaincre de m'accompagner, ajouta-t-elle en haussant les sourcils.

Miss Daventry déplaça son regard.

— Monsieur Braxsen, j'ai cru comprendre que vous êtes de Londres, alors les curiosités de la ville ne doivent plus vous enchanter. Mais, Commandant Fitzwilliam, n'êtes-vous pas tenté de profiter de chaque instant disponible pour visiter ces lieux que vous ne trouverez nulle part ailleurs ?

Fitz leva les sourcils en signe de surprise.

— Je crains de vous décevoir, Miss Daventry. Visiter Londres ne fait pas partie de mes objectifs, excepté les lieux où je dois me rendre pour mener mes affaires.

Se tournant vers leur hôtesse, il dit :

— Miss Ingram, si vous ne parcourez pas Londres, à quoi occupez-vous vos journées ? À moins que vous ne les passiez à vous reposer des bals de la veille ?

Il partagea un regard complice avec Miss Daventry, implorant son indulgence. Bien qu'elle lui ait raconté ce que Lydia faisait de son temps, il était un homme déterminé à accomplir sa mission.

Lydia fit la moue à l'insinuation qu'elle était indolente.

— Eh bien, commandant, contrairement à ce que laisse entendre Eleanor… déclara-t-elle en jetant un coup d'œil à son amie. Je n'aime pas être oisive. Et je n'aime pas la broderie, expliqua-t-elle en glissant l'ouvrage hors de sa vue. J'aime monter à cheval et j'aime danser. Je ne suis pas excessivement fatiguée après les soirées, bien que je prenne mon chocolat du matin plus tard que lorsque nous suivons les horaires de la campagne. Sinon, j'apprécie de longues escapades et l'idée de m'asseoir dans une calèche pour flâner d'une exposition ennuyeuse à une autre ne me tente pas.

— Cela ne semble pas tentant en effet. Peut-être…

L'entrée du majordome, annonçant l'arrivée inopportune de Mr. Amesbury interrompit la proposition de Fitz. En matière de salutation, Miss Ingram interrogea Mr. Amesbury sur son absence à la soirée de jeux de cartes de la veille, mais Miss Daventry inclina seulement la tête. Fitz remarqua son léger froncement de sourcil alors qu'elle regardait par la fenêtre.

— Cela devient presque une réunion de famille, n'est-ce pas ? Il est bon de vous revoir, Braxsen, salua Amesbury incluant Fitz dans son signe de la tête. Quel plaisir de toujours se rencontrer ici ! ajouta-t-il d'un ton de voix qui pouvait dire tout le contraire.

Mr. Braxsen et Fitz échangèrent un regard amusé tandis que Amesbury s'inclinait sur la main de Lydia, puis sur celle d'Eleanor, retenant ses doigts gantés plus longtemps qu'il n'était nécessaire. *Voilà donc la raison*, pensa le commandant.

— Le commandant Fitzwilliam vient voir mon frère, j'en suis certaine. Ce sont des amis de l'armée.

Lydia adressa un regard espiègle à Mr. Braxsen.

— Mr. Braxsen n'a pas une telle excuse. Je pense qu'il se trouve ici simplement parce qu'il apprécie notre compagnie.

— Je suis ici parce que vous êtes toujours invitée aux meilleures réceptions de la saison. J'apprends leur existence ici et, si je ne suis pas invité, je fais le siège de l'hôtesse pour que ce soit le cas.

— Et cela car, bien entendu, vous êtes prêt à vous installer et souhaitez trouver la plus convoitée des jeunes demoiselles, le taquina Lydia en le regardant du coin de l'œil.

Mr. Braxsen jeta les bras en l'air.

— Je ne peux rien vous cacher, belle demoiselle. Si je veux garder espoir de vendre ma charge, je dois constamment être à la recherche de la femme dont le charme m'asservira.

Amesbury le regarda et Miss Daventry, l'un après l'autre.

— Mon conseil pour vous, Braxsen, est d'adopter un état d'esprit plus pragmatique. Le charme ne garde pas les coffres pleins. La voix du commandant se fit tranchante. Je pense que vous avez oublié en quelle compagnie vous vous trouvez, monsieur.

Avant que Mr. Amesbury ne puisse rétorquer par une réplique acerbe, le commandant changea d'approche.

— Miss Ingram, en parlant de longues escapades, vous m'aviez promis de venir monter avec moi, mais je n'ai pas encore eu ce plaisir. Je dois quitter Londres pendant une semaine pour des affaires officielles, mais, dès mon retour, j'espère que vous me ferez l'honneur de vous joindre à moi pour une excursion. Disons vendredi matin de la semaine d'après — vous deux, en réalité. Mr. Braxsen a également promis de se joindre à nous.

Ce mensonge fut rencontré par un haussement de sourcils, mais Mr. Braxsen répondit fidèlement.

— En effet, j'ai promis. J'espère que vous pourrez venir toutes les deux.

— Nous en serions enchantées, leur dit Lydia.

Mr. Amesbury jeta un regard noir à son chapeau reposant sur ses genoux, poussant Mr. Braxsen et Fitz à resserrer les rangs.

ELEANOR APPRÉCIAIT le silence du salon. De faibles rayons de soleil illuminaient le tapis en soie au milieu de la pièce et elle regarda les fleurs de

cerisier danser sur les branches derrière la fenêtre. Elle soupira de contentement. Peut-être ne faisait-elle que suivre le mouvement de la saison londonienne plutôt qu'être plongée en sa gaieté et peut-être n'était-elle pas à la hauteur des attentes de Lady Ingram sur ce que devait être une jeune femme attrayante, mais, pendant quelques courts mois, elle pouvait oublier son futur incertain et prétendre que sa plus grande inquiétude se résumait à ce qu'elle allait porter pour la soirée.

La cloche sonna et Eleanor s'assit silencieusement, s'attendant à ce que Hartsmith éconduise le visiteur, Lydia n'ayant pas encore fait son apparition. À sa grande surprise, la porte s'ouvrit et elle aperçut Mr. Amesbury sur les talons du majordome.

— Miss Daventry, veuillez m'excuser.

Hartsmith semblait peiné alors qu'il jetait un coup d'œil au visiteur.

— Je ne savais pas que quelqu'un se trouvait dans cette pièce. Miss Ingram est allée à l'étage pour chercher son châle et m'a ordonné d'installer les visiteurs, quels qu'ils soient, dans le salon jusqu'à son arrivée.

Eleanor se leva.

— Tout va bien. Je m'attends à ce que Miss Ingram se montre d'un instant à l'autre. Voulez-vous prendre place ? Hartsmith, je vous prie de dire à Lydia que Mr. Amesbury est arrivé.

Quand le majordome eut refermé la porte derrière lui, elle prit un siège.

— Monsieur Amesbury, j'espère que vous avez eu un plaisant…

— Miss Daventry, commença-t-il, s'octroyant un siège si près du sien que sa jambe toucha la sienne. Veuillez écouter ce que j'ai à vous dire. Je n'ai pas beaucoup de temps avant l'arrivée de Miss Ingram et il y a quelque chose que je voudrais vous dire depuis un moment, mais, sapristi, je ne pouvais vous avoir même une minute seule avec moi.

Les yeux d'Eleanor s'agrandirent en signe d'alarme.

— Je vous assure qu'il n'y a aucun besoin de…

Il poursuivit comme si elle n'avait pas parlé.

— Comme vous avez pu le constater, lorsque j'ai fait votre connaissance, je considérais que votre ascendance était inacceptable. Premièrement, votre père est mort enseveli sous les dettes, avec seulement sa chemise sur le dos. Il était un homme peu scrupuleux, même si des funérailles militaires lui ont été accordées. Ensuite, votre mère s'est enfuie avec un Français. Qui sait si le fait ne s'est pas produit alors qu'elle n'était

pas encore veuve. Même si nous ne prenions pas en compte votre famille, ce n’est pas comme si vous aviez un joli visage au point de tenter un homme à faire une mésalliance. Dieu merci pour cela, car je ne peux pas penser à quelque chose de plus intolérable. L’on se doit de faire ces choses après de grandes délibérations.

Sur ce point, nous sommes en parfait accord, monsieur, fulmina Eleanor, les yeux clignant dangereusement.

Les bruits de pas de Lydia commençaient à se faire entendre depuis le salon, mais elle parlait avec une des domestiques et Amesbury s’élança de plus belle.

— Mais vous avez hérité de cette parcelle de terre qui est justement ce dont mon domaine a besoin pour doubler son rendement. Ce ruisseau… Ce n’est pas simplement le revenu de la propriété qui lui donne sa valeur. Vous serez heureuse d’apprendre que le ruisseau peut être détourné pour irriguer un petit morceau de terre qui jusqu’ici ne produisait pas suffisamment pour être rentable. Avec ce ruisseau, mes champs seront remplis de cultures et je pourrai convertir la terre proche de la propriété en terrain d’entraînement pour mes chevaux.

Mr. Amesbury avait une lueur dans l'œil en contemplant cette délicieuse vision et Eleanor ouvrit la bouche pour abréger ses effusions. Il avait dû entrapercevoir la nécessité d’en venir rapidement au fait parce qu’il ne lui donna pas la moindre chance de parler.

— Passer plusieurs saisons à Londres ne vous apportera rien. Vous serez une vieille fille avant de vous en rendre compte et bien chanceuse si vous obtenez la moindre offre. Je n’aime pas me précipiter comme cela, mais Miss Ingram pourrait arriver sous peu et je ne souhaite pas rester plus longtemps à Londres. J’ai l’intention de régler cette affaire afin de retourner dans mon domaine. Je vous propose de m’épouser. Vous aurez une demeure confortable et mon nom est suffisamment estimé pour vous protéger de tout l’embarras que l’histoire de votre famille pourrait soulever. Cependant, je n’ai pas l’intention de passer beaucoup de temps à Londres. En conséquence, vous n’avez pas besoin de vous inquiéter à ce propos.

Humiliée et enragée, Eleanor lui répondit sans attendre.

— Monsieur Amesbury, je vous remercie pour votre proposition, mais il m’est impossible de l’accepter. Je vous souhaite de trouver le bonheur dans le futur.

— Impossible d’accepter ? Mais, c’est de la folie, affirma Mr. Amesbury prenant les mains d’Eleanor dans les siennes. Vous ne comptez certainement pas refuser.

Eleanor retira ses mains d’un mouvement sec.

— Je suis désolée. Je le dois. Je souhaite que vous n’abordiez plus ce sujet qui serait forcément douloureux pour nous deux.

Ses joues la brûlaient et elle désirait ardemment l’arrivée de Lydia.

— Mais vous n’avez aucun autre engagement. Pourquoi ne souhaiteriez-vous pas vous soustraire à l’humiliation de faire tapisserie ? Soyez raisonnable.

Eleanor se tourna vers lui en colère.

— Pensez-vous pouvoir gagner ma main en m’insultant de la sorte ? Je préférerais « faire tapisserie », selon vos dires, plutôt que d’être sous le joug d’un homme qui ne me tient en si petite estime.

Ne se décourageant pas, Mr. Amesbury lui dit :

— Vous changerez d’avis avant de devenir plus âgée, déclara-t-il en se levant. Écoutez, jeune donzelle, je suis une personne de nature généreuse et je vais vous accorder plus de temps pour reconsidérer votre réponse, qui, sans aucun doute, changera après réflexion.

Lydia était presque à la porte et Eleanor se trouvait pratiquement à court de mots. Mais il ne devait subsister aucune place au doute pouvant permettre à Mr. Amesbury de tenter une autre approche. Dans un éclair d’inspiration, elle réduit au silence l’ardeur de son prétendant avec un mensonge.

— Monsieur Amesbury, je ne pourrai jamais me marier avec vous. Mon cœur est engagé ailleurs.

La bouche de Mr. Amesbury s’ouvrit en grand au moment même où la poignée de la porte pivotait.

OceanofPDF.com

Chapitre Dix-sept

Quand Lydia entra dans la pièce, elle se figea face à la scène de grande confusion. Mr. Amesbury se tenait debout, son expression orageuse illuminée par un visage rouge comme une tomate, et Eleanor était assise, calme mais également rouge, à sa place habituelle dans le salon.

— Oh ! s'exclama Lydia.

Et, manquant d'inspiration, elle n'offrit rien d'autre pour dissiper la tension.

Tous trois semblaient figés sur place pour ce qui sembla être une éternité avant que Mr. Amesbury n'attrape son chapeau posé sur le siège et ne l'enfonce sur son crâne jusqu'aux sourcils.

— Miss Ingram, je suis venue vous dire *adieu*, ma présence étant requise immédiatement à mon domaine. Je quitte Londres aujourd'hui.

Lydia ouvrit la bouche pour parler, mais ne fut pas capable de prononcer un mot avant qu'il ne parte. Elle alla, d'un pas nonchalant, occuper le siège que le prétendant éconduit venait de quitter. Eleanor, luttant toujours pour conserver son sang-froid, et malgré un sentiment d'indignation, faillit rire à la pensée soudaine : *Mr. Amesbury a réussi l'impossible. Il a presque rendu romantique la demande en mariage de Lord Worthing.*

Bordant sa jupe autour de la chaise, Lydia tourna un regard ferme dans sa direction.

— Eleanor, nous sommes amies. Ne me dis pas que je ne viens pas d'interrompre une scène. Était-ce une déclaration ?

Eleanor secoua la tête et se tourna vers son amie, les yeux suppliants.

— Tu sais que je ne peux rien dire. Il est inconvenant de révéler ce qu'un gentleman a divulgué en toute confidentialité.

— Hum… Je me doutais que tu dirais cela. Oh, tu es la créature la plus discrète et la plus exaspérante que j'ai pu avoir comme amie. Comment puis-je me divertir si tu ne partages rien avec moi ? renifla Lydia, levant le nez en l'air.— A n'importe qui d'autre que toi, répliqua Eleanor. Je pourrais dire que c'est parce que tu vois du divertissement plutôt qu'un motif de compassion. Parce que c'est toi, j'ai appris que tes mots ne reflètent pas toujours ton cœur. Tu rends une situation légère parce que tu t'inquiètes qu'elle ait pu me troubler. ajouta Eleanor en lui souriant chaleureusement. Tu es une amie très chère.

Lydia s'éclaircit la gorge bruyamment.

— Toujours est-t-il que Mr. Amesbury s'est déclaré. Il t'a montré une attention particulière, bien que son cœur n'ait jamais été touché par autre chose que l'argent et les biens. Tu représentes les deux et je suppose, d'après son expression orageuse, qu'il a rencontré un refus. Je suis heureuse, chère Eleanor. L'homme qui te mérite est l'homme qui reconnaîtra toutes tes excellentes qualités et t'aimera pour elles.

Eleanor s'empourpra et regarda par terre.

— Tu es bonne envers moi. Mais tu me regardes à travers les yeux d'une amie. Je t'assure qu'un gentleman ne possède pas de filtres aussi généreux.

— Peut-être pas n'importe quel gentleman, laissa entendre Lydia, mais un homme amoureux…

Eleanor rétorqua :

— Eh bien, Mr. Amesbury n'est certainement pas amoureux. Tu peux me croire. Quand la demande en mariage inclut l'irrigation et le rendement agricole…

Les yeux brillants, elle soutint le regard stupéfait de Lydia jusqu'à ce que toutes les deux s'effondrent de rire.

— De tous les hommes stupides, dit Lydia en essuyant des larmes de rires de ses yeux. Bravo, Eleanor, pour m'avoir parlé sans ambages. Un homme qui abonde en sottises ne mérite pas ta confiance. soupira Lydia en secouant la tête. Oh, ma pauvre amie. Je ne lui montrerais plus jamais de courtoisie.

Riant toujours, Eleanor répliqua :

— J'ose dire qu'il est bien trop bouffi d'orgueil pour remarquer la différence.

STRATFORD FUT le dernier à voir Amesbury avant qu'il ne quitte Londres, mais ce fut par pur hasard. Il avait rendez-vous chez Angelo, la prestigieuse école d'armes, pour essayer de voir si quelqu'un savait comment contrer une botte qu'il avait apprise d'un prisonnier français dans la péninsule. Préoccupé par sa visite, il faillit manquer Amesbury qui, d'une humeur noire, ordonnait l'installation de sa malle sur le cabriolet.

— Amesbury, vous nous quittez alors ?

Stratford tendit la main.

— Elle n'a pas voulu de moi, lui dit Amesbury, ignorant sa main.

Stratford acquiesça, devinant à qui Amesbury faisait référence, mais ne souhaitant pas dire son nom à voix haute devant le palefrenier. *Évidemment qu'elle vous a refusé, nigaud,* pensa-t-il. *Vous n'avez fait aucun effort pour la conquérir*. Puis, se demandant si Amesbury avait été plus diligent au cours de leur interaction en privé, il ajouta :

— A-t-elle dit pourquoi ?

— Elle a dit que son cœur était déjà engagé.

Il se tourna vers le valet de pied.

— Posez la valise à l'intérieur du cabriolet et non à l'arrière.

Stratford sentit un grand froid l'envahir. Son cœur est engagé ? *À qui* ? Quel idiot il avait été de penser qu'il était l'objet de son affection, quand il n'avait fait qu'enchaîner les bévues et l'insulter. Ne lui avait-elle pas demandé s'il connaissait bien Lord Carlton quand ils avaient marché ensemble ? Cela ne pouvait être que lui.

Stratford se tenait là, de manière plutôt grotesque, tandis que le valet de pied et le palefrenier finissaient d'équiper la voiture. Sa rêverie fut rompue quand Amesbury se tourna vers lui.

— Je ne suis pas aussi pressé de me faire passer la corde autour du cou. Pas suffisamment pour continuer à dépenser vingt-cinq livres la semaine pour rester à Londres.

À ce stade, Amesbury était déjà monté dans le cabriolet, le fouet à la main.

— Faites-moi parvenir un mot quand vous serez de retour à Worthing.

Avec un hochement de tête, il partit, laissant Stratford finir son chemin et énumérer le nombre de fois où il avait vu Miss Daventry et Lord Carlton ensemble tout en se demandant si son cœur était effectivement pris.

À L'OPÉRA, ce soir-là, Stratford escorta sa tante et ses sœurs à leurs sièges dans la rangée centrale. Il chercha la loge des Ingram pour voir qui était présent. *Seulement pour pouvoir inviter Ingram chez Boodle demain soir*, se dit-il à lui-même.

Miss Daventry était assise au centre de la loge, ses yeux scintillant dans la lumière des bougies qui émanait des chandeliers. Elle arborait des boucles anglaises, brossées sur le côté et attachées avec des épingles parées de bijoux, ce qui adoucissait son menton pointu. Ses délicates clavicules étaient exposées entre de minuscules manches bouffantes, flanquant le corsage qui recouvrait sa généreuse poitrine. Lydia et elle riaient et, bien que Stratford eût depuis longtemps abandonné sa première impression de créature insipide, il ne l'avait jamais vu arborer une expression aussi joyeuse. Il aurait souhaité qu'elle se comporte de cette façon en réaction à quelque chose qu'il lui aurait dit.

Quand son regard rencontra le sien, un sourire toujours aux lèvres, elle haussa un sourcil et son cœur palpita bruyamment dans sa poitrine. *Je vais devoir aller saluer Frederick et Lydia*, pensa-t-il. *Ils s'y attendent*.

Miss Daventry ne se retourna pas vers lui de tout le premier acte et il fut vaguement conscient de l'aria de Madame Catalani. Au premier entracte, Stratford se tourna vers ses sœurs et sa tante.

— Voulez-vous rendre visite à la loge d'Ingram avant de prendre un rafraîchissement ?

— Certainement.

Phoebe se leva en secouant sa jupe.

— Où est notre nouveau voisin, Mr. Amesbury ? interrogea Anna en passant. Je crains qu'il ne soit pas là ce soir. Je ne l'ai pas vu, même si je ne sais pas où est sa loge.

Ayant laissé leur tante en compagnie de Mrs. Wyndham, Stratford répondit à Anna tandis qu'ils arrivaient dans le corridor.

— Mr. Amesbury est parti pour le Sussex. Je l'ai croisé sur le départ plus tôt aujourd'hui. Mais j'y pense…

Il la regarda avec un air étrange.

— Pourquoi te soucies-tu de voir Mr. Amesbury ?

— Je le trouve fascinant, répliqua Anna avec un regard sardonique que Stratford connaissait bien. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un d'aussi

transparent.

Elle salua une connaissance sur leur chemin et Phoebe partagea un regard amusé avec son frère.

Stratford devança ses sœurs, réfléchissant à l'affirmation d'Amesbury sur le fait que le cœur de Miss Daventry était engagé. Stratford pouvait déplorer la superficialité de Mr. Amesbury, mais il comprenait que la détermination de cet homme à faire un mariage avantageux provenait du fait que son père avait dû se battre pour que son domaine ne tombe pas entre les mains des usuriers. Les habitudes économes d'Amesbury lui avaient été inculquées jeune.

Carlton, par contre, posait une menace si le cœur de miss Daventry était en effet épris. Même Stratford avait du mal à trouver des défauts à cet homme. Il se souvint du rapport dérangeant de Phoebe selon lequel Carlton et Miss Daventry avaient visité le musée ensemble. Ce qui l'ennuyait était que, contrairement à Mr. Amesbury, Lord Carlton possédait une aisance naturelle.

À deux pas de la loge, Stratford croisa le chemin de Judith Broadmore et son arrêt soudain fit que ses sœurs le heurtèrent par derrière.

— Bonsoir, monsieur .

Les cheveux blond pâle de Miss Broadmore et sa robe argentée ajustée formaient un contraste saisissant à l'éclat chaleureux et animé qu'il avait perçu en Miss Daventry.

Dans un lieu si public, il ne pouvait ignorer ses salutations sans nourrir les ragots.

— Bonsoir, Miss Broadmore. Vous vous souvenez de mes sœurs, je suppose. Miss Phoebe et Miss Anna Tunstall.

— Évidemment, déclara Miss Broadmore qui inclina sa tête avec un sourire courtois. Je vois que vous vous êtes épanouies en jeunes femmes. J'espère que vous profitez de votre saison. Je suis certaine que vous avez déjà fait une multitude de conquêtes.

Phoebe sourit poliment en réponse au ton condescendant, mais Anna leva le nez et rétorqua :

— Oh, oui. Il est *infiniment* plus divertissant d'en être à sa seconde saison avec une ribambelle de conquêtes que d'aller de saison en saison pendant une éternité.

Le sourire de Miss Broadmore se figea.

— Monsieur le comte.

Elle se retourna en direction de sa proie.

— Je ne vous ai vu à aucune réception au cours de cette dernière semaine. Serez-vous à l'Almack mercredi soir ?

La tension entre Miss Broadmore et ses sœurs amplifia le désir de Stratford de s'en aller. Il acquiesça brièvement.

— Oui. J'y escorterai mes sœurs.

— Je dois avouer qu'il sera bon de se retrouver en plus haute compagnie, déclara Miss Broadmore jetant un coup d'œil latéral vers la loge des Ingram visible par embrasure de la porte. À l'Almack, nous pouvons être certains de rencontrer la société la plus sélective…ajouta-t-elle en se retournant vers Stratford et lui offrant sa main. Contrairement à ici où tout un chacun peut entrer.

Stratford ignora ce qui semblait être un affront à l'encontre de Miss Daventry. Peut-être Judith suspectait-elle un intérêt de sa part pour Miss Daventry.

— Oui, eh bien… Bonne soirée, lui dit-il.

— A mercredi, roucoula Anna en agitant les doigts.

Elle leva les yeux au ciel aussitôt que Judith fut partie.

Ils rencontrèrent Ingram alors que ce dernier escortait sa mère dans le hall.

— Ah, juste ce qu'il me fallait, dit-il lorsque leur groupe entra dans son champ de vision. Stratford, je compte sur toi pour chaperonner ces deux jeunes ladies pendant que j'escorte ma mère prendre un peu d'air frais. Il n'y a qu'un exemplaire de ma personne et l'on me rappelle constamment que ce n'est pas suffisant.

— Je ne le comprends que trop bien, répliqua Stratford avec un rire jovial. N'oublie pas que j'ai deux sœurs et une tante, et mes chances sont généralement pires que les tiennes.

— Dans ce cas, annonça Ingram en posant sa main sur l'épaule de Stratford. Une année de sacrifice nous attend. Je suppose que cela doit arriver à tout homme. Puissent-elles se marier vite et bien, afin que nous puissions retourner à nos affaires.

Sa voix résonna joyeusement, mais il fut rappelé à l'ordre par le regard de sa mère.

— Non, non, Mère, je ne vais pas continuer dans cette voie grossière. Allons, sortons nous rafraîchir un peu.

Quand Stratford et ses sœurs arrivèrent dans la loge d'Ingram, Lydia se plaça au dernier rang et appela Phoebe et Anna à la rejoindre, s'exclamant sans retenue devant leurs robes. L'une était d'un modeste éclat rosé et l'autre d'un lilas profond.

— N'avez-vous jamais été tentées de vous vêtir pareillement ? Pensez comme vous pourriez berner tout le monde.

— Anna a essayé, répondit Phoebe avec une lueur malicieuse au fond des yeux. Elle ne souhaite rien de moins que s'amuser aux dépens des autres. Cependant, je contrarie ses plans en choisissant des robes qu'elle ne se ferait pas prendre à porter.

— C'est vexant, s'écria Anna. Je connais les styles qui te correspondent et tu refuses de reconnaître mon goût supérieur.

Elle commença à s'éventer.

— As-tu vu Lord Delacroix ? Il est arrivé en ville juste avant nous, mais certains des vieux amis de Stratford assurent qu'ils le connaissaient d'avant et qu'il serait parti dans des circonstances suspectes. Ils ne veulent pas dire lesquelles.

— Non ! s'exclama Lydia, son visage s'éclairant. Ne sais-tu rien de plus ?

Stratford avait écouté le début de la conversation, mais, partiellement face à la peur qu'elles lui demandent de participer et partiellement par désir, il s'adressa à Miss Daventry.

— Êtes-vous aussi fascinée par le chant de Madame Catalani que tout le monde ?

— N'est-ce pas à la mode ? répliqua Miss Daventry. Je crains d'être trop peu sophistiquée pour lui adresser seulement les louanges tempérées que l'on attend de moi. Je suis trop enthousiaste.

— Le devez-vous ? demanda Stratford en souriant. Feindre l'ennui est démodé.

Les yeux fixés sur Miss Daventry, il voulut qu'elle se tourne et le regarde, mais elle demeura le visage tourné droit devant elle. Il se demanda si c'était par timidité ou si elle était en train de penser à Lord Carlton.

— Je suis de bon ton, alors. Bien que par chance.

Miss Daventry lui adressa un sourire avant de se tourner pour observer les flux de personnes s'agitant autour des loges et des corridors. Stratford continua à étudier son profil, appréciant la sensation d'être au repos pendant que l'opéra bourdonnait d'activités.

Sans autre raison que de voir son visage se tourner vers le sien, il lui demanda :

— Quels sont vos plans après la saison londonienne ?

— Oh.

Miss Daventry lui adressa un regard étonné.

— J'ai l'intention de chercher du travail. Néanmoins, je préférerais enseigner dans une école plutôt que d'accepter un poste de gouvernante. Dans une école, je pourrais trouver des filles semblables à moi, orphelines, et je pense que je pourrais leur être d'une grande aide.

Il pouvait l'imaginer parlant à ses jeunes protégées, ses lèvres bougeant tandis qu'elle les guiderait de sa voix douce, mais ferme. Cette image se transforma rapidement en une autre où il embrassait ses lèvres et le choc de la réponse physique qui le traversa le força à regarder droit devant lui. Avant qu'il ne puisse répondre, Lord Carlton apparut à l'entrée de la loge. *Cet homme est toujours là où il n'est pas désiré*.

Confronté à la foule rassemblée dans la loge, Lord Carlton soupira, son regard rivé sur Miss Daventry assise à côté de Stratford.

— Ah, Miss Ingram, je vois que je suis en retard pour obtenir la faveur de converser avec vous. Je suppose qu'il n'est pas surprenant que votre loge soit sans cesse comble.

— Nous allions partir, n'est-il pas, Phoebe ?

Anna se leva et attira l'attention de son frère.

— Stratford, je suis déshydratée. Nous devions aller chercher un rafraîchissement avant le deuxième acte. Au revoir, Lydia. Miss Daventry.

Phoebe se leva à sa suite et tendit les mains pour étreindre celles d'Eleanor.

— Nous nous verrons à l'Almack.

Elle lui offrit un sourire chaleureux et, après un regard pour son frère, elle suivit Anna dans le corridor.

Stratford n'avait pas d'autre choix que de partir, haïssant de ne pas avoir pu finir sa conversation avec Eleanor Daventry et haïssant le sentiment d'avoir perdu du terrain face à Lord Carlton.

Miss Daventry, employée ? Ce n'était sûrement pas la somme de ses ambitions. Elle pouvait viser bien plus haut. Dans l'ordre naturel des choses, il lui aurait fait la cour selon les règles, depuis le début, comme elle le méritait. Évidemment, cela était à présent inimaginable après un commencement aussi fâcheux. Il n'avait trop bu qu'une seule fois. *Une* fois.

Une fois à l’entrée de la loge, Anna se retourna pour lui faire face.
— Oh, Stratford, veux-tu cesser de prendre cet air renfrogné ?

OceanofPDF.com

Chapitre Dix-huit

Les pensées d’Eleanor étaient désordonnées tandis que Lord Carlton prit place à ses côtés. Au lieu de s’occuper de lui, elle revécut sa rencontre avec Lord Worthing. Il l’avait regardée d’une manière étrangement intense pendant un court instant et cela l’avait presque fait penser à du… désir. Mais, ensuite, il avait détourné son regard et elle se demanda si elle ne l’avait pas imaginé.

— Le rôle de Basilio devait être joué par Frangini, mais la doublure est plutôt bonne.

Cela attira l’attention d’Eleanor.

— Oui, j’ai été captivée, révéla-t-elle en se tournant pour offrir à Lord Carlton toute son attention. Êtes-vous ici avec votre sœur ?

— Non, je suis venu avec Miss Saint-Clair et sa famille. Nous sommes assis au milieu de cette rangée, là-bas.

Il indiqua la loge d’où Miss Saint-Clair les observait, avant qu’elle ne détourne le regard. À côté d’elle, dans la loge adjacente, se trouvait un gentleman aux cheveux sombres qui regardait Eleanor de manière étrange et continua à le faire, même une fois pris sur le fait. C’était un regard intense et interrogateur, qui lui donna la chair de poule.

— Lord Carlton…

Eleanor hésita, craignant d’attirer plus d’attention sur elle.

Comme elle ne continua pas, il l’incita :

— Qu’y a-t-il ?

— Pourriez-vous jeter un coup d’œil au gentleman assis dans la loge à la droite de Miss Saint-Clair, s’il s’agit bien de Miss Saint-Clair, la femme vêtue en jaune, et me dire de qui il s’agit. Je vous prie…

Elle arrêta Lord Carlton de la main.

— Ne le laissez pas savoir que vous le regardez.

Lord Carlton obéit en tournant son visage vers la scène, avant de balayer d'un regard l'audience dans son ensemble, faisant une pause sur le gentleman en question.

— Je crains ne pas avoir été des plus subtiles. Mais c'est *le vicomte* Delacroix. Il est reçu partout en société, même à l'Almack, à ce qu'on m'a dit, bien que nos chemins ne se soient jamais croisés. Sa famille est arrivée pendant la Terreur.

Eleanor se mordilla la lèvre tandis qu'elle digérait cette information et Lord Carlton se pencha vers elle.

— Puis-je demander pourquoi ? Dois-je me sentir menacé ?

Eleanor lui retourna un regard légèrement exaspéré.

— Monsieur, je vous en prie, ne vous jouez pas de moi.

Elle risqua un nouveau regard en direction de la loge et vit que Lord Delacroix la fixait toujours du regard. Il leva la main légèrement comme pour faire un signe, mais elle évita son regard avant qu'il ne le puisse.

— C'est seulement qu'il semble me fixer du regard et que nous n'avons pas été présentés.

— Il a dû entendre chanter vos louanges, Miss Daventry. Je ne vois pas d'autres raisons.

Le carillon résonna, signalant le lever de rideau. Lord Carlton se leva à demi, avant de se rasseoir et de lui murmurer :

— Cependant, il ne l'a pas entendu de ma bouche. Je répugne à dévoiler aux Babyloniens tous les trésors du temple.

Il se leva à nouveau et s'inclina sur sa main.

— Bonne soirée, Miss Daventry. Miss Ingram, votre humble serviteur.

Se tournant vers l'ami qui l'avait suivi dans la loge, il ajouta :

— Bower, y allons-nous ?

Aussitôt qu'ils furent partis, Frederick Ingram apparut et regarda autour de lui.

— Mère n'est pas encore de retour ? Elle doit s'attendre à ce que je la raccompagne.

Il fit volte-face et revint quelques minutes plus tard, accompagné de sa mère à l'instant où l'agitation de l'assistance redescendait à un bourdonnement silencieux. Le rideau s'ouvrit.

Le reste de l’opéra fut perdu pour Eleanor, trop occupée à réfléchir au drame qui se jouait dans sa propre vie. L’intérêt de Lord Carlton était trop marqué pour son confort. Ce n’était pas comme si quelque chose n’allait pas avec lui. Au contraire, de ce qu’elle avait pu en voir, il semblait sincèrement attaché à sa sœur et à sa mère. Il s’était montré à son avantage au musée avec les jeunes cousins de Phoebe. Plutôt bel homme — non que cela soit important. Aussi illogique que cela puisse être, son hésitation n’était basée que sur ses sentiments et le fait qu’il ne semblait pas déclencher des sentiments très remarquables en elle.

Quant à Lord Worthing, son intérêt semblait plus amical qu’amoureux et, en conséquence, elle avait tort d’y attacher de l’importance. C’était simplement que… Elle se sentait captivante quand il était près d’elle. L’espace d’un instant, elle s’autorisa à se souvenir de la sensation de son bras touchant le sien, de ses yeux cajoleurs et de la lueur dans son regard. Et lorsque Madame Catalani chanta son célèbre aria, le cœur d’Eleanor s’envola avec les notes.

LE LENDEMAIN À HOOKHAM, Eleanor parcourut les nouveaux titres, sourde aux supplications de Lydia de faire son choix et d’en finir avec cette échoppe. Elle avait déjà choisi le roman d’Ann Radcliffe, qu’elle n’avait pas eu le temps de finir au domaine de Worthing, et cherchait à présent un second livre. La bibliothèque des Ingram était vieille de plusieurs siècles et semblait ne contenir que de la prose latine et d’anciens manuels agricoles. Elle ne gâcherait pas cette opportunité de choisir un livre parmi une plus vaste sélection.

— J’ai besoin d’un nouveau bonnet avec une garniture coquelicot. Et je te rappelle que tu en as besoin d’un blanc. Nous n'avons que très peu de temps avant de devoir rentrer…

— Vas-y alors, dit Eleanor en attrapant un des livres et en tournant ses pages.

Ah, celui-ci contient plein de dialogues. Il est assurément bien.

Lydia la scruta, puis, vérifiant les alentours de l’allée déserte où elles se trouvaient, lança son attaque.

— Stratford est venu voir Ingram ce matin pendant que tu te promenais dehors et il a dit que tu souhaitais être gouvernante. Eleanor, d’où sort cette

absurdité ?

Eleanor leva les yeux, surprise.

— Je t’ai dit que je ne me marierai pas à moins d’éprouver un véritable attachement. Pourquoi cela devrait-il te surprendre ?

Lydia se pencha pour croiser le regard d’Eleanor.

— Je suis surprise car tu sembles considérer une telle chose comme hors de ta portée. Tu as de nombreux galants.

— Je n’en ai besoin que d’un, Lydia.

Deux femmes entrèrent dans l’allée, bavardant des mérites de la dentelle de Bruxelles, et Eleanor fit un pas de côté pour les laisser passer.

— Tu en auras seulement un dans ce cas, rétorqua Lydia. Tu as le choix. Pourquoi devrais-tu envisager de devenir employée ?

— Je dois prendre ma vie en main selon mes propres conditions, lui dit Eleanor. Si je ne trouve pas quelqu’un qui me convient cette saison, je pourrais me rabattre sur un emploi jusqu’à ce que je trouve quelqu’un d’approprié.

Lydia secoua la tête avec une telle résolution qu’Eleanor en fut surprise.

— Non. Tu ne feras que t’éloigner de Londres où se trouvent de telles opportunités. Et, même si tu trouves une place à Londres, ta situation deviendra si distante de la bonne société qu’il te sera impossible d’y retourner. Ne fais pas cela, Eleanor.

Eleanor rencontra le regard de Lydia. Elle ne dirait rien pour essayer de la dissuader, mais Lydia n’avait pas d’inquiétude financière. Pour l’amour du ciel, qu’imaginait-elle qu’Eleanor ferait en attendant cette offre de mariage insaisissable ? Le découragement menaçait d’étouffer Eleanor comme une couverture humide, mais elle refusa d’y céder.

— J’y réfléchirai, dit-elle pour clore la discussion.

Lydia la serra dans ses bras.

— Fais-le. Je vais aller en face chez la modiste. Je n'en ai que pour quelques instants. Souhaites-tu m’attendre ici ?

Eleanor savait qu’une Lydia à la recherche d’un nouveau couvre-chef ne serait pas satisfaite avant d’en avoir vu au moins une vingtaine.

— Vas-y. Je serai très bien ici.

Après que Lydia eut quitté la bibliothèque, Eleanor poursuivit sa lecture, en se demandant si Lord Worthing se souviendrait de lui demander une danse à l’Almack comme il l’avait promis. Il ne semblait pas le type

d’homme à oublier. Elle se somma d’étouffer tout espoir concernant Lord Worthing jusqu’à ce qu’il lui ait donné des raisons d’espérer.

Ah. *The Absentee* — un livre qui venait seulement de paraître. Faisant courir ses doigts sur la reliure en cuir bleu, elle décida d’emprunter la seule copie restante de la bibliothèque pendant qu’elle en avait l’occasion.

Le prenant avec elle, Eleanor trouva un siège et ouvrit, non le roman de Radcliffe qu’elle devait terminer, mais le nouveau de Mrs. Edgeworth. Elle tourna la première page et laissa l’agitation de la bibliothèque s’estomper tandis qu’elle lisait les premières pages, puis les deux premiers chapitres.

— Miss Daventry.

Eleanor fut arrachée de l’histoire profondément captivante et leva les yeux jusqu’à ce que le visage poupon de Mr. Weatherby apparaisse dans son champ de vision.

— Miss Daventry, c’est un plaisir de vous rencontrer. La première fois que cela arrive en dehors d’une salle de bal. Vous choisissez un livre, n’est-ce pas ?

Il semblait s’essayer à de nouvelles personnalités, le jeune homme nerveux et prompt à se confier ayant disparu. À sa place se trouvait un dandy vêtu de façon criarde et affectant l’indifférence.

— Toutes les jeunes filles-aiment-elles lire ? lui demanda-t-il.

— Pas toutes les ladies, répondit Eleanor avec un sourire en pensant à Lydia.

Elle se leva pour le saluer.

— Mais celle-ci, au moins, aime lire. Vous le devez aussi, si vous êtes ici.

La main de Mr. Weatherby vola jusqu’à sa poitrine.

— Je ne peux pas vous mentir, Miss Daventry. Je ne suis pas un rat de bibliothèque. Seulement, mon ami vous a vu à travers la vitrine et désirait être présenté. Connaissez-vous Lord Delacroix ?

Avant qu’elle ne puisse exprimer sa surprise, le gentleman de l’opéra, dont les larges traits contrastaient avec ses membres minces, contourna Mr. Weatherby et s’inclina profondément.

— Me permettez-vous de faire les présentations ? continua Mr. Weatherby

— Bien évidemment, murmura-t-elle, évaluant le visage de Lord Delacroix en quête d’indices sur la raison de son désir de faire sa connaissance.

— Miss Daventry, dit le gentleman. Je suis enchanté de vous rencontrer. J'ai tellement entendu parler de vous.

— Vraiment ? demanda-t-elle, pas particulièrement ravie. Je ne suis généralement pas censée susciter grand intérêt.

— Oh, la personne qui a parlé de vous était très intéressée, lui dit-il avec un rictus mystérieux. Très intéressée, en effet.

Il fit une pause pour voir si elle allait le questionner d'avantage, mais, comme elle n'en fit rien, il s'éclaircit la gorge.

— Viendrez-vous au gala de Mrs. Maxwell ?

Eleanor répondit :

— Nous avons reçu des invitations, mais Lady Ingram ne pense pas que cela soit de bon ton puisque nous n'en sommes toutes deux qu'à notre première saison.

Lord Delacroix rebondit sur sa phrase avec un sourire espiègle.

— Comment cela ? Vous semblez si expérimentée, on pourrait difficilement se douter que vous en êtes à votre première.

Eleanor fronça les sourcils, mais Mr. Weatherby vint à son secours en rétorquant :

— Miss Daventry est l'image même de la modestie. Ne me faites pas regretter de vous avoir présentés.

Lord Delacroix fut momentanément réduit au silence avant de dire :

— Ma légèreté m'entraîne trop loin. Veuillez me pardonner. J'ose dire que nous nous rencontrerons de nouveau à l'Almack. À présent que nous avons été correctement présentés, puis-je réclamer une danse avec vous pour ce soir-là ?

Il réalisa une autre courbette élégante pour accompagner sa requête.

Le cœur d'Eleanor sombra à l'idée de converser avec lui pendant toute une danse, mais elle ne savait comment refuser. Avec soulagement, elle vit Lydia entrer dans la bibliothèque et lui faire signe, deux paquets en main.

— Les chapeaux ne sont pas encore prêts, annonça Lydia, mais j'ai trouvé des gants qui iront parfaitement avec ma tenue d'équitation et je les ai obtenus pour une bouchée de pain. J'aurais aimé t'y emmener, mais James nous attend. Es-tu prête ?

À cet instant, elle aperçut Mr. Weatherby et Lord Delacroix se tenant dans l'allée de livres.

— Je suis prête, dit Eleanor en s'avançant vers Lydia.

— Et ma danse ? l'appela Lord Delacroix.

Eleanor fit une pause.

— S’il reste de la place sur mon carnet de bal, lui donna-t-elle comme réponse.

Lydia fit un signe de tête en direction des deux gentlemen et ouvrit la voie vers l’extérieur. Eleanor ne put respirer à nouveau avant d'être assise hors de vue, contre les coussins rembourrés de la voiture de Lydia.

Avant même que la porte soit refermée, Lydia attaqua :

— Bonté divine, as-tu fait la connaissance de Lord Delacroix ? *Qui* vous a présentés ? Si c’était Mr. Weatherby, il n’aurait pas dû le faire. Lord Delacroix n’est pas perçu comme étant de bon ton, tu sais. Il est accepté à l’Almack en raison de ses liens avec la princesse Lieven et, à cause de cela, personne n’ose le contrarier. Mais il jouit d’une réputation de débauché. Aucune mère n’apprécie de le voir danser avec sa fille, même si sa fortune semble intacte, et *cela* malgré son amour pour les jeux de hasard.

Lydia fit une pause pour reprendre son souffle après ce monologue enflammé, mais Eleanor demeura silencieuse.

— Il t’a fait promettre une danse, n’est-ce pas ? continua-t-elle. Il est bel homme.

Eleanor leva les yeux, alarmée.

— Lydia. Non…

— Comment m’en empêcher ? Tu sais que j’ai un faible pour les hommes du style de Byron, avec des boucles sombres et des yeux bruns fondants.

Lydia sourit malicieusement et, comme Eleanor continuait à l’observer, un reproche au fond des yeux, elle se rétracta finalement avec un rire.

— Mais j’ai grandi à présent. Je me marierai certainement avec un homme respectable, comme le commandant Fitzwilliam.

Eleanor s’adoucit.

— Oh, l’aimes-tu bien ? Il est digne de confiance et… Et bon.

Lydia rétorqua :

— Non, je ne l’aime pas. Il est assez gentil, mais il ne me plaît pas. Ce sera un époux respectable, bien que guindé.

— Le penses-tu vraiment ? demanda Eleanor avec étonnement.

Lydia disait cela maintenant, mais Eleanor avait vu la façon dont elle regardait le commandant Fitzwilliam et était certaine qu’elle n’était pas dénuée d’affection pour lui.

— Ne crois-tu pas qu’il est quelqu’un dont l’attention ne vagabondera jamais, dont la demeure sera toujours bien tenue, dont les enfants n’auront jamais à endurer des épisodes de tempérament désagréable ?

— Oh, si tu l’aimes tant, tu devrais te marier avec lui, riposta Lydia avec aigreur.

Eleanor garda sagement ses pensées pour elle-même.

LE SOIR de la réception à l’Almack, Eleanor reçut un petit bouquet rose de la part de Lord Carlton et Lydia dut choisir entre trois fleurs : une pivoine blanche du commandant Fitzwilliam, un petit bouquet de fleurs jaunes de Lord Carmichael et un rouge d’un nouveau prétendant que Eleanor n’avait pas encore rencontré.

— Oh, je vais devoir porter la pivoine du commandant Fitzwilliam, dit Lydia mécontente. C’est la seule qui soit assortie à ma robe. Comment pouvait-il savoir que je porterais du pourpre ? On pourrait croire qu'il a envoyé des espions pour me suivre chez la modiste.

— Tu aimes les pivoines. Et, tu lui as dit ce que tu porterais lors de sa dernière visite matinale, lui rappela Eleanor d’un ton enjoué. Il n’a pas eu besoin d’espions, seulement d’une bonne capacité d’attention. Comment un homme peut-il écouter une femme parler autant de mode et en retenir les informations essentielles, je ne le sais pas.

Elle ne put s’empêcher de glousser.

— Peut-être est-ce pour cela que Lord Ingram dit qu’il est si prometteur. Il n’est distrait par aucune des feintes que les troupes ennemies mettent sur sa route. Il continue d’assiéger la forteresse.

— Serais-tu en train de me parler en métaphores, Eleanor ?

Lydia se tourna vers elle, les poings sur les hanches.

— Suis-je supposée être la feinte ou la forteresse ?

— Tu es les deux, lui assura Eleanor. Ta feinte est d’ennuyer ton audience avec des sujets tels que les toilettes, ce qui t’assure de ne retenir l’attention que des hommes les plus superficiels. Et ta forteresse est ton cœur et ce qui compte réellement pour toi, si seulement quelqu’un pouvait en briser les murs pour l’atteindre.

Lydia se racla la gorge tout en fronçant les sourcils.

— Voilà une flopée de sottises comme je n’en ai jamais entendu.

OceanofPDF.com

Chapitre Dix-neuf

La première impression que se fit Eleanor sur l'Almack fut celle de la déception. Les salles étaient moins somptueuses que prévu et en piteux état, nota-t-elle quand la dernière bouffée d'air venue de l'extérieur se fut dissipée et qu'elle se retrouva enfermée avec la masse étouffante. Une gorgée de la limonade au sirop d'orgeat que Lord Ingram lui apporta ne fut en rien revigorante et les couples tournoyant sur la piste de danse submergèrent ses sens.

Une lueur d'espoir arriva avec Lord Worthing qui, l'apercevant, s'éloigna de ses sœurs pour s'avancer doucement à travers la salle. Il s'adressa à elle d'un air grave avec un « Miss Daventry » et une courbette, mais ses yeux ne quittèrent pas son visage. Il ne se tourna vers Lydia qu'après avoir reçu un petit coup de coude de cette dernière.

— Eleanor et moi n'avons pas encore notre carnet de bal rempli, Stratford. Vous devez nous solliciter pour une danse.

Lord Worthing leva les yeux au moment où un groupe bruyant de freluquets fit son entrée, provoquant un froncement de sourcils de la part de Lady Castlereagh qui se précipita vers la porte. Il sembla sourd à l'allusion de Lydia, tandis qu'il faisait signe à une connaissance et Lydia, sa requête sitôt oubliée après avoir été faite, s'éloigna pour saluer une amie.

Eleanor, seule avec Lord Worthing, retint sa respiration — *il ne me le demandera pas* — jusqu'à ce qu'il tourne son regard souriant vers elle et qu'elle ressente la pleine force de sa chaleur.

— Miss Daventry, puisque Lydia n'est pas restée pour recevoir mon invitation à danser, voulez-vous venir saluer mes sœurs ? Ma tante a plaidé une indisposition et je suis leur seul chaperon pour la soirée.

Eleanor prit son bras et ils firent doucement le tour de la salle.

— Vos sœurs sont chanceuses de vous avoir. Quand je pense au peu d'intérêt que vous aviez de venir à Londres…

Elle lui sourit avec malice.

— J'aurais pu difficilement y échapper, dit-il avec un petit rire rauque. Je venais seulement de rentrer de la péninsule et j'étais en plein déni à propos de mes devoirs familiaux.

— C'est compréhensible, monsieur.

Eleanor suivit Lord Worthing à travers la foule et exhala un soupir de soulagement quand il la conduisit dans un endroit avec moins de monde.

Il la tira sur le côté et pencha sa tête près d'elle pour lui demander :

— Quelle est votre opinion de l'Almack ?

— Que la plus légère excitation se transformera en une charge certaine et qu'une fois la foule dispersée je devrais pouvoir lentement me détacher du sol.

Lord Worthing rit ouvertement.

— Vous *êtes* plutôt petite, lui fit-il remarquer.

— Il est rare que l'on ne me rappelle pas ce fait, répliqua-t-elle avec modestie, mais les coins de sa bouche se retroussèrent.

— Je veillerai à ce que vous soyez à l'abri, lui dit-il. Laissez-moi m'en occuper.

Eleanor était consciente du bonheur qui bouillonnait en elle et elle fit tout son possible pour le contenir. Il n'avait rien dit de plus que ce que la galanterie exigeait et elle ne voulait rien y lire de spécial. Dans un effort pour garder ses espoirs intacts, elle dirigea la conversation sur lui.

— À présent que vous êtes revenu en Angleterre et que vous vous êtes familiarisé avec le domaine, lui demanda-t-elle, êtes-vous plus à l'aise en tant que comte de Worthing ?

Cependant, il la prit par surprise en s'esclaffant et envoya ses efforts à vau-l'eau en redirigeant la conversation sur elle.

— Souhaitez-vous me demander si je possède de meilleures manières ? Le verdict n'est pas encore établi. Vous et moi sommes à présent en bons termes, mais je ne me souviens pas avoir obtenu votre pardon. Une fois que ce sera fait, j'oserai alors répondre par l'affirmative.

Elle le rejoignit dans son rire, mais, alors qu'il la conduisait vers ses sœurs, elle commença à craindre plus que jamais qu'il ne lui dérobe son cœur.

FRANÇOIS DELACROIX ÉTAIT ARRIVÉ avant Eleanor Daventry et cherchait une opportunité pour s'entretenir avec elle. Il vit Worthing l'escorter en direction de sa famille avant d'aller discuter avec Lady Sefton. Même un idiot comprendrait ce que cela voulait dire et il n'était point idiot. Si Worthing s'apprêtait à présenter Miss Daventry à ces dames, c'était pour que la jeune lady obtienne l'autorisation de valser avec lui. Eh bien ! Delacroix connaissait aussi une patronnesse et peut-être pouvait-il couper l'herbe sous le pied du comte pour la première danse. Il repéra la princesse Lieven et jugea qu'elle ne verrait pas de désagrément s'il demandait à lui parler maintenant.

— *Bonsoir,* Princesse, la salua-t-il en s'inclinant sur sa main.

— Oui, bonsoir. Que puis-je pour vous ?

Ses yeux se rétrécirent tandis qu'elle inspectait la salle.

Ce n'était pas un début prometteur, alors il décida d'aller directement à l'essentiel.

— Princesse, me présenteriez-vous à Miss Daventry qui se tient près de Lord Worthing ? Je souhaite valser avec elle et je n'ose lui en faire la requête avant d'avoir reçu votre permission.

— Delacroix, je ne suis pas contente de vous, riposta la princesse de sa manière brutale.

Elle jeta un sourire cassant à Dunhill, qui dansait une reel écossaise avec un tel enthousiasme qu'il en devenait absurde. Il la saluait sur la touche, inconscient du spectacle qu'il donnait.

Lord Delacroix savait que cela lui en coûtait de devoir accepter son admission à l'Almack simplement parce qu'il était apprécié des autres femmes et cela lui donna une satisfaction perverse de voir que tout ne se déroulait pas comme elle l'entendait.

— Princesse, *mais qu'ai-je fait ?* l'implora-t-il. Qu'ai-je fait pour vous déplaire ? Vous savez que votre opinion me tient à cœur.

Elle tourna une épaule osseuse vers lui.

— Des ragots se sont propagés sur votre *déroute* dans un établissement de jeux malfamé mercredi soir et cela incluait également des rumeurs de tricherie. Je ne vous ai pas introduit en société pour ce genre de choses.

Il lui retourna un regard suppliant.

— Princesse, en toute franchise, j'ai manqué de chance dernièrement de la pire des façons, se plaignit-il en tirant sur ses gants. Mais si tricherie il y avait eu, cela aurait été démontré. Toutes les charges ont été abandonnées et je suis encore solvable. Je suis toujours… *honorable*.

— C'est une mauvaise manie que d'être dépendant des jeux de hasard. Les gens prennent exemple sur nous pour dicter les principes du monde. Je risque de regretter de vous avoir élevé au sein de la haute société.

La princesse Lieven leva son menton et ses yeux le mirent au défi.

— Je ne vous déshonorerai pas, je le promets.

Delacroix observa sa contenance rigide et décida de tenter sa chance.

— Allez-vous me présenter à Miss Daventry ?

— Je ne connais pas de Miss Daventry et ne lui ai pas offert de bon d'invitation. Bonne soirée, monsieur.

Lord Carlton avait aussi remarqué Worthing se promener avec Miss Daventry, ainsi que son arrêt auprès de Lady Sefton. Il vit une opportunité avec Lady Jersey, qui venait de souhaiter bonsoir au président de la Chambre.

— Bonsoir, Lady Jersey, lui dit-il en s'inclinant. Recueillez-vous la sagesse cette fois ou la transmettez-vous ?

Lady Jersey lui offrit un sourire indulgent et une réponse évasive.

— Lord Carlton, vous êtes né pour être politicien, si toutefois un homme peut l'être. Dois-je vous prendre sous mon aile ?

— Très certainement. Avec vous pour me défendre, je suis certain de réussir, lui répondit Carlton gaiement.

Mais Lady Jersey lui adressa un regard calculateur.

— Vous êtes un peu jeune pour la politique, mais il y en a eu d'autres qui ont débuté au même âge. Certains plus jeunes. Cela ne plaît-il pas à votre mère ? Ni la guerre ? Ni la politique ?

Son ton était juste assez moqueur pour taquiner Lady Carlton sans pour autant l'insulter.

— Elle n'aime ni l'une ni l'autre, soupira Carlton en regardant les couples tourbillonner devant lui. Mais, évidemment, je choisirai mon propre chemin lorsque la voie sera libre.

Il jeta un coup d'œil à Miss Daventry, qui parlait à présent avec les sœurs de Lord Worthing, et il vit que Worthing n'était plus avec elles.

— Évidemment que vous le ferez, jeune homme.

Lady Jersey accepta un verre de limonade d'un plateau qui passait.

— Je crois que vous feriez bien de vous marier jeune avant de vous embarquer en politique. Ce ne sont pas tous les hommes qui sont prêts à choisir une épouse aussi jeune, mais vous êtes né pour exercer des responsabilités. Et vous étiez ainsi avant même de cesser de porter des culottes courtes. Votre femme doit être assez gracieuse pour évoluer dans les plus hauts cercles et assez intelligente pour les guider.

Elle suivit son regard et ses yeux se rétrécirent avec sagacité alors qu'elle les posait sur le groupe et se fixait sur Miss Daventry.

— Et qui est cette femme que vous avez choisie ? Je suppose qu'elle est la raison pour laquelle vous êtes venu me parler ce soir.

— Elle s'appelle Miss Daventry, une héritière aux revenus modérés et qui possède grâce et intelligence, lui dit-il, les yeux brillants.

— Ah. La pupille de Lord Worthing.

Carlton lui jeta un regard surpris, mais Lady Jersey poursuivit :

— Je suppose que votre cour est sérieuse. Sa fortune n'est pas à mépriser, mais, bien entendu, vous n'en avez pas besoin. Elle ne possède pas la beauté de certaines des autres débutantes, pourtant vous l'avez choisie entre toutes.

— N'est-elle pas considérée comme une beauté ? Je ne l'avais pas remarqué, affirma-t-il en regardant en direction des musiciens qui entamaient une valse. J'avais pour espoir que vous me rendiez service et me présenteriez à elle afin que je puisse réclamer sa main pour cette danse.

Lady Jersey ouvrit son éventail.

— En politique, il y a un temps pour faire des discours passionnés et un autre pour s'activer derrière la scène si vous souhaitez que votre mission soit couronnée de succès. C'est quelque chose que vous aurez à apprendre. Je pense que vous arrivez trop tard.

Elle fit signe de son éventail en direction de Lady Sefton qui parlait avec Miss Daventry, puis posa la main de la jeune fille sur le bras de Lord Worthing avec un sourire bienveillant. Carlton serra les dents tandis que Lord Worthing conduisait Miss Daventry sur la piste de danse.

INGRAM ÉTAIT PLONGÉ dans ses pensées depuis son arrivée à l'Almack. Il devait rencontrer pour la première fois le cavalier de Le Marchant dans une semaine et il devait encore trier les renseignements à envoyer. Cela pourrait être judicieux de faire des duplicatas, mais cela représentait une charge de

travail énorme qu'il ne pouvait déléguer à personne. Une voix bruyante près de son oreille le tira de sa contemplation et il devint conscient de son entourage.

Remarquant que Anna Tunstall ne dansait pas, il l'approcha.

— Anna, me feriez-vous l'honneur de cette valse ?

— Pourquoi pas ? Il serait injuste que Miss Daventry soit la seule d'entre nous à danser la toute première valse de la soirée. Elle est ici sur invitation spéciale seulement parce qu'elle connaît votre famille. Ce n'est pas comme si elle était un membre de la bonne société depuis longtemps.

— Vous ne l'appréciez pas ?

Ingram posa son bras autour de la taille d'Anna, mais fronça les sourcils en réponse à ses mots.

— J'aurais pensé que vous éprouveriez de la compassion pour elle. Elle n'a pas de protecteurs.

— Excepté vous, corrigea Anna. Ce n'est pas contre elle, en soi. Je n'apprécie pas qu'elle nous ait été imposée par le vieux comte. Et qu'elle ait hérité d'une partie du domaine qui finira de façon inopportune dans les mains d'un inconnu. À moins-que son futur époux ne soit Mr. Amesbury. Mais je ne le lui souhaite pas.

— Moi non plus.

Ingram lui adressa un sourire vague tandis qu'il la conduisait autour de la salle, l'esprit ailleurs.

Ils avaient tourbillonné dans la salle deux fois sans converser et il se rendit compte de son écart de conduite quand Anna lui sourit et leva les yeux vers les siens, avec un éclat de pure malice.

— Eh bien, Ingram. Avez-vous des histoires de liaisons scandaleuses à partager avec moi ou dois-je vous régaler de ce que je sais ? Gilly s'est enfin débarrassée de son oiseau de paradis et elle lui a demandé une somme qui va assurément le mettre sur la paille…

— Anna !

Les pas d'Ingram vacillèrent.

— Ce discours n'est pas convenable. Je vous remercierai de ne pas entretenir ce type de conversation avec ma sœur.

Anna leva un sourcil hautain, mais ses yeux étaient joyeux.

— Comme vous le voudrez, monsieur.

Elle suivit deux de ses pas.

— Mais je tiens ces nouvelles de sa bouche à elle. ajouta-t-elle

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt

Lord Worthing conduisit Eleanor au milieu de la salle et elle se positionna face à lui, consciente de sa présence assurée tandis qu'il courbait sa tête vers elle. La pression de sa main sur son dos était légère et tous ses nerfs fourmillaient face à sa proximité. Les premiers accords se firent entendre. Elle savait comment valser — l'ayant appris à l'école —, mais ceci n'était en rien comparable avec le fait de valser avec le professeur à la taille épaisse qui sentait la saucisse. Là, c'était magique.

Les lumières et les sons tourbillonnaient autour d'eux, les éclats bariolés des autres couples tournoyants, la musique dictant leurs mouvements et Lord Worthing la tenant, au creux de son étreinte, tandis qu'ils glissaient sur le sol. Elle tournoya dans ses bras et leurs yeux se rencontrèrent, tandis qu'il la guidait sur le parquet ciré. Elle savait qu'elle devrait converser. Une partenaire de danse accomplie saurait quoi dire, mais elle ne trouvait aucun sujet de conversation qui ne soit pas excessivement terre-à-terre et qui, inévitablement, romprait le charme. Il ne parla pas non plus, mais l'attira de plus belle contre lui jusqu'à ce que leurs battements de cœur résonnent de concert, au rythme de leurs pas enchevêtrés.

Bien trop rapidement, la musique prit fin et la salle s'arrêta de tourner. Eleanor retourna son regard vers Lord Worthing qui demeurait figé, ses yeux examinant chaque centimètre de son visage. Les commissures de ses lèvres se relevèrent, bien que cela semblât lui coûter.

— Je vous remercie, Miss Daventry.

Elle répondit d'une inclination de la tête et, en silence, Lord Worthing l'escorta hors de la piste de danse. Ils se tinrent sur le côté pendant une bonne minute avant qu'il ne se tourne vers elle et ne lui sourit.

— Miss Daventry, vous dansez admirablement bien. Si vous ne résidiez pas avec Lydia, qui a dû vous l'apprendre désormais, je n'aurais pas osé demander à Lady Sefton la permission de vous inviter à valser.

Elle répondit sur le même ton léger :

— Je vous ferais savoir que l'académie de Miss Spencer est des plus progressistes. Elle a engagé un professeur de danse qui nous a tout appris, y compris la valse. Miss Spencer savait que cette danse ferait fureur avant même les matrones locales et elle ne voulait pas que l'une de ses écolières lui fasse honte.

— Et qui était votre professeur ?

Il fronça les sourcils et elle s'autorisa le luxe de se demander si c'était par jalousie.

— Oh, un vieux gentleman affublé d'une bedaine. Ses pieds étaient agiles cependant.

Elle grimaça alors que Lord Worthing laissa s'échapper un rire.

De l'autre côté de la salle, Miss Broadmore se frayait un chemin dans la foule et Eleanor ressenti un élan d'irritation. Elle va également souhaiter danser, j'en suis certaine. Se concentrant à nouveau sur Lord Worthing, elle lui dit :

— Je vous remercie de m'avoir fait l'honneur de m'inviter à danser. Je sais que d'autres attendent encore un partenaire.

— L'honneur est mien, répliqua-t-il en s'inclinant. Laissez-moi vous escorter jusqu'à la table des rafraîchissements. Si j'en crois Lydia, vous n'avez pas d'autres danses après celle-ci.

— Il se trouve que Lord Carlton a sollicité le premier quadrille et Mr. Braxsen ainsi que le commandant Fitzwilliam m'ont tous deux promis une danse. Mr. Weatherby a été assez aimable pour m'en solliciter une également. Cela n'a pas été aussi difficile que je l'avais imaginé de décrocher des partenaires.

Eleanor accepta le verre qu'il lui tendait avant de se confier.

— Je ne suis pas assez naïve pour penser que mon héritage n'a pas joué un rôle en ce sens, bien que vous ayez un jour laissé entendre que même lui ne serait pas suffisant.

Sa moue guindée était démentie par l'éclat malicieux de son regard.

Lord Worthing sourit face à sa répartie fine, mais ses mots suivants furent sérieux :

— Miss Daventry, je ne vous ai pas rendu justice. Ma conduite à votre égard a simplement été innommable. Je n'avais alors pas vu vos qualités.

De la chaleur se déploya dans son cœur à l'entente de ces mots. Eleanor se retourna pour répondre, mais le regard de Lord Worthing était fixé sur Lord Carlton, qui se dirigeait vers eux. Elle laissa échapper un soupir silencieux de déception.

Le comte avait aussi dû sentir le changement d'humeur parce que, quand il parla, sa voix fut sévère et froide.

— Cela serait gâcher vos qualités admirables que de vous laisser être la proie de coureurs de dot ou de quelqu'un de bien trop inexpérimenté pour comprendre pleinement votre valeur. Il m'incombe de prendre soin de vous comme je le fais pour mes sœurs. Ou pour Lydia. Je me sens responsable de vous voir bien établie.

Les yeux d'Eleanor s'écarquillèrent en réponse aux mots indifférents qui suivaient un tel éloge, mais elle contrôla suffisamment sa voix pour lui adresser une réplique désinvolte :

— Monsieur, qu'est-ce qui vous fait croire que je nécessite votre assistance ? Je suis sous la protection de Lady Ingram et, par association, de Lord Ingram. Il dissuadera toute personne n'étant pas convenable.

Elle lui adressa un sourire de façade, remarquant que Lord Carlton avait été détourné de sa route, puis fit signe à Lydia, qui venait seulement de revenir sur les abords de la piste de danse.

— Lydia, qui as-tu déniché comme partenaire pour la valse ?

Elle se détourna, présentant ainsi son épaule à Lord Stratford. Maintenant, laissons-le réfléchir à la sagacité de ses mots.

— Le duc de Roxburgh, répondit Lydia avec triomphe. Il a demandé à Mrs. Drummond-Burrell de nous présenter. Et, maintenant, j'ai la liberté d'accepter d'autres invitations. Stratford ? Si vous voyez que je suis assise à l'écart, vous viendrez et m'épargnerez cette disgrâce, n'est-ce pas ?

— Hum ?

Lord Worthing ne lui prêtait pas attention et la question de Lydia ramena son regard sur celui d'Eleanor.

— Oui, oui, évidemment. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser. Je vois qu'Anna discute encore avec Ingram et, bien que ce soit innocent, le beau monde pourrait ne pas le voir de cette façon.

Il s'éloigna d'elles à grandes enjambées, les yeux fixés sur sa sœur.

Lydia observa Eleanor qui avait commencé à scruter la salle du regard en quête d'une source d'air frais.

— Je suis heureuse que tu aies pu valser avec Stratford. Il t'a rendu un si grand service. Maintenant, tout le monde peut te solliciter pour une danse. Annonça-elle en serrant la main d'Eleanor.

— J'aurais souhaité qu'il réserve ses aimables faveurs pour quelqu'un d'autre.

Eleanor haussa le menton, déchirée entre un sentiment de frustration et un sens du ridicule. De toutes ses qualités plaisantes, on ne pouvait pas qualifier le comte de parangon de tact. Mais soit, elle avait dit qu'elle s'efforcerait d'ignorer ses mots dans le futur.

— Je n'ai pas besoin d'un champion comme Lord Worthing. Viens, il fait si chaud ici. Ne pouvons-nous pas rejoindre une alcôve et y trouver un peu d'air frais ?

Lydia, qui revêtait une toilette des plus seyantes, dut sacrifier sa propre inclination sur l'autel de l'amitié et suivre son amie. Elles étaient à mi-chemin de la porte quand Miss Broadmore leur bloqua la route.

— Quel charmant spectacle vous présentez toutes deux ce soir ! les complimenta Miss Broadmore d'une voix douce. Miss Daventry, n'est-ce pas ? Vous avez eu la chance d'être remarquée par un pair dès votre première saison. Désormais, vous ne devez plus craindre de manquer de prétendants.

Lydia répondit au sourire étincelant avec l'un des siens.

— Oh, elle n'a aucunement manqué de prétendants, je vous l'assure.

— Non, vraiment ? questionna Miss Broadmore en s'éventant doucement, son regard ne quittant pas celui d'Eleanor. Je suppose qu'un héritage rendrait n'importe qui attrayant aux yeux de la bonne société. Où résidez-vous ? continua-t-elle, ses lèvres s'entrouvrant et dévoilant de minuscules dents perlées.

— Au 28, Grosvenor Square.

Lydia lui adressa un sourire satisfait.

— La résidence Ingram. À présent, si vous voulez bien nous excuser, nous étions en quête d'air frais.

Cinq minutes passées loin de l'agitation, à respirer l'air frais se déversant par les fenêtres que Lydia avait ouvertes de force, permirent à Eleanor de retrouver son calme intérieur. Elle examina avec objectivité tout ce que Lord Worthing lui avait dit, ignorant les sentiments impétueux

ressentis pendant qu’ils avaient dansé ensemble et se sermonna d’avoir pensé qu’il commençait à rechercher sa compagnie parce qu’il l’appréciait.

Elle trouvait de l’humour dans le fait qu’il ait, une fois de plus, parlé sans réfléchir, parce qu’elle était certaine qu'il finirait par s'en rendre compte, et que lorsqu'il le ferait, il se sentirait chagriné. Il allait lutter pour décider quelle tactique adopter. Donner à Miss Daventry les excuses qu’elle mérite ou bien obéir à son injonction d’arrêter les excuses.

Toutefois, elle devrait se contenter de l’humour car elle ne pouvait rêver d’un futur avec Lord Worthing quand il était évident qu’il n’avait pas décidé d’un avenir commun avec elle. Elle suspectait qu’il ressentait un certain degré d’affection. La manière dont l’air se chargeait de tension entre eux était difficile à ignorer. Mais il ne s’agissait pas de la conversation d’un homme décidé.

— Eleanor, tu es si silencieuse. Te sens-tu mieux à présent ?

Eleanor savait que Lydia fournissait un effort héroïque pour attendre patiemment qu’elle aille mieux alors que, pendant ce temps-là, les gentlemen étaient probablement en train de la chercher en vain.

— Je suis remise. Merci d’être venue avec moi.

Eleanor tendit la main et ferma les fenêtres, souhaitant repartir sans laisser de trace de leur passage, et passa son bras autour de celui de Lydia. Elles entrèrent dans la masse fourmillante de personnes, Eleanor suivant dans le sillage de Lydia. Si seulement elle pouvait dénicher quelqu’un avec qui elle se sentait à l’aise, elle pourrait trouver refuge à ses côtés pour le reste de la soirée.

Lord Delacroix les intercepta toutes les deux.

— Bonsoir, Miss Daventry. Je venais justement solliciter votre main pour la prochaine valse. Me ferez-vous l’honneur ?

Eleanor ne trouva aucune raison de refuser, bien qu’elle le souhaitât.

— Mon carnet de bal n’est pas encore complet, répondit-elle avant de le lui tendre.

Il écrivit son nom pour la prochaine valse.

— À tout à l’heure, dit-il avec un clin d’œil avant de s’éloigner d’elle sans avoir demandé à être présenté à Lydia.

Elle ne l’avait pas non plus proposé.

— Hum, marmonna Lydia. Un vicomte ? Il a des traits si … continentaux, ce qui n’est pas à la mode pour le moment. Pourtant, je le

trouve agréable à regarder. Et il semble s’intéresser à toi. Ma chère amie, je savais que tu ferais fureur à Londres.

— Oh Lydia, rétorqua Eleanor, démoralisée. Tu n’en savais rien. C’est ce maudit héritage.

— Maudit ? Tu vas faire une brillante alliance grâce à lui.

Lydia pressa le bras de son amie.

— Oui, acquiesça Eleanor tristement. Mais elle ne sera pas au nom de l’amour.

Stratford n’était pas de bonne compagnie. Ses sœurs étaient bien occupées, enchaînant les danses les unes après les autres. Lydia semblait avoir disparu, ainsi que Miss Daventry — toutes deux sollicitées pour chaque danse. Il n’avait pas apprécié la manière dont les choses s’étaient terminées avec Miss Daventry. Peut-être avait-il parlé sans peser le poids de ses mots, mais, quand Carlton s’était dirigé vers eux, il avait ressenti de plein fouet l’erreur que serait cette union. Une erreur à tous les niveaux… À l’exception, peut-être, de ce que dictait la logique lorsqu’un gentleman respectable cherchait une jeune femme tout aussi respectable pour l’épouser. C’étaient ses propres sentiments qui se révoltaient à la pensée de Carlton et Miss Daventry ensemble.

Le mariage. Il ne pouvait envisager une telle perspective avant d’avoir mis de l’ordre dans sa vie. Sa ridicule proposition à Miss Daventry au domaine Worthing n’avait eu lieu que parce qu'il était sous le choc d'avoir vu Judith, si tôt après son retour. Il s’était senti aussi doublement écrasé par le poids de sa pairie et la tournure inattendue de l’héritage qui impliquait Miss Daventry — et aussi parce qu’il était ivre. Jusqu’à ce qu’il soit prêt à envisager de prendre épouse, il n'était pas juste pour Miss Daventry de se présenter comme un prétendant sérieux. Elle devait certainement apprécier son désintérêt et la protection de ses sentiments, ainsi que de son avenir.

Il avait verrouillé son cœur à double tour après sa déception amoureuse avec Judith et personne ne s’était suffisamment rapproché pour en pousser la porte. Jusqu’à présent. Stratford repensa à Miss Daventry dans ses bras pendant qu’ils valsaient, son doux parfum, ses yeux se fermant chaque fois qu’ils tournoyaient et l’expression de pure joie sur son visage qui faisait fondre ses défenses. La vision ne le quitta pas pendant un long moment.

Lord Delacroix fut à l’heure pour réclamer sa danse et Eleanor ne ressentit aucun plaisir à être tenue aussi étroitement. Quand Lord Worthing la tenait, la sensation était intime sans pour autant être désagréable. Mais

lorsque Lord Delacroix la prenait dans ses bras, elle se sentait mal. Toute tentative de créer une distance ne faisait que de les faire danser maladroitement. Ce n'était pas la sensation de voler qu'elle avait expérimentée avec…

— J'ai peut-être montré trop d'empressement pour faire votre connaissance, commença Lord Delacroix, mais j'étais désireux de faire votre connaissance après avoir entendu chanter vos louanges dans un cercle quelque peu inhabituel.

Eleanor regarda désespérément autour d'elle pour voir s'il y avait quelqu'un avec qui elle pourrait rester une fois la danse finie. Plus d'une jeune fille la regardait avec quelque chose qui ressemblait à de l'envie. Toutes les débutantes n'avaient apparemment pas de hautes aspirations pour le mariage. Plusieurs, tout comme Lydia, étaient attirées par l'apparence Byronesque de son cavalier.

— N'allez-vous pas me demander qui chantait vos louanges ? la taquina-t-il.

Son attention retourna d'un coup sur lui.

— Je ne me soucie pas d'apprendre que mon nom circule dans quelques foules. Je ne souhaite pas en savoir plus.

— Vous avez mal interprété mes propos, Miss Daventry. Les louanges provenaient d'une personne n'ayant aucun mal à les chanter. J'étais à Paris. C'était… Oh, il y a plus de dix ans. J'étais un jeunot à l'époque.

Il la regarda, mais elle ne fit montre d'aucun signe de compréhension.

— J'ai rencontré une femme qui devait être de dix ans mon aînée — une femme dont le nom fut une fois celui de Daventry. Elle était en compagnie du comte de Chambord, continua-t-il en se penchant vers elle comme pour révéler une information confidentielle. Le comte était un ami proche de ma famille. Et même si je ne le qualifierais pas d'imbécile pour avoir choisi de retourner en France quand tout le monde pouvait voir que sa position là-bas n'était pas des plus sûres, je dirais simplement qu'il était un bon vivant. Dommage que je n'ai plus entendu parler de lui depuis !

Le pouls d'Eleanor battit de façon erratique dans sa gorge. L'obscurité menaçait de troubler sa vision, mais elle la chassa par sa seule volonté. Les lèvres fermement pincées, elle se força à le regarder.

— Votre mère était exquise, dit-il, murmurant le dernier mot tandis qu'ils tournaient et balayaient le parquet ciré de leurs pas. Les hommes

recevaient ses faveurs comme une bénédiction, bien qu'elle réservât sa dévotion la plus sincère à son comte.

Eleanor souhaita ardemment que la musique s'arrête, car elle ne pouvait pas plus provoquer une scène que se défaire de son emprise.

— Vous ne lui faites pas honneur, commenta-t-il d'un air pensif. Pas en apparence. Mais peut-être lui faites-vous honneur en tempérament ? s'enquit-il en souriant. Comme je l'ai dit, j'étais très désireux de faire votre connaissance.

Eleanor n'ouvrit pas la bouche avant la fin de la valse qui survint moins d'une minute plus tard. Lord Delacroix s'inclina vers elle et elle fit la révérence, conservant les apparences jusqu'au bout. Elle avait reçu son lot d'insultes et de rebuffades en tant que jeune fille et elle savait comment y faire face. Heureusement, la décision de son gardien de l'envoyer dans une école dans un comté différent l'avait préservée de récriminations supplémentaires. Cela faisait un moment que Eleanor n'avait pas eu à dissimuler la peur, la colère ou la tristesse face à des visages désireux de s'abreuver de sa chute.

Elle prit son bras tandis qu'ils rejoignaient les abords de la salle et parla au rythme de ses petits pas jusqu'à ce qu'ils les atteignent.

— Lord Delacroix, je n'ai pas été élevée par ma mère. J'ai été éduquée par ma tante, ma nourrice et les enseignants d'une académie sélective pour jeunes filles, ceux-ci ayant tous été choisis avec soin par mon tuteur, le quatrième comte de Worthing. Vous vous êtes mépris dans votre lecture de mon caractère et je vous serais très reconnaissante de ne pas solliciter plus de conversation avec moi à l'avenir. Bonne soirée.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt et un

Stratford fixa la tache de soleil sur la table à côté de son siège au White. D’habitude, même en plein jour, la pièce devait être éclairée par des bougies, mais, ce jour-là, le soleil perçait l’intérieur lugubre de la salle. Cependant, car il continuait à se débattre avec ce qu'il commençait à identifier comme le dilemme. Était-il prêt à conserver sa liberté de célibataire au risque de perdre Miss Daventry pour toujours ?

Elle pouvait certainement patienter jusqu’à ce qu’il soit certain de son cœur ? En attendant, l'attention qu'il lui portait était suffisamment manifeste pour montrer de l'intérêt sans donner trop d'espoir. Ce n’était pas toutes les femmes qu’il traitait avec le soin qu’il réservait à ses sœurs. Et après tout, ils étaient, d’une certaine façon, liés. Son oncle avait manifestement ressenti la nécessité de poursuivre sa tutelle d’outre-tombe. Autrement, pourquoi lui aurait-il donné une parcelle de terre si lucrative de sa propre propriété ? Stratford fit une pause. Pourquoi, en effet ? Il devrait voir si Billings en savait plus sur cette affaire. Le majordome était au service de son oncle depuis qu’il était enfant.

La vision de Miss Daventry la veille, portant une robe dont la couleur crème si pâle que cela avait donné l’impression qu’elle était un prolongement de sa peau, passa devant ses yeux. Miss Daventry avait l’air élégante jusqu’à ce qu’elle se mette à sourire. Alors, ses yeux plissés et ses dents blanches et irrégulières s’étirant entre deux fossettes parfaites lui donnaient une apparence espiègle, pareil à un chaton. Étrange que les souvenirs qu’il conservait d’elle dans sa demeure, lorsqu’elle portait une simple robe brune, le ravissaient autant que ceux dans lesquels elle portait ses plus belles toilettes. Il la revit dans sa cuisine, demandant à la cuisinière

un peu de poudre pour le mal de tête, et un sourire réticent apparu sur ses lèvres. Aussi nerveuse qu'elle lui fût apparue, elle semblait néanmoins appartenir au lieu.

La porte s'ouvrit et Stratford leva les yeux, adressant une salutation machinale en réponse à celle de Mr. Braxsen. Ce dernier indiqua la chaise libre d'un haussement de sourcil et Stratford répondit :

— Non, elle n'est pas réservée. Prenez place.

Mr. Braxsen posa son haut-de-forme et laissa sa canne reposer contre la table.

— Allez-vous assister au combat de coqs ce vendredi ?

— Non, dit sèchement Stratford. Cela ne m'intéresse pas. Et vous ?

— J'abhorre être témoin d'une effusion de sang, même s'il ne s'agit que d'animaux. Bien que je semble partager seul ce mépris. Vous êtes le premier que je rencontre qui va le manquer. Est-ce que Ingram ira ?

Mr. Braxsen tripota le bord d'un journal abandonné sur la table en bois sombre.

Stratford haussa les épaules et indiqua au serveur d'apporter un autre verre. Il se pencha en avant.

— Braxsen, pensez-vous à la péninsule ? Êtes-vous capable de l'oublier pendant que vous êtes ici ?

Ennuyé, Mr. Braxsen pianota ses doigts sur la table, mais fit une pause avant de répondre.

— J'y pense suffisamment pour ne pas avoir le désir immédiat d'y retourner.

Le serveur apparut et Stratford s'adossa à nouveau contre sa chaise tandis que ce dernier leur versait un verre.

— J'ai perdu votre trace pendant votre séjour là-bas. Où étiez-vous stationné ?

— J'y suis arrivé en 1809 et j'ai suivi la piste depuis lors. J'ai pris part à toutes les batailles d'envergure, à l'exception de celle de Badajoz, quand j'ai été envoyé avec deux autres camarades dans une arrière-garde inutile.

— Oh, cette bataille a été terrible. J'y étais, acquiesça Stratford en prenant une gorgée de sa boisson, les yeux baissés. Vous avez manqué une bataille sanglante. Je suis heureux que vous n'ayez pas été présent pour voir cela.

— Non, dit Mr. Braxsen en déplaçant le journal avant de le remettre en place. Mais mon frère est tombé au cours de cette bataille. Nous avons

découvert son corps sur le sentier de retour vers le régiment. Il n'avait pas l'air d'être près des combats et je n’arrive pas à comprendre comment il s’est retrouvé là-bas.

— Mes condoléances, dit Stratford en reposant son verre.

— Quelle division meniez-vous ? le questionna Mr. Braxsen, pour briser le silence s'étant prolongé.

— Je conduisais le 94e régiment d’infanterie. Le même jusqu’à mon départ. Je serais toujours avec celui-ci si je devais y retourner. Qu’en est-il pour vous ?

Mr. Braxsen haussa les épaules.

— Je rejoindrai le même régiment que j’ai quitté. Mon père ne m’a pas laissé ce que l’on pourrait appeler une fortune, je n’ai donc guère d’alternative. Mais, pour le moment, je vais passer mon temps à réfléchir aux choix de nourriture et de boisson disponibles dans les clubs et à la sensation de hauts-de-chausses propres.

Il tenta un sourire, qui parut résigné aux yeux de Stratford.

— Donc, vous en avez fini avec l’armée, ajouta Mr. Braxsen. Avec l’héritage et le titre…

— J’ai vendu ma charge, acquiesça Stratford. J’aime le travail bien fait et j’aurais voulu continuer jusqu’à la fin de la guerre. Mais, dans mon cas, il n’y a plus personne pour hériter. Il est temps pour moi de me ranger et de concevoir un héritier.

Il se pencha vers l’arrière, les lèvres recourbées, sachant que son visage révélait plus qu’il ne le souhaitait.

— Le devoir appelle chacun de nous de façon différente, philosopha Mr. Braxsen, la voix chargée d’ironie.

Il repoussa sa chaise comme pour s’en aller, mais Stratford le retint.

— Je pense que c’est la première fois que je vous vois sans le commandant Fitzwilliam. C’est bien aimable de votre part de l’admettre parmi vos fréquentations, ici à Londres. Comment êtes-vous devenus amis ? Il est de Norfolk, n’est-ce pas ?

Mr. Braxsen palpa de ses doigts la poignée argentée de sa canne.

— Il est tombé par hasard sur notre groupe d’arrière-garde alors qu’il était en mission. Et, bien que nous n’ayons rencontré aucun ennemi là où nous étions postés, on nous a tiré dessus depuis les arbres sur la colline. Fitz a bravé l’averse de balles pour me traîner derrière des rochers, qui l’ont protégés contre les hommes de Bonaparte. J’ai reçu une permission en

raison de ma blessure et il devait rapporter des renseignements à Londres. Du moins, je le suppose, déclara Mr. Braxsen en haussant les épaules. J'imagine qu'il se sent encore responsable de moi.

Stratford accueillit cette explication d'un signe du menton. Ce n'était pas surprenant. Il avait été témoin d'actes de bravoure incroyables de la part d'hommes ordinaires et le commandant Fitzwilliam était né pour mener. La porte s'ouvrit et Lord Delacroix entra en compagnie du marquis de Egerton.

Mr. Braxsen baissa la voix.

— Vous allez me trouver vieux jeu, mais je ne comprends toujours pas comment il a pu être accepté au White. Pour ma part, avec la guerre en cours, je ne fais pas confiance aux Français, même à ceux élevés sur le sol anglais.

— Vous n'êtes pas le seul à penser ainsi. Mais le plus grand danger ne provient pas des hommes français qui ont fait de l'Angleterre leur patrie. Ils sont parfois plus loyaux que les Anglais.

Stratford se leva et lui tendit la main.

— Je dois vous quitter. Des affaires m'attendent.

Il s'arrêta chez lui pour que l'on harnache son cheval, décidant que le moment était opportun pour rendre visite à Ingram. Je ne vais pas troubler Miss Daventry, cette fois-ci. Malgré tout, quand Stratford fut conduit à la bibliothèque, il ne résista pas au désir de jeter un coup d'œil de l'autre côté du couloir pour voir si la porte du salon était ouverte. Ce n'était pas le cas.

Ingram se leva quand il entra.

— Un verre ?

— Non, je viens d'en prendre un au club. Je te préviens, je suis venu sans objectif fixe, annonça Stratford en riant. Ou bien je suppose que le temps passé en compagnie de Braxsen m'a rendu suffisamment mélancolique pour que mes pas me portent jusqu'ici. Certains soldats en permission ne souhaitent pas repartir au front, articula-t-il pince-sans-rire. Ils ignorent quel travail ardu c'est de n'être concerné que par ses propres affaires.

Il leva les yeux en direction de son ami.

— As-tu l'intention de repartir sur le champ de bataille ? demanda Ingram.

— Cela ne me dérangerait pas, mais le travail ici est bien trop délicat pour pouvoir le confier à quelqu'un d'autre.

Ingram saupoudra du sable sur la lettre qu'il venait d'écrire pour la sécher et, une fois l'enveloppe fermée, fit fondre de la cire dessus avant d'apposer son sceau pour la sceller.

Stratford regarda par la fenêtre, content de s'évader dans ses pensées, mais Ingram mit fin à ses rêveries.

— Tu ne souhaites donc pas rester ici et t'installer. C'est, à ce jour, une partie de ta personnalité que je suis surpris de découvrir. Non, non… Enchaîna Ingram levant la main en un geste apaisant. Je ne te pense ni lâche ni paresseux. C'est seulement que… Depuis que je te connais, tu ne désires rien de moins que de mener une vie tranquille. Te marier, fonder une famille et t'établir. Je comprends que tu aies rejoint l'armée. Personne ne pourrait te le reprocher. Mais, à présent, tu as l'opportunité de fonder une famille et je suis surpris de voir que tu refuses cette idée. Toutes les femmes ne ressemblent pas à Judith, tu sais.

Stratford s'appuya sur l'accoudoir de la chaise, menton en main.

— Mon cœur n'est pas décidé, dit-il finalement. Rien n'est jamais moins attirant que lorsqu'on nous force la main.

— Élimine la pression, lui conseilla Ingram. Tu n'as pas plus besoin de te marier maintenant, que lorsque tu avais vingt et un ans. Si le domaine revient à un cousin éloigné que tu ne connais pas, laisse faire le destin. Pourquoi cela te troublerait-il ? Trouve quelqu'un avec qui tu aimes parler.

Stratford le regarda étrangement.

— Est-ce ainsi que tu procéderais ?

Ingram haussa les épaules.

— Eh bien… Si la question devait un jour surgir…

Sa voix se perdit dans les airs tandis que son regard dérivait vers un point au-delà de la fenêtre.

Stratford pensa qu'il n'en dirait pas plus, mais Ingram revint au sujet de conversation initial.

— Donc, Braxsen ne souhaite pas repartir là-bas. As-tu entendu des rumeurs sur des personnes mécontentes de la guerre ? Ou qui auraient entendu parler de personnes dont c'est le cas ? En d'autres mots, as-tu une piste ?

— Rien d'inhabituel. Je pense que Braxsen est bouleversé par la mort de son frère à Badajoz. Il est mécontent de la présence de Delacroix au club, bien que je ne sache pas pourquoi il devrait s'en inquiéter maintenant. Delacroix est membre depuis aussi longtemps que moi.

— Ce n’est pas surprenant, répliqua Ingram. Comme mon père avait coutume de le dire, la compassion de la dernière génération envers les royalistes en fuite doit naturellement prendre fin une fois que les deux pays entrent en guerre. Certains de ceux qui se sont installés ici n’ont jamais perdu leur héritage.

— Non, obtempéra Stratford. Mais Delacroix n’est pas l’un d’entre eux. Il n’a, à ma connaissance, aucun lien avec le continent.

— N’est-il pas parti en 1802 ?

Ingram ramassa la lettre qu’il venait de sceller et la tapota contre sa paume.

— J’étais encore à Cambridge à cette époque. Je ne le connaissais pas encore.

Stratford, voyant que Ingram prenait ses gants, se leva.

— Les gens ont tendance à être nerveux en temps de guerre, dit-il. Cela passera aussitôt que nous aurons la victoire et que les jeunes hommes pourront repartir faire le Grand Tour.

— Conserve ce sentiment pour le beau sexe, répliqua Ingram. Tu sais aussi bien que moi que la victoire est loin d’être acquise.

— Peut-être mieux que toi, puisque je suis resté sur le champ de bataille plus longtemps, rétorqua Stratford. Mais la foi, c’est être certain de ce qu’on ne voit pas. Et quand il n’y a plus de foi, il n’y a pas de victoire possible.

Il mit son haut-de-forme et se tourna vers la porte.

Au moment où ils s’engagèrent dans le couloir, Stratford percuta Eleanor Daventry au point qu’il dut placer une main sur son bras pour la stabiliser. Miss Daventry recula d’un pas, mais il fut incapable de s’arracher à son regard.

— Où ces demoiselles se dirigent-elles ?

Lydia répondit :

— Nous étions en chemin pour faire quelques emplettes…

— Stupéfiant, répondit Ingram d’un ton ironique.

— … Pour la réception de ce soir, alors nous n’avons pas un seul instant à perdre, continua Lydia comme si son frère ne l’avait pas interrompue.

Ingram s’empara de sa cape des mains du valet.

— Dans ce cas, nous vous escorterons jusqu’à la voiture.

— Nous avions l’intention de marcher. Souhaitez-vous vous joindre à nous ? Tu me diras s’il est vrai qu'on a parié au Brooke si Mary Wexby dira

oui à Mr. Sutherland, conclut Lydia en nouant son chapeau sous son menton avant d'adresser un regard inquisiteur à son frère.

— Comment peux-tu être au courant de ces choses-là ?

Ingram secoua la tête, loin d'être ravi, et tendit son bras pour escorter sa sœur.

Dans la rue, Stratford se plaça aux côtés d'Eleanor et, après une pause, lui dit :

— Je vous en prie, prenez moi le bras, Miss Daventry, à moins que je ne sois à nouveau indésirable après avoir promis de vous offrir au premier prétendant valable.

Elle lui jeta un regard surpris avant de baisser la tête pour dissimuler un sourire.

— Non, monsieur, pourquoi le seriez-vous ? Qu'avez-vous fait d'autre que m'apporter votre concours à l'Almack en me mettant en valeur devant le beau monde ? C'était des plus généreux de votre part.

Sa réponse lui resta en travers de la gorge, seulement parce qu'elle lui renvoyait ses propres mots. Il se débattit pour trouver une réponse adéquate qui montrerait que ses actions n'étaient pas seulement de l'altruisme. Ils marchèrent en silence avant qu'il ne mentionne :

— Cela ne serait généreux que si j'avais exagéré votre valeur. Mais vous, Miss Daventry, êtes une perle sans prix et il convient que cela se sache.

Il jeta un coup d'œil à son visage détourné et vit qu'un sourire rôdait sur ses lèvres. Ce qu'il venait de dire lui avait plu. Tout n'était pas perdu.

Ses mots suivants, en revanche, le refroidirent.

— De ce que je comprends, il s'agit d'un compliment offert par un frère à sa sœur pour renforcer sa confiance. Je vous remercie, vos mots ayant plus de poids, étant dénués de tout intérêt.

Une fois encore, il lutta pour trouver quoi répondre. Malgré ses réserves concernant l'institution du mariage, il ne ressentait pas de désintérêt concernant Miss Daventry. Sur sa gauche, une domestique se pencha par la fenêtre d'un sous-sol dans une cour anglaise et déroula un tapis pour le nettoyer. Il fixa le motif floral.

Au moment où ils passèrent la scène, les coups de raquette sur le tapis semblèrent secouer Stratford qui lâcha les mots avant de pouvoir les réprimer :

— Je vous admire, Miss Daventry, d’une manière dont ne le ferait pas un frère.

Il fit une pause, choqué et un peu paniqué par son propre aveu. Mais c’était dit et il ne pouvait pas effacer les mots.

Bien qu’elle gardât le regard fixé droit devant elle, il fut récompensé par des yeux brillants et un sourire à fossettes qu’elle essaya de retenir, mais qui ne fit que s’élargir. Sa nervosité le quitta aussitôt, et il eut envie de crier victoire. Cela avait été la bonne chose à dire. Et quand Ingram se retourna pour les inciter à échanger de partenaires afin de ne pas avoir à écouter les jacasseries de sa sœur pendant toute la promenade, Stratford fut capable de plaisanter.

— Avec plaisir. Je pense que ta sœur a suffisamment souffert de ton inattention. Venez, Lydia, marchez avec moi afin que nous puissions nous mettre d’accord sur la perfidie des frères.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-deux

Une semaine plus tard, la météo était clémente lorsque Stratford et ses sœurs chevauchèrent dans Hyde Park avant le petit déjeuner. Sortir à une heure pareille avait été une décision réfléchie puisque le but était de monter et non d'être vu. Du moins, c'était l'objectif de Stratford. Cependant, tandis qu'il tournait dans Rotten Row, il admit qu'il y avait une paire d'yeux ambrés étincelants qu'il aurait bien aimé voir et il réfléchit à la possibilité de rendre visite à Grosvenor Square.

— Quelle surprise que le parc soit vide de monde.

Anna tendit la main et réajusta le bas de sa tenue d'amazone en velours bleu.

— Qu'est-ce qui t'a pris de nous proposer de monter à cette heure de la journée, Stratford ?

— Si nous voulons monter, nous devons le faire à cette heure-ci. Plus tard, c'est pour les vaniteux et les prétentieux.

Il plissa les yeux et, à sa surprise et pour sa plus grande joie, il aperçut un groupe composé de Miss Daventry, Lydia, Mr. Braxsen et du commandant Fitzwilliam. Son cheval répondit à son geste inconscient et commença à trotter dans leur direction.

— Je suis vêtue d'un superbe bleu paon, Phoebe portant le vert…

Le cheval d'Anna trotta avec obéissance derrière le rouan.

— Et tu as le bec. Comme nous aurions pu nous accorder.

— C'est Lydia, annonça Phoebe, troisième dans le rang.

— Et ta Miss Daventry, ajouta sèchement Anna.

Stratford les ignora et arriva à la hauteur du groupe.

— Bonjour, Mesdemoiselles, les salua-t-il avant de faire un signe de tête à Mr. Braxsen et au commandant.

La soudaine légèreté de son humeur lui prêta une disposition à la moquerie.

— Braxsen, je suis surpris de vous voir debout à une heure aussi matinale. Votre réputation de débauché doit être erronée.

— Ah ! l'interrompit Lydia. Ne faites pas preuve de précipitations dans vos constatations, il vient tout juste d'arriver. Une heure après notre rendez-vous.

Son cheval tendit l'encolure et grignota une touffe d'herbe.

Mr. Braxsen répondit :

— Je suis terriblement désolé, Miss Ingram. Comme vous pouvez le voir, je suis plutôt un homme de loisir. Mon père avait à l'esprit qu'un an ou deux dans l'armée me guérirait de cette inclinaison.

— Et cela a-t-il fonctionné ? s'enquit Stratford, un sourire flottant au coin des lèvres.

Le commandant Fitzwilliam rit.

— Il a failli être mis en sursis pour avoir dirigé un cercle de jeu parmi les fantassins. Tout a été révélé quand il a été blessé et que les soldats sont venus chercher leurs dus.

Il se tourna vers Lydia, sa gravité sérieuse mise à mal par la torsion de ses lèvres.

— Vous voyez, Miss Ingram, que, bien que je me sente redevable à Mr. Braxsen de vous avoir présentée, je ne pense pas qu'il soit de la trempe des gentlemen que vous devriez connaître.

Les yeux amusés de Lydia passèrent du commandant à Mr. Braxsen.

— À l'exception que j'étais à peine au sortir de l'enfance quand il a abandonné une place convoitée au sein de la chasse au renard du comté pour me faire descendre d'un arbre que j'avais ambitieusement choisi d'escalader. Alors, vous voyez, je ne peux pas le congédier.

Pendant que Lydia divertissait sa cour, Miss Daventry permit à son cheval de venir se placer à côté de ceux des jumelles.

— Phoebe, avez-vous bien récupéré de votre blessure à la cheville de la semaine dernière ? L'un de vos galants — Mr. Puntley — a sollicité une danse avec moi quand vous avez éconduit vos derniers soupirants, dit-elle avec des yeux pétillants.

Anna pressa son cheval afin de prendre part à la conversation de Lydia

— Je n’ai pas beaucoup marché pendant deux jours et je suis à présent parfaitement remise, répondit Phoebe en haussant un sourcil. Je suis heureuse d’apprendre que Mr. Puntley a été si facilement consolé.

Stratford regarda avec plaisir Miss Daventry s’animer d’un éclat de rire. Comme ce son était engageant.

— Oh oui, parfaitement consolé, l’entendit-il rétorquer. Il a passé l’intégralité de la danse à m’assaillir de questions à propos de Miss Phoebe Tunstall et j’ai dû le décevoir par mon manque de connaissance.

Peut-être pouvons-nous y remédier, pensa Stratford. Mais Phoebe le devança promptement :

— Nous devrions passer plus de temps ensemble.

La meilleure des sœurs, pensa-t-il dans un élan de gratitude. Stratford se tourna vers Miss Daventry.

— Je vois que l’épuisement dû aux réceptions tardives ne vous empêche pas de faire de l’exercice le matin.

— Il me suffit de quelques heures de repos pour me remettre sur pied et je dois toujours être occupée. Je suis véritablement une épreuve pour ma tante.

Le regard de Miss Daventry revint sur Lydia. Cette dernière avait remis son cheval en marche, et les deux groupes convergèrent naturellement en un seul.

— Néanmoins, je ne suis pas la seule. Lord Ingram s’est levé à une heure inqualifiable et était déjà parti avant que nous arrivions aux écuries. Et, bien évidemment, vous trois êtes aussi ici, déclara-t-elle en jetant un coup d’œil dans le parc. Il semblerait que nous soyons en comité réduit.

Lydia cria quelque chose à ses compagnons et encouragea son cheval à prendre le galop, bien plus rapidement que les règles du parc ne le permettaient, mais une règle que beaucoup ne respectaient pas au petit matin. Eleanor vit le commandant Fitzwilliam glisser de sa selle tandis que son cheval suivait la cadence, mais il se rééquilibra prestement et s’accorda à la vitesse, apparemment déterminé à suivre le rythme.

Stratford arqua un sourcil.

— Mesdemoiselles ?

Ce fut tout ce qu’il fallut pour que le groupe à la traîne les imite. Les jumelles bondirent vers l’avant et, bien que Stratford eût aimé chevaucher à grand train, il était satisfait de suivre et d’apprécier le paysage, l’air frais et la compagnie de Miss Daventry.

— Vous montez bien, lui dit Stratford. Qui vous a appris ?

— Le fils du châtelain, mon ami, ajouta-t-elle et il se demanda quelle était la nature de leur relation.

— Votre père possédait-il des chevaux ? Votre oncle ?

Il réalisa qu'il ignorait ce qui était arrivé à la propriété de son père.

— Mon père a tout perdu, répondit-elle, essoufflée de sa chevauchée ; ses yeux brillants amenèrent Stratford à conclure qu'elle n'avait pas souffert de la perte.

Ou peut-être avait-t-elle tout mis de côté pour profiter pleinement de l'instant. Il l'emmènerait plus souvent à l'équitation s'il pouvait la voir aussi joyeuse

Au bout de Rotten Row, les membres en tête de groupe firent demi-tour, et Stratford et Miss Daventry leur emboîtèrent le pas. Alors qu'ils chevauchaient dans le sens inverse, son cheval fit un écart en raison d'un chat qui s'était élancé devant lui, forçant le cheval de Miss Daventry à se rapprocher de la barrière. Alarmé, Stratford pressa les flancs de son rouan pour attraper les rênes de Miss Daventry, mais elle avait déjà le cheval bien en main.

— Mes excuses. Il y avait un chat, expliqua-t-il.

Elle l'éblouit d'un sourire.

— Il n'y a eu aucun mal. Stardust est une bonne fille.

Elle tapota l'encolure de la jument tandis qu'elle longeait le bord du chemin, les autres cavaliers étant déjà bien loin. Stratford s'apprêtait à lui suggérer qu'ils se rapprochent du centre de l'allée quand Eleanor s'écria :

— Oh !

Elle tira fermement sur les rênes, ralentissant son cheval au trot, puis, inexplicablement, accéléra à nouveau.

— Que se passe-t-il ?

Stratford suivit Miss Daventry qui galopait en tête, inquiet que quelque chose ait effrayé sa jument. Mais elle maîtrisa l'allure de son cheval et tourna vers une ouverture dans la barrière qui séparait l'allée des champs et du bosquet ombragé des hêtres. Il la suivit, dérouté.

— Il y a un homme sur le sentier, lui cria-t-elle.

Revenant sur ses pas à travers le champ, elle galopa plus rapidement qu'il ne l'aurait aimé, zigzagant entre les arbres et arrivant à l'endroit parallèle à celui où ils s'étaient tenus un moment plus tôt dans l'allée.

Miss Daventry sauta de son cheval et il fit de même, saisissant ses rênes et les siennes avant de les nouer autour de la branche d'un arbre proche.

Elle se précipita dans l'un des sentiers latéraux, à bout de souffle.

— C'est un homme. J'ai aperçu ses jambes quand nous passions.

En quelques pas, elle atteignit la silhouette inconsciente.

— Oh, bon Dieu. S'écria-t-elle en tombant à genoux. C'est Lord Ingram.

Il était parfaitement immobile et elle le scruta en quête de blessures apparentes.

Arrachant ses gants, Stratford palpa la tête à la recherche de lésions. Ses doigts ressortirent rouges et il prit une profonde inspiration.

— Il respire, mais il a reçu un méchant coup à la tête. Il a dû heurter cette pierre en tombant. Grâce au ciel, elle n'est pas très pointue et la grande majorité de l'impact aura été amorti par l'herbe.

Il continua à palper les membres de son ami et secoua la tête.

— Sa jambe est cassée. C'est une mauvaise affaire. Miss Daventry, pouvez-vous… ?

Elle bondit sur ses pieds et s'élança pour attraper les rênes de sa jument.

— Oui, je vais aller les chercher. Nous avons besoin de leur aide et Lydia doit être mise au courant.

Stratford se déplaça pour l'aider à monter en selle, mais Miss Daventry grimpa sur une souche d'arbre, sauta en selle et partit. Il retourna aux côtés d'Ingram et sortit son mouchoir de poche pour le presser contre sa blessure à la tête. Compte tenu des éléments, il semblait que, même si le sang continuait à s'écouler lentement, la blessure commençait à se refermer. La jambe cassée ne devrait pas être difficile à soigner, décida-t-il. Elle ne reposait pas en un angle inquiétant comme il avait pu le voir au combat. Même s'il serait pervers de remercier l'expérience qui lui permettait de garder la tête froide, il se dit qu'il n'était plus du tout le jeune homme naïf qui s'en était allé au front.

Après quelques instants, les autres arrivèrent, Lydia en dernier, pâle de stupeur. Elle s'effondra en larmes aussitôt qu'elle vit son frère et Mr. Braxsen essaya de la consoler, l'air las. Le commandant fut le premier à le rejoindre et prit immédiatement les commandes.

— Voilà. Miss Daventry, Mesdemoiselles Tunstall…

Il jeta un coup d'œil à Braxsen et vit qu'il avait les mains pleines avec Lydia. Retournant son attention sur les autres, il leur dit :

— Voulez-vous m’aider trouver une autre branche comme celle-ci ? demanda-t-il en s’éloignant des chevaux à grands pas et ramassant une solide branche dénuée de branchettes. Elle doit être droite comme celle-ci et pas plus fine.

Les trois demoiselles furent promptes à chercher plus loin vers le bois où se trouvait une plus grande quantité d’arbres. Phoebe en souleva une.

— Comme ceci ?

— Exactement.

Le commandant Fitzwilliam ôta son manteau.

— Il fait encore trop froid pour qu’il demeure découvert. Worthing, pouvez-vous utiliser votre manteau pour le maintenir au chaud ? Je vais me servir du mien pour amortir sa jambe une fois qu’elle sera fixée.

— Assurément.

La tâche fut accomplie avec rapidité. Quand les deux branches furent prêtes, le commandant leva à nouveau les yeux.

— J’ai besoin de quelque chose pour tenir les branches en place. Auriez-vous une sangle en cuir dans vos sacoches de selle ? Ou n'importe quoi d'assez long qui puisse être utilisé à cette fin ?

Tout le monde resta figé, attendant que quelqu’un d’autre prenne la parole.

— Je pense… Peut-être que je peux… Hésita Miss Daventry, les yeux fixés sur le sol. Je pense que je peux aider, mais j’ai besoin d’un couteau ou de ciseaux. ajouta-t-elle d’une voix à peine audible.

Personne ne se manifesta et l’esprit du groupe fut un peu plus abattu par une nouvelle crise de larmes de Lydia. L’affaire aurait pu en rester là, mais une aide provint alors d’une source improbable.

— Bonjour !

Lord Delacroix s’arrêta net à la vue du corps inanimé et du groupe qui s’était rassemblé autour.

— Mais, que se passe-t-il ?

Il observa chaque visage avec stupéfaction.

Stratford trouva étrange qu’il monte seul à cette heure de la journée et à l’écart du sentier équestre, mais il fut le premier à prendre la parole.

— Nous étions en pleine chevauchée quand Miss Daventry aperçu Lord Ingram allongé sur le bord de l’allée. Il a des os cassés et est inconscient. Nous essayons de trouver une solution pour le transporter.

Le cheval de Delacroix piaffa d’impatience.

— Permettez-moi d’aller chercher un morceau de tissu afin que nous puissions le porter. Il y a une modiste pas très loin du parc qui aura certainement suffisamment de chutes pouvant être empruntés dans ce but. Ou je les achèterai.

Il fit faire demi-tour à son cheval.

— Je vous rembourserai les dépenses, dit Stratford, avant de le rappeler. Attendez…

Delacroix se retourna.

— Avez-vous un couteau en votre possession ?

— Absolument.

Le vicomte fouilla dans sa sacoche de selle et en sortit un couteau de chasse avant de le tendre à Stratford et de s’en aller à cheval.

— À point nommé, murmura Anna.

Stratford donna le couteau à Miss Daventry, qui s’éloigna dans l’espace boisé et revint avec un grand monceau de tissu, qu’elle avait coupé en quatre bandes. Elle a sacrifié sa propre tenue, pensa Stratford, aussi choqué qu’admiratif.

— Cela devrait être utile, dit-elle en le donnant au commandant Fitzwilliam.

Il travailla rapidement à immobiliser le membre fracturé et, lorsque Lord Delacroix revint moins de vingt minutes plus tard, ayant eu la prévoyance d’apporter des cordes avec le textile, ils transférèrent Lord Ingram sur les tissus tressés ensemble. Stratford, Fitz et Delacroix confectionnèrent une civière afin de porter la forme inanimée d’Ingram, pendant que les demoiselles menaient les chevaux à un rythme calme. Mr. Braxsen accompagna Lydia en aval du groupe pour prévenir Lady Ingram. Comme la demeure Ingram était providentiellement située plus près que toute autre, ils s’y rendirent.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-trois

Le médecin arriva à Grosvenor Square avant son patient ; et il se tenait aux côtés de Lady Ingram alors que la petite troupe se bousculait dans l'embrasure de la porte.

— Doucement maintenant. Levez ses jambes plus haut en montant les escaliers.

La voix du commandant Fitzwilliam résonna avec autorité.

Lady Ingram regarda par-dessus la balustrade.

— Stratford, comme je vous suis reconnaissante d'être ici ! J'ai envoyé Lydia au lit avec une potion.

Elle suivit la troupe à l'étage.

— Amenez Lord Ingram dans sa chambre, la première porte sur la droite.

Seul un léger essoufflement trahissait une émotion plus profonde.

Miss Daventry était prête. Elle s'élança en tête du groupe et ouvrit en grand la porte afin qu'ils puissent transporter Lord Ingram à l'intérieur, tandis que le docteur déboutonnait son manteau et le laissa choir sur une chaise.

Le commandant Fitzwilliam lança rapidement des ordres :

— Là-bas. Allongez-le comme ceci. Retirez le tissu sous les épaules ici et nous le soulagerons à l'endroit où sa jambe est cassée. Voilà, comme ça.

Le médecin marcha à grands pas vers le côté du lit en lançant un mot par-dessus son épaule :

— Que tout le monde quitte cette pièce à l'exception de ceux qui sont nécessaires.

Il étudia les bandages de la jambe cassée et leva les yeux sur le commandant.

— Votre travail, Monsieur ?

Quand le commandant Fitzwilliam eut acquiescé, le docteur poursuivit :

— Beau travail. Vous avez peut-être sauvé sa jambe. Elle semble être fracturée à au moins deux endroits et la chevauchée jusqu'à la maison aurait causé des dommages considérables.

— J'ai appris quelques petites choses sur le champ de bataille, répondit le commandant

Il s'inclina légèrement devant Lady Ingram avant de se retirer, rejoignant Delacroix, Braxsen, Miss Daventry et les sœurs de Stratford dans le couloir.

Le médecin prit le pouls avant d'examiner la contusion à l'arrière de la tête d'Ingram.

— Stratford, restez-vous ? s'exclama Lady Ingram, sans quitter son fils des yeux.

À cela, Stratford, qui était à la porte, fit une pause.

— Bien sûr, madame.

Ils se tinrent silencieux tandis que le médecin écoutait le cœur d'Ingram et examinait la fracture.

— Je ne vais pas avoir besoin de réduire la fracture. Ce soldat s'est comporté avec un aplomb admirable. Lady Ingram, en plus de l'eau chaude, je vais avoir besoin de briques chaudes pour réchauffer le patient. L'heure de la découverte est des plus fortunées. Il ne s'en serait pas bien sorti par ce froid. Le printemps est encore trop peu avancé.

Lady Ingram réprima un tremblement en se dirigeant vers la porte. Quand elle l'ouvrit, la foule à l'extérieur se dispersa, chacun marmonnant une excuse. Ne restant plus que les deux hommes, le médecin demanda à Stratford de lui narrer exactement ce qu'il s'était passé. Une fois qu'il eut fini, le médecin remarqua :

— À l'exception de la mauvaise chute, ce fut une série d'évènements fortuits, commençant avec Miss Daventry repérant quelque chose sortant de l'ordinaire et culminant avec Lord Delacroix arrivant pile au bon moment, capable de fournir le matériel manquant. Très fortuit, répéta-t-il.

Stratford l'observa appliquer un cataplasme sur la contusion.

— Ah, excellent, dit le médecin lorsque Lady Ingram revint, suivie par une domestique portant des briques chaudes.

Il souleva les couvertures pour placer les briques et Lord Ingram gémit.

— Tout va bien. Nous nous assurons simplement que vous êtes confortablement installé, monsieur, dit le médecin, vous serez réveillé en un rien de temps, même si je ne doute pas que vous ayez un mal de tête considérable. Qui s'occupera du patient ? demanda-t-il en se tournant vers Lady Ingram.

— Moi, répondit Lady Ingram.

Elle fit signe au valet de s'en aller.

— Il s'agit d'une épreuve bien trop grande pour une personne seule. Je suggère au moins une autre personne avec qui vous pourriez partager la veillée, conseilla le médecin en regardant le comte. Vous êtes un proche de la famille, je présume ?

— Oui, je me rendrai disponible aussi souvent que possible, assura Stratford au docteur.

Il le regarda ranger ses instruments dans son sac avant de se tourner vers Lady Ingram.

— Puis-je vous conseiller Miss Daventry vous assister ? Elle s'est comportée avec une grande présence d'esprit ce matin.

Distraite, Lady Ingram opina seulement.

— Il va me falloir des instructions précises au sujet des médicaments et de tout ce qui doit être fait, déclara-t-elle après que le docteur ait enfilé son manteau.

Stratford prit congé en inclinant la tête en direction du médecin.

— Je dois m'assurer que mes sœurs rentrent à la maison. Je recevrai mes directives de Lady Ingram.

Quand il descendit, Lord Delacroix et le commandant Fitzwilliam étaient partis, et Miss Daventry semblait légèrement moins pâle. Le service à thé avait été apporté et elle était assise en compagnie d'Anna et Phoebe, chacune une tasse à la main. Miss Daventry fit un geste en direction d'une chaise libre.

— Je vous en prie, prenez place, monsieur.

Stratford brûlait d'impatience de se mettre à la recherche du commandant, d'obtenir son opinion à propos de ce qui avait pu arriver à Frederick et de voir s'il avait eu de la chance avec la filature de Delacroix et Conolly. Peut-être que la présence de Delacroix ce matin n'était pas si innocente que cela, bien qu'il ne faille pas porter de jugement hâtif. Il

s’apprêtait à décliner l’offre de rester, lorsqu’il vit que ses sœurs venaient à peine d’entamer leur thé. Il aurait été injuste de les brusquer.

— Je vous remercie, dit-il en s’asseyant en face de Miss Daventry.

— Aimeriez-vous une tasse de thé ? Ou… Quelque chose de plus fort ?

Miss Daventry semblait incertaine, jouant l’hôtesse dans une maison qui n’était pas la sienne. Lady Ingram allait être occupée tant que Ingram serait invalide et qui sait quand Lydia reprendrait ses esprits. *Je devrais être plus charitable,* pensa Stratford. Le père de Lydia était mort d’une chute de cheval.

— Le thé me convient parfaitement, merci.

Stratford prit la tasse de thé des mains de Miss Daventry, que seul un léger tremblement trahissait. *Bonne fille,* pensa-t-il. Lydia ne peut paraître à son avantage à côté de la calme compétence de Miss Daventry. Après avoir bu à petite gorgée le thé, il annonça :

— J’ai dit à Lady Ingram que vous seriez la personne la mieux placée pour partager la veillée pendant la convalescence d’Ingram.

— J’espérais pouvoir partager ce fardeau. Je le ferai très volontiers.

Miss Daventry posa sa tasse sur le bord de la table et croisa les mains sur ses genoux.

Anna se tourna vers son frère.

— Le médecin a-t-il dit quand Lord Ingram se réveillerait ?

— Avant que je ne parte, il montrait quelques signes de conscience, dit Stratford. Enfin, suffisamment pour émettre un gémissement au moment où le docteur s’occupait de lui. J’imagine qu’il fera face à une grande douleur, mais le docteur a laissé un sédatif puissant à lui faire boire lorsqu’il sera suffisamment éveillé. En attendant, le docteur ne s'inquiète pas trop de sa blessure à la tête. Il pense qu’elle est superficielle et que c’est le choc de la douleur qui l’empêche de se réveiller.

— Qu’est-il advenu du cheval d’Ingram ? demanda Phoebe.

— Le commandant Fitzwilliam a promis de s'en occuper et de voir s’il peut trouver d’autre d’indices sur ce qui s’est passé, répondit Stratford.

Miss Daventry soupira.

— C’est un tel soulagement. Je n’arrive pas à comprendre la raison pour laquelle il était dehors à une telle heure. Il est rare qu’il quitte la maison avant le petit déjeuner. Je demanderais bien à Lydia, mais je crains de lui causer plus de peine en ravivant l’incident.

— Ingram va récupérer de sa chute. Dès que Lydia saura qu'il ne s'agit pas de la même situation que celle qui est arrivée à son père, son état d'esprit se rétablira, répliqua Stratford.

Phoebe frémit.

— Je me souviens des funérailles. C'était la première fois que quelqu'un parmi nos amis souffrait d'une telle perte, même si personne ne pouvait prédire que Maman partirait cette même année. Je n'envie pas Lydia de subir deux fois le chagrin du même accident.

Stratford avala son thé.

— Lydia faisait montre d'une certaine gaieté quand elle est rentrée de l'école le Noël suivant. Sa mémoire est courte lorsqu'elle est en peine, je vous assure.

Sa déclaration fut accueillie par des protestations indignées fusant de trois côtés.

Miss Daventry fut la première à défendre son amie.

— Elle peut sembler tourner la page rapidement, mais cette même tendance s'applique au souvenir des fautes de ses amis, monsieur, protesta-t-elle en pinçant ses lèvres. Je la fréquentais pendant cette période à l'école et, je vous assure, sa peine était profonde. Je ne voudrais pas qu'elle souffre à nouveau ainsi.

Réprimandé, Stratford secoua la tête.

— Moi non plus.

Il se souvint de la charge qui avait pesé sur les épaules d'Ingram lorsqu'il avait dû marcher dans les pas de son père ; un rôle qu'il commençait tout juste à comprendre. Tout le soutien qu'Ingram aurait pu obtenir à son jeune âge pour l'assister à assumer ce rôle avait été volé par l'effusion de chagrin plutôt dramatique de Lydia qui avait semblé disparaître aussi vite qu'elle était apparue. Stratford prit une profonde inspiration et dit :

— Peut-être suis-je sévère avec elle comme peut l'être un grand frère. J'ai connu Lydia toute sa vie. Mais j'ai une sincère affection pour elle et ne lui souhaite aucun malheur.

Cette révélation fut accueillie par un silence.

Stratford s'arrêta là, sentant que son impatience face à la faiblesse de Lydia l'avait positionné en terrain instable avec Miss Daventry.

— Je vous prie d'informer Lady Ingram que je reviendrai après le souper pour savoir comment me rendre utile.

Les trois femmes se levèrent et, tandis que Phoebe et Anna ramassaient leurs affaires, Stratford s'inclina sur la main de Miss Daventry. Il aurait mieux fait de se taire, mais il admirait la manière dont elle avait pris la défense de son amie. Quand il leva les yeux, il rencontra son regard franc. Ce serait quelque chose d'avoir une telle loyauté tournée vers lui.

ELEANOR RESTA dans le salon après leur départ. Elle se versa une autre tasse de thé et s'adossa au canapé. En regardant ses chaussures, elle réalisa avec un sursaut qu'elle n'avait ni changé ses chaussures boueuses ni sa tenue d'amazone, à présent réduite en morceaux, pour une tenue plus décente. Elle n'avait accordé aucune pensée au fait qu'elle avait paradé dans une robe pratiquement transparente.

Cela donna un autre sens au regard appuyé de Lord Delacroix au cours de leur retour à la maison. Il l'avait observée comme une pouliche au marché chaque fois qu'il pensait qu'elle regardait ailleurs. Elle reposa sa tasse à thé ; qui cliqueta sur la soucoupe. Voilà bien quelqu'un qu'elle s'était promis de ne jamais recroiser et il était venu dans la demeure où elle résidait. Elle espérait qu'il ne considérerait pas cela comme une invitation dans leur société.

Lord Worthing, en revanche, était plus enclin à rechercher son regard. Elle se souvint de ses yeux levés sur les siens au moment de prendre congé, s'excusant d'avoir été impatient envers Lydia. Il ne s'exprimait pas toujours avec tact, médita-t-elle, et il avait été dur avec Lydia qu'il avait connue toute sa vie.

Mais malgré cela, il est plus que sincère dans ses excuses. Cette pensée apporta un sourire inattendu sur son visage.

Lord Worthing l'avait surprise lors de leur promenade en ville l'autre jour, admettant presque que les mots qu'il lui avait adressés après leur valse a l'Almack avaient été inconstants et indifférents. Un autre homme aurait considéré cela comme trop insignifiant pour être mentionné. La vérité était qu'il avait été sur sa liste de personnes indésirables ; elle avait été prête à le chasser définitivement de son esprit. Manifestement, elle s'était méprise en pensant que ses sentiments naissants s'accordaient aux siens. Mais ensuite…

Je vous admire, Miss Daventry… Elle repensa au riche timbre de sa voix, à la chaleur de son bras près du sien.

Elle laissa sa tasse de thé sur la table et se leva, trop nerveuse pour demeurer inoccupée. Malgré toutes ses inquiétudes pour Lord Ingram et Lydia, son cœur était léger. Elle devait aller s’enquérir de ce dont avait besoin Lady Ingram. Et, pour l’amour du ciel, elle devait changer de robe.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-quatre

Comme l’avait annoncé le médecin, Frederick Ingram se réveilla à son heure habituelle le matin suivant, avec toutes ses capacités mentales. Il fut stupéfait de voir Miss Daventry devant la fenêtre de sa chambre, regardant à l’extérieur. Quand il essaya de bouger, il jura dans sa barbe.

— Miss Daventry, maugréa-t-il avant de s’éclaircir la gorge et de faire une nouvelle tentative. Miss Daventry, que faites-vous dans ma chambre sans chaperon, et que diable… Pardon. Laisse-moi reformuler. Que m’est-il arrivé ?

— Vous avez fait une mauvaise chute, monsieur. Vous souvenez-vous être allé chevaucher à Hyde Park hier matin ?

Elle se précipita à son chevet pour lui servir un verre d’eau.

— Oui, bien sûr, je… Je voulais sortir Melody. Elle manque d’exercice ces derniers temps. Je m’apprêtais à quitter l’espace boisé et à retourner dans l’allée, et c’est la dernière chose dont je me souvienne.

Il fronça les sourcils avant de grogner lorsqu’une nouvelle vague de douleur le frappa.

— Tenez, Monsieur. Vous buvez cela. Le médecin l’a laissé pour vous ; vous vous sentirez bien mieux après.

Miss Daventry lui apporta la potion à la teinture d’opium, ainsi que le verre d’eau, qu’il but avec obéissance.

— Comment suis-je tombé ? Qui en a été témoin ? demanda Ingram en palpant ses membres de sa main disponible avant de prendre une brusque inspiration. Ma jambe, elle semble cassée.

— Oui, monsieur. Le médecin a dit que le commandant Fitzwilliam l'avait admirablement immobilisée et qu'elle se remettra en un rien de temps.

Elle s'assit au bord du lit.

— Fitzwilliam. Il était donc présent ? Un brave camarade…

Lord Ingram tomba dans le silence, perdu dans ses ruminations. — Voulez-vous que j'aille chercher Lady Ingram pour vous ? hasarda Miss Daventry.

Non, restez un moment. Comment en êtes-vous arrivée à devenir mon infirmière ? Ma famille vous utilise-t-elle de façon scandaleuse ?

Il la regarda avec de l'amusement au fond des yeux, mais ses sourcils étaient froncés en signe de douleur.

— Et est-ce le commandant Fitzwilliam qui m'a trouvé au parc ?

— Je suis ici parce que je me suis portée volontaire.

Le regard de Miss Daventry s'abaissa.

— Enfin, Lord Worthing a proposé mes services, mais c'était le moins que je puisse faire.

— Stratford !

Ingram haussa subitement les sourcils, avant de grogner.

— J'ai un diable de mal de tête. Alors, Stratford est impliqué aussi ? Le mystère s'épaissit.

— Oui, j'étais avec Lord Worthing, confirma-t-elle avant de s'arrêter et s'éclaircir la gorge. Enfin, nous étions tous ensemble. J'étais avec Lydia et le commandant Fitzwilliam… Oh, et Mr. Braxsen. Et nous avons rencontré, tout à fait par accident, Lord Worthing et ses sœurs au parc.

— Mr. Braxsen… dit Ingram. Continuez.

— Le commandant a galopé en tête avec Lydia…

— Le commandant Fitzwilliam a chevauché avec Lydia. Cela a dû être une joyeuse poursuite.

Les lèvres d'Ingram frémirent.

— Lord Ingram, voulez-vous bien cesser de plaisanter? Je commence à croire que la blessure à votre tête est pire que ce que craignait le docteur.

Ingram replia son bras libre sur l'autre.

— Je promets d'être un auditeur exemplaire.

— Le commandant et Lydia galopaient en tête, répéta Miss Daventry, avec les sœurs de Lord Worthing non loin derrière. Je… Je ne souhaitais pas galoper et Lord Worthing est resté à mes côtés.

Ingram ravala un rire et elle le fixa sévèrement du regard jusqu'à ce qu'il arrête.

— Finalement, nous avons atteint l'extrémité de la route et, quand nous avons rebroussé chemin, quelque chose a attiré mon regard : les jambes d'un homme, partiellement dissimulées par les buissons. Je ne savais pas de qui il s'agissait, mais j'ai contourné la barrière avec Lord Worthing pour le découvrir.

— Et c'était moi, conclut Ingram. Et ma jument ? Qu'est-elle devenue ?

— Elle n'est pas retournée aux écuries, alors, après votre retour, votre palefrenier est sorti à sa recherche. Il l'a trouvée les rênes entortillées autour d'une branche, un peu plus loin dans l'espace boisé. Elle n'a aucune blessure, monsieur.

Miss Daventry l'étudia et il se sentit soudainement las, toute trace d'humour disparue.

— Dois-je dire à votre mère que vous êtes réveillé ? Elle est très anxieuse.

— Restez, demanda-t-il en attrapant son bras d'une main faible. Je me sens exténué. Vous pouvez aller chercher ma mère, mais dites-moi d'abord. Y avait-il quelqu'un d'autre dans le parc quand cela s'est produit ?

— Personne, monsieur. Seulement… Lord Delacroix est arrivé un moment plus tard.

Miss Daventry sembla lutter avec elle-même.

— Il a été d'une grande aide. Il avait un couteau dans sa sacoche de selle qui nous a servi à créer des bandes de lin pour fixer votre jambe — le commandant Fitzwilliam s'en est chargé — et Lord Delacroix a offert de se procurer les morceaux de tissu avec lesquels nous vous avons transporté. Il a même apporté des cordes.

Elle ne rencontra pas son regard.

— Et Stratford était présent tout du long ? Dès l'arrivée de Delacroix ?

— Oui, acquiesça Miss Daventry. Lord Worthing et Lord Delacroix ont aidé à vous transporter. Lord Delacroix s'est proposé de s'en charger si Stratford souhaitait partir en avant pour avertir la demeure, mais Lord Worthing a dit qu'il ne vous quitterait sous aucun prétexte, envoyant Mr. Braxsen et votre sœur se charger de cette tâche.

Ingram opina. *Fais confiance à Stratford pour se charger du reste. Il saura découvrir s'il y a une piste en lien avec Delacroix. Son apparition était bien trop commode.*

— Je vous remercie. Dites à ma mère de venir. Bien que, dit-il en baillant, je ne promets pas d'être éveillé quand elle arrivera.

Comme il avait prévenu Eleanor, Lord Ingram dormait à poings fermés quand sa mère arriva dans la chambre.

— Endormi, s'exclama-t-elle en se tournant vers Eleanor. Pourquoi n'êtes-vous pas venue me chercher au moment où il s'est réveillé ?

Eleanor répondit sans attendre.

— Je l'aurais fait. Il ne l'a pas permis. Il voulait d'abord savoir exactement ce qui lui était arrivé, alors je lui ai fourni tous les détails en ma possession.

Le regard de Lady Ingram retourna sur son fils, qui émit un faible ronflement, ce qui sembla la rassurer.

— Je vous remercie, Eleanor. Ce sera tout.

Eleanor quitta la chambre et fit une pause, les mains sur la rampe, se demandant s'il était trop tôt pour réveiller Lydia. Avant qu'elle ne se tourne pour s'en aller, Hartsmith, le majordome de Lord Ingram, l'appela de l'autre bout du couloir et s'avança vers elle. Il dit :

— Ma lady m'a informé que Lord Ingram s'était réveillé. Pourrais-je vous demander de lui transmettre un message de ma part ?

Le front d'Eleanor se plissa.

— Lord Ingram vient de prendre un sédatif et dort à nouveau. Pourquoi n'avez-vous pas parlé à Lady Ingram si vous souhaitiez le voir ?

Hartsmith ignora la question.

— Miss Daventry, je vous demande de me tenir informé à l'instant où il se réveillera à nouveau. Si possible, avant qu'il ne prenne un sédatif et sans que Lady Ingram ne soit au courant. Voyant la confusion d'Eleanor il enchaina rapidement, je vous assure qu'il ne s'agit de rien de douteux, mais seulement ce qu'il souhaiterait me voir faire. Une possibilité que Lord Ingram avait prévu s'est produite et il a exprimé le désir que la maisonnée ne soit pas perturbée par ces détails. Comme vous et Lady Ingram l'avez veillé tour à tour et que Lord Ingram a insisté pour que Lady Ingram reste dans l'ignorance totale sur ce sujet. Je vous demande de m'informer dès qu'il sera réveillé. Je suis sûr que si vous lui mentionnez que je souhaite le voir à propos de ce sujet, vous découvrirez qu'il sera pressé de me voir.

Eleanor ne pouvait pas trouver à redire à sa demande. Si Lord Ingram était d'accord, elle s'exécuterait. Même si elle n'aimait pas le faire sans que

Lady Ingram soit au courant. Mais si Lord Ingram était d'accord, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter.

— Je vous tiendrai informé sitôt qu'il se réveillera, lui promit-elle.

Elle alla dans la chambre de Lydia et la trouva les yeux gonflés, allongée dans une obscurité presque totale.

— Je vous ai dit de sortir, hurla-t-elle.

Puis, avec un reniflement, elle ajouta :

— S'il vous plaît.

— C'est moi. Tu dois te lever et arrêter de torturer tes domestiques pleines de bonnes intentions, conseilla Eleanor en traversant la pièce et ouvrit les rideaux. Ton frère va bien. Il s'est réveillé ce matin.

Elle se retourna et adressa un sourire à son amie.

Lydia rejeta ses couvertures et s'assit.

— Il s'est réveillé ? Laisse-moi aller le voir.

Elle se rua pour enfiler ses chaussons avant que Eleanor ne puisse l'arrêter.

— Il s'est réveillé, mais la potion que le docteur lui a prescrit l'a fait dormir à nouveau. Se précipiter dans sa chambre n'a aucun sens. Ta mère est là-bas. Je pense que tu as besoin d'une bonne tasse de thé et de quelque chose dans l'estomac.

Eleanor se dirigea vers le lit.

— Je vais faire sonner ta femme de chambre pour qu'elle t'aide. À moins que tu n'aies envoyé tous les domestiques faire leurs valises.

— Je ne supportais pas qu'on me parle, dit Lydia avec un reniflement. J'étais si inquiète.

Eleanor serra son amie dans ses bras.

— Je comprends. Désormais, tu vois que cela n'a plus raison d'être. Viens, allons manger quelque chose.

Elle tendit la main vers la cloche.

Une fois que Lydia vit que son frère dormait et ne semblait plus aussi pâle que la veille, elle fut prête à prendre un petit déjeuner tardif et fit preuve d'un solide appétit. Ingram marmonna même en signe de protestation quand elle se fit trop bruyante pour qu'elle « s'arrête de bavarder et laisse un pauvre bougre dormir ». Étant donc rassurée et, sur l'insistance de sa mère, Eleanor et elle partirent chez la modiste pour récupérer les dernières toilettes qu'elle avait commandées.

— Un retour à ta routine ne pourra te faire que du bien et fera taire toutes rumeurs, avait ajouté sa mère.

ELLES SORTIRENT de la boutique sous le soleil de midi, Lydia portant trois boîtes à chapeau. Le valet les lui prit et les rangea dans la voiture. Il ouvrit la porte, mais leur départ fut interrompu quand quelqu'un les appela par leurs noms :

— Miss Daventry, Miss Ingram. Justement celles que je souhaitais voir. Puis-je m'enquérir du rétablissement de votre frère ?

Lord Carlton était essoufflé, s'étant précipité depuis le Brooke, d'où il avait dû les espionner.

— Vous êtes au courant de l'affaire, semble-t-il ?

Lydia pinça ses lèvres.

— Je crains que le contraire soit difficile. Son… Il a été transporté sur Park Lane et il est impossible de décourager la curiosité des gens…

— Quelle vulgarité ! l'interrompit-elle en tapant du pied sur la chaussée. La société ne se préoccupe que des derniers ragots.

— Je ne le contredis pas, protesta Lord Carlton. Cependant, Lord Ingram est unanimement apprécié et les membres du club veulent savoir comment il se porte.

Après une pause, Lydia s'adoucit.

— Il était réveillé ce matin. Je vous remercie de votre sollicitude.

— Se rétablira-t-il complètement dans ce cas ?

Lord Carlton leur fit un grand sourire.

— Ce serait effectivement de bonnes nouvelles.

Eleanor répondit à la place de Lydia.

— Il semblait tout à fait maître de ses esprits quand je lui ai parlé plus tôt.

— Je n'ose pas demander si vous assisterez à la réception de Mrs. Drewmont.

Cette dernière phrase était dirigée à l'attention d'Eleanor. Lydia pouvait à peine contenir son impatience de partir, fit un pas vers la voiture qui les attendait.

— Je crains que nous ne prenions pas part aux activités en société pour le moment, dit Eleanor en retour, avec un doux signe de tête pour Lord Carlton.

Eleanor suivit Lydia dans la voiture et regarda par la fenêtre tandis que Lord Carlton descendait la rue en fronçant les sourcils.

STRATFORD S'ASSIT à sa table habituelle au White, celle qui semblait toujours l'attendre. Il était fatigué, s'étant porté volontaire — non, ayant insisté — pour prendre le poste de nuit avec Ingram jusqu'à ce que Miss Daventry vienne le soulager de la charge à l'aube, reposée et bienvenue dans la lumière du petit matin. La longue nuit l'avait laissé seul avec ses pensées tandis qu'il essayait d'assembler des indices. Oui, Delacroix continuait à jouer de malchance et, bien que certains se méfient de lui, il était accepté par d'autres. Selon Fitz, suivre Delacroix et Conolly n'avait jusqu'ici conduit à rien.

Fitz était retourné inspecter le lieu de l'incident et n'avait trouvé aucun indice. Il savait ce que Ingram faisait ce matin-là, mais ne se donna pas la liberté de le révéler sans l'autorisation expresse de ce dernier.

— Même si, ajouta Fitz, il m'a dit qu'il avait toute confiance en vous.

Stratford se demanda comment il allait faire la lumière sur tout cela sans pouvoir en parler avec Ingram.

— Worthing.

En s'entendant adresser la parole, Stratford leva les yeux, surpris de voir quelqu'un qu'il ne connaissait que de loin. Le rival.

— Bonjour, Carlton.

Voyant que le gentleman s'attardait, il ajouta :

— Souhaitez-vous prendre place ?

— Je pense que oui. Je vous remercie.

Lord Carlton acquiesça quand Stratford souleva la carafe face à lui et poussa le second verre vers lui. Une fois qu'il eut pris une gorgée, Carlton s'installa plus confortablement.

— La manière dont Lord Ingram a chuté de cheval est une affaire bien malheureuse. J'ai cru comprendre que son père s'était éteint de la même manière.

Il leva les yeux avec un sourire confiant, qui s'effrita quand il vit l'expression implacable de Stratford.

— Vous devez penser que je suis excessivement impertinent. Pardonnez-moi. Je viens à l'instant de rencontrer Miss Daventry et

Miss Ingram.

Stratford fut surpris d'apprendre qu'elles étaient sorties et repoussa l'impulsion de demander où.

— Personne n'aime entendre parler de malchance qui suit les gens que nous connaissons, répondit-il à la place. Heureusement, dans ce cas, le médecin pense qu'il n'aura qu'une jambe cassée. Cela aurait pu être pire. Mais, évidemment, nous ne le saurons que lorsqu'il se réveillera.

Stratford remplit à nouveau son propre verre avant de croiser une jambe sur l'autre.

— Est-ce possible que vous ne soyez pas au courant ? demanda Carlton sur le ton qui semblait des plus provocateur

— Être au courant de quoi ?

Les mots de Stratford étaient aussi abrupts que la politesse le lui permettait.

— Lord Ingram s'est déjà réveillé. Miss Daventry et Miss Ingram viennent de me l'apprendre.

Stratford soupira, ressentant le poids de sa longue nuit de veillée. Il était soulagé par la nouvelle, mais impatient de mettre fin à l'entrevue avec le messager.

— C'est en effet une bonne nouvelle. Miss Ingram a-t-elle repris les mondanités ? Quand je l'ai vue pour la dernière fois, elle était escortée dans sa chambre.

— Je pense que Miss Daventry a dû la convaincre, répondit Lord Carlton. Elle possède un rare courage. Il semble que rien ne la ferait avoir besoin de sels.

Stratford, se souvenant de son sang-froid au moment de la découverte du corps inanimé de son hôte et de sa volonté de sacrifier ses propres dessous, opina en silence. Elle avait presque été bleue de froid quand ils avaient atteint la maison de ville et, bien qu'il eût souhaité la couvrir ou l'escorter rapidement à demeure, il avait été hors de question qu'il quitte Ingram.

— En fait…

Lord Carlton laissa échapper un petit rire nerveux.

— Il y a une raison pour laquelle je voulais vous parler aujourd'hui et je suis heureux de voir que nous pouvons presque converser en privé.

Il regarda les quelques tables dans la salle, occupée jusque dans ses moindres recoins. Mais aucune près de la leur.

— Oh ?

Worthing haussa un sourcil, l’invitant silencieusement à continuer. Ou, pour un homme moins courageux, à se désister.

— Voyez-vous, je me suis pris d'affection pour Miss Daventry, confessa Lord Carlton rencontrant les yeux de Stratford, avant de détourner le regard. J’en suis venu à voir en elle des vertus féminines qui me conviendraient parfaitement chez une épouse. Elle démontre une ardeur à défendre les moins fortunés. Son intelligence n'est pas à dédaigner et elle fait preuve d’une compréhension adroite à propos de chaque sujet sur lequel nous conversons. Et son sourire, eh bien… Enchaîna-t-il en riant d’une manière juvénile. Vous ne vous souciez pas d’entendre tout cela. Je ne pense pas que je doive vous convaincre de ma capacité à lui offrir un nom honorable, en plus d’une vie confortable. Mais si vous souhaitez discuter des détails, je peux faire en sorte que mon avocat rencontre le vôtre…

Stratford ne put supporter ce discours une seconde de plus.

— Bon Dieu, jeune homme. Qu'est-ce qui vous prend ? Pourquoi me dites-vous tout cela ?

Lord Carlton leva les yeux, étonné et, pour la première fois, incertain de lui-même.

— Pourquoi ? Mais car vous êtes son tuteur. Lady Jersey me l’a dit elle-même. Naturellement, je dois donc vous approcher.

— Comme Lady Jersey le sait très bien, je ne suis rien de tout ceci. Vous devez l’avoir mal comprise. C’était mon oncle, le quatrième comte de Worthing, qui était son tuteur. Je ne suis rien pour elle.

Stratford tendit la main vers la carafe, seulement pour se rendre compte que les deux verres étaient encore intacts.

Lord Carlton se pencha en avant et agrippa sa canne. Ses oreilles étaient cramoisies.

— Sauriez-vous à qui je dois adresser ma requête ?

— À la lady en question, répliqua Stratford avec une pointe d’amertume. Elle est, comme vous le savez, sous la protection de Lord Ingram pour la saison. Je n’imagine pas la tante de Miss Daventry s’opposer à votre cour et Lady Ingram s’est engagée à la voir convenablement mariée, expliqua-il forçant sa voix à être ferme

Après une pause, il ajouta rapidement :

— J’imagine que votre cour sera couronnée de succès.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-cinq

Deux jours s’étaient écoulés depuis sa rencontre avec Carlton et, chaque fois que Stratford s’était présenté à la demeure Ingram pour offrir son aide, on l’avait remercié après lui avoir dit que ses services n’étaient pas requis, à présent que Ingram était hors de danger. Il n’avait même pas vu Ingram lui-même, puisque Frederick dormait les deux fois où il était venu. Stratford l’a tenté une nouvelle fois, cette fois à pied, n’étant pas d’humeur à slalomer à cheval sur une chaussée noire de monde, ce qui lui demanderait une patience et une retenue qu’il n’avait pas. Son visage grave était dissimulé par le bord abaissé de son chapeau et le cliquetis silencieux de ses bottes se noya dans la métropole débordante d’activité.

Le manque d’un sujet concret sur lequel se concentrer au sujet d’Ingram et son assaillant, donnait seulement à Stratford plus de temps pour réfléchir. Cela s’avérait être une circonstance plus que malheureuse, puisque ses pensées étaient de plus en plus empreintes d'amertume. Elle avait attrapé Carlton dans ses filets, n’est-ce pas ? Évidemment. C’est ce qu’elle avait dit, non ? De tous les détails brumeux de la conversation qu’il arrivait à extraire des recoins de son subconscient imbibé d’alcool, il se rappelait ces mots, aussi clairement que le son d’une cloche : « Je veux me marier par amour. »

Si seulement Stratford n’avait pas révélé ses sentiments pour Miss Daventry. Il n’appréciait pas d’être pris pour un imbécile. Comment avait-il pu se méprendre sur l’estime qu’elle lui portait ? Comment avait-il pu sous-estimer ses sentiments pour Carlton ? Fulminant, il ignora la tentative d’un de ses pairs pour le saluer. *Soit, si vous êtes d’accord pour prendre pour époux un garçon, du nez duquel sort encore du lait, je suppose*

qu’il est un candidat de choix. Je vous souhaite bien du bonheur, Miss Daventry.

En revanche, il ne pouvait blâmer Carlton de s’être entiché d’elle. La façon dont elle s’exprimait mettait au défi un homme de devenir meilleur. Elle était d’une loyauté à toute épreuve, généreuse envers ceux qu’elle aimait, indulgente…

Elle n’était peut-être pas belle au sens classique du terme, mais elle l'était pour lui. Ses yeux contenaient une compréhension confiante. Puis, il y avait la manière dont son nez se retroussait. Et quand elle souriait à quelqu’un, tout prenait vie. Ses yeux rieurs, ses fossettes qui lui donnaient toujours l’air de comploter quelques espièglerie. Une silhouette gracile qui vous invitait à faufiler un bras autour de sa taille…

Les pas de Stratford vacillèrent tandis qu’une pensée submergea ses sens :

Je suis en train de penser à la future femme d’un autre homme, se tança-t-il. Il repartit de bon train, furieux contre lui-même de cette faiblesse. Elle voulait peut-être se marier par amour, mais ce type d’amourette était fini pour lui. Il ne deviendrait pas à nouveau un tel idiot. Il continua à marcher, plongé dans ses pensées, se souvenant de son expression mutine et de ses mots provocateurs — *« Ce n'est peut-être pas chrétien de ma part, mais j’aimerais voir votre repentance avant de vous retourner ma réponse »* — et rit doucement.

Il avait été maussade quand ils avaient dîné ensemble. Il l’avait insultée quand il lui avait proposé de l’épouser. Il massacrait ses excuses. Et même chez Almack, il a encore tout gâché en la comparant à une de ses sœurs. En revanche… Il y avait eu une forte attraction entre eux lorsqu’ils avaient valsé ensemble et sa réaction rayonnante quand il lui avait dit qu’il l’admirait. Peut-être avait-il mal jugé la situation ? Peut-être ne se souciait-elle pas du tout de Carlton.

Et si elle ne tenait pas à Carlton, cela signifiait qu’il avait encore une chance.

Stratford ressentit un besoin soudain de voir par lui-même et hâta ses pas vers Grosvenor Square. Peut-être était-elle à demeure en ce moment ? Dans tous les cas, il devait y aller et découvrir comment allait Ingram, ainsi que lui donner le peu de nouvelles qu’ils avaient. Quand il grimpa le court escalier et sonna la cloche, il l’entendit résonner à l’intérieur, suivie par les bruits de pas assourdis du majordome venant répondre à la porte.

— Ah, Lord Worthing, le salua le majordome d’une manière protocolaire, comme si le fait que Stratford soit le meilleur ami d’enfance du maître de maison importait peu.

Il y eut du bruit dans les escaliers quand il entra et il leva les yeux pour apercevoir l’objet de ses ruminations. Miss Daventry descendait dans une robe de promenade de la même couleur que ses yeux. Il croisa son regard et ses pas s'arrêtèrent un instant, ses lèvres frémirent, comme à l’aube d’un sourire. Elle semblait heureuse de le voir.

Lydia était en bas des marches et tendit la main, qu’il prit en s’inclinant.

— Stratford, êtes-vous venu pour voir Ingram ? Il est réveillé, mais il nous a chassées de sa chambre, alors nous avons décidé d’aller à Hyde Park.

— Oui, je suis venu lui rendre visite, opina Stratford

Se tournant vers miss Daventry, il se mit en quête d’un signe sur ce qu’elle ressentait, se demandant si son cœur pouvait toujours être conquis.

— Avez-vous quelqu’un pour vous escorter au parc? lui demanda-t-il. Je m’engage à le faire de bon cœur.

— Ne souhaitiez-vous pas voir Fred ? le questionna Lydia.

C’était son objectif. *Nom d’une pipe.* Où avait-il perdu la tête ?

La porte du salon s’ouvrit et Lord Carlton en sortit avec le commandant Fitzwilliam.

— Worthing… Vous, ici ! s’exclama Carlton avant de prendre place aux côtés de Miss Daventry. Vous venez voir Ingram par vous-même, n’est-ce pas ?

— En effet.

Les lèvres de Stratford se serrèrent en une ligne fine et il se tourna vers Lydia.

— Vous dites qu’il est réveillé en ce moment ?

— Il l’est, mais qui sait pour combien de temps ? Il souffre et ce sera bientôt l’heure de prendre son sédatif. Devrions-nous vous attendre, Stratford ?

Lydia enfila ses gants avant de lui jeter un coup d’œil.

— Je vois que vous êtes toutes deux entre de bonnes mains et je ne ferai que vous gêner. Passez une bonne journée, Messieurs, Miss Daventry.

Il se retourna rapidement et grimpa les marches de l’escalier, n’accordant pas un second regard au groupe sur le départ.

— Miss Daventry, vous êtes ravissante, la flatta Lord Carlton.

Stratford, agrippant la rambarde, n’entendit pas sa réponse.

Ingram était au lit, le regard terne fixé vers l’extérieur. Son valet était à son chevet, lisant à voix haute les journaux du matin. Quand Stratford entra dans la chambre, Ingram congédia son valet et lui demanda de dissuader sa mère d’entrer puisqu’il dormirait certainement une fois que son ami serait parti.

Stratford posa sa main sur l’épaule d’Ingram.

— Je suis fort heureux de te voir conscient. Tu sembles bien plus en forme que lorsque je t’ai quitté il y a trois jours.

Une nouvelle vague de douleur traversa les traits d’Ingram et Stratford s’assit.

— Doucement. Comment te sens-tu ?

— Je vais bien, déclara Ingram de manière peu convaincante. Dis-moi si tu as découvert quoi que ce soit. Qu’avez-vous fait depuis notre dernière conversation ?

— Rien de particulier. Fitz et moi, continuons à chercher. Pas d’empreintes de pas, aucun objet oublié, rien qui ne sorte de l’ordinaire. Delacroix est apparu, juste comme ça.

— C’est ce que l’on m’a dit, confirma Ingram rencontra le regard de Stratford. Je pense qu’il est celui que nous devons tenir à l’œil. Je l’ai assigné à Fitz.

Stratford acquiesça.

Après une minute de silence, Ingram continua :

— Hartsmith est venu me voir quand je me suis réveillé, m’annonçant qu’il y avait eu une effraction dans ma bibliothèque la nuit même suivant mon attaque.

Les sourcils de Stratford se haussèrent d’un coup.

— Je devrais rester ici, commença-t-il à dire, avant de réaliser que ce n’était pas possible.

Il ne pouvait pas laisser ses sœurs sans surveillance.

Ingram sourit et secoua la tête.

— Hartsmith est astucieux. Il n’a rien laissé ayant de la valeur dans la bibliothèque et a condamné la porte menant aux autres pièces. Je suspectais que ma maison pourrait devenir une cible et il a fait preuve de prudence après mon attaque. Je l’ai envoyé quérir Fitz pour l’informer de la situation. Le filet se resserre et, un jour, notre homme deviendra imprudent.

Stratford se mordilla la lèvre.

— Une idée de ce qu’il cherchait ?

— Je sais précisément après quoi il était, répondit Ingram. C’était le rapport que j’allais envoyer à Le Marchant, contenant le détail des troupes et des fournitures. Toutefois, je n’arrive pas à comprendre comment quelqu’un a pu savoir que je le transportais quand seulement deux autres personnes étaient au courant de son existence.

— Qui étaient ces deux personnes ? s’enquit Stratford.

— Le Marchant et Fitz, répondit Ingram. Le Marchant n’a aucune raison d’intercepter son propre courrier et Fitz attirerait trop l’attention sur lui-même en faisant une telle tentative. De plus, cela ne lui ressemble pas du tout. Je suis convaincu de son innocence.

— C'est étrange de dire cela alors que l'on se connaît si peu, mais je le suis aussi, dit Stratford. Et espérons qu’il en soit ainsi parce qu’il escorte ta sœur à Hyde Park en ce moment même.

— Alors, il persiste avec Lydia ? gloussa Ingram. À chacun sa folie.

— Donc, quelqu’un a intercepté le rapport ? demanda Stratford, déconcerté par ce mystère. Penses-tu que ton assaillant voulait te blesser gravement ?

Ingram réfléchit pendant une minute.

— Je ne sais pas. Il aurait pu finir le travail et a choisi de ne pas le faire. Peut-être a-t-il pensé que la chute était suffisante pour faire l’affaire, ou il a pu être interrompu. Que chacun s’essaye à deviner. Mais je dois corriger ta supposition. Il n’a pas le rapport. Par précaution, j’ai glissé une enveloppe avec un faux document dans la poche de mon manteau et c’est celui-ci qui a été volé. Le véritable rapport était dans ma sacoche de selle, où il a été retrouvé quand Melody a été ramenée à l’écurie.

— Cela me laisse penser que le voleur a été soit interrompu, soit un amateur. Personne ne s’empare du premier document sans faire de plus amples recherches.

Stratford se leva, voyant Ingram porter une main à sa tête.

— J’ai un mal de tête du diable.

— Je vais t’apporter ta potion.

Stratford alla à la table et mélangea le médicament dans un verre d’eau avant de le lui apporter.

— Le temps nous le dira, conclut Ingram en prenant le verre et en avalant son contenu. Le fait que l’homme se soit introduit dans ma bibliothèque l’autre nuit montre qu’il est plutôt proche de nos opérations

pour avoir suspecté que le document était un faux. J’ai demandé à Fitz d'organiser une surveillance de notre maison et du quartier général au cas où il réessayerait. Fitz escorte ma sœur au parc, mais la surveillance sera en place avant la nuit. Il n’est pas homme à se laisser distraire.

Stratford se rassit.

— C’est un bon plan.

Il demeura silencieux un court instant avant de ne plus pouvoir se retenir sur ce qui avait également occupé ses pensées.

— Je viens de recevoir une demande en mariage de la part de Lord Carlton pour Miss Daventry. Il était ici quand je suis arrivé, prêt à partir se balader avec elle.

Stratford haussa un sourcil.

— Oh ! Qu’est-ce donc que cela ? Ce blanc-bec ? Est-il au moins en âge de marier ?

Stratford ne dit rien et Ingram poursuivit d’un air pensif :

— Notre Miss Daventry, hein ? Il fera plutôt un bon époux pour elle. Aucune dette à ma connaissance.

— Non, dit Stratford brièvement.

Comme il ne continua pas, Ingram l’observa avec perspicacité.

— Tu l’as envoyé sur les roses, n’est-ce pas ?

— Je lui ai dit qu’il avait demandé au mauvais comte, expliqua Stratford.

Ingram rit vigoureusement, ce qui suscita ensuite un gémissement.

— Tu dois m’utiliser plus gentiment. J’ai interdiction de trouver de l’humour dans quoi que ce soit.

— Et moi, semble-t-il, dit Stratford, de trouver le bonheur.

Ses mots sibyllins furent parfaitement compris par son ami.

— Alors, c'est comme ça? Elle peut encore le refuser.

Le ton bienveillant d’Ingram provoqua un grognement de la part de Stratford.

Il frotta l’accoudoir en cuir de la chaise, alternant entre l’espoir que Miss Daventry ait pu lui garder son cœur, bien qu’il n’ait pas fait grand-chose pour le mériter, et le désespoir d’avoir été trop lent et de l’avoir perdue pour toujours. Le silence s’étira jusqu’à ce que Ingram le brise.

— J’ai besoin de ton aide, Stratford.

Ingram mâchait légèrement ses mots, mais il patienta jusqu’à ce que Stratford lui accorde toute son attention.

— J’ai besoin que quelqu’un escorte ma mère, ma sœur et Miss Daventry aux réceptions de la saison jusqu’à ce que je sois complètement rétabli. Quelqu’un m’a attaqué et, jusqu’à ce que nous découvrions l’identité et les intentions de l’agresseur, je ne veux pas que ma famille soit en danger. Elles ne le sont probablement pas, mais je dois en être certain. Je ne peux penser à personne de mieux placé que toi. Le feras-tu ? Je sais, continua Ingram quand il vit l’expression alarmée de Stratford. Tes mains sont déjà plus que pleines. Mais tout ce dont elles ont besoin, c’est d’une présence masculine pour garder un œil sur elles quand elles participent aux activités mondaines. Il est bien connu que tu es un ami proche de la famille et personne ne trouvera à y redire si c'est toi qui t'en charges.

Stratford soupira.

— Bien sûr. Tu peux compter sur moi.

Ingram gloussa au ton de Stratford ; un son endormi.

— Si tu avais pensé pouvoir t’enfuir au domaine de Worthing, tu dois certainement savoir à présent que ton évasion ne sera pas couronnée de succès tant que tes sœurs participeront à la saison. Tu dois arrêter les frais et accepter ton destin.

— Je l’ai accepté, crois-moi.

Les deux hommes gardèrent le silence.

— Je présume que Carlton sera désormais collé à notre groupe. Je n’ose imaginer qu’il puisse réussir, ajouta Stratford, son regard posé sur Ingram, une lueur vacillante au fond des yeux.

— Non, dit Ingram, les yeux fermés, les commissures de la bouche se haussant. Je ne pense pas qu’il le puisse.

Ses mots redonnèrent espoir à Stratford.

Après une minute, Ingram se laissa porter au loin. Mais, tout à coup, il se réveilla en sursaut et sembla lutter pour ordonner ses pensées avant de prendre la parole :

— Fitz a ses accès dans tous les cercles de la société, mais les gens ne lui diront pas ce qu’ils sont susceptibles de te dire à toi. Bien que ta pairie soit récente, tes amitiés ne le sont pas. Quand je sors, j’écoute les conversations quand les gentlemen jouent aux cartes et se rassemblent dans les clubs. J’entends des choses qui m’aident à rassembler mes renseignements. Stratford, bâilla-t-il avant de fermer une nouvelle fois les

yeux et de murmurer, j’ai besoin de quelqu’un qui peut faire cela à ma place.

Stratford se pencha en avant et posa une main sur l’épaule d’Ingram.

— Tu sais que tu peux compter sur moi.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-six

Lydia plaça sa main sur le bras du commandant Fitzwilliam tandis qu'ils se dirigeaient en direction de Hyde Park, Lord Carlton et Eleanor à leur suite. C'était l'heure pour être vu et un flot de personnes flânait dans la même direction, mais il n'y avait personne de leur connaissance pour venir les déranger.

— Miss Ingram, commença le commandant. Je voulais vraiment venir vous voir plus tôt, mais j'ai été retenu par des affaires militaires. Vous semblez avoir retrouvé la paix. Êtes-vous rassurée concernant la guérison de votre frère ?

Lydia fixa son regard sur un point au loin.

— Vous avez dû me trouver terriblement émotive, mais, voyez-vous, mon père est mort d'une chute de cheval. Je ne pouvais m'empêcher de penser que j'allais perdre mon frère de la même façon. Je suppose que je craignais aussi que nous ne soyons chassées de chez nous car, à l'heure actuelle, la personne qui devrait hériter est un lointain cousin que nous ne connaissons pas du tout. Je craignais un revirement drastique de notre fortune.

Le commandant Fitzwilliam hésita avant de demander :

— Cette pensée vous importe-t-elle tant ? D'être sans fortune ?

Elle suivit ses pas alors qu'il contournait un groupe de femmes rassemblées et elle put entendre des bribes de conversation entre Eleanor et Lord Carlton derrière elle.

— Non. Vous pourriez ne pas le penser vu de combien je me soucie de bals, de réceptions et de soirées. Mais ce n'est pas ce qui m'importe le plus.

Si elle s’attendait à ce que le commandant Fitzwilliam lui demande ce qui importait le plus, elle fut déçue. Bien qu’elle ne soit pas certaine de connaître la réponse s’il l’avait fait. Elle avait quelques vagues désirs de sécurité et de protection, d’une maison remplie de rire. C’était ce qu’elle recherchait. Le commandant Fitzwilliam semblait la rapprocher de cela, bien qu’elle ne sache pas si c’était un effet de son imagination.

Après avoir marché une courte distance en silence, le commandant Fitzwilliam lui dit :

— Vous êtes une belle femme, Miss Ingram.

Elle ressentit le couteau tranchant de la déception en entendant des mots si prévisibles sortir de sa bouche à lui.

— Avec une fortune, ajouta-t-elle. Quelle aubaine !

Il la regarda avec surprise, les sourcils froncés.

— Je n’ai pas fini de m’exprimer. Je n’ai jamais été homme qui se trouble aisément, mais, auprès de vous…

Sa voix s’éteignit et, dans le silence qui s’ensuivit, le cœur de Lydia battit étrangement. Elle repensa à la manière dont le commandant Fitzwilliam commandait chaque pièce où il se trouvait. Mais auprès d’elle, il vacillait ?

Le commandant Fitzwilliam poursuivit :

— Si j’avais achevé ma réflexion plus rapidement, j’aurais ajouté que c’est votre esprit qui anime votre beauté et votre bonté ainsi que votre loyauté qui la rendent intemporelle. J’imagine que ce qui vous importe le plus est ce qui enflamme ces qualités en vous.

Il posa une main chaude et gantée sur la sienne et attira son regard jusqu’à ce qu’elle retienne sa respiration dans l’attente de ses prochains mots.

— Miss Ingram, j'ai l'ambition croissante de découvrir ce dont il s’agit.

Eleanor et Lord Carlton suivirent le sillage du commandant, conversant sur des sujets sans importance jusqu’à ce qu’ils atteignent le parc. Lord Carlton semblait de très bonne humeur et aucunement pressé de se retrouver avec des connaissances ou de la laisser seule. La suspicion troublante qu’il puisse se déclarer commença à s’estomper alors qu’il emboîtait le pas au commandant Fitzwilliam et à Lydia en direction de la pelouse.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir venir à l’Almack mercredi soir.

Lord Carlton s’interrompit pour faire un signe à un gentleman, le saluant de l’autre côté de la rue.

— J’avais espéré vous demander de me garder une valse, mais mon oncle est en ville — mon ancien tuteur, bien qu’il oublie que ce rôle n’ait plus lieu d’être — et il a requis que je passe cette soirée-là en sa compagnie.

— Je comprends parfaitement, Lord Carlton. Évidemment que vous devez y aller. Votre mère jouit-elle d’une meilleure santé ?

Ils s’arrêtèrent derrière le commandant, qui avait fait une pause pour serrer la main de Mr. Braxsen et d’un autre soldat.

— Je crains bien que ma mère n’ait jamais profité de ce qu’on appelle une santé robuste. Mr. Braxsen…

Lord Carlton s’interrompit pour le saluer à son tour.

Lorsque le commandant Fitzwilliam et Lydia reprirent leur marche, Lord Carlton continua :

— Ma mère désire vous rencontrer et m’a chargé de vous inviter à dîner avec nous avant le théâtre samedi soir. Je vous ai même apporté une invitation formelle, dit-il en glissant une enveloppe blanche scellée hors de la poche de son manteau. Je la garderai pour vous pendant que nous marcherons.

— Elle me fait un grand honneur, répondit Eleanor. Quand nous retournerons à Grosvenor Square, il ne me faudra qu’une minute pour lui écrire une réponse, si vous avez la gentillesse de lui remettre de ma part.

— Mais très certainement, accepta Lord Carlton en rayonnant. Elle sera ravie d’apprendre votre consentement. Cecily, aussi. Elle a une grande estime pour vous, vous savez, et compte sur votre témoignage des bals auxquels elle aspire à aller. Elle doit attendre une année avant de faire ses débuts puisque ma tante est son chaperon et que ma cousine ne sortira pas avant l’année prochaine.

— C’est difficile d’attendre une saison quand vous êtes trop âgée pour la salle de classe, mais encore trop jeune pour paraître dans le monde. Les hommes ne comprennent pas de telles contraintes et ne peuvent pas savoir à quel point cela peut irriter.

Tandis qu’elle parlait, elle contempla le paysage verdoyant devant elle, reconnaissante que ces quelques semaines lui aient accordé un bref répit face à une telle contrainte.

— Je ne souhaite pas contredire une lady, répliqua Lord Carlton, mais les hommes peuvent aussi comprendre l’impatience. Lorsque l’on souhaite,

par exemple, aller se battre ou voir un peu le monde et que l'on ne peut pas le faire, nous sommes forcés d'accepter notre sort. Mon père m'a parlé du Grand Tour, considéré comme de rigueur pour tous les gentlemen, mais qui n'est plus envisageable à cause de la guerre… Puis, il y a les mères malades, les sœurs plus jeunes et les responsabilités qui s'abattent lourdement sur une personne.

Son rythme de marche s'accéléra sans qu'il ne s'en rende compte et Eleanor lutta pour garder le rythme.

— C'est le lot des hommes qui ne peuvent pas faire tout à fait ce qu'ils souhaiteraient, conclut Lord Carlton.

Eleanor ressentit une pitié qu'elle n'aurait pas cru possible pour un gentleman possédant suffisamment pour vivre et jouissant de la liberté d'aller et venir à sa guise.

— Si vous pouviez faire tout ce que vous souhaiteriez, que choisiriez-vous ?

Elle tourna la tête et le regarda en face, malgré l'extravagant bord de son bonnet.

Quand leurs yeux se rencontrèrent, l'expression de Lord Carlton changea et il ouvrit la bouche pour parler. Craignant ce qui allait suivre, Eleanor tourna la tête et regarda droit devant elle.

À ce moment précis, le commandant se retourna pour leur parler :

— Nous songions à prendre ce chemin pour sortir par le côté sud du parc. Qu'en dites-vous ?

Lord Carlton répondit d'une voix chaleureuse.

— Cela me semble excellent. Guidez-nous.

Le moment était passé et Eleanor fut soulagée de voir qu'il ne prononça pas les mots qu'elle n'était pas prête à entendre.

— Si je ne peux pas aller me battre, dit-il à la place, et je pense que je ne peux vraiment pas laisser ma mère et ma sœur sans quelqu'un pour s'occuper d'elles, j'aimerais faire carrière en politique.

— En politique. Vous serez la première personne de ma connaissance à poursuivre une carrière semblable. Avez-vous quelqu'un pour vous parrainer ? Basée sur ma compréhension limitée, il me semble qu'il s'agit d'une chose essentielle.

Eleanor était prête à s'accrocher à n'importe quel sujet, pourvu qu'il soit sûr.

— Lady Jersey est une amie de ma famille depuis ma naissance. Elle a été celle qui m’a mis l’idée en tête et m'a poussé à me tourner vers ce domaine à Oxford. Elle m’en a parlé depuis, mais je n’arrive pas à faire accepter l’idée à ma mère.

— Cela semble contraignant, en effet, dit Eleanor.

— Peut-être pourrez-vous la convaincre du bien-fondé de cette idée quand vous viendrez dîner, ajouta joyeusement Lord Carlton.

Eleanor se tourna vers lui, les yeux écarquillés.

— Je n’ai le droit d’influencer Madame votre mère sur aucun sujet. Je ne serai pas impolie au point de m’y essayer.

Lord Carlton plaça sa main sur la sienne et la tapota.

— J’espère que vous sentirez un jour que c’est votre rôle de le faire.

Ses mots étaient chargés de sens et la déconfiture d’Eleanor s’accentua.

— Depuis quand essayez-vous de prédire la bonne fortune ? demanda-t-elle en s’efforçant à parler d’un ton léger, retirant sa main. Je sais à peine ce que je serai demain, encore moins ce que je serai « un jour ». Je souhaiterais que vous ne disiez pas de telles choses.

— Eleanor, vous n’êtes pas si changeante…

Lord Carlton s’arrêta brusquement.

Il avait employé son nom de baptême, révélant ses intentions aussi clairement que s’il les avait dites. Eleanor marcha rapidement, essayant de briser le charme avant qu’il ne puisse parler, surtout alors qu’elle était si incertaine des inclinaisons de son cœur. Lord Carlton était beau et gentil, et, avec lui, elle aurait un foyer stable et une famille. Cependant, au-delà du confort de la sécurité, il ne suscitait aucun sentiment en elle. Il n’était qu’un visage amical parmi les autres. La sécurité, seule, suffisait-elle ?

Elle dévia en direction du petit lac, forçant un ton joyeux.

— Oh, il y a des cygnes là-bas. Devrions-nous y aller les nourrir ? J’ai un demi-penny pour le pain.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-sept

Lady Ingram versa du thé dans trois tasses et chargea le valet d'en apporter une à sa fille et à Eleanor. Elle se déplaça avec des mouvements vifs et, après avoir pris une gorgée de thé, n'y alla pas par quatre chemins.

— Eleanor, Lord Carlton m'a demandé la permission de vous faire la cour et je la lui ai accordée. Je dois dire que je suis surprise que, parmi toutes les débutantes, vous ayez attiré son regard. Mais vous l'avez fait et je vous souhaite d'être heureuse.

Eleanor s'étouffa presque sur son thé.

— Je… Je ne suis pas tout à fait décidée.

— Bien sûr que vous allez dire oui, commanda Lady Ingram. Ce n'est pas toutes les filles qui peuvent se vanter d'avoir fait tourner la tête d'un comte. Lydia, par exemple. ajouta-t-elle se tournant vers sa fille. Vous perdez votre temps avec ce commandant Fitzwilliam, au lieu d'œuvrer pour obtenir un gentleman titré. Je ne comprends pas ce que vous souhaitez accomplir.

— Cela ne vous a-t-il pas traversé l'esprit, Maman, que j'apprécie le commandant Fitzwilliam ?

La mâchoire de Lydia se contracta et deux taches de couleur fleurirent sur ses joues.

— Oh, je suis certaine qu'il est un homme bien à tous égards. Votre frère ne s'associerait pas avec lui si ce n'était pas le cas. Mais c'est un soldat. Aucun revenu à proprement parler. Il est temps de jeter votre dévolu sur quelqu'un de supérieur et de permettre au commandant d'avancer.

Bien qu'Eleanor plaigne Lydia en raison de l'attention de sa mère, elle ne pouvait qu'être reconnaissante qu'elle se soit détournée d'elle.

— Freddy dit qu'il est l'un des meilleurs hommes qu'il connaisse et je suis encline à être d'accord…

Lydia stoppa net la conversation quand Hartsmith ouvrit la porte pour annoncer l'arrivée de la nouvelle domestique envoyée par l'agence.

— Nous finirons cette discussion plus tard, déclara Lady Ingram avant de suivre le majordome hors de la pièce, laissant Lydia et Eleanor seules.

— Alors… Lord Carlton, hasarda Lydia en haussant les sourcils. Cela ne me surprend guère. C'était une évidence qu'il finisse par tomber amoureux de toi.

Eleanor soupira.

— Pouvons-nous parler de quelque chose d'autre ?

Elle croisa le regard de son amie, mais ne put s'expliquer davantage. Elle avait besoin de temps pour réfléchir.

— Je suis désolée.

Lydia haussa une nouvelle fois les sourcils, mais posa son biscuit dans son assiette, apparemment prête à obéir.

— Tu ne devineras jamais qui j'ai vu dans Edwards Street aujourd'hui.

Eleanor, déjà épuisée d'avoir ressassé le sujet de Lord Carlton, ses intentions et ce qu'elle devrait faire à ce propos, répliqua seulement :

— Je n'essayerai même pas, alors tu te dois de me le dire.

Néanmoins, les mots suivants de Lydia lui firent lever la tête en signe d'alarme.

— Harriet Price.

Eleanor soupira. Harriet était venue après tout.

— J'avais espéré que nous pourrions échapper à sa présence ici.

Elle tapota la couverture lisse du livre qu'elle était en train de lire.

— Harriet Price ne peut nous attirer que des ennuis, j'en suis certaine. Elle me traitait lamentablement à l'école, ne manquant jamais de me rappeler que je n'appartiens pas à votre classe.

Lydia haussa une épaule.

— Elle était simplement jalouse parce que tout le monde t'appréciait. Je le lui ai dit quand je l'ai vue, protesta Lydia en prenant une expression satisfaite. Je lui ai aussi parlé de ton héritage.

— J'aurais souhaité que tu t'en abstiennes. Cela ne la regarde pas.

Arquant un sourcil, Lydia riposta :

— C’était pour lui rabattre le caquet, ce dont elle a cruellement besoin.

Eleanor écrasa un morceau de sucre dans sa soucoupe, le réduisant en poussière.

— Cependant, je ne peux m’empêcher de ressentir un malaise. Partout où va Harriet Price, elle laisse une traînée de victimes derrière elle. Et dans mon cas, elle a quelque chose à quoi s’accrocher en plus de la pure méchanceté.

— Même si c’est le cas, dit Lydia, elle ne peut t’accuser de rien. Oui, elle t’a vue escalader la fenêtre au beau milieu de la nuit. Tu avais une excuse toute prête et elle ne possède aucune preuve du contraire.

— Seulement, j’étais hors du séminaire au beau milieu de la nuit et les filles innocentes n’agissent pas ainsi. Des réputations ont été détruites pour moins que ça.

Eleanor leva les yeux et, apercevant le visage bouleversé de Lydia, la rassura immédiatement.

— Je le referais, assura-t-elle en s’avançant pour prendre la main de Lydia. Ne pense surtout pas que je le regrette. J’avais seulement espéré que je n’aurais pas affaire avec Harriet pendant mon séjour à Londres.

Essayant de sourire, Eleanor ajouta :

— Mais qui sait ? Peut-être a-t-elle changé et n’a-t-elle pas de mauvaises intentions ?

Lydia ne sembla pas convaincue et Eleanor n’avait pas le cœur à s’y essayer. Elle se rassit et observa le marbre noir de l’horloge en bronze, perdue dans le souvenir de cette nuit effroyable. Ce qu’elle avait fait était déjà une épreuve en soit, mais avoir Harriet, entre toutes, comme témoin ? C’était joué de malchance.

Il avait été minuit passé quand Harriet l’avait confrontée, une heure suffisamment tard pour que Eleanor ait pu normalement se faufiler dans le séminaire sans être repérée. Elle ne tremblait plus de nervosité à ce moment-là, mais était déterminée à rejoindre son lit et, avec un peu de chance, à dormir quelques heures après son aventure démoralisante.

Elle était allée au rendez-vous de Lydia avec le professeur de latin à onze heures du soir. L’instructeur, furieux de trouver Eleanor, déterminée et sans le sou, plutôt que sa proie, l’avait attrapé par le bras en la menaçant de l’emmener avec lui. Eleanor s’était libérée d’une torsion et, s’étant éloignée, avait menti avec assurance, affirmant que la directrice avait été mise au courant de son entreprise de séduction, preuves à l’appui. Et que si

le professeur souhaitait éviter que cette marque de caractère ne s'apprenne à son prochain poste, il devait s'en aller en toute hâte et ne plus contacter Miss Ingram.

Ayant réussi à renvoyer l'homme que son amie ne percevait pas encore comme une menace, Eleanor avait parcouru les trois kilomètres qui la séparaient de l'école en marchant, tremblante à la fois de sa victoire et d'avoir imaginé le dénouement sinistre qui avait été évité. La lune était haute dans le ciel lorsqu'elle avait commencé à escalader le treillis pour atteindre sa chambre et, quand une fenêtre sur sa droite s'était ouverte, perturbant sa concentration, elle fut si effrayée qu'elle faillit perdre pied.

— Au nom du ciel, que faites-vous à cette heure, Eleanor ? avait murmuré Harriet tout en se retournant pour jeter un coup d'œil dans sa chambre. Vous m'avez tirée d'un sommeil profond et, si vous n'avez pas réveillé Mathilda, c'est seulement parce qu'elle a le sommeil lourd. Voulez-vous réveiller toute la maisonnée ?

Eleanor s'arrêta dans son ascension pour se pencher en avant et murmurer :

— J'ai oublié mon châle dans le bosquet, et je craignais qu'on le prenne que cela m'a empêché de dormir et je me suis précipitée dehors pour le récupérer. Si Mrs. Wrightworth me voit sans, elle me réprimandera vertement.

Harriet regarda par la fenêtre.

— Mais vous n'avez pas votre châle avec vous. Où est-il ?

La vive imagination d'Eleanor s'était alors tarie.

— Oh, il n'était pas là-bas finalement. Tout ce que mon trouble m'a apporté, c'est un peu d'air frais et probablement la mort par rhume, avait-elle répliqué en agrippant la vigne au-dessus de sa tête. Bonne nuit, Harriet. Je suis désolée de vous avoir réveillée. Je dois grimper le reste du chemin avant de perdre toutes mes forces.

— Je n'en parlerai pas à âme qui vive, murmura bruyamment Harriet.

D'une certaine façon, votre promesse de secret ne me rassure pas, avait pensé Eleanor.

Eleanor fut ramenée au présent par l'ambiance oppressive de la pièce, nourrie par le tic-tac de l'horloge et le silence inhabituel de Lydia, qui lançait des regards furtifs à son amie. Son thé commençait à se refroidir.

Une soirée tranquille à la maison aurait été des plus bénéfiques pour rétablir sa tranquillité d'esprit, mais il était impensable d'abandonner une

soirée à l'Almack alors qu'elles avaient obtenu des bons d'invitations. Pour ajouter à sa peine, elle allait certainement y voir Harriet. À cet instant, le nombre de personnes qu'elle ne souhaitait pas rencontrer à Londres sembla excéder celui de celles pour qui c'était le cas.

Eleanor regarda Lydia et essaya de sourire.

— Eh bien… fut tout ce qu'elle trouva à dire.

STRATFORD S'HABILLA pour l'Almack avec des gestes pesants, regardant son pantalon trois-quarts noir avec dégoût. Il avait donné sa parole à Ingram qu'il garderait un œil sur Lydia et Miss Daventry, mais il n'avait aucun désir de passer la soirée à observer Lord Carlton être au petit soin pour Miss Daventry. Il rejoignit le salon et trouva sa tante et ses sœurs vêtues à la pointe de l'élégance, l'attendant impatiemment.

— Bon Dieu et ce sont les femmes qui ont l'honneur d'être décrites comme lentes. Qu'est-ce qui t'a pris autant de temps, Stratford ?

Anna se leva et ajusta sa jupe d'un geste brusque.

— Ma tante, si vous êtes prête, puis-je sonner le valet ?

Phoebe s'avança en direction de la cloche, mais son frère interrompit son mouvement.

— Ce n'est pas nécessaire. J'ai croisé James sur mon chemin et lui ai demandé de faire avancer la voiture.

Stratford aida sa tante à se lever et enroula sa cape autour d'elle.

— Ma tante, j'ose dire que vous allez trouver le temps agréable, même de nuit. L'humidité s'est tarie.

La ligne d'attelages à l'extérieur de l'Almack était longue et ils n'entrèrent qu'à dix heures trente. *Je n'ai pas commencé ma mission avec fidélité*, pensa Stratford. *J'aurais dû arriver avant la troupe des dames Ingram*.

Il n'avait pas à s'inquiéter. Lady Ingram apparut avec Miss Daventry et Lydia cinq minutes après Stratford et ses sœurs. De l'autre côté des couples tournoyants, il les regarda donner leurs capes avant de se tourner pour sonder la pièce. Il attira le regard observateur de Miss Daventry et lui fit un petit signe de la main. Elle lui sourit en retour et il s'avança, les pieds mouvant par une volonté propre.

Comment avait-il pu hésiter à conquérir son cœur ? Il allait faire un effort pour s'assurer son affection et, s'il y avait un Dieu au-dessus, elle n'aurait pas encore accepté Carlton. *La demande en mariage a-t-elle été faite ?* Arrivait-il trop tard ? Il avait critiqué Lord Carlton pour sa jeunesse et son inexpérience, mais, s'il était honnête avec lui-même, ce n'était pas la jeunesse de Carlton qui faisait de lui un parti inapproprié pour Miss Daventry, réalisa Stratford. C'était parce qu'il avait lui-même des sentiments pour elle.

Si seulement il pouvait la convaincre qu'il était celui qu'il lui fallait. Ses yeux ne s'illuminent pas de l'intérieur quand Carlton entre dans une pièce. Et, à moins que je ne me trompe, quand je suis près d'elle, c'est le cas.

Ignorants les salutations sur son passage, Stratford se dirigea vers les dames Ingram et Miss Daventry. Il atteignit le petit groupe avant qu'il ne soit complètement entré dans la salle.

— Ingram m'a demandé de vous servir de chaperon en son nom. Si vous avez la moindre requête, j'espère que vous n'hésiterez pas à me le faire savoir.

— Bonsoir, Stratford. Frederick m'a parlé de ses intentions et je les approuve. Il est bien mieux que nous ayons l'escorte d'un gentleman, répondit Lady Ingram pour tout le monde.

Elle regarda autour d'elle et observa avec appréhension le commandant Fitzwilliam qui se dirigeait vers leur groupe.

— Il a obtenu ses entrées ici ? finit-elle par dire dans un souffle.

Stratford eut juste le temps de répondre.

— C'est un gentleman, même s'il doit gagner sa vie. Son lien avec votre fils lui a fourni les accès dont il avait besoin. Il est ici pour une affaire officielle.

Lady Ingram opina, apparemment satisfaite.

— Bonsoir, les salua le commandant Fitzwilliam d'une courbette. Miss Ingram, continua-t-il d'une voix claire qui ne démontrait aucun doute d'une réponse favorable, je crois que vous m'avez promis une danse.

Les yeux de Lady Ingram se rétrécirent face à sa déclaration.

Stratford en profita pour formuler sa propre demande

— Miss Daventry, pour ma part, je n'ai pas sollicité une telle promesse, mais j'espère que vous me réserverez une danse.

Il savait qu'il y avait des accents suppliants dans sa voix, mais il ne pouvait s'en empêcher.

— Bien sûr, accepta-t-elle.

Leur attention fut détournée par l'entrée de Mr. Braxsen à l'instant où les portes se fermaient pour prévenir l'arrivée d'autres invités.

— Il semble que nous soyons tous en retard ce soir, déclara Stratford avant de jeter un coup d'œil distrait à Mr. Braxsen qui s'avançait droit vers eux.

Il savait qu'il n'aurait plus d'opportunité pour converser plus longuement avec Miss Daventry jusqu'à ce qu'ils dansent ensemble.

— Braxsen, mes respects, le salua Stratford. Je m'attendais à ce que vous ne soyez pas loin derrière votre compatriote. Qui prenez-vous comme partenaire quand le commandant Fitzwilliam danse avec Miss Ingram ?

Avec un sursaut de culpabilité, Stratford se reprit et regarda autour de lui pour voir si Lady Ingram avait entendu la référence à sa fille, avant de soupirer de soulagement quand il la vit en pleine conversation avec Mrs. Brooks.

— Je danse avec quiconque se trouve sur le bord de piste, répliqua Mr. Braxsen. Si elle est l'héritière d'une grande fortune, c'est encore mieux.

Il lui adressa un sourire rusé.

— Il n'existe pas beaucoup de femmes dans ce cas-là, répondit Stratford. Il est préférable de chercher une jeune lady avec de la personnalité.

— Je crois qu'il y en a encore moins, riposta Mr. Braxsen. J'aurai une meilleure chance en poursuivant une fortune.

Stratford ne sut dire s'il était sérieux.

La première danse finie, Stratford s'assura que sa requête serait exaucée en se plaçant à côté d'Eleanor pendant que ses sœurs rejoignaient leurs partenaires et que Lydia passait du commandant Fitzwilliam au prochain gentleman sur son carnet. Il vit le commandant se renfrogner tandis qu'il la regardait s'en aller et n'envia pas l'homme. Mais avant que Stratford et Eleanor ne puissent prendre place dans le rang des danseurs, le maître de cérémonie amena deux nouvelles débutantes qui patientaient sur le bord de la piste et les encouragea à participer à la danse.

Avec un haussement d'épaules, Eleanor tourna son visage vers le sien.

— Il n'y a plus de place.

Frappé par sa proximité, il se retrouva soudain la langue empêtrée. Mais l'espoir de triompher, après tant de jours de lutte pour parvenir à une décision, lui rendit la parole :

— Souhaitiez-vous danser ?

— Je suis contente de demeurer sur le bord de la piste, répondit-elle, son regard brillant suivant le froufrou des jupes et le cliquetis des chaussures sur le parquet devant eux.

Elle semblait en effet heureuse. Avait-elle déjà accepté son prétendant ? Il aurait souhaité pouvoir le lui demander.

— Avez-vous…

— Allez-vous à présent…

Chacun rit timidement. Stratford lui fit signe de poursuivre et elle demanda :

— Allez-vous à présent pouvoir retourner dans votre domaine comme vous le souhaitiez ? J'espère que les affaires se portent bien.

Stratford se tenait aussi près d'elle qu'il l'osait et son parfum, aussi frais que les fleurs printanières, rendit difficile la tâche de se concentrer sur ses mots. Il recula d'un pas et répondit :

— L'accident d'Ingram a reculé la visite. Je peux me charger de la majorité des affaires par correspondance, mais je vais bientôt devoir y aller, au moins pour une semaine.

— Vous avez repoussé votre visite pour Lord Ingram. Vous êtes un ami qu'il est bon d'avoir, monsieur.

Quand elle lui souriait comme ça, son cœur bondissait curieusement. Il laissa presque échapper « *Appelez-moi Stratford* », mais se reprit juste à temps. Dieu du ciel ! Et si elle était déjà fiancée ?

Il prétendit s'éloigner des couples en train de danser pour avoir l'excuse de s'approcher plus près d'elle.

— J'ai remarqué, Miss Daventry, que l'on peut dire la même chose de vous.

LA PREMIÈRE SÉRIE de danse se finit et Eleanor posa sa main sur le bras de Lord Worthing et le suivit sur le parquet ciré. C'était une bonne chose qu'ils aient manqué la première danse car la suivante était une valse et il n'y avait personne avec qui elle aurait préféré la danser. Il positionna sa main dans son dos, attendant que les premiers accords de la musique résonnent, et elle ressentit une faiblesse dans les genoux face à cette légère pression.

Si seulement elle pouvait savoir ce qu'il ressentait. Lord Carlton ne se retenait pas pour exprimer son admiration, au point de la submerger.

Parfois, elle suspectait que Lord Worthing l’admirait comme il le lui avait confessé, mais, ensuite, il lui disait quelque chose qui frisait l’indifférence ou bien affichait une expression si renfermée qu’elle ne savait plus que penser.

Ce soir, en revanche, quelque chose avait changé. Il avait changé. Elle sonda son visage pour voir si elle ne l’avait pas imaginé.

Quand leurs yeux se croisèrent, elle reçut un choc. Le regard qu’il lui adressait était sans équivoque. Résolu. À cet instant, la musique commença et il s’élança, la guidant dans les différentes figures. Il lui fallut un tour de salle complet pour retrouver suffisamment de sang-froid afin de tenir une conversation. Après ce premier regard, son expression redevint indéchiffrable et elle se demanda s’il avait été affecté.

Peut-être que non, parce qu’il lui sourit et haussa les sourcils.

— Pas une fois vous n’avez piétiné mes chaussures.

Elle avait dompté son cœur qui battait la chamade et était prête à répondre.

— Vous êtes surpris, monsieur. Les autres dames avec lesquelles vous dansez ont-elles toutes le pied lourd ??

— Non, mais j’admirais seulement la légèreté du vôtre, la taquina-t-il en retour.

Eleanor appréciait ce côté de sa personnalité et elle suspectait qu’il n’en faisait pas étalage devant tout le monde, en dehors de sa famille et de son cercle d’amis privilégiés.

— Certes, je dois avouer que je suis agréablement surprise par vous, monsieur, répliqua-t-elle avec un sourire léger. Vous avez une assurance quand vous dansez que je n’aurais pas soupçonnée après notre première rencontre.

— Ah, il opina avec sagesse. Faites-vous référence à mon manque de talent pour la conversation ou à mon inaptitude à faire une demande en mariage décente ?

Un rire en cascade lui échappa.

— Alors, vous reconnaissez que votre déclaration manquait de manières. N’ayez aucune crainte, monsieur, vous vous êtes plus que racheté au cours de ces dernières semaines. Eleanor fit une pause avant d’ajouter, pensivement, je suppose que vous ne pouvez éviter d'apprendre la diplomatie en vivant avec deux sœurs.

— J’avais passé bien trop de temps dans la péninsule pour me souvenir de mes manières, expliqua Lord Worthing. Mais, comme vous l’avez dit, mes sœurs n’ont pas tardé à me le rappeler. Vous non plus, d’ailleurs, murmura-t-il en se penchant vers elle. Le cœur d’Eleanor tressauta à la manière intime dont il prononça ses mots, bien que les mots eux-mêmes n’aient rien de spécial. Ses pieds ne touchaient pratiquement plus le sol tandis qu’ils tourbillonnaient et, quand la valse prit fin, il la tint étroitement une minute de plus, la relâchant seulement pour se pencher en avant et lui dire :

— Je n’ai jamais pris autant de plaisir à la danse qu’en votre compagnie, Miss Daventry. J’espère avoir encore bien d’autres occasions de le faire.

Le sourire qu’il lui adressa fit craquer ses dernières défenses, et elle pouvait à peine sentir ses jambes lorsqu’il l’escorta vers le bord de piste.

Eleanor savait que son visage expressif reflétait de manière flagrante le plaisir qu’elle ressentait, mais elle ne s’en soucia pas. Mais lorsqu’elle regarda sur sa droite, il devint évident que son sentiment n’était pas universellement partagé, remarquant une paire d’yeux perçants tournée dans sa direction. Il s’agissait de Harriet Price et le regard de spéculation qu'elle y lisait lui donna froid dans le dos. Ce n'était pas de bon augure.

Eleanor se demandait encore comment elle pourrait supporter une rencontre avec Harriet au cours ce soir-là quand Lord Worthing la conduisit de l’autre côté de la salle, où son regard affronta celui de Judith Broadmore. Eleanor fut surprise par la haine débordant des yeux de l’autre femme et ses pas vacillèrent presque.

Ensuite, l’indignation explosa en elle. Pourquoi devrait-elle battre en retraite ? Elle n’avait pas à avoir honte. C’était Miss Broadmore qui avait rejeté Lord Worthing et non le contraire. Miss Broadmore l’avait perdu et cette dernière devait l’accepter et poursuivre sa route.

Alors que Eleanor renforçait sa confiance grâce à son raisonnement, ils s’arrêtèrent pour que Lord Worthing puisse échanger quelques mots avec Mr. Braxsen. Elle jeta un coup d’œil de l’autre côté de la salle, où elle découvrit Harriet Price la fixant toujours. Horreur ! Cernée des deux côtés ! pensa-t-elle avec un soudain déferlement de rire et de panique. Où se trouvait donc Lydia afin qu’elle puisse partager cette anecdote avec elle ?

Cependant, son humour et son assurance s’évanouirent lorsque Lord Worthing se raidit et s’éloigna d’elle. Alors qu’elle sentit la perte de sa

présence physique, la raison s’imposa à elle. Il vient d’apercevoir Miss Broadmore et ne souhaite pas être vu avec moi à ses côtés.

Quand Lord Worthing se tourna vers elle, son expression était préoccupée.

— Miss Daventry, j’avais l’intention de vous escorter jusqu’à la table des rafraîchissements, mais je me rends compte que cela ne m’est plus possible. Je vous prie de me pardonner.

Son expression indiquait qu’il regrettait de devoir l’abandonner et cette pensée lui donna un indubitable, bien que maigre, réconfort.

Ensuite, il jeta un nouveau coup d’œil vers Miss Broadmore et le regard d’Eleanor suivit le sien. Elle se devait de contenir ses sentiments car le cœur de Lord Worthing ne lui appartenait pas. Et elle devait sérieusement considérer Lord Carlton, dont le cœur, semblait-il, était sien. Quels que soient ses sentiments, il serait absurde d’attendre un homme qui n’avait pas d’intentions sérieuses de se marier. Ou qui a de telles intentions seulement quand il est saoul. Elle se força à hausser les épaules.

— Cela n’a pas d’importance, monsieur, déclara Eleanor. Regardez. Lydia ne participe pas à la prochaine danse. Pouvez-vous me conduire jusqu’à elle ?

Aussitôt que Stratford eut escorté Eleanor aux côtés de Lydia, il partit. Lydia fut immédiatement sollicitée par son prochain partenaire de danse, laissant Eleanor seule, et Harriet Price ne perdit pas de temps pour venir vers elle, une séquence d'événements qui semblait des plus injustes.

— Eleanor, la salua Harriet avec un sourcil arqué. Quelle surprise de vous trouver ici ! J’ai entendu parler de votre héritage et je suppose que cela doit vous ouvrir des portes. Quelle chance pour vous. D’abord, vous avez un tuteur qui pouvait aplanir votre… elle se pencha en avant, passé peu enviable, et ensuite, il vous laisse avec une fortune inexplicable qui demande qu'on en comprenne la cause.

Eleanor sourit gentiment, bien que cela lui coûte.

— La plupart des gens ne sont pas aussi motivés par la jalousie que vous pour rechercher la cause.

Les yeux d’Harriet se rétrécirent. La guerre était déclarée.

— J’ignore comment vous avez réussi à abuser les patronnesses pour recevoir un bon d’invitation, mais vous ne pouvez me tromper. De quoi devrais-je être jalouse ? Je suis la fille d’une baronne et, de ce fait, je serai toujours meilleure que vous.

— Dans ce cas, je m’en voudrais de vous retenir plus longtemps, rétorqua Eleanor, les muscles des joues douloureux à force de sourire.

Harriet tourna les talons et s’avança vers le groupe le plus proche, où miss Broadmore tenait sa cour.

Elles se méritent l’une l’autre, pensa Eleanor. Alors, tant mieux ! Pas besoin de faux semblants. Pourtant, jamais auparavant elle n'avait ressenti de façon aussi aiguë le manque de partenaires.

STRATFORD REGRETTA d’avoir dû quitter Eleanor si abruptement, mais il n’avait pu ignorer l’urgence du signal émis par Fitz. Il se dirigea vers l’entrée de la salle de cartes pour le retrouver. À l’intérieur, ils prirent la dernière table de libre dans un recoin, où le niveau de bruit excluait la menace que quelqu’un puisse les écouter de manière discrète.

— Vous avez des nouvelles ?

Fitz opina.

— J’ai donné à mon homme l’instruction de m’envoyer tout message urgent, où que je sois, et c’est un confrère plein de ressources. Se penchant, il reprit à voix basse. Quelqu’un s’est introduit dans les bureaux d’Ingram au quartier général. Je ne veux pas quitter la surveillance à un moment aussi crucial, alors j’avais espéré que vous pourriez transmettre l’information pour moi. Je vais me mettre à la recherche d’indices qui pourraient relier l’effraction du quartier général à celle de la bibliothèque d’Ingram. Et, poursuivit-il en secouant la tête d’un air las, me pencher sur quelques pistes au Boodle.

— J’irai voir Ingram dès demain, dit Stratford. Mais pas trop tôt, pour éviter d’éveiller la moindre suspicion au sein de son foyer. Il ne veut pas que l'on soupçonne que quelque chose ne va pas.

— Non, pas besoin, répondit Fitz. De toute façon, il n’y a rien qu’il puisse faire. Je ferai un rapport dès que je le pourrai. Mais d’abord, laissez-moi vous dire ce que je sais.

Fitz partit immédiatement après leur discussion et Stratford retourna dans la salle de bal, désemparé. Bien évidemment, Miss Daventry était en train de danser. Il n’avait pas la force de jouer les galants avec une autre jeune lady et ne pouvait pas exiger de ses sœurs et, il ne devait pas l’oublier, des dames Ingram, un départ immédiat sans provoquer un flot de questions

auxquelles il ne pouvait répondre. Stratford se sentit aussi las que semblait le paraître Fitz et souhaita que cette soirée se termine rapidement.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-huit

Le lendemain matin, Eleanor accompagna Lydia dans la chambre de Lord Ingram puisqu'il se sentait suffisamment bien à présent et appréciait grandement les visites. Même si cela signifiait un récit détaillé des aventures de la veille. Toujours insatisfaite de la façon dont sa soirée s'était terminée, Eleanor se força à ajouter sa part d'anecdotes à la description enthousiaste de Lydia, taquinant Lord Ingram à la fin d'un : « Je suis certaine que vous n'auriez jamais souhaité entendre un mot sur l'Almack. »

— Quand vous êtes bloqué au lit, le moindre divertissement est bienvenu, déclara Ingram. Maintenant.

Il croisa ses mains sur ses genoux.

— T'es-tu décidée pour l'étoffe en soie ou en satin ?

Eleanor fut obligée de rire, mais Lydia répondit en toute sincérité :

— La robe bleue avec des nœuds en satin. J'ai pris part à presque toutes les danses et je jure être usée jusqu'à l'os. Tellement de personnes m'ont demandé de tes nouvelles ; tu en aurais été très honoré. Tes connaissances habituelles, mais aussi une certaine Miss Georgiana Audley qui vient tout juste d'arriver en ville. Quand nous avons été présentées, elle a mentionné avoir fait ta connaissance.

Lord Ingram leva la tête à cette nouvelle.

— Miss Audley est revenue ?

— Oui. Elle était terriblement hâlée, mais j'ose dire que l'air de Londres lui fera du bien. Sa mère est décédée et son père l'a ramenée à leur maison familiale pour régler des affaires.

Ingram fronça les sourcils.

— Quand sa mère est-elle morte ? L'a-t-elle dit ?

— Non, mais j'imagine que c'est récent. Elle était toujours en demi-deuil et a refusé de danser avec quiconque.

Lord Ingram digéra cette information, mais ne fit aucun autre commentaire. Il fit seulement savoir à Lydia qu'il espérait qu'elle transmettrait ses respects la prochaine fois qu'elles se rencontreraient. Semblant prendre sur lui, il redirigea la conversation sur le bal.

— Et vous, Eleanor, avez-vous été sollicitée pour toutes les danses ?

— Pratiquement, répondit-elle. Je n'ai été déshonorée à aucun moment.

Son esprit retourna involontairement à sa rencontre avec Harriet Price qui, d'après son expression, semblait impatiente de causer la chute d'Eleanor. Sa joie d'avoir dansé avec Lord Worthing n'avait pas résisté aux forces combinées de son abandon pour Judith Broadmore et l'affront causé par l'attaque de Harriet.

Lydia sortit Eleanor de sa courte rêverie avec les mots suivants :

— Stratford a dit qu'il allait te rendre visite aujourd'hui.

Après une folle lueur d'espoir, Eleanor réalisa que Lydia s'était adressée à son frère.

— J'espère en effet qu'il sera si obligeant. C'est d'un ennui intolérable d'être allongé ainsi.

Regrettant peut-être l'étalage de sa frustration, Ingram les éblouit d'un sourire qui, pensa Eleanor, devait faire palpiter bien des cœurs de jeunes demoiselles.

— Fred, notre compagnie n'est-elle pas suffisante ?

Lydia lui jeta un regard furieux.

— Je m'excuse pour mon humeur noire. Vous l'êtes, bien entendu.

Ingram tira sur l'oreiller derrière sa tête afin de le redresser.

— La vérité est que j'ai hâte de me lever et de me rendre utile, mais je sais que je ne le peux pas. Je suis immobilisé dans cette position jusqu'à ce que l'os se ressoude, du moins, c'est ce que dit le docteur.

— Eh bien, espérons que Lord Worthing viendra alléger votre ennui, déclara Eleanor. Néanmoins, nous pouvons vous divertir à deux, n'est-ce pas, Lydia ? Où est le jeu de backgammon ?

— Donc, vous avez l'intention de rester et de faire plaisir à un invalide, souligna Ingram. Absolument, apportez le jeu. Si vous pouviez simplement sonner la cloche, Hartsmith saura où le trouver. Oh, quand on parle du loup. Hartsmith, savez-vous où trouver un plateau de backgammon ?

Le majordome, la main toujours sur la poignée de porte, attendit que Lord Ingram finisse de parler.

— Je vais apporter de ce pas le plateau, monsieur le comte. Mais Lord Worthing est ici et désire vous voir. Le cuisinier n'attend qu'un mot pour servir le déjeuner.

Eleanor leva les yeux quand Lord Worthing entra dans la chambre, mais elle baissa les yeux dès qu'il regarda dans sa direction.

— Ah, Stratford, te voici, dit Lord Ingram en guise de salutation. Nous parlions justement de toi et tu arrives juste à temps pour le déjeuner.

Lord Worthing secoua la tête.

— Je n'avais pas l'intention de vous déranger. Ingram, je suis venu pour te dire un mot, mais je peux revenir plus tard.

— Non, Stratford, insista Lydia. Vous devez vous joindre à nous pour le déjeuner.

Ingram ne toléra aucun autre argument.

— Hartsmith, ajoutez une assiette à table, voulez-vous ? ordonna-il avant de se tourner vers Stratford. Inutile de me regarder essayer d'équilibrer une assiette sur mes genoux. Joins-toi aux dames pour un déjeuner civilisé. Remonte après et nous pourrons discuter.

Lord Worthing se laissa persuader et suivit les demoiselles au rez-de-chaussée, où Lady Ingram s'installa en bout de table. Après avoir salué Stratford et ordonné que l'on fasse circuler les fruits et les sandwiches, elle appela Lydia pour que celle-ci lui explique ce qu'elle savait à propos de la réception informelle chez Mrs. Dartmouth où Mrs. Bannings avait été invitée à chanter. Lydia se lança dans ce qu'elle savait de l'affaire et Lord Worthing s'adressa à Eleanor, placée à son côté :

— J'espère que nous pourrons vous voir samedi soir au théâtre, si vous voulez vous joindre à nous dans notre loge. Anna et Phoebe seront toutes deux présentes. Serez-vous libre, ainsi que Lydia ?

— Non, monsieur. Je crains d'avoir déjà accepté une invitation à dîner à la demeure de Lord Carlton et d'aller ensuite au théâtre avec lui et sa sœur.

Elle leva les yeux et perçut la déception dans ceux de Stratford avant qu'il ne détourne le regard. Tendant la main pour attraper un petit gâteau sur le plateau face à elle, elle s'efforça de parler normalement :

— Lydia a décliné l'invitation et je ne suis pas certaine de ce qu'elle a l'intention de faire.

Lord Worthing ne répondit pas tout de suite. Finalement, il dit :

— Je vois que je suis arrivé trop tard. Peu importe. J'honorais la mission de Frederick de vous escorter et, bien que je sache que l'on s'occupe parfaitement de vous, je ne voudrais pas négliger mon devoir.

Il s'agissait d'un discours décourageant. *Il pense seulement à son devoir. N'espère pas*, se réprimanda-t-elle. Cependant, quand elle comparait ses paroles et l'expression déçue au fond de ses yeux, elle ne pouvait s'empêcher de penser que ses propos n'étaient qu'un masque. L'espoir reprit racine en elle. Eleanor jeta un coup d'œil à Lydia, mais Lady Ingram conservait toute son attention. Elle devait mettre fin à cette conversation par elle-même.

— Vos sœurs profitent-elle de leur saison ? demanda Eleanor après un silence.

— Oui, je le crois.

Lord Worthing prit une gorgée d'eau avant de jeter un coup d'œil rapide en direction de Lady Ingram et de dire d'une voix basse :

— Miss Daventry, je m'excuse de vous avoir quittée si brusquement après notre danse hier soir.

— Oui, bien sûr, dit-elle, les yeux fixés sur son assiette. Vous aviez d'autres obligations à remplir.

— J'avais en effet d'autres obligations. J'essaye de découvrir ce que je peux concernant l'accident d'Ingram et j'ai vu… Quelqu'un me faire un signe d'urgence, alors j'ai dû vous quitter, expliqua-t-il en croisant son regard. Je vous assure, rien d'autre n'aurait pu m'arracher à une si délicieuse compagnie.

— Je vois.

Ses yeux s'accrochant aux siens, Eleanor eut tout juste le temps de répondre avant que Lady Ingram n'interroge Lord Worthing sur la probabilité de sa présence à la soirée où la soprano chantera. Il répondit qu'il n'avait pas encore reçu d'invitation et le sujet bascula sur les prestations à venir à Covent Garden. Il n'était plus question de conversation privée entre eux deux, mais, quand il lui passa un plat, ses doigts effleurèrent sa main et, surprise, ses yeux rencontrèrent les siens. Il risqua un sourire fugace avant de retourner son attention sur Lady Ingram.

EN MONTANT les escaliers après le déjeuner, Lord Worthing repensa à leur trop brève conversation pendant le déjeuner. Il aurait souhaité pouvoir

parler plus longtemps avec Miss Daventry et l'entendre dire qu'elle avait compris. Quand il était arrivé, elle n'avait pas soutenu son regard. Rien de surprenant. Il l'avait quittée si rapidement la veille que cela n'avait pu paraître que grossier. Mais, après lui en avoir expliqué la raison, la chaleur était revenue dans son regard. Il se contenterait de cela — pour le moment.

Une soirée au théâtre dans la même loge lui aurait offert de nombreuses occasions de poursuivre la conversation. Il atteignit l'étage et souffla entre ses dents serrées. *Une multitude d'occasions pour revendiquer un peu plus son cœur*. Le fait qu'elle ait déjà accepté d'y aller avec Carlton le déchirait de l'intérieur. Était-elle déjà fiancée ? Ingram aurait sûrement dit quelque chose.

Quand il entra dans la chambre d'Ingram, son ami fit sortir son valet.

— Fini, il me semble ? demanda Stratford.

Ingram indiqua une chaise de la main.

— Je suppose que tu as des nouvelles pour moi ?

— Fitz m'a demandé de te relayer cette information et a promis de venir en personne avec un rapport dès que possible. Quelqu'un s'est introduit dans ton bureau au quartier général la nuit dernière.

— Ont-ils attrapé l'homme ? Demanda Ingram en s'agitant. Fitz avait quelqu'un en poste qui surveillait le quartier général, je suppose qu'il a été témoin du cambriolage.

Stratford secoua la tête.

— Cela s'est produit en fin de journée pendant que des employés étaient encore présents. Il y avait trop de monde entrant et sortant du bâtiment pour que le guetteur distingue une activité insolite. Comme tu l'as demandé, ton secrétaire laisse Fitz mener une enquête approfondie et le cambriolage n'est pas encore publiquement connu. Le secrétaire a dit qu'il s'y trouvait une liste partielle d'inventaire qu'il avait oubliée de prendre avec lui et le voleur s'en est emparée. Ce n'est pas véritablement préjudiciable, a-t-il assuré, mais c'est quand même une information utile pour l'ennemi, et il se blâme. Il a dit que sa lettre de démission arrivera par courrier demain.

Ingram fit un geste dédaigneux.

— Ce devait être urgent pour que le voleur prenne un risque si élevé. Je me demande si l'ennemi ne se prépare pas à une attaque de grande envergure pour qu'il soit si déterminé à obtenir ce document, spécula Ingram en laissant échapper un bref juron. J'abhorre être cloué au lit de cette façon. Je suis complètement inutile.

Stratford acquiesça, n'ajoutant pas l'insulte à la blessure en tentant de le consoler. Après une minute, il reprit :

— Il y avait un faire-part dans le journal à propos des fiançailles de Conolly avec une veuve, détentrice d'une fortune loin d'être modique, et il vend sa charge. Fitz peut continuer à le suivre selon tes ordres, mais je ne pense pas qu'il soit notre homme. La malchance de Delacroix, d'autre part, a continué.

— Très bien. Nous allons abandonner la surveillance de Conolly, décida Ingram d'un air vague. Delacroix est peut-être suffisamment désespéré pour vendre des informations afin de garder la tête hors de l'eau. Et il est français, après tout.

Stratford se pencha en avant.

— Actuellement, c'est cet élément qui me fait penser que ce n'est pas lui. Je connais ces français arrivés au cours du règne de la Terreur. Ils travaillaient avec mon père dans le district de Spitalfields. Ils n'ont aucun lien avec l'empereur et étaient désireux de se distancer de tout ce qui se passait sur le continent.

Il croisa le regard d'Ingram.

— Cependant, pour être tout à fait franc, je dois ajouter que Delacroix était attendu à l'Almack hier soir et ne s'est pas montré. J'ai entendu ses acolytes exprimer leur surprise face à son absence. Ils ont dit que c'était inhabituel de sa part de manquer une occasion d'approcher une lady fortunée, surtout qu'il y en avait en grand nombre.

Ingram observa Stratford avec perspicacité.

— C'est une source d'information utile qui mérite d'être examinée. Ces indices le rendent suspect, mais les preuves sont trop peu nombreuses pour l'incriminer. Puisqu'il est notre piste la plus solide, cela ne coûte rien de le faire suivre, alors continuons dans cette voie. Malgré l'assurance que tu as en lui, échapper à ses créanciers peut tordre la morale d'un homme, qu'importe le degré de noblesse avec lequel il a fait ses débuts.

— Oui, évidemment, conclut Stratford.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-neuf

Lord Carlton arriva à six heures, accompagné de sa sœur Cecily, pour escorter Eleanor pour la soirée. Lydia, toujours en excursion à cheval, manqua leur départ et arriva juste à temps pour son propre dîner en famille. Eleanor était heureuse que la famille Ingram puisse profiter d'un dîner entre eux. Bien que Lady Ingram soit toujours cordiale, cela devait être contraignant de toujours avoir une personne extérieure dans leur cercle familiale.

Après le dîner, ils devaient aller au théâtre, et le plan était qu'Eleanor y rencontre Lydia et retournent avec elle à Grosvenor Square. Eleanor était vêtue d'une robe rouge bordeaux qui formait un léger V dans le dos, à la coupe plus basse que d'habitude, avec de minuscules perles cousues dans l'encolure. Elle avait des grenats autour de son cou et des boucles d'oreilles assorties. Ses joues avaient un éclat inhabituel.

Eleanor sentait — craignait, surtout — que Lord Carlton puisse se déclarer au cours de cette soirée. Cette pensée la rendit nerveuse car, bien qu'il soit tout ce qu'elle pouvait souhaiter quand elle imaginait un idéal masculin, ce n'était pas de l'amour qu'elle ressentait pour lui. Son beau visage ne dansait pas devant ses yeux quand elle s'endormait. Elle appréciait sa gentillesse, mais il ne faisait vibrer aucune corde en elle.

Même sans l'avertissement de Lady Ingram, Eleanor ne pouvait ignorer le penchant de Lord Carlton pour elle, pas quand il avait été si explicite à propos de ses sentiments au cours de leur dernière sortie. Trop explicite. Elle se demanda si des sentiments qui avaient émergé si rapidement pouvaient disparaître tout aussi vite. Son statut social ne signifiait rien s'il n'y avait pas d'amour et n'ajoutait donc rien à la tentation. Néanmoins, une

partie d’elle se demandait si l’amour ne pouvait apparaître plus tard et s’il ne valait pas mieux saisir ce qui était offert et d’apprendre à s’en satisfaire.

Mais dès que la pensée lui traversa l’esprit, elle secoua la tête. L’attention que Lord Worthing lui montrât de plus en plus chaque fois qu’ils se rencontraient lui faisait dire non. Ce n’était pas suffisant d’apprendre à s’en satisfaire.

Lady Carlton reçut Eleanor dans le salon et voulut se lever, mais son fils lui assura que ce n’était pas nécessaire. Eleanor entra et lui fit la révérence, avant de prendre place sur le canapé à côté de Cecily, une fois qu’on le lui proposa.

— Puis-je vous offrir un verre de ratafia, Mère ?

La frêle femme secoua la tête, mais signala qu’il devrait en apporter un à Eleanor. Il s’exécuta et alla ensuite s’asseoir de l’autre côté de la pièce, en l’observant. Eleanor lui retourna son regard, mais son expression ne changea pas. Elle se tourna alors vers sa mère, se sentant comme un insecte dans un bocal.

— Vous allez au théâtre ce soir, déclara Lady Carlton. Qui se joindra à vous ?

— J’avais compris que Cecily…

Confuse, Eleanor regarda Lord Carlton avec confusion.

— Cecily ne nous accompagnera pas. Nous serons rejoints par Mr. Braxsen et Miss Redgrave.

Eleanor ressentit une étincelle d’irritation au fait qu’il n’ait pas partagé cette information avec elle plus tôt, bien qu’elle soit heureuse qu’il s’agisse de Mr. Braxsen ; une personne de sa connaissance.

— Connaissez-vous Miss Emmeline Redgrave ? demanda Lord Carlton

Eleanor secoua la tête, refoulant son mécontentement. Peut-être que Miss Redgrave sera une remplaçante agréable de Cecily.

— Mais je serais ravie de faire sa connaissance.

Quand le majordome ouvrit la porte pour annoncer que le dîner allait être servi, Lady Carlton se leva.

— Nous sommes plutôt informels ici, alors veuillez m’excuser si Lord Carlton m’escorte par la main. Je ne suis pas aussi robuste que je le souhaiterais.

— Bien sûr, déclara Eleanor.

Elle marcha aux côtés de Cecily.

— J’espère que vous ne serez pas dérangée de m’indiquer où vous avez trouvé le ruban noué dans vos cheveux. Il vous sied à merveille. Je suis à la recherche de falbalas pour agrémenter ma mousseline unie et cela irait plutôt bien. N’ayez crainte, ajouta-t-elle avec un rire, je n’aurais pas l’audace de choisir quelque chose d’identique.

— Je n’y penserais pas… murmura Cecily, les yeux baissés. De toute façon, je ne suis pas encore sortie dans le monde et personne ne verra ce que je porte.

Eleanor lui pressa la main.

— Ce sera le cas l’année prochaine, n’est-ce pas ? Cela arrivera plus vite que vous ne le pensez — même si j'avais espéré que vous pourriez nous accompagner au théâtre. Je pensais que c’était un plaisir autorisé même pour celles qui n’avaient pas encore fait leur début.

— Matthew a dit qu’il préférait que je n’y aille pas. Il a dit que ce serait inopportun…

La voix de Cecily s’éteignit quand son frère lui lança un regard noir, la rendant cramoisie.

Oh, Seigneur, pensa Eleanor, nerveuse tout à coup. Était-ce trop espérer que Lord Carlton n’essaye pas de formaliser sa cour ce soir ? Si elle ne savait rien d'autre, elle savait qu'elle n'était pas prête à promettre quoi que ce soit.

Quand le premier plat arriva, Lord Carlton continua à fixer Eleanor et elle accepta le bol de soupe avec une pointe de désarroi. Elle n’allait pas pouvoir manger quoi que ce soit avec des nerfs si agités.

— Où allez-vous passer les mois d’été, Miss Daventry ? s’enquit Lady Carlton. Nous y sommes presque. J’avoue être prête à chercher l’air frais tel que nous le trouvons dans notre domaine à la campagne.

— Je vais demeurer avec ma tante, Mrs. Daventry, et sa sœur, Mrs. Renly, à Bath. Elles y sont déjà, et la mauvaise santé de Mrs. Renly les y retiendra tout l’été.

— Je me demande pourquoi Lady Ingram vous parraine pendant la saison. Elle doit avoir beaucoup d’affection pour vous.

Lady Carlton prit une cuillerée de soupe, mais porter la cuillère à sa bouche une seconde fois lui semblait impossible.

— Lady Ingram a fait preuve d’une grande générosité, récita Eleanor. Elle a offert de me parrainer car elle a pensé que ce serait plus plaisant pour sa fille d’avoir une compagne pour faire ses débuts. Mais elle ne me

connaissait pas au préalable. Je pense qu'elle a considéré le parrainage de mon tuteur comme un crédit suffisant. Lydia — Miss Ingram — et moi sommes très proches, et je suis reconnaissante que nous puissions faire notre entrée en société ensemble.

— Tout comme moi, assura Lord Carlton. Autrement, j'aurais pu ne pas vous rencontrer.

Il lui sourit chaleureusement, la faisant se figer d'inquiétude. Bien que sa mère et sa sœur ne semblaient rien trouver à redire, Eleanor estima que sa déclaration était trop publique, surtout alors qu'elle ne lui avait donné aucune raison de croire que ses sentiments étaient partagés. Cela témoignait d'une agréable hardiesse de sa part, mais elle préférerait un gentleman qui soit certain de ses sentiments à elle avant qu'il ne fasse étalage de son cœur.

Pendant le dîner, Eleanor se creusa les méninges pour trouver des façons d'engager une conversation entre une veuve, un gentleman et une fille à peine sortie de la salle de classe. Lord Carlton ne fut pas d'une grande aide, alternant entre un état de méditation et des périodes au cours desquelles il la fixait du regard d'une façon plus que déconcertante. Dans l'ensemble, ce ne fut pas la plus plaisante des soirées.

Finalement, Lord Carlton annonça qu'il était temps de partir pour le théâtre, car les autres allaient arriver d'une minute à l'autre. À peine prononça-t-il ces mots qu'un coup étouffé se fit entendre, suivi par les bruits d'ouverture de la porte d'entrée.

À l'extérieur, le ciel s'était assombri et quelques étoiles étaient visibles. Mr. Braxsen descendit de la calèche pour aider Eleanor à y monter, tout en s'excusant de les avoir fait attendre. Il offrit un sourire sans conviction en réponse à la suggestion de Lord Carlton, qui sous-entendait que le délai pouvait s'expliquer par la complexité de son nœud de cravate et le nombre de tours de cou qu'il fallait jeter pour obtenir une géométrie parfaite. Miss Redgrave salua chaleureusement Lord Carlton, mais n'adressa à Eleanor qu'une inclination rigide. *Hum. Je me demande si Miss Redgrave n'a pas des vues sur Lord Carlton. Elle peut l'avoir,* pensa Eleanor, encore mal à l'aise par son attention marquée.

Au théâtre, Emmeline Redgrave prit place à côté de Lord Carlton dans leur loge et engagea la conversation avec lui, tandis que Mr. Braxsen s'installait aux côtés d'Eleanor. Eleanor scruta la foule, à la recherche de Lord Worthing, dont les yeux, découvrit-elle, étaient posés sur elle. Quand leurs yeux se rencontrèrent, il se redressa et détourna le regard.

Mr. Braxsen se prêta finalement à son devoir envers Eleanor.

— Miss Daventry, comment se porte Lord Ingram ? Les docteurs ont-ils dit quand il allait pouvoir se lever ?

— Pas avant plusieurs semaines, malheureusement, répondit Eleanor en arrachant son regard de la loge des Worthing. Ce n’est pas un patient accommodant, lui sourit-elle. Je ne savais pas que vous connaissiez si bien Lord Carlton.

— Il était ami avec mon jeune frère et nous rejoignait aux clubs à Londres pendant les vacances. Je suis responsable de son premier œil au beurre noir au Jackson. Un cercle de boxe, donna-t-il pour explications.

Eleanor rit.

— Je peux voir que votre amitié a été profondément forgée à ce moment-là.

Elle jeta un coup d’œil au sujet en question avant d’ajouter :

— Mais Lord Carlton ? Je n’arrive pas à l’imaginer s'adonnant à ce sport.

Je ne peux pas non plus arriver à imaginer que vous vous exerciez de cette façon.

— C’est seulement parce qu’il a attiré votre attention que vous le pensez si gentil… commenta Mr. Braxsen avec un sourcil arqué.

L’expression d’Eleanor dut paraître hostile parce qu’il se recula légèrement. Au même instant, le rideau s’ouvrit et les valets mouchèrent les chandelles. Il se pencha en avant pour lui murmurer :

— Je lui ai donné une leçon salutaire et il n'a pas recommencé.

Eleanor sourit, mais fut soulagée de l’obscurité qui s’ensuivit.

À l’entracte, Miss Redgrave exprima le souhait de respirer un peu d’air frais et de prendre un rafraîchissement. Mr. Braxsen se leva.

— Pourquoi ne vous accompagnerais-je pas ? proposa-t-il avant de se tourner vers le reste des occupants de la loge. Vous joignez-vous à nous ?

— Je passe mon tour, répondit Lord Carlton. Je vous remercie. Miss Daventry, vous ne souhaitez pas endurer la cohue, n’est-ce pas ?

Elle regarda de l’autre côté et vit que la loge de Lord Worthing était entièrement occupée, des personnes s’y déversant sans arrêt. Sans espoir de rencontrer le comte dans la galerie, elle estima qu’elle était aussi bien là où elle était. Et certainement que Lord Carlton n'aurait sûrement pas l'imprudence de choisir le théâtre pour faire sa demande en mariage.

— Non, je suis ravie de rester ici.

Elle sourit à Mr. Braxsen.

Quand ils eurent quitté la loge, Lord Carlton changea de siège pour s'asseoir à côté d'elle.

— Avez-vous apprécié la première partie de la pièce ?

— Immensément, répondit-elle. C'est ma troisième fois au théâtre et je ne trouve pas encore cette activité ennuyeuse. Je me demande si cela sera le cas un jour.

Elle leva les yeux, étudiant les moulures dorées du plafond.

— Certaines personnes sont capables de trouver de la joie en toute chose, commenta Lord Carlton d'une voix essoufflée, la faisant regarder droit devant elle, alarmée.

Elle n'osa pas le regarder, mais pouvait sentir la chaleur émanant de lui.

— Miss Daventry, je dois vous dire un mot. Je ne peux attendre puisque je ne serai pas celui qui vous raccompagnera chez vous… C'est ennuyeux, mais il semblerait que je ne puisse vous avoir seule avec moi pendant suffisamment de temps et cela devra donc se faire ainsi.

Eleanor regarda le visage rougi de Lord Carlton et sentit son estomac se rebeller.

J'ai été naïve. Je ne suis pas prête pour ça. Il était trop tard et Eleanor ne pouvait pas l'arrêter.

— Depuis l'instant où je vous ai rencontrée, je vous ai tenue en haute estime. Je n'ose pas en énumérer toutes les manières, parce que la situation dans laquelle nous nous trouvons ne le permet pas, déclara Lord Carlton en regardant derrière lui. J'ignore quand Braxsen et Miss Redgrave reviendront. Miss Daventry… il continua en lui saisissant discrètement la main. Eleanor, je vous aime et, dernièrement, j'ai osé espérer que vous aviez des sentiments pour moi. Ferez-vous de moi l'homme le plus heureux de la terre en acceptant de devenir ma femme ?

Avant que les mots ne soient dits, Eleanor n'avait su comment elle allait réagir. Lord Carlton était tout ce qu'elle devrait vouloir. Il était agréable à regarder, plein d'égards pour son confort et il semblait l'aimer ; si l'on croyait ses mots et son attention. Mais elle ne l'aimait pas ; de cela, elle en était sûre. Mais elle n'osait lui refuser sa main. Et si j'avais tort ? Au dernier moment, elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas, sans réfléchir davantage, refuser la sécurité d'appartenir à quelqu'un, même si ce lien ne reposait que sur l'estime. Tout aussi rapidement, elle se méprisa d'une telle faiblesse.

— C’est si soudain pour moi, commença Eleanor. Vous avez toujours été si gentil. Je ne pense pas… Je demande seulement que vous m’accordiez le temps d’y réfléchir. Je ne sais pas où penche mon cœur.

J’aurais dû dire non, pensa-t-elle précipitamment. *Je lui laisse de l’espoir. Mais, et si dire non était une erreur ?*

Le visage de Lord Carlton se rembrunit.

— Je confesse ma déception. J’avais espéré que vous seriez amenée à… Peut-être n’ai-je pas été sage dans le choix du lieu. Si nous avions été dans un endroit plus privé, j’aurais pu vous convaincre…

— Je ne pense pas que l’emplacement aurait changé ma réponse, déclara Eleanor avant qu’il ne puisse poursuivre le fil de sa pensée. Je ne prétendrai pas être ignorante sur le fait que vos sentiments ont grandi pour moi au cours de ces deux derniers mois. Je le savais, mais je ne suis pas certaine des miens. Votre demande aujourd’hui me plonge dans la plus grande confusion et j’ai besoin de temps pour questionner mon cœur.

Eleanor tendit la main et toucha la sienne.

— M’accorderez-vous ce temps ?

Lord Carlton regardait le sol, mais, à son geste, il croisa fugitivement son regard et répondit :

— Je ne désespère pas encore.

À peine avait-il prononcé ces mots, que Mr. Braxsen et Miss Redgrave rejoignirent leur loge et l’attitude de Lord Carlton changea. Il les interrogea sur leur capacité à endurer la foule, contre laquelle il les avait mis en garde. Eleanor s'étonna de la capacité de Lord Carlton à changer de comportement en un instant et se demanda si les sentiments qu’ils ressentaient étaient véritablement profonds. Il sera en effet un bon politicien.

Elle regarda de l’autre côté de la salle. Phoebe entretenait une conversation avec Lydia et le commandant Fitzwilliam, tandis que Anna était debout dans la loge, à scruter la foule. Lord Worthing demeurait assis sans personne à son côté, ses yeux fixés sur elle. Et cette fois, il ne détourna pas le regard.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente

Le lendemain matin, Stratford ne cessa de penser au visage de Lord Carlton de l’autre côté du théâtre, animé et souriant, pendant qu’il discutait avec Miss Daventry. Cette vision le hantait.

Cependant, s’il ne se trompait pas, Carlton avait choisi de se déclarer à Miss Daventry en plein entracte et s’était vu repoussé. Si ce n’était pas un refus, du moins, ce n’était pas une acceptation immédiatement. Son visage n'était pas celui d’un homme aux anges. En tant que gentleman, Stratford ne souhaitait un tel chagrin à personne, mais il ne pouvait qu’être heureux que Miss Daventry ne se soit pas jetée sur la première proposition reçue.

Non pas qu’elle ait fait cela, se rappela Stratford. Elle avait dit non à Amesbury et elle lui avait dit non à lui aussi.

Stratford détestait devoir partir alors que le cœur de miss Daventry ne lui était pas assuré, mais son voyage au domaine ne pouvait plus attendre, alors qu’il avait promis à l’intendant qu’il viendrait. Prenant la route le jour d’après, il accomplit le voyage en peu de temps, entrant dans les écuries et tendant les rênes à Jesse, qui le salua comme s’il venait seulement de rentrer d’une longue chevauchée matinale et non de deux mois d’absence.

— Assurez-vous qu’elle reçoive un bon étrillage, ordonna Stratford. Je ne l’ai pas ménagée comme je l’aurais dû au cours de la dernière étape.

Il tapota les flancs de la jument et se dirigea vers la maison.

Le majordome salua Stratford d’une courbette majestueuse.

— Bienvenue chez vous, monsieur le comte. J’ai déjà ordonné que l’eau du bain soit chauffée et Cook a commencé à préparer le dîner. Avez-vous des malles ?

— Benchly a un jour de retard sur moi. J’ai des vêtements de rechange avec moi qui serviront jusqu’alors. J’ai écrit à l’intendant pour l’informer de ma venue. Avez-vous eu des nouvelles ?

Stratford commença à monter les escaliers.

— Il est arrivé aujourd’hui, pensant que vous étiez peut-être déjà là, bien que votre rendez-vous ne soit pas avant demain. Il y a une affaire urgente qu’il souhaite discuter avec vous, mais il m’a assuré que cela pouvait attendre.

Billings signala au valet de prendre le sac de Stratford et le suivit dans les escaliers.

— Aussi impatient que je sois de me plonger dans les comptes, si cela pouvait attendre demain, j’en serais heureux.

Stratford entra dans sa chambre et Billings fit de même, se préparant à l’aider pour retirer son manteau.

— Je n’ai pas besoin d’aide, à l’exception de mes bottes.

Stratford s’assit et permit à l’homme de retirer une botte après l’autre.

— J’aimerais discuter avec vous de quelque chose, Billings. Venez me voir dans la bibliothèque après le dîner.

Plus tard ce soir-là, quand Billings toqua doucement à la porte de la bibliothèque, Stratford l’invita à entrer avant de contourner le bureau et de s’asseoir sur le rebord. Il fixa du regard le tableau au-dessus de la cheminée, représentant des chiens se mordant et grognant avant une chasse au renard, puis se tourna vers le majordome.

— Que savez-vous du hameau de Munroe qui a été légué à Miss Daventry ? Vous connaissiez bien mon oncle. Vous a-t-il mis dans la confidence ? J’ai du mal à comprendre ses intentions et j'espérais que vous pourriez m’éclairer sur ce sujet.

Billings prit son temps pour répondre. Il avait été au service des Worthing presque toute sa vie, ayant commencé comme garçon d’écurie lorsque le jeune et nouvellement titré quatrième comte l’avait retiré de la paroisse. Stratford savait que la confiance du comte à son égard n’était pas de celle qui était facilement partagée.

Billings leva ses yeux chassieux vers Stratford.

— Le quatrième comte n’était pas encore malade, ou, peut-être se savait-il malade, mais ne l’avait divulgué à quiconque ; cela lui ressemblerait bien, quand il a demandé à son avocat de venir pour rectifier son testament. Il savait déjà que Nicholas ne deviendrait pas son héritier,

alors il n’y avait rien d’inhabituel à sa requête. J’ai fait les arrangements pour accueillir un convive de plus au déjeuner et le comte et son avocat sont restés cloîtrés dans la bibliothèque pendant une bonne partie de la matinée avant que les portes ne s’ouvrent enfin. Ils mirent fin à la rencontre avec le déjeuner.

Lorsque l’attelage de l’avocat eut été avancé et que ce dernier fut parti, le quatrième comte me fit venir dans la bibliothèque où il était assis sur le bord du bureau, exactement comme vous le faites maintenant. Il m’a dit : « Vous souvenez-vous de la jeune fille à ma charge, Eleanor Daventry ? Elle a séjourné au domaine une fois et je crois que vous vous étiez inquiété pour elle quand elle fit tomber sa poupée de l’autre côté du pâturage des taureaux. » Il a patienté et j’ai hoché la tête pour dire que je me souvenais d’elle.

« Eh bien, a-t-il dit, j’ai veillé à sa scolarité et ai mis de côté une somme pour qu’elle fasse une apparition à Londres, grâce à la faveur d’une de mes amies. » À ce moment-là, le comte se laissa aller à la réflexion avant de reprendre le fil de ses pensées et d’ajouter : « La fille n’est pas revenue à Worthing, mais j’ai veillé à ses études et à son confort. Je voulais que rien ne manque dans son éducation. Je suis persuadé que sa tante tient son éducation bien en main et, bien que Mrs. Daventry semble être une créature indulgente, elle ne permettra pas la moindre impertinence. La jeune fille sera correctement élevée. »

Je n’ai rien dit, bien sûr. Ce n’était pas mon rôle. Alors le comte a poursuivi : « Je m’apprête à provoquer un scandale avec mon testament et je vous dis cela maintenant pour que vous sachiez, que j’étais sain d’esprit quand je l’ai fait. Évidemment, l’avocat peut en attester… » À ce stade de la conversation, il semblait essoufflé et il a contourné son bureau pour s’asseoir. C’était l’excitation, je crois, ou peut-être que le vieux comte savait qu’il ne lui restait plus beaucoup de temps dans ce bas monde.

« Je vais léguer la parcelle la plus lucrative de mon domaine à la gamine, a-t-il déclaré, et ha ha, si ça ne fait pas grincer les dents de quelques-uns. »

Billings jeta un coup d’œil à Stratford et croisa ses mains derrière son dos.

— Puis il a dit : «si Stratford ne l’accepte pas sans sourciller, il n’est pas l’homme que je pense qu’il est. Keyes, en revanche… » Le comte a gloussé doucement en disant : « Il s’est toujours soucié de son lien avec le domaine

et de ce qu'il pourrait en tirer, même si la réponse a toujours été rien. » Puis le comte m'a regardé à nouveau avant d'affirmer : « Miss Daventry n'en héritera qu'à son mariage. Et pourquoi, me demanderez-vous, ai-je fait une chose qui sera perçue comme insensée ? » Je n'ai rien demandé, bien sûr, et le comte a continué : « Eh bien ! je ne peux peut-être pas faire grand-chose, mais je peux corriger une injustice. » Il a alors croisé ses mains avant de s'adosser dans sa chaise et d'enchaîner : « Mon père n'a pas gagné cette parcelle de terre honnêtement. Qu'a-t-il fait sinon tricher aux cartes et risquer de couvrir de honte le nom des Worthing ? Personne ne l'a découvert, bien entendu, ou il aurait été banni de la bonne société. Il me l'a dit dans ces dernières confessions. »

Billings regarda Stratford pour voir comment il prenait la nouvelle, mais Stratford ne dévoila rien de la surprise qu'il ressentait en apprenant que la terre n'avait pas été acquise de manière équitable.

— Le vieux comte m'a alors regardé avant de m'annoncer : « Billings, peut-être que je décéderai avant vous et j'ai le sentiment qu'il m'incombe de partager ces fâcheuses histoires avec quelqu'un en qui je peux avoir confiance. »

Billings interrompit son récit pour clarifier :

— Il n'a pas dit « quelqu'un qui, je sais, les gardera pour lui », attention !

Puis, il reprit le fil de son histoire :

— Il m'a ensuite raconté que son père était mort quand votre oncle avait près de trente ans. C'est à ce moment qu'il est devenu ami avec le fils Daventry. Il pensait faire amende honorable, sans lui dire ce qu'il s'était passé. Dans tous les cas, il ne pouvait couvrir de honte le nom de son père de cette façon. Le jeune Daventry était aimable et tout aussi désireux de mettre de côté les différends de leurs pères, mais il avait hérité d'un domaine qui croulait sous les dettes de jeu de son père. Quand Daventry reçut le titre, il fut forcé de se marier avec une roturière, qui lui apporta beaucoup d'argent avec sa dot, mais pas de cœur. Quand elle s'est enfuie, elle a tout pris avec elle — le reste de l'argent et son cœur — et n'a plus accordé aucune pensée à sa fille, qui n'avait que sept ans.

Le jeune Daventry et Lord Worthing sont devenus très proches, continua Billings. Alors, quand mon maître se vit demander d'être le tuteur d'Eleanor, il accepta sans hésiter. Il a réellement pleuré la mort de son ami

et était déterminé à sauver Miss Daventry d'une vie démunie et à lui donner une bonne éducation.

— Et avez-vous une idée de la raison pour laquelle mon oncle a spécifié qu'elle n'en hériterait qu'au moment de son mariage ? s'enquit Stratford, un frisson d'appréhension se faufilant le long de sa colonne.

— Je ne vois que deux raisons, monsieur le comte.

Billings sembla réticent à les dévoiler et Stratford fut forcé de l'y inviter.

— Et elles sont…

— Elles sont que le comte voulait voir Miss Daventry confortablement mariée car son seul exemple matrimonial était celui de la fuite et de la rupture. Peut-être craignait-il qu'elle prenne une décision peu judicieuse s'il ne lui forçait pas la main. Il pensait que le mariage serait la meilleure des choses pour elle.

Billings fit une pause.

— Ou…

Stratford patienta, mais, une fois encore, il fut forcé d'inciter le majordome.

— Ou ?

— Ou mon maître pensait que c'était la meilleure des choses pour vous.

Ses mots restèrent suspendus dans les airs. *Tout cela basé sur une seule rencontre ?* pensa Stratford. Il avait seulement douz*e ans à l'époque et n'avait même pas fait l'effort d'être un tant soit peu poli. Pourquoi mon oncle aurait-il pensé à moi ?*

Comme si Billings avait lu ses pensées, il expliqua :

— Il a suivi votre carrière, même avant qu'il sache que vous hériteriez du titre. Il savait…

Billings s'arrêta brusquement et Stratford se demanda s'il allait annoncer que son oncle savait que Stratford s'était enfui au Portugal à cause d'une déception amoureuse. Au lieu de cela, Billings reprit :

— Il savait que vous vous étiez distingué au Portugal et en Espagne. Il se targuait de vous avoir dans la famille.

Stratford soupira de soulagement. Même avec l'autoritarisme de son oncle concernant l'héritage, il était touché que le vieux comte, sur les traces duquel il marchait, n'avait pas été opposé à ce qu'il hérite du titre. Que son oncle eût lié le nom de Miss Daventry au sien ne le menaçait pas comme il aurait pu s'y t'attendre. À la place, il s'était retrouvé avec un désir qu'il ne

pouvait identifier. S'il se permettait une trop grande réflexion, il pourrait admettre qu'il la désirait.

— Je vous remercie, Billings. Ce sera tout.

Cette semaine-là, Stratford se jeta à corps perdu dans les décisions à prendre concernant le domaine, retournant à Londres dès qu'il le put. Il refusait de croire que la cour de Lord Carlton puisse réussir. Néanmoins, ses nerfs étaient tendus alors qu'il s'avançait dans les rues bondées de la métropole et il eut du mal à attendre le lendemain pour rendre visite à Ingram. Il pourrait y rencontrer Miss Daventry, si la chance lui souriait. Et ce fut le cas.

Sitôt arrivé à Grosvenor Square, il demanda en premier après les dames et fut conduit dans le salon. Lydia était assise mollement et ne leva pas les yeux quand il entra. Miss Daventry, au contraire, se redressa sur sa chaise et lui adressa un sourire de bienvenue qui fit naître une lueur d'espoir dans son cœur. Il s'inclina et prit le siège en face d'elle.

— Vous êtes de retour à ce qu'il paraît ? commenta Lydia d'une voix terne.

— Vous avez les traits tirés, rétorqua Stratford. Est-ce le résultat de votre flirt chez les Hampton hier soir ? Phoebe m'en a fait le compte-rendu ce matin. J'espère que vous n'avez pas l'intention de demeurer longtemps dehors ce soir.

Il était plus simple de se rabattre sur des taquineries avec Lydia, qu'il connaissait depuis l'enfance, que de trouver les mots mesurés qui ne révéleraient pas trop ses sentiments envers Miss Daventry, lorsque Lydia pourrait faire des commentaires à ce sujet.

— Stratford, il n'est pas courtois de votre part de commenter mon apparence, le tança Lydia. À moins que cela ne soit pour dire que vous êtes frappé par une adoration servile.

— Vous savez très bien que cela n'arrivera jamais. Vous êtes bien trop semblable à mes sœurs et je ne les couve pas. De plus, ajouta Stratford avec gentillesse, vous avez les traits tirés. Eh bien ! Je ne ferai pas preuve d'une familiarité excessive envers Miss Daventry en disant qu'elle semble fatiguée. Bien sûr, cela serait un mensonge.

Le regard de Miss Daventry se leva et il essaya de le retenir, mais elle fixa à nouveau sa broderie, les joues rosies.

— Êtes-vous ici pour voir Ingram ? demanda Lydia ostensiblement. Vous semblez n'être venu sans autre raison autre que de dire des sottises et

vous moquer de quelqu'un, comme vous le faisiez lorsque nous étions enfants.

Stratford ne répondit pas tout de suite, mais continua à observer Miss Daventry, dont la tête était penchée sur son travail. Si seulement elle pouvait lever les yeux.

Finalement, elle leva la tête et il remarqua son expression déconcertée. *Oh !* Il n'avait pas répondu.

— Je ne vous taquinais pas, assura-t-il. Vous étiez constamment en train de nous harceler et c'était tout ce que je pouvais faire pour que vous arrêtiez de nous suivre à la trace au cas où vous soyez blessée.

— Hum ! marmonna Lydia. Eh bien, comme vous le voyez, je ne vous suis plus à la trace. Si vous avez de si mauvais souvenirs, pourquoi ne recherchez-vous pas votre compagnie, ailleurs ?

— Je vois que vous souhaitez croiser le fer sans raison.

Stratford étendit ses jambes et s'adossa contre son siège. Miss Daventry avait sa tête à nouveau tournée sur ses points de broderie et il devina qu'elle dissimulait un sourire. Il aurait souhaité pouvoir l'emmener faire une promenade sans Lydia, mais, évidemment, il ne pouvait en faire la demande. C'était insupportable de ne pas pouvoir lui faire la cour sans Lydia scrutant tous ses gestes. Cela… Et de ne pas savoir si elle était fiancée à ce jeunot.

Stratford se leva.

— Je vais aller rendre visite à Fred, s'il veut bien de moi. Pensez-vous qu'il soit réveillé ?

Lydia opina.

— Je l'ai quitté il n'y a pas cinq minutes.

QUAND LORD STRATFORD s'en alla, Eleanor souhaita qu'elle ait quelque chose de plus spirituel à dire. Son cœur avait fait un bond quand il était entré dans la pièce, après une semaine d'absence. Mais tout ce qu'elle avait pu faire avait été de fixer ses points de broderie du regard comme une nigaude. Vraiment. Comment pouvait-elle espérer conquérir son cœur si elle n'arrivait pas à aligner deux mots ?

Eleanor replia sa broderie.

— Lord Worthing sait comment te faire réagir. Particulièrement quand tu as en effet les traits tirés. Peut-être devrions-nous annuler le gala de ce

soir ? ajouta-t-elle innocemment.

Lydia s’en prit à Eleanor.

— Et toi ! Tu étais si silencieuse à l’instant. Vous êtes-vous encore disputés ?

— Sur quel sujet pourrions-nous nous disputer ? Et quand en aurions-nous trouvé le temps ? Il a été absent toute la semaine dernière, commenta Eleanor, essayant de faire passer son commentaire avec un rire.

Comme Lydia ne répondait pas, elle leva les yeux vers elle.

— Qu’y a-t-il ?

— Tu as été plutôt silencieuse au cours de cette semaine, maintenant que j’y pense, hasarda Lydia en la scrutant du regard. Tu n’es pas amoureuse, à tout hasard ? De Carlton ?

— Mets cette idée de côté, je t’en supplie. Je ne souhaite pas me marier.

— Eleanor ! cria son amie. Je te connais trop bien pour croire cette baliverne. Tu espères beaucoup te marier. Tu es faite pour posséder une maison douillette et des enfants dans tes jupons, et… Et, qu’as-tu ? Pourquoi pleures-tu ? demanda Lydia en se précipitant et passant son bras autour d’Eleanor. Dis-moi, que se passe-t-il ?

— Rien. Rien du tout, renifla Eleanor. Et je ne pleure pas.

— Eleanor. De toute notre amitié, je ne t’ai jamais vue verser une larme. Et là tu pleures. Alors, dis-moi. Que se passe-t-il ?

Eleanor expira et rencontra le regard de Lydia. Ses lèvres tremblèrent et elle enfonça ses ongles dans ses paumes en un effort pour conserver une voix égale.

— C’est simplement que je pense que cela ne pourrait jamais se produire pour moi.

Lydia fronça les sourcils.

— C’est absurde. Lord Carlton a-t-il demandé ta main ?

Mais sa question provoqua une autre crise de larmes.

— Eleanor, je ne te comprends pas. Tu veux quelqu’un qui t’aime et Lord Carlton est cet homme.

Eleanor secoua la tête et leva des yeux larmoyants sur son amie.

— Mais je ne l’aime pas.

Lydia fut perplexe pendant un moment.

— Mais il est… Y a-t-il quelqu’un d’autre ?

— Non, assura Eleanor en secouant la tête. Je ne sais pas.

Aucune d’elles ne parla tandis que Eleanor essuyait ses larmes. Lydia la regarda d’un œil avisé et ouvrit la bouche pour parler, avant de la refermer. Finalement, elle prit les mains d’Eleanor dans les siennes.

— Je sais qu’il existe quelqu’un pour toi. Quelqu’un qui ne sera pas insensible à tes charmes et qui, à son tour, gagnera ton cœur. Tu ne dois pas perdre espoir.

STRATFORD N’AVAIT PAS EU l’intention d’écouter à la porte, mais il ne réussit pas à s'arracher à la mention de son nom. À présent, s’il ne s’en allait pas rapidement, il risquait de se faire repérer. Il se dirigea furtivement vers l’escalier, priant pour que Hartsmith n’apparaisse pas et ne l’appelle par son nom, révélant ainsi qu’il ne se trouvait pas à l’étage comme il l’aurait dû.

Une fois hors de danger, il se tint devant la porte d’Ingram pour rassembler ses idées. Miss Daventry ne croyait pas que le mariage avec quelqu'un qui l'aimait pouvait lui arriver ? Stratford secoua la tête, incrédule. Il se permit une dernière pensée avant d’entrer dans la chambre d’Ingram.

Elle n’allait pas épouser Carlton. Comme de leur propre volonté, ses lèvres esquissèrent un sourire avant de passer la porte.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente et un

Eleanor était accablée par de lourdes questions. D’une part, la demande en mariage d'un homme qu'elle entendait refuser. D’autre part, l’échange d’à peine quelques mots avec un autre pour lequel elle ne pouvait nier son attachement. Pour finir, la vague crainte que la recherche d'un emploi ne lui apporte pas la liberté qu'elle avait tant désirée. Ainsi, elle était plus que désireuse de mettre tout ceci de côté en partant dénicher une garniture en dentelle Vandyke assortie à sa robe jaune. Au moins, l’excursion calmerait les questions de Lydia.

Pour Lydia, la sortie n’était pas entachée par des considérations importantes. Les deux amies se jetèrent dans un débat opposant les mérites d’une ombrelle blanche agrémentée d’un nœud jaune à un chapeau à large bord dont le prix onéreux excluait tout autre achat, mais qui protégerait tout aussi bien son teint clair. Si Eleanor ajoutait ses gants en soie blanche qui patientaient encore au fond de sa malle, la toilette serait tout simplement ravissante.

— Nous devons aussi voir si le Panthéon Bazar ne propose pas une sélection plus fournie.

Lydia retourna entre ses mains une pièce de dentelle pour voir comment elle se présentait de l’autre côté.

— La foule ne te dérange pas, n’est-ce pas ?

— Tu sais très bien que non, répondit Eleanor. Mais si nous y allons, nous devrons renoncer à la promenade dans Hyde Park et je crois…

Elle se pencha en avant afin d’éviter de se faire entendre.

— Que le commandant Fitzwilliam espérerait t’y voir.

— Je me moque de cela, rétorqua Lydia d'un haussement d'épaules qui, pour les yeux perçants de son amie, semblait feint.

Eleanor avait observé comment Lydia s'adoucissait chaque fois que le commandant était dans les parages. Voyant que l'agitation environnante empêchait quiconque d'écouter leur conversation, elle continua à voix basse :

— Lydia, je ne te crois pas. À moins que ta mère ne t'ait influencée pour que tu ne t'intéresses plus à lui ? Il est clairement épris de toi et n'est pas de ceux qui s'adonnent à la bagatelle.

Lydia haussa une nouvelle fois les épaules, sans répondre.

Eleanor, certaine que son amie ne pouvait pas être si inconstante, insista sur le sujet.

— Lord Ingram approuve-t-il sa cour ?

— Je suis étonnée de te dire que oui, mais ce n'est pas suffisant pour influencer Maman. Le commandant Fitzwilliam doit travailler pour gagner sa vie. Et je…

Lydia tomba dans le silence, soit réticente soit incapable de formuler sa retenue.

Eleanor fronça les sourcils. Lydia avait fait montre d'une préférence marquée pour le commandant Fitzwilliam, mais la désapprobation de sa mère devait peser plus lourd qu'elle ne l'avait réalisée. Certainement, cela ne pouvait être en raison de son manque de fortune, car Lydia ne s'en était jamais souciée auparavant. Dans un éclair de lucidité, elle comprit que c'était simplement un cas de couardise. Abandonner son cœur à quelqu'un n'était pas une tâche facile.

— Malgré tout, sa force de caractère… commença Eleanor.

Elle fut interrompue par une voix stridente.

— Lydia, je vois que le hasard nous a de nouveau réunies.

Toutes deux se tournèrent pour voir Harriet Price venir vers elles depuis l'entrée de la boutique. Elle ignora complètement Eleanor.

— C'est seulement ma seconde semaine à Londres et je dois trouver le temps de rendre des visites. Nous avons été retenus plus tôt et, à présent, je dois faire mes débuts en société plus tard dans la saison. Mais, d'un autre côté, il n'y a pas à craindre que Londres manque de compagnie en mai, alors peut-être était-ce le meilleur moment après tout. Lydia, quel charmant chapeau que voilà ! Je pourrais jurer que votre teint s'est éclairci.

— Bonjour, Harriet, la salua Lydia avec un manque évident d'enthousiasme.

Eleanor refusa de battre en retraite en regardant ailleurs.

— Oui, j'ai quotidiennement croulé sous les invitations depuis mon arrivée, annonça Harriet Price en orientant son sourire éclatant en direction d'Eleanor. Où résidez-vous ? Je ne pensais pas que votre famille possédait une résidence à Londres.

— Vous savez parfaitement bien que je passe ces quelques mois avec la famille Ingram. Oh…

Eleanor se tourna vers le boutiquier qui l'appelait.

— Tenez, Mademoiselle.

Elle prit le paquet enroulé dans du papier brun, mais ne manqua pas la réponse de Harriet.

— Je suppose que ce n'est pas une surprise. Vous avez toujours été de telles amies.

Le ton d'Harriet exprimait la réplique tacite qui semblait dire : « Je n'ai aucune idée de ce que Lydia peut bien trouver en vous. »

— Eh bien, continua Harriet, jetant un coup d'œil vers Eleanor. Je ferai en sorte que vous receviez des invitations pour mon bal d'entrée en société. Vous pouvez dire à votre frère que son nom sera sur le carton d'invitation.

— Mon frère est alité avec une jambe cassée, riposta brusquement Lydia. Il ne pourra y participer.

— Dommage, s'exclama Harriet d'une voix pleine de curiosité. Sa blessure est-elle ancienne ? Combien de temps cela prendra-t-il pour qu'il guérisse ?

— Le docteur a dit que nous ne le saurons pas avant plusieurs semaines. Bonne journée, Harriet, ajouta Lydia en tendant la main pour récupérer son propre paquet.

Alors que Harriet ouvrait la bouche pour répondre, la cloche de la porte carillonna et Judith Broadmore entra.

— Es-tu prête ? demanda Eleanor à Lydia en se tournant vers la porte.

Comme la boutique ne permettait pas à trois personnes de marcher de front, il lui était impossible d'échapper à Miss Broadmore et elles se retrouvèrent face à face.

— Comment allez-vous ? s'enquit Judith, avec un signe de tête en guise de salutation, déconcertante de cordialité.

Eleanor ne put s’imaginer pourquoi Miss Broadmore s’adressait à elle. Votre frère est-il en voie de guérison ? J’imagine que c’est la raison pour laquelle Stratford doit vous escorter partout. Vos familles sont en si bons termes, enchaîna Judith, les yeux sur Lydia.

— Bien que mon frère ait demandé à Stratford de s'acquitter de cette tâche pendant qu’il est cloué au lit et que Stratford ait eu la gentillesse d'obtempérer, je suis certaine qu’il le fait parce qu’il apprécie notre compagnie. Je le connais depuis que je suis petite fille, corrigea Lydia en glissant son paquet sous son bras. Stratford est comme un frère pour moi.

— Ah oui, Miss Broadmore jeta un coup d’œil à Eleanor. Je suppose que Stratford considère presque cette requête comme une obligation. Il avait l’intention de quitter Londres dès que ses sœurs et sa tante seraient confortablement installées. Il me l’a dit quand nous nous sommes rencontrés, juste après son retour de la péninsule, avant même qu’il ne parte pour Worthing. Il était assez à l’aise pour se confier à moi, voyez-vous. Nous sommes amis depuis tant d’années.

Elle fit un signe de tête à la boutiquière qui était réapparue au comptoir.

Lydia arqua un sourcil.

— Oui, c’est ce que j’ai entendu dire. Je suis sûre que vous aviez reçu toutes les dernières nouvelles de nos familles respectives directement de sa part et votre question concernant mon frère était une simple formalité.

La pique amusa un peu Eleanor, mais Miss Broadmore n’en sembla pas affectée. Il semblait qu'elle était imperméable aux insultes.

— Eh bien ! riposta Judith en haussant les épaules avant de pousser un léger soupir. Comme je suis venue pour la même commission que vous, je ne vous retiens pas. Je suis certaine que nous nous rencontrerons aux réceptions à venir.

— Indubitablement, répondit Lydia.

Eleanor saisit le début des salutations entre Miss Broadmore et Harriet, mais ne put juger à quel point elles se connaissaient.

Lydia et elle sortirent sous un soleil éclatant, joyeuses grâce au temps doux qui n’était pas excessivement chaud.

— Dieu du ciel, quelles harpies ! s’exclama Lydia. J’étais plus que tentée de leur dévoiler la véritable raison pour laquelle Stratford nous escorte partout.

Eleanor, ayant une vague crainte de la tournure que prenait la conversation, ne dit rien jusqu’à ce que Lydia s’arrête et la regarde.

— J’ai finalement compris pourquoi Stratford ne cessait de te regarder dans notre salon et pourquoi tu n’arrivais pas à soutenir son regard.

Eleanor jeta un regard de coin à Lydia, une chaleur se répandant sur ses joues. Lydia soupira.

— Je le savais. Il a développé de la tendresse pour toi, avoue-le ! Ce n’est pas à Lord Carlton que tu prêtes attention, c’est à Stratford. Et il ressent la même inclination pour toi, finit-elle par dire avec un accent triomphal.

— Tu ne devrais pas dire cela, Lydia. Il ne s’est jamais déclaré, répliqua Eleanor essayant de garder un esprit pragmatique

Aussitôt que les mots eurent quitté ses lèvres, elle hésita, se rappelant qu’il s’était déclaré, mais pas d’une manière qui leur fasse honneur.

— Crois-moi, il n’a pas une telle idée en tête, insista-t-elle.

— Tu peux croire cela, mais certainement pas moi et je le connais bien mieux, insista Lydia avec un air suffisant.

Elle attrapa le coude d’Eleanor et se fraya un chemin à travers la foule des acheteurs de l’après-midi qui s’agglutinaient autour de modistes en tout genre.

— Juste Ciel. Qui a besoin d’aller au Panthéon Bazar ? On ne sait déjà plus où donner de la tête parmi cette foule.

Eleanor adressa un murmure de remerciements à la foule qui avait détourné Lydia du sujet de Stratford, lui accordant un répit pour réfléchir à la façon dont elle pourrait les démentir.

LORD CARLTON AVAIT DONNÉ une semaine à Eleanor et elle savait que la confrontation devrait avoir lieu bientôt. La majorité de ce temps fut dévouée à sa mère ; ce qu’elle savait parce qu’il lui avait glissé un message l’informant de cela dans un bouquet de fleurs qu’il lui avait envoyé. Ils s’étaient rencontrés une fois à l’opéra, mais il n'avait pas eu l'imprudence de tenter une seconde proposition dans de telles circonstances. Et la dernière fois qu’ils s’étaient vus était lors d’une réception où il était arrivé en retard, pour découvrir que son carnet de bal était complet.

Eleanor ne savait pas comment elle allait refuser la demande de Lord Carlton, seulement qu’elle devait le faire. Tout était devenu clair dès qu’elle avait posé les yeux sur Stratford après une semaine d’absence et

qu’elle avait senti son cœur faire une cabriole. Si seulement elle pouvait être certaine que, en refusant Lord Carlton, elle ne lui rendrait pas seulement sa liberté pour trouver une jeune femme qui le chérirait en retour, mais s’assurerait également que sa propre vie ne finisse pas en dur labeur.

Elle ne pouvait cependant le garantir. Plus elle y réfléchissait, plus elle était nerveuse à l'idée de faire le mauvais choix. Sa résolution était seulement renforcée par la certitude que, au plus profond de son cœur, elle ne l’aimait pas.

L’opportunité arriva plutôt simplement. Eleanor était dans le salon, à l’heure des visites matinales, et Lydia n’avait pas encore fait son apparition. Une domestique entra dans les appartements de Lydia au moment où Eleanor sortit des siens et elle sut que son amie ne serait pas prête tout de suite.

Lord Carlton fut annoncé dix minutes plus tard et, quand il la trouva seule, son visage s’illumina de plaisir.

— Miss Daventry ! s’exclama-t-il avant d’enchaîner avec des mots qui lui nouèrent la gorge, Ou… Oserais-je vous appeler Eleanor ? demanda-t-il en s’asseyant à côté d’elle, prenant ses mains dans les siennes. S’il vous plaît, ne me faites pas languir plus longtemps et dites-moi que vous allez devenir Lady Carlton. Je veux envoyer l’annonce au *Morning Gazette*. Je veux annoncer ma chance au monde entier, supplia-t-il en levant les mains d’Eleanor et posant ses lèvres dessus.

— Chut. Je vous en prie, Lord Carlton…

— Matthew, j’insiste.

— Non, je n’ose pas. Lord Carlton…

Faisant une pause, Eleanor failli perdre sa détermination quand son expression devint désespérée, puis se durcit. Il arracha les mains des siennes et se tourna vers l’avant, mais les yeux implorant d’Eleanor restèrent sur son visage.

— Je vous en prie, croyez bien que je suis reconnaissante de l’honneur que vous me faites en m’offrant le mariage. J’y suis sensible…

— Ne me parlez pas de gratitude, la coupa-t-il d’une voix affûtée. Avez-vous l’intention de me refuser ?

— Pourtant, j’en suis reconnaissante, répondit-elle. Je ne penserai jamais à votre demande en mariage sans reconnaître l’honneur que vous m’avez fait. Mais je dois refuser…

— Eleanor, ne faites pas cela ! Vous avez seulement besoin de plus de temps.

Lord Carlton bondit sur ses pieds et fit les cent pas devant elle.

Eleanor secoua la tête.

— Non. Je sais que je ne changerai pas d'avis. Vous n'êtes en rien responsable. C'est simplement que je ne retourne pas vos sentiments. Je suis reconnaissante de votre amitié…

— Amitié, cracha-t-il. Je ne désire pas votre amitié.

Il se dirigea vers la cheminée et posa les mains sur le rebord, dos à elle.

— Néanmoins, elle est de grande valeur pour moi et j'espère que vous la verrez de même. Monsieur, vous méritez une femme qui retournera vos sentiments. Vous méritez…

Par un effort de pure volonté, elle adopta un ton encourageant :

— Vous méritez une femme qui prendra plaisir à accueillir de grandes assemblées politiques et pourra débattre avec vous sur des sujets qui vous inspirent. Je veux une vie paisible — à la campagne et non à Londres, si possible. Je suis convaincue, monsieur, qu'avec le temps vous verrez la sagesse de mon refus et serez reconnaissant de ma décision.

L'expression de Lord Carlton était bouleversée quand il se retourna vers elle. Atterré, en colère même. La bouche d'Eleanor s'assécha à la perspective de rester célibataire et sans moyen de subsistance sur lequel se rabattre. Et si c'était sa seule chance ? *Mais c'est la meilleure chose à faire. Je le sais*.

Les bras de Lord Carlton tombèrent le long de son corps.

— Je ne vous imposerai plus mes attentions plus longtemps, madame, annonça-t-il en s'inclinant brièvement. Votre humble serviteur.

Sur ces mots, il traversa la pièce et ouvrit la porte d'un coup sec, la refermant vigoureusement derrière lui. Eleanor calcula qu'elle ne disposait que de dix minutes pour se laisser aller à pleurer et permettre aux rougeurs de s'estomper avant que Lydia n'apparaisse. Elle libéra le déluge.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente-deux

Tôt le matin, Stratford examinait méticuleusement les comptes dans la bibliothèque. Son attention ne cessait de s'égarer sur la colonne où était inscrit le revenu du hameau de Munroe. Désormais, l'argent allait directement dans une fiducie pour le futur époux de Miss Daventry et il refusait de s'attarder sur l'identité potentielle de ce dernier jusqu'à ce qu'il soit mis devant le fait accompli. Il avait demandé à Ingram si elle avait accepté la demande en mariage de Lord Carlton, mais Ingram avait haussé les épaules en disant que ce n'était pas son affaire. Dans tous les cas, rien n'avait été annoncé.

Quand les chiffres commencèrent à se brouiller sur la page, Stratford se leva. Phoebe devait être en train de prendre son petit déjeuner et pourrait l'aider avec la mission qu'il avait en tête. Il voulait voir s'il avait encore une chance avec Eleanor Daventry et, pour cela, il avait besoin de suffisamment de temps pour avoir une véritable discussion avec elle.

Stratford trouva Phoebe seule à table et fut soulagé de ne pas devoir faire sa requête sous le regard perçant d'Anna. Il se servit une tasse de café et s'assied.

— Je pensais que nous pourrions organiser un pique-nique à Mary-le-Bone. Tu as dit qu'il y avait une vieille forteresse que tu aimerais voir.

— C'était il y a quatre ans, Stratford, et j'y suis allée à deux reprises depuis, répondit Phoebe en souriant.

Peut-être vit-elle quelque chose dans son expression parce qu'elle le jaugea avec sagacité pendant une minute avant d'ajouter :

— Mais pourquoi ne pas y retourner ? Le temps est splendide et il est supposé demeurer ainsi tout au long de la semaine, après un printemps

plutôt frais. Je vais voir si nous pouvons arranger quelque chose avec Anna. Qui d'autre aimerais-tu inviter ?

Il se gratta la tête.

— Eh bien, pourquoi ne pas l'organiser avec un groupe plus fourni ? Je souhaite parler davantage avec Braxsen de son séjour dans la péninsule et, où qu'il aille, le commandant Fitzwilliam y va aussi. Donc, quelles seraient les femmes qui conviendraient le mieux en plus d'Anna et de toi ? Je pense que Lydia pourrait aimer une telle sortie. Cela nous donnerait un nombre pair. Répondit Phoebe avec un sérieux remarquable.

Elle prit une gorgée de son café et s'essuya avec délicatesse les lèvres avec la serviette en tissu.

Stratford tambourina la table de ses doigts.

— J'ai remarqué que Mr. Richards était souvent vu en compagnie du commandant Fitzwilliam. Je crois qu'ils retourneront ensemble en Espagne cet été. Nous pourrions avoir de la place pour une dame de plus s'il vient.

Phoebe ne le déçut pas.

— Je suppose qu'il est naturel d'inviter Eleanor Daventry. Elle demeure avec les Ingram et nous resterions de ce fait en nombre pair.

— Oui, en effet, dit Stratford, enchanté d'avoir organisé la partie si simplement sans avoir révélé ses intentions.

Phoebe en discutera avec Anna et l'invitation viendra de ses sœurs, sans que personne ne se rende compte de rien.

— Disons samedi prochain ?

Stratford sortit de chez lui d'un pas léger. C'était tout naturel qu'il propose la sortie aux ladies de la demeure Ingram sans attendre, avant qu'elles ne fassent d'autres plans. Comme prévu, il les trouva dans le salon, car c'était l'heure d'affluence pour les visites du matin. Il avait seulement besoin de trouver un moment où personne ne serait dans les alentours. Quand il fit son entrée, en revanche, le salon était bondé de monde. *Je n'aurai jamais l'occasion de lui parler à ce rythme-là.*

— Bonjour Lydia.

Il s'inclina sur sa main. Ne gaspillant pas de mots pour quelqu'un qui était entouré de ses prétendants, il se dirigea vers Miss Daventry et fit de même. Son visage était levé vers le sien et il pensa déceler un regard suppliant dans ses yeux quand il lui toucha la main. Puis il jeta un coup d'œil au gentleman avec qui elle conversait. Pas étonnant. Il s'agissait de Monty Smith, qui avait la réputation d'être d'un ennui mortel.

— Worthing ! s’exclama bruyamment Monty. J'expliquais justement à Miss Daventry, ici présente, les complexités de l’éclairage au gaz. Elle n’avait jamais entendu une explication si détaillée, n’est-ce pas, Miss Daventry ? Hein ? Worthing, prenez une chaise. Je peux revenir en arrière au moment où je décrivais les becs de gaz et les valves, et comment ils s’assemblent. Je ne pense pas que Miss Daventry ait tout saisi la première fois…

Il regarda autour de lui en quête d’une chaise.

— Il ne semble pas y avoir de siège disponible pour le moment, mais si vous voulez bien vous mettre là…

— Désolé, Monty, le coupa Stratford, lui adressant un haussement d’épaules en signe d’excuse. Je suis ici pour voir Ingram et il a demandé que j’aille quérir Miss Daventry pour un service d’ordre domestique qu’il n’a pas pris le soin d’expliquer.

— Certainement, Lord Worthing.

Les yeux de Miss Daventry débordaient de gratitude tandis qu’elle se levait et fit un signe de tête à Monty.

— Un plaisir, monsieur, dit-elle en plaçant sa main sur le bras de Stratford.

— Lydia, appela Miss Daventry alors qu’ils passaient devant elle. Ton frère a besoin de moi. Je ne serai pas longue.

Entourée de prétendants, Lydia leur jeta à peine un coup d’œil.

Il conduisit Miss Daventry dans le couloir où il l’accompagna jusqu’aux escaliers, avant de lui faire face.

— Miss Daventry, dit-il solennellement. J’ai raconté une fable. Lord Ingram n’a pas demandé après vous.

Le rire de Miss Daventry se répercuta contre les murs, bien qu’elle essayât de le réprimer, et Stratford en fut si ravi qu’il ne put s’empêcher de rire à son tour, la tête penchée vers la sienne. Bien que son amusement se soit calmé, le sourire ne quitta pas ses yeux.

— Dans ce cas, vous m’avez sauvée, déclara-t-elle, des fossettes creusant ses joues.

— Sans personne pour l’écouter, Monty Smith ne restera pas plus de dix minutes et vous pourrez retourner sans encombre auprès de vos soupirants.

Elle leva les yeux au ciel.

— Mes soupirants. Évidemment.

Miss Daventry lui fit un large sourire et retira son bras du sien.

— Je vous remercie, monsieur.

— Je monte voir Ingram, mais il y a quelque chose dont je souhaiterais discuter avec Lydia et vous à mon retour, alors ne partez pas, lui annonça-t-il.

Elle inclina la tête et entra dans la bibliothèque.

— Je ne partirai pas.

En contraste direct avec l'exaltation de Stratford se trouvait Ingram, assis, droit dans son lit, froissant un morceau de parchemin après l'autre et visant l'âtre de la cheminée.

— Stratford, le salua-t-il. Entre. Me rendrais-tu service en ramassant les papiers qui ont atterri au sol et les jeter dans le feu ? Confidentiel, tu comprends.

— Es-tu certain que c'est avisé ? demanda Stratford. Il suffit que d'une seule boule enflammée roulant à l'extérieur de la grille et que ferais-tu ? Tu ne peux pas sortir d'ici.

— Oh, je suppose que quelqu'un viendra me tirer de là à temps, répliqua Ingram d'une voix apathique. Ou pas. C'est du pareil au même.

— Tu as le moral dans les chaussettes, toi, dis-moi ? commenta Stratford en ramassant les boules de papier qui avait manqué le feu et les jeta dedans. Combien de semaines supplémentaires dois-tu encore rester cloué au lit ?

— Le docteur a parlé de quatre semaines supplémentaires. J'ai besoin de quelque chose pour m'occuper l'esprit. Je ne supporte pas l'inactivité.

— Effectue des travaux d'aiguille, recommanda Stratford.

Comme cela ne suscita pas même un sourire, il continua :

— Je suis certain que Fitz te racontera tout quand il viendra, mais il fait toujours suivre Delacroix. L'homme est partout. Fitz a intensifié ses recherches en fouillant sa chambre quand il savait que Delacroix était sorti. Il n'a rien trouvé en sa possession. Rien qui pourrait le rendre suspect.

— Il pourrait déjà l'avoir envoyé… commença Ingram avant de s'arrêter brusquement. Non. Je suis sûr que Delacroix ne le confierait pas à quelqu'un d'autre. Il doit toujours l'avoir en sa possession. Je suis presque certain qu'il l'apportera aux Français en personne si cela vaut son pesant d'or. Le document est sûrement caché autre part ou alors il le garde sur lui.

— Ou alors de quelqu'un d'autre, déclara Stratford.

— Ou cela, concéda Ingram. Écoute. Demande à Fitz de continuer à suivre Delacroix, mais nous allons devoir étendre nos recherches aux

idéalistes. Ceux qui n'ont pas besoin d'argent, mais qui vendent des informations pour le principe, expliqua-t-il. Ce qui est presque pire.

Stratford acquiesça.

— Nous aurons peut-être bientôt plus d'informations. Fitz a entendu des rumeurs et a expliqué que l'un de ses hommes pourrait avoir une piste sur la date de la prochaine tentative, ainsi qu'une description du voleur. Ne me demande pas comment, il ne m'a pas confié l'information. Il a dit qu'il viendrait aujourd'hui ou demain pour te présenter un rapport complet. Cela te gardera occupé.

Ingram soupira bruyamment.

— Oui, si nous avons une piste sérieuse. Mais je souhaite le faire moi-même. Et non le transmettre à d'autres personnes. Même à des personnes compétentes comme toi. Il inspecta soigneusement Stratford. Tu sembles de bonne humeur. C'est inhabituel pour toi d'être si joyeux. Que se passe-t-il ?

Stratford haussa les épaules.

— Rien. Mes sœurs organisent un pique-nique samedi et j'ai été chargé d'inviter Lydia et Eleanor… Miss Daventry.

— C'est Eleanor à présent ? souligna Ingram, le fantôme d'un sourire aux lèvres. Alors, tu emmènes ma sœur en promenade ? Ou Eleanor ?

— Les deux, répliqua Stratford. Ou plutôt, ce sont mes sœurs. Cela complètera notre groupe. Il y aura également Fitzwilliam et Braxsen.

— Tes sœurs ne connaissent même pas Fitz.

Ingram chercha à le percer à jour.

— Cela n'a rien à voir avec mon projet, n'est-ce pas ?

— Pas le moindre. Eh bien ! La pie bavarde doit être partie maintenant. Laisse-moi aller leur parler de la sortie. Je repasserai avant samedi, enchaîna Stratford avant que Ingram ne puisse poser une autre question

Il s'échappa et se dirigea vers le salon.

Miss Daventry était revenue et la pièce était vide à l'exception d'elle et de Lydia, en train de nouer son bonnet.

— Je disais justement à Lydia que vous souhaitiez nous parler, mais j'ai eu du mal à la convaincre d'attendre.

Miss Daventry tenait son propre bonnet dans ses mains.

— Oui, Stratford, de quoi vouliez-vous nous parler ? le questionna Lydia. Je dois passer un peu de temps dehors ou je vais devenir folle. C'est le jour le plus chaud de ce printemps.

— Je ne vais pas vous retenir, lui assura Stratford. Je souhaitais seulement vous inviter toutes les deux à une balade à cheval avec mes sœurs et moi samedi prochain. Nous voulons en faire une journée et emporter un pique-nique. Je crois que le commandant Fitzwilliam se joindra à nous, ainsi que Mr. Braxsen et son ami, Mr. Richards, dit-il, son regard cherchant celui de Miss Daventry. Nous serions enchantés que vous vous joigniez à nous.

Miss Daventry, les yeux illuminés, regarda Lydia, qui répondit en leurs deux noms :

— Cela semble charmant.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente-trois

Samedi, le groupe se mit en route pour Mary-le-Bone de bon matin. Face à la promesse d'un bon galop, pas même Lydia ne s'était attardée pour le petit déjeuner. Stratford, menant ses sœurs à la résidence Ingram, convergea vers Mr. Braxsen qui venait d'arriver. Ils trouvèrent Miss Daventry et Lydia avec leurs chevaux sellés, attendant John Richards, la nouvelle recrue que le commandant Fitzwilliam avait pris sous son aile.

Cependant, à la surprise de Stratford, ce ne fut pas Mr. Richards qui se dirigea vers eux, mais Mr. Amesbury. Il jeta un regard interrogateur au commandant Fitzwilliam.

— C'était l'idée de Richards, expliqua le commandant. Il a été appelé au loin pour une affaire urgente et, lorsqu'il a rencontré Mr. Amesbury au club, revenant tout juste à Londres, et découvert qu'il était…

Fitz fit une pause, essayant visiblement de conserver un visage sérieux.

— Un favori auprès de ces dames, il a pensé que c'était le moyen idéal de compenser son absence sans fausser le nombre de participants.

Stratford dirigea son regard vers Miss Daventry et elle le lui retourna avec une expression éprouvée qui lui fit ravaler un rire. Elle pouvait en dire long d'un seul regard. Eh bien ! Il n'aurait pas sélectionné l'ancien soupirant de Miss Daventry comme compagnon idéal pour leur sortie, mais cela n'allait pas le gêner pour passer la journée avec elle.

— Je crois que j'ai battu mon propre record de deux heures, en ayant quitté mon logement à une heure aussi indue. Worthing, annonça Amesbury en s'avançant à cheval.

Il lui fit un signe de tête et sembla s'apprêter à saluer le reste du groupe, mais se retint quand il vit Miss Daventry et se contenta d'un signe de tête

général.

Phoebe était ravie de la journée qui se présentait devant eux et même le visage renfrogné de Mr. Amesbury ne pouvait gâcher son plaisir. Ayant redistribué les provisions pour leur pique-nique, Stratford donna l'ordre de départ et ils se mirent en route. Les rues de Londres étaient peu peuplées à cette heure matinale et, il ne fallut pas longtemps pour qu'ils quittent la ville et empruntent les chemins de campagne qui menaient à leur destination.

— Qui a le panier a pique-nique ? demanda Anna à sa sœur.

— Stratford l'a fourni et en a donné une partie au commandant Fitzwilliam pour qu'il la porte et une autre à Mr. Braxsen, répondit Phoebe. Lydia était chargée d'apporter les couvertures pour nous asseoir, bien que je ne les voie pas avec elle. Aucune importance. Nous nous arrangerons d'une manière ou d'une autre.

— Si Lydia s'en est souvenue, j'en serais la première étonnée. Tu sais qu'elle sera la première à pleurer quand elle le réalisera. Elle ne peut supporter d'être assise dans un endroit sale et ruiner sa robe.

Le visage d'Anna exprima ce qu'elle pensait d'un comportement si dérisoire.

— Lydia va devoir apprendre à s'habituer à la saleté si la cour du commandant porte ses fruits ; comme j'espère que ce sera le cas, souligna Phoebe.

Elle se redressa sur sa selle et respira le parfum de la terre fraîchement retournée.

— La cour du commandant, répéta Anna, lui jetant un regard en coin. Elle ne l'acceptera jamais. Je ne comprends pas comment il ose la poursuivre de ses attentions. Ingram ne le permettra pas.

— Anna, dit Phoebe, lui retournant un rare sourire d'autosatisfaction. Comme tu prêtes peu attention à ce qui t'entoure ! Ensuite, tu diras que notre frère n'a pas l'intention de nous procurer une nouvelle sœur en prenant femme.

Elle jeta un regard appuyé en direction d'Eleanor qui montait devant elles avec Stratford.

Le visage d'Anna prit une expression hostile.

— Bien que je la préfère à Judith, je ne comprends pas pourquoi il doit se marier maintenant. Que peut-il bien voir en elle, à l'exception d'un petit bout de terre qui ajoutera de la valeur à la sienne ? Je te l'accorde, certains hommes se marieraient pour une telle raison, mais pas notre Stratford. Es-tu

si opposée à leur union ? demanda Phoebe en la regardant avec surprise. Ils s'accordent très bien.

Anna la regarda, non convaincue.

— Elle ne flirte pas, elle ne colporte pas de ragots, elle n'est pas vulgaire… poursuivit Phoebe

— Je suis d'accord avec toi. Elle n'est rien de tout cela, dit Anna, sans la moindre trace de sa moquerie habituelle. Mais qui est-elle vraiment ? Elle n'est pas enjouée, elle n'est pas séduisante, elle n'est pas spirituelle. Elle n'est rien. Je ne peux imaginer notre frère se marier avec elle.

— Elle est celle qui aimera notre frère en retour, expliqua Phoebe avec simplicité.

La mâchoire d'Anna se raffermit et ses yeux devinrent inhabituellement sombres. Néanmoins, elle n'eut pas le temps de répondre, des voix appelant leur groupe.

— Bonjour ! Qu'est-ce que cela ? Avez-vous eu la même idée que nous d'organiser un pique-nique à la campagne pour profiter de l'air frais ?

Phoebe et Anna se retournèrent pour voir apparaître un groupe de quatre, conduit par Judith Broadmore et Lord Delacroix, suivit d'une femme rousse et d'un dandy. Leur petite troupe s'arrêta pour les saluer et Phoebe vit le choc s'inscrire sur le visage de son frère.

— Devrions-nous nous joindre à vous ? s'enquit Judith.

— Bien sûr que vous le devez, s'exclama Mr. Amesbury, les yeux posés sur l'autre femme chevauchant avec Judith. Plus le nombre est grand, plus la sortie est divertissante.

Stratford regarda Mr. Amesbury pendant un long moment. Puis, après avoir jeté un coup d'œil à Miss Broadmore, il fit claquer sa langue et son cheval s'élança vers l'avant.

ELEANOR REGARDA le comte galoper en tête de groupe et se consola en constatant qu'il avait à peine accordé un regard à Miss Broadmore. Comme le seul gentleman disponible était Mr. Amesbury et qu'il l'évitait soigneusement, Eleanor chevaucha seule. Ce dernier préférait s'offrir la compagnie de Miss Redgrave, ne se préoccupant nullement du gentleman avec qui elle était venue, dont les yeux le fusillaient du regard.

Lord Worthing ralentit le pas et finit par faire une halte en attendant que les autres le rattrapent. Lydia le dépassa avec Mr. Braxsen, le commandant

Fitzwilliam dans leur sillage, distrayant Anna et Phoebe Tunstall. Quand Eleanor arriva à son niveau, le comte accorda son rythme à celui de son cheval.

— Pendant un instant, j'ai oublié qu'il s'agissait d'une sortie de groupe, dit-il, et que j'avais la chance de profiter de votre présence.

— Ce n'est rien, assura Eleanor se tournant vers lui, un sourire lumineux aux lèvres. Nous avons toute la journée devant nous.

Lord Worthing lui retourna son sourire avant de pointer du doigt.

— Regardez devant vous…

Et, indiquant la campagne dégagée devant eux :

— À présent, nous devrions faire une bonne chevauchée.

Eleanor n'avait attendu que cela et, bien que le comte eût pris de l'avance, elle s'adapta rapidement à son allure.

Le groupe atteignit la forteresse un peu avant midi et, alors qu'ils installaient le pique-nique, Lydia découvrit qu'elle avait en effet oublié les couvertures.

— Aucune importance, finit-elle par dire, bien que je sois désolée de vous causer à tous cet inconvénient.

Elle s'élança en avant pour s'emparer de sa part de déjeuner que lui tendait le commandant Fitzwilliam.

— Une nourriture simple, s'exclama-t-elle. C'est justement ce que je désirais.

Puisque Lydia paraissait être en excellent terme avec le commandant, Eleanor ne pouvait que supposer que son indifférence antérieure était en effet due à une nervosité désormais passée. Elle en était heureuse, pour le commandant Fitzwilliam ainsi que pour Lydia. Il serait bon pour elle.

— Comment ont-ils trouvé un imposteur qui ressemble autant à notre Lydia ? marmonna Anna, suffisamment fort pour que les personnes autour d'elle l'entendent.

Lord Worthing rit à gorge déployée.

STRATFORD ÉTAIT heureux de regarder Miss Daventry remplir son assiette avant de s'installer confortablement pour admirer le paysage environnant. Elle présentait une image charmante. Le déjeuner était simple avec des viandes froides, des œufs durs, des tomates coupées et des tranches de pain

de campagne. En revanche, ils avaient réussi à emporter de la gelée en dessert, qui avait été soigneusement emballée pour ne pas se renverser.

L’attention que Mr. Amesbury et Mr. Braxsen portait à Miss Broadmore et ses amis était si minutieuse que Stratford avait réussi à ne pas se faire remarquer par les intrus. Il s’accorda un moment pour trouver de l’humour dans la scène de rivalité qui opposait les gentlemen pour l’attention de Miss Redgrave, Braxsen mettant même de côté son dégoût de « l’étranger » et à se mêler à la compagnie de Delacroix. Tout à coup, l’ami aux manières précieuses de Lord Delacroix offrit de divertir le groupe avec un jeu de charades et sa proposition rencontra un enthousiasme retentissant.

Stratford se leva.

— J’espère que vous ne manquerez pas deux personnes, dit-il avant de regarder Miss Daventry. Il y a un champ de tulipes qui pousse librement près de la ferme en ruine par là-bas. Voudriez-vous venir m'aider à en cueillir ?

Miss Daventry jeta un coup d’œil aux autres membres du groupe avant de saisir sa main tendue et se leva.

— Je pense que cela fera plaisir à Lady Ingram si nous ne revenons pas les mains vides.

Alors qu'ils passaient devant les autres, Stratford remarqua l’expression calculatrice de Judith, mais il l’ignora. Rien ne le distrairait du plaisir de la journée et, maintenant, marchant avec Miss Daventry à ses côtés, il se sentit aussi libre que le champ de fleurs sauvages s’ouvrant devant eux.

— C’est une journée splendide, commenta Miss Daventry en marchant d’un pas vif ; comme ceux habitués à se promener.

Elle avait l’air aussi heureuse que lui.

— C’est une compagnie splendide que je garde, déclara-t-il. Puis-je ?

Il tendit le bras et elle posa la main dessus afin qu’il puisse la rapprocher de lui. Lorsqu'ils s'approchèrent du caléidoscope de couleurs, dont une partie était demeurée cachée à la vue par le creux du terrain, il prit plaisir à son halètement de surprise. À un moment de l’histoire, ces tulipes avaient été plantées, mais, au cours du dernier siècle, elles s’étaient répandues de toutes les tailles en une éruption de couleurs.

— Par où devrions-nous commencer ? demanda-t-elle, les yeux écarquillés.

— Ici, indiqua Stratford, se penchant pour casser d’un coup sec la tige d’une tulipe blanche, dont le bout des pétales était teinté de rose. Nous

devrions commencer ici. Je vais cueillir un bouquet si gigantesque que lorsque je vous l'offrirai, vous aurez du mal à voir par-dessus la tête de votre cheval sur le chemin du retour.

— Comme c'est attentionné, murmura Miss Daventry. Vous aimez les bouquets gigantesques, monsieur, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux.

Il ne put s'empêcher de rire. Elle n'avait pas oublié le bouquet d'excuses qu'il avait envoyé au salon Ingram.

— Pour ce tour, madame, nous devons organiser une compétition. Je propose que pendant un quart d'heure, nous prenions des chemins séparés. Je vais me diriger vers le champ de tulipes de l'autre côté de cette haie et vous composerez le vôtre ici, en toute sécurité à la vue de notre groupe. Quand je reviendrai, quiconque aura rassemblé le bouquet le plus… unique, gagnera.

— Et quelle sera la récompense, monsieur ? s'enquit-elle, le visage tourné vers lui avec un air sérieux.

Le regard de Stratford se posa sur ses lèvres, avant de revenir à ses yeux, les commissures de sa bouche se soulevant de concert.

— Cela reste à voir.

Les yeux de Miss Daventry s'écarquillèrent de surprise, mais Stratford se détourna avant qu'il ne puisse voir plus de sa réaction. Il ne souhaitait pas tenter le destin. Au-delà de la haie se trouvait un carré de tulipes noires, violettes et d'un jaune si prononcé qu'elles ressemblaient à de l'or. Il allait créer pour elle un bouquet avec ces trois variétés.

ELEANOR AVAIT FINI de cueillir une grande botte de tulipes dans une multitude de couleurs. Elle se leva et regarda autour d'elle, ses bras aussi pleins que possible, mais ne vit pas Lord Worthing de l'autre côté de la haie. Elle avait ramassé tellement de tulipes qu'il était presque impossible de toutes les transporter, mais elle était déterminée à n'en laisser aucune derrière elle.

Baissant le regard sur sa brassée embarrassante, elle rit de sa folie d'avoir essayé de gagner leur petit concours. *Une récompense, monsieur le comte ? Ou une punition*. Le sourire mourut sur ses lèvres quand elle aperçut Miss Broadmore se diriger vers elle avec un panier.

— Miss Daventry, déclara Judith. J'ai remarqué que vous étiez partis sans rien emporter avec vous pour transporter les fleurs. Je vous ai apporté

un panier. Vous pouvez y mettre vos tulipes pour les rapporter au lieu du pique-nique.

Eleanor se méfiait de ce geste provenant d'une personne n'ayant jamais fait preuve de bienveillance à son égard. Mais ses mains étaient emplies de fleurs coupées et les tiges vertes menaçant de ruiner sa tenue d'amazone. Elle n'avait pas d'autres choix que d'accepter l'offre.

— Je vous remercie. Vous avez raison. Nous avons manqué de préparations.

— J'aime me rendre utile, répliqua Miss Broadmore en jetant un coup d'œil en direction de la haie. Vous feriez mieux de retourner au campement avec vos fleurs et de trouver une méthode pour les transporter afin que Lord Worthing puisse se servir du panier à son tour.

Eleanor tint l'anse d'une main et plaça avec soin les tulipes dans le panier par deux ou trois. Cela lui permit de s'accorder le moment de réflexion dont elle avait besoin pour décider de sa réponse. Si elle insistait pour rester ici à attendre Lord Worthing, reviendrait à déclarer son estime pour lui devant son ancienne fiancée. Elle ne pouvait pas le faire.

— Très bien, annonça-t-elle finalement.

Faisant demi-tour, elle marcha en direction de leur groupe.

Stratford avait arrangé ses tulipes exactement comme il le voulait, les noires et les violettes entrecoupées ensemble, le tout encerclant les dorées placées au centre. Il contourna la haie, impatient de voir la réaction de Miss Daventry à son cadeau, mais, à la place, il rentra presque dans Miss Broadmore. Impatient, il observa le champ derrière elle, ayant l'intuition qu'elle avait fait fuir Miss Daventry.

— Je lui ai apporté un panier pour porter ses tulipes, expliqua Miss Broadmore. N'ayez crainte. Elle va en vider le contenu dans quelque chose de plus approprié et revenir pour vous le remettre. En attendant, pourriez-vous me permettre de poser ma main sur votre bras, monsieur ? Le terrain est irrégulier et je crains de me fouler la cheville.

Stratford ne pouvait refuser. Il porta les tulipes d'un seul bras et tendit le second. Ayant mené à bien ce service, il marcha aussi rapidement que possible, Judith boitillant à côté de lui.

— Attendez, Stratford, dit-elle d'une voix acérée. Vous allez être la raison de ma chute si vous me forcez à galoper à ce rythme. Vous ne pourrez pas vous occuper de votre Miss Daventry.

Ses derniers mots s'accompagnèrent d'un ricanement.

— Vous savez que c’est fini entre nous, souligna Stratford. La nature de mon intérêt présent ne vous concerne en rien.

Il pouvait voir Eleanor devant lui, tournant le dos, tandis qu’elle cherchait dans sa sacoche de selle. Il pensa qu'elle cherchait quelque chose pour transporter les fleurs. Quelle idée stupide de n’avoir pas pris des paniers supplémentaires avec moi !

Derrière elle, le groupe était toujours accaparé par le jeu de charades.

La voix de Judith le fit revenir à son environnement.

— Vous ne nous avez même pas donné une chance, dit-elle la voix basse pleine de colère. J’ai changé et vous ne l’avez même pas remarqué. Dire que j'ai refusé Lord Garrett pour vous.

Surpris, il lui fit face et retira sa main de son bras.

— C’était imprudent. Je ne vous aurais jamais poussé à cela après trois ans sans aucun contact. Comment auriez-vous pu savoir si j’avais encore des sentiments pour vous ou si j’avais tourné la page ?

Il repartit en avant tandis qu’elle luttait pour conserver sa cadence.

— Vous ne le pouviez pas, siffla-t-elle. Vous étiez à la guerre et n’aviez pas le temps pour des fiançailles.

Ils avaient presque rejoint le groupe et Stratford secoua la tête.

— Toujours est-il que c’était imprudent de votre part, Judith.

Le jeu de charades était à son apogée, Phoebe faisant les gestes les plus ridicules en tournant ses doigts pour faire des lunettes autour de ses yeux avant d’indiquer ses jambes.

— Un singe.

— Un lapin.

— Je suis certaine que ce n’est pas correct, protesta Phoebe.

— Ma grand-tante Helen !

Il y eut un concert de rires et Phoebe se leva, les mains sur les hanches.

— Un bas-bleu, dit-elle, exaspérée. C’était un bas-bleu.

— Tu n’es pas supposée nous le dire, la gronda Lydia. Tu viens de gâcher le jeu.

— Stratford est revenu avec son trésor et j’en ai assez de me ridiculiser, répliqua Phoebe en jetant un coup d’œil à ses tulipes.

Stratford, son humeur gâchée, était impatient de repartir.

— Venez. Sellons les chevaux. Nous ferions mieux de nous mettre en route si nous voulons rentrer avant l’heure du thé.

Une fois que tout le monde eut commencé à rassembler leurs affaires, il se mit en quête de Miss Daventry, ravi que personne n'ait fait de commentaire sur son bouquet. Elle donnait un morceau de sucre à son cheval, mais elle se retourna à son approche.

— Miss Daventry, dit-il d'une voix basse. Voici votre bouquet, mais je ne vous imposerai pas de le porter, évidemment. Pouvez-vous deviner ce qu'il représente ?

Elle observa son bouquet astucieusement arrangé en noir et violet, avec une pointe d'or délibérée au centre, et secoua la tête.

Stratford haussa un sourcil.

— Réfléchissez-y et tentez de deviner. Et alors seulement, je vous le dirai.

ELEANOR NE POUVAIT que se demander ce qu'il s'était passé entre Lord Worthing et Miss Broadmore, mais, quoi que ce fut, cela lui donna de l'espoir. A son retour, Lord Worthing avait immédiatement recherché sa compagnie pendant que Miss Broadmore, les yeux étincelants, avait rejoint Lord Delacroix et s'était penchée pour lui murmurer quelque chose.

Sur le chemin du retour, Lord Worthing ne parla presque pas à Eleanor, mais il ne la quitta à aucun moment. Les deux groupes se séparèrent sur le chemin où ils s'étaient croisés plus tôt et leur propre troupe atteignit la demeure Ingram à temps pour le thé. Fatiguée par les émotions autant que par l'effort physique, Eleanor mit ses rênes de côté, se préparant à descendre de cheval, mais Lord Worthing sauta de son cheval pour l'aider. Son regard ne lâcha pas le sien tandis qu'il tendait sa main pour l'aider à descendre.

Gardant la main d'Eleanor dans la sienne, il donna les rênes au garçon d'écurie et la conduisit vers l'auvent ombragé. Elle pouvait entendre le commandant converser avec Lydia à propos du bal chez les Skeffington, mais ils étaient hors de leurs vues, cachés par les murs de l'écurie.

— Avez-vous deviné la signification de mon bouquet ? demanda Lord Worthing

— Vous attendiez une réponse aussi tôt ? s'enquit-elle. Non, monsieur, je ne peux pas encore hasarder une supposition.

Ses yeux cherchèrent les siens et, sous son attention soutenue, sa poitrine se souleva par de rapides inspirations. Le comte sembla accepter sa

réponse car il demande plutôt :

— Lady Ingram a-t-elle dit que vous irez au bal chez les Skeffington ?

Eleanor opina, essoufflée.

Lord Worthing se rapprocha d’un pas.

— J’aimerais vous escorter à dîner au cours du bal, dit-il. Je découvre que je suis de plus en plus désireux d'être en votre compagnie, mais je n’ai pas eu jusqu’alors suffisamment d'opportunités pour en profiter.

Avant qu’elle ne puisse donner une réponse ou même assimiler ses mots, il tendit la main et toucha sa joue de ses doigts gantés.

— Me réserverez-vous la danse avant le dîner ?

— Oui, murmura Eleanor.

Sa joue la picotait et elle sentit une joie intense la parcourir et tirant sur les commissures de sa bouche.

Puis, Lord Worthing se pencha en avant, sa joue proche de la sienne, pour lui murmurer :

— Le bouquet est une métaphore, dit Lord Worthing en se penchant en avant, sa joue proche de celle d’Eleanor.

Il se recula.

— À jeudi dans ce cas, Miss Daventry, salua-t-il en inclinant son chapeau et il se dirigeant vers son cheval.

— Vous. Prenez ces fleurs et apportez-les dans la chambre de Miss Daventry. N’oubliez pas de leur fournir de l’eau, ordonna-t-il au valet se tenant à côté .

Eleanor était debout, figée sur place. Elle n’était pas sûre de pouvoir bouger, même si elle essayait. Cinq jours. Elle devait attendre cinq jours.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente-quatre

Eleanor revêtit sa toilette pour le bal chez Mrs. Skeffington dans un état d'anticipation rêveuse. Elle avait espéré entrevoir Lord Worthing au cours des jours précédant la soirée, particulièrement à la réception de Mrs. Penniwraith, mais il n'avait pas fait acte de présence. Tout du moins, il n'était pas venu avant qu'elles ne prennent congé tôt dans la soirée ; la foule s'étant révélée insupportable pour Lady Ingram.

Son choix de nouvelles robes s'était réduit comme une peau de chagrin, mais elle choisit de se mettre en valeur et se décida pour une sage robe verte, avec un décolleté carré avec de la dentelle s'étendant depuis les manchons. La femme de chambre de Lady Ingram boucla ses cheveux et attacha un collier composé de pierres semblables à des émeraudes, mais fausses, assorties à sa robe.

Elle ressentit sa présence dès qu'il entra. Il chercha son regard et leva la main en un salut discret, les yeux brillants. Eleanor trembla d'anticipation. Fini l'agonie de l'indécision, de ne pas savoir ce qu'il ressentait. Elle lutta pour conserver une expression réservée, même si elle avait envie de sourire.

Quand Eleanor se tourna, elle fut heureuse de n'avoir pas fait étalage de son cœur à la vue de tous. Harriet Price avait été témoin de l'échange et montrait les dents en signe d'hostilité. Eleanor redoutait le jour où la jalousie mesquine de Harriet lui causerait du tort, mais elle décida de ne pas s'inquiéter de ce que pensait Harriet Price ce soir. Cette soirée était source de bien trop de joie.

Eleanor tourna son attention vers Lydia.

— Qui cherches-tu ? Bien que, si c'est celui à qui je pense, il est là-bas.

Elle fit un geste du menton.

— Je ne sais pas si je cherche quelqu'un en particulier, rétorqua Lydia en haussant un sourcil, mais elle jeta un coup d'œil au commandant Fitzwilliam.

Comme lié par un fil, le commandant se dirigea vers elles.

— Miss Ingram, comme je suis heureux de vous voir ce soir. J'ai parlé avec votre frère avant de venir et il m'a invité à un dîner en famille la semaine prochaine. Il a promis d'être présent à table pour l'occasion.

Le commandant Fitzwilliam s'inclina, parla et sourit tout à la fois, clairement épris en présence de Lydia.

— Bonsoir, Miss Daventry, ajouta-t-il après coup.

— Eh bien ! Si mon frère a promis d'être à table, il le sera certainement. Une fois son esprit fixé sur un objectif, il fait ce qu'il faut pour le réaliser.

Lydia ouvrit son éventail et bloqua la vue sur son profil, ignorant un gentleman qui essayait d'attirer son attention.

Le commandant Fitzwilliam se plaça entre elle et le gentleman, la dérobant à la vue de ce dernier.

— En attendant, dites que vous allez danser la prochaine valse avec moi. Réservez les danses campagnardes à d'autres.

Eleanor réprima un sourire. Lydia n'avait aucune chance. Une personne habituée à commander des hommes sur le champ de bataille connaissait le moyen de conquérir le cœur d'une femme.

— Très bien, répondit Lydia. La prochaine, avant le souper.

Le commandant Fitzwilliam lui adressa une légère révérence, les yeux étincelants.

— Auquel, j'espère, vous me permettrez de vous escorter.

Eleanor avait été témoin de cette conversation, mais le commandant avait pris soin de l'inclure dans son discours en tant que conspiratrice pour qu'elle ne se sente pas exclue. À présent qu'elle observait les alentours, elle aperçut Judith Broadmore et Harriet Price plongées dans une intense conversation et remarqua qu'elles regardaient vers elle plus d'une fois.

Elle fronça les sourcils. Comme Lydia était partie danser avec le commandant, Eleanor se retrouva seule et elle finit par s'asseoir sur le côté, cherchant à entrevoir Lord Worthing. *Où était-il ? Il avait spécifiquement demandé cette danse.*

De l'autre côté de la salle, Judith conversait désormais avec une autre femme, dont les yeux s'écarquillaient, la main sur la bouche. Eleanor

détestait penser à qui pouvait être l’objet de leurs commérages et refoula un sentiment d’appréhension qu'elle était sûre d'être déplacée.

— Je voulais venir plus tôt, mais j’ai été retenu. Je vous prie d’accepter mes excuses les plus sincères, Miss Daventry. Je ne pouvais pas faire autrement.

Le visage de Lord Worthing était auréolé par la lumière du lustre, et les plis de sa mâchoire se dessinaient en relief.

— Bien que vous avoir laissée seule soit impardonnable.

Le soulagement qu’elle ressentît à son arrivée lui coupa presque le souffle. Elle ne l’avait pas vu approcher.

— Vous êtes tout pardonné, monsieur.

Il l’aida à se lever et plaça sa main sur son bras.

— Un pardon accordé si rapidement ? Nous avons parcouru un long chemin, badina-t-il. Nous avons manqué la valse, mais je vois que c’est pratiquement l’heure du souper. Je suis venu vous faire tenir votre promesse. Y allons-nous ?

La foule commençait déjà à se déplacer vers la salle à manger où de grandes tables avaient été dressées, des groupes discutant autour de chacune d’elles. Eleanor était trop nerveuse pour parler, mais l’agitation bruyante des conversations tourbillonnant autour d’eux rendit les mots superflus. Lord Worthing les mena à une table avec deux chaises libres.

— Je ne sais pas où se trouvent les autres, mais laissons-les se débrouiller par eux-mêmes, dit-il en adressant un sourire intime à Eleanor. Puis-je vous laisser seule un instant, le temps que j’aille chercher de quoi nous sustenter ?

Elle acquiesça. Lord Worthing rejoignit le buffet et revint, tenant en équilibre une assiette contenant des sandwiches et quelques tranches de jambon, ainsi que deux verres de sirop de capillaire et d’eau.

— Je pense que Mrs. Skeffington essaye de rivaliser avec l’Almack dans le choix de son banquet, murmura-t-il à l’oreille d’Eleanor, lui procurant un frisson de plaisir.

Malgré la foule, elle eut la sensation qu’ils n’étaient que tous les deux.

— Oh oh ! Vous n’avez pas réservé de sièges pour nous, n’est-ce pas ? le taquina le commandant Fitzwilliam, s’arrêtant près d’eux avec Lydia à son bras. Et avez-vous même pensé à vos sœurs ?

— Comme il est éprouvant d’être accablé de sœurs, plaisanta Lord Worthing, les yeux rivés sur Eleanor. On s’occupe bien d’elles. Anna

est avec Harris et Phoebe avec Mr. Drake. Ils sont amis, alors je peux compter sur ces hommes pour filer droit. Voyez, ils sont assis là-bas, dit-il au commandant.

Lydia toucha l'épaule d'Eleanor.

— Je pense que nous allons vous laisser à votre souper, annonça-t-elle, pressant légèrement son épaule.

Eleanor les regarda partir tandis que Lord Worthing prenait une gorgée de sa boisson. Il la reposa et concentra son attention sur elle.

— Votre première saison touche à sa fin, Miss Daventry. S'est-elle déroulée comme vous l'aviez imaginée ?

— À peu de choses près, expliqua-t-elle. Je ne m'attendais pas à être sollicitée pour autant de danses ni à me faire tant d'amis. Cela a été plus délicieux que je n'aurais pu imaginer.

Elle posa sa main sur la nappe, incapable d'avaler ne serait-ce qu'une bouchée de son souper.

Lord Worthing sembla comprendre ses mots.

— Je ne peux dire que cette saison se soit déroulée comme je l'avais prévu.

— Non ? s'enquit Eleanor, la voix faible.

Que voulait-il dire ? Regrettait-il leur relation ?

— Non, je…Il s'arrêta brusquement, puis, changea de sujet. Avez-vous finalement deviné la signification de ma composition florale ? demanda-t-il.

Le bouquet était posé sur la petite table dans sa chambre à coucher depuis qu'il le lui avait offert, et était encore en fleurs. Il avait déniché de l'herbe semblable à de la paille pour maintenir les fleurs ensemble en les cueillant et elle avait laissé le bouquet tel qu'il le lui avait offert. Il ressemblait à une rudbeckie hérissée, mais aux couleurs inversées. Le sombre à l'extérieur et le jaune au milieu.

— Je n'ai pas été capable de deviner, monsieur.

— Les tulipes noires et violettes représentent un ciel orageux. Les orages qui frappent lorsque votre vie prend une tournure inattendue. Le jaune au centre est un rayon de soleil lumineux. L'espoir au milieu de la tempête, murmura Lord Worthing, se penchant vers elle.

Il fit une pause jusqu'à ce qu'elle rencontre son regard.

— Vous, Miss Daventry, êtes le soleil.

La dernière chose que Stratford avait prévu de faire ce soir était de se déclarer en public — ayant été témoin du rejet et de l'humiliation de

Carlton. Cependant, quand il vit la joie que ses mots avaient produite en Eleanor, infusant ses yeux d'une lumière radieuse, il ne put se retenir.

— Miss Daventry…

Stratford fut interrompu par la maîtresse de maison qui arriva et tapota sur son épaule, lui demandant si elle pouvait lui dire un mot.

— En privé, ajouta Mrs. Skeffington en regardant Miss Daventry avec des yeux durs.

Avec un regard d'excuse pour Miss Daventry, il suivit Mrs. Skeffington hors de la salle à manger. Ils longèrent la salle de bal jusqu'à atteindre le couloir menant aux ailes des appartements privés. Là-bas, elle s'arrêta et se retourna pour lui faire face.

— Lord Worthing, je suis contrainte de vous informer que vous avez été abusé à propos de la bonne réputation de Miss Daventry.

Mrs. Skeffington était en proie à une forte émotion et elle se força à demeurer calme dans ses propos.

— La mère de Miss Daventry est une lady de petite vertu bien connue sur le continent.

Stratford haussa ses sourcils, la colère montant en lui.

— Je sais que sa mère a eu un mariage des plus inhabituels. Elle s'est enfuie avec un comte français avant d'avoir porté le deuil de son mari. Mais elle est mariée. Et tout cela s'est produit lorsque Miss Daventry n'avait que sept ans. Sa mère n'est pas revenue en Angleterre depuis.

— Je tiens de source sûre qu'il existe un déshonneur au sein de cette famille et qu'elle ne mérite pas d'être reçue en société. Du moins, par aucune famille qui souhaite conserver sa bonne réputation.

Mrs. Skeffington scruta la salle de bal qui se remplissait rapidement et s'éventa.

—Quel est le rapport avec Miss Daventry ? Son père était un gentleman et mon oncle la considérait suffisamment pour l'adopter en tant que pupille. Suffisamment pour que Lady Ingram la parraine… protesta Stratford avec irritation.

— Je crains que cela ne soit pas tout, persista Mrs. Skeffington. J'ai parlé à l'une de ses camarades de classe et Miss Daventry a été vue en train d'escalader le mur menant à sa fenêtre après minuit ; la nuit même où le professeur de latin a mystérieusement déserté son poste. Elle avait démontré une certaine aptitude pour cette langue et avait pris des leçons particulières. Quand Miss Price l'a questionnée sur l'endroit où elle était allée, elle a

refusé de répondre. Miss Daventry, conclut Mrs. Skeffington avec un odieux triomphe, avait une liaison.

La pièce tournoya autour de lui. Le regard de Stratford demeura fixé sur Mrs. Skeffington tandis que son esprit passait en revue les implications. Si Miss Daventry était accusée de cela par l'hôtesse du bal de ce soir, sa réputation était en danger imminent. Il devait faire quelque chose. Il ouvrit la bouche pour parler, mais Mrs. Skeffington n'avait pas fini.

— Lord Delacroix m'a tout raconté. Si la mère de Miss Daventry est de si petite vertu, il n'est pas surprenant que sa fille…

— Lord Delacroix est ici ? la coupa Stratford.

— Oui, il est arrivé il y a peu…

Mrs. Skeffington ne put développer sa pensée, Stratford parti brusquement la privant de la satisfaction de voir le comte offensé.

— Très bien ! souffla-t-elle de derrière lui.

Eleanor, seule, commença à se sentir mal à l'aise. Plus d'une paire d'yeux étaient fixées sur elle et elle vit des femmes murmurer derrière leurs éventails, la regardant avec des expressions d'horreur et de jubilation. Elle commença à se sentir à l'étroit dans son propre corps et regarda autour d'elle en quête d'amies, mais ne vit personne. Lydia était nulle part en vue. Phoebe lui tournait le dos. Eleanor fit un pas hésitant en direction de Phoebe, mais la vue d'Anna qui la fixait avec une expression étrange l'arrêta.

Les murmures et ricanement s'intensifièrent tandis qu'Eleanor se forçait à contourner la salle de bal. Même les hommes la lorgnaient d'une façon plus qu'inconfortable. L'escalier menant à la sortie n'était que quelques pas plus loin.

Mrs. Skeffington la rencontra au bas des marches et annonça d'une voix forte :

— Miss Daventry, vous n'êtes plus la bienvenue dans ma maison. Je vous demande de vous en aller immédiatement.

Eleanor déglutit et tenta :

— Mais pourquoi ? Je n'ai pas…

Elle regarda autour d'elle et ne vit que des visages hostiles. Elle aperçut Lydia, son expression un mélange de choc et de désarroi. Phoebe la dévisageait avec horreur et Lord Worthing était nulle part en vue.

Mrs. Skeffington se plaça entre elle et la foule, l'empêchant de recevoir un soutien salutaire.

— Veuillez partir, ajouta-elle, implacable.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente-cinq

Eleanor contint ses émotions sous un masque impassible jusqu’à ce qu’elle ait donné son ticket pour son manteau et se soit précipitée dehors. Ce n'est qu'alors que les larmes jaillirent et elle détourna le visage pour éviter d’être vue par le groupe joyeux montant les marches. Elle était vaguement consciente des odeurs âcres des rues de Londres au mois de juin et marcha un demi-pâté de maisons avant de réaliser qu’elle n’avait nulle part où aller. Même Lydia avait été sous le choc et sa mère — oh, Lady Ingram semblait fulminer. Lord Worthing… Des larmes chaudes coulèrent le long de ses joues quand elle pensa au choc et au dégoût qu’il avait dû ressentir après avoir tout entendu. C’était certainement l’histoire à dormir debout de Harriet qui avait mené sa condamnation.

Eleanor avança à l'aveuglette sur un autre pâté de maisons avant de ralentir le pas et se forcer à se concentrer sur ce qu’elle allait faire ensuite. Il serait impossible de s’imposer chez les Ingram plus longtemps. C'était certain. Elle considéra alors le peu en sa possession. Elle n’avait pas le temps de demander de l’argent à sa tante ou de rédiger une requête à la banque. Elle devait quitter la résidence Ingram immédiatement, avec seulement le strict nécessaire et, si possible, avant qu’elles ne rentrent du bal.

Il lui suffirait d’empaqueter un petit sac avec une seule robe de rechange, prendre une chambre dans un hôtel… Mais je n’ai pas de domestique ! Ils ne me recevront jamais… Elle n’eut pas l’opportunité de s’attarder plus sur ce dilemme qu’elle entendit une voix l’appeler. Un homme sortit de l’ombre d’un attelage arrêté à proximité. C’était Lord Delacroix.

Elle recula avec répulsion.

— Lord Delacroix, je suis désolée, je ne peux… Il m'est impossible de rester converser avec vous. Je dois rejoindre la demeure Ingram sans attendre.

— Madame, vous n'êtes pas accompagnée. Je ne peux vous permettre… Mon honneur de gentleman ne m'autorise pas à vous laisser continuer sans vous voir escortée en toute sécurité.

Eleanor fit une pause, mais se laissa emporter par son insistance.

— Miss Daventry, la résidence Ingram n'est pas à côté et il n'est pas convenable de marcher seule jusque là-bas. Vous n'avez pas à craindre que je profite de la situation. Je vois à présent que je m'étais fourvoyé sur votre caractère, ajouta-t-il face à son hésitation.

La vue de deux gentlemen, lourdement avinés, déshabillant du regard une femme à la morale douteuse décida l'affaire. Elle permit à Lord Delacroix de l'aider à monter dans sa voiture. Une fois à l'intérieur, elle se tassa contre un côté de la banquette, espérant qu'il allait prendre l'autre côté et conserver une distance respectable. A son grand soulagement, il le fit.

— Ne devrions-nous pas ouvrir une fenêtre ? demanda-t-elle. Afin que nous ne soyons pas en privé dans la voiture ?

— Et permettre à n'importe qui de voir que vous êtes seule avec un gentleman ? déclara Lord Delacroix en secouant la tête. Je ne peux le permettre. Cela menacerait votre réputation. J'ai donné pour instructions au cocher d'arrêter la voiture à l'angle de la résidence Ingram afin que vous puissiez descendre sans être vue.

— C'est aimable de votre part… Je n'avais pas les idées claires…

Eleanor fouilla son réticule en quête d'un mouchoir et le pressa contre ses yeux, les mains tremblantes d'une émotion réprimée.

— Je suis désolé que vous ayez souffert sous les yeux de la bonne société. Elle peut être cruelle, offrit Lord Delacroix avec amertume.

Eleanor le regarda avec surprise.

— Étiez-vous là-bas ? Comment avez-vous su ce qui s'est produit ?

Lord Delacroix sembla momentanément dérouté.

— J'ai seulement entendu les commérages avant de m'en aller. J'étais sur le départ.

— Alors comment m'avez-vous trouvée ici ? M'attendiez-vous ?

La suspicion lui fit froncer le front et Eleanor reprit son souffle avec difficulté.

— Comment pouvais-je savoir quelle direction vous alliez prendre ? Je suis parti parce que j'avais un rendez-vous à respecter, Mademoiselle.

Ses yeux se plissèrent et il fixa un point au-dessus des coussins rembourrés de la banquette.

— Mes intérêts reposent dans une tout autre direction.

Eleanor se mordit la lèvre, se demandant à quelle pauvre créature il faisait référence.

— Vous ai-je détourné de votre destination, monsieur ?

— Seulement par un léger détour. Cela ne mérite pas que l'on en parle.

Le silence s'installa.

Eleanor passa son inquiétude sur l'un des boutons de son manteau. Désormais, elle était bel et bien dans l'embarras. Elle ne trouverait pas de mari et, bien qu'elle ait renoncé à cette idée avant de démarrer sa saison londonienne, elle avait commencé à espérer et ressentait à présent cruellement cette absence de possibilité. Vous êtes le soleil…

Le souvenir du visage de Lord Worthing, alors qu'il prononçait ces mots, planait dans sa vision et Eleanor prit une vive inspiration sous l'effet d'une douleur si aiguë qu'elle lui volait ses sens. Il n'y aurait pas de mari austère à cajoler, pas d'enfants accrochés à ses jupons, pas d'âtre devant lequel s'asseoir et broder tandis qu'elle présiderait une famille joyeuse. Le fantasme bienheureux qu'elle n'avait que récemment osé imaginer était à présent en miette et sa perte était plus douloureuse que si elle n'avait jamais espéré du tout.

Il n'y aurait pas de revenus confortables provenant de la propriété héritée. Elle allait probablement travailler comme institutrice — dans le cas où même cette position ne lui soit pas refusée. Cette occupation, qui lui avait paru autrefois comme un choix naturel pour quelqu'un refusant de fonder un foyer sans amour et indépendance, semblait désormais affligeante. La propriété reviendrait au comte ou à son descendant, à sa mort. Eleanor secoua amèrement la tête à ces réflexions, bien qu'elle soit d'une disposition trop terre-à-terre pour envisager de se jeter dans la Tamise. Peut-être qu'avec un peu de chance, une souche virulente de grippe pourrait l'emporter.

L'attelage brinquebalait sur les pavés, avant de rejoindre un chemin plus régulier. Les bruits des rues cessèrent de pénétrer les sens d'Eleanor, et elle

s’élança en avant pour écarter les rideaux de la fenêtre. Ses efforts furent bloqués par une main gantée agrippant la sienne; celle de Lord Delacroix, vivement tendue alors qu'il semblait nonchalamment assis.

— Je vous ai dit qu’il n’était pas convenable d’être aperçue dans une voiture seule avec un homme.

— Nous aurions sûrement déjà dû atteindre la résidence Ingram. Je ne la savais pas si éloignée, dit-elle, la voix tremblant légèrement.

— Nous l’avons atteinte, ma chérie, et nous l’avons laissée derrière. Nous sommes en route pour Douvres. J’ai d’autres plans, qui n’impliquent pas que vous récupériez vos possessions.

La main serrant toujours la sienne, Lord Delacroix ouvrit le rideau de son côté et jeta un coup d’œil par la fenêtre.

— L’autre rendez-vous… Votre autre intérêt… parla calmement Eleanor, se forçant à contrôler la peur qui montait en elle.

— … N’est pas venu.

La terreur remplaça le chagrin alors que ses mots glaçants prenaient tout leur sens.

— Le gentleman à Paris qui tient mon avenir entre ses mains a requis que j’amène une jeune et jolie Anglaise avec moi. Le destin m’a souri en vous plaçant sur ma route. Mon amie n’est pas venue, mais, en son absence, je pense que vous ferez l’affaire.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente-six

Stratford, assistant à la scène du départ d'Eleanor à la suite de ce qu'il venait d'entendre, se fraya un chemin à travers la foule pour la rejoindre. La voix de l'hôtesse résonna avec des accents tranchants : *Miss Daventry, vous n'êtes plus la bienvenue dans ma maison*. Il vit le visage d'Eleanor, pâle, mais digne, tandis qu'elle se tournait en direction du vestiaire.

La musique s'était arrêtée et le silence remplit la salle le temps d'une minute avant que la foule n'éclate sous la forme d'exclamations et de rires étouffés. Les jupes s'agitaient d'un groupe à un autre pour échanger leurs spéculations sur l'évènement et Stratford vit Lydia, figée à côté de Lady Ingram qui arborait une expression dure.

Il ne pouvait atteindre la porte. La foule était dense; chacun se réjouissant de la scène, s'efforçant de ne rien manquer et comblant le moindre vide afin d'être le premier à commenter ce qui venait de se passer. Stratford bouscula un groupe de gentlemen se tenant sur sa gauche et l'un d'eux lui attrapa le bras.

— Laissez-la ! s'exclama la voix ennuyée d'Amesbury. Je vous avais prévenu. Restez à l'écart de cette pagaille.

Stratford libéra son bras d'un coup sec et continua à se frayer un chemin vers elle, atteignant presque l'autre côté de la foule, quand il fut à nouveau retenu. Cette fois-ci par M. Braxsen. Les yeux de ce dernier exprimaient de la tristesse et il secoua la tête; la plus grande émotion que Stratford eut jamais vue en lui.

— Non. Laissez-la pour l'instant. Vous devez penser à vos sœurs et Lady Ingram demande à vous voir. Miss Daventry est innocente de ces

accusations, j’en suis sûr. Mais il existe une façon plus judicieuse de blanchir son nom que de donner plus de matière aux commérages en courant sur elle.

Les épaules de Stratford s’affaissèrent. Braxsen avait raison. S’il courait après elle, la bonne société penserait qu’elle était sa courtisane. Le dégât était peut-être déjà fait. Il chercha ses sœurs du regard et vit Phoebe se diriger vers lui en slalomant majestueusement et sans précipitation.

— Stratford, tu sais que ce n’est pas vrai, dit-elle. Je ne connais pas très bien Harriet Price, mais elle a l’une des pires réputations en tant que colporteuse de ragots — une perturbatrice bien connue. On ne peut pas se fier à sa source.

Avant que Stratford ne puisse répondre, Carlton apparut à son côté ; ses mots pratiquement noyés par les commérages s’enflammant librement autour d’eux.

Il avait entendu les mots de Phoebe et il s’exclama d’un ton mordant :

— Elle est la source. Miss Price l’a vue de ses propres yeux. Les ragots ont une raison d'être. Ils peuvent être exagérés, mais il y a un grain de vérité au fond d’eux.

Stratford regarda Carlton avec dégoût.

— Vous n’avez jamais été digne d’elle.

Phoebe laissa Stratford et rejoignit Lydia, dont la mère avait fait mander la voiture et s’était arrêtée à mi-route pour s’entretenir avec une douairière. Phoebe demeura avec Lydia et, quand il sembla que Lydia allait se mettre en colère, elle la conduisit dans un endroit plus intime, derrière une colonne.

Tournant le dos à Carlton, Stratford observa le commandant s’avancer pour interrompre le tête-à-tête que Lydia partageait avec Phoebe. Puis, une voix se fit entendre près de son coude :

— Stratford, je suis désolée de voir qu’une rumeur si déplaisante se rapporte à quelqu’un avec qui vous êtes presque affilié. Je sais que vous détestez les scandales.

Judith posa la main sur sa manche, une expression hautaine au visage.

— Je savais que sa mère était tombée en disgrâce, mais j’étais disposée à lui accorder le bénéfice du doute. Il n’y avait aucune raison de penser qu'elle suivrait les traces de sa mère. Cependant… Après ce que nous venons d’entendre, il semblerait que j’ai eu tort d’avoir fait sa connaissance.

J’essayais de faire preuve d’amabilité, pour votre bien, bien que je doive admettre avoir eu des soupçons, reprit-elle comme il ne disait rien.

Judith se rapprocha doucement de Stratford, regardant par-dessus la foule.

— Harriet l’a vue de ses propres yeux grimper le treillis au beau milieu de la nuit. Si vous aviez pour intention de vous associer à Miss Daventry, vous devriez peut-être reconsidérer votre décision.

Stratford se retourna vers Judith férocement.

— Qui vous a parlé de sa mère ? D’où tenez-vous cette vérité ? demanda-t-il crachant le dernier mot avec ironie.

— Eh bien ! Je la tiens de François Delacroix. Il avait l’habitude de rencontrer sa mère lorsqu'il rendait visite à des amis sur le continent. « Elle est d’un tempérament licencieux », m’a-t-il dit. Et ce n’est pas une surprise, considérant l’éducation de sa mère. Qui peut prédire les conséquences quand un gentleman épouse une roturière ? jubila Judith, haussant les épaules. C’est pourquoi il est essentiel de tout considérer avant de faire une alliance.

Vous avez clairement exprimé votre dégoût pour l’éducation de ma mère quand vous avez annulé nos fiançailles. Que faites-vous ici à présent ?

Cette pensée furieuse fit soudain jour dans l’esprit de Stratford, mais, à la place, il demanda :

— Quand avez-vous entendu cela de Delacroix ?

— Ce soir.

Lui présentant un visage innocent, Judith ajouta :

— Je suis désolée, Stratford. Je pensais que vous voudriez pouvoir vous faire votre propre opinion.

— Et c’est toujours le cas.

Stratford traversa la salle en direction du lieu où ses sœurs et ses amis s’étaient rassemblés. Recourbant ses doigts en une convocation impérieuse, il ordonna :

— Anna, Phoebe, allons-y.

— Mais que vas-tu faire, Stratford ? lui demanda Anna dans son sillage.

Phoebe resta en arrière murmurant furieusement à l’oreille de Lydia.

— Je dois partir aussi rapidement que possible, répliqua Stratford.

Le commandant Fitzwilliam, les yeux fixés sur Lydia, posa une main sur le bras de Stratford.

— Worthing, attendez, dit-il.

Résistant à l’impulsion de secouer le bras pour se débarrasser de la main du commandant, Stratford resta silencieux.

— Stratford, puis-je avoir un mot avec vous en privé ? demanda Lydia.

Il allait pour la suivre, avec une impatience à peine contenue, mais Lydia s’arrêta abruptement.

— Commandant Fitzwilliam, si vous aviez la bonté de venir, j’aimerais que vous entendiez ce que j’ai à dire.

Ils trouvèrent une pièce inoccupée au bout du couloir au premier étage et Stratford entra, suivi par le commandant.

— Phoebe est déjà au courant, commença Lydia. Anna, vous feriez tout aussi bien de venir.

Une fois que la troupe entière se fut rassemblée dans la pièce, Stratford ne put se retenir :

— Lydia, je vous supplie de vous presser. Je ne dois pas m’attarder.

— Stratford, vous savez comment j’étais lorsque mon père est mort. J’avais l’impression d’avoir tout perdu. Mon père m’avait toujours fait sentir spéciale et ne m’a jamais imposé la présence de ma nourrice quand il avait le temps d’être avec moi. À sa mort, je n’avais plus personne. Bien sûr, je ne blâme plus Freddy à présent, car je vois qu’il avait un lourd fardeau qui venait du fait de l'héritage. Mais je lui en voulais à l‘époque.

Stratford fit un geste impatient et le commandant Fitzwilliam lui lança un regard noir.

— J’étais intenable, poursuivit Lydia. Et, quand ma gouvernante n’arriva plus à s’occuper de moi, mère la renvoya et m’envoya à l’école, où j’ai rencontré Eleanor. Elle fut bonne envers moi. Elle ne se plaignait jamais de sa situation, bien que je sache à quel point il était difficile pour elle d’avoir perdu son père pour ensuite voir sa mère s’enfuir et se remarier, la laissant derrière comme si elle n’avait aucune importance. Mais Eleanor était toujours enjouée et courageuse, et je devins déterminée à imiter son état d’esprit. J’ai commencé à prêter attention à mes études et à participer aux activités de classe. Seulement…

— Continuez, l’encouragea Fitzwilliam et Lydia le fit avec difficulté.

— Le professeur de latin me prêtait une grande attention et je crains qu’il n’ait vu en moi une proie facile. Il m'a convaincue de m’enfuir avec lui ; il était charmant et plus âgé, et je… j’étais faible et j’ai accepté. Je me suis confiée à Eleanor et elle m’a fortement encouragée à me détourner de ce qu'elle disait être un chemin menant à ma perte Comme je ne voulais pas

l’écouter, elle nous enferma toutes deux dans la chambre et mit la clé dans sa poche. J’ai menacé de hurler, de lui reprendre la clé, mais elle me mit seulement au défi d’essayer. Ensuite, elle passa un pied par-dessus le rebord de la fenêtre et commença à descendre le long du treillis. Elle savait que j’avais une peur bleue de la hauteur et que je ne la suivrais pas.

J’étais tellement folle de rage que j’aurais pu hurler simplement pour m’assurer qu’on la prenne sur le fait. Sauf que je pensais que tout le monde finirait par savoir que c'était moi qui allais m'enfuir. J’avais un héritage et ils n’auraient eu aucun mal à le croire.

— Pourquoi n’est-elle pas restée dans la chambre avec vous ? Pourquoi est-elle sortie par la fenêtre en pleine nuit pour rencontrer ce monstre ?

Stratford fit les cent pas dans la pièce, furieux contre Lydia pour son égoïsme, en colère contre le professeur de latin pour avoir séduit des jeunes filles innocentes et même contre Eleanor pour avoir pris un tel risque. Elle était probablement trop innocente pour comprendre l’ampleur de ce risque.

— Car le professeur de latin avait dit qu’il m’attendrait au même endroit et à la même heure toutes les nuits jusqu’à ce que je vienne. Il savait qu’il n’est pas facile de s’échapper quand on veut, et il était certain que je finirais par venir. Il était déterminé à me compromettre. Eleanor y est allée pour le menacer.

— Et vous a sauvée, conclut le commandant.

— Oui.

Lydia le regarda pour la première fois depuis le début de son histoire, les joues cramoisies, mais refusant de détourner le regard.

— J’étais si furieuse que je ne lui ai pas parlé toute la semaine précédant les vacances de Noël. Et, lorsque l’école a repris, j’ai réalisé l'étendue de ma folie et ai supplié Eleanor de me pardonner. Elle l’a fait sur-le-champ.

Anna, jetant un regard à Lydia, demanda :

— A-t-elle pu s’échapper avec sa vertu intacte ?

— Anna, je n’ai jamais été aussi près de t’étrangler, fulmina Stratford.

— C’est une question légitime, protesta Anna. Peut-être que, bien que ce ne soit pas sa faute, la rumeur contient quelques vérités.

La mâchoire de Stratford se serra furieusement. Il tourna les talons et se dirigea à grands pas vers la cheminée. Alors qu’il revenait sur ses pas, il entendit tout juste Lydia dire d’une petite voix :

— Eleanor n’a aucune raison de rougir.

— Comment le sais-tu ? insista Anna.

— Personne ne peut jouer aussi bien la comédie, rétorqua Lydia. Elle a essayé de m'amadouer avec de l'humour dès le lendemain. Elle était naturelle. Personne n'aurait pu agir comme cela après avoir été blessé d'une telle façon, encore moins Eleanor. Il n'y a pas la moindre once de malhonnêteté en elle.

— Assez.

Stratford qui arpentait la pièce d'un bout à l'autre, se précipita vers la porte.

— Commandant, pouvez-vous vous assurer que mes sœurs rentrent à la maison ? Il n'y a pas une autre minute à perdre.

— Comptez sur moi, répondit Fitz. Néanmoins, je suis venu à cheval. Puis-je emprunter votre attelage et vous prêter mon cheval ?

— Faites tout ce dont vous avez besoin, déclara Stratford. Vous trouverez votre cheval dans mes écuries quand vous arriverez. Je ferai atteler mes chevaux bais directement là-bas. Bonne soirée.

Il adressa un signe de tête général et partit.

Phoebe fut la première à parler.

— Je vous en prie, Seigneur, permettez-lui de la rejoindre à temps.

Lydia opina vigoureusement et Anna resta silencieuse.

— Anna, continua Phoebe, ne devrions-nous pas aller chercher nos pèlerines ? Lydia, si tu me donnes ton ticket, je récupérerai le tien en même temps.

— Je dois chercher ma mère, déclara vaguement Lydia, les yeux toujours posés sur ceux du commandant. Elle doit l'avoir.

Anna semblait prête à rester sur place, mais Phoebe lui crocheta le bras et la tira avec elle.

Fitz fit un pas vers Lydia.

— Nous ne devons pas rester seuls ici, dit-il. Si quiconque venait à nous trouver là…

La prenant par le coude, il jeta un coup d'œil par la porte qui n'était pas tout à fait fermée et vit qu'il n'y avait pas âme qui vive dans le couloir. Il tira Lydia derrière lui et s'avança derrière un pilier bordant la salle de bal.

— Restez avec moi ici afin que nous puissions parler en privé sans risquer un scandale.

Lydia se tint dos au pilier, incapable de soutenir son regard.

— Miss Ingram, l'appela-t-il, mais elle ne leva pas les yeux vers lui.

Le commandant persévéra :

— J’ai une dette immense envers Miss Daventry.

Quand Lydia leva les yeux, elle vit un léger sourire sur son visage.

— Comment pouvez-vous me regarder de la sorte, Commandant Fitzwilliam ? Pourquoi n’éprouvez-vous pas la plus grande des aversions pour moi après avoir appris ma folie ?

— Vous étiez une écolière ; vous faisiez le deuil de votre père…

Lydia secoua la tête.

— Je ne vois pas pourquoi vous n’avez pas pris vos distances avec moi après avoir été témoin de mon comportement au cours de la saison. Je n’ai été rien d’autre qu’indécise, absurde et incroyablement superficielle. Je ne comprends pas comment vous pouvez toujours vous dire mon ami maintenant que vous en savez autant sur moi.

Fitz se rapprocha d’un pas et, prenant sa main, il la plaça sur sa poitrine, la couvrant de la sienne.

— Vous vous décrivez comme amoindrie par la peur et je vois quelqu’un qui aime désespérément son frère. Vous vous décrivez comme versatile et je vois quelqu’un animé par la vie. Vous vous décrivez comme superficielle. Je vois le cœur derrière cela. Bien sûr que je demeure votre ami. J’espère pouvoir devenir encore plus cher pour vous qu’un simple ami.

Quand son regard croisa le sien, il dit :

— Lydia, puis-je parler à votre frère pour lui demander votre main ?

Lydia fut incapable de répondre et baissa les yeux sur la médaille épinglée à sa poitrine. Mais Fitz persista :

— Je ne peux vous procurer qu’une vie à l’élégance la plus simple et il y aura des périodes où vous aurez à choisir entre suivre les tambours ou prendre résidence à Londres sans moi à vos côtés.

Alors qu’elle ne répondait toujours pas et se refusait à le regarder, il refusa de baisser les bras.

— Mais, mon ange, je vous promets que personne ne vous aimera comme moi et, si j’ai bien une ambition pour le reste de ma vie, ce sera d'assurer votre bonheur.

— Pourquoi m’avez-vous choisie ? demanda Lydia, levant finalement les yeux. Pensez-vous que je pourrais m’accommoder à la rigueur de la vie d’un soldat bien mieux que je ne le laisse entendre ? Pour ce que j’en sais, je n’ai amené personne à penser ainsi.

Elle lui adressa un pauvre sourire.

— Je le pense, répliqua Fitz. Je pense que vous possédez plus de bon sens que vous ne le dites. Mais je vous ai choisie, ma douce Lydia, car, à la seconde où j’ai posé les yeux sur vous, je n’ai pu les détacher. Je mets les armes à terre - c’est une capitulation complète. Pensez-vous pouvoir trouver en vous la force de m’aimer en retour ?

Il patienta, stoïque, et, quand elle baissa les yeux, il leva ses doigts et souleva son menton, refusant de mettre fin à leur échange visuel.

— Vous pouvez parler à mon frère, murmura Lydia.

Elle eut tout juste le temps de répondre avant que Lady Ingram ne se précipite vers eux, l’expression livide. Elle refusa de saluer le commandant Fitzwilliam. Lydia lui adressa un dernier long regard avant de suivre sa mère en direction des portes principales. Quand le commandant se retourna, Anna et Phoebe étaient presque à ses côtés.

— Nous avons nos pèlerines et sommes prêtes à partir, annonça Phoebe.

Le commandant Fitzwilliam acquiesça, le regard fixé sur la silhouette de Lydia s’éloignant.

Plus tard, alors que Anna et elle se préparaient à attendre le retour de Stratford, Phoebe se fit la réflexion que les yeux du commandant semblaient très brillants cette nuit-là.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente-sept

Les roues de l’attelage cahotaient et le mouvement de balancement ne fit rien pour calmer le désespoir accablant d’Eleanor. Heureusement, Lord Delacroix n’essaya pas de converser et elle eut droit à ses propres réflexions. Après deux heures sur la route, l’attelage s'arrêta brusquement et ses réflexions devinrent une piètre consolation. La terreur explosa en elle tandis qu’elle contemplait ce qu’il pourrait lui faire.

L’attitude de Lord Delacroix était inoffensive. Il descendit et échangea un mot avec le cocher, puis tendit une main pour l’aider à descendre. Elle l’ignora et ils se retrouvèrent dans la cour, qui était encore très animée, la soirée n’étant que peu avancée. Des lanternes étaient posées sur le banc à l’extérieur de la porte et il y avait des lumières dans les bougeoirs placés à des angles inhabituels dans la cour. Eleanor le suivit dans l’auberge, les yeux en quête d’opportunités pour s’échapper — mais, jusqu’ici, aucune qu’elle n’ait pu mettre en œuvre.

— Un petit salon privé pour ma sœur et moi, demanda Lord Delacroix à l’aubergiste qui les mena à travers la salle à manger bondée vers le fond de l’auberge.

— Vous avez de la chance, monsieur, dit l’aubergiste en s’inclinant avec déférence. Le gentleman qui avait réservé cette pièce n’est pas venu. Ma femme est en train de rôtir la volaille et il nous reste un cochon de lait du déjeuner, si cela vous convient. Dois-je vous apporter à manger et à boire ?

— Ce serait parfait, répondit Lord Delacroix, et un verre de limonade pour ma sœur.

Le propriétaire de l’auberge jeta un regard en biais à Eleanor et s’inclina avant de sortir, refermant la porte derrière lui.

— Asseyez-vous, dit Delacroix. Il est inutile de rôder près de la porte. En fait, vous dissiperiez les soupçons si vous agissiez naturellement. Je vous ai rendu service en disant que vous étiez ma sœur. Vous ne serez pas compromise avant que nous ne soyons suffisamment loin de l'Angleterre. Lorsque je vous amènerai en France, mon hôte vous donnera un autre type de vie. Dans tous les cas, que j'intervienne ou non, votre réputation est ruinée.

— Ma réputation ne sera pas ruinée, car je n'ai rien fait pour le mériter. Je trouverai un moyen de blanchir mon nom, déclara Eleanor, royalement.

Cependant, elle prit place comme il le lui avait ordonné, sachant que ses mots perdraient de leur substance à l'instant où il forcerait ses attentions sur elle.

Après ses directives, Lord Delacroix ne lui porta plus attention et elle n'était pas certaine de trouver cela réconfortant ou inquiétant. L'aubergiste arriva avec la nourriture promise et, alors qu'il s'inclinait pour sortir à nouveau, Eleanor remarqua le couteau posé à côté de son assiette, tandis que Lord Delacroix lui servait des patates bouillies et un morceau de viande.

Eleanor s'assit, droite comme une baguette, et, tandis que Lord Delacroix se penchait pour prendre une bouchée de son plat, elle fit glisser le couteau dans la manche de sa robe, utilisant son autre main pour boire sa limonade. Il finit jusqu'à la dernière goutte le contenu de son verre avant de le reposer d'un coup sec.

— Enlevez le couteau de votre manche et reposez-le sur la table. Il ne vous servira à rien et ne fera que me mettre en colère.

Les lèvres pincées, elle posa le couteau sur la table avec dignité.

LE CHEVAL du commandant Fitzwilliam patientait à la porte du manoir des Skeffington. Stratford sauta en selle et dirigea sa monture en direction de chez Ingram, espérant y trouver Eleanor. Avant qu'il ne puisse partir, un homme portant des couleurs ternes et un chapeau aux bords bas se glissa à côté de lui et s'empara de ses rênes. Alarmé, Stratford leva sa cravache, prêt à frapper.

— Tout doux, cam'rade. J'vous ai vu 'vec l'étalon du commandant et j'dois parler 'vec lui.

L’homme leva les yeux et Stratford put le voir clairement à la lumière des lampadaires.

— Comment connaissez-vous le commandant ? s’enquit Stratford, abaissant sa cravache.

L’homme ne semblait pas être une source de danger.

— M’a ordonné d’suivre Dela-croi. C’te vrai, m'sieur. J’vois qu’vous avez l’nez fin ; rien n’vous échappe. C’te à propos d’cet étranger, et l’commandant m’a ordonné d’vous trouver s’il n’était pas disponible.

— Que se passe-t-il ? demanda impatiemment Stratford. Qu’avez-vous à dire à propos de Delacroix ?

— L’gars a pris un transport direction Dover ‘vec une malle attachée d’ssus, si j’me trompe pas. L’ai suivi jusqu’Aymarket et pis il a pris une rosière qui n’semblait pas ravie.

— Une femme ! s’exclama Stratford. À quoi ressemblait-elle ?

— Robe verte, manteau jaunâtre…

Eleanor.

— Je dois partir, dit Stratford. Le commandant Fitzwilliam sortira sous peu accompagné de deux jeunes femmes. Je vous prie de ne pas les effrayer, mais d’essayer de le tenir informé de ma destination.

— J’le f’rai, Cap’taine.

Avant que l’homme ne puisse en dire plus, Stratford s’en alla.

Stratford pressa le cheval du commandant en direction de Cavendish Square et, après un ordre bref, ses chevaux bais furent harnachés au phaéton. *Delacroix croule sous les dettes*, pensa-t-il alors qu’il pressait ses chevaux aussi vite que le trafic londonien le permettait. Par conséquent, l’homme n’avait rien à perdre. Ils devaient avoir plus d’une heure d’avance et, bien que cela le rassure de faire le trajet avec ses baies, il ne pouvait être certain de les rattraper sans s’arrêter à chaque relais de poste ou auberge sur le chemin ; il ne devait pas les manquer. Le bateau lèverait l’ancre à marée haute et, s’il n’arrivait pas à les doubler avant que Delacroix ne parte pour la France, tout serait perdu.

Le phaéton de Stratford était bien plus léger que n’importe quel attelage, dans lequel Delacroix pouvait voyager, ce qui lui redonnait de l’espoir. Après une heure de chevauchée épuisante, il arriva au premier relais de poste et s’arrêta seulement le temps de s’assurer qu’aucun attelage n’était dissimulé à la vue. Il n’y en avait aucun et un seul coup d’œil lui suffit pour voir qu’aucune personne de qualité ne se trouvait à l’intérieur.

Stratford ne pensait pas qu'ils se seraient arrêtés si tôt sur la route. Delacroix devait être aussi impatient de rejoindre la côte que Stratford l'était de le trouver. Mais il ne pouvait prendre le risque de les manquer et il savait que Miss Daventry était une jeune femme pleine de ressources. Non, il devait s'arrêter à chaque auberge et relais de poste sur la route.

Alors qu'il continuait, le fait que ses pensées aient été toutes tournées vers Eleanor le percuta. Mais pourquoi Delacroix prenait-il le large maintenant ? Le service de renseignements de Fitz leur avait signalé que quelque chose se préparait et que cela se passerait ce soir ou le lendemain. Et, voici Delacroix en territoire ennemi et en partance pour la France. Cela devait être lui. Mais quel rôle jouait Eleanor dans tout ceci ? Stratford repéra une autre auberge sur la route et, bien qu'il l'ait presque dépassée, il tira sur les rênes et mit pied à terre.

Il fut récompensé de sa prudence. Sur le côté, se trouvait un attelage à l'arrêt, avec les armoiries de Delacroix; chevaux déharnachés et têtes enfoncées dans des seaux de nourriture. Il n'avait même pas essayé de les cacher. Le scélérat devait probablement penser que personne ne se lancerait à la poursuite d'Eleanor.

Le palefrenier s'était précipité vers lui aussitôt qu'il s'était arrêté et Stratford lui lança les rênes, glissant une pièce dans la main tendue de l'homme.

— Donnez-leur de l'eau fraîche et un coup de brosse, mais ne les dételez pas. Je ne reste pas.

Entrant dans la salle à manger bondée, il repéra la porte menant au petit salon privé et la rejoignit sans attendre. Le propriétaire se précipita vers lui pour l'arrêter.

— Monsieur, la pièce est occupée pour le moment. Vous n'étiez pas là à l'heure indiquée dans votre lettre.

Stratford le poussa sur le côté et ouvrit la porte d'un coup sec. Celle-ci s'entrechoqua contre le mur, révélant Miss Daventry assise en face de Lord Delacroix. Elle se leva et il n'eut que le temps de jeter un coup d'œil à son visage pâle et à ses yeux effrayés, avant de tourner son regard sur Delacroix.

— Le diable, dit-il avec fureur.

Miss Daventry se déplaça dans un coin de la pièce et il put entendre la peur et l'incertitude dans sa voix.

— Je suis heureuse que vous soyez venu, monsieur. J’ai été emmenée contre mon gré.

Pourquoi est-elle apeurée ? Je suis là maintenant.

Il ne lui accorda que le plus bref des regards, ne voulant pas détourner les yeux du gredin toujours assis à table. Il ne lui faisait pas confiance.

Lord Delacroix se leva et commença à applaudir.

— Bravo ! dit-il. Vous avez fait toute cette route seulement pour interrompre un charmant tête-à-tête. Maintenant que vous avez vu où en sont les choses, pourquoi ne retourneriez-vous pas à Londres ?

— Oh ho ! s’énerva Stratford ne pouvant contenir plus longtemps sa fureur ni ses mots. J’imagine que vous trouveriez cela fort commode, mais vous allez payer pour le mauvais traitement infligé à Miss Daventry. Et, pendant que je vous donne une leçon, monsieur, vous allez répondre à propos de la liste d’informations que vous avez volée au ministère de la Guerre et que vous avez l’intention de céder aux mains ennemies. Ne prenez pas la peine de nier.

— C'est donc à moi qu'il faut le reprocher, n’est-ce pas ? railla Delacroix levant les yeux au ciel avant de se rassoir. Bon Dieu.

Stratford fit une pause. Sa certitude que Delacroix était l’espion ne s’était raffermie qu’après que l’homme eut enlevé Eleanor. Avant cela, il n’avait pas été entièrement convaincu de la culpabilité de Delacroix, malgré des preuves plutôt solides du contraire. Peut-être que son affection pour Eleanor avait aveuglé son impartialité dans cette affaire et il fut pris d’un doute. Malgré cela, il devait aller au fin fond de l’histoire.

— Toutes les preuves vous désignent, dit-il. Votre départ de Londres coïncide avec la livraison d’informations à l’ennemi. Vous n’étiez pas à l’Almack la nuit où le document a été volé au quartier général. Et nos renseignements indiquent que l’espion en question est probablement de descendance française, accusa-t-il pointant son doigt en direction de Delacroix. Vous étiez présent quand Lord Ingram est tombé de cheval et je suis certain que, si vous êtes revenu, c’était pour finir le travail. Seulement, vous êtes arrivé trop tard !

Lord Delacroix leva les mains en l’air.

— Qu’allez-vous encore me jeter à la figure ? Avez-vous seulement pensé que je n’aurais pas fait une apparition ce matin-là si j’étais coupable de ce que vous m’accusez ? Que je ne serais pas aussi bête qu’une oie pour me faire attraper à proximité ?

— Votre apparition avait pour but d'écarter les soupçons. Un cas de double jeu. Vous revenez sur la scène, adoptez le rôle de l’ange miséricordieux et tous soupçons sur vos actions sont écartés.

Stratford dénoua sa cape et la jeta de côté, puis tira sur sa cravate.

— Dites-moi. Si vous êtes innocent, pourquoi fuyez-vous le pays avec Miss Daventry ? Pourquoi ne pas rester où vous étiez ?

— Ma situation devenait trop instable et, non… réfuta Delacroix en levant la main. Ce n’est pas parce que je craignais d’être pris pour un espion, bien que j’aie eu des soupçons quand Ingram a commencé à s'intéresser à mes affaires. Oui, évidemment que je savais qu’il me faisait suivre. J’ai aussi mes sources. Ma situation est instable parce que j’ai dilapidé ma fortune sans considération. Je suis au bout du rouleau, Worthing. Et, avec les yeux impitoyables de la bonne société déjà sur moi en raison de mon ascendance française, comme vous l’avez si gracieusement indiqué — qu’importe que je sois allé à l’école avec le reste d’entre vous et que j’ai passé l’intégralité de ma vie ici, faisant tout sauf verser mon sang pour ce pays, les dettes étaient plus que je ne pouvais en supporter. Je devais m’enfuir.

— Si vous n’espionnez pas… C’est bien trop dur à croire, insista Stratford en secouant la tête et regarda la sacoche en cuir à côté de l’assiette de Delacroix. La description, les mobiles.

— Les mobiles ! rétorqua Delacroix. Quand donc mes actions ont-elles un jour remis en question mon amour pour l’Angleterre ? Seul mon sang le remet en question. Mais j’ai été élevé sur le sol anglais, étudié dans des écoles anglaises, trouvé une pairie dans les clubs anglais. Il n’y a pas de mobile. A quand remonte cette nuit dont vous parlez où l'on a volé un papier au quartier général, au sein duquel je n’ai pas accès, puis-je vous le rappeler ?

— C’était le treize du mois de mai quand le reste de la bonne société était à l’Almack. Tout le monde était là-bas, excepté vous. Tous les indices concordent.

— Ah. L’Almack, riposta Delacroix âprement. Mon bon d’invitation a été révoqué pour cette assemblée illustre. Je suis allé jouer aux cartes à la place et vous pouvez demander à quiconque se trouvait au Boodle ce soir-là.

Stratford demeurait dubitatif, mais il en avait suffisamment appris pour faire une nouvelle pause.

— Tout vous désigne. Qui d'autre correspondrait aussi bien à la description ?

Lord Delacroix soupira.

— Je n’aime pas me mêler des affaires des autres, sauf si c’est pour sauver ma peau. Mais, avez-vous pensé à Mr. Braxsen ?

— Braxsen, répéta Stratford, perplexe. Mais il n'aurait aucune raison.

— Vraiment ? Né en tant que fils d’une révolutionnaire française sympathisante de Bonaparte ? Évidemment, ce n’est pas de notoriété publique. Les parents de sa mère ont choisi un royaliste Anglais pour être son époux et le père de Braxsen a essayé d’orienter les pensées du garçon vers des sentiers anglais plus appropriés. Mais les murmures d’une mère contribuent grandement à former l’idéologie d’un enfant.

— Mais il a pris part à la guerre, dit Stratford. Il s’est battu pour nous…

Il s’arrêta, se rappelant les détails de ses conversations avec Braxsen. Il n’était pas prédisposé à repartir pour la péninsule; il remettait en question la mort de son frère, faisant même allusion au fait qu'elle était survenue dans des circonstances suspicieuses.

— Braxsen a votre taille et votre couleur de cheveux, réfléchit-il doucement. Et il est arrivé à l’Almack un instant avant que les portes ne se ferment.

Tout à coup, tout devint clair.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente-huit

Stratford était désormais convaincu que Braxsen était son homme et il peinait à croire qu'il avait manqué ça. Braxsen, toujours négatif à propos de sa carrière militaire, avait même essayé de jeter de la poudre aux yeux de Stratford en insinuant que Delacroix était peu recommandable, simplement parce qu'il était français. Il s'était complètement laissé berner. Il devait informer Ingram et Fitz le plus rapidement possible et rejoindre Braxsen avant qu'il ne puisse transmettre les informations ou disparaître.

Pour le moment, il avait une affaire plus urgente à régler. Stratford s'avança d'un pas vers Delacroix.

— Pourquoi Miss Daventry ? Pourquoi ruiner sa vie ? demanda-t-il en regardant dans la direction d'Eleanor, affligé en pensant à ce qu'elle avait enduré. Après les circonstances de cette nuit, ce n'est peut-être pas un futur des plus facile qui l'attend, mais elle est solide.

Derrière lui, Eleanor émit ce qui ressemblait à un sanglot étouffé et Delacroix rit d'une voix discordante.

— C'est ce que vous dites. Mais, comme vous pouvez le voir, Worthing, elle mangeait son dîner calmement avant que vous n'interveniez. Je dirais donc que vous êtes de trop, monsieur.

Stratford retourna la table, l'envoyant percuter Lord Delacroix. Il attrapa le vicomte par le cou, le souleva et lui mit un coup de poing dans l'œil. Delacroix tomba en arrière dans un bruit fracassant.

Delacroix au sol, Stratford se précipita vers Eleanor.

— Avez-vous souffert d'une façon ou d'une autre ? l'exhorta-t-il en lui attrapant les bras des deux mains. Laissez-moi vous emmener d'ici.

Tremblante, elle tomba au creux de ses bras et la sensation de son corps contre le sien le prit presque de court.

— Je n’ai subi aucun mal permanent. Oh ! hurla-t-elle. Derrière vous !

Stratford se retourna et vit Delacroix debout, une épée à la main. Le vicomte ne perdit pas de temps avant de se ruer sur Stratford, qui sortit sa propre épée de son fourreau en moins d’une seconde. Il y eut un affrontement puissant tandis que les deux hommes s'affrontèrent.

Eleanor se déplaça doucement vers la porte, les yeux écarquillés, pétrifiée par la scène devant elle.

— Il est temps d’en finir ! vociféra Stratford, donnant un coup d’épée vers l’avant qui s’acheva par une parade de l’adversaire.

Il se remit en position avant que Delacroix ne puisse contre-attaquer. *Pense,* se réprimanda-t-il violemment. *Ne réagis pas, mais pense. Planifie tes mouvements.* Il voyait maintenant son adversaire plus clairement et il scruta la pièce à la recherche de ce qui pourrait avantager ou bien entraver son combat. Un récipient de sauce brisé gisait au sol à côté de la table. Le verre de Delacroix s’était renversé et une flaque s’était formée. Une chaise au sol, l’autre encore debout. Un buffet qui pouvait être incliné…

Stratford commença à se battre sérieusement. Les épées se heurtèrent, encore et encore, sans qu’aucun des opposants ne fasse preuve de la moindre faiblesse. Il bloqua un coup, mais sans résultat, et ressentit une douleur cinglante dans son bras gauche. Eleanor couvrit sa bouche avec un cri de surprise.

Sachant qu’il se fatiguerait aisément en raison de sa blessure, Stratford devait mettre rapidement fin au combat. Il fit reculer son adversaire avec des coups d’épée brefs et incessants jusqu’à ce que Delacroix se retrouve à un cheveu de la sauce renversée près de la table. Comme il l’espérait, Delacroix recula et glissa, le bras tenant son épée tombant dans la foulée au lieu de bloquer le coup de Stratford. Ce dernier enroula sa lame autour de celle de Delacroix, envoyant cette dernière valdinguer sur le sol, puis il appuya la pointe de son épée contre le cou de Lord Delacroix.

— Vous êtes vaincu, annonça Stratford, sa poitrine se gonflant et s’abaissant tandis qu’il reprenait son souffle.

Lord Delacroix leva ses deux mains en signe de reddition et reconnut le dénouement de leur combat d’un signe de tête.

Stratford baissa sa lame. Il s’avança vers la table, les yeux toujours braqués sur Delacroix, et jeta un coup d’œil dans la sacoche en cuir de ce

dernier. Il n’y avait rien dedans à l’exception de quelques billets et des bijoux.

— Je vous suggère de vous en aller. Que vous alliez en France ou retourniez à Londres m’importe peu. Ne faites circuler aucune rumeur impliquant le nom de Miss Daventry et je resterai à l’écart de vos affaires.

Delacroix tendit la main vers son épée tandis qu’il se levait, la récupéra et la rangea dans son fourreau. Il baissa les yeux et grommela de mécontentement.

— La sauce a taché mes bas et je ne pourrai pas les changer avant d’atteindre le port. Je présente une apparence plus qu’indécente.

Stratford continua à le tenir fermement à l’œil alors que l’homme s’avançait vers Eleanor.

— Je vous souhaite une bonne soirée, Mademoiselle.

Delacroix fit une courbette ironique et, après un signe de tête pour Stratford, s’en alla.

Quand la porte du petit salon privé s’ouvrit sur la salle à manger et que Lord Delacroix fit sa sortie, le brouhaha de la salle principale se fit entendre et le propriétaire se précipita dans la pièce.

— Monsieur. Oh ! … Et de la vaisselle cassée. Nous tenons un établissement correct, monsieur, et vous lui avez porté atteinte avec votre combat. Qui va restaurer ma réputation ?

Stratford n’était pas d’humeur à jouer la comédie.

— Je vous paierai les dommages. À présent, sortez, ordonna-t-il, propulsant le propriétaire hors de la pièce.

Une fois qu’il eut fermé la porte derrière celui-ci, il rejoignit Eleanor à grands pas et prit ses mains dans les siennes.

Elle lui permit de les tenir seulement pendant un instant avant qu’elle ne remarque le sang.

— Votre bras ! s’exclama-t-elle et, se tournant vers le buffet, elle trouva une serviette propre pour attacher en bandage autour de son bras. Cela fera l’affaire jusqu’à ce qu’on puisse l’examiner.

Ensuite, elle leva la main jusqu’à son visage et ses doigts effleurèrent sa joue.

Stupéfait par la douceur de son toucher, Stratford se laissa bercer par le sort qu’elle lui avait jeté. Il voulait parler, il répugnait lui laisser le moindre doute sur ses sentiments pour elle, mais ils devaient partir. Il ne voulait pas faire sa demande en mariage alors qu’elle était dans une position si

vulnérable. Un jour, elle en viendrait peut-être à se demander si la charité n'avait pas été la seule motivation derrière cette demande. Et plus ils demeuraient ainsi, seuls et non mariés, plus le risque de scandale entacherait son nom.

— Je dois vous ramener à Londres, dit-il. Je ne sais comment le faire sans vous exposer à des critiques inutiles, mais le plus sûr est de vous accueillir dans ma demeure, où mes sœurs pourront veiller à vos besoins. Et je parlerai à Lady Ingram dans la matinée.

Eleanor tremblait des pieds à la tête et espérait que cela n'était pas visible. Le tourbillon d'émotions qu'elle venait d'expérimenter — exaltation et soulagement quand Lord Worthing était entré dans la pièce, effroi de la tentative d'enlèvement — s'avérait être de trop pour conserver son sang-froid. Bien que le comte ait réagi quand elle lui avait touché le visage, s'appuyant contre sa main et fermant les yeux, ses émotions étaient désormais dissimulées et elle se demanda si elle ne les avait pas tout bonnement imaginées.

Il aida Eleanor à monter dans le phaéton, sa main tremblant dans la sienne, avant qu'il ne grimpe de l'autre côté et ne lance une pièce au jeune garçon d'écurie patientant à côté. Il s'empara des rênes et ils partirent. L'attelage possédait de si bonnes suspensions que Eleanor put lentement se détendre et apaiser ses pensées alors qu'ils filaient sur les routes de campagne.

Aucun d'entre eux ne parla pendant un long moment et Eleanor se demanda s'ils allaient faire l'intégralité du trajet retour sans échanger une seule parole. Était-il en colère contre elle à cause du scandale ? À peine se fit-elle cette réflexion malheureuse que le comte retrouva sa voix.

— Je sais que vous devez ressentir un certain choc après les évènements de cette nuit, mais ce sentiment passera, promit Lord Worthing la regardant dans l'obscurité et elle rencontra son regard avant qu'il ne se tourne à nouveau vers l'avant. Pour le reste de mes jours, je me souviendrai de cette soirée. Je me souviendrai…

Lord Worthing s'arrêta brusquement de parler et déglutit

— Que je suis arrivé à temps pour vous sauver. Je me souviendrai que Dieu m'a accordé la réponse à ma prière. Poursuivit-il la voix trébuchante.

Il redevint silencieux et poussa ses chevaux à presser le pas.

Eleanor regarda, elle aussi, droit devant elle ; un poids en moins. Jamais n'aurait-elle pu imaginer que la soirée se finirait de cette manière ; que

Lord Worthing ne lui tiendrait pas rigueur pour le scandale, mais qu'au contraire, qu'il se précipiterait pour la sauver. Elle ressentit la chaleur émise par son corps et elle se raccrocha à cette sensation.

Ils continuèrent ainsi ; les émotions semblant trop lourdes pour les mots. Après ce qui sembla un temps assez court, ils arrivèrent à Londres sans encombre, puis à Cavendish Square. La lumière d'une lampe brûlant dans le salon était visible à travers les volets. Il tira sur les rênes et les chevaux, épuisés, s'arrêtèrent docilement.

— Eleanor, dit-il en prenant sa main. Je vais tout arranger pour vous avec Lady Ingram, et… Avec tout le monde.

Les larmes montèrent aux yeux d'Eleanor. Elle ne s'attendait pas à ce qu'elles arrivent si longtemps après que le danger eut disparu. Cela devait être dû au choc, mais elle pensa que cela pouvait aussi provenir de la lueur d'espoir qui refusait d'être étouffée. Pourquoi l'espoir la ferait-il pleurer ? Elle ne le savait pas.

— Si Lady Ingram accepte de me recevoir, dit-elle. Je dois la remercier pour son hospitalité et la supplier de fermer les yeux sur les évènements de cette nuit. Et cela, seulement si elle vous croit quand vous lui dites que je ne suis pas en faute.

— Elle me croira, dit Lord Worthing d'un air sombre.

Quand ils atteignirent la porte d'entrée, le majordome était déjà en poste. Anna et Phoebe jaillirent du salon; Phoebe s'avança sans attendre.

— Eleanor, dit-elle en la prenant dans ses bras.

Les larmes d'Eleanor menacèrent une nouvelle fois de couler.

— Venez, la pressa Phoebe. Je vais demander à la cuisinière de vous préparer un verre de lait chaud. J'ai fait en sorte que la chambre à côté de la mienne soit préparée pour vous, ainsi qu'un bain, qui attend seulement que le reste de l'eau chaude soit monté.

Anna semblait enracinée sur place.

— Je suis heureuse que Stratford soit arrivé à temps, dit-elle alors que Phoebe et Eleanor la dépassèrent.

Eleanor tourna son visage vers elle.

— Je vous remercie.

STRATFORD SE DÉSHABILLA LENTEMENT, conscient que Eleanor se trouvait seulement au bout du couloir. Il était terrassé de fatigue et, à ce titre, ses

pensées s’embrouillaient les unes avec les autres. *Je l’ai rejointe à temps. Je l’ai rejointe à temps.* Mais il s’était trompé à propos de l’implication de Delacroix. Cela ne lui ressemblait pas d’avoir tort.

Pourtant, Delacroix n'était pas innocent. Stratford se rappela comment Eleanor avait bondi de sa chaise; le soulagement inscrit sur tout son visage. Et Delacroix, ce vaurien, pensait le prendre au dépourvu et l’abattre. Il avait dû en effet être désespéré. Delacroix avait-il pensé que Stratford essayerait de mettre fin à sa fuite s’il n’avait été question que d’un endettement ? Ou son objectif premier avait-il été d’enlever sa victime ?

Il chassa Delacroix de son esprit. Il était trop tard pour ruminer tout cela et il avait besoin de voir Ingram à la première heure demain matin avant de s’attaquer à Braxsen. Maintenant qu'il y pensait, il ferait mieux d’emmener le commandant Fitzwilliam. Fitz était pleinement impliqué et savait de quoi il retournait, bien qu’il n’ait pas non plus percé à jour Braxsen.

Stratford s’endormit, ne pensant ni à Braxsen ni à Delacroix, mais à des yeux couleur ambre qui, il l’espérait une fois qu’il se serait occupé de cette affaire urgente, seraient levés vers lui, tandis qu’elle lui dirait le seul mot qui importait vraiment. *Oui.*

LE MATIN SUIVANT, Stratford se réveilla trop tôt pour accomplir directement sa mission. Il ne serait jamais reçu à la demeure Ingram à cette heure et il se résigna à prendre son petit déjeuner. Il s’habilla avec soin, se demandant quand il verrait Eleanor aujourd’hui et comment elle s’en sortirait après l’épreuve terrifiante qu’elle avait vécue.

Il venait seulement de s’asseoir pour prendre son petit déjeuner quand Anna entra. L’observant en silence, elle choisit un siège en face de lui alors que le valet entrait et déposait un pot de café à côté d’elle. Elle tendit la main vers un scone.

— Tu as réussi, observa-t-elle.

Il opina.

Elle attendit qu’il dise quelque chose, mais, comme ce ne fut pas le cas, elle coupa son scone en deux et le recouvrit de crème.

— Penses-tu que ta Miss Daventry se soit remise du choc ?

— Elle n’était pas blessée quand je l’ai trouvée en compagnie de Delacroix et j’ai… convaincu Lord Delacroix de poursuivre sa route

jusqu’à Douvres sans elle. Mais, non, je ne suis pas certain qu’elle se soit entièrement remise des récents évènements.

— Alors, elle est respectable dans ce cas ? demanda Anna, le visage inhabituellement grave.

Il acquiesça, sa gorge se contractant.

— Elle a toujours été respectable, Anna.

Elle accepta sans sourciller la réprimande implicite.

— Stratford, j’ai mené ma petite enquête hier soir avant que nous ne partions de la demeure Skeffington et je crois que c’est Lord Delacroix qui a lancé la rumeur.

— Avec Judith, ajouta Stratford en acquiesçant une nouvelle fois.

— Alors, tu es au courant, souligna-t-elle. Il s’est réuni avec Judith pour parler et, après cela, elle est passée de groupe en groupe jusqu’à ce que la salle entière soit en ébullition avec la nouvelle. Mais le dégât n’était pas complet jusqu’à ce qu’elle ait parlé avec Harriet Price, qui lui a donné cette information. Je ne peux que supposer que Harriet — dont tout le monde sait qu’elle a manqué le début de la saison à cause d’une immonde poussée de boutons ! Je gardais cette information pour une occasion particulière où elle pourrait faire le plus de dommage. Elle est vraiment une vipère malveillante.

Stratford regarda sa sœur avec curiosité.

— Anna, si je ne te connaissais pas aussi bien, je pourrais penser que tu soutiens Eleanor, ce qui serait un acte bien singulier dans la mesure où tu n’accordes ton affection à personne sans une bataille durement gagnée.

— Il n’est simplement injuste que la société puisse ruiner la réputation d’une jeune lady parfaitement décente en raison du caprice de deux ou trois personnes qui n’ont pour attributs que leur propre méchanceté. Dans ce cas, j’ai la preuve que Harriet Price n’est pas l’innocente jouvencelle qu’elle laisse paraître, car elle a été suffisamment stupide pour accorder ses faveurs à John Fortescue dans les buissons des jardins de Vauxhall — et non, cher frère, je n’étais pas présente et ne te dirais pas de qui je tiens cette information, répliqua-t-elle en souriant.

Jusqu’à maintenant, je n’ai jamais pensé faire preuve de cruauté au point de l’exposer. Mais elle a jeté le gant et je mangerai mon bonnet si, après une petite discussion avec elle, elle ne reconnaît pas publiquement son erreur sur ce qu'elle a cru voir cette nuit-là. Et une fois que Harriet aura

capitulé, Judith devra faire de même ou passer pour une cruche. Alors oui, je suis d'accord pour soutenir ton Eleanor.

Elle sembla satisfaite d'elle-même.

— Nous savons tous les deux qu'elle est ton Eleanor, tu sais. Tu devras juste la convaincre d'ignorer tes défauts.

— Les mots d'une sœur, dit Stratford en se levant.

Il la rejoignit et lui embrassa la joue.

— Mais tu as parfaitement raison. Je vais la supplier pour obtenir sa main autant de fois que cela sera nécessaire.

— Implore d'abord son indulgence, lui conseilla Anna.

Stratford lui adressa un sourire las.

— Je vais tenter ma chance avec Lady Ingram et voir si elle changera d'avis une fois qu'elle connaîtra les faits.

— Ne trahis pas Lydia ! interpella Anna

— Pour quel genre d'homme me prends-tu ? Si j'arrive à la faire changer d'avis, je suis certain que nous pourrons étouffer le scandale.

Stratford avait sa main sur la poignée de porte quand Anna reprit la parole.

— Comme je connais Lady Ingram, elle ne changera pas d'avis. Cependant, je ne suis pas moi-même sans influence. Tu ris, protesta Anna, mais c'est la vérité ! Vois par toi-même si je ne retourne pas cette situation en notre faveur. Phoebe a Eleanor bien en main. Laisse-moi m'occuper du reste.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente-neuf

Dès son arrivée à Grosvenor Square, Stratford annonça qu'il avait des nouvelles pressantes pour Lord Ingram et monta les marches en courant jusqu'à sa chambre. Ingram, allongé sur une chaise longue, paressait à côté de la fenêtre et tourna la tête quand Stratford émergea par la porte.

— Tu es de retour, remarqua Ingram. Fitz m'a tenu au courant. As-tu rattrapé Miss Daventry ? Qu'as-tu fait de Lord Delacroix ? J'espère qu'il est en garde à vue.

— Delacroix n'est pas notre homme, réfuta Stratford s'avançant vers la fenêtre. C'est Braxsen.

— Pardon ?

Ingram se déplaça, comme pour se lever de sa chaise, et fit un geste impatient quand il réalisa son handicap. Son regard ne quitta pas le visage de Stratford.

— Impossible. Je l'ai connu pratiquement toute ma vie. Qu'a-t-il à y gagner ?

— Apparemment, il sympathise avec l'empereur. Sa mère est française, le savais-tu ? Mais nous ne pourrons pas comprendre le reste avant qu'on ne l'arrête, déclara Stratford haussant les épaules. Le cœur d'un homme a ses raisons, aussi profondes qu'elles puissent être.

— Je me souviens avoir entendu quelque chose à propos de sa mère, mais ça n'a jamais eu d'importance.

Ingram prit un air renfrogné.

— C'est suffisant pour qu'il retourne sa veste, n'est-ce pas ? Où est Fitz ? Nous ne devons pas perdre un instant.

Stratford rejoignit la fenêtre et regarda à l’extérieur.

— Je vais aller le chercher. Il est encore tôt et j’imagine qu’il est au Steven. Mais je dois d'abord avoir un entretien avec ta mère.

Ingram soupira :

— Je suis désolé, Stratford. Je ne pense pas qu’elle changera d’avis sur Miss Daventry. Mais je soutiendrai la fille quoi qu’il arrive.

— Merci, dit Stratford marchant jusqu’à la porte et posant une main sur la poignée. Je te tiendrai au courant dès que nous aurons Braxsen en main.

Lady Ingram reçut Stratford en privé dans le petit salon devançant tout ce qu'il allait dire par :

— Stratford, mon cher, je sais pourquoi vous êtes venu. Lydia m’a tout confessé et je vois que j'ai grossièrement mal jugé Miss Daventry.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, Madame. J’espérais qu’elle pourrait trouver refuge chez vous, pour finir sa saison et étouffer les mauvaises langues. Elle se trouve avec mes sœurs pour le moment.

— L’amener ici ? s’exclama Lady Ingram. Eleanor ne peut pas venir ici. Elle est en disgrâce avec la bonne société, qu’importe que ce ne soit pas sa faute à elle, elle ne sera reçue nulle part.

— J’espérais qu’elle serait reçue ici, insista Stratford. Vous savez que Miss Daventry n’est pas à blâmer ; certainement que, si vous l’accueillez chez vous, les autres n’auront d’autres choix que de la réintégrer dans la société.

— Alors c’est que vous ne connaissez rien de la bonne société, Stratford. Elle n’oublie pas facilement, je vous l’assure. Je ne peux en aucun cas faire cela. Les conjectures pourraient se retourner sur ma Lydia…

Elle leva les yeux alors que la demoiselle en question entrait dans la pièce, épargnant à Stratford de proférer une remarque inopportune.

— Stratford !

Le visage de Lydia portait un soupçon de larmes, mais toutes traces en avaient été effacées. Elle observa l’expression maîtrisée de Stratford et celle implacable de sa mère.

— Avez-vous trouvé Eleanor ?

— Oui, elle est avec Anna et Phoebe, mais j’avais espéré qu’elle pourrait rester ici…

— Oh oui, s’il vous plaît, Maman. Vous savez qu’elle doit résider avec nous pour rétablir sa réputation. Nous devons montrer que nous ne croyons aucune des rumeurs. D’autant que nous savons qu’elles ne sont pas vraies.

Lydia traversa la pièce en direction de sa mère et s’assit, se penchant en avant, les yeux suppliants.

— Il est trop tard pour cela, ma chère. Comme je le disais à Stratford, si nous l’accueillons, nous serons rejetées avec elle. Je ne prendrai pas ce risque alors que vous n’êtes pas mariée.

— Cela importe peu, Maman. Vous savez que je vais épouser le commandant Fitzwilliam. Et, si mon frère a donné sa bénédiction, il n’y a aucune raison que cela ne se fasse pas.

— Tout peut arriver au cours de six mois de fiançailles. Vous pourriez changer d’avis.

Lady Ingram jeta un regard à Stratford, comme si elle espérait qu’il serait celui qui s’en chargerait.

Ne souhaitant pas s'impliquer davantage dans ce qu’il prédit comme étant une dispute entre la mère et la fille, Stratford fit une dernière tentative.

— Je peux surement vous persuader de reconsidérer votre réponse. Nous présenterons un front uni, faisant croire qu’elle est partie rendre visite à sa tante pour une semaine ou deux, le temps que les choses se tassent. Mais insistons que les accusations portées contre elle sont sans fondement. Le meilleur moyen de le faire est que vous l’acceptiez dans votre maison.

— C’est quelque chose que je ne peux pas faire, trancha Lady Ingram pinçant les lèvres. Je suis désolée. La fille devra trouver sa propre voie dans la vie. Elle est pleine de ressources. Je suis certaine qu’elle s’en sortira très bien toute seule. Elle n’était jamais censée être plus qu’une compagne pour Lydia.

— Maman ! cria Lydia en bondissant sur ses pieds. Elle est la fille d’un gentleman.

Sur cela, Stratford se leva.

— Si vous n’avez pas l’intention de m’aider, je ne vous ferai pas perdre votre temps plus longtemps. Je dois m’occuper d’une affaire urgente, puis je rejoindrai Eleanor.

— Prenez garde, elle ne restera pas ici ! s’écria Lady Ingram. Où avez-vous l’intention de la loger ?

— Je vais me retirer à Grillon et mes sœurs l’accueilleront à Cavendish Square jusqu’au mariage. Si je suis capable d’obtenir sa main, comme j’espère que ce sera le cas, elle aura une place légitime dans notre foyer en tant que ma fiancée !

Sur ces mots, Stratford prit congé.

Le commandant Fitzwilliam quittait son hôtel quand Stratford l'appela de son phaéton.

— Fitz, héla-t-il. Si vous avez un moment…

Le commandant se hâta vers l'attelage et posa sa main sur la bride du cheval.

— Avez-vous réussi ?

— Oui, dit Stratford, d'un ton sec, toujours en colère après sa discussion avec Lady Ingram. Je vous en prie, grimpez. Nous avons une affaire urgente en cours et j'ai besoin de votre aide.

Après avoir mis Fitz au courant des faits, ils se mirent d'accord pour emmener avec eux une voiture de louage et l'un des hommes employés. Stratford se rendrait seul aux chambres de Braxsen, pendant que Fitz patienterait au rez-de-chaussée au cas où Braxsen déciderait de s'enfuir. Une fois arrivés à la maison de Braxsen, son valet essaya de repousser Stratford, mais il continua sa route vers la salle à manger, où il trouva Braxsen assis à la table du petit déjeuner, une pile de malles prêtes au départ contre le mur.

Mr. Braxsen se leva.

— Que se passe-t-il, Worthing ? J'ai dit à Griggs que je ne recevais personne.

— Je crains que ce ne soit pas une visite de courtoisie, Braxsen.

Stratford se tenait debout dans l'embrasure de la porte, les deux mains reposant sur la cane contenant son épée. Mr. Braxsen tripota sa serviette avant de retomber sur sa chaise.

— Vous pouvez aussi bien prendre un siège, dit Mr. Braxsen, sans son ton jovial habituel. Griggs, veuillez apporter une autre chope pour Lord Worthing. À moins que vous ne préfériez un café, ajouta-il en se tournant vers le comte

— Je reviens de Longfield, dit Stratford.

Il y eut une pause avant que Mr. Braxsen n'essaye d'employer un ton joyeux.

— Pourquoi ? Qu'êtes-vous donc allé faire là-bas ? Vous enfuir de Londres ? Je vous ai vu au Boodle. Croulez-vous sous les dettes ?

Il prit une gorgée de bière avant de reposer la chope avec un tremblement à peine perceptible de la main.

— Je poursuivais Lord Delacroix, répliqua Stratford.

Il tapa sa cane sur le sol. C'était la partie qu'il devait gérer avec délicatesse. Il ne devait pas être fait mention de Miss Daventry.

Mr. Braxsen haussa un sourcil.

— Lord Delacroix, eh bien ! Longfield, avez-vous dit ? Que faisait-il donc sur le chemin de Douvres ?

— Je croyais qu'il espionnait pour le compte des Français, expliqua Stratford.

Il scruta Braxsen à travers ses paupières à demi fermées pour voir sa réaction.

— Cela ne me surprendrait pas le moins du monde, répliqua Mr. Braxsen en riant faiblement. J'ai toujours pensé qu'il était suspicieux, ajouta-t-il en regardant le comte avec des yeux méfiants. Mais qu'est-ce-que cela a à voir avec moi pour que vous débarquiez à cette heure indue ? Cela va au-delà de ma capacité de compréhension.

— J'avais tort à propos de Delacroix, affirma Stratford qui transperça Mr. Braxsen de son regard. Il n'espionnait pas pour la France. Vous le faites.

Mr. Braxsen demeura immobile face à l'accusation. Seuls ses doigts triturant la salière trahirent son agitation. Sans avertissement, il se leva d'un bond, attrapa le couteau à côté de son assiette et s'élança vers la poitrine du comte. Stratford, qui avait anticipé un mouvement semblable, se précipita de côté alors que Mr. Braxsen plongeait dans un espace désormais vide. Stratford pivota et l'agrippa par l'avant-bras, forçant le bras de Braxsen qui tenait le couteau à s'abaisser. Il frappa le bras avec le couteau contre la table jusqu'à ce que Mr. Braxsen le relâche. L'arme cliqueta sur le sol.

— Fitz ! hurla Stratford.

En quelques secondes, le commandant se précipita dans la pièce pour découvrir Stratford tenant Braxsen, face contre la table, le bras derrière le dos.

— Qu'est-ce qui vous a pris autant de temps ? demanda Stratford entre ses dents.

— On dirait que vous avez tout bien en main, répondit le commandant, le visage sombre tandis qu'il sondait le coupable. Il attrapa l'autre bras de Braxsen.

— Allons-y, Braxsen. Je suis aussi chagriné que possible de voir que vous êtes l'auteur de ceci. La voiture vous attend pour Newgate.

Quand Mr. Braxsen fut traîné sur ses pieds, il dit :

— J’exige que vous me libériez et me permettiez de marcher jusqu’à la voiture comme un gentleman, sans être contraint.

— Vous avez perdu ce privilège quand vous avez commencé à espionner. Un gentleman n’est pas un traître, riposta Stratford.

— Quel est cet espionnage que je suis censé avoir fait ? Quelles preuves avez-vous contre moi ? Dites-le-moi au moins.

Le visage de Mr. Braxsen était livide, à l’opposé de son air d’indolence coutumier.

— Les fuites des sentiers de guerre provenaient toujours de votre régiment. Et ce n’est que depuis votre retour à Londres qu’il y a eu un pic dans les renseignements volés transmis à la péninsule. Vous étiez en retard au rendez-vous pour la promenade à cheval le matin de l'attaque d'Ingram et avez fait une apparition tardive à l’Almack la nuit du cambriolage du quartier général.

Fitz avait commencé l’accusation, mais Stratford les finit pour lui.

— Nous pensions que c’était Delacroix. Vous avez fait preuve de perspicacité en couvrant vos traces et en le pointant du doigt. Mais j’ai parlé à l’homme et je peux témoigner de son innocence. Vous, en revanche, ne pouvez pas prouver la vôtre. Et ce qui conclut le tout…

Stratford tendit la main vers la poche avant du manteau de Braxsen et en retira une enveloppe contenant la demi-page d’inventaire volée au quartier général. Il l'a brandi devant lui.

— C’est toute la preuve dont nous avons besoin pour vous incriminer.

Mr. Braxsen sembla maussade et, d’une certaine façon, craintif.

— Permettez-moi de…

Il récupéra son bras d’un coup sec et arrangea sa cravate afin qu’elle soit bien mise. Il tira sur son col de chemise pour remettre en place son manteau et s’examina dans le miroir pour vérifier que sa coiffure ne soit pas trop désordonnée.

— Vous pouvez procéder, indiqua-t-il, une fois toutes les opérations menées à bien.

Ils dépassèrent le valet ébahi, descendirent les escaliers jusqu’à la voiture ; chaque homme tenant un des bras de Braxsen. Le commandant Fitzwilliam monta dans la voiture de louage en premier et Stratford poussa Braxsen dedans, avant d’y grimper à son tour. Il tapa au plafond de la voiture et ils commencèrent à cahoter dans la rue.

— Dites-moi ceci, questionna Stratford. Pourquoi ? Votre situation et la mienne étaient les mêmes quand nous sommes partis pour la guerre. Nous venons tous deux de famille de gentlemen avec une éducation similaire. Qu'est-ce qui vous a poussé à tourner le dos à votre pays de cette manière ?

Stratford pensa presque qu'il ne répondrait pas jusqu'à ce que Mr. Braxsen dise :

— Ma mère m'a parlé du noble Bonaparte depuis le berceau et mon père libertin n'a rien fait pour altérer ma vision. Ma mère et moi étions particulièrement proches. Quand je suis allé à Eton, j'étais préparé à détester tout le monde, mais j'ai découvert que j'aimais cet endroit, suffisamment même pour répondre à l'appel de la guerre un an après mon plus jeune frère. Il était passionnément dévoué à la cause, n'ayant pas eu le même enseignement que m'avait prodigué ma mère. Je l'ai suivi à la guerre, dans le but de garder un œil sur lui, mais c'était un fervent imbécile. Il obéissait aux caprices de tous les officiers et allait partout où ils le lui ordonnaient. Et, voyez-vous, cela l'a mené à sa mort.

— Après l'avoir trouvé à l'écart du champ de bataille, je me suis mis à la recherche d'un de ses camarades soldats. Il m'a dit que Robert avait eu pour mission de transmettre un message d'un des officiers à une demi-mondaine dont la maison bordait un des côtés du champ de bataille. C'est la raison pour laquelle il est mort. Non pour son pays. Pour la maîtresse d'un officier. Quel genre de pays est-ce là ? demanda Mr. Braxsen en crachant sur le sol de la voiture.

— Mais vous allez mourir pour votre trahison, dit Stratford, l'incrédulité et la tristesse se battant pour la première place en lui. Vous devez seulement mettre à profit ce dont vous êtes témoin. Nous sommes tous confrontés à des choses que nous trouvons intolérables. En tant que citoyens, nous devons agir contre l'injustice et laisser derrière nous un ordre meilleur. C'est ce qui témoigne de notre passage en ce monde.

Braxsen regarda par la fenêtre.

— Je me moque de mourir. Je n'appartiens ni à l'Angleterre, ni à la France. Il n'y a pas de place pour moi en ce monde et je ferais tout aussi bien de le quitter le plus tôt possible.

Stratford croisa le regard du commandant Fitzwilliam, avant de détourner le regard et d'observer les nuages noirs rouler dans ce qui promettait d'être une spectaculaire tempête estivale. Le ciel semblait aussi lugubre que ses sentiments.

OceanofPDF.com

Chapitre Quarante

Eleanor se réveilla dans un lit étranger, bien après l’heure du petit déjeuner. Il lui fallut une minute pour se souvenir des évènements de la veille et où elle se trouvait. Elle était propre après le bain de la veille, et elle avait faim. De là où elle était, elle pouvait voir une robe qui n'était pas la sienne accrochée au dos de la porte. Peut-être que Phoebe l’avait laissée pour elle.

Malgré la bonté du geste et leur accueil la nuit dernière, Eleanor était consciente de sa place précaire au sein du foyer. N’étant pas un membre de la famille et venant tout juste d’être chassée de la maison où elle s'attendait à rester pendant toute la saison, et tout cela à cause d’un scandale, il était préférable que son séjour ici soit temporaire.

Tant qu’Eleanor ne connaissait pas les intentions de Lord Worthing, elle ne pouvait pas accepter sa place dans la demeure et n’osa même pas accepter la robe. À la place, elle se glissa dans sa robe de la veille et, avec elle, une couche de saleté, plus en surface que réelle salissure.

On frappa à la porte et une servante entra, portant une tasse de chocolat chaud et deux morceaux de pain beurrés.

— Bonjour, Mademoiselle. La cuisinière a demandé que je vous apporte ceci, expliquant que vous n'oseriez peut-être pas sonner.

Elle installa le plateau sur la petite table et se dépêcha d’aller aider Eleanor à boutonner le dos de sa robe.

— Je vous remercie.

Eleanor s’assit sur la chaise à côté de la petite table, reconnaissante de la prévenance de la cuisinière.

— Où se trouve Lord Worthing ? Et ses sœurs ?

— Mon maître est parti très tôt ce matin et n’est pas encore revenu. Et Miss Anna est allée rendre une visite et Miss Phoebe est partie au marché, répondit la domestique en faisant la révérence. Ce sera tout, Mademoiselle ?

Eleanor acquiesça, une pointe d’inquiétude entachant la joie qu’elle ressentait habituellement à prendre un petit déjeuner bien mérité dans un environnement agréable. Tout le monde avait repris le cours de sa vie, et elle ? Sa vie n’était pas ici. Eleanor se força à manger le pain et à boire le chocolat chaud, mais le petit déjeuner pesa sur son estomac.

Après deux heures sans le moindre son filtrant depuis l’extérieur de sa chambre, Eleanor commença à douter d’être la bienvenue. Cela avait commencé par un simple soupçon, cultivé par le silence et le manque de contact avec le monde extérieur. Si elle avait été importante pour Lord Worthing, il aurait été présent ce matin pour l’accueillir convenablement. Ou il aurait envoyé ses sœurs, s’il avait une affaire importante à traiter. Il avait dû l’avoir sauvée parce qu’il était un gentleman, sur la base de son lien avec son oncle, et non en tant que prétendant.

Soupirant, Eleanor se dit que la chambre allait bientôt ressembler à une prison, tandis que le sentiment qu’elle n’avait pas de statut légitime pour l’occuper commençait à prendre de plus en plus d’ampleur. Que pouvait-elle faire ? Elle n’avait pas de malle, peu d’argent… Cela ne lui prit qu’un instant de réflexion.

Rassemblant son châle et son réticule, Eleanor ouvrit la porte donnant sur le couloir. Lydia l’aiderait certainement ; si seulement Eleanor pouvait lui parler. Aucune âme n’était en vue tandis qu’elle descendait les escaliers et, au rez-de-chaussée, elle regarda la rangée de portes en bois s’étirant le long du corridor. Allait-elle oser les ouvrir sans savoir où elles conduisaient ou si quelqu'un se trouvait derrière elles ?

À son grand soulagement, le majordome sortit d’une pièce et, après l’avoir repérée, la rejoignit rapidement.

— Mademoiselle, puis-je vous être utile ?

Eleanor lui sourit.

— Si vous pouviez me conduire au petit salon et me procurer une plume et de l’encre, je vous serais reconnaissante d’envoyer un mot à la demeure de Lord Ingram.

— Bien évidemment, Mademoiselle. Si vous voulez bien me suivre.

Le petit salon était d’une nuance joyeuse de jaune, avec une grande fenêtre donnant sur la rue humide. Elle remarqua les couleurs chaudes, mais

la pièce déserte avait une apparence lugubre en raison de la pluie tonitruante à l'extérieur et qui n'avait pas encore montré de signes d'accalmie. Collins ouvrit le tiroir du secrétaire et en sortit du papier et une plume. L'encrier était plein.

— Je ferai envoyer votre lettre dès que vous aurez fini de l'écrire, Mademoiselle.

— Je vous remercie.

Eleanor prit place au bureau et trempa la plume parfaitement taillée dans l'encrier.

Lydia,

Je dois rejoindre ma tante à Bath. J'ai suffisamment d'argent pour aller jusque là-bas en malle-poste, mais j'aurais besoin que l'on m'envoie ma malle. Aurais-tu la bonté de l'envoyer à la charge de Mrs. Renly sur Abbey Street ?

Avec toute mon affection,

Eleanor

La lettre suivante fut plus difficile et elle s'arrêta pour réfléchir avant de l'écrire.

Lord Worthing,

Vous avez été aimable et généreux tout au long de mon séjour à Londres et je vous suis excessivement reconnaissante pour votre amitié, ainsi que pour mon sauvetage de la nuit dernière. Je crains de ne pouvoir abuser plus longtemps de votre bonté ou de celle de vos sœurs. J'ai pris la malle-poste pour rejoindre ma tante à Bath.

Elle trempa la plume et essuya l'encre avant de poursuivre.

Je vous prie de transmettre ma gratitude et mon respect le plus profond à vos sœurs et sachez que je suis, dorénavant,

Vôtre,

Eleanor Daventry

Scellant les deux lettres, Eleanor quitta le petit salon et les donna au majordome, qui patientait hors de la pièce.

— Celle-ci est pour Miss Lydia Ingram et la seconde… Pourriez-vous la remettre à Lord Worthing ?

Elle noua son bonnet sous son menton, se sentant à la fois trop apprêtée et débraillée dans ses vêtements de la nuit dernière, et coinça son réticule sous son bras. Alors qu'elle atteignait la porte, Collins s'arrêta avant de l'ouvrir.

— Ne devrais-je pas appeler un transport pour vous, Mademoiselle ? Je crois que Lord Worthing le préférerait.

Eleanor s'apprêtait à refuser, mais décida qu'il était préférable de ravaler son orgueil. Cela ne ferait aucun bien à sa réputation si elle venait à être vue, sans chaperon, marchant dans la ville sous la pluie, particulièrement après le scandale de la veille. *Était-ce seulement la nuit dernière ?*

— J'en serais vivement reconnaissante. Je dois rejoindre la malle-poste, dit-elle.

— Très bien, Mademoiselle. Je vais faire venir la voiture et m'assurer qu'une domestique vous accompagne jusque là-bas.

Eleanor acquiesça d'un signe de tête et patienta près de la porte, ne sachant pas si elle souhaitait que sa fuite soit interceptée ou non.

STRATFORD ARRIVA en fin d'après-midi, alors que la pluie torrentielle s'était changée en crachin. Il réfléchissait au moment opportun pour faire sa demande à Eleanor, imaginant des scénarios variés ; le meilleur d'entre eux étant celui dans lequel elle se jetait dans ses bras. Il avait hâte de la revoir en chair et en os après ce qui semblait être une journée interminable. Que pouvait-il dire pour qu'elle l'accepte cette fois-ci ? Il était pratiquement certain qu'elle lui retournait son affection, mais il ne pouvait en être sûr avant que les mots ne soient prononcés et qu'il ait sa réponse.

Ce n'est pas comme si son comportement passé avait été sans faille. Jamais dans l'histoire des demandes en mariage quelqu'un n'en avait raté aussi lamentablement qu'il l'avait fait la première fois ; il en était certain. À la minute où il passa la porte, Anna et Phoebe se jetèrent sur lui.

— Enfin !

— Stratford, tu dois partir sans attendre. Collins dit que Eleanor a rejoint la malle-poste. Voici sa lettre.

Avec un juron, Stratford s'empara de la lettre et lut attentivement son contenu.

—J 'ai peut-être encore le temps avant qu'elle ne quitte Londres, dit-il. Collins, faites venir mon autre équipe. Non, laissez. Je vais le faire moi-même.

Ses chevaux furent attelés en un rien de temps et il se hissa sur le siège, les conduisant en direction de la malle-poste. Maudissant à voix basse le retard pris, il se fraya un chemin dans les rues aussi rapidement que les autres attelages le lui permettaient, arrivant à la station à l'instant même où des personnes s'entassaient dans l'équipage encombré. Il lança ses rênes à un garçon et sauta à terre. *J'arrive juste à temps*.

Mais quand il regarda dans le wagon, puis au-dessus et même à la buvette, Eleanor était introuvable.

— Quand est-ce que la dernière est partie pour Bath ? demanda-t-il à l'homme tenant la buvette.

— Il y a une heure, monsieur.

Retenant sa frustration, il jeta une pièce à l'homme et rejoignit son phaéton, grimpa dedans et fit claquer sa langue pour stimuler ses chevaux. S'il était chanceux, il les rattraperait non loin de Londres.

Dès que Stratford eut quitté les rues fourmillantes londoniennes, la pluie incessante s'arrêta et l'air frais lui permit de réfléchir. Qu'est-ce qui l'avait poussée à quitter Londres sans attendre de le voir ? Quoi qu'il fasse, il devait conquérir son cœur. Il devait la convaincre qu'il n'était pas trop tard ; qu'il y avait de l'espoir pour eux. Les yeux plissés et la mâchoire serrée, il se fraya un chemin à travers la boue, répétant encore et encore ce qu'il voulait lui dire.

Un peu plus loin sur la route, il y avait un virage et, une fois qu'il l'eut dépassé, il s'arrêta brusquement. Là, face à lui, se trouvait la malle-poste avec tous ses passagers sur le côté de la route ; les hommes les plus forts essayant de pousser la voiture de l'endroit où la roue s'était retrouvée prise dans une profonde ornière.

Eleanor, mouillée de la tête au pied, tourna la tête vers le bruit émis par le phaéton de Stratford et ses yeux s'écarquillèrent.

— Monsieur, dit-elle, sous le choc lorsqu'il s'arrêta, et il pensa y apercevoir une lueur d'espoir.

— Je vous en prie, montez, Miss Daventry.

Sans attendre de réponse, Stratford descendit et l'aida à monter. La main de la jeune femme lui fit l'effet d'une décharge lorsqu'il l'aida à monter dans le phaéton. *Je ne dois pas la perdre*.

Il dirigea ses chevaux sur le côté et fit opérer un demi-tour à son phaéton dans l'herbe qui bordait la route, avant de décoller au pas de course, laissant la malle-poste et ses passagers derrière lui. Ni l'un ni l'autre

ne dirent un mot alors qu'il conduisait, mais, quand il a pris le virage et a vu la route déserte s'étirer devant lui, il ralentit lentement ses chevaux et conduisit le phaéton dans une clairière sur le côté. En descendant, il enroula les rênes autour d'une branche de l'arbre le plus proche et contourna son attelage pour rejoindre le côté passager, la main levée.

— Miss Daventry, nous devons parler.

Eleanor était tourbillonnante d'émotions. Elle s'était seulement concentrée pour demeurer forte jusqu'à son arrivée à Bath, où elle aurait eu tout le temps dont elle avait besoin pour passer au crible ses pensées. Enfin, une fois qu'elle aurait trouvé un moyen d'expliquer à sa tante comment elle s'était retrouvée dans une situation aussi délicate. Cette pensée la rendait malade.

Intérieurement, elle avait reconnu avoir entretenu l'espoir d'une vie avec Lord Worthing et la nécessité de faire le deuil de cette perte. Elle devait accepter la place qu'elle aurait dans la société et s'attendre à des répercussions auxquelles elle n'avait peut-être pas encore pensé. Elle devrait décider comment gagner sa vie et découvrir ce qui pouvait être fait à propos de l'héritage dans le cas où il n'y aurait pas d'époux. Mais elle ne s'attendait certainement pas à l'arrivée de Lord Worthing. *Il est venu*.

Plaçant sa main dans la sienne, Eleanor descendit, sa robe trempée s'accrochant à ses jambes. Ses genoux étaient si faibles qu'elle faillit trébucher, mais Lord Worthing l'attrapa et la retint, laissant s'attarder ses mains autour de sa taille. Finalement, il la libéra, posa sa main sur son bras et fit un signe de la tête vers l'avant.

— Suivons ce chemin en direction de ces arbres.

Ils commencèrent à marcher et il s'éclaircit la gorge.

— Vous êtes partie.

Elle lui jeta un regard de côté avant de répondre :

— Je devais partir, monsieur. Je ne pouvais pas être une charge pour vous ou vos sœurs plus longtemps.

Il s'arrêta et se tourna vers elle, son expression frisant la colère.

— Pourquoi, au nom du ciel, pensez-vous que vous étiez une charge pour nous, Eleanor ?

Elle ne savait pas qu'il était possible que, malgré sa fureur, elle éprouve de l'euphorie. Mais la joie et l'espoir d'entendre son nom sur ses lèvres la suffoquaient presque.

— Vous n’êtes pas venu ce matin. Vos sœurs ne sont pas venues, répondit-elle d’une voix faible.

Lord Worthing reprit sa marche et elle le suivit.

— Je traduisais Jonathon Braxsen devant la justice ; c’est la seule chose qui aurait pu me garder loin de vous. Mes sœurs étaient occupées à rendre visite à chaque demeure de Londres dans le but de blanchir votre nom. Nous n’étions pas là parce que nous ne le pouvions pas.

Oh. Elle n’avait pas été oubliée. Mais peut-être… Peut-être que ses actes étaient simplement dus à un sens exacerbé de chevalerie. Eleanor devait lui assurer qu'elle irait bien, afin qu’il ne ressente aucune obligation envers elle.

— Vous n’avez rien à craindre en ce qui me concerne, déclara-t-elle. Ma tante va m’accueillir auprès d’elle. Et j’ai envoyé une lettre à Lydia, lui demandant d’envoyer ma malle.

À la mention de Lydia, Lord Worthing soupira, la voix tendue de frustration.

— Lady Ingram ne vous accueillera plus en sa demeure.

C’était exactement ce qu’elle avait craint.

— Je ne m’attendais pas au contraire, dit Eleanor.

Puis, son cœur se glaça de peur.

— Et Lydia ?

— Lydia, je suis heureux de le dire, n’est pas du même avis, mais elle ne peut contrarier sa mère alors qu’elle vit dans la maison de son frère, expliqua Lord Worthing cherchant son regard. Je pense qu’elle mettra tout en œuvre pour rester en contact avec vous. Enfin, ajouta-t-il, si vous le souhaitez.

— Oh, c’est le cas, assurément. Lydia est ma plus chère amie.

En effet, pensa Eleanor, à l’exception de vous, mon seul ami.

— Comme je connais Lydia, reprit-il, elle a l’intention de faire plus que correspondre. Elle a l’intention de vous rendre visite. Sa mère peut dicter qui demeure dans sa maison, mais Lydia dicte avec qui elle se lie d’amitié.

— Oh, j’en suis certaine, dit-elle avant de soupirer. Mais je n’ai pas encore décidé de ce que je vais faire ensuite. Je reconnais que j’avais gardé espoir que Lady Ingram me pardonne car il aurait été plus facile de trouver un poste avec son soutien. Désormais, je n’ai plus personne pour me recommander…

Lord Worthing ne la laissa pas finir.

— N’envisagez-vous pas le mariage ?

Eleanor fut stupéfaite de pouvoir continuer à mettre un pied devant l’autre en étant sujette à de tels tremblements. Comment suis-je supposée répondre à une telle question alors qu’il ne m’a pas fait une demande en bonne et due forme ? Après avoir pris une respiration tremblante, elle répondit :

— Personne ne m’en a fait la demande, monsieur.

Lord Worthing eut l’air surpris avant d’émettre un rire étranglé.

— Non ? Je tiens de source sûre que vous avez reçu pas moins de trois demandes en mariage, madame.

Choquée, Eleanor sentit la chaleur lui monter aux joues. Qu’il soit au courant des autres demandes en mariage… Qu’il fasse référence à la sienne à un moment pareil !

— Monsieur…

— Je vous en prie. Mettez de côté le « monsieur ».

Lord Worthing se retourna soudainement, la main d’Eleanor toujours coincée au creux de son bras.

— Ne m’appellerez-vous pas Stratford ?

Elle s’arrêta abruptement, son cœur battant si fort qu’elle était certaine qu’il pouvait l’entendre.

— Eleanor.

Une fois qu’elle eut levé les yeux jusqu’aux siens, Stratford prit une profonde inspiration.

— Vous avez dit un jour que vous vouliez vous marier par amour. Je… Je suis un orateur exécrable, mais je vous promets que je vous aime.

Stratford secoua la tête.

— Mes paroles peuvent être maladroites — en fait, je sais que je bâcle misérablement ma demande. Mais si vous voulez bien de moi, je vous promets de passer le reste de ma vie à vous montrer combien je vous aime, ajouta-t-il en affichant un sourire d’excuse.

Comme elle ne répondait pas, il prit ses mains dans les siennes, la voix suppliante.

— Miss Eleanor Daventry, commença-t-il, formellement, avec ses yeux refusant de libérer les siens. Moi, Stratford Joseph Tunstall, cinquième comte de Worthing, me présente — sobre — afin de vous prier d’accepter ma demande en mariage.

L’expression sérieuse sur son visage était insupportable et la bouche d’Eleanor se releva sur les côtés alors que la joie explosait dans sa poitrine. Une vague prise de conscience la traversa. Bien que leur connexion n'ait ni été instantanée ou facile, ils n’en étaient pas moins puissants. Depuis le début, ces liens inexplicables les avaient conduits l’un vers l’autre — et cela, malgré leur propre résolution contraire. Ces mêmes liens leurs permettraient de surmonter n’importe quelle tempête.

Incapable de le garder sur des charbons ardents — non pas qu’elle eut besoin de temps pour se décider — Eleanor leva les yeux sur les siens. Et avec des mots qui étaient plus murmurés que prononcés, elle répondit :

— Oui, Stratford. J’accepte.

Le comte laissa échapper un cri de joie. Il la souleva par la taille, la faisant tourner une fois autour de lui, en riant, avant de la reposer au sol, et sa jupe mouillée s’accrocha une nouvelle fois à ses jambes. Le seul bruit était celui des gouttes de pluie qui tombaient tandis que le vent murmurait à travers les feuilles de bouleaux. Stratford prit son visage entre ses mains, la retenant captive de son regard.

— Ceci, mon amour, est l’une des façons de vous le prouver.

Il se pencha vers elle et l’embrassa alors que l’esprit d’Eleanor s’emballait et ses genoux faiblissaient. Seules ses mains sur ses bras la retenaient debout. *Ceci !* pensa-t-elle. *Ceci est ce que l’amour doit être.*

Comme Eleanor fondait contre lui, Stratford enroula un bras autour de sa taille et un autre autour de ses épaules afin d’approfondir son étreinte le plus possible. À l’instant où il allait se perdre dans le baiser, il y mit fin, la respiration difficile. *Je ne dois pas oublier où je me trouve. J’ai suffisamment de temps pour faire d’elle ma femme.* Il se contenta de repousser son bonnet pour pouvoir poser son front contre le sien, ses doigts caressant ses joues.

Et parce que cela ne suffisait pas à dompter ses nobles sentiments qui tournoyaient en lui et menaçaient de lui faire faire quelque chose de plus impétueux, il murmura :

— *Je t’aime, je t’aime, je t’aime…*

OceanofPDF.com

Tome 2

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Août 1812

— Je suppose que nous devrions arriver dans l’heure. L’auberge du Pélican a assuré que nous devrions atteindre Avebury pour les deux heures de l’après-midi, ce qui, je dois le dire, sera un répit bien mérité après ces horribles soubresauts. Je jure en avoir plein les bottes.

Miss Anna Tunstall adressa un regard de coin à sa dame de compagnie peu gâtée par la nature, ne s’attendant pas à la moindre réponse. En effet, elle n’avait pas reçu grand-chose en retour de tous ses efforts ces trois derniers jours.

Sa dame de compagnie taciturne avait cependant encore l’élément de surprise et donna une réponse au-delà de la monosyllabe.

— L’est meillor d’fermer la fenestre, Miss, parc’qu’cet endreit est parcouru d’brigands. Ils iront p’us vite qu’vos pourrez les voir.

L’irritation d’un long trajet depuis Londres avec une jeune femme silencieuse, dont la compréhension de l’hygiène était au mieux précaire, entraîna Anna à riposter :

— S’il y a des bandits de grand chemin à pied, fermer la fenêtre n’écartera pas la menace. Mais quelle surprise, Béatrice, vous parlez finalement ! Comme c’est aimable de m’instruire de votre conversation. Mais si vous pensez m’effrayer avec votre expression lugubre, vous êtes loin du compte.

Béatrice, une dame de compagnie engagée pour le trajet et inconnue d’Anna avant qu’elles n’aient prit la route ensemble, semblait penser qu’elle avait fait son devoir en prévenant la jeune dame. Elle retomba dans

le silence, en tirant un peu plus son sac de voyage élimé contre sa poitrine et leva les yeux en direction de l'endroit où le coussin jaune effiloché rencontrait le plafond pourpre de leur voiture de location. Le frère d'Anna, Stratford, comte de Worthing, leur avait prêté un attelage pour leur voyage, mais un essieu s'était brisé au cours de la précédente étape. Anna avait jugé préférable d'en louer un autre plutôt que de retarder son arrivée en attendant qu'il soit réparé.

Anna leva les yeux vers le ciel face à la contribution maussade de Béatrice et se permit le luxe d'une diatribe interne. *Emily Leatham, je vais te tuer pour m'avoir refourgué une pareille créature comme dame de compagnie de voyage.* Rapidement, son humour prit le dessus et Anna se tourna vers la fenêtre tandis qu'un sourire étirait ses joues. *Si je ne tue pas Béatrice en premier.*

Anna n'avait personne avec qui partager sa raillerie personnelle. C'était la première fois qu'elle était séparée de Phoebe, sa sœur jumelle, pour plus d'un après-midi et ses gentilles réparties commençaient à lui manquer. Phoebe avait toujours été une présence pondérée et apaisante. Anna pouvait laisser libre cours à ses envolées imaginatives et humoristiques et Phoebe la reprenait quand ce fameux humour la conduisait trop loin. Anna soupira. Sans Phoebe, elle allait devoir surveiller ce qu'elle disait. Elle se devait d'être responsable à présent !

Cependant, cela valait la peine de faire le voyage pour voir Emily Leatham, la fantasque et joyeuse Emily, dont l'espièglerie s'accordait à la sienne. Elles avaient assurément trouvé des moyens de se divertir pendant leur première saison londonienne avant que le mari d'Emily ne s'empare de cette dernière. Un avantage non négligeable à cette visite était qu'Anna échappait à quatre semaines ennuyeuses à jouer aux cartes avec sa tante Shae, à apporter des tranches de porc dans des paniers aux pauvres ou à accompagner son frère lors de ses visites à ses métayers, comme il se devait au nouveau comte de Worthing.

Même le plaisir de préparer le mariage de son frère ne la tentait pas, surtout lorsqu'elle avait plus de chances de se voir remettre les tranches de porc que d'être invitée à planifier le petit-déjeuner du mariage. Phoebe, qui avait toujours été la plus diligente, encouragea Anna à rendre visite à Emily, en expliquant gentiment que la présence d'Anna serait manquée, mais non nécessaire, une vérité qui la soulageait et la blessait à la fois. Emily n'avait pu promettre à Anna plus que les plaisirs qu'un village campagnard pouvait

offrir, mais personne ne connaissait Anna là-bas et rien ne lui serait demandé. Non, même sans la présence constante et réconfortante de Phoebe, Anna avait pris la bonne décision en allant à Avebury.

Un bruit violent déchira l'air et Béatrice laissa échapper un cri. Anna se retourna en sursautant, plus alarmée par la réaction de la domestique que par le bruit initial. Béatrice avait oublié sa recommandation antérieure de ne pas regarder par la fenêtre et jetait maintenant un coup d'œil pour repérer la source de l'agitation.

— C'est comme j'vos ai avertie, Miss, dit Béatrice. Les forbans arrivent.

Anna n'eut pas le temps d'assimiler ce que venait de lui dire Béatrice avant qu'un coup de feu ne transperce les panneaux latéraux de la voiture à travers le toit. C'était bien trop près à son goût et le cœur d'Anna commença à tambouriner dans sa poitrine. Elle n'était pas prompte à l'anxiété, ce dont elle était très fière, mais ceci troublait même son aplomb et l'obscurité menaçait les bords de son champ de vision.

Reste calme, s'exhorta Anna. Elle prit une grande respiration et lissa sa jupe en patientant.

L'attelage avait fait halte à présent. Des hommes criaient à l'extérieur, mais Anna put à peine discerner ce qu'ils disaient avant que la porte du côté de Béatrice ne s'ouvre violemment.

— Dehors, mignonnes.

La silhouette trapue d'un homme se tenait dans l'embrasure de la porte. De taille moyenne, il portait une tenue marron, un foulard dissimulant son visage. Il n'avait pas de caractéristiques distinctives autres qu'une odeur repoussante. D'un coup sec, l'homme tira Béatrice hors de l'attelage et elle trébucha, en tombant sur ses mains et ses genoux. Ensuite, il tourna son attention sur Anna, en la fixant jusqu'à ce qu'elle soit déconcertée par son observation silencieuse.

Elle conserva une voix calme.

— Eh bien ! Monsieur, dois-je moi aussi descendre ?

L'homme rit, un son déplaisant qui aurait pu effrayer Anna.

— Ouy. Moins que vos vouliez qu'mon couteau vos d'shabille en même temps qu'les coissins.

Anna tendit la main en direction de la poignée de porte sur sa gauche, mais l'homme secoua la tête.

— Non, D'moiselle… Allons. Vos sortez d'ce costé.

Cela impliquait de se diriger vers l'ennemi et Anna obéit, déglutissant nerveusement. Heureusement, l'homme s'éloigna de l'attelage tandis qu'elle se glissait le long de la banquette.

— Toy.

Il agita son pistolet en direction du cocher.

— Vos attendez avoc les d'moiselles et si vos restez sage comme des agneaux, je pourrais vos laissez vivre.

Le cocher obéit à la sommation et se tint à côté de Béatrice, le regard fixé sur ses bottes. Anna les rejoignit, son expression soigneusement contrôlée. Un second bandit pointa son pistolet sur leur groupe. Le premier mit à sac l'attelage, en éventrant les coussins rembourrés de la banquette en quête de bijoux cachés, qui ne s'y trouvaient évidemment pas. Il s'agissait d'une voiture de location. Il ne devait pas être un voleur particulièrement perspicace s'il ne pouvait même pas déduire *cela*.

Quelque chose bougea dans les arbres à la gauche d'Anna et le second bandit se tourna pour voir ce qui avait attiré son attention. La distraction fut juste suffisante pour que le cocher prenne ses jambes à son cou. Elle le regarda avec stupeur alors qu'il contournait les chevaux et se précipitait sous le couvert des arbres, là où le voleur ne pouvait plus le viser. *Bon ! Que dire de cela ?* Anna avait assuré à son frère qu'elle n'aurait pas besoin d'une escorte masculine, non pas qu'il en aurait eu le temps avec ses affaires à Worthing et toute son attention concentrée sur son mariage à venir ainsi que sur sa lune de miel. Maintenant, sans la protection de sa famille, Anna réalisait à quel point elle était vulnérable et se mit à trembler. Le temps que le voleur finisse sa fouille, le cocher s'était complètement volatilisé parmi les arbres.

— Qu'est c'est qu'ça ?

La tête du bandit émergea de l'attelage. Après un regard vers son complice, puis vers les deux femmes, il rit.

— Il vos a laissé ? Ha ! Ah les foies blancs.

Le voleur bondit par-dessus les marches et ses bottes en cuir souple ne firent aucun bruit en atterrissant sur le sol.

— Rien trouvé. Z'ont dû les fourrer dans la malle.

Le bandit s'approcha d'Anna et inclina son menton tandis que le second scrutait la lisière du bois, où elle pensait avoir aperçu du mouvement.

— À moins qu'ce soit sur vostre personne.

Il fit glisser un doigt le long de sa mâchoire et Anna raidit le dos, en refusant de reculer devant son regard. Pour la première fois de sa vie insouciante, elle sentit des vrilles glacées de peur remonter le long de sa colonne vertébrale.

— C'est dans la malle, dit-elle, fière de conserver une voix monotone.

Peut-être se contenterait-il des bijoux, ce qui ne serait pas une grande perte pour elle. Elle avait bien fait de laisser ses biens les plus précieux à demeure et, si cela pouvait lui éviter d'être blessée, elle accepterait la perte. Pendant tout ce temps, Béatrice n'avait pas dit un mot, mais, avant qu'il se déplace en direction de la malle qui était sanglée à l'arrière de l'attelage, le voleur courba un doigt vers elle.

— Toy. Ouvre le coffre.

Béatrice laissa tomber son sac et le suivit à l'arrière où elle commença à détendre les lanières de la malle d'un air maussade.

— T'ressembles à un tire-laine désguisé en domestique, toy, dit le voleur. Que dis-tu d'tenter ta chance avoc moy ?

Béatrice renifla et s'attaqua à un nœud particulièrement tenace jusqu'à ce qu'il cède.

— Vos avez rien qu'je pourrais vouloir. Connais les hommes comme vos et c'qu'la vie avoc vos ressemble. Serais dans la cuisine et c'est point une place qu'je pourrais quitter.

Le voleur haussa les épaules.

— Comme t'veux, poulette.

La malle, à présent libre de ses lanières, était à la merci du voleur pour qu'il puisse fourrager dedans. Anna regarda son linge être jeté de tous les côtés et sa peur se transforma en colère.

— Prenez garde à ce que vous faites avec mes possessions, dit-elle. Vous n'avez besoin que des objets de valeur. Il n'est pas nécessaire de jeter mes affaires par terre.

— Trouvez-moi les bib'lots alors.

Le voleur s'arrêta de fouiller.

— Qu'avez vos fait ? Les placer au fond d'la malle ? Pas très practique.

Anna croisa les bras.

— Je ne vais pas aider quelqu'un à dérober mes biens. Prenez-les, mais de grâce, faites attention à mes affaires.

Le voleur rit à nouveau, cette fois avec un plaisir évident.

— Point souvent qu'je vois une donzelle comme vos.

Il approcha une robe pliée contre son visage.

— D’la soie.

Après avoir jeté tous les articles à l’extérieur de la malle, il ne trouva toujours aucun de ses objets de valeur. Anna en fut si étonnée qu’elle ne put s’empêcher de se rapprocher. Le bandit l’observa et sembla satisfait de voir que sa surprise était réelle. Il se tourna vers Béatrice.

— Suppose qu’je sais où qu’les joyaux sont partis.

Il claqua des doigts.

— Diablesse. Tu viens avoc moy.

Béatrice tapa du pied.

— Non, pas moyen.

Le voleur l’attrapa par l’avant-bras et la traîna en direction de leurs chevaux attachés à un arbre, mais Béatrice n’y alla pas sans résister bruyamment. Elle hurla et se débattit contre sa prise en poussant des salves de cris, ralentissant considérablement son avancée. Alarmée, Anna regarda la scène, se demandant si elle devait tenter d’aider la fille ou s’enfuir. *Où se trouvait le sac contenant ses bijoux et l’argent ? Béatrice l’aurait-elle pris ?* Anna réfléchit au peu qu’elle pouvait faire dans une telle situation et s’apprêtait à se précipiter dans l’attelage en quête d’une arme, son ombrelle peut-être, quand une main se faufila par derrière, lui serrant les bras d’une prise inébranlable et lui ferma la bouche. Comment avait-elle pu oublier qu’ils étaient deux ?

— Ouy, mon cœur, murmura-t-il à son oreille. Vos tiendrez tranquille maintenant.

Alors que sa peur grimpait, des éclairs de lumière surgirent à l’arrière de ses paupières. Anna leva les yeux en direction des arbres devant elle, cherchant désespérément de l’aide. Quelqu’un allait forcément apparaître. Quelqu’un devait apparaître. Ils étaient près d’une route publique et Béatrice pouvait réveiller les morts avec ses hurlements. Malgré la menace de l’homme, Anna cria, ou essaya de le faire, mais sans succès.

Le mieux qu’elle put faire fut quelques protestations étouffées, audibles parmi ses gémissements.

Soudain, Anna entendit une autre voix n’appartenant pas à l'un des voleurs.

— Ohé, Ambrose.

Elle sentit le bandit se retourner de surprise, la tirant avec lui. Anna n’eut que le temps de se questionner sur l’ajout d’un nouvel arrivant au sein

de leur groupe avant qu’elle ne sente l’air s’agiter près de sa tête.

Puis, tout devint noir.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Mr. Harry Aston, connu de ses compères**,** mais non de sa famille, en tant que Harry, sortit des écuries, menant un cheval de trait tirant une modeste charrette.

— Tout doux, mon grand, l'apaisa-t-il en conduisant l'animal entre les piquets de clôture serrés. Tu es déjà sorti ce matin, mais j'ai besoin que tu fasses encore un effort pour moi. Je sais que tu penses que les deux là-bas dans le pré ne savent pas la chance qu'ils ont, mais je t'assure qu'ils n'attendent qu'un bon galop. Ils ne sont tout simplement pas adaptés pour cette charrette, ajouta-t-il en frottant le flanc du cheval.

Bien que les paroles de Harry soient humbles, sa tenue vestimentaire indiquait un homme aux moyens modérés et il avait l'allure aisée et gracieuse d'un gentleman. La charrette était pleine de nourriture en provenance de sa demeure, que sa cuisinière française, Mrs. Foucher, était ravie de préparer. Il savait qu'elle ne le blâmerait pas d'avoir donné quelques-uns de ses meilleurs mets aux pauvres du village. Harry ne possédait pas un chef réputé. En effet, personne de la haute société ne lui rendrait visite et essayerait de lui voler sa cuisinière. Mrs. Foucher avait immigré avec sa famille lors du traité d'Amiens et avait été recommandée par le précédent curé. Harry la considérait comme l'une des nombreuses bénédictions de sa situation actuelle.

Harry grimpa sur le siège et fit claquer sa langue, encourageant la bête à aller de l'avant sur le chemin qui serpentait à travers Avebury. Aujourd'hui, il ne se dirigeait pas vers le domaine d'Allinthridge ou le manoir de Durstead. Il se rendait du côté des zones périphériques où résidaient les locataires plus modestes et puis, plus loin, vers les cabanes où vivaient les

voleurs et les braconniers. Harry était déterminé à percer leur accueil méfiant, convaincu qu'il y avait du bon à trouver si seulement il arrivait à les amadouer.

La campagne vallonnée apaisa grandement l'agitation matinale, liée à la réception de la lettre de sa mère lui recommandant une jeune fille éligible. Tous ses espoirs d'échapper à l'attention maternelle sur son état matrimonial, ou plutôt l'absence de celui-ci, simplement en quittant Londres et en s'établissant ici, avait rapidement été mis en échec. Il était à Avebury depuis huit mois et il s'agissait de la huitième lettre qu'il recevait de sa part, cette fois accompagnée de menaces de conclure les arrangements avec la famille de Lady Jane, qui était relativement plaisante et avait pour la servir vingt mille livres par an, s'il ne prenait pas les choses en main. Harry soupira. Il se trouverait une épouse le moment venu. Sa mère ne devrait pas s'imaginer que les épouses convenables tombaient du ciel. *J'aurais dû changer de religion et prendre la soutane*, pensa-t-il dans un élan de rare cynisme.

Une personne le saluant à sa gauche le fit se retourner sur son siège. Il plissa les yeux en raison du soleil de midi et aperçut le visage enjoué de Mabel Mayne, la femme du maire, se promenant avec sa jeune fille Amabel.

— Bonjour, Mr. Aston.

— Bonjour, Mrs. Mayne. Et, bonjour à vous, Miss Mayne. Comment vous portez-vous cet après-midi ? dit-il avec un signe de tête solennel à la petite fille de sept ans.

La fillette gloussa et tomba dans une révérence rougissante sur l'insistance de sa mère.

— Mr. Mayne a promis de vous apporter une partie du bœuf qu'il a salé, ainsi que des baies en provenance de notre récolte. Il n'a pas omis sa dîme, répondit Mrs. Aston.

— Dans ce cas, veuillez transmettre mes remerciements à votre époux et dites-lui que je serai heureux de le voir dans les jours à venir. Et s'il peut rester pour une partie d'échecs, ce sera encore mieux.

À l'exception des criquets, leurs voix étaient les seuls sons de cet après-midi suffocant. La pensée que sa vie était des plus fortunées le traversa à nouveau. Des gens charmants, une campagne splendide, une vocation noble, qu'importe que l'opinion de sa famille diffère sur ce point. Il ne

pouvait rien demander de plus que la générosité qu'on lui avait déjà octroyée.

— À nouveau en visite pour Haggle End, n'est-ce pas ? s'enquit Mrs. Mayne. Nous leur avons apporté des savons à la soude que nous avons faits la semaine dernière. Nous avons aussi jeté un coup d'œil dans la nouvelle salle de classe. Les progrès qu'ils ont déjà faits… Eh bien, ça fait plaisir à voir.

— En effet. Et cela même si seules les fondations sont construites. Ils tisseront le chaume pour le toit avant que vous ne le sachiez. Et le savon sera juste ce qu'il faut pour encourager les plus retardataires à l'hygiène. Je vous remercie de votre intérêt à l'égard des pauvres. Cela vous honore, ajouta-t-il en lui adressant un sourire éclatant.

— Ah, nous ne pouvons-nous attendre à ce que vous portiez seul le fardeau, particulièrement alors que vous n'avez pas d'épouse pour vous prêter main-forte. Il est préférable que les femmes se chargent de certaines visites.

— Je ne peux vous contredire, Mrs. Mayne. J'apprécie, dit-il en inclinant son chapeau. Veuillez pardonner mon empressement, je me dois de continuer sinon je n'aurai pas le temps de rendre visite à tous ceux qui se trouvent dans cette rangée et au-delà. J'ai apporté du ragoût préparé par Mrs. Foucher et je crois qu'il sera le bienvenu pour ceux qui n'ont rien eu à manger.

Après avoir fait ses adieux à la femme du chatelain, Harry encouragea son attelage à accélérer le pas, ce que le cheval fit avec réticence. C'était l'été et la journée était longue, mais il y avait des zones forestières qu'il n'aimait pas traverser trop tard dans la journée. Au cours des quelques mois qui avaient suivi son arrivée, il avait déjà écrit à ses amis du Parlement à propos de cette portion de route fréquemment attaquée par des bandits de grand chemin. Quelque chose devait être fait pour protéger ceux qui l'empruntaient. Il était bien préparé et ne craignait rien aujourd'hui, mais pourquoi s'exposer à un risque s'il pouvait l'éviter ?

Les visites de Harry aux bicoques délabrées lui avaient permis d'atteindre son objectif, à savoir gagner leur confiance. Il se débrouilla pour leur transmettre à la fois les marchandises et son attention dans une organisation soigneusement minutée lui permettant de visiter autant de familles que possible. Alors qu'il terminait sa tournée et descendait le chemin en direction les cahutes et les appentis qui abritaient les plus

démunis de Haggle End, ses yeux se posèrent sur un personnage familier et bienvenu.

— Tom, qu'est-ce qui vous amène ici ? appela-t-il en s'adressant au visage quelconque qu'il s'était habitué à voir aux abords du presbytère, bien qu'il sache que l'homme provenait de ce quartier.

Tom Wardle aidait Harry à s'occuper de son bétail et à cultiver son petit lopin de terre.

Tom sursauta de surprise en rencontrant Harry aussi loin du village, bien qu'il connût la raison de la présence de Harry.

Harry n'avait jamais caché qu'il visitait Haggle End dans l'espoir de rétablir un modèle de vie beaucoup plus sain pour les moins favorisés de la société. La réaction de Tom lui rappela son attitude lorsque Harry l'avait embauché pour la première fois. Pendant des mois, le visage de Tom avait porté un mélange de culpabilité et d'indignité après que Harry eut choisi de pardonner son passé de voleur et l'eut engagé. En revanche, il n'avait jamais arboré une expression fourbe, sinon Harry ne lui aurait jamais fait confiance.

— Pensais qu'je pourrais voir cument j'peux aider. Comme vos m'avez tujurs encuragez à l'faire.

Tom enleva sa casquette et inclina la tête tandis qu'il changeait d'attitude, tellement similaire au Tom Wardle d'il y avait six mois.

Harry sourit, souhaitant que l'homme se détende. Tom savait qu'il avait l'autorisation de venir à Haggle End chaque fois que nécessaire, une fois son travail au presbytère fini. Harry n'insista pas.

— Quand vous vous arrêterez à la maison, vous découvrirez peut-être que Mrs. Foucher vous a gardé du ragoût pour le souper, ajouta-t-il avant de reprendre sa route.

Lorsque Harry quitta les humbles habitations de Haggle End, son esprit resta préoccupé par l'étrange comportement de Tom. Il lui faisait entièrement confiance, mais il se demanda si son domestique avait rencontré des problèmes dont il ne souhaitait pas lui faire part. Tom s'était grandement amélioré depuis que Harry lui avait offert une chance d'échanger sa carrière douteuse contre une plus honnête, mais, apparemment, il avait toujours des progrès à faire.

Harry se dirigea vers la rangée de tentes un demi-mile plus loin dans les bois, laissant le chemin en terre battue pour emprunter un sentier plus sombre et plus étroit qui serpentait entre les arbres. Lorsqu'il arriva à

l’embranchement du sentier, il aperçut un attelage arrêté sur le côté et seulement visible depuis la clairière des arbres. Il plissa les yeux, surpris par ce qui semblait être les effets de la voiture complètement éparpillés sur le sol.

C'est exactement ce que je craignais. Harry abandonna l’idée de visites supplémentaires et dirigea sa charrette à l’écart du sentier jusque dans la clairière, droit devant lui. Son inquiétude augmenta lorsqu’il aperçut ce qui semblait être une jeune lady, inconsciente dans l’herbe qui bordait le sentier.

Sans perdre une minute, Harry sauta à terre et courut jusqu’à la silhouette inanimée, tombant à genoux à côté d'elle en cherchant des blessures. Il ne pouvait être sûr de rien avant d’avoir retiré son bonnet, mais, quand ses doigts frôlèrent le côté de sa tête, elle tressaillit. Ne s'arrêtant qu'un instant, il souleva la femme dans ses bras, son doux parfum fleuri pénétrant ses sens, et la porta jusqu’à l’arrière de la charrette, où il la déposa. Il grimpa à sa suite, puis retirant son manteau il l’aplatit pour le glisser sous sa tête. Elle gémit, formant des mots inarticulés. Mais ses yeux demeurèrent clos.

Alors que Harry réfléchissait à ce qu’il allait faire, un salut inattendu lui parvint aux oreilles.

— C’t’une bonne chose d’vos voir, curé.

À part un bref regard sur la scène en arrivant, Harry n’avait pas pris le temps de voir s’il était seul. Il leva rapidement la tête et croisa le regard d’un homme trapu vêtu d’un gilet modeste et d’un pantalon brun roulé sur ses bottes.

Harry écarta rapidement l'idée qu'il puisse s'agir du voleur, vu la façon directe dont l'homme le regardait. Il pensa qu’il l’avait peut-être déjà vu à Haggle End par le passé et, de sa position agenouillée, il plissa les yeux vers le visage qui lui bloquait le soleil.

— Eli Smith, n’est-ce pas ? demanda-t-il finalement.

— Ouy. Je calmais tot simpl’ment les ch’vaux ; sont des nerveuses créatures.

— Smith, l’interrompit Harry en jetant un coup d’œil aux chevaux attachés à un arbre un peu plus loin dans la clairière et fronça les sourcils. Je vois. Si les chevaux sont encore excités, le vol a dû avoir lieu il y a peu de temps. Avez-vous vu qui y a participé ? Où sont les personnes qui étaient avec elle ? Il est impensable qu’elle voyage seule.

Eli Smith haussa les épaules en un geste fataliste.

— Je rentrais chez moy. Elle était allongée ici, comme une bûche.

Harry baissa les yeux sur la jeune fille, qui était manifestement bien née. Elle était vêtue d'une robe de voyage en lin doux complétée par un petit bonnet à large bord qui laissait apparaître des cheveux blonds apprêtés avec soin. Cependant, au-delà de sa tenue, la jeune femme était pâle à faire peur.

— Comment s'est-elle évanouie ? demanda Harry, bien qu'il eût des soupçons.

Il n'y avait aucune pierre près de l'endroit où elle était tombée qui aurait pu l'assommer.

Smith fit la grimace comme s'il était en pleine réflexion, mais se contenta de hausser les épaules.

— Eh bien, soit, dit Harry. Je ferais mieux de mener cette femme dans un lieu sûr. Je vous donnerais une couronne pour surveiller ses affaires jusqu'à ce que je puisse trouver des hommes pour les transporter à Durstead, où je l'emmène. Acceptez-vous ? Vous ne devez laisser personne s'en approcher et vous ne devez pas non plus les toucher vous-même.

— J'suis point opposé à un honeste jour d'travail, monsieur.

— Parfait, conclut Harry, le regard de retour sur la jeune femme. J'enverrai quelqu'un sans tarder.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

Harry grimpa sur le siège de la charrette et s’empara des rênes. Avec précaution, il fit demi-tour, en prenant soin de ne pas secouer la charrette plus que nécessaire. Une fois sur le chemin, il permit à son cheval d’accélérer le rythme. La charrette roula plus facilement ici, malgré les nids de poule, causés par les pluies passées.

— Je vous en prie, monsieur.

Harry, surpris par un bruit, jeta un coup d’œil derrière en tirant sur les rênes. En sautant du siège du conducteur, il courut pour voir comment il pourrait assister la femme et peut-être découvrir ce qu’il s’était passé. En revanche, il n’était pas préparé à cette vision quand il regarda par-dessus le bord de la charrette, en rencontrant la plus belle paire d’yeux bleu céleste qu’il ait jamais contemplée, et son cœur rata un battement dans sa poitrine.

— Je vous en prie, monsieur. Au nom du ciel, où m’emmenez-vous ? Et ceci doit-il être fait d’une manière aussi brinquebalante ?

Harry dut se pencher pour entendre ce qu’elle disait, mais il perçut l’éclat d’humour sous la voix faible.

— Vous avez été dévalisée, Miss, ce que vous devez déjà savoir, et vous vous êtes évanouie, expliqua-t-il en lui adressant un sourire rassurant. Je vous conduis au manoir Durstead, étant la demeure la plus proche.

— L’endroit même où je souhaitais me rendre, murmura la jeune femme en fermant les yeux un bref moment. Je ne m’évanouis jamais, monsieur, ajouta-t-elle en posant une main sur le bras de Harry qui était accoudé sur le bord de la charrette. Vous devez faire erreur. Mais ma tête me fait terriblement mal. Il y avait des bandits de grand chemin…

Les yeux toujours fermés, elle fronça les sourcils et se mordit la lèvre.

Remarquant sa peur, Harry s’empressa de la rassurer sur ses intentions.

— Selon moi, votre perte de connaissance a été provoquée. Je ferai de mon mieux pour découvrir qui est derrière cette attaque.

La jeune femme rouvrit les yeux et plaça sa main sur le bord de la charrette pour s’appuyer dessus. À son geste, Harry fit le tour en courant et se glissa à l’arrière de la charrette pour l’aider en lui soulevant le dos. Tenant son bras d’une main, il glissa l’autre dans le bas du dos pour la hisser en position assise. Elle sentait comme les lilas qui fleurissaient à l’extérieur de la cuisine de sa maison d’enfance. Elle se tourna pour le regarder, ses yeux levés au niveau des siens.

Pour Harry, toutes pensées s'envolèrent. Lorsque la femme était inconsciente, sa seule préoccupation était de lui apporter l’aide dont elle aurait besoin le plus rapidement possible. Avec les yeux ouverts, la femme rayonnait de vie et Harry en fut hypnotisé. Sa beauté allait bien au-delà de ses traits délicats et de ses grands yeux. C'était l’intelligence et l’humour de son regard qui lui firent perdre pied. *Voilà une âme d’une profondeur insondable*, pensa-t-il.

Son bras était toujours autour d’elle et son visage se trouvait seulement à quelques centimètres du sien. Il s’éclaircit la gorge et tenta de sourire.

— Je crains que personne ne puisse se charger des présentations pour le moment.

La femme ne semblait ni déconcertée par la familiarité de son bras autour d’elle ni affectée par sa proximité. *C’est seulement mon cœur qui s’apprête à bondir hors de ma poitrine*, pensa-t-il.

—Lorsque nous arriverons au manoir Durstead, nous pourrons demander à Mrs. Leatham de faire les présentations. Et, à ce moment-là, vous apprendrez que je suis Miss Anna Tunstall, répliqua-t-elle.

— Miss Tunstall, répéta-t-il, consignant son prénom dans sa mémoire. *Anna.* Je suis enchanté de faire votre connaissance. Mon nom est Aston et je vous propose de vous installer plus confortablement en position assise. Nous continuerons le trajet à une cadence tranquille.

— Je vous remercie de votre aimable offre, monsieur Aston, mais je préférerais m’asseoir correctement sur le siège à côté du vôtre. Je ne ferai pas une chose aussi inconsidérée que de m’évanouir à nouveau.

— Je ne voudrais pas vous mécontenter, Miss Tunstall, mais je ne pense pas que vous soyez prête à vous asseoir à l’avant avec moi. Je serais tenté de vous entourer de mon bras tout au long du trajet pour m’assurer que vous

ne tombiez pas à nouveau. Il est préférable que vous demeuriez à l’arrière de la charrette.

— Et être secouée d’un côté à l’autre du chariot ? Vraiment, monsieur Aston. Je vais vous rejoindre à l’avant.

Elle essaya de se lever, mais devint instantanément blanche et fut obligée de se rasseoir.

Bien qu'il s'inquiétât que Miss Tunstall ait pu être sérieusement blessée, Harry s’évertua à résister à l’envie de sourire face à sa détermination entêtée, quoique mal placée. Néanmoins, l’envie s’avéra trop forte, considérant l’étourdissement causé par les battements déchaînés de son cœur et sa tête qui nageait sous l'effet d'une attraction aussi agréable que d’être frappé par la foudre. Les commissures de sa bouche s’étirèrent en un large sourire. *Je pourrais m’évanouir, moi-même.*

— Quelle aubaine que ma situation vous procure quelques amusements ! dit Miss Tunstall avec un regard perplexe.

Harry retrouva instantanément son sérieux.

— Je vous assure que je ne trouve aucun humour à votre situation. Bon, ajouta-t-il consciencieusement, seulement un tout petit peu, mais c’est surtout de moi que je ris. Ma seule inquiétude est que vous soyez à l’aise. Et je voyais bien que vous étiez un brin trop pâle pour vous asseoir sur le banc à côté de moi. Cependant, permettez-moi d’ajuster le manteau afin que le reste du voyage soit plus confortable pour vous. J’enlèverais aussi ma cravate, si je pensais que cela procurerait suffisamment de matelassage pour protéger votre tête des soubresauts. Mais je crains que ce ne soit pas le cas, alors nous ferons le reste de la route en douceur, ajouta-t-il en s’exécutant.

Miss Tunstall s’autorisa à s’asseoir dos au siège conducteur, son manteau derrière elle pour lui fournir quelque soutien. Une fois positionnée, elle ajusta sa jupe pour couvrir ses chevilles.

— Si seulement vous portiez les vêtements d’un gentleman londonien, nous aurions pu fabriquer un hamac avec votre cravate. Je vois maintenant les désavantages de la vie à la campagne, car celle que vous revêtez est dérisoire en comparaison.

Harry, qui n'avait pas encore bougé de son côté, rejeta la tête en arrière et rit. Quand elle leva les yeux sur les siens et qu’il vit l’éclat amusé qui lui répondait, Harry sut que la fin de ses jours de célibataires était arrivée. C’en était fini de lui.

La porte s’ouvrit quand Anna arriva au manoir Durstead et elle put voir Emily se hâter aussi rapidement que sa condition le lui permettait.

— Je t’attendais, alarmée que quelque chose ait pu se produire et, à présent… Oh ma chère ! Je vois que j’avais deviné juste. Monsieur Aston, que s’est-il passé et comment vous êtes-vous retrouvé impliqué ?

Malgré une sensation de vertige, Anna agrippa fermement le bord de la charrette et s’y appuya pour se mettre debout. Mr. Aston ne lui laissa pas atteindre l’arrière de la charrette avant qu’il ne bondisse et insiste pour l’aider à descendre. Il n’était pas désagréable d’avoir son attention et elle appréciait l'impression de robustesse qu’il dégageait. Il ne s’agissait pas d’un dandy de la ville accoutré de rembourrage en bougran pour imiter une musculature. Il avait probablement fait ses études à Oxford ; son éloquence le révélait. Mais il était manifestement lié au commerce et ne craignait pas de travailler. Anna lui permit de l’aider à atteindre le bord de la charrette. Avant qu’elle ne puisse réfléchir à la manière de descendre, il avait déjà sauté au sol et l’avait soulevée par la taille pour la poser sur la terre ferme. L’homme était partout.

— Bonjour, Mrs. Leatham. J’étais en route pour Haggle End quand j’ai découvert qu’un attelage venait d’être dévalisé. Le cocher était introuvable. Et il semblerait que sa dame de compagnie de voyage ait également disparu.

Il adressa un regard inquisiteur à Anna, car elle ne lui avait pas dit comment elle avait voyagé. Elle acquiesça.

— Miss Tunstall s’était évanouie, continua-t-il, aidée par un coup à la tête, j’en ai peur.

Mr. Aston tint son bras tandis qu’ils s’avançaient en direction de la maison. Visiblement, il était déterminé à la voir arriver sans encombre à l’intérieur et, bien qu’elle exécrât, même pour un seul instant, se sentir comme une invalide, elle trouva sa poigne ainsi que l’odeur vague de savon qui le suivait agréable.

— Oh ma chère, souffla Emily. Tu as dû avoir une sacrée frayeur. Les bandits de grand chemin ont-ils chapardé quoi que ce soit ?

— Eh bien… Béatrice, dit Anna. En revanche, je ne sais pas si je dois avoir pitié de Béatrice ou des bandits de grand chemin. Je n’ai aucune certitude qu’ils ne travaillaient pas ensemble.

Emily ne donna d’autre signe de compréhension qu’un froncement de sourcil alors qu’elle vint marcher à la hauteur d’Anna.

— Qu’en est-il de tes bijoux ?

— Ils ne les ont pas…

— Oh, grâce au ciel, l’interrompit Emily.

Mr. Aston parla au même moment.

— Je n’ai même pas pensé demander. Quelle bonne fortune !

— Non, corrigea Anna. Car quelqu’un avait déjà pris la fuite avec au dernier relais de poste. Du moins, c’est ce que je présume, parce que je les avais rangés à l’auberge, mais on ne les a pas trouvés quand les bandits ont fouillé la malle.

— Cela doit être stoppé, s’exclama Mr. Aston. Ces visites de bandits de grand chemin.

Son bras se crispa d’indignation alors qu’il l’aidait à monter les marches en pierre et à entrer dans la demeure.

Anna secoua la tête.

— Il n’y avait pas d’objets vraiment précieux parmi les bijoux. Rien n’ayant une grande valeur sentimentale ou monétaire, mais je vais devoir obtenir plus d’argent. Je dois écrire à Stratford.

— Je suis tellement reconnaissante que tu sois ici et en un seul morceau. Ne m’avais-tu pas promis que ton frère te fournirait une escorte en plus de Béatrice ? s’enquit Emily.

Le visage d’Anna prit un air ironique.

— J’ai refusé d’en avoir une.

Emily les mena au salon, où Mr. Aston installa Anna sur le canapé. Son visage exprimant un mélange d’inquiétude et de désapprobation.

— Votre frère aurait dû insister. Il n’est pas approprié pour une lady de voyager seule.

— Mais je n’étais pas seule, rectifia Anna, un sourcil arqué. J’avais Béatrice. Et le cocher.

Mr. Aston pinça les lèvres et Emily sourit en secouant la tête.

— Monsieur Aston, je crois que Lord Worthing n’a pas fait le poids face à sa sœur. En plus d’avoir une bonne connaissance du degré d’entêtement de sa sœur… commença Emily en lançant un regard affectueux à Anna. Il est pleinement occupé à mettre de l’ordre dans son domaine et à préparer son mariage qui se tiendra en septembre. Je suis également fautive car

j’étais consciente du danger sur ces routes et j’aurais dû écrire moi-même à Lord Worthing pour lui demander d’engager une escorte.

— Non. Tu as seulement jugé bon de me prêter Béatrice. Commenta Anna en adressant un regard éprouvé à son amie.

— Oh Seigneur, fut tout ce que dit Emily.

— Je dois vous quitter, annonça Mr. Aston s’adressant aux deux femmes, mais son regard s’attarda sur Anna. J’aimerais m’assurer que vos affaires et votre attelage ont été récupérés. Et… Peut-être faut-il vous envoyer également un médecin.

— Non, répondit Anna, pendant que Emily hochait la tête en signe d’approbation.

— Dans ce cas, je m’en vais. Je m’assurerai que vos malles vous soient restituées aujourd’hui, si possible.

Mr. Aston s’inclina et, sur un dernier sourire à fossettes, il s’en alla.

Emily s’assit aux côtés d’Anna.

— Je n’ai jamais rencontré Béatrice, mais sa cousine, Florence, dit que l’on peut lui faire confiance. Tu penses qu’elle était de mèche avec les voleurs ?

Anna haussa les épaules. Ce seul mouvement lui fit mal à la tête.

— Je vais devoir parler à Florence, poursuivit Emily. Elle devra être informée de la situation.

Après avoir réfléchi aux événements de l’après-midi, Emily se leva et s’avança vers la cloche.

— Je vais sonner pour le thé, ma pauvre chérie. Tu dois avoir un mal de tête épouvantable.

Une fois le thé servi, Emily s’assit sur la chaise à côté du canapé et étudia Anna en silence. Cette dernière avait finalement succombé au confort des coussins. Elle avait la tête qui tournait.

— Comment trouves-tu notre Mr. Aston ? demanda Emily après un moment en joignant ses mains sur ses genoux.

Anna n’était certainement pas prête à partager ses sentiments à l'égard de Mr. Aston, quand, même dans ses réflexions personnelles, elle pouvait seulement reconnaître le sentiment d’être consciente de l’homme.

Elle cligna des yeux.

— Aucune supplication pour les détails du vol. Seulement un « Comment trouves-tu notre Mr. Aston ? » ?

Emily rit.

— Je souhaite tout savoir et je suis plus reconnaissante que tu ne peux l'imaginer de te savoir saine et sauve, assura-t-elle en attrapant la main d'Anna. Mais j'avoue que ta rencontre inopinée avec Mr. Aston a piqué ma curiosité car, avant ton arrivée, j'avais pensé à te le présenter. Je me demandais ce que tu pourrais penser de lui, car je pensais qu'il pourrait être une connaissance intéressante pour toi.

— N'est-il pas fermier ? Ou dans le commerce ? demanda Anna, perplexe.

Bien qu'elle en ait le pressentiment, la question n'avait pas grande importance contrairement au lieu où il résidait**.** Il n'était pas à Londres, il n'y avait donc rien à ajouter. Néanmoins, son esprit indiscipliné continuait de son propre chef. Peut-être ne serait-elle pas intéressée par un fermier, mais un homme dans le commerce… Son père était dans le commerce et c'était un aristocrate. Un fermier… Peste, il pourrait empester le cochon à la fin de la journée, bien que Mr. Aston n'eût pas empesté le cochon. Il n'empestait pas du tout. Il était…

Solide. Le mot lui vint spontanément.

— Ce n'est pas un fermier, ni un commerçant. C'est un gentleman, dit Emily avec un sourire espiègle qui n'augurait rien de bon pour Anna.

Elle savait à quel genre de problèmes le sourire d'Emily pouvait conduire.

— Comme c'est fortuné pour lui, déclara Anna, incapable de répondre autre chose. Il ne s'habille pas comme un gentleman. Et il conduit un véhicule plus que rustique, ajouta-t-elle pour combler le silence et peut-être pour dissimuler sa propre confusion.

— Oh non, répondit Emily en levant les yeux en une innocence étudiée. Il n'aime pas donner l'impression d'être supérieur aux villageois.

— J'ai pu voir cela, dit Anna. Est-il un propriétaire terrien ? ajouta-t-elle comme Emily n'offrait pas d'information complémentaire.

— Il ne l'est pas, répondit Emily.

Elle se leva soudainement et marcha jusqu'au secrétaire pour s'emparer d'un magazine, mais Anna ne fut pas dupe. Elle avait reconnu le tremblement de rire dissimulé dans la voix de son amie.

Anna leva les yeux au ciel.

— Je suis certaine que tu finiras par me le dire, mais, puisque nous avons tant d'autres choses à nous raconter, telles que le fait d'être tenue

sous la menace d’une arme. Que fait Mr. Aston, s’il est un gentleman mais pas un propriétaire terrien ?

Emily rejoignit son siège, les yeux pétillant d’amusement.

— M. Aston est notre curé.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Le curé ! Anna aurait eu plus d’enthousiasme s’il avait été un commerçant. Ou même un fermier. Son dégoût pour les hommes d’Église n’était pas des moindres, car ils étaient généralement pieux et austères. Ou ils étaient hypocrites. Elle se demanda à quelle catégorie appartenait Mr. Aston.

Emily l’étudiait avec une expression amusée, probablement car elle connaissait suffisamment Anna pour savoir exactement ce qu’elle pensait.

— Je me demandais comment tu allais prendre la nouvelle, dit Emily. Mais je dirai ceci. John le tient en haute estime et Mr. Aston ne ressemble à aucun des curés que j’ai pu rencontrer. J’ose dire que tu trouveras en lui plus qu’il n’y paraît.

— Mr. Aston n’a aucune importance pour moi.

— Bien sûr que non.

Anna ne fut pas dupe au son de la voix guindée d’Emily.

La malle d’Anna lui fut retournée le soir même par un fermier à première vue, et non par le célèbre curé du village. À la place, elle eut le plaisir douteux de se faire examiner par le médecin, qui s’émerveilla de son excellente constitution et prédit un rétablissement rapide sous deux mois. Il laissa une variété de médicaments pour parer à toutes les éventualités et lui prescrit un repos complet au lit pendant deux semaines si elle ne souhaitait pas tomber gravement malade. Anna ignora promptement ces restrictions, bien qu’elle prît deux fois de la poudre pour le mal de tête et se déplaçât à un rythme plus lent que d’habitude. Ses vertiges disparurent au bout de trois jours.

Seule dans sa charmante chambre donnant sur la prairie, Anna pensa à Béatrice, se demandant ce qu'elle était devenue. Emily avait interrogé la

cousine de Béatrice, une domestique du manoir Durstead qui avait malencontreusement scellé l’organisation du voyage en mentionnant que sa cousine arriverait de Londres le même jour, mais elle ne put clarifier la disparition de Béatrice. Florence semblait seulement partagée entre confusion et culpabilité, ce qui, selon Anna, n'était pas inhabituel dans les rangs inférieurs. Bien que Béatrice eût été une dame de compagnie de voyage plus que déplaisante, Anna ne lui souhaitait aucun mal et la dernière image qu’elle gardait de la jeune femme ne lui avait pas laissé grand espoir.

En fin de compte, Anna n’était pas encline à s’inquiéter pour des choses qu'elle ne pouvait pas changer et se concentra sur les tâches moins agréables qui l'attendaient. Elle apprit que le véhicule loué pour le voyage avait été retourné à l’auberge et elle expédia une lettre à son frère, Stratford, pour l’informer de l’essieu cassé et de la perte de son argent. Anna posa sa plume dans une profonde réflexion et décida finalement de ne pas le troubler au sujet du vol, le sollicitant seulement à envoyer plus d’argent. Il pouvait faire de cela ce qu’il voulait. Pourquoi le bouleverser quand l’affaire s’était conclue sans aucun dommage important ?

La semaine se passa dans un tel repos forcé qu'Anna insista enfin pour qu'Emily la laisse se déplacer comme elle le souhaitait. Leur première sortie au-delà du manoir Durstead fut l’église. N’ayant pas aperçu Mr. Aston depuis cinq jours, Anna n’assuma aucune curiosité quand elle se leva dimanche matin. Mais elle s’habilla d’une robe mousseline blanche bordée de bleu, qui, elle le savait, allait bien à son teint, et rencontra Emily pour le petit-déjeuner.

— Mes peignes me manquent, dit-elle, tapotant ses cheveux avec soin au niveau de l’endroit encore sensible sur son crâne. Tu as dit que nous aurions quelqu’un pour enquêter sur le vol ?

— Mr. Aston a dit qu’il demanderait à Mr. Mayne de s'en occuper. C’est notre maire et le juge de paix du village, expliqua Emily. Il veillera à ce que l’affaire soit menée jusqu’au bout.

Après avoir rempli son assiette au buffet, Anna rejoignit Emily à table.

— Et, maintenant, nous allons voir Mr. Aston dans son élément, dit-elle en jetant un coup d'œil à Emily, qui beurrait son deuxième petit pain. Celui-ci est-il pour toi ou pour le bébé ?

— Je t’ai dit que tu allais devoir me sauver de moi-même, mais cela devra attendre demain. Aujourd’hui, je suis bien trop affamée.

Emily mit un morceau dans sa bouche.

— Je vois ça, mais heureusement pour John, le seul endroit qui grossit est ton ventre. Tu ne voudrais pas qu'il revienne et te trouve complètement changée.

— John sera ravi de rentrer et de me retrouver, qu'importe ma condition, du moment que je mets au monde un héritier.

Emily étala de la confiture sur un autre morceau qui suivit peu après le précédent.

— Cela pourrait être une fille, tu sais, souligna Anna en haussant les sourcils.

— Ne serait-ce pas adorable ? Seulement, ne dis pas à John que c'est ce que j'espère. Il tient absolument à assurer en premier le futur de la propriété.

— Tu dois avoir un fils, bien évidemment, dit Anna, mais une fille apporterait joie et facétie, dit-elle en jouant avec son couteau avant de choisir un morceau de pain et de le beurrer. Donc… Mr. Aston. Ses sermons durent-ils indéfiniment comme le doit tout sermon d'un curé digne de ce nom ?

— Ses sermons sont plutôt bons, en réalité. Le seul qui s'endort est Mr. Banbury. Mais il a quatre-vingt-six ans et peut donc être excusé.

— Un prêcheur plein d'entrain dans ce cas. Trottine-t-il d'un endroit à l'autre afin de soulager son vicaire de ses devoirs au sein des paroisses rattachées à sa cure ? Ou n'y va-t-il qu'une fois l'an pour en sélectionner les membres ?

— Mr. Aston n'est pas un pluraliste. Il n'a pas d'autre paroisse. Il dit qu'il préfère en avoir une dans un village où il peut s'investir pleinement plutôt que de collecter des dîmes dans plusieurs et les laisser sans supervision ou entre les mains de quelque pauvre imbécile bégayant, dit Emily en riant. Non, il n'a pas dit cette dernière partie. Mais avant que le précédent curé ne prenne sa retraite, il avait placé ici pour toute une année un vicaire qui ne pouvait pas déclamer deux mots intelligents à la suite. Et ses sermons duraient bien après midi. Avebury est vraiment enchantée d'avoir Mr. Aston comme curé, je peux te l'assurer.

Anna renifla et versa de la crème dans sa tasse en porcelaine bleue, remuant son contenu parfumé avec une minuscule cuillère en argent.

— Pourtant Mr. Aston ne me donne pas l'impression de quelqu'un qui choisirait l'église.

— Tu admets donc que tu t'intéresses à notre curé, s’exclama son amie en haussant les sourcils, un sourire ravi flottant sur ses lèvres.

— Tu te trompes, rectifia Anna. Je ne m'intéresse pas du tout à ton curé. Peux-tu imaginer une vie plus ennuyeuse ? Tu dois psalmodier tous les dimanches et être agréable avec tout le monde — courir après les gens pour supplier ta subsistance. Je te remercie bien, mais non.

L’image de Mr. Aston accroupi à son côté, ses yeux bruns mouchetés d'or et pleins d'humour fixés sur elle, surgit dans l’esprit d’Anna. Elle revit ses boucles indisciplinées, lui donnant l’envie de tendre la main et de les lisser.

— Je ne peux m’imaginer pourquoi quiconque choisirait cette vie.

— Parce que tout le monde doit gagner sa vie, bien sûr. Mais je pense que Mr. Aston l’a choisie parce qu’il se soucie de l’Église et il a de bonnes intentions pour le village et ses habitants. Tu peux essayer de le cacher, mais je peux voir que Mr. Aston a piqué ton intérêt et tu n’as pas tort d’orienter ton attention dans cette direction.

Le valet de pied entra et Emily lui fit signe. Anna n’eut donc pas l’occasion d’avoir le dernier mot.

— Nous serons prêtes dans dix minutes. Faites avancer le phaéton ouvert. Anna, je dois aller chercher mon réticule. Je te retrouverai devant la porte principale dans dix minutes.

Livrée à elle-même, Anna se laissa aller à penser à Mr. Aston. Il s’était occupé de tout. Il l’avait ramenée saine et sauve chez Emily avant de s’atteler à récupérer sa malle et ses possessions sur la route. Ciel. Il avait dû voir ses corsets et linges de corps éparpillés sur la route. Anna sentit ses joues s’empourprer, une réaction lui étant étrangère, et se leva soudainement. Elle serra la mâchoire et se dirigea vers la porte. *Je ne vais pas commencer à être timorée à dix-neuf ans*, pensa-t-elle. *Très bien. Et s’il avait vu quelques dessous ? Il avait probablement des sœurs ou autres*.

La voiture fut conduite sur le parvis et Anna grimpa sur le siège à côté d’Emily. Son amie conduisit, disant qu’elle le ferait jusqu’à ce qu’elle soit obligée de porter un bébé à la place, et le garçon d’écurie suivit à cheval derrière elles. La pelouse sentait toujours l’herbe fraîchement coupée la veille par les jardiniers et le soleil d’été réchauffait les bras et les jambes d’Anna à travers l’étoffe légère de sa toilette. Elle inspira profondément.

— C’est magnifique ici, Emily. Même si je ne pourrais jamais m’y installer, je comprends pourquoi tu apprécies l’endroit.

— Merci d’être venue me tenir compagnie, répondit Emily tenant les rênes de la main gauche et serrant la main d’Anna de la droite. J’avais besoin de toi ici avec l'absence de John. Et, bien que je sois heureuse d’avoir ma mère à mes côtés pour la naissance en septembre, ta compagnie aide à rendre cet été supportable. Je n’aurai que deux semaines à me débrouiller seule. Tu vas rencontrer tout le monde ayant de l’importance aujourd’hui. La famille du maire est charmante. Mr. et Mrs. Mayne, qui ont une petite fille de sept ans, Amabel, et George, qui rentrera au King’s College l’année prochaine. Il n’y a rien d’obséquieux en eux. Il y a la famille Rigby que je me chargerai de te présenter. C'est probablement la meilleure famille après Lord et Lady Allinthridge et la nôtre. Des sœurs Rigby, la seule pour qui j’ai de l’affection est Hester. Sa jeune sœur, Marianne, est considérée comme une beauté et est déterminée à faire un brillant mariage lors de son entrée en société au printemps prochain, mais elle aime charmer. Hester est adorable.

— Hester était-elle à Londres la saison dernière ? demanda Anna.

— Oui, au cours de ces deux dernières saisons, mais cela n’a pas porté ses fruits. Je n’ai jamais compris pourquoi, si ce n'est qu'elle est d’une nature réservée. Bien entendu, John ne voulait pas que je me trouve à Londres pour toute la saison, alors Hester et moi-même n’avons pas été souvent en compagnie l’une de l’autre. Je pense qu’elle est éprise de notre curé, expliqua Emily avec un sourire malicieux.

— Eh bien, si elle est réservée, elle fera une candidate idéale en tant que femme de curé, répliqua Anna d’une voix joyeuse. Mr. Aston a la chance de ne pas avoir à chercher loin.

Elle ouvrit son ombrelle pour abriter son visage du soleil.

— Oh non, rapporta Emily, la voix suspicieusement innocente. Je ne crois pas que Mr. Aston lui retourne son affection.

Elles n'en dirent pas plus sur le sujet alors qu’elle conduisait le phaéton au-delà des anneaux d’attache et jusqu’aux écuries.

Ayant remis leur voiture aux mains d’un palefrenier, Emily et Anna rejoignirent la foule qui se rassemblait devant les portes closes de l’église. Anna fut surprise par le bruit et l’activité devant cette dernière.

— Ne vont-ils pas entrer ? Je n’ai jamais été témoin de ce genre d'agitation avant un service dominical.

— Tu n’as jamais entendu un sermon de Mr. Aston, rit en douceur Emily. Je crois que par malchance, les portes sont encore fermées. Viens,

nous devons présenter nos respects à Lord et Lady Allinthridge. Ils sont en charge des revenus de la paroisse.

Emily s’arrêta en face d’un couple âgé et distingué, et patienta jusqu’à ce qu’ils eussent fini de saluer un voisin.

— Bonjour, Lord Allinthridge, Lady Allinthridge. Permettez-moi de vous présenter ma très chère amie, Miss Anna Tunstall. Elle demeurera avec moi au cours du mois à venir.

La beauté de Lady Allinthridge l’avait suivie jusqu'à l'âge mûr et son physique élancé révélait une force qui discréditait toute idée indiquant qu’elle ait été dorlotée. Le visage carré de son époux, reposant sur une carrure imposante, lui donnait une apparence intimidante. Mais il était, à l’évidence, dévoué à sa femme et se tournait vers elle à chaque fois qu’elle parlait.

— Madame Leatham nous a prévenus de votre arrivée. Nous organisons un dîner dans deux semaines et espérons que vous pourrez être des nôtres.

— C’est aimable de votre part, répondit Anna. Emily m’en a parlé et je serais ravie de venir.

Le grondement de la foule s’intensifia encore quand Mr. Aston arriva dans la cour de l’église dans un magnifique carrick tiré par une paire de chevaux assortis. Il tendit les rênes à un palefrenier et sauta à terre, le mouvement facilité par une robe cléricale qui avait des fentes cousues sur les côtés, laissaient apparaître un pantalon beige.

— Bonjour, lança-t-il, nullement déconcerté par les courbettes des garçons et jeunes hommes. Je sais que vous me pardonnerez mon retard quand je vous dirai que la truie de M. Barnsworth est apparue sur le pas de ma porte et s’est prise de passion pour mon buisson d’hortensias.

La foule rit et Mrs. Barnsworth, une femme effacée vêtue d'une robe de mousseline soignée, s’agita en disant :

— Oh, Dieu du ciel, monsieur le curé, certainement que Mr. Barnsworth vous a dit qu’il l’enverrait en avance pour sa dîme.

Mr. Aston lui prit les deux mains, les yeux illuminés d’humour.

— Je n’ai pas reçu de mot, mais je suis néanmoins très reconnaissant de votre don. Je pourrais peut-être lui suggérer une diète différente de celle des hortensias, mais… Où se trouve Mr. Barnsworth aujourd’hui ?

— Il est alité à cause de la goutte, monsieur Aston, et regrette de ne pas pouvoir assister au service ce matin, répondit-elle sincèrement.

— Dites-lui qu'il a bien fait de rester à la maison alors qu’il est aussi souffrant, dit Mr. Aston. Et je lui rendrai sans faute visite demain, ajouta-t-il avant de se tourner vers l’un des jeunes hommes. George, ayez la gentillesse de déverrouiller les portes. Voici les clés.

Mr. Aston serra les mains des garçons qui s’étaient alignés pour le saluer, avant de se tourner vers Lord Allinthridge et sa femme.

— Un curé qui est en retard ne vous fait pas honneur, s’excusa Mr. Aston avec un sourire désarmant.

Lord Allinthridge ne put conserver son expression austère face à un regard aussi franc et enjoué.

— Bon, bon, cela ne s'est jamais produit auparavant, on peut fermer les yeux pour cette fois. Je dois dire que je suis ravi de vous voir conduire un attelage correct pour une fois.

Mr. Aston rit franchement.

— Dois-je vous tenir responsable, dans ce cas, du fait que la roue de ma charrette se soit brisée juste avant que je ne quitte l’écurie ? Je n’avais d’autre choix que de prendre le carrick.

Lord Allinthridge se trahit d’un sourire.

— Alors ce n’était pas seulement dû à la truie. Je n’ai rien à voir avec votre problème, mais peut-être que la providence si. Vos chevaux manquent cruellement d’exercices.

L’austère propriétaire terrien fit un clin d’œil à Mr. Aston avant de se retourner pour prendre le bras de sa femme pour la mener dans l’église.

Mr. Aston se tourna légèrement jusqu’à ce qu’il voie Anna, et ses yeux s'agrandirent à sa vue. Ce sourire qui semblait ne jamais quitter ses yeux fut accompagné par deux fossettes profondes de chaque côté de sa bouche.

— Miss Tunstall, salua-t-il en s’inclinant. Il leva la tête, ses yeux cherchant les siens. J’ai foi que vous… s’arrêta-t-il abruptement, réalisant qu’elle ne souhaitait peut-être pas que sa mésaventure soit connue de tous… Avez récupéré de votre voyage.

Il attendit sa réponse, mais, pour la première fois de sa vie, Anna fut rendue muette par la force de sa personnalité. Elle ne put qu’acquiescer. Il soutint son regard quelques secondes de plus, son sourire s’élargissant, avant de se tourner vers son amie.

— Bonjour à vous, Mrs. Leatham.

Il prit soudainement la parole et s’inclina, comme s’il venait à l’instant de se souvenir qu’il aurait dû la saluer en premier. Sans un autre regard pour

Anna, il franchit les portes de l'église.

Anna se sentit vaguement déçue, comme s'il avait emporté le soleil avec lui en entrant dans l'église. Elle le suivit et fut contente de sentir le bras réconfortant d'Emily enroulé autour du sien. Le service allait commencer et Mr. Aston deviendrait quelqu'un d'autre. Il serait le curé, muni d'une voix étrange, religieuse, monotone, qui ne correspondait pas du tout à la personne robuste dont le visage l'avait salué après son évanouissement. Perdue dans des réflexions qui ne lui plaisaient pas du tout, elle suivit Emily le long de l'allée.

Au moment de rejoindre leur banc, Anna s'arrêta net.

— Emily, ne me dis pas que c'est ton banc ? Il est si loin dans le fond.

Emily acquiesça.

— Dans un sens, oui. Viens t'asseoir. C'est que, Mr. Aston… Comment t'expliquer ? Bien que nous ayons les droits d'acheter nos sièges à l'avant comme nos parents et nos grands-parents l'ont fait, il encourage ceux d'entre nous qui le peuvent à céder leurs places à l'avant aux plus infirmes de la congrégation, qu'importe leur statut social. Il est plus facile pour eux d'entendre le message et il y fait plus chaud en hiver. C'est peu orthodoxe et tu verras que tout le monde n'a pas choisi de suivre l'exemple du curé.

Elle fit un signe de tête en direction des Allinthridge et d'une autre famille qui remontaient l'allée centrale.

— Ce sont les Rigby. Je t'en ai parlé. Ils se soucient de leur statut dans le village, à l'exception de Hester, murmura Emily. Cependant, John a été sensible au bon sentiment de Mr. Aston et a décidé que nous prendrons place à l'arrière.

Anna regarda son entourage, sentant qu'elle avait beaucoup à réfléchir sur ce curé peu orthodoxe en dehors de son sourire ensoleillé. L'église était pleine et, en effet, les pauvres parmi la congrégation étaient mélangés dans une certaine mesure avec les plus riches. Se retournant complètement, Anna vit que même le fond était rempli par les plus pauvres d'entre eux.

— Ceux tout au fond n'ont pas été invités à s'avancer, murmura-t-elle.

Emily suivit son regard et se retourna pour regarder droit devant elle avant de répondre d'une voix basse.

— Avant que Mr. Aston n'arrive, cet espace était vide. Selon lui, il est important de protéger la congrégation du risque de maladie, et ceux vivant dans une extrême pauvreté ne s'asseyent pas avec le reste de la congrégation. Mais, il leur sert quelque chose à manger après, sachant

qu’ils n’auront peut-être pas grand-chose à manger de toute la semaine, expliqua-t-elle avant de s’arrêter avec un sourire fragile en clignant des yeux plusieurs fois. Je te taquine à son sujet, mais nous sommes tous fiers de notre curé.

Anna la regarda avec étonnement. Elle savait que les sentiments de son amie étaient profonds, autrement elles n’auraient pas été aussi proches, mais elle n’était pas habituée à voir Emily montrer autant ses sentiments. Elles s’étaient liées autour de commérages pendant le thé et de badinages pendant la saison londonienne. Même à son mariage, Emily riait et plaisantait pendant que son promis la regardait avec un amusement affectueux. Ses sentiments les plus profonds restaient constamment dissimulés.

— Oui, je suis émotive depuis que je porte un enfant. Tu verras. Cela ne peut être évité, je crois, dit-elle en remarquant la confusion d'Anna.

Le service commença par des chants. Puisqu’il n’y avait pas d’orgue, Mr. Aston se tint debout, leva les mains et entama l’hymne d’une voix claire. Anna se leva avec la congrégation. Elle chanta machinalement, observant les gens autour d’elle. Elle connaissait les paroles, mais n’avait jamais été confrontée à un tel enthousiasme au sein d’une église. Après l’hymne, Mr. Aston mena la liturgie et, même en cela, il réussit à insuffler plus de sens aux mots qu'elle avait murmurés depuis l'enfance. Sa voix résonnait par-dessus les autres.

— Comme il était au commencement, maintenant et toujours, pour les siècles et des siècles. Amen.

Mr. Aston mena à bien l’intégralité du service sans l’aide d’un vicaire. Alors qu’Anna pensait qu’il allait perdre sa voix d’épuisement, il adressa un sermon court à propos d’Élie au mont Carmel.

— Mes frères, si vous vous fiez à votre propre courage, à votre propre richesse, à votre propre position dans la société, ne vous reposez-vous pas sur des idoles ? Et quels pouvoirs ont ces idoles pour vous venir en aide ?

Avec une expression grave au visage, il leur lut le verset où Élie raillait les prophètes du roi de Baal.

— Criez à haute voix, puisque Baal est dieu, lut Mr. Aston d’une voix puissante, son doigt voyageant sur la bible massive reliée en cuir reposant sur le pupitre. Qu’il marche, qu’il réfléchisse, qu’il soit occupé ou en voyage… continua-t-il en levant les yeux de sa lecture, son expression grave trahie par des yeux rieurs.… Peut-être qu’il dort et doit se réveiller.

Anna fut choquée par un son qu'elle n'avait jamais entendu dans une église : des rires. Elle regarda autour d'elle. Presque tout le monde était non seulement bien réveillé, mais aussi souriant. Elle se retourna vers l'avant, les yeux rivés sur l'homme qui avait ramené cette foule apathique à la vie.

Le cantique de fin amena Mr. Aston au fond de l'église et, bien qu'une ligne de personnes se fût créée dans l'attente de le saluer, personne ne semblait pressé de s'en aller. De petits groupes de personnes s'amassaient dans l'allée et se serraient les mains, partageant les dernières nouvelles.

— Anna, laisse-moi te présenter Mrs. Rigby et sa fille, Miss Hester Rigby. Voici Miss Tunstall, présenta Emily avant d'indiquer Anna d'un signe de tête.

Anna se tourna pour les saluer, examinant Hester avec attention pour voir si elle pourrait convenir en tant qu'épouse de Mr. Aston. Le visage de Miss Rigby était un peu long, bien que son expression soit agréable. *Elle n'est pas suffisamment jolie pour lui*, décida Anna. Bien que Mr. Aston soit un homme d'église, il était sûrement un homme avant tout et devait remarquer ces choses. Dommage pour Miss Rigby.

— Comment allez-vous ?

Mrs. Rigby ne laissa pas à sa fille le temps de répondre.

— Bienvenue à Avebury. Notre village n'est pas bien grand, mais nous possédons tout de même plus de vingt jeunes couples pour les danses campagnardes et davantage quand nous combinons notre bal avec celui de Beckhampton. Nous espérons que vous vous joindrez à nous pour la soirée vendredi.

Les mots de Mrs. Rigby étaient plaisants, mais il y avait une légère condescendance dans sa voix qui n'étaient pas au goût d'Anna.

— J'en serais enchantée, répondit Anna avec un sourire crispé. Où qu'Emily aille, je la suivrai, cela va de soi.

Marianne Rigby était en train de flirter avec George Mayne, le fils du maire qui avait ouvert les portes de l'église, mais elle les rejoignit lorsque la file se déplaça vers l'avant.

— Oh, Emily, appela-t-elle d'une voix animée. C'est l'amie dont vous avez parlé ? Je suis tellement ravie de vous rencontrer. Emily a dû vous dire que je suis Marianne Rigby et je sais que vous êtes Anna Tunstall. Je serai en visite chez des amis à Londres pour deux mois dès septembre, alors peut-être que nous nous verrons également là-bas.

Marianne semblait ne pas avoir conscience qu'ils se trouvaient toujours dans une église au point de ne pas prendre garde à moduler sa voix, mais elle faisait montre d'une vivacité à laquelle Anna ne trouvait à redire. Elle se demanda pourquoi Emily avait dit qu'elle préférait Hester.

— Avec plaisir, lui répondit-elle. Puis, dans le but de faire parler Hester Rigby afin de mesurer sa valeur, elle se tourna vers la sœur plus âgée. Miss Rigby, serez-vous aussi à Londres cet automne ?

Il n'y avait rien de timoré dans la manière de répondre de Miss Rigby.

— Oui, je serai également à Londres, bien que mes visites dans la capitale s'apparentent plus à une épreuve pour moi que pour ma sœur.

Anna dut admettre qu'elle n'avait pas rendu justice à la jeune femme quand cette dernière s'exprimait d'une manière si ouverte et naturelle. Elle se pencha vers Anna.

— Avez-vous fait un bon voyage à Avebury ?

La question fut inattendue et Anna se retrouva sans réponse toute faite. Elle ne voulait pas que les détails de l'attaque sur son attelage soient connus. Cependant, la ligne de personnes se déplaça, la préservant d'avoir à répondre car elle se retrouva face à Mr. Aston et le regarda directement. Elle n'avait pas remarqué auparavant qu'ils étaient de la même taille, mais il ne semblait pas petit. Sa forte carrure lui conférait un pouvoir qui le faisait paraître plus grand qu'il ne l'était.

— Miss Tunstall, j'espère que vous avez apprécié le service. Nous avons plusieurs événements paroissiaux tout au long de la semaine et vous êtes la bienvenue à chacun d'entre eux.

La gorge d'Anna se noua à la pensée que des événements paroissiaux puissent être divertissants. Son expression dû ressembler à celle d'un animal pris au piège parce que les yeux de Mr. Aston scintillèrent d'amusement. L'avait-il provoquée à dessein ? Elle ne put offrir de réponse parce qu'il la retint captive d'un sourire énigmatique.

Finalement, il sembla prendre pitié d'elle et poursuivit :

— Il y a aussi plusieurs invitations pour des soirées qui sont lancées chaque semaine et je suis certain de vous rencontrer à l'une d'entre elles. Peut-être à la soirée chez les Rigby ce vendredi.

Anna acquiesça, toujours sans voix. Troublée et vaguement embarrassée, elle s'enfuit.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Quand Harry salua le dernier de ses paroissiens, il aperçut Mrs. Leatham s’éloigner avec son invitée. Miss Tunstall se pencha vers son amie, leurs bonnets se touchant, avant qu’elles ne se séparent en riant. Il n'avait pas eu le temps de l’informer des mesures prises à la suite de son attaque sur la route et le service du dimanche matin n’était pas le lieu pour le faire. Il se rendrait au manoir Durstead avant le dîner des Rigby. Il avait seulement besoin de décider quel jour serait le mieux. Il irait peut-être mardi matin pour ne pas sembler trop impatient.

Mais il était impatient.

— Aston. N’êtes-vous pas heureux de nous voir ?

Harry se retourna, étonné d’entendre une voix aussi familière ici, mais ses oreilles ne lui avaient pas fait défaut. En effet, il s’agissait de Julian Cranfield. Et était-ce Sir Lewis Faure avec lui ? Ah, tout devenait clair. Harry se souvint que Sir Lewis avait un pavillon de chasse dans le Wiltshire.

— Adoptez-vous le style rustique, Jules ? demanda Harry en haussant les sourcils et en leur faisant face.

Julian Cranfield était un dandy en passe d’hériter d’un oncle sans enfant d’un domaine non négligeable. Il aimait se vêtir de façon appropriée à un tel avenir, ne portant que des gilets colorés et élaborés, tout en exhibant toutes sortes de bagues, montres à gousset et lorgnons, généralement tout à la fois. Et puisque, d’une manière que Jules considérait comme un affront calculé, son oncle se révélait plus robuste que prévu et fermement attaché à la vie, il se retrouvait souvent à un point où sa modeste pension trimestrielle ne pouvait plus cautionner son exubérance.

— Je vois que vous avez réussi à vous attirer la sympathie de Lewis ici présent, ajouta Harry sachant cela mais incluant les deux hommes dans son hochement de tête enjoué. C’est une bonne chose, aussi. Votre bourse est probablement vide au point de mendier le prix d’un ticket de diligence.

— Vous ne me faites pas justice, Harry, répondit Julian avec un regard blessé. Même si je suis un panier percé, deux mois à la campagne suffiront à me remettre sur pied et mes créanciers ne peuvent me trouver ici.

Les mots suivants de Julian amenèrent un sourire ironique au visage de Harry.

— J’ai plus de bon sens que vous ne m’en faites crédit.

— Et moi, moins, apparemment, enchaîna Sir Lewis avec un haussement d’épaules jovial. Je me fais toujours avoir. Mais j’avais raison de penser que nous vous trouverions ici.

— Où d’autre un dimanche matin ? rétorqua Harry.

— Qui étaient ces deux magnifiques créatures qui viennent de s’en aller ? Je ne m’attendais à trouver personne ici, excepté un parterre de fleurs fanées.

Le regard de Julian suivit l’attelage disparaissant de leur vue.

— L’une d’elles me semblait familière, mais je n'ai vu que son profil.

— Personne susceptible de vous intéresser, lança Harry un petit peu trop rapidement. Mrs. Leatham reçoit son amie.

— Qui s'appelle ? s’enquit Julian, plissant les yeux en direction de l’attelage au loin.

Harry fronça les sourcils.

— Il est peu probable que vous la connaissiez. Il s’agit de Miss Anna Tunstall.

Julian siffla.

— La connaître ? Tant s’en faut. Elle est la sœur du nouveau comte de Worthing. Vous savez, Stratford Tunstall, qui a hérité de son oncle ? Miss Anna Tunstall est la jumelle la plus vivante dont le discours est tant sibyllin que vous ne pouvez être certain qu’elle ne se rit pas de vous, ajouta-t-il un peu naïvement. Je suis seulement surpris qu’elle ait accepté de se séparer de sa sœur.

Harry sursauta.

— Une jumelle ?

— Identique, confirma Julian avec un hochement de tête significatif. Il existe deux de ces beautés, mais l’aînée, Miss Phoebe Tunstall, est la plus

complaisante des deux. Elles ont eu deux saisons et aucune n’a trouvé chaussure à son pied.

— « Trop difficiles » c’est ce que la bonne société en a conclu, ajouta Sir Lewis en étudiant ses ongles.

Harry savait que Lewis n’accordait pas grande importance aux racontars de la société.

Miss Marianne avait traîné sa sœur à l’écart de leurs parents et commençait à graviter autour des amis de Harry. Elle laissa tomber son éventail. Ni Julian ni Sir Lewis ne semblèrent le remarquer, bien que Harry présumât que le subterfuge leur était destiné. Rendant les armes, Harry s’avança pour le ramasser.

— Miss Marianne, appela-t-il de derrière elle. Je pense que vous avez fait tomber ceci.

Elle se retourna et posa une main sur son cœur dans un geste pratiqué, ses cils papillonnant en direction de ses amis.

— Oh, Mr. Aston, je vous remercie. Je ne m’en étais pas rendu compte.

Sa grande sœur jetait des regards furtifs dans la direction de Harry bien qu’elle n’eût pas encore établi un contact visuel direct depuis leur première rencontre. Miss Rigby semblait moins prétentieuse que sa sœur, mais elle ne débitait pas plus de deux mots en sa présence. C’était une femme d'une timidité inexplicable.

— Avez-vous des amis en visite, Mr. Aston ? s’enquit Miss Marianne, de manière assez évidente. J’espère qu'ils savent qu’ils seront les bienvenus à notre soirée vendredi soir. Je peux vous obtenir deux invitations.

Julian évalua Miss Marianne, qui était plutôt avenante.

— Aston, je crois que vous avez négligé de faire les présentations. Il faut y remédier immédiatement.

Harry s’exécuta.

— Miss Rigby, Miss Marianne Rigby, permettez-moi de vous présenter mes amis, Mr. Julian Cranfield et Sir Lewis Faure, qui possède un pavillon de chasse dans le…

Il adressa un regard interrogateur au gentleman silencieux qui répondit immédiatement.

— Dans le Beckhampton.

— Dans le Beckhampton, répéta Harry avant de se retourner avec surprise. Je ne savais pas que vous viviez aussi près.

— Je ne suis pas revenu depuis Noël et vous n’avez obtenu la cure qu'en janvier, répondit Sir Lewis. J’avais l’intention de vous écrire, mais cela me semblait fastidieux alors que vous l’apprendriez tôt ou tard.

Le visage de Harry se fendit d’un large sourire.

— Eh bien, dans ce cas, Lewis, vous êtes un de mes paroissiens, annonça-t-il en lui administrant une claque dans le dos.

Lewis lui adressa un drôle de regard et Julian ajouta son grain de sel.

— Harry voulait vous parler de la dîme.

— En aucun cas, dit Harry. Je voulais vous parler de votre âme, ajouta-t-il puis rit en voyant l’expression alarmée de Julian. N’ayez crainte, Jules. Vous êtes en sécurité. Je sais reconnaître lorsqu’une cause dépasse la capacité humaine.

La lèvre inférieure de Miss Marianne commença à ressortir alors que le badinage se poursuivait sans elle.

— Je vais en parler à maman. Je suis certaine qu’elle a des invitations supplémentaires pour vendredi soir.

— Votre serviteur, Miss Marianne.

Julian s’inclina en faisant une révérence, à laquelle Miss Marianne répondit d’un sourire faussement timide. Elle fit la révérence et Julian la regarda s'envoler.

— Essayez de vous comporter correctement ici. Je n’ai pas besoin de loups dans mon troupeau, murmura Harry.

— Diantre, Harry, protesta Julian.

Miss Rigby fit une pause devant eux.

— Sir Lewis, j’ai cru comprendre que nous devons vous remercier pour la restauration de la grange des Callman après l'incendie.

Elle s’exprima avec une certitude qui montrait qu’elle connaissait déjà la réponse.

Sir Lewis sembla embarrassé par l’attention, mais il se montra à la hauteur.

— Oui, Miss Rigby, on m’a informé du besoin et la solution était suffisamment simple.

— Je vous remercie, répondit Miss Rigby. Cette famille reçoit de ma part une attention particulière.

Elle effectua une révérence efficiente et s’en alla. Harry observa son départ avec perplexité. *C’est plus que ce qu’elle ne m’a jamais dit depuis les mois que je la connais.*

Harry patienta jusqu’à onze heures le mardi matin, bien qu’il se soit levé aux aurores. Il ne savait pas si Miss Tunstall était une lève-tard, mais il suspectait qu’elle pourrait l’être et ne voulait pas la prendre au dépourvu devant des visiteurs. Il harnacha la paire alezane à son carrick avec une pointe de conscience sur le fait que la charrette, désormais parfaitement réparée, était généralement suffisamment bien pour ses paroissiens. *J’essaye de l’impressionner*. Il fronça les sourcils. *Ce n’est pas bien. Elle devrait m’accepter pour l’homme ordinaire que je suis.* Néanmoins, ce fut avec le carrick qu’il prit la direction de la résidence Leatham.

Seule Mrs. Leatham était assise dans le salon du matin. En réponse aux salutations de Harry et à son regard inquisiteur parcourant la pièce, elle dit :

— Anna est partie se promener pour profiter de cette matinée si douce. Il fait un petit peu trop chaud pour que je la rejoigne dans ma condition, mais je suis certaine qu’elle serait contente de marcher avec vous si vous tenez à la chercher. Elle ne doit pas s'être éloignée très loin au-delà du jardin et vous la dénicherez probablement sur le chemin ouvert qui mène à la prairie.

Harry resta quelques minutes de plus pour s’enquérir de la santé de Mrs. Leatham et demander si elle avait reçu des nouvelles du capitaine Leatham, avant d’accepter sa suggestion. Il aurait dû lui tenir compagnie plus longtemps. En effet, Mrs. Leatham avait semblé blême. Il se demanda si cela était dû à l’inconfort de sa condition ou si elle s'ennuyait simplement de son mari et se sentait déprimée à cet instant précis. Peut-être était-il préférable qu’il ne s’immisce pas trop dans sa vie privée. Cependant, ce qui était fait était fait et il accéléra le pas, impatient à l’idée de revoir Miss Tunstall.

À l’exception d’un des jardiniers, personne ne se trouvait dans le jardin et personne n’était visible sur le chemin traversant la prairie. Elle n’aurait sûrement pas été dans les bois après ce qui lui était arrivé, même si, supposait-il, la zone boisée proche du manoir ne présentait aucune menace et elle devait le savoir. Harry s'en approcha et remarqua le chien de berger au pied d’un arbre à l'orée du bois, le regard fixé sur quelque chose entre les branches.

Oh, Dieu du ciel, pas quelque chose, quelqu’un. Miss Tunstall avait-elle été effrayée ou blessée ? Harry accéléra le pas et émit un sifflement perçant.

Le chien, reconnaissant l’appel d’un maître, abandonna sa proie et courut vers Harry, qui se pencha en lui adressant un sévère « non ! » avant de se radoucir et de tapoter la tête du chien pour lui montrer qu’il était pardonné. Quand Harry arriva à proximité de l’arbre, l’expression exaspérée de Miss Tunstall du haut de son perchoir provoqua un rire puissant en lui, qu’il laissa s’échapper lorsqu'il vit qu'elle était indemne.

— Il semblerait que vous soyez pour toujours mon chevalier errant.

Miss Tunstall était assise, un bras autour du tronc et les chevilles croisées sous elle. Harry garda les yeux fixés sur son visage.

— Un rôle auquel je me soumets volontiers, répliqua-t-il. Avez-vous été blessée ?

— Seule ma fierté a été blessée. Pour couronner mon humiliation, je vais devoir vous demander de m’aider à descendre, dit Miss Tunstall. Comme vous le voyez, j’ai déjà déchiré ma robe.

Elle était assise sur une branche basse et épaisse, et devait avoir grimpé en utilisant les nœuds de l’arbre, probablement en proie à une grande frayeur. Harry tendit les mains en l’air. Après une seconde d’hésitation, Miss Tunstall mit les pieds sur la branche se situant plus bas et se laissa tomber dans ses bras. Il l’attrapa juste au-dessus de sa taille et, sans avoir l’intention de jeter au loin les convenances, supporta le plus gros de son poids en la tirant à lui. Il se tint là pendant un moment, sous le choc, son corps contre le sien avant de se reprendre et de l’éloigner. Il pensa la voir rougir et pensa qu’il n’était peut-être pas le seul à avoir été affecté.

Désespéré de revenir à un comportement plus convenable, Harry joignit ses mains derrière son dos et se tourna en direction de la maison.

— Étiez-vous sur le chemin du retour ?

— Non, mais, après la fin ignoble de ma promenade, je crois que c’est préférable, dit-elle en époussetant sa jupe et prenant place à son côté. À qui ce chien appartient-il ? Le savez-vous ?

— Je crois que c’est celui de M. Harmon. C’est un chien de berger trop zélé qui a dû penser que vous étiez un mouton égaré.

— Mr. Aston, c’est un commentaire bien peu flatteur.

Le ton sévère de Miss Tunstall fut démenti par le frémissement de ses lèvres. Le chien avait examiné la protubérance d’une substance douteuse et s’approchait à présent d’eux en courant, sa queue fouettant l’air. Elle se rapprocha de Harry.

— Êtes-vous nerveuse au contact des chiens ? demanda-t-il en prenant sa main et en la glissant à son bras.

— Pas du tout. Nous sommes seulement partis du mauvais pied.

Miss Tunstall s'arrêta quand le chien se rapprocha d'eux, retira son gant et tendit sa main vers le bas afin de le saluer.

Harry attendit, prêt à intervenir, même s'il savait que le chien ne lui voulait aucun mal. Une fois que le canidé eut perdu tout intérêt, il s'enfuit et ils continuèrent le long du chemin en silence. Il aurait pu demander à Miss Tunstall ce qu'elle avait pensé du service dominical, mais cela donnerait l'impression qu'il partait à la pêche aux compliments. Ou cela pourrait laisser entendre qu'il était excessivement intéressé par l'inflexion religieuse de son esprit, ce qui, il fallait l'avouer, était vrai, même si ce n'était pas précisément son affaire. Ce n'était en aucun cas la bonne chose à dire.

— Avez-vous complètement récupéré de l'incident qui s'est produit à votre arrivée ? s'enquit-il avec un regard en coin.

Son profil était parfait à ses yeux, avec un nez romain qui surmontait une bouche en cœur suppliant d'être embrassée. Il détourna son visage vers l'avant. Il ne pouvait penser ainsi.

— Quelqu'un d'autre dans le village est au courant ? demanda Miss Tunstall en levant les yeux vers les siens.

Ses cils étaient étonnamment longs et foncés pour une personne avec des cheveux aussi blonds. Il était hypnotisé par la façon dont ses cils s'ouvraient et se fermaient sur ses yeux enchanteurs. Pendant un instant, emporté par les battements de son cœur, Harry oublia qu'elle avait posé une question et fut gêné quand elle le sollicita à nouveau. Ce ne fut que plus tard qu'il réalisa qu'elle avait évité sa propre question. Peut-être n'aimait-elle pas parler d'elle-même.

— Personne à part moi, répondit Harry, sinon Eli Smith, un domestique qui m'a aidé à rassembler vos affaires et à ranger votre malle, ainsi que deux autres hommes qui se sont chargés d'emmener la voiture et les chevaux loués jusqu'au relais de poste le plus proche. Ils sont discrets, je peux vous l'assurer.

Il ressentit le besoin de mentionner l'assistance d'une de ses domestiques, souhaitant lui épargner l'embarras à l'idée qu'il ait pu fouiller dans ses affaires. Il était vrai qu'il avait vu quelques objets que les jeunes

filles distinguées gardaient cachés et, comme il n’avait pas de sœurs, il s’était retrouvé intrigué par leur nature mystérieuse.

— Je suis soulagée. Vous avez dit à Emily qu'il y aurait une enquête sur cette affaire. Pensez-vous qu’il y ait le moindre espoir que je récupère mes affaires ?

— J’ai reçu une réponse à ma demande. Le maire Mayne, notre juge de paix, m’a informé que des Bow Street Runners enquêtent sur une affaire similaire dans un village des environs. Je pense qu’ils viendront ici sous peu. Les bandits de grand chemin ont dévalisé un comte le mois dernier et ont filé entre les doigts de la patrouille à cheval à un point tel qu’il a été décidé que la situation requérait une enquête menée en bonne et due forme. C’est pourquoi les Runners ont été appelés.

Le bras de Miss Tunstall se crispa à son côté.

— Si vous le souhaitez, je peux être présent quand ils vous parleront, dit Harry.

Miss Tunstall acquiesça.

— J’en serais infiniment reconnaissante. Je me considérais comme une femme du monde, mais ce voyage m’a montré que je vivais une vie protégée. Je commence seulement à comprendre à quel point je suis innocente.

— Non, réfuta Harry se souvenant de la manière dont elle avait lutté pour s’asseoir après avoir reçu un coup à la tête et la manière dont elle l’avait taquiné alors qu’elle se sentait mal. Vous possédez le courage le plus incroyable que je n’ai jamais vu chez une jeune lady.

— Avez-vous des sœurs ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête et elle continua en souriant :

— Je pense que c’est la raison. Les femmes sont obstinées, Mr. Aston. Vous ne devez pas connaître beaucoup de jeunes dames, particulièrement si vous êtes curé depuis longtemps.

— Ah, commença Harry en arquant un sourcil. Mais, voyez-vous, je n’ai pas toujours été curé.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Anna se tourna vers Mr. Aston avec surprise.

— Je détecte un passé mystérieux. Comme c’est surprenant ! Vos paroissiens sont-ils au courant ?

M. Aston rit et, d’un mouvement fluide, la guida autour d’une pierre sur le chemin. Anna était habituée aux gestes de galanterie des membres de la bonne société, mais la sienne semblait provenir d’une veine protectrice. Cette prise de conscience causa une envie indéfinissable dans son cœur. La sensation était des plus déplaisantes. Elle préférait son cœur intact.

— Mes paroissiens savent très peu de choses de ma vie passée et je préfère qu'il en soit ainsi, confia Mr. Aston. Non, non, ce n’est pas ce que vous pensez. Je n'ai rien à me reprocher. Je souhaite seulement être jugé sur mes propres mérites en tant que curé et en tant qu’homme, poursuivit-il quand elle se tourna vers lui avec stupéfaction.

Elle n’était pas convaincue et cela devait se voir parce qu’il rit à nouveau, ses deux fossettes donnant un air juvénile à son beau visage.

— J’ai marché dans les pas d’un médecin pendant deux ans, convaincu que je devais faire de la médecine. Au profond désespoir de mes parents, pourrais-je ajouter. J’ai commencé à éprouver un changement de cœur à l’âge de vingt-trois ans et c’est à ce moment que je suis devenu diacre. J’ai alors assisté un prêtre dans une paroisse londonienne avant d’être pleinement ordonné un an plus tard.

— Et vos parents considèrent-ils votre profession cléricale plus acceptable ? demanda Anna en se demandant ce qui l’avait poussé à changer de voie.

— Difficilement, répondit-il. Je pense qu'ils préféreraient que je sois un gentleman-farmer.

— Eh bien, c'est une vocation louable si l'on a la chance d'avoir un petit domaine produisant suffisamment de revenus.

Anna emprunta le chemin qui menait au manoir, étrangement réticente à mettre fin à sa conversation avec Mr. Aston. Il lui lâcha le bras pour lui permettre de marcher devant lui sur le chemin qui se rétrécissait.

— J'implore votre pardon si j'apparais excessivement pieux, Miss Tunstall, mais toute vocation est louable.

Mr. Aston s'exprimait avec beaucoup de sérieux et cela lui rappela que, malgré sa nature facile et sa capacité à trouver de l'humour en toute situation, sa vocation lui tenait à cœur. Comme elle était peu habituée à une telle chose !

— J'ai suivi le médecin et ai appris beaucoup de choses utiles dans mon rôle d'homme d'Église. Parfois, le médecin est incapable d'assister des patients parce qu'il se trouve dans une ville voisine. Je peux alors intervenir pour les services de moindre envergure, particulièrement pour les plus pauvres de mes fidèles, continua Mr. Aston.

— Et, le médecin assiste-t-il les pauvres aussi volontiers que de ceux qui peuvent plus facilement lui témoigner leur gratitude ?

Anna repensa à l'attention soutenue du médecin et avec quel entrain il avait prescrit une grande quantité de médications — *pour mieux étoffer sa facture*, pensa-t-elle.

— Fort heureusement, pour l'harmonie de notre relation, il le fait, en effet, dit-il en se tournant vers elle. Et vous montrez, en posant une telle question, la sincérité présente dans votre cœur.

Anna ouvrit les yeux en grand.

— Ne me conférez pas d'attributs aussi nobles. Je vous assure que vous êtes bien loin du compte.

Mr. Aston leva les mains, reconnaissant la pique.

— Loin de moi l'idée, assura-t-il. Je peux voir que vous êtes plutôt égocentrique.

Avant qu'elle ne puisse enregistrer le papillonnement de ses lèvres, il s'empara à nouveau de son coude pour la conduire sur une minuscule passerelle qui traversait le ruisseau et menait au manoir.

Anna fut obligée de rire.

— Peut-être quelque part entre les deux. Ni altruiste ni égoïste.

— Et peut-être que moi aussi, je me situe quelque part entre l’altruisme et l’égoïsme. J’ai assurément été accusé des deux, car j’ai découvert que, même s'il convient d’honorer ses parents, je n’ai pas été capable de respecter leurs vœux concernant ma profession. Cependant, je dirais, pour défendre mes professions tant passées que présentes, que toutes deux, médecin et curé, ont le même objectif : guérir. J’ai simplement choisi de consacrer ma vie à la guérison qui est plus durable.

Ils atteignirent bientôt la porte d’entrée.

— Hum, marmonna Anna, pas vraiment satisfaite.

C’était en effet pieux, mais elle fut incapable de se moquer de lui. Mr. Aston n’était pas quelqu’un qu’elle pouvait laisser s’insinuer dans son cœur. De cela, elle en était entièrement convaincue. Mais quand il prit sa main dans la sienne et s’inclina dessus, le geste intensifia sa prise de conscience. Elle le trouvait attirant, malgré l’inflexibilité de son esprit lui disant que ce n’était pas le cas. C'était une chance qu'elle ne reste pas plus de quelques semaines à Avebury. Mr. Aston la rendait bien trop mal à l’aise pour son propre bien.

— Je vous souhaite une bonne journée dans ce cas, dit Anna en lui tendant la main.

— Bonne journée, répliqua-t-il, s’inclinant sur sa main et se tournant pour partir comme s’il n’avait attendu que cela pour être libéré.

Il se dirigea vers les écuries où le palefrenier faisait sortir ses chevaux.

Cela la dérouta. Bien qu’Anna eût mis fin à la conversation, l’empressement abrupt de Mr. Aston à agir en ce sens la conduisit à penser que, peut-être, elle s’était fourvoyée en percevant un intérêt de sa part.

Tant mieux, pensa-t-elle. Mais, dans son esprit, elle ressassa la conversation, lui accordant plus de poids qu’elle n’aurait voulu l'admettre.

Quand Anna entra dans la maison, elle sentit immédiatement un changement dans l’atmosphère. La maison était aussi calme qu'une tombe. Anna était là depuis exactement une semaine et les pièces étaient toujours inondées de lumières et d’air frais, avec des domestiques s’affairant sans discontinuité. Avant de partir pour sa promenade, Anna avait remarqué que Emily n'était pas tout à fait elle-même. Anna était maintenant déterminée à la chercher et à en déterminer la cause.

Elle trouva Emily dans le salon, les rideaux tirés.

— Ma chère, commença Anna en s'approchant pour tirer les rideaux sur les tringles et laisser le soleil illuminer la pièce. Quelle est la cause d’une

telle morosité ?

Elle prit place sur un siège en face d'Emily.

Le visage de cette dernière était blême lorsqu'elle rencontra le regard d'Anna.

— J'ai une étrange prémonition, Anna.

Sa voix était à peine plus audible qu'un murmure.

Anna était généralement impassible face aux prémonitions et aux fantaisies que les gens pensaient avoir, mais le visage blanc d'Emily et son ton sombre déclencha un frisson de peur en elle. Peut-être que la peur d'Anna découlait du fait qu'Emily avait toujours été aussi insouciante qu'elle-même et que ce changement de comportement était de mauvais augure. Peut-être n'était-ce que le danger qu'Anna sentait peser sur son propre cœur, auquel il serait inconcevable de céder. Mais elle ne pouvait se débarrasser de ce pressentiment aussi facilement qu'elle l'aurait souhaité.

— Sottise, répondit-elle d'une voix vivifiante. Il n'y a rien de tel. Quelle prémonition penses-tu avoir eue ?

Emily tritura les franges de la couverture qu'elle avait jetée sur ses jambes.

— Il est arrivé quelque chose à John.

— Tu ne peux savoir cela, assura Anna en pressant légèrement le bras d'Emily et la forçant à croiser son regard. Tu dois penser à ta fille pour t'occuper les pensées sur quelque chose de plus positif. Les prémonitions ne sont que des sensations ; ce ne sont pas des preuves.

Anna aperçut un éclair de reconnaissance dans les yeux d'Emily, comme si ses mots avaient atteint leur but. Elle appuya son argument.

— Pourquoi ne pas sonner pour le thé, avant de rencontrer la cuisinière pour discuter du souper comme tu le fais toujours ? Tu dois être debout et faire quelque chose si tu ne souhaites pas tomber dans une crise de lamentations. En parlant de cela…

Anna n'arrivait pas à croire qu'elle s'apprêtait à suggérer une telle chose quand elle savait que cela impliquait de recevoir les familles du village qui n'avaient aucun intérêt pour elle.

— Pourquoi ne pas organiser notre propre réception ? Ou, peut-être, pourrions-nous planifier un déjeuner en plein air dans l'un des endroits à visiter des environs ? Stonehenge se trouve-t-il très loin ?

Comme l'Anna l'avait espéré, Emily sembla se raviver à l'idée.

— Je n’avais pas pensé à organiser une réception si près de mon accouchement, mais un pique-nique est une très bonne idée. Je pense que je peux toujours m’en charger s’il se tient rapidement, dit Emily, l’expression maussade quittant ses yeux.

Anna regarda l’amélioration avec satisfaction.

— C'est exactement ce qu'il faut, décida Emily après qu’elles eurent discuté des possibilités de menu pour leur pique-nique.

Elle se tint debout avec la plus légère des difficultés, considérant son ventre qui s’arrondissait.

— Tu as raison, Anna. Je vais me débarrasser de ces pressentiments ridicules, car c’est tout ce qu’elles sont. Laisse-moi sonner la cuisinière pour du pain et des fruits, car il est près de deux heures de l’après-midi et je suis affamée.

Les Bow Street Runners arrivèrent finalement vendredi, le jour où se tenait la soirée chez les Rigby, une réception que Harry attendait avec impatience parce qu’il y reverrait Miss Tunstall. Il était en train de biner les légumes dans le petit carré de jardin avec Tom Wardle quand il vit deux hommes, grossièrement vêtus, entrer dans sa propriété. Tom dut comprendre après un seul coup d’œil qui ils étaient, parce qu’il sursauta nerveusement, une réaction instinctive à la présence d’hommes de loi, Harry en était certain. Il tendit la main pour le rassurer avant de s’avancer pour les saluer.

— Messieurs, lança-t-il d’une voix cordiale. Je pense savoir pourquoi vous êtes ici. Pourquoi ne discuterions-nous pas de nos affaires à l’intérieur ? Et, comme j’ose imaginer que vous avez eu une chevauchée éreintante, je vais sonner pour des rafraîchissements.

Le gentleman trapu prit la parole :

— Que’que chose d’plus fort m’ira bien. Jimmy, lui, prendra l’thé.

Harry ne fut pas dérangé par leur manque de déférence ; il avait ses raisons de vouloir demeurer civil. Il entra dans la maison avec les deux hommes à sa suite.

— Nous avons deux visiteurs, Mrs. Foucher, et nous aurons besoin d'une de vos boissons maison et d'une tasse de thé.

La jeune cuisinière partie faire ce que Harry lui demandait, et ce dernier montra la voie jusqu’à la bibliothèque.

— Souhaitez-vous tous deux vous asseoir ? offrit-il en faisant face à ses invités. Nous nous attendions à votre arrivée. Je dois vous demander comment vous avez su qu'il fallait venir ici alors que la lettre provenait de Mr. Mayne ?

Le plus costaud semblait être le porte-parole de la paire.

— Walte Meade, c'est mon nom, et lui-là, c'est Jimmy Howe. C'te diable de ruffians, eh ben, ont criblé d'balles trois att'lages en une semaine, et pouvez dire qu'on a les mains pleines. Z'étions à la baraque d'Mrs. Leatham et v'là qu'elle dit qu'nous d'vons voir l'curé parce qu'c'est vous qu'avez découvert Miss Tunstall.

Harry ressentit un éclair de déception à la pensée de ne pas avoir été là pour soutenir Miss Tunstall lors de son entretien. Il décida rapidement de lui rendre visite avant la soirée afin de voir comment elle s'en sortait.

— Que souhaitez-vous savoir ? Comment puis-je vous être utile ?

Mr. Meade accepta le verre que la domestique lui tendit et prit une longue gorgée avant de s'essuyer la bouche sur sa manche.

— Y a eu un paquet d'vols sur la route de King Road dans l'coin et z'avons nos raisons d'croire qu'les crapules sont des gars connus dans l'patelin. On s'demandait si vous z'aviez pas une p'tite idée, demanda-t-il en jetant un regard affûté à Harry en se touchant le nez du doigt.

— P'tête qu'les paroissiens ont vendu la mèche 'vec leur curé. P'tête qu'vous savez qui est l'coupable.

— Messieurs, dit Harry en haussant un sourcil. Vous pouvez difficilement vous attendre à ce que je bafoue la confiance de mes paroissiens et rende publics des péchés ayant été confessés en privé.

Meade ne sembla pas embarrassé par la réprimande.

— Ben, z'avions espéré qu'vous le pourriez…

— Ce ne sera jamais le cas, déclara Harry en secouant la tête. Cependant, je pourrais vous rassurer à ce sujet. Personne n'a jamais rien confessé de la sorte. Alors, si c'est en effet quelqu'un du coin, et j'ai du mal à croire une telle chose, connaissant mes propres paroissiens, ils ne m'ont pas confessé cet acte, ajouta-t-il après un instant de réflexion

— Y avait que'qu'un dans l'coin quand vous… J'dirais, avez trébuché sur l'att'lage ?

Les mots de Meade surprirent Harry, puis un éclair de culpabilité le traversa. Il savait reconnaître la tentation à la dissimulation. Il voulait

protéger ses paroissiens, pas les livrer à des hommes de loi qui avaient l'air d'avoir eux-mêmes quitté des professions plus sombres.

— Eli Smith était là-bas avant moi. Je ne pense pas qu'il ait quelque chose à voir avec le vol, répondit Harry avec réticence.

Il était à moitié conscient d'avoir omis de mentionner Tom, dont il avait croisé le chemin juste avant. Mais Tom n'était pas techniquement sur la scène du vol.

Mr. Howe nota le nom dans son calepin.

— Qu'avait à dire Miss Tunstall quand vous l'avez pressée pour des détails ? demanda Harry.

Il s'agissait d'une tentative pour faire diversion, mais Harry ne pouvait résister à l'envie de dire son nom, comme si le mentionner pouvait la rapprocher de lui.

— Le maire r'layait nos questions et Miss Tunstall l'a donné une description des individus pour qu'nous entendions.

Mr. Meade et son associé se concertèrent du regard.

— L'a dit c'mment l'visages des lascars étaient couverts sous des mouchoirs et dit comme quoi y'en avait un troisième qu'était pas 'vec les autres. A appelé l'un deux « Ambrose » q'vant qu'on la mouche, façon d'parler. L'lascar qu'a mis l'bras autour d'elle dégageait pas l'odeur d'une rose, elle a dit, mais que peut-on faire d'*cette* information, j'*peux pas* dire.

Harry pouvait presque se l'imaginer dire cela et, malgré son inquiétude, il dut se retenir de sourire.

— Un troisième gentleman, dites-vous ? Pense-t-elle qu'il s'agit de l'individu qui l'a assommée ?

Les hommes acquiescèrent, mais ne proposèrent rien de plus.

— Alors avez-vous des pistes, Messieurs ? Une idée de ce qui est arrivé à la domestique qui a été emportée ? Et les bijoux de Miss Tunstall ? demanda Harry.

— Je ne peux dire que nous en ayons. Nous avons trouvé le cocher alors qu'il s'apprêtait à monter dans une diligence pour Londres. Il nous a donné une meilleure description du bandit, mais il a pris ses jambes à son cou avant de pouvoir voir le second individu aborder Miss Tunstall et ne sait rien du troisième, s'exprima Jimmy Howe pour la première fois, un homme petit et propre sur lui, en fermant le calepin qu'il avait utilisé pour prendre des notes.

Mr. Howe rangea le calepin dans son manteau et Harry se demanda la raison pour laquelle ce n'était pas M. Howe le porte-parole puisqu'il était, à l'évidence, le plus éduqué des deux.

Mr. Howe sembla lire dans ses pensées, parce qu'il lui adressa un bref sourire avant de se pencher en avant sur sa chaise.

— Je préfère que Mr. Meade parle jusqu'à ce que j'aie le temps d'évaluer les personnes et de découvrir ce que leurs manières et leurs discours irréfléchis révèlent.

— Et comme c'est à Calne qu'nous restons, ajouta Mr. Meade, le front plissé, on a p'us qu'notre part pour zieuter.

Harry sentait de la méfiance à travers leurs regards furtifs et de tout ce qu'ils n'avaient pas révélé. S'ils ne se méfiaient pas de lui, leur méfiance était dirigée à l'encontre de l'innocence de ses paroissiens. Sur ce, il n'avait rien à ajouter, ni, il semblerait, rien de nouveau à apprendre.

Il se leva.

— Vous savez où me trouver si vous avez besoin d'une assistance supplémentaire, offrit-il avant de faire une pause, enfin, n'importe quoi qui ne rentre pas en conflit avec mon engagement d'homme d'Église.

Mr. Meade et Mr. Howe se levèrent également et suivirent Harry à l'extérieur, où ils prirent congé. Harry s'appuya contre la porte, les observant détacher leurs chevaux. Il y avait donc trois hommes au total. Deux qui avaient d'abord attaqué Miss Tunstall et un autre, arrivé plus tard, et qui apparaissait être celui l'ayant blessée. Il était étrange qu'elle n'ait pas mentionné le nombre de personnes en décrivant l'incident et que l'un d'entre eux était arrivé après. Mais Harry devait admettre qu'il avait été bien trop déstabilisé par la force de l'attraction qu'il avait ressentie pour demander plus de détails.

Harry se frotta le visage dans ses mains. Il avait besoin de réfléchir clairement à tout ça. Qui était Ambrose ? Harry avait-il eu tort de croire qu'Eli Smith était innocent ? Frustré, il se tourna pour aller chercher son chapeau et ses gants afin de se mettre en route pour rendre visite au manoir Durstead.

Alors qu'il s'apprêtait à traverser les écuries, il croisa Tom Wardle et tendit la main pour l'arrêter.

— Ces Runners pensent que quelqu'un du coin a prêté main-forte aux bandits de grand chemin. Il y avait un troisième homme qui n'était pas avec les deux premiers. Quel est votre avis sur la question ?

— Comment dire, monsieur.

Tom ne croisa pas totalement le regard de Harry, mais ce n'était pas inhabituel. Depuis que Tom était entré à son service, il n'avait jamais semblé capable de se débarrasser de la conscience ou de la culpabilité de son passé.

— Je crois qu'nostre bourgade est aussi honeste qu'une autre.

— Je suis d'accord avec vous, dit Harry. Et je l'ai dit aux Runners. Mais je ne pense pas que cela les ait satisfaits et je suspecte qu'ils resteront dans la région. Ils pourraient même souhaiter vous parler.

Harry se tourna vers la route, impatient d'arriver au manoir avant qu'il ne soit trop tard. Emily et Anna allaient certainement se préparer pour la soirée sous peu, où il espérait les revoir.

— Moy, monsieur ?

Au ton angoissé de Tom, Harry se retourna.

— Eh bien, vous, car vous travaillez pour moi et que je suis celui qui a découvert l'incident. En fait, vous connaissez la région et ses habitants, et vous n'étiez pas très loin de l'endroit. Peut-être avez-vous vu quelque chose quand vous étiez en visite à Haggle End ?

Harry énonça sa dernière phrase sous la forme d'une question, mais Tom secouait déjà la tête.

— Non, monsieur. J'ai vu point d'chose.

Harry fit une pause, souhaitant que Tom se confesse s'il avait une raison de le faire. Il avait souvent prêché le pardon, l'homme ne devait pas avoir peur. L'attention soutenue de Harry sembla provoquer une réaction chez Tom parce qu'il érafla sa botte sur le sol avant de rencontrer le regard de Harry.

— J'crains solement qu'ces individus causent des soulcis per chez nos. Précis'ment quand les choses commençaient à changer.

Harry pouvait compatir. Ce même problème l'inquiétait aussi, particulièrement au moment où le taux de présence à l'église n'avait jamais été aussi élevé. Ils n'avaient aucun besoin de bandits de grand chemin installés dans les alentours et tentant les membres les plus faibles de la congrégation vers une vie de crime.

Il fit ses adieux à Tom, en réfléchissant à la manière dont il pourrait les exhorter à résister au mal et à faire le bien dans son prochain sermon. Il continua à pied jusqu'à atteindre le manoir Durstead. Alors qu'il se tenait devant le heurtoir, il hésita, se demandant s'il était en train de s'immiscer

dans la vie privée des femmes de la demeure. En effet, il pouvait tout aussi facilement les consulter à propos de la visite des Runners au cours de la soirée. Il se consola en se disant qu'elles ne souhaiteraient certainement pas discuter d'un sujet aussi privé dans un lieu public.

Le majordome le fit entrer immédiatement, et dès que Harry pénétra dans la pièce, ses yeux se posèrent sur Miss Tunstall. Mrs. Leatham se leva et vint le saluer.

— Vous avez entendu la nouvelle que les Bow Street Runners nous avaient rendu visite, peut-être ? Mr. Mayne les a amenés et est resté afin d'éviter à Miss Tunstall un interrogatoire direct.

— Ils m'ont informé que vous me les aviez envoyés après leur visite chez vous. J'aurais souhaité être présent pour vous aider toutes deux, bien que je sois content que le maire l'eût été, confirma Harry reportant son regard sur Miss Tunstall. J'avais espéré qu'après une semaine, vos bijoux, au moins, seraient retrouvés. Mais apparemment, il y a eu une série de vols qui ont retardé leur visite jusqu'à maintenant.

Mrs. Leatham avait regagné son siège, encourageant Harry à s'installer sur celui étant le plus proche de Miss Tunstall. Ce fut elle qui reprit le fil de la conversation.

— Je ne suis pas si préoccupée par mes bijoux. Je n'avais emporté que ce que je pouvais accepter de me séparer pour ce voyage, car il faut être réaliste.

— C'est sage. Je n'aurais pas aimé vous voir affligée par la perte d'un objet de grande valeur.

— Non, confirma Miss Tunstall joignant ses mains sur ses genoux. La valeur n'était pas si grande, même si j'aimerais, évidemment, qu'ils me soient rendus. Je souhaite seulement que les voleurs soient arrêtés pour éviter à d'autres de subir le même sort.

— Les Runners continueront à enquêter jusqu'à ce qu'ils obtiennent une piste prometteuse, je n'en doute pas, assura Harry en se frottant le menton. Ils pensent que quelqu'un du coin les a aidés, ce que j'ai du mal à croire.

— Impossible ! s'exclama Mrs. Leatham.

— C'est ce que je leur ai dit, confirma Harry, en accord avec Mrs. Leatham et lui adressant un sourire d'approbation.

Elle n'était arrivée à Avebury que trois mois avant lui, mais son époux avait grandi ici et elle avait rapidement fait sienne sa maison et ses habitants.

Harry reporta son regard sur Miss Tunstall et il se demanda si elle pourrait un jour faire de même. Pourrait-elle quitter Londres pour une vie paisible à Avebury ? Il n’en était pas certain. Le silence s’installa dans la pièce et les pensées de Harry dérivèrent vers la façon dont il pourrait tenter l’enchanteresse Miss Tunstall de prolonger son séjour.

— Mr. Aston, dit Mrs. Leatham. Serez-vous présent à la réception de ce soir ?

Cela attira son attention.

— Oui, je ne voudrais pas manquer ça. Et vous ? Y allez-vous ?

Harry savait qu’il semblait impatient malgré lui.

— Nous avons l’intention d’y aller, Mr. Aston, dit Mrs. Leatham lui souriant d’un air malicieux. Nous pourrions même y être à temps s’il nous est permis de nous apprêter.

Le regard de Harry vola vers l’horloge en similor sur le manteau de cheminée.

— Grands dieux, s’exclama-t-il en bondissant sur ses pieds. Je n’avais pas réalisé l’heure.

Il vit les yeux de Miss Tunstall scintiller d’amusement.

— Je suis seulement venu pour vous informer de leur visite au presbytère, mais je m’en vais de ce pas, car je peux voir qu’il est bien plus tard que ce que je pensais.

Les deux femmes se levèrent, trop bien élevées pour dire quoi que ce soit qui puisse aggraver son malaise, mais Harry n'en souffrait pas moins. Cela faisait de nombreuses années qu’il n’était plus un écolier timide. Néanmoins, quand il quitta le manoir Durstead, ce fut pourtant l’impression qu’il eut.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

— Fichtre !

Emily prononça ce mot avec une telle intensité qu’Anna ignora sa signification dans le regard pesant qui l’accompagnait, en s’avançant à la place vers la porte.

Non découragée, Emily la rejoignit.

— Comme il est aimable de la part de Mr. Aston de s’assurer que nous n’étions pas trop troublées par les Bow Street Runners. Il aurait très bien pu s’enquérir de notre bien-être à la réception de ce soir.

Anna haussa les épaules.

— Je suis certaine que Mr. Aston a bien trop de prévenance pour aborder un sujet aussi délicat dans un lieu public. Il s'appuie sûrement sur sa formation de curé pour bien s’occuper de nous.

Pourquoi Mr. Aston était-il venu ? Était-ce pour la voir, elle, comme Emily semblait le penser, ou était-ce parce qu’il craignait de la contrarier en parlant de cette affaire en public ?

— Non pas qu’il put nous apporter une aide réelle ou des informations utiles. Il n’a pu qu’indiquer qu’ils allaient continuer leur enquête, ce que nous savions déjà. Mr. Mayne a la situation bien en main. Ce n’est pas comme si Mr. Aston avait des relations avec des personnages importants qui pourraient veiller à ce que l’affaire soit correctement menée, ajouta Anna en tournant la poignée de porte avant de s'avancer dans le couloir. Seulement alors aurait-il été d'une réelle utilité.

— Anna, la réprimande gentiment Emily alors qu’elles se dirigeaient vers leurs chambres pour s’habiller. Tes attentes sont bien trop élevées.

Anna refusa de fournir un effort particulier sur son apparence pour le curé local et il ne fallut pas longtemps pour s'habiller. Alors que le palefrenier amenait les chevaux, elle examina de plus près Emily dont la robe de soirée épousait la forme de son corps et révélait un ventre toujours plus proéminent.

— Ma chère, es-tu certaine de la date d'arrivée de ton bébé ? Tu donnes l'impression de pouvoir donner naissance d'un instant à l'autre.

— Le médecin a dit que c'était pour septembre, donc ça doit être ça. Dans tous les cas, je ne peux pas laisser John manquer la naissance de sa fille.

Anna sourit.

— Non, tu ne le peux certainement pas. Même s'il est convaincu que c'est un fils. Quand compte-t-il revenir ? J'espère que ce sera avant que tu sois confinée à demeure. Penses-tu que nos chemins se croiseront ?

— C'est possible. Si mes couches devaient arriver avant l'arrivée de ma mère ou de John, je te demanderai de m'assister dans la salle de travail. Tu pourras me tenir la main, proposa Emily en ébauchant un sourire espiègle. Tu es si facile à lire, très chère. N'aie aucune crainte. Je suis consciente qu'une telle chose serait inappropriée, en plus d'être bien au-delà de ce que tu peux supporter. Ma mère arrivera une semaine après ton départ, si le bébé décide de faire une apparition précoce. John a l'espoir d'être ici en septembre et je suis persuadée qu'il le sera. Dans tous les cas, continua Emily d'un air joyeux, tous les signes de sa prémonition lugubre ayant disparu, j'attends d'un moment à l'autre une lettre de sa part m'annonçant que son bateau a amarré à Portsmouth. Il enverra certainement des nouvelles plus précises de son retour à ce moment-là, s'il n'apparaît pas en personne entre temps.

Anna suivit Emily dans la voiture et prit place face à elle.

— Il ne nous reste plus qu'à nous divertir. Que cette soirée soit réservée aux réjouissances et à l'amusement. Sais-tu qui sera présent ?

— Oh… Tu veux dire, qui sera présent à part Mr. Aston ?

Les lèvres d'Emily s'ourlèrent.

— Je ne pense pas du tout à Mr. Aston, se défendit Anna. Pourquoi le ferais-je ? Tu dois savoir que je suis bien trop indolente et attachée à la bonne société pour envisager un tel mariage.

— Et pourtant, je ne pense pas que sa cour soit sans espoir. Commenta Emily infusant sa voix d'un léger air chantant à sa voix.

Anna renifla.

— Je ne m'étais jamais rendu compte que tu pouvais être aussi imperméable à la raison, mais persiste dans des espoirs futiles si tu le dois.

La demeure Rigby était plus grande qu'Anna ne s'y attendait pour une maison de campagne qui n'était pas leur propriété principale. Elle avait une belle structure de forme carrée, construite en pierres grises parfaitement taillées. Des deux côtés de la porte d'entrée se trouvaient quatre fenêtres doubles surmontées par un second étage identique. En entrant, Anna et Emily furent dirigées vers la salle de bal sur leur gauche, où une ligne d'invités attendant de présenter leurs respects s'étendait jusque dans le couloir.

— Je peux voir pourquoi les Rigby prennent de grands airs. Leur demeure est splendide, murmura Anna se penchant vers Emily.

Emily n'eut que le temps de lui adresser un regard entendu avant qu'elles se tiennent devant leurs hôtes.

— Mrs. Leatham, Miss Tunstall.

Mrs. Rigby leur adressa un salut royal de la tête.

— Je pense que vous connaissez Sir Lewis Faure et Mr. Cranfield, qui sont en visite de Londres.

Elle fit un geste en direction des deux gentlemen se tenant dans la salle de bal et Anna sursauta en entendant ces noms qui circulaient assez souvent parmi les langues de la bonne société londonienne.

— Certes, oui, nos chemins se croisent fréquemment à Londres. Que font-ils ici ?

Anna n'eut pas à se poser la question très longtemps, car dès que Mr. Cranfield la repéra, il donna un coup de coude à Sir Lewis, qui fit une pause dans sa conversation avec Miss Rigby.

— Miss Tunstall, si vous avez le moindre problème pour vous dénicher des cavaliers, vous n'aurez qu'à vous adresser à moi, l'interpella Miss Marianne de sa place dans la ligne de réception avant de jeter un coup d'œil à Mr. Cranfield et à Sir Lewis. Je serais heureuse de veiller à ce que vous ne manquiez aucune danse, puisque je connais tout le monde ici présent.

Anna commençait à penser qu'elle avait désormais une meilleure compréhension du caractère de Marianne.

— Vous êtes trop bonne, répondit-elle.

Son sourire pour Miss Rigby lui vint plus facilement, surtout lorsqu'elle crut déceler un air d'exaspération sur son visage. Emily et Anna entrèrent dans la salle de bal où elles rejoignirent les deux gentlemen londoniens.

Mr. Cranfield fit une révérence de grande envergure, son parfum floral submergeant Anna.

— Miss Tunstall, imaginez mon choc de vous trouver ici à Avebury. Je n'aurais jamais pensé que vous aimeriez être aussi loin de Londres, où j'imaginais que vous auriez fort à faire pour aider Worthing dans les préparatifs du mariage, commenta Mr. Cranfield avant de taper sa canne sur le sol en laissant son regard balayer l'assemblée. Rien d'autre à faire que d'aller de l'avant maintenant que le moulin à ragots a arrêté de tourner autour de Miss Daventry.

Les lèvres d'Anna se contractèrent en une ligne fine. Mr. Cranfield venait de faire référence à sa future belle-sœur, dont la réputation avait été injustement salie par toute la société londonienne jusqu'à ce qu'Anna intervienne. Elle savait mieux que quiconque pourquoi le moulin à ragots avait arrêté de débiter des médisances à l'encontre d'Eleanor et elle ne put résister à la satisfaction de s'enquérir du sort des deux instigatrices principales.

— Et, avez-vous vu Miss Price ? Ou Miss Broadmore ? Elles étaient plus que catégoriques dans leurs affirmations, demanda Anna en souriant gentiment.

Malgré le regard d'avertissement de Sir Lewis, Mr. Cranfield poursuivit allègrement :

— C'est étrange maintenant que vous le mentionnez. Elles se sont toutes deux retirées de la bonne société en toute hâte. La famille de Miss Price a décidé de partir pour une visite prolongée dans leur propriété de Cardiff sans projet de retour immédiat. Et Miss Broadmore a contracté un mariage assez soudainement, expliqua-t-il en tirant distraitement sur les bords de sa chemise, un air perplexe au visage, elle qui avait toujours été si pointilleuse sur les candidats au mariage. Honnêtement, je suis bien mécontent de ne pas savoir pourquoi Miss Broadmore s'est décidée pour Mr. Ponsonberry.

— Mr. Ponsonberry ? En effet.

Comme la puissante est tombée de son piédestal ! pensa Anna avec satisfaction. C'était précisément le type de nouvelles qui lui avait manqué depuis son départ de Londres. M. Ponsonberry était un personnage timide et

malléable, deux fois plus âgé que Judith Broadmore et peu susceptible de faire un jour parler d'elle en haut lieu. Il était également peu surprenant que Harriet Price se soit sentie forcée de s'enfuir quand sa propre bagatelle avec John Fortescue, l'un des débauchés de Londres, avait été mise au grand jour. La tentative coordonnée de Harriet et de Judith pour détruire la réputation d'Eleanor Daventry, celle que le frère d'Anna avait choisie d'épouser, ne pouvait perdurer une fois qu'Anna eut décidé de soutenir la cause d'Eleanor. Cela n'avait requis que quelques mots murmurés dans les bonnes oreilles.

C'était une contre-attaque plus qu'efficace. Comme je savais que ce serait le cas, pensa-t-elle. *Je suis faite pour régenter la bonne société*.

— Qui est Mr. Ponsonberry ?

Anna fut ramenée au présent, une société bien éloignée de la toile vicieuse londonienne, par la question gaiement posée par Mr. Aston, dont le regard franc la cloua sur place. Bien qu'elle l'eût vu quelques heures plus tôt, son pouls s'accéléra brusquement quand elle se tourna et le trouva ici.

— Personne d'importance, répliqua-t-elle en inclinant la tête tout en lui adressant un bref sourire afin d'amoindrir le piquant de ses mots.

Il était impensable pour elle de prêter une attention particulière à Mr. Aston lors qu'il y avait de beaux londoniens à Avebury.

— Quelle affaire vous a amené dans ce village ? Comment l'avez-vous trouvé ? s'informa Anna en se retournant vers Mr. Cranfield et Sir Lewis

— Je pourrais vous retourner la question, répondit Mr. Cranfield. Lewis, ici présent, possède un pavillon de chasse dans la région et je suis venu en quête de distractions, dit-il, son regard se posant en premier sur Miss Marianne puis sur Anna avant d'ébaucher un sourire insipide, si heureusement diverti.

Miss Marianne, toujours en train d'accueillir les invités, jetait des regards jaloux à leur groupe. Anna soupira intérieurement. *Mr. Cranfield héritera un jour d'un beau patrimoine, mais il n'a pas deux sous de jugeote. Vous pouvez l'avoir*.

Mr. Aston s'avança et remplit le petit espace entre Mr. Cranfield et Anna jusqu'à ce qu'elle fût forcée de lui prêter attention.

— Avez-vous fait la connaissance de Mrs. Leatham ? demanda-t-il à Mr. Cranfield d'une voix plus dure que celle qu'elle n'avait jamais entendue de sa part.

Anna se demanda si de la jalousie se cachait derrière ce ton ferme quand la question pénétra ses sens. *Emily !* Avec un sursaut de culpabilité, Anna se souvint de son amie, qui avait patienté à son côté et qui avait sûrement besoin d'un endroit où s'asseoir et de quelque chose à boire.

— Oh, oui, lança Anna, soucieuse de réparer son moment d'inattention. Permettez-moi de vous présenter Mrs. Leatham, chez qui je réside. Elle était autrefois Miss Emily Randall, fille du secrétaire du Premier ministre, et désormais mariée à John Leatham, un capitaine de frégate en méditerranée.

Elle décerna un sourire éclatant aux deux gentlemen de Londres.

— Très heureuse de faire votre connaissance, dit Mr. Cranfield.

Miss Rigby, s'étant séparée de sa famille qui recevait à présent les retardataires, toucha légèrement le bras de Sir Lewis.

— Le capitaine Leatham était aussi intéressé par notre projet d'ouvrir une école à Haggle End. En avez-vous parlé avec lui ? demanda-t-elle d'un doux murmure à peine audible.

Sir Lewis secoua la tête et se pencha pour lui répondre.

Les yeux d'Anna se rétrécirent à la vue de l'échange. *Si Miss Rigby n'est pas prudente, elle pourrait faire fuir son soupirant. Je ne crois pas que Mr. Aston soit du genre à partager l'affection de sa promise.*

Alors même qu'Anna se laissait aller à cette réflexion mesquine, elle dut reconnaître en privé que, non seulement, elle ne croyait pas une minute que Miss Rigby soit engagée dans un flirt avec Sir Lewis, ou que Mr. Aston était intéressé par Miss Rigby. Anna ressentit un tiraillement au cœur ; une prise de conscience, qui lui fit se demander si Mr. Aston était intéressé par elle.

Apparemment, Mr. Aston ne pensait aucunement à Anna puisqu'il mena à bien le service dont elle aurait dû s'acquitter en premier.

— Mrs. Leatham, puis-je vous escorter jusqu'à l'une des chaises dans le coin le plus éloigné ? Je pense que vous pourrez profiter de l'air frais là-bas et je vous apporterai un verre de limonade.

— J'aimerais cela par-dessus tout.

Emily plaça sa main sur le bras de Mr. Aston et sourit à Anna d'une manière gracieuse qui ne fit qu'amplifier la culpabilité de cette dernière. Ils se tournèrent vers le fond de la pièce et Anna se força à refaire face aux deux invités londoniens.

— Allez-vous rester tout l’été ? demanda Anna aux hommes. Quand reprendrez-vous la route pour Londres ?

— Nous serons ici jusqu’en octobre, je suppose, quand il pourrait y avoir des choses à faire à Londres, pas vrai, Lewis ?

Mr. Cranfield encouragea son ami qui émit un murmure de consentement.

— J’espère que nous aurons le plaisir de vous rencontrer souvent, dit Sir Lewis.

— Cet été à Avebury s'annonce plus prometteur que l'an dernier, déclara Miss Rigby. Déjà, les réceptions organisées ne manquent pas et, étant donné le nombre d’invitations qui ont été faites depuis votre arrivée, je pense que nous devons vous remercier.

Anna sourit à l’humour tranquille de Miss Rigby et estima que seul Sir Lewis l’avait perçu.

Le regard d’Anna dériva sur Mr. Aston qui conversait avec Lord Allinthridge. Bien qu’il ne soit rien de plus qu’un curé de campagne, il avait réussi à éclipser le gentleman londonien avec son manteau noir taillé sur mesure et sa cravate blanche nouée avec goût sous sa belle mâchoire carrée. Elle se força à retourner à la conversation en cours.

— Ce sera un plaisir, j’en suis certaine.

Miss Marianne avait fini de badiner avec l’un des retardataires et ne perdit pas de temps à rejoindre leur cercle.

— Miss Tunstall, je vois que vous avez rencontré nos invités, dit-elle. Mr. Cranfield, les danses vont débuter après le service des sandwiches. J’espère que vous serez prêt à vous lever pour toutes les femmes désirant danser. Et vous aussi, Sir Lewis.

Mr. Cranfield avait découvert les vitres réfléchissantes de la porte et s'y examinait. Sir Lewis complimenta Miss Marianne sur les musiciens, demandant s’il s’agissait du groupe dont il avait entendu parler et qui pouvait être engagé à Calne.

L’attention d’Anna vagabonda à nouveau alors qu’elle examinait les visages dans la pièce, se fixant finalement sur M. Aston, adossé contre une arche en pierre, son regard fixé sur elle. La soudaineté de ce dernier lui fit l’effet d’un éclair brûlant et elle détourna rapidement les yeux.

À sa droite, Emily était assise, engagée dans une conversation avec Lady Allinthridge. Anna jeta un nouveau coup d’œil à Mr. Aston, et constata que son attention n’avait pas déviée. Alors que leurs regards se

rencontraient, il s’éloigna du mur d’une poussée et se tint droit. Une sensation des plus étranges emplissait Anna quand il la regardait de cette manière. Elle était déterminée à ne pas se laisser attirer.

Pourtant, de leur propre chef, ses pieds commencèrent à tracer leur chemin à travers la salle. *Sa présence ne me dissuadera pas*, se convainquit Anna. *Je souhaite simplement converser avec Emily et Lady Allinthridge. Je ne ferais aucune tentative particulière pour lui parler.*

Anna sentit les yeux de Mr. Aston sur elle pendant tout le long de la salle de bal, jusqu’à ce qu’elle rejoigne Emily. Sans un mot, elle lui tourna le dos et prit place à côté de son amie, attendant que celle-ci finisse sa conversation. Pendant tout ce temps, elle sentit le poids du regard de Mr. Aston dans son dos.

Finalement, Emily interrompit sa conversation et regarda Anna avec inquiétude.

— Tu sembles troublée, ma chère. Quelque chose te préoccupe ?

Mr. Aston était venu se placer à côté d’Anna, si bien qu'elle ne pouvait décemment pas exprimer la raison pour laquelle elle était décontenancée, non pas qu’elle aurait dit quoi que ce soit sur Mr. Aston, même s’il n’y avait personne dans la salle à l’exception d’elle et d’Emily. *Mon comportement est grotesque*.

— Non, non, je vais parfaitement bien, répondit-elle. N’étais-tu pas étonnée de voir Sir Lewis et Mr. Cranfield ici ?

— J’étais au courant que Sir Lewis avait une propriété ici parce qu’il avait rendu visite à mon mari l’automne dernier. Je n’avais jamais rencontré Mr. Cranfield avant ce soir, mais, bien sûr, j’avais entendu parler de lui. C’est l’invité de Sir Lewis, n’est-ce pas, Mr. Aston ?

— Oui, en effet, acquiesça-t-il en s'avançant d’un pas. Ils sont des amis de l’époque de Harrow et Oxford, et nous avons renouvelé nos liens amicaux une fois à Londres.

Ce sont *des amis de Mr. Aston ?* pensa Anna avec stupeur. Elle n’avait pas réalisé que les gentlemen se connaissaient avant aujourd’hui ni que la position sociale de Mr. Aston était telle qu’il pouvait revendiquer une telle connaissance.

— À quel point les connaissez-vous ? s’enquit Mr. Aston, en regardant Anna intensément.

Anna ignora la question ; la réponse n’avait rien d’intéressant. Elle les connaissait comme elle connaissait tous les gentlemen de la bonne société :

à un niveau purement superficiel. Bien que, évidemment, cela pouvait changer à la minute où elle décidait qu'une relation avec quelqu'un valait la peine d'être approfondie. Ce qui pouvait être n'importe qui… Sauf Mr. Aston.

— Si vous les connaissez de Londres, je suis surprise que nos chemins ne se soient pas croisés là-bas, dit-elle à la place.

— Je n'étais pas à Londres à la même époque que vous, je le crains, répondit Mr. Aston en souriant d'une façon désarmante. Et, quand j'y étais, je ne fréquentais pas beaucoup la bonne société. Je poursuivais mon apprentissage à ce moment-là.

Emily et Lady Allinthridge avaient cessé leur conversation, et Anna commençait à avoir mal au cou à force de regarder Mr. Aston depuis sa position assise. Néanmoins, elle persévéra dans une conversation pour laquelle elle ressentait de l'intérêt.

— Cela ne vous manque-t-il pas ? De ne pas sortir dans la bonne société ? Il y a tant de divertissements dont vous pouvez profiter là-bas, dit-t-elle en baissant les yeux pour regarder autour d'elle. Et c'est un endroit tellement à l'écart.

Mr. Aston patienta jusqu'à ce que le regard d'Anna lui revienne, l'attirant à lui comme s'il n'y avait qu'eux deux dans la pièce. Emily s'était détournée et était à présent penchée pour demander quelque chose à Lady Allinthridge, offrant à Mr. Aston et à Anna un peu d'intimité.

— Non, je suis heureux ici. Miss Tunstall, voulez-vous faire le tour de la salle avec moi ? demanda-t-il tout à coup. Je crains que ce mode de conversation soit inconfortable pour vous, car vous devez toujours lever la tête vers moi. Mais il n'y a pas de chaise disponible que je pourrais déplacer pour m'asseoir à vos côtés.

Anna posa sa main sur le coude qu'il avait recourbé et lui permit de l'aider à se lever. *Ce n'est pas de la galanterie étudiée*, pensa-t-elle quand elle vit l'intention dans son regard. *Il le fait par esprit purement chevaleresque, je crois*.

Mr. Aston l'attira plus près tandis qu'ils s'avançaient à travers la foule. La chaleur de sa présence et ses yeux brillants quand il les tourna vers elle firent fuir toute pensée rationnelle. Il s'agissait d'une sensation désarmante qui lui donnait envie de s'en prendre à quelqu'un, en particulier, Mr. Aston.

— J'ai toujours su que j'étais un homme de la campagne, expliqua Mr. Aston, ne semblant pas affecté par leur proximité. Je n'ai jamais eu

l'intention d’être un gentleman du beau monde. J’apprécie la compagnie de mes amis de la bonne société, mais, quant aux innombrables bals et réceptions, je ne peux en aucun cas les tolérer.

— Aucune inclination pour la politique, dans ce cas ? La politique est une vocation intéressante. Vous pouvez influencer le gouvernement et la société, parfois au cours d’une simple réception à demeure.

Anna avait trouvé sa voix, mais à peine les mots prononcés, elle sentit qu’elle avançait en terrain dangereux. En effet, cela pourrait donner l’impression qu’elle s’en préoccupait, comme si ce que Mr. Aston faisait de sa vie pouvait avoir un impact sur son futur. La graine de frustration qui avait germé, simplement par le fait qu’Anna eut été affectée par cet homme, prit racine quand elle s’aperçut qu’elle avait perdu la capacité de conserver la tête froide avant de parler.

— J’ai peut-être été induit en erreur au début de ma carrière, répondit-il, mais je ne pense pas avoir été destiné à autre chose que le travail ecclésiastique. Je ne le fais pas parce qu'aucune autre vie ne m'est offerte. Je le fais parce que cela me tient à cœur.

Mr. Aston indiqua les couples se tenant sur le parquet ciré de la salle de bal, comme s’il était certain de sa réponse avant de poser la question.

— Un groupe est en train de se former. Voulez-vous danser avec moi ?

Anna jeta un coup d’œil à Emily, qui n’avait cessé de les observer, son regard perspicace ne ratant rien.

— J’en serais ravie, répondit Anna, sa bouche figée en une ligne fine.

Que pouvait-elle faire d’autre ? Elle ne pouvait pas refuser, car elle n'avait pas d'autres danses promises. De plus, s’avoua-t-elle avec agacement, il était sans équivoque la personne la plus fascinante de la salle avec qui danser.

Mr. Aston et elle prirent place dans le rang et, quand la musique commença, il ne fut plus possible pour eux de converser. Chaque fois que leurs mains se rejoignaient, il s’emparait de son regard et elle était impuissante à résister à l’étincelle d’attraction qui en résultait.

Cependant, à présent qu’elle était libérée de leur conversation intime, Anna eut du temps pour réfléchir. Elle put examiner ce qu'il y avait dans son cœur. Clairement, *je ne suis pas intéressée par la poursuite de ma relation avec Mr. Aston. Il ne fréquente pas la bonne société. Il l’a dit lui-même. Pouvez-vous imaginer ? Une vie dans ce petit village à s’occuper des pauvres ?* Elle frissonna.

Les pas de Mr. Aston étaient gracieux alors qu'il tournoyait avec elle à son bras et son attention s'étendait au-delà des autres couples avec lesquels ils dansaient. Anna ne se souvenait même pas de leurs noms.

Lorsque la musique toucha à sa fin, Mr. Aston s'arrêta et lui fit face en s'inclinant. Alors qu'il la conduisait hors de la piste de danse, la guidant à l'écart de Mr. Cranfield et de Sir Lewis, il l'attira plus près de lui d'une façon familière contre laquelle elle voulut protester, mais ne trouva pas les mots pour le faire.

— Miss Tunstall, dit-il alors qu'ils s'approchaient de l'endroit où était assise Emily. Je viendrai vous rendre visite cette semaine.

Il ne demanda pas l'autorisation. Il considéra simplement son consentement comme acquis, comme si elle était l'une de ses paroissiennes et lui son guide ecclésiastique.

Je serai occupée. Je serai de sortie. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Tout en Anna aurait dû se révolter, mais elle ne put qu'acquiescer.

— Avec plaisir, Mr. Aston.

Quelle nigaude !

Écœurée par elle-même, Anna retourna s'asseoir auprès d'Emily, à présent seule. Elle n'eut pas le temps de réfléchir au tourbillon d'émotions qui faisait rage en elle, car elle fut immédiatement sollicitée pour la prochaine danse ainsi que pour les cinq suivantes. Il ne pouvait y avoir un grand nombre de danses puisqu'il n'y avait pas suffisamment de gentlemen présents, mais elle fut sollicitée pour chacune d'entre elles.

Miss Rigby, remarqua-t-elle, avait été invitée deux fois par Sir Lewis et finalement par Mr. Aston. Anna fronça les sourcils. *Peut-être la trouve-t-il à sa convenance*.

Quand vint l'heure du départ, elle se tourna avec reconnaissance vers la porte d'entrée. Cela avait été, dans l'ensemble, une soirée plutôt insipide.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Alors qu’Anna et Emily attendaient sur le perron que le cocher amène l’attelage, Anna crocheta son bras à celui d’Emily.

— C’est merveilleux d’avoir deux gentlemen londoniens avec nous, dit Anna. Mr. Cranfield est plus que divertissant, ne trouves-tu pas ?

C’était la meilleure tentative de diversion d’Anna et, si elle avait été de meilleure humeur, Emily aurait vu clair dans son jeu.

Emily adressa un *hum* évasif et Anna fit un nouvel essai :

— Lorsque nous étions en train de prendre l’air ensemble, Lady Allinthridge m’a raconté qu’il avait congédié pas moins de cinq valets au cours de cette année parce qu’ils n’ont pas été capables de polir ses bottes de manière satisfaisante.

— Un gentleman divertissant, répliqua Emily sobrement.

L’absence de légèreté qui accompagnait habituellement leur raillerie amena Anna à se demander si, peut-être, Emily avait changé.

— Les conversations et la gaieté du beau monde ne te manquent-elles pas ici ? demanda-t-elle ne pouvant plus résister.

— John me manque, répondit Emily en lui pressant le bras.

Ce fut au tour d’Anna de se taire *Garder une façade courageuse coûte cher à Emily,* pensa Anna. Ce n’était pas facile de la maintenir. Après une minute de silence, Emily regarda Anna dans la lumière tamisée des lanternes, son humour restauré, tout du moins, pour le moment.

— Tu étais en pleine conversation avec notre Mr. Aston, dit-elle.

Anna adressa à Emily un regard de patience étudié. C'était le problème d'avoir une meilleure amie qui remarquait tout, même quand elle était mélancolique.

— J’essayais simplement de faire preuve de politesse. Rien de plus, ajouta-t-elle quand le silence s’étira.

Dans l’ombre, Anna pouvait sentir, plutôt que voir, le sourire qui planait sur les lèvres d’Emily. Elle l’ignora.

Finalement, l’attelage apparut et le valet de pied ouvrit la porte et aida Anna à grimper dedans. Anna aida ensuite Emily à s'asseoir sur son siège.

— Je suis assise sur quelque chose, s’exclama Emily. Il y a quelque chose ici.

Anna tendit la main vers l'objet posé sur le siège et découvrit une pochette en velours vert familière.

— Mes bijoux ! s’écria-t-elle en dénouant les liens en soie. Et mes pièces de monnaie. Rien ne manque. Qui l’a trouvé et comment a-t-il su qu’il fallait le déposer ici ?

Des frissons lui parcoururent le cou à l'idée qu'un étranger puisse la suivre si facilement.

L’attelage avança et Emily coulissa la fenêtre pour interpeller le cocher. Ils s’arrêtèrent sans tarder et ce dernier apparut à la porte.

— Ouy, Madame ?

— Martin, nous avons trouvé ceci sur la banquette. Avez-vous vu quelqu’un ? Étiez-vous tout le temps à l’attelage ? demanda Emily qui examinait la pochette.

— Ouy, Madame. Cument dire, j’pense…

Emily le transperça du regard.

— Martin, je ne vais pas vous réprimander, mais veuillez m’indiquer combien de temps vous avez laissé l’attelage sans surveillance et si vous avez vu quelqu’un s’en approcher.

Les épaules du cocher s’avachirent.

— J’ai tujurs été avoc l’att’lage excepté por voir Peggy dans la cuisine. C’est p’t-estre bien alors qu’il est venu, Madame.

Emily soupira.

— Très bien, dit-elle. Je suppose que nous pouvons maintenant être certains que le voleur connait Avebury, s’il savait qu’il fallait poser les biens volés dans notre attelage, et nous savons quand le voleur a eu cette occasion. Mais la question désormais est « Pourquoi ? ».

Le matin suivant, alors qu’Anna et Emily prenaient leur petit-déjeuner en silence, chacune perdue dans leurs pensées, la domestique apporta des

lettres posées sur un plateau en argent. Emily s'empara des siennes et congédia la domestique une fois qu'elle en eût tendu une à Anna. Elle provenait de sa sœur, Phoebe. Elle l'ouvrit avec des mains impatientes.

Ma très chère Anna,

Comment s'est passé ton voyage jusqu'à Avebury ? Tu étais étonnamment succincte concernant les détails dans ta dernière lettre et je m'attends à ce que tu sois plus prolixe dans la prochaine. Il y a sûrement autre chose à dire que la nature morose de Béatrice Slyfeel et les draps non aérés du relais de poste. Comment se porte Emily ? Transmets-lui mon affection et dis-lui que nous attendons avec impatience des nouvelles de l'heureux événement.

Ici, à Worthing, comme tu peux l'imaginer, nous sommes en pleine effervescence avec la préparation du mariage de Stratford et Eleanor. En revanche, une chose très regrettable est arrivée. Te souviens-tu de la robe sélectionnée par Eleanor, celle qui, de l'avis de tous, lui allait à merveille ? Eh bien, figure-toi que l'une des chèvres de Mr. Purcell s'est échappée et a déambulé dans notre cour juste au moment où la robe y était suspendue pour sécher. Et elle a mangé la robe, si tu peux t'imaginer cela ! La chèvre, cela va sans dire. Cesse de rire ; comme je te connais, c'est ce que tu fais. Car, en définitive, c'est plutôt tragique. C'est tellement dommage que cela arrive après que toutes les perles eussent été cousues. Je sais que tu te félicites d'avoir trouvé une autre activité afin de ne pas prêter main-forte au perlage ; sans quoi tout ton travail aurait été en vain. Et, à présent, seul le nôtre l'est. Eleanor a géré la débâcle avec une grande présence d'esprit, mais nous avons désormais besoin d'acquérir une nouvelle robe confectionnée en toute hâte.

Cependant, ne pense pas que nous allons à Londres pour le faire. Tante Shae est tombée malade et elle m'a implorée avec grande insistance de m'occuper d'elle à plein temps si elle veut avoir l'espoir de se rétablir. Elle a ajouté que tu ne devais en aucun cas hâter ton retour à cause d'elle, car elle apprécie le calme. Elle est certaine que tu seras enchantée de prolonger ta visite chez ta chère amie pour quelques semaines supplémentaires le temps de sa convalescence. Eleanor, comme tu le sais, n'est pas une grande causeuse et si tante Shae fait référence au fardeau de ton bavardage, je te laisse le soin d'en décider.

Anna pouvait entendre la taquinerie dans les mots de sa sœur et savait qu'elle essayait d'adoucir le fait qu'Anna ne soit pas désirée. La lettre

continuait.

Cependant, je crains d'être tristement froissée. Il est approprié qu'Eleanor demeure avec sa tante dans la maison douairière, ainsi elle peut être à portée de main pour les préparations du mariage, mais je sens qu'il m'incombe de lui apporter tout le soutien que je peux lui fournir en tant que future belle-sœur. Mrs. Bailey a déniché quelqu'un du village pour accomplir toutes les tâches dont je ne peux plus me charger, tu connais tous les projets qui me tiennent à cœur, et mon temps est plutôt pris par ma lecture pour tante Shae. En plus, je dois lui mentionner au compte-gouttes tous les détails relatifs au mariage de telle façon à ce qu'elle ne ressente pas le besoin de bondir du lit, à son détriment. Non pas qu'elle n'eût jamais ressenti le besoin de bondir du lit pour quoi que ce soit, même pour son propre mariage, si l'on en croit les histoires de notre mère…

Anna rit.

— Dieu du ciel, s'exclama soudain Emily qui avait lissé sa lettre devant elle, les sourcils froncés par l'inquiétude.

— Que se passe-t-il ? demanda Anna.

— J'ai de mauvaises nouvelles, dit Emily en levant les yeux. Ma mère m'écrit pour m'informer qu'elle ne pourra pas venir à la date prévue. Peut-être même pas pour la naissance. Les enfants de ma sœur ont attrapé la scarlatine et mère craint d'apporter l'infection, expliqua-t-elle en soupirant. Sans mentionner qu'elle devra rester et soutenir ma sœur qui n'est pas vraiment d'une grande aide dans ce type de situation. Pauvre Charlotte.

Anna étudia Emily, son esprit s'activant.

— Es-tu en train de dire que tu n'auras aucune aide une fois que je serai partie ? Quand as-tu dit que le capitaine Leatham était censé revenir ?

— John a seulement dit que ce serait dès qu'il pourra partir au début de l'automne et il a promis de me donner plus d'informations dès qu'il en aurait. Je suis seulement surprise de n'avoir encore rien reçu. Je devrais recevoir de ses nouvelles d'un jour à l'autre, car ils ont dû jeter l'ancre à Portsmouth. Ce sera un soulagement que de l'avoir de retour sur le sol anglais, même si ses fonctions le gardent là-bas pour encore deux semaines avant qu'il puisse se rendre au nord pour me rejoindre.

Emily fronça les sourcils et baissa à nouveau les yeux sur la lettre de sa mère.

— J'ai peur pour les enfants de ma sœur, évidemment, mais je suis abattue à la pensée que ma mère ne sera pas présente pour m'aider.

Anna suspectait que le destin se jouait d’elle. Quoi d’autre pouvait expliquer l’arrivée d’une lettre déclarant que sa présence n’était pas requise à Worthing en même temps qu’une autre adressée à Emily, indiquant qu'il fallait absolument qu'Anna reste ?? Elle essaya de gagner du temps.

— Ta mère ne dit-elle pas quand elle pense pouvoir être disponible ?

Emily secoua la tête.

— Je ne suis pas certaine qu’elle-même le sache. Je pense que ces cas durent plusieurs semaines surtout qu'ils attendent de voir qui d'autre va succomber à la maladie. Ma mère l’a attrapé quand elle était enfant, mais ce n’est pas le cas de ma sœur. Bien entendu, la condition de ma sœur doit primer sur la mienne, mais je ne vois pas comment trouver le courage de traverser seule mon enfermement.

Elle tourna des yeux troublés vers Anna.

Anna était loin d’être confiante à propos de sa décision, mais elle s’exclama impulsivement :

— Je peux rester, s’exclama Anna impulsivement, toujours aussi peu confiante dans son choix.

Emily étudia le visage d’Anna avant de secouer la tête.

— Non. Je sais combien tu as envie de retourner à Worthing, puis à Londres. La difficulté que cela a été de te persuader de venir dans un lieu aussi éloigné que l’est Avebury en est une parfaite démonstration, dit-elle avec l’ombre d’un sourire. Je ne peux pas te demander cela.

— Mais je n’irai plus à Londres parce que ma tante est souffrante et ne peut s’y rendre. J'irai seulement à Worthing pour aider à la préparation du mariage, expliqua Anna en jetant un coup d’œil à la lettre contenant l’écriture soignée de sa sœur. Cependant, je crois que Phoebe a la situation bien en main.

Demeurer ici serait un sacrifice, mais peut-être pas autant que d’aller chez son frère où la présence rassurante de Phoebe était requise partout et celle d’Anna nulle part, sans mentionner le fait qu’elle devrait chuchoter et marcher sur la pointe des pieds pour ne pas déranger tante Shae. Au moins, avec Emily, elle pouvait être d’une réelle utilité, même si cela impliquait de résider plus longtemps qu’elle ne l’avait initialement prévu dans ce village campagnard.

— Néanmoins, tu trouveras qu’il n’y a pas pire ennui que d'être ici et je ne te le demanderai pas, insista Emily en secouant la tête d’un air décidé. Je

vais demander à Lady Allinthridge de me rendre visite plus souvent. Et à Hester, également. Tout ira bien.

Anna, n’ayant pas le courage d'insister sur quelque chose qu’elle était loin d’être sûre de vouloir faire, garda le silence. Elle lut le reste de la lettre de Phoebe, mais le silence dans la pièce s’alourdissait.

— Je suppose que je dois répondre à cette lettre, puis nous pourrons peut-être faire une promenade.

Anna savait que sa voix était faussement enjouée, mais elle repoussa au loin tout sentiment de culpabilité qu’elle ressentait à l’idée de ne pas avoir insisté pour offrir son aide. Emily accepta d’aller se promener et Anna se réfugia dans sa chambre.

Elles étaient assises dans le salon, après leur sortie qui avait grandement restauré le moral d’Emily, quand la cloche résonna, annonçant des visiteurs. Miss Rigby entra la première, suivie par Sir Lewis et Mr. Cranfield. Emily se leva pour les saluer, permettant aux gentlemen de s’incliner sur sa main, puis sur celle d’Anna.

— Hester, s’exclama Emily en lui adressant un sourire chaleureux. Êtes-vous venus ensemble ?

— C’est dû au fruit du hasard, répondit Miss Rigby. Pour être parfaitement honnête, je suis venue discuter de la soirée de la veille, ajouta-t-elle avec une franchise engageante.

Ses yeux scintillèrent quand elle échangea un regard avec Emily et Anna. À présent, nous n’aurons pas la possibilité de converser librement.

Mr. Cranfield prit place sur l’invitation d’Emily et Sir Lewis suivit son exemple.

— Vous pouvez être sûre de pouvoir parler de tout ce que vous souhaitez, Miss Rigby, dit Mr. Cranfield, mais j’ose dire que les robes des ladies et même les tenues des messieurs laissaient fortement à désirer. Je suppose qu’il ne faut pas s’attendre à ce que Avebury puisse espérer égaler la dernière mode à Londres.

Sir Lewis échangea un regard amusé avec Miss Rigby avant de dire :

— Je proclame le succès de votre soirée, Miss Rigby. Je ne m’étais pas attendu à rencontrer une assemblée aussi diverse dans un village de campagne. La salle de bal, si grande soit-elle, était comble.

— Je suis heureuse que vous le pensiez. Vous êtes habitué à la bonne société londonienne et votre louange doit donc être estimée à sa juste valeur, répondit Miss Rigby en s’empourprant légèrement. Avant dimanche,

je ne vous avais encore jamais vu à Avebury, bien que j'aie entendu parler de vos liens avec le voisinage. Depuis combien de temps possédez-vous le pavillon de chasse à Beckhampton ? Y séjournez-vous souvent ou préférez-vous Londres ?

Contrairement à Mr. Cranfield qui s'était avachi, Sir Lewis s'assit droit sur sa chaise dans une pose qui semblait prête à anticiper tout projet à venir.

— Mon père a acheté le pavillon de chasse. Ce dernier se trouve donc dans la famille depuis quelques décennies. Je suis le plus souvent à Londres et c'est seulement depuis que je possède la propriété, cela fait deux ans maintenant, que j'ai commencé à rechercher le calme et la solitude de la campagne, dit-il en souriant gentiment alors qu'il se tournait pour faire face à Miss Rigby. Bien que je n'eusse pas pour habitude de venir régulièrement à Avebury, je pense que cela va changer maintenant que Mr. Aston est là.

Anna observa le sourire de réponse de Miss Rigby et se demanda pendant un instant si elle n'ambitionnait pas un rang plus élevé que femme de curé. Cependant, Anna devait lui rendre justice maintenant qu'elle commençait à mieux la connaître. Miss Rigby ne lui paraissait pas être une personne qui s'intéressait à un homme simplement parce qu'il était titré ou fortuné. *Pardi !* Anna pensa alors que cette révélation la frappait. *Mr. Aston n'est ni titré ni fortuné, et elle a de la tendresse pour lui.*

Emily posa une main dans son dos et se décala sur son siège, dans un geste inconscient indiquant à Anna que la visite lui était exigeante.

— Ce village m'a conquise, dit Emily. Si vous m'aviez dit, il y a deux ans, que je vivrais autre part qu'à Londres, je ne suis pas certaine que je l'aurais cru. Mon affection pour Leatham m'a permis de ne pas seulement déménager ici, mais d'en venir à aimer le lieu. Un cœur engagé peut embrasser de nombreux changements, ajouta-t-elle en braquant un regard éloquent sur Anna qui l'ignora.

— Et vous, Mr. Cranfield ? demanda Anna en lui souriant car il avait beau être beau parleur, elle était sûre qu'il soutenait son point de vue. Comment trouvez-vous le village d'Avebury ? Je crois que vous êtes autant épris de Londres que moi.

— Oh, je trouve que pour un court moment, se rendre à la campagne n'est pas aussi horripilant que ce que l'on pourrait croire. Mais je serai heureux de retourner à Londres dès que ma pension me sera versée. On m'a informé que Schultz tente de faire un nouveau motif pour une cape avec *dix-huit* plis !

Quand Anna rencontra le regard d'Emily, il lui fut difficile de conserver une contenance de façade et fût reconnaissante de l'arrivée du majordome. Il se tint debout devant sa maîtresse, et Anna, qui était la plus proche, discerna ses mots à peine audibles.

— Un cavalier vient d'arriver avec une missive urgente.

L'homme tendit à Emily une lettre scellée.

Un coup d'œil à l'écriture et les mains d'Emily commencèrent à trembler. Elle se mit debout et réussit à conserver une voix calme pour parler.

— Gentlemen, Hester, j'espère que vous m'excuserez pendant que je m'occupe de cela. Anna, voudrais-tu bien t'occuper des invités ?

Anna acquiesça et essaya de repousser le mauvais pressentiment qui lui gonflait le cœur. Elle savait que les lettres urgentes contenaient rarement de bonnes nouvelles. Que ce soit par habitude des mondanités ou par pur égoïsme, Mr. Cranfield dirigea la conversation sur le sujet d'un jeune parent de Lady Allinthridge qu'il connaissait et qui avait enflammé les langues de Londres par sa récente escapade. Anna essaya de suivre, mais ses pensées étaient toutes tournées vers son amie. La mère d'Emily écrivait-elle à nouveau pour l'informer de nouvelles plus sinistres ? Était-ce à propos du navire de John ?

Le silence s'installa après que Mr. Cranfield s'arrêta de parler et Miss Rigby se mordit la lèvre. Finalement, Sir Lewis se pencha en avant, son chapeau en main, et se leva, imité par Miss Rigby.

— Je ferais bien de partir, dit Miss Rigby. Je suis venue à pied et je crois qu'une averse se prépare.

De son côté, Mr. Cranfield ne fit montre d'aucun signe indiquant qu'il comptait s'en aller. Sir Lewis fut plus coopératif.

— Miss Rigby, peut-être pourrais-je vous raccompagner avec mon carrick. Jules, cela vous dérange-t-il d'attendre ? Vous pourriez marcher jusqu'à la maison d'Aston et m'attendre là-bas. Il ne réside pas très loin.

Heureusement, Mr. Cranfield sembla enfin prêt au départ.

— C'est exact. Je suis sûr que Harry n'a rien de mieux à faire et sera heureux de nous voir, hein ?

Ils firent leurs adieux à Anna et elle se précipita dans la bibliothèque où Emily était assise, pleurant sur la lettre froissée entre ses mains.

— Que se passe-t-il ?

Comme son amie ne répondit pas, Anna s'agenouilla à côté d'elle.

— Emily, dis-moi ce qu'il s'est passé. Je dois savoir. Comment sinon puis-je te venir en aide ?

Emily lui tendit la lettre et Anna la lissa et tenta de donner un sens aux lignes croisées, écrites en petits caractères et tachées de larmes. Elle ne comprenait pas pourquoi il fallait tant de mots pour transmettre un message aussi dévastateur.

— Le navire de Leatham manque à l'appel, dit Anna levant finalement les yeux.

Emily opina.

— Emily, c'est loin d'être une cause perdue, assura Anna en se redressant et enroulant son bras autour des épaules d'Emily. Cette lettre démontre seulement que le navire n'a pas rencontré le *Marmion* à leur rendez-vous au port. Cela ne veut pas dire qu'il est perdu. Cela ne veut pas dire que tout est perdu. Ma chère, tu dois garder espoir.

— Il n'y a plus d'espoir, gémit Emily. John ne m'aurait pas laissée m'inquiéter. Il aurait trouvé un moyen de communiquer avec moi. Tout est perdu.

Elle recommença à pleurer et, au bruit des sanglots, un sentiment d'effroi s'empara d'Anna. Il ne s'agissait pas d'un problème qu'elle pouvait arranger avec quelques mots bien placés dans la bonne oreille.

Après avoir essayé de consoler Emily pendant dix minutes et se sentant complètement impuissante face à la situation, Anna traversa la pièce et ouvrit la porte, déclenchant une effervescence d'activités chez les domestiques se trouvant de l'autre côté. L'une d'elles s'avança rapidement pour connaître sa demande, l'inquiétude visible sur le visage. Quand le service à thé arriva, Anna porta le plateau jusqu'à la table. Elle versa une tasse contenant du lait et une cuillère supplémentaire de sucre et la tendit à Emily.

— Quoi qu'il arrive, ma chère, tu dois rester forte pour ton bébé. Bois.

Les yeux d'Emily fixaient vaguement un point devant elle et Anna passa un bras autour de son dos et porta la tasse à ses lèvres.

— Bois. Tu ne feras qu'abîmer ta robe si tu n'ouvres pas les lèvres et je sais comme tu prends garde à être économe.

Sa tentative d'humour maladroite ne suscita aucune réponse, bien que Emily obéît. Après qu'elle eut pris quelques gorgées, Anna reposa la tasse et s'empara des mains de son amie avant de les frictionner.

— Je vais t'aider. Tu n'es pas seule.

Il semblait qu'Emily ne l'avait pas entendu, mais, son regard se concentra finalement sur le visage d'Anna et elle acquiesça.

Je vais devoir trouver la force quelque part pour cela, pensa Anna, une palpitation sourde battant derrière ses paupières. *Cela va être la tâche la plus ardue que je n'ai jamais accomplie*. Malgré ses craintes, Anna devait garder l'espoir et inciter Emily à faire de même. C'était le seul moyen pour elle de passer ce jour et tous les suivants. Peut-être que le navire avait simplement dévié de son cap et qu'une lettre était en route pour expliquer l'incident.

C'était avec cette explication qu'Anna rassurerait son esprit.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

Harry faisait les cent pas dans le confort de sa bibliothèque, le seul luxe qu'il s'autorisait, car il n’épargnait aucune dépense pour les livres et le fauteuil douillet dans lequel il lisait. La bibliothèque lui offrait habituellement un havre de paix, même si les devoirs du clergé étaient parfois éreintants.

Mais pas aujourd’hui. Miss Tunstall n’avait pas été attirée par lui aussi facilement qu'il l'aurait souhaité à la soirée chez les Rigby. En fait, à l’exception du moment où elle s’était déplacée dans sa direction après que leurs regards se furent croisés au bal, ce qui pouvait être considéré comme un encouragement, n’est-ce pas ? Elle avait semblé presque prête à l’exclure de la conversation lorsqu'elle avait Jules à ses côtés. Et, dans l’ensemble, elle avait été légèrement froide au cours de leur conversation.

Il s’arrêta sur ses pas. *Peut-être que si elle savait qui je suis… Non !*

Harry ne s’était jamais abaissé à utiliser ses relations familiales. Il n’avait jamais été tenté de le faire. En fait, il exécrait un tel geste. Alors pourquoi était-il soudain prêt à sacrifier toute une vie de conduite honorable pour… Pour… *Une âme d’une profondeur insondable ?*

Il secoua la tête et recommença à arpenter la pièce. C’était ce qu’il avait pensé la première fois qu’il avait fixé du regard les yeux ouverts de Miss Tunstall, qu’elle avait une âme d’une profondeur insondable. Peut-être s’était-il trompé. Peut-être ses yeux étaient-ils seulement jolis et bleus. Mais il n’était habituellement pas un si piètre juge en matière de caractère.

Le bruit du heurtoir de la porte perça ses ruminations stériles. C’était probablement Mr. Banbury qui avait promis de lui rendre visite, refusant l’offre de Harry de venir jusqu’à lui. C’était par fierté que le vieil homme

grimpait dans un attelage et entreprenait un voyage qui était quelque peu inconfortable pour lui, mais Harry ne pouvait pas exactement décliner son offre.

Une voix familière parvint jusqu'à ses oreilles.

— Je vais me présenter en personne. Cela n'offensera pas Harry.

Jules.

Harry se dirigea à grands pas en direction de la porte et l'ouvrit avant que le valet de pied ne puisse annoncer Julian. C'était l'homme idéal pour le distraire d'un problème qui n'avait pas de solution toute faite. Cranfield n'était pas réputé pour être un interlocuteur de poids.

— Seul ? s'exclama Harry quand il l'aperçut. Où se trouve Lewis ? Je croyais que vous ne connaissiez pas les environs d'Avebury.

Julian jeta un coup d'œil à l'extérieur par la porte principale.

— Il n'a pas commencé à pleuvoir, mais Miss Rigby semblait penser qu'il y avait une menace. Lewis la raccompagne chez elle au cas où. J'ai marché depuis le manoir Durstead si vous pouvez croire une telle chose, se plaignit-t-il en baissant les yeux vers ses bottes et faisant claquer sa langue. Nous rendions une visite matinale à Miss Tunstall et euh… Mrs. Leatham, clarifia-t-il en suivant Harry dans la bibliothèque, c'est plus petit que ce dont vous avez l'habitude, si j'ose dire. Mais cela n'a jamais semblé vous déranger. Je ne peux pas dire que je comprenne, ajouta-t-il considérant la pièce d'un seul coup d'œil.

Le cœur de Harry avait fait un bond à la mention du nom de Miss Tunstall. Un éclair de jalousie s'ensuivit. Harry avait failli lui rendre visite aujourd'hui, mais avait pensé que c'était trop tôt. Il voulait demander à Julian comment elle se portait ce matin, mais savait qu'il allait devoir se satisfaire de la vision qu'elle avait présentée hier soir.

— À quel point connaissiez-vous Miss Tunstall à Londres ? ne put-il s'empêcher de demander

Julian haussa les épaules.

— Aussi bien qu'un autre, je présume. Elle a la réputation de posséder une langue acérée et la plupart des gentlemen préfèrent profiter de sa compagnie à bonne distance.

— Et vous ?

Harry ne put s'empêcher de demander, même s'il savait qu'il s'aventurait sur un terrain dangereux. Julian n'était pas une âme d'une profondeur insondable, mais il était loin d'être stupide.

Comme Harry l’avait craint, Julian tourna un regard affûté dans sa direction.

— Restez à l’écart, Harry.

— Comment ? Pourquoi ? demanda Harry en balbutiant, tandis que Julian secouait la tête.

— Elle n’est pas faite pour vous. Elle ne pense qu’aux dernières modes et, j’ose le dire, à elle-même.

Désopilant, venant de vous, pensa Harry.

— Sa sœur jumelle, Miss Phoebe Tunstall, vous conviendrait bien mieux. Une jeune fille à la nature docile, ne pouvant pas être plus différente de Miss Anna. Demandez-lui de vous présenter à Miss Phoebe, conseilla Julian, satisfait par l’idée.

Harry le fut beaucoup moins. Le bruit des roues de la voiture de Sir Lewis s'arrêtant devant la porte d'entrée lui évita d'avoir à faire preuve d’enthousiasme. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre et aperçut ce dernier qui s'empressa de passer les rênes au palefrenier se tenant à proximité, avant de marcher à grandes enjambées vers la porte.

— Harry !

Harry l’accueillit à la porte d’entrée, se demandant ce qui avait causé une telle urgence dans sa voix. Se pourrait-il que quelque chose soit arrivé à Miss Rigby ?

— Harry, répéta Sir Lewis quand ils se rejoignirent. Je ne pense pas que cet écervelé ait pensé à vous informer que Mrs. Leatham semble avoir reçu une lettre urgente, fit-il remarquer en faisant un signe de tête en direction de Julian. Bien que son ton soit taquin, son expression ne l’était pas. Miss Rigby et moi-même craignons que ce ne soit de mauvaises nouvelles. Je lui ai promis que je viendrais vous trouver, même si, je vous assure, je l’aurais fait sans son insistance.

Pourquoi Harry devait-il immédiatement penser à Miss Tunstall, il l’ignorait, mais il n’avait pas besoin de plus d’encouragement pour prendre la route.

— Je vous remercie de m’avoir apporté ces nouvelles. Mrs. Foucher veillera à votre confort. N’attendez pas mon retour. Je dois partir.

Harry attrapa son chapeau et sa canne sur le chemin vers la porte, attela son carrick et se mit en route pour la demeure des Leatham.

Quand il atteignit le manoir Durstead, le majordome hésita à le faire entrer, ce qui ne surprit pas Harry. Par égard pour la position de Harry dans

le village, Forester ressentit la nécessité de s’expliquer.

— C’est seulement que ma maîtresse a reçu une lettre bouleversante et je crains qu’elle ne reçoive personne.

Harry opina.

— J’en suis conscient. Je ne souhaite pas m’immiscer dans sa vie privée, mais j’aimerais offrir mes services de curé à une personne sous ma charge. Si vous informez Miss Tunstall de ma présence, elle décidera si Mrs. Leatham est en mesure de me recevoir.

Le majordome lui permit d’entrer et s’en alla dans le salon du matin. La suggestion de Harry produisit un meilleur résultat qu’il ne l’avait escompté. Miss Tunstall se dirigea bientôt vers lui.

Anna se glissa dans l’embrasure de la porte et traversa le couloir plein d'écho pour rencontrer Mr. Aston. Il se leva sitôt qu’il la vit et, quand elle le rejoignit, il s’empara de ses mains dans une prise ferme et chaude.

— Mr. Aston, souhaitez-vous marcher dehors en ma compagnie ? proposa Anna puisant sa force dans son contact.

Anna sentait qu’elle ne pouvait supporter une autre minute de plus à l’intérieur. Il n’avait pas encore commencé à pleuvoir, mais le ciel n’était pas prometteur.

— Mrs. Leatham ne se sent pas bien pour le moment. Nous ne nous éloignerons pas.

Mr. Aston la suivit à l’extérieur, où les nuages gris semblaient se déplacer dans le ciel, portés par une brise vivace. Ils marchèrent côte à côte sur le chemin en cailloux longeant les haies.

— J’espère que vous allez me parler de ce qu’il se passe sans tarder. Sir Lewis m’a rendu visite en revenant et m’a dit qu’il craignait qu’il n’y eût de mauvaises nouvelles, dit-il, après quelques minutes de silence.

— Je ne suis pas sûre si elles sont mauvaises ou retardées, répondit lentement Anna. Emily a reçu une lettre urgente de sa cousine expliquant que le navire du capitaine Leatham n’avait pas été à son point de rendez-vous quand il était censé le faire et personne n’a eu de nouvelles depuis. Il était censé s’arrêter chez la cousine d’Emily à son arrivée, avant de se diriger vers le nord. Au moment d’écrire la lettre, je crois que le navire avait déjà des semaines de retard, plus que ce qui pourrait être justifiable. Sa cousine ne pense pas que ce soit seulement une fantaisie ou qu’ils aient décidé d’aller autre part, car même les officiers de la marine locale ont exprimé leur surprise. Et Emily n’a pas reçu de lettre du capitaine Leatham

indiquant un changement de ses plans. En fait, elle n’a rien reçu depuis des mois.

Mr. Aston fronça les sourcils.

— Comment Mrs. Leatham a-t-elle pris la nouvelle ?

— Je ne vais pas vous cacher qu’elle est prostrée d’inquiétude, admit Anna en faisant légèrement courir son doigt le long de la haie de buis à sa droite, en appréciant leur texture duveteuse. Elle a pleuré pendant un long moment et je l’ai amadouée pour qu’elle prenne quelques gorgées de thé, ce qui a semblé la revigorer. Je crois l’avoir quittée alors qu’elle dormait.

— Pensez-vous qu'il y ait lieu de à s’inquiéter ?

Anna haussa brièvement les épaules.

— Je ne suis pas prompte à l’inquiétude, répondit-elle. Mais, d’un autre côté, ce n’est pas mon époux qui est en mer. Il est facile de garder des pensées positives quand ce n’est pas mon propre bien-être qui est en jeu.

Le seul bruit était le crissement des cailloux sous leurs pieds tandis qu’ils marchaient. Anna attendit que Mr. Aston prenne la parole, espérant qu’il ne débiterait pas des absurdités sur le fait que tout irait bien… Ou pire, que tout était assurément perdu.

Mr. Aston regarda les arbres bordant l’autre côté du jardin avant de prendre son bras et de le glisser sous le sien, comme s’ils étaient beaucoup plus proches qu’ils ne l’étaient réellement. Mr. Aston avait la fâcheuse habitude de la prendre au dépourvu. Anna ne pouvait se résoudre à s’écarter, bien qu’elle eût la sensation qu’elle le devrait. En effet, son contact était rassurant.

— Je crois que nous ne devons pas désespérer avant d'avoir des nouvelles certaines et nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour garder le moral de Mrs. Leatham au beau fixe, suggéra Mr. Aston en rencontrant franchement le regard d’Anna.

— Elle m’a dit que sa mère devait arriver sous peu. Savez-vous quand elle est attendue ?

Anna secoua la tête, retenant un soupir.

— Voilà ce qui est malencontreux. La mère d’Emily aurait été d’un plus grand soutien que moi. La nièce et le neveu d’Emily ont attrapé la scarlatine. Sa mère ne veut pas quitter la sœur d’Emily et elle craint aussi qu'elle ne soit porteuse de la maladie si elle vient ici, ce qui pourrait s'avérer fatal.

Anna soupira.

— Je redoute qu’elle n’ait personne avec elle pendant un moment, peut-être même jusqu’à la naissance.

Mr. Aston absorba la nouvelle.

— J’applaudis la sagesse de sa mère. La scarlatine est vraiment contagieuse et sa mère a parfaitement raison de retarder sa visite. Je vais voir si Lady Allinthridge peut recommander quelqu’un du village pour l’assister en attendant ses couches, quelqu’un qui peut lui servir de dame de compagnie. Il commença mais fit une pause, semblant choisir ses mots avec soin. Ne pouvez-vous pas prolonger votre séjour à Avebury ?

Anna ressentit la chaleur de son bras à côté du sien et sut au fond d'elle-même que son indifférence étudiée cachait un intérêt très réel pour sa réponse. Elle n’osa pas le regarder, mais sentit que lui aussi évitait son regard.

— Je ne vois pas comment je pourrais partir. Pas maintenant, dit enfin Anna.

Elle sentit son bras se contracter sous le sien et jeta à temps un coup d’œil à son visage à temps pour voir le sourire disparaître de ses lèvres.

Il s’éclaircit la gorge.

— Avebury bénéficiera de votre présence, je pense, autant que Mrs. Leatham, assura Mr. Aston. Vous ne manquerez pas de compagnie pendant que vous vous occuperez d’elle.

— C’est très aimable de votre part, répliqua Anna. Je crains que jouer à l'infirmière ne mette ma bonne humeur à rude épreuve. C’est une chose que de se prêter à une visite de courtoisie, en prenant le thé et en assistant à des soirées. C’en est une autre que de soutenir Emily dans la crainte et le chagrin potentiel de perdre son époux.

— J’ai entièrement confiance en vos capacités, dit Mr. Aston en levant la main vers le ciel et en étudiant son gant pour voir s'il commençait effectivement à pleuvoir.

Il dirigea leurs pas vers la maison.

— En fait, je ne peux penser à quelqu’un de plus approprié pour la tâche. Votre humour cache des sentiments profonds, et vous n'êtes pas sujette à l'hystérie. Je pense que Mrs. Leatham a de la chance de vous avoir.

Ce compliment était trop direct pour Anna et elle laissa sa main glisser de son bras.

— Je crois que lorsque les Rigby et les Allinthridge seront au courant de la situation, nous trouverons un moyen pour distraire les pensées d’Emily.

Mr. Aston sembla accepter à la fois son besoin d’espace et le changement de conversation.

— Vous serez bien soutenue, lui assura-t-il. Parlant d'un tout autre sujet, j’ai reçu une lettre de Mr. Howe, le Bow Street Runner qui vous a rendu visite. Il m’apprend qu’un autre vol a été commis sur la route venant de Beckhampton et qu’ils sont en pleine enquête. Ils vont prendre chambre dans la région et il promet de nous faire savoir dès qu’il aura plus d’informations.

— Oh ! Cela me fait penser à quelque chose.

Anna se tourna soudainement vers lui si bien que leurs visages se touchèrent presque, et ses pensées traîtresses furent inondées de ce que ce serait d'embrasser sa mâchoire ciselée. Elle rejeta la tête en arrière.

— Quand nous sommes rentrés de la soirée chez Rigby hier soir, j’ai découvert la pochette contenant mes bijoux et mon argent posée sur la banquette de notre voiture. Tout se trouvait dedans.

— Vraiment ? Avez-vous interrogé le cocher ?

Mr. Aston semblait inconscient des pensées indisciplinées d’Anna, car son ton était naturel ; un fait pour lequel Anna était reconnaissante.

— Emily l’a fait. Le cocher a dit qu’il était seulement parti rendre visite à sa… bonne amie dans la cuisine et n’avait rien remarqué de douteux à son retour.

Ils se rapprochaient à présent de la maison et bien que les nuages soient restés immobiles, Anna sentit le vent se lever.

— Très intéressant. Je n’arrive pas à comprendre, admit Mr. Aston en fronçant les sourcils et en palpant la pomme de sa canne. J'ai du mal à comprendre ce qui a poussé le voleur à rendre les bijoux, à moins que ce ne soit un sentiment de culpabilité.

— Nous avons pensé la même chose, dit Anna en s’arrêtant pour lui faire face. Je ne sais pas si nous devrions faire cesser l’enquête des Bow Street Runners.

— Non, dit Mr. Aston sur un ton décisif. Il y a encore ce dernier acte de banditisme, sans mentionner la violence dont vous avez été victime. Même si quelqu’un est pris de remords, il doit montrer de la repentance pour ses actes. Si d’autres larcins sont commis, cela implique que rien n’a été appris ni décidé.

— Très bien alors, dit Anna. Nous allons attendre de voir ce qu’ils découvrent.

Un autre silence s’ensuivit, et il semblait que Mr. Aston était aussi réticent qu'elle à partir. Que trouverait-elle en revenant ? Un foyer lourd de désespoir. La tension entre eux s’intensifia alors qu'ils regardaient partout sauf vers l'autre. Anna commença à se sentir étouffée pas la tension.

— Je pense que je dois…

— Je ne dérangerai pas Mrs. Leatham à présent, dit Mr. Aston au même moment, brisant le charme, de ce qui se rapprochait dangereusement de l'attraction, au plus grand soulagement d’Anna. De ce que vous m’en avez dit, Mrs. Leatham n’est pas en position de recevoir des visiteurs, même ceux qui souhaitent lui venir en aide.

— Pas pour le moment. Non, je pense que vous avez raison. Cependant, j’espère que vous reviendrez bientôt lui parler vous-même. Vous trouverez peut-être plus facilement que moi des mots de condoléances et de soutien, ajouta-t-elle regrettant son impatience de le voir s’en aller.

— Je viendrai demain sans faute.

Mr. Aston s’inclina et s’en alla. Et, parce qu’il était de dos et ne pouvait pas observer le changement dans son regard, Anna se retrouva libre de faire ce qu’elle n’avait pas osé faire plus tôt : régaler ses yeux de la vue de ses épaules qui semblaient suffisamment larges pour porter tous les fardeaux qui lui tomberaient dessus, y compris les siens.

Il disposa son chapeau sur sa tête et s’en alla à grandes enjambées sur le chemin.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Mr. Aston ne revint pas le lendemain. Emily était de plus en plus abattue et, pour la première fois de sa vie, Anna n’avait pas de solution toute prête. Elle ne savait quoi faire. Elle envoya une lettre à sa sœur pour l’informer de son départ retardé, ordonna aux domestiques de vaquer à leurs occupations habituelles et s’efforça de remonter le moral d’Emily.

Anna n’avait jamais vu Emily sombrer dans un tel désespoir, mais, en même temps, elles n’avaient jamais eu à affronter ensemble une telle situation. Leur monde n’avait consisté que de rires et de fêtes, comme Anna le préférait. Ce n’était pas qu'Anna ne connaissait pas le chagrin. Sa mère était décédée quand elle avait seize ans et le vide qu’elle avait laissé ne pouvait être comblé. Mrs. Tunstall n’avait pas été considérée comme digne de l’attention de la bonne société parce que sa famille avait gagné sa fortune grâce au commerce. Mais la mère d’Anna était gentille et pleine de dignité, une femme de grande valeur, et son père n’avait jamais manqué l’occasion de clamer ses vertus. Phoebe ressemblait à leur mère.

Puis, un peu avant que Stratford ne revienne de la guerre, Anna avait perdu son père à son tour. Elle se mordit la lèvre au souvenir de ces jours sombres. *Cela* ne valait pas la peine d’y penser. Anna avait toujours eu une affection particulière pour son père et tout le monde disait qu'elle lui ressemblait. Il était enjoué et ses douces taquineries étaient si subtiles que les gens ne pouvaient jamais être certains s’ils en étaient la cible. Stratford était comme ça pendant sa scolarité, mais il avait été forcé d’endosser un rôle qu’il n’appréciait pas et devait porter le fardeau de l’entretien d’un vaste domaine, de la perte de ses parents bien-aimés et du bien-être de ses sœurs jumelles. Anna était heureuse qu’il eût trouvé Eleanor. Toutes les

taquineries d’Anna n'avaient pas toutes ramené un sourire sur ses lèvres. Mais Eleanor y était parvenue.

Mais le chagrin d’Emily était différent de tout ce qu'Anna avait connu. Comment supporter avec sérénité la perte, ou à la perte potentielle, on ne devait pas perdre espoir, de son époux ? Le cœur d’Anna pleurait de concert avec son amie. Alors, elle ouvrit les rideaux, demanda de l’eau chaude pour le thé, s’entretint avec la cuisinière à propos du menu pour le souper et fit la lecture à Emily, qui ne semblait pas entendre le moindre mot. La seule fois où elle essaya d’inciter son amie à la conversation, Emily gémit seulement : « John ».

Anna, seule dans le salon, répugnait à se l’admettre, mais elle avait hâte de voir arriver Mr. Aston aujourd’hui. *C’est pour qu’il puisse aider en tant que curé.* C’était au-delà de ses forces d’accepter qu'il puisse s'agir de quelque chose de plus, qu’il pouvait y avoir quelque chose de rassurant dans sa présence qu’elle désirait.

Mais à présent.

Anna se leva soudainement.

Je tombe moi-même dans la mélancolie, ce qui n'est pas acceptable.

Le son du heurtoir rendit son cœur fébrile. *Mr. Aston*. Elle dut se retenir de se précipiter jusqu’à la porte et de l’ouvrir, ce qui ne faisait que prouver à quel point elle désespérait d’avoir de la compagnie. Étant une jeune femme bien élevée, Anna patienta jusqu’à ce que les bruits de pas de Forrester atteignent la porte.

— Miss Rigby, annonça-t-il en ouvrant la porte.

Anna prenait soin de ne pas laisser transparaître sa déception.

— Comme je suis ravie que vous soyez ici, dit-elle en indiquant à Miss Rigby de s’asseoir sur le canapé à côté d’elle. Emily se repose dans sa chambre, mais je suis sûre qu’elle sera heureuse d’apprendre votre visite.

Hester Rigby retira ses gants et son bonnet, les posant sur le canapé à côté d’elle.

— Je ne sais pas quel genre de nouvelles Emily a reçu dans sa lettre, mais je dois admettre que cela m’a perturbée. Si cela ne brise pas une confidence, veuillez me dire ce qu’il se passe. Emily est devenue mon amie depuis que le capitaine Leatham l’a amenée à Avebury.

Anna ne répondit pas tout de suite. Il n’était pas dans son habitude de dévoiler les nouvelles des autres, surtout à quelqu'un qu'elle connaissait si peu.

— Êtes-vous venue seule ? Votre sœur ne vous accompagne-t-elle pas ? Ne rendez-vous pas visite ensemble ? demanda-t-elle à la place

Miss Rigby esquissa un mince sourire.

— Samedi, ma sœur n'est pas venue parce qu'elle était encore au lit. Elle a tendance à garder les horaires de la ville, qu'importe où elle se trouve. Aujourd'hui, en revanche, je suis certaine qu'elle serait venue si Mr. Cranfield n'était pas passé voir mon père. Mr. Cranfield n'est pas venu dans le salon avant mon départ, mais je crois que Marianne attend là-bas dans l'espoir de le rencontrer.

— Et pas vous ? dit Anna. Vous n'aimez pas recevoir des visiteurs ?

Miss Rigby haussa les épaules.

— J'étais en route pour les écuries quand il est arrivé. Ma mère a envoyé une domestique pour me rappeler, mais j'ai demandé au garçon d'écurie de dire que j'étais déjà partie. Cela n'a pas été difficile à faire. Il sait combien j'aime monter à cheval et prendre l'air à chaque fois que je le peux et que j'apprécie peu de m'asseoir dans le salon et d'attendre en espérant qu'un gentleman apparaisse.

Elle finit sa phrase avec une forte pointe d'ironie qu'Anna ne put s'empêcher d'apprécier.

— Je suis sûre que tout le monde ne tardera pas à le savoir, dit Anna, ayant finalement décidé que Miss Rigby était une personne de confiance, mais je vous demande tout de même de ne pas répandre la nouvelle plus tôt que nécessaire. J'ai le sentiment que vous le garderez pour vous. Emily n'a pas reçu de nouvelles de son époux depuis plusieurs mois. Un ou deux mois ne lui auraient pas causé de grandes inquiétudes car elle sait à quel point les occasions d'envoyer une lettre sont imprévisibles. Mais une lettre est arrivée de sa cousine, lui apprenant que le navire n'a pas été au point de rendez-vous près du détroit de Gibraltar comme il était supposé le faire. Emily est anéantie par l'inquiétude.

Miss Rigby absorba la nouvelle en lissant ses gants à côté d'elle.

— Je crois que sa mère doit arriver sous peu.

Anna secoua la tête.

— Je crains que non. Sa mère s'occupe de la nièce et du neveu d'Emily qui ont attrapé la scarlatine. Personne ne viendra pour Emily. J'ai promis de rester, ajouta-t-elle après un instant de lutte.

Il y eut un nouveau coup bruyant contre la porte d'entrée et Anna n'eut pas l'occasion de savoir comment Miss Rigby aurait répondu. Elles

attendirent en silence jusqu'à ce que Forrester arrive dans le salon du matin, hésitant cette fois, avant de franchir le seuil.

— Tom Wardle, le serviteur de Mr. Aston, est ici et souhaite vous dire un mot, Miss. Que dois-je lui dire ?

Anna fut surprise que Mr. Aston eût envoyé quelqu'un à sa place. Curieuse, elle suivit le majordome jusqu'à l'endroit où se tenait Tom, les yeux rivés au sol. Elle opina de la tête pour qu'il parle et il le fit, tenant son chapeau par son bord et le faisant tourner en cercles lents dans un geste nerveux. Il s'agissait réellement d'un homme étrange.

— Miss… Pardonnez mon hardiesse… Je dois vos dire qu'Mr. Aston peut point venir au jour d'ui. Un des paroissiens, Mr. Morris, a quitté c'bas monde. L'curé envoie ses regrés, mais l'est déterminé à venir quand il pourra.

Ayant délivré son message, Tom fit un pas en arrière.

— Veuillez remercier Mr. Aston de ma part, dit Anna avant d'attendre que Forrester le reconduise.

Elle retourna dans le salon en se sentant profondément déçue. Bien sûr, un paroissien mourant avait besoin de son curé. Mais elle aussi. Ou peut-être n'avait-elle pas besoin de lui. Elle n'avait besoin de personne. Mais Emily avait besoin de lui et il ne viendrait pas aujourd'hui.

Anna recomposa une expression calme et entra dans la pièce. Elle ne désirait aucunement faire étalage de son cœur.

— Il s'agit seulement d'un des paroissiens de Mr. Aston qui se meurt et il ne peut donc pas venir aujourd'hui, pour s'occuper d'Emily, ajouta Anna précipitamment, de crainte que Miss Rigby ne perçoive la mélancolie qu'Anna était certaine, sa voix révélait.

Les yeux de Miss Rigby exprimèrent de l'inquiétude.

— Tom a-t-il donné le nom du paroissien mourant ?

— Je crois que c'est un Mr. Morris, répondit Anna en s'asseyant et en s'efforçant de garder une façade optimiste.

Elle allait devoir porter le poids de l'abattement de la maisonnée toute seule.

— Je suppose que ce n'est pas une surprise. Mais je suis attristée pour sa famille.

Miss Rigby croisa ses mains sur ses genoux avant que le silence ne s'installe.

L’air de la pièce commença à être pesant, malgré la présence de Miss Rigby. Tout le village semblait maudit. D’abord, le capitaine Leatham avait disparu et désormais des villageois tombaient comme des mouches. Anna prit une profonde inspiration.

— Ce Tom Wardle est un homme bien étrange. Il ne regarde pas les gens dans les yeux. Je sais que quelques domestiques de rangs inférieurs possèdent de telles tendances, mais ils sont généralement formés à s’en débarrasser. Tom ne semble pas avoir reçu la moindre formation.

Elle avait dit cela comme une observation sans intérêt, mais Miss Rigby saisit la balle au vol.

— Il y a en fait une histoire derrière l’emploi de Tom, expliqua-t-elle. Je sais que Mr. Aston ne souhaiterait pas que cela soit connu de tous et seulement quelques familles la connaissent. Je le sais seulement parce que j'aide les familles de Haggle End où Tom est bien connu, commença Miss Rigby avant de reprendre son souffle et relayer la nouvelle surprenante. Tom était autrefois de mèche avec des voleurs et il s’est introduit dans la demeure de Mr. Aston avec l’intention de le voler.

Anna fut surprise, mais ne souhaita pas porter un jugement immédiat.

— Mr. Aston l’a surpris en train de dérober son argenterie et, plutôt que de le dénoncer aux autorités, ce qui aurait impliqué une mort certaine ou une déportation, il a poussé Tom à chercher une profession plus honorable. Tom lui ayant répondu qu’il n’y en avait pas pour lui, Mr. Aston lui promis de l’employer et de ne pas souffler mot de ce qu’il s’était passé. Si quelqu’un est au courant, c’est seulement parce que Tom en a parlé et non Mr. Aston. Ce sont ceux de Haggle End, qui connaissent Tom, qui sont le plus choqués par sa transformation. Ils l’avaient tous abandonné à une vie de crime, continua Miss Rigby.

— Que Mr. Aston offre une telle rédemption est inhabituel, même pour un curé. Ou, oserais-je dire, surtout pour un curé, médita Anna.

Miss Rigby sourit, mais son histoire n’était pas finie.

— J’étais là-bas le jour où il s'est rendu chez ses voisins, les Callman, car j’apportais des médicaments pour leur plus jeune. Tom est entré et a annoncé qu’il avait été employé, rien de moins que par le curé d’Avebury. Tout le monde dans la maison s’est moqué de lui, mais il a certifié que c’était vrai, dit Miss Rigby en souriant doucement au souvenir. Cela fait six mois que Mr. Aston a engagé Tom et celui-ci semble s’en tirer à merveille.

Il n’a pas complètement perdu de sa timidité naturelle ou peut-être de sa honte. Mais ce n’est pas par manque d’effort de Mr. Aston de le rassurer.

Miss Rigby adressa à Anna un regard semblant dire : « *Eh bien ! Que dites-vous de cela ?* »

Anna était touchée par l’histoire. S’il y avait bien quelque chose qu’elle ne pouvait supporter, c’était quelqu’un qui était prompt à se jeter sur les fautes ou faiblesses d'un autre et à le mettre en pièces. Si cela avait été le vicaire de leur paroisse de Londres, elle était certaine qu’il aurait non seulement dénoncé Tom aux autorités, mais l’aurait aussi dénigré devant les habitants de la ville.

Elle supposa que Miss Rigby attendait qu’elle dise quelque chose, mais Anna ne souhaita pas révéler ses pensées les plus intimes.

— Votre curé semble plus que convenir à sa position, dit-elle simplement.

— C’est un homme bon, répondit Miss Rigby en ramassant son bonnet et ses gants et en se levant. Je crains d’avoir profité trop de temps de votre bonté. Je dois rentrer. Comme je connais ma mère et ma sœur, elles auront eu leur brève conversation avec Mr. Cranfield et il sera parti à l’heure qu’il est, me laissant libre de faire ce que je souhaite.

Anna se leva à son tour, regrettant presque d’avoir été si peu communicative avec Miss Rigby. Elle avait besoin d’une amie pendant son séjour ici et elle ne voulait pas trop s’appuyer sur Mr. Aston, de peur qu’il ne se fasse une fausse idée concernant les élans de son cœur. C’était ce qu’elle choisit de croire, en tout cas. Elle n’osait penser que son propre cœur puisse être en danger.

Il semblait que Miss Rigby était l’alliée la plus probable d’Anna en termes d’amitié. Il y avait bien sûr Lady Allinthridge, mais elle était bien plus âgée. Anna n’aimerait pas avoir la prétention de lui rendre visite sans que Lady Allinthridge l’ait contactée au préalable. Mrs. Mayne était d’une nature discrète et elle était plus âgée qu’Anna.

— Je vous remercie d’être venue. Je ne suis peut-être pas aussi engageante qu’Emily, mais j’apprécie votre visite. Si vous ne me trouvez pas trop audacieuse, vous pouvez m’appeler Anna, dit Anna avec plus de chaleur qu’elle n’en avait montrée depuis l’arrivée de Miss Rigby

Miss Rigby lui offrit un sourire de sympathie.

— Avec plaisir. Et je suis Hester. Votre situation n’est pas facile, Anna. Je viendrai aussi souvent ou aussi peu que vous le souhaiterez.

— J’apprécierai votre compagnie quand votre mère pourra se passer de vous, répondit Anna se surprenant elle-même.

Tandis que Hester prit congé, Anna serra les lèvres pour ne pas en dire plus, ce qui pourrait ressembler à du désespoir. Phoebe lui manquait tellement.

OceanofPDF.com

Chapitre 11

Harry avait veillé à tous les détails pour le pauvre Mr. Morris. C’était peut-être une miséricorde pour lui de quitter ce monde, car il avait souffert longtemps. Harry donna les derniers sacrements, bien qu’il n’eût pas suffisamment connu Mr. Morris pour être certain de leur efficacité. Ce dernier n’avait pas mis les pieds dans l’église depuis que Harry était arrivé à Avebury. Cependant, Mr. Morris avait demandé les derniers sacrements et Harry n’était pas de ceux qui refusaient le moindre acte de foi, même d’un de ses paroissiens les moins assidus.

Les sacrements, les préparations pour l’inhumation et tous les autres détails avaient pris deux jours à Harry. Bien que ses pensées soient avec la famille Morris et leur souffrance, il était envahi d’un bourdonnement constant de désir de voir Miss Tunstall. Néanmoins, il passa sa première matinée libre à prendre soin de ses plantations aux côtés de Tom pour désengorger le sol après les pluies excessives qu'ils avaient eues. Harry savait qu’il faisait ce qui était nécessaire, mais ses pensées restaient fixées sur le moment où il pourrait s’évader pour rendre visite au manoir Durstead.

Juste au moment où Harry travaillait la dernière rangée, le maire Mayne se fraya un chemin à travers le jardin pour venir à sa rencontre. Même si tout visiteur était normalement le bienvenu, Harry ressentit une pointe d’irritation. Il voulait que rien n’entrave son départ.

Mr. Mayne faillit glisser dans la boue avant de se remettre d’aplomb.

— Mr. Aston, ne me dites pas que vous avez l'habitude de vous salir les mains comme ça.

Harry s’appuya sur sa binette et sourit.

— Penserez-vous le pire de moi si je vous réponds par l’affirmative ? Non, pour vous dire la vérité, je suis seulement présent à l’extérieur les jours où je trouve qu’il s’agit d’un fardeau injuste pour mes domestiques débordés. Je suis le seul à blâmer si je refuse d'engager suffisamment de personnes pour gérer la propriété confortablement.

Il sourit à Tom, qui s’était seulement arrêté dans son travail pour soulever son chapeau en signe de salutation au maire. Tom ne savait pas vraiment comment sourire. C’était l’un des objectifs de Harry pour sa réhabilitation.

— Bien, bien, répondit Mr. Mayne. J’apprécie un gentleman qui ne craint pas de mettre la main à la pâte. Je n’en ai pas rencontré beaucoup. J’ai reçu une lettre de Mr. Rowe, le Runner. Un autre vol a été commis près de Calne. C’est le cinquième depuis que l’attelage de Miss Tunstall a été attaqué, mais cette fois, il y a eu un meurtre. Les bandits de grand chemin semblent devenir plus téméraires, bascula-t-il, sans préambule, sur la raison de sa visite.

À la droite de Harry, Tom fit un pas en avant, comme s’il écoutait. Harry vit qu’il avait pâli en réaction aux nouvelles.

— Cette fois, les Runners ont trouvé un pistolet sur la scène et il n’appartient pas à l’homme qui a été tué, un certain Mr. Thompson, qui voyageait apparemment en direction de Swindon quand il a été attaqué. On lui a tiré dans la poitrine, précisa Mr. Mayne en prenant un air renfrogné avant de secouer la tête. J’espère que les hommes responsables de cela seront pendus.

Harry répondit ce qui était approprié.

— Je ne sais pas quel type de négligence a poussé le bandit à prendre la fuite et à laisser son pistolet derrière lui. Le fait est que les objets de valeurs semblaient toujours présents sur la scène et Mr. Howe pense que les voleurs ont été interrompus. Quoi qu'il en soit, les Runners ont maintenant le pistolet et cela fera certainement un peu de lumière sur cette affaire, continua le maire.

— À qui appartient-il ? demanda Tom.

Les mots semblèrent sortir de leur propre chef. Harry le regarda avec surprise. Cela ne ressemblait pas à Tom de prendre la parole devant des personnes qu’il considérait comme lui étant supérieur.

— Cela a été facile à identifier parce que le fabricant est du coin, répondit le maire avant d'adresser le reste de son explication à Harry. Le

pistolet appartient à Lord Ramsworth. Eh oui ! expliqua le maire. Notre infâme vicomte qui n’a rien fait pour son domaine ou pour ses locataires, les laissant entre les mains d’un intendant absent au point que tout Haggle End n’est devenu rien de moins qu’un vivier de pauvreté et de vice.

Mr. Mayne jeta un regard noir à la perfidie des intendants paresseux, avant de lever les yeux au moment où il réalisa le sens de ses propos.

— Votre présence exceptée, Tom. Vous faites du bon travail ici.

Tom marmonna quelque chose d’intelligible. Il était redevenu le domestique timide qui n’osait pas parler.

— Donc, que vont faire les Runners maintenant ? Ont-ils parlé de leurs prochaines étapes ? s’enquit Harry.

— Ils ont l’intention de poser des questions dans Haggle End. Je pense qu’ils vont demeurer dans cette zone en quête d’indices.

La nouvelle fit réfléchir Harry. Il semblait logique que les Runners concentrent leurs efforts ici. Et, pourtant, Harry avait fait des progrès en aidant certaines des familles à tourner la page, particulièrement les plus jeunes. Il ne voulait pas que les hommes de loi viennent contrarier l’équilibre précaire de rédemption et de droiture qu’il essayait d'établir.

— Je vous remercie d’être venu m’annoncer ces nouvelles en personne, dit-il au maire. C’est d’une réelle importance, car cela affecte tout le village.

Mr. Mayne s’éclaircit la gorge. C’était un homme bourru, peu habitué aux sentiments. Heureusement que sa femme soit suffisamment compatissante pour adoucir ses bords et ait un sens pratique suffisant pour ne pas s’offenser de son franc-parler.

— Il serait malvenu de ma part de ne pas vous tenir informé de ce qui pourrait affecter votre paroisse. J’approuve ce que vous essayez de faire là-bas.

Sur cela, le maire lui souhaita une bonne journée et partit, levant sa main en signe d’au revoir.

Harry tendit sa binette à Tom.

— Pouvez-vous la ranger à ma place ? Je dois aller quelque part et j’ai beaucoup de retard.

Il se précipita à l’intérieur et sonna pour de l’eau chaude tandis qu’il tirait sur sa cravate.

— Mr. Aston est là pour vous voir, annonça le majordome.

Anna pensa qu’elle allait pleurer de soulagement. Il était enfin venu.

Qu’est-ce qui lui prenait ? Était-elle une conquête si facile ? À cet égard, Anna pensait que son cœur demeurerait intact. Après tout, les sentiments les plus tendres n'étaient pas une composante nécessaire à un mariage brillant.

—Faites-le entrer, somma Anna au domestique en plaçant son livre sur le canapé à côté d’elle.

Elle se leva quand Mr. Aston traversa la pièce pour la saluer, prenant ses deux mains dans les siennes.

— Comme se porte Mrs. Leatham ? demanda-t-il.

Anna ne réprimanda pas son impudence et ne tourna pas en dérision son comportement dramatique comme elle l’aurait fait avec tout autre homme, en privé, cela va sans dire. Elle ne pouvait qu'être consciente de la chaleur qui l'inondait à la vue de cet homme et de ses mains fermes empoignant les siennes.

— Je vais vous conduire à elle, déclara Anna, la voix moins assurée qu’elle ne l’aurait aimée.

Elle le conduisit dans le salon où Emily passait quelques heures chaque jour parce qu’il était orienté vers le sud et donc inondé par les rayons du soleil.

— Le docteur est-il venu ? demanda Mr. Aston tandis que leurs chaussures cliquetaient sur le sol lisse en bois dur.

Anna s’arrêta et se tourna vers lui, les yeux écarquillés.

— Faire venir le docteur ne m’a pas effleuré l’esprit. J’aurais dû le faire, n’est-ce pas ? Cela viendrait à l'esprit de quelqu'un qui aurait un minimum de bon sens.

Mr. Aston lui offrit un sourire plutôt qu’un reproche.

— Vous n’êtes pas souvent souffrante, n’est-ce pas ? La plupart des personnes ne pensent pas à faire mander le docteur lorsqu’ils arrivent à surmonter les maladies et les bouleversements sans trop d'encombre, ajouta-t-il quand elle secoua la tête.

Anna laissa échapper un petit soupir tout en avançant à nouveau et en tendant la main vers la porte du salon.

— Je ne suis pas considérée comme une grande aide dans ma famille pour les problèmes pratiques. Soit c’est un préjudice familial profondément enraciné, soit je manque véritablement d’aptitude. Mais j’ai toujours trouvé plus facile de laisser les autres se charger d’une telle tâche s’ils en ont la détermination.

— Je ferai appeler le Dr Carson pour qu'il ausculte Emily. Il pourra vérifier si la contrariété a affecté de quelque manière que ce soit l'enfant à naître.

Avant qu'Anna ne puisse tourner la poignée et entrer dans la pièce, il posa sa main sur son bras.

— Je l'ai déjà dit, mais permettez-moi de me répéter. Mrs. Leatham a de la chance de vous avoir ici. Je choisirais moi-même un tel arrangement, si j'étais une femme, s'empressa-t-il d'ajouter avec ce qui ressemblait suspicieusement à un rougissement.

Mr. Aston tendit la main et ouvrit la porte avant de reculer, réalisant probablement l'inconvenance de l'escorter dans une pièce où se trouvait une femme indisposée — et dans une maison qui n'était pas la sienne.

Anna fut tentée de sourire en entrant dans la pièce, mais il fut aisé de mettre cette envie de côté. Ses mots réveillaient quelque chose en elle. Elle voulait se moquer de lui à propos de sa tendance à laisser tomber le masque de politesse sociale, mais elle ne le pouvait pas. Il était bien trop sincère pour que l'on se rie de lui.

— Emily, Mr. Aston est ici.

Anna ouvrit la voie jusqu'au canapé où était assise Emily, à présent le dos droit plutôt que détendu et apprêtée pour recevoir des invités.

Mr. Aston n'attendit pas l'invitation d'Anna et s'avança avant de tirer une chaise avec un motif en treillis devant Emily et de s'asseoir face à elle.

— Mrs. Leatham, vous avez reçu un choc, commença-t-il avec une gentillesse et une maturité dans sa voix qui n'allaient pas de pair avec sa chevelure aux boucles juvéniles. J'aimerais vous rappeler que rien n'a encore été confirmé concernant la situation de votre époux. Je ferai ce que je peux pour vous aider à surmonter toutes les éventualités. Vous sentez-vous prête à essayer ?

Les yeux d'Emily se remplirent de larmes, mais elle acquiesça.

— Bien, dit Mr. Aston avant de taper dans ses mains comme s'il les préparait à l'action. Votre priorité est l'enfant que vous portez. Je connais bien trop votre cœur pour douter que vous fassiez tout ce qui est en votre pouvoir pour mettre cet enfant au monde en toute sécurité. Je crois que le Dr Carson me soutiendra en cela, mais nous ne parlerons pas de ventouses ni de toutes autres choses qui draineraient vos forces. Vous devrez prendre tous vos repas, même si vous mangez peu, et vous aurez besoin de marcher

pour prendre l’air frais. Nous avons eu un peu de soleil dernièrement, ce qui devrait aider. Miss Tunstall…

Il se tourna vers Anna, qui était en train d’observer l’effet que ses mots avaient sur son amie. Emily semblait plus animée et un éclat de détermination s’insinua dans ses yeux qui n’exprimaient plus tôt qu’accablement.

— Veillez à ce que la routine dans cette maison soit maintenue autant que possible, voulez-vous ? Ouvrez les rideaux et laissez entrer la lumière du soleil. Veillez à ce que les repas aient lieu aux heures habituelles. Si je ne me trompe pas, je pense que vous faites déjà tout cela. Et, si vous pouvez convaincre Mrs. Leatham de vous accompagner pendant vos promenades, alors, je vous en prie, faites-le.

— Si je le peux, dit Anna en haussant un sourcil, un sourire planant sur son visage, car elle commençait à sentir que tout était possible.

Les yeux de Mr. Aston scintillèrent.

— Je n’ai aucun doute sur votre capacité à faire tout ce dont vous avez envie, dit-il sans sourciller en se retournant vers Emily. Les Saintes Écritures sont à la fois réconfortantes et puissantes, alors puis-je vous rappeler de ne pas les négliger. Je suis, après tout, votre curé.

— Oui, monsieur Aston, répondit Emily, d’une voix faible.

Il s’agissait d’un côté de son amie qu'Anna ne connaissait pas.

Anna n’arrivait pas à être rassurée autant qu’elle l’aurait aimé. En effet, il semblait que, aussi rapidement qu’elle était apparue, l’étincelle d’espoir commençait déjà à décliner dans les yeux d’Emily. *Si rapidement ? Quelles créatures fragiles sont les êtres humains !* pensa Anna.

— Et laissez-nous être témoins du retour de votre humour et de votre optimisme. Vous êtes connue pour cela, madame Leatham. Ne vous troublez pas plus que de raison. Nous ne savons pas encore l’issue du voyage de Leatham et chaque jour apporte déjà son lot de peine.

À cela, Emily sourit pour la première fois en cinq jours. À la surprise d’Anna, ses propres yeux faillirent se remplir de larmes à cette seule vue. Elle cligna des yeux pour les refouler. Quand était-elle devenue aussi sentimentale ?

Mr. Aston se rassit.

— Je pourrais…

Il hésita et Anna se demanda ce qu’il trouvait si difficile à dire. À l’exception de la brève confusion qu’il avait montrée avant d’entrer dans la

pièce, il semblait toujours savoir quoi dire en toute circonstance.

— Je pourrais obtenir plus d'information au sujet de votre époux. J'ai des contacts dans la marine. Je vais leur écrire et voir ce que je peux découvrir, dit-il.

— J'aimerais cela, murmura Emily.

Des contacts ? Qui un curé de campagne peut-il raisonnablement connaître dans la Marine royale ?

Mr. Aston n'offrit pas le temps à Anna de réfléchir davantage. Il se leva et s'inclina devant Emily.

— Je n'abuserai pas de votre hospitalité, car je sais qu'il peut être fatigant de recevoir des invités. Cependant, je promets de venir vous voir souvent. Miss Tunstall, auriez-vous la bonté de me raccompagner ?

Elle l'avait, en effet. Après avoir été privée de la présence de Mr. Aston au cours des derniers jours, la force de son désir de passer du temps en sa compagnie la prit par surprise. Ils se dirigèrent vers le couloir

— Alors, votre dernière saison à Londres s'est produite l'année avant que je fasse mes débuts. Nous aurions pu nous y rencontrer sinon, dit Anna, désireuse de parler d'autre chose que de la tragédie potentiellement imminente de John Leatham.

Mr. Aston hocha la tête.

— Nous aurions pu. Mais j'étais impatient de partir. J'avais déjà commencé à chercher un poste à la campagne. J'ai occupé une place à Bristol la première année, pour un curé qui prenait de l'âge et souhaitait faire le tour de l'Écosse pendant qu'il lui restait quelques années de jeunesse. Après cela, j'ai occupé un autre emploi temporaire à Bath. Et, quand ce poste s'est terminé, on m'a offert celui-ci. Je me considère des plus chanceux de l'avoir obtenu.

— Londres ne vous manque-t-elle pas ? demanda Anna d'un ton qu'elle espérait, ne paraissait pas excessivement intrusif. C'est, après tout, là où tout se passe. C'est le lieu où les dernières idées émergent, où les dernières tendances font leur apparition. C'est l'endroit où les personnes les plus intéressantes se rassemblent.

— Sur ce point, je vais être en désaccord avec vous, répliqua Mr. Aston tandis qu'ils émergeaient dans la lumière du soleil.

Il l'aida à descendre les marches massives d'une simple pression sur le bras et la guida sur le chemin qui longeait les jardins et coupait la route publique un peu plus loin.

— Tout ce que vous pourriez souhaiter apprendre d'intéressant sur la nature humaine, vous pouvez l'apprendre dans une petite ville aussi bien que dans une grande. Dans un tel composé de citadins, vous pourriez aussi bien rencontrer des idées nouvelles qu'une façon différente de penser. Seules les modes manquent, pas les idées.

— Et c'est en cela que vous avez tort, je pense, Mr. Aston, rétorqua Anna en se préparant à une bataille amicale. De nouvelles idées ? Quelles nouvelles idées peuvent bien fleurir chez des personnes qui ne rencontrent que les mêmes personnes et voient seulement les mêmes visages ? C'est impensable. C'est la raison pour laquelle vivre dans un village est si conservateur.

Sa provocation fut faite dans un esprit de taquinerie, mais elle reconnut elle-même qu'elle le défiait de réfuter ce qu'elle considérait être vrai.

— Qu'en est-il des personnes comme Mrs. Mayne, la femme du maire, qui simplement en lisant *Pratical Piety* de Hannah More… Oh, vous pouvez lever les yeux au ciel, ma chère Miss Tunstall, mais avez-vous lu le livre ? Cela a donné à Mrs. Mayne l'idée de créer une classe d'instruction pour les filles de Haggle End afin de leur apprendre les devoirs d'une bonne pour qu'elles puissent trouver un emploi. Cela a conduit Mr. Mayne a l'idée d'ouvrir une école dans le quartier le plus pauvre du village où le futur des enfants est, au mieux, la pauvreté, au pire, le vol. En conclusion, j'ai seulement prêté mon assistance, dès mon arrivée, à un projet qui était déjà bien entamé. Je vous défie de trouver quelqu'un aussi inspiré aux idées nouvelles que Mrs. Mayne, rétorqua Mr. Aston en lui lançant un sourire taquin. Et Mrs. Mayne m'a irréfutablement dit qu'elle n'avait jamais mis un pied en dehors du Wiltshire. Oh, vous pouvez trouver la théorie à Londres, mais il est improbable que vous en trouviez le cœur.

— Oui, j'ai lu Hannah More. Qui ne l'a pas lu ? répliqua Anna avec raideur et, d'une certaine façon, avec ambiguïté.

La charité et la bonté de Mrs. More avaient touché une corde sensible en elle, mais elle n'aimait pas l'admettre.

— Parce qu'il y a l'intelligence, cela n'implique pas qu'il n'y ait pas de cœur. Par exemple, la sœur de Lady Raymond a fait la même chose. Peut-être pas à l'aide d'une école, mais elle a pris sous son aile cinq garçons ramoneurs dont l'avenir n'était pas plus prometteur que celui des voleurs en herbe de Haggle End. Elle les a confiés à son palefrenier afin qu'il leur trouve un emploi dès qu'ils seraient en âge de travailler et a veillé à leurs

progrès. Les garçons sont désormais employés dans trois autres maisonnées en plus de la sienne. Et puis-je vous rappeler que l'on ne trouve pas aussi facilement de position dans Londres qu'à la campagne et, pourtant, Lady Raymond a trouvé un moyen, insista-t-elle.

Mr. Aston mit ses mains derrière son dos tandis qu'ils marchaient, un sourire jouant sur les coins de sa bouche, ce qui irrita Anna. Elle était probablement en train de révéler plus ouvertement ses opinions sur la question de la charité qu'elle ne le faisait généralement.

— De plus, continua Anna obstinément, Lady Raymond a discerné chez l'un des garçons une affinité particulière pour les nombres et elle ne l'a pas cédé aux soins des lads. Elle pensait que, d'un garçon si habile, elle pourrait en faire un intendant ou, au moins, un instituteur qui pourrait servir d'inspiration pour les autres pauvres vivants dans des hospices. Je vous défie de proclamer qu'il n'y a pas de cœur à Londres.

Quelque chose étincela au fond des yeux de Mr. Aston tandis qu'il lui faisait face. Un défi ? Non, cela ressemblait plus à de la satisfaction, comme si elle n'avait fait que confirmer quelque chose qu'il savait déjà sur elle. Le regard entendu et le lent sourire qu'il lui adressa firent tambouriner le cœur d'Anna.

— Je n'ose m'opposer à vous, dit-il gentiment. Mais je pourrais aussi répliquer en disant que, ici, à la campagne, ce n'est pas parce qu'il y a du cœur qu'il n'y a pas d'intelligence. Mrs. Mayne n'a pas émis cette idée en imitant d'autres personnes qui ont fait de même. Elle a eu cette idée charitable par elle-même, simplement parce qu'elle a été inspirée par la littérature qu'elle a lue. Et pourtant, il s'agit d'une femme simple, élevée à la campagne, quoique distinguée.

— Je n'ai jamais dit que les femmes élevées à la campagne manquent d'intelligence, déclara Anna en s'arrêtant pour lui faire face.

— Mais vous le pensez.

Anna fut réduite au silence. Elle ne pouvait nier la vérité de ses paroles. Mr. Aston rencontra son regard avant de reprendre leur promenade. Sans qu'elle en prenne pleinement conscience, ils avaient marché sur une bonne distance et se trouvaient à présent presque à la jonction de la route publique.

— Venez, dit-il. Il est peu probable que nous soyons en accord sur tout.

Anna avait besoin d'avoir le dernier mot, de regagner le terrain qu'elle sentait avoir perdu au cours de leur débat amical, bien qu'elle ne pût dire si

c’était la logique qui venait à lui manquer ou les défenses entourant son cœur.

— Je pense que vous n’avez pas côtoyé suffisamment longtemps la société pour avoir vu le bon chez les gens de la haute société et vous êtes déterminé à vivre votre vie coupée du monde en conséquence.

Elle lui jeta un regard en coin tandis qu’ils marchaient et la bouche de Mr. Aston se tordit en signe de compréhension ou, du moins, elle pensa que c’était de la compréhension. Cette conversation bousculait toute sa fatuité. Anna sentit le désir de le pousser à partager son point de vue, mais pourquoi le ferait-elle ? Il s’arrêta et se tourna à nouveau vers elle, ses yeux bruns fixés sur les siens.

— Miss Tunstall, j'admets que je ne suis pas partial envers la bonne société et j’ai, peut-être, un préjugé à l’encontre de ceux qui possèdent une affection pour elle. Néanmoins, je garde espoir que vous découvrirez un aspect différent de la vie à la campagne pendant votre séjour ici et que vous y prendrez même goût. Il y a quelque chose en vous…

Mr. Aston attrapa sa main et elle fut surprise par son contact, même si elle portait des gants. Il était audacieux et elle n’était pas habituée à être dirigée de la sorte. Mais il ne lui donna aucune chance de s’éloigner et il plaça simplement sa main sur son bras, tout en reprenant leur marche. Ce faisant, il l’attira à lui et leurs pas s’accordèrent naturellement. Ses mots et la chaleur de sa présence à son côté mettaient à mal les défenses d’Anna.

— Je vois quelque chose en vous qui est pur, Miss Tunstall, même si vous souhaitez me convaincre du contraire. Vous ne possédez pas la vanité superficielle de la bonne société.

— Ne m’attribuez pas des traits plus nobles que je n’en possède, commença Anna.

Mr. Aston leva la main et secoua la tête.

— Non. Il y a une profondeur en vous que je n’ai pas souvent perçue chez les femmes que j’ai rencontrées à Londres. En réalité, chez les femmes que je rencontre partout, que ce soit au sein la haute société ou ailleurs. Cela n’inspire en moi qu’une forte envie de la faire ressortir.

À nouveau, il s’interrompit et se mit face à elle, figé sur place. Ils restèrent ainsi jusqu’à ce qu’elle eût la sensation d’être retenue captive. Elle ne pouvait lui ordonner de poursuivre ni ne pouvait rebrousser chemin en direction de la maison. Les yeux de Mr. Aston se trouvaient au même

niveau que les siens. C’était le moment de battre en retraite. De lui dire qu’il était présomptueux… De lui dire que cette voie ne le mènerait à rien.

Anna ne put rien dire et le silence s’étira si longtemps qu’il devenait lourd en raison de leur proximité. Elle craignit qu’ils ne s’embrassent et son cœur tambourina frénétiquement quand il posa ses mains sur ses bras. Au moment où il fit un pas en avant, elle reprit son souffle, comme en manque d’air.

Il s’écarta brusquement et une voiture apparut dans le virage. Mr. Aston entraîna Anna à l’écart de la route pour la laisser passer.

Ils rebroussèrent chemin en direction de la maison, dans un accord tacite et, alors qu’ils marchaient en silence, une suspicion horrible s’empara d’Anna alors qu’elle réfléchissait au moment dangereux qui venait de se produire.

Elle n’avait pas seulement senti de la crainte à l’idée d’embrasser le curé d’Avebury et de s’engager sur un chemin si contraire à tout ce qui lui tenait à cœur. Mais perplexe et consternée, elle comprit que le souvenir de son parfum, la vision de son visage se rapprochant d’elle, la chaleur de ses mains attrapant ses bras et la retenant captive et la pensée d’embrasser Mr. Aston l’avait également fait frémir de désir.

OceanofPDF.com

Chapitre 12

Harry ne pensa à rien d’autre qu'à Anna Tunstall au cours des deux jours qui suivirent. Jamais, jamais n’avait-il été sur le point de faire quelque chose d'aussi contraire à la bienséance, quelque chose d’aussi indécent que d’embrasser une femme à la vue de tous, et une femme avec laquelle il n’était même pas fiancé ! C’était au-delà de tout et Harry n’arrivait pas à croire une telle chose sur lui-même. Sauf, pensa-t-il avec ironie, *que tu étais là quand ça s’est passé*. Peut-être ne serait-il pas si prompt à faire la morale la prochaine fois que quelque chose de cet acabit arriverait à l’un de ses paroissiens.

L’attirance était trop forte. Il n’y avait rien à faire. Il devait simplement convaincre Anna Tunstall qu’ils étaient faits l’un pour l’autre et qu’ils devaient se marier. Harry savait sans l’ombre d’un doute qu’elle avait senti le même appel du destin, bien qu’il n’aimât pas employer un terme aussi hérétique.

Ensuite, il se rappela ses mots. *Je pense que vous n’avez pas côtoyé suffisamment longtemps la société pour avoir vu le bon chez les gens de la haute société et vous êtes déterminé en conséquence à vivre votre vie coupée du monde*. Bien que sa déclaration prouvât à quel point elle en savait peu sur lui, Miss Tunstall avait touché une corde sensible. Il ne voyait pas volontiers le bon chez les gens de la bonne société et préférait vivre sa vie coupée du monde.

Harry regarda sans le voir le livre ouvert sur les écrits de jeunesse de Clément d’Alexandrie qu’il avait eu l’intention d’étudier et finit par le fermer. Il n’allait pas être capable de se concentrer comme il le devrait

aujourd’hui et il décida de partir pour le ruisseau qui bordait la propriété Leatham. Il avait besoin d’un moment de réflexion tranquille.

Il ne fallut pas longtemps à Harry pour entrer dans les bois ombragés et trouver le pont en bois qui reliait les deux berges du ruisseau. Il n’y avait personne. Il était, d’une certaine façon, choqué que Lewis et Jules aient répondu à sa prière de ne pas révéler son identité, bien qu’il soit heureux. Peut-être pensaient-ils que tout le monde le savait déjà. Plus probablement, ils pensaient que c'était une bonne blague. L’avantage du fait que Miss Tunstall ne connaisse pas ses origines était que toute marque d’affection de sa part ou moment de complicité signifiait qu'elle les ressentait pour lui en tant qu’homme et non à son statut dans la bonne société.

Comment ses parents avaient-ils réussi à lui donner si jeune une telle répulsion de la pairie, il ne pouvait le dire. Tout ce qu’il savait, c’était qu’il ne ressemblait pas à sa famille. Il n’avait jamais été comme eux. Peut-être était-ce l’influence de sa nourrice, qui était venue s’occuper de lui après le départ de Hugh pour Harrow. Sa nourrice Maggie avait été tellement différente de sa mère : gentille, encourageante et pleine de bonté. Elle avait été la première à lui parler de l’amour de Dieu et de son intérêt personnel pour le jeune Harry.

« Il détient les vies de chaque personne, grande ou petite, dans ses mains, » disait-elle. Maggie n’avait jamais cherché à être supérieure à son rôle, mais ce dernier ne pouvait la réprimer. Elle avait été trop noble pour sa position et Harry avait intensément ressenti sa perte lors de son décès avant qu’il n’ait quitté la salle de classe. Peut-être était-ce une détermination à honorer sa mémoire, mais son empreinte dans la vie de Harry avait changé ce dernier pour toujours et il ne pouvait qu’en être reconnaissant. Plus il avait vu la bonne société, moins il avait eu envie de la rejoindre.

Malgré les mots de Miss Tunstall visant à garder une distance entre eux, ou du moins cela y ressemblait, il était certain qu’elle ressentait quelque chose lorsqu'ils marchaient bras dessus bras dessous. Était-ce son imagination ou s’était-elle rapprochée quand ils avaient emprunté la route commune entre leurs résidences, un chemin à présent familier ? Harry leva les yeux et inspira. *Qu’est-ce que ce serait de la voir ici dans l’un de mes endroits préférés !*

Miss Tunstall était certes vive dans ses débats, mais elle ne manquait ni de bon sens ni de cœur. Elle pouvait parfois refuser d’admettre la sagesse

d’un autre point de vue, mais il voyait l’intelligence dans ses yeux et savait qu’elle n’était pas fermée à ses idées. Si seulement il pouvait apercevoir qu'elle s'intéressait à autre chose qu'à la vie dans la bonne société, comme il serait rassuré… Comme il serait heureux ! C’était peut-être trop demander de vouloir apprendre où se situait son cœur vis-à-vis de Dieu. Si son cœur était indulgent envers les moins favorisés et qu’elle ne méprisait pas les humbles et les infortunés, il y avait encore de l’espoir pour elle. Le reste s'arrangerait tout seul.

Il était temps qu’il rentre au presbytère pour s’occuper de ses affaires, bien qu’il soit loin de se sentir en paix au sujet de Miss Tunstall. Il laissa derrière lui la tranquillité verdoyante des bois et rejoignit la voie publique qui menait à son portillon, son esprit toujours en proie au tumulte. Jusqu’ici, il n’y avait rien eu de concret qui prouvait que sa foi en Miss Tunstall était méritée. Il n’y avait rien à l’exception de l’inclination de son cœur ajoutée à une forte conviction que quelque chose de véritable et de bon s’éveillait en elle, que les desseins de son cœur étaient des eaux profondes. Il s'accrocherait à cette croyance jusqu’à ce qu’on lui prouve le contraire. *Et je vais continuer à lui rendre visite et à voir si son cœur peut être conquis*.

Harry passa le portillon et atteignit la parcelle de terre où le fidèle Tom réparait la clôture du potager. Il s’était déjà occupé de sa basse-cour ce matin. Harry n’avait jamais regretté un instant d’avoir employé Tom. Il était certain qu’une propriété n’avait jamais été aussi bien entretenue.

Harry se dirigea vers la maison. Dès qu’il entra, Mrs. Foucher vint à sa rencontre.

— Monsieur, j’ai réfléchi à tout ça.

En général, l’accent de Mrs. Foucher était à peine notable et Harry se laissait souvent aller à oublier son origine française. Seule la chute occasionnelle du h quand elle était nerveuse et le fait qu’elle produisait un son dur avec des mots commençant par th révélaient ses origines. Il semblait que, quoi qu’elle s’apprêtât à dire, cela la rendait nerveuse.

— Que se passe-t-il, Mrs. Foucher ?

— J’aimerais rendre visite à Mrs. Leatham, si vous le voulez bien. J’ai préparé le dîner en avance et le repas sera sur la table à l’heure prévue, avec votre permission.

— Bien sûr, accepta Harry en fronçant les sourcils. J’espère ne jamais vous avoir donné l’impression que je suis un tel ogre au point de vous

interdire de prendre quelques heures de liberté pour rendre visite à une voisine, particulièrement quand celle-ci est en détresse.

Mrs. Foucher ne lui adressa pas même un sourire fugitif en retour et son accent s'atténua à mesure qu'elle gagnait en confiance.

— Je crois pouvoir apporter du réconfort à Mrs. Leatham, car je me suis retrouvée dans la même situation. Je souhaite la pousser à garder la foi ainsi que le moral. Je désire aussi lui faire part de ma volonté d'aider quand viendra le moment de ses couches, dans le cas où elle en aurait la nécessité. Dr Carson est parfois en visite au loin dans d'autres villes et je ne voudrais pas qu'elle se sente seule.

Harry avait fait allusion au fait qu'il considérait qu'assister à un accouchement était une tâche trop délicate pour être entreprise par un homme d'Église, même pour un curé formé comme il l'était. Les connaissances de Mrs. Foucher étaient précieuses, aussi jeune soit-elle, et il était heureux qu'elle propose son aide.

— Excellente initiative, dit Harry. Je dois dire à quel point j'ai été chanceux de vous avoir obtenue par recommandation et de ne pas avoir eu à chercher quelqu'un pour remplir ce rôle. Je ne peux penser à personne que je préférerais comme cuisinière pour cette maisonnée. Et cela va au-delà des succulents repas que vous préparez. Votre préoccupation à l'encontre de ceux d'Avebury est une bouffée d'air frais pour tous dans le village.

Son compliment amena un rare sourire et un rougissement de plaisir qui mit en évidence une cicatrice le long d'une de ses joues. Elle lui avait une fois dit que la cicatrice provenait d'un accident d'enfance survenu dans la cuisine, mais n'avait pas fourni de plus amples détails. Il se demanda si elle avait toujours été une domestique de cuisine depuis sa plus tendre enfance, mais elle était si secrète qu'il s'abstenait de l'interroger. Et son instinct lui disait qu'elle avait été correctement éduquée, même s'il était difficile de le percevoir quand elle s'exprimait en anglais. Elle dégageait une aura raffinée.

— Vous êtes bien bon, monsieur, répondit Mrs. Foucher en se tordant les mains. J'aimerais vous demander quelque chose, si c'est possible. Voudriez-vous m'accompagner pour voir Mrs. Leatham ?

— Oui, si vous le souhaitez. Mais vous n'avez pas besoin de moi pour être reçue. Mrs. Leatham n'est pas du tout collet monté et votre compagnie lui sera la bienvenue. Je suis certain de cela.

— C'est peut-être irrégulier de ma part, reprit Mrs. Foucher.

Elle marqua une pause, puis rencontra le regard de Harry avant de détourner les yeux vers l'entrée où le soleil brillait à travers d'étroites vitres de chaque côté de la porte.

— J’aimerais que vous entendiez ce que j’ai à dire. Je n’ai jamais parlé de cela à quiconque et narrer cette histoire m’est douloureux, confessa-t-elle avec un nouveau regard fugace qui ne rencontra pas totalement le sien. Je ne souhaite pas raconter mon histoire deux fois, mais j’aimerais que vous l’écoutiez en tant que curé. Peut-être pouvez-vous le prendre comme une sorte de confession, bien que ce ne soit pas dans votre habitude.

Harry était honoré de recevoir sa confession puisqu’il ne savait pratiquement rien de Mrs. Foucher à l’exception de son pays d’origine. Il rejoignit le bord de la table et ramassa les gants qu’il avait posés dessus.

— Vous n’avez pas besoin d’en dire plus. Je comprends parfaitement. Permettez-moi de changer de veste et je vous accompagne.

Mrs. Foucher fit une révérence et se retira, laissant Harry en proie à un mélange d’émotions. Il ne voulait rien de plus que voir Miss Tunstall et sa cuisinière venait de lui fournir l’excuse parfaite. Même s’il craignait d’irriter Miss Tunstall en venant trop fréquemment, c’était une torture d’attendre des jours entiers avant de pouvoir lui rendre visite. Avec un sentiment proche de la culpabilité, Harry monta les escaliers en courant et changea rapidement de veste.

Quand ils arrivèrent à la résidence Leatham, il sentit l’obligation d’expliquer sa présence à Miss Tunstall tandis qu’elle s’avançait pour les saluer dans l’entrée.

— Mrs. Foucher a décidé qu’elle aimerait partager son histoire avec Mrs. Leatham, si nous ne sommes pas de trop. Elle m’a demandé de l’accompagner pour écouter moi aussi son histoire, car je n’en connais que les détails sommaires, continua-t-il sans reprendre son souffle.

Les yeux de Miss Tunstall lui jetèrent un regard empli de soulagement, ce qui lui réchauffa le cœur. *Elle est heureuse de me voir !*

— Votre visite arrive à point nommé, car le moral d’Emily est à nouveau au plus bas. Je n’ai pas été capable d’y changer grand-chose et je crois que votre présence sera justement ce qu’il lui faut.

Son sourire était sincère et Harry fut traversé par un électrochoc. Comme c'était agréable de la voir sourire pleinement au lieu d'avoir l'habituel haussement de sourcil ironique. Miss Tunstall n’avait jamais été aussi directe dans son encouragement et cela lui donna une raison d’espérer.

— Je suis certaine que Emily va vous recevoir, leur dit Miss Tunstall. Laissez-moi lui parler d'abord pour en être sûre.

Harry regarda Anna rejoindre le séjour. Elle semblait glisser plutôt que marcher, mais il y avait une énergie certaine dans ses pas. Bien qu'elle ne donnât jamais un autre air que celui d'une grande oisiveté, Harry était sûr que c'était délibéré. Il était tout aussi certain que, s'il y avait quelque chose à accomplir, elle ne tarderait pas à le faire. Il détourna son regard de la porte fermée du salon où Miss Tunstall venait de disparaître et se tourna pour apercevoir Mrs. Foucher qui l'observait. Il se sentit rougir d'être ainsi dévisagé. Ses pensées étaient probablement bien trop évidentes et il fut soulagé quand Miss Tunstall revint.

— Je vous en prie, suivez-moi. Emily va vous recevoir.

Mrs. Leatham était pâle quand ils pénétrèrent dans la pièce.

— Le docteur est-il venu ? demanda Harry après l'avoir salué.

— Il est venu. Tout va bien, répondit Mrs. Leatham d'une voix calme.

Cela semblait tout ce qu'elle révélerait à propos de sa condition, mais cela le satisfit.

— Je pense que vous avez déjà rencontré Mrs. Foucher, dit Harry, attendant que Miss Tunstall prenne place avant de faire de même. Elle a demandé une audience avec vous, car elle a quelque chose d'important à vous révéler. Elle a aussi demandé que je reste si vous n'êtes pas opposée à l'idée.

Il regarda Mrs. Foucher en signe de confirmation. Elle acquiesça.

Mrs. Leatham apparaissait encore plus faible que la dernière fois où il l'avait vue et il se demanda si elle continuait à prendre ses repas.

— C'est gentil d'être venu me rendre visite, Mrs. Foucher. Anna pourrait-elle aussi rester avec nous ? Je crains d'opprimer trop souvent sa sensibilité avec mes idées noires et je ne souhaite pas la priver de visiteurs. Mais, évidemment, si vous estimez que ce que vous avez à dire est d'une nature trop personnelle, je suis certaine qu'elle comprendra, dit-elle bien que cela sembla lui demander un effort considérable pour parler

Mrs. Foucher évalua Miss Tunstall qui lui retourna son regard avec calme. Sa cuisinière avait dû décider qu'il y avait quelque chose de digne de confiance en elle, un sentiment qu'il partageait entièrement, parce qu'elle acquiesça.

— Elle peut rester.

Mrs. Foucher s’exprima comme si elle était habituée à donner des ordres elle-même, ce qui interpella Harry. Quel était son passé et pourquoi n’avait-il jamais remarqué cela chez elle ? Il n’était pas habitué à la voir dans un autre rôle que celui de domestique. *Cela dit,* se réprimanda-t-il, *un curé doit être au-dessus de telles réflexions.* Comme Mrs. Foucher avait fui en Angleterre pendant le bref Traité d’Amiens, il lui vint à l’esprit qu’elle pouvait descendre de la noblesse qui avait souhaité s’enfuir du pays.

— Je vous remercie de me recevoir aujourd’hui, Mrs. Leatham. Je suis seulement venue vous dire que je comprends un peu votre situation et je veux vous encourager à demeurer forte.

Mrs. Foucher s’assit, parfaitement droite, les mains jointes sur ses genoux et seule la rigidité de sa posture donna à Harry une vague idée de l’agitation de ses pensées. Il avait pris place en conservant ses distances, suffisamment près pour entendre ce qui était dit, mais assez loin pour offrir un semblant d’intimité à Mrs. Foucher. Anna, assise sur le canapé à côté de Mrs. Leatham et le regard fixé sur Mrs. Foucher, était difficile à lire, bien que Harry fût sûr d’avoir détecté en elle de la compassion mêlée à de la curiosité.

— Je suis issue d’une vieille famille française, commença Mrs. Foucher. Mon nom est Marie-Madeleine Catherine Anne de Vieuxchamps. Mon père était un vicomte dans la région de Bordeaux. Quand Napoléon est revenu au pouvoir en 1802, mon père a décrété qu’il était temps pour nous de partir, car il serait bientôt trop difficile de le faire et trop dangereux de rester. Il est parti avec ma mère, ma sœur, moi et… et bien, mon époux est venu lui aussi. Antoine était le fils de Joseph Foucher, un marchand fortuné et notre union fut le fruit de notre amour.

Le sourire qui étira les lèvres de Mrs. Foucher lui donnait l'apparence d'une écolière plutôt que celle d’une femme de trente ans.

— Que mon père l’ait permis a choqué tout le monde, sauf moi. Mon père ne tenait qu'à ce que mon époux m’aime, qu’il protège mon cœur et… Comme vous le dites, vous Anglais, qu’il m’installe en grande pompe. Antoine nous a accompagnés jusqu’à la frontière à Calais. Il connaissait suffisamment de personnes sur les quais pour nous faire monter en toute sécurité sur un bateau pour l’Angleterre. Mais, par mesure de précaution, il nous fit embarquer sur un sloop gouverné par des contrebandiers, qui ne serait pas détecté par les autorités anglaises ni françaises. Mon époux allait vérifier une cargaison pour son père avant de venir nous rejoindre à temps

pour prendre la mer. J’aurais dû savoir quand il n’est pas arrivé tout de suite.

Les yeux de Mrs. Leatham se remplirent de larmes de sympathie, mais Miss Tunstall demeura pratiquement stoïque. Harry ne pouvait déceler des signes d'émotion que dans la ligne de froncement entre ses sourcils.

La voix de Mrs. Foucher se brisa sur les mots suivants.

— Il m’a dit que je devais partir, qu’il y avait une chance qu’il soit retenu et n’arrive pas à temps avant notre départ, et que je devais partir avec ma famille, même s'il n'était pas là. Il me rejoindrait ensuite, et je devais l'attendre à Londres. Comme je suis certaine que vous l’avez deviné, Antoine ne nous a pas rejoints cette nuit-là. Alors, je lui ai obéi et je suis restée sur le bateau avec ma famille et nous avons levé l’ancre. L’itinéraire n’était pas direct, car nous avons dû accoster dans un endroit dissimulé sur la côte anglaise plutôt que de prendre la voie la plus rapide jusqu’à Douvres. Nous sommes restés ensemble sur le bateau avec les autres marins jusqu’aux premières lueurs de l’aube et j’ai remarqué que certains d’entre eux ont commencé à trembler de fièvre, que j'ai appris plus tard était la variole.

Ses mots semblèrent restés coincés dans sa gorge et elle pressa les lèvres avant de poursuivre.

— Quand nous sommes arrivés sur la côte, nous nous sommes mis en quête d’un abri, mais aucun ne nous fut offert. Ma famille et moi nous faufilions dans des granges la nuit tandis que nous faisions route vers Londres. Quinze jours plus tard, tremblaient eux aussi de la fièvre, et les boutons tant redoutés firent leur apparition peu après. Je ne sais pas pourquoi j’ai été épargnée. La seule consolation, je suppose, c’était que nous avions, à ce moment-là, déniché une grange qui n’était pas utilisée et nous n’avons donc pas été chassés comme cela avait été le cas dans les autres lieux, dit Mrs. Foucher d’une voix dure, comme pour repousser le chagrin. Deux semaines plus tard, ils étaient tous morts. Je les ai enterrés seule dans un champ abandonné, creusant leurs tombes avec une faucille cassée abandonnée dans la grange.

Mrs. Foucher ne fit pas de pause dans son récit. C’était comme si, ayant manifesté la faiblesse de ses larmes une fois, elle ne le ferait pas à nouveau.

— Nous n’avions pris aucune disposition sur ce que nous devions faire une fois sur le sol anglais et nous n’avions aucun contact. Nous avions compté sur Antoine pour cela. Ces contrebandiers n’étaient pas aussi loyaux

envers Antoine ou notre cause qu'il le croyait, car ils nous avaient soulagés, sous la menace d’un couteau, de l’argent et des bijoux que nous avions en notre possession avant de nous débarquer sur la côte. Seule, j’ai erré de village en village jusqu’à ce que je trouve une famille suffisamment gentille pour m’accueillir. Je n’avais pas appris l’anglais en grandissant, mais cette famille n’a été en rien moins qu’accueillante à mon égard, continua-t-elle, en gardant son regard sur Harry pendant un moment. Heureusement pour moi, j’avais passé du temps dans les cuisines à la maison parce que le chef faisait toujours des petits-fours et d’autres douceurs pour me tenter. J’avais eu le temps d’observer son savoir-faire et la bonne dame anglaise m'a appris tout ce qu’elle savait. J’ai appris à cuisiner avec elle et j’ai même été formée en tant que sage-femme par sa domestique. Je ne pouvais pas demeurer avec elle à Stockwell. J’avais besoin d’aller à Londres où Antoine pourrait me retrouver, dit-elle en regardant ses mains posées sur ses genoux. J’ai patienté pendant six ans.

Harry absorba les détails de son histoire en silence. Il se demanda si cela pouvait être utile à Mrs. Leatham. N’était-ce pas une autre histoire triste qui réduirait en cendres la moindre lueur d’espoir restante ? Il eut bientôt sa réponse, car il y avait plus dans l’histoire de Mrs. Foucher.

— Quand j’ai quitté la France, je portais un enfant. Je ne suis jamais tombée malade et je ne sais pas si la variole a réussi à atteindre le bébé sans que je tombe malade, ou si c’était simplement le poids de mon chagrin, mais, au cours du quatrième mois de grossesse, une semaine après que j’eus enterré ma famille, j’ai accouché prématurément d’un petit garçon.

À ces mots, Mrs. Foucher laissa finalement libre cours à ses émotions, plaçant ses mains sur son visage en pleurant. Miss Tunstall vint s’asseoir à côté de Mrs. Fourcher et enroula son bras autour d’elle.

Une fois que Mrs. Foucher eut essuyé ses yeux sur le mouchoir que Harry lui avait tendu, elle tourna un regard implorant vers Mrs. Leatham.

— Je vous en supplie, soyez forte pour le bien de votre bébé. J’ai perdu mon époux et je n’en veux pas d'autre. Je n’en prendrai pas un autre. Mais comme j’aurais souhaité, toutes ses années, avoir eu mon fils. Vous ne savez pas encore ce qu’il est advenu de votre mari. Il y a toujours de l’espoir. Pour moi, dix ans se sont écoulés et je peux affirmer qu’il n’y a plus d’espoir. Alors je vous implore d’être forte pour l’enfant qui grandit en vous afin qu’il soit source de réconfort pour vous, quoi qu'il arrive.

Mrs. Leatham pleura avec Mrs. Foucher et, comme l’histoire touchait à sa fin, Mrs. Leatham sécha ses propres larmes.

— Ses mots me vont droit au cœur, dit-elle, la voix lourde d’émotion. Merci de les avoir partagés avec moi.

Ce lien commun était tout ce qu’il fallait pour que les deux femmes se comprennent parfaitement.

Mrs. Foucher se leva et Harry fit de même.

— Je vais raccompagner Mrs. Foucher chez elle, annonça-t-il.

Il pensa qu’elle pourrait avoir besoin de parler davantage à propos de ce qu’elle venait de dévoiler. Cela lui avait assurément donné un aperçu différent de sa situation. Bien sûr, cela signifiait partir sans avoir échangé ne serait-ce qu'un mot en privé avec Miss Tunstall, mais il avait besoin d’être présent pour Mrs. Foucher.

— Je vais marcher seule, dit Mrs. Foucher comme si elle avait suivi la direction de ses pensées. Vous pouvez rester si vous le souhaitez.

Et c'était encore une fois cette confiance qu'il n'avait jamais vue en elle, mais qu’il remarquerait dorénavant. Il se demanda s’il devait prendre en considération son rang social et chercha les mots dans ce but.

— Dans ce cas, si vous le permettez, dit Harry en s’adressant aux deux autres femmes à la place. Je vais raccompagner Mrs. Foucher jusqu’à la porte et reviendrai pour une brève visite.

Miss Tunstall leva les yeux sur lui et acquiesça.

Tandis qu’il accompagnait sa cuisinière, issue d’une longue lignée de sang noble français, jusqu’à l’entrée principale, Harry prit la parole avec le fantôme d’un sourire aux lèvres.

— Peut-être que vous ne devriez pas travailler pour moi. Peut-être que je devrais travailler pour vous.

Mrs. Foucher secoua la tête.

— Je crois que je sais qui vous êtes bien mieux que la plupart des gens, dit-elle, ses mots le prenant par surprise.

Que savait-elle exactement ?

Alors que Mrs. Foucher s’apprêtait à mettre un pied dehors, Harry ne put s’empêcher de poser la question qui lui avait trotté dans la tête depuis sa « confession ».

— J’aimerais savoir pourquoi vous avez requis ma présence quand vous avez raconté votre histoire à Mrs. Leatham. Ce n’était finalement pas vraiment une confession. Aussi heureux que je sois de connaître votre

histoire, j’avais presque la sensation de m’immiscer dans vos pensées, car aucune confession de péché ne fut nécessaire.

— Oh, mais c’était une confession, dit Mrs. Foucher avec un frémissement de lèvres, son regard soutenu rencontrant le sien. Je confesse le péché d’orgueil pour avoir voulu que vous sachiez que, bien que je travaille pour vous et continuerai à le faire avec gratitude, dans une autre vie, cela n’aurait pas été le cas.

Sur ces mots, Mrs. Foucher se retourna et prit le chemin du presbytère.

OceanofPDF.com

Chapitre 13

Anna, soulagée de savoir que Mr. Aston reviendrait et apporterait un répit à sa journée, examina le visage tiré d'Emily.

— C'était une sacrée histoire, dit Anna, souhaitant qu'Emily dise ce qu'elle avait sur le cœur.

Emily croisa son regard avant de fixer à nouveau le mur devant elle sans répondre. Le cœur d'Anna sombra. L'histoire de Mrs. Foucher n'avait-elle pas le moins du monde affecté Emily ?

Quand Mr. Aston les rejoignit, il parla de choses sans importance, mais Anna trouva qu'il regardait Emily avec plus d'attention qu'il ne le laissait percevoir. Et, de temps en temps, Anna sentait le poids de son regard sur elle.

Finalement, il se leva.

— Je ne souhaite pas abuser de votre accueil alors que vous devriez vous reposer, Mrs. Leatham.

Anna était prête à s'élancer hors de sa chaise.

— Je vais vous reconduire.

Mr. Aston et elle ne dirent rien tandis que le bruit de leurs pas résonnait dans le couloir et qu'ils émergeaient sous le soleil, descendant jusqu'au chemin en cailloux devant eux. Anna était tentée, non seulement de se promener dans les jardins avec lui, comme ils semblaient en avoir pris l'habitude, mais aussi de continuer la promenade pour ne jamais retourner dans cette maisonnée mélancolique dans laquelle elle s'était engagée à demeurer pour plusieurs semaines au minimum. Cela la prit par surprise, ce désir de rechercher la compagnie d'un homme qui était encore pratiquement un étranger alors qu'elle n'avait jamais eu la moindre envie par le passé.

Mais, dans tous les cas, en outre le fait que cela soit impossible, que ferait-elle ? Le suivre jusque chez lui ? Elle avait donné sa parole à Emily.

Anna s'arrêta brusquement lorsque le chemin rejoignit la pelouse verdoyante et se tourna vers Mr. Aston. Au moins pouvait-elle soulager son cœur.

— C'est comme si Emily n'a rien entendu de ce que Mrs. Foucher a raconté.

Il se tourna et elle se retrouva à nouveau captive par l'expression déterminée de ses yeux mouchetés d'or.

— On pourrait penser que Emily ferait quelque chose, qu'elle se reprendrait en main, continua Anna, sachant qu'elle était injuste.

Pourtant, elle se sentait écrasée par la tâche impossible de devoir remonter le moral d'Emily alors qu'il ne leur restait que peu d'espoir. Pourtant, Anna ne supportait pas le suspense, l'attente, l'inactivité.

— Après tout, Emily n'a pas perdu toute sa famille et il est encore possible que son époux soit en vie. Le Dr Carson a affirmé que son bébé semble être en parfaite santé. Et, pourtant, elle reste simplement assise là.

Anna prononça ses derniers mots dans un sanglot proche de la frustration.

Mr. Aston prit sa main dans la sienne, ses yeux inquisiteurs remplis de compréhension. Il ne l'avait pas jugée, bien qu'elle le méritât. Les jours passés à essayer d'être forte pour Emily avaient épuisé la compassion d'Anna jusqu'à la pousser proche de son point de rupture.

— Chaque cœur connaît sa propre amertume.

Mr. Aston lui pressa la main et Anna aurait trouvé cela présomptueux si cela ne lui avait pas apporté une grande source de réconfort. Elle se raccrocha à ses mots suivants.

— Je crois que vous avez eu énormément à supporter ces derniers temps, Miss Tunstall, et il n'est pas aisé d'être patient dans ces cas-là. Personne ne réagit à l'inquiétude, au chagrin ou même à la joie de la même manière qu'un autre. Nous ne pouvons demander cela à quiconque. Nous sommes seulement le maître de notre propre cœur.

Il retint sa main plus longtemps qu'il ne l'aurait dû et sembla souhaiter vouloir en dire plus. Mais, à la fin, il la lâcha et recula d'un pas.

— Les Rigby organisent une autre réception demain et je suppose que vous avez reçu une invitation. Comme leur dernière soirée a été un succès,

ponctua-t-il avec un sourire ironique. Ou ils sont plutôt déterminés… murmura-t-il.

Il laissa Anna remplir elle-même le reste de sa phrase. Voulait-il dire qu'ils étaient déterminés à capturer l'un des gentlemen londoniens pour leurs filles, Sir Lewis n'était pas moins qu'un baron, ou était-ce pour capturer le curé du coin ?

— Avebury manque-t-elle de monde pour que nul autre que les Rigby ne puisse divertir ? demanda-t-elle en prenant soin de ne pas laisser transparaître dans sa voix la critique qu'elle était tentée d'injecter dans sa question.

— Il n'y a pas beaucoup de familles. Les Mayne le pourraient, je suppose, mais Mrs. Mayne n'a pas la moindre prétention et n'invite pas souvent de peur que les gens méprisent ses dîners simples. Les Leatham recevaient aussi largement que l'emploi du temps de John le permettait avant qu'il ne reprenne la mer. Les Allinthridge tiendront un dîner dans une semaine. Ils contribuent à la société, mais préfèrent laisser le fardeau de recevoir à une génération plus jeune qu'eux. Alors, voyez-vous, nous sommes chanceux que les Rigby remplissent ce rôle.

Anna se rendit compte du sens de ce qu'il disait et se demanda si Mrs. Mayne la considérait comme une des personnes qui mépriseraient les soupers modestes du maire.

— J'espérais que vous pourriez venir. J'aimerais tant vous voir là-bas, ajouta Mr. Aston.

Anna leva les yeux jusqu'aux siens.

— Je ne sais pas. Je ne peux pas quitter Emily.

Mr. Aston considérait cela quand une lueur surgit dans ses yeux.

— Cela pourrait être hautement contraire à la bienséance, mais je peux demander à Mrs. Foucher si elle accepterait de venir tenir compagnie à Mrs. Leatham. Peut-être que si les deux parties sont d'accord, je pourrais vous escorter.

Il savait sûrement que le fait de l'escorter seul provoquerait trop de spéculations. Cela laisserait entendre qu'ils étaient engagés. Anna se figea. *Avait-il l'intention de…*

Sans attendre sa réponse, Mr. Aston secoua la tête et sourit.

— Ce serait bien trop contraire aux convenances, admit-il. Mais je ne désespère pas de vous y voir.

Anna se retrouva à démêler ses sentiments face à la persistance de son attention. Le mieux qu’elle pouvait déterminer était qu’elle n’était pas entièrement sûre qu’elle s’y opposait.

Le lendemain, Emily stupéfia Anna en prenant son petit-déjeuner au rez-de-chaussée avant d’annoncer son intention de rendre visite à Mrs. Mayne dans l’après-midi.

— Emily, répliqua Anna, les yeux écarquillés. Je suis prête à te soutenir dans toute entreprise qui t’aidera à retrouver le moral, mais tu as peu mangé au cours de ces derniers jours. Ne devrions-nous pas commencer par faire une petite promenade autour du parc ?

— Je dois quitter Durstead, dit Emily d'un ton qui ressemblait tellement à son ancienne personnalité qu'Anna ne savait pas si elle devait se réjouir ou s'inquiéter qu'Emily ait glissé dans l'illusion. Nous avons suffisamment arpenté les jardins et il est temps de montrer à John quel type d’épouse il a. Après tout, si tu fléchis en temps de troubles, qu’est-ce que cela dit de ta force ?

Anna ferma sa mâchoire qu’elle avait laissée s’ouvrir en grand.

— Dans ce cas, je suis prête à partir avec toi, déclara-t-elle avant d’hésiter à sortir de table. Le docteur a dit qu’il était certain que tu pouvais monter à cheval ?

— Le Dr Carson a dit que la chose la plus importante est de garder le moral par tous les moyens nécessaires. Il a donné son accord pour de courts trajets en attelage si je ne suis pas celle qui conduit. Il a d’abord parlé d’employer des ventouses, mais, quand j’ai mentionné que Mr. Aston ne les avait pas jugées nécessaire, il a changé de discours, si tu peux imaginer cela. Un docteur qui écoute un curé.

Anna poursuivit le badinage, bien qu'elle ait l'impression de vivre dans un rêve après quinze jours de conversations avec personne d’autre qu’elle-même.

— Je dois être reconnaissante pour cela. Des ventouses, vraiment. Je peux imaginer que cela n’aurait fait que t’affaiblir davantage. Et cela pourrait te rendre malade.

— Tu sais mieux qu’eux, bien évidemment, se gaussa Emily avec une fausse docilité. Si seulement les docteurs t’écoutaient.

— Le bon sens est un don, pas un enseignement.

Anna contourna la table et donna à Emily une bise affectueuse sur la joue. Tant que son amie semblait redevenir elle-même, Anna ne ferait rien pour l'en empêcher.

— Et je vois que tu abondes de bon sens, alors permets-nous de partir avant qu'il ne s'envole.

Emily n'avait pas pensé à informer Anna de la raison de leur visite jusqu'à ce qu'elles soient presque arrivées, mais la rencontre était organisée pour poursuivre le travail sur les projets communs nécessaires à l'établissement de l'école dans la communauté pauvre d'Avebury. Quand elles arrivèrent à la demeure Mayne, Hester et, à la surprise d'Anna, Marianne étaient déjà installées dans le salon avec Mrs. Mayne, cousant des tabliers pour leurs futures apprenties servantes. Anna n'avait pas vu Marianne depuis la dernière soirée chez cette dernière, car elle avait choisi de manquer le service du dimanche pour rester avec Emily. Avant même qu'Emily et elle ne soient assises, la raison de la présence de Marianne devint évidente.

— Sir Lewis, Mr. Cranfield, annonça l'efficace servante des Mayne.

Anna ne comprit pas ce qui pouvait les amener à rendre visite à la femme d'un maire campagnard, quand les yeux de Hester s'illuminèrent et qu'elle se leva pour les saluer comme si elle se trouvait dans son propre salon, avant de se rasseoir d'une manière particulièrement abrupte. La compréhension naquit alors. Anna jeta un coup d'œil à Sir Lewis et pensa voir un retour de l'inclination à nouveau de Hester.

J'ai manqué quelque chose, songea Anna.

Mrs. Mayne invita les deux gentlemen à s'asseoir, expliquant qu'elles s'apprêtaient à prendre le thé, mais qu'elle leur apporterait quelque chose de plus fort s'ils le désiraient. Sir Lewis déclara que le thé lui conviendrait parfaitement et Mr. Cranfield offrit une brève courbette en prenant place à côté de Marianne.

La porte s'ouvrit à nouveau, et la servante annonça Mr. Aston. Anna leva les yeux pour le regarder tandis qu'il saluait l'hôtesse et les détourna rapidement avant qu'il ne puisse la surprendre. Son cœur martela étrangement. Allait-il prendre place à côté d'elle ? Elle lissa le tablier sur ses genoux et ses doigts tremblèrent légèrement alors qu'elle enfilait une aiguille.

Emily s'était installée confortablement et avait commencé à discuter avec Hester pendant que Sir Lewis prenait un siège disponible. Une fois que

Mrs. Mayne se fut à nouveau assise, Sir Lewis entretint une conversation avec l'hôtesse tout en jetant des regards furtifs à Hester. Anna ne souhaitait pas être aussi visible dans sa propre attention à l'égard de Mr. Aston, aussi pencha-t-elle la tête et se concentra sur son travail, même si elle ne raffolait pas du tout de la couture.

Marianne parla à Mr. Cranfield d'une voix basse et affectueuse qui ne trompa pas Anna le moins du monde.

— C'est un miracle de voir enfin Mrs. Leatham ici, dit Marianne. J'ai cru comprendre qu'il y avait eu des problèmes avec son époux.

— Rien n'est certain en ce qui concerne le capitaine Leatham et nous devons espérer le meilleur.

Anna méprisait les platitudes, mais elle préférerait largement en offrir plutôt que de discuter de la vie privée de son amie au sein d'une compagnie variée.

Marianne fit une nouvelle tentative.

— Notre réception est ce soir. Nous n'avons pas reçu votre confirmation, mais il n'est pas trop tard si vous souhaitez venir. Tout le monde à Avebury sera présent. N'est-ce pas, Mr. Cranfield ?

Après avoir reçu le consentement de ce dernier, Marianne se retourna vers Anna.

— Je comprends que vous ne sortez plus depuis que Emily est indisposée, mais peut-être que ce soir vous pourrez y assister, murmura-t-elle à Anna.

Anna risqua un regard en direction de Mr. Aston et découvrit qu'il la regardait. Il lui adressa un clin d'œil familier, ce qu'elle trouva excessivement impudent de sa part, bien qu'elle fût tentée d'y répondre par un sourire. Mr. Aston ne cessait de prendre des libertés et elle devrait y mettre fin, sauf qu'avec lui, cela ne ressemblait pas à des libertés.

— Je suis toujours en train d'y réfléchir, répondit-elle à Marianne. Je dois encore voir quelles mesures prendre pour le trajet. Il est possible que je vienne avec une domestique.

Elle ne donna pas d'autres promesses. À son soulagement, Mrs. Mayne requerra l'attention de tout le monde.

— Nous sommes tous ici pour une raison, mais le degré de votre participation ne dépend que de vous. Les femmes s'occupent de coudre les tabliers des filles, tâche qu'elles peuvent finir chez elle. Et les hommes, si cela ne vous ennuie pas de vous comporter de manière rustique, vous

attacherez ces paquets de papier ensemble et ferez des piles avec les fournitures que nous avons achetées pour chaque enfant. Je vous remercie de votre aide et, comme la tâche des hommes ne devrait pas prendre trop de temps, je patienterai jusqu'à ce qu'ils aient terminé pour faire venir les rafraîchissements.

La conversation se changea en un fredonnement de discours paresseux tandis que chacun se concentrait sur ses activités. Mr. Cranfield captura l'attention de Marianne, comme, Anna en était sûre, elle souhaitait qu'il le fasse. Cela permit à Mr. Aston de changer de siège et de se rapprocher d'Anna.

— C'est une chance que ce soit vous qui ayez la tâche de coudre, car je suis sûre que je m'y perdrais, lui dit-il avec un sourire malicieux.

— Je ne suis pas sûre que la mienne sera meilleure. Mes points n'ont jamais suscité le moindre éloge.

Anna se concentra sur le point qu'elle essayait de faire, mais elle pouvait sentir le poids de son regard.

— Vous pourriez m'aider à empiler ces piles et à les attacher avec les pelotes de fils.

Elle put entendre la taquinerie dans la voix de Mr. Aston et pinça les lèvres.

— Je n'ose pas risquer la censure, répliqua-t-elle d'un air pincé. Comme les femmes cousent toutes, je dois apporter ma contribution, si maigre soit-elle.

Marianne avait entretenu un flot constant de bavardage à la gauche d'Anna et Emily conversait doucement avec Hester. Anna était heureuse de cela, car Emily avait besoin d'une autre compagnie que la sienne. Anna n'était pas toujours des plus patientes à l'encontre de la souffrance de son amie, particulièrement en raison de la frustration de ne pas être capable de faire quoi que ce soit pour la soulager. Mais elle aimait sincèrement Emily. Après la réponse initiale à l'arrivée de Sir Lewis, Hester ne lui parla pas, mais Anna le vit plus d'une fois jeter de discrets regards de son côté.

— Avez-vous reconsidéré votre présence à la réception de ce soir ?

La voix de Mr. Aston, plus douce que d'habitude, atteignit ses oreilles.

— Je suis certain que ce serait trop pour Mrs. Leatham, mais Mrs. Foucher a dit qu'elle était prête à lui tenir compagnie afin que vous puissiez venir, précisa-t-il tandis que ses oreilles rougissaient. Elle pensait que vous

pourriez avoir besoin d’un peu de distraction après avoir passé la semaine avec Emily.

Anna choisit d’ignorer le fait que Mr. Aston et Mrs. Foucher aient discuté de sa situation.

— Emily m’a pressée de venir quand nous étions sur la route ce matin. Je n’avais même pas réalisé qu’elle avait parcouru les invitations. Je pense que je vais venir et prendre une des domestiques d’Emily à la place, ajouta-t-elle en croisant son regard.

Quand Anna vit que la nouvelle lui avait fait plaisir, elle pencha à nouveau la tête sur le vêtement, les battements de son cœur s’accélérant prodigieusement. Il semblait qu’elle ne pouvait pas supporter de soutenir son regard sans que son cœur s’emballe et cela se révélait inopportun pour sa tranquillité d’esprit.

Au nom du ciel, je suis aussi écervelée qu’une écolière, pensa-t-elle, irritée envers elle-même.

OceanofPDF.com

Chapitre 14

Ce soir-là, Anna apporta un soin particulier à sa toilette et fut enchantée de la manière dont ses cheveux étaient coiffés. D'habitude, elle évitait les boucles courtes encadrant son visage, si à la mode à Londres, préférant une apparence plus austère qui correspondait mieux à quelqu'un favorisant une prétention décourageante. Pour l'occasion, elle permit à la femme de chambre d'Emily d'arranger ses cheveux en un style plus doux. L'air estival était frais et elle revêtit un spencer jonquille afin de couvrir son cou et de demeurer au chaud.

Il était singulier de monter dans l'attelage avec seulement une domestique, avec qui on ne pouvait pas, bien évidemment, spéculer sur les divertissements de la soirée. Peggy était raffinée et bien formée, contrairement à Béatrice. Pourtant, Anna ne put rien partager de plus que les banalités d'usages avec une servante. Elle se demanda à nouveau ce qu'il était advenu de la femme qui l'avait accompagnée de Londres. Personne ne méritait un traitement tel que celui que Béatrice semblait avoir rencontré et Anna espérait qu'elle avait réussi à y échapper.

La présence de Phoebe lui manquait également et elle se rendait compte que même une amie ne pouvait remplacer ce lien. En tant que jumelles, il était naturel qu'elles soient inséparables et Anna avait supposé que résider avec Emily serait à peu de chose près la même chose. Elles vadrouilleraient, échangeraient des potins et riraient de leurs semblables. Comme elle avait eu tort !

Anna regarda fixement le siège libre en face d'elle dans la voiture. Malgré ses sentiments, elle devait admettre que rien ne l'aurait fait manquer l'opportunité de revoir Mr. Aston. *Suis-je vraiment en train de tomber*

amoureuse ? Elle connaissait la réponse, et cela l'effrayait de voir que cela ne la dérangeait pas. Peut-être y avait-il quelque chose à dire sur le fait de se glisser dans l'anonymat et de faire partie d'une petite société villageoise où il suffisait de mener une vie tranquille et de regarder chaque jour des yeux aussi francs et souriants que les siens.

Quand ils arrivèrent, Anna tendit son spencer à un valet de pied et la domestique s'en alla rejoindre ses pairs au sous-sol. Peggy était heureuse, car cela signifiait une soirée de divertissements pour elle aussi. Anna se dirigea directement vers les Rigby pour les saluer, puis marcha à la rencontre des Allinthridge et des Mayne, qui avaient aussi été invités. Mrs. Mayne n'avait peut-être pas le courage de recevoir, mais la famille était assurément suffisamment distinguée pour être invitée.

George Mayne, qu'Anna avait vu rire et jouer avec les autres gentlemen de son âge les deux fois où ils s'étaient rencontrés, se tenait dans un coin, les bras croisés, fusillant du regard Mr. Cranfield. La scène ne pouvait qu'amuser Anna, bien qu'elle ne le montrât pas. George tournerait bien assez tôt la page sur son amourette et trouverait avec un peu de chance une femme plus digne de lui. Plus Anna en apprenait au sujet de Marianne, plus elle était convaincue que la jeune femme était une séductrice acharnée. Elle devait être une épreuve pour sa sœur, pensa Anna, en jetant un coup d'œil à Hester qui, ayant observé George, se dirigea vers lui.

— Vous êtes là.

Anna se tourna avec un sourire en direction de la voix. Mr. Aston venait d'arriver, vêtu avec cette élégance naturelle que l'on ne pouvait qu'admirer. Comment un curé de campagne faisait-il pour avoir un aussi bon tailleur ? Aucun homme à Londres ne pouvait l'égaler pour la coupe de sa veste et la manière dont ses vêtements modelaient son physique. Sa cravate blanche rigide nouée avec une élégance simple ne servait qu'à faire ressortir sa mâchoire robuste, ses dents blanches et ses yeux lumineux.

— Je suis là, dit Anna, sa bouche s'étirant vers le haut. Je crois que Peggy était contente d'avoir l'excuse de m'accompagner afin de rejoindre les autres domestiques. Elle a laissé échapper que sa cousine serait à l'étage du dessous et la présenterait aux autres.

Ils se tenaient près de l'une des alcôves dans le fond. De l'air frais se déversait par la fenêtre ouverte et le mince espace entre eux et la foule donnait une atmosphère intime à leur conversation.

— Me ferez-vous l’honneur de m’accorder la prochaine danse ? Et de me réserver également la dernière ? demanda en se rapprochant Mr. Aston et en se penchant vers elle bien qu’il n’y eût pas grand monde à proximité.

Anna savait que son cœur était en danger. Jamais une sollicitation pour une danse n’avait eu autant d'importance pour elle. Jamais elle n’avait cherché à entrevoir un certain gentleman dans une salle de bal bondée, seulement pour se sentir flotter quand il apparaissait soudainement à ses côtés. Leur relation s'était intensifiée et elle semblait les précipiter vers une forme d’engagement, sans même qu’elle n’eut écrit à sa sœur pour lui faire part de ses sentiments. Elle n'avait fait qu'une simple mention de lui dans sa première lettre. Peut-être que la seconde en révélerait plus.

— Vous pouvez avoir les deux, répondit Anna en lui retournant son sourire.

Tout cela ne lui ressemblait pas du tout.

— Comment se portait Mrs. Leatham quand vous l’avez quittée ? demanda Mr. Aston, alors qu’ils attendaient que la première danse commence.

— L’effort de la visite matinale l’a éreintée, comme je savais qu'elle le ferait, répondit Anna, le regard sur les personnes par paire se déplaçant devant elle. Mais je ne pense pas que son état d’esprit s’en trouve plus mal. En fait, je crois que, lorsque je l’ai quittée, elle était en bien meilleure forme qu’elle ne l’a été depuis l’arrivée de la lettre.

Mr. Aston opina, satisfait.

— Comme promis, j’ai envoyé une lettre à Londres pour voir ce que je pourrais découvrir au sujet de l’emplacement de Leatham.

Face à cette référence si directe à ce sujet, Anna devait satisfaire sa curiosité.

— Qui connaissez-vous si bien dans la Marine royale pour pouvoir vous renseigner sur une situation aussi délicate ? Il n’est pas commun pour quelqu’un d’aussi retiré de la bonne société d’avoir ce type de contact.

— Vous me trouvez si éloigné de la bonne société ?

Mr. Aston lui adressa un léger regard de surprise, le faisant apparaître plus hautain qu’elle n’en avait l’habitude. Son cœur battit lentement à coup sourd. Elle appréciait aussi cette facette de lui.

— J’ai été éduqué à Harrow et Oxford, précisa-t-il.

Anna sentit qu’elle l’avait froissé ou peut-être avait-elle porté un coup à sa fierté.

— Je n’entendais pas en dessous de la bonne société, s’amenda-t-elle. Je voulais simplement dire loin en termes de distance. Dans la majorité des cas, afin d’être au parfum de ce qu’il se passe, on se doit d’être à Londres. C'est pourquoi je souhaite toujours y être. Je ne supporte pas qu'il y ait une nouveauté dont je ne sais rien.

Mr. Aston ne commenta pas sa dernière remarque, qu’elle n’avait pas eu l’intention d’exprimer à voix haute. Elle se demanda plus tard s'il savait à quel point il était difficile pour elle de seulement considérer un attachement avec lui.

— C’est un contact de mon père, répondit-il.

Sur cela, Anna devait supposer que son père se trouvait à Londres et qu’il connaissait quelqu’un ayant des contacts dans la marine. Seigneur, mais quel homme secret il était malgré ses manières franches et décontractées !

Ils prirent place dans le rang des danseurs, et danser avec lui fit chanter son cœur d'une façon qu'elle n'avait jamais connue. Ses mouvements étaient gracieux et faciles, mais c’était la façon dont il la tenait, de cette manière forte et délibérée, qui touchait son âme. Mr. Aston savait ce qu’il voulait et, bien qu’il soit compatissant, il n’était pas indulgent. Anna n’avait jamais rencontré quelqu’un comme lui et il semblait que son cœur ne pouvait résister à cette puissante combinaison.

La soirée passa rapidement et Anna fit en sorte de ne pas trop privilégier Mr. Aston pour ne pas faire parler d’elle, mais ce ne fut pas aisé. Après qu’elle eut dansé avec lui, elle s’appliqua à sourire aussi généreusement aux autres hommes qui lui demandèrent une danse, même au jeune George Mayne.

À la fin de la danse, George, dans un excès de nervosité, marcha sur l’ourlet de sa robe, causant une petite déchirure. Comme il ne le remarqua pas et qu’elle ne souhaitât pas le mortifier, Anna fit la révérence et le remercia pour la danse, expliquant qu’elle avait promis d’avoir un mot avec Miss Rigby, afin qu’il ne ressente pas le besoin de l’escorter à la table des rafraîchissements. Ce fut la seule excuse qui lui vint à l’esprit. Heureusement, Hester n'était pas en vue à ce moment-là, permettant à Anna de faire semblant de la chercher.

Anna se glissa dans une pièce silencieuse et sombre au bout du couloir. Elle s’avança vers une alcôve d’où la lune et les lanternes allumées dans le jardin laissaient entrer suffisamment de lumière. Un siège rembourré se

trouvait sur le rebord de la fenêtre et elle put apprécier à la fois le calme et l'opportunité de laisser ses pieds se reposer. Se servant de la petite trousse à couture dissimulée dans son réticule, Anna répara l'ourlet.

Elle supposa qu'elle aurait pu laisser la déchirure sans que quiconque la remarque, mais elle préférait ne pas apparaître négligée. Et il y avait toujours le risque que la déchirure puisse empirer et par conséquent devenir visible. Lorsqu'Anna eut fini son ourlet et que tout fut revenu en ordre à sa satisfaction, elle rangea la trousse de couture dans son sac et revint à la porte. Elle s'apprêtait à attraper la poignée pour sortir quand elle entendit la voix de Marianne Rigby de l'autre côté de la porte.

— En définitive, comment est Miss Tunstall à Londres ?

Anna recula d'un pas rapide. Elle n'avait rien fait de mal, mais elle ne voulait pas être découverte seule dans une pièce fermée aux invités. Elle était à présent piégée à l'intérieur aussi longtemps que Marianne, et quiconque d'autre, décidait de demeurer à proximité.

La voix frivole de Mr. Cranfield parvint jusqu'à elle.

— On ne peut pas trouver de défaut à sa robe. Bien sûr, elle n'est pas aussi animée et charmante que vous, Miss Marianne.

Il y eut une pause et Anna pouvait seulement s'imaginer le type de badinage amoureux qu'il tenait en ce moment. Elle tapota le sol de son pied chaussé, souhaitant que le couple s'en aille. Elle ne pouvait quitter son sanctuaire avec ces deux-là campés devant la porte.

— Eh bien, je ne vois pas en quoi elle est si jolie. Hester m'a dit que Miss Tunstall est considérée comme étant spirituelle par la haute société, mais je ne vois pas comment c'est possible. Je suis sûre de ne pas l'avoir entendue prononcer une seule parole intelligente tout le temps que nous avons passé ensemble.

— Oh, je suppose que certains soutiennent que c'est une beauté, ne tirez pas sur la manche de ma veste de cette façon, je vous en prie ; mon valet l'a repassé exactement comme je l'aime, mais Miss Tunstall n'est pas du tout à mon goût. Je préfère de loin les brunettes.

Il y eut un nouveau silence. Anna se retrouva à écouter avec plus d'intensité et espéra que leur tête-à-tête ne conduirait pas à tenter une indiscrétion dans la pièce où elle se cachait.

— Et si elle a de l'esprit, continua Mr. Cranfield, cela m'a complètement échappé, car je ne comprends pas la moitié de ce qu'elle dit. Je crois que Miss Tunstall est l'une de ces femmes qui sont à la mode pour un temps,

mais ne possède pas cette qualité qui les ferait perdurer. Sa sœur, Phoebe, s'est déjà étiolée. Elles ont toutes les deux eu deux saisons sans une seule demande de ce que j'ai pu voir. Vous, en revanche, ferez probablement une entrée retentissante quand vous irez à Londres.

Marianne gloussa.

— Je suis certaine que oui. Et vous serrez fou de jalousie quand vous verrez tous les beaux que j'aurai obtenus.

— Je serai positivement vert, sans aucun doute.

Leurs voix s'estompèrent tandis qu'ils se dirigeaient vers la salle de bal. Anna fut soulagée de pouvoir s'échapper sans être repérée. Ces mots l'avaient blessée, ce qui la surprit. En temps normal, ce que les autres pensaient n'importait pas, mais, bien qu'elle s'y attende de la part de Marianne Rigby, elle pensait que Mr. Cranfield, au moins, ne lui trouvait pas de défaut, même si elle en avait trouvé quantité en lui.

Pourtant, elle avait pensé qu'il avait d'elle une impression plus favorable.

On ne pouvait pas faire confiance aux hommes pour dire la vérité, décida-t-elle. Alors même qu'elle pensait cela, une vision du visage digne de confiance de Mr. Aston flotta dans son esprit. Voilà *au moins, un homme qui ne dissimule pas sa véritable nature. Je saurai toujours à quoi m'en tenir avec lui*.

Anna entra à nouveau dans la salle de bal et Mr. Aston attira son regard de l'autre côté de la salle comme s'il avait cherché à l'apercevoir. Il ne fut pas si indiscret au point de lui sourire, mais elle vit la chaleur dans ses yeux, comme pour confirmer sa bonne opinion de lui. Comme promis, il réclama la dernière danse de la soirée et elle ne put plus nier qu'il était le plus agréable des cavaliers qu'elle n'avait jamais eus. Il n'y avait pas de pauses gênantes ou de conversation insipide et le contact de sa main la faisait frémir. Dès lors, aucun partenaire de danses ne pourrait plus rivaliser avec Mr. Aston à ses yeux.

Quand leur danse se termina et qu'il fut l'heure de rentrer chez elle, Mr. Aston récupéra son manteau, donna l'ordre à l'attelage d'être amené et envoya chercher Peggy aux quartiers des domestiques pour qu'elle rejoigne Anna. Tout fut accompli dans la plus parfaite discrétion. Il s'efforçait, pensa-t-elle, de cacher son attachement grandissant pour elle aux yeux de la foule se trouvant dans la pièce. Quand il lui souhaita une bonne nuit, toute son attention fut tournée vers elle.

— Je viendrai vous rendre visite demain, dit-il, j’espère pouvoir avoir une audience en privé avec vous.

Il tendit la main en quête de la sienne et la pressa délibérément.

Anna sourit et retourna le geste avant de monter dans l’attelage.

— Je serai à la maison.

Peggy fut silencieuse pendant le trajet de retour, ce qui convenait parfaitement à Anna. Il y avait trop d’émotions, trop de peurs qu'elle devait surmonter, en plus d’une légère sensation de choc. Mais il semblait que le bonheur était à l’ordre du jour. Demain, il y aurait une demande en mariage. De cela, elle en était sûre.

Je ferai mieux d’écrire à Phoebe.

La pensée la dégrisa instantanément. Mettre des mots sur ses sentiments les rendrait réels. Mais que dirait-elle à sa sœur ? Qu’elle avait accepté la main du curé local ? Ou qu’elle l’avait déclinée ?

OceanofPDF.com

Chapitre 15

L’humeur générale de Harry était tournée vers une réflexion infiniment plaisante malgré les nouvelles préoccupantes qu’il avait reçues le matin même au sujet du capitaine Leatham. Il ne pouvait pas vraiment considérer l’homme comme un ami, puisqu'ils ne s'étaient connus que trois mois avant que Leatham ne reprenne la mer, mais ils partageaient des intérêts similaires, particulièrement concernant leurs préoccupations pour les plus pauvres du village. Harry avait pensé, quand il venait tout juste d’arriver, qu’avec le temps ils pourraient devenir proches.

Il laissa tomber la lettre sur son bureau et décida d’aller faire une marche vigoureuse. Il était trop tôt pour rendre visite à Anna, même s'il le souhaitait, et il avait d’autres visites à faire dans le village. Il fallait donc marcher, malgré la distance. L'inquiétude et l'excitation, comme il était injuste de ressentir deux sentiments aussi opposés à la fois, le tenaillaient trop pour qu'il envisage de monter à cheval.

Harry choisit de rendre visite à ses paroissiens qui ne lui imposeraient pas une conversation soutenue, de telles conversations qu’il ne pouvait pas, pour le moment, tenir. Il voulait conquérir le monde ou, du moins, le cœur d’une femme, pas s’asseoir et entretenir des bavardages sans intérêts. Non pas, bien entendu, que ses conversations en tant que curé manquaient de substance, se rappela-t-il avec sévérité.

Finalement et malgré lui, il fut trop euphorique pour se plonger dans de longues discussions pendant ses visites et se contenta bientôt des plus brèves conversations, refusant avec tact toute offre de rafraîchissement. Les visites faites, Harry descendit le chemin à grands pas, balançant sa canne et se sentant bien plus content de lui-même qu’il suspectait qu’un homme

d’Église eut le droit de l’être. La veille, Anna avait pratiquement révélé sa préférence pour lui en acceptant sa demande d'entretien privé. Maintenant, il devait seulement prononcer les mots.

Anna, voulez-vous…

— Bonjour, monsieur le curé.

Un attelage noir, dont la progression imposante arrivant de derrière lui avait échappé à son attention, s’arrêta à son niveau. Lady Allinthridge se pencha par la fenêtre pour s’adresser à lui.

— Voulez-vous monter, Mr. Aston ? Vous n’avez pas de transport et on dirait qu'il va pleuvoir.

Aussi confortable que soit généralement la compagnie de Lady Allinthridge, Harry ne pouvait supporter d’être contraint par un trajet en voiture et par une conversation qui se produiraient tous deux à une cadence tranquille.

— Je vous remercie, Lady Allinthridge, mais je profite bien trop du beau temps pour prendre part à un trajet en attelage.

Il lui adressa un sourire.

Elle jeta un regard dubitatif au ciel avant de reporter son regard sur lui.

— Je ne peux pas dire que je comprends, car je trouve l’atmosphère bien trop étouffante et je pense qu’une averse est imminente. Cependant, vous êtes un homme adulte et je n’insisterai pas. J’ai découvert qu’il était plutôt futile de débattre avec un homme.

Harry rit.

— C’est très injuste, n’est-ce pas ? Quand les femmes possèdent tant de bon sens et que nous refusons d'en tenir compte.

— Vous tiendrez compte de l'opinion d'au moins une femme quand il y aura une Mrs. Aston. Mais je ne veux pas vous taquiner à ce sujet. Bonne journée, Mr. Aston.

Un sourire monta aux lèvres de Harry tandis qu’il s’inclinait et continuait sa route. Il était heureux que Lady Allinthridge ne l’ait pas taquiné, mais il se doutait bien que rien ne lui avait échappé concernant ses sentiments à l’encontre d’Anna.

Les cieux ne pouvaient contenir plus longtemps la pluie et, alors qu’il continuait sa route, il y eut un coup de tonnerre. Comme si elle avait reçu le signal, la pluie commença à se déverser sur la terre. Harry poursuivit son chemin, sa bonne humeur nullement altérée par la pluie battante. Il fut seulement un peu soucieux par le tonnerre qui avait précipité un éclair

crépitant bien trop près de lui pour son confort. Il était alors à proximité de l’orée de la forêt, alors il courut pour se mettre à l’abri, sachant que ce serait plus sûr que dans une prairie où il serait une cible parfaite pour la foudre.

Harry était bien plus à l’abri dans la zone boisée, mais la pluie était si forte que même les branches ne pouvaient le protéger efficacement. Sa cravate commença à se flétrir et l’humidité s’insinua à travers son chapeau. Son pantalon crème fut éclaboussé de boue et même sa veste fut trempée de part en part. Il retira son chapeau, le frappa violemment sur son bras pour le débarrasser des gouttes de pluie et le reposa sur sa tête. Lorsque Harry sortit de l'autre côté de la forêt et que sa maison fut visible, il commença à siffloter. Oh oui, il présentait un état pitoyable, mais il n’y avait personne pour être témoin de sa déconfiture et Mrs. Foucher insisterait pour qu’il prenne une tasse de thé devant le feu.

Peut-être qu’aujourd’hui Harry lui permettrait de le dorloter. Il aurait besoin d'une période de réflexion tranquille pour trouver la meilleure façon de convaincre Miss Tunstall de l’épouser. Ce ne serait pas une victoire facile ; elle qui aimait les bals somptueux et la haute société de Londres, en plus de posséder un esprit vif. Mais Harry lisait bien les caractères, s’il pouvait l’admettre sans se livrer au péché d’orgueil, et il savait qu’il y avait quelque chose de sincère derrière les discours affûtés de Miss Tunstall. Il savait qu’il ne lui était pas complètement indifférent. Malgré l’averse et son allure échevelée, Harry arbora un large sourire.

Personne ne fut présent pour l’accueillir quand il entra dans sa résidence, ce qui n’était pas inhabituel. Les valets de pied s'acquittaient de multiples tâches selon ses directives, alors Harry appuya lui-même sa canne contre le mur. À sa surprise, il entendit une voix provenir de la bibliothèque. Aucun membre de son maigre personnel ne laisserait quelqu’un entrer alors que leur maître ne se trouvait pas à demeure. Les sons indiquant de la compagnie étaient donc plus qu’étranges. Harry marcha d’un pas vif et ouvrit la porte de la bibliothèque. Là, assis dans le fauteuil de Harry, devant un feu ronflant et sirotant une boisson chaude, se trouvait son frère, Hugh. Une bourrasque souffla derrière Harry et il frissonna. S’il n’avait pas ressenti le froid plus tôt bien qu’il soit abondamment mouillé, c’était désormais le cas.

— Bonjour, Harry, le salua Hugh en faisant tournoyer sa boisson paresseusement. Entre et ferme la porte, veux-tu ? Je viens seulement de me

réchauffer de mon voyage et ne souhaite pas attraper froid à cause d'un coup de vent furtif.

Harry ferma machinalement la porte, essayant de se remettre de son mutisme.

— Je n'ai reçu aucun mot annonçant ton arrivée.

— Je n'ai rien envoyé. Mère et père faisaient pression sur moi, sous couvert de bonne intention, sans doute, pour que je les accompagne à Bath, où ils avaient espéré me présenter la fille de Sir Jillard. Je crois qu'ils ont abandonné l'espoir que je fasse le premier pas moi-même.

Hugh croisa les jambes et replia une main sur l'autre.

— J'avais de meilleurs projets pour passer mon temps que d'encourager les espoirs futiles d'une débutante et j'ai décidé à la place de rendre visite à mon petit frère.

— Comme c'est aimable de ta part, parvint à dire Harry en essayant, en vain, de ne pas laisser transparaître l'amertume dans sa voix.

Son esprit chancela à la vue de Hugh installé dans son fauteuil favori. Un sentiment familier de rage impuissante grandit en lui, celle qu'il avait passé des années à tenter d'éradiquer en se consacrant à l'étude de sujets spirituels nobles.

— Souhaites-tu un verre, Harry ?

Hugh fit un geste vers le bol de punch, qui était encore fumant. La chaleur serait la bienvenue, mais Harry n'était pas certain de pouvoir l'ingérer ou même de survivre à la conversation avec son frère dans le temps qu'il lui faudrait pour le boire.

— Je te rejoindrai après un bain chaud. Jasper !

Harry ouvrit la porte de la bibliothèque et appela son valet de pied d'une voix plus dure qu'il ne l'avait escompté.

— Préparez-moi un bain.

Jasper acquiesça et partit prestement faire les préparatifs. Harry allait devoir s'excuser plus tard de son ton.

— Oui, tu as besoin d'un bain, cher frère, confirma Hugh en lui adressant un sourire cynique. Tu ressembles à ton chiot noyé et que nous avons repêché dans l'étang d'Aldgate. Je ne vois pas comment tu as pu être aussi imprudent au point d'être pris dans une telle tempête. Je suis arrivé au moment où elle s'est déclarée, mais, si j'avais encore été sur la route, j'aurais été protégé dans mon attelage, bien sûr.

Harry jeta son chapeau sur une chaise, rejoignit à grands pas le bol, et se servit un petit verre. Complètement frigorifié, il réalisait à présent qu'il ne pouvait survivre même à un fragment de la conversation de son frère sans cela. Il le but à petite gorgée, tournant le dos à Hugh tandis qu'il regardait à travers la fenêtre qui ruisselait toujours de pluie. L'arrivée de son frère impliquait qu'il doive remettre à plus tard sa visite à Miss Tunstall et il devait lui envoyer une lettre pour l'informer de son changement de plan. Harry n'en expliquerait pas la raison. Elle découvrirait son frère bien assez tôt. Son affection était-elle assurée à un degré tel qu'elle pouvait résister au rang de son frère ? Son cœur, si léger plus tôt, était maintenant aussi lourd que du plomb.

Harry apprit que Hugh, ayant cuisiné Mrs. Foucher dans sa propre langue en quête d'informations sur les personnes résidant actuellement à Avebury, avait un intérêt particulier à accompagner Harry dans ses visites du lendemain, notablement pour voir Miss Tunstall, dont il connaissait le nom depuis Londres. Il serait impossible de refuser la compagnie de son frère. Harry devrait essayer de détourner l'attention de Hugh de Miss Tunstall, et trouver un moyen d'obtenir une conversation en privé avec Mrs. Leatham concernant les nouvelles qu'il avait apprises.

Il avait peu d'espoir de pouvoir s'entretenir en privé avec Miss Tunstall. Harry sortit de la maison et se dirigea vers les écuries, en quête de solitude aussi brève soit-elle.

Il n'avait jamais pu rivaliser avec Hugh. Il ne s'agissait pas seulement du titre que Hugh détenait, même si cela seul aurait fait beaucoup pour faire pencher les gens de son côté. C'étaient notamment ses manières débonnaires et élégantes, ainsi que son charme accompli qui le rendait plaisant auprès des femmes. Si c'étaient seulement les femmes superficielles qui étaient attirées par lui, Harry pourrait le supporter. Mais ce n'était pas le cas. La toute première femme que Harry avait aimée, Rose Sutherlin, était tombée sous le charme de Hugh. Lorsqu'elle avait réalisé que Hugh n'était intéressé par rien de plus qu'une bagatelle, il avait été trop tard pour Harry pour la reprendre. Rose avait fait son choix et ce n'était pas Harry. Il ne s'agissait pas de quelque chose qu'il pouvait négliger.

Rose était leur voisine et, bien qu’elle eût grandi pour devenir une beauté, c’était l’élégance de son esprit et son amour pour les pauvres qui avaient attiré Harry. À ce moment-là, l’idée d’entrer dans les ordres ne lui était pas encore venue, mais il pensait qu’il aimerait une vie au sein de laquelle sa femme et lui vivraient pour servir Dieu et les hommes ensemble. En dépit des nobles idéaux de Rose, ils ne l’avaient pas aidé à choisir Harry plutôt qu'un marquis.

Rose avait été tentée par le monde et, si elle pouvait être détournée du droit chemin, tout le monde le pouvait, particulièrement une femme de l’acabit de Miss Tunstall qui courtisait effectivement le monde. Harry se figea à cette pensée. Il ne pouvait nier le fait qu’Anna aimait la haute société et la vie londonienne, car elle le lui avait dit elle-même. Assurément, elle favoriserait le fils aîné d’un duc, le marquis de Brookdale, plutôt que le second fils qui avait presque officiellement renoncé à ses droits sur la pairie.

Ces pensées tourmentèrent Harry alors qu’il cherchait le palefrenier avant de finir par harnacher lui-même ses chevaux au carrick pendant que son frère se tenait debout, nonchalant et impérial, étudiant le cirage de ses bottes tandis qu’il patientait sur le chemin sec loin des écuries. Harry avait besoin de voir comment se portait Mrs. Leatham et ensuite décider de la meilleure manière de relayer ses nouvelles. C'était la première chose à faire, mais il était impatient de revoir Anna. Il était résigné à ne pas avoir d’entretien privé avec elle aujourd’hui, mais il pourrait peut-être apprendre si elle se sentait plus en paix avec l’idée d’apporter réconfort et soutien dans un petit village loin de Londres. Il se trouva à espérer sincèrement que le goût pour une vie à la campagne se développerait en elle.

Alors qu’ils quittaient le presbytère, Tom Wardle leva la main pour obtenir l’attention de Harry.

— Curé, la truie a ses petits au jour d’ui. J’pourrais chercher l’assistance d’M. Moore. P’t-estre bien qu’c’sera nécessaire si la naissance s’complique.

— Demandez-lui s’il est libre. Mais, s'il ne l'est pas, ce n'est pas grave, répliqua Harry. Je pense être capable de faire tout ce qui est nécessaire.

Sur un hochement de tête, il fit claquer les rênes et prit la route, conscient qu’il n’avait pas été aussi affable avec Tom qu’il l’était habituellement.

— Mon Dieu, quelle vie excitante tu mènes !

Hugh croisa les bras et s’adossa au siège, apparemment content de lui-même pour avoir remis son insignifiant petit frère à sa place. Harry commença à regretter d’avoir choisi de prendre le carrick et non la vieille charrette, ce qu’aurait amplement mérité Hugh.

— Cela n’a pas d’importance. Je n’ai personne à impressionner, répliqua Harry, réussissant à rendre sa voix légère.

— Un coup de chance, car tu n’impressionnes personne.

La voix de Hugh était tout aussi légère, mais elle contenait un soupçon de malice, un sous-entendu subtil dans ses mots. Harry s’était toujours demandé comment tout le monde pouvait être aussi mystifié par son frère, nonobstant le titre.

— Je n’ai jamais compris pourquoi tu me méprises autant.

Les mots s’échappèrent de la bouche de Harry comme de leur propre volonté. Il serra les dents et, malgré le déluge d’irritation et de souffrance qui courraient dans ses veines, il fit attention à conserver sa posture détendue et les rênes lâches. Ce n'était pas pour la noble raison que Harry était un homme d'église qu'il gardait sa colère sous contrôle ; c'était uniquement parce qu'il savait que son frère la détecterait et le mépriserait pour cela.

— Nous n’avons pas de relation fraternelle, poursuivit Harry, mais nous pourrions au moins être courtois. Tu vas hériter et j’en suis plus qu’heureux. Je n’ai aucun intérêt pour le titre.

— Tu fais erreur à mon sujet. Ce n’est pas de la jalousie. C’est simplement que tu n’attires pas mon attention.

C'était cette voix sarcastique et provocatrice qui avait suivi Harry depuis toujours.

— Et pourtant tu es là, riposta Harry d’un air pince-sans-rire.

Il avait, lui aussi, été élevé par un duc.

Hugh regarda paresseusement l’étendue de prairie qui encerclait le manoir Durstead.

— Je suis venu, cher frère, parce que j’ai promis à notre mère que je t’aiderai dans tes efforts pour trouver une femme.

La bouche de Harry s’ouvrit et il se tourna vers Hugh.

— Je suis parfaitement capable de trouver ma propre femme, merci à toi. Qu’en est-il de ton côté, Hugh ? Ne devrais-tu pas te soucier d’avoir un enfant ?

— Qui dit que je n’en ai pas plusieurs ? rétorqua Hugh d’un air interrogatif avant de hausser les épaules. Un jour, je m’installerai et ferai un héritier, mais, puisque notre mère a besoin de voir au moins l’un de ses enfants marié, et sans attendre, nous commencerons par toi.

— Tu te mets le doigt dans l’œil.

Harry ne pouvait se faire confiance pour en dire plus tandis que sa frustration s’intensifiait à chacun de ses mots. Il savait que ses joues étaient empourprées de colère, quels que soient les efforts qu'il déployait pour maîtriser ses sentiments. Ce n’était donc pas dans la meilleure des dispositions qu’il arrêta son carrick devant le manoir Durstead.

OceanofPDF.com

Chapitre 16

Le majordome conduisit Harry et son frère directement dans le salon, où Mrs. Leatham et Miss Tunstall étaient assises. Le premier regard de Miss Tunstall fut rempli de plaisir quand elle vit Harry et il regarda avec inquiétude son expression changer pour de la curiosité quand son regard se tourna vers son frère. Il avait eu l'intention de le lui dire. Il n'avait pas trop réfléchi si cette conversation se tiendrait après ou avant la demande en mariage, mais il le lui aurait dit. Dans tous les cas, cela allait être divulgué maintenant et pas de la façon qu'il aurait choisie.

— Mr. Aston, c'est bon de vous voir.

Mrs. Leatham semblait être plus normale, mais ses yeux glissaient de lui à son frère comme si la vue d'un autre invité la fatiguait.

— Veuillez me pardonner si je ne me lève pas. Je suis plutôt fatiguée dans mon état.

Harry s'avança et s'inclina sur sa main avant de faire de même pour Miss Tunstall. Son cœur battait la chamade à sa vue, mais, quand il pensa à ce qu'il s'apprêtait à révéler, sa cravate commença à l'étrangler.

— Mon frère…

Deux mots et il avait la sensation d'être sur le point de tomber d'une falaise. Seuls Lord et Lady Allinthridge connaissaient sa véritable identité et avaient respecté son désir d'être simplement 'Mr. Harry Aston, curé d'Avebury', même s'ils ne le comprenaient pas. Mais d'ici peu, le village entier allait être détrompé, alors il abandonna.

— Permettez-moi de vous présenter le très honorable marquis de Brookdale, fils de Sa Grâce, le duc de Kirby. Voici Mrs. Leatham et Miss Tunstall.

Pendant un long moment, Miss Tunstall fixa Harry du regard, les sourcils dressés, avant que son regard ne se tourne vers son frère. Était-elle furieuse contre lui pour le lui avoir caché ? Peut-être était-ce un point en sa faveur qu'il fasse partie de la pairie, ainsi elle considérerait sa cour plus favorablement. *Non*. Harry fronça les sourcils. *Si c'est la seule raison pour laquelle elle me veut, alors il est préférable que je sois détrompé avant de faire un acte irrévocable*. En dépit de cela, Harry savait qu'il pâlissait à côté de la taille, des manières exquises et de la parure de son frère.

Finalement, Miss Tunstall prit une profonde inspiration et il sembla que sa bonne éducation reprit le dessus, car elle se tourna vers Hugh et fit la révérence.

— J'ai tant entendu parler de vous, monsieur le Marquis. Comme il est étrange de vous rencontrer en dehors de Londres.

Harry ne fut pas rassuré par ses mots. Bien entendu, elle avait entendu parler de son frère. Aurait-elle moins d'estime pour Harry à cause de cette association ? Ou, peut-être pire, le verrait-elle à son désavantage en comparaison à son frère ?

Mrs. Leatham fit un geste en direction de la chaise à son côté.

— Ne souhaitez-vous pas vous asseoir ?

Harry remarqua ensuite la tension autour de ses yeux et oublia ses propres inquiétudes.

— Comment vous portez-vous ? demanda-t-il à Mrs. Leatham en prenant place et en gardant l'œil sur son frère qui avait choisi le siège le plus près de Miss Tunstall.

— Il semble que certains jours j'ai du courage et d'autres où…

Mrs. Leatham s'arrêta brusquement. Elle se tourna pour faire face à la fenêtre, examinant silencieusement la vue.

— Je m'excuse de discuter de questions aussi inintéressantes que le sont mes affaires personnelles, mais votre frère m'est d'un grand réconfort, dit-elle en se tournant vers Hugh, dans un effort de courtoisie que Harry pensait héroïque.

— Effectivement, j'espère l'être, la rassura promptement Harry.

Il jeta un coup d'œil à Miss Tunstall en sentant le poids de son regard, mais il n'avait jamais son expression aussi fermée depuis qu'il avait fait sa connaissance.

— Dans tous les cas, Mr. Aston, continua Mrs. Leatham, il semble qu'aujourd'hui est un jour où le courage me manque.

Elle parla doucement, comme si elle cherchait à avoir une conversation privée avec Harry.

— Vous ne devez pas craindre que je vous dérange très longtemps. J'accompagne mon frère dans ses visites, mais je ne profiterai pas immodérément de votre hospitalité, dit Hugh avec la liberté accordée à une personne de sa position dans la société et pleinement maître de sa désinvolture coutumière. Voudriez-vous faire un tour avec moi à l'extérieur, Miss Tunstall ? Nous pourrions ainsi laisser votre amie et mon frère parler en toute confidence, ajouta-t-il en se levant et en s'inclinant devant Miss Tunstall.

Un élan de possessivité explosa en Harry à la pensée de son frère emmenant Miss Tunstall faire une promenade durant laquelle ils tiendraient une conversation privée et où Hugh lui offrirait certainement le soutien de son bras. Mais que pouvait-il faire ? Sa place était à l'intérieur avec Mrs. Leatham, lui apportant son soutien en tant que curé, pendant que son frère, maudit soit-il, essayerait de gagner du terrain avec la femme la plus convoitée du village. Sans oublier qu'il savait probablement où résidaient les intérêts de Harry et qu'il n'eût fait de Miss Tunstall sa cible pour cette seule raison.

Miss Tunstall se leva.

— Une promenade brève dans ce cas, monsieur. Je n'aime pas laisser Emily trop longtemps, même entre les mains compétentes de votre frère.

Elle portait un masque. Ou peut-être était-ce sa voix, qui ne révélait pas la moindre chaleur, dont elle avait fait montre en présence de Harry par le passé. Il ne souhaitait rien de plus que de prendre Miss Tunstall à part et lui expliquer sa réticence à clamer le nom de sa famille, un nom qu'il avait été forcé de révéler, à cause de la visite inopportune de son frère.

La porte cliqueta en se fermant derrière lui.

— Vous n'avez pas à craindre que je change d'attitude à votre égard en raison de votre famille, Mr. Aston. Puis-je encore vous appeler ainsi ? Je crois que je comprends parfaitement pourquoi vous avez cherché à garder le secret. Il pourrait y en avoir certains qui seront obséquieux, mais je fais confiance aux habitants d'Avebury, dit Mrs. Leatham alors que Harry était toujours en train de ruminer ses pensées.

Son sourire était fébrile, mais Harry fut touché que, malgré ses propres inquiétudes, elle cherchât à le soutenir.

— Je vous remercie pour vos paroles rassurantes. Il est vrai que l'implication due à l'arrivée de mon frère me préoccupe, mais je souhaitais vous parler aujourd'hui.

Harry chassa la pensée de son frère avec Miss Tunstall hors de son esprit et se concentra sur les nouvelles qui devaient être transmises.

— À présent que mon secret est révélé, vous ne serez pas surprise d'apprendre comment j'ai été capable d'obtenir des informations sur la frégate de votre époux.

Il avait presque dit le mot « sort », mais s'était rattrapé à temps.

— L'ami de mon père est le premier lord de l'Amirauté et donc le mieux placé pour être au courant des toutes dernières nouvelles. Hier, j'ai reçu une lettre de sa part sur leurs découvertes initiales concernant le HMS *Cornwallis*.

Mrs. Leatham s'était avancée jusqu'au bord de son siège et ses mots sortirent comme à bout de souffle.

— Je vous remercie infiniment. Continuez, je vous prie.

Harry avait bien trop de compassion pour elle pour retarder des mots qui lui feraient probablement plus de mal que de bien.

— Le navire de votre époux était supposé faire halte à Gibraltar. L'Amirauté n'a pas encore reçu de nouvelles sur ce qui a été découvert. Cependant, j'ai appris que le navire de votre époux a manqué un rendez-vous antérieur au Maroc, où ils auraient été informés qu'un escadron de navires ennemis se trouvait sur leur route avec l'instruction de changer de cap.

Mrs. Leatham prit une grande inspiration.

Harry continua, espérant que ses prochains mots ne lui enlèveraient pas tout espoir.

— Qu'ils aient manqué le premier rendez-vous n'est pas inquiétant, m'a-t-on dit, comme des vents violents pourraient les avoir empêchés d'accoster. C'est une côte notoirement difficile à naviguer. Alors, je ne prendrais pas nécessairement ces nouvelles comme un signe certain qu'une calamité s'est abattue sur lui.

— Mais s'ils l'ont manqué, il y a une probabilité qu'ils aient rencontré des navires ennemis sur leur route, ce qui pourrait être la cause de la disparition du navire.

Mrs. Leatham avait compris le nœud du problème d'un seul coup d'œil et Harry opina sombrement.

— C’est vrai, répliqua-t-il, mais cela repose sur une seule information. Il ne faut pas se laisser aller au désespoir alors qu’ils enquêtent encore sur l’affaire. Nous devons garder espoir jusqu’à ce que nous ayons un avis définitif.

— L’attente de nouvelles est interminable, dit Mrs. Leatham.

Elle déglutit et se cramponna au châle drapé sur ses genoux jusqu’à ce que ses jointures deviennent blanches.

— Je sais que je dois être forte pour mon bébé, pour l’héritier de John. C’est ce qui me pousse à me lever et à trouver de quoi m’occuper, même à recevoir des visiteurs. Pas tout le monde, bien entendu, mais certains d’entre eux.

Son regard se posa sur la scène bucolique à travers la fenêtre et il était certain que le vert devait l’apaiser, qu’elle en soit consciente ou non.

— Alors, je continuerai de me lever et je ferai ce qui est nécessaire, mais je crois qu’il me reste peu d’espoir désormais.

La misère de sa situation vint s’abattre sur Harry comme un poids. Il ne put trouver les mots pour la réconforter.

Anna ouvrit la voie à l'extérieur avec le superbe et distingué frère de Mr. Aston, *un marquis !* Menton levé, elle décida qu'il serait peut-être sage de lui accorder toute son attention et de mettre de côté toutes pensées concernant Mr. Aston. Après tout, il ne s’était pas montré aussi franc et honnête qu’il le paraissait au premier abord. Pourquoi sinon aurait-il dissimulé son identité et l’avait-il laissée passer pour une sotte en découvrant la vérité ?

Son pied chancela quand elle quitta les marches en pierre et commença à marcher sur les cailloux. Elle se redressa d’un mouvement impatient et s’arrêta pour rétablir son équilibre émotionnel et physique.

Avec une grâce urbaine qu’il portait comme une cape, Lord Brookdale tendit son bras.

— Permettez-moi.

Anna plaça sa main dans le creux de son bras, comparant le marquis à son frère. Lord Brookdale était plus grand et, bien que solide, pas aussi robuste que Mr. Aston. Les cheveux de la même couleur que ceux de son frère, Lord Brookdale était, d’un point de vue objectif, le plus beau des deux. Ses traits étaient plus uniformes, avec des yeux verts plutôt que bruns, et son sourire contenait une pointe de séduction. Bien que son attirance pour

Lord Brookdale soit de nature superficielle, il serait grotesque de ne pas lui offrir son attention.

— Monsieur, je confesse ma stupéfaction de découvrir que Mr. Aston est le fils d'un duc. Et je n'aurais jamais pu imaginer que vous étiez son frère. D'après ce que j'ai entendu à votre propos, vous menez une vie bien remplie et il n'y a pas une seule réception à Londres où vous n'êtes pas invité. Que vous honoriez l'événement de votre présence dépend de la société, je suppose. Je ne peux en aucune façon lier votre famille à un simple curé de campagne.

Elle prit garde à conserver un ton placide et à ne pas révéler qu'elle avait plus qu'une curiosité sommaire pour Mr. Aston.

Lord Brookdale leva les yeux pour étudier les arbres, semblait-il, et répondit d'une voix qui laissa entendre de la désapprobation.

— Harry est le désespoir de nos parents. Il ne veut rien avoir à faire avec les biens de la famille et mon père est forcé d'engager de l'aide pour faire fonctionner la propriété qui lui était destinée. Nos estimés parents m'ont envoyé ici pour essayer de le raisonner, pour l'inciter à bien se marier et à réclamer la vie qui lui revient de droit.

Ils marchaient lentement, contrairement à la vive cadence de ses promenades avec Mr. Aston, et elle ressentit l'envie de lâcher son bras et de marcher à son propre rythme. Elle se demanda s'il la suivrait. Elle finit cependant par marcher à l'allure qu'il avait imposée.

— Pensez-vous que vos parents vont réussir ? J'ai l'impression que Mr. Aston possède sa propre volonté et qu'il ne se mariera pas pour plaire à quelqu'un d'autre que lui.

Anna pouvait se remémorer plusieurs exemples parmi lesquels Mr. Aston n'en avait fait qu'à sa tête, particulièrement lorsqu'il s'agissait de porter une jeune femme qui était parfaitement apte à descendre par elle-même d'une charrette. Anna pressa les lèvres. Elle ne penserait pas à de telles choses. Manifestement, elle ne représentait que peu pour lui puisqu'il n'avait pas jugé bon de la mettre dans la confidence à propos de quelque chose d'aussi basique que sa véritable identité.

— Harry est têtu, mais il finira par céder, dit Lord Brookdale. Il sait ce qu'il doit à sa famille. Je crois qu'il est entré dans sa profession actuelle par rancune et que ce n'est rien de plus qu'un stratagème pour attirer l'attention sur lui. Il a toujours été comme cela ; toujours à chercher des moyens pour se démarquer du reste de la famille.

Avant qu'Anna ne puisse enregistrer le rejet des souhaits et de la passion de Mr. Aston, le marquis tapa sa canne sur le sol en cailloux, se tournant comme pour admirer le paysage ou choisir une autre direction pour leur balade. Il donnait l'impression de ne pas avoir d'autres ambitions que de passer l'après-midi à se promener avec elle, mais elle ne savait que trop bien quoi en penser. Elle connaissait sa réputation.

Comme pour confirmer ses craintes, il se concentra sur Anna avec toute la force de son regard perçant.

— Mais parlons de sujets plus intéressants. Quelle raison vous a-t-elle mené dans ce lieu aussi retiré ? Vous, ma chère, êtes assurément un diamant de la plus belle eau et n'avez pas votre place dans un village aussi arriéré que Avebury.

Ces mots furent accompagnés par un sourire séduisant qui était plus envoûtant qu'Anna ne voulut l'admettre.

— Si j'étais un diamant de la plus belle eau, monsieur, vous auriez certainement trouvé le moyen de faire ma connaissance à Londres, où même la crème de la bonne société doit être considérée comme composée de mortels inférieurs. Mais, pour répondre à votre question, je rends visite à Emily Leatham, qui est une amie de longue date. Il s'agissait initialement d'une courte visite pour passer le temps jusqu'à ce que sa mère arrive, mais je ne peux la quitter alors qu'elle se trouve dans une situation aussi difficile, expliqua-elle après s'être ressaisie.

— Vous vous en demandez trop, Miss Tunstall. Vous devez savoir que Mrs. Leatham peut très bien s'occuper d'elle-même. Il s'agit d'une femme adulte, après tout. J'imagine que vous ne demeurerez pas ici longtemps ?

Il s'était remis à marcher et Anna le suivit aveuglément.

Elle sentit à la fois la justesse et l'irritation de ses mots. Il était vrai que, même si Emily était une bonne amie, le sacrifice qu'Anna faisait pour elle était généralement quelque chose que l'on ne faisait que pour sa famille. Le ton de Lord Brookdale était plaisant et mesuré, mais il contrastait fortement avec la gentillesse dévouée de Mr. Aston. Jamais Anna n'aurait pu imaginer qu'elle préférerait la conversation d'un curé de campagne à celle d'un marquis distingué. Cette pensée lui donna des frissons et elle commença à craindre pour sa santé mentale.

Pensez donc ! Hier, j'attendais presque une demande en mariage. Merci Seigneur qu'il ne soit pas venu. Ce fait nouveau ne peut être que le destin intervenant pour me sauver d'un chemin désastreux.

Anna changea le cours de leur conversation.

— Vous dites que c’est l’inquiétude pour Mr. Aston qui vous a amené ici, une préoccupation concernant la situation de votre frère. Mais je ne crois pas que ce soit la seule raison qui vous ait conduit ici. Vous me semblez être un homme qui fait exactement ce qui lui plaît, sans prendre en considération un quelconque devoir filial ou les sentiments d’un autre, même d’un frère bien aimé.

Anna prononça ces derniers mots avec un haussement de sourcil ironique, pensant avoir pris la mesure de la situation. Elle avait aussi la nette impression de jouer avec le feu.

S’il saisit l’ironie, il ne le montra pas.

— Vous avez lu en moi. Il est vrai que je ne serais pas venu si le voyage ne correspondait pas à mon propre objectif d’échapper à un complot d’entremise que mes parents souhaitaient voir se réaliser. Mais, tant que je suis là, autant m'amuser. J’ai appris que Cranfield et Faure sont dans la région et à présent je découvre que vous êtes là aussi. Peut-être que mon séjour ne sera pas aussi contraignant que je l’avais initialement imaginé.

Le regard de Lord Brookdale avait été fixé devant lui, mais, ayant fini sa tirade, il se tourna vers elle pour lui adresser un regard entendu. Cela provoqua en elle le désir de relever le défi, même si elle ferait bien d’agir avec prudence. Il y avait quelque chose d’attirant chez le marquis, malgré sa nature assurément égoïste. Peut-être pouvait-il être domestiqué. Peut-être pouvait-elle aussi se divertir pendant qu’elle se trouvait à Avebury plutôt que de se morfondre à attendre qu’un curé de campagne aux yeux bruns se déclare. Dans tous les cas, cela ne pouvait pas faire de mal d’essayer.

— Eh bien, vous arrivez à temps pour la réception chez les Allinthridge qui se tiendra vendredi soir. Ce sera similaire à la compagnie que vous côtoyez à Londres, excepté, peut-être, de l’absence de tous les dandies et dévoyés que vous fréquentez habituellement.

Elle lui décerna un sourire serein et il rit d’une façon si naturelle qu’il sembla presque humain.

— Ma réputation me précède, dit Lord Brookdale. Mais ne pensez pas que vous pouvez m’asticoter à volonté sans découvrir en retour que ma morsure est tout aussi féroce.

Il le dit aimablement, en riant même, mais elle ne douta pas un instant de la véracité de son propos.

Anna ne pouvait peut-être pas se jouer de cet homme aussi facilement qu'elle le pensait. Elle se débrouilla pour hausser à nouveau un sourcil interrogateur et adressa une réponse légère qui dissimula son léger tremblement intérieur.

— Je n'ai aucunement l'idée d'asticoter, monsieur. Je suis seulement ici pour tenir compagnie à mon amie. Ne devrions-nous pas faire demi-tour ? Je crois qu'Emily sera contente de mon retour et je suis plus que certaine, étant donné le talent prodigieux de votre frère en tant que curé d'Avebury, qu'il a déjà réussi à lui communiquer les mots de force et de réconfort dont elle a besoin.

— Sans le moindre doute.

Lord Brookdale lui sourit alors qu'il s'emparait de son bras une nouvelle fois et elle ressentit la pleine force de sa séduction. Ce n'était pas étonnant qu'il laisse une traînée de cœurs brisés derrière lui. À son grand soulagement, il suivit la proposition d'Anna et se retourna pour revenir vers la maison avec elle.

Elle entretint une conversation légère à propos des habitants d'Avebury ce qui lui permit de maîtriser ses pensées désordonnées. Au cours du bavardage sans importance, son esprit tournait autour de l'énigme que représentaient les deux fils du duc de Kirby. Ils atteignirent la maison au moment même où Mr. Aston en sortait.

— J'avais raison, dit-elle d'une voix basse. Votre frère est plutôt efficace.

— Je ne doute pas que vous ayez raison sur beaucoup de choses, murmura Lord Brookdale en se penchant en avant

Ce n'étaient pas ses paroles sans importance, qui l'attiraient. C'était la manière possessive dont il l'avait dit qui la tiraillait d'une manière qu'elle n'aimait pas et à laquelle elle ne pouvait pas résister.

Mr. Aston n'avait pas son sourire habituel ni son comportement amical, mais Anna non plus.

— Eh bien, Hugh, dit-il, continues-tu avec moi pour rendre visite au maire ou rentres-tu à pied ?

— Je crois que j'ai déjà été gratifié de la meilleure compagnie que Avebury ait à offrir et je n'essaierai pas de la surpasser. Je vais donc rentrer. En revanche, puis-je te suggérer, cher frère, de rendre visite à Lord Allinthridge tant que je suis présent ? Ils souhaiteront que je leur présente mes respects, d'autant plus que tu leur dois ta cure.

Anna vit un muscle se contracter dans la mâchoire de Mr. Aston. Bien qu'elle ne ressente pour l'instant pas de charité à son encontre, elle ne le blâmait pas. Il y avait quelque chose de provocateur dans la manière de s'exprimer de son frère, qui était complètement absent lorsque ce dernier s'adressait à elle. Il manquait de respect et se posait comme infiniment supérieur à son jeune frère. Anna ne savait pas comment Mr. Aston faisait pour le supporter. Malgré tout, elle trouvait que Lord Brookdale avait du charme à revendre. Au moins, la vie à Avebury serait plus divertissante avec lui.

OceanofPDF.com

Chapitre 17

Alors que Harry revenait de ses visites matinales, il se demandait s’il devait confronter Hugh et rendre sa position claire concernant Miss Tunstall. Elle n’était pas disponible pour son frère. Cependant, que ce dernier soit déjà au courant de la direction du cœur de Harry semblait plus que probable, considérant la conversation présumée qu’il avait eue avec Mrs. Foucher et le visage excessivement expressif de Harry. Il y avait de grandes chances que Hugh joue au galant avec Miss Tunstall simplement parce qu’il voulait gagner.

Il venait seulement d’entrer dans sa bibliothèque, où Hugh était une fois de plus confortablement assis dans le fauteuil de Harry, quand son valet de pied annonça la visite des Bow Street Runners. Le maire avait prévenu Harry ce matin que les Runners viendraient en visite depuis une ville voisine, bien qu’il eût précisé à Harry qu’ils avaient des soucis plus pressants à Calne.

— Hugh, peux-tu nous donner une minute, je te prie ?

Harry savait que son frère préférait que l’on s’adresse à lui en tant que Brookdale quand il se trouvait en présence d’autres personnes, mais Harry ne désirait pas lui accorder ce plaisir. Il ne put s'empêcher de se réjouir en réponse au regard irrité que Hugh lui lança avant de se diriger lentement vers la porte. Son frère ferait mieux de se rappeler qu’il ne s’agissait pas de sa maison ni de sa bibliothèque. *Peut-être qu'alors il partirait plus rapidement*.

— Je vous en prie, prenez place, dit Harry à ses invités quand ils furent seuls. Je suppose que vous avez des nouvelles. Vous ne seriez pas ici autrement.

— Pourriez dire qu’avons des n’velles, dit Mr. Meade. Ou pourriez dire qu’avons des questions.

Harry ne comprenait pas ce qu’ils voulaient savoir de plus, car il pensait que leur première entrevue avait été minutieuse. Il s’adossa dans le fauteuil confortable que son frère venait récemment de libérer.

— Eh bien, sont-ce des questions ou des nouvelles ? demanda-t-il. Les deux ne sont pas la même chose.

Mr. Howe, le plus intelligent des deux, prit la parole.

— En cherchant une seconde fois dans la zone où Miss Tunstall a été attaquée, nous avons trouvé un mouchoir rouge attaché à un buisson.

Il tendit l’objet sale et déchiré pour que Harry l’observe.

— Savez-vous à qui cela pourrait appartenir ?

Harry l’étudia. Il ressemblait à celui que Tom Wardle portait, bien que, en y pensant, il ne l’ait pas vu sur Tom récemment. Mais, d’un autre côté, c’était une pièce de vêtement ordinaire qui pouvait appartenir à n’importe qui.

— J’en ai vu plusieurs similaires, répondit-il. C’est une chose plutôt commune, vous savez.

— Sans vouloir vous manquer de respect, Mr. Aston, pouvez-vous nous indiquer quelqu’un en particulier à qui pourrait appartenir ce morceau de tissu ?

Mr. Meade se pencha en avant.

— Qu’est-ce qui vous fait dire que le mouchoir appartient à quelqu’un du village et non à l’un des voleurs ? répliqua Harry, un esprit de défense des plus pauvres de sa congrégation surgissant dans sa poitrine.

— Nous ne pouvons pas dire avec certitude, dit Mr. Howe, que les deux ne sont pas une seule et même personne.

La question n’avait pas encore trouvé de réponse et Harry fut tenté de mentir. Il semblait ridicule de jeter Tom en pâture aux loups simplement parce qu’il avait un passé, particulièrement quand Harry était certain de son innocence. Cependant, il abhorrait toutes formes de malhonnêteté et il devait avoir suffisamment confiance en l'innocence de Tom pour prendre le risque.

— Mon propre employé en a un similaire, répliqua-t-il. Comme peut-être tous les hommes de la région. Si vous voulez mon avis, il n’y a aucune raison de considérer cela comme une preuve crédible.

— Sans vous manquer d’respect, mais vous f’riez mieux d’nous laisser faire not’e travail d’la manière qu’nous savons la bonne.

Mr. Meade rangea la preuve dans la poche de son manteau.

Mr. Howe observait Harry attentivement et dut voir l’irritation que ce dernier n’avait pas été capable de dissimuler.

— Enfin, Walt, dit-il. Cela ne se fait pas d’insulter le fils d’un duc.

Harry leva les yeux, surpris.

— Oui, monsieur. Nous avons reçu des réponses du bureau de Londres à nos demandes de renseignements sur tous les villageois, y compris le curé d’Avebury. Votre honnêteté concernant Tom Wardle est appréciée, comme votre confiance en son innocence. Mais, comme mon associé l’a dit, nous devons poursuivre l’enquête de la manière qui nous semble adéquate, continua Mr. Howe

Harry n’était pas ravi de la référence à sa famille provenant d’une source inattendue, mais ce ne serait pas la dernière fois. Bientôt, l’ensemble du village converserait de son lien avec la pairie et les gens le regarderaient avec une fausse révérence qu’il ne méritait pas. En revanche, si cela pouvait aider Tom, alors Harry se reposerait sur sa position sociale.

— J’ai toute confiance en l’innocence de Tom. Notre relation n’est pas de longue date, mais il n’a été rien d’autre qu’un serviteur exemplaire. Avez-vous des nouvelles quelconques sur des suspects potentiels ?

— Rien. Nous savons seulement qu’il est probable que les vols se poursuivent jusqu’à ce que nous attrapions les coupables. Il y en a eu plusieurs autres depuis que la voiture de Miss Tunstall a été attaquée sur la route et dont deux, je crains de le dire, ont été d’une nature plus violente que la sienne. Nous recherchons toujours Béatrice Slyfeel, la domestique qui voyageait avec Miss Tunstall et qui semble avoir totalement disparu.

Mr. Howe ferma son calepin, dans lequel il griffonnait toutes ses observations glanées, signalant ainsi à Harry qu’ils avaient ce qu’ils étaient venus chercher. Il espérait qu’ils étaient satisfaits en ce qui concernait Tom.

Harry se leva.

— Très bien, si c’est tout, je vais vous reconduire.

Alors que Harry regardait les Runners sortir par le petit portillon en bois qui délimitait l’avant de sa propriété, il pensa à aborder le sujet des vols avec Tom. C’était en revanche une tâche difficile et il n’arrivait pas à trouver un moyen de le faire sans donner à Tom l’impression qu’il ne lui faisait pas confiance. Parce qu’il lui faisait confiance. Cela faisait peut-être

de Harry un être naïf, son frère le penserait certainement, mais, s'il voulait rester fidèle à ses propres principes, alors tout le monde méritait une seconde chance.

Après réflexion, il décida de ne pas troubler Tom en évoquant leur visite. Finalement, ce ne fut pas nécessaire. Tom fit le tour du presbytère et vint se tenir près de Harry sur le pas de la porte.

— C'taient ces Runners, encore.

Il regardait fixement les deux invités s'éloignant et non Harry. Sa posture était voûtée, comme s'il craignait un coup.

— Z'ont trouvé quelque chose ?

Harry secoua la tête.

— Ils ont découvert un mouchoir rouge accroché aux branches d'un buisson dans les environs, mais il pourrait appartenir à n'importe qui. Vous en possédez un vous-même, ajouta-t-il.

Le regard de Tom tomba sur ses pieds, lui donnant un air coupable.

— J'espère qu'ils vont les dénicher. Mais j'espère pour aultant qu'quiconqu'ils sont, z'obtiennent comme moy la chance d'commencer une nuvelle vie.

Sur ces mots, Tom s'inclina et se dirigea en direction des écuries. Harry fut convaincu une nouvelle fois de son innocence et pensa que, après tout, peut-être ses encouragements continuels pour que Tom reçoive la grâce avaient atteint le cœur de son serviteur.

Dès le lendemain, tout Avebury était au courant du titre de Harry. À leur honneur, la majorité des familles ne changèrent pas de comportement à son égard, comme l'avait prédit Mrs. Leatham. Mais pour certaines, notamment la famille Rigby, leur attention fut plus prononcée. Harry le ressentit dès qu'il rejoignit la réception chez Lord et Lady Allinthridge le vendredi soir quand Mrs. Rigby mit un terme à la conversation qu'elle entretenait pour venir le saluer alors qu'il passait la porte.

— Monsieur Aston, quel homme sournois vous êtes, dit Mrs. Rigby. Et dire que nous pensions que vous étiez un simple gentleman. Mais non, un aristocrate. Avebury a beaucoup de chance de vous avoir comme curé.

Cela demanda à Harry toute sa volonté pour ne pas répondre de la manière dont il le souhaitait, une manière qui ne serait en aucune façon chrétienne.

— J’ai toujours souhaité être connu pour celui que je suis, répondit-il d’un ton affable, et non en raison de l’identité de ma famille. J’espère que cela ne changera rien auprès de mes paroissiens.

Mrs. Rigby ne sembla pas avoir entendu.

— Et votre frère se joindra-t-il à nous ? Ah ! Là-bas ! Je pense l’avoir repéré. J’ai confiance en vous pour faire les présentations afin qu’il se sente libre de se mêler parmi nos meilleures familles.

Elle se mit sur la pointe des pieds, la plume de sa coiffe effleurant le visage de Harry, tandis qu’elle scrutait par-dessus la foule et suivait l’avancée de son frère.

— Certainement. Peut-être puis-je commencer par vos filles et vous, proposa Harry avec malice.

Il savait que c’était ce que souhaitait le plus Mrs. Rigby et il pensa qu’il pouvait également se rendre agréable à son frère. Miss Marianne était une charmeuse patentée.

— Oh, certes, oui, dit Miss Marianne s'avançant à ses mots. Je suis sûre que nous serons toutes reconnaissantes de faire sa connaissance.

Rien ne vaut le moment présent, pensa Harry. Il fit un signe à son frère, qui se déplaça sans précipitation, et se chargea des présentations. Fidèle à lui-même, Hugh, ayant vu que Marianne Rigby était avenante et mûre pour un badinage amoureux, ne perdit pas de temps à en commencer un. *Bien !* pensa Harry. Peut-être qu’il laissera Miss Tunstall tranquille désormais.

En parlant de Miss Tunstall, où se trouvait-elle ? Il n’avait que trop tardé à avoir une conversation avec elle. Il devait savoir ce qu’elle pensait de son changement apparent de statut. Il ne savait pas si Mrs. Leatham l’accompagnerait ce soir et il n’avait pas osé aller chercher Miss Tunstall pour voir si elle viendrait par elle-même. Eh bien, il l’aurait fait, mais il n'en avait pas eu l'occasion avant que son frère n'arrive et n’occupe toute son attention.

Ce fut donc avec une profonde satisfaction qu’il repéra à la fois Miss Tunstall et Mrs. Leatham arriver à la réception dix minutes plus tard. Il ne perdit pas de temps pour les rejoindre. S’inclinant devant les deux, il s’adressa à Mrs. Leatham en premier.

— Vous êtes venue. J’admire votre force d’âme. J’espère que ce sera une soirée fortifiante et que la foule ne vous causera pas plus de désagréments. Comment vous portez-vous, Miss Tunstall ?

Miss Tunstall ne répondit pas et elle ne sembla d’ailleurs pas heureuse de le voir. Ce fut Mrs. Leatham qui répondit.

— Lady Allinthridge m’a promis une pièce silencieuse où nous ne serons qu’un petit nombre. Miss Tunstall m’a pressée de venir et je ne peux que penser qu’elle a eu raison. Jusqu’à ce que nous recevions plus de nouvelles, je dois m'efforcer de garder le moral afin de demeurer forte pour l’enfant.

— Votre époux serait fier de vous.

Harry s’exprima par réflexe, son regard sur Mrs. Leatham, mais ses pensées demeuraient fixées sur l’accueil glacial de Miss Tunstall. Un regard d’espoir suivi par du désespoir illumina le visage de Mrs. Leatham et Harry réalisa qu’il était l’auteur d’un tel espoir trompeur. Comment son époux pourrait-il être fier d’elle s’il était mort ? C’était ce que récoltait Harry pour avoir suivi l’inclination égoïste de son cœur. Il était furieux contre lui-même, mais, après un court laps de temps, il décida de ne pas essayer de rectifier son erreur.

— Oh, Mrs. Mayne se trouve là-bas, dit Mrs. Leatham quand une pause embarrassante s’installa entre eux. Celle-là même que je souhaite voir. Veuillez m’excuser.

Avec un sourire qui semblait forcé, elle s’en alla et Harry se retrouva seul avec Miss Tunstall.

Il se rapprocha d’un pas et attira son regard, mais ne fut pas encouragé par ce qu’il y vit.

— Je n’avais pas osé espérer vous voir ici, mais il semble que Mrs. Leatham se sente mieux.

— Était-ce l’une des facéties dont vous parliez, monsieur ?

Le visage de Miss Tunstall présentait une expression aimable, mais son ton de voix était froid. Elle était allée directement à l’essentiel. Il lui accorderait cela.

— Je vous en prie, dit Harry. Ne vous adressez pas à moi en me donnant du « monsieur ». J’ai assumé cette profession, j’ai même choisi de quitter la société londonienne précisément pour éviter une telle prétention.

— Mais il ne s’agit pas d’une prétention.

Il n’avait jamais entendu Miss Tunstall user d’une voix aussi dure. Même quand il n’avait été qu’un étranger à ses yeux, elle lui avait réservé plus de chaleur dans son regard, plus de taquinerie dans sa voie.

— C’est une partie de qui vous êtes. Je suis surprise que vous l’ayez caché à tout le monde dans le village et que même Sir Lewis et Mr. Cranfield se soient abstenus de le mentionner. Emily m’a dit qu’elle n’était pas au courant.

— Pas tout le monde. Lord Allinthridge est au courant, bien sûr, puisqu’il m’a attribué la cure et, bien qu’il ne pensât pas que le secret durerait longtemps, il était d’accord de le garder à ma demande. Je crois que Lewis et Cranfield auraient laissé échapper la nouvelle, mais je leur ai demandé de ne pas le faire. À ma grande stupéfaction, ils m’ont écouté. Ils l’ont probablement vu comme une autre de mes facéties.

— Alors, c’est une facétie.

Miss Tunstall arqua un sourcil.

Harry secoua la tête, laissant échapper un soupir de frustration. Elle devrait être heureuse que la question de statut ne le préoccupe pas. Quiconque se souciant un tant soit peu de l’authenticité le ferait.

— Cette époque est révolue. J’ai toujours subi la pression de mes parents pour jouer un rôle dans la société qui ne m'intéressait guère. Je suis aussi différent de ma famille que faire se peut et, si ce n’était pour la ressemblance physique, on douterait que j’appartienne vraiment au duché. Vous devriez être heureuse de la découverte. Mieux vaut qu’une personne décide de dissimuler sa pairie sous le manteau plutôt qu’un imposteur prétendant être quelqu’un, ajouta-t-il, ne pouvant résister à partager ce qui occupait ses pensées.

— Je n’aime pas être prise pour une sotte, Mr. Aston. Si vous m’aviez considérée comme digne de votre estime en tant que connaissance, vous me l’auriez dit.

Une connaissance ? Était-ce tout ? Leur bref interlude fut interrompu par Lord Allinthridge, qui venait juste de finir de saluer le dernier de ses invités.

— Eh bien, Mr. Aston, le secret est révélé, comme je vous l'avais dit. Je suis seulement surpris que cela ait duré aussi longtemps.

— Oui, vous m’aviez prévenu.

Harry garda son regard sur Miss Tunstall un peu plus longtemps, mais elle détourna son visage. Il lutta pour tenir le découragement à distance. Il n’avait certainement pas gagné cette manche.

Hugh montrait des signes qu’il comptait se désengager auprès de Miss Marianne et Harry n’avait pas besoin d’entendre la conversation pour

savoir qu’il opérait de façon à ce qu’elle ne se sente pas froissée. Il savait aussi que cela voulait dire que son frère allait probablement se diriger vers eux pour réclamer l’attention de Miss Tunstall.

— Cependant, je n’aurais pu m’attendre à ce que mon frère se rabaisse au point de venir à Avebury simplement pour me rendre visite, ajouta Harry d’un air distrait.

Il leva les yeux et aperçut l’étincelle de surprise sur le visage de Lord Allinthridge provoquée par le fait que Harry ait exprimé publiquement son hostilité envers son frère.

— Bien sûr, c’est toujours un plaisir de recevoir la visite de sa famille, s’empressa-t-il de corriger.

Oh, bonté divine. C’est de pire en pire. Je devrais bientôt renoncer à ma position une fois que le véritable état de mon cœur sera révélé. Lui qui pensait avoir échappé aux liens oppressants de sa famille en fuyant à Avebury.

Miss Tunstall était restée tandis qu’il tenait sa conversation avec Allinthridge et, quand Hugh les rejoignit, elle leva son visage pour lui sourire. L’humeur de Harry se flétrit un peu plus.

— Miss Tunstall, vous êtes ravissante.

Son frère se pencha pour s’emparer de sa main et s’inclina dessus, comme s’ils étaient les deux seuls dans la pièce. Qu'il soit maudit *!*

— Vous êtes de loin la femme la plus enchanteresse de cette soirée.

Harry ressentit une certaine satisfaction quand Miss Tunstall répondit d’un ton réservé. Il y avait beaucoup de gens prêts à se plier à la volonté de son frère.

— Comme vous êtes flatteur, monsieur, et comme il est gratifiant d’entendre ces mots de votre bouche, mots qui, j’en suis sûre, n’ont jamais été adressés qu’à moi.

— Je peux entreprendre un peu de badinage expérimenté, mais je peux voir avec vous que cela ne fonctionnera pas. Mon devoir est seulement d’offrir des mots sincères, rétorqua son frère, sans perdre le nord.

— Je t’applaudis, mon frère. Car ce serait bien la première fois que tu es sincère, dit Harry d’une voix sèche en les observant.

C'était maintenant au tour de Miss Tunstall de regarder Harry avec surprise. Il sentit une rougeur lui grimper au cou. Son frère ne faisait pas ressortir ce qu’il y avait de meilleur en lui. Il se comportait comme un enfant boudeur devant elle. Cette soirée s’avérait être un véritable désastre !

Quand il suivit la foule pour le dîner et prit place en face de Miss Tunstall et de Hugh, d’où il fut témoin de leurs têtes penchées l’une vers l’autre pour converser, il pensa que c'était le bouquet de cette soirée désastreuse.

OceanofPDF.com

Chapitre 18

Trois jours plus tard, Hugh, assit à la table dressée, prenait paisiblement son petit-déjeuner. Harry allait se préparer pour ses visites matinales. Ensuite, il passerait du temps sur ses sermons du dimanche et travaillerait avec Tom dans le jardin et les écuries. Il en était venu à aimer sa routine quotidienne sans prétention qui se composait d'un mélange de travail spirituel et terrestre. D'une certaine façon, le plaisir en était tempéré quand il était confronté à l'oisiveté de son frère.

Harry alla chercher le pain fraîchement cuit que Mrs. Foucher avait laissé pour lui sur le buffet et fit face à son frère.

— Combien de temps comptes-tu rester ?

La présence de son frère affectait sa tranquillité. Il n'appréciait pas l'idée que Hugh, le marquis qui avait la réputation de laisser une traînée de cœurs brisés sur son passage, se mêle aux habitants d'Avebury. Cela avait toujours irrité Harry, mais il y avait désormais une conséquence plus grande encore aux galanteries affirmées de Hugh. Non seulement Harry devrait ramasser les morceaux des cœurs brisés des jeunes femmes blessées par son frère, mais le comportement de ce dernier pouvait aussi se refléter négativement sur lui. Comment avait-il pu se bercer d'illusions en pensant qu'il pourrait échapper aux péchés de sa famille ?

— Je n'ai pas encore décidé, cher frère.

Hugh s'adossa avec un sourire d'autosatisfaction et il souleva la cafetière pour se servir une seconde tasse. Harry était ébahi qu'il eût même trouvé l'énergie de faire cela.

— Me demandes-tu parce que tu apprécies ma compagnie et souhaites que je demeure un peu plus longtemps ? Je peux, tu sais.

Les lèvres de Harry formèrent une ligne stricte.

— Tu sais très bien qu'il n'existe aucune sorte d'amour entre nous et le plus tôt tu te retireras, le mieux ce sera pour nous deux.

— Tss tss. Des mots si durs venant de toi, un homme d'Église. Tes paroissiens savent-ils que tu entretiens cette veine amère ?

Le cynisme amusé dans le ton de Hugh exaspérait Harry comme peu de choses y arrivaient.

— Il n'y a jamais eu de raison pour révéler à mes paroissiens si une veine amère existait en effet, dit-il, sachant très bien qu'elle existait. Toi seul es capable de faire ressortir ces sombres attributs dans la vie de ceux avec qui tu entres en contact.

En revanche, Harry avait posé une question et il se força à ne pas perdre du terrain. Il ne partirait pas avant d'avoir obtenu une réponse.

— Eh bien, c'est un grand honneur.

Hugh prit une gorgée de son café, offrant au monde entier l'apparence qu'il n'y avait aucun endroit où il préférerait être. Harry savait qu'il devait contrôler son tempérament. Il n'y avait qu'une seule personne sur terre qui pouvait lui faire perdre son sang-froid, et c'était son frère. Il y avait eu trop de railleries, trop de mots brutaux dans leur histoire commune. D'une prière silencieuse, il repoussa la frustration et patienta.

— Je vais peut-être rester un moment. Avebury est un petit village pittoresque et, aujourd'hui, j'ai l'intention d'honorer ses commerces de ma visite. Et concernant ses habitants, ou devrais-je dire, ses visiteurs, ils sont tout aussi charmants. Comme rien ne se passe en ce moment à Londres, pourquoi ne pas me divertir ici ?

Hugh leva les yeux pour rencontrer le regard de Harry et celui-ci vit de l'espièglerie se fondre en de la malveillance.

— Je souhaite que tu ne badines avec personne se trouvant sous ma protection, demanda Harry en se gardant bien de mentionner Miss Tunstall. Mais tu n'as jamais été de ceux qui suivent mes souhaits. Alors, je t'en prie, reste aussi longtemps que tu le souhaites.

Il se tourna pour partir et les mots de Hugh l'accompagnèrent.

— Comme l'ironie te convient bien. Tu sembles presque humain, comme quelqu'un de notre famille.

Harry ne daigna pas répondre, mais sortit chercher Tom qui, il le savait, se trouverait dans le jardin.

— Tom, irez-vous à Haggle End aujourd'hui ?

Tom s’appuya sur sa fourche, frottant son menton avant de répondre à son propre rythme, de sa manière habituelle.

— J’pourrais y aller si vos voulez.

Harry acquiesça.

— J’étais supposé y aller pour communiquer les demandes du maire au sujet de l’agencement des pièces dans l’école, puisqu’il est parti pour Calne. Cependant, le séjour de mon frère a compliqué les choses. Je ne souhaite pas qu’il sache tous les projets dans lesquels je suis impliqué, car cela arriverait jusqu’aux oreilles de mes parents et ne me causerait que des maux de tête, dit-il puis hésita avant d’ajouter : je pense aussi que je dois faire plus attention au village le temps de son séjour.

Tom plissa les yeux en direction de la maison.

— Pensais qu’le frère qu’est vostre est point comme vos. Lui estre p’us un loup parmi les moutons.

Harry secoua la tête avec lassitude. Comme Tom était proche de la vérité !

Harry avait presque rejoint les écuries quand il entendit des bruits de pas sur la terre battue. Il se tourna et vit que Sir Lewis venait d’arriver. Pour une fois, Sir Lewis n’était pas accompagné de Jules, au grand soulagement de Harry. Sa relation renouvelée avec Julian Cranfield n’avait servi qu’à renforcer le sentiment que la stupidité et les frivolités que l'on acceptait chez un camarade d’école ne pouvaient supporter l'amitié d'hommes adultes qui devraient devenir plus sensés avec les années. Il ignorait comment Lewis pouvait tolérer sa présence plus d’une journée.

Sir Lewis serra la main de Harry.

— Bonjour, Harry. Je suis heureux de vous avoir intercepté avant votre départ. Je suis venu pour en savoir plus au sujet de l’école que vous avez commencé à construire. J’aimerais prendre part en soutenant l’entreprise.

Harry haussa ses sourcils.

— L’école que je construis ? Plutôt les Mayne et, dans une certaine mesure, Leatham. C’était leur idée au départ et ils ont été plus impliqués que je ne l'ai jamais été.

— Avec votre aide, si je ne me trompe pas, et je ne les connais pas suffisamment bien pour les aborder moi-même. Il s’agit d’un projet bien trop considérable pour les Mayne et Leatham est parti trop tôt après son lancement.

La voix de Lewis était légère, mais il était évident qu'il n'accepterait pas d'être mis de côté.

— J'avais espéré dissimuler les détails de mon implication à la congrégation. Comment avez-vous su que j'étais impliqué dans tout cela ? Particulièrement alors que vous n'avez remis les pieds à Avebury il n'y a que quelques semaines ? demanda Harry en lui adressant un regard rieur.

— Je suis venu à Avebury, mais pas depuis que vous avez obtenu votre cure. Miss Rigby m'a confié comment l'école s'est lancée et je suppose qu'elle l'a entendu de Mrs. Mayne, car elles sont plutôt proches, expliqua Lewis en haussant les épaules. Les gens parlent, vous savez. Il suffit que vous visitiez l'école une fois pour que les langues des gens commencent à se délier.

Harry supposait qu'éviter les commérages dans un village était une tâche aussi infaisable qu'au sein de la haute société. Au moins, ils n'étaient pas généralement malveillants. Il n'aimait simplement pas que les gens sachent qu'il contribuait au financement de l'école. Sa main droite ne devrait pas savoir ce que faisait sa main gauche.

— Miss Rigby souhaite visiter l'école par elle-même, mais une lady seule ne doit pas s'aventurer dans ce quartier. Comme je l'ai dit, j'ai également un intérêt croissant pour ce projet puisque j'ai l'intention de passer plus de temps dans le Wiltshire, continua Lewis.

Harry suspecta qu'il pourrait avoir des sentiments tendres à l'encontre de Miss Rigby, mais il ne demanda pas. Lewis partagerait son inclination quand il serait prêt.

— J'ai demandé à Tom d'aller à ma place aujourd'hui pour porter les instructions du maire concernant l'agencement des pièces, dit-il. Souhaitez-vous l'accompagner afin de jeter un coup d'œil ? Peut-être pourriez-vous donner votre avis sur les pièces qu'ils sont en train de construire et voir si les hommes que nous avons choisis sont diligents dans leur travail ?

Lewis leva les yeux sur Tom qui transportait devant eux le reste des outils jusqu'à l'abri de jardin.

— Pourquoi pas ? Je ne voulais pas y aller sans une forme de présentation, alors votre proposition tombe à point nommé. Je ne pense pas que les locataires de Haggle End me verront d'un bon œil si je débarque à l'improviste. Je pourrais également évaluer avec quelle facilité je pourrais accompagner Miss Rigby là-bas sans compromettre sa sécurité. Elle rend visite aux locataires à l'orée du quartier, mais ses parents lui ont interdit de

s’aventurer au-delà de l’école, dit Sir Lewis. Un sentiment que je partage entièrement. Mais ce serait une bonne chose si elle pouvait être accompagnée. Après tout, Haggle End ne comporte pas seulement des hommes dont il faut s’occuper, mais aussi des femmes et des enfants, ajouta-t-il en fronçant les sourcils.

— Cela est très vrai. Connaissant Mrs. Mayne, je suis certain qu’elle a déjà réfléchi à la manière d'y parvenir. Parlons-en avec Mr. Mayne cette semaine et même avec Lord Allinthridge. Peut-être connaîtront-ils d’autres personnes dans le village prêtes à offrir leurs services dans Haggle End afin de faire avancer le projet plus rapidement. Je ne souhaite rien d’autre que de voir tout le monde à Avebury occuper un emploi rémunéré et vivre dans de meilleures conditions. C’était ce qu’avait exprimé Leatham, avant qu’il parte.

Lewis le regarda avec curiosité.

— Allez-vous y aller aujourd’hui ? Au manoir Durstead, je veux dire ?

— C’était mon intention, répondit Harry en se demandant ce que cela avait à voir avec le projet. J’ai promis à Miss Tunstall de passer voir Mrs. Leatham aussi souvent que possible. Elle semble parfois reprendre des forces, mais c’est sans surprise que son moral est souvent au plus bas. Certaines circonstances sont accablantes, même pour la plus forte des volontés.

— Si je ne vous connaissais pas mieux, dit Sir Lewis, je croirais que vous parlez d’expérience.

— Vous ne savez que trop bien que j’aie mené une existence choyée, rétorqua Harry avec un regard ironique. Mais cela ne veut pas dire que la disposition des cœurs et la vie des autres ne me touchent pas.

— Vous convenez tout à fait à votre profession, dit Lewis.

Leur attention fut détournée par Hugh qui sortit par la porte d'entrée et marcha jusqu’aux écuries, balançant sa canne. *Bonté divine, mais il est bien ambitieux aujourd’hui*, pensa Harry.

Lewis observa sa silhouette s’éloigner.

— Donc, votre secret est éventé. Comment Miss Tunstall a-t-elle pris la nouvelle ?

Harry détourna son regard de son frère pour le poser sur Lewis.

— Pourquoi mentionnez-vous Miss Tunstall ?

— J’ai des yeux, répliqua Sir Lewis, un sourire aux commissures des lèvres. Je vous connais depuis que vous avez dix ans et je ne vous avais

jamais vu comme cela. Je vous souhaite d’être heureux.

Peut-être que Harry aurait dû taquiner Lewis au sujet de Miss Rigby après tout puisque, apparemment, toute discrétion avait été jetée aux oubliettes.

— J’aimerais dire que vous avez raison, mais la victoire est loin d’être assurée. Peut-être pouvez-vous me souhaiter simplement bonne chance, répondit-il cependant sincèrement.

— Bonne chance, alors.

Sir Lewis se tourna tandis que Tom sortait le cheval de trait hors des écuries. Harry lui donna les instructions pour accompagner Sir Lewis à Haggle End, puis alla chercher son chapeau et sa canne. Il était en effet temps de rendre visite à Mrs. Leatham et de déterminer l’état du cœur de Miss Tunstall.

Quand Harry se présenta au manoir Durstead, il apprit que Mrs. Leatham s’était rendue au centre du village et que Miss Tunstall l’avait accompagnée. Il s’en alla dans cette direction.

Sachant que c’était l’endroit où Hugh avait eu l’intention d’aller, Harry fut certain que son frère avait dû amadouer Miss Tunstall et Mrs. Leatham pour qu’elles se rendent également aux échoppes du village et cette idée le dérangeait au plus haut point. Il n’avait lui-même pas suffisamment de temps pour courtiser correctement Miss Tunstall. Il y avait eu une telle complicité entre eux avant que son frère n’entre en scène et avant, Harry devait le reconnaître, que le village ne soit au courant de sa lignée.

Harry ne regrettait pas d'avoir choisi de cacher son ascendance aux villageois, parce que l’anonymat était essentiel à sa profession. Ses paroissiens devaient le voir comme quelqu’un d’accessible. Il était impératif qu’ils ne le placent pas sur un piédestal, car il savait qu’ils le feraient certainement une fois que ce serait découvert. Cependant, il se demanda s’il n’avait pas eu tort de n’avoir pas mis Miss Tunstall dans la confidence. Si elle était quelqu’un qu’il avait l’intention d’épouser, il aurait dû lui faire savoir qui il était véritablement. Son accueil glacial lui montrait bien ce qu’elle pensait de son erreur de jugement.

Mais comment pouvait-il se battre contre cela désormais ? Elle s’était fermée à lui et, les deux fois où ils s’étaient rencontrés, Harry n’avait pas été capable de regagner sa position. Il était engagé dans ces réflexions peu agréables quand il aperçut le maire sortir du bureau de son homme d’affaires.

— Monsieur le maire, je venais vous chercher.

Un chariot de campagne déambula entre eux et Harry traversa la rue après celui-ci.

— Vous savez probablement que les Runners sont revenus accompagnés d'une piètre preuve. Je suis certain qu'ils vous l'ont montrée.

— Ils l'ont fait et je leur ai dit que Tom Wardle en avait un semblable, dit-il avant de changer rapidement de sujet à la vue du regard récalcitrant de Harry. En revanche, j'ai des nouvelles plus urgentes pour vous. J'ai appris qu'un autre vol a été commis sur Bath Road, plus près d'Avebury que de Calne ; le vol d'une grosse somme. Les victimes voyageaient dans un simple attelage noir qui n'attirait pas l'attention, mais le but de leur voyage était de transporter un petit coffre contenant l'or du roi. La patrouille des routes pense que les brigands savaient quand cet attelage voyagerait parce qu'il est arrivé à une heure inhabituelle, mais ils étaient prêts. Ces hommes seront pendus pour ça une fois attrapés, et ils seront attrapés.

Harry se rappela ce que Miss Tunstall avait enduré aux mains des bandits et sentit une envie atypique de rouer quelqu'un de coups.

— Quand les Runners sont venus il y a quelques jours, ils ont mentionné qu'ils soupçonnaient quelqu'un du coin d'être mêlé à cette affaire. Je ne peux pas le croire. Et vous ?

Le maire se frotta le menton et, après un moment de réflexion, il répondit :

— Je crois qu'il existe une possibilité, répondit le maire après un moment de réflexion en se frottant le menton avant de jeter un regard calculateur vers Harry. Je vous en prie, ne le prenez pas mal. Je sais que vous avez à cœur la rédemption de cette parcelle de terre juste à côté de Haggle End. Mais je connais les criminels endurcis. Je suis juge de paix ici depuis plus de dix-huit ans. Je n'ai encore jamais vu de criminel véritablement tourner la page, votre Tom excepté. Mais, même avec Tom, je regrette de vous avouer avoir des doutes. Vous pouvez habiller une truie, mais cela reste toujours un cochon. Non pas que Tom soit un mauvais bougre, s'empressa-t-il d'ajouter.

L'idée de devoir défendre sa décision et ses convictions concernant la rédemption d'une personne avec un passé criminel fatigua Harry.

— Je comprends votre point de vue. Il est similaire à celui d'une grande majorité de villageois. Quant à moi, j'espère que je pourrai prouver que vous avez tous tort. Tom ne sera jamais plus qu'un travailleur. Il n'a pas été

élevé avec la connaissance et il est trop âgé pour commencer maintenant à lire des livres. Mais c'est un homme honnête et cela me suffit. En revanche, ces enfants à Haggle End et juste en dehors… rétorqua Harry avec une patience inlassable avant de faire une pause et croiser le regard de Mr. Mayne. Malgré votre réticence, je dois vous remercier pour votre don et votre contribution à la construction de l'école. Votre foi est faible concernant leur possible rédemption, mais elle a néanmoins la taille d'un grain de moutarde, car vous faites quelque chose. C'est suffisant pour moi et c'est suffisant pour le Seigneur. Ces enfants… Si nous pouvions les éduquer suffisamment tôt, il n'y aurait pas de limites à ce qu'ils pourraient faire.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point, Mr. Aston. Ma femme a dit la même chose et c'est seulement pour elle que je prête mon soutien.

Le bruit d'un attelage grondant sur la route leur fit tourner la tête. Harry vit que la voiture portait les armoiries de son frère. À son désarroi, mais sans grande surprise, il aperçut Hugh en voiture avec Anna et Mrs. Leatham. Ses soupçons étaient fondés.

Le maire fronça les sourcils quand il repéra l'attelage.

— J'aurais dû dire « monsieur », je suppose. J'ai simplement pris l'habitude de vous appeler Aston et je dois apprendre le nouveau qualificatif.

— Je vous supplie de ne pas le faire, dit Harry. Pouvez-vous imaginer si la congrégation s'empare de l'appellation « monsieur » ? Ils sentiront toujours qu'il y a un mur infranchissable entre nous alors qu'il n'en existe aucun. Et il n'y a qu'un Seigneur. Nous sommes tous des êtres semblables sous la même autorité. Alors, continuez à m'appeler Aston comme vous le faisiez avec gentillesse.

Le maire acquiesça et dirigea à nouveau son regard sur le véhicule qui venait de s'arrêter devant eux.

— Eh bien, Harry, je vois que tu fais ton devoir auprès de tes paroissiens, dit Hugh. En voici deux en moins, parmi les plus belles, à t'occuper, alors tu n'as donc pas à t'inquiéter pour elles, ajouta-t-il avec un sourire étincelant.

Harry l'ignora et s'avança vers l'attelage.

— Miss Tunstall, puis-je vous aider à descendre ?

Il leva la main et elle lui adressa un regard d'indifférence avant de poser sa main dans la sienne et de le laisser l'aider. Ce n'était pas un début

prometteur.

Il se tourna ensuite vers Mrs. Leatham.

— Permettez-moi de vous aider également. Il a été sage de votre part de faire le trajet dans l'attelage de mon frère, qui possède de bons ressorts. Vous n'avez pas dû être excessivement secouée dedans.

— Merci, Mr. Aston. Cela est vrai. J'ai à peine senti les bosses sur la route. Et je dois dire que l'air frais me fait le plus grand bien. Votre frère nous a persuadées de se joindre à lui pour faire nos emplettes, ce qui était très serviable de sa part.

Mrs. Leatham sourit à Hugh.

— James, occupez-vous de la voiture, comme nous avons plusieurs achats à faire. Mes dames, j'ai seulement une commission à faire avant d'être tout à vous. Harry se chargera de vous tenir compagnie jusqu'à mon retour.

Hugh jouait au galant une fois de plus et, à moins de le connaître vraiment bien, il était difficile de distinguer le manque de sincérité de ses paroles.

— Quelle condescendance ! siffla Harry entre ses dents quand Hugh s'en alla.

Son frère n'était pas de ceux qui rendaient des services sans attendre quelque chose en retour et Harry se demanda la nature de ce fameux quelque chose. Il suspectait que cela avait un lien avec Miss Tunstall.

— Avez-vous aussi des emplettes à faire ? demanda Harry à cette dernière.

Il était épuisé par la chaleur, mais Miss Tunstall donnait l'impression que la chaleur de la journée ne l'effleurait pas le moins du monde. Une bouffée de lilas voleta dans sa direction.

— Seulement quelques-unes. Je n'avais pas pour intention de demeurer si longtemps à Avebury et je ne souhaite pas être à court de ressources. Mais je suis principalement ici pour assister Emily à choisir ce dont elle a besoin.

Miss Tunstall s'exprima d'une voix ferme. Bien qu'elle lui eût répondu, il ne parvenait pas à escalader le mur qu'elle avait érigé.

— Un très bon plan.

Refusant d'être raillé, Harry offrit son bras aux deux ladies, souhaitant pouvoir marcher seul avec Miss Tunstall. Il pourrait atteindre la veine

sensible, qu'il savait cachée, seulement s'ils passaient du temps ensemble. Mais, bien évidemment, il ne pouvait laisser Mrs. Leatham de côté.

Ils n'avaient pas dépassé l'autre côté de la rue quand son frère revint, marchant de ce pas mesuré qui montrait que le monde n'attendait que lui.

— Tu as les mains pleines. Permets-moi de prendre Miss Tunstall et tu peux aider Mrs. Leatham.

Harry observa la manœuvre, sans surprise, mais cela ne l'irrita pas moins pour autant. Il fit appel à toutes ses réserves pour offrir à Mrs. Leatham la grâce qu'elle méritait.

— Je suis heureux de ce moment me permettant de prendre de vos nouvelles. Je vois que vous ne manquez pas de courage, car vous avez accepté de sortir.

Son frère avait commencé à murmurer à l'oreille de Miss Tunstall plus près que la bienséance ne l'autorisait et Harry serra fermement les lèvres. Il ne pouvait entendre ce que disait Hugh. Quand il se concentra à nouveau sur Mrs. Leatham, il remarqua que des larmes avaient jailli dans ses yeux.

— Je reste forte pour lui, pour mon époux, dit Mrs. Leatham. Je le fais aussi pour mon bébé. Je ne veux pas que mon enfant naisse dans les larmes, mais plutôt dans l'espoir. Et c'est sur cela que mes yeux sont fixés. Je prie pour que cet espoir ne soit pas une illusion ou quelque chose de faible et de fragile, mais quelque chose à quoi l'on peut s'accrocher.

À présent, elle avait toute l'attention de Harry et il se tourna pour la regarder avec émerveillement.

— Madame Leatham, vous êtes l'exemple de quelqu'un qui peut supporter les épreuves. Bien que je ne souhaite cette affliction à vous ou à quiconque, j'espère que vous serez réconfortée par le fait que vous êtes une source d'inspiration.

Mrs. Leatham pressa son bras, mais ne répondit pas. Leur groupe venait d'atteindre la mercerie, où Miss Tunstall adressa un signe de tête glacial à Harry avant d'entrer dans l'échoppe.

La porte se ferma derrière elle et Hugh se retourna pour aider Mrs. Leatham.

— Harry, je suis sûr que tu as quelques visites urgentes à faire qui ne peuvent être remises. Tu n'as pas besoin de te donner plus de peine ici.

— Bonne journée dans ce cas, Mrs. Leatham, la salua Harry.

Bien entendu, il pouvait rester et forcer son attention sur Miss Tunstall, mais il n'était pas sot au point de penser que c'était une bataille qu'il

pouvait gagner aujourd’hui. Il préféra se retirer et tester ses tactiques un autre jour.

OceanofPDF.com

Chapitre 19

Anna s’était habituée à la solitude à Avebury. Depuis ses premiers souvenirs, elle se rappela n’avoir que rarement passé du temps seule et, même quand elle était en visite chez des amis à Londres, Phoebe n’était jamais bien loin. Pour la première fois, elle savait ce que cela signifiait d’être seule, de n’avoir personne avec qui partager les petits amusements de la vie ou d'apaiser une quelconque inquiétude simplement en trouvant de quoi rire.

Mr. Aston devenait une sorte d'inquiétude, mais elle ne trouvait pas de quoi en rire. Pourquoi avait-il caché sa véritable identité et pourquoi était-il resté loin d’elle depuis ? Peut-être que maintenant qu’on lui avait rappelé sa pairie, il la considérait comme indigne de lui. Mais, dans ce cas, qu’est-ce qui pouvait expliquer l’attention constante de Lord Brookdale ?

Elle devait reconnaître à Lord Brookdale le mérite d’avoir amadoué Emily avec une délicatesse exceptionnelle pour qu’elle les accompagne. Il s’était exprimé avec le parfait degré de persuasion évoquant la nécessité d’accompagner Anna pour respecter les convenances et le temps idéal qui rendrait le trajet peu éprouvant. Il avait laissé entendre que cela lui ferait plaisir d’en apprendre davantage sur les projets du capitaine Leatham dans le village et de l’ascension de son rang dans la marine. Son savoir-faire était si parfait qu’Anna pouvait presque croire qu’il fût véritablement intéressé. Et, bien sûr, le moyen le plus sûr de toucher le cœur d’Emily était de lui demander d’exposer les qualités de son époux.

Aujourd'hui encore, il faisait beau et Anna, vêtue pour monter, se trouvait presque à la porte d'entrée quand Emily l’appela. Elle se retourna et

entra dans le salon où son amie était assise, les mains jointes sur ses genoux et le visage résolu.

— Anna, je voulais te dire quelque chose, commença-t-elle avant de faire une pause. Je vois que tu es habillée pour aller monter. Peux-tu m'accorder un peu de ton temps ?

— Bien sûr, répondit Anna en retirant ses gants et s'asseyant à côté d'elle. Je n'avais pas réalisé que tu étais ici. Tu te reposes souvent l'après-midi. Je t'assure que tu as toute mon attention.

— Tu es une si bonne amie pour moi, confessa Emily serrant la main d'Anna tandis que ses yeux se remplissaient de larmes. Je voulais te dire que je suis plutôt certaine que John ne reviendra pas…, continua-t-elle après quelques minutes.

Anna ne pouvait lui permettre de finir.

— Emily, tu ne peux pas le savoir. Il est trop tôt pour perdre espoir.

Emily secoua la tête et serra de nouveau la main d'Anna, la réduisant au silence.

— Dans ce cas, cela ne m'aide pas d'espérer. Je sais que cela te paraît étrange, mais espérer maintient prisonnière d'un état d'angoisse. À tout moment, je pourrais recevoir la nouvelle que mon mari est perdu dans une tombe aquatique et toutes mes espérances seront définitivement anéanties. J'ai besoin de dépasser cet état d'incertitude pour que la peur et le chagrin ne prennent le contrôle sur mon avenir. Je dois faire cela pour mon bébé et moi-même.

Anna ouvrit la bouche pour parler, mais la referma ensuite. Il n'y avait rien qu'elle puisse dire. Emily avait raison. La plus grande probabilité était que John soit mort. La prise de conscience lui coupa presque le souffle. Comment Emily pourrait-elle le supporter ? Comment pourrait-elle supporter de savoir que son époux ne reviendrait jamais ? Les yeux d'Anna se remplirent de larmes et sa gorge se noua.

— Comment puis-je t'aider ? demanda-t-elle tout bas.

— Ne me laisse pas avant l'arrivée de ma mère, supplia Emily en lui adressant un regard larmoyant. C'est tout ce que je demande. Je vais m'efforcer de ne pas sombrer dans une profonde mélancolie.

Elle finit par un rire qui se transforma en sanglot et Anna eut du mal à lutter contre la tristesse qui menaçait de l'engloutir en voyant la douleur de son amie. Elle prit les deux mains d'Emily dans les siennes.

— Je ne te quitterai pas, promit Anna.

De grands nuages blancs remplissaient le ciel et Anna sentit une brise soutenue quand elle quitta finalement le manoir Durstead pour se diriger vers les écuries. Elle avait encore plus besoin de cette chevauchée, après sa conversation avec Emily, pour restaurer son équilibre mental. Si Emily était suffisamment brave pour refuser de tomber dans un état de déclin, Anna ne devait pas l'être moins.

Elle prit la route d’une cadence vive à travers la prairie en direction de la route qui l’avait conduite à Avebury. Elle était accompagnée par le palefrenier d’Emily, un homme silencieux. Malgré son âge avancé, il était si timide qu’il pouvait à peine enchaîner deux mots en sa présence. Anna fut tellement distraite par sa conversation avec Emily qu’elle s’était dirigée vers le lieu de son attaque sans qu’elle s'en rendre compte et sans être consultée par le palefrenier. Peut-être était-il trop timide pour attirer son attention, mais l’endroit était assurément indésirable.

La vue de la clairière la prit par surprise et elle sut immédiatement où elle se trouvait. Les buissons avaient été piétinés et Anna aperçut le regroupement de bouleau argenté au sein duquel le cocher avait disparu. Une boule de peur facilement reconnaissable s’installa au creux de son estomac. Et si les bandits de grand chemin attaquaient régulièrement cet emplacement ? Elle avait été attaquée, mais bien pire aurait pu se produire. Anna tira sur les rênes pendant que le palefrenier arrêtait son cheval à une distance respectable et elle essaya de se forcer à faire entrer dans ses poumons de profondes bouffées d’air.

— Miss Tunstall, il semble que c’est mon jour de chance.

Anna se tourna au son de la voix de Lord Brookdale et se détendit sous l’effet du soulagement. Elle ne serait pas la proie de n'importe quel bandit de grand chemin, avec seulement un palefrenier trop vieux pour la défendre si besoin. Le soulagement fut rapidement suivi par la prise de conscience que si Lord Brookdale décidait de forcer ses attentions sur elle, le palefrenier ne serait pas d’une grande aide. Mais ce dernier était assurément un gentleman.

Anna força un sourire, décidant qu’elle ne dirait rien de ce qui s’était passé ici. L’attaque était trop personnelle pour en parler avec quelqu’un qu’elle connaissait à peine. En outre, Mr. Aston connaissait déjà tous les détails et c’était bien assez.

— Qu’est-ce qui vous amène dans ce coin, Lord Brookdale ?

— Je me suis d’abord arrêté au manoir Durstead, mais, comme vous n’y étiez pas, je suis parti en balade, pensant que je pourrais toujours avoir la chance de vous rencontrer. Imaginez ma surprise de vous trouver ici. Sur la route qui mène à Londres, dit-il alors que leurs chevaux s’étaient mis au pas l’un à côté de l’autre.

— Êtes-vous tentée de rentrer ? ajouta-t-il d’une voix taquine

Cela lui prit une minute pour assimiler la question. *Oh ! La route pour Londres*. Anna se demanda s’il avait raison. Était-ce pour cette raison qu’elle avait choisi cette route ? Parce qu’elle menait à Londres ? Les discussions londoniennes lui manquaient indubitablement. Peut-être que son désir de partir n’était pas aussi profond qu’elle pouvait le supposer, car la pensée qui s’ensuivit fut que la conversation de Mr. Aston lui manquait.

— Je pourrais vous retourner la question, répliqua-t-elle avec légèreté. En fait, je suis stupéfaite que vous soyez encore ici après une semaine.

Lord Brookdale regarda devant lui et elle admira son profil. C'était vraiment un homme séduisant, et son assurance était plaisante. On lui avait rapporté que toutes les jeunes femmes éligibles de Londres avaient jeté leur dévolu sur lui à l’instant où il avait fait son apparition dans la bonne société. Quel triomphe serait-ce s’il fixait son choix sur elle ! *Dieu du ciel ! À quoi pensait-elle après s’être imaginée que les conversations de Mr. Aston lui manquaient ? Avait-il un jour existé une jeune femme plus indécise sur terre ?*

Elle le supposait. *Les femmes sont des créatures notoirement indécises*, pensa Anna sans indulgence et même plutôt en colère contre elle-même pour tomber dans cette catégorie.

— Disons simplement que… commença Lord Brookdale en se tournant légèrement dans sa direction pour rencontrer son regard. J’ai trouvé une bonne raison de rester pour un temps.

Son regard était suffisamment explicite pour sous-entendre qu’il avait dit cela pour elle et elle se sentit victorieuse. Ou badinait-il seulement avec elle ? Dans tous les cas, Anna connaissait si peu son propre cœur dans cette affaire qu’elle préféra garder le silence.

— Je souhaite vous féliciter d'avoir réussi à faire taire les rumeurs concernant Miss Daventry, ajouta-t-il d’un ton suave en lui jetant un regard de côté car elle ne donnait aucune réponse.

Anna se tourna sur sa selle pour le regarder.

— Comment savez-vous que j’ai quoi que ce soit à voir avec les rumeurs entourant Miss Daventry ?

Lord Brookdale haussa les épaules, l'air satisfait.

— Quand un énorme scandale éclate, une de mes connaissances s’empresse de me régaler de tous les on-dit, particulièrement quand ces derniers se rapportent à une rivale.

— Une connaissance féminine, dans ce cas, suggéra Anna avec un sourcil haussé. Par rivale, j'imagine que vous voulez dire Miss Broadmore. Harriet Price n’a même pas eu une saison complète.

Il opina.

— Votre supposition est correcte, Miss Tunstall.

Le mouvement de balancement des chevaux sur la route silencieuse était apaisant et Anna se laissa bercer jusqu’à ce qu’une question surgisse dans son esprit.

— Et pourquoi votre amie m’attribue-t-elle le succès d’avoir étouffé la rumeur ?

— Elle n'a eu qu'à suivre la progression de vos visites ce matin-là à partir de tous les récits qui se sont répandues sur votre route et voir où la conversation menait à partir de là.

Lord Brookdale la regardait désormais avec intérêt afin de voir comment elle prenait cette nouvelle.

— Je suis surprise qu’elle en ait été capable, dit Anna avec rudesse, car le type de connaissance féminine dont vous parlez n’est habituellement pas accueilli dans la haute société.

Aussitôt que les mots eurent quitté sa bouche, elle les regretta.

— Touché, ma chère, rit Lord Brookdale en ne semblant pas dérangé par son insinuation. J’ai en effet d’autres connaissances féminines.

— Mariées, très probablement.

Anna savait qu’elle s'aventurait sur un terrain dangereux avec ce type de conversation, car cela montrait une connaissance peu flatteuse des dessous de la haute société. Et elle avait probablement tort. Lord Brookdale ne serait le chevalier-servant de personne. Il rit à nouveau, semblant plus humain… Et plus attirant. Il était temps pour Anna de changer de sujet.

— Il était aimable de votre part de nous inviter à aller au village avec vous. Cela a fait le plus grand bien à Emily.

Ils venaient de quitter l’ombre des bois et se trouvaient à présent sur la route dégagée, le palefrenier silencieux suivant derrière eux. Anna ne put

s’empêcher de tourner la tête vers la gauche, là où la route menait au presbytère. Elle aurait aimé apercevoir Mr. Aston venir de cette direction, mais elle n’était pas sûre que ce soit à son avantage d’être vue chevauchant avec le marquis. Mr. Aston penserait sûrement qu’ils s’étaient rencontrés à dessein.

— J’ai été heureux de pouvoir rendre service, répliqua Lord Brookdale. Vous pouvez envoyer un message au presbytère chaque fois que vous avez besoin de quelque chose, même pour un acte aussi simple que d’amadouer Mrs. Leatham pour qu’elle sorte. Harry est occupé avec ses devoirs et ne peut pas se charger de si menus services. La vie avec lui est plutôt fastidieuse.

C’était vrai. Lord Brookdale était venu deux fois à Durstead et Mr. Aston n’était même pas revenu depuis qu’il leur avait présenté son frère. Emily méritait sûrement qu'il lui consacre du temps en tant que paroissienne dans le besoin. Anna fronça les sourcils. La vie avec lui serait-elle fastidieuse ?

— J’apprécie votre offre et je n’hésiterai pas si besoin est, dit-elle.

Le jour suivant, le majordome annonça une nouvelle fois Lord Brookdale alors qu’Anna et Emily étaient assises dans le salon. Anna ne pouvait pas comprendre pourquoi le marquis était aussi assidu dans ses attentions alors que Mr. Aston semblait s’être retiré des rangs. Seule la fierté l’empêcha de poser la question. Peut-être avait-elle seulement imaginé l’intérêt de Mr. Aston.

Puis, elle se souvint de ce qu'elle ressentait lorsqu'elle était près de lui, d’être tenue par lui, même s’il l’aidait simplement à mettre pied à terre. Sa mémoire fut inondée par la vision d’eux se faisant face sur la voie publique, lorsqu’elle s’était tenue plus près de lui qu’elle ne l’avait jamais été avec un homme, l’atmosphère bourdonnant de la force de leur attraction.

— Miss Tunstall ?

Le regard de Lord Brookdale était sur elle et elle s’empourpra en sachant où ses pensées l’avaient conduite. Anna sourit faiblement et regarda Emily, qui, après les salutations initiales, avait semblé se retrancher loin d’eux.

— J’ai apporté quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Lord Brookdale lui tendit les pages du *The London Gazette*, semblant amusé quand elle poussa une exclamation et s’en empara impatiemment.

Anna lut attentivement les colonnes des actualités.

— Comme j'ai désiré avoir un exemplaire récent ! Comment en avez-vous obtenu un ? Hum *!* Le savez-vous ? Lord Liverpool a proposé un nouveau projet de loi qui remettra indubitablement les choses en ordre, lui faisant gagner de nombreux amis, à n’en pas douter. Oh, je vois que le duc de Clarins s’apprête à se marier. Mais qui est-elle ? Qui a bien pu entendre parler d’une Kathryn Martin ? Quel nom commun ! Et ici…

Le bruit du heurtoir interrompit sa lecture minutieuse, mais elle ne leva les yeux que lorsque le majordome annonça :

— Mr. Aston.

Il semblait que Harry n’avait jamais traversé de période aussi chargée. Heureusement, il n’y eut pas plus de décès, mais il y eut des baptêmes et des mariages à présider parmi les plus humbles de ses fidèles. Il ne pouvait pas, en toute âme et conscience, le leur refuser ou exiger les frais qu’ils lui devaient pour l’exécution de ces services. Il ne leur en voulait pas pour les frais, mais c’était le cas pour le temps que cela lui avait pris d’accomplir les rites et sacrements. Il confessa son cœur divisé à Dieu, mais le fait de savoir que Miss Tunstall passait tout son temps avec Hugh pendant que Harry était occupé par le travail du Seigneur était une pilule amère à avaler.

La vision d’elle assise aux côtés de Hugh quand il entra dans le salon du manoir Durstead n’aida pas, bien qu’il crût avoir repéré le plus léger des tremblements de ses mains quand elle se leva. Lui avait-il manqué ? Ses yeux passèrent du visage de son frère à celui de Miss Tunstall et il prit sa main dans la sienne, la portant à ses lèvres.

— Harry, tu es finalement levé.

Lord Brookdale était demeuré assis et faisait tourner un lorgnon entre ses doigts blancs.

— Tu sais très bien que je me lève avant toi et que je suis dehors depuis l’aurore. Comment allez-vous, Miss Tunstall ? Vous semblez en pleine forme.

Ses yeux cherchèrent les siens, mais elle n'y répondit que par un regard fugace avant de se rasseoir.

Harry s’inclina devant Mrs. Leatham, qui lui retourna ses salutations d’une voix morne. En s'asseyant, il remarqua le journal que Miss Tunstall avait laissé tomber sur le canapé. Elle le récupéra, mais ne l’ouvrit pas.

— Les pages de la bonne société ? demanda-t-il.

Il savait qu'il y avait de la réprimande dans son ton et Miss Tunstall haussa le menton avec un regard provocateur.

— Comme vous le voyez.

— Ce qui me laisse supposer qu'il s'agit là de la raison de ta visite, Hugh, puisque ton journal est arrivé avec le courrier du matin.

Harry s'efforça d'adopter un ton neutre, mais son frère l'observait avec vivacité, ses yeux ne manquant rien.

— Ce n'était pas la seule raison de ma visite, répliqua Hugh.

Il prit le journal des mains de Miss Tunstall et l'ouvrit avant de se pencher dessus.

— C'est ici, murmura-t-il en pointant un article du doigt dans le journal.

Harry gigota sur son siège en réaction au tableau intime qu'ils présentaient et il ne fut pas ravi de voir l'expression de Miss Tunstall s'illuminer devant ce que Hugh lui avait montré.

— Et voilà. Miss Judith Broadmore est mariée à Mr. Samuel Ponsonberry, dit-elle en secouant la tête.

Harry respira profondément et se tourna vers Mrs. Leatham avec détermination.

— Le Dr Carson est-il revenu vous voir ?

— Tout juste hier, répondit-elle. Il a dit que tout va aussi bien que prévu.

Mrs. Leatham semblait vouloir en dire plus, mais jeta un coup d'œil à son frère et referma les lèvres.

Miss Tunstall leva soudainement les yeux et se tourna vers Hugh avec des yeux plissés.

— Pour quelle raison Judith Broadmore est-elle devenue la rivale de quelqu'un et pourquoi a-t-elle fait ce mariage précipité ? Ce n'est certainement pas seulement dû à mon intervention, car je voulais simplement qu'elle retire ce qu'elle avait dit sur Eleanor.

— Non, même une personne de votre influence n'aurait pu amener Judith Broadmore à accompagner quelqu'un de l'acabit de Ponsonberry jusqu'à l'autel. Je vais vous répondre. Judith a été vue une fois de trop en compagnie de Lord Delacroix, le Français qui a été forcé de fuir pour le continent. Le connaissez-vous ?

Harry pensa voir le teint de Miss Tunstall se colorer en entendant ce nom et il ressentit un vague sentiment d'alarme. Quel lien pouvait-elle avoir avec un homme forcé de fuir le pays ?

— Je crois que ma bonne amie partageait l'attention du gentleman, mais a refusé de mettre les voiles avec lui. Delacroix a quitté Judith sans

prévenir, en grande hâte et dans une situation délicate, continua Hugh.

Miss Tunstall hoqueta de surprise.

Harry ne pouvait en supporter plus ni ne put s'empêcher d'inclure Miss Tunstall dans son regard de reproches lorsqu'il dit :

— Hugh, n’as-tu rien de mieux à faire que de médire sur le compte des gens ?

Hugh se tourna vers lui avec un ricanement.

— Ils récoltent uniquement ce qu’ils ont semé. Le remords est la seule vertu qui reste coupable.

Mrs. Leatham croisa les yeux interrogateurs de Miss Tunstall et sortit de sa réflexion silencieuse pour traduire la citation en anglais.

— C’est de Voltaire, ajouta-t-elle

— C’est ce qui arrive quand on ne peut se défaire de la haute société, dénonça Harry en se forçant à contrôler sa voix, mais serrant les poings sur ses genoux. Petit à petit, nous lui abandonnons des morceaux de notre âme et pour quoi ? Quelques morceaux de choix qui ont bon goût jusqu’à ce qu’ils disparaissent et que ce soit à notre tour d’être dévoré par la haute société.

Les yeux de Miss Tunstall luirent dangereusement.

— En quoi cela vous regarde-t-il, Mr. Aston, que je souhaite lire la Gazette ? N’ai-je pas le droit de savoir quelle proposition le Parlement a présentée, de même que la présence de quelqu’un se trouvant toujours à Londres ? Et si je souhaite célébrer les nouvelles d’amies qui se sont mariées ou me réjouir de la chute de celle qui a fait du mal à mon frère et à sa fiancée, c’est entièrement dans mon droit.

— C’est le « me réjouir de la chute de quelqu’un » qui m’indigne. C’est ce qui se produit quand on courtise la bonne société. Cela mène à la ruine morale, dit Harry avec amertume.

Hugh observait l’échange avec un certain amusement, ayant sûrement remarqué la tension autour de la bouche de Harry et les taches de couleur sur les joues de Miss Tunstall. Il s’adossa contre son siège.

— Je partage entièrement vos sentiments, Miss Tunstall. Vous pouvez être certaine que j’apprécie la chute de ceux qui le méritent et qui sont trop simples pour l’éviter.

Il leva son verre et examina Harry à travers ce dernier.

Anna leva son propre regard sur Harry, haussant le menton dans ce qui ressemblait à un défi.

— « Ne sois pas juste à l’excès et ne te montre pas trop sage : pourquoi te détruirais-tu ? »

Harry la regarda avec surprise, indigné par son détournement des Saintes Écritures, mais ravi qu’elle les connaisse.

— Miss Tunstall, vous connaissez certainement ce qui vient ensuite si vous citez cette partie ?

Elle croisa les bras et détourna le regard, mais il fut suffisamment intelligent pour ne pas continuer. *Ne sois pas méchant à l’excès, et ne sois pas insensé : pourquoi mourrais-tu avant ton temps ?*

Un silence s’abattit sur eux et Hugh sembla se réjouir de la tension.

— Eh bien, Miss Tunstall, j’attends avec impatience la saison prochaine, où, j’espère, nous serons souvent en compagnie l’un de l’autre. Harry demeurera à Avebury, où il pourra exercer tant à sa guise sa « droiture à l’excès ».

Anna adressa un sourire poli à Hugh. Harry, sentant qu’il avait perdu une autre manche, présenta ses excuses et s’en alla.

OceanofPDF.com

Chapitre 20

Anna avait besoin de partir, mais il lui était impossible de s'éloigner physiquement d'Avebury. Elle ne pouvait même pas échapper à ses sentiments conflictuels en s’immergeant allègrement dans une société superficielle. Elle ne pouvait pas non plus taquiner et provoquer des sujets dignes de ce nom, ce qui améliorait toujours son humeur. Il n’y avait personne avec qui elle pouvait badiner. Au lieu de cela, elle était laissée seule avec ses pensées et devait se rendre à l'évidence qu'elles n'étaient pas très réjouissantes lorsqu'elles se bousculaient dans sa tête. Emily avait dit qu’elle était fatiguée, alors Anna avait décidé d’aller se promener et se dirigeait vers la fraîche canopée de feuilles dans le bois.

Anna quitta la lumière éblouissante du soleil sur le chemin et marchait maintenant sur le tapis de feuilles mortes. Qu’il était bon d’être seule avec ses pensées ! Lord Brookdale lui avait réservé un traitement de faveur et elle ne savait quoi en penser. Peut-être la trouvait-il charmante, mais elle ne pouvait s’empêcher de ressentir qu’il faisait d’elle l’objet de son attention dans le seul but de contrarier son frère. Pourtant, il y avait assez de charme dans son discours pour la tenter, particulièrement quand Mr. Aston était si outrageusement pontifiant. S’attendait-il à ce qu’elle abandonne ses plaisirs simplement parce qu’ils avaient formé un attachement ?

Elle s’arrêta brusquement en haletant. C’était cela, n’est-ce pas ? Ils avaient formé un attachement, même si celui-ci n’avait pas abouti sur une déclaration.

Peut-être était-ce mieux ainsi. Anna reprit sa marche, la mâchoire serrée. Si Mr. Aston devait être éternellement moralisateur, il était

préférable qu'elle le sache maintenant. Elle n'aurait assurément pas à supporter une telle chose avec Lord Brookdale.

Certes, elle ne ressentait pas pour le marquis ce qu'elle ressentait pour Mr. Aston, loin de là, mais elle ne pouvait s'empêcher d'être tentée par l'influence qu'elle aurait en tant que duchesse. *Si je suis parfaitement honnête avec moi-même, ma vie serait vraiment confortable. Il n'y aurait de pensée que pour le plaisir et j'aurais la garde-robe de mes rêves. Je serais une figure éminente de la haute société, comme je suis destinée à l'être. Et je n'aurais pas à me préoccuper d'affaires de conscience.*

Alors même que ces pensées lui venaient à l'esprit, ainsi que la sélection de robes créée par la modiste, Anna sut qu'elle ne pouvait y consentir. Cela ne lui ressemblait pas. Elle n'était pas quelqu'un qui pouvait complètement ignorer les dictats de son cœur seulement pour un statut. Lord Brookdale ne déclenchait aucune flamme de désir en elle. Et puis, il y avait le satané frère de Lord Brookdale pour lequel c'était le cas.

Anna soupira. Elle continua à marcher le long du ruisseau qu'elle avait découvert très tôt au cours de ses promenades autour du manoir Durstead. Emily ne lui en avait jamais voulu qu'elle parte se promener, sachant peut-être à quel point elle avait besoin de s'échapper. Même dans ses moments de plus profonds chagrin et doute, Emily avait poussé Anna à continuer ses promenades. Mais cela faisait un moment qu'Anna n'était pas allée aussi loin et elle était déterminée, en raison de la forte chaleur de la journée, à profiter d'un répit de fraîcheur auprès de l'eau agitée qui s'écrasait sur la roche.

Anna s'approcha d'un pont qui traversait le ruisseau. Elle n'avait pas besoin de rejoindre l'autre côté et ne savait même pas si ce dernier appartenait encore aux Leatham, mais le pont arrondi était pittoresque. C'était l'endroit parfait pour réfléchir. Anna s'avança dessus, ses pieds provoquant des échos creux sur le bois. Arrivée au centre, elle s'appuya sur la rambarde et laissa tomber une des feuilles qu'elle avait ramassées au hasard de son chemin dans les bois. Une par une, elle fit tomber les feuilles dans l'eau animée et, avec elles, sa confusion.

Une feuille virevolta vers le bas pour une vie avec Mr. Aston dans une demeure calme où pourrait s'épanouir l'amour. Une feuille cascada plus bas pour une vie remplie de toutes les gaietés et parures dont elles pourraient rêver, une vie faites de réceptions, de soirées et de voyages sur le continent qui reprendront une fois que cette histoire de guerre prendrait fin, si elle

était mariée avec Lord Brookdale. Une feuille tournoya pour une vie à être soutenue par la solide présence de Mr. Aston, à être écoutée, à être embrassée.

Anna secoua la tête. Elle savait de quel côté penchait son cœur, mais c'était trop difficile de se laisser aller dans cette voie. Elle ne le pouvait tout simplement pas. *Et il ne m'a pas dit la vérité à propos de qui il était*, se rappela-t-elle dans une tentative d'endurcir son cœur.

— Miss Tunstall !

La première bouffée de joie en entendant la voix de Mr. Aston fut suivie par une étincelle de colère. Était-il venu ici pour la sermonner davantage ? Anna se détourna de lui, son regard fixé sur l'eau se précipitant sous le pont, daignant seulement lui adresser un signe de tête indifférent quand le bruit de ses bottes sur le pont en bois atteignit ses oreilles.

Mr. Aston brisa la barrière fébrile de sa réception glaciale en s'emparant de la main droite d'Anna et en la portant à ses lèvres, la tirant afin qu'elle lui fasse face.

— Miss Tunstall, je suis sur votre liste noire et vous avez entièrement raison.

Il rencontra le regard d'Anna avec une expression si sérieuse et triste que ses défenses ne purent tenir.

— Quel droit avais-je de vous sermonner quand j'ai eu amplement le temps d'observer votre générosité d'esprit en venant en aide à Mrs. Mayne avec son projet et votre soutien indéfectible à Mrs. Leatham au cœur de sa détresse. Je suis un grossier personnage.

Anna renifla.

— Eh bien, je suppose que l'on attend d'un curé qu'il pontifie en plus de restreindre toutes formes de plaisirs.

— Qu'il encourage la restriction aux vices, peut-être, mais le plaisir ? reformula Mr. Aston avant de secouer la tête. J'espère bien que non.

Anna retira sa main, ne voulant pas succomber si facilement.

— Comment connaissez-vous cet endroit ?

Mr. Aston la libéra et s'appuya sur la rambarde à côté d'elle.

— Nos terres se jouxtent. Ce n'est pas ma propriété. C'est celle de Leatham, mais il m'a donné la permission d'y venir pour la chasse et les balades tranquilles. Je viens souvent au ruisseau. C'est une source de réflexion apaisante, n'est-ce pas ?

— Votre frère a été un visiteur fréquent à notre demeure, observa Anna.

Elle n’ajouterait pas que Mr. Aston l’avait moins été, de peur qu’il ne pense qu’elle l’avait remarqué ou se souciait de sa présence. Il fallait aussi dire que sa dernière visite ne s’était pas très bien conclue.

Mr. Aston sembla lutter contre lui-même avant de répondre.

— Je ne vais pas vous cacher que mon frère et moi ne sommes pas en bons termes. Hugh peut être provocant parfois et je suppose que je retombe dans les vieilles habitudes que nous avons établies dans l’enfance. Pour être parfaitement franc avec vous, je ne m’apprécie pas quand il est dans les parages.

Anna se mordit la lèvre en considérant ses paroles.

— Je suppose que je peux comprendre cela. Il existe des personnes qui font ressortir le meilleur de nous et d’autres le pire.

Il y eut un silence, brisé uniquement par le bruit de l’eau clapotant sous leurs pieds, et Anna réalisa que leur amitié lui avait manqué. Elle fixa les arbres de chaque côté du ruisseau au lieu de le regarder.

— Je commence à craindre que le capitaine Leatham ne revienne pas et je ne peux imaginer ce que fera Emily s’il ne le fait pas. Je ne peux rester ici, ajouta-t-elle rapidement. Mon frère ne peut se passer de moi indéfiniment, comme son mariage aura lieu ce mois-ci.

Mr. Aston se redressa à côté d’elle, ne répondant pas tout de suite.

Est-il désappointé ? se demanda Anna.

— Les nouvelles que nous avons reçues ne sont pas rassurantes, cela est vrai. Mais je ne perdrai pas complètement espoir tant que nous n'aurons pas de nouvelles définitives concernant son sort.

Anna pouvait sentir son regard sur elle.

— C’est ce que vous faites, alors ? Vous restez optimiste, même quand il y a peu de raison de l’être ? s’enquit-elle.

Elle lui jeta un regard en coin. Il la regardait, elle.

— Absolument. Quel genre d’homme perd espoir si facilement ?

Ses mots commençaient à prendre une tournure plus personnelle et le cœur d’Anna papillonna face à sa proximité, et son regard intentionné et concentré. Elle se demanda si elle devrait partir, si elle devrait s’échapper pendant qu’elle le pouvait encore. Elle avait le sentiment que, si elle restait, elle s’engagerait irrévocablement.

— Anna, dit Mr. Aston comme s'il lisait dans ses pensées.

Elle inspira vivement et se tourna vers lui, la chaleur lui montant aux joues. Il avait utilisé son nom de baptême.

Il leva la main et lui effleura la joue de la plus légère des caresses.

— Anna, dites-moi que j'ai des raisons d'oser espérer.

Anna fut hypnotisée par l'intimité de sa caresse et la vision de lui se rapprochant d'elle. Sa main toujours sur sa joue, Mr. Aston se pencha et effleura ses lèvres des siennes, avant de se reculer pour l'étudier.

— Je… Je…

La voix d'Anna n'était rien de plus qu'une bribe de murmure et elle lui adressa la plus légère des dénégations de tête. Comme le bruit de l'eau ruisselante comblait le silence, elle leva les yeux sur les siens. Elle vit une ride se former entre ses yeux et y aperçut de la douleur.

— Harry, je ne peux pas.

Harry recula soudainement d'un pas et Anna se sentit presque tomber quand l'air combla l'espace qu'il occupait un instant plus tôt. Elle le vit déglutir, vit sa mâchoire se serrer et voulut l'appeler. Elle voulait s'expliquer, mais aucun mot ne lui venait. Il s'inclina brièvement et se retourna pour traverser le pont en bois sans rien dire de plus.

Anna avait fait ce qu'il fallait. Bien sûr, elle ne pouvait pas rester à Avebury et se marier avec le curé. L'idée était impensable. Regardez seulement ce qui l'attendrait si elle le faisait ! Rien à l'exception de conversations déprimantes et de la plus stricte des bienséances. Elle avait remis Mr. Aston à sa place.

Anna. La pensée de son nom sur ses lèvres lui revint en mémoire et elle se demanda ce que ce serait que d'être en termes si familiers avec lui, de lui rendre son baiser au lieu de se contenter d'un contact bref de ses lèvres sur les siennes. Anna quitta le pont et commença à rebrousser chemin en direction du manoir Durstead. Si elle avait fait ce qu'il fallait, alors pourquoi avait-elle envie de pleurer ?

Ce fut seulement quand elle s'approcha de l'orée du bois et que ses pensées retournèrent au baiser qu'elle avait reçu, un simple effleurement de ses lèvres, qu'elle eut le souffle coupé par la prise de conscience.

Elle l'avait appelé Harry.

OceanofPDF.com

Chapitre 21

Harry atteignit l’orée du bois sans en avoir conscience. Voir Anna dans l’un de ses endroits favoris avait été un plaisir tellement inattendu. De temps en temps, il s’était demandé si elle allait aussi loin et, aujourd’hui, quand le destin lui avait accordé sa chance, l’occasion avait semblé parfaite pour lui déclarer ses sentiments.

Cela ne s’était pas bien passé. Harry continua de marcher à vive allure, essayant de reprendre contrôle sur ses émotions avant se retrouver face à son frère. Il devrait simplement ralentir afin de ne pas arriver au presbytère avant d’être prêt, mais son cœur lui faisait bien trop mal et il avait besoin d’avancer. Il se souvint de la douceur de ses lèvres et de la gentillesse de son visage avant que la douleur ne le submerge à nouveau.

Je ne peux pas.

Il devrait abandonner. Il était évident qu’Anna ne s'intéressait qu'à Londres et tout ce que la société avait à offrir. Et Harry s’était lui-même promis à ne jamais se contenter d’une femme pareille. Sa femme ne serait pas tentée par le monde ; elle serait au contraire constituée de la meilleure qualité morale.

Cependant, malgré les meilleures résolutions de Harry et le caractère moins que parfait d’Anna, il ne pouvait s’empêcher de continuer à l’aimer. Ne lui avait-elle pas répondu quand il avait tenu son visage et l’avait embrassée ? N’avait-elle pas lutté contre elle-même avant de le repousser ? Il pensait que c’était le cas. Et elle l’avait appelé Harry. Même s'il était le plus stupide des mortels, il ne pouvait abandonner sa cour tant qu’il n’était pas certain de l’état du cœur d’Anna.

Harry se trouvait presque à son portillon quand le bruit d'une voiture attira son attention. Il se retourna et vit le maire. Bien que Harry ne souhaitât voir personne pour le moment, il savait d'expérience que M. Mayne irait droit au but.

— Bonjour, Aston. Salua le maire en soulevant son chapeau et lui adressant un sourire amical alors qu'il s'arrêtait. Je vois que vous venez de rentrer. J'espère que ma visite ne vous incommode pas.

Harry tendit la main pour s'emparer de la bride du cheval de tête du maire.

— Pas le moins du monde, dit-il poliment. Voulez-vous entrer ? Je suis certain que mon palefrenier est dans les parages.

— Cela est très aimable de votre part. Non, je ne vais pas vous déranger longtemps. Je suis venu avec cette tranche de lard promise par mon intendant et un rappel concernant le dîner de Mrs. Mayne. Je suis certain que l'invitation s'est égarée, avec vous courant partout dans Avebury pour vous occuper de vos paroissiens.

— Dieu du ciel, ai-je oublié de répondre ? s'enquit Harry, atterré.

Mrs. Mayne avait fini par organiser une petite soirée accompagnée d'un souper et Harry avait eu l'intention de demander à Anna si elle souhaitait y participer quand il l'avait rencontrée au village avec son frère et Mrs. Leatham. Mais il n'en avait pas eu l'opportunité.

— Je viendrai assurément. Veuillez transmettre mes excuses à Mrs. Mayne. J'ai toujours eu l'intention de venir, mais l'arrivée de mon frère a dû me déstabiliser.

— Eh bien, vous savez comme les femmes sont des créatures sensibles, dit Mr. Mayne, apaisé. J'étais sûr que ce n'était rien de plus et le lui ai dit moi-même. Il n'est pas dans l'habitude de Mrs. Mayne d'accueillir pour un souper et elle a ses doutes, pourrais-je dire. C'est ce projet d'école dans Haggle End qui l'a poussée à le faire. Elle souhaite remercier personnellement toutes les personnes qui l'ont aidée.

Le maire regarda autour de la maison pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

— Votre frère est inclus dans l'invitation, bien entendu. J'espère qu'il ne méprisera pas un simple souper, ajouta-t-il à voix basse.

Probablement, mais il ne l'admettra pas, pensa Harry intérieurement.

— Je suis sûr que Lord Brookdale sera ravi de venir, rétorqua-t-il à la place.

— Bien, bien, acquiesça Mr. Mayne avant de reprendre son souffle. Je suis aussi venu vous communiquer quelques nouvelles. Vous devez savoir que les Bow Street Runners se sont installés dans l'auberge du village pour le moment. Ils ont décidé qu'il valait la peine de s'intéresser un peu plus attentivement à nos habitants, avec le pistolet volé à un lord de la région. Et, avec le mouchoir qu'ils ont trouvé, ils veulent débusquer son propriétaire. Avec ces deux preuves, ils pensent pouvoir reconstituer les faits.

— Le pistolet, je comprends, mais je trouve cela surprenant qu'ils choisissent de concentrer leur attention sur le bout de tissu. Chaque travailleur à Avebury en possède un similaire. Cependant, je ne vais pas pinailler sur leurs méthodes.

— Oui, opina le maire en observant Harry de près. Je dois dire, Aston, que vous semblez un peu pâlichon. J'espère que vos devoirs pour notre paroisse ne vous causent pas de surmenage. Je n'aimerais pas vous perdre.

Harry lui adressa un faible sourire et secoua la tête.

— Et si vous ne m'en voulez pas de le dire, ce dont vous avez besoin, c'est d'une épouse. Une Mrs. Aston se chargerait de répondre aux invitations et s'assurerait que vous soyez suffisamment nourri et reposé. Je suis certain que Mrs. Mayne s'opposerait à ma franchise, mais vous savez que j'ai toujours été ainsi. Je suppose que je ne devrais pas dire à un homme adulte ce qu'il doit faire, poursuivit Mr. Mayne.

— Non, vous ne le devriez pas.

Quand les mots furent prononcés, Harry réalisa qu'il avait été plus dur qu'il ne l'aurait aimé, mais le maire n'en prit pas ombrage. Il porta seulement sa main à son chapeau et le souleva.

— Sur ce, je vous dis au revoir. Nous serons heureux de vous voir chez nous pour le souper dans deux jours. Nous avons aussi invité vos amis de Londres, sir Lewis et Cranfield.

— Je suis certain que ce sera une soirée parfaite. Veuillez transmettre mes respects à votre femme, de même que mes excuses.

Harry regarda le maire s'en aller avant de se diriger vers la bibliothèque, où Hugh était assis dans le fauteuil de Harry. Ce n'était pas une surprise étant donné la façon dont sa journée s'était déroulée jusqu'à présent. Harry refusa d'être chassé de sa propre bibliothèque et s'avança jusqu'à son bureau, où il s'assit et sortit son livre de comptes.

— Je me dois de te dire que tu es invité à la maison du maire pour un simple dîner dans deux jours. Fais-moi savoir si je dois envoyer tes regrets.

Hugh leva les yeux du papier qu’il lisait.

— Tu aimerais cela, n’est-ce pas ? Mais je pense que je vais y aller. J’ai découvert ici une compagnie plus intéressante que ce à quoi je m’étais attendu quand je suis arrivé.

Harry était trop fatigué pour mordre à l’hameçon et se concentra sur le règlement de ses comptes. Il avait reçu la dîme de plus d’un paroissien, mais il n’avait pas eu le temps de les archiver. Une tâche pareillement ennuyeuse était justement ce dont il avait besoin.

Hugh plia son journal et regarda Harry.

— Je suppose que je devrais rendre visite à Miss Tunstall.

Le nom d’Anna sur les lèvres de son frère fut similaire à un couteau en plein cœur, mais Harry refusa de le montrer.

— Fais comme il te plaît.

Hugh ne quitta pas tout de suite la pièce, alors Harry supposa que c'était soit une menace vide pour le provoquer, soit que son frère n'était pas si sûr de son accueil au manoir Durstead, non pas qu’il se souciait habituellement d’une telle chose. Harry souhaitait presque le départ de Hugh, même si cela impliquait qu’il aille voir Anna.

Il avait besoin de mettre de l’ordre dans ces sentiments après leur dernière rencontre et il ne pouvait pas le faire avec son frère pendu à ses basques. Harry se força à mettre le nez dans les livres et à transcrire les comptes. Chaque fois que son esprit s’égarait, ce qui arrivait souvent, il se forçait à revenir aux colonnes de nombres.

— Comme tu sembles en colère, Harry ! Quelque chose te trouble-t-il ?

Hugh avait une jambe croisée sur l’autre et étudiait paresseusement Harry.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire.

Harry conserva une expression impassible, mais l’effort lui coûta. À son soulagement, Hugh sembla devenir las à force de le provoquer et s’en alla peu après. Harry se retrouva enfin seul.

Deux jours plus tard, accompagné de son frère, Harry chevaucha jusqu’à la résidence du maire, où ils furent accueillis par les lumières s’échappant des fenêtres. Avec un peu de chance, Hugh et lui prendraient des chemins séparés à l’entrée et resteraient à bonne distance l’un de l’autre pendant

l’intégralité de la soirée. Il devrait se concentrer sur son rôle de curé pour pouvoir soutenir les conversations polies et ne pas donner l’impression que quelque chose n’allait pas. Il n’avait pas revu Anna depuis ce jour sur le pont et il ne voulait pas voir son frère badiner avec elle. En même temps, Harry se demanda s’il avait manqué à Anna et si elle regrettait sa décision.

Sir Lewis et Julian vinrent ensemble et ils le saluèrent avant d’être écartés par Mrs. Rigby. Miss Rigby offrit à Harry un sourire amical, mais ne traversa pas la salle pour venir le voir, étant en pleine conversation. Sa sœur paraissait divisée sur la question de savoir si elle devait d'abord attaquer Hugh ou Jules. Il découvrit qu’il s’en moquait.

Quand Anna entra finalement dans la pièce, il fut difficile pour Harry de garder son cœur dans sa poitrine. Elle était aussi gracieuse dans la vie qu’elle l’était dans l’esprit de Harry et elle se déplaçait avec naturel d’une conversation à l’autre. Elle lui jeta un regard fugace et peut-être était-ce une pensée mélancolique de sa part, mais le bref coup d’œil avait paru aimable. C’était comme si elle nourrissait quelques regrets ou désirs. Peut-être qu’elle avait changé d’avis depuis leur rencontre au ruisseau. Au moins, il pouvait encore espérer.

Anna était venue à la soirée avec un objectif : savoir ce qu’elle ressentait pour Harry après l’avoir rejeté. Elle voulait voir comment allait réagir son cœur. Allait-il être problématique et s’imaginer être amoureux de Harry ? Ou resterait-il fiable et lucide ? Ses pensées s’étaient plus d’une fois égarées sur le souvenir de ses lèvres effleurant les siennes.

Anna déambula dans le salon, saluant les personnes qu’elle connaissait. Quand son regard atteignit le fond de la pièce, elle se tourna pour découvrir le regard de Harry fixé sur elle et elle regarda prestement ailleurs. *Seigneur !* Elle avait sa réponse. Son cœur faisait plus de ravages à sa tranquillité d’esprit qu’elle ne l’avait imaginé.

— Eh bien, Miss Tunstall, commença Mr. Cranfield en s’inclinant devant elle, un moment est passé depuis notre dernière rencontre.

Anna afficha un sourire poli sur son visage. Elle ne se ferait plus duper par sa nature après l’avoir entendu avec Marianne Rigby, mais elle ne pouvait lui faire savoir qu’elle l’avait surpris, même si cela aurait été source de satisfaction.

— Comme il est bon de vous voir, Mr. Cranfield. Combien de temps allez-vous encore demeurer à Avebury ?

— Je pourrais vous retourner la question. Je vois que vous vous trouvez ici sans Mrs. Leatham, releva Mr. Cranfield.

— Mrs. Leatham est alitée ce soir. Je n'ai pas d'intention immédiate de m'en aller, mais je dois partir à la mi-septembre, car mon frère se marie.

Anna se tourna en voyant Lord Brookdale faire un pas devant elle.

— Cranfield. Bonsoir. Miss Tunstall. Vous êtes aussi rayonnante que de coutume.

Lord Brookdale s'empara de ses doigts et les embrassa alors qu'il s'inclinait sur sa main.

— Bonsoir, monsieur. N'est-ce pas une réunion trop minimaliste pour que vous y participiez ? Je ne pensais pas vous y voir.

L'esprit d'Anna tournoya tandis qu'elle débitait machinalement des mots. Elle avait seulement préparé son cœur à rencontrer Harry ici, pas son frère. Harry avait-il parlé à ce dernier de leur rencontre ? Anna pensa que non. Elle sentait bien trop de rivalité entre eux pour que Harry partage des confidences avec son frère.

— Puisqu'il n'y a pas d'autres soirées proposées ce soir, Avebury n'étant qu'un village, je peux très bien participer à celle-ci. Particulièrement quand il y a des personnes que je souhaite tout spécialement voir.

Le regard de Lord Brookdale était significatif et Anna lui retourna un regard surpris. Ses attentions, étant donné qu'ils étaient en public, se révélaient être bien trop marquées pour ce qui ne devrait être qu'un badinage inoffensif.

Le marquis détacha son regard d'elle et se tourna vers les gentlemen à ses côtés.

— Cranfield, Faure, justement les hommes que je souhaitais voir. Que dites-vous d'organiser une chevauchée en groupe vers le château de Barbury près de Wroughton ?

Mr. Cranfield jeta un coup d'œil à Sir Lewis qui avait rejoint leur groupe.

— Nous avions parlé de visiter Stonehenge, mais peut-être est-ce trop loin pour une sortie de groupe à cheval. Pouvons-nous tenter le coup, Lewis ?

Sir Lewis s'inclina devant Anna.

— Assurément. Nous pourrions faire un pique-nique en plein air.

Quand Lord Brookdale dirigea ses charmes sur Anna, elle se demanda à quel genre de jeu il jouait. Si elle ne savait pas mieux, elle aurait pensé qu'il

organisait cette sortie pour elle.

— Miss Tunstall, j'espère que vous serez des nôtres, si nous pouvons persuader plusieurs autres jeunes ladies.

— Je suis pratiquement certain que Miss Rigby serait favorable à l'idée, murmura Sir Lewis.

Anna sourit dans sa direction.

— Cela me plairait beaucoup et particulièrement si Miss Rigby se joint à nous.

Sa conversation s'estompa en voyant Harry s'approcher. Anna ne put s'empêcher de lui adresser un sourire en coin, ce que Lord Brookdale ne sembla pas manquer. Anna espérait qu'il ne serait pas excessivement guindé après leur dernière conversation ; cela lui fendrait le cœur de voir la chaleur disparaître de son regard.

— Miss Tunstall, comment vous portez-vous ?

Harry s'inclina devant elle et quand elle leva ses yeux jusqu'aux siens, elle fut touchée par la sincérité qu'elle y vit. Il ne l'avait pas écartée.

— Je me porte très bien, merci, répondit Anna. Votre frère proposait à l'instant de chevaucher jusqu'au château de Barbury. Voulez-vous venir également ?

Anna savait que, par son invitation, elle donnait à Harry des raisons d'espérer, mais elle ne pouvait s'en empêcher. Elle souhaitait qu'il vienne. Il ne fallut qu'un coup d'œil à l'expression irritée de Lord Brookdale pour comprendre qu'il n'avait pas prévu d'inviter son frère. Elle fut heureuse de l'avoir fait. Bien qu'elle soit extrêmement flattée par l'attention de Lord Brookdale, il ne la mettait pas à l'aise comme le faisait Harry.

Le regard de Harry balaya son frère avant de se poser sur elle.

— Je ne voudrais pas manquer cela. Quand ?

— Vendredi, fut la réponse sèche de Lord Brookdale. J'aurais pensé tes devoirs paroissiaux bien trop nombreux pour entreprendre une telle sortie.

Harry sourit simplement avec gentillesse.

— Non.

Ils furent bientôt appelés à souper et Anna se retrouva assise entre Mr. Cranfield et Lord Brookdale. Elle aurait dû se réjouir d'être placée entre deux des plus beaux partis de Londres, mais son cœur n'y était pas. Des deux, elle préférait converser avec Lord Brookdale, sachant qu'au moins elle ne l'avait pas surpris en train d'exprimer une opinion désagréable à son sujet. Marianne, assise de l'autre côté du marquis, rit

bruyamment ; un stratagème lui étant propre pour retenir l'attention de ce dernier.

Hester était assise de l'autre côté de Mr. Cranfield. Ce dernier tenta d'attirer l'attention d'Anna plus d'une fois, même si sa propre part de conversation aurait dû être dirigée vers Hester. Anna admira la tolérance de cette dernière, qui, même ignorée, demeurait gracieuse. Anna se résolut à passer du temps avec Hester quand les hommes et les femmes se séparèrent et elle en eut l'opportunité quand les ladies se réunirent dans le salon.

Hester se rapprocha d'Anna.

— J'ai cru comprendre que vous êtes invitée au château de Barbury. Sir Lewis m'en a parlé juste avant le souper et j'ai promis d'y aller.

— Oh ! J'en suis enchantée.

L'attention d'Anna fut attirée par Marianne qui ponctuait sa conversation de rires saccadés. Elle essaya de refréner son froncement de sourcils en réaction au bruit.

— À ce moment-là, je n'étais pas certaine de qui serait invité.

Hester sembla comprendre la direction prise par les pensées d'Anna et rit doucement avant de répondre.

— Mr. Cranfield a invité ma sœur et sir Lewis a été assez gentil pour m'inviter. Nous avons promis de parler à notre cuisinière pour contribuer à la collation. C'est plus aisé pour nous puisque nous ne vivons pas dans une maison de célibataire.

— Bien que Mr. Aston semble s'en sortir à merveille avec Mrs. Foucher, répliqua Anna.

— Je le crois aussi, dit Hester avant de froncer les sourcils. Comment s'en sort Emily ?

— Il y a des moments où elle est en nette amélioration. Elle semble supporter la pression. Dernièrement, elle se rapproche de ses couches et cela doit lui apporter une inquiétude supplémentaire.

Anna jeta un coup d'œil à Lady Allinthridge, assise en pleine conversation avec Mrs. Mayne.

— Pensez-vous que je pourrais convaincre Lady Allinthridge de tenir compagnie à Emily pendant notre pique-nique ? Elle semble avoir de l'affection pour elle.

— Je suis certaine qu'elle en sera ravie. Nous pourrons lui demander dès qu'elle sera libre, conseilla Hester.

Lady Allinthridge accepta le plan au moment où les hommes entrèrent dans la pièce. Elle présenta ses excuses et alla s'occuper de son mari, au prétexte qu'il avait développé une légère toux et qu'elle souhaitait qu'ils se retirent tôt. Lord Brookdale vit Anna se tenir seule et vint se placer à côté d'elle.

— Il semble que notre excursion se révèle un succès.

— *Hum*.

Anna regarda Harry en grande conversation avec Lord Allinthridge pendant que Lady Allinthridge se tenait patiemment au côté de son époux.

— Qu'est-ce qui vous manque le plus à propos de Londres ?

La question de Lord Brookdale prit Anna par surprise et elle lui fit face.

— Me trouver au contact du beau monde dès que je le souhaite, je suppose. Connaître les dernières nouvelles. Les bals qui durent jusqu'aux premières lueurs du jour. Les heures où il est bon d'être vu dans Hyde Park. Les tartes au citron de Gunter, récita Anna avant de rire. Je pourrais facilement continuer. La liste est plutôt longue.

— Exactement, confirma Lord Brookdale lui adressant un sourire paresseux, mais son regard la transperça. Vous feriez mieux de ne pas perdre vos objectifs de vue, ma chère Miss Tunstall.

Il n'eut pas besoin de jeter un coup d'œil en direction de son frère pour que son sous-entendu devienne limpide. Harry n'était pas le chemin qui la conduirait à toutes les réjouissances offertes à Londres.

Anna renifla. Elle ne prétendrait pas ne pas avoir saisi son insinuation, bien que cela ne le regardait pas. Elle devait néanmoins admettre qu'il y avait du vrai dans ses propos.

OceanofPDF.com

Chapitre 22

Lady Allinthridge arriva après que Emily et Anna eurent fini leur petit-déjeuner et se furent installées dans le salon. Elle posa son ombrelle avant de prendre place sur le canapé à côté d'Emily.

— Vous semblez un peu blême, c'est ce qui arrive quand les femmes se rapprochent de leurs couches. J'approuve que vous fassiez un effort pour vous lever chaque jour, car la routine ne fera que vous fortifier, dit Lady Allinthridge en ouvrant le sac qu'elle avait apporté et commença à en sortir des objets. J'ai apporté un livre à lire à voix haute et du matériel pour faire des décorations en papier si vous le souhaitez. J'ai une fleur à moitié terminée sur laquelle nous pourrions travailler, comme je sais que vous êtes habiles à de tels ouvrages.

— Je suis sûre que nous allons passer un agréable après-midi, répliqua Emily d'une voix feutrée.

Lady Allinthridge fit signe à une domestique qui plaçait un coussin derrière le dos d'Emily.

— Apportez cette petite table là-bas près de nous afin que nous puissions travailler avec davantage d'aisance. Vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je dirige vos domestiques, dit-elle à Emily. Après tout, ce sera plus confortable de cette manière. Miss Tunstall, vous devez être impatiente de partir.

Anna était en effet habillée et prête. Elle ne pouvait pas se souvenir de la dernière fois où une excursion lui avait paru aussi attrayante. Elle avait besoin de la liberté qui viendrait en quittant le manoir Durstead pendant une journée entière, chose qu'elle n'avait pu faire depuis son arrivée. Elle se

réjouissait également d'être en compagnie de Mr. Aston. Peut-être auraient-ils le temps de parler.

— Je dois seulement aller chercher mon bonnet, dit-elle avant de planter un baiser affectueux sur la joue d'Emily. Je suis heureuse de te voir entre de si bonnes mains. Je n'ai plus de scrupules à te quitter maintenant.

— Anna, tu es une bonne amie pour moi.

Les mots furent dits d'un ton étranglé et Anna ne put résister à l'envie de revenir pour enrouler ses bras autour des épaules d'Emily.

— Tu es facile à aimer, ma chère. Je vous remercie, Lady Allinthridge.

Anna dut se retenir de courir chercher son bonnet et d'ainsi paraître peu distinguée. Avec un sourire et une démarche légère, elle mit ses gants et sortit au soleil.

Pendant que le palefrenier aidait Anna à monter en selle sur son cheval favori, provenant des écuries bien fournies d'Emily, leur groupe avait déjà commencé à se rassembler sur le chemin menant du manoir à la route principale. Mr. Cranfield et Sir Lewis étaient présents, ainsi que Hester et Marianne Rigby. George Mayne était également venu, accompagné d'une amie d'enfance qui venait récemment de rendre visite à sa tante en Cornouailles. Ils ne seraient pas en nombre pair, mais on ne pouvait rien y faire, car une autre jeune lady était tombée malade à la dernière minute. Ils étaient tous d'accord de ne pas reporter leur excursion.

Le cœur d'Anna battit plus rapidement aussitôt que Mr. Aston et Lord Brookdale furent en vue. Elle détourna le regard, souhaitant se conduire avec plus de naturel. Bien qu'elle sache leur aversion l'un envers l'autre, Anna ne put s'empêcher d'admirer leur élégance. Comment avait-elle un jour pu penser que Mr. Aston n'était rien de plus qu'un simple curé de campagne ?

Les deux hommes avaient leurs regards rivés sur elle quand ils arrivèrent et Anna leur adressa un salut de la tête, en premier à Lord Brookdale. *Il est tout naturel que je lui donne la préséance. Il est d'un rang plus élevé.* Mais elle savait que la véritable raison était de cacher son affection grandissante pour Mr. Aston. Elle ne pouvait pas montrer ouvertement à qui allait sa préférence.

Il lui devenait de plus en plus évident que, malgré les manières suaves et le sang-froid du marquis, malgré sa fortune, son titre et son aptitude à converser avec adresse, il manquait à Lord Brookdale la profondeur et la fibre morale que Mr. Aston possédait en quantité. Lord Brookdale ne

pouvait même pas trouver en son cœur de quoi chérir son propre frère. Comment pourrait-il avoir de l'affection pour quelqu'un d'autre que lui ?

Non, Lord Brookdale était inférieur aux deux, tout du moins, à ses yeux.

— Y allons-nous, dans ce cas ?

Conformément à son rang, Lord Brookdale ouvrit la marche. Le groupe prit naturellement le départ, se dispersant sur la route élargie, chacun allant à un rythme tranquille. Lord Brookdale amena son cheval à la hauteur de celui d'Anna, laissant son frère suivre derrière. Elle ressentit une pointe d'irritation, mais elle ne voulait pas attirer l'attention sur elle en objectant.

— Miss Tunstall, vous êtes finalement libre. Attendiez-vous avec autant d'impatience que moi cette chevauchée ?

Elle avait des difficultés à imaginer Lord Brookdale apprécier quoi que ce soit quand il affichait toujours une expression aussi indolente. Cette réflexion fit sourire Anna et quand il la questionna sur sa source d'amusement, elle le lui dit.

— Il n'est pas de bon ton de trouver de l'amusement en toute chose. Vous le savez sûrement, Miss Tunstall, vous qui êtes si fervente de ce qui est en vogue.

— Néanmoins, c'est mon cas. En fait, pour répondre à votre question, je souhaite depuis longtemps participer à une excursion telle que celle-ci. Je m'attendais à davantage de sorties de ce genre quand je suis arrivée à la campagne, mais ma vie a pris un tournant inattendu.

Ou, pour être plus précise, la vie avait joué un mauvais tour à Emily et Anna s'était retrouvée logée à la même enseigne.

Lord Brookdale opina.

— Je trouve que c'est souvent le cas avec la vie et c'est la raison pour laquelle j'organise tout pour ma satisfaction.

— Un sentiment auquel je peux sans peine m'identifier, dit Anna.

Plusieurs des cavaliers les avaient dépassés et elle put entendre le murmure de leurs conversations flotter jusqu'à elle. Elle ne pouvait voir Mr. Aston, qui se trouvait toujours derrière eux, mais, occasionnellement, elle pouvait l'entendre intervenir et pensa qu'il s'entretenait avec George Mayne.

— Mais je ne pense pas que nous soyons capables de choisir notre vie comme bon nous semble. Il existe des éléments échappant à notre contrôle qui influencent les circonstances.

— Cela est bien plus aisé de s’y faire quand on décide de ne pas s’en soucier, répliqua Lord Brookdale. C’est pourquoi je mène ma vie comme je l’entends. Je ne ferai pas partie de ceux qui sont balayés par le courant des passions et des agonies de la vie. Il est bien plus sensé d’être simplement indifférent.

Il s’agissait d’une position rationnelle et, en temps normal, Anna aurait été d’accord avec lui. Mais ses sentiments avaient commencé à changer. Peut-être qu’elle avait vécu une vie protégée. Si elle ne s’inquiétait pas de ce que les autres pensaient d’elle, c’était peut-être uniquement parce que sa famille la tenait en si haute estime qu’elle n’avait jamais remis en question sa valeur. En effet, elle n’avait pas besoin de l’approbation des autres, mais cela ne voulait pas dire qu’obtenir leur bonne opinion n’avait pas de valeur.

Loin de l’influence de son foyer, Anna était en train de découvrir que sa propre conscience la conduisait aux mêmes valeurs que sa famille avait toujours défendues. Il était juste d’avoir de la considération pour les besoins des autres, même quand ce n’était pas confortable de le faire.

— Eh bien, dit-elle, se tournant pour regarder le paysage entre les deux oreilles de son cheval, je ne vous contredirai pas. Mais je ne suis pas certaine que votre chemin soit le meilleur pour le bonheur.

La route s’ouvrit devant eux et Harry pressa sa monture qui se mit à galoper vers l’avant pour chevaucher côte à côte avec Sir Lewis et Hester Rigby. Elle le regarda s’en aller et souhaita qu’il soit venu à ses côtés. S’imaginait-il qu’elle préférait son frère ? Peut-être que Harry avait vu son tête-à-tête comme un signe que son cœur lui était indifférent, mais ce n’était pas elle qui encourageait les attentions de Lord Brookdale. Elle devait trouver un moyen de montrer à Harry que son affection était en train de changer.

Ciel ! La pensée la fit tressaillir. Elle ne pouvait être trop démonstrative. Et si les autres le voyaient ? Anna ne pouvait supporter de voir ses affaires de cœur affichées à la vue de tous.

Elle se concentra à nouveau sur le marquis, mais Lord Brookdale était trop perspicace.

— Je vois que mon frère a attiré votre regard. Votre attachement est-il de longue date ? dit-il en la déconcertant.

Anna sentit ses joues s’empourprer et elle lui adressa un sourire de façade.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Il n’y a aucun attachement entre nous.

Du coin de l’œil, elle vit l’expression cynique de Lord Brookdale.

— En effet, j'espère que non. Vous êtes bien trop attrayante pour vous établir si vite et si tôt.

Bien qu’irritée, Anna était flattée et elle essaya de ne pas le laisser percevoir dans sa voix. Elle devait être sur ses gardes quand elle badinait avec Lord Brookdale.

— Et pourtant, monsieur, j’ai eu deux saisons. La majorité des gens soutient que je suis déjà une laissée pour compte et que je devrais accepter la première offre qui me sera faite.

— Vous savez très bien qu’ils ont tort. Je vous implore…

Anna le regarda quand il ne continua pas et fut surprise de voir de l’hésitation sur ses traits. Lorsqu’il finit par parler, il portait à nouveau son expression nonchalante habituelle.

— Je vous implore de ne pas vous précipiter dans quelques fiançailles.

— Des fiançailles ? demanda Anna en riant d’une manière qui sonnait faux même à ses propres oreilles. Je vous assure que je n'en ai pas l'intention.

Le trajet ne fut pas trop long, mais Anna n’avait pas suffisamment monté pendant l’été pour que ce ne soit pas douloureux. Finalement, ils approchèrent de la fameuse colline avec ses anciens fossés et ses remparts.

— Les chevaux vont avoir besoin de grimper à leur propre rythme, annonça Harry alors qu’ils formaient un rang.

Anna rentra dans le rang derrière Harry et Lord Brookdale occupa la dernière place alors qu’ils remontaient la crête. Anna était silencieuse tandis que sa jument suivait l’allure sereine imposée par le cheval de Harry et les yeux d’Anna buvaient la vaste étendue de campagne qui se profilait devant elle.

Une fois au sommet, George Mayne indiqua l’ouest.

— Ce sont les Costwolds là-bas, dit-il avant de se retourner. Et par là-bas se trouve la Severn.

Anna protégea ses yeux et discerna au loin l’eau scintillant au soleil. Autour d’elle, les autres avaient mis pied à terre et commençaient à installer les mets qu’ils avaient apportés pour faire un pique-nique. Anna demeura sur son cheval pour mieux apprécier la vue époustouflante s’offrant à elle.

Harry, les yeux rivés sur elle, était descendu de cheval et avait tendu la main pour l'aider à descendre de cheval. Un éclat d'irritation traversa le visage de son frère. Elle fut reconnaissante de se trouver à nouveau près de Harry et soulagée qu'il ne semble pas fâché contre elle, malgré son refus. Il y avait de l'espoir après tout.

— Merci, murmura-t-elle.

— Tout le plaisir est pour moi.

Le sourire de Harry atteignit ses yeux et il s'éloigna pour indiquer au groupe où disposer les affaires**.** Il aida à installer le pique-nique sur la crête herbeuse et adressa des taquineries aux autres membres du groupe.

Lord Brookdale, l'expression sombre, présenta son bras d'une telle manière qu'Anna ne put le refuser. Elle plaça sa main dessus et le suivit à l'endroit où les autres s'étaient assis. Le marquis était grand et elle ne lui arrivait qu'à l'épaule, ce qui la faisait se sentir petite. En comparaison, la stature de Harry lui donnait toujours la sensation qu'il serait simple de se reposer sur lui et d'avoir ses bras enroulés autour d'elle.

Que ressentirait-elle si elle posait sa tête sur son épaule ?

Anna réprima l'envie irrépressible de rire. Cela lui causerait probablement une douleur au cou. Ils étaient presque de la même taille. Lord Brookdale la regarda d'un air interrogateur, mais ne demanda pas à connaître ses pensées.

Ils s'assirent sur les couvertures où la nourriture était déjà disposée et Lord Brookdale divertit Anna avec des histoires douteuses impliquant ses connaissances avec certaines actrices de Drury Lane. Plus d'une fois, elle jeta un coup d'œil à Harry, qui devait avoir entendu, mais ne fut pas assez imprudent, supposa-t-elle, au point de faire étalage de la désapprobation qu'il ressentait forcément. Une fois qu'ils eurent mangé, Lord Brookdale se leva pour remplir son verre et Harry saisit l'occasion pour s'approcher d'elle.

— Miss Tunstall, voudriez-vous faire le tour des remparts avec moi ?

Lord Brookdale venait de commencer une conversation avec Sir Lewis et elle prit cela comme un signe qu'elle était libérée de son rôle de dame de compagnie temporaire. À son hochement de tête, Harry aida Anna à se mettre sur ses pieds et ils commencèrent à marcher. Son nez se remplit de son odeur de musc avec un soupçon de cèdre, et elle réalisa que ce parfum, qui lui était devenu si familier, lui apportait un sentiment de sérénité.

— La chevauchée a fait revenir quelques couleurs sur vos joues, observa-t-il.

— Oui, je crains d'être en général dans une triste forme, le taquina-t-elle. Cela n'a échappé à personne, je vous assure.

Harry ne rentra pas dans son jeu car sa réplique suivante fut dite d'un ton sérieux.

— Je pense seulement l'avoir remarqué parce que je ne peux m'empêcher d'étudier vos traits chaque fois que je vous vois. Je vous assure, vous êtes la plus belle femme sur laquelle j'ai pu poser les yeux, même avec les traits tirés. Mais, quand vous avez cette lueur dans les yeux et que vos joues sont roses, vous êtes inégalable.

Il se tourna pour la regarder, mais ne profita pas de leur moment de solitude pour interrompre leur progression. Elle aurait presque souhaité qu'il le fasse.

— Vous essayez de me réduire au silence, dit enfin Anna. Mais je suis plus solide que ça. Je ne serai pas gênée. N'oubliez pas que j'ai toujours envisagé ma place aux côtés d'un homme politique. Et quelqu'un qui est destiné à une vie en politique doit toujours avoir une réponse incisive sur le bout de la langue.

Laissons-le penser ce qu'il veut de cette remarque.

Son commentaire ne sembla pas du tout le décontenancer.

— Vous pensez que vous êtes destinée à une vie en politique, mais je pense que vous êtes destinée à une vie d'amour. Et vous pouvez faire autant de réponses incisives que vous le souhaitez. Cela ne me dérange pas.

Ils s'approchaient de l'autre côté des remparts et Anna chercha à reconstituer ses repères en donnant une réponse espiègle.

— Aucune réprimande en réserve pour moi, Mr. Aston ?

Harry s'empara du bras d'Anna et tira gentiment dessus pour la faire s'arrêter. Ils étaient partiellement dissimulés aux yeux du groupe par un monticule de terre et il jeta un coup d'œil en direction de leurs amis. Il s'avança de deux pas supplémentaires, l'entraînant à sa suite, jusqu'à ce que le terrain les cache complètement de leur vue. Cependant, le chemin était ouvert et à tout moment, une autre personne pouvait arriver au détour d'un virage.

— Anna.

Elle regarda le visage de Harry et les lignes dures autour de sa bouche révélaient la gravité de ce qu'il souhaitait dire.

— Je ne vous presserai plus. Pas maintenant. Et je ne lutterai pas pour une cause perdue.

Il leva sa main gantée pour toucher sa joue, la paralysant sur place.

— Mais je ne pense pas que l'idée d'un mariage entre nous soit complètement hors de question.

Harry la retint captive de son regard pendant un moment lourd de sens, et se tourna ensuite pour repartir, prenant le bras d'Anna. Avant qu'elle n'ait eu le temps de digérer ce qu'elle ressentait, ils avaient rejoint le reste du groupe.

Harry l'emmena auprès de Hester et resta avec elles pendant quelques minutes, répondant aux questions de Hester sur un membre de la paroisse. Puis, il s'en alla rejoindre les gentlemen qui se querellaient au sujet de l'existence d'un chemin plus court qui passait dans la propriété de Lord Ramsworth. Lord Brookdale regarda Anna avec perspicacité.

La tranquillité d'Anna avait été mise à mal. Elle n'était pas habituée à ce que ses défenses soient percées aussi facilement et, bien qu'elle se répète *Cela ne peut se faire, cela ne se fera pas*, son cœur et son esprit la trahissaient.

Ses défenses semblèrent tomber en miettes.

OceanofPDF.com

Chapitre 23

Anna ne pouvait supporter le regard moqueur de Lord Brookdale. Il devait avoir remarqué les quelques minutes où Harry et elle avaient disparu derrière le monticule sur la colline. Il ne s'est rien passé, je vous l'assure, objecta-t-elle dans son esprit. En effet, le chemin était bien trop ouvert pour que quelque chose de clandestin puisse se produire.

Elle était bien trop incertaine de ce qu'elle pensait des mots de Harry pour tenir le coup sous le regard insistant d'une autre personne, particulièrement sous celui cynique et entendu de Lord Brookdale. Bien sûr, c'était peut-être son imagination qui la conduisait à penser que ce dernier pensait quoi que ce soit de cette affaire.

Et puis, il y avait le fait inconfortable que quelque chose s'était produit. Harry lui avait dit qu'il n'avait pas encore abandonné, la rassurant essentiellement sur les sentiments qu'il éprouvait pour elle et lui faisant savoir que le poids de la décision reposait désormais sur ses épaules, ce qui la torturait intérieurement. Comment pouvait-elle décider ? Comment pouvait-il s'attendre à cela de sa part ?

Inconfortable était un mot qu'elle commençait à associer de trop près à Harry Aston. *Et l'amour ne devrait pas être inconfortable !*

Anna passa le reste de l'après-midi à converser avec divers membres du groupe, mais non avec Lord Brookdale ou Harry, qui semblaient n'avoir aucun désir de discuter avec elle. Lorsque ce fut l'heure de partir, Lord Brookdale l'aida à monter en selle. Il le fit avec son habituelle adresse raffinée et laissa ses doigts reposer sur sa botte une fois qu'elle se fut hissée en selle. Il enfourcha ensuite son propre cheval en silence et suivit Anna

alors qu'elle se plaçait dans le sillage de Sir Lewis et de Mr. Cranfield, positionnés en tête de cortège.

Ils chevauchèrent ainsi en silence pendant près d'un quart d'heure et Anna fut soulagée d'avoir un moment de répit. Elle était heureuse d'écouter les bribes de conversation autour d'elle et de sentir l'air frais soulever les minuscules bouclettes qui s'étaient détachés de son chignon. Ils avaient choisi le jour idéal pour leur promenade.

— Assisterez-vous au service dominical ?

Anna fut arrachée de ses pensées par Lord Brookdale, qui montait toujours à ses côtés, peu découragé, semblait-il, par son manque de conversation.

— Évidemment. Comment pouvez-vous demander une telle chose ? Même les membres les plus indifférents de la société ne risqueraient pas le scandale en évitant l'Église le dimanche.

Lord Brookdale renifla.

— Votre foi est importante pour vous, dans ce cas.

Elle ne comprit pas la signification de ses paroles, mais ressentit la critique et se sentit obligée de riposter.

— Vous êtes très provocateur. Vous savez certainement que l'on ne peut pas manquer le service dominical sans se soumettre à une sévère critique.

— Et il s'agit de votre seule raison pour y assister ?

Anna n'aimait pas être mise au pied du mur. Il s'agissait plus qu'une simple histoire d'obligation. Elle était touchée par la pureté des croyants les plus sincères et désirait ce qu'ils avaient. Mais ce n'était pas quelque chose qu'elle voulait admettre, particulièrement à quelqu'un d'aussi cynique que Lord Brookdale.

Elle esquissa un sourire crispé et conserva son regard fixé sur le chemin devant eux.

— Nous avez-vous emmenés dans cette conversation nébuleuse avec une destination précise en tête ?

Lord Brookdale rit.

— Je me demande simplement comment vous trouvez les discours de Harry sur les Saintes Écritures. Il est aussi possible que je me demande comment vous demeurez éveillée.

Elle ne devrait pas l'être, mais Anna fut surprise par son observation sournoise. Même le plus grand des sceptiques devait admettre que Mr. Aston était fait pour sa profession. Il redonnait vie à une religion

poussiéreuse. Peut-être que Lord Brookdale était pire que sceptique. Peut-être n'avait-il pas de cœur.

La jument d'Anna accéléra le pas, imitant ceux devant et Anna lâcha la bride. Cela lui donna le temps de mettre de l'ordre dans ses pensées. Finalement, elle décida de prendre le risque de dévoiler au marquis ce qu'elle pensait. Après tout, ce ne serait pas la première fois qu'elle faisait une telle chose.

— Les médisances continuelles que vous lancez à l'encontre de votre frère ne souillent pas sa réputation, qui reste fidèle avec la vie qu'il mène. Mais elles ne servent pas votre personne. Je ne serais jamais assez présomptueuse au point de vous recommander de changer de comportement, mais je ne me joindrai jamais à vous en calomniant le caractère d'une personne que vous devriez chérir.

Le chemin se resserra, amenant leurs chevaux à se rapprocher jusqu'à ce que leurs jambes se touchent pratiquement. Elle jeta un coup d'œil à Lord Brookdale et remarqua un muscle tressaillir dans sa joue.

— Loin de moi l'idée de vous causer le moindre scrupule, mais je me demande si votre intérêt pour Harry ne serait pas qu'une simple passade et que, lorsque vous reviendrez dans une société plus choisie, vous aurez des raisons de reconsidérer les choses. Vous pouvez cependant déterminer que j'en ai le droit. Mais n'ayez crainte, je ne changerai pas. Vous et moi sommes bien assortis, je crois.

Toute réplique spirituelle qui aurait pu jaillir d'elle se tarit. Les mots de Lord Brookdale ne laissait aucun doute sur ce qu'il impliquait, mais elle était loin de le souhaiter. Cependant, comment pouvait-elle dire qu'elle ne le souhaitait pas alors qu'il n'avait pas fait d'offre spécifique ?

Anna s'efforça de conserver une voix égale.

— Certainement. Aussi bien assortis que tous membres de la bonne société qui apprécient les mêmes divertissements.

Lord Brookdale rit une nouvelle fois et la dépassa, apparemment certain de sa conquête.

Le lendemain, Emily déclara avoir besoin de repos. Il semblait qu'elle ressentait des douleurs, bien qu'Anna ne le sût qu'après avoir pressé Emily pour des informations. Même alors, elle se vit repoussée. Emily semblait penser que les douleurs n'avaient rien d'inquiétant, et Anna dut s'en contenter.

Laissée seule, Anna s'échappa dans le sanctuaire qu'était l'extérieur et se mit à la recherche du jardinier pour un outil de coupe, ayant décidé de remplacer certaines des fleurs flétries à l'intérieur contre d'autres, fraîchement coupées. Elle était donc occupée quand Lord Brookdale marcha à grands pas jusqu'à l'endroit où elle s'était agenouillée.

— Venez, marchez avec moi, lui dit-il, dès qu'il fut à sa hauteur. J'ai une proposition à vous faire.

Anna tendit la sélection de fleurs et les outils à un valet patientant à côté d'elle, désarçonnée par cette demande directe qui faisait suite au commentaire de la veille. Lord Brookdale semblait habituellement se glorifier d'être circonspect. Anna supposait qu'il s'agissait d'une conversation qui devait avoir lieu et elle prit place à son côté.

— Je crois que je vous dois des excuses pour mes propos, commença-t-il, la prenant par surprise. Ils vous ont déplu. Je l'ai immédiatement remarqué.

Quels propos ? pensa-t-elle. *Vos paroles désobligeantes à l'encontre de votre frère ou votre insinuation que nous étions bien assortis ?* Elle décida de ne rien demander.

— Vous êtes très astucieux, monsieur.

— Vous avez de l'affection pour mon frère, alors, si vous le défendez d'une telle façon ?

La dernière partie avait été dite sous la forme d'une question, ce qui aurait rendu le marquis humain si elle n'avait pas été prononcé d'un ton aussi glacial.

— Votre frère et moi ne sommes rien l'un pour l'autre, répondit Anna à voix basse

Du moins, pas de manière formelle.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, déclara Lord Brookdale. Harry est un homme bien, mais… Disons simplement que j'en suis venu à apprécier votre valeur au cours de ces dernières semaines. La vie de femme de curé n'est pas pour vous. Vous appartenez au genre de société que je côtoie.

Anna continua à marcher, ne sachant pas comment elle pouvait changer de sujet. Elle savait seulement qu'elle devait le faire. Son langage parlait d'intimité, mais il n'avait encore rien dit qu'elle pouvait réfuter ou auquel elle pouvait donner une réponse.

Lord Brookdale n'avait pas l'air d'avoir besoin d’une réponse, car il continua à marcher, l'entraînant, volontairement ou non, dans la direction du presbytère. Ils seraient bientôt sur la route publique qui reliait les deux maisons.

— Quant à moi dit-il finalement, je n’ai jamais sérieusement envisagé le mariage. Je savais qu’un jour j’aurais à envisager l’idée, mais cela semblait naturel de repousser une telle chose aussi longtemps que possible, dans la mesure où je n’avais trouvé personne digne de mon admiration.

Mon Dieu. S’il y avait le moindre doute plus tôt, ce n’était plus le cas, considérant la direction que prenait la conversation. Mais il ne lui avait pas, avant-hier, donné la moindre indication sur ce qui l’attendait. Ou peut-être avait-elle délibérément fermé les yeux sur ses allusions.

Avait-il pris une décision calculée excluant tout sentiments personnels ou bien ses sentiments n'étaient-ils tout simplement pas très profonds ? Anna n’arrivait pas à imaginer un moyen de mettre fin à ce qui, elle en était sûre, conduirait à une déclaration. Il serait présomptueux de l’envisager et humiliant d’être pris de court.

— Je n’ai jamais envié à mon frère la moindre chose. Cela devrait plutôt être le contraire. Mais, si je peux accorder un éloge à Harry, c’est qu’il n’est pas enclin à la jalousie. On m’attribue la meilleure apparence.

Je suis désolée de contredire quelqu’un aussi certain de lui-même, mais, malgré ce qui vous est attribué, c’est Harry…

Anna ne put finir sa pensée. Cela l’effrayait toujours de l’admettre. Elle était maintenant convaincue d’aimer Harry, mais elle n’aimait pas encore tout ce qui l'accompagnait. Elle n’appréciait pas sa vie.

— Et je vais hériter du duché, poursuivit-il. Il ne m’est pas nécessaire de travailler pour gagner mon pain ou de goûter à une vie aussi simple que celle de curé de campagne dans le but d’acquérir une certaine valeur. Si Harry possédait plus de discernement, il aurait pris la subsistance que mes parents lui ont donnée. Il serait bien mieux loti qu'il ne l'est maintenant.

Pour quelqu’un qui semble mépriser les hommes qui palabrent sans cesse, vous avez besoin d’aller à l’essentiel, Monsieur, afin que je puisse vous rejeter et me sentir de nouveau à l’aise.

Lord Brookdale avançait toujours, ne mettant fin ni à ses enjambées ni à sa cour.

— Imaginez mon choc quand j’ai découvert pour la première fois une chose qu’il s’était octroyé dont je pourrais être jaloux.

Lord Brookdale s’arrêta et fit face à Anna, dont le sentiment d’alarme se dispersa dans les branchages, de même que toute pensée rationnelle, semblait-il.

— Votre estime ! énonça-t-il.

Elle ne s’était pas attendue à cela. Il était tout aussi impossible de confirmer son estime pour Harry que de le nier.

— Non… Plutôt… Je dois dire…

— Vous n’avez pas besoin d’en dire plus, Anna. Comme je suis soulagé que vos sentiments ne soient pas définitivement engagés à son égard. Cela implique que j’ai une chance de les remporter pour moi-même.

Sans perdre un autre instant, le marquis l'entoura de son bras et la serra contre lui. D’un geste, il se pencha en avant pour prendre possession de sa bouche. De l’autre main, il agrippa fermement sa nuque et Anna demeura pétrifiée, trop choquée pour faire autre chose que se tenir avec rigidité pendant que ses lèvres recouvraient les siennes avant de voyager sur le reste de son visage. Lord Brookdale s’éloigna seulement pour murmurer :

— Nous ferons fondre cette glace bien assez tôt, ma chère.

Il n'en fallu pas plus pour qu'Anna reprenne son souffle et pour que le choc se transforme en une rage bouillonnante. D’une expiration tremblante, elle recula pour gifler le marquis, mais il attrapa sa main à mi-parcours dans une prise aussi inflexible qu’un étau.

— Mais que diable !

Le visage de Lord Brookdale était blême tandis qu’il tenait son poignet d’une main ferme, amenant des larmes aux yeux d’Anna. Elle les ravala.

— Ayez la bonté…commença-t-elle la voix tremblante avant d’en reprendre le contrôle, ainsi que de ses larmes, avec chaque once de son être, de me libérer, monsieur.

Le marquis desserra finalement sa prise éprouvante et elle laissa tomber sa main le long de son corps, refusant de frotter l’endroit où il lui avait fait mal ou de baisser les yeux.

— Êtes-vous devenue folle ? cracha-t-il.

— Folle… Moi ? Je ne vous ai pas donné la permission de faire quelque chose d’aussi inapproprié que de m’embrasser, sans même vous arrêter pour savoir si je vous retournais votre estime. M’auriez-vous adressé vos intentions d’une manière bienséante, vous auriez été immédiatement détrompé. Traditionnellement, un baiser prend place à la suite d’une demande et ne la précède pas.

Les yeux de Lord Brookdale étincelèrent de colère avant que son masque de cynisme ne se remette en place. Il rit durement et pinça le menton d'Anna entre ses doigts, la forçant à lui faire face. Elle ne pouvait plus contrôler sa respiration haletante, mais elle refusa de lui donner la satisfaction de détourner le regard. Il garda son visage à quelques centimètres du sien et l'étudia, une étincelle au fond des yeux.

Finalement, il la libéra.

— Vous m'avez induit en erreur. Harry a-t-il essayé de me couper l'herbe sous le pied, dans ce cas ? Au cours de ces minutes où vous étiez dissimulés à notre vue à Barbury ? Ne vous imaginez pas que je n'ai rien vu.

Lord Brookdale scruta son visage, sa bouche figée en lignes dures.

— Que vous viviez en regrettant d'avoir refusé ma demande ou que je vive en regrettant d'avoir été éconduit reste à voir. Mais, d'une certaine façon, je ne pense pas que le regret viendra de moi, dit-il légèrement en reculant d'un pas. Harry a bien pu capturer votre désir, mais il n'a pas enflammé votre passion et vous le savez.

Sur cela, il s'en alla.

OceanofPDF.com

Chapitre 24

Harry se dirigeait vers le manoir de Durstead d'un pas décidé. Il avait été témoin des joues empourprées d'Anna la veille, alors qu'elle chevauchait à côté de son frère depuis Wroughton, et il avait décidé qu'il était temps de mettre les choses au clair. Son frère se jouait d'Anna. Harry pouvait lui-même le voir même si elle ne le pouvait pas. Il avait été témoin de situation similaire avec pléthore de femmes pleines d'espoir, maintes et maintes fois. Et cela s'était-il conclu par une demande en mariage ? Non. Des avances, tout au plus.

Harry venait voir Anna avec des intentions honorables. Non. Il s'arrêta de marcher du a la force de ses sentiments. Il venait à elle, prêt à lui offrir son cœur. Même si Anna n'était pas prête à s'engager avec lui, elle devrait savoir qui était Hugh, de crainte qu'elle ne soit influencée par un loup se dissimulant sous le vernis de son titre. *Elle peut ne pas me choisir moi, mais laissons-la voir Hugh pour ce qu'il est véritablement*. Le cœur de Harry s'accéléra quand il se souvint de la façon dont elle s'était immobilisée à son contact aux remparts.

Je ne pense pas qu'elle soit totalement décidée à me repousser.

Il quitta la route principale et bifurqua en direction de la propriété des Leatham. Après l'embranchement sur la route se trouvait un grand sycomore, dont le tronc s'était fendu en deux, formant un siège naturellement taillé. Harry s'arrêta pour reprendre son souffle et réfléchir à ce qu'il devrait dire et comment il devrait le dire afin de persuader Anna au mieux. Elle ne devait pas s'imaginer qu'il avait des arrière-pensées pour dénigrer son frère.

Harry appuya sa main contre le tronc du sycomore. Quand il leva les yeux, le souffle lui manqua. Là-bas, un peu plus loin sur le chemin interceptant le sien, Hugh se promenait avec Anna. D'un moment à l'autre, ils le verraient. Harry serra les poings. Quand Hugh prendrait-il congé ? Comment pourrait-il avoir un moment seul avec elle, avec lui ici ?

Harry savait qu'il les épiait, mais il ne pouvait pas s'empêcher de regarder les moindres mouvements d'Anna tandis que Hugh se tournait pour s'adresser à elle. Allait-elle donner la même réponse à Hugh qu'à lui-même ? Elle n'apparaissait pas particulièrement enchantée, ce qui le galvanisa. Mais le visage de son frère était préoccupant. Il n'avait jamais vu Hugh regarder avec une telle détermination l'une de ses toquades.

Sans prévenir, Hugh prit Anna dans ses bras et l'embrassa. Le sang de Harry se glaça. D'un seul geste magistral, Hugh venait de faire Anna sienne et Harry arrivait trop tard. Il n'avait pas besoin de preuve supplémentaire indiquant que ses espoirs étaient anéantis et, à cet instant, le chagrin et la fureur déchirèrent son âme. Il n'y avait aucun doute. Anna ne résistait pas. Elle ne se détournait pas.

Harry le fit.

Sans s'arrêter, il revint sur ses pas jusqu'au presbytère et lacéra de sa canne les touffes d'herbes brunis par deux semaines sans pluie. Harry enfonça davantage son chapeau sur sa tête et un recoin de son cerveau forma le souhait désespéré de ne rencontrer personne. Il ne pouvait faire face à une autre âme alors que ses épaules étaient recroquevillées sous le poids de la défaite. Tout le monde pouvait voir d'un seul coup d'œil qu'il venait de subir la plus sévère des déceptions.

Harry essaya de ralentir sa respiration alors qu'il continuait à avancer. Anna aimait Hugh, n'est-ce pas ? Bien entendu qu'elle l'aimait. Il l'avait vu de ses propres yeux se tenir debout, figée, pendant que son frère l'attirait dans une étreinte passionnée et la réclamait sienne. Serrant les poings, Harry sentit, plutôt qu'entendit, le sanglot étranglé s'échappant de sa gorge. À présent, tout devenait clair. Anna avait souri à la cour de Hugh dès leur première rencontre. Au moins, Hugh était honnête à propos de qui il était, n'essayant pas de dissimuler sa pairie en une tentative malavisée d'humilité. Et il avait été persistant dans sa cour. Harry l'avait vu de ses propres yeux. Et qui savait combien de fois ils s'étaient rencontrés sans que Harry ne soit au courant ?

Tout à coup, les joues rougies d’Anna sur la route de retour de Wroughton prenaient un tout autre sens. L'attention ne la mettait pas mal à l'aise. Elle était sous le charme.

Il avait été sot. Comment pouvait-elle ne pas aimer son frère ? Hugh était plus grand que lui d'une tête, il faisait tout comme il faut et il hériterait. Cela avait été mis dans sa tête dès son plus jeune âge. Hugh avait aussi une langue de vipère et pouvait abuser n’importe qui d’une simple tournure de phrase. Comment avait-elle pu être aveugle à cela ? Harry fouetta le tronc de l’arbre bordant le chemin et sentit une fissure se former dans sa canne. Il coupa à travers la prairie et poursuivit dans l’intimité des bois, où il s’arrêta et inspira à pleins poumons. Ses genoux faiblirent et il tomba contre un arbre. Il s’écroula sur le sol, gémissant, et mit sa tête dans ses mains. Il avait perdu Anna pour toujours.

Avant d’entrer dans la maison, Anna avait besoin de se remettre du choc et de la révulsion face au fait d’avoir été embrassée contre sa volonté. Elle partit dans la direction opposée de la demeure et marcha sur les chemins bordant le jardin d’hiver, l'esprit en ébullition. Avant de réaliser où elle allait, Anna se retrouva au bord du ruisseau, l’endroit qu’elle associait désormais à Harry. Elle s’agenouilla à côté de l’eau vive, ne se souciant pas des taches sur sa robe et enfonça les mains dans l’eau glacée pour se rafraîchir le visage. Ce ne fut pas suffisant. Elle se frotta furieusement le visage avec l’eau avant de se remettre debout et de s’avancer vers le pont.

Et si Harry s’y trouvait ? Confesserait-elle tout, y compris les sentiments qu’elle nourrissait pour lui et qu’elle ne pouvait plus nier ? Si une chose avait rendu cela limpide, c’était de recevoir les avances inopportunes d’un homme qu’elle ne désirait pas. Anna ne savait pas si elle serait suffisamment audacieuse pour se déclarer à Harry, mais elle n’en eut finalement pas l’opportunité. Le pont était vide, à l'exception d'un minuscule moineau qui s’était installé sur la rambarde avant de prendre son envol quand elle fit un mouvement soudain. Elle s’appuya contre le bois et écouta le clapotis de l’eau. Au fil des minutes, la source et le mouvement du courant la calmèrent.

Quand je verrai Harry, je saurai. Tout du moins, je pense que je saurai où en est mon cœur et si j'accepte sa cour. Je suis à présent seulement certaine de ne pas vouloir Lord Brookdale.

Anna regarda autour d’elle dans le vague espoir d’apercevoir Harry. Mais la seule chose que son regard rencontra fut l’eau et les bois, ainsi que l’occasionnel bruissement des feuilles au passage de quelques animaux forestiers.

Après une demi-heure, l’esprit d’Anna était plus calme. Elle retourna au manoir Durstead où elle fut accueillie par le silence. Emily devait se reposer. Sur le chemin du retour, Anna était arrivée à la conclusion qu'elle devait voir Harry sans tarder. Cela arrangerait tout. Peut-être viendrait-il lui rendre visite sans son frère, ainsi ils pourraient éclaircir les choses entre eux. À Barbury, il avait fait clairement savoir qu'il était toujours intéressé. Seule Anna s’était retenue de révéler son cœur.

Alors qu’un autre jour s’était écoulé, les sentiments d’Anna devinrent plus évidents. Elle désirait voir Harry, mais il ne vint pas. En son absence et dans l’excès de solitude, Emily se reposant plus qu’elle ne l’avait jamais fait, Anna eut tout le loisir de réexaminer son propre comportement. Elle devait admettre qu’il n’avait pas été exemplaire. Initialement, elle n'avait pensé qu'à punir Harry en s’engageant dans un badinage innocent avec Lord Brookdale. Elle avait joué avec le feu et s’était brûlée. Elle réalisait désormais qu’elle avait commis une erreur. Anna espérait que celle-ci n’était pas irrévocable.

Elle revit finalement Harry à l’église deux jours plus tard. Emily l’accompagnait, bien que ses douleurs se soient accrues, laissant Anna avec quelques doutes concernant la sagesse de sa décision de prendre la route. Emily maintint qu’il n’y avait pas encore lieu de s'inquiéter, mais son besoin croissant de repos et de calme démentait ses protestations. Anna n’avait rien confié à Emily sur les derniers événements de peur de la troubler. Et elle était trop heureuse de sa présence réconfortante à l’église pour insister afin qu’elle reste à demeure. Alors qu’elles s’installaient dans la rangée à mi-chemin du fond de l’église, Anna pouvait voir que Emily semblait blême. *J’ai été égoïste, mais j’ai besoin d’elle. Je ne peux pas faire face à Harry toute seule.*

Soudain, Harry se glissa à l’intérieur par la porte latérale à l'avant de l'église. Anna se sentit défaillir. Même dans sa robe cléricale, elle trouvait Harry incroyablement attirant, une pensée qu’elle bannit sans attendre. Ce n’était pas le lieu pour entretenir de telles pensées. Elle garda les yeux fixés sur lui, souhaitant qu’il la regarde, ce qu’il ne fit pas dans l’effervescence d’activité, avec les paroissiens s’installant à leurs places. Quand il se plaça

finalement au centre de l’allée, son regard balaya la foule et se posa sur elle. Le cœur d’Anna se serra. Ce n'était qu'un regard glacial qu’il détourna rapidement lorsque Mrs. Banbury s’avança pour le saluer.

Anna continua à le regarder alors qu’il parlait, mais elle remarqua qu'il faisait un effort pour former ses traits afin de paraître intéressé. Harry n’était pas un comédien. Il ne pouvait pas facilement cacher ce qu’il ressentait, alors il devait tenter de la bannir de son esprit. *Son frère a dû lui dire quelques mensonges.*

La congrégation fut rappelée à l’ordre par les enfants de chœur portant les cierges jusqu’à l’avant pour allumer ceux se trouvant là-bas. Paralysée, Anna s’assit à côté d’Emily et écouta l’ensemble du service, répétant la liturgie par habitude. Elle ne savait pas si c’était son imagination, mais elle trouva moins de passion dans la voix de Mr. Aston. Il y avait certainement moins de rires dans l’église, mais elle supposait qu’il serait ridicule d’assumer que cela arrivait chaque semaine.

— Notre curé semble plutôt morose. Je suppose que tu n’en connais pas la raison, murmura Emily en se penchant vers elle.

Bien que ses sourcils fussent froncés par l’inquiétude, Emily semblait plus proche de son ancienne nature.

Anna garda ses yeux fixés devant elle et secoua la tête. *Je peux seulement supposer que Lord Brookdale lui a menti. Il devrait être plus avisé et ne pas croire ce que lui raconte son frère.*

À la fin du service, Emily et elle se déplacèrent vers la sortie. Anna ne sut pas si elle se réjouissait ou redoutait la rencontre avec Harry. La ligne de personnes paraissait interminable alors que Harry serrait les mains de tout le monde et échangeait quelques mots avec chaque membre de la congrégation, comme il convenait à un curé de le faire. Puis ce fut leur tour.

Harry se concentra sur Emily.

— J’ai peut-être des nouvelles pour vous, Mrs. Leatham. J’espère vous rendre visite demain. Cet après-midi, j’ai malheureusement un autre engagement.

En évitant avec soin son regard, Harry réussit à faire qu’Anna se sente étrangère à la conversation.

À ces mots, le visage d’Emily pâlit un peu plus. Elle attrapa la main d’Anna et la serra.

— Cela ne semble pas être de bonnes nouvelles, Mr. Aston. J’espère que mon époux… Avez-vous reçu une réponse définitive ?

— Non, pas cela, s’empressa de la rassurer Harry, réalisant ce que ses mots insinuaient.

Emily serra fortement ses mains devant elle.

— Je vous en prie, dans ce cas, venez dès que vous le pourrez, afin de mettre fin à mon incertitude.

Il opina.

— Je m’assurerai de venir. Opina-t-il avant d’adresser un autre signe de tête en direction d’Anna. Miss Tunstall.

Alors, c’était tout ce à quoi elle avait droit. Anna leva légèrement la tête, puis releva le menton et se tourna avant de révéler la douleur qui l'envahissait. Elle prit le bras d’Emily et, alors qu’elles sortaient de l’église, elle entendit un gloussement étouffé derrière elle. Quelqu’un avait remarqué qu’elle était tombée en disgrâce.

Elle savait qu’elle devait soutenir Emily, car elle n’avait pas l’impression que son amie recevrait beaucoup d’encouragement demain, mais le cœur d’Anna était brisé. Il la blâmait ! Il blâmait Anna pour une affaire qu’il imaginait entre son frère et elle, sans même prendre le temps de découvrir ce qu’il s’était véritablement passé. C’était le comble de l’injustice. Même si son frère l’avait faussement accusée, Harry aurait dû lui faire suffisamment confiance pour venir la voir et découvrir lui-même ce qu’il s’était produit.

Anna repoussa les sentiments douloureux qui la transperçait plus profondément qu’elle n’aurait pu l’imaginer et serra la mâchoire. *Bien.* Ce n’était pas comme si elle avait un jour sérieusement envisagé le mariage avec un simple curé de campagne. Une vague de chagrin la frappa ensuite et elle dut s’avouer que ce n’était pas vrai. Si les sentiments profonds faisaient autant mal, elle aurait mieux fait de ne jamais les ressentir.

Elles furent bientôt dans l’attelage, où Emily fut trop distraite par la révélation de Harry pour remarquer que quelque chose n’allait pas chez Anna.

— Que penses-tu que ça pourrait être ? demanda Emily dans un murmure essoufflé.

Elle remarqua les larmes d’Anna qui menaçaient de couler et se saisit des mains de cette dernière.

— Alors, tu es aussi effrayée que je le suis ? Ce doit être de terribles nouvelles.

Anna déglutit et cligna des yeux pour se débarrasser des larmes, reprenant le contrôle de ses émotions par la force.

— Non, ne pense pas le pire avant de savoir exactement ce qu'il en est. Je t'assure que ce n'est pas ce que je fais, dit-elle en essayant de sourire. Après tout, Mr. Aston a dit qu'il n'y avait pas de nouvelle définitive, alors tout espoir n'est pas perdu. Nous le saurons demain. Aujourd'hui, occupons-nous bien afin de ne pas nous laisser submerger par l'inquiétude. Peut-être vais-je écrire à Phoebe et tu peux raconter à ta mère la récolte exceptionnelle de prunes. Ensuite, nous jouerons au backgammon. Je pense que c'était Mr. Aston…Anna avala sa salive à ce nom, Mr. Aston qui a dit : « Ne vous troublez pas plus que de raison. Chaque jour apporte déjà son lot de peine. »

La collation de l'après-midi fut de pure forme, car chacune était perdue dans ses propres pensées. Leur amitié remontait à suffisamment loin pour qu'elles ne ressentent pas l'obligation d'entretenir une conversation sans intérêt. Et, quand Anna se retrouva finalement seule dans sa chambre, elle s'assit devant l'écritoire installé dans un coin et en sortit une feuille de papier crème.

Chère Phoebe,

Oh ! Comme tu me manques ! J'ai eu besoin de toi et je n'ai jamais ressenti ton absence aussi vivement. Tu remarqueras que, pour une fois, je ne plaisante pas. Mr. Aston, à propos duquel j'ai déjà écrit, le curé d'Avebury, n'est autre que le frère du marquis de Brookdale et le fils du duc de Kirby. Tu peux imaginer ma surprise quand je l'ai appris, car ce n'est pas un simple curé de campagne. Depuis la première fois où je l'ai rencontré, il ne m'a jamais donné le moindre indice sur qui il était. Je reconnais n'avoir pas apprécié être bernée et je n'ai pas ouvert mon cœur aussi volontiers que je l'eus fait par le passé, forçant Mr. Aston à refréner sa cour dans une certaine mesure. Je ne savais pas comment me comporter, car, vois-tu, j'en suis venue à être plutôt attachée à sa personne.

En revanche, le bon sens et moi avons apparemment pris des chemins séparés, car Lord Brookdale était prêt à intervenir là où Mr. Aston ne le faisait pas. Tu peux deviner ce qui s'est passé ensuite. Avec ma sottise coutumière, j'ai encouragé les avances de Brookdale, bien que mon cœur ne suive pas. J'ai été en effet bien sotte, ma chère Phoebe, car cela a conduit à une demande en mariage que je ne voulais pas ou, du moins, je

pense qu'il s'agissait d'une demande en mariage. Je ne crois pas qu'il soit dépravé au point de m'offrir une carte blanche.

Et au lieu de me faire sa demande conformément à son statut de gentleman, d'une façon telle que j'aurais pu l'éconduire, il m'a prise dans ses bras et m'a embrassée de force. C'était la chose la plus désagréable à laquelle je n'ai jamais pris part. Ne le dis pas à Stratford, je t'en conjure. Je ne souhaite pas qu'il se sente obligé de défier Lord Brookdale en duel et de potentiellement faire d'Eleanor une veuve avant qu'elle ne soit une épouse. Tu me diras qu'une telle chose est impossible, bien sûr, mais, vois-tu, quand tu aimes quelqu'un, tu commences à imaginer ta vie avec cette personne. Alors il est inutile de dire qu'Eleanor ne sera pas veuve, même si ce n'est pas au sens littéral. Je divague et tu auras des difficultés à comprendre ma lettre. Mais n'en souffle mot à Stratford, car je suis parfaitement capable de gérer cette affaire moi-même.

Et, à présent, je vais me contredire. Je me sens entachée, ma chère Phoebe, et je souhaiterais que tu sois là pour me consoler avec ton calme et ton bon sens. Tu as toujours été une force stabilisante pour moi. Et tu vois ce qui se produit quand nous sommes séparées. Je perds tout sens commun. J'ai vu Mr. Aston à l'église et il doit être au courant. Oh, Phoebe, tu ne peux pas t'imaginer le regard qu'il m'a lancé. Je ne pensais pas que des yeux bruns si chaleureux pouvaient exprimer un regard si hivernal. Je suis éperdue de douleur. Et je crains que tu ne doives payer l'affranchissement d'une lettre illisible en raison de mes larmes. Je ne sais pas comment arranger cela et je souhaite seulement pouvoir rentrer à la maison. Cependant, même si tante Shae allait mieux, je ne pourrais toujours pas quitter Emily. En effet, la scarlatine a continué sa course au sein du foyer de sa sœur, et sa mère est retenue prisonnière auprès de ses victimes. Alors, je dois rester et faire face à mes actions passées.

Tu m'encouragerais à me montrer vaillante, j'en suis sûre. Je vais m'efforcer de l'être. Mais le cœur est fragile et faible, et je ne crois pas que le mien ait déjà souffert autant. Puisque j'avais commencé à croire que je n'avais pas de cœur, je suppose que c'est une excellente nouvelle de découvrir que finalement, j'en ai un. Je vais te laisser sur cette courte missive, car je n'ai pas l'énergie de rire de la folie des villageois d'Avebury ou d'écrire une autre anecdote insipide. Emily est pratiquement la même. Elle s'affaire et est déterminée à demeurer forte, mais un air de mélancolie

s’est abattu sur la maison et c’est suffocant. Je ne suis pas certaine que je ne me remettrai jamais de cela.

Je crois que je vais avoir besoin de côtoyer à nouveau le beau monde pour retrouver mon équilibre.

Misérablement tienne,

Anna

OceanofPDF.com

Chapitre 25

Harry n’avait pas revu Hugh depuis le moment funeste où il l’avait épié en train d’embrasser Anna. Le premier jour, il se pensa chanceux parce qu’il n’était pas prêt à voir son frère. La blessure était trop fraîche ; la colère aurait été incontrôlable et il aurait été la cible de moquerie, particulièrement quand son frère aurait annoncé ses fiançailles.

Le deuxième jour, il fut confus. Il se demanda si son frère s’était débarrassé de toute retenue et avait chevauché jusqu’au pavillon de chasse d’un de ses compères pour un week-end de débauche. Était-ce pour célébrer ses fiançailles ? Harry fit une pause lorsque le souffle lui manqua. Était-ce pour se consoler après un refus ?

Le troisième jour, il devint anxieux. Hugh serait-il parti pour Londres afin d’annoncer leurs fiançailles dans la *Gazette* sans même un petit mot d'excuse pour son frère ? Bien sûr qu’il le ferait. Harry ne savait pas s’il préférait ne pas voir le visage triomphant de son frère ou avoir l’opportunité de s’expliquer dans les règles de l'art. *Non pas que je pourrais demander réparation ou autre chose*, pensa Harry d’un air morose. On ne pouvait pas précisément aller sur le pré à l’aube avec son propre frère. Particulièrement quand on était curé.

Finalement, Harry entra dans la salle du petit-déjeuner le quatrième matin pour découvrir Hugh assis à table, l'air très fatigué. Alors, c’était de la débauche.

— Où étais-tu ? demanda-t-il.

Et pourquoi es-tu revenu ?

Hugh vida le contenu de son café, les yeux rivés sur Harry et il reposa la tasse dans sa soucoupe. Il répondit d’une voix lasse de fatigue.

— Chez Bromley. Je viens seulement de rentrer, mais je repartirai dès que j'aurai pris un bain chaud et ce petit-déjeuner. J'ai été loin de Londres trop longtemps.

— Tu aurais pu y retourner à n'importe quel moment. Rien ne t'empêchait.

Son ironie de même que son regard noir rebondirent sur la mine désintéressée de son frère.

Hugh ne dit rien de plus et Harry patienta. Son frère rompit un petit pain et étala une généreuse plaque de beurre avant de faire un geste vers la chaise en face de lui.

— Mais je t'en prie, assieds-toi.

Harry refusa d'être provoqué… ou distrait.

— As-tu une annonce à faire ?

Hugh s'arrêta, la nourriture à mi-chemin de sa bouche, et haussa un sourcil.

— Es-tu, peut-être, mieux informé que moi sur une cause de célébration ?

Sa confusion semblait sincère, ce qui était exaspérant, et Harry perdit tout désir à l'escarmouche.

— Je parle de Miss Tunstall. Je présume que tu n'es pas dépravé au point d'embrasser une lady et faire autre chose que lui proposer le mariage. Tu n'as jamais semblé posséder une vaste conscience, mais je ne crois pas que tu sois tombé aussi bas. Je m'attendais à tes nouvelles d'un jour à l'autre, car, comme c'est généralement le cas dans les affaires d'alliance, la famille est informée avant le beau monde.

Un éclat d'émotion non identifiée traversa le visage de Hugh. Avant que Harry puisse en déchiffrer le sens, cela se transforma en amusement.

— Tu as vu le baiser, n'est-ce pas, mon frère ?

Hugh rit doucement et le désir de l'étrangler devint presque impossible à résister pour Harry.

— Puis-je te rappeler que tu n'as pas encore répondu à la question ? As-tu une annonce à faire ?

Harry avait du mal à respirer à cause de l'émotion réprimée.

— Pourquoi ? riposta Hugh. As-tu l'intention de célébrer la cérémonie ?

Comme il ne reçut aucune réaction, Hugh frotta ses mains pour se débarrasser des miettes.

— Tu fais erreur. Il n’y a pas d’annonce. Il n’y aura pas de mariage. Comment pourrait-il y en avoir un s'il n’y a pas eu de demande en mariage ?

Harry fit le tour de la table avec un seul objectif en tête.

— As-tu vraiment perdu toute décence ?

Hugh bondit sur ses pieds et posa une main sur la poitrine de Harry, bloquant son avancée. Quand Harry envoya son poing, Hugh se servit de son autre main pour l’arrêter.

— Ne fais rien que tu pourrais regretter, Harry, murmura Hugh d’un ton glacial avant de le repousser.

Harry se dégagea et leva les poings, mais les mots suivants de Hugh le figèrent sur place.

— Miss Tunstall n’a pas l’intention de se marier.

— Tu l’as embrassée contre sa volonté, alors, s’exclama Harry en laissant tomber ses bras avec effort. Si tu savais qu’elle ne se marierait pas, tu lui as pris ce qui ne t’appartenait pas.

— Oh non. Tu fais erreur sur la situation.

Hugh observa Harry, puis retourna à sa chaise et ramassa son couteau à beurre.

— Assieds-toi, Harry. Ne jouons donc pas une tragédie avant le petit-déjeuner.

Comme Harry demeurait debout, Hugh continua.

— Très bien. Ta Miss Tunstall m’a informé qu’elle ne souhaitait pas se marier et possédait suffisamment de moyens pour que ce ne soit pas une nécessité. Elle voulait seulement savoir ce que lui ferait un baiser, puisqu’elle est décidée à rester vieille fille, et je lui ai fait plaisir. C’est tout. Il n’y aura pas de mariage, mais ce n'est pas de ma faute, alors tu peux arrêter de monter cette affaire en épingle.

Le cerveau de Harry s’activa. *Est-ce vrai ?* Il se souvint des mots d’Anna quand il lui avait fait sa demande. Elle avait répondu : « Je ne peux pas. » Elle n’avait pas dit non, seulement qu’elle ne pouvait pas. Était-ce parce qu’elle avait décidé de ne pas se marier du tout ? La rage le quitta et Harry se sentit vidé. Il se glissa sur une chaise à une certaine distance de son frère.

— C’est mieux, dit Hugh. Je préfère amplement que mon compagnon de petit-déjeuner soit assis. Peut-être n’as-tu pas encore mangé. Puis-je te servir ?

Harry secoua la tête, les bras sur la table.

— Je te conseille d’essayer les harengs fumés de Mrs. Foucher. Elle les prépare d’une façon si succulente que je lui demanderai peut-être de partager son secret avec Peterson si elle est suffisamment instruite pour l’écrire. Non ? Qu’importe. Je vais me retirer, comme je l’ai dit, et tu pourras retourner à ton existence confortablement ennuyeuse.

Quelque chose en Harry se rompit et il leva la tête pour rencontrer directement le regard de Hugh.

— Je serai heureux d’y retourner, car je la trouve à mon goût.

Il inspira et se redressa. Il en avait assez de se sentir inférieur de son frère.

— Sache seulement que cette « existence confortablement ennuyeuse » qui m’est propre, selon tes termes, une fois empilée minute après minute, heure après heure, année après année, est l’existence la plus riche et la plus vibrante que l’on puisse espérer avoir sur cette terre. Et s’il existait un moyen pour que tu puisses réellement y goûter par toi-même, si seulement tu te rabaissais suffisamment pour remettre en question la nature de ta propre existence, tu verrais ta vie pour ce qu’elle est : superficielle, vaniteuse, solitaire et indigente.

Quand Harry appuya sur les quatre derniers mots, une expression de douleur balaya le visage de Hugh avant qu’il ne puisse la masquer. Il s’empara de la cafetière et se servit, entachant la nappe d’un blanc immaculé avec le liquide en éclaboussant le bord de sa tasse. Le silence s’étira tandis qu’il buvait son café.

Quand Hugh répondit enfin, ce fut d’une voix ennuyée.

— Tu m’émeus, cher frère.

Harry n’avait pas d’appétit et il quitta la pièce. Il avait promis de rendre visite au manoir Durstead aujourd’hui et cela lui demanda tout ce qu’il avait en lui pour s’y rendre après ce qu’il venait d’apprendre. Mais il avait donné sa parole à Mrs. Leatham, alors il irait. Lorsqu'il fut enfin prêt à se mettre en route, son domestique l'informa que le marquis était parti.

Anna et Emily se trouvaient dans le salon quand Harry fut annoncé. Il adressa à Anna une révérence formelle avant de prendre un siège en face d’Emily et infusa plus de chaleur dans son regard à son intention.

— Je ne vais pas retarder mes nouvelles, car je sais que vous les attendiez. J’ai reçu une seconde lettre de l’Amirauté. Le contact de mon

père a écrit pour dire qu'ils ont trouvé des morceaux du mât et de la poupe de la frégate sur laquelle votre époux naviguait pris dans les rochers et échoués sur le rivage. Il y avait aussi des planches en bois qui avaient été brûlées dans un incendie, peut-être en raison d'une explosion quelconque à bord.

Emily haleta et Harry sortit son mouchoir avec empressement, et lui glissa entre les mains.

— L'opinion générale, continua-t-il après une pause, est qu'un navire ennemi a remorqué les restes du HMS *Cornwallis* afin de les récupérer pour son propre usage, ce qui explique pourquoi nous n'avons rien de plus que le mât brisé et quelques planches. Cependant, la plus grande inquiétude de l'Amirauté réside dans le fait qu'ils n'ont reçu aucune lettre des Français. Que ce soit un man'o'war ou un navire corsaire qui ait trouvé la frégate de votre époux, le fait qu'ils n'aient pas demandé un échange de prisonniers n'est pas encourageant.

Bien que le visage de Harry ne montrât que de la douceur, Anna ressentit toute l'horreur de la situation et chercha le regard d'Emily. Elle était devenue blanche.

Harry se pencha en avant.

— Madame Leatham, ce sont des nouvelles bouleversantes que je vous délivre. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider à traverser cette épreuve, mais je suis aussi ici pour vous dire que vous êtes infiniment appréciée à Avebury. J'ai toute confiance dans le fait que le village vous soutiendra. Vous ne serez pas seule.

Les yeux d'Emily étaient brillants de larmes et, quand elle parla, c'était comme si les mots lui étaient arrachés.

— Je ne vois pas comment je pourrais aller de l'avant. Je ne sais pas comment continuer. Je sais seulement que je dois faire ce que je peux pour voir cet enfant venir au monde sain et sauf.

Les défenses d'Emily se brisèrent alors et elle finit sa phrase sur un gémissement, se balançant d'avant en arrière.

— Vous n'avez pas besoin de connaître le chemin qui vous attend, ni sa fin. Ce savoir est réservé à une plus grande entité. Vous avez seulement besoin de vous concentrer sur la prochaine étape se trouvant devant vous.

Harry étant entièrement concentré sur Emily, Anna se sentit à nouveau comme une étrangère. Elle ne savait pas si elle devait se précipiter au côté

d’Emily alors que Harry s’y trouvait déjà en qualité officielle. Elle demeura sur place.

— Avez-vous quelqu’un pour s’occuper de vos besoins matériels ? lui demanda-t-il. Je ne souhaite pas m’immiscer dans vos affaires, mais je veux m’assurer que vos besoins élémentaires sont pris en charge. Qui supervise vos intérêts, si je peux me permettre de le demander ?

Il fallut un certain temps à Emily pour répondre, mais elle lutta pour le faire.

— J’ai… J’ai une part conséquente qui me reste du côté de ma mère et John a dit qu’il avait pris des dispositions pour moi si quelque chose lui arrivait.

Elle prit une profonde inspiration, forçant sa voix à être plus posée.

— L’avocat de mon père à Londres est toujours impliqué dans mes affaires, alors je ne serai pas chassée de mon foyer.

— Je suis heureux de l’entendre.

Mr. Aston soupira et se rassit dans son siège, adressant à Anna un rapide coup d’œil avant de se mettre debout.

— Je vous dis adieu et vous promets de revenir voir comment vous vous portez. À présent, si vous voulez bien m’excuser…

Anna se leva également.

— Emily, je te prie de me donner aussi un moment. Mr. Aston, j’espère que vous m’accorderez quelques minutes de votre temps. Si tel est le cas, je vous accompagnerai jusqu'à la porte.

Harry hésita et Anna s’immobilisa de peur et d’embarras jusqu’à ce qu’il finisse par faire un signe de consentement.

— Bien sûr.

Anna le suivit jusqu’à l’extérieur de la porte d'entrée et commença à marcher à ses côtés, ce qui lui donna soudainement envie de pleurer. C’était de cette manière confortable qu’ils s’étaient souvent retrouvés ensemble. N’était-ce pas la base de leur amitié depuis le début ? Se rencontrant toujours dehors, se promenant ensemble en débâtant de sujets divers, qu’ils soient d’ordre général ou personnel ? Anna supposa que ce n’était pas le moment de penser à ça. Il n’avait apparemment pas cette idée en tête.

Elle prit une inspiration pour se donner du courage.

— Je vois que vous êtes déterminé à vous conduire avec une rigidité formelle, alors discutons sans autre forme de procès, voulez-vous ? Je suppose que votre frère vous a dit quelque chose à mon sujet qui a

provoqué un changement à votre estime. Je ne l'ai pas vu à l'église hier, alors je me dois de supposer qu'il a quitté Avebury.

Ils n'avaient pas marché bien loin de la demeure et étaient en vue depuis les fenêtres derrière lesquelles n'importe quel domestique pouvait les apercevoir. Mais Anna n'y pensait pas lorsque Harry fit un pas vers elle au point qu'ils ne furent plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. Avec une douleur à peine réprimée, il grinça des dents.

— Oui, mon frère est parti. Mais il n'a eu aucunement besoin de me dire quoi que ce soit. Je l'ai vu de mes propres yeux.

Il était proche d'elle à présent, ses yeux plongés dans les siens, ses lèvres espacées seulement par un souffle des siennes. Elle vit la poussée de colère et de désir se battre dans son regard.

Les genoux se dérobant sous elle, Anna put à peine former ses mots.

— Qu'avez-vous vu, exactement ?

— J'ai vu le baiser.

Il laissa les mots flotter entre eux alors qu'ils se tenaient face à face, leurs yeux rivés l'un à l'autre.

La bouche d'Anna s'affaissa.

— Et ? Votre frère n'avait-il rien à dire de plus sur ce baiser avant de partir ?

Elle était stupéfaite. Harry croyait-il qu'elle s'engagerait volontairement dans un tel acte ?

— Oh, croyez-moi, il l'a fait, Miss Tunstall. Brookdale m'a raconté que vous n'avez aucun intérêt à vous marier et que vous souhaitiez seulement savoir ce que cela faisait d'être embrassée avant de vous embarquer dans une vie de vieille fille. Il était trop heureux de vous rendre service, comme vous devez le savoir.

Les mots de Harry étaient lourdement teintés d'ironie et la douleur qui s'était accumulée en elle depuis sa froide réception à l'église fut remplacée par un dédain glacial. Les mensonges de Lord Brookdale expliquaient certainement pourquoi Harry ne voulait rien avoir à faire avec elle, mais, Seigneur miséricordieux, il aurait dû lui poser la question. Il aurait dû lui donner le bénéfice du doute. N'était-ce pas ce que l'on faisait si son affection était engagée au point de faire une demande en mariage ? Anna carra les épaules tandis qu'elle assimilait la superficialité de sa confiance. Comment osait-il porter de telles accusations contre elle ?

Ils n’avaient pas bougé et avaient gardé leur proximité quand l’expression de Harry s’adoucit. Il chercha dans ses yeux, peut-être en quête d’un signe de sa part indiquant qu’il avait été induit en erreur. Plusieurs secondes passèrent avec leurs regards verrouillés l’un à l’autre et il sembla à Anna qu’il était en guerre contre lui-même. Devrait-il lui faire confiance ou pas ? Devrait-il essayer de la conquérir ou abandonner sa cour ?

Anna était trop énervée pour l’aider à prendre sa décision.

— Eh bien, si vous avez vu notre baiser, je suppose que vous savez tout ce qu’il y a à savoir.

Elle vit le changement dans ses yeux, le regard furieux et blessé qui le traversa avant que son regard n’exprime à nouveau plus qu’une indifférence glaciale. Il recula d’un pas, son regard toujours fixé sur elle.

— Je suppose que oui.

Harry avait son chapeau en main et il l’enfonça sur sa tête avant de se retourner. La vue de sa silhouette fière s’éloignant d’elle fit presque s’effondrer ses défenses. Anna faillit le rappeler pour lui dire qu’il avait tort. Qu’elle n’avait jamais été intéressée par son frère et que son cœur lui appartenait. Mais Harry avait été trop prompt à croire le pire d’elle et Anna avait sa fierté, après tout.

Une domestique appela Anna dès qu’elle entra dans la demeure.

— Miss, je vous prie. Mrs. Leatham demande que vous veniez dans le salon dès que vous le pourrez.

Anna laissa ses bras tomber le long de son corps et se tourna vers la domestique, souriant dans un effort forcément pitoyable.

— Dites-lui que je viendrais bientôt. Je dois aller chercher quelque chose dans ma chambre en premier.

Alors qu’elle grimpait les marches, elle força ses pas à être mesurés, ses respirations agitées à ralentir. Mr. Aston avait prouvé qu’il était indigne de ses émotions les plus tendres et elle avait bien fait de se retenir d’accepter sa cour.

OceanofPDF.com

Chapitre 26

Eh bien, je suppose que c’est la fin de cette histoire, songea Harry alors qu’il prenait place dans sa bibliothèque en fin de journée. Malgré la douleur vive qu’il ressentait d’avoir été trahi par Anna, il trouva du réconfort dans le fait que son frère n'était plus au presbytère. Jamais il n’avait été aussi reconnaissant d’avoir sa maison pour lui seul.

Quand Harry était revenu du manoir Durstead cet après-midi-là, Tom lui avait jeté un coup d’œil alors qu’il passait le portillon et s’était ensuite détourné comme si la peine qu’il voyait était trop personnelle pour en être témoin. Mrs. Foucher fut tout aussi perspicace et elle lui apporta une boisson chaude sans dire un mot peu après qu’il se fut affalé dans son fauteuil favori. Il n’en avait pas bougé depuis.

Il s’était tenu proche d’Anna, se torturant par leur proximité. Une étrange pulsion l’avait envahi à ce moment-là. Il voulait voir si elle se tournerait vers lui comme elle l’avait fait avec Hugh. Lui aussi voulait savoir ce que c'était que de la tenir dans ses bras.

Les mots d’Anna lui revinrent alors spontanément, son visage résolu dans son dédain. *Alors vous savez tout*. Elle n’avait pas choisi Harry. Même si elle avait décidé de demeurer vieille fille, ou peut-être était-ce seulement un moyen d’éconduire Hugh de manière courtoise, elle avait été claire dans le fait qu’elle ne voulait pas de lui non plus.

Harry se leva et arpenta la pièce. Pourquoi avait-elle eu une expression aussi désespérée sur le visage quand il l’avait confrontée ? Il l’avait vue. Qu’importe la vitesse à laquelle elle avait remis son masque d’indifférence froide, il avait aperçu sa détresse. Et elle ressemblait grandement à la sienne.

Il pouvait presque sentir ses notes parfumées de lilas, une fragrance légère qui ne semblait pas convenir à une force aussi remarquable qu'Anna Tunstall. On s'attendrait à ce qu'elle porte quelque chose de plus enivrant. Il pouvait se représenter la ligne mutine de ses lèvres et de son nez romain, ainsi que ses yeux bleus, emplis d'innocence, mais qui exprimaient aussi une grande compréhension. Ces yeux vous transperçaient. Ils voyaient la folie et s'en moquaient. Ils voyaient la douleur et s'emplissaient de compassion.

Ils ont vu en moi et m'ont donné l'envie de devenir quelqu'un de meilleur. Harry se rassit et couvrit son visage de ses mains, demeurant dans cette posture comme si elle pouvait bloquer la douleur. Les ombres grandirent et il fut incapable de dire l'heure qu'il était.

Finalement, il se leva. Il n'accomplirait rien ce soir. Cela avait été suffisamment pénible d'essayer de préparer la sainte communion dimanche dernier et il n'était pas certain de trouver la passion d'en préparer encore une de la même manière. Il allait devenir l'un de ses curés mornes que tout le monde tolérait, mais que personne n'admirait. Malgré lui, Harry sourit un peu tristement à l'idée de se voir comme un vieux curé célibataire ennuyant longuement sa congrégation semaine après semaine. Son sourire se ternit rapidement.

Quelqu'un toqua doucement à la porte et Mrs. Foucher entra. Son expression révélait sans un mot qu'elle, au moins, était au courant de son désarroi, si ce n'est tous les domestiques de la maisonnée.

— Je vais vous apporter votre dîner, Mr. Aston, dit-elle.

Harry s'apprêtait à refuser, mais pensa ensuite que ce serait absurde, particulièrement après qu'elle se fut probablement donné la peine de lui préparer quelque chose.

— Seulement une collation légère, je vous prie.

Il lui adressa un faible sourire et elle ne commenta pas son ton mélancolique.

Il mangea en silence, déterminé à finir cette journée le plus tôt possible. Dormir remédiait à tous les maux, avait-il découvert, bien que le sommeil n'eût pas guéri son cœur durant ces quatre derniers jours depuis qu'il avait été brisé. Quand il sortit dans le couloir, il fut stupéfait de voir Tom sortir de l'ombre.

— Tom.

Harry n'avait pas la force de demander ce qu'il voulait.

— Suis venu vos dire qu'j'partai. J'veux point qu'vos pensez qu'j'reviendrai point parc'qu'j'reviendrai, dit Tom en malaxant de ses mains le bord de son chapeau tout cabossé. Si vos me reprenez, va sans dire.

Harry fut surpris et cela détourna son attention de sa propre douleur, ne fut-ce que pour un moment.

— Vous partez ? Où allez-vous ?

— Peux point vos dire, monsieur, j'implore vostre pardon. Dans ce cas, c't'un devoir qu'j'dois faire, mais j'reviendrai ici.

Le regard de Tom était suppliant. Harry savait qu'en tant qu'employeur et guide de foi il devrait demander plus de détails, mais il ne put s'y résoudre.

— Très bien, Tom. Vous pouvez partir dans ce cas. Je sais que vous reviendrez dès que vous le pourrez.

Harry lui adressa un bref sourire et Tom sembla déchiré entre la culpabilité et le soulagement. Il hocha la tête et disparut à nouveau dans l'obscurité tandis que Harry poursuivait son chemin, se demandant s'il ne venait pas d'exposer l'un de ses fidèles à la tentation.

Seigneur, pria-t-il en silence, *vous allez devoir vous occuper de lui. Il ne me reste pas assez de force pour le faire cette fois-ci.*

Une bonne nuit de sommeil ne fit rien pour atténuer la douleur dans la poitrine de Harry, mais il se réveilla résolu à accomplir son rôle de curé avec satisfaction. Au moins, personne ne pourrait l'accuser de négliger ses devoirs. C'était tout ce qui lui restait à présent. Il attela son cheval à la charrette et prit la route pour les habitations de l'autre côté du village. Il considéra rendre visite au maire. Sa demeure était située non loin du cromlech, mais Harry n'était pas sûr d'être prêt pour une visite qui ne soit pas strictement cléricale.

En entrant dans le village, il croisa un couple se promenant, leurs têtes penchées l'une vers l'autre. Ils levèrent les yeux quand il s'approcha.

— Aston, appela le gentleman et Harry tira sur les rênes.

Il s'agissait de Sir Lewis marchant avec Hester Rigby. Harry dirigea sa charrette sur le côté de la route pour ne pas gêner d'autres véhicules.

Il afficha un sourire qui, espérait-il, bernerait son ami.

— Bonjour, Lewis. Miss Rigby, les salua-t-il en retirant son chapeau. Comment vous portez-vous ?

— Vous me semblez bien sombre, observa Sir Lewis d'un ton léger.

Il n’avait pu le berner.

— Descendez un peu. J’ai quelque chose à vous dire. Toi, là-bas, appela Lewis en direction d’un garçon que Harry savait être originaire de Haggle End.

Il est probablement ici pour dérober quelque chose à l’un des commerçants, pensa Harry avant de reculer devant son propre cynisme. Quand cela s’était-il donc produit ? *Je ne dois pas devenir amer.*

— Prends les rênes et accroche-les à cet anneau, indiqua Lewis au garçon.

Harry lui remit les rênes, offrant au garçon un sourire pour s’amender de son préjugé malveillant.

Il se tourna vers Lewis.

— Eh bien ?

Sir Lewis recula et étudia Harry, qui n’était pas prêt pour cet examen minutieux. Quand Sir Lewis finit par parler, son sourire était gêné.

— Souhaitez-moi d’être heureux, si vous le voulez bien.

Harry remarqua deux taches rouges apparaître sur le visage de Miss Rigby et il comprit immédiatement.

— De bon cœur. Je vous souhaite d’être heureux.

Son sourire vint naturellement, mais, cette fois, ce ne fut pas sans un pincement au cœur. Il serra la main de son ami et s’inclina sur celle de Miss Hester.

— Quand aura lieu ce joyeux événement ?

— Les parents de Hester pensent qu’il est préférable d’attendre Noël et c’est ce que nous ferons. Lewis attira sa fiancée plus près : J’attendrais aussi longtemps qu’il le faudra, mais Noël conviendra parfaitement. Ce sera un banquet de noces festif, ajouta-t-il les yeux fixés sur cette dernière.

Harry pensa que Miss Rigby ne lui était jamais apparue aussi jolie. *L’amour doit vous faire cela.*

Sir Lewis et elle le regardèrent avec curiosité et il réalisa qu’il avait oublié de répondre.

— Je suis enchanté pour vous. Et Jules ? Va-t-il participer aux préparatifs ? demanda Harry, suspectant d’avance la réponse.

Le visage de Sir Lewis prit une expression ironique.

— Jules est parti. Il a dit que, maintenant que l’on s’apprête à me passer la corde au cou, ce serait trop ennuyeux pour lui de rester. Ce qui, je

suppose, ne surprend personne. Mais là n’est pas la question. La chose est… commença Sir Lewis en jetant un coup d’œil à Miss Hester qui lui fit un petit signe de tête. Nous aimerions beaucoup que vous présidiez la cérémonie, seulement si vous le voulez bien.

— Oh.

La requête n’aurait pas dû être inattendue, mais elle l’était. Il avait essayé de ne pas penser au mariage au cours de la dernière semaine.

Harry se secoua mentalement.

— Oui, bien entendu. Vous pouvez compter sur moi.

Les trois se tinrent un moment dans un silence gênant.

— Sur ce…

Harry avait très envie de s’en aller et il allait s'excuser lorsque deux gentlemen sortirent de l’auberge du village et s’arrêtèrent brusquement en le voyant.

— Monsieur, l’homme même qu’nous souh’tions voir.

Mr. Meade leva son chapeau en direction de Harry.

Harry se tourna lentement vers eux. Il n’avait pas vu les Bow Street Runners depuis qu’ils étaient venus chez lui. Il s’agissait des dernières personnes avec lesquelles il souhaitait converser, mais refuser était impossible.

— Bon, je vais vous quitter dans ce cas.

Sir Lewis lui adressa un sourire compatissant et mena à l’écart Miss Rigby, abandonnant Harry à son sort. Tout du moins, c’est l’impression qu’il en avait.

— Pourquoi pas nous installer just’ là, dans l’auberge ? C’est douillet et agr’able. Just’ c’qui nous faut pour faire causette.

Mr. Meade fit un geste en avant d'une manière qui offensa Harry immédiatement. C’était comme s’il était un suspect.

Mr. Howe dû remarquer son expression de mécontentement.

— Nous ne prendrons qu’un instant de votre temps, monsieur, ajouta Mr. Howe d’un ton apaisant.

Harry acquiesça sèchement et mena la voie dans l’auberge. Une fois qu’ils furent assis, il alla droit au but.

— J’ai encore un certain nombre de paroissiens à qui rendre visite, alors veuillez me faire connaître sans attendre en quoi je peux vous aider.

Mr. Meade s’assit et regarda Harry avec attention.

— Nous nous d’mandions où qu’on pourrait trouver Tom Wardle.

— Tom ?

Harry ressenti un sentiment d’angoisse à l’estomac. Ils en avaient après Tom. C'est ce qu'il avait craint, qu’ils accusent Tom à tort en raison de son passé. La sensation d’effroi de Harry s’amplifia quand la pensée suivante l’assaillit. *Ou peut-être que leurs accusations sont fondées.*

Mr. Howe acquiesça.

— Nous regardions Tom comme une personne d'intérêt et, en tant que telle, il pourrait vous être important de savoir que nous avons la preuve qu’il était avec les bandits de grand chemin ce jour-là.

— Si vous parlez du mouchoir, l’interrompit Harry, il s’agit d’une preuve peu fiable. Il en existe bien trop de semblables, particulièrement parmi les ouvriers.

— Ce n’est pas seulement cela, continua Mr. Howe. Le pistolet que nous avons trouvé sur les lieux ? Celui qui appartenait à Lord Ramsworth ? Il a été dérobé par Mr. Wardle à l'époque avant qu’il obtienne le rang d’honnête travailleur. Eh oui, monsieur. Vous ne saviez peut-être pas que Tom Wardle n’avait pas toujours été l’intègre domestique qu'il semble être aujourd’hui.

Mr. Howe baissa les yeux sur les notes méticuleuses qu’il avait prises.

— Mais nous le savons parce que nous l’avons suivi jusqu’à l’endroit où il a vécu, au-dessus d’un ancien pub, pas loin de Bishops Cannings. Nous avons fouillé dans ses affaires, bien que la chambre n’ait pas été utilisée récemment, et avons trouvé la paire du pistolet. Dans un coffret de pistolets de duel.

Mr. Howe fit une pause pour voir l’effet que cette annonce avait sur Harry. Honnêtement, ce fut un coup dur. Il savait que Tom n’avait pas mené une vie exemplaire, mais quel péché avait-il fait avec ces pistolets ? Et le fait que l'un des pistolets se soit retrouvé sur le lieu d’un vol et avec Tom si près de la scène. Était-il impliqué ?

— Vous avez fait allusion aux anciens péchés de Tom. Je ne les ignorais pas, dit Harry brièvement, préférant en dévoiler le moins possible sur le sujet. Je l’en ai absous et lui ai donné un nouveau départ.

Mr. Meade se tourna vers Harry, les yeux grands ouverts, son fort accent indiquant son choc.

— Z’auriez mieux fait d’le d’noncer, M’sieur.

— Vous répondez à votre autorité et je réponds à la mienne, répliqua Harry. Chaque homme mérite un nouveau départ et Tom n’a pas démérité.

En fait, depuis qu'il est avec moi, ses manières ont été irréprochables.

— Irréprochables jusqu'à ce que la tentation n'soit trop grande, p't-être, dit M. Howe. Il était là-bas. Et ses intentions n'étaient pas honorables.

— *Tss*. Spéculation, dit Harry en secouant la tête avec impatience.

Il s'exprimait avec assurance, mais en vérité, avec toutes les preuves pointant vers Tom, la foi de Harry en l'humanité n'avait jamais été aussi faible. Les mots suivants la détruisirent complètement.

— Dans c'cas, p't-être qu'vous pouvez nous expliquer c'qu'il faisait quand il a volé le pistolet direct'ment d'ma chambre ?

Mr. Meade croisa les bras et leva son menton, le défiant directement.

— Que dites-vous ? demanda Harry, à présent sérieusement alarmé. Quelle preuve avez-vous ?

— L'ai vu d'mes prop' yeux, dit Mr. Meade en croisant le regard de Mr. Howe. J'dormais quand un bruit m'a réveillé. J'lève les yeux et qui qu'j'vois s'éclipser sans bruit par ma f'nêtre sinon Tom Wardle ? J'suis allé 'près lui, mais il était trop rapide. Et moi dans ma ch'mise de nuit.

Mr. Meade sembla alors soucieux. En d'autres circonstances, Harry aurait ri de la vision qu'il présentait.

Mr. Howe scella l'affaire de ces nouvelles déprimantes.

— Et la preuve avait disparu. Nous sommes allés tôt ce matin à son logement, mais il n'y était pas. Les gens de Haggle End ont été très succincts au sujet de Tom, bien qu'il vienne de là-bas. On a pensé que p't-être vous pourriez savoir où il est allé. Ou seriez d'accord pour en parler autour de vous.

L'esprit de Harry repassa en revue tous les faits et il secoua la tête. Il ne pouvait fermer les yeux plus longtemps. Tom était coupable. Il ne pouvait pas être coupable de tout parce qu'il était trop souvent présent au presbytère, mais son comportement n'était pas celui d'une personne innocente. Cela aurait dû rendre Harry triste, mais il se sentit seulement apathique.

— Je ne l'ai pas vu. Il a demandé quelques jours afin de s'occuper d'affaires personnelles et je les lui ai accordés. Il a promis qu'il reviendrait.

Les Runners échangèrent un regard chargé de scepticisme.

— Je parlerai aux habitants de Haggle End juste après mon départ.

C'était la seule chose que Harry pouvait faire. Lui aussi avait une responsabilité dans cette affaire.

— Ils me feront peut-être assez confiance pour s’ouvrir à moi, mais je ne cacherai pas le fait que je vous ai parlé. Et je n’abandonnerai pas Tom à son destin sans avoir essayé de savoir s’il y a eu coercition ou peut-être une autre raison.

— De manière générale, monsieur, dit Mr. Howe avec une expression de sympathie frisant la pitié, chassez le naturel et il revient au galop.

Fidèle à sa parole, Harry se rendit directement à Haggle End après avoir échangé sa charrette au presbytère pour son étalon rouan. Toutes pensées concernant d’autres visites matinales quittèrent son esprit. Il ne serait pas en mesure de faire la conversation après de telles nouvelles. Quand il arriva à l’école, il fut hélé par les ouvriers, puis par le contremaître, mais un seul regard au visage de Harry et ils mirent fin à leurs salutations.

— Bon après-midi, dit Harry. J’essaye de trouver Tom. L’avez-vous vu ?

Ils échangèrent un regard furtif. Harry se demanda s’il voyait tout à coup les choses à la lumière du jour ou s’il était maintenant désabusé.

— Il n’est pas passé par là ? Vous ne l’avez pas vu ? essaya encore Harry.

— Non, monsieur, répondit le contremaître. L’a des soulcis ?

Harry fit une pause avant de répondre et ce fut si long que son cheval piaffa d’impatience.

— Oui, vous pouvez dire cela. Si vous le voyez, dites-lui que je le recherche. Mais faites-lui savoir, si vous le voulez bien, que les Runners m’ont rendu visite afin qu’il comprenne la raison de ma requête.

Les deux hommes partagèrent un autre regard. Le contremaître examina sa botte et en racla la boue sur le bord du mur.

— Ouy. Si le vois, lui dirai.

Harry devrait se contenter de cela et, comme il n'avait pas le courage de poursuivre les recherches, il orienta sa monture en direction de son foyer. Anna ne l’aimait pas. Tom était coupable. Les paroissiens ne considéraient plus Harry comme un curé de bonne foi, mais comme un aristocrate. Son frère était un débauché de la pire espèce et ne changerait probablement jamais.

Harry garda ses yeux fixés devant lui tandis que son cheval suivait le chemin familier vers son écurie confortable. Il avait vingt-huit ans et déjà un raté.

OceanofPDF.com

Chapitre 27

Le premier jour de septembre arriva et le ventre d'Emily s'arrondissait à vue d'œil. Ses douleurs continuaient, mais Anna avait accepté que celles-ci soient trompeuses, comme Mrs. Foucher l'avait assuré à Emily, assurant qu'il n'y avait pas de besoin immédiat de faire mander le docteur.

Après une autre semaine sans voir Harry, bien qu'il eût promis à Emily qu'il viendrait, Anna avait commencé à accepter que cet intermède, le bref envoûtement qu'elle en était venue à admettre comme étant de l'amour, avait pris fin. Peut-être était-ce pour le mieux. Elle n'avait pas été fidèle à elle-même quand elle avait considéré l'idée de quitter la vie pour laquelle elle était née pour venir s'enterrer à la campagne. Alors qu'elle se tenait debout devant la fenêtre, observant la route qui menait au presbytère qui restait vide ces jours-ci, la douleur brute dans son cœur la submergea au point de lui couper le souffle.

La silhouette d'Emily se dessina dans l'embrasure de la porte du salon, sa coiffe nouée et ses gants en main.

— Y allons-nous ? demanda-t-elle.

Anna acquiesça et se tourna pour l'accompagner dehors. *Quelle paire nous faisons !* pensa-t-elle. *Nous pourrions faire pleurer un enfant au festival du Twelfth Night avec nos deux expressions misérables.*

Dans l'éclat du jour, elles se promenèrent lentement sur le chemin qui serpentait entre les jardins du manoir Durstead. Anna prit une profonde inspiration et décida de chasser la douleur qui lui rongeait le cœur et l'âme. Que pouvait-elle faire ? Allez supplier aux pieds de Harry ? Voudrait-elle de lui dans de telles conditions ?

Elles firent le tour de la demeure en silence et Anna pensa qu'Emily souffrait de réflexions encore plus sombres. Son visage était plus blême que d'habitude et ses pas étaient hésitants. Elles étaient presque arrivées à la haie qui délimitait le jardin français quand Emily poussa un cri de douleur et posa sa main sur son abdomen.

— Anna, haleta-t-elle. Je ne crois pas que ce soit la même douleur que celle que j'ai ressentie auparavant. Je crois que c'est nouveau.

Il ne fallut qu'une seconde à Anna pour se remettre de sa surprise, mais la sensation fut rapidement remplacée par de la peur.

— Rentrons à la maison où je m'assurerai que l'on s'occupe de toi avant de faire mander le Dr Carson, dit-elle sur un ton qu'elle espérait rassurant.

Elle enroula son bras autour d'Emily. Puis, lorsque cette dernière rencontra des difficultés pour marcher, Anna prit le bras d'Emily et le plaça autour de ses propres épaules afin qu'elle puisse supporter davantage de son poids.

— Je ne pense pas que je puisse marcher, dit Emily.

— Je ne peux pas te laisser ici, très chère, et il n'y a aucun endroit où s'asseoir. Viens. Si je te laisse t'allonger, tu ne pourras plus te relever.

Anna s'essaya à de la légèreté, mais ce fut loin d'être suffisant.

— Regarde, la maison n'est pas loin. Allons-y un pas après l'autre et nous l'atteindrons. Tu as seulement besoin d'un petit peu de force. Tu as plus en toi que tu ne le penses.

Emily ne répondit pas, mais elle obéit et recommença à marcher, un pas après l'autre, s'arrêtant quand les douleurs surgissaient. Anna la tenait solidement et supportait autant de son poids qu'elle le pouvait. Alors qu'elles se trouvaient encore à bonne distance, une domestique d'arrière-cuisine se précipita par la porte arrière, apportant une vague de soulagement à Anna. Les domestiques les avaient repérées à travers les fenêtres.

— Allez chercher Albin. Non, attendez. Cherchez Forrester aussi. Albin sera suffisamment fort pour porter Mrs. Leatham et Forrester peut aller chercher le Dr Carson, cria Anna.

La domestique se précipita à l'intérieur. Peu de temps après, Albin apparut, courant aussi vite que son corps trapu le lui permettait, pendant qu'un autre valet partait à toute allure vers les écuries. Albin prit Emily des mains d'Anna, la hissant entre ses bras, et repartit à vive allure, Anna

suivant derrière. Il porta Emily à l'étage, la respiration laborieuse, et la déposa gentiment sur son propre lit dans la chambre de maître.

Anna se sentit désarmée. Elle ne savait absolument rien à l'accouchement et, quand Emily hurla de douleur, Anna se força à s'asseoir à côté d'elle plutôt que de suivre sa propre inclination et de s'enfuir. *Tu as dit que tu plaisantais, Emily. Mais tu as effectivement requis que je te tienne la main et je suis ici pour le faire.*

Une autre vague de contraction submergea Emily et elle libéra une nouvelle fois un grognement qui semblait sépulcral. Cela glaça Anna jusqu'à la moelle. Toutes pensées s'envolèrent et elle ne put rien faire d'autre qu'accepter la bassine d'eau de lavande qu'avait apportée la domestique sans qu'on le lui ait demandé et d'humidifier le front d'Emily.

Une heure passa, puis une deuxième, et Anna commença à être emplie d'effroi. Elle ne pouvait pas faire cela sans aide. Lorsqu'elle entendit le bruit de roues crissant sur le gravier, elle se précipita à la fenêtre. Le Dr Carson !

Elle faillit défaillir de soulagement et se tourna vers Emily.

— Le Dr Carson est ici. Tu n'as plus rien à craindre. Tout va bien se passer.

Les yeux d'Emily étaient fermés de douleur et de concentration, et elle ne répondit pas.

Le docteur sembla mettre une éternité pour monter les escaliers et entrer dans la chambre. Après une inclination de tête pour Anna, il lui demanda de se détourner pendant qu'il examinait Emily. Anna obéit, pensant à cet instant à quel point les femmes étaient vulnérables. Qu'est-ce qui pouvait pousser une femme à souhaiter une telle tourmente ?

Une vision la heurta et, avec elle, une bouffée de désir : celle d'Anna tenant l'enfant de Harry contre sa poitrine pendant qu'il la regardait de cette façon qui semblait transpercer son âme ; chérissant et aimant ce qu'il voyait. C'était trop pour elle et elle essuya les larmes de ses yeux.

— Miss Tunstall, je vais vous demander d'aller chercher Mrs. Foucher. C'est une sage-femme qualifiée et je pense avoir besoin de son aide, demanda le Dr Carson d'une voix ferme.

Cela prit une seconde pour que l'urgence atteigne la conscience d'Anna et le docteur ne regarda pas une seconde fois dans sa direction.

Elle sortit rapidement de la chambre et quitta le manoir Durstead, se hâtant vers le presbytère. Anna avait fait un tiers du chemin quand elle

réalisa qu’elle avait oublié de mettre son bonnet. Elle aurait dû envoyer une domestique ou demander un attelage pour atteindre le presbytère plus rapidement. Elle ne savait pas si c’était la frayeur de s’être trouvée avec Emily pendant qu’elle souffrait pendant des heures ou si c’était un besoin profondément enfoui de poser à nouveau les yeux sur Harry, mais elle ne réfléchissait plus à rien. Se débarrassant de toute convenance, Anna se mit à courir de crainte que son retard ne cause du tort à son amie.

Elle passa le portillon du presbytère et couru jusqu'à l'entrée où elle tambourina à la porte. Elle s’ouvrit rapidement et Harry sortit, ses yeux écarquillés d'inquiétude.

— Anna, que se passe-t-il ?

Malgré sa panique, elle l’avait entendu. Il l’avait appelée Anna.

Elle lutta pour parler en dépit des battements erratiques de son cœur et de son essoufflement.

— Le Dr Carson demande l’assistance de Mrs. Foucher. Emily s’apprête à mettre son enfant au monde.

Harry pivota sans attendre et se dirigea à grandes enjambées vers la cuisine, appelant Mrs. Foucher. Anna s’appuya contre le mur pour reprendre son souffle et constata que ses genoux tremblaient de faiblesse. Quelques minutes plus tard, Harry franchi la porte avec Mrs. Foucher, un panier dans les bras et une expression martiale au fond des yeux. Elle était prête à mettre un enfant au monde.

— Je vais faire atteler le carrick.

Harry s’arrêta abruptement. Bien qu’il ne s’adressât pas directement à Anna, le regard dur avait disparu de ses yeux.

— Non, je vais atteler la charrette, ainsi nous pourrons monter tous les trois.

— Non, non. Emmenez Mrs. Foucher sans attendre. Je vais rentrer à pied, insista Anna.

Harry n'hésita qu'un instant puis se tourna vers l’endroit où le palefrenier sortait les chevaux des écuries. Mrs. Foucher prit un moment pour serrer la main d’Anna et le contact presque sororal la réconforta. Le carrick fut attelé et, un moment plus tard, ils étaient partis.

Anna reprit sa marche, mais cette fois à un rythme beaucoup plus lent, ses jambes ne lui permettant pas d'aller plus vite. Elle suivit le chemin de campagne et arriva à l’embranchement de la route avant de finalement abandonner. Ses jambes tremblantes ne voulaient plus la porter avant

qu’elle ne se soit reposée et elle s’assit sur le tronc déformé d’un sycomore en bord de route. Le son des grillons parvint jusqu’à ses oreilles par-dessus le tumulte de son cœur ainsi que l’agitation anormale d’une tourterelle des bois roucoulant au cœur même de la chaleur du jour.

Elle pensa à Harry. C’était la première fois qu’ils se revoyaient depuis ce jour funeste et il avait employé son nom de baptême. Cela voulait forcément dire quelque chose, n’est-ce pas ? Cependant, après l’accueil froid qu’il lui avait réservé à l’église et au manoir Durstead, elle devait considérer que leur relation était terminée. Il avait probablement parlé sans réfléchir quand il l’avait vue si bouleversée. Harry avait touché son cœur plus que quiconque, mais, après tout, qu’est-ce que cela représentait pour lui ? Le fait d'avoir gagné son affection avait manifestement peu de valeur pour lui désormais. Ce qui la tourmentait le plus était que c’était sa folie, sa nature enjôleuse, qui avait tout gâché.

Après un certain temps, Anna se leva et recommença à marcher avec un peu plus de force. Elle devait retourner auprès d’Emily. *Je suis jeune, après tout. Je trouverai quelqu’un d’autre.*

Elle essuya les larmes de ses yeux alors que le bruit des roues d’un attelage voyageant sur la route atteignit ses oreilles. Une tentation fugitive de plonger derrière un buisson pour se cacher la terrassa presque, mais Anna ne s'y résigna pas, qu’importe le peu d’envie qu’elle avait de rencontrer quelqu’un maintenant, surtout vêtue de manière si inconvenante. Quand le véhicule apparut, la vue des chevaux couleur caramel de Mr. Aston fit chavirer ses émotions déjà tumultueuses.

— Miss Tunstall, l’appela-t-il quand il se fut arrêté.

Il descendit du carrick en conservant les rênes dans une main tandis qu’il lui tendait l’autre main pour l’aider à grimper.

— Quand j’ai vu que vous ne reveniez pas tout de suite, j’ai pensé que le trajet pourrait être de trop pour vous et je suis venu à votre recherche.

Elle posa sa main dans la sienne, reconnaissante de l’aide.

— Je crois que c’est dû au choc, mais mes genoux ne me permettent plus de marcher.

Anna se tourna vers l’avant et lui permit de se concentrer pour manœuvrer un demi-tour avec son carrick.

— L’enfant des Leatham va faire son apparition plus tôt que prévu, dit Harry en mettant les chevaux au pas. Mrs. Foucher n'est sortie que

brièvement pour donner des ordres à l'une des domestiques et m'a informé que l'arrivée est imminente. Je ne suis pas resté après cela.

Anna fut profondément reconnaissante de la cadence tranquille. Non seulement cela lui permettait de retarder son retour dans une maison où elle ne serait d'aucune utilité et ne ferait que souffrir en entendant les cris de son amie, mais elle espérait aussi avoir la chance de s'expliquer. Peut-être que Harry allait chercher à savoir ce qui s'était passé entre elle et Lord Brookdale.

— Je suis heureuse que ses douleurs arrivent bientôt à terme.

— La douleur doit suivre son cours, répliqua Harry d'une voix grave. C'est l'ordre naturel des choses.

Il s'agissait de mots intimidants. Il faisait référence à ses sentiments, elle en était certaine. Anna sentit son cœur voler en éclats et souhaita que Harry accélère finalement la cadence afin qu'elle puisse échanger une souffrance contre une autre.

Que suis-je en train de dire ? Harry claqua les rênes pour inciter ses chevaux à trotter. Poser son regard sur le visage envoûtant d'Anna après une semaine de privation avait manifestement ébranlé ses sens. *La douleur doit suivre son cours*. Dieu du ciel ! Il pensait, bien évidemment, à la période de deuil qu'il devait traverser pour débarrasser son cœur de tous sentiments qu'il avait pu avoir pour Anna. *Anna*. Non, elle devait être Miss Tunstall à présent.

Mais un seul regard à l'expression d'Anna ne lui montra pas une séductrice insensible qui souhaitait jeter un frère pour un autre. Un coup d'œil à son visage et il vit sa propre souffrance reflétée en elle. Elle n'avait pas répondu, mais comment quelqu'un pouvait même donner une réponse à une déclaration aussi inepte ?

— Combien de temps allez-vous encore rester à Avebury ?

— Emily a reçu une lettre hier expliquant que sa mère arriverait certainement dans la quinzaine. Ce n'est pas trop tôt, car je dois me rendre au domaine de mon frère dès que cela sera possible.

Pour une oreille non exercée, Anna paraissait s'exprimer avec une civilité presque indifférente, mais, pour Harry, elle semblait terne. Cela le troublait. Souffrait-elle ?

— Il s'agit de bonnes nouvelles, alors. Vous ne souhaiteriez pas manquer les préparatifs du mariage. Et serez-vous à Londres pour la

saison ?

— Où d’autre ? répondit-elle avec un petit haussant d'épaules.

Un silence s'installa entre eux tandis que les roues du carrick crissaient sur le sol et que le bruit des sabots martelant le sol les emportait vers leur séparation. Un esprit de rébellion s’empara de Harry. Il allait mentionner le nom de Hugh. Elle serait amenée à ressentir son chagrin pour le choix qu’elle avait fait.

— Mon frère est parti cette semaine. Je suppose que vous avez l’intention de le revoir à Londres.

Anna serra la mâchoire.

— Je ne vois pas pourquoi vous le supposez. Nous n’avons pas de telles intentions.

Stupéfait, Harry se tourna vers elle, mais la courbe du chemin le força rapidement à regarder droit devant lui. *Plaît-il ? Alors Hugh avait raison et elle refuse de se marier. Mais quelle femme embrasserait un gentleman et ne l'épouserait pas ?* Il n’arrivait pas à rassembler ses pensées de façon qu’elles donnent un sens à ce qu’il entendait. Ils étaient arrivés devant le manoir Durstead et il tira sur les rênes pour arrêter l’attelage. Il se tourna pour la regarder attentivement.

— Aucune intention de voir Hugh ? Vous a-t-il fait une demande ? Avez-vous véritablement refusé après…

Bonté Divine. Comment pouvait-il finir sa question ? Anna semblait attendre qu’il fasse justement cela, car elle ne compléta pas le reste de la phrase à sa place.

— Le baiser ? finit par dire Harry, sa voix semblant faible même à ses propres oreilles.

Le visage d’Anna était rigide, toutes traces de douleur remplacées par une indignation empourprée.

— Comme vous avez déjà jugé bon de me le rappeler, vous avez vu le baiser. Que peut-on en dire de plus ?

Leurs regards demeurèrent fixés l’un sur l’autre quand la porte s’ouvrit et qu’une domestique se précipita dehors, son visage traversé par un sourire.

— Mr. Aston, Miss Tunstall, voici la meilleure des nouvelles. C’est un garçon !

OceanofPDF.com

Chapitre 28

Anna fut totalement séduite par le jeune maître George Leatham, mais elle ne pouvait demeurer une minute de plus dans la maison. Elle laissa Emily roucouler sur son petit miracle et caresser tendrement sa joue, même si ce n’était que pour essuyer les larmes qui avait coulé de son visage. Son amie n’avait pas une route facile devant elle, pensa Anna, alors qu’elle demandait au palefrenier d’atteler le carrick et de l’accompagner à la demeure Rigby. Cela avait été une demande impétueuse et ce ne fut qu'une fois qu'ils se mirent en route qu’elle décida de ce qu’elle allait dire à son arrivée.

Hester était agenouillée près d’un rosier, coupant des fleurs parfaites et les plaçant dans un panier. Quand elle vit Anna, elle posa la cisaille sur les tiges, le visage soucieux.

— Anna, quelle agréable surprise ! Tout se passe bien avec Emily ?

Anna la rassura rapidement.

— Tout se passe bien avec Emily. Et avec le jeune maître George.

Elle sourit en voyant la compréhension naître sur les traits de Hester.

— Elle a eu son bébé dans ce cas, dit Hester en s’essuyant les mains sur le tablier qui protégeait sa robe de jour et s’avança vers Anna. Et c’est un garçon, dites-vous ? J’irai lui rendre visite sans attendre si vous pensez que cela ne sera pas une intrusion.

Anna secoua la tête et l’expression de Hester devint pensive.

— Sa joie ne sera pas sans une note de chagrin.

— Non, commença Anna. Je suis venue pour une tout autre mission. Tom Wardle est suspecté d’avoir participé au vol et je sais que c’est un choc pour Mr. Aston, qui lui faisait confiance. Mrs. Foucher nous a rendu visite

pour voir comment se portait le bébé et elle a dit que Mr. Aston semblait découragé ces derniers temps, ajouta-t-elle après une pause.

Anna fit une pause, ayant soudain de la difficulté à respirer. Mrs. Foucher ne pouvait savoir que Tom n'était pas la seule raison derrière l'expression accablée de Harry. Il était impensable qu'il se soit confié à elle étant donné leur différent statut.

— J'aimerais aller à Haggle End, d'où il est originaire, et voir si je peux trouver quelqu'un pouvant me conduire jusqu'à lui. Savez-vous qui pourrait m'y emmener ?

— J'ai entendu parler de l'implication de Tom par le maire. Il s'agit d'un développement plus que surprenant et bouleversant, l'informa Hester. Haggle End n'est pas du tout considéré comme étant un endroit sûr pour une femme de bonne famille. Cependant, je suppose que vous devez le savoir. Nous pourrions convaincre Sir Lewis de nous accompagner. Peut-être que le désir d'aider Harry lui fera considérer l'idée, dit-elle. Cependant, je pense qu'il est préférable d'attendre qu'il vienne me rendre visite pour lui en faire la requête, ce que je suspecte qu'il fera aujourd'hui ou demain. Je ne voudrais pas me montrer présomptueuse en lui envoyant un message, ajouta Hester avec une légère rougeur sur le visage.

Anna étudia Hester et ses lèvres s'incurvèrent vers le haut.

— Vous semblez en très bons termes avec Sir Lewis.

— Je… C'est-à-dire… bafouilla Hester en se tournant vers la maison. Voudriez-vous entrer prendre le thé ?

Hester ne semblait pas prête à se confier à Anna. C'est peut-être mieux ainsi. Bien qu'Anna lui souhaite d'être heureuse, elle n'avait aucune envie de parler de mariage, d'autant plus qu'elle avait passé les deux mois précédant Avebury à discuter du mariage de Stratford.

— Je ne voudrais pas vous déranger, répondit-elle. Votre mère et votre sœur sont-elles là ?

— Elles sont sorties faire des visites de courtoisie. Il n'y aura que nous deux.

Le sourire de Hester contenait une certaine espièglerie, comme pour dire qu'elle savait que sa mère et de sa sœur pouvaient être une épreuve.

Anna ne s'en cacha pas.

— Dans ce cas, j'en serai enchantée. Il est rare que je puisse quitter Emily et, à présent que George est arrivé, il a son attention pleine et entière, comme vous pouvez l'imaginer.

Hester émit un léger rire et demanda que du thé leur soit amené tandis qu'elles entraient dans le salon. Une fois le thé infusé, elle en servit deux tasses et en tendit une à Anna.

— Sir Lewis et moi-même sommes arrivés à une entente, confessa Hester leva le regard, ses yeux lumineux et heureux. Vous serez peut-être surprise qu'un gentleman aussi distingué accorde même une pensée pour quelqu'un d'aussi quelconque et anodin que moi.

— Peut-être pas aussi surprise que vous le pensez, rétorqua Anna en acceptant le thé et en prenant une gorgée. J'ai vu son attention dirigée vers vous, même si ce fut de manière subtile. J'apprécie Sir Lewis. C'est un homme discret. Aviez-vous déjà fait sa connaissance à Londres ?

— Non, en aucun cas. Cela doit sembler plutôt soudain, dit Hester. Peut-être que, de son côté, il est simplement prêt à se marier et que la position de ma famille est suffisamment honorable. De mon côté, je trouve que c'est un homme d'une excellente compréhension et sa compassion pour les pauvres coïncide avec la mienne. Je m'attends à connaître toutes sortes de joies.

Anna éprouva une petite pointe d'envie, même si elle ne l'aurait admis pour rien au monde. Il était vrai que, au premier regard, Sir Lewis et Hester ne semblaient pas avoir beaucoup en commun, mais Hester rendrait sans le moindre doute cet homme heureux. Elle avait du bon sens et sa beauté ne cessait de s'épanouir, décida Anna. Elle n'avait aucun doute que Sir Lewis avait pris sa décision de bon gré et non parce qu'il était prêt à prendre épouse.

— J'ai toutes les raisons de croire que Sir Lewis sera tout autant heureux de son choix, lui assura Anna.

Une fois qu'elles eurent fini leur thé et discuté de quelle manière certains villageois pourraient rendre service à Emily, Anna prit congé. Elle avait accompli son objectif principal et trouva que son temps passé loin du manoir Durstead avait été réparateur. Elle espérait que Hester serait capable de convaincre Sir Lewis de les accompagner.

Anna ne fut pas déçue, car dès le lendemain, Sir Lewis arriva dans une calèche, avec Hester pour toute compagnie. Elle supposa qu'il existait des avantages à être fiancé, tel que se trouver ensemble sans chaperon sans donner lieu à des spéculations.

Sir Lewis tendit les rênes à un valet de pied et s'inclina devant Anna.

— J’ai cru comprendre que vous souhaitiez visiter Haggle End. Bien que je ne sois pas entièrement convaincu du succès de votre entreprise, je crois pouvoir me rassurer quant à votre sécurité. En effet, il y a des hommes travaillant sur la nouvelle école et j’en suis venu à connaître plusieurs d’entre eux. Je vais requérir leur assistance pour veiller à votre protection et à celle de Hester. Pouvez-vous partir maintenant ?

Anna tourna son regard vers la demeure.

— Je le crois, oui, mais permettez-moi d’aller chercher mon bonnet. Emily se repose et la nourrice s’occupe du jeune maître. Je vais prévenir les domestiques afin qu’elle ne s’inquiète pas à son réveil.

Une fois cela accompli, Anna revint et trouva Sir Lewis se tenant près de la porte de la calèche.

— Vous n’avez pas parlé à Mr. Aston de mon projet ?

Cette idée l’avait préoccupée, car elle n’aurait pas aimé qu’il sache les efforts qu’elle faisait pour lui. Il pourrait penser qu’elle s’évertuait à regagner ses faveurs.

Sir Lewis secoua la tête.

— Hester pensait que vous ne voudriez pas que le projet soit connu de tous.

Hester et lui partagèrent un regard rempli de tendresse et Anna en eut la gorge nouée. Elle grimpa dans la calèche tandis que Sir Lewis grimpa sur le siège du cocher et s’empara des rênes.

Anna se tourna vers Hester avec un regard confus.

— Aucun palefrenier ?

Hester sourit et secoua la tête.

— L’une de ses juments va sous peu pouliner et Sir Lewis préfère qu’il demeure avec elle.

Ils voyagèrent pendant près d’un mile et Sir Lewis expliqua qu’il allait lui montrer l’école en construction avant d’aller plus loin pour mener l’enquête. Anna pouvait entendre l’excitation dans sa voix pendant qu’il décrivait sa récente implication.

Dès le premier regard, Anna fut surprise par la taille et la sophistication de l’école. Lorsqu’elle s’imaginait ce projet caritatif, elle voyait un bâtiment modeste doté d’une seule pièce, et non une telle bâtisse ! Cette école possédait plusieurs pièces et chacune était d’une taille considérable. Elle n’était pas sûre qu’il existât déjà une telle école pour les plus défavorisés, même dans les endroits les plus prospères du pays.

— Qui est à l’origine de ce projet ? s’enquit-elle en se frayant un chemin parmi les monticules de matériaux de construction.

Un ouvrier arriva et ôta son chapeau. Sir Lewis le salua avant de répondre.

— Plusieurs ont contribué aux idées et aux financements, mais je crois que vous savez déjà que les Mayne ont joué un rôle essentiel dans la construction de l’école, avec Aston prêtant son assistance de façon non négligeable.

Anna traversa le sol en pierre qui venait d’être posé, avec les murs intérieurs arrivant à hauteur du genou. La salle de classe allait être solide et elle procurerait de la chaleur en hiver, ce qui pourrait être le meilleur moyen d'inciter certains enfants à venir.

— Un petit-déjeuner sera-t-il procuré aux écoliers ? demanda-t-elle en se tournant vers Hester.

— Nous y avons pensé et les Mayne réfléchissent aux moyens d'y parvenir avec l’aide de Mrs. Foucher et de certains fermiers locaux et de leurs femmes. Voilà la pièce où les filles apprendront à coudre.

Hester avait repris la visite et Anna vit avec surprise qu’elle ne découvrait pas l’école pour la première fois. Apparemment, son inquiétude pour la sécurité d’Anna ne s’étendait pas à elle-même.

— Il y aura plusieurs fenêtres ici afin d’avoir suffisamment de luminosité. Et là nous avons la pièce où les garçons seront instruits. Nous espérons un jour les établir dans le commerce.

Anna pouvait voir une fierté sans réserve dans les yeux de Hester et elle sut que celle-ci offrait plus qu’une aide occasionnelle dans le projet. Ce dernier lui tenait à cœur. Une autre pointe d’envie atteignit Anna ; une qui n’avait rien à voir avec un amour non réciproque. Ce désir naissant lui était étranger, mais Anna souhaitait que sa vie ait un sens comme celle de Hester et que, par ses bonnes actions, Anna puisse, elle aussi, apporter de véritable changement dans la société et non seulement en organisant des réceptions d’ordre politique.

Anna sortit pour étudier les murs extérieurs, qui étaient maintenant à la hauteur de poitrine. L’un des hommes retira son chapeau lorsqu’elle le croisa.

— Bonjour, Miss.

Elle opina en retour, se demandant comment elle allait aborder le sujet de l’emplacement de Tom et avec qui.

Sir Lewis approcha le contremaître pour discuter de la livraison de pierres supplémentaires et Anna jeta un regard au niveau de l’ouverture entre les arbres qui avait été créée pour la nouvelle école. Une foule s’était rassemblée, peut-être en raison de la présence des visiteurs, et Anna vit qu'il s'agissait de certains des plus pauvres d’Avebury qui devaient vivre à Haggle End.

Cela était l'occasion de voir de quoi elle était capable. Serait-elle craintive et souhaiterait qu’ils se tiennent à distance ? Ou serait-elle remplie d’impulsions philanthropiques ? Sur leurs visages étaient affichés diverses expressions de méfiance, d’espoir, pensa-t-elle, et de spéculation. Elle scruta la foule, son regard se fixant sur l’une des silhouettes lui semblant familières. Quand la femme se retourna, Anna haleta.

— Béatrice !

Anna se précipita après elle sans la moindre considération quant à la sagesse de ses actes. À travers l’ouverture à peine visible entre les arbres, Anna garda les yeux sur Béatrice et réussi à suivre sa cadence, bien que Béatrice ne se soit pas retournée ni ait répondu à son appel. Anna était déterminée à ne pas la perdre de vue, tandis que Béatrice se hâtait toujours sur le sentier étroit.

Que lui était-il arrivé ? Son sort était demeuré un mystère et l’esprit d’Anna ayant été accaparé par d’autres affaires, elle ne lui avait pas accordé une pensée depuis des semaines. Elle supposait que cela était logique que Béatrice soit dans Haggle End puisqu’elle était originaire d’ici, mais les Runners avaient dit qu’ils n'avaient pas pu la trouver. Comment avait-elle réussi à rester cachée ?

Sans se soucier de sa propre sécurité, Anna suivit Béatrice au pas de course. *C’est probablement la chose la plus insensée que j’ai faite*, pensa Anna. Pourtant elle se hâta. Elle n’était même pas certaine que Sir Lewis et Hester aient vu où elle était partie, mais elle savait que personne ne la suivait.

Béatrice quitta le sentier et commença à serpenter entre les arbres. Anna la talonna, bien qu’elle regrettât son choix à chaque pas. Elle ne pouvait plus faire demi-tour à présent. En fait, elle n’était même pas sûre de savoir comment rebrousser chemin. Anna continua à poursuivre Béatrice, l’appelant une nouvelle fois, jusqu’à ce qu’elle atteigne une petite ouverture qui contenait une masure d’une extrême pauvreté. Béatrice disparut dans l’habitation et Anna contourna sur le côté pour aller après elle.

— Miss ! Appela une voix étonnée qui appartenait à Tom Wardle. Que pouvez-vous donc bien faire ici ?

Le souffle d'Anna s'accéléra et ses yeux prirent la mesure de la situation : la pile de bois et le petit potager, le toit réparé.

— Connaissez-vous Béatrice ? Mais comment ?

Tom se frotta la nuque, son regard se fixant alternativement sur le bonnet d'Anna puis sur le sol, ne rencontrant à aucun instant ses yeux directement.

— Ouy, Miss. Béatrice est ma sœur. P't-estre vos suhaitez vos asseoir ?

Il mena la voie dans la masure et Anna reçu un choc à l'entrée. Elle se laissa tomber sur une chaise grossièrement taillée en face d'une simple table et essaya de retrouver ses repères. Il y avait quelque chose à propos de ces bois et du son de cette voix au milieu des arbres. Peut-être était-ce ça en plus de la fumée boisée mélangée à la terre et à la sueur, mais cela la renvoya à l'attaque et elle commença à trembler.

— Tom, je vous fais confiance, vous qui avez été le serviteur et même l'ami de Mr. Aston, ne me ferez aucun mal et que, une fois que j'aurais parlé avec Béatrice, vous me ramènerez auprès de Sir Lewis et de Miss Rigby qui doivent sûrement s'inquiéter pour moi maintenant, dit Anna à voix basse en rassemblant son courage.

— Donne ma promesse, Miss.

Anna garda son regard sur lui et il le soutint stoïquement. Malgré son appréhension, elle pouvait voir quelque chose d'honorable en Tom et elle comprit pourquoi Harry le considérait comme digne de confiance.

Béatrice se tenait dans le coin près de la cheminée, l'air provocateur, et Anna l'examina d'un seul regard. Il n'y avait aucun signe extérieur indiquant que Béatrice ait été blessée, mais, d'un autre côté, l'agression remontait à plusieurs semaines. Anna fut stupéfaite d'entendre un bébé pleurer dans le coin et, quand elle regarda dans le berceau, elle vit que l'enfant était suffisamment âgé pour faire ses dents.

— Est-ce le vôtre ?

Anna s'adressa à Béatrice, mais cette dernière haussa les épaules et croisa les bras. Encore plus récalcitrante.

— Oh, Béa. Mieux qu'tu répondes maintenant, dit Tom en rejoignant Béatrice et en lui donnant un petit coup de coude d'une manière ferme et fraternelle. Elle va point nos blesser. Vrai, Miss ?

— Je ne suis pas ici pour vous causer des ennuis, dit Anna. Je suis ici pour obtenir des réponses.

L'expression de Béatrice demeura fermée, alors Anna insista.

— Je vous en prie, dites-moi ce qu'il s'est passé le jour de l'attaque. Où êtes-vous allée, Béatrice ? Je suppose que vous êtes venue ici puisque vous semblez y vivre. Mais pourquoi ne vous êtes-vous pas manifestée ?

Quand Béatrice demeura silencieuse, Anna étreignit ses mains.

— Peut-être devrais-je demander quel rôle vous avez joué dans l'attaque et si vous avez volé mes bijoux ?

Béatrice lança une œillade noire à Anna avant de regarder son frère.

— T'devrais la faire sortir. Elle causera rien d'aultre qu'des soulcis.

— Peux point décevoir le curé, Béa. Tu fais c'qu'la Miss dit et réponds.

Tom croisa les bras, donnant un portrait similaire, mais en version masculine, de sa sœur insoumise.

— Je vais recommencer, commença Anna, luttant pour conserver une voix neutre. Cela ne rapporterait aucun bien de s'attirer davantage l'ire de la fille. Saviez-vous que le vol allait se produire ?

— Avais des doutes. Vos avais prévenue, Miss.

— Étiez-vous de mèche avec les voleurs ?

Anna étudia attentivement Béatrice qui haussa le menton et durcit la bouche.

— Vos m'croirez point, mais non, j'étais point.

— Avez-vous pris ma pochette contenant les pièces et les bijoux ?

Anna croisa à son tour les bras. Malgré le fait qu'elle soit complètement en dehors de son élément et probablement plus en danger qu'elle ne l'avait jamais été dans sa vie, le vol mis à part, Anna pouvait être aussi entêtée que Béatrice.

— Solement qu'lques shillings, Miss, dit enfin Béatrice avec un regard mutin vers Tom, qui l'incitait silencieusement à avouer. Devais encor payer por la nurrice d'mon bébé, mais vos estes arrivée avant qu'j'aie pu remettre la borse dans la malle.

— Et quand vous n'avez pas pu les remettre à leur place, qu'avez-vous fait ? demanda Anna, son regard ne quittant pas le visage de Béatrice. Comment ont-ils été remis dans notre attelage la nuit du bal chez les Rigby ?

— C'était moy, Miss, parla doucement Tom. Ai dit à ma sœur qu'nos volerons p'us. Nos jours criminels sont finis après c'qu'le curé a fait por

moy.

Sa voix devint rauque et il baissa son regard sur le sol.

Il y avait toujours un morceau du puzzle qui n'avait pas de sens.

— Dites-moi la vérité, Tom. Étiez-vous là-bas ce jour-là ? J'ai l'étrange impression que vous y étiez. Je ne vous ai pas vu, mais je… J'ai senti que vous étiez là-bas. Y étiez-vous pour faire du mal ? Et si ce n'était pas le cas, pourquoi avez-vous volé le pistolet aux Runners ?

Anna s'arrêta de parler abruptement. Trop de questions et elle l'accablerait.

Tom hésita pendant un long moment avant de répondre.

— Ouy. Étais là, comme vos dites. Suis désolé qu'vos avez été blessée. C'était por secourir ma sœur et vos égal'ment. Savais qu'Ambrose vos tenait et avais peur d'c'qu'lui et Jerry feraient, dit-il en tournant un regard suppliant en direction d'Anna.

— C'était la tête à lui qu'j'visais, mais s'est tourné et vos avez été touchée aussi. Suis inquiet à propos d'ça d'pis.

— Pourquoi avez-vous volé les Runners ? C'était un acte idiot, car ils vous ont attrapés. À présent, ils savent que vous étiez là-bas, même si ce n'était pas avec une intention malhonnête, dit Anna alors qu'une idée émergeait dans son esprit et elle prit une vive inspiration. Tom, venez leur parler. Je me porterai garante pour vous. Vous savez qui sont les coupables et vous pouvez vous disculper.

Tom secouait déjà la tête.

— Peux point tesmoigner contr' eux. Étions amis avant.

Comme il était saugrenu pour quelqu'un d'abandonner sa liberté au profit d'une loyauté mal placée. Anna s'apprêtait à appliquer son raisonnement le plus persuasif quand Tom leva soudainement la tête en réaction à un bruit venant de l'extérieur.

— Anna !

Le son de l'appel frénétique de Hester les atteignit.

— Je suis ici. Je suis indemne, répondit Anna avant de se tourner en direction de Tom, mais il était parti.

Béatrice se rapprocha de son bébé et se tint devant le berceau.

Sir Lewis fit irruption dans la pièce le premier, suivit par Hester, qui se tenait le côté de la taille et respirait avec difficulté.

— Vous êtes là, dit Sir Lewis. Pourquoi avez-vous filé comme cela ? Nous avons eu la plus grande difficulté à approcher la voiture et j'ai dû

l’abandonner à ce Smith, expliqua-t-il avec un air incertain. Bon, j’espère que l’homme est suffisamment honnête. Je lui ai graissé la patte et lui ai promis plus. Ce n’était pas ma meilleure idée. Quand j’ai emmené Hester, j’avais au moins Julian avec moi.

Anna lui prêta à peine l’oreille. Le soulagement d’avoir été trouvée et de ne plus avoir à dissimuler sa crainte s’empara d’Anna et la laissa faible.

— Je vous expliquerai sur le chemin du retour, dit-elle.

Elle suivit Hester et Sir Lewis à l’extérieur du taudis, mais se retourna sur le seuil de la porte et rencontra le regard revêche de Béatrice.

— Je n’entretiens aucune animosité à votre égard, Béatrice, et je n’ajouterai rien à votre fardeau en lançant un procès contre vous. J’espère que vous ne vous sentirez pas coupable de cet incident.

Après un dernier regard vers le bébé, Anna suivit Sir Lewis sur le chemin, où Hester étreignit Anna.

— Je ne crois pas avoir déjà été aussi inquiète.

Anna l’étreignit en retour. La sensation fut singulière, car elle n’était pas une personne d’un tempérament très affectueux. Cependant, à cet instant, elle y trouva du réconfort.

— Je suppose que je mérite tout ce qui aurait pu m’arriver après m’être éclipsée de cette manière, mais j’ai été chanceuse. Comment m’avez-vous trouvée ?

— Eli Smith a vu que vous vous étiez mise à la poursuite de Béatrice et il nous a montré où elle vivait. Il a dit qu’elle est la sœur de Tom. Pourquoi l’avez-vous suivie ?

Ils avaient rejoint la calèche sur la route, où Smith se tenait fidèlement près de la tête des chevaux. Les épaules de Sir Lewis se détendirent visiblement en voyant de ses chevaux et son attelage intact et il aida les femmes à monter dans la calèche avant d’échanger une parole avec Eli.

— Béatrice est la domestique qui m’a accompagnée depuis Londres. Elle est la cousine d’une servante d’Emily et a été attaquée quand notre attelage a été dépouillé.

— Oh, oui, dit Hester. Emily m’en a un peu parlé dans la plus stricte des confidences… Que j’ai gardée, rassura-t-elle prestement Anna. Ce fut seulement pour expliquer pourquoi vous étiez alitée au commencement de votre séjour et ne pouviez recevoir de visiteurs.

— Vous savez donc qui est Béatrice et vous comprendrez pourquoi je l’ai suivie.

Anna ne savait pas si elle devrait mentionner avoir vu Tom. La responsabilité de dévoiler la localisation de Tom après l'avoir trouvé ne s'était pas présentée à elle, mais elle croyait en son innocence. Elle n'en eut finalement pas l'opportunité, car Sir Lewis arriva à la porte de l'attelage.

— Très cher, vous avez souillé vos culottes, dit Hester.

— Peu me chaut, répondit Sir Lewis en posant sa main sur le côté de l'attelage. Je ne sais pas ce qui m'a pris de venir sans même un palefrenier. Je suis chanceux de ne pas avoir à vivre en regrettant les événements de cette journée.

Il s'apprêtait à grimper sur le siège du cocher, mais Anna posa une main sur son bras.

— Je vous remercie, Sir Lewis. Tout s'est bien fini. Je n'ai aucun regret, car j'ai obtenu les réponses pour lesquelles je suis venue.

Elle sourit et libéra son bras, reconnaissante à l'idée de rentrer chez elle.

OceanofPDF.com

Chapitre 29

Les cris exigeants du nouvel occupant du manoir Durstead s’étaient apaisés et Anna laissa Emily allaiter son fils. C’était une telle représentation de félicité maternelle, sans peur ou inquiétude pour l’avenir, et Anna songea que seul un bébé pouvait apporter cela à une personne. Il y avait quelque chose de si plein d'espoir dans un bébé, une promesse si parfaite pour le futur. Cela créait une envie indéniable dans le cœur d’Anna, bien qu’elle ait longtemps pensé qu’elle deviendrait mère pour remplir un devoir plutôt qu’un désir.

Une fois dehors, elle suivit l’allée du jardin menant à la route principale. Ses pas la menaient fréquemment dans cette direction. Bien qu’elle essayât de se convaincre que c’était seulement pour prendre l'air ou parce que la route publique était la plus belle de toutes, bordée comme elle l’était par des arbres, elle savait au plus profond de son cœur que c’était dans l’espoir de rencontrer Harry. Stratford allait se marier et la mère d’Emily était enfin prête à venir. Anna partirait bientôt. Il n’y avait pas eu de grands adieux, simplement une évaporation de sentiments trop profonds pour des adieux.

Une silhouette s’approcha depuis le presbytère, mais il ne s’agissait pas de Harry. Anna s’avança pour saluer Mrs. Foucher, glissant ses mains dans celles tendues de cette dernière, comme pour saluer une amie. Elle en avait le sentiment, considérant le temps qu’elles avaient passé ensemble dernièrement à veiller au bien-être d’Emily.

— J’ai le sentiment de négliger mes devoirs envers Mr. Aston, mais je ne peux m’empêcher de venir voir comment Mrs. Leatham et son fils se portent, dit Mrs. Foucher alors qu’elles se tournaient pour marcher en direction du manoir.

— Je vais vous conduire à eux moi-même, répondit Anna. J’avais pensé aller me promener, mais je serai heureuse de partager votre compagnie. Je pourrai toujours me promener après.

Peut-être même, vous raccompagner chez vous ? Mais non. Je dois renoncer à ce rêve insensé. Cela ne se réalisera pas.

— Mr. Aston est très occupé, dit Mrs. Foucher extirpant Anna de ses propres pensées tandis qu’elles marchaient sans se presser. Je ne le connais que depuis quelques mois avant votre arrivée, mais je ne l’ai jamais vu aussi occupé… Ni aussi malheureux.

Anna ne répondit pas et Mrs. Foucher fit une pause, comme pour peser ses mots.

— Je ne suis pas de celle qui se mêle des affaires des autres. Mais je pense que, peut-être, il n’y a aucun mal à faire une observation sur une personne à laquelle on est particulièrement attachée et à qui on ne souhaite que le meilleur.

Anna ne pouvait pas s'offusquer de l’intrusion de cette observation sans équivoque. En réalité, elle souhaitait vraiment savoir comment Harry se portait. Quand elle rencontrait des personnes du village, c’était le nom qu’elle souhaitait le plus entendre franchir leurs lèvres.

— Je ne vais pas prétendre ne pas savoir ce à quoi vous faites référence. Mr. Aston et moi-même étions des amis privilégiés, mais il semble dernièrement que notre amitié n’était pas de nature durable, avoua Anna en conservant une voix légère, mais cela lui brisa presque le cœur de le dire.

— Je crois qu’une amitié peut être de nature éphémère quand le cœur n’est pas affecté, mais ce n’est pas le cas quand il est engagé. Dans ce cas-là, l’attachement est profond et perdure.

Anna ne trouva pas de réponse appropriée. Elle avait donné son cœur à Harry, peut-être pas de la manière la plus traditionnelle ni la plus élégante, mais c’était quelque chose qu’elle n’avait jamais fait auparavant. Il avait choisi de ne pas le prendre. Ce n’était pas sa faute s’il lui faisait si peu confiance ou si son cœur avait aussi peu de valeur pour lui.

— Nous devrons entrer discrètement, dit Anna. Les domestiques marchent sur la pointe des pieds. Ils n'ont qu'une seule idée en tête ; répondre aux besoins de celui qui, j’en suis sûre, ne saurait tarder à être le prince de la maisonnée. Néanmoins, tout le monde sera content de voir celle à qui maître George doit son existence. Vous avez assurément aidé Emily à le mettre au monde.

Mrs. Foucher prit sa suite dans l’entrée paisible.

— Oh, je ne mérite pas tant. La mère a fait un travail admirable, le bébé était fort, et le Dr Carson était là. Je suis certaine qu’ils s’en seraient parfaitement sortis sans moi.

— Je vous laisserai penser cela si cela vous met à l'aise ; cependant, vous savez qu’il était petit et prématuré de plusieurs semaines. Votre instinct de le placer contre le battement de cœur de sa mère était le bon et même le Dr Carson l’a reconnu.

Leurs pas légers résonnaient tandis qu’Anna la conduisait à l’étage.

Emily avait fini de nourrir son fils et était assise avec une expression de pure adoration pendant qu’elle étudiait chaque détail du visage de son poupon. Elle leva finalement les yeux sur ses visiteuses et s’exprima d’une voix basse afin de ne pas le réveiller.

— Mrs. Foucher, comme je suis heureuse de vous voir. N’est-il pas parfait ?

— Je peux voir d’ici qu’il l’est, rit Mrs. Foucher. Je ne pouvais rester à l’écart. Je devais voir comment se portait votre jeune homme.

Mrs. Foucher s’assit au côté d’Emily et Anna fut attirée par le bruit d’un attelage roulant sur le chemin de gravier. Les deux autres femmes ignorèrent le bruit pour discuter de l’excellence du nourrisson devant elles, mais Anna jeta un coup d'œil curieux par la fenêtre, espérant contre tout espoir que ce soit Harry.

Il ne s’agissait pas de l’attelage de Harry. Mais… Anna plissa les yeux. Son cœur commença à battre violemment tandis que l’attelage se rapprochait. *Ce n’est pas possible*, pensa-t-elle, discernant les traits de l’un des gentlemen. Mais elle ne pouvait imaginer qu’une personne puisse être aussi similaire. *Si j’ai tort…* Anna se força à garder son calme alors qu’elle se tournait vers les ladies.

— Je pense que nous avons un visiteur. Je vais descendre et voir qui c’est.

— Tu dois dire que je ne suis à demeure pour personne, rétorqua Emily, toujours absorbée par les traits minuscules de George.

— Je le dirai au visiteur, murmura-t-elle, mais je ne suis pas certaine d’être écoutée.

Les oreilles d'Anna bourdonnaient et elle se sentit défaillir lorsqu’elle quitta la chambre et se hâta dans le couloir. Dès qu’elle atteignit les

escaliers, elle les descendit en courant et ouvrit la porte d’entrée avant qu’un domestique ne puisse arriver. Elle se précipita sur les marches.

— Capitaine Leatham !

John Leatham, qui était bien plus mince que la dernière fois où elle l’avait vu et plutôt hâlé, se tourna avec un sourire sur le visage qui s’évanouit légèrement quand il vit que ce n’était qu’Anna.

— Je sais, dit-elle. Je ne suis pas la personne que vous vous attendiez à voir. Mais comment est-ce possible ? Nous vous avions considéré comme définitivement perdu, dit-elle en l'observant. Mais je ne devrais pas vous tourmenter en quête de réponses. Vous devez voir votre épouse, qui est en grand deuil et se trouve à l’étage. Et, qui plus est, vous pourrez tenir votre fils dans vos bras, ajouta-t-elle prestement en voyant l’épuisement sur ses traits.

En entendant cela, John Leatham sursauta et posa une main chancelante sur l’attelage.

— Mon fils ! Il est certainement trop tôt. Se porte-t-il bien ?

— Le jeune maître George a décidé de faire son apparition plus tôt, mais il se porte bien, le rassura Anna. Il s’en est très bien sorti. Vous verrez par vous-même.

Ce fut trop à assimiler et Anna vit que le capitaine ne semblait pas vaillant après sa mésaventure.

— Je dois y aller sans tarder, s’écria le capitaine Leatham en s’élançant sur les marches en pierre avant de s’arrêter abruptement. Non. J’ai déjà attendu si longtemps et le devoir passe avant tout, dit-il en se retournant.

Anna suivit son regard en direction du second gentleman qu’elle n’avait guère remarqué dans son excitation. L’homme descendit de l’attelage avec un léger sourire au visage et tendit les rênes au palefrenier qui attendait.

— Non, allez-y, dit-il au capitaine. Je peux attendre.

Avec une retenue qu’Anna n’aurait pu imaginer, le capitaine Leatham secoua la tête.

— Je dois veiller à ce que vous arriviez à bon port en premier, Antoine. Je vous dois bien ça, même si je ne demande qu’à voir ma femme avant de vous emmener au presbytère.

Anna était impatiente de se précipiter à l’intérieur et de retenir les domestiques avant qu’il ne sabote sa surprise en annonçant à Emily la nouvelle bouleversante, mais elle oublia tout cela quand John fit les présentations.

— Miss Tunstall, voici Monsieur Antoine Foucher.

— Antoine Foucher ?

Anna ouvrit grand les yeux. Une sensation grisante déferla en elle comme s'ils étaient au bord de quelque chose de divin, le cataclysme balayant une nouvelle fois leur vie. Mais cette fois, au lieu d'apporter chagrin et destruction, il se débarrassait de la tragédie pour laisser place à la promesse et à l'espoir. Le mari de Mrs. Foucher était ici ?

— À votre service.

Le gentleman vêtu élégamment avec des boucles sombres et des favoris s'avança et s'inclina devant elle.

Oh là là. Oh mon Dieu. Je ne manquerai cette réunion pour rien au monde. Anna savait sans l'aide d'un miroir que la joie qui s'était répandue sur son visage approchait l'incrédulité. C'était simplement trop invraisemblable pour être vrai. Mr. Foucher avait gravi les marches pour rejoindre le capitaine Leatham, mais Anna intercepta leur avancée en marchant précipitamment.

— Permettez-moi d'entrer dans la chambre en premier et de faire connaître votre présence.

Elle se tourna avec un air suppliant dans les yeux.

— S'il vous plaît. Ce sera un choc. Permettez-moi de la préparer.

Le capitaine Leatham fit un geste vers l'avant et ils grimpèrent les escaliers avec hâte. Elle entendit John assurer à Antoine en français que malgré les joyeuses retrouvailles, il ne perdrait pas de temps pour l'emmener au presbytère. Anna leva ses doigts jusqu'à ses lèvres avant d'ouvrir la porte.

— Emily, je regrette de te dire que je n'ai pas été capable d'éconduire les visiteurs. Ils étaient on ne peut plus insistants.

Anna franchit uniquement l'embrasure de la porte et le capitaine Leatham s'avança en premier.

— John !

La voix d'Emily était à peine plus qu'un murmure, un cri étranglé, et le capitaine Leatham traversa la chambre en deux enjambées.

Mrs. Foucher prit instinctivement le bébé des bras d'Emily avant que les mains de cette dernière ne deviennent lâches à cause du choc. Le capitaine Leatham souleva Emily, enroula ses bras autour d'elle et posa son front contre le sien. Emily pleurait, articulant silencieusement des mots, mais sans que le moindre son ne sorte. À côté d'Emily, des larmes coulaient

sur le visage de Mrs. Foucher tandis qu'elle berçait George dans ses bras. Elle sourit, pleura et leva la main pour s'essuyer les yeux sur sa manche, murmurant à l'enfant que son père était arrivé.

Le regard d'Anna se tourna vers la porte. Antoine était entré et se tenait à l'intérieur, son regard fixé sur Mrs. Foucher, sans dire un mot. Son attention toujours sur l'enfant, Mrs. Foucher se tourna vers la fenêtre pour donner de l'intimité aux Leatham.

Je ferais mieux de l'aider également, pensa Anna, *bien qu'elle ne sache pas qu'elle en ait besoin.*

Anna la rejoignit et prit le bébé des bras de Mrs. Foucher avant qu'elle ne puisse protester. Elle adressa à Anna un regard confus et tourna ensuite la tête, interdite, quand Antoine fit un autre pas dans la chambre.

— Marie-Madeleine.

Antoine écarta les mains, mais il était figé sur place. Il essaya de former des mots, mais sans réussite.

— Mais… Je rêve.

Le visage de Mrs. Foucher perdit sa couleur et elle vacilla sur ses pieds.

Antoine, secoué de sa stupeur, se précipita en avant pour attraper sa femme avant qu'elle ne tombe.

— Non, ma colombe, tu ne rêves pas. C'est moi.

Son bras autour de la taille de sa femme, Antoine l'embrassa intensément.

Anna n'avait jamais été mise dans la confidence d'une scène aussi intime et leur baiser réveilla quelque chose en elle. *Si Harry m'avait véritablement aimée, je me demande s'il m'aurait embrassée comme cela.* Elle se détourna.

— Eh bien, George, dit Anna en souriant à la forme endormie et l'attira tout contre elle. Je suis heureuse de t'avoir dans mes bras. Sinon, je pourrais commencer à me sentir plutôt superflue.

Ses joues la tiraillaient de sourire, mais elle réprimait également ses larmes. Il y avait quelque chose de si touchant dans les couples qui se réunissent, dont la peine était terminée et dont le futur est porteur d'espoir. *Ce que ça doit être de vivre sans peine de cœur.*

— Il semble que tout le monde connaisse sa fin heureuse, murmura-t-elle.

À l'exception de moi.

Anna partit avec le nourrisson et s’en alla dans la bibliothèque, finissant par user le tapis avec ses va-et-vient. Le bébé dormait toujours. Tout était rentré dans l’ordre, et bien mieux qu’elle n'aurait pu l’imaginer. Comme il était étrange que la seule fois dans sa vie où elle avait perdu espoir, on lui ait prouvé le contraire. C’était comme si un message lui était envoyé. Il existait toujours de la bonté sur la terre des vivants. Peut-être même pour elle.

Une domestique vint chercher Anna, expliquant que sa présence était requise dans le salon. C’était tout aussi bien. Maître George venait de se réveiller et commençait à être incroyablement agité. Les deux couples étaient assis quand elle entra et Emily tendit les mains vers son fils. Anna glissa gentiment le bébé entre ses bras.

Mrs. Foucher prit la parole en premier

— Nous devons connaître l’histoire. Aussi sûrement que les Leatham souhaitent être entre eux et aussi sûrement que je souhaite rattraper ces dix dernières années, je crois qu’il est juste que Miss Tunstall, elle aussi, puisse savoir comment cela est arrivé, dit-elle avec son sens de l'efficacité.

— Permettez-moi de faire quelque chose d’aussi prosaïque, dans ce cas, que de sonner pour du thé.

Anna sourit aux Leatham en allant sonner la cloche.

Emily profita de l’opportunité pour quitter la pièce et veiller à ce que George soit nourri. Et, quand le service à thé arriva, elle tendit le bébé à son époux et commença à faire le service. John examina les traits de son fils avec fierté.

— Je ne peux supporter le suspense plus longtemps, John. Pourquoi n’as-tu pas écrit ? dit Emily avant de regarder Antoine. Que s’est-il passé et comment vous êtes-vous rencontrés ?

Les deux gentlemen échangèrent un regard et ce fut le capitaine Leatham qui prit la parole.

— J’étais sur ma frégate en chemin pour un rendez-vous que nous étions supposés avoir avec le HMS *Liberty*. Nous nous dirigions vers Gibraltar quand un *man’o’war* ennemi nous approcha à toute allure. Il n’y avait pas de navires alliés à proximité, nous n’avions aucune protection et, épinglés comme nous l’étions à la côte, nous ne pouvions les semer. Ils ont fait feu sur nous, détruisant nos mâts. Je pense que leurs intentions étaient de nous faire prisonniers et de s’emparer de notre frégate. Mais, par un coup

de malchance, l’un de leurs canons atterrit sur notre artillerie, provoquant une explosion qui arracha la poupe et une partie de la coque.

Emily reposa la théière d’un claquement sec et le capitaine Leatham passa son bras autour d’elle, l’attirant plus près.

— Les vents et les courants sous-marins étaient particulièrement forts et nous avons été précipités vers les rochers avant d’avoir pu jeter l’ancre. Le man’o’war ne pouvait s’approcher aussi près du rivage et nous considéra comme perdus. Ils n’ont pas envoyé de navire de sauvetage et je crois que c’était à cause du fort courant. Ce fut un jour et une nuit difficiles, je le reconnais, avec plusieurs morts et beaucoup plus de blessés sans aucun espoir de sauvetage… Ou, c’est ce qu’il semblait.

Le capitaine Leatham sourit à son fils, l’ajustant dans ses bras et releva ensuite les yeux.

— De l’aide vint finalement sous la forme d’un navire corsaire suffisamment petit pour s’approcher. Ils montèrent à bord de notre navire pour prendre ce qu’ils pouvaient des provisions et informations et, bien que notre frégate fût diablement endommagée, ils réussirent à remorquer ce qu’il en restait.

Il indiqua Antoine de son menton.

— Comme vous devez l’avoir deviné, Antoine, ci-présent, était le capitaine de ce navire corsaire. Et, bien qu’il soit du côté de l’ennemi, il souhaitait tout autant nous porter secours qu’obtenir sa part du butin.

Le capitaine Leatham lui adressa alors un sourire ironique.

Antoine leva les deux mains.

— C’est un point d’honneur. Nous sommes, après tout, des êtres humains.

— Comme je le disais, continua le capitaine Leatham, il amena son sloop près de nous et monta à bord de notre navire. Il a secouru tous les blessés qu'il pouvait aider, et il amena tout le monde sur son bateau, même s’il savait que certains n’en avaient plus pour longtemps en ce bas monde. Ce fut un acte de miséricorde que de ne pas laisser ces âmes périr seules.

Antoine prit le relais de l’histoire, son accent français si prononcé qu’Anna dut écouter attentivement pour le comprendre.

— La question des prisonniers anglais n’était pas de nature aisée pour ma conscience. En tant que Français, je devais ma loyauté à la France, bien que je n'eusse pas reçu ma lettre de marque rendant mon devoir envers

l’empereur officiel. Et l’Angleterre avait accueilli ma femme bien-aimée une dizaine d’années plus tôt alors que je craignais pour sa vie.

Il prit un moment pour embrasser profondément sa femme d’une manière qui devrait offenser les sensibilités anglaises. Anna sentit une rougeur se former sur ses joues à la vue d’une démonstration si ouverte, mais elle n’en fut pas offensée. Elle souhaitait pouvoir savoir ce que l’on ressentait face à une telle marque d’affection. Antoine mit un terme au baiser et reprit son histoire comme si des démonstrations de passion en public étaient un événement journalier.

— Finalement, la question fut scellée par la capacité de Jean à parler français. Il me parla de sa femme, qui attendait un enfant, dit Antoine en s’inclinant en direction d’Emily. Et moi, sachant ce que c’était que de laisser une femme derrière soi et de ne pas pouvoir la rejoindre, j’eus de la compassion pour sa situation. J’offris de les aider, lui et les autres matelots anglais, à retourner sur leur sol natal.

Le capitaine Leatham l’interrompit d’un rire.

— Et, puisqu’il n’avait pas envoyé de lettre officielle réclamant une prime en échange de ses prisonniers, sa méthode pour nous ramener à la maison fut créative.

Antoine esquissa un sourire.

— Mais n’allons pas trop vite en besogne. Une fois que Jean se fut ouvert à moi concernant sa femme, je commençais à parler de la mienne ; un amour depuis longtemps perdu que je pensais ne plus jamais revoir, dit-il avec un regard sur sa femme qui parlait de plusieurs années de séparation. J’évoquais des souvenirs à propos de Marie-Madeleine, que j’avais cherchée dans tous les recoins de Londres. Elle, qui était de peau claire, avec des cheveux roux si peu habituels pour une Française et des yeux bleu cristallins les plus brillants de la planète. Et, quand, au fil des jours passés ensemble, je parlais de sa petite stature, de sa charmante personnalité et du fait qu'elle était la plus belle femme du monde que même la petite cicatrice sur le côté de sa joue ne pouvait atténuer…

Antoine se pencha pour embrasser la cicatrice de Marie-Madeleine.

— Jean me prit par surprise. Il me raconta qu’il connaissait une femme similaire dans le village d’Avebury et que, si je pouvais l’aider à débarquer sur le sol anglais, il pourrait m’aider à rejoindre ma femme.

— Et quelle fut votre méthode créative, Mr. Foucher ? demanda Anna, un sourire aux lèvres.

Il était impossible de ne pas l’apprécier.

— Puisque nous n’avions pas de lettre de marque, et qu'il faut bien qu'un homme gagne sa vie, nous avons fait un peu de contrebande entre Saint-Malo et Dartmouth. J’ai laissé mon sloop au soin de mon frère et j’ai ramené les soldats anglais à la rame jusqu'à un endroit tranquille du rivage. Jean, ici présent, est consciencieux et s’est immédiatement présenté aux officiers navals à Portsmouth, qui lui ont accordé une courte permission pour voir sa femme.

— Et, bien que j’aie négligé de leur dire qu’Antoine avait débarqué sur la côte, je ne me sentais pas contraint de le faire puisqu’il ne se bat pas, présentement, pour les Français. Il est ici en tant que gentleman et non en tant que soldat, expliqua le capitaine Leatham.

— C’est effectivement un gentleman, dit Emily.

Antoine secoua la tête avec modestie.

— Un gentleman contrebandier. Nous avons fait un marché équitable en ramenant votre époux chez lui et je ne pense pas que mon frère râlera pour ce retard.

Il fit un clin d’œil à Mrs. Foucher.

— Voici l’histoire en bref. Ensuite viendra la reconstruction de dix années d’absence, ce qui prendra plus de temps.

Le capitaine Leatham serra son bébé contre lui et Emily laissa sa main reposer sur le genou de son mari.

— Je vous remercie d’avoir sauvé mon époux.

Antoine s’inclina.

— Ce n’était rien, Madame.

Et il échangea un autre regard avec Mrs. Foucher.

Cela va prendre des années, pensa Anna. *L’histoire peut être racontée en une journée, mais cela prendra des années avant que l’absence de John et d’Antoine ne devienne un lointain souvenir dans le cœur de celles où ils sont ancrés.*

OceanofPDF.com

Chapitre 30

Les pas de Harry résonnèrent dans sa demeure pratiquement vide. Mrs. Foucher n’était restée que la nuit pour mettre de l’ordre dans la cuisine. Elle avait assuré à Harry qu’elle avait suffisamment bien formé la domestique de cuisine, Abigail, pour qu’elle prenne la relève, du moins jusqu’à ce que Harry trouve une personne lui semblant plus appropriée. Elle était partie avant que l’esprit de Harry ne puisse saisir la soudaine apparition de son époux depuis longtemps disparu. Désormais, seuls se faisaient entendre les bruits distants de la domestique et le frottement des bottes des garçons d'écurie qui avaient repris certaines des corvées de Tom dans les champs.

Il n’avait pas vu Tom depuis bientôt une semaine et ne pouvait conclure qu’une chose de son absence : il était coupable de quelque chose, même s’il n’avait pas pris part à toutes les vilenies des bandits de grand chemin. Il s’agissait de la seule conclusion logique, et pourtant Harry avait du mal à le faire. Il devait y avoir une autre raison pour que Tom reste à l'écart. Son absence pesait sur Harry, rendant la maison encore plus vide.

Mais Harry n’était pas sot et ne pouvait pas se leurrer. C’était avant tout la perte d’espoir de remporter le cœur d’Anna qui le désemparait plus que tout. Même s’il devrait être prêt à la bannir de son cœur après ce dont il avait été témoin, il existait suffisamment de graines de doute, quant à savoir si elle avait embrassé son frère de son plein gré, malgré ce que Hugh avait dit. Dieu seul savait combien il était probable que son frère revendique quelque chose qui ne lui appartenait pas et laisse les répercussions se résoudre par elles-mêmes.

Un bruit annonçant un visiteur le sortit de sa rêverie et il répondit lui-même à la porte. Le maire se tenait de l’autre côté, son cheval attaché à un

anneau à proximité.

— Ne souhaitez-vous pas entrer ? demanda Harry, plus par courtoisie que par véritable envie.

— Je ne vais pas vous retenir, Aston. J'ai promis à George que je l'emmènerais chasser et j'aime tenir parole. Je suis seulement venu vous dire que les Runners ont attrapé leurs hommes.

Un éclair de peur traversa Harry. *Tom.*

— Ce sont de bonnes nouvelles, effectivement. Provenaient-ils du Wiltshire comme les Runners s'y attendaient ? D'Avebury ? demanda-t-il en tentant de garder une voix égale.

Le maire acquiesça.

— Oui et ils ont été faciles à identifier comme étant les bandits de grand chemin en raison du pistolet qu'ils avaient volé à Lord Ramsworth.

— Comment cela se pourrait-il alors qu'ils l'ont laissé derrière eux ? demanda Harry. Qu'a dit Lord Ramsworth ? Je suppose que les Runners l'ont interrogé.

— Ils ont essayé, mais Lord Ramsworth a trépassé en Inde il y a trois ans. Son successeur n'a aucun intérêt pour une propriété délabrée, alors ce ne fut d'aucune aide. Mais le lien les a conduits à se concentrer plus particulièrement sur les habitants de Haggle End et ceux de ses environs.

Harry eut une nouvelle pensée pour Tom, mais fut rassuré par les mots suivants Mr. Mayne.

— En fin de compte, ils ont eu un coup de chance. La patrouille de la route est tombée par hasard sur un vol en train de se produire et, comme la patrouille était en plus grand nombre, ils ont rapidement maîtrisé les deux criminels. Jerry Madling et Ambrose Bailey étaient les deux hommes. Originaires de Haggle End, comme les Runners le suspectaient. Ils ont assuré travailler seuls et Jerry avait sur lui d'autres objets appartenant à Ramsworth, ce qui a permis d'établir un lien entre les deux vols, dit le maire avant de méditer sur ces informations pendant une minute. Non pas qu'ils eurent besoin d'une preuve, car ils ont attrapé les hommes sur le fait. Mais cela clôt l'affaire qui nous a tous troublés pendant un certain temps.

— Mon esprit est soulagé, dit Harry. Je vous remercie d'être venu m'annoncer la nouvelle.

Mr. Mayne regarda au loin, la mâchoire contractée.

— Ces deux-là seront pendus pour ce qu'ils ont fait. Mais je ne peux pas dire qu'ils ne l'ont pas mérité, pas après avoir tué une victime innocente

en plus de terroriser la moitié des habitants de la région d’où ils sont originaires au cours de cette dernière année.

Le maire s’en alla peu après en laissant Harry songeur face aux nouvelles. Donc, Tom était innocent. Du moins, il le semblait l'être, bien qu'il ait pu participer à tout cela et manquer d'être attrapé. Harry se demanda si les Runners allaient rester dans la région dans l’espoir de l’attraper. Si seulement Harry pouvait l’interroger lui-même.

Il se retira dans le calme de sa bibliothèque, s’asseyant, le regard fixé sur le jardin et les prés visibles par la fenêtre. Il resta ainsi pendant un certain temps, son esprit ne se concentrant sur rien en particulier. À l’instant même où il pensa qu’il devrait aller se promener pour s’occuper, Tom traversa les prés de l’autre côté de la fenêtre et s’arrêta pour échanger quelques mots avec le garçon d'écurie, qui lui tendit le râteau.

Harry bondit de sa chaise et se hâta dehors, sautant par-dessus les rangées de légumes où Tom avait déjà commencé à travailler.

— Vous êtes revenu.

Tom retira rapidement son chapeau, ses yeux sur le sol.

— Ouy.

— Les Runners sont-ils partis ? Est-ce la raison pour laquelle vous êtes revenu ? demanda-t-il à Tom. Savez-vous qu’ils ont attrapé les criminels ? enchaîna Harry, comme il ne recevait pas de réponse,

Il étudia le visage de Tom, cherchant un indice sur le fonctionnement de son cerveau. N’étant pas un homme très réservé, Harry n’arrivait pas à comprendre ce qui rendait Tom si hermétique.

Tom fronça les sourcils.

— Z’ont été attrapés, hein ? demanda-t-il en manipulant le sarcloir avec nervosité. Non, savais point. Suis venu même si prenais un risque, voyant comme j’paraissais coupable, bien qu’j’aie remis l’arme dans la cambre des Runners, d’même qu’mon mouchoir. Suis revenu parc’qu’Miss Tunstall avait raison quand elle a dit que j’ne devrais point partir.

Le choc avec lequel Harry accueillit cette déclaration fut considérable.

— Miss Tunstall ? Quand l’avez-vous vue ?

— Elle a suivi ma sœur, Béatrice, et j’étais là.

Tom avait levé son regard du sol et lança un regard en coin à Harry pour voir comment il prenait la nouvelle. Ce dernier eut l’impression que le monde touchait à sa fin.

— Béatrice est votre sœur ? Tout ce temps, vous saviez où elle se trouvait ? demanda Harry en prenant l'outil des mains de Tom et le laissant tomber sur le sol. Tom, je pense qu'il serait préférable que vous repreniez depuis le début.

Et c'est ce que fit Tom. Quand il arriva au moment où il avait frappé la tête d'Anna par erreur, Harry tressaillit. *Comme sa tendre tête avait dû avoir mal. Elle a été chanceuse de survivre*. Il se souvint de la façon dont elle lui était apparue égarée. Cela lui rappela comment il l'avait tenue dans ses bras et à quel point elle était douce alors qu'il la tenait contre sa poitrine.

Tom se frotta le visage, laissant des traînées de saleté sur l'une de ses joues.

— Suis terriblement désolé à propos d'ça. Mais Miss Tunstall a dit comme quoi elle avait pardonné Béatrice d'avoir pris ses babioles, Béa a dit ça à moy ; étais parti à c'moment-là, en p'us d'dire qu'nos devrions point revenir aux jours anciens. Alors, ai pris sur moy d'revenir travailler.

Anna a cherché Tom ? Elle avait pardonné à Béatrice le vol de ses bijoux et l'avait ensuite encouragée à rester sur le droit chemin ? Harry avait la tête qui tournait, et les battements de son cœur s'accélérèrent en apprenant cette information récente. Peut-être n'avait-il pas entièrement essayé de comprendre Anna. *Peut-être y avait-il encore de l'espoir*.

— Tom, ces voleurs. Les connaissiez-vous ?

Tom le regarda alors droit en face.

— Ouy. Fais les quatre cents coups avec eux. Nos étions amis d'pis l'enfance, Jerry, Ambrose et moy. Essayé d'les faire changer por l'mieux après vos avoir rencontrés, mais z'écoutaient point. Avons pris des voies différentes à la fin.

Le regard de Tom en disait long ; la tristesse d'avoir perdu ses amis et la crainte de leur sort, le regret de ne pas avoir été capable de les aider à changer de voie.

Harry se rapprocha et posa sa main sur l'épaule de Tom.

— Vous n'avez pas idée de mon degré de reconnaissance au fait que vous soyez de retour. Les terres du presbytère se délabrent plus vite que l'on ne pourrait l'imaginer sans un serviteur aussi diligent.

Un sourire s'épanouit sur les traits de Tom avant de s'évanouir tout aussi rapidement. Harry laissa Tom à son travail et entra pensivement dans la maison, où il s'apprêtait à retourner dans la bibliothèque. Il s'arrêta.

N’avait-il pas terni le nom d’Anna, même si ce fut seulement dans son esprit ? Quand allait-il donc s’amender ?

Que faisait-il encore là ?

— Jasper, cria-t-il. Je dois me raser et je vais avoir besoin d’une pile de cravates. Il n’y a pas de temps à perdre, ajouta Harry. Quand le serviteur se précipita dans le couloir depuis les escaliers arrière.

Quand Harry prit la route pour le manoir Durstead, il était fraîchement rasé, vêtu d’un pantalon crème, de bottes de hussard polies et d’une veste bleu espagnol que Weston avait confectionné pour lui. Il n’avait pas réalisé jusqu’à ce qu’il soit correctement apprêté à quel point il s’était autorisé à être peu soigneux dans sa tenue, une négligence que son père lui avait toujours inculquée comme étant inexcusable. Le duc n’aurait pas changé de conduite même en raison d’un cœur brisé.

Harry trouva Anna assise sur le banc derrière la demeure Leatham. Elle était penchée en arrière sur ses mains et ses yeux étaient braqués sur la prairie qui se dressait jusqu’à rencontrer le ciel au loin. La colline était flanquée des deux côtés par une rangée d’arbres, mais la prairie étirée au centre semblait toucher le ciel de sorte que les nuages paraissaient se former dans l’horizon avant de prendre leur envol. Cela avait toujours été une vue splendide.

Elle ne l’avait pas remarqué et il se tint debout pendant une minute, s’absorbant de la vision qu’elle donnait. Peut-être aurait-il dû prendre le temps de préparer un discours, car, alors qu’il était là, il ne savait pas par où commencer. Pouvait-il simplement implorer son pardon et lui dire qu’il l’aimait ? Qu’il l’avait aimée depuis l’instant où elle avait ouvert les yeux dans sa charrette et s’était tournée vers lui ?

Anna ne sembla pas entendre le bruit de ses bottes sur les cailloux alors qu’il se rapprochait. Ou elle l’ignorait. Harry fut forcé d’annoncer son arrivé.

— Puis-je m’asseoir ?

En guise de réponse, Anna se déplaça sur le banc et lui adressa un regard furtif. Elle l’avait donc entendu.

— Certainement.

L'accueil peu chaleureux fit sombrer le cœur de Harry. Il commença à penser qu’il était arrivé trop tard jusqu’à ce qu’il voie les doigts d’Anna trembler alors qu’elle les serrait sur ses genoux. Il s’assit et regarda devant

lui, cherchant ses mots. Les nouvelles inattendues que Tom avait partagées concernant sa visite à Haggle End lui avaient donné l'audace de venir, mais cela ne voulait pas dire qu'il osait espérer que la bataille fut gagnée. Anna Tunstall, comme il était venu à l'apprendre, n'était rien de moins qu'imprévisible.

— De quelle réunion vous avez été témoin hier ! commença Harry.

Elle lui offrit un bref sourire avant de détourner à nouveau le regard.

— Le retour de John est stupéfiant et je suis enchanté pour Mrs. Leatham. Je trouve le retour de Mr. Foucher encore plus troublant, je dois le dire. Compte tenu de la durée de leur séparation et de l'anéantissement de tout espoir, c'est véritablement comme si les morts étaient revenus à la vie.

— Ça l'est, répliqua Anna avec le plus léger des sourires, cette fois de réminiscence. Et qu'il apparaisse avec le capitaine Leatham est au-delà de tout. Comme les coïncidences sont parfois cocasses. Cela laisse presque croire qu'un grand dessein est à l'œuvre.

Harry fut si soulagé qu'Anna se soit suffisamment détendue pour parler qu'il manqua presque la nuance de ce qu'elle dit. Puis, il réalisa enfin.

— Vous me taquinez, Anna. Vous êtes bien plus dévote que vous ne le laissez croire. Cela ne correspond pas à votre notion de dignité que de faire étalage de votre cœur.

Elle ne réagit pas à l'utilisation désinvolte de son nom, ce qui lui donna le courage de poursuivre.

Mais il devait encore faire preuve de délicatesse. Le malentendu entre eux avait été trop important et, il suspectait, était empli de récriminations injustes de sa part.

— Le grand dessein, soupira Harry. Un grand dessein et, parfois, il est tel qu'il permet de réaliser les désirs les plus sincères de notre cœur, dit-il après avoir jeté un rapide coup d'œil à son visage

Anna leva le nez à ses mots.

— Arrêtez de parler ainsi, autrement nous pourrions être accusés d'être pieux.

La touche de taquinerie dans sa voix ne lui avait pas échappé ni, et cela le remplit de regret, le voile d'humidité qui lui monta aux yeux.

— Un trait de caractère des plus déplorables chez un curé, commenta Harry dans une tentative de conserver une certaine légèreté.

Anna fixa ses yeux droits devant elle et retomba dans le silence. Cela n'allait pas fonctionner, pas comme cela.

— Voudriez-vous… Voudriez-vous marcher un peu avec moi ? Je trouve que je ne peux pas rester assis plus longtemps et j'aimerais beaucoup profiter de votre compagnie.

Anna leva ses yeux sur lui tandis qu'il se levait et tendait sa main. Elle l'accepta et lui permit de l'aider à se mettre debout. Après un instant à couper le souffle, ils commencèrent à marcher. Harry s'empara de sa main et la plaça sur son bras, et elle ne résista toujours pas. Leur proximité et leur familiarité pendant qu'ils déambulaient dans l'allée le confortaient.

— Je ne me suis pas excusé d'avoir caché la nature de la position de ma famille alors que nos sentiments l'un pour l'autre devenaient manifestes, commença-t-il.

Ses yeux étaient baissés et il la sentit frissonner à ses côtés. Il souhaitait enrouler son bras autour de sa taille, mais se retint.

— Et je ne me suis jamais excusé de ne pas avoir demandé à entendre votre version des faits quand mon frère vous a embrassé. Je suis conscient…, continua-t-il puis il inspira vigoureusement tandis qu'ils continuaient de se promener, j'ai conscience que ce dernier point était particulièrement injuste puisque moi, mieux que quiconque, sais quel scélérat mon frère peut être. Je vous ai accusé injustement, n'est-ce pas, Anna ? Vous ne désiriez pas ce baiser ?

Anna resserra sa prise sur le bras de Harry, comme inconsciemment, même si cela s'accompagna d'un tremblement plus prononcé.

— Je ne suis pas innocente, Harry.

La force de ses mots, associée à son nom sur ses lèvres, le désorienta presque.

— J'ai encouragé les avances de Lord Brookdale en représailles, car j'étais en colère contre vous. Mais j'ai depuis longtemps, très longtemps, regretté la folie de cette manœuvre, car mes sentiments pour votre frère n'ont jamais été profonds, continua-t-elle avant qu'il ne puisse réagir ni répondre.

Elle s'arrêta brusquement de parler et Harry arrêta leur progression pour se tourner vers elle.

— Je suis celui qui est en faute, Anna, et non vous. Permettez-moi de rectifier mes erreurs sans attendre. Je fais le serment de ne plus rien vous dissimuler à l'avenir et je ne douterai plus jamais de vos intentions.

Anna secoua la tête et reprit sa marche, son expression dissimulée par le bord de son bonnet.

— De telles promesses sont plutôt difficiles à tenir et un serment n’a pas lieu d’être. En conséquence, qu'il soit dit que je ne vous en voudrais pas si un moment de doute vous submerge ou si vous souhaitez garder quelque chose privé.

Le cœur de Harry commença à battre à tout rompre. Anna s’exprimait comme s’ils avaient un futur. Après des semaines à tenter de soumettre ses désirs, c’était comme si, désormais, Harry avait chevauché trop longtemps sur un sentier étroit et arrivait soudainement dans une clairière où il pouvait galoper à toute vitesse. C’était le moment.

Il prit une profonde inspiration.

— Les hommes et les femmes ont tendance à garder des secrets quand ils ne se connaissent pas suffisamment ; c’est tout à fait naturel. Mais quand une certaine intimité a été établie, un homme et sa… Un homme et une femme désirent alors qu’aucun secret ne les sépare, dit-il en jetant un regard rapide à Anna. Je ne désire aucun secret entre nous et j’espère le retour de l’intimité que nous partagions. En réalité, si vous me permettez l’audace, j’espère que cette dernière s’intensifiera.

Anna ne parla pas, mais ses pas ralentirent. *Je dois seulement le dire*. Harry la saisit par le bras et la tourna gentiment face à lui, patientant jusqu’à ce qu’elle lève les yeux sur les siens.

— Anna, voulez-vous m’épouser ?

Anna resta complètement immobile.

— Juste comme cela ? Sans tirades poétiques ?

Il la regarda tandis qu’une lueur d'espièglerie apparaissait dans ses yeux. Elle le taquinait.

Elle lui était revenue. Son Anna qui le taquinait, le provoquait et avait fait de sa vie à la fois une misère vivante et un paradis sur terre, dépendant habituellement, réalisa-t-il, du degré de ses propres péchés. Harry secoua la tête, les commissures de sa bouche se soulevant avec l’espoir se trouvant à portée de main.

— Je ne peux vous offrir une tirade poétique pour quelque chose qui m’importe autant.

Quand elle ne répondit pas, Harry sut qu’il n’avait pas dit tout ce qu'il avait à dire. Elle méritait une explication.

— Je ne me suis pas déclaré quand j’en avais l’intention. Vous vous y attendiez, je crois, mais ensuite mon frère est arrivé. Et, une fois qu’il était ici, cela m’a rappelé à quel point vous aimiez la bonne société, ajouta-t-il

avant de faire une pause pour étudier son visage afin de voir ce qu'il révélerait. Mon amour, je me suis retenu parce que je craignais qu'en me déclarant je vous forcerais à choisir.

Le visage d'Anna ne révélait rien et Harry ne put que continuer aveuglément. Il prit sa main et la garda dans la sienne.

— vous avez toujours désiré une vie à Londres, n'est-ce pas ? Régenter le beau monde, comme vous l'avez dit, au côté d'un homme en politique ; une position dans laquelle je ne doute pas que vous puissiez non seulement réussir mais exceller. Ma déclaration, je le croyais, vous aurait forcée à choisir entre votre rêve et une vie avec moi. L'amour n'est pas fait pour être égoïste. Je ne pouvais vous forcer à rester à Avebury, où j'ai bien l'intention de rester, si c'est au détriment de votre bonheur. Alors, je me suis abstenu.

Anna resta silencieuse et il en fut heureux, car il n'avait pas fini.

— Mais ensuite, je suis devenu si malheureux sans vous. Je pensais… Eh bien, je ne vous ai jamais demandé si vos rêves avaient changé et si, peut-être, une vie avec moi vous plairait plus qu'avant, continua Harry en se rapprochant sans la laisser se soustraire à son regard. Je ne vous ai jamais demandé si accepter ma déclaration vous rendrait plus heureuse que toute poursuite que vous aviez envisagée autrefois.

— C'est le cas, dit doucement Anna.

— C'est le cas, répéta Harry son souffle se figea dans sa poitrine. C'est le cas ?

Anna hocha la tête, ses lèvres s'incurvant en un sourire, le premier vrai sourire qu'il voyait depuis que son frère était apparu sur le pas de sa porte ; un sourire qui atteignait ses yeux. C'était trop. Précipitamment, Harry l'attira à lui et embrassa ses lèvres dans une expérience grisante, douce et tendre et ce jusqu'à ce qu'Anna réponde avec un empressement qui le stupéfia.

La pensée que c'était lui qui avait éveillé une telle passion en elle incita Harry à approfondir le baiser, stupéfait devant le chatoiement de toutes ses facettes qui scintillait l'une après l'autre tel un joyau. Comment les gentlemen de la bonne société avaient-ils pu ignorer cette femme ? Dieu merci, les gentlemen de Londres avaient négligé cette femme. Harry embrassa ses joues et son nez. Ensuite, il réclama à nouveau ses lèvres et Anna accueillit ses baisers avec tout autant d'enthousiasme.

Puis, il pensa qu'il devrait probablement s'arrêter. Avec réticence, Harry s'écarta, exalté par la joie et souriant sottement, il en était certain.

— Miss Tunstall, c’était un « oui », n’est-ce pas ?

Anna posa ses mains sur ses hanches.

— Mr. Aston, c’était un oui.

— Je suppose que mon comportement n’était pas vraiment en accord avec celui d’un curé.

Harry regarda vers le ciel dans une fausse contemplation, mais ressentit tout de même un élancement d’incertitude.

— J’ai pour espoir que lorsque nous serons mariés, Mr. Aston, ce ne sera pas toujours le cas. J’espère que vous ne serez pas toujours un curé, mais parfois simplement un homme. C’est ce dont votre congrégation a besoin, particulièrement quand ils font quotidiennement face aux limites de leur propre humanité.

Anna lui souriait et ses mots étaient taquins, mais Harry fut frappé par leur véracité.

— Alors, vous devrez me le rappeler, dit-il.

Incapable de résister, il l’embrassa à nouveau et, cette fois, passa ses bras autour de sa taille, la soulevant pour la faire tournoyer.

— C’est une question de fierté, expliqua-t-il. Je veux m’assurer que vous soyez correctement grisée après avoir reçu le baiser d’un homme qui ne possède pas grande expérience, mais suffisamment d’enthousiasme pour compenser.

Anna rit.

— Il n’y avait aucun besoin de me faire tournoyer. J’étais proprement grisée.

— Alors, ce n’était que pour vous tenir dans mes bras.

Harry soutint son regard et sourit largement. Il prit une profonde inspiration et une pensée le traversa.

— Nous devrions le dire à quelqu’un, dit-il en commençant à avancer.

Il la conduisit en direction du manoir Durstead, le bras d’Anna dans le sien, s’arrêtant à nouveau, comme pour se tourner vers le presbytère.

— Mais à qui ? Je pense que les Leatham sont occupés et nous n'avons pas de membres de la famille avec qui partager la nouvelle se trouvant dans la région.

— Si nous ne trouvons personne qui se trouve un tant soit peu concerné par la question, nous pourrions attraper le prochain passant sans méfiance et le forcer à nous souhaiter d’être heureux, murmura Anna.

Harry rit.

— Je crois que cela fera parfaitement l’affaire.

OceanofPDF.com

Chapitre 31

Anna flottait sur un petit nuage aux côtés de Harry, même s’ils se promenaient sans but précis. Ses membres étaient détendus et son cœur s’envolait loin au-dessus d’elle tandis que Harry hésitait entre aller au presbytère ou au manoir Durstead, ainsi que sur ce qui devrait être fait ensuite.

Finalement, ils rebroussèrent chemin pour Durstead où ils s’arrêtèrent. Harry était débout près d’elle et tenait sa main d’une manière qui était à la fois intime et appropriée lorsque, au loin, le bruit d'une cavalcade leur fit lever les yeux. Il y avait suffisamment de poussière s’envolant de la route pour indiquer que plus d’un attelage se trouvait sur le chemin. Par instinct, Anna s’écarta de Harry.

— Voyons qui arrive avant de l’annoncer au monde.

— Où est passé l’inconnu sans méfiance qui doit nous souhaiter d’être heureux ? la taquina Harry.

Mais le désarroi d’Anna dû se voir car il la rassura rapidement.

— Aussi heureux que nous le sommes d’avoir découvert nos sentiments respectifs, nous voulons le dire aux personnes appropriées avant qu'un inconnu ne soit mis au courant.

Anna acquiesça en signe de soulagement, bien que cela ne les empêcha pas de se sourire bêtement. Anna ne s’en soucia pas. Elle apprenait rapidement que l’amour perçait toutes les façades soigneusement construites.

Ils se retournèrent pour observer les attelages se hâtant vers eux et elle plissa les yeux. *N’est-ce pas… ?*

Anna se tourna vers Harry, surprise.

— Si je ne me trompe pas, c’est mon frère, Stratford. Harry, qu’est-ce qui pourrait bien l'amener à venir ici maintenant ? Son mariage est dans seulement deux semaines et sera suivi d'une longue lune de miel. Il ne peut s’absenter de sa propriété à ce stade.

Les deux attelages complétèrent le dernier segment de route et firent halte devant Harry et Anna. Le valet sauta à terre du premier attelage et ouvrit la porte, permettant à son frère d’en sortir. Stratford s’inclina solennellement, un geste incluant à la fois Anna et Harry, avant de se tourner et de tendre la main vers l’attelage afin d’aider sa fiancée, Eleanor Daventry, et sa tante à descendre.

Malgré des années d’éducation à la bienséance, la bouche d’Anna s’ouvrit en grand lorsque non seulement sa sœur jumelle, Phoebe, sortit du second attelage, mais aussi son indolente tante Shae. À la vue de sa chère sœur jumelle, Anna cessa d’être enracinée sur place et courut vers Phoebe et la serra dans ses bras.

— Je suis terriblement heureuse de te voir, dit Anna, sa voix étouffée par l’étreinte et elle essaya de cacher ses larmes.

— Qu’est-ce donc ? demanda Phoebe d’une voix gentiment surprise. Avebury a fait des merveilles sur ma sœur. Ou peut-être est-ce le curé d’Avebury.

Phoebe adressa un regard malicieux à Stratford, évitant complètement le regard de Harry.

— Je fais référence à sa supervision doctrinale, bien entendu. Qu’en dis-tu, mon frère ?

Stratford étudiait à la fois Harry et Anna, ne sachant pas trop ce qu’il pouvait supposer, et ne se laissa pas facilement mener à une discussion légère.

— Anna, je pense que des présentations sont de mises.

Elle s’essuya les yeux avant de se tourner.

— Bien sûr, Stratford, dit Anna avec toute retenue à sa disposition, prenant place au côté de Harry.

— Voici Lord Harry Aston, second fils de sa grâce, le duc de Kirby, et connu dans tout le village d’Avebury simplement comme son curé. Mr. Aston, permettez-moi de vous présenter le très honorable comte de Worthing, mon frère, Stratford.

Les deux hommes se regardèrent avec curiosité. Tous deux inclinèrent leurs têtes de la même manière majestueuse et Anna se demanda si c’était

ce à quoi ressemblaient les prémices d'un combat de coqs. Non pas qu'elle fut censée être au courant d'une telle chose. Elle fut ensuite frappée par une pensée. Comment sa famille avait-elle su que Harry et elle étaient parvenus à un accord quand ils venaient seulement de le découvrir eux-mêmes ?

Phoebe répondit à sa question sans qu'Anna eût besoin de la poser.

— Pour ma part, je n'ai pas été surprise en remontant le chemin et de te trouver tenant presque la main de Mr. Aston. Je suis seulement heureuse de savoir que l'affaire est par bonheur résolue afin que nous puissions profiter de notre séjour ici sans avoir besoin de nous immiscer dans cette affaire pour te venir en aide.

— *Pfff !*

Anna était déjà lasse de faire étalage de ses émotions et fut prête à recourir à des manières plus confortables.

— Je n'ai jamais eu besoin de toi pour faire quoi que ce soit. J'ai toujours été capable de m'occuper de mes propres affaires.

— Nous te permettons de persister dans ce sentiment trompeur, dit Phoebe avec un sourire. Mr. Aston, je suis Phoebe, la sœur d'Anna. Je suppose que nous devons nous appeler par nos prénoms ?

Elle patienta jusqu'à ce qu'il acquiesce.

— Dans ce cas, permettez-moi de vous présenter notre future belle-sœur, Miss Eleanor Daventry, sa tante Mrs. Renly et notre tante Mrs. Phillips.

Harry s'inclina sur la main d'Eleanor.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance et heureux de voir que votre insertion dans la famille est une circonstance que nous partageons.

Il se tourna ensuite pour s'incliner sur celle de Mrs. Renly, puis sur la main de tante Shae avec la grâce qui lui était inhérente. Harry Aston ferait la fierté de n'importe quelle femme.

Eleanor, pleine de fraîcheur malgré le voyage en attelage, apparaissait radieuse sous la dévotion de Stratford et Anna dut admettre qu'elle s'était trompée sur ce qu'elle apportait à ce dernier. Seule Phoebe avait vu à quel point ils étaient parfaitement assortis. Comme une fleur au soleil, Eleanor s'était épanouie simplement par le fait d'être aimée. À présent, Anna pouvait voir par elle-même comment une telle chose s'était produite.

— Comme je suis heureuse d'apprendre vos fiançailles, dit Eleanor, en s'adressant à Harry. Si je puis me permettre, bien que je ne sois pas encore tout à fait un membre de la famille, je n'avais pas encore rencontré un

homme capable de comprendre le courant sous-jacent des sentiments d'Anna. Fortuné est l'homme qui l'a conquise.

Eleanor adressa un sourire pétillant à Anna comme pour dire qu'elle savait à quel point cette dernière abhorrait les éloges publics, mais qu'elle allait devoir en entendre qu'elle le souhaite ou non.

Anna essaya de détourner leur attention.

— Je dois néanmoins demander. Quelle raison vous a tous amené ici ?

Elle héla l'un des valets d'Emily qui venait de sortir, lui faisant signe de décharger les bagages des deux attelages. Elle s'arrêta quand elle réalisa qu'elle n'avait plus besoin, ni ne devait, gérer la maison d'Emily à la place de cette dernière.

— Nous étions concernés par ton bonheur et avons décidé de prendre l'initiative de nous assurer de ton bien-être, dit Phoebe en crochetant son bras à celui d'Anna. J'ai envoyé une lettre à Emily pour lui proposer de venir voir par nous-même comment tu te portais, lui promettant de ne pas la troubler en demeurant ici. Nous avons pris des chambres au village. Ce qui me rappelle… Phoebe se tourna vers le valet. Vous pouvez laisser les malles là où elles sont. Nous ne restons pas.

Stratford n'avait pas oublié la question d'Anna.

— En définitive, nous sommes venus nous assurer que tu ne sabotes pas tout.

Anna se retourna lorsque la porte d'entrée s'ouvrit et n'eut que le temps de dire :

— Je te remercie pour la confiance dont tu m'honores, mon frère.

Le capitaine Leatham et Emily franchirent la porte, leur fils nouveau-né dans les bras d'Emily. Phoebe s'empressa de monter les marches.

— Emily !

Bien qu'elle n'ait pas été aussi proche d'Emily qu'Anna, elles partageaient une relation affectueuse.

— Je n'avais pas reçu la nouvelle que tu avais mis au monde ton enfant ni que ton époux était rentré. Bon après-midi, capitaine Leatham. Nous pensions venir pour te soutenir, Emily, n'imaginant pas que nous trouverions un tel bonheur à la place. Nous ne vous incommoderons pas, je vous le promets. Nous avons déjà réservé des chambres à l'auberge du village.

— Mais bien sûr, vous devez rester ici, commença Emily.

Anna se tourna vers Stratford en fronçant les sourcils.

— Tu sais, alors que nous sommes si proches de ton mariage, je ne pense pas que cette visite soit très judicieuse. Si tu m'avais écrit pour m'en aviser, je t'aurais assurément dit de ne pas venir.

— Peut-être n'était-ce très judicieux, mais tu fais partie de la famille. Et les membres d'une famille veillent les uns sur les autres. Sans mentionner le fait que…, dit-il en jetant un coup d'œil à Harry. Nous allons avoir besoin des services d'un curé comme le nôtre a été rappelé soudainement pour un décès dans sa famille. Nous n'avons pas eu le temps de lui trouver un remplaçant. Mr. Aston, pensez-vous pouvoir vous en occuper ?

Harry arbora un large sourire.

— Si vous consentez à ma cour, je suppose que nous pouvons nous mettre d'accord pour la cérémonie.

— Y consentir ? s'exclama Stratford. Je pensais baisser les bras concernant Anna.

Anna lui lança un regard noir.

— Bienvenue, dit le capitaine Leatham, se faisant la voix de la raison face à ce qui se transformait en boutade fraternelle. Peut-être pourrions-nous entrer dans la maison, où, je suis certain, nous pourrons faire venir des rafraîchissements, n'est-ce pas, mon amour ? Ensuite, bien que je croie en avoir déduit la teneur, Aston pourra nous informer de la raison d'une réunion de famille de cette envergure.

Il escorta sa femme à l'intérieur, laissant le groupe les suivre.

Stratford mena à la fois Eleanor et Mrs. Renly, Phoebe à leur suite avec tante Shae à son bras. Harry prit la main d'Anna dans la sienne et la tint discrètement, son visage débordant d'une joie silencieuse.

Devant eux, Phoebe s'occupait de leur tante, ralentissant son rythme quand l'effort pour monter les escaliers était trop pour elle. Elle avait toujours été la plus attentionnée, la plus belle, comme Anna le disait elle-même, et la plus gentille. Elle était tellement meilleure qu'Anna ne pourrait jamais espérer l'être. Phoebe méritait d'être heureuse et Anna espérait qu'elle trouverait bientôt elle-même l'amour, surtout maintenant qu'Anna savait à quel point c'était une chose merveilleuse.

Une fois à l'intérieur, les boissons furent apportées, avec tante Shae et Mrs. Renly servies en premier. Emily se tourna avec des yeux brillants vers le groupe assemblé, son regard s'attardant sur Anna.

— Eh bien ?

Harry adressa au groupe entier le discours formel qu'ils attendaient tous.

— Miss Anna Tunstall m'a fait le grand honneur d'accepter de devenir ma femme.

— Non ! observa Emily. De tous mes rêves les plus fous…

— Emily, cesse de me taquiner, répondit Anna ne pouvant retenir le rire qui monta en elle. C'était ton plan depuis le début. Tu aurais probablement pu orchestrer l'attaque des bandits de grand chemin simplement pour organiser notre rencontre dans un cadre plus dramatique.

Stratford et Phoebe se tournèrent tous deux vers elle, alarmés.

— Des bandits de grand chemin ?

Anna avait oublié qu'ils n'en savaient rien.

— Je vous raconterai plus tard, promit-elle à voix basse.

Emily lui adressa un regard entendu.

— Tu ne leur as encore rien dit, Anna ? Mais non. Cette circonstance n'est pas de mon fait. C'est seulement que, depuis l'instant où j'ai fait la connaissance de Mr. Aston, ma seule pensée a été de t'amadouer pour que tu viennes à Avebury et fasses sa connaissance.

Harry tourna sa tête en direction d'Emily.

— Vous avez gagné ma gratitude et ma dette.

La pièce bourdonna de conversations de tous côtés et Anna refusa les initiatives de son frère et de sa sœur pour en apprendre plus au sujet des bandits.

— Plus tard, marmonna-t-elle.

Écoutant les bribes de conversation, Anna participa quand elle le pouvait, mais ses yeux étaient rivés sur Harry et ses oreilles restaient attentives à ce qu'il racontait à Stratford.

— J'aurais sollicité une entrevue avec vous dès que mes sentiments pour Anna sont devenus évidents, mais l'affaire ne pouvait attendre. J'avais espéré pouvoir vous rendre visite pour discuter des détails.

Stratford esquissa un sourire plus chaleureux que par le passé, pensa Anna.

— Je comprends le sentiment de ne pas vouloir attendre. Et, oui, nous pouvons discuter des détails dès que Leatham nous accordera une pièce à part. Votre avocat se trouve-t-il à Londres ?

— Il s'agit toujours de l'avocat de ma famille. Mais, oui, le cabinet y a ses principaux bureaux.

Harry sourit à Stratford.

Excellent. Affaire mise à part, permettez-moi à la fois de vous souhaiter la bienvenue… Commença Stratford en croisant une jambe sur l'autre et en lançant à Harry un regard ironique, Et de vous mettre en garde. Anna n’est pas la personne la plus facile à vivre. Êtes-vous certain d'avoir bien réfléchi ?

Anna lui adressa un regard narquois.

— Je suis assise juste ici, Stratford. Cependant, Harry n'est pas dupe de ma véritable nature et il m’aime.

Harry la retint d’un regard chaleureux.

— Anna n’aurait pas pu mieux dire. J'ai su dès que je l’ai rencontrée qu’il n’y en aurait pas d’autre.

Stratford haussa les épaules et croisa le regard de sa fiancée, un soupçon de sourire dans les yeux.

— Alors, je suppose qu’il n’y a rien à faire. Vous devez l’épouser.

Les Leatham firent parfaitement comprendre que, conditions incertaines exceptées, la famille d’Anna ne demeurerait nulle part ailleurs qu’au manoir Durstead et les invités furent menés jusqu’à leurs chambres pour se rafraîchir promptement. Il devint alors urgent pour Emily de nourrir George, dont l’insistance était devenue impérieuse, et Anna accompagna Harry à la porte, sortant avec lui et le laissant la guider jusqu’en bas des marches du perron.

Ils avaient fait quelques pas quand Harry s’empara de sa main et entremêla ses doigts avec les siens. Le geste en lui-même contenait toute l’intimité qu'Anna pouvait désirer, l’amitié et la promesse de bien plus. Ils marchèrent encore quelques pas avant que Harry ne s’arrête.

— Je dois y aller.

Anna opina, souriant lorsque ses yeux mouchetés d’or scrutèrent son visage avec un désir non dissimulé.

Il se pencha en avant et apposa un baiser sur ses lèvres.

— Mais un jour, dit-il, serrant sa main avant de la libérer, un jour dans un avenir proche, car ce sera dès que je pourrais l’organiser, vous rentrerez avec moi dans notre foyer.

Elle acquiesça une seconde fois, le cœur trop plein pour les mots. Harry l’embrassa encore une fois avant de faire demi-tour pour retourner au presbytère. Anna regarda ses larges épaules tandis qu’il s’en allait, les boucles juvéniles éparpillées sur le col de sa veste et ses pas déterminés qui,

‘dans un futur pas si lointain, dès qu’il pourra l’organiser’, reviendraient pour la réclamer. Elle serra les mains en de petits poings excités avant de grimper hâtivement les marches.

Phoebe !

Elle devait trouver Phoebe. Il y avait tant à raconter.

OceanofPDF.com

Tome 3

OceanofPDF.com

OceanofPDF.com

À mon père, Stephen Wayne Lawlis. Grâce à toi, j'ai appris que l'Histoire est loin d'être ennuyeuse.

OceanofPDF.com

Chapitre Un

Phoebe Tunstall tendit la main et la sortit de la chaleur de son manteau bordé de fourrure, en révélant un aperçu de son spencer blanc alors qu'elle attendait au bord du bassin rond de Hyde Park. Deux cygnes changèrent de direction, en laissant des ondulations en forme de flèche derrière eux, et nagèrent vers Phoebe alors qu'elle libérait une poignée de grosses miettes. Les cygnes plongèrent leur bec orange à plusieurs reprises dans l'eau pour récupérer le festin avant de se retourner avec un mouvement fluide, puis de s'éloigner.

— Je suis contente qu'ils n'aient pas jugé bon de faire notre connaissance, fit observer Anna depuis le chemin bordant l'étang. Je ne suis pas sûre que nos doigts auraient survécu aux présentations.

Anna était la vraie jumelle de Phoebe, qui se distinguait à présent par la bosse éloquente qui déformait sa redingote et par la plénitude qui émanait des traits de son visage. Elle rapprocha son manchon de son ventre et attendit sa sœur.

Phoebe s'éloigna de l'eau et remonta péniblement la pente. Le sol était raide à cause de la terre et de l'herbe gelées. Avec une pointe de regret pour un monde qui allait continuer sans elle, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en regardant les cygnes qui s'en allaient avant de reprendre son chemin. Les oiseaux avaient englouti ce qu'elle leur avait offert, puis étaient partis poursuivre leurs propres buts et plaisirs. Leur vol semblait être à l’image de la vie de Phoebe, et les nuages gris de la fin de l'hiver correspondaient parfaitement à son humeur.

— Les cygnes ici ne sont pas agressifs, dit Phoebe qui rejoignait le chemin et passa son bras sous celui d'Anna. Devrions-nous rentrer à la

maison ? Si tu veux commencer ton voyage à temps, comme Harry l'espère, tu ferais mieux de te hâter.

— La nourrice s'occupe de Peter, les malles sont prêtes et Harry sait que le mot « hâte » n'apparaît pas dans mon vocabulaire.

Anna sourit à Phoebe mais accéléra son rythme. Leur souffle sortait en nuages alors qu'elles suivaient le chemin menant aux portes de Hyde Park. Il n'y avait personne d'autre, ce qui n'était pas surprenant, car il était tôt et il faisait froid.

Le cœur de Phoebe était trop lourd pour qu'elle pût parler, et à la manière mystique de leur gémellité, Anna mit des mots sur les sentiments de Phoebe :

— Cela est un tel malheur que tu doives endurer la Saison sans aucun de tes amis proches pour la partager avec toi. Que vas-tu faire ? Je ne peux pas penser que Mrs. Morris soit une dame de compagnie acceptable pour toi, dit Anna en envoyant à sa sœur un regard ironique avec un air de remontrance. Cela était une chose d'être aux petits soins de Tante Shea. Elle était de notre sang. Cela est une tout autre chose pour toi de subir la conversation de gens comme Mrs. Morris. Comment Stratford a-t-il pu trouver une telle femme ?

Mrs. Morris, une dame de compagnie engagée, était venue recommandée par la tante d'Eleanor, la femme de leur frère. Phoebe savait que le ton complice d'Anna était censé lui remonter le moral, mais l'état de son esprit était si anormalement maussade qu'elle n'était pas sûre que quoi que ce fût pût marcher.

— Cela est censé être une solution temporaire. Je suppose que cela est utile pour le moment.

À vingt-deux ans, Phoebe avait abandonné tout espoir de se marier. Elle imaginait que cela était ridicule de renoncer, car vingt-deux ans, ce n'était pas si vieux en vérité. Mais après avoir été constamment négligée pendant quatre Saisons londoniennes, elle avait commencé à se demander si elle était simplement inintéressante comparée à sa jumelle plus attrayante. Ou peut-être que ces gentlemen avaient senti que le cœur de Phoebe n'était pas entièrement libre.

Cette Saison, il n'y avait eu personne pour la parrainer, car Stratford et Eleanor étaient sur le point d'accueillir leur premier enfant dans le monde, et leur frère et sa femme étaient la seule famille qui restait à Anna et Phoebe. La vie d'Anna était maintenant avec son mari et son fils dans la

paisible ville d'Avebury, et qu'Anna fût satisfaite de son sort la surprenait plus que quiconque. Phoebe restait désormais la seule célibataire parmi ses frères et sœurs ou amis. Malgré le fait que Stratford eût accordé à Phoebe la jouissance de sa maison pour la Saison à venir, rien ne lui avait plus fait baisser le moral que l'idée d'assister à tous les événements avec Mrs. Morris comme dame de compagnie. Le seul bon côté qu'elle pouvait trouver dans les derniers mois passés avec Mrs. Morris était qu'elle apparaissait rarement avant midi, alors que Phoebe était matinale.

Bras dessus bras dessous, les sœurs sortirent du parc et marchèrent le long de la chaussée qui bordait la rue passante qui était encombrée de chevaux de louage et de calèches modestes. Les personnes élégantes étaient certainement encore au lit. Anna s'était abstenue de se livrer à son bavardage habituel, ce qui, Phoebe le savait, signifiait qu'elle était sur le point de s'exprimer sur une question plus importante. Et, finalement, elle le fit.

— Phoebe, je suis convaincue que ce n'est pas ton destin, dit Anna en serrant son bras pour souligner sa déclaration. Tu as passé suffisamment d'années à satisfaire les besoins des autres. Tu as eu quatre Saisons, et ce n'est pas ton manque de beauté, si je puis le dire moi-même, ni de conversation qui t'a rendue inéligible. Cela est seulement que par ta réserve tu donnes l'impression d'être inaccessible. Mais je ne peux pas voir cela comme ta vie. Servir de dame de compagnie à une femme âgée désagréable au lieu qu'elle soit à ton service ? Car c'est ce que deviendra cet arrangement si tu n'y prends pas garde.

Les paroles d'Anna étaient justes et Phoebe le savait. Sa relation avec sa dame de compagnie avait déjà commencé à changer. Alors que Mrs. Morris était arrivée désireuse de faire plaisir et de proposer des divertissements, elle avait maintenant commencé à faire des suggestions à Phoebe qui ressemblaient parfois à des ordres destinés à entraver les plaisirs de Phoebe. *Une visite matinale à Miss Harris n'est pas opportune aujourd'hui, il est peu probable qu'elle soit à la maison. Il fait trop froid pour aller au théâtre ce soir, vous tomberez malade... Le dîner des Maxwell sera insipide, attendez que la Saison batte son plein avant d'assister à un tel événement*. Il fallait plus de volonté que Phoebe n'en possédait pour argumenter.

— Il y a du vrai dans tes paroles, je pense. Mais je ne vois pas comment je peux changer quoi que ce soit maintenant.

Phoebe savait qu'au fond d'elle, elle craignait de manquer une Saison, ce qui signifiait renoncer à sa chance de se marier. Et elle voulait tellement se marier, même si l'homme qu'elle avait toujours aimé ne l'avait jamais regardée d'une manière qui lui permettait d'espérer. Mais il serait à Londres cette Saison, et peut-être, enfin, il…

Non. Elle devait y renoncer. Après tout, personne n'avait jamais deviné cela. Pas même Anna, pas même sa sœur à lui, Lydia. Certainement pas lui.

Phoebe esquissa un sourire pour rassurer sa sœur et cacher la tournure mélancolique que ses pensées avaient prise.

— Je suppose que vous ne connaissez pas de célibataire éligible dans la ville d'Avebury se languissant d'avoir une femme ?

— Non, hélas, je suis désolée de le dire. Pas plus que nous ne sommes susceptibles d'en trouver un à Avebury quand viendra le temps de trouver des alliances pour nos enfants. Harry sait que l'avenir va nous réserver plusieurs Saisons de Londres quand il sera temps pour nos filles de faire leur entrée dans le monde. Il a promis de s'en occuper avec entrain.

— En supposant que vous ayez au moins une fille, dit Phoebe.

Anna posa une main sur son ventre.

— Je pense que nous n'aurons peut-être pas à attendre longtemps pour cela. Celle-ci se montre plus capricieuse que Peter ne l'a jamais été. En exigeant des oranges tous les jours !

Phoebe rit, en remplissant ses poumons d'air froid et en saisissant l'éclair de joie qui venait de ce trait d'humour et de leur complicité qui florissait à nouveau. Elles étaient à quelques pas de la maison de ville de Stratford, où ils habitaient depuis un mois. Le mari d'Anna, Harry Aston, n'avait pas aimé l'idée de quitter sa paroisse pendant un si long moment, alors, après avoir accompagné sa femme et son fils à Londres, il avait laissé les sœurs entre elles. Il n'était revenu que la veille pour raccompagner Anna et Peter chez eux.

Alors qu'elles s'approchaient de la maison, Anna gloussa soudainement.

— J'avais complètement oublié de te dire que j'avais rencontré l'une de tes connaissances après notre arrivée à Londres. Une jeune femme petite avec une profusion de taches de rousseur et pleine d'enthousiasme. Elle m'a pris pour toi, donc je suppose qu'elle ne sait pas que tu as une vraie jumelle.

— Oui, répondit Phoebe en réprimant un soupir. Tu dois parler de Martha Cummings. Elle est résolue à développer une connaissance plus intime, que j'ai essayé de décourager sans trop de chance. Elle est très

déterminée dans son affection. Nous avons été présentées la Saison dernière, et pour des raisons qui me sont inconnues, Martha s'est prise d'affection pour moi.

Anna retira son bras de celui de Phoebe et agrippa la balustrade de la maison de ville pour gravir les marches.

— Je l'ai peut-être amenée à croire que tu étais hors de sa portée.

La voix de sa sœur était vraiment trop espiègle, et Phoebe la regarda avec inquiétude lorsque le laquais ouvrit la porte pour les laisser entrer.

— Impossible. Elle n'en deviendrait que plus déterminée. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Anna déboutonna sa redingote et tourna ses yeux souriants vers Phoebe.

— Eh bien, elle s'est précipitée vers moi dans la rue, venant de nulle part, en criant des « Phoebe ! » à tue-tête avant de s'arrêter net avec un regard choqué sur mon ventre, en ajoutant qu'elle n'avait aucune idée que je m'étais mariée. Puisqu'elle m'avait prise pour toi, je lui ai simplement répondu que j'avais épousé le fils d'un duc et lui ai demandé où elle était donc passé puisque tout le monde dans la société mondaine était au courant.

Phoebe éclata de rire et se tourna vers Anna, bouche bée.

— Maintenant, Martha va dire à tout le monde que j'attends un enfant et va faire parler tout Londres. Voilà mes perspectives de mariage.

— Absolument pas, rétorqua Anna. Tout Londres remarquera que tu n'es pas enceinte et comprendra la plaisanterie. Ou tu n'as qu'à quitter la ville et aller à Avebury avec cela comme excuse pour fuir.

Au bout du couloir, une porte s'ouvrit, et Harry s'avança vers elles d'un pas rapide.

— Anna, vous êtes de retour. Bonjour, Phoebe. Mangeons, afin que nous puissions prendre la route.

D'un geste invitant impérativement à le suivre, il se tourna vers la salle du petit-déjeuner, en donnant, aux non-initiés, l'apparence d'un homme à la patience limitée. Anna envoya un drôle de regard à sa silhouette qui battait en retraite avant de trotter derrière lui de façon comique.

— Tu as entendu l'homme. Je dois manger.

Phoebe rit, mais cela semblait mélancolique même à ses propres oreilles. Comment continuerait-elle sans le réconfort que la présence de sa sœur lui avait apporté ces dernières semaines ? Et quel attrait y avait-il d'assister à des rassemblements mondains sans personne avec qui elle se sentait à l'aise de les partager ? Un seul espoir était devant elle, celui de

convaincre Phoebe et de lui donner le courage de tenter une autre Saison. Mais même cet espoir avait commencé à s'estomper avec les années. S'il ne l'avait pas encore remarquée, quelle chance y avait-il vraiment ?

Ils prirent rapidement le petit déjeuner, puis Harry laissa tomber sa serviette à côté de l'assiette.

— Je vais aller voir si la voiture a été amenée et si Peter est prêt à partir.

Il se pencha et embrassa sa femme sur la joue, et elle tendit la main pour serrer celle qui reposait sur son épaule alors qu'elle mangeait sa bouchée de pain restante. Il quitta la pièce.

Anna regarda Phoebe au-dessus de sa tasse en porcelaine de Chine avant de terminer son thé.

— Prévois-tu de revoir Lydia avant que Fitz et elle ne se rendent sur le Continent ?

Elles connaissaient Lydia Fitzwilliam depuis l'enfance, elle était la sœur de l'ami le plus proche de Stratford, Lord Ingram. Lydia devait accompagner son mari à Bruxelles pour rejoindre le 33e régiment d'infanterie où le lieutenant-colonel Fitzwilliam avait récemment été affecté.

— Oui. En fait, nous avons prévu que je vienne les voir aujourd'hui, afin que je ne ressente pas si vivement ton départ, dit Phoebe en rencontrant le regard de sa sœur et en lui faisant un doux sourire. Mais, quoi qu'il en soit, je serai bien triste sans toi pour me tenir compagnie.

Anna fit le tour de la table et s'assit à côté de Phoebe, en jetant ses bras autour de ses épaules.

— Et mon moral sera bien bas sans toi. Ne te cache pas de ceux qui pourraient autrement voir ta valeur. Que ce soit la Saison où tu feras un mariage d'amour et où tu trouveras le bonheur que j'ai trouvé ! Promets-moi, dit-elle en reculant et en fixant Phoebe. Promets-moi de prendre un risque et de laisser les autres voir quel trésor il y a en toi.

Anna était exceptionnellement sérieuse, et Phoebe ne pouvait qu'acquiescer, en avalant la boule qui menaçait de monter et de se coincer dans sa gorge. Ce que sa sœur ne pouvait pas savoir, c'est que pour faire n'importe quelle sorte de mariage, il faudrait renoncer à l'espoir du seul homme qu'elle aimait vraiment, et cela ressemblait un peu à la mort. Mais alors que Phoebe hochait la tête, une nouvelle détermination s'empara d'elle, insufflée par sa jumelle, qui avait toujours été la plus franche et la plus aventureuse. Anna avait raison. Elle ne devait pas sombrer dans le

découragement ou rejeter ses rêves de mariage quand tout ce qu'il fallait était un peu de résolution. Elle pourrait être aussi extravertie qu'Anna si elle s'appliquait à la tâche, et elle pourrait trouver quelqu'un d’autre.

— Je le promets.

Harry retourna dans la salle du petit-déjeuner et s'arrêta, ses yeux s'adoucissant lorsqu'il vit sa femme et sa sœur s'écarter l'une de l'autre. Il vint près de la table.

— Phoebe, je suis désolé de vous avoir arrachée Anna. S’il vous plaît, venez chez nous dès que vous le pourrez, et sachez que vous serez la bienvenue aussi longtemps que vous le souhaitez.

Phoebe se leva et reçut le baiser de son beau-frère sur la joue. Harry était naturellement d'une disposition généreuse et aimante, et cela, accentué par le fait que son amour pour sa femme s'étendait à la prise en charge de la sœur de sa femme, faisait de lui un beau-frère idéal. Elle ne pouvait pas jalouser sa femme.

La porte s'ouvrit de nouveau et Peter passa le seuil, suivi de sa nourrice. Un sourire éclaira le visage de Phoebe alors qu'elle s'avançait et soulevait l'enfant potelé aux cheveux blonds dans ses bras, en blottissant sa joue contre la sienne et en reculant pour le regarder.

— Allez-vous à cheval ? lui demanda-t-elle. Vous allez vivre une aventure passionnante.

Son neveu tira sur une boucle qui reposait élégamment sur l'épaule de Phoebe, sous l'influence d'Anna. Puis il mit son autre pouce dans sa bouche. Phoebe embrassa sa tête et suivit sa sœur et Harry jusqu'à la porte, où elle regarda le laquais charger les dernières malles. Elle descendit l'escalier vers la rue et remit Peter à la nourrice, qui monta dans la calèche avec l'enfant.

Anna jeta ses bras autour de Phoebe pour une dernière étreinte et recula pour la regarder dans les yeux.

— C'est une nouvelle Saison, déclara-t-elle, mais cela peut aussi être une nouvelle saison de vie, d'amour et d'espoir. Écris régulièrement et donne-moi de tes nouvelles.

Phoebe hocha la tête. Anna était la dernière à monter dans la voiture avant que le laquais ne fermât la porte. Elle se pencha par la fenêtre et fronça les sourcils en voyant l'expression de Phoebe, qui montrait combien elle se sentait désespérée. Le laquais monta à côté du cocher, puis ils s'en allèrent.

OceanofPDF.com

Chapitre Deux

Le très honorable, le vicomte Ingram, colonel de l'armée britannique et connu sous le nom de Frederick par ses amis les plus intimes, avait quitté les bureaux du secrétaire à la Guerre avec ses pensées qui voguaient sur tout sauf sur le congrès qui se déroulait à Vienne. Il sortit dans le froid de l'extérieur, sous le ciel pâle et sans nuages, et trouva son palefrenier debout devant sa voiture, qui tenait les rênes.

— Ramenez la voiture à la maison, Joseph. Je vais marcher.

Frederick se tourna vers la maison, et la frustration fit prendre à ses pas un rythme soutenu. Il aurait dû penser à la conférence, car il venait de recevoir de nouveaux rapports sur les négociations de Talleyrand pour la France. Les concessions faites par l'Angleterre et ses alliés avaient été étonnamment clémentes envers leur ancien ennemi. En ayant passé sa carrière à la fois comme soldat et comme diplomate, la nouvelle le préoccupait.

Mais au lieu de cela, Frederick pensait à la remarque désinvolte que son ami Rowland avait laissé entendre selon laquelle Georgiana Audley devait enfin se marier, et avait probablement déjà franchi le pas. Il supposa qu'il n'aurait pas dû être choqué par la nouvelle. Elle était belle, vive et très certainement éligible. Néanmoins, quand elle avait juré en refusant qu'elle ne se marierait jamais, il l'avait crue. Idiot qu'il était.

Frederick et Georgiana avaient partagé un passé compliqué. Depuis le moment où il l'avait vue pour la première fois sur la Péninsule, où elle suivait le tambour aux côtés de son major-général de père, il n'avait jamais aimé personne d'autre. Rien n'intimidait Georgiana, ni le bruit de l'artillerie qui résonnait subitement et trop près pour que ce fut confortable, ni l'idée de

plier leur tente et d'avancer pour une longue marche, ni même de battre en retraite, à tout moment. Elle égayait les dîners de leurs officiers avec son esprit et son rire facile, et il n'y avait pas un soldat ou un officier qui ne fût pas tombé amoureux d'elle.

Après avoir quitté la Péninsule, Frederick avait pris de ses nouvelles mais pas avec régularité. Georgiana avait clairement fait comprendre qu'elle ne comptait pas s'attacher à qui que ce fût. De son côté, il avait constaté qu'il ne pouvait pas abandonner. Quand elle était revenue à Londres deux ans plus tard et qu'ils avaient ravivé leur amitié, il avait presque commencé à espérer. Mais ce fut vain. Georgiana avait rejeté son offre de manière assez décisive avant d'accompagner son père veuf à Vienne, où, d'après les nouvelles qu'il venait de recevoir, elle avait rencontré un diplomate et avait accepté sa demande en mariage au bout de quelques semaines.

Semaines ! Frederick avait commencé à traverser la rue et dut faire un bond en arrière pour éviter d'être heurté par un phaéton tiré par deux chevaux qui trottaient. Il prit conscience de son environnement et attendit d'avoir la chance de traverser la rue sans encombre.

Frederick poursuivait Georgiana depuis des années. Il n'avait d'yeux pour personne d'autre. Quel dommage qu'elle n'eût pas eu d'yeux pour lui. Il ne serait pas assez fou pour se lancer à nouveau dans une cour aussi infructueuse. Non, il devait trouver une épouse de manière plus traditionnelle, même si ce qu'il pourrait ressentir pour elle serait terne en comparaison. Pour toutes ces raisons, Frederick savait qu'il ne pourrait jamais se contenter de quelqu'un avec moins d'esprit. C’était l'audace de Georgiana qui l'attirait, sa volonté d'aller n'importe où et de braver n'importe quelle aventure. Cela était comme avoir une compagne capable de toutes les plaisanteries fougueuses et les railleries d'un gentleman et de tous les délices féminins d'une dame réunis en une seule personne. Il ne pouvait pas imaginer se contenter d'une jeune demoiselle qui ne parlait pas et n'osait pas traverser une salle de bal sans s'accrocher au bras d'une autre idiote.

Frederick entra dans sa maison de ville, où il s'attendait à entendre les bruits des préparatifs de sa sœur Lydia et de son mari Fitz qui organisaient leur départ pour Bruxelles. La maison était calme, et Frederick s'arrêta dans l'entrée en se débarrassant de son manteau, puis en le tendant au laquais. Le silence le surprenait toujours, même si sa mère était partie depuis un an.

Le majordome sortit de la bibliothèque et s'avança dans le couloir vers lui.

— Monseigneur, le courrier est arrivé ce matin et des cartes vous ont été laissées. Je les ai posées sur votre bureau à la bibliothèque. Mrs. Fitzwilliam a dit de vous dire qu'elle faisait des courses de dernière minute et qu'elle et le lieutenant-colonel Fitzwilliam seraient à la maison pour dîner si vous le souhaitez. La cuisinière a également dit de vous faire savoir qu'elle préparait le plat favori de Mrs. Fitzwilliam.

— Excellent. Préparez le dîner pour huit heures.

Des affaires urgentes à la propriété de Frederick l'y conduiraient demain, et il ne manquerait pas cette dernière soirée avec sa sœur et son mari. Frederick était heureux pour eux et pensait que Fitz méritait plus que ce simple poste qui l'attendait à Bruxelles. Après un an de campagne avec sa femme dans la Péninsule, le major Thomas Fitzwilliam avait laissé Lydia en Angleterre alors qu'il se rendait aux Amériques pour prêter son soutien à la guerre. Là, il avait été promu au poste de lieutenant-colonel pour son courageux commandement.

Leurs joyeuses retrouvailles n'avaient eu lieu qu'un mois plus tôt, et Lydia avait juré à Fitz qu'elle ne lui permettrait plus jamais de partir sans elle. Le prochain poste de Fitz aux Pays-Bas, faisant valoir la grandeur française et hollandaise, après l'envoi de Napoléon sur l'île d'Elbe en tant que prisonnier, promettait d'être de délicieuses vacances comparées aux horreurs de la guerre et de la séparation. Ces jours-ci, le sourire n'avait pas quitté le visage de Lydia.

Frederick leva les yeux pour voir Caldwell descendre les escaliers.

— Est-ce que ma malle est prête ?

Son valet était un ancien soldat, qui avait servi pendant un certain temps comme officier d'ordonnance de Frederick dans la Péninsule, mais Caldwell avait choisi de rester en service actif plutôt que de suivre Frederick à Londres. Il avait continué en Espagne comme serviteur du colonel Mardland jusqu'à sa mort, et maintenant que la guerre était finie, Frederick avait été heureux de lui offrir le poste.

— Presque, monseigneur.

L'apparence de Caldwell était grossière pour un valet de chambre, et ses manières encore plus, mais Frederick lui faisait confiance.

— Votre manteau n'est pas revenu à temps de chez Schultz, poursuivit-il.

— Cela n'a pas d'importance. Je suis plus susceptible d'avoir besoin de mes manteaux d'équitation. Je n'ai pas l'intention de faire autre chose que de

dîner avec le seigneur. Veillez à ce que tout soit prêt pour notre départ à sept heures demain.

— Très bien, monseigneur.

Frederick entra dans la bibliothèque, où il fouilla dans les lettres, en ramassant l'une d'entre elles qui était venue d'un ami à Vienne qui faisait partie de l'état-major de Wellington. Elle était datée de deux jours plus tard que les nouvelles que Rowland avait reçues au bureau de la Guerre et était plus susceptible d'être de nature officielle que de contenir des commérages. Il brisa le sceau et lissa le papier sur lequel étaient gribouillées quelques lignes.

INGRAM,

NOUS NOUS AMUSONS MAGNIFIQUEMENT BIEN. L'on aurait peine à savoir que le traité est à nouveau renégocié (et pas en notre faveur) avec la gaieté qui nous entoure. Vous ne serez pas surpris que Talleyrand ait repoussé ses soi-disant alliés, ce qui remet bien sûr en cause ses intentions royalistes. Nous n'avons été aucunement surpris à ce sujet, comme vous pouvez le deviner. À George, je préfère presque Napoléon. Au moins, nous savions quelles étaient les positions de l'homme sur les questions politiques.

Wellington vous a nommément mentionné. Je commence à penser qu'il vous demandera s'il reste quelque chose à faire pour établir les frontières françaises, alors préparez-vous. Vous savez comme il aime ceux qui peuvent suivre des instructions sans discuter, et Sir Hudson menace de l'envoyer dans un état d'apoplexie. Pendant ce temps, Slender Billy vient de partir et s'apprête à rentrer à Gand. Qui sait s'il se contentera d'y rester avec son père, ou s'il viendra nous rejoindre à Bruxelles. Si le duc vous demande, c'est moi qui écrirai. Guettez ma prochaine lettre, car il a peut-être encore besoin de vous.

SINCÈREMENT,

Wrotham

FREDERICK LAISSA TOMBER la lettre de Wrotham sur le bureau et regarda de l'autre côté de la pièce le feu qui dansait dans l'âtre, un sourire aux lèvres à la mention de Slender Billy. Cela était leur surnom du jeune prince d'Orange, dont le père était le roi des Pays-Bas. Frederick se demanda quelle était la part d'aide du prince dans les négociations et quelle part de son séjour était consacrée à l'amusement.

Il ne pouvait s'empêcher d'être satisfait que Wellington eût pensé à lui. Frederick s'était contenté de mettre de côté sa vie de soldat de carrière pour servir de liaison entre Londres et ceux qui faisaient activement campagne. Certes, sa vie était moins excitante, à part l'attaque d'un espion anglais qui avait laissé Frederick avec une jambe cassée et une légère boiterie, mais il savait que sa capacité à communiquer de manière experte avec ses alliés et ses ennemis était précieuse pour son pays. Et Frederick n'était pas insensible à l'honneur que le héros anglais sût qui il était.

L'on frappa à la porte d'entrée et Frederick leva la tête de la pile de correspondance qui restait. Hartsmith viendrait le prévenir si le visiteur était important. Avec Lydia en résidence, il y avait toujours un flux régulier de visites et d'invitations matinales. Maintenant, alors qu'elle préparait son départ, ces visites devenaient de moins en moins nombreuses.

Son majordome se glissa dans l'entrebâillement de la porte.

— Miss Phoebe Tunstall est ici pour voir Mrs. Fitzwilliam, mais je ne sais pas quand la maîtresse reviendra. Que dois-je lui dire ?

Phoebe ! Elle était la sœur cadette de son ami le plus proche, Stratford, maintenant comte de Worthing, et le nom fit bondir Frederick sur ses pieds.

— Je vais aller la voir.

Il entra dans le couloir, en s'avançant à la rencontre de Phoebe, ses mains tendues vers elle. Elle les serra, en lui souriant, et il fut tenté de l'embrasser sur la joue. Il n'avait vu Phoebe qu'une seule fois cet hiver depuis qu'ils étaient tous les deux à Londres, ce qui était surprenant, compte tenu de la fréquence à laquelle Anna et elle avaient été en compagnie de Lydia.

— Veuillez entrer dans le salon, dit Frederick en étendant son bras pour que Phoebe y glissât sa main alors qu'il la guidait. J'attendrai avec vous jusqu'au retour de Lydia. Cela ne m'étonne guère de ma sœur écervelée d'avoir pris soin de vous inviter et de ne pas être là à temps pour vous recevoir.

Toujours souriante, Phoebe protesta en secouant la tête.

— Non, nous avions parlé d’un rendez-vous aujourd'hui, mais je ne lui ai pas dit quand je viendrais. Je n'étais pas sûre de l'heure à laquelle Anna partirait, et je suppose que je suis en avance.

Ils entrèrent dans le salon et Frederick fit un geste vers l’avant.

— Prenez place, je vous en prie. Je regrette que nos chemins ne se soient pas croisés depuis la mort de votre tante, je ne compterai pas cette seule fois où je vous ai vue chez Gunter, car nous n'avons guère pu échanger que des plaisanteries, sans prendre le temps de discuter. Je suis désolé de ne pas avoir pu vous accompagner après les funérailles. Je sais que cela était une grande perte, pour vous particulièrement. Dites-moi comment vous allez.

Phoebe s’assit avec sa grâce tranquille habituelle. Même si elle était identique à sa sœur, elle n'avait jamais attiré la même attention qu'Anna semblait provoquer. Au contraire, elle avait toujours réussi à se fondre dans son environnement. Cela était étonnant, vraiment, qu'une telle femme puisse être oubliée, puisqu'elle était évidemment l'égale d'Anna en beauté. Et elle avait un air calme et serein qui attirait la confiance.

— Je vais plutôt bien. Cependant…

Phoebe fronça les sourcils et se tut.

Frederick attendit, en espérant qu'elle s'ouvrirait à lui. Elle pouvait être difficile à déchiffrer, et il n'était pas sûr de savoir comment l'inciter. Finalement, Phoebe rencontra son regard.

— Je ne sais tout simplement pas quoi faire maintenant, poursuivit-elle. Je trouve épuisante l'idée de me lancer dans une cinquième Saison. C'est tout ce pour quoi j'ai été éduquée, bien sûr, mais l'idée de faire des visites matinales et d'aller à plus de bals… et tout cela sans but.

Elle s'arrêta et se mordit la lèvre.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? demanda Frederick en croisant les doigts sur ses genoux. Vous ne pourrez pas me faire croire que vous n'avez pas eu plusieurs propositions. Honnêtement, entre Anna et vous, j'étais certain que vous vous marieriez en premier. Si quelqu'un est né pour avoir un rôle d'épouse et de mère, cela est bien vous.

Les lèvres de Phoebe se tordirent de manière étrange et douloureuse, et elle haussa les épaules.

— Je ne dirai pas que je n'ai pas eu de propositions, mais j'avoue que j'en ai eues peu. Et aucune qui m'ait inspiré le moindre désir d'accepter, dit-elle en pinçant les lèvres et en le surprenant avec un regard franc qui ne

ressemblait pas à son regard timide habituel. Je suppose que je ne suis pas à ce point esclave du statut matrimonial pour être prête à m'y engager à tout prix.

— Les hommes sont insensés, dit Frederick en secouant la tête. Beaucoup de jeunes filles en quête de mariage reçoivent des offres très rapidement alors qu'elles ne possèdent seulement qu'une once de votre beauté, de votre calme et de votre bon sens. Je suis sûr que cette Saison sera plus fructueuse pour vous.

— Je suis sûre que vous avez raison, dit Phoebe avec une voix qui manquait de conviction.

Le silence se fit alors que Frederick réfléchissait à la différence entre Georgiana Audley et la douce créature qui était assise devant lui. Même Georgiana s'était mariée. Avec ses cheveux noirs et ses yeux anthracite, Georgiana était d'une beauté saisissante. Elle laissait chaque pièce dans laquelle elle se trouvait illuminée jusqu'à ce que tous les hommes eussent gravité autour d'elle. Elle ne se serait jamais contentée d'une Saison insipide à Londres si elle n'avait pas été encline à le faire. Georgiana ne se serait jamais contentée de rien dans la vie, vraiment.

Ayant perdu momentanément la raison, il s'en convaincrait plus tard, Frederick s'exclama soudain :

— Phoebe, vous n'êtes pas victime de votre destin. Vous en êtes l'auteur. Pourquoi ne pas faire quelque chose d'inhabituel ? Quelque chose d'audacieux ?

Phoebe haussa les sourcils de surprise avant que le masque ne revînt sur son visage.

— Audacieux ! Je ne vois pas ce que vous voulez dire par là. Que pourrais-je faire d'audacieux ?

Frederick regarda son expression douce, et l'idée retomba avant qu'elle n'eût complètement pris forme. Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela, mais maintenant que je l'ai fait, je dois m'y tenir. Cela est exactement ce dont vous avez besoin. Saisissez une opportunité que vous ne rêveriez jamais d'accepter et emparez-vous-en ! Je ne sais pas ce que ce sera. Vous devez simplement exprimer votre volonté au monde et laisser celui-ci vous offrir une chance.

En continuant sur sa lancée, il ajouta :

— Osez davantage pour sortir de vos habitudes, et l'opportunité se présentera.

Phoebe n'avait pas l'air convaincue, mais elle hocha la tête.

— Quelque chose d'audacieux. Eh bien, je suppose que je pourrais essayer.

Il y eut des bruits indiquant l'ouverture de la porte d'entrée, et après une conversation murmurée dans le couloir, Lydia et Fitz entrèrent dans la pièce, en mettant fin au tête-à-tête de Frederick avec Phoebe. Il se leva.

— Lydia, j'ai accueilli ton hôte pour toi, comme tu aurais dû le faire.

— Freddy ! protesta Lydia.

Comme Georgiana, elle était une beauté aux cheveux noirs qui n'avait fait que devenir plus belle en devenant une femme mariée. Phoebe se tenait à côté d'elle, aussi pure qu'un ange, avec ses cheveux blonds.

— Nous n'avions pas fixé d'heure. Bien que je sois désolée, Phoebe. Fitz, pourriez-vous faire apporter ceci dans ma chambre ainsi que les autres paquets ?

Lydia remit les boîtes à son mari, qui les accepta d'une manière docile qui aurait étonné les soldats de son régiment.

Frederick en profita pour se pencher sur Phoebe, en croisant ses grands yeux bleus.

— Demain, je dois partir pour quinze jours dans mon domaine, mais je suis sûr de vous voir au bal d'ouverture de Stanich à mon retour. Votre famille n'est peut-être pas là pour vous soutenir, mais nos chemins se croiseront plusieurs fois cette Saison, ma chère, et je suis tout aussi certain que vous recevrez une proposition à la fin de celle-ci. Rappelez-vous ce que je vous ai dit. Quelque chose d'audacieux.

Il saisit ses doigts et y déposa un rapide baiser avant de se tourner vers sa sœur.

— Lydia, je suis sûr que vous avez beaucoup à discuter toutes les deux, et je vous laisse. Nous devons dîner à huit heures. La cuisinière fait du sabayon.

— Comme cela est prévenant, répondit Lydia, avant de se tourner vers Phoebe. La cuisinière sait que cela est mon dessert préféré. Laissez-moi vous montrer ce que je viens d'acheter.

Lydia l'attira vers les fauteuils et plaça Phoebe dos à Frederick, en mettant fin à tout autre échange.

OceanofPDF.com

Chapitre Trois

La porte se referma derrière elle, et Phoebe expira discrètement, en tentant de retrouver son calme qui avait fui à la vue de Frederick Ingram.

— Oh oui ! dit Lydia en bondissant de nouveau sur ses pieds. Je dois dire à Sarah de mettre un deuxième jeu de draps dans la malle qui voyagera avec nous.

Elle se précipita dehors, en laissant Phoebe seule dans le salon.

Phoebe ne pouvait pas rester assise. Elle se leva et se dirigea vers le marbre froid de la cheminée, en fixant la grande peinture dorée au-dessus qui lui était familière depuis des années de visite chez les Ingram. Le tableau représentait une maison de campagne pittoresque qui ne semblait pas avoir sa place dans un salon aussi austère, et les fleurs aux couleurs vives au premier plan l'avaient toujours charmée. Elle fit courir son doigt le long des torsades et volutes au bas du cadre.

Eh bien, cela n'a pas été si difficile, n'était-ce pas ? Le cœur de Phoebe se tordit douloureusement, en démentant son assurance, alors que l'image de Frederick inclinant sa tête hirsute et bouclée pour embrasser ses doigts inondait son esprit. Le moment était passé bien trop vite, mais elle avait appris à réprimer, avec la plus grande sévérité dont elle était capable, le désir désespéré qui l'envahissait lorsqu'elle se trouvait en présence de Frederick. Quand des mois passaient sans le voir, elle pensait que cela était trop long. En quelques secondes, sous son affection fraternelle et insouciante, elle avait voulu mourir plutôt que de souffrir de la douleur d'un amour non partagé… ou taper du pied d'irritation et le congédier.

Lydia arriva dans le salon, après avoir accompli sa mission, et s'assit sur le canapé, en tapotant le siège à côté d'elle.

— Je suis désolée pour le retard. Je serais revenue à temps, mais la couturière a dit qu'elle avait presque terminé ma robe, et m'a demandé si je pouvais attendre, pour que je n'aie pas besoin d'envoyer quelqu'un pour la récupérer. Son assistante est malade, et elle était toute seule avec tant de commandes, la pauvre.

— Cela n'a pas d'importance, répondit Phoebe, assise à côté de Lydia. J'ai tout le temps du monde, contrairement à vous. Avez-vous terminé vos achats pour votre voyage ?

Lydia fronça les sourcils en réfléchissant, ses yeux fouillant dans sa mémoire.

— Je crois que oui, mais j'ai encore toute la journée de demain au cas où quelque chose me serait sorti de l'esprit. Après le départ de Frederick pour son domaine, je ferai une liste pour être sûre. Je vais sonner pour le thé. En souhaitez-vous ?

Au signe de tête de Phoebe, Lydia alla donner des ordres au laquais puis revint s'asseoir à côté d'elle.

— Ce sont des préparatifs différents de ceux auxquels je suis habituée. Quand j'étais avec Fitz dans la Péninsule, nous avions besoin d'emporter le genre de choses que l'on ne trouve pas dans les petits villages et les forêts, une année de poudre dentifrice, par exemple. Là où nous allons maintenant, il ne manquera probablement pas de beaucoup de choses. La société mondaine sera raffinée, et l'on me dit que tout peut être organisé, des pique-niques aux bals. Je vais devoir m'habiller convenablement. Cela est ce qui m'inquiète le plus.

— Et qui sait ? ajouta Phoebe. Peut-être qu'il y aura une mode entièrement différente portée à Bruxelles ? Non pas que je sois une bonne connaisseuse en la matière, n'ayant jamais voyagé à l'étranger ni souhaité le faire.

— J'y ai pensé mais je ne suis pas trop inquiète.

Lydia leva la main et enleva son chapeau de paille, qu'elle portait toujours.

— L'on me dit qu'il y a déjà tellement d'anglais là-bas, je crois que nous devons créer notre propre mode. Cependant, s'il y a une chose que j'ai apprise en voyageant, c'est qu'il ne faut jamais rien présumer mais plutôt être prête à toutes les éventualités.

Un serviteur entra, en portant le plateau avec du thé et des gâteaux. Il le plaça devant Lydia, qui versa une généreuse pincée de thé dans l'eau chaude et la laissa infuser. Lorsque le serviteur fut parti, Phoebe accepta la tasse que Lydia lui tendait et sirota la boisson délicatement parfumée.

— Je ne peux pas imaginer comment vous pouvez être si courageuse, dit Phoebe, en plaçant sa tasse sur sa soucoupe. Vos lettres d'Espagne étaient déconcertantes par le style drôle que vous employiez, comme s'il n'y avait aucune menace autour de vous. Vous n'en parliez pas, mais je suis sûre que vous avez enduré de telles épreuves. Et vous voilà sur le point de repartir dans un autre pays. Je ne pourrais jamais être aussi audacieuse.

Lydia leva une épaule.

— Je ne vois pas les choses de cette façon. Tant que je suis avec Fitz, je suis sûre que tout se passera bien. Il y a quelque chose de si solidement rassurant chez lui, dit-elle en regardant Phoebe en silence, son regard la jaugeant. Il y a chez vous cette mélancolie que je n'aime pas voir. Craignez-vous qu'aucun de nous ne soit là pour partager la Saison avec vous ?

Phoebe posa son assiette sur la table, son gâteau au citron à peine touché.

— La pensée d'une autre Saison m'épuise, pour dire la vérité. L'année dernière, Stratford, Eleanor et vous étiez avec moi pendant la plus grande partie de la Saison. Je devais encore penser à Tante Shae et j'ai pu profiter des festivités de Londres avec Mary Reading. Elle est mariée maintenant et restera à Worcester pour la Saison, et je ne suis proche de personne d'autre, dit-elle en croisant le regard de Lydia. Mais je ne veux pas vous inquiéter. Cela est seulement qu'Anna est partie aujourd'hui et que vous partez après-demain. Il est naturel que je tombe dans une crise de tristesse pendant un jour ou deux.

Lydia serra la main de Phoebe.

— Anna m'a dit que Mrs. Morris n'est pas la dame de compagnie la plus joyeuse pour vous. Ne pouvez-vous pas aller quelque part où vous n'aurez pas besoin d'elle ? À une fête à la campagne ou quelque chose comme cela ?

Elle fit un petit claquement de langue d'impatience.

— Je suppose que cela est une question stupide. Vous devez être ici à Londres. Mais comme j'aimerais que vous attendiez quelque chose avec impatience… une aventure. Car aussi sage qu'on puisse prétendre être, un peu d'aventure est essentielle au bonheur.

Phoebe se mit à rire.

— Cela est drôle que vous le disiez, car Ingram a suggéré quelque chose de très similaire. Il m'a dit de faire quelque chose d'audacieux.

Les yeux de Lydia brillèrent d'allégresse.

— Audacieux ? Vous, Phoebe ?

Les mots n'étaient pas censés blesser. Lydia était une amie de longue date, après tout. Cependant, Phoebe les avait ressentis comme un coup, et cela avait dû se refléter sur son visage. *Je dois être ennuyeuse, en effet, pour que tout le monde ait une telle opinion de moi*.

— Je suis désolée, grogna Lydia. Cela n'est pas ce que je souhaitais dire. Bien sûr, vous pourriez faire quelque chose d'audacieux. Pourquoi ne devriez-vous pas ? Et, en plus, pourquoi devriez-vous faire ce que tout le monde attend de vous et rester à Londres…

Elle s'interrompit et haleta alors que sa main volait vers sa bouche.

— Phoebe, dit-elle, sa voix basse et palpitante d'excitation. Je viens d'avoir la meilleure idée qui soit, et je suis étonnée de ne pas y avoir pensé avant. Vous devez m'accompagner à Bruxelles.

— Bruxelles ! dit Phoebe alors que ses yeux s'écarquillèrent et qu'un rire impuissant lui échappa. Je ne pourrais pas…

Les yeux de Lydia brûlaient à cause de l'excitation de son idée, et d'après ce que Phoebe savait d'elle, cela signifiait qu'elle s'y était accrochée et ne l'abandonnerait pas facilement.

— Écoutez-moi. Cela est exactement ce que vous devez faire. L'on me dit que Bruxelles est comme Londres mais en plus petit. Il y a des fêtes et des grandes soirées… des pique-niques, ou du moins quand il fera assez chaud. Il y a l'opéra. Partout où vous allez, l'anglais est parlé et certaines des meilleures familles peuvent être vues là-bas. Ce sera une chance pour vous de faire quelque chose qui sort de l'ordinaire, et de ne pas accepter le destin comme si vous y étiez soumise.

Les mots de Lydia étaient dits sur un ton précipité et s'enchaînaient les uns après les autres :

— Et vous pourrez me tenir compagnie. Je ne peux pas vous dire à quel point j'ai envie d'avoir une amie pendant le voyage et pour toutes les fêtes là-bas. Dites que vous viendrez.

Alors que Lydia exposait les possibilités, Phoebe sentit le sang s'écouler de son visage. Son pouls s'accéléra et elle ne put envisager cette proposition avec la peur qui l'avait envahie. L'anxiété grandissait et provoquait un

bourdonnement dans ses oreilles qui bloquait tout autre son. Il n'y avait tout simplement aucune possibilité qu'elle pût quitter l'Angleterre pour un pays étranger. Phoebe n'était pas du genre aventureux. En revanche, Anna l'était.

Elle tendit la main pour arrêter l'effusion des paroles de Lydia.

— Je suis désolée de vous décevoir, mais je ne peux pas y aller. Mrs. Morris a besoin de moi.

Lydia recula et ses sourcils se froncèrent.

— Je pensais que cela était censé être l'inverse. Ne me dites pas que vous vous sentez obligée envers Mrs. Morris. Elle n'est qu'une dame de compagnie engagée jusqu'à votre mariage.

— Oui, mais je ne pourrais pas la laisser partir si vite après avoir engagé ses services. Que ferait-elle ?

Alors même que les mots sortaient de la bouche de Phoebe, elle savait que ce n'était qu'une excuse. Mrs. Morris avait de la famille dans laquelle elle pouvait retourner. Sa présence était pour donner de la respectabilité à Phoebe en tant que femme célibataire et non pas pour que Phoebe soutînt une dame de compagnie démunie. Pourtant, personne ne s’envolait pour Bruxelles de cette façon à la dernière minute.

Lydia fronça les sourcils et secoua la tête.

— Cela n'a pas d’importance. Comme je l'ai dit, vous n'avez aucune obligation envers elle. Considérez juste l'idée, Phoebe. Ne me donnez pas une réponse définitive maintenant. Nous avons toute la journée de demain pour que vous fassiez des projets. Et vous n'aurez pas besoin de vous procurer quoi que ce soit de difficile à obtenir, j'ai assez de tout pour éviter de chercher ce dont vous pourriez avoir besoin. D'ailleurs, je suis convaincue que rien ne manquera dans les boutiques là-bas. Bruxelles a la réputation d'être une ville assez moderne. Vous n'aurez besoin que de vos vêtements et effets personnels, et je veillerai à ce que tout le reste soit pris en charge.

Phoebe pinça les lèvres, mais Lydia la devança.

— Ne me répondez pas maintenant. Venez demain pour me dire adieu. Ou…, dit-elle en adressant à Phoebe un sourire engageant, pour m’annoncer de bonnes nouvelles.

Phoebe savait que sa visite serait un adieu, mais elle céda.

— Très bien. Je vais y réfléchir.

Elles tournèrent ensuite leur attention sur les derniers potins de Londres, avec Lydia entrecoupant leur conversation en évoquant tous les délices dont

Bruxelles pouvait receler.

Ce n'était pas très subtil.

À L'INTÉRIEUR de la maison de Stratford sur Grosvenor Street, Phoebe déliait les cordons de son bonnet, et Mrs. Morris apparut à la balustrade de l'étage.

— Miss Tunstall, cria-t-elle, sa voix teintée de désapprobation alors qu'elle descendait les escaliers. J'ai reçu votre billet, mais vous n'auriez pas dû partir sans moi. Je suis votre dame de compagnie, et j'ai été engagée pour une raison.

Phoebe ne répondit pas tout de suite et se retourna pour tendre son bonnet au majordome. Elle enleva sa cape et la lui tendit également. Quand elle se sentit calme, elle fit face à Mrs. Morris.

— Devrions-nous nous asseoir dans le salon ?

Sans attendre de réponse, Phoebe commença à monter les escaliers avec Mrs. Morris la suivant, ses mots s'écoulant sans pause.

— Je ne peux pas prétendre avoir fait quoi que ce soit d'utile pendant tout ce temps, en me tourmentant et en m'inquiétant comme je le faisais. Qu'est-ce qui pourrait m'occuper autrement que le souci de votre bien-être ? Cela est, après tout, pour cette raison que Lord Worthing a engagé mes services. Et quand je ne suis pas avec vous, eh bien, tout peut arriver.

Mais seulement l'après-midi, pensa Phoebe avec une ironie amère. Son souffle s'accéléra, à la fois parce qu'elle montait les escaliers et parce qu'elle ressentait l'envie soudaine de s'en prendre à Mrs. Morris, mais elle se força à répondre de manière égale.

— J'étais parfaitement en sécurité comme mon billet l'indiquait. Je souhaitais simplement dire au revoir à une vieille amie avant qu'elle ne parte pour Bruxelles.

— Pour Bruxelles ! s'exclama Mrs. Morris. Pourquoi quelqu'un voudrait-il quitter ce grand pays et aller vivre parmi les barbares ?

— J'ai entendu dire que Bruxelles était une belle ville, et qu'elle attire les hommes et les femmes anglais de haut rang. Je suis sûre que ce doit être un endroit distingué où il fait bon vivre. Je me demande si le printemps est aussi froid là-bas qu'ici, songea Phoebe, saisie par l'idée fantaisiste de le voir par elle-même.

— Je suis sûre que ce doit être un endroit sale et désagréable, déclara Mrs. Morris en suivant Phoebe dans le salon. Je sonnerai pour le thé. Je ne voulais pas en prendre tant que vous n’étiez pas là. Je n’oserais pas empiéter sur votre bonté. Cependant, maintenant que vous êtes arrivée, je suis sûre que cela vous ferait du bien.

— Pas pour moi, répondit Phoebe, en s'asseyant et en prenant un livre posé sur la table devant elle. Je viens de prendre le thé avec Mrs. Fitzwilliam. Mais vous pouvez en commander pour vous-même si vous le souhaitez. Inutile de se priver, car je trouve parfaitement naturel que l'on souhaite prendre du thé au cours de la journée.

Mrs. Morris hésita avant d'adresser à Phoebe un regard de résignation étudié.

— Non, si vous n'en prenez pas, je crois que je peux attendre jusqu'au dîner. C'est vrai, je n'ai pas mangé depuis le petit déjeuner de ce matin, mais l’on ne dira pas que je vous coûte cher en nourriture.

Elle eut un petit rire qui fit serrer les dents de Phoebe.

— Vraiment, Mrs. Morris. Appelez pour le thé si vous en voulez. Comme je l'ai dit, je n'ai aucune objection à ce que vous preniez du thé même si je ne suis pas là ou si je n’en désire pas.

Mrs. Morris secoua résolument la tête et s'assit sur la chaise à côté de Phoebe.

— Oh non. Ce ne serait pas juste de le faire. Mais au moment où vous souhaiterez prendre du thé, vous n'avez qu’un mot à dire, et j'en commanderai.

Phoebe luttait contre elle-même. Il y avait une perversité en elle qui semblait surgir de nulle part. Si Mrs. Morris choisissait d'avoir faim après avoir été invitée à commander du thé, que pouvait faire Phoebe ? Et il y avait une obstination en elle à faire ce qu'elle voulait, peu importait que cela gênât ou non Mrs. Morris. Mais l'habitude de Phoebe de s'effacer pour le confort des autres était tenace, et cette voix était difficile à ignorer.

—Nous pouvons sonner pour le thé, car il faudra plusieurs heures avant le dîner, finit-elle par dire.

— Je savais que vous changeriez d'avis, s'exclama vivement Mrs. Morris alors qu'elle s'approchait pour sonner.

Elle partit s’entretenir avec le laquais puis revint.

— Le thé sera exactement ce qu'il vous faut. Dois-je continuer à lire les sermons de Fordyce ?

— Non, je crois que j'en ai eu assez hier. J'ai un roman que j'aimerais lire. Mais vous pouvez lire vos sermons si vous le souhaitez. De cette façon, nous serons toutes les deux satisfaites.

Phoebe mit son livre devant son visage, en se dotant de la seule barrière à sa disposition.

Elle avait désespérément besoin de calme pour pouvoir réfléchir. Cela vaudrait même la peine d'avoir un thé qu'elle ne souhaitait pas boire si elle pouvait simplement lire son roman en paix. Phoebe avait découvert que si elle passait trop de temps dans sa chambre, Mrs. Morris finissait par la harceler, en cherchant désespérément de la compagnie, et la gardait éveillée bien trop tard. Mieux valait donner à Mrs. Morris la dose d'attention dont elle avait besoin maintenant pour que Phoebe pût se coucher tôt.

— Je pense que je devrais vous lire un ou deux sermons. Ce sera beaucoup plus instructif qu'un roman. D'ailleurs, c’est ce qu'une dame de compagnie est censée faire.

Mrs. Morris attrapa le double volume des « Sermons pour les jeunes dames, et les jeunes demoiselles » posé sur la table devant elle.

— Je ne devrais pas être assez égoïste pour lire mon propre livre et boire du thé alors que je ne fais rien pour vous aider.

— Le silence m’apaiserait l'esprit, dit fermement Phoebe. En me permettant de lire en silence, vous m'apporteriez la plus grande aide.

— Vous devez avoir confiance en mon jugement sur la façon dont une jeune femme devrait passer son temps, répondit Mrs. Morris, imperturbable. Je suis plus sage et j'ai vécu beaucoup plus d'années que vous. Quel est le roman que vous lisez ? Si vous ne vous souciez pas de Fordyce, je peux vous lire le roman à la place.

Il s’agissait d’un roman de Maria Edgeworth que Phoebe aimait beaucoup et qu'elle lisait pour la deuxième fois. Elle n'avait aucune envie d'entendre les paroles lues avec le ton nasillard de Mrs. Morris.

— Je sens venir un mal de tête, déclara Phoebe en se levant brusquement.

Elle devait partir maintenant, ou elle serait incapable de contrôler les mots hâtifs qui bouillonnaient en elle.

— Je ferais mieux de passer du temps dans ma chambre pour me rétablir pour le dîner, termina-t-elle.

— Mais vous n'avez pas pris de thé, répondit Mrs. Morris, en interceptant Phoebe alors qu'elle visait la porte. Je sais que vous avez dit

que vous ne souhaitiez pas de rafraîchissement, mais vous devez d'abord prendre du thé.

Mrs. Morris posa sa main sur le coude de Phoebe.

Quelque chose en Phoebe se brisa. La fine corde qui semblait maintenir ensemble les fragments de sa résolution était devenue si tendue et fragile au cours des derniers mois qu'elle avait rompu avec un claquement sec. Phoebe retira son bras de la prise de Mrs. Morris et la regarda fixement. Elle inspira par les narines et se tourna pour reprendre sa place sur le canapé.

— Peut-être avez-vous raison pour le thé. Cela nous donnera le temps de discuter de quelque chose, car j'ai pris une décision.

Le domestique entra à ce moment, et Mrs. Morris se précipita pour lui faire signe d'approcher la petite table ronde devant sa chaise. Elle mit les feuilles dans la théière et, pendant qu'elles infusaient, coupa deux grosses tranches de gâteau et les posa sur deux assiettes, en en tendant une à Phoebe. Elle versa le thé, puis attrapa son gâteau, et ramassa sa cuillère en argent.

— Alors, allez-y. J'ai hâte d'entendre ce dont vous souhaitez discuter.

Phoebe ignora le gâteau et s'assit sur le bord du canapé, en se tournant pour faire face à Mrs. Morris.

— J'ai été invitée par Mrs. Fitzwilliam à me rendre à Bruxelles, et j'ai décidé de la rejoindre.

Mrs. Morris ne put pas répondre immédiatement car sa bouche était pleine, mais ses yeux montraient à Phoebe son sentiment sur cette annonce, une surprise mêlée d'indignation. Quand elle déglutit, ce ne fut que pour protester.

— Mais je ne peux pas me rendre à Bruxelles. Je ne pourrais jamais quitter Londres. Cela est un plan insensé, et vous devez y renoncer sur le champ.

Phoebe ignora son impertinence avec son esprit concentré sur l’objectif le plus important. À cause de la déclaration décisive de Mrs. Morris, l'idée de voyager, qui avait auparavant semblé impossible à Phoebe, était maintenant devenue une certitude. Il n'y avait aucune hésitation dans son cœur quand elle dit :

— Et pourtant, la question est tout à fait décidée. Je partirai après-demain. Je veillerai à ce que vous soyez payée tout au long du trimestre pour vous donner le temps de rechercher une autre place si vous le souhaitez.

Les mains de Mrs. Morris tremblaient et Phoebe avait presque pitié d'elle. Cela ne pouvait pas être facile pour quelqu'un de l'âge de Mrs. Morris et dans sa situation de faire face au changement avec sérénité. Et pourtant, Mrs. Morris semblait posséder un génie maléfique pour prononcer précisément les mots qui allait tuer la compassion de Phoebe.

— Lord Worthing n'approuvera jamais. Je vais lui écrire tout de suite.

— Vous pouvez le faire, répondit Phoebe, un sourcil levé. J'ai l'intention de le faire moi-même. Cependant, mon frère n'a aucune emprise sur moi, car je suis majeure et indépendante. Je prends mes propres décisions maintenant.

Le front de Mrs. Morris se plissa si profondément que ses yeux brillèrent.

— Cela est une idée radicale et qui ne vous mènera à rien de bon. Je l'interdis.

Phoebe se leva.

— Vous l'interdisez ? répéta-t-elle avec un calme glacial. Vous oubliez votre place, madame. Je ne suis pas celle à qui l'on donne des ordres ici. Je vais dîner dans ma chambre ce soir. Je m'attends à ce que vous soyez partie d'ici demain.

— Eh bien, je n'ai jamais…, bafouilla Mrs. Morris. Vous regretterez votre idée absurde. Écoutez-moi bien. Vous allez le regretter !

Phoebe ne lui accorda pas un coup d'œil alors qu'elle quittait la pièce. Elle garda son calme alors qu'elle croisa un domestique sur le chemin de sa chambre. Mais une fois qu'elle eut fermé la porte derrière elle, elle se dirigea vers le lit et se jeta face contre terre sur le matelas en criant contre lui. Lorsqu'elle retira son visage de ses mains, ses bras toujours repliés sous elle, elle riait et tremblait.

Je ne peux pas croire que j'ai fait cela. Je ne peux pas croire que j'ai fait cela. Mais je l'ai fait ! Et je suis libre.

OceanofPDF.com

Chapitre Quatre

Le lendemain, à la résidence de Lord Ingram, Phoebe suivit le majordome dans le salon en portant toujours son chapeau et sa cape car elle avait été trop impatiente pour les enlever. Elle trouva Lydia assise au bureau près de la cheminée en train d'écrire une lettre.

Lydia posa la plume et regarda Phoebe, une pointe de mélancolie dans son expression.

— Êtes-vous venue me dire adieu ?

Le pouls de Phoebe battait dans sa gorge, et elle se trouva incapable d'exprimer à haute voix le pas monumental qu'elle était sur le point de franchir. Elle resta figée alors que le majordome se retirait tranquillement.

— Lydia, étiez-vous sérieuse au sujet de vous accompagner à Bruxelles ?

Les yeux de Lydia s'écarquillèrent et elle posa sa main sur le dossier de la chaise.

— Comment pouvez-vous douter de moi ? dit-elle en se levant et en se précipitant vers Phoebe. Bien sûr, j'étais sérieuse. Alors, avez-vous décidé d'accepter mon invitation ? Comment est-ce arrivé ? Oh, je suis ravie au-delà des mots. Mais, je vous assomme de questions, et je dois vous donner une chance d'y répondre. Venez vous asseoir avec moi.

Phoebe laissa échapper un rire nerveux alors qu'elle laissait Lydia l'attirer vers le canapé où elles s'étaient assises ensemble la veille.

— J'imagine que ma décision doit vous choquer. C'est seulement que j'ai décidé de vous prendre au mot. Bien sûr, si Fitz est en mesure de m'assurer une traversée à la dernière minute, déclara-t-elle en tournant son regard interrogateur vers Lydia. Le peut-il ?

— Il ne fait aucun doute que Fitz réussira. Mon mari est capable de tout ce qui lui passe par la tête, confirma Lydia en bondissant de nouveau sur ses pieds et en faisant les cent pas devant Phoebe. Je n'aurais jamais imaginé que vous changeriez d'avis. Vous n'êtes pas du genre à vous laisser aller à la spontanéité. Qu'est-il arrivé ?

Phoebe leva les paumes et haussa les épaules.

— Je ne le sais pas trop moi-même. C'était… Je ne pouvais plus supporter l'idée d'un autre jour en compagnie de Mrs. Morris.

— Sans aucun doute ! s’exclama Lydia avec un frisson exagéré. Je ne peux pas comprendre comment vous avez réussi à la supporter pendant, ne serait-ce, qu’une journée. Mais… serez-vous prête ? Il doit y avoir mille choses à faire avant demain.

— Le plus urgent est de trouver une bonne, répondit Phoebe en gloussant. Gertie est devenue blanche comme un linge quand je lui ai proposé de me rejoindre.

Lydia balaya cette inquiétude de la main.

— Vous partagerez la mienne pour le voyage, et nous pourrons en engager une autre à Bruxelles si nous en avons besoin.

Phoebe hocha la tête.

— Cela soulage mon esprit. À part cela, Gertie a commencé à faire mes malles. Je n'ai qu'à demander des fonds aux banques de Stratford et envoyer une lettre à Stratford et Anna. Mrs. Morris fait également emballer ses malles et partira avant la fin de l'après-midi, et Stratford enverra sûrement des instructions à son majordome concernant la fermeture de la maison. Quant aux autres choses…, commença Phoebe avant de s'arrêter pour réfléchir. Je crois que j'ai tout ce dont j'ai besoin, à moins que vous ne souhaitiez me recommander certains articles à acheter ?

— Non, répondit catégoriquement Lydia. Vous n'avez besoin de rien, à part vos vêtements et vos effets personnels. Oh, nous allons tellement nous amuser ensemble ! Je veillerai à ce que Fitz achète votre traversée dès son retour. Nous partons demain à l'heure indue de huit heures. Pourrez-vous le supporter ?

— Aisément ! Je ne dormirai pas une seconde.

Phoebe remplit ses poumons pour lutter contre la sensation d'essoufflement qui la menaçait avant de poursuivre :

— Mais… Puis-je venir et rester avec vous ce soir après avoir fini de faire mes bagages et avoir fait mes courses ? Je crois que cela aiderait à

calmer ma nervosité d'être ici.

— Parfaitement. Je vous enverrai une voiture à sept heures si vous pensez être prête. Je suis sûre que Fitz sera tout aussi ravi que moi quand il apprendra la nouvelle.

Cela s'avérait vrai. Le lieutenant-colonel Fitzwilliam était un homme avenant, même si ses troupes ne l'auraient pas décrit comme tel malgré leur estime pour lui. Une fois assuré que Stratford ne verrait pas d'inconvénient à ce que Phoebe partît à l'étranger sans l'approbation préalable de son frère, et sans être blâmé à juste titre de l'avoir aidée, Fitz ne pourrait que se réjouir du fait qu'elle fournirait à sa femme une si excellente compagnie pendant qu'il accomplirait ses devoirs militaires. Bien sûr, Phoebe n'était pas sûre de ce que Stratford penserait de sa décision soudaine, mais elle n'allait pas gâcher l'occasion en retardant son voyage pour qu'elle pût le découvrir.

Avec cela mis de côté, Lydia informa Phoebe de la bonne nouvelle que sa femme de chambre avait une cousine, Mary, qui était également impatiente de l'aventure et pourrait être prête « en deux temps trois mouvements ». Alors qu'elle préparait Phoebe pour le dîner, Mary se montra joyeuse et efficace, et Phoebe l'apprécia immédiatement.

Pendant le dîner, Phoebe posa la question qui occupait son esprit chaque fois que ses pensées n'étaient pas absorbées par le sujet du départ.

— Quel est le but d'avoir une présence militaire aux Pays-Bas ?

Fitz fit signe au laquais d’apporter à Phoebe les plats qui étaient hors de sa portée avant de répondre.

— Comme vous le savez peut-être, avant l'arrivée au pouvoir de Napoléon, les Néerlandais possédaient Bruxelles et toutes les terres qui l'entourent jusqu'à la côte. Les Français ont alors conquis la région et étendu leur frontière pour inclure le territoire néerlandais. Maintenant que Napoléon est loin sur l'île d'Elbe, nous devons établir les frontières qui ont été fixées par le Congrès de Vienne. Nous avons aussi un petit rôle dans le rétablissement de la royauté française qui a été détrônée lorsque Bonaparte s'est couronné lui-même empereur. Et bien sûr, il y a encore les Belges du coin qui restent fidèles à Napoléon qu'il faut surveiller, dit-il en souriant à Phoebe. Je vous assure qu'il y aura de quoi nous occuper.

Phoebe lui rendit son sourire, soulagée que la présence militaire là-bas semblât être plus une formalité qu'autre chose.

Le lendemain matin, ils partirent en calèche pour Ramsgate, où ils rejoignirent le paquebot en direction d'Ostende sur le Continent. Sur le

paquebot, il y avait principalement des gentilshommes britanniques et leurs serviteurs, tous assoiffés de plaisir et d'aventure dans la ville de Bruxelles, où une présence britannique était synonyme de sécurité. Quelques soldats pouvaient être identifiés par leurs uniformes, et Fitz avait déclaré que d'autres viendraient plus tard grâce au moyen de transport fourni par Sa Majesté. À Ostende, ils traversèrent à pied la baie sablonneuse avant d'embarquer sur un bateau étroit qui serpentait sur les canaux jusqu'à Gand. Ils auraient pu voyager jusqu'à Bruxelles comme cela, mais Fitz avait reçu l'ordre de s'arrêter d'abord à Gand et de transmettre un message au quartier-maître général en poste là-bas.

Lydia frappa à la porte de la cabine de Phoebe.

— Je pense qu'il fera suffisamment beau aujourd'hui pour que, si nous nous habillons chaudement, nous puissions dîner sur le pont et admirer le paysage. Assurez-vous de couvrir votre gorge, car il y aura une petite brise.

Phoebe attrapa sa cape et suivit Lydia hors de la cabine, puis elles montèrent un escalier raide qui ressemblait plus à une échelle.

— Un déjeuner en plein air serait merveilleux. J'ai peine à croire que ce n'est plus le sol anglais que je vois à travers ma fenêtre.

Le sentiment d'aventure remonta le moral de Phoebe alors qu'elle marchait sur le pont protégé au-dessus des cabines, où une table les attendait. Le vent faisait voler sa cape autour d'elle alors qu'elle suivait Lydia et Fitz. Pour la première fois de sa vie, ses mouvements n'étaient pas dictés par quelqu'un d'autre. Elle était totalement maîtresse de son destin. Ils s'assirent à table et son estomac se noua un peu. Cette liberté retrouvée l'effrayait autant qu'elle la ravissait.

Avec l’avancée du bateau, ils étaient enveloppés par une brise glaciale, mais le soleil tapait assez fort pour les garder au chaud pendant le temps qu'il fallait pour manger leur simple repas. Un domestique apporta du poisson poêlé dans du beurre qui dégageait des nuages de vapeur dans l'air froid, accompagné d’un plat de pommes de terre bouillies et d'un plat de petits pois. Un deuxième domestique monta du pain avec une assiette de fromage à pâte dure à côté. Et il y avait de la bière flamande, que Phoebe sirotait en riant, en murmurant qu'elle avait toujours pensé qu'une femme ne devait pas boire de bière, une idée que Lydia et Fitz avaient rejetée sans hésitation puisque l’alcool était dilué. La mélodie des saveurs de leur menu simple se mélangeait dans sa bouche, et Phoebe pensa qu'elle n'avait jamais rien goûté d'aussi délicieux de sa vie.

Les paysages que les yeux de Phoebe rencontrèrent alors qu'ils naviguaient sur le canal étaient des prairies luxuriantes et de vastes pâturages, séparés par de petites rangées de haies ou des allées d'arbres. Des rangées de maisons aux toits de chaume ou en tuiles d'argile rouge apparaissaient, et souvent il y avait un épais mur en pierre ou en brique qui entourait une ferme plus prospère, avec une fumée typique s'élevant quelque part à perte de vue. De hautes flèches signalaient une église ou, plus rarement, le parapet visible du haut d'un château. À certains égards, cela ne semblait pas si différent de la campagne anglaise.

Ils ne dînèrent plus à l'extérieur avant d'arriver à Gand, car le temps capricieux du printemps avait fait suffisamment baisser les températures pour craindre qu'il se mît à neiger. Ils passèrent la nuit à Gand dans une maison louée pour les officiers qui passaient par là, et le lendemain matin, lorsque les affaires de Fitz furent conclues, le palefrenier termina rapidement de préparer leur voiture qui avait voyagé avec eux depuis l'Angleterre.

Ils arrivèrent à Bruxelles en un peu plus de quatre heures, en milieu d'après-midi, et juste au moment où Phoebe commençait à s'assoupir, Lydia lui toucha le bras.

— Nous sommes arrivés.

Phoebe cligna des yeux et essaya de déglutir mais elle découvrit que sa bouche était devenue sèche. Son cou avait commencé à lui faire mal du côté où elle était appuyée contre le rembourrage du dossier. Cependant, le charme de tout ce qu'il y avait à découvrir l'emportait sur la fatigue des journées de voyage, et elle regarda par la fenêtre alors qu'ils s'arrêtaient devant une maison en brique simple mais spacieuse. La voiture s'arrêta. Fitz n'attendit pas le laquais mais ouvrit la porte et aida les deux dames à descendre.

— Bienvenue dans votre nouvelle maison. Elle se trouve rue des Feuilles, au cas où vous vous perdriez. Puis-je vous féliciter toutes les deux pour les excellentes voyageuses que vous êtes. Mais sur ce point, je n'avais aucun doute.

Phoebe leva les yeux pour étudier les fenêtres de la maison qui ne révélaient rien de son intérieur, puis se retourna pour sourire à Lydia. Les domestiques avaient suivi dans une seconde voiture qui s'arrêta derrière la leur et qui contenait l'essentiel de leurs malles.

L'agent les attendait à l'intérieur de la maison et, après s'être incliné devant les nouveaux arrivants, commença à exhiber ses charmes et à expliquer où se procurer les objets qu'ils pourraient trouver nécessaires. Pendant qu'ils faisaient leur tour, le laquais et le palefrenier montaient les malles dans les chambres, et les bonnes se mirent à les déballer. Après avoir terminé leur visite de la maison, Fitz dit qu'il accompagnerait l'agent à son bureau. Il souhaitait savoir comment se repérer dans la ville et annonça son intention de prévenir ses supérieurs de son arrivée. Il ne remettrait pas cela à plus tard.

— Faisons de même, dit Lydia en se tournant vers Phoebe. Allons explorer la ville, autrement dit. Nous disposons d’assez de temps pour nous promener avant qu'il ne fasse nuit. Devrions nous visiter Bruxelles une fois que nous aurons changé nos robes de voyage ?

— Pouvons-nous le faire ? demanda Phoebe, dubitative. Nous n'aurons pas Fitz pour nous accompagner.

— Cela n'a pas d'importance, répondit Lydia en balayant les doutes de Phoebe d'un geste de la main. Fitz aime que je sois indépendante et je suis une femme mariée. Je peux faire ce que je veux.

L'esprit joyeux de Lydia était contagieux et Phoebe s'empressa de se changer. Elle était habituée à une chambre plus spacieuse que celle qu'on lui avait donnée, mais la grande fenêtre donnait sur la rue tranquille, et son rebord était bordé de géraniums. Il y avait une chaise en bois lisse et confortable avec un repose-pied brodé devant elle, placée devant la cheminée en pierre brute. La pièce était égayée par des tentures murales à fleurs roses, et elle pensait y passer de nombreux moments heureux.

— Mary, dit Phoebe en se détournant de la fenêtre. Prenez ma robe jonquille du haut de la malle et secouez-la. Je porterai celle-là, et le chapeau de paille avec le large rebord.

— Oui, miss.

Avec des mouvements efficaces, Mary posa le panier à repriser qu'elle tenait et se dirigea vers la malle, en tirant la robe jaune avec précaution.

Phoebe l'étudia pendant une minute, puis ajouta avec un sourire :

— Et une fois que vous aurez fini de déballer la malle, vous pourrez visiter la ville avec Sarah, si Lydia est d’accord. Je n'aurai pas besoin de vous avant le dîner.

Les yeux de Mary s'illuminèrent à cette perspective.

— Oui, miss, dit-elle avec un réel enthousiasme.

Avec cette liberté bénie et le monde à leurs pieds, Phoebe et Lydia partirent avec un guide de voyage en direction du Palais de Justice puis longèrent la rue de la Madeleine. Elles marchèrent sur les pavés usés, en bavardant sans cesse jusqu'à ce qu'elles eussent traversé plusieurs rues et pénétré dans ce qui ressemblait à la partie la plus ancienne de la ville. Les bâtiments étaient collés les uns contre les autres, aucun d'eux n'était très haut, jusqu'à ce que les rues médiévales étroites s'ouvrissent sur une place. Phoebe agrippa le bras de Lydia et s'arrêta net.

Là, devant elles, s'étendait une énorme place ouverte dont l'édifice formé de bâtiments contigus était bordé de tous les côtés par des arcades. Le bâtiment central se distinguait par sa haute flèche, et les plus proéminents étaient décorés d'emblèmes peints et de statues dorées, leurs façades ornées de rangées de ce qui ressemblait à des centaines de carreaux de verre. Bien que la magnificence des bâtiments fût à couper le souffle et réclamât toute l'attention de Phoebe, le marché qui se tenait au centre de la place ne le permit pas. Des cris dans une langue étrangère les assaillirent alors que les commerçants marchandaient avec les acheteurs sur le prix de tout, des légumes au coton en passant par les outils. Des rayons de soleil éclairaient une rangée d'étals remplis de fleurs de toutes les sortes et de toutes les couleurs.

— Ce n'est pas la Bruxelles que j'imaginais, dit Phoebe dans un souffle. Pas après avoir vu les fermes pittoresques et les longues étendues de pâturages. Je me suis bien trompée.

Lydia se mit à rire.

— Cela est plutôt magnifique, n'est-ce pas ? Pour ma part, je ne songerais pas à critiquer la grande nation d'Angleterre, mais je ne suis pas sûre que nous ayons quelque chose comme cela.

Elles marchèrent jusqu'à l'extrémité opposée de la place et entrèrent dans d'autres ruelles plus petites, dont l'une menait à un pont perché au-dessus d'un canal étroit. De l'autre côté, elles découvrirent une variété de boutiques et de marchands, certains vendant ce qui ressemblait à un ragoût d'origine inconnue. Phoebe plissa le nez alors que Lydia chuchotait :

— Je crois que c'est du boudin. Ce n'est pas ce que je préfère.

Elles passèrent devant un autre étal au parfum plus alléchant, tenu par une femme maigre et nerveuse qui disposait des rangées de pâtisseries entrecroisées, avec un intérieur de pomme épicé visible à travers sa croûte en treillis. Elle chassa un gamin qui s'était trop approché, mais sans réelle

rancœur. Lydia avait reçu quelques francs à dépenser et elle avait acheté quelques-unes des tartes dans un français parfait. Phoebe parlait aussi couramment le français, bien sûr, mais elle savait que son accent était déplorable et n'aimait pas le parler. Elle était déchirée entre l'envie de tout vivre avec l'audace de Lydia et l'envie de courir et de se cacher dans leur maison parmi ses affaires, qui étaient désormais les seules choses qui lui étaient familières.

Il y avait davantage de boutiques ouvertes plus loin dans la rue, et il y avait une énergie dans la foule animée qui était rassemblée là-bas. Les clients attendaient patiemment, et les commerçants se dépêchaient de satisfaire les demandes, en accordant à chacun toute leur attention avant de se tourner vers la personne suivante. La plupart des boutiques avaient un aspect étranger avec des enseignes en français et en flamand et des façades grossièrement taillées qui s'étendaient depuis les rues en terre battue. Certaines des fenêtres basses attiraient l'attention de Phoebe sur les bibelots étranges sur les étagères derrière elles, qu'elle souhaita immédiatement acheter et envoyer à Anna et Eleanor.

De temps à autre, il y avait une boutique qui avait une telle atmosphère anglaise que Phoebe pouvait croire qu'elle était de retour à Londres. Elles entrèrent dans l'une de ces boutiques et découvrirent que la propriétaire était en effet une Anglaise qui avait récemment déménagé à Bruxelles pour vendre des chapeaux. Phoebe regarda les dessins qui, bien que jolis, n'avaient rien d'extraordinaire par rapport à ce qu’elles pouvaient voir à Londres.

— Qu'est-ce qui vous a amenée à vendre des chapeaux à Bruxelles ? demanda Lydia avant que l'envie de le faire ne vînt à l'esprit de Phoebe.

Il y avait quelque chose dans le fait d'être à l'étranger qui faisait enfreindre les règles sociales qui pourraient autrement exister, comme poser une question personnelle à un étranger.

— Je n'avais rien qui me retenait à Londres, et je pensais que la concurrence pourrait être plus amicale ici.

La modiste parlait avec l'accent reconnaissable d'une marchande londonienne. Elle adressa un sourire éclatant vers Phoebe et Lydia alors qu'elle emballait un paquet et le mit de côté.

— Et il s'est avéré que j'avais raison, poursuivit-elle. J’ai tellement de clients que je ne peux pas regretter ma décision d’avoir quitté l'Angleterre.

Les Belges ont envie d'essayer de nouvelles modes, et les Anglais aiment avoir quelqu'un qui parle leur langue. Je suis ici depuis six mois.

— Et l'Angleterre ne vous manque pas ? demanda Phoebe.

— Non, je trouve que les gens sont plus agréables ici qu'à Londres, répondit-elle en tendant la main et en épinglant un chapeau à exposer sur un fil suspendu au plafond. Comme je l'ai dit, je ne regrette pas ma décision d'être venue.

Lydia et Phoebe partirent, en promettant de revenir quand elles seraient prêtes à acheter quelque chose. Elles retournèrent vers la partie de la ville où se trouvait leur maison, et les rues s'élargirent à mesure qu'elles s'approchaient de chez elles. Sur le chemin il y avait un café avec la pancarte « Au Cygne Noir » se balançant sur des chaînes de métal. À l'intérieur se trouvaient des tables en bois poli, où certains étaient assis en buvant du café ou du thé. Les clients semblaient tous habillés à la mode, même selon les standards londoniens, et Lydia se tourna vers Phoebe.

— Devrions-nous entrer ?

Phoebe serra le bras de Lydia avant de répondre :

— Pourquoi pas ? Nous avons du temps à notre disposition.

Dès qu'elles entrèrent, tous les yeux se tournèrent vers elles et Phoebe déglutit. Pas un seul visage ne lui paraissait familier et elle détestait l'inconnu. Jusqu'à présent, leur voyage avait été un amusement presque constant, mais soudain, les possibilités infinies de l'inconnu revêtaient le voile de la contrainte. Que faisait-elle ici, dans cet endroit où elle entendait non seulement l'anglais, mais des accents de français, ce qui était peut-être du flamand, et même d'autres langues étrangères ? Comment s'en sortirait-elle dans un endroit où elle ne connaissait presque personne ?

— Mrs. Fitzwilliam ! appela une voix du coin le plus sombre du café qui les fit se tourner vers lui.

Lydia sourit au beau gentleman habillé en civil qui s'approchait d'elles. La première pensée de Phoebe fut qu'il avait l'air d'être en âge de se marier, ce qui lui donna à la fois envie de rire d'elle-même et de rougir de la direction que prenait ses pensées. Cela était une bonne direction, cependant. Peut-être qu'ici elle pourrait enfin renoncer à son rêve impossible de recevoir l'amour de Frederick. Venir à Bruxelles était exactement ce dont elle avait besoin pour prendre un nouveau départ.

— Mr. Conroy, dit Lydia. Je ne savais pas que vous seriez ici. Cela fait une éternité que je ne vous ai pas vu. Puis-je vous présenter ma bonne amie,

Miss Phoebe Tunstall ?

Mr. Conroy posa sa main sur sa poitrine et s'inclina devant Phoebe.

— Je suis ravi de faire votre connaissance. Êtes-vous… non. Bien sûr, vous ne pouvez pas être la femme d'un officier si vous êtes Miss Tunstall. Comment êtes-vous arrivée à Bruxelles ? Si…, dit Mr. Conroy dont le large sourire faiblissait alors qu'il semblait essayer de se rattraper, si ce n'est pas une question trop impertinente à poser ?

Phoebe lui rendit son sourire, en appréciant instantanément ses bonnes manières et son discours, ce qui réussit à chasser une partie de son inquiétude concernant l'idée de ne connaître personne.

— J'ai décidé de venir avec Lydia et son mari pour une visite. L'idée d'une Saison londonienne ne m'enchantait guère, contrairement à cette aventure.

Les cils couleur sable de Mr. Conroy, dont la teinte était similaire à ses cheveux, encadraient ses yeux bruns et chaleureux.

— J'espère que vous apprécierez. La société bruxelloise n'en sera que plus riche de vous avoir ici, dit-il avant de se tourner vers Lydia. Vous n'avez peut-être pas entendu, mais Mrs. Marshall est en ville, et elle organise une de ses célèbres soirées ce soir. Il y aura de la danse.

— Elle est ici en ce moment ! Fabuleux ! s'exclama Lydia en frappant dans ses mains. J'espère qu'elle sera persuadée de nous envoyer une invitation, bien que nous soyons arrivées tard. Je suis sûre qu'elle sera ravie de le faire, une fois qu'elle saura que nous sommes en ville, car nous sommes de vielles amies.

— Cela est épatant, dit Mr. Conroy.

Il leur sourit et jeta un coup d'œil au petit groupe assis à sa table. Il s'inclina à nouveau devant les deux femmes, mais son regard s'attarda sur Phoebe, ses yeux vifs… et intéressés.

— J'ai peur de devoir retourner auprès de mes amis, déclara-t-il. Mais peut-être vous verrai-je ce soir.

— Eh bien, oui… peut-être, répondit Phoebe dont les lèvres se retroussèrent d'elles-mêmes.

Elle n'était pas habituée à être le centre d'une telle attention, surtout de la part de quelqu'un d'aussi beau et agréable que Mr. Conroy.

Quand Mr. Conroy retourna vers ses amis, Lydia s'assit à une table vide et Phoebe lui emboîta le pas. Un serviteur s'avança pour prendre leurs commandes. Quand elles eurent demandé du thé et le gâteau épicé pour

lequel la boutique était renommée, Lydia posa la serviette en tissu ivoire sur ses genoux.

— Alors, vous voyez, notre aventure à Bruxelles commence tout de suite par une fête qui ne manquera pas d'être amusante. Je suis convaincue que notre séjour ici sera tout ce que vous pourriez souhaiter.

— Je n'en ai aucun doute, répondit Phoebe en se penchant en arrière alors que le serviteur plaçait une sélection de confitures et de gelées sur la table.

Elle jeta un coup d'œil à Mr. Conroy et découvrit qu'il la regardait également, que ce fût par accident ou à dessein. Elle fixa à nouveau son regard sur le plateau de gelées et décida qu'elle ne se risquerait plus à regarder dans cette direction.

OceanofPDF.com

Chapitre Cinq

Fitz sortit de la bibliothèque dès que Phoebe et Lydia arrivèrent à la maison. Il tenait une carte dorée à la main.

— Il se trouve que j’ai rencontré Mrs. Marshall, qui est à Bruxelles, ma chère. Je suppose que la nouvelle ne vous surprendra pas, car vous avez sans aucun doute appris tout ce qu'il y a à savoir sur la vie dans notre nouvelle ville au cours des quelques heures de votre absence.

Le sourire ironique de Fitz incluait Phoebe, et il ajouta :

— Sa maison est à deux pas de l'Hôtel Royal, et elle a insisté pour que je l'accompagne à l'intérieur afin qu'elle puisse me renvoyer ici avec une invitation pour ce soir. Vous sentez-vous fatiguées ? demanda-t-il en regardant tour à tour Lydia et Phoebe. Nous pouvons rester à la maison si vous préférez.

— Oh, Fitz, comment pouvez-vous nous taquiner ainsi ? Bien sûr, nous n'allons pas manquer une soirée de Mrs. Marshall, surtout quand il y aura forcément avec elle une partie de l'ancienne brigade, que nous n'avons pas vue depuis que nous avons voyagé ensemble dans les Pyrénées.

— Les jours heureux de la campagne, ma douce ? dit Fitz avec un parfait mélange de drôlerie et d'affection.

— J'étais heureuse de cette campagne parce que cela signifiait que nous étions ensemble. Et puis vous êtes parti combattre dans cette horrible guerre dans les Amériques où je ne pouvais pas venir.

Lydia enleva sa cape et son bonnet et les remit à Sam, le laquais, qui les avait accompagnés depuis l'Angleterre, avant de poursuivre :

— Je veux voir quelques vieux visages, et je suis ravie de mettre Phoebe en valeur. Nous avons vu l'officier subalterne Conroy aujourd'hui, et

je crois qu'il est déjà conquis.

Phoebe sourit à Sam en lui tendant sa cape.

— Il n'y a rien à mettre en valeur, Lydia. Ne me faites pas rougir, je vous en prie.

Elle avait dit ses mots avec légèreté pour détourner l'attention, mais Lydia s'était tournée vers elle avec une parfaite sincérité.

— Vous êtes restée à l'écart assez longtemps. Et il n'y a absolument aucune raison à cela. Je suis déterminée à ce que vous soyez appréciée à votre juste valeur. J'ai promis que vous seriez divertie à Bruxelles, et j'ai l'intention de tenir ma promesse.

Fitz sortit sa montre à gousset et y jeta un coup d'œil.

— Si vous souhaitez tenir votre promesse, vous feriez mieux de vous habiller. Nous devrons dîner avant de partir.

Phoebe et Lydia échangèrent un regard et se hâtèrent d'aller se changer. Lorsque Phoebe fut vêtue de sa robe de soirée, elle accrocha des boucles d'oreilles en or à ses oreilles pendant que Mary lui brossait les cheveux. Sa nouvelle femme de chambre s'avérait habile dans les coiffures et avait apporté de petits changements à la façon dont Phoebe coiffait ses cheveux. Dans le passé, Phoebe avait toujours demandé à sa femme de chambre de la coiffer sans chichis, ses cheveux étaient tirés en arrière dans ce qu'Anna appelait « son style de préceptrice », et épinglés dans un chignon où étaient parfois ajoutées quelques boucles si l'occasion l'exigeait. Cela semblait plus naturel de garder un style aussi simple.

Mais dès que les boucles d'oreilles furent en place, Mary baissa la brosse et plissa les yeux en examinant Phoebe sous tous les angles.

— Miss, je pense que nous pourrions couper plus de ce côté-ci si vous l'autorisez. Cela permettra de mieux tenir les boucles.

Phoebe fixa son visage dans la glace, figée à l'idée d'un changement aussi radical. Elle jeta un coup d'œil empli de doutes au reflet de Mary, qui lui montrait ce qu'elle avait en tête en tenant des mèches de cheveux de Phoebe pour encadrer son visage. Phoebe hésitait encore. Pouvait-elle faire une chose pareille ?

Les paroles de Frederick flottaient dans son esprit. *Faites quelque chose d'audacieux*. Il n'avait sûrement pas pensé à une coiffure à la mode quand il avait dit cela, mais… pourquoi ne devrait-elle pas essayer ? *Si je ne peux pas faire quelque chose d'aussi simple que me couper les cheveux, quelle sorte de courage serai-je un jour capable d'avoir ?*

— Vous pouvez le faire.

Mary avait fait chauffer des fers à friser dans la cheminée, et après avoir coupé des mèches à hauteur du menton de Phoebe, elle en sortit une et enroula les mèches courtes pour encadrer son visage. La boucle prit vie à côté de sa joue, ce qui eut pour effet d'adoucir son regard. Phoebe ne pouvait pas expliquer pourquoi, mais les boucles blondes si près de son visage faisaient briller ses yeux de vie. *Mon Dieu. Même Anna n'avait pas tenté une telle coiffure !*

Elle continua à étudier son reflet alors que Mary frisait la dernière mèche, et elle se demanda… *oh*, elle se demanda ce que Frederick pourrait penser s'il voyait ses cheveux. Se découvrirait-il un soudain intérêt pour elle ? L'estomac de Phoebe se tordit comme il le faisait à chaque fois qu'elle pensait à lui, mais cette fois cela était accompagné d'un sentiment proche du chagrin. Sa venue à Bruxelles avait sonné la fin d'espoirs longtemps caressés. Il la chercherait en vain à Londres, du moins elle espérait qu'il penserait à elle au moins une fois après avoir appris son départ, mais elle serait ici à Bruxelles, où elle risquait de trouver un mari qui n'était pas lui.

L’on frappa à la porte et Lydia passa la tête dans l’embrasure.

— La cuisinière nous a préparé un dîner. Êtes-vous prête ?

Phoebe lui fit face, les lèvres retroussées dans un sourire gêné, et Lydia haleta :

— Oh, vous êtes ravissante. Et Mary vous a coupé les cheveux. Cela est très bien fait. Nous aurions dû y penser il y a longtemps. Mon Dieu, mais je crois que vous aurez des dizaines de gentlemen à vos côtés ce soir.

Phoebe se leva et brossa les plis de sa robe pour se distraire de cette attention. Elle se mordit la lèvre et essaya d'arrêter de sourire comme une idiote.

— Nous verrons cela. Je suis prête.

— Mary, Miss Tunstall aura besoin de sa cape la plus chaude, car l'air est devenu frais. Apportez cela en bas, car nous partirons juste après avoir fini de manger.

— Oui, madame.

Phoebe suivit Lydia dans la salle à manger, où leur conversation passa d'une chose à l'autre alors qu'elles racontaient à Fitz tout ce qu'elles avaient vu ce jour-là. Phoebe pouvait à peine se reconnaître alors qu'elle riait et se chamaillait avec Lydia pour avoir sa part dans la conversation. Elle ne pouvait pas croire que, dès leur arrivée, elles avaient déjà un endroit où se

rendre. Si être dans un pays étranger ne l'avait pas remplie de la promesse que cette Saison serait différente, une fête avec un tout nouveau groupe de personnes, et, si l'on était parfaitement honnête avec soi-même, où les hommes seraient bien plus nombreux que les femmes, lui avait donné tout l'espoir dont elle avait besoin.

Fitz avait donné l'ordre au palefrenier de ramener la voiture à neuf heures. Le temps était en effet devenu frais sans le soleil pour les réchauffer, et Phoebe enroula sa cape autour de sa robe blanche. En souhaitant faire une bonne première impression sur la société bruxelloise, elle avait choisi une robe à manches courtes bouffantes avec une fine mousseline indienne qui s'étendait jusqu'aux poignets. Sous son buste était noué un ruban d'or avec des perles cousues en rangs minuscules. Ce n'était pas une robe qu'elle portait souvent car il lui semblait tellement dommage de la gaspiller pour de petites occasions. Mais cela était une nouvelle vie. Une nouvelle aventure. Et parfois, il n’était pas nécessaire d'attendre une grande occasion pour être et se sentir à son avantage.

Selon les commérages les plus méchants, dont Londres regorgeait, Lydia était descendue en termes de rang lorsqu'elle avait épousé le lieutenant-colonel Fitzwilliam, ou le major Fitzwilliam, comme il l'avait été à l'époque. Lydia était la sœur d'un vicomte, sa mère s'était empressée de le lui rappeler lorsqu'elle avait tenté d'interdire le mariage avec Fitz. En fin de compte, c'était son frère, Frederick, qui l'avait accepté, et Lydia avait été autorisée à se marier par amour et à suivre Fitz dans la Péninsule. Après tout, Lord Ingram avait hérité de la vicomté, et ses décisions concernant les affaires familiales l'emportaient sur sa mère, même selon les propres critères de Lady Ingram.

Ce soir, pour une femme mariée à un militaire de carrière, tout officier qu'il était, Lydia ne ressemblait pas à quelqu'un qui était descendu à un rang inférieur. Sa robe d'un riche violet damasquine mettait en valeur ses boucles sombres et donnait un air majestueux à son allure. Et comme Lydia le savait sûrement par expérience, debout aux côtés de son mari aux cheveux roux, la couleur le mettait également à son avantage.

Dans la voiture, Phoebe serra les mains sur ses genoux, en regardant par la fenêtre dans la pénombre alors qu'ils se dirigeaient vers leur destination. Ils résidaient dans le haut de Bruxelles, avec la plupart des Anglais, et les maisons ici étaient en brique, d'un style pas tellement différent du britannique, avec des portes en bois et des garde-corps en fer aux fenêtres.

Plus près du parc, les maisons et les hôtels étaient plus grands et construits en pierre beige taillée.

S'il n'y avait pas les odeurs étrangères inhabituelles qui s'infiltraient dans la voiture, les sons nasillards du français et les sons plus gutturaux du flamand, qu'elle ne pouvait pas comprendre, elle aurait pu se croire encore à Londres en train de se rendre à une soirée mondaine. Soudainement, Phoebe fut prise d'un frisson de nervosité, et une partie de son audace la quitta à l'idée d'assister à une fête avec de parfaits inconnus.

Cependant, ils étaient, pour le moment, dans la calèche de Fitz, qui avait fait le voyage avec eux sur le paquebot depuis l'Angleterre, le bateau fluvial ensuite, puis les avait transportés de Gand à Bruxelles le matin même. Phoebe y était montée plusieurs fois la Saison dernière, et cela semblait être un étrange contraste d’être assise dans une voiture aussi familière dans un pays étranger. Fitz et Lydia parlaient de choses banales pendant qu'ils roulaient, et Phoebe se forçait à se concentrer sur ce qu'ils disaient, pour ainsi calmer sa nervosité.

La voiture s'arrêta et un laquais des Marshall ouvrit la portière. Fitz sauta à terre et tendit la main à sa femme et à Phoebe. Des bruits de conversation et des tintements de verres se répandaient dans les airs par les portes ouvertes, et la lumière inondait de la fenêtre sur la rue, en les invitant. Les jambes tremblantes de nervosité, Phoebe suivit Fitz et Lydia dans les escaliers, où le serviteur prit leurs noms et les annonça. Il y eut une légère accalmie dans la conversation lorsque leur groupe entra, car la réunion était trop intime pour laisser les nouveaux venus passer inaperçus. Des visages, à la fois curieux et amicaux, se tournèrent vers eux, et le pouls de Phoebe s'accéléra à nouveau. Serait-elle jamais à l'aise avec tous les yeux rivés sur elle ?

Mrs. Marshall s'avança.

— Lydia, comme je suis ravie de vous revoir. Je savais que vous veniez, mais j'étais sûre que nous ne devions pas vous attendre avant la semaine prochaine.

Lydia et elle s’embrassèrent sur la joue comme de vieilles amies, et Lydia répondit :

— Non, vos informations devaient être erronées, car nous avons toujours été censés arriver aujourd'hui. Puis-je vous présenter mon amie, Miss Phoebe Tunstall ?

— Vous êtes la bienvenue, dit Mrs. Marshall en tournant son sourire chaleureux vers Phoebe, alors même que ses sourcils se levaient. Mais avez-vous dit que vous êtes arrivés aujourd'hui ? Fitz a omis de me le dire quand j'ai insisté pour que vous veniez ce soir. Vous devez être mortes de fatigue.

— Je vous assure que nous ne le sommes pas, madame, dit Phoebe, en se surprenant elle-même d'avoir été la première à répondre et, si elle ne se trompait pas, en surprenant également Lydia. Pour le moins, j'avais hâte de commencer à explorer Bruxelles et à découvrir tout ce qu'il y a à faire ici.

— Eh bien, il y a un grand nombre d'officiers qui, j'en suis sûre, rivaliseront pour attirer votre attention, chuchota Mrs. Marshall en se penchant.

Comme en réponse à cette déclaration, Mr. Conroy, que Phoebe avait repéré sur le côté de son champ de vision, s'avança. Il était habillé en civil, mais Lydia l'avait informée pendant le dîner qu'il était officier au 69e régiment et qu'il connaissait Fitz.

— Mrs. Fitzwilliam, Miss Tunstall, dit-il avec un sourire en coin en s'inclinant devant elles. Vous êtes venues, finalement. Il est censé y avoir de la danse ce soir, et comme vous pouvez le voir par vous-même, les dames sont rares.

— Pour une fois, répondit Lydia en se tournant vers Fitz. Cela est votre chance de vous cacher dans la salle de cartes, mon amour. Vous pouvez échapper à la danse si vous le souhaitez, et personne ne vous dérangera pour cela.

Fitz prit la main de sa femme dans la sienne et s'inclina avec un baiser.

— Je n'ajouterai donc pas de concurrence aux gentlemen qui solliciteront votre main. En tout cas, c'est moi qui vous ramènerai à la maison.

Il lui fit un clin d'œil, ce qui fit sourire Phoebe. Si seulement elle pouvait avoir un amour aussi parfait que le leur. Qu'est-ce que cela devait être d'avoir un homme qui la regardât avec une affection aussi ouverte.

Quand Fitz fut parti pour la salle de cartes, Mrs. Marshall se tourna une fois de plus vers Phoebe.

— Laissez-moi vous présenter d'autres gentlemen. Ils voudront être introduits, j'en suis sûre. Oui, Mr. Conroy, vous pouvez venir aussi. Je ne songerais pas à vous arracher une si charmante demoiselle sans vous inviter à nous rejoindre.

Phoebe tourna un regard surpris vers Lydia, qui sourit et haussa un sourcil, comme pour dire : « Allez-y ». En quelques minutes, elle se retrouva entourée de gentlemen aussi prévenants que Mr. Conroy, sauf qu'il semblait se considérer comme ayant un droit prioritaire sur Phoebe et lui accordait une attention des plus flatteuses. Le rire et la conversation venaient facilement aux lèvres de Phoebe, cernée comme elle l'était par un groupe d'hommes qui réclamaient son attention.

Pour la première fois de sa vie, Phoebe vivait cette nouvelle expérience d'être intéressante. Elle avait certainement eu peu de chance d'éprouver cette sensation avec une sœur jumelle dont les charmes ajoutaient un esprit pétillant à son assurance. Phoebe mit sa main gantée dans celle d'un soldat, en ne ressentant aucune fatigue comme elle l'aurait dû. À partir de là, elle passa d'un partenaire à l'autre sans manquer une seule danse.

Il y eut une pause entre une série de danses alors que les musiciens se reposaient, et Lydia s'approcha de Phoebe.

— Est-ce que vous vous amusez autant que je l'espère ?

Les yeux brillants de Lydia scintillèrent, et Phoebe ne put s'empêcher de répondre avec un large sourire et un hochement de tête. Cela était exactement ce dont elle avait besoin pour oublier Frederick Ingram. Elle avait besoin d'être courtisée et admirée et d'être vue comme quelqu'un qui possédait la grâce féminine, plutôt qu'une petite sœur timide et peureuse et pas du tout intéressante. Le souvenir de la façon dont Frederick la voyait menaçait de faire sombrer l'humeur de Phoebe, et elle se força, de toute sa volonté, à retourner à la gaieté de ce qui les entourait.

Phoebe ouvrit la bouche pour exprimer combien les officiers étaient aimables, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée d'une femme plus âgée à la poitrine large et au nez crochu. Elle s'approcha d'elles et leur bloqua soigneusement la vue de l'homme plus petit qui la suivait. Il se dirigea vers la femme, en révélant une tenue tristement démodée, qui comprenait une perruque, un gilet orné et, pensa Phoebe, un corset dissiumulé.

— Mrs. Fitzwilliam, s'exclama-t-elle. Vous êtes arrivée à Bruxelles. J'ai entendu des rumeurs selon lesquelles vous seriez ici.

Le sourire de Lydia eut l'air forcé, et Phoebe eut le pressentiment que la femme n'était pas l'une de ses préférées.

— Mrs. Parker, Mr. Parker, quel plaisir. Qu'est-ce qui vous amène à Bruxelles ?

— Nous allons là où va le régiment, même si notre fils s'est retiré. Et Bruxelles regorge tout simplement d'opportunités. Je vais voir si je peux vous obtenir une invitation à l’une des fêtes du duc de Brunswick.

— Comme cela est gentil, répondit Lydia. Mais je ne trouve pas nécessaire d'assister à des réunions animées. Je préfère largement passer du temps avec des amis.

— Et qui est cette amie ? demanda Mrs. Parker en désignant Phoebe d'une manière qui frisait la grossièreté.

Avec une question aussi directe, il fallait faire les présentations. Lydia n'était pas assez cruelle pour répondre durement, et cela ne semblait pas non plus être une chose à faire dans le petit cercle de la société bruxelloise.

— Je vous présente Miss Phoebe Tunstall.

Lydia adressa à Phoebe un sourire pincé qui semblait contrit.

Mrs. Parker tourna son regard calculateur vers Phoebe.

— Vous devriez venir prendre le thé. J'insiste. Nous logeons rue de Flandre. Je ne manquerai pas de vous présenter toute personne que vous souhaiteriez rencontrer. Et bien sûr, vous voudrez trouver un mari. Ce genre de chose, vous devez laisser à celles d'entre nous qui sont mariées.

Phoebe avait la sensation d'être piégée par une telle amitié forcée. Mr. Conroy vint demander une deuxième danse à ce moment opportun, et elle put s'échapper.

— Si vous voulez bien m'excuser…

Cette rencontre avait laissé Phoebe épuisée, bien qu'elle eût retrouvé une partie de son énergie grâce à l'attention de Mr. Conroy. En exécutant les pas du quadrille, elle se disait qu'elle ne pouvait pas échapper aux personnalités difficiles simplement parce qu'elle était dans un pays différent. Elle les trouverait partout où elle irait. Phoebe n'aurait qu'à s’armer de courage pour lutter contre leurs tentatives d'envahissement, et il suffirait seulement de faire preuve d’un peu de jugeotte comme n’importe qui pourrait le faire.

La fatigue du voyage commençait à lui peser. Et bien que Mr. Conroy lui sourît d'une manière si attentionnée qui n'avait rien à voir avec le traitement fraternel que Frederick Ingram lui réservait habituellement, Phoebe pensa qu'elle pourrait suggérer de rentrer bientôt. Lydia l'avait exhortée à le lui dire quand elle serait prête à partir. Peut-être que demain, quand elle se serait reposée, se souviendrait-elle du regard de Mr. Conroy et que son cœur palpiterait.

Quoi qu'il en fût, elle était déterminée. Cela allait être sa Saison.

OceanofPDF.com

Chapitre Six

Frederick remarqua les grands bâtiments, les flèches, et le brouillard qui s'élevaient de la ville de Londres alors que sa voiture traversait Lambeth et descendait la route en direction de la Tamise. Il repoussa le livre qu'il avait apporté pour son voyage, une tentative infructueuse de distraire son esprit de l'agitation qui ne semblait pas le quitter nuit et jour.

Il frotta la barbe sur son menton et ferma les yeux alors qu'une image spontanée de Georgiana dans les bras d'un gentleman anonyme apparaissait pour le hanter. Cela était fait. Elle n'était plus à lui… elle ne l'avait jamais été. Et s'il était un homme sensé, il commencerait à penser à son propre avenir.

La voiture roulait vite. Frederick s'était arrêté pour la nuit à Croydon et serait à Londres à midi. Il aurait tout le temps de relire sa correspondance et de s'habiller pour le bal de Stanich, qui devait ouvrir la Saison ce soir-là. Maintenant qu'il était libéré de l'espoir d'obtenir un mariage d’amour, car sans Georgiana, il ne pouvait pas en être ainsi, il était temps d'examiner les perspectives matrimoniales d'un œil plus pratique. Lydia était partie depuis quinze jours, mais Phoebe serait là ce soir. Elle était un rappel chaleureux des jours plus heureux de ses visites à Stratford, lorsque Frederick apportait des bonbons à Anna et Phoebe, juste pour soutirer leurs sourires éclatants. Lors de ces premières visites, elles étaient encore assez petites pour être jetées sur son épaule, et leur famille assez informelle pour le laisser faire.

Maintenant que Lydia était installée et que Frederick n'avait pas d'autre famille à s'occuper, il garderait un œil sur Phoebe et veillerait à ce qu'elle fût convenablement mariée cette Saison. Il serait temps, car elle était trop

désirable pour être laissée pour compte. Il pourrait s'occuper de ses besoins en plus des siens.

Lorsque Frederick atteignit sa maison sur Grosvenor Street, Hartsmith s'avança hâtivement et vint prendre sa cape, qu'il remit aussitôt au laquais. Dans la main du majordome se trouvait une lettre qu'il tendit à Frederick.

— Mrs. Fitzwilliam m'a demandé de vous la donner dès votre arrivée. Elle m'a dit de vous dire que c'est une nouvelle des plus surprenantes et des plus agréables.

Cela était tellement dans la nature de Lydia d'avoir des commérages de dernière minute à partager avec lui. Cependant, il était peu probable que ce fût urgent. À peine Frederick avait-il pris le papier épais dans sa main que l'on frappa à la porte, et Hartsmith l'ouvrit pour révéler un soldat, se tenant droit, et portant les couleurs du 1er régiment.

Frederick fit signe au majordome de le laisser entrer, et en l'apercevant, le soldat s'inclina et tendit une missive à Frederick.

— Je suis envoyé par le secrétaire à la Guerre. Vous êtes prié de vous y présenter dès que possible.

Frederick survola la missive, qui n'ajouta pas d'autres détails que ce que l’on venait de lui dire. L'affaire paraissait donc à la fois secrète et urgente.

— Vous pouvez dire à Lord Bathhurst que j'aurai besoin de deux heures pour me préparer puisque je viens d'arriver, mais que je viendrai dès que je le pourrai.

— Oui, monsieur.

Le soldat s'inclina de nouveau et se tourna pour partir.

— Hartsmith, mettez la lettre de Lydia dans le bureau au-dessus du reste de ma correspondance. Je la lirai à mon retour.

Son valet l'avait suivi et orienta le laquais vers les malles de Frederick.

— Caldwell, poursuivit-il, faites monter de l'eau chaude. Je voudrai me raser avant de me présenter au bureau de la Guerre, et dépêchez-vous. Je ne peux pas tarder.

— Très bien, monseigneur.

Imperturbable face à la soudaineté des ordres, Caldwell quitta les laquais et se dirigea vers la cuisine.

Lorsque Frederick se fut changé et portait un manteau vert olive et une cravate blanche amidonnée, il appela Joseph et ordonna au palefrenier de préparer son phaéton pour l'emmener à Whitehall. Joseph était un autre serviteur qui avait accompagné Frederick lors de campagnes où l'utilisation

de plusieurs chevaux avait été nécessaire. Joseph et Caldwell étaient en bons termes et tous deux accomplissaient bien leurs tâches, que ce fût à Londres ou sous le son des tambours. Ni l'un ni l'autre n'étaient des hommes dont Frederick pouvait facilement se séparer.

Au quartier général, son ancien assistant, qui avait été transféré au département du Sud, sortit du bâtiment alors que Frederick entrait précipitamment. Il s'était occupé de la correspondance militaire pendant que Frederick était en convalescence après avoir été attaqué par un homme qui espionnait pour le compte des Français. En conséquence, ils avaient partagé une riche histoire, mais Frederick n'avait pas le temps d'échanger sur les nouvelles récentes. Il l'accueillit d'un geste de la main avant de monter les marches et d'entrer dans le bureau attenant à celui du secrétaire à la Guerre.

Giles Craint plongea sa plume dans l'encrier et continuait d'écrire à un rythme effréné. Il ne leva pas les yeux lorsque Frederick laissa tomber son chapeau et ses gants sur le bureau.

— Eh bien, Giles, qu'est-ce qui se prépare ?

L'aide de camp leva les yeux de sa lettre.

— Que se prépare-t-il, demandez-vous ? Eh bien, seulement que le parvenu corse s'est échappé d'Elbe.

Frederick fronça les sourcils en s'asseyant en face de Giles.

— Quoi, Napoléon ? Comment diable a-t-il réussi cela ?

Giles ne prit pas la peine de répondre, et Frederick pouvait difficilement le blâmer. Parfois, il semblait qu’il n’y avait rien que Napoléon ne pût pas faire.

— Où est-il maintenant ?

— Les nouvelles disent qu'il est dans le sud de la France et qu'il a été bien accueilli et non pas repoussé.

Frederick expira. Cela recommençait.

— Ne l'ont-ils pas fait surveiller par un garde ? Comment est-ce possible ? Non, cela n’a pas d’importance. Ne répondez pas à cela. Il a la chance du diable. Eh bien, je dois dire que je ne suis pas surpris que les gens l'accueillent comme leur sauveur. Le roi bourbon n'a rien fait pour gagner le peuple. Pas étonnant que j'aie été convoqué.

Giles jeta un coup d'œil à la porte du bureau de Lord Bathurst, qui était toujours fermée, mais il y eut des bruits de conversation alors que les hommes à l'intérieur s'approchaient de la porte.

— Oui. Je n'ai aucune idée de quoi il s'agit, mais je serais surpris si vous restiez à Londres, tout bien considéré.

Frederick hocha la tête. Il avait pensé la même chose. Depuis la fin de la guerre, ses responsabilités consistaient de plus en plus à répondre aux demandes de Sir Hudson Lowe, en poste au Royaume des Pays-Bas en tant que quartier-maître général. Bien que Frederick n'eût aucune envie d'agir en qualité d'assistant, sa connaissance des emplacements et des besoins des troupes faisait de lui un homme précieux à avoir sur le terrain.

Lord Bathurst sortit avec Sir William Howe De Lancey, qui avait servi pendant la guerre de la Péninsule en tant que quartier-maître général adjoint. Son entrevue d'aujourd'hui fit plisser les yeux à Frederick qui réfléchissait. De Lancey était un homme capable et très apprécié, alors qu'il était de notoriété publique que Wellington n'aimait pas Sir Hudson. Frederick se demanda si la réunion avait quelque chose à voir avec l’avancée de Napoléon et si De Lancey remplacerait Sir Hudson. Bien sûr, tout n'était que spéculation à l’heure actuelle.

Lord Bathurst jeta un coup d'œil à Frederick assis en face de Giles.

— Vous êtes là, Ingram. Bien. Entrez.

Il serra la main de De Lancey et lui fit ses adieux tandis que Frederick s'avançait. Lord Bathurst entra dans la pièce et fit un geste vers la chaise devant son bureau avant de s'asseoir.

— Comment se passe les choses au domaine ?

— Il était temps que j'y aille, mais tout va bien. Les affaires sont en ordre.

Frederick ne perdit pas de temps pour aborder le problème en question.

— Je viens d'apprendre que Napoléon est de nouveau en France.

— Oui, et compte tenu de la nouvelle, vous ne serez pas surpris de savoir pourquoi je vous ai appelé ici. Cependant, même sans cette nouvelle récente, qui est susceptible d'être arrivée aux oreilles de Wellington en même temps qu'elle nous est parvenue, dans la dernière lettre que j'ai reçue de lui, il requérait que vous le rejoigniez. Il a besoin de vous dans son état-major pour coordonner les communications entre le quartier-maître général et lui-même. J'imagine qu'avec cette nouvelle le besoin sera encore plus grand.

— Le duc est toujours à Vienne. Dois-je m’y rendre ?

— Le moment est très mal choisi, car il a stipulé que cela était urgent, mais cela était avant qu'il n'eût entendu parler de Napoléon. S'il ne tenait

qu'à moi, je vous enverrais directement à Bruxelles. Cependant, je pense que nous devons attendre d'avoir des nouvelles de Sa seigneurie. J'imagine qu'il ne tardera pas à se rendre à Bruxelles et souhaitera que vous lui trouviez un quartier général convenable et que vous veilliez à ce qu'il ait tout ce dont il a besoin. Sir Hudson est à Gand et ne peut pas jouer ce rôle. Mais nous devons attendre de savoir ce que Wellington nous dira maintenant que cette nouvelle est arrivée.

Frederick n'était pas sûr de l'adéquation de Sir Hudson avec sa position, maintenant qu'il serait contraint de suivre la voie du duc. Il avait tendance à être pédant et à poser des questions, et cela ne ferait qu'exaspérer Wellington.

— Ainsi, vous êtes d'avis que Napoléon se rendra à Bruxelles ? demanda Frederick avant de faire une courte pause. Je suppose que cela aurait du sens. Il ne tentera plus d’aller en Russie, et toute sa menace est basée dans le nord.

— Même s'il ne va pas vers le nord, c'est là que nous avons l'intention de le diriger. C'est là que se trouve la famille royale en ce moment. S'il veut reprendre la France, il doit prendre le dessus sur les Bourbons. Par conséquent, nous devons nous préparer soit à aller en France pour le rencontrer, soit à attendre et à le repousser à la frontière. Cependant, je pense qu'il est probable qu'il viendra à Bruxelles et tentera ensuite d'aller lui-même à Vienne.

— Pour gagner des partisans en cours de route, ajouta Frederick avec ironie.

— Il va au moins essayer. Donc, ma recommandation est de mettre vos affaires en ordre et d'être prêt à partir sur le premier paquebot pour Ostende dès que j'aurai des nouvelles de Sa seigneurie.

— Vous pouvez être sûr que je le ferai, déclara Frederick.

Frederick quitta le bureau de la Guerre, la tête si pleine de ces informations effrayantes qu'il venait de recevoir qu'il était resté plusieurs heures chez lui avant de se souvenir de la lettre de Lydia censée contenir des nouvelles importantes. Elle ne pouvait pourtant pas avoir de nouvelles au sujet de Napoléon, non que cette nouvelle pût être considérée en aucune manière comme surprenante ou agréable.

Dès qu'il se souvint de la lettre, Frederick laissa tomber la dernière liste de fournitures et de dépenses qu'il était en train d’étudier et attrapa la pile de correspondance. Hartsmith frappa doucement et apporta un verre de

cognac, mais Frederick l'écarta et demanda du thé. Assis à son bureau, il glissa un couteau dans le sceau de la lettre de Lydia.

Fred,

Nous sommes enfin prêts pour notre départ pour Bruxelles demain, où je ne doute pas que nous passerons les meilleurs moments. D'après tout ce que j'ai entendu, c'est comme l'Europe d'autrefois quand les Grands Tours avaient lieu. Je m'attends à ce que ce soit bien loin d'un cantonnement humide dans une tente sur la Péninsule.

Frederick leva les yeux de la lettre, un sourire étrange étirant ses lèvres. Il n'avait guère pensé à sa sœur qui voyageait à l'étranger. Après tout, qu'était Bruxelles après le Portugal ? Elle s'y était montrée très intrépide. Si Lydia l'avait d'abord surpris par cette force cachée, elle ne le faisait plus. Cependant, cela était une pensée qui donnait à réfléchir qu'elle restât plus que ce qu'elle avait prévu en envisageant ce voyage. La vie allait changer à Bruxelles alors que l'Angleterre se préparait à l'attaque de Napoléon, et elle pourrait se retrouver dans autant de bataille là-bas qu'elle en avait rencontrée dans la Péninsule. Il continua à lire.

Mais la chose la plus délicieuse s'est produite. J'ai invité Phoebe Tunstall à se joindre à nous lors de notre voyage à Bruxelles, et elle a accepté. En fait, nous serons probablement tous là au moment où vous lirez cette lettre.

Frederick saisit la lettre, sa mâchoire se relâchant et son cœur battant à rythme saccadé. Bien que la fête de Stanich lui eût échappé, il se serait souvenu à temps d'aller voir Phoebe. Là, en tant que vieil ami, il lui aurait annoncé la nouvelle de l'évasion de Napoléon, car cela ne manquerait pas de lui causer du chagrin. Il aurait glissé son bras autour de Phoebe pour la réconforter, en lui rappelant qu'elle n'avait rien à craindre tant qu'elle était sur le sol anglais.

Il se figea à cette pensée. Maintenant, elle n'était plus sur le sol anglais mais se trouvait directement sur le chemin probable de l'ennemi. Elle apprendrait la nouvelle avant que Frederick ne pût la lui annoncer, et elle n'aurait personne pour la rassurer que tout irait bien. Lydia ne pouvait pas être à la hauteur de la tâche. Cela était une chose pour sa sœur d'être là avec Fitz à ses côtés, capable et habituée aux conditions difficiles de la guerre. Cela était une autre chose pour Phoebe de l'accompagner, elle, qui n'avait pas une telle expérience. Il reporta ses yeux sur les mots.

Phoebe a d'abord dit non, ce que tu aurais deviné si tu avais eu connaissance de mon offre. Elle n'a jamais possédé l'esprit d'Anna. (Cela n'est pas pour dire qu'elle en est moins aimée pour autant.) Cependant, à ma grande surprise et à ma plus grande joie, elle a vu la sagesse d'une telle aventure, et du jour au lendemain a changé d'avis et dit qu'elle viendrait. Voudrais-tu savoir ce qui l'a poussée ? Elle dit que cela était pour échapper à cette désagréable Mrs. Morris, mais je suis convaincue qu'elle a décidé de faire quelque chose d'audacieux parce que cela est ce que tu lui avais suggéré de faire. Phoebe, audacieuse ! Alors bien sûr, je lui ai dit que Bruxelles était exactement ce qu'il lui fallait.

N'est-ce pas là la plus délicieuse des nouvelles ? Je savais que tu voudrais savoir parce que nous avons toujours été proches des Tunstall, et maintenant tu ne la verras pas pour la Saison de Londres. Je suis sûre qu'elle va te manquer. Je dois dire combien je suis fière de voir Phoebe faire quelque chose d'aussi inhabituel. Je suis convaincue qu'elle va s'amuser au plus haut point, et je souhaite seulement que tu puisses être ici avec nous. Eh bien, j'ai dit que nous étions prêts, mais il y a toujours une centaine de choses de dernière minute à faire, alors je te laisse.

Avec tout mon amour, Lydia

Frederick se renversa sur sa chaise, en proie à un engourdissement qui ressemblait à un choc. Quelque chose d'audacieux. Cela étaient ses mots ! *Malédiction*. Phoebe à Bruxelles juste au moment où Boney s'était échappé d'Elbe. Cela était le dernier endroit que Frederick pouvait souhaiter pour son amie au cœur tendre, même si elle était avec Lydia. Frederick maudit l'insouciance qui l'avait poussé à lui suggérer une telle chose. Dès son arrivée à Bruxelles, il trouverait un moyen de la ramener chez elle. Stratford ne lui pardonnerait jamais sinon.

OceanofPDF.com

Chapitre Sept

Phoebe et Lydia étaient assises dans le salon dans une sorte d’apathie confortable alors qu'elles se remettaient des journées de voyage et de leur première soirée passée à danser. Phoebe avait ordonné à Mary de desserrer son corset, et elle s'autorisa le luxe de s'adosser au canapé pendant qu'elle buvait son thé et prenait de minuscules bouchées de scone qui fondaient sur sa langue. Le canapé et les chaises rembourrées vertes avec des assises larges et des dossiers plus étroits avaient été placés en cercle avec une ouverture à une extrémité vers la cheminée. Et même si les parquets aux teintes foncées donnaient un aspect sombre à la pièce, les meubles bas et les cadres de bon goût accrochés aux murs beiges la rendaient douillette.

Lydia tenait sa tasse de thé à deux mains et regarda par la fenêtre avec les yeux dans le vague avant de fixer son regard sur Phoebe.

— Fred a dû recevoir la lettre que j'ai laissée, qui lui disait que vous étiez venue à Bruxelles avec moi, dit-elle avant de sourire soudainement. Comme j'aurais aimé voir son visage quand il a lu cela.

L'estomac de Phoebe bondit à la mention du nom de Frederick, et elle se réprimanda pour cette réaction involontaire. Sa décision de venir à Bruxelles était liée à l’idée qu'elle avait renoncé à tout espoir de gagner sa considération. Elle posa son assiette sur ses genoux de peur que ses mains tremblantes ne la trahissent. Personne ne connaissait ses sentiments de longue date envers Frederick Ingram, pas même sa propre jumelle. Il était temps de mettre ce fantasme enfantin derrière elle. Si seulement son corps ne la trahissait pas.

Lorsqu'elle fut raisonnablement sûre de son aplomb, Phoebe répondit.

— Je suis sûre que cela ne produira pas d’effet sur lui.

— Bien sûr que si, rétorqua Lydia. Quand nous avons dîné ensemble la veille de son départ, il a dit qu'il allait vous prendre sous son aile cette Saison.

— Eh bien !

Phoebe ne souhaitait rien interpréter dans cette révélation, mais son cœur battait à un rythme rapide dans sa poitrine.

— Eh bien, répéta Lydia. Il a dit qu'il était grand temps que la dernière Miss Tunstall soit mariée et qu'il s'en occuperait lui-même. Cela est le genre de chose qu'il aurait espéré que Stratford aurait fait si les rôles avaient été inversés.

Une fois encore, Phoebe fut mise dans le rôle de la petite sœur. Elle n'aurait pas dû être surprise. Quand Frederick l'avait-elle jamais considérée comme autre chose que cela ? Son sentiment de déception lui fit l’effet d’être mordue par des crocs acérés, malgré sa résolution de le chasser complètement de son esprit.

Au son du heurtoir, les deux jeunes femmes se redressèrent. Phoebe posa son assiette sur la table devant elle et passa sa main sur sa robe pour retirer une miette. Leur laquais ouvrit la porte et entra dans le salon, en fermant la porte derrière lui. Cela était nécessaire pour l'intimité car le salon était au rez-de-chaussée, à quelques pas de l'entrée principale.

— Mr. Conroy est là pour vous voir, Mrs. Fitzwilliam.

Lydia envoya un regard malicieux à Phoebe.

— Pour me voir, n'est-ce pas ? Envoyez-le directement.

Lorsque Sam quitta la pièce, elle murmura :

— En ville depuis si peu de temps, et déjà vous avez une conquête. Les bons offices de Fred ne seront pas nécessaires, je crois.

Phoebe n'eut pas eu le temps de répliquer avant que Mr. Conroy ne se montrât et ne s’inclinât au-dessus de leurs mains.

— J'avais espéré vous trouver toutes les deux à la maison aujourd'hui. Voudriez-vous m'accompagner au Parc Royal ? C'est là que se rassemble les personnes en vogue à Bruxelles, et l’on est sûr d'y trouver une agréable compagnie.

Phoebe jeta un coup d'œil à Lydia avant de se retourner vers Mr. Conroy.

— Je crois que nous n’avons pas d’engagements cet après-midi, n'est-ce pas, Lydia ?

— Nous sommes tout à fait libres. Nous n'avons rien d'urgent pour le moment. Nous avons seulement besoin de temps pour finir notre thé et nous changer. Dois-je vous servir une tasse ?

— Avec plaisir.

Mr. Conroy s'assit sur la chaise la plus proche de Phoebe. Il tourna son visage souriant vers elle, en faisant légèrement rougir ses joues pâles.

— Êtes-vous fatiguées par la danse ? demanda-t-il. J'admire votre courage d’assister à des fêtes chaque soir, et si peu de temps après votre arrivée à Bruxelles.

— Nous sommes fatiguées, mais rien qu'une promenade au grand air ne puisse guérir, répondit Phoebe en passant le thé de Lydia à Mr. Conroy. Lydia, est-ce que Fitz nous rejoindra aujourd'hui ?

— Non, j'imagine que nous ne verrons pas beaucoup mon mari pendant la journée, car il a été nommé responsable du 2e bataillon du 33e régiment d'infanterie, dit-elle en souriant à Mr. Conroy. Vous le savez probablement déjà.

— Oui, je le sais. Votre mari est très apprécié dans l'infanterie, madame.

Mr. Conroy remua son thé et ajouta en riant :

— Il inspire peut-être un respect proche de la peur, mais je ne crois pas qu'il y ait un soldat qui le connaisse qui ne chante pas ses louanges.

— Cela est gentil de votre part de le dire.

Rien ne faisait plus plaisir à Lydia qu'un compliment fait à son mari.

Mr. Conroy resta et termina son thé, en promettant d'attendre pendant que les deux femmes enfilaient leurs robes de marche et de chaudes pelisses. Il était encore assez tôt en mars pour que le printemps ne fût qu'une promesse. Phoebe et Lydia sortirent de leurs chambres en même temps et se prirent par le bras alors qu'elles se dirigeaient vers les escaliers pour rencontrer Mr. Conroy.

Phoebe ne ressentait pas de frisson ni de fébrilité à l’idée de se promener avec Mr. Conroy, mais elle espérait que cela pourrait changer. Elle ne pouvait s'empêcher d'être flattée par son intérêt évident. Et cela, se dit-elle, était suffisant pour devenir le fondement d’un potentiel mariage. Mr. Conroy se leva dès qu'elles entrèrent dans le salon, et il ramassa son chapeau et la canne qui était appuyée contre sa chaise.

— Nous ne sommes allés voir que le bas de Bruxelles où se trouvent tous les canaux, dit Phoebe à Mr. Conroy. Ma femme de chambre m'a dit que l’on n’en trouvait pas dans la partie haute. Où se situe le Parc Royal ?

Lydia répondit en boutonnant son manteau :

— Nous avons roulé le long en allant chez Mrs. Marshall pour la fête, nous l'avons donc aperçu depuis la calèche. Fitz l'avait montré du doigt, mais vous n'avez pas dû y prêter attention. Bien sûr, les jardins doivent être visités pendant la journée, où nous pouvons en voir davantage.

— Et c'est là que j'interviens, dit Mr. Conroy en faisant signe aux femmes de le précéder hors de la maison.

— Je suis sûre que nous connaîtrons Bruxelles aussi bien que Londres d'ici l'arrivée de l'été, dit Phoebe.

Elle marchait derrière Lydia dans l'air froid, les rayons du soleil ne les atteignant pas tout à fait dans la rue étroite. Dans l'intersection devant, le soleil brillait gaiement et le cœur de Phoebe était en harmonie avec sa lumière. Ici, elle avait attiré l'attention d'un homme qui semblait aussi honorable que beau. La probabilité que ses jours en tant que célibataire fussent bientôt derrière elle commençait à poindre, et elle n'avait pas besoin du soleil pour être inondée d'espoir.

Ils se mirent en route, en descendant la rue des Feuilles et en discutant des trois soirées auxquelles elles avaient assisté jusqu'à présent et de la représentation théâtrale qui aurait lieu plus tard dans la semaine. Mr. Conroy leur conseilla de ne pas manquer l'opéra, car il devait y avoir une représentation spéciale de Miss Nash, qui était venue exprès à Bruxelles pour cela.

— Alors, vous voyez, vous n'avez pas commis d'erreur dans votre choix de venir si Miss Nash a également fait ce choix, dit-il gaiement. Bruxelles sera très en vogue cette Saison.

Ils entrèrent dans le Parc Royal, qui était aménagé en larges avenues. De chaque côté des chemins se trouvaient des buissons sculptés et des statues de marbre, et des parcelles de terre régulières mettaient en avant des éclaboussures de couleurs où les fleurs du début du printemps apparaissaient. Phoebe était frappée par le nombre de personnes habillées avec élégance, se promenant ou chevauchant le long des avenues, malgré le froid. Elle pourrait presque se croire à Hyde Park si elle fondait son imagination sur la seule vue des gens. Il y avait même un ou deux visages qui lui semblaient familiers, qu'elle avait dû voir à Londres, bien qu'elle ne pût dire qui ils étaient.

Ils n'avaient pas marché très loin dans le parc lorsque Phoebe remarqua une silhouette qui s'avançait vers elle, dont la petite taille et les boucles

blondes indomptables n'étaient que trop familières. *Martha Cummings*. Il apparaissait qu’elle n’avait pas bénéficié, du simple fait d'avoir quitté Londres, de l'éloignement de celle qui profitait de ses bonnes grâces. La pauvre fille n'avait rien fait pour mériter l'aversion de Phoebe. Cela était seulement que Phoebe pouvait à peine prononcer un mot à chaque fois qu'elles se rencontraient.

— Phoebe Tunstall ! Je ne savais pas que vous seriez aussi à Bruxelles. Vous êtes la toute dernière personne que je m'attendais à rencontrer ici, dit-elle en se tournant pour marcher dans la direction de Phoebe. J'étais sûre que vous vous seriez demandé où j'étais partie quand vous auriez remarqué que je ne me trouvais pas à Londres cette Saison. J'avais l'intention de vous écrire pour vous faire part de ma surprise. Mon frère Albert, c'est lui là-bas en train de saluer une connaissance, m'a annoncé qu'il avait besoin de moi pour gérer sa maison ici, et bien que je n'aie aucun goût pour l'aventure, je vous assure, je ne pouvais pas lui dire non. Il a insisté en me suppliant. Et maintenant, je découvre que vous et moi serons toutes les deux ici. La perspective d'endurer une Saison à Bruxelles ne sera finalement pas si difficile.

Albert Cummings se dirigea vers eux, en ressemblant beaucoup à la version masculine de sa sœur. Il avait une carrure compacte et corpulente qui montrait son amour de la gastronomie, et ses taches de rousseur étaient légèrement moins évidentes que celles de Martha. Ses boucles étaient domptées parce que plus courtes et il ne pouvait pas être considéré comme un bel homme. Phoebe savait qu'elle n'était pas gentille et elle ne pouvait pas comprendre pourquoi. Déterminée à se repentir, elle offrit un sourire à Mr. Cummings quand il arriva près d’eux.

Martha, dont une main était posée sur le bras de Phoebe, tendit son autre main vers son frère.

— Albert, voici Miss Phoebe Tunstall. N'est-ce pas la plus drôle des plaisanteries qu'elle soit ici comme moi ? Phoebe, voici mon frère, Mr. Albert Cummings.

— Bonjour, dit Phoebe en faisant la révérence.

Puis, elle se retourna pour chercher Lydia, mais vit que son amie était un peu plus en arrière prise dans une conversation avec Mr. Conroy.

Mr. Cummings et Martha se remirent à marcher, et Phoebe s'avança à côté d'eux, en se souvenant de la farce d'Anna. Comme Martha l'avait

accueillie sans aucun signe de surprise, elle avait dû apprendre l'existence de sa jumelle.

— Ma sœur, Anna, m'a informée qu'elle avait fait votre connaissance.

Martha laissa échapper un rire très fort qui poussa certaines des autres personnes qui se promenaient sur le chemin à se retourner et à les regarder.

— Votre sœur était tellement taquine et m'a totalement déroutée. Elle m'a fait croire que vous... qu'elle était vous, et que non seulement vous vous étiez mariée mais que vous étiez enceinte ! J'étais complètement incapable de me l'expliquer, car ce n'est pas de votre nature de garder un tel secret.

Mr. Conroy et Lydia avaient été retenus par des personnes qu'ils connaissaient, et Phoebe ralentit son rythme pour les attendre. Martha avait jeté plus d'un coup d'œil à Lydia et à Mr. Conroy. Bien que Phoebe n'eût aucune envie de les présenter et d'approfondir le lien qu'elle avait tant essayé de décourager à Londres, une telle chose serait impossible à éviter. Bruxelles était petite. Ils se rencontraient toujours, et Phoebe n'était pas une personne au cœur de pierre.

Lorsque Lydia et Mr. Conroy les rejoignirent, Phoebe fit les présentations.

— Martha, permettez-moi de vous présenter mon amie d'enfance, Mrs. Fitzwilliam. Et voici Mr. Conroy. Et Miss Cummings et Mr. Cummings.

Martha fit la révérence et demanda :

— Étiez-vous en train de marcher dans cette direction ? Devrions-nous continuer ensemble ?

Sans attendre de réponse, elle reprit le bras de Phoebe et commença à avancer.

— Comment avez-vous décidé de venir ici ? demanda Martha. Je ne peux pas imaginer ce qui vous a amenée à Bruxelles, car j'étais sûre que vous seriez impatiente d'assister à la Saison londonienne où se trouvent tous les gentlemen éligibles. Moi-même, j'avais renoncé à tout espoir de mariage en venant ici, mais maintenant je commence à me demander si j'ai eu tort de le faire. Eh bien, il y a tant de soldats, même si les seuls éligibles parmi eux sont des officiers, qui doivent être rares… bien qu'il ne semble pas qu'ils le soient. Je peux à peine croire que nous sommes toutes les deux ici. Quelle aventure ! Un jour, nos enfants nous supplieront de tout savoir.

Elle continuait de bavarder sans avoir l'air d'attendre de réponse. Phoebe n'osa pas regarder Lydia de peur qu'elle ne fût tentée d'éclater de rire. Elle se rappela pourquoi elle n'avait pas cherché à faire plus connaissance avec

Martha. Phoebe était déjà dans l'ombre avec une sœur comme Anna, et même avec une amie comme Lydia. Mais au moins, elle les aimait. Elle n'avait pas besoin de quelqu'un dans sa vie qui lui parlait comme si elle était un mur. Mr. Cummings semblait être plus raisonnable que sa sœur, car il faisait la conversation lorsqu'on l'invitait, mais n'ennuyait pas ses compagnons d'une abondance de paroles alors qu'il marchait à leurs côtés.

La conversation n'exigeait pas grand-chose de la part de Phoebe, et ses pensées commencèrent à dériver lorsque Martha la sortit de sa rêverie en lui demandant quels étaient leurs plans pour cette semaine.

— Je… Je ne connais pas encore nos plans. Nous venons tout juste d'arriver**,** en début de semaine…

Il s'était passé tant de choses depuis lors que le concept était difficile à saisir pour Phoebe.

— Cette semaine ! Vous devez être complètement épuisée après le voyage. Je sais que je l'étais quand je suis arrivée, et Albert craignait presque que je ne sois pas à la hauteur de la tâche de gérer la maison au moment où il avait besoin de moi. Tout est si terriblement étranger. Mais nous sommes ici depuis deux semaines, et en connaissant un peu mieux la société bruxelloise maintenant, je pense que vous ne devriez pas manquer le dîner offert ce soir par Mrs. Darnell. Enfin, si vous avez reçu une invitation. Il se trouve que j'aime bien plus la société bruxelloise que celle de Londres. Il ne manque jamais de choses à faire, et comme nous ne sommes pas nombreux, nous sommes à peu près sûrs d'être reçus partout.

— Comme cela est charmant, répondit Phoebe, en luttant pour rester courtoise.

Elle n'était pas venue dans un pays étranger uniquement pour fréquenter le même groupe de personnes qui ne l'avaient pas ravie à Londres. Elle s'arrêta pour examiner un parterre de fleurs, où les premiers bourgeons s'épanouissaient courageusement, en donnant le temps à Lydia et à Mr. Conroy de les rejoindre. Martha avait continué sa conversation en décrivant les fêtes auxquelles elle avait déjà assisté alors que le regard de Phoebe dérivait vers les portes du parc.

Là, un officier en uniforme entra dans le parc à un rythme effréné et, en ignorant certaines personnes qui se promenaient à côté de lui, s'arrêta devant une petite foule de personnes qu'il semblait connaître. Il relaya apparemment des nouvelles importantes, alors que certains de ses spectateurs mettaient leurs mains sur leur bouche et commençaient à parler

avec animation entre eux. Il les quitta et la même scène se déroula dans deux autres groupes à proximité. Phoebe ne pouvait pas détacher son regard du porteur de nouvelles et de l'effet qu'il laissait derrière lui. Quelque chose n'allait pas, elle en était sûre. Même Martha avait cessé de parler.

L'un de ces groupes comprenait deux soldats, et l'un d'eux leva ensuite la main pour interpeller Mr. Conroy. Il conduisit les autres jusqu'au groupe de Phoebe.

— Conroy, vous ne croirez jamais les nouvelles que nous venons de recevoir. Boney s'est échappé. Il a atterri dans le sud de la France et remonte vers Paris.

Napoléon s'est échappé ? Cela ne semblait pas possible. La seule raison pour laquelle les Anglais étaient en sécurité sur le continent était que Napoléon avait été capturé et envoyé au loin. Phoebe sentit le froid s’infiltrer à travers sa pelisse et se rapprocha un peu plus près de Lydia, qui n'avait montré aucune réaction. Elle semblait digérer la nouvelle alors qu'elle examinait le visage du soldat, en comprenant sûrement mieux les implications que Phoebe. Après tout, elle avait suivi son mari dans la guerre contre Napoléon.

Phoebe savait qu'elle était en sécurité à Bruxelles. Après tout, l'empereur n'aurait aucun intérêt à venir ici, n'est-ce pas ? Il irait à Paris et réclamerait le siège du pouvoir. Et… s'il souhaitait autre chose, les braves soldats britanniques viendraient à Bruxelles pour les défendre. Mais être sur le même continent qu'un tel monstre n’était pas une bonne chose. Les promesses de la Saison perdaient de leur attrait avec cette nouvelle.

Martha posait au malheureux soldat des questions auxquelles il ne pouvait pas répondre, et Lydia prit le temps de se rapprocher de Phoebe.

— Ne vous inquiétez pas. Nous sommes ici en parfaite sécurité, et si j’en venais à craindre le contraire, je ferais en sorte de vous presser de rentrer à Londres, même si je dois vous y accompagner moi-même. Fitz aura entendu la nouvelle maintenant, et peut-être aura-t-il plus à nous dire au dîner.

Mr. Conroy se sépara du groupe de soldats et regarda Phoebe.

— Miss Tunstall, je suis sûr que vous devez être aussi choquée par la nouvelle que nous le sommes tous. J'avais pensé que la menace de Napoléon appartenait au passé, dit-il, son regard devenant songeur avant de croiser le regard de Phoebe. Il semble presque être un mythe, n'est-ce pas ?

Un homme légendaire qui ne peut pas être détenu dans une simple prison. Mais nous veillerons à ce qu'il n'aille pas très loin.

— Peut-être qu'une vraie prison est ce dont il a besoin, déclara Phoebe. Je ne suis pas sûre qu'il ait eu une telle chose sur l'île d'Elbe. Il n'aurait pas pu ou n'aurait pas été en capacité de s'échapper.

— Vous devez avoir raison, répondit Mr. Conroy. Je crois que Campbell aura à répondre de beaucoup de choses.

L'officier partit pour annoncer les nouvelles aux autres et Lydia posa sa main sur le bras de Phoebe.

— Donnez-moi un instant, ma chère. Je viens de voir Mrs. Marshall, et elle aura peut-être plus de nouvelles.

Phoebe resta sur place en attendant qu'elle revînt, et Mr. Conroy afficha un sourire.

— Eh bien, ce ne sont pas des nouvelles que j’aurais souhaité entendre. Et nous sommes si nouvellement soulagés de nos ennuis dans les Amériques. Mais… Je suis sûr que tout ira bien. Concentrons-nous plutôt sur le délicieux après-midi que vous m'avez offert en me permettant de me promener en votre compagnie. J'ai entendu que Mrs. Darnell organisait un dîner ce soir. Puis-je oser espérer que Mrs. Fitzwilliam et vous serez présentes ?

Phoebe jeta un coup d'œil à Lydia, qui, si ses sourcils froncés étaient une quelconque indication, semblait discuter des dernières nouvelles et ne recevait pas beaucoup de réconfort en retour.

— Je ne peux pas vous le dire tant que je n'aurai pas découvert ce que le lieutenant-colonel Fitzwilliam a prévu pour nous, mais…, dit-elle en se tournant vers lui, en essayant de retrouver l'espoir et l'excitation de leur première soirée à Bruxelles. J'espère que nous pourrons y assister.

Mr. Conroy offrit son bras pour l'amener à Lydia.

— Bien. Je vous guetterai, alors.

Finalement, elles n’assistèrent pas au dîner ce soir-là car, bien que Fitz n'eût pas pu les éclairer avec de plus amples informations sur l'évasion de Napoléon, il avait beaucoup de choses qui l’occupaient. Il avait été chargé d'informer certains officiers de Gand et de Bruges de la situation et, une fois sa correspondance terminée, il fit porter les lettres par des aides à cheval.

Ils dînèrent tard ce soir-là, et restèrent seulement tous les trois entre eux. La seule information supplémentaire apportée par Fitz concernait le duc de Richmond, qui avait envoyé une lettre urgente à Vienne pour savoir ce que

Wellington leur demanderait de faire. Il y avait beaucoup à discuter concernant ce que la nouvelle pourrait impliquer, mais certaines des peurs de Phoebe avaient commencé à s'estomper à mesure qu'un esprit plus pratique prenait le dessus. Elle pensait qu'ils pourraient très bien continuer leur vie à Bruxelles puisque rien ne risquait de se passer pour le moment. Et cela signifiait plus de fêtes, d'opéras et de dîners.

Cela amena Phoebe à avoir une pensée pour Mr. Conroy, et elle se demanda s'il avait été un peu déçu de ne pas l'avoir vue ce soir-là.

OceanofPDF.com

Chapitre Huit

Finalement, Frederick apprit du duc qu'il devait se rendre directement à Bruxelles. Cela était ce qu'il avait prévu et souhaité, et il s’affairait pour se préparer à un départ le lendemain. Une quinzaine de jours s'était déjà écoulée pendant laquelle il avait dû rester assis après ces nouvelles et attendre des ordres, et il n'y avait rien qu'il aimait moins que ça.

Le voyage vers Bruxelles devrait durer une semaine. Frederick avait réservé une traversée sur un paquebot à Ramsgate en direction d'Ostende. Les vents étaient favorables et il arriva plus tard dans la journée. D'Ostende, il embarqua sur l'étroit bateau fluvial qui le conduirait le long des canaux pittoresques jusqu'à Bruxelles. Il ferait ainsi tout le voyage, en débarquant enfin au Grand Bassin juste à l'intérieur des remparts. Il navigua avec ses malles et sa voiture, jalousement gardés par Caldwell, ainsi que quatre chevaux dont Joseph s'occuperait. Frederick craignait d'en avoir besoin en cas de guerre, et il n'avait aucune confiance en sa capacité à trouver du bon bétail lorsqu'il serait là-bas.

Le bateau fluvial était rempli de plus de soldats que de civils, ce qui n'était pas une surprise. Le secrétaire à la Guerre avait parlé de leurs plans d’actions immédiats pour renforcer leurs forces à Bruxelles, même s'ils n'étaient pas certains de ce que serait la décision finale de Napoléon. Frederick avait fait quelques connaissances parmi les officiers du bateau, mais comme il restait en grande partie seul avec lui-même, il eut tout le temps de réfléchir.

Des pensées persistantes de Georgiana avec son nouveau mari sans visage envahissaient l'esprit bien ordonné de Frederick, et il les refoulait

rapidement avec un sentiment d'irritation. Rien n'était plus inutile que de se languir de ce qui ne pouvait pas être. Mais Frederick prévoyait aussi ce qui l'attendait. Il savait qu'il pouvait faire confiance à sa sœur pour relever presque tous les défis. Lydia s'était montrée beaucoup plus courageuse qu'il n'aurait jamais pu l'imaginer en grandissant avec elle. Elle gérerait avec courage la nouvelle de l'arrivée de Napoléon sur le Continent. Mais Phoebe ?

La seule image qu'il pouvait invoquer de son amie d'enfance face à une telle menace était celle d'une jeune fille muette. Il pouvait facilement l'imaginer recroquevillée dans sa chambre, craignant de la quitter alors que les histoires de ce monstre de Napoléon Bonaparte circulaient. Il ne connaissait personne d'autre parmi ses connaissances intimes qui était aussi réservée que Phoebe Tunstall. Quel esprit de malice l'avait poussé à proposer à Phoebe de faire quelque chose d'aussi contraire à sa nature alors que, s'il n'avait rien dit du tout, elle pourrait encore être en sécurité à Londres ? Lui seul était à blâmer en ce qui concernait sa situation actuelle, et personne ne le convaincrait du contraire. Il avait besoin de tout arranger.

DÈS LEUR ARRIVÉE À BRUXELLES, leur vie n'avait été qu'un tourbillon d'activités. Pendant la journée, Phoebe et Lydia se rendaient invariablement au Parc royal, en ne manquant qu'un seul jour où il y avait eu une averse. Elles commencèrent à croiser les mêmes personnes, et dans une société si petite, les présentations étaient une chose simple à faire. Elles faisaient des visites le matin et recevaient, et chaque soir se rendaient à un événement différent. Un soir, ce fut pour entendre Miss Nash chanter, un autre ce fut pour assister à une fête, il y eut un dîner le lendemain soir, et leurs soirées continuèrent dans la même veine. Il n'y avait tout simplement pas le temps de s'inquiéter de la menace imminente d'une invasion française, et en plus, une telle menace semblait si lointaine.

Il ne fallut pas longtemps avant que Phoebe se sentît comme la plus belle de chaque rassemblement. Officiers et gentlemen se souvenaient de son nom, la recherchaient et restaient à ses côtés lorsqu'il n'y avait pas de danse. Les admirateurs envoyaient chaque jour des fleurs dont la variété égayait le salon de leurs couleurs et de leurs senteurs.

Cela était une expérience inédite. À Londres, Phoebe avait toujours cédé le centre de l'attention à sa jumelle plus éblouissante. Elle s'était contentée de rester avec Tante Shae. Ou peut-être… *contentée* n'était pas le bon mot. Elle avait senti que cela était sa responsabilité, et une lourde responsabilité, car quelqu'un devait rester avec sa tante âgée. La charge lui avait naturellement incombé.

Mais ici, Phoebe avait la sensation grisante d'avoir tout Bruxelles à ses pieds. Elle se préparait pour le plus grand bal jamais organisé à Bruxelles pour la Saison, et tandis qu'elle se tenait dans sa chemise de nuit, en examinant le contenu de sa garde-robe et en attendant que Mary arrivât avec les fers à friser, elle gloussait toute seule. *Je commence à croire que je suis une proie désirable, malgré mon âge avancé.*

La baronne Turton tenait le bal dans son logement loué rue de la Madeleine, et Phoebe choisissait sa robe avec soin. En général, elle accordait peu d'importance à ce qu'elle portait. Après tout, Anna en accordait assez pour deux. Mais cette fois, Phoebe avait imaginé quel genre de ravages elle ferait si elle devait mettre quelque chose de surprenant. La robe à laquelle elle pensait était l'une des plus récentes, confectionnée dans une couleur vive, qu'Anna l'avait convaincue de faire fabriquer lorsqu'elles étaient à Londres.

La robe rouge carmin en taffetas de soie avait un décolleté plus plongeant qu'elle n'en avait l'habitude, mais ce n'était en rien indécent. Son corsage était coupé en forme de carré et les fines manches de chaque côté montaient juste au-dessus de l'épaule avec de minuscules perles de rocaille cousues dans la couture. Une fine superposition de tissu ressemblant à une sorte de tulle de la même couleur que la robe ajoutait un effet scintillant à la lueur des bougies. Le résultat était magnifique, et Phoebe pensa qu'aucune femme ne pouvait être mise dans l'ombre en portant une telle robe.

Ce n'était pas seulement la robe qui était si nouvelle et ne ressemblait à nulle autre. Mary était arrivée avec les fers et avait coiffé les cheveux de Phoebe avec les nouvelles boucles plus courtes. À part cette première soirée où sa femme de chambre lui avait coupé les cheveux, Phoebe les portait généralement épinglés en arrière. Il semblait plus facile d'enfiler et d'enlever les bonnets de cette façon.

Ce soir, Mary avait bouclé les mèches devant, puis avait frisé les cheveux restants sur les côtés pour former des vagues, qu'elle avait tirés en un chignon plus souple derrière. Elle avait attaché savamment des épingles

avec des diamants dans ses boucles blondes pour donner l'impression que Phoebe était ornée de bijoux de la tête aux pieds. La toilette était complétée d’un collier de rubis serti d'or à son cou, et de gouttes d'or et de rubis à ses oreilles. Elle tamponna son parfum de lavande préféré sur ses clavicules.

Phoebe enfila ses longs gants blancs, et sa nervosité liée à son excitation était à son comble. Elle jeta un dernier coup d'œil dans le miroir alors que Mary tirait sur la superposition derrière la robe pour la lisser. Cette soirée allait être différente, Phoebe le savait. *Je vais à cette fête pour être admirée, et je vais m'amuser avant de trouver un mari et de m'installer*. Si les événements de la semaine dernière étaient une quelconque preuve, Mr. Conroy cherchait à être le principal candidat. Mais Phoebe n'allait pas choisir trop tôt. Elle allait profiter de sa Saison.

Elle entra dans le salon, et Fitz et Lydia levèrent les yeux en la regardant de l’endroit où ils étaient assis. Lydia se leva avec un sourire satisfait.

— Phoebe, je vous jure, je ne vous ai jamais vue aussi belle.

Elle s'approcha pour examiner la robe de Phoebe, en touchant la superposition rouge de sa robe.

— Vous êtes ravissante, dit Fitz. Comme je suis, dans une certaine mesure, responsable de vous, je devrai m'assurer que tous vos prétendants se comportent avec la plus grande convenance. Je vais avoir du pain sur la planche, cependant. Je suis sûr qu'il y aura beaucoup de gentlemen qui se disputeront votre attention.

Phoebe sentit ses joues se réchauffer sous une telle attention, mais elle était déterminée à ne pas faiblir devant les éloges.

— Je pense qu'Anna avait raison à propos de cette couleur. Elle n'imaginait pas où je la porterai quand elle me l'a recommandée.

— Certainement pas, répondit Lydia en riant.

Fitz jeta un coup d'œil à l'horloge sur la cheminée.

— Devrions-nous partir ?

Phoebe regardait par la fenêtre de la calèche pendant qu'ils roulaient, en comparant les rues qu'elle connaissait avec celles qu'elle n'avait pas encore découvertes. Bientôt, ils tournèrent rue de la Madeleine, où le bruit des invités leur parvint quand ils s'arrêtèrent. Un laquais attendait et il aida les dames à descendre. Fitz donna des instructions au palefrenier, qui partit ensuite, et tous les trois rejoignirent la foule dans les escaliers.

— Lady Turton, Sir William, dit Fitz en s'inclinant. Vous connaissez ma femme. Puis-je vous présenter son amie, Miss Phoebe Tunstall ?

Il s'écarta et échangea quelques mots avec Sir William.

Lady Turton était jeune, quoique mariée au baron, qui était beaucoup plus avancé en âge. Malgré son jeune âge, elle assumait son rôle d'hôtesse avec aplomb.

— Miss Tunstall, cela est un plaisir de faire votre connaissance. Comme Bruxelles est petite, je suis sûre que nous aurons une chance d’approfondir nos relations d'ici peu.

Après lui avoir réservé un accueil chaleureux, elle se tourna vers les prochains invités qui se pressaient.

La salle de bal n'était pas encore entièrement remplie et Phoebe s'arrêta pour voir qui était là. Elle vit plus d'une personne jeter un coup d'œil dans sa direction, et elle se tourna vers Lydia alors qu'une once de peur la saisit. Peut-être y avait-il quelque chose qui n'allait pas avec son apparence, ou la robe était-elle trop audacieuse ? Elle pensait avoir vaincu tout son manque de confiance concernant une chose aussi insignifiante que son apparence.

Lydia la connaissait bien, car sans même croiser le regard de Phoebe, elle se pencha pour murmurer :

— Vous faites tourner toutes les têtes ce soir, ma chère. Je suis contente.

Phoebe se souvint de lever le menton et de redresser ses épaules. *Je ne pourrai pas trouver de mari si je me cache dans l'ombre comme je le fais habituellement*, se rappela-t-elle.

Mr. Conroy ne perdit pas de temps pour venir vers Phoebe dès qu'il la repéra. Il y avait une lueur dans ses yeux et il avait le sourire aux lèvres, une attention singulière qui fit ressurgir sa nervosité.

— Eh bien, Miss Tunstall, je me trouve à court de mots quand je vous contemple comme cela.

Il lui tendit la main, et elle y plaça la sienne alors qu'il s'inclinait.

Phoebe n'était pas sûre d'être prête pour toute cette attention que lui portait Mr. Conroy, mais elle se força à le regarder droit dans les yeux, conformément à sa détermination à ne pas faiblir.

— Comme cela est gentil de dire cela, même si je suis sûre que vous devez être très doué pour la flatterie.

Leurs regards se soutinrent un instant de trop, et les yeux de Mr. Conroy s'écarquillèrent légèrement. Il s'approcha d'un pas, comme tiré par un fil invisible. Il fallut un moment à Phoebe pour comprendre ce que tout cela voulait dire et elle faillit rire quand elle réalisa subitement qu'elle était en train de flirter.

Mr. Conroy resta figé à ses côtés, mais Phoebe n'eut pas le temps de réfléchir à ce qu'elle ressentait au sujet de son attention, car d'autres hommes commencèrent également à la remarquer. Ils affluèrent, en formant un petit groupe.

— Miss Tunstall, j'espère que vous voudrez me réserver une danse ce soir.

— Miss Tunstall, vous êtes magnifique. Je crois que j'avais eu votre parole lors de la dernière réunion que vous danseriez avec moi à celle-ci.

— Eh bien, d’accord, dit-elle, en répondant au premier officier qui s'était adressé à elle avant de répondre à l'autre gentleman. Eh bien, oui, Mr. Mann. Je m'en souviens, et j'en serais ravie.

— Miss Tunstall, appela un lieutenant en s’avançant.

Mr. Conroy leva la main, et Phoebe crut déceler une contrariété à peine voilée.

— Vous aurez votre chance, j'en suis sûr. Mais d'abord, Miss Tunstall est engagée avec moi.

Il tendit le bras, et Phoebe posa sa main dessus, en adressant un sourire d'excuse aux autres gentlemen alors que Mr. Conroy la conduisait sur la piste de danse.

Il y avait une série de danses encore en cours, et pendant qu'ils attendaient, Mr. Conroy se pencha pour parler.

— Je crois que je suis avec la plus belle femme du bal de ce soir.

Phoebe lui retourna un sourire, en ne sachant pas comment répondre. Cela était flatteur, mais elle pouvait difficilement être d'accord avec lui en le remerciant. Elle espérait qu'il avait d'autres sujets de conversation pour la divertir que son apparence.

— Trouvez-vous Bruxelles à votre goût ? demanda-t-il lorsque le silence se prolongea.

— Oui. Je la trouve très divertissante.

Elle lui lança un autre coup d'œil de côté, en ne voulant pas croiser son regard de front une seconde fois. Elle ne pouvait pas se permettre d'être directe dans son attention tant qu'elle n'était pas sûre de la direction de son propre cœur. Si seulement leur conversation pouvait sortir du domaine des lieux communs, elle serait peut-être moins nerveuse.

— Je suis juste heureux d'entendre cela. Je craignais que vous ne vouliez vous précipiter à Londres dès que vous sauriez que Bonaparte était

de retour sur le Continent. Bruxelles deviendrait un endroit bien triste si vous deviez partir.

En ignorant le compliment direct, qui vint trop vite à son goût, Phoebe fronça les sourcils.

— Pensez-vous que Napoléon viendra à Bruxelles ? Il semble peu probable qu'il le fasse alors qu'il est si incertain de son accueil en France. Il n'y a sûrement aucune raison de partir, à moins que vous ne soyez au courant de quelque chose ?

Sa gorge s'assécha alors que des vagues de peurs affluaient en elle. Pourraient-ils être en danger ici ? Bien sûr, Fitz veillerait sur elle avec sa femme, mais que pouvait-on faire contre un tyran avide de conquérir plus de terres ?

— Il n'y a pas la moindre raison de vous inquiéter, lui assura Mr. Conroy. Je vous ferai savoir s'il y a lieu de le faire. Dans tous les cas, je serai là si vous avez besoin de quoi que ce soit.

La série était terminée et les couples avaient quitté la piste alors que Mr. Conroy entraîna Phoebe au centre. Il avait parlé directement à la peur de Phoebe en disant qu'il serait là si elle avait besoin de quoi que ce fût. Mr. Conroy devenait déterminé dans ses aspirations. Cela était ce qu'elle voulait, n'est-ce pas ? Pourtant, cela n'avait pas fait grand-chose pour la réconforter. Elle ne pouvait pas imaginer courir vers lui si elle avait besoin d'aide.

Elle espérait que ses sentiments changeraient avec le temps. Ou peut-être que cela signifiait simplement qu'il n'était pas celui qu'il lui fallait. Phoebe avait peu d'expérience dans ce domaine, bien qu'elle eût fait ses débuts il y avait quatre Saisons de cela. La musique commença et Mr. Conroy lui sourit et tendit sa main gantée pour que Phoebe y plaçât la sienne.

Elle ne montrerait aucune préférence marquée tant qu'elle ne serait pas sûre, mais cela ne signifiait pas qu'elle ne pouvait pas se débarrasser de tous ses soucis et profiter de cette danse.

FREDERICK ARRIVA en fin d'après-midi à Bruxelles. Il fit seller son cheval et se rendit directement à l'hôtel Ducale, où Lord Bathhurst lui avait recommandé de loger. Il laissa Caldwell et Joseph s’occuper de ses effets

personnels. Le duc de Richmond louait un bureau dans l'hôtel et Frederick était déterminé à faire sa connaissance sans tarder. Il serait le mieux équipé pour guider Frederick dans la préparation de l'arrivée de Wellington. Bien qu'il eût hâte de surprendre Lydia et Phoebe, son sens du devoir l'incitait à se présenter d'abord au duc de Richmond.

— Votre Grâce, je crois que vous vous attendiez à me voir ici, déclara Frederick alors qu'il était introduit dans la chambre du duc.

— En effet. Lord Bathurst a envoyé une lettre disant que vous arriviez. J'ai été heureux que Sa seigneurie ait jugé bon d'envoyer quelqu'un immédiatement. L'on me dit que nous devons également attendre De Lancey. Est-il venu avec vous ?

Frederick secoua la tête.

— Il doit d'abord se marier mais ne tardera pas après l'heureux événement, je crois.

Parler de De Lancey avait rappelé les spéculations de Frederick selon lesquelles l'actuel quartier-maître général serait bientôt remplacé. Cela l'amena à poser des questions sur l'homme qui occupait actuellement le poste.

— Et… Sir Hudson ? demanda-t-il.

Si le duc était au courant de changements d'état-major, il ne les avait pas communiqués à Frederick.

— Il a commencé à prendre des dispositions. Les troupes arriveront par bateaux entiers.

Frederick hocha la tête.

— J'ai, moi-même, voyagé avec un bateau plein de soldats.

— Sir Hudson a été fort occupé pour installer des logements pour les hommes.

Le duc leva les yeux quand un serviteur apparut, et il lui ordonna d'apporter des rafraîchissements.

— Je dois aider Sir Hudson dans une certaine mesure, dit Frederick. Alors que son objectif concerne les troupes, le mien sera de repérer les quartiers généraux appropriés pour les officiers.

Le duc désigna la pièce spacieuse.

— Vous en trouverez beaucoup qui conviennent. Il y a une maison rue du Parc qui devrait convenir à Wellington. Elle est spacieuse, et il y a plusieurs pièces où il pourrait tenir des réunions. J'essaierais d'abord là-bas. Mais faites cela demain. Ce soir, à moins que vous ne soyez mort de

fatigue, je vous propose de vous introduire au bal de Lady Turton. Tout le monde sera là, et il serait bon de faire savoir à la société mondaine bruxelloise que vous êtes arrivé. Je demanderai à mon domestique de vous y faire inviter. Bien sûr, il y aura un florilège d'invitations à suivre, mais nous ne pouvons pas vous cacher à l'abri des regards, dans la ville la plus gaie du Continent.

Frederick le regarda avec curiosité.

— Est-ce autant qu'à Londres ? Quelque chose tous les soirs ?

Le duc se mit à rire.

— Pire, s'exclama-t-il. Cela est une société tellement petite que tout le monde remarque si vous êtes présent ou non, et cela devient une source de commérages. L'on se sent presque obligé de faire une apparition. Je ne sais pas comment nous le supportons tous, mais nous réussissons à nous amuser ici.

Le domestique apporta des boissons et Frederick en but une gorgée, adossé à sa chaise.

— Y a-t-il eu un changement d'atmosphère depuis que vous avez appris l'évasion de Boney ?

— Il y a une sorte de nervosité ambiante, ou peut-être que « excitation » serait un meilleur mot, admit le duc de Richmond. Mais il n'est pas question de partir. Les gens ne voient pas Napoléon capable de déloger le roi aussi facilement que cela. Ou ils se demandent, dans le cas où il pourrait reprendre le pouvoir, si le parvenu serait prêt à commencer à marcher vers d'autres territoires après une défaite aussi retentissante en Russie. Eh bien, il peut difficilement trouver des hommes pour accomplir cette tâche.

— Je suis un peu dans cet état d'esprit, dit Frederick en se frottant le menton tout en rassemblant ses pensées. Pourtant, un homme de sa trempe, qui jadis pensait gouverner tout le Continent, et l'Angleterre, ne changera pas si vite de vision. Et il a un talent malheureux pour réussir une guerre.

— Eh bien, nous verrons. En tout cas, c'est bon de vous avoir ici. Wellington aura suffisamment de tâches à vous confier, mais vous êtes un homme capable pour le travail, dit le duc avant de pencher la tête avec l'ébauche d'un sourire. Vous ressemblez tellement à votre père, vous savez.

Ayant fini son verre, Frederick rencontra le regard de Richmond et posa ses mains sur ses genoux avant de se lever.

— Cela est toujours un beau compliment, mais que ne donnerais-je pas pour l'avoir ici à ma place.

— Bien, dit le duc en lui tendant la main. Je pense que nous nous verrons beaucoup dans les mois à venir.

— Je présume, répondit Frederick, en donnant au duc une poignée de main ferme et en se retournant pour partir.

Il avait espéré contacter Lydia et Phoebe avant de faire quoi que ce soit d'autre, mais avec les conseils du duc à l'esprit, il décida qu'il aurait plus de succès en allant les trouver au bal.

Caldwell avait ordonné aux domestiques de l'hôtel d'apporter les malles de Frederick dans sa chambre, tandis que Joseph apportait le phaéton aux écuries. Ses malles ouvertes et à moitié déballées, Frederick se tenait devant le miroir où il passait le bout de sa cravate amidonnée à travers la boucle qu'il avait créée et donnait une série de petits coups jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'effet qu'il recherchait.

Il portait un gilet bordeaux et une culotte noire, et Caldwell l'aidait à mettre son manteau noir. Les chaussures appropriées pour le bal avaient été enfouies au fond de sa malle, car Frederick n'avait pas prévu d'en avoir besoin dès son arrivée, mais elles furent retrouvées et Frederick partit enfin.

Il était tard lorsqu'il monta les marches de chez les Turton et alla saluer l'hôte et l'hôtesse, qui n'étaient plus à leur place près de la porte. Il les remercia pour l'invitation de dernière minute qui était arrivée alors qu'il se préparait. Le duc de Richmond pouvait être aperçu en conversation de l'autre côté de la pièce.

Le duc avait raison. Tout Bruxelles semblait être à cette fête. Frederick salua quelques personnes qu'il connaissait alors qu'il cherchait Lydia dans la foule. Il n'y avait aucune chance que sa sœur fût absente d'un tel événement.

Il aperçut finalement Lydia et se dirigea vers elle. Elle n'avait pas encore vu Frederick arriver vers elle quand la foule s'ouvrit devant lui, en attirant son attention et en révélant la beauté la plus ravissante au centre de celle-ci. La femme portait une robe rouge, délicieusement ajustée à sa silhouette, qui scintillait à la lueur des bougies, ainsi que les pinces à bijoux épinglées dans ses boucles. Son profil était partiellement caché, mais Frederick pouvait la voir rire et tendre sa main gantée pour qu'un gentleman s’inclinât dessus.

Ses pas faiblirent. Le fait qu'il pût remarquer une autre femme était de bon augure pour pouvoir mettre la triste histoire de Georgiana Audley derrière lui. Et celle-ci retenait complètement son attention, car il était incapable de détacher ses yeux de la créature enchanteresse devant lui. Bien qu'elle ne se fût pas encore retournée, il y avait en elle un air décidément

familier, et Frederick attendit. Il se retrouva le souffle coupé alors qu'elle baissait timidement la tête, un mouvement si familier qu'il fut replongé dans sa prime jeunesse. Était-ce… Est-ce que cela pourrait être ?

La femme se tourna complètement dans la direction de Frederick en même temps que Lydia qui le repéra en criant :

— Fred ! Toi, ici à Bruxelles. Je peux à peine en croire mes yeux. Tu n’as pas prévenu que tu venais. Qu'est ce qui t'amènes ici ? Bien que je pense pouvoir le deviner.

Frederick jeta un coup d'œil à sa sœur mais reporta ses yeux sur la créature envoûtante sur son chemin, sa voix semblant s'être enfuie dans sa surprise totale et absolue. Cette ravissante créature devant lui n'était autre que Phoebe Tunstall.

OceanofPDF.com

Chapitre Neuf

Phoebe avait fini sa danse avec Mr. Conroy. Il n'avait pas encore eu l'occasion de l’abandonner à un autre lorsqu'elle fut à nouveau entourée d'un cercle de prétendants enthousiastes. Cela était une expérience tellement nouvelle pour elle. On lui avait dit d'innombrables fois qu'Anna et elle étaient de très jolies jeunes femmes, mais c'était toujours Anna qui recevait les compliments. L'attention mettait Phoebe mal à l'aise.

Maintenant, pour la première fois, attirer le regard des autres était une satisfaction plutôt qu'une malédiction car elle sentait qu'ils s'intéressaient vraiment à elle. Ils ne l'utilisaient pas pour approcher Anna ou pour danser avec elle faute de trouver une meilleure partenaire. Ils semblaient vraiment la convoiter.

Mr. Conroy était persistant dans ses attentions, mais les autres gentlemen ne l'étaient pas moins. Cela était seulement que Mr. Conroy détenait un léger avantage sur les autres. Phoebe n'avait pas encore marché ni chevauché avec eux dans le parc. Il n'y avait eu aucune conversation avec eux au-delà de simples plaisanteries. Avec Mr. Conroy, il n'y avait pas eu beaucoup de conversations, mais il y en avait eu.

Phoebe se détourna de Mr. Conroy pour s’intéresser aux gentlemen qui s'étaient rassemblés autour d'elle lorsqu'un frisson dans son dos lui donna envie de se retourner. Elle avait l'étrange sensation d'être observée. Cela était si fort qu'elle finit par se retourner, lentement, et là, directement sur son chemin, se tenait Frederick Ingram, les yeux rivés sur elle.

Phoebe voulait que son expression ne changeât pas, même si le sang s'écoulait de son visage si rapidement qu'elle eut peur un instant de

s'évanouir. Elle ne donnerait pas à Frederick la satisfaction de savoir quel choc cela était de le voir là.

Après un bref moment d'engourdissement où elle ne put que cligner bêtement des yeux, elle se retourna vers Mr. Conroy, qui était toujours à ses côtés.

— Merci de m'avoir accompagnée pour une danse.

Il la regarda un instant, mais son regard se porta sur Frederick, qui n'avait pas bougé. Phoebe ignora le regard interrogateur que Mr. Conroy envoya à Frederick, puis à elle, et elle se tourna plutôt vers les autres gentlemen, soudainement désemparée. Il ne serait pas juste d'accepter une des danses maintenant que Frederick était là. Il voudrait lui parler, et l'ayant vu, Phoebe ne pouvait pas l’ignorer en allant danser au bras de quelqu'un d’autre. Et si elle était honnête avec elle-même, elle ne souhaitait rien de plus que lui parler.

Cependant, rien de tout cela ne pouvait être exprimé, alors elle se contenta de sourire aux autres gentlemen et secoua la tête.

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser. J'ai quelque chose que je souhaite dire à Lydia.

— Je vous en prie.

Elle entendit cela et d'autres réponses similaires, mais n'aurait pas été en mesure de dire qui les avait prononcées.

Bien qu'elle eût invoqué cette excuse, Phoebe ne savait pas comment elle allait se diriger vers Lydia, qui se tenait aux côtés de Frederick. Ses pieds ne semblaient pas vouloir lui obéir, et elle s’éloigna, confuse. Elle avait toujours gardé une prise ferme sur ses émotions, en s'entraînant à être parfaitement naturelle devant Frederick. Jamais ses apparitions ne l'avaient troublée au point de la figer sur place. Mais son cerveau tourmenté se demandait pourquoi il était là, et exigeait : *il faut qu'il vienne à moi*. Pourquoi devrait-elle tomber dans le même schéma qu'elle avait suivi depuis l'enfance et courir vers lui ? Il y avait plein d'autres gentlemen qui la trouvaient intéressante, alors que Frederick Ingram la regardait toujours comme une enfant. Peut-être était-il temps de lui montrer qu'elle n'en était plus une.

Cela suffit ! Elle devait marcher jusqu'à l'endroit où se tenaient Lydia et son frère, et Phoebe prit une profonde inspiration et se tourna pour partir. Cela était inutile. Frederick Ingram se tenait juste devant elle.

— Phoebe, je ne crois pas vous avoir déjà vue aussi ravissante.

Sa voix était saccadée et elle se demanda si elle avait fait quelque chose pour l’ennuyer. Il jeta un coup d'œil aux autres gentlemen qui n'avaient pas bougé de leur cercle après avoir été congédiés, et elle ne savait pas combien de temps s'était écoulé depuis qu'elle leur avait parlé. Cela leur avait semblé être assez de temps pour aller ailleurs.

Frederick prit les choses en main.

— Messieurs, accordez-moi quelques instants avec Miss Tunstall, voulez-vous ? Nous sommes de vieux amis et avons des nouvelles à nous raconter.

Il ne leur laissa pas la chance de répondre mais prit la main de Phoebe et la glissa sous son coude, en la conduisant, pas vers Lydia comme elle s'y attendait, mais vers un coin, où il y avait moins de monde.

Quand il s'arrêta et lui fit face, son expression était grave.

— Phoebe, je vous prie de bien vouloir me pardonner ma suggestion quand nous étions à Londres. Je n'aurais jamais dû vous conseiller de faire quelque chose de risqué. Je me suis reproché ces dernières semaines mes paroles irréfléchies. Après tout, c'est ce que j'ai dit qui vous a amenée ici, je crois. Et cela est le tout dernier endroit où je pourrais souhaiter vous voir.

Phoebe devint froide à ses mots. Elle savait que Frederick ne la regardait pas avec le moindre intérêt, mais maintenant il ne souhaitait pas sa présence à Bruxelles ? Il devait la trouver tristement ennuyeuse.

— Je suis désolée que vous ne soyez pas content de me trouver ici, dit-elle d'une voix guindée.

Une expression confuse traversa les traits de Frederick.

— Non, vous m'avez mal compris. Dans des circonstances ordinaires, je serais ravi de vous voir ici. En effet, je suis étonné de vous voir dans un bal, et très recherchée, si je ne me trompe. Mais j'avais supposé que la nouvelle de l'évasion de Napoléon rendrait les engagements sociaux désagréables pour vous. Ce que je veux dire, c'est que je suis désolé de vous avoir encouragée à faire quelque chose de risqué et d'audacieux, et tellement inhabituel vous concernant, parce que cela vous a conduite ici. Si…, dit-il avant de s'arrêter, hésitant. Si cela rend les choses plus claires.

Phoebe n'eut pas à se rappeler de redresser ses épaules quand elle lui répondit.

— Fred, je ne suis peut-être pas aussi sociable qu'Anna, mais je n'ai pas autant peur que ça. Je suis déçue que vous ayez si peu d’estime envers moi.

Elle se rendit compte tardivement qu'elle s'était autorisée l'utilisation du surnom que sa sœur utilisait, celui avec lequel Phoebe l'appelait parfois dans sa tête. Elle s'était toujours demandé si l'utilisation de son prénom était appropriée après avoir atteint sa majorité, mais il avait insisté pour cela. Utiliser un surnom que personne d'autre n'utilisait à part sa famille était au-delà des convenances, mais cela lui avait échappé.

Frederick ne semblait pas l'avoir remarqué.

— Eh bien, ce n'est pas que je vous trouve lâche. Mais je ne sais pas comment j'affronterai Stratford la prochaine fois que je le verrai. Je n'ai pas échangé avec lui depuis que nous avons appris l'évasion de Napoléon, mais je n'ai pas besoin d'une lettre de lui pour savoir qu'il voudra ma tête quand il saura que j'ai envoyé sa petite sœur dans le pays qui abrite le prisonnier évadé le plus renommé au monde. Je pense que vous devriez retourner en Angleterre, pendant que nous écartons la menace.

— Stratford n’aura pas le temps de s’en prendre à vous, répliqua Phoebe. Il sera trop occupé, car Eleanor doit accoucher d'un jour à l'autre. Et permettez-moi de vous assurer que je n'ai pas l'intention d'aller n'importe où. Je me régale, dit Phoebe en faisant un geste vers la salle de bal bondée. Pour la première fois depuis des années, je m'amuse. Je ne regrette pas un instant d'avoir accepté l'invitation de Lydia, alors vous pouvez oublier l'idée de mon retour à la maison pour me reposer.

Frederick ne répondit pas tout de suite mais soupira et regarda par-dessus l'épaule de Phoebe, comme pour retrouver sa patience. Elle savait qu'il tenterait probablement de lui faire entendre raison, mais pas avant d'avoir réfléchi à ce qu'elle avait exprimé. Cela était une qualité qui la faisait l’aimer. Même lorsqu'elle était jeune, Frederick n’essayait pas de parler plus fort qu’elle mais considérait ses sentiments et ses opinions, bien qu'il fût de dix ans son aînée.

— Je n'ai aucune autorité sur vous, dit-il enfin, en amenant son regard à rencontrer le sien. Vous n’êtes pas ma sœur, et vous n’êtes plus une enfant.

Eh bien, au moins vous vous en rendez compte.

— Mais j'espère que vous me ferez suffisamment confiance en tant que votre ami pour m'écouter, poursuivit-il. Et si, à un moment donné, je pense que vous devez partir, j’espère que vous m'écouterez. Stratford ne me pardonnerait jamais s'il vous arrivait quelque chose, et je ne me le pardonnerais jamais non plus.

Phoebe fut touchée par sa sollicitude, mais elle pinça les lèvres.

— Allez-vous dire à Lydia de partir aussi ?

Frederick jeta un coup d'œil à sa sœur et Phoebe suivit son regard. À ce moment-là, Fitz vint aux côtés de Lydia. Il vit Frederick de l'autre côté de la pièce et leva la main en guise de salutation, en ne montrant aucune surprise de voir son beau-frère. Frederick lui rendit son salut et reporta son attention sur Phoebe.

— Je suppose que je lui dirais si je pensais qu'elle allait écouter. Mais en vérité, elle est désormais sous la responsabilité de Fitz, plus sous la mienne. Et Fitz n'est pas un homme à accepter gentiment qu'un autre homme lui dise comment il doit gérer sa femme, même s'il s'agit d'un frère bien intentionné. En ce qui vous concerne, en revanche, cela est une autre histoire.

La défiance de Phoebe revêtit la forme d'un sourire éclatant qu'elle afficha sur son visage. Frederick n'était pas son mari pour lui donner des ordres, et il ne semblait pas non plus être intéressé à assumer ce rôle.

— Je vous prie de ne pas vous inquiéter de cela. Même si Stratford n'était pas d'accord avec ma décision de rester, je suis assez grande pour savoir quoi penser et prendre mes propres décisions. Je n'ai pas l'intention de redevenir une jeune fille et de commencer à perdre mon indépendance maintenant.

Frederick ouvrit la bouche pour répondre mais n'en eut aucune chance. Lydia en avait eu assez d'attendre et les avait rejoints, en emmenant Fitz dans son sillage.

— Fred, tu arrives et tu me dis à peine deux mots avant de te précipiter pour parler à Phoebe. Tu n'as pas non plus écrit pour nous dire que tu arrivais. Cela commence bien ! Es-tu venu pour affaires militaires ou pour le plaisir ?

Frederick détourna le regard de Phoebe pour faire face à sa sœur, puis hocha la tête vers son mari.

— Fitz. Content de vous voir. Je n'étais même pas sûr jusqu'à la dernière minute que j'allais venir, alors je n'ai pas pris la peine d'écrire. Pourquoi aurais-je écrit pour dire que j'allais peut-être venir ? Et vous auriez fini par l'apprendre par vous-même. Wellington a demandé mes services au sein de l'état-major. Comment vont les affaires à Gand ?

— Je n'y suis pas allé depuis que nous avons entendu parler de l'évasion de Boney, répondit Fitz. La moitié de la population lui est fidèle, alors j'imagine que son évasion sera accueillie avec des acclamations. Il sera

intéressant de voir s'il décide de venir aussi loin au nord. Cela rendra notre séjour ici encore plus mémorable.

Frederick jeta un coup d'œil à Phoebe, puis demanda à Fitz :

— Pensez-vous que Phoebe devrait retourner à Londres ? Prévoyez-vous d'y renvoyer Lydia ?

Cela est comme si je n'étais même pas là, pensa Phoebe avec indignation.

Lydia laissa échapper un cri de protestation et se tourna vers son mari.

— Vous ne pensez pas à me renvoyer à la maison, j'espère. J'étais avec vous sur la Péninsule, et cela était beaucoup plus inconfortable qu'ici. Ce n'est pas différent de Londres.

— Eh bien, ce sera probablement un peu différent de Londres si Napoléon se dirige vers le nord. Mais non, ma chère. À vrai dire, cela est tellement plus agréable avec vous ici. J'aurais du mal à continuer sans vous.

Fitz glissa le bras de Lydia sous le sien et attira sa femme plus près. Phoebe n'était pas souvent en proie à la jalousie, mais il y avait quelque chose d'intime et de rassurant dans ce geste, et cela rendait son propre manque d'intimité, sa propre solitude, d'autant plus vif.

Elle luttait contre ce vide à l'intérieur.

— Alors, vous voyez, Frederick, Fitz ne pense pas qu'il soit nécessaire de retourner en Angleterre. J'espère que nous pourrons mettre ce sujet de côté.

Lydia haussa les sourcils vers son frère et ajouta son grain de sel.

— Je suis surprise de ta réaction. Pourquoi devrais-tu nous recommander de rentrer à la maison ? Bruxelles regorge de choses amusantes à faire. Nous sommes entourés de soldats qui nous avertiraient s'il y avait une menace, avec vous deux en tête de liste.

Frederick jeta un coup d'œil à Fitz et fronça les sourcils. Il sembla à Phoebe qu'un message tacite passait entre eux. Lorsque Lydia posa ses mains sur ses hanches et attendit qu'il parlât, Frederick dit, comme s'il exprimait sa dernière réserve :

— Je ne pense pas que Stratford aimerait que Phoebe soit ici. J'ai simplement suggéré...

Il fut incapable de finir ses mots car Lydia secoua la tête.

— Non, Fred. Phoebe passera un bien meilleur moment à Bruxelles qu'à Londres. Il y a des événements tous les soirs et tellement de gens à

rencontrer, dit-elle en jetant un coup d'œil à Phoebe d'un air malicieux. Tant de gentlemen. D'ailleurs, qui la ramènerait ? Toi ?

Frederick leva les deux mains.

— Je sais quand une bataille est perdue. Pardonnez-moi d’avoir, ne serait-ce, que suggérer une telle chose.

Phoebe le fixa, piquée. Bien sûr, il ne voudrait pas la ramener lui-même à Londres.

Lydia retira sa main du bras de Fitz et prit celui de Phoebe.

— Nous allons prendre quelque chose à boire pour que vous puissiez parler de choses militaires, ce que je sais que vous souhaitez faire.

Elles avancèrent de quelques pas, et Lady Turton fit un signe à Lydia.

— Je voulais vous présenter les Hansen, dit-elle, avant de présenter Lydia et Phoebe au couple.

Lydia fut entraînée dans la conversation, mais l'attention de Phoebe était toujours tournée vers les hommes derrière elle. Elle entendait Frederick dire :

— Il n'est pas question de partir, je pense. Mais vous n’ignorez sûrement pas le problème. Cela ne fera que devenir plus tendu ici alors que Boney se rend à Paris. Vraiment vous n’êtes pas inquiet ?

— Je n'aime pas l'idée que nous soyons proches de l'action, entendit-elle Fitz répondre. Mais je ne pense pas qu'il soit juste de priver ma femme d'être à mes côtés si c'est là qu'elle souhaite être. Si je crois qu'il y a un danger imminent, cependant, je la renverrai.

Phoebe n'entendit plus rien parce que Lydia avait fini de parler avec les Hansen, qui avaient souhaité être présentés afin qu'ils pussent les inviter toutes les deux à leur concert, même s'il était connu que la soirée devait mettre en valeur les talents musicaux de leurs propres filles. Lydia avait accepté pour elles deux, puis elles se frayèrent à nouveau un chemin à travers la foule. Cette fois, elles furent arrêtées par Martha Cummings, dont le visage dodu et impatient s'illuminait toujours lorsqu'elle voyait Phoebe, ce qui la faisait se sentir coupable. L’on ne pouvait pas nier, cependant, qu'une fois que Martha avait commencé à parler, il n'y avait plus moyen de lui échapper.

— Qui est ce charmant nouvel arrivant à votre fête ? s’extasia Martha, les yeux fixés sur Frederick.

Phoebe savait à qui Martha faisait référence, et cela lui rappelait seulement que Frederick était un homme assez fringant pour attirer

l'attention de quiconque. Elle souhaitait qu'il ne fût pas si beau. Les chances d’être remarquée par lui avaient toujours été minces.

— Lord Ingram est mon frère, répondit Lydia. Je ne suis pas sûre que vous le verrez beaucoup, cependant. Il est là pour préparer l'arrivée de Wellington.

— Quel dommage.

Pour une fois, Martha n'eut rien à ajouter. Cela était peut-être pour le mieux, car Phoebe aurait eu du mal à répondre. Elle ne savait pas quoi penser de l'apparition soudaine de la seule personne qu'elle avait à la fois rêvé de voir et pour qui elle avait complètement abandonné l'espoir de partager un avenir. Elle risqua un regard en arrière vers Frederick, qui parlait toujours à Fitz, et le poids désespéré de l'amour menaça de l'écraser. Juste au moment où elle était sur le point de s'en libérer et de tourner son attention vers quelqu'un d'autre, il était de nouveau là. Elle ne savait pas trop ce qu'elle devait en penser.

OceanofPDF.com

Chapitre Dix

Peut-être était-ce le fait qu'il venait d'arriver à Bruxelles et qu'il n'était pas dans un état d'esprit approprié pour un bal, mais Frederick avait trouvé ce bal particulièrement insipide. Cela avait été étrange de voir Phoebe Tunstall dans une robe rouge audacieuse qui attirait le regard sur sa silhouette élancée et la peau crémeuse au-dessus de son corsage. Elle s'était tenue là, entourée d'un cercle de prétendants enthousiastes…

Puis, quand il l'avait eue pour lui seul, cela avait été seulement pour qu'elle n'écoutât pas ses conseils. *Lui*, un vieil ami ! Cela le dérangeait qu'elle l'eût remis en question de cette façon. Il ne veillait qu'à ses intérêts et elle avait refusé de l'écouter.

Il était habitué à une version de Phoebe qui pesait ses mots et le traitait avec déférence. Anna avait toujours été la plus défiante. Anna et lui s'étaient toujours bien entendus mais malgré cela, il ne considérait pas son amitié avec elle comme étant tout à fait au même niveau. Même jeune fille, Phoebe avait toujours été plus mature que son âge, et les quelques fois où ils avaient partagé une conversation plus profonde, cela l'avait marqué. Une fois, après les funérailles de son père, ils s'étaient rencontrés par hasard dans la bibliothèque de Stratford et elle lui avait demandé comment il allait, ses yeux brillants rivés sur son visage alors qu'elle écoutait. Avec toute son attention sur lui, Frederick avait fini par lui en dire plus qu'il n'en disait à la plupart des gens, comme la façon dont il avait eu peur de prendre la place de son père.

Cela était une chose rare d'obtenir le point de vue non sollicité de Phoebe, et cela était une sorte de trésor quand cela venait. Bien qu'un changement subtil se fût produit après qu'elle avait quitté la salle de classe,

pour autant, elle était toujours restée une jeune fille aux yeux de Frederick. La dernière chose à laquelle il s'était attendu était de la trouver à un bal, entourée d'hommes dont les regards étaient rivés sur Phoebe comme objet de leur attention, et elle ressemblait beaucoup à une femme.

Diantre ! Stratford allait le tuer. Et il le mériterait. Il était définitivement interdit de penser à Phoebe Tunstall d’une manière autre que pure et fraternelle, non pas qu'il pensait à elle autrement.

Le lendemain, Frederick parla au propriétaire de la maison sur le parc et loua ses chambres pour Wellington et l’état-major. Il supposait que Sir Hudson Lowe ne tarderait pas à se rendre à Bruxelles pour s'occuper du logement et du ravitaillement des troupes qui arriveraient bientôt en masse. Il rendit ensuite visite à la maison du duc de Richmond dans le bas de Bruxelles, mais la visite ne fut pas fructueuse car le général était absent. N'ayant plus rien pour l'occuper, Frederick partit pour le Parc Royal, où il était sûr de voir des gens qu'il connaissait.

Il y avait eu du gel sur l'herbe au début de la matinée, mais il avait fondu et seul le froid de l'air rappelait que l'on était fin mars. Frederick entra à pied dans le parc et suivit le chemin de gravier clair, bordé de haies vertes d'un côté. L’espace était bondé, mais il ne vit personne de sa connaissance.

Il prit le temps d'apprécier les jardins plus dans un style à la française qu'à l'anglaise. Les haies étaient taillées avec précision, et il y avait des bancs placés pour des conversations ou des rendez-vous à intervalles réguliers, des rendez-vous innocents car le parc n'était fréquenté que par la bonne société en plein jour et les sièges étaient essentiellement vacants. Frederick erra le long de l'avenue principale, en se demandant s'il verrait Phoebe et si, par ailleurs, elle se ressemblerait davantage aujourd'hui. Lorsqu'il tourna dans une avenue plus étroite, il eut la joie de l’apercevoir, vêtue d'une robe blanche éclatante, associée à un spencer bleu roi.

Elle regardait le gentleman à côté d'elle, et bien que Frederick pût discerner la réserve habituelle qu'elle conservait avec les étrangers, il y avait sur ses lèvres un sourire que Frederick n'aimait pas le moins du monde. Il ne faudrait pas que Phoebe tombât amoureuse de quelqu'un ici. Elle devrait être de retour à Londres, où elle pourrait être courtisée selon les coutumes habituelles. Dans une ville comme Bruxelles, n'importe quel gentleman pouvait s'estimer digne d'elle, quelle que fût sa famille. En étudiant son profil, Frederick pensa à son innocence. *Elle ne devrait pas*

être ici où il pourrait y avoir une guerre. Il ne perdit pas de temps pour aller vers elle et s'inclina devant le gentleman et Phoebe.

— Frederick, s’écria Phoebe, que ce fût de surprise ou de plaisir, il ne pouvait pas le dire. Mr. Conroy, puis-je vous présenter Lord Ingram ? Nous sommes de vieux amis, vous ne serez donc pas surpris que nous nous appelions par nos prénoms.

— Cela est un plaisir, répondit sèchement Frederick lorsque Mr. Conroy s'inclina. De quel régiment êtes-vous ?

— Je suis sous-officier au Soixante-neuvième, répondit Mr. Conroy.

— Lincolnshire du Sud ? Quand êtes-vous arrivés ?

— Nous sommes en place depuis janvier. Nous sommes venus pour tenir les frontières, mais il semble que des événements indépendants de notre volonté transforment notre mission en une tout autre, dit l’officier subalterne Conroy en adressant à Frederick un sourire poli.

—Il semblerait que oui, répondit vaguement Frederick.

Il y eut une pause pendant qu’ils regardaient tous les trois le parc. Frederick savait qu'il empiétait probablement sur le tête à tête que Mr. Conroy avait envisagé, mais il ne voulait pas laisser Phoebe seule avec ce gentleman. Stratford n'aimerait pas ça, car il n'y avait pas de chaperon en vue. Non pas que ce fût dans un coin isolé du parc, mais quand même.

— Où est Lydia ? demanda Frederick.

Phoebe regarda autour d'elle et haussa légèrement les épaules.

— Je ne sais pas. Elle devrait être là d'une minute à l'autre. Mr. Conroy m'a invitée à marcher, et Lydia avait prévu de nous rencontrer ici mais a dit qu'elle souhaitait acheter des gâteaux aux épices et elle n'est pas encore arrivée.

— Le rythme ne faiblit jamais à Bruxelles, n'est-ce pas ? demanda ironiquement Frederick à Phoebe.

Mais ce fut l’officier subalterne Conroy qui répondit.

— Pas du tout. Mais quand l’on trouve une compagnie aussi charmante que Miss Tunstall, l’on cherche toutes les occasions de s'amuser.

Le sourire que Mr. Conroy adressa à Phoebe était possessif, et cela irrita Frederick au plus haut point. Phoebe devrait être sous la protection d'un membre de sa propre famille. Ou à défaut, d’un ami proche. Lydia avait proposé de l'emmener à Bruxelles, mais elle ne faisait certainement pas son travail. Il faudrait qu'il lui parlât.

À ce moment, Lydia arriva dans le parc par l'entrée de l'autre côté. Son rythme soutenu et sa redingote violette permettaient de l’identifier à plusieurs mètres de distance. Un paquet se balançait dans une de ses mains, et elle leva l'autre en guise de salutation. Frederick croisa les bras et attendit qu'elle arrivât.

— Tu récupères toi-même tes paquets maintenant ? N’as-tu pas de laquais ou de domestique pour faire cela, ou une bonne pour t’accompagner ?

Lydia éclata de rire.

— Cela est la chose la plus charmante. Non seulement Wouters propose les meilleurs gâteaux de Bruxelles, mais il y a même un petit coin où l'on peut s'asseoir et prendre le thé et les goûter. Mrs. Foster m'a invitée à m'asseoir un peu, et j'ai pensé que cela ne ferait pas de mal puisque Phoebe était entre de bonnes mains. Et vous voyez, je n'ai pas tardé à venir.

Frederick fit un geste pour avancer, en cachant son irritation.

— Devrions-nous continuer ?

Phoebe se retourna et marcha aux côtés de Mr. Conroy, qui heureusement n'offrit pas son bras. S'il l'avait fait, Frederick aurait pu l'étrangler avec bonheur. Il était probablement un homme gentil, mais Frederick n'était pas sûr que l'homme fût assez bien pour la sœur de son ami. Lydia et lui étaient loin derrière Phoebe et Mr. Conroy, et il attendit jusqu'à ce qu'il y eût suffisamment de distance pour murmurer :

— Lydia, es-tu sûre que tu devrais autoriser Phoebe à divertir des gentlemen toute seule sans un chaperon approprié ?

Lydia lui envoya un regard d'impatience.

— Ne parle pas de manière si pompeuse. Phoebe a vingt-deux ans. Cela fait quatre Saisons qu’elle sort, et elle se promène avec un gentleman intéressé, en plein jour dans un parc public bondé où se trouve toute la société bruxelloise. Il n'y a absolument aucun danger en ce qui concerne sa personne ou sa réputation.

Il y avait du vrai dans ce que disait sa sœur, et Frederick savait qu'il ne serait pas sage d'insister, alors il dit simplement :

— Je voudrais juste te rappeler que Stratford ne sera pas content si nous lui permettons de donner son cœur à quelqu'un qui n'est pas digne d'elle. Que sais-tu de ce Mr. Conroy ?

Lydia pinça les lèvres.

— Fitz n'a rien à dire contre lui. En vérité, je pense que Phoebe est assez grande pour se faire sa propre opinion sur un gentleman. Je ne m’intéresse pas de trop près à la question, sauf pour lui souhaiter le bonheur dans son choix.

Frederick regarda devant lui mais il fut privé, à cause du bord du chapeau de Phoebe, de la vue de son profil lorsqu'elle se tourna pour parler à Mr. Conroy. Mais il savait que Mr. Conroy pouvait voir le visage de Phoebe. Il ne pouvait pas dire pourquoi, mais il n'aimait pas que l'homme l'étudie de si près. L’officier était trop familier.

Une brise soudaine fit s’envoler les boucles blondes de sous le chapeau de paille de Phoebe, et cela fit se remémorer à Frederick la période où elle était beaucoup plus jeune. Mais ensuite, la brise se leva et fit se plaquer sa robe contre son corps sous le spencer. Une envie inexplicable de saisir une cape et d’y enrouler Phoebe, *et peut-être de la tirer dans une étreinte*, vint à Frederick mais il la refoula rapidement. De telles pensées dévoyées n'avaient pas leur place dans son esprit.

Elle était la *sœur* de Stratford.

— Je ne peux toujours pas me remettre de l'apparition de Fred à Bruxelles sans qu’il ne nous ait informés de son arrivée imminente. N'avez-vous pas été extrêmement surprise lorsqu'il a fait une apparition au bal ? demanda Lydia en mettant de la confiture sur son pain avant d’en prendre une bouchée.

Elles n'avaient pas revu Frederick depuis qu'elles l'avaient croisé au parc, et Lydia et elle n'avaient pas eu l’occasion de discuter longuement de quoi que ce fût, car elles étaient si souvent en compagnie d'autres personnes.

— Il n'a jamais été le meilleur pour écrire des lettres, mais ne pas me dire qu'il prévoyait de voyager sur le Continent est au-delà de tout, continua Lydia. Il semble être devenu extrêmement protecteur envers vous, ajouta Lydia alors que Phoebe était restée silencieuse. Il vous a prise à part le soir où il est arrivé, après m'avoir à peine saluée, puis m'a reproché de vous avoir laissée seule avec Mr. Conroy au parc.

Que pouvait répondre Phoebe ? Elle ne voulait pas plonger trop profondément dans ses pensées concernant l'arrivée de Frederick. Elle avait

eu l'impression que son cœur s'était arrêté de battre en le voyant. Le choc avait été si grand. Toute sa bonne résolution de trouver un mari dans la société bruxelloise était partie en un instant, et elle avait eu du mal à la reprendre. Une fois encore, elle redevenait une écolière en sa présence, muette en dissimulant son amour secret. Il lui avait fallu tous les efforts du monde pour se concentrer sur ce que disait Mr. Conroy après l'arrivée de Frederick au parc. Phoebe avait perdu patience envers elle-même.

— Il n'a rien dit d'important au bal ni au parc, dit Phoebe en enroulant ses doigts autour de la tasse de thé et en regardant Lydia de l'autre côté de la table.

Fitz entra et salua les deux dames alors qu'il remplissait son assiette sur le buffet.

— Bonjour, mon cher, dit Lydia en déplaçant la cafetière de l'endroit où elle se trouvait à côté d'elle pour que son mari pût poser son assiette avant de reporter son attention sur Phoebe. Au fait, qu'est-ce que Stratford a dit concernant votre décision impulsive de venir ? J'ai vu que vous aviez une lettre de lui il y a deux jours et j'ai oublié de vous demander. Cela était tellement négligent de ma part, mais quand j'y ai pensé, nous étions en compagnie mixte, et nos engagements sociaux n'ont pas cessé depuis, dit-elle avant d'étouffer un bâillement. Était-il content de vous savoir ici ? J'espère que nous recevrons également une réponse d'Eleanor à la lettre que nous lui avons envoyée.

— Je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis l'évasion de Napoléon, même s'il doit en avoir entendu parler maintenant. Sincèrement, je ne sais pas si cela changera son opinion. Il a exprimé une certaine surprise face à mon impétuosité mais a dit qu'il savait que je serais entre de bonnes mains avec Fitz.

Lydia émit un petit rire moqueur.

— Mais pas avec la femme de Fitz. Il pense me connaître trop bien pour me croire capable de bien prendre soin de sa sœur.

— Tout ce qui importe, c'est la vérité, déclara Fitz, en piquant un morceau de jambon et en le mettant dans sa bouche.

Phoebe éclata de rire.

— Je ne prétendrai pas que mon frère a une langue bien pendue. Mais je suis sûre que s'il avait réfléchi plus attentivement avant d'écrire, il aurait loué votre capacité de chaperon aussi facilement que celle de Fitz, dit-elle en prenant une gorgée de thé et en réfléchissant. Je ne sais pas ce qu'il

pensera quand il découvrira que Napoléon est sur le Continent, mais je m'attends à ce qu'Eleanor nous donne plus de détails à ce sujet lorsqu'elle écrira. Je n'ai aucune envie de partir, poursuivit-elle en jetant un coup d'œil à Fitz, et en fronçant soudainement les sourcils. À moins que vous ne pensiez que je dusse le faire ? Mon désir de rester est inchangé, mais Lydia et moi avons entendu parler de plusieurs femmes d'officiers déménageant à Anvers.

Lydia avait également les yeux rivés sur Fitz, et il mit du temps à répondre.

— La seule chose que nous pouvons faire pour l’instant est de voir comment les choses progressent. Dans tous les cas, il n'y a pas de besoin imminent de fuir, et je pense que si la duchesse de Richmond décide de rester ici, vous, mesdames, pouvez rester également. Nous pourrons toujours reconsidérer la question au fur et à mesure que la situation évolue.

Le statut matrimonial avait été bon pour Fitz. Sa manière d’être n'était pas différente, mais Lydia veillait à sa tenue vestimentaire, et la satisfaction de son mariage heureux ajoutait à son assurance naturelle et le rendait plus beau. Il sirota son café en se tournant vers sa femme.

— Je dois faire un court voyage à Gand, et j'y passerai la nuit. J'espère que vous vous débrouillerez sans moi comme escorte pour vos engagements sociaux ?

— Vous n’avez pas à vous inquiéter pour nous, vous le savez bien, répondit sa femme en lui lançant un regard complaisant. Avez-vous organisé votre visite à Gand sciemment au moment du spectacle musical auquel vous aviez si peu envie d'assister ?

Cela fit rire Fitz.

— Je voudrais vous dire que le spectacle n'a eu aucune incidence sur le choix du moment de ma visite, mais j'aurais peut-être pu retarder la visite d'un jour ou deux si cela avait été autre chose.

— Nous nous en sortirons très bien ce soir sans Fitz, n'est-ce pas Phoebe ?

Lydia lui adressa un sourire conspirateur et regarda son mari sous ses cils.

Phoebe but un peu plus de thé mais ne put pas toucher à son petit-déjeuner. Cela fut pareil hier. Elle se demanda si Frederick participerait à de nombreux événements mondains ou s'il serait autant occupé par les affaires militaires que Fitz. Elle était tentée de demander à Lydia s'il assisterait au

spectacle musical de ce soir, mais elle avait secrètement aimé Frederick Ingram avec mélancolie pendant une demi-décennie, et elle n'allait pas abandonner son secret maintenant. Si Frederick devait être là, elle finirait par l'apprendre.

OceanofPDF.com

Chapitre Onze

Ce soir-là, Phoebe se tenait devant la sélection de nouvelles robes de sa garde-robe, en se demandant laquelle pourrait le mieux attirer l'attention… d’un gentleman en particulier, s’il devait faire une apparition. Le choix des robes n'était pas une préoccupation qu'elle avait souvent. Elle ne se souciait pas trop de ce qu'elle portait puisqu'Anna le portait généralement mieux. Elle voulait juste être remarquée pour qui elle était, bien qu'elle fût la jumelle la plus timide et la plus calme. Cela ne signifiait pas qu'elle se contentait de se fondre dans le décor.

Finalement, elle choisit une robe vert saxon, bordée de dentelle crème autour du décolleté et garnie de galon vert partout ailleurs. Il y avait de minuscules boutons de rose cousus à intervalles réguliers sur le tissu, et dès qu'elle l'avait vue, cela lui avait rappelé un jardin printanier. Elle ne pouvait que remercier le ciel que sa dame de compagnie rémunérée l'eût tant ennuyée à Londres, car elle avait passé beaucoup plus de temps chez la couturière que d'habitude. Cela avait payé, car le contenu de sa garde-robe n'avait jamais été aussi raffiné. Mary coiffa ses cheveux et tissa un ruban vert autour de l’amas de boucles, et Phoebe réprima la pensée dévoyée que Frederick la remarquerait sûrement dans une telle robe.

La voiture les amena au spectacle qui avait lieu chez Mrs. Hansen, où plusieurs matrones étaient réunies avec leurs filles dans l'espoir de montrer leurs talents. Anna avait une fois plaisanté en disant qu'un tel événement n'était pas différent de l'achat d'un cheval chez Tattersall.

Phoebe n'avait jamais chanté devant quiconque qui ne faisait pas partie de sa famille, même si elle aimait beaucoup chanter. Anna n'avait pas un tel talent et répondait toujours pour elles deux, en disant qu'aucune d'elles ne

pouvait chanter juste. Cela n'avait jamais été fait dans un esprit de méchanceté. Anna savait que Phoebe était terriblement timide et ne souhaiterait pas se faire remarquer en se levant devant tout le monde.

Phoebe suivit une femme qui conseillait tranquillement sa fille sur le morceau à jouer, et elle se demanda ce que ce serait de chanter devant un groupe de personnes. Son cœur battit plus vite à cette pensée. Il n'y avait personne ici qu'elle connaissait, personne qu'elle n'avait besoin d'impressionner, à moins que Frederick ne vînt, et rien n'était plus improbable. L'hôtesse les fit entrer dans l'antichambre et leur demanda d'écrire leur nom sur le papier si elles souhaitaient chanter.

Lydia se mit à rire.

— Non, pas pour moi. Je suis ici pour soutenir et applaudir les efforts des autres. Je n'imposerai ma voix à personne.

Elle commença à s'éloigner et Phoebe hésita devant le papier. À Londres, elle aurait reculé à l’idée de recevoir cette attention, mais ici, à Bruxelles… *Je peux être tout ce que je choisis d’être*.

D'un geste impromptu, elle ramassa la plume de l'encrier et écrivit son nom au bas de la liste, qui contenait déjà une dizaine d'autres noms. Elle posa la plume et se tourna vers Lydia, qui la fixait avec de grands yeux.

— Ma parole, Phoebe. Je crois que Bruxelles est vraiment un nouveau départ pour vous, dit-elle alors que son sourire s’agrandissait. Je ne vous ai jamais entendue parler devant une assemblée, et encore moins chanter. J'attends avec impatience ce plaisir.

Phoebe se mordit la lèvre.

— Je suppose que je pourrai toujours renoncer si je perds mon sang-froid.

Elle perdait déjà son sang-froid.

Mr. Mann s'avança en la voyant et s'inclina.

— Miss Tunstall ! Mrs. Fitzwilliam. Avez-vous vu combien de noms figuraient sur la liste ? J'ai l'impression que nous allons passer une longue soirée, plaisanta-t-il. Mais je suis sûr d'être ravi par toutes les dames talentueuses ici ce soir. Je ne pense pas que j'aurai le plaisir de vous entendre chanter.

Lydia jeta un coup d'œil à Phoebe avant de répondre.

— Vous aurez ce plaisir. Phoebe a accepté de chanter pour nous.

— Elle va chanter ? Eh bien, cela est délicieux.

L'expression de plaisir de Mr. Mann était authentique et Phoebe sourit faiblement en retour.

Il n'y avait plus de recul possible maintenant. Avec Mr. Mann, elle supposait qu'elle pouvait être parfaitement à l'aise puisqu'il était un gentleman sans prétention. Même si Mr. Conroy devrait apparaître… Elle n'avait pas eu le temps d'achever sa réflexion lorsque Mr. Conroy entra dans la pièce. Phoebe prit une profonde inspiration silencieuse. Même avec Mr. Conroy ici, elle pourrait le faire. Ce n'était pas comme si elle allait chanter devant la société mondaine londonienne. Avec une société mondaine aussi petite que celle de Bruxelles, Phoebe commençait à se faire connaître. Il était temps qu'elle renonçât à son passé de jeune femme timide.

— Devrions-nous nous asseoir ? dit Lydia en s'avançant vers les rangées de chaises sans attendre de réponse.

Phoebe la suivit, et elles se glissèrent le long de la première rangée de sièges inoccupés et prirent place au centre. Mr. Mann s'assit à ses côtés et Mr. Conroy pris la place à côté de Mr. Mann. Il se pencha devant lui et sourit à Phoebe et Lydia.

— Bonsoir, mesdames. Mann, ici, a la meilleure place de la maison. Mais par la suite, il devra proposer de vous apporter des rafraîchissements. Je n'ai qu'à être patient.

Phoebe sourit à sa plaisanterie légère puis tourna son visage vers l'avant, en serrant ses mains fermement sur ses genoux alors que l'hôtesse arrivait à l'avant de la pièce.

Mrs. Hansen souhaita la bienvenue à ses invités et présenta l'homme qui accompagnerait au piano celles qui avaient choisi de chanter. Elle examina sa liste et invita la première jeune femme à avancer. Cela était Miss Foster qui, bien que n'étant pas tout à fait une vieille fille, n'était plus de prime jeunesse. Elle semblait chanter parce que cela était la bonne chose à faire plutôt que parce qu'elle souhaitait susciter l’attrait. Elle commença « Silent Worship » de Haendel et la hauteur de sa voix était correcte, même s'il n'y avait aucune passion.

Alors que la deuxième, puis la troisième jeune femme prenait sa place pour chanter, Phoebe commençait à sentir la chaleur monter en elle. Son tour allait bientôt approcher. Elle n'était pas sûre qu'elle serait capable d'aller jusqu'au bout, de se tenir debout devant une foule d'inconnus tout proches et de chanter. *Qu'est-ce qui m'a pris d’envisager cela ?* Elle se pencha pour chuchoter à Lydia.

— Je vous prie de m'excuser. Je vais prendre du punch.

Lydia lui lança un regard compatissant, en sachant probablement combien Phoebe était nerveuse. Mr. Mann leva les yeux alors que Phoebe se levait, et Mr. Conroy releva la tête. Elle descendit l'allée, en espérant qu'il ne la suivrait pas. Elle avait besoin de temps pour réfléchir.

Phoebe se dirigea vers la table dans la pièce à côté et demanda un verre de punch, qu'elle prit et sirota. Heureusement, il avait été entouré de glace et était frais, ce qui l'aida à calmer sa nervosité. Elle prit sa coupe en argent et se tint devant les doubles portes donnant sur la salle où tout le monde était assis, et elle resta au fond à regarder la foule. Une voix familière vint de derrière, bien trop près de son oreille.

— Avez-vous l'intention de chanter, Phoebe ?

Phoebe sursauta et renversa presque le punch sur sa robe. Heureusement, elle en avait bu la majeure partie et avait pu sauver sa robe de la ruine. Frederick se tenait maintenant à côté d'elle, souriant, et sa vue faisait faiblir ses genoux. Elle se figea, en gardant les yeux devant elle alors qu'elle essayait de se ressaisir.

Il leva le bras et s'appuya contre le montant de la porte derrière elle, de sorte que si elle penchait la tête en arrière, elle reposerait sur son bras. Elle fut immédiatement sensible à sa présence, et elle s'en réjouissait. En même temps, elle souhaitait lui montrer qu'elle n'était plus une jeune fille qui trottinait derrière lui juste parce qu'il lui avait lancé un sourire.

— Je suis étonnée que vous soyez venu, répondit-elle.

Froidement, pensa-t-elle avec une fierté intérieure, après avoir brièvement croisé son regard.

— Je ne pensais pas que vous étiez le genre d'homme à apprécier le divertissement musical, continua-t-elle.

Elle le sentit plutôt qu'elle ne l'entendit rire à ses côtés, et il se pencha pour parler à voix basse afin d'éviter d'être entendu tandis que Miss Yates entonnait sa chanson juste un demi-ton au-dessus du piano. Ses mots vibraient à son oreille.

— J'admets que des temps désespérés appellent des mesures désespérées. Pour l'instant, j'ai peu d'amis ici pour m'envoyer des invitations, je suis donc obligé d'accepter tous les divertissements que je peux trouver.

Phoebe resta silencieuse. Elle n'avait jamais été de nature à avoir une réponse toute faite, mais elle avait décidé de ne pas s'en soucier. Cela lui

ferait du bien d’avoir à faire un peu plus d’efforts pour attirer son attention. Cela avait semblé produire un résultat parce qu'après que Mrs. Hansen avait présenté la jeune femme suivante, qui avait commencé à chanter, Frederick se pencha à nouveau.

— Celle-ci n'est pas si mal.

Phoebe leva les yeux vers la jeune femme qui chantait. Elle était jolie et n'avait manifestement pas plus de vingt ans. Mais il y avait en elle une assurance qui devait plaire à tout gentleman intéressé. Phoebe fut tentée de regarder Frederick pour voir si elle verrait un tel intérêt dans ses yeux. Quand elle inclina son visage, elle trouva ses yeux rivés sur elle. Leurs regards se soutinrent un instant.

Très prudemment, Phoebe tourna à nouveau la tête vers l'avant et but la gorgée restante de son punch.

— Elle a une voix des plus délicieuses. Avez-vous renoncé à l'idée de mon retour à Londres ?

Elle le sentit hausser les épaules et se força à ne pas s'appuyer contre le bras qui était toujours perché derrière elle. La chaleur de Frederick rayonnait à côté d'elle, mais cela était une chaleur confortable plutôt qu'étouffante.

Il se pencha à nouveau et elle attendit dans une torture exquise. L'avait-il fait pour parler doucement ? Ou souhaitait-il être près d'elle ?

— Je ne suis pas enthousiaste à l'idée que vous restiez ici, mais je reconnais que je n'ai aucune autorité pour vous ordonner de faire autrement. J'accepte simplement quand il est temps de battre en retraite.

— Bien, dit-elle, je suis contente de savoir que vous êtes un homme de bon sens et que vous ne vous battez pas pour les causes perdues.

Il y eut une salve d'applaudissements.

— Devrions-nous nous asseoir ? demanda-t-il.

Phoebe lui jeta un coup d'œil avant de regarder la chaise qu'il indiqua. Mrs. Hansen brandit sa liste et mis ses lunettes avant d'appeler :

— Miss Phoebe Tunstall.

Frederick recula d'étonnement, et Phoebe sentit son courage l'abandonner complètement. Cependant, plusieurs membres de l'assemblée s'étaient retournés pour la regarder, et elle n'avait d'autre choix que d'avancer. Elle tendit sa tasse à Frederick, qui la prit, ses yeux bruns ne quittant pas les siens.

Tous les yeux dans la pièce étaient rivés sur Phoebe alors qu'elle prenait place devant, et sa respiration venait rapidement. Elle avait prévu de chanter « Captivity » de Stephan Storace, sur les jours de Marie-Antoinette en prison avant sa mort. Elle se demanda si elle se souviendrait des paroles et de la mélodie, et si elle pouvait le chanter sans croasser. Serait-elle obligée de sortir en courant de la pièce après un échec total ?

— Dites à Mr. Primrose ce que vous souhaitez chanter, l'encouragea Mrs. Hansen en désignant l'accompagnateur.

Phoebe essaya de parler, mais ses lèvres n'obéirent pas. Elle tourna son regard vers Lydia, qui sourit et hocha la tête en signe d'encouragement. Ses yeux cherchèrent alors Frederick au fond de la salle. Il n'avait pas pris la place qu'il lui avait suggérée mais se tenait, immobile, à la place qu'elle lui avait laissée. Son regard attentif fit se raidir le dos de Phoebe. Il la voyait vraiment maintenant. Peut-être pour la première fois.

Elle ne chanterait pas « Captivity ». Non, elle avait autre chose en tête.

FREDERICK SE TENAIT INAPERÇU derrière la foule qui avait les yeux rivés sur Phoebe. Il détectait une sorte d’immobilité dans l'air, une attention qui n'avait pas été là pour les autres dames, et il ne put pas décider si cela était parce que les autres étaient aussi choqués que lui que Phoebe Tunstall eût consenti à chanter devant un public, ou si cela était parce qu'elle était aussi belle à regarder qu'une rose en fleurs.

Frederick se tenait debout. *Une rose en fleurs ?* D'où venait cette tournure poétique ? Il n'avait pas pensé devenir sénile à un si jeune âge. Il devait devenir fou.

Phoebe avait marqué une pause et, pendant un instant, elle était l’être timide qu'il avait connu dans son enfance. Puis elle le regarda droit dans les yeux, se retourna et murmura quelque chose au pianiste. Lorsqu'elle se redressa, les bougies derrière elle créèrent un halo de gloire qui éclaira ses boucles blondes et fit scintiller les fils verts et printaniers du tissu de sa robe.

Les premières notes retentirent, et il fallut une minute à Frederick pour se rendre compte de ce qu'il entendait. « Greensleeves » ! Il était surpris du choix de Phoebe. Même si cette musique n'était pas rare, cela semblait étrange venant d'une dame. Et d'après ce qu'il se souvenait des paroles, elles

parlaient de tomber amoureux, ou d'être transi d’amour, ou de quelque chose comme cela. Quelque chose d'assez sensible pour que Phoebe chantât cela devant une salle pleine d'étrangers.

Elle prit une inspiration et ouvrit la bouche, sa voix à la fois forte et douce alors que la mélodie rejoignait les accords du piano. Le son sortait de son être intérieur. L'air mélancolique, combiné à la surprise des paroles, une fois qu'il prêta attention à leur sens, le laissa pantois.

Hélas, mon amour, vous me faites mal
De me rejeter si discourtoisement
Et je vous aime depuis si longtemps
Me délectant de votre compagnie

Greensleeves fut toute ma joie
Greensleeves fut ma lumière
Greensleeves, l'or de mon cœur
Et qui sinon ma dame de Greensleeves

Vos vœux et mon cœur vous fîtes choir
Pourquoi suis-je par vous fasciné
Maintenant, un monde nous sépare
Pourtant mon cœur reste emprisonné

J'ai été prêt à vos côtés
Pour vous accorder ce que vous désiriez
J'ai bouleversé ciel et terre
Pour obtenir votre amour et bienveillance

PHOEBE NE REGARDAIT PERSONNE dans le public pendant qu'elle chantait. Elle ne le regardait certainement pas. Mais il y avait une telle mélancolie dans son chant que les couplets semblaient prendre une signification personnelle. Avait-elle aimé quelqu'un ? Était-il ici ? Frederick jeta un coup d'œil à Mr. Conroy, immobile, la mâchoire relâchée. Frederick croisa les bras et reporta son regard sur Phoebe.

Si vous souhaitez ainsi dédaigner
Cela m'enchante d'autant plus
Et même là, je demeure
Un amour en captivité

Mais je prie Dieu dans les cieux
Que vous puissiez voir ma constance
Et qu’avant le dernier de mes jours
Vous daigniez enfin m'aimer

L'AIR TRISTE S'ÉTEIGNIT, et il y eut un bref silence avant un tonnerre d'applaudissements. Phoebe rougit et sourit, en faisant une révérence avant de se diriger vers l'endroit où sa sœur était assise et de s'asseoir entre Lydia et un soldat. L'homme se pencha et lui chuchota quelque chose à l'oreille, et Frederick vit ses joues remonter dans un sourire et le signe de tête qu'elle lui rendit en réponse. Mr. Conroy se pencha également en avant pour lui dire quelque chose. Le dos de Phoebe était rigide, comme si elle était tendue et épuisée d'avoir tout donné. Elle devait être épuisée. Il ne savait pas qu'elle avait une telle chose en elle.

Phoebe n'était pas revenue pour se tenir à ses côtés après avoir fini sa chanson. *Et je vous aime depuis si longtemps, me délectant de votre*

compagnie. Les paroles produisaient un effet sur Frederick. Peut-être n'était-ce que les couplets d'une chanson choisie parce qu'elle faisait ressortir les graves de sa voix. Mais, d'une certaine manière, il ne le pensait pas. Elle avait fermé les yeux en chantant ces mots.

Il n'y avait plus qu'une seule représentation après Phoebe, mais le charme de l'enchantement s'était terminé lorsque Phoebe avait repris sa place. Lorsque la dernière jeune femme eut terminé, il y eut des applaudissements polis avant que le public ne se levât et ne se dirigeât vers les tables qui avaient été dressées pour le souper léger.

Lydia repéra Frederick à l'entrée du salon et s'approcha de lui.

— Tu dois avoir désespérément besoin de compagnie si tu es ici.

Frederick s'écarta de la porte où il était appuyé alors qu'il ressassait la surprise qu'était Phoebe.

— Je ne suis pas sûr d'avoir grand-chose à faire jusqu'à l'arrivée de Wellington. En attendant, j'ai peu de connaissances ici, et je me trouve à court de choses à faire. Cela était un moyen de me divertir.

Ses yeux retrouvèrent Phoebe, et elle était entourée de deux gentlemen qui s'étaient assis à côté d'elle, ainsi que de quatre autres qui s'étaient approchés d'elle. *Pourquoi n'y a-t-il que des gentlemen à ses côtés ? Où sont les dames ?*

Lydia suivit son regard.

— Phoebe a été surprenante. Savais-tu qu'elle pouvait chanter si bien ?

Frederick garda son regard rivé sur Phoebe et secoua la tête.

— Comment l'aurais-je pu ? Stratford n'en a jamais parlé, et Phoebe ne risquait de chanter devant moi, si même toi, tu n'étais pas au courant de son talent. Je ne crois pas qu'elle ait jamais chanté devant une foule auparavant. Selon toi, qu'est-ce qui a changé cette fois ?

Lydia haussa une épaule.

— Je ne sais pas, mais quelque chose à Bruxelles semble l'avoir transformée. Phoebe affirme sa personnalité, si j'ose dire. Trop longtemps elle a été dans l'ombre d'Anna, puis elle s'est cachée en accompagnant sa tante partout et en restant collée à ses côtés. Ici, personne ne la distrait en ayant besoin de quoi que ce soit, et elle n'a personne d'autre à amuser qu'elle-même. Je suppose que tout le monde voit Phoebe pour sa vraie valeur ici, et cela l'encourage, dit Lydia en levant les yeux vers Frederick. Peut-être devrais-tu la remarquer aussi. N'avait-elle pas la voix la plus enchanteresse ? Je le dis, elle était une sirène.

Frederick n'allait pas admettre les sensations qui avaient transpercé son cœur en écoutant sa chanson. Il n'avouerait pas qu'il s'était senti ensorcelé comme si elle était une sirène.

— Phoebe est comme une petite sœur, rien de plus, déclara-t-il.

Il savait que ce n'était pas tout à fait vrai, mais il n'allait pas laisser sa sœur penser qu'il avait le moindre intérêt pour elle. Pour autant qu'il en sût, elle se précipiterait et le dirait à Phoebe sans délai, puis Frederick serait coincé. Il ne ferait de mal à Phoebe pour rien au monde, et il finirait par demander sa main en mariage juste pour épargner ses sentiments.

Mieux valait étouffer cette petite fantaisie dans l'œuf tout de suite. En plus de cela, en toute vraisemblance, leurs chemins se sépareraient à nouveau et l'enchantement de cette soirée s'effacerait pour ne devenir qu'un souvenir. Phoebe retournerait à Londres, et il ferait tout ce qu'il fallait pour dissuader Napoléon. Leurs chemins se croiseraient plusieurs fois au fil des ans alors qu'il s'installerait avec une jeune femme dont il ne se soucierait pas beaucoup et que Phoebe se marierait, aurait des enfants et prendrait de l'embonpoint.

Dès qu'il se figura l'image, Frederick y trouva à redire. Phoebe avait des os délicats et avait un air doux et gracieux. Plutôt que d'imaginer son embonpoint avec sa progéniture, il pouvait mieux l'imaginer assise sur une chaise avec des enfants angéliques à ses pieds, en tenant le petit dernier dans ses bras…

Que diable ! Il devenait définitivement fou. Il commençait à avoir des pensées tout à fait inappropriées au sujet de la petite sœur de Stratford. Frederick jeta de nouveau un coup d'œil à Phoebe, qui était engagée dans une discussion animée, et il put voir par lui-même que tous les hommes qui l'entouraient avaient été pris dans ses filets. Elle ne rentrait plus tout à fait dans le rôle de la petite sœur.

Lydia lui donna un coup de coude.

— T'es-tu égaré dans tes pensées ? Je t'ai posé une question, et tu ne m'as même pas entendue.

Frederick se reprit moralement et regarda Lydia.

— Quelle était la question ?

— Fitz est parti pour Gand et ne reviendra que demain soir. Veux-tu venir te promener avec nous dans le parc demain après-midi ?

Cela aurait pu être une perspective agréable, mais il avait parlé avec le général, qui souhaitait faire une revue des troupes existantes à Bruxelles et

avait sollicité l'aide de Frederick.

— Je ne peux pas. J'ai des choses à faire demain. Peut-être que nous irons faire une promenade à cheval la semaine prochaine.

— Cela est une excellente idée, répondit Lydia. Je ne suis pas sûre de pouvoir encourager Fitz à venir. Tu sais qu'il n'aime pas trop l'équitation de plaisance. Mais dans ce cas, je verrai si l'un de ces gentlemen souhaite se joindre à nous pour que nous puissions former un groupe de quatre.

Elle envoya un coup d'œil en direction de la foule autour de Phoebe.

Frederick crut voir de la malice dans le regard de sa sœur. Elle essayait probablement de provoquer une réaction de jalousie de sa part en invitant quelqu'un comme Conroy. Ce serait tout à fait dans son genre d'essayer d'arranger un mariage avec Phoebe, mais il contrecarrerait ses nobles intentions. Phoebe appartenait à un homme différent, pas à Conroy, mais à quelqu'un d'autre. Et il… eh bien, ce n'était pas le moment de penser au mariage. De plus, Frederick n'était pas sûr à ce stade d'appartenir à quiconque.

Lydia fit signe à Phoebe de venir, et elle quitta sa foule d'admirateurs et se dirigea vers l'endroit où ils se tenaient. Quand elle s'approcha, Lydia glissa son bras autour de Phoebe et se mit près d’elle.

— Vous avez la voix d'un ange, Phoebe, et vous nous l'avez caché toutes ces années. Jamais je ne vous ai entendue vous porter volontaire pour chanter. En plus, Anna a toujours dit qu'aucune de vous ne savait chanter.

Phoebe rit, et la mélodie de son rire enchanta Frederick autant que son chant, mais pour une raison différente. Il avait assez peu entendu ce son insouciant au fil des ans. Le rire de Phoebe se transforma en un doux sourire.

— En vérité, le chant n'est pas l’un des domaines de prédilection d'Anna. Je lui ai simplement laissé penser qu'aucune de nous ne possédait ce talent car je ne pouvais pas m’imaginer moi-même chanter devant tout le monde.

Exactement !

— Je suis curieux, dit Frederick, en attirant son regard vers lui. Qu'est-ce qui vous a poussée à le faire ce soir ?

Phoebe se mordit la lèvre.

— Je ne sais pas.

Il y eut une petite pause. Lydia semblait prête à dire quelque chose, mais Frederick posa impulsivement une main sur son bras pour l'arrêter. Phoebe

n’avait pas fini de développer sa pensée, il en était sûr, et il voulait savoir ce qu’elle avait à dire.

Phoebe leva enfin les yeux.

— Je me suis cachée suffisamment longtemps. Un ami m'a dit de faire quelque chose d'audacieux.

Elle évita soigneusement le regard de Frederick et ajouta avec un soupçon de sourire aux lèvres :

— Et maintenant que j'ai commencé à le faire, j'ai peur de ne pas pouvoir revenir à celle que j'étais autrefois.

— Nous ne le voulons pas non plus, s'exclama Lydia.

Frederick garda le silence. Même s'il aimait voir Phoebe sortir de sa coquille, il n'était pas sûr d'approuver cette nouvelle version d'elle-même. La version qu'il l'avait exhortée à être ! Il souhaitait pouvoir la renvoyer à Londres où elle serait en sécurité. À l'abri de tout danger potentiel qui pourrait surgir en ville et à l'abri des attentions des soldats qui tenteraient de gagner sa main dans une cour précipitée. Contrairement à ce qu'avait professé Frederick lorsqu'il lui avait promis de lui trouver un mari, il se rendait compte qu'il ne voulait pas qu'elle fût conquise par quiconque. Du moins pas pour le moment. Il voulait qu'elle restât tranquillement en retrait comme elle l’avait toujours été.

Mais il supposait que cela n'était pas juste.

OceanofPDF.com

Chapitre Douze

Au final, la promenade à cheval promise fut retardée de deux semaines. Le duc de Wellington arriva enfin à Bruxelles le 4 avril et Frederick fut pris par la vague de demandes qui suivit. Il était heureux de saluer ses amis parmi les aides de camp de Wellington, Wrotham, ainsi que John Stewart, Anthony Pinkton et George Sutherland, qui avaient voyagé avec lui depuis Vienne.

Ils présentèrent Frederick à Herbert Dalrymple, qui était le plus jeune des aides de camp du duc mais dont le père était un intime du prince régent. Dalrymple avait l'air assez jeune pour être encore à l'école, mais il se montrait plein de courage et posait des questions sans crainte de montrer son ignorance. Ils l'appelaient Dolly, ou *cawke*r, selon le niveau de taquinerie. Les autres aides de camp de Wellington étaient plus de trente.

— Il vous a fallu plus de temps pour arriver que prévu, déclara Frederick lorsqu'il entra dans le quartier général et les trouva là-bas. Qu'est-ce qui vous a retenus ?

Wrotham s'étendit sur l'une des chaises en sirotant un café.

— Longtemps, dites-vous ? Nous avons chevauché à un rythme effréné. Nous nous sommes à peine arrêtés pour nous reposer. Cependant, Wellington devait parvenir à un accord avec les Alliés sur la meilleure manière de réprimer cet « ennemi et perturbateur du monde » avant de pouvoir partir.

Il bougea ses jambes pour permettre à Frederick de s'asseoir.

— Blücher et lui ont également passé du temps à établir la stratégie. Ou plutôt, le duc lui a dit ce qu'il attendait de lui, et le Prussien a fulminé avant de finir par accepter. Le prince d'Orange s’est lui aussi exprimé, et

Wellington devra l'affecter à un régiment d’honneur, accompagné d'un général qu'il pourra admirer. Tout cela a pris du temps et de la finesse.

— Mais nous sommes ici maintenant, ajouta Pinkton, debout près des fenêtres qui donnaient sur le parc. Et vos vacances sont finies. Je suis sûr que vous allez bientôt courir dans tous les sens, tout comme nous.

— Est-ce que Slender Billy est là, alors ? demanda Frederick, en faisant référence au prince néerlandais et héritier du trône.

Le prince d'Orange avait reçu une éducation à Oxford et était connu pour préférer les Anglais comme compagnie. Il était assez aimable et pas du tout arrogant, mais il était impétueux et il fallait lui rappeler sa responsabilité envers le peuple néerlandais.

— Il est ici et désireux d'action, comme vous pouvez le deviner, répondit Sutherland.

Wellington entra alors dans la pièce, suivi de Sir William De Lancey, venu de Londres à temps pour rencontrer le duc. La rumeur parmi les hommes était qu'il assumerait en effet le rôle de quartier-maître général, bien que rien ne fût officiel. Le duc et lui discutaient de l'endroit le plus approprié pour stocker des provisions à Ostende, qui devraient être envoyées dès que cela pourrait être organisé. Wellington jeta un coup d'œil à Frederick et s'avança en tendant la main.

— Très content de vous voir, Ingram. Ces quartiers sont parfaits. Vous connaissez Sir William, je crois. J'aurai des instructions à vous donner pour aller à Gand lundi. Cependant, vous devriez être de retour à temps pour la représentation théâtrale de jeudi soir.

Frederick hocha la tête, en ne prenant pas la peine de donner une réponse, car il savait que Wellington n'en attendrait aucune. Le duc s'avança et continua sa discussion avec De Lancey, et ils disparurent dans le bureau qui lui avait été réservé.

Frederick se tourna vers Sutherland avec un sourire.

— Il n'est jamais fatigué, n'est-ce pas ? J'avais presque oublié. Cela fait un certain temps que je n'ai pas servi sous ses ordres.

Sutherland émit quelque chose qui ressemblait à la fois à un éclat de rire et à un grognement.

— Non. Et qu'on ne lui dise pas que nous, ses cadets, sommes plus fatigués que lui car il ne l’accepterait pas, je vous assure.

Avant que Frederick ne se rendît à Gand, il visita les troupes stationnées près de Bruxelles et nota les provisions qui leur avaient été allouées. Il

devait coordonner les efforts avec le quartier-maître général par intérim, mais pas dans le rôle d'assistant. Il resterait aide de camp du duc de Wellington et rédigerait les communications avec Londres qui ne nécessitaient pas d’être écrite de la main personnelle du duc.

Lorsque Frederick revint de Gand, il fut envoyé pour une autre course plus proche de Bruxelles, mais qui dura toute la journée. Wellington et son état-major allèrent ensuite passer en revue les nouvelles troupes arrivées et déterminer quels régiments pouvaient combattre seuls et lesquels avaient trop d'étrangers ou de nouvelles recrues pour qu’on pût compter sur eux. Ils auraient besoin de renforcements en combinant le régiment avec des troupes plus expérimentées. Tout au long de tout cela, les pensées de Phoebe rejoignaient la conscience de Frederick chaque fois qu'il y avait une accalmie dans l'activité, généralement lorsqu'il chevauchait ou lorsqu’il était au bord de l’endormissement.

Il fallut trop longtemps avant que Frederick ne la revît plus longuement qu'un bref échange chez eux ou lors d'un événement mondain. Ce ne fut que lorsque Frederick abrégea son entrevue avec Sutherland après avoir reçu une autre mission qui le sortirait de Bruxelles qu'il réalisa combien il avait espéré revoir Phoebe pendant plus que quelques minutes. En fait, elle lui manquait, et cela était quelque chose de nouveau.

FREDERICK N'AVAIT PAS ENTIÈREMENT NÉGLIGÉ sa sœur et Phoebe avec l'arrivée de Wellington, mais quand elles le voyaient, il était toujours en route pour faire autre chose. Le manque de temps pour partager une conversation plus profonde était frustrant, mais Phoebe devait être heureuse qu'il fût au moins venu quand il l’avait pu. Il lui semblait que quelque chose avait changé entre Frederick et elle lors de ces brèves rencontres, aussi subtil que cela fût. Elle sentait son regard quand elle ne le regardait pas, mais quand elle se retournait pour lui faire face, son regard s'envolait.

Depuis que Phoebe connaissait Frederick, il lui avait accordé toute son attention chaque fois que les circonstances les réunissaient, mais il ne l'avait jamais sollicitée. Cela ne signifiait pas qu’il le faisait maintenant non plus, se rappela-t-elle. Lydia et lui étaient proches, il était donc probable qu'il fût venu chez eux pour cette raison. Ou peut-être que le manque de ses pairs habituels avait élevé Lydia et Phoebe à un statut supérieur. En tout cas,

chaque fois qu'il venait, elle avait la sensation qu'il se retenait d'exprimer tout ce qui lui traversait l’esprit.

Un jour, Frederick s'était arrêté à la maison pour prendre le petit-déjeuner pour partager avec Lydia la nouvelle du mariage de leur cousin et était sur le point de partir quand il dit :

— Ne croyez pas que j'ai oublié notre promenade à cheval. Le temps s'est réchauffé pendant que j'étais si occupé, et si le soleil continue de tenir, je promets que je trouverai bientôt le temps de vous accompagner. Ce sera plus agréable que cela ne l’aurait été lorsque je l'ai proposé pour la première fois.

Il inclina son chapeau avec un sourire et sortit.

— Mon Dieu, dit Lydia, en se levant de la table du petit déjeuner, en ayant laissé une grande partie de son repas intacte. Je n'ai jamais eu aussi souvent le plaisir d’avoir la compagnie de Frederick, même lorsque nous vivions ensemble, dit-elle en s'avançant pour redresser le rideau, dont l'ourlet s'était pris dans l'une des plantes en pot. Comme Bruxelles se révèle être divertissante ! Même si la moitié de la société mondaine est venue ici pour des raisons économiques, cela est la parfaite compagnie à avoir. Il y a suffisamment de monde pour que vous n’ayez pas l'impression de rencontrer toujours les mêmes personnes, mais pas trop pour que vous ne puissiez pas nouer de liens intimes. Je ne me suis pas trompée en vous invitant, n'êtes-vous pas d'accord ?

— Hmm ?

Phoebe leva les yeux. Elle pensait combien Frederick avait l'air fringant ce jour-là dans son manteau bien ajusté, et elle avait à peine écouté les mots de Lydia. Frederick devenait plus mûr, il n’avait pas de cheveux gris ni de rides, bien sûr, mais il y avait une maturité en lui qui lui allait bien. Quand Frederick était plus jeune, il était plutôt mince. Avec l'âge, il s'était étoffé, et elle pensait souvent combien ce serait bien de l'entourer de ses bras et de le serrer fort.

Elle rassembla ses pensées en oubliant cette image distrayante et réussit à se concentrer sur la question de Lydia.

— Eh bien, oui. Je ne sais pas où j'en serais si vous n'aviez pas proposé l'idée. Vraiment, je ne me suis jamais autant amusée.

Il y avait une lueur de conjecture enjouée dans les yeux de Lydia quand elle répondit.

— Cela pourrait-il avoir quelque chose à voir avec le nombre d'officiers qui souhaitent attirer votre attention ? Ou… avec un officier en particulier ?

Phoebe sourit mais ne répondit pas. Il était vrai que Mr. Conroy lui accordait une attention très flatteuse chaque fois qu'ils se rencontraient. Elle appréciait le temps qu'ils avaient passé ensemble, mais il n'y avait toujours pas d'élan dans son cœur quand elle le voyait. Une fois que Frederick était arrivé, son cœur avait refusé de s'ouvrir à qui que ce fût d'autre. Mr. Conroy avait dû sentir cette réticence qui avait accompagné l'arrivée de Frederick, car il avait également modéré sa cour. Au début, il avait été assez ouvert sur ses intentions. Maintenant, bien qu'il fût prêt à la retrouver dans les assemblées publiques, il ne venait plus pour les visites matinales ou ne faisait plus allusion à un avenir ensemble. Soit il avait vu la concurrence et voulait limiter les pertes, soit il n'était tout simplement pas assez intéressé pour la courtiser à tout prix.

— Devrions-nous aller faire des achats ? demanda Lydia, la main sur la poignée de la porte menant au couloir.

Phoebe se leva de table.

— Encore ? répondit-elle en se tournant avec un sourire taquin. Lydia, le paquebot ne pourra pas contenir assez de malles pour tout ce que nous réussissons à accumuler. Nous ne pourrons pas ramener tout cela de Bruxelles à Londres.

— Mais les prix ! Pouvez-vous en croire vos yeux ? Des pantoufles de danse en soie et en satin pour moins de quatre shillings, et des gants et des éventails pour des sommes modiques. Nous devrions profiter pendant que nous sommes ici pour saisir ces trésors. Nous attiserons la jalousie de la société mondaine à notre retour.

— Des pantoufles et des gants, que vous déclarerez tristement démodés lorsque nous arriverons à Londres, dit Phoebe en riant et en secouant la tête. Non, je ne pense pas que nous ayons besoin de plus de trésors. Cependant, je vous accompagnerai, car il fait beau et la journée ne demande qu'à être appréciée.

Elles arrivèrent à leur magasin de chapellerie préféré qui avait de douces tentures murales bleu calamine, soutenues par des poteaux en bois sombre. Lydia commença à examiner les chapeaux alignés sur l'étagère, en tâtant les rubans qui pendaient et en comparant les ornements. Elle en souleva un et examina la soie verte, cousue à petits points dans les bords de paille. Le son d'une cloche tinta en signalant l'arrivée de quelqu'un, et

Phoebe se tourna pour regarder. C'était Martha Cummings, vêtue d'une robe jaune qui, malheureusement, n'avait pas été choisie en fonction de son teint ni de sa silhouette.

— Phoebe Tunstall ! s'exclama Martha. Je ne vous ai pas vue depuis une éternité. Ne deviez-vous pas venir au déjeuner en plein air organisé par les Mayfield ?

Phoebe se résigna à l'arrivée de cette connaissance bavarde et essaya d'être plus courtoise.

— Nous devions y aller, mais le mari de Lydia nous a invités à la revue des troupes des Gordon Highlanders, alors nous sommes allés voir cela à la place.

— Oh, cela a dû être tellement excitant, même si j’imagine que l'on doit être obligé de rester là pendant longtemps et d'attendre que quelque chose d'excitant ne se produise réellement. J'ai déjà assisté à une revue militaire et j'ai juré que je n'y retournerais plus jamais. Bien que, je pense que si quelqu'un demandait et que c'était un ami proche, j'irais juste pour lui faire plaisir. N'est-ce pas le chapeau le plus adorable, Mrs. Fitzwilliam ? Est-ce celui que vous avez choisi ?

Lydia était moins tolérante que Phoebe vis-à-vis des personnes qui mettait son indulgence à l’épreuve, mais elle n'était pas méchante. Elle échangea un regard complice avec Phoebe alors qu'elle répondait.

— Oui, j'ai décidé de prendre celui-ci et le shako pour l’équitation.

— Le grand bleu là-bas ? Oh oui, vous devez en avoir deux. Je suis comme vous. Je ne peux pas m'empêcher de faire un achat, surtout quand tout est si cher à Londres, et ici cela est vendu pour des sommes dérisoires.

Martha rit et continua dans cette veine pendant que Lydia achetait ses chapeaux et les faisait emballer.

En cherchant à donner une autre direction au bavardage de Martha, Phoebe demanda :

— Comment va Mr. Cummings ?

— Albert ? Il va très bien. Il est toujours à la recherche d'un bon partenariat à Bruxelles. Les savons et les coffrets de rasage qu'il trouve ici seront rapidement achetés par les gentlemen de Londres, si seulement il pouvait trouver un partenaire qui serait digne de confiance pour envoyer les marchandises une fois de retour. Il a dit qu'il n'investirait pas trop et ne s'engagerait pas à rester ici longtemps. Depuis que nous avons appris que Napoléon s'était échappé et se dirigeait par ici, nous ne connaissons plus la

paix. Quel monstre est-il ! Nous sommes prêts à partir rapidement à tout moment.

— Maintenant que le duc de Wellington est arrivé, je me sens parfaitement à l'aise, dit Lydia en ramassant ses achats et en commençant à marcher vers la porte, sa voix ayant un timbre maîtrisé que Phoebe était certaine qu'elle seule pouvait discerner. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de paniquer.

Martha restait collée à Phoebe alors qu'elle suivait Lydia.

— Oh, oui, je suis extrêmement soulagée que le duc soit là. Cependant, qui peut faire confiance à Napoléon ? Pour ma part, je ne voudrais pas être ici lorsqu'il déferlera sur Bruxelles avec sa cavalerie. Je suis sûre que ces barbares français n'hésiteraient pas à corrompre des jeunes femmes vertueuses sur leur chemin.

Elles sortirent dans la lumière du soleil et Lydia s'arrêta pour attendre Phoebe, en lui envoyant un regard amusé quand Phoebe arriva à sa hauteur.

Elle pouvait imaginer ce que pensait Lydia : *Continuez à parler, et vous n'aurez rien à craindre. Ce bavardage ferait fuir n'importe quel homme*. Phoebe se réprimandait d’avoir trouvé une note d’humour dans quelque chose qui était, après tout, une menace sérieuse. Et Martha était inoffensive. Elle marchait à leurs côtés, en bavardant sans cesse et en ne semblant pas attendre de réponse, en laissant Phoebe réfléchir davantage à la menace qui les attendait. En vérité, elle se permettait à peine d'y penser, bien qu'il y eût un nombre croissant de soldats qui affluaient dans la région. Ce qui avait commencé comme une simple garnison à Bruxelles était devenu une effusion de troupes et des maisons abritant différents régiments en uniformes de différentes couleurs.

Mais dans la vie de tous les jours, il était difficile d'imaginer qu'une quelconque menace existait réellement. La crème de la société britannique, néerlandaise et belge se mêlait à chaque événement, en leur apportant une conversation raffinée et un esprit de bravade qui pouvait rassurer même les plus froussards quant à toute menace. Jusqu'à présent, Phoebe avait assisté à des pique-niques et à des jeux de cartes, à des dîners presque tous les jours, à des promenades dans le parc chaque fois que le temps le permettait et à de courtes promenades à cheval dans la campagne. Et elle n'était là que depuis un peu plus d'un mois. Il était difficile d'imaginer que quoi que ce fût pût jeter une ombre sur une ville aussi gaie.

— Bien, dit Lydia en s'arrêtant alors qu'elles atteignaient la rue de la Fourche. Je crois que c'est là que nous devons vous laisser, Miss Cummings. Phoebe et moi avons un autre engagement.

— Oh, dit Martha qui fut interloquée et dont les épaules s'affaissèrent.

Phoebe eut pitié d'elle et ajouta avec un sourire :

— Mais nous nous reverrons ce soir chez les Rawling, n'est-ce pas ? Ils nous ont promis des jeux, et vous pouvez rejoindre mon équipe.

Martha se ragaillardit à l'idée et leur fit ses adieux plus gaiement.

— Cette femme ! s’exclama Lydia quand elles se furent séparées. Si seulement elle laissait une demi-minute aux autres pour qu’ils répondent à son bavardage, je l'aimerais beaucoup mieux.

Phoebe se trouva très en accord avec le point de vue de Lydia, mais elle avait réussi à maîtriser ses pensées et s’abstint d’ajouter ses propres critiques.

—Je crois qu'elle se sent simplement seule.

LE JOUR de leur pique-nique arriva enfin, et Frederick annonça sa présence de bonne heure lorsqu'il entra à grands pas dans la salle du petit déjeuner.

— Allons chevaucher à travers la forêt de Soigny. L’on me dit qu'il y a une pente facilement accessible pour nos chevaux et qu'au sommet c'est un endroit parfait pour manger et apprécier la campagne, déclara-t-il en regardant autour de lui. Est-ce que Fitz vient finalement ? Tu as dit qu'il viendrait peut-être.

— Oui, dit Fitz, qui entrait dans la pièce depuis le couloir.

Phoebe était contente que ce ne fût qu'eux quatre, car une réunion de vieux amis rendait le moment si agréable, et ils profitaient de cela assez rarement. Elle jeta la longue extrémité de sa jupe d'équitation sur son bras et lança un coup d'œil à Frederick, qui était particulièrement beau dans un manteau d'équitation sombre, un pantalon ajusté à ses cuisses et des bottes de Hesse à bandes blanches avec des glands noirs. Il lui tendit le bras pour qu'elle glissât sa main dessous alors que Sam allait faire amener les chevaux des écuries à leur porte d'entrée. Quand ils furent montés et partis, Lydia et Fitz chevauchaient devant, en discutant avec une passion joyeuse de choses insignifiantes, tandis que Phoebe chevauchait plus calmement aux côtés de Frederick.

Ils continuèrent quelque temps dans un silence agréable, lorsque Frederick interrompit sa rêverie.

— Et comment allez-vous, ma chère Phoebe ?

Le choc attira son regard vers le sien, mais elle tourna immédiatement son visage vers l'avant. Il l'avait appelée *ma chère Phoebe*. Cela était nouveau. Son esprit ne s'autorisait pas à penser qu'elle signifiait quelque chose pour lui, mais son cœur n'obéissait pas à la logique de son esprit.

— Eh bien, je suis très heureuse de sortir de Bruxelles si cela est ce que vous demandez.

Elle pouvait entendre le sourire dans la voix de Frederick.

— Tout comme moi. Mais ce n'était pas tout à fait ce que je demandais. Êtes-vous contente ici ? N’avez-vous pas peur de l'avenir ?

Elle se tourna vers lui.

— Est-ce que je devrais en avoir peur ? En avez-vous peur ?

Frederick mit du temps avant de répondre.

— Je n'ai pas peur, non. Mais je reconnais qu'il y a un élément supplémentaire que je n'aime pas. Quand j'étais parti combattre sur la Péninsule il y a des années, avant que votre frère ne s’enrôlât, nous étions sur le territoire de quelqu'un d'autre, et il n'y avait pas d'êtres chers à défendre ni dont nous devions nous inquiéter. Nos victoires ou nos défaites ne concernaient que nous. Bien sûr, il y avait toujours une possibilité que, si nous ne réussissions pas à arrêter Bonaparte, nous dussions revenir en Angleterre et livrer la même bataille sur notre propre sol. Mais cette menace était restée lointaine car tout se passait à l'étranger.

Il s'arrêta et regarda devant lui le chemin qui bordait la forêt sur la gauche et avait une rangée d'arbres sur la droite, en créant une canopée verte.

— Mais avec Lydia ici… et vous, continua-t-il, la menace est plus réelle pour moi. Je suis toujours d'avis qu'il vaudrait mieux que vous retourniez à Londres.

Phoebe ressentit les mots comme un coup. Il se souciait suffisamment d'elle pour ne pas vouloir qu’elle fût blessée, mais il ne se souciait pas d'elle au point de ne pas supporter de la voir partir. Il ressentait envers elle la même affection qu'il ressentait envers sa sœur. Elle se mordit la lèvre et resta silencieuse, même si elle savait qu'il attendait une réponse. Aucune promesse n'existait entre eux, mais elle ne pouvait pas éteindre l'espoir qui

surgissait à chaque fois que ses paroles semblaient suggérer qu'il y avait quelque chose de plus.

Il était temps qu'elle prît l'affaire en main et qu’elle maîtrisât son cœur une fois pour toutes. Elle lui répondrait du ton le plus égal et le plus fraternel qu'elle eût en sa possession.

— Je comprends votre inquiétude, mais pour être honnête, je ne me vois pas partir sans Lydia. Je n'ai rien qui m’attende chez moi, et cela me rend plus disposée à rester et à prendre des risques.

Elle lui jeta un coup d'œil et décida de continuer dans cette veine d'honnêteté.

— J'ai Stratford et Eleanor, et j'ai ma sœur. Mais je remettrais à plus tard mes espoirs d'un mariage et d'une famille à moi. Cela est quelque chose que je veux, Frederick. Pour la première fois, je ne suis pas allée quelque part sur la demande ou à la convenance de quelqu'un d'autre. Je suis ici de mon plein gré. Et je n'ai pas envie de changer cela pour l'instant.

Frederick soupira, puis regarda devant lui.

— Fitz ! cria-t-il, en faisant se demander à Phoebe s'il l'avait entendue.

Formidable. Je livre mon cœur à Frederick, et il n'écoute même pas.

Fitz tira sur les rênes et regarda derrière lui, et Frederick éleva la voix pour se faire entendre.

— À la sortie de la forêt de Soigny, il faut tourner à gauche et ne pas continuer sur la Chaussée de Bruxelles.

Fitz leva la main en guise de réponse et avança, en dirigeant son cheval vers la gauche lorsque la canopée des arbres prit fin. Frederick et Phoebe chevauchaient en silence et, par dépit, Phoebe refusait d'être celle qui le romprait.

— Vous trouverez un mari, dit enfin Frederick avec une voix qui sonnait fort, comme si elle l'avait mis en colère, mais il avait au moins écouté. Il vous est impossible de passer inaperçue. Que ce soit à Bruxelles, une petite ville près de Worthing, ou à Londres.

Frederick tourna à gauche après Fitz, et Phoebe suivit le chemin de son cheval.

— Vous pensez cela ? Je crois que j'ai été négligée pendant des années, dit-elle en lui adressant un faible sourire, en ne prenant pas la peine de croiser son regard. Je ne suis pas sûre que ce que vous dites soit vrai.

Le chemin montait en pente vers la corniche, où Frederick pensait qu'ils pourraient faire leur pique-nique. Il la regarda et Phoebe sentit son regard.

Quand il ne céda pas et ne détourna pas les yeux, elle tourna enfin les yeux vers les siens et rencontra son regard qui la jaugeait.

— Parfois, les hommes sont aveugles et ne voient pas ce qui est juste sous leur nez. Bien qu'aveugles au début, cela ne veut pas dire qu'ils le resteront.

Il détourna le regard, et Phoebe sentit son estomac plonger et remonter d’une manière vertigineuse. Cela était presque comme s'il lui donnait un message concernant ses sentiments, mais… cela ne pouvait pas être vrai. Son ton n'avait pas changé et il ne l'avait pas regardée comme un homme à la poursuite de son cœur. Mais il la regardait et lui parlait à dessein, et cela ne pouvait que signifier qu'elle avait capturé son intérêt, dans une certaine mesure. Et ils auraient ce pique-nique ensemble, où elle pourrait entrevoir ce qui siégeait son cœur. Cela était suffisant pour remplir la journée de promesses.

OceanofPDF.com

Chapitre Treize

Au sommet de la colline, Frederick jeta les rênes sur le dos de son cheval et aida Phoebe à descendre de cheval. Lorsque son pied toucha le sol, elle tomba en avant sur lui et il la rattrapa par la taille.

— Oh, pardonnez-moi. Mes jambes ne sont plus stables après le trajet.

Elle ne rencontra pas son regard mais se dégagea de sa prise et se dirigea vers le bord des terres qui finissait en pente escarpée, en offrant une vue dégagée sur la vallée. Frederick restait là avec une main sur sa monture, en observant Phoebe et en essayant en vain de se débarrasser de la sensation de l'avoir eue dans ses bras.

Elle enleva ses gants et regarda l’étendue devant elle alors qu'une brise s’engouffrait dans son bonnet. Frederick pensait ce qu'il avait dit pendant qu'ils chevauchaient. Parfois, un homme pouvait être aveugle à ce qui se trouvait sous son nez. Ce n'était pas qu'il avait l'intention de faire la cour à Phoebe. Leur amitié était trop ancienne pour qu'il envisageât une telle idée. Il l'avait vue grandir et, jusqu'à très récemment, il n'avait pensé à elle que sous les traits d'une sœur.

Cependant, le sentiment qu’il avait ressenti en l’ayant dans ses bras, la façon dont ses robes lui allaient, étaient beaucoup trop agréable pour qu’il se sentît à l’aise. Et s'il était honnête, le souvenir d'elle dans cette robe rouge le soir de son premier bal à Bruxelles avait tourmenté ses pensées plus d'une fois. Même maintenant, la vue d'elle debout au bord du promontoire, le monde à ses pieds, semblait-il, faisait tourner son imagination. Elle semblait à la fois inaccessible et vulnérable. Il voulait à la fois la gagner et la sauver, en la prenant dans ses bras.

Frederick détourna les yeux et vit Lydia qui le dévisageait avec une expression de surprise… et un regard entendu, craignait-il. Très peu de choses échappaient à sa sœur, et cela ne lui servirait à rien si elle commençait à le taquiner. Il devrait la mettre sur une fausse piste. En plus de cela, les pensées qu'il entretenait à propos de Phoebe l'avaient submergé de nulle part, et elles lui semblaient mal. La chaleur liée à son embarras monta dans son cou alors qu'il imaginait ce que Phoebe penserait de lui si elle le savait. Elle avait toujours été si posée qu'il était difficile de lire dans ses pensées. Mais il craignait que l'attirance qu'il commençait à ressentir pour elle ne la choquât.

— Fitz, cria-t-il pour se distraire et orienter les pensées de Lydia vers une nouvelle direction. J'ai apporté la couverture, mais nous ferions mieux de la rapprocher de la rangée d'arbres. Il y a plus de vent ici que ce à quoi je m'attendais.

Il tapota le flanc de la jument, et elle se joignit à son hongre pour paître le long de l'herbe qui bordait la crête au sommet de la colline.

— Vous avez raison, répondit Fitz, en marchant vers lui. Tenez, donnez-moi ce coin. Lydia, voulez-vous ouvrir les sacoches et sortir ce que la cuisinière nous a préparé ?

Phoebe se détourna du bord et marcha vers eux, l'air frais donnant une lueur rose à son visage et un éclat à ses yeux. Frederick la regarda, les lèvres retroussées, mais pour une raison quelconque, il détourna à nouveau les yeux, incapable de rencontrer pleinement son regard. Il s'occupa à mettre en place la couverture et à prendre la vaisselle de Lydia, qu'il posa au centre. Il était sur le point d'offrir sa main à Phoebe pour qu'elle s'assît, mais elle s'agenouilla et choisit une place sur la couverture près de lui, en se tournant pour faire face à la vue.

— Dommage qu'il y ait vraiment trop de vent pour pique-niquer juste au bord. La vue est magnifique, dit Phoebe en se tournant vers Lydia, qui apportait le reste de leur pique-nique. Pardonnez-moi. J'aurais dû vous aider. Vous devez voir la vue, cependant.

— Je le ferai après avoir mangé, déclara Lydia. Je suis tout bonnement affamée et je dois manger sans attendre. Fitz, coupez-moi un peu de ce jambon, voulez-vous, mon cher ?

Elle prit une bouchée de son pain sans attendre que Fitz l'obligeât. Frederick n'avait jamais vu sa sœur commencer à manger avant que tout le monde ne fût installé et trouvât cela étrange.

— Pas étonnant, vous n’avez pas touché à votre petit-déjeuner, dit Phoebe.

Frederick vit les yeux de Phoebe dériver vers le ventre de Lydia avant de remonter vers son visage en ayant l’air de se livrer à des spéculations. Il se tourna également pour examiner sa sœur. *Lydia pourrait-elle être enceinte ?* La façon dont Phoebe posait son regard sur le ventre de Lydia lui fit penser qu'elle, au moins, le pensait. Ou elle savait quelque chose qu'il ignorait. Étrange que Frederick ne se fût jamais demandé pourquoi Lydia n'avait pas donné d'héritier à Fitz. Certes, ils avaient été séparés pendant près d'un an alors qu'il était aux Amériques, mais ils avaient également fait campagne ensemble avant cela. Il se dit qu'on ne pensait généralement pas à sa sœur de cette manière. Pourtant, l'idée d'être un oncle plaisait à Frederick. Il devrait voir s'il pouvait amener Lydia à s'ouvrir sur le sujet d'une manière qui ne la mettrait, ni ne le mettrait, mal à l'aise.

— Des nouvelles de l'arrivée de Blücher ? demanda Fitz en mordant dans le sandwich rustique qu'il avait préparé.

Un morceau de jambon tomba de l'autre côté, et il le rattrapa avec ses mains.

— Il devrait être ici d'un jour à l'autre. Wellington compte sur sa contribution lorsqu'ils vont commencer à parler de stratégie.

Frederick n'avait pas réalisé combien il avait faim jusqu'à ce qu'il commençât à manger. Il n'était pas sûr qu'une tranche de pain avec de la viande eût jamais été aussi pleine de saveur. Cela était peut-être le plaisir de cette journée qui provoquait cela.

Le soleil les réchauffait mais ne pouvait rivaliser avec la forte brise qui passait par-dessus la corniche et soufflait sur eux. Elle apportait avec elle le parfum des fleurs sauvages et de la terre. Phoebe éloigna ses jambes de lui et s'appuya sur une main près de lui. Cela la rapprochait suffisamment pour que leurs bras se touchassent presque. Cela était une sensation agréable, où se mêlaient toute la facilité de leur amitié de longue date et l'attrait féminin de Phoebe dont il prenait lentement conscience. Elle n'était pas complètement silencieuse pendant qu'ils mangeaient, mais elle contribuait peu à la conversation. Il se demanda si cela signifiait que sa présence l'affectait. Elle se pencha encore plus près et son bras frôla le sien.

Assez de cela. Frederick s'en voulait des tentations qui lui traversaient l'esprit et qui n'avaient absolument pas leur place avec cette femme. Il étira

ses jambes devant lui et s'appuya sur son autre main, en se déplaçant légèrement pour ne pas être aussi près de Phoebe. Il devenait fou.

— J'ai des nouvelles qui devraient vous intéresser, dit-il à Fitz.

Sa sœur lui jeta un coup d'œil mais ce fut la seule marque d'intérêt qu'elle montra.

— Sir Hudson Lowe est remplacé et ne sera plus notre quartier-maître général, poursuivit-il.

Fitz tira sur un grain de raisin jusqu'à ce qu'il se détachât de la grappe, puis leva les yeux avec intérêt.

— Par qui ? Il connaît désormais les Pays-Bas et devrait être bien placé pour continuer dans son rôle. À moins que ce ne soit parce que Wellington peut à peine supporter cet homme ?

Frederick rit et secoua la tête en direction de Lydia, qui lui tendait une assiette de gâteaux. Phoebe avait soulevé le panier de dattes, et elle les offrit à Frederick, l’interrogeant des yeux. Il ne put s'empêcher de sourire et d'en prendre une, en ressentant un vertige qui le déconcerta complètement.

— Je crois que vous voyez juste. Le duc amène Sir William Howe De Lancey, qu'il peut supporter. C’est pour cela qu’il est à Bruxelles.

— De Lancey ! s’exclama Fitz avec un regard surpris avant de réfléchir. Oui, je suppose que cela est logique. Il est jeune, mais il peut faire avancer les choses et ne perdra pas son temps avec des querelles inutiles.

— Ni ne fera perdre le temps de Wellington.

Frederick mâchait la datte, qui était charnue et aussi douce qu'un bonbon.

La conversation s’orienta sur la société bruxelloise et le bal que Wellington allait organiser. Ensuite, elle dériva vers les plans d'entraînement de Fitz pour son régiment, Lydia se plaignant haut et fort de la rareté de sa présence à la maison. Cette plainte fut énoncée après qu'ils eurent prévu d'assister à deux bals et à une partie de cartes cette semaine-là, aussi Fitz la taquina pour lui faire perdre l’humeur maussade qu'elle prétendait avoir.

— J'ai bien peur de commencer à avoir froid, dit Lydia en se levant après leur déjeuner paisible. Seriez-vous déçus de rentrer déjà ?

— Non. Je suis du même avis, répondit Phoebe, et Frederick espéra que l'hésitation qu'il avait entendue dans sa réponse était due au fait qu'elle souhaitait également rester un peu plus longtemps en sa compagnie.

Cependant, aussi froid fasse-t-il, vous ne pouvez tout simplement pas manquer cette vue. Venez.

Elle prit Lydia par le bras, et elles marchèrent jusqu'au bord du promontoire. Frederick suivit, tandis que Fitz emballait quelques-unes de leurs affaires. Il entendit Lydia dire :

— Magnifique. Cela ressemble beaucoup à la vue que nous avions lorsque nous étions sur le bateau fluvial, sauf qu'ici, vous pouvez voir plus loin.

Fitz les rejoignit.

— Une grande partie de la campagne dans cette région des Pays-Bas est la même, j'ai remarqué. Les environs de Bruxelles ne sont pas aussi développés que certaines campagnes anglaises, car il y a beaucoup plus de hameaux et de petites fermes que de villages.

Il avait apporté une carte, et il la déroula, en regardant devant lui et en étudiant les terres. Il pointa du doigt droit devant.

— Cette colline devant nous, là où la vallée remonte et où l'on aperçoit une petite flèche, c'est Mont-Saint-Jean. Et là-bas, à droite, l’on peut apercevoir le hameau du Mesnil, dit-il en jetant à nouveau un coup d'œil à la carte et en désignant la gauche. Et ces bois-là sont une extension de la forêt de Soigny. Cela est toujours utile de savoir ce que l'on voit.

Lydia passa son bras sous celui de son mari et dit :

— Cela est un trait militaire, j'en suis sûre. Maintenant que nous bougeons, je suis sûre que je ne tomberai pas de cheval à cause du froid. Néanmoins, je pense qu'il est temps que nous y retournions. Ce vent me rappelle que l'été n'est pas encore arrivé.

Fitz et elle retournèrent près de la couverture. Frederick tendit son bras à Phoebe et fut ravi quand elle plaça son bras sous le sien. Il commençait à ouvrir les yeux sur la profondeur de son désir de partager une plus grande intimité avec elle. Chaque fois qu'il était loin d'elle, il pensait à la prochaine fois qu'il pourrait être en sa compagnie. Cette sortie, à quatre, était un bon début, mais il en voulait davantage.

Phoebe le regarda avec un doux sourire.

— J'ai apprécié notre après-midi. L’on me rappelle souvent que je vis dans un pays étranger, mais cette sortie aujourd'hui m'a presque donné l'impression d'être de retour chez moi.

Avec moi, vous l’êtes. Frederick soutint son regard un peu trop longtemps, puis mit sa main sur la sienne, posée son bras.

— Je suis du même avis. J'espère que mes fonctions permettront plus de ces sorties.

OceanofPDF.com

Chapitre Quatorze

Près d'une semaine s'était écoulée depuis leur pique-nique au sommet de la colline surplombant la vallée et les hameaux, et cela semblait déjà un lointain souvenir. Aucune de leurs sorties ne les avait amenés sur le chemin de Frederick. Phoebe supposa que cela était normal, car ses devoirs militaires devaient primer. Mais même Fitz avait le temps de rentrer à la maison et de dormir. Frederick semblait avoir complètement disparu de Bruxelles. Cela était probablement pour le mieux, puisque le cœur de Phoebe était encore plus en danger qu'il ne l'avait été ces dernières années, car elle avait eu un avant-goût de ce que cela était d'être amie avec lui en étant sur un pied d'égalité… en étant appréciée.

Lydia et elle étaient assises à la table du petit-déjeuner, et Phoebe regardait Lydia toucher la nourriture du bout de sa fourchette avant de repousser les œufs loin d'elle. Elle prit une bouchée de pain grillé sec et l'avala avant de boire du thé. Sarah s'affairait dans la salle à manger, elle vit l'assiette d'œufs et l'enleva sans un mot. Puis, la salle du petit déjeuner redevint calme.

Phoebe s'éclaircit la gorge.

— Cela est une question délicate, je comprends, et je suppose que je ne suis pas la mieux placée pour la poser. Cependant, je suis la seule compagnie féminine que vous ayez ici qui soit suffisamment intime pour aborder un tel sujet. Et je sais quelque chose des changements…, dit-elle avant de s'interrompre soudainement, un sourire gêné sur le visage. Des changements qui surviennent lorsque l'on est dans un état fragile. Après tout, j'ai aussi vu Eleanor et Anna tripoter leur petit-déjeuner et repousser les plats aux odeurs plus fortes.

Lydia prit une autre bouchée de son toast.

— Vous avez deviné, alors ? Il est trop tôt pour que j'aie songé à en parler. Mais j'ai plus de mal à cacher mes étranges habitudes culinaires. Alors qu'au début je n'éprouvais que de la joie et une faim insatiable, je commence maintenant à ressentir un dégoût pour tout sauf le plus fade des aliments, dit-elle en rencontrant le regard de Phoebe. Pour être honnête, cela est un soulagement de vous en parler.

Phoebe tendit la main par-dessus la table et posa sa main sur celle de Lydia.

— Avez-vous une idée de quand vous enfanterez ?

— Cela est encore dans un certain temps. J'imagine en hiver ou aux alentours de Noël, répondit Lydia en haussant les épaules. Si nous sommes encore là, je devrai trouver une sage-femme.

— Que pense Fitz de la nouvelle ? demanda Phoebe en se penchant en arrière et en sirotant son café.

Lydia baissa les yeux et sépara le toast avec ses doigts.

— Je n'ai pas décidé quand je devrais le lui dire. Je ne souhaite pas qu'il s'inquiète… ni qu'il me renvoie à Londres. Je sais qu'il a dit qu'il ne le ferait pas, mais j'ai peur qu’il insiste s’il sait que je suis dans une condition fragile.

— Il ne sait pas alors !

Lydia secoua la tête.

— Et jusqu'à ce que je lui dise, je sais que je peux vous faire confiance pour ne pas répandre la nouvelle.

— Bien sûr.

Phoebe pensa que Fitz ne devait pas être très observateur, ou peut-être qu'ils n'avaient pas partagé assez de petits déjeuners. Elle supposait qu'il avait des choses plus importantes à penser.

— Qu'est-ce que vous souhaitez faire aujourd'hui ?

Lydia soupira et, au lieu de répondre, dit :

— Avez-vous remarqué que nous n'avons pas vu Fred depuis une éternité ? Je me demande où il est et quand nous le verrons la prochaine fois.

Phoebe sentit un tressaillement à l’évocation du nom de Frederick, mais elle garda un visage sans expression. Il n'était jamais loin de ses pensées.

— Je ne sais pas. Maintenant que Wellington est ici, j'imagine qu'il doit avoir peu de temps à consacrer à des engagements mondains.

— Cela est juste. Allons chez Wouters aujourd'hui, s'exclama Lydia. J'ai une envie soudaine de ce gâteau aux épices qu'ils appellent kruidenkoek, et j'imagine que nous y trouverons une agréable compagnie. Cela est exactement ce dont nous avons besoin.

— Cela est une excellente idée.

Phoebe était sur le point de se lever quand le laquais entra avec le courrier du matin. Il lui tendit deux lettres, et elle regarda l'écriture, l'une était d'Anna et l'autre d'Eleanor.

— Devrions-nous y aller après avoir lu nos lettres ?

Lydia hocha la tête. Elle avait aussi reçu deux lettres, et elle en prit une.

— J'en ai une d'Eleanor, dit Lydia.

Phoebe sourit et leva la sienne.

— Moi de même.

Cela était tout à fait du genre de sa belle-sœur d'écrire deux lettres distinctes, ce qui nécessitait un affranchissement séparé, une extravagance que Stratford pouvait se permettre, juste pour que Phoebe et Lydia se sentissent chacune spéciale. Eleanor et Lydia étaient allées à l'école ensemble, et Eleanor était restée avec Lydia pour la Saison de Londres quand elle et Stratford étaient tombés amoureux.

Phoebe choisit un couteau propre et coupa d'abord le sceau sur la lettre d'Anna, avant d'en parcourir le contenu.

Ma très chère Phoebe,

J'étais enchantée à l'idée que tu quittes Londres pour te lancer dans une telle aventure, que je n'aurais pas détesté avoir moi-même. Mais je dois avouer ma crainte grandissante, maintenant que Napoléon a fui l'Elbe et a commencé à remonter le Continent, que je n'aime pas trop l'idée que tu sois si facilement à sa portée. Envisagerais-tu de rentrer chez toi ? Si tu le fais, je promets de laisser mon pauvre Harry seul toute la Saison juste pour la passer avec toi à Londres. Certes, je ne supporte pas de quitter Peter, alors peut-être que ce ne sera pas tout à fait le tourbillon de gaieté que nous pourrions avoir ensemble, mais ce sera mieux que toi étant toute seule à Londres. Ma proposition doit sûrement être une tentation pour toi ? À

moins qu'il n'y ait eu un beau soldat pour te faire perdre pied. Mais même un beau soldat doit sûrement avoir la sagesse de te renvoyer immédiatement à Londres. Il voudra te protéger…

PHOEBE LISAIT la lettre avec un peu de surprise. Anna montrait rarement autre chose qu'une légère inquiétude, même si Phoebe savait que sa sœur ressentait les choses beaucoup plus profondément que ce qu'elle voulait bien montrer. Si cela n'avait pas été le cas, Anna n'aurait pas pu épouser un pasteur. Mais pour qu'elle passât toute la lettre à exhorter Phoebe à retourner en Angleterre (à part une ou deux lignes en bas louant la capacité de Peter à lancer une balle et en spéculant sur le fait que le coup de pied de cet enfant dans son ventre était probablement, et même certainement, celui d'une fille), cela montrait le degré d'inquiétude qu'elle ressentait.

Malgré l'inquiétude qui jaillissait des pages, Phoebe laissa la cadence familière de l'écriture d'Anna traverser la Manche et l'apaiser. Anna avait eu raison au sujet d'un beau soldat qui souhaitait la renvoyer en Angleterre, mais elle n'avait pas été encline à accepter sa proposition.

Elle ramassa la lettre d'Eleanor et lut les mots les plus réfléchis de sa gentille belle-sœur, même si elle était tout à fait capable d'insuffler de l'humour dans ses lettres également. Eleanor s'inquiétait également pour la sécurité de Phoebe, mais écrivait qu'elle faisait confiance à Phoebe pour se faire sa propre opinion et connaître la meilleure ligne de conduite à adopter.

JE DEVIENS SI ronde que vous ne me reconnaîtriez pas. Cet enfant devrait venir dans un mois de plus selon les calculs du médecin, mais vraiment je ne sais pas comment je pourrais grossir davantage. Pensez-vous que je donne naissance à un descendant des nephilims ?

PHOEBE SE MIT À RIRE.

— Est-ce qu'Eleanor a mentionné sa taille dans sa lettre ?

— Oui, quelque chose à propos de Stratford regardant son ventre avec une inquiétude grandissante, dit Lydia en tenant sa lettre.

Phoebe gloussa en baissant à nouveau les yeux, en lisant jusqu'à ce qu'elle arrivât à l’endroit où elle reconnut la main de Stratford.

PHOEBE, j'espère que tu auras assez de bon sens pour retourner en Angleterre, étant donné les dernières nouvelles. Tu ne peux pas ignorer que Napoléon est arrivé à Paris, et si je sais quelque chose de lui, c’est qu’il ne sera content que lorsqu'il aura repoussé ses frontières. Je préférerais ne pas avoir ma sœur cadette là-bas quand il essaiera.

ELLE SOUPIRA et plia la lettre.

— Stratford souhaite que je rentre à la maison, tout comme Anna.

Lydia leva les yeux, l'inquiétude fronçant l'espace entre ses yeux.

— Souhaitez-vous partir ?

Phoebe épousseta les miettes de la nappe blanche et secoua la tête.

— Je vais mettre ma robe de marche. Ce sera parfait pour sortir, car c'est une belle journée. Je pense que ce pourrait être le plus beau jour que nous ayons eu jusqu'à présent.

En passant près de Lydia, elle posa une main sur son épaule, puis se dirigea vers sa chambre où Mary examinait une tache de boue sur l'ourlet d'une des robes en batiste.

— Marie, nous devons sortir. Oh, j'avais espéré porter cette robe, mais je vois qu'elle est tachée. Aidez-moi plutôt à mettre la marron, voulez-vous ?

Alors que Mary sortait la robe demandée et l'aidait à l'enfiler, Phoebe pensa à sa famille à Londres. Elle pouvait sentir leur anxiété, leur amour pour elle et leur désir de la ramener là où elle était en sécurité. Mais Phoebe se sentait chez elle là où elle était pour l'instant. Cela était étrange comme on pouvait se sentir chez soi et en même temps douloureusement vide. Malgré le peu de temps qu'elle avait passé avec Frederick, à l'époque où ils étaient ensemble, il semblait y avoir une attraction entre eux. Il devenait de plus en plus difficile de le retirer de son cœur. Mais elle devait essayer. Si elle signifiait quelque chose pour lui, il aurait trouvé un moyen de lui montrer.

Lorsqu'elles arrivèrent chez Wouters, les tables étaient presque toutes occupées.

— Regardez, murmura Lydia. Il y a la duchesse de Richmond. Elle n'a pas la réputation d'être très chaleureuse, alors prenons cette table par ici.

Cependant, la duchesse leva les yeux et les repéra et envoya l'un des serviteurs vers Lydia.

— Mrs. Fitzwilliam, sa Grâce, la duchesse de Richmond aimerait vous inviter toutes les deux à sa table.

Lydia tourna son profil hors du champ de vision de la duchesse et haussa les sourcils vers Phoebe.

— Quelle condescendance elle nous témoigne, murmura-t-elle. Je me demande de quoi elle peut vouloir nous parler.

Elles traversèrent la pièce jusqu'à la table de la duchesse de Richmond et la saluèrent d'une révérence.

— Mrs. Fitzwilliam, je sais qui vous êtes. Et il s’agit… ?

La duchesse laissa la question en suspens et Lydia se tourna vers Phoebe.

— Votre Grâce, puis-je vous présenter Miss Phoebe Tunstall, sœur de Lord Worthing.

La duchesse hocha la tête et désigna les deux sièges vides à sa table.

— Mon instinct a eu raison de vous faire appeler. Asseyez-vous, je vous en prie. Je pouvais dire à votre air racé que vous deviez avoir des relations avec la pairie. Comment êtes- vous arrivé à Bruxelles ?

Phoebe se pencha en avant pour répondre.

— Mrs. Fitzwilliam est ici avec son mari, le lieutenant-colonel Fitzwilliam. Elle m'a invitée à la rejoindre plutôt que d'assister à une autre Saison londonienne.

— Et combien de saisons avez-vous eues ? demanda la duchesse.

— J'en ai eu quatre.

La confiance de Phoebe s'enfuit. Cela semblait si pathétique.

— Et pas de mariage après quatre saisons ? fit remarquer Sa Grâce. Je suis surprise. Vous avez des relations et vous êtes une jeune femme charmante. Comment l'expliquez- vous ?

Phoebe dissimula toute trace d'agacement et répondit aussi simplement qu'elle le pouvait.

— Je peux l’expliquer car personne ne m'a fait une offre que je souhaitais recevoir. Mon frère et ma sœur se sont mariés en premier, et

j'étais inquiète pour le bien-être de ma tante, qui était notre seule relation proche. Je ne voulais pas l'abandonner en me mariant. Je suppose que cela n'était pas ma priorité à l'époque.

La duchesse fit signe à un serviteur de servir du gâteau aux jeunes femmes, tandis qu'un autre serviteur debout derrière la duchesse regardait pour voir quelle tasse Phoebe et Lydia choisiraient. Phoebe choisit une tasse de thé et Lydia une tasse de café, et le serviteur versa les boissons chaudes commandées. L'assiette et la tasse vides de Sa Grâce devant elle indiquaient qu'elle avait déjà mangé, et elle ne resta pas longtemps après avoir posé quelques questions supplémentaires qui frôlaient l'impertinence, telles que la façon dont Lydia s'était mariée avec Fitz et si oui ou non le leur avait été un mariage d'amour.

Quand elle fut partie, Lydia et Phoebe restèrent seules à table, et Lydia se pencha pour ne pas être entendue.

— Quelle femme impudente ! murmura-t-elle, avec des yeux qui contenaient une lueur d'amusement. En tout cas, il ne faudrait pas s'en faire une ennemie.

Phoebe sourit par-dessus sa tasse de thé et leva les yeux vers l'entrée du café, où elle vit Mr. Conroy entrer habillé aux couleurs de son régiment et saluer quelqu'un qui était assis à la table la plus proche de la porte. Elle était contente de le voir, car ils avaient partagé des débuts intéressants en faisant connaissance. Bien que son cœur appartînt toujours à Frederick, elle devait admettre qu'il ne serait pas sage d'abandonner si rapidement d'autres perspectives. Elle voulait se marier, et on ne pouvait pas être trop sélective à son âge.

En plus de cela, Frederick semblait encore la considérer comme une sœur. Quand elle s'était délibérément penchée à côté de lui au pique-nique, leurs bras se touchant presque, il s'était éloigné et s'était rassis. De quel autre signe avait-elle besoin pour connaître l'état de son cœur ? Il avait probablement vu clair dans ses sentiments et ses désirs et avait eu pitié d'elle. Chaque fois qu'elle repensait à son comportement effronté ce jour-là, elle était prête à sombrer de honte. Cela était le geste le plus audacieux qu'elle eût jamais fait. Ne pas l'avoir vu depuis le jour de leur chevauchée n'avait guère apaisé sa conscience à ce sujet. Eh bien, il était temps de concentrer ses efforts ailleurs.

Mr. Conroy se redressa et regarda autour de lui, en s'arrêtant lorsque ses yeux se posèrent sur Phoebe. Quand elle posa sa tasse et lui sourit, il sembla

prendre cela pour une invitation, car il s'avança et s'inclina devant les femmes.

— Mrs. Fitzwilliam, Miss Tunstall, attendez-vous quelqu'un à cette table ?

Lydia lui sourit.

— Non. Souhaiteriez-vous vous joindre à nous ?

— Avec plaisir, dit Mr. Conroy en enlevant son chapeau et le posant sur la chaise à côté de lui, tout en regardant la foule tout autour. C'est bien de revenir ici. Notre entraînement nous a tenus occupés. Notre régiment était l'un de ceux que Wellington a passé en revue cette semaine. Chaque soldat est heureux de le voir. Cependant, malheur au soldat qui présente une apparence négligée.

— La vue de Wellington soulage plus que ses troupes, s'exclama Lydia. J'imagine que chaque Anglais ou Anglaise de tout Bruxelles doit être rassuré de savoir que le duc a les choses bien en main. J'espère que nous pourrons le voir bientôt à l'une de nos assemblées, dit-elle en levant les yeux lorsque la porte s'ouvrit. Je vois que Mrs. Marshall vient d'arriver, et je dois lui parler. Cela vous dérangerait-il si je vous laissais quelques minutes pour aller la voir ?

Phoebe n'était pas tout à fait sûre que la conversation avec Mrs. Marshall fût pressante d'autant plus que Lydia et elle s’étaient vues la veille. Elle devina que cette excuse était plus pour elle et Mr. Conroy, afin de leur donner une chance d'être seuls.

— Pas du tout, répondit Mr. Conroy.

Un serviteur s'approcha, et il tendit sa tasse pour le thé qui lui était offert. Il ajouta du sucre, but une gorgée et posa ses yeux sur Phoebe.

— Je ne suis pas venu vous inviter à aller faire une promenade ces derniers temps.

— J'avais remarqué, dit Phoebe en souriant et en cachant le tremblement de nervosité qui l'envahissait.

— Je serai franc avec vous, si vous me le permettez, continua-t-il.

La nervosité de Phoebe augmenta. Sa franchise menaçait de la forcer à une intimité pour laquelle elle n'était pas sûre d'être prête, mais elle hocha la tête.

— J'ai été intéressé à approfondir notre connaissance l’un de l’autre. Cependant, je dois avouer que lorsque Lord Ingram est arrivé, il m'a semblé que vous aviez un attachement antérieur avec lui. En conséquence, j'ai

abandonné mon dessein. Mais maintenant, en vous rencontrant ici à nouveau, je me rappelle combien votre compagnie m'apporte du plaisir, et j'ai pensé à vous demander d'une manière beaucoup plus ouverte qu'on ne le considère généralement acceptable, si j'avais tort dans mes suppositions, dit-il en jetant un coup d'œil à Phoebe, qui vit une légère teinte de rouge sur ses traits clairs. Si vous me pardonnez mon impudence.

Phoebe inspira doucement alors qu'elle cherchait la manière la plus sage de lui répondre.

— Peut-être que cela peut sembler impudent, mais j'apprécie une communication honnête et le courage qu'une telle chose exige, donc je ne vous en tiendrai pas rigueur. Pour répondre à votre question, Frederick et moi avons grandi ensemble, et, par conséquent, nous avons une relation étroite, dit-elle en jouant avec la délicate anse dorée de sa tasse. Mais nous n'avons aucun lien au-delà de cela.

Les épaules de Mr. Conroy se détendirent visiblement et un sourire éclaira son visage.

— Je ne peux pas vous dire combien je suis heureux d'entendre cela. J'espère pouvoir vous convaincre d'aller au théâtre avec moi jeudi soir. Avec Mrs. Fitzwilliam, bien sûr.

Le premier sentiment de Phoebe fut la joie que quelqu'un d'aussi beau et honorable que Mr. Conroy montrât un tel intérêt pour elle. Dans le même temps, cette joie était tempérée. Une partie d'elle était en deuil pour quelque chose qui ne serait jamais. Et elle n'était pas sûre que cette partie d'elle-même s’évanouirait suffisamment pour qu'elle considérât sérieusement Mr. Conroy comme prétendant. Mais il était trop tôt pour le dire, et elle s'était jurée de garder l'esprit ouvert.

— J’en serais ravie, Mr. Conroy.

OceanofPDF.com

Chapitre Quinze

Frederick s'habillait pour le théâtre, en étendant son bras pour que Caldwell pût l'aider à enfiler la manche de son manteau. Il tira sur les revers, en haussant les épaules pour ajuster la coupe. Il était submergé par la lassitude alors qu'il s'asseyait et glissait ses pieds dans ses chaussures, mais il ne manquerait ce soir pour rien au monde. Phoebe serait là.

Cette semaine-là, il s'était rendu à Gand pour aider à déplacer le bureau du quartier-maître général à Bruxelles, où De Lancey devait être basé. Il avait fait le point sur les dispositions là-bas et avait créé une liste détaillée que Wellington devait examiner avant que le duc n'envoyât une lettre à Londres avec tout ce dont il avait besoin. Frederick avait envoyé de nombreuses troupes devant Wellington pour son passage en revue et avait exécuté ses ordres de réorganiser les bataillons, en mélangeant les soldats engagés avec les vétérans chevronnés. Plus tôt dans la journée, Frederick avait accompagné le duc lors de sa rencontre diplomatique avec le prince d'Orange et la noblesse belge et néerlandaise, avant de rencontrer Blücher, qui installait la moitié des forces prussiennes à l'est de Bruxelles.

Caldwell limait les ongles de Frederick en silence. Frederick se soumettait à cette opération, en sachant que cela était nécessaire car il avait été trop préoccupé pour prendre soin de son apparence ces derniers temps. Son valet le connaissait assez bien pour laisser Frederick perdu dans ses pensées, bien qu'il eût probablement discerné ce qui était en train de le distraire puisque Caldwell n'était en aucun cas un homme sot. Dès qu'il fut prêt, il fit appeler sa voiture.

Les armées autrichienne et suisse étaient situées près de la frontière française, mais pas aussi près que les troupes à Bruxelles, et les armées

espagnoles devaient traverser les Pyrénées pour se rendre dans le sud de la France. Cependant, les armées russes étaient situées plus loin et ne seraient prêtes à marcher sur Paris que début juillet. Personne n'agirait sans la coordination des Alliés.

Il était loin d'être certain que Napoléon donnerait aux Alliés le temps dont ils avaient besoin pour avancer sur Paris. Il était plus probable que l'empereur décidât de passer à l'offensive ; et avec la Russie encore si loin, l'endroit le plus susceptible d'attaquer Boney serait Bruxelles. Wellington disait qu'ils seraient prêts, et Frederick pensait qu'avec le nombre de troupes qu'ils accumulaient, ils seraient sûrement capables de vaincre l'ennemi. Mais les troupes britanniques n'étaient qu'en deuxième ligne, les troupes les plus expérimentées étant toujours en train de revenir des Amériques. Leur nombre était bien inférieur aux 150 000 hommes promis par chaque membre de la coalition et ils avaient dû se contenter de payer pour embaucher des soldats de certains de leurs alliés. L'armée britannique n'enverrait pas les meilleurs de Sa Majesté.

Mais ce soir, Frederick s'autorisait à penser à autre chose qu'à la guerre à laquelle ils se préparaient, et il se précipita vers la voiture qui l'emmènerait au théâtre. La vérité était que Phoebe lui manquait, ou du moins les occasions de la voir et d'échanger quelques mots lui manquaient. Cela, il se permettait l'honnêteté de l'admettre à lui-même. Avant l'arrivée de Wellington, Frederick avait passé chaque jour avec Phoebe et sa sœur, et il y avait eu assez de moments, comme leur pique-nique, pour ouvrir les yeux de Frederick sur le fait que Phoebe possédait un attrait qui lui avait jusque-là échappé. Maintenant, elle quittait rarement ses pensées. En fait, il se retrouvait de plus en plus à la considérer pour le rôle de sa femme. Cette pensée le fit déglutir avec une nervosité soudaine. Il passa ses doigts dans ses cheveux puis se retourna pour sortir de la voiture, en gravissant les marches du théâtre au pas de course.

Frederick rejoignit les hordes de personnes qui affluaient. L'atmosphère joviale était bien loin des détails militaires qui l'avaient consumé la semaine dernière. Tout le monde avait continué à vivre comme s'il n'y avait pas de menace imminente de guerre. Une fois qu'il eut dépassé le hall de marbre et monté les escaliers, Frederick trouva facilement Wellington, qui interrompit sa conversation pour dire :

— Bien. Vous êtes là. Je vous ai trop fait courir, Ingram, et vous avez besoin de cette distraction. Nous sommes assis dans cette loge là où vous

pouvez voir Sutherland et Wrotham.

Frederick s'inclina.

— Je vais aller directement les voir.

La salle de théâtre était trop remplie de monde pour qu'il pût trouver Lydia et Phoebe, surtout quand il ne savait pas où elles seraient assises. Il entra dans la loge réservée aux aides de Wellington et salua les hommes, en prenant place à côté de Dalrymple, qui se faisait taquiner au sujet d'une actrice qui avait attiré son attention.

— Je ferai en sorte d’être présenté et vous serez tous jaloux, rétorqua Dolly avec bonhomie.

Frederick sourit et se tourna vers Wrotham, en l'engageant dans une conversation légère tandis que ses yeux parcouraient la foule. Il commençait à faire chaud, et il était content que le duc eût une loge spacieuse à l'écart.

Il ne pouvait pas repérer Phoebe ni sa sœur et commençait à craindre qu'elles ne fussent pas venues, jusqu'à ce qu'il se tournât vers les loges à sa droite immédiate et les trouvât occupant une petite loge. Les cheveux de Phoebe avaient à nouveau été coiffés dans ce style moderne et seyant avec des boucles près de son visage juste au-dessus de la saillance de sa pommette. La ligne de ses fines clavicules plongeait sous le tissu de son décolleté, qui se terminait par de petites manches bouffantes sur sa robe bleu pâle. De là où il était assis, il pouvait discerner des boucles d'oreilles pendantes qui se balançaient lorsqu'elle bougeait et captaient la lumière des bougies. Elle ne portait pas de collier, mais l'étendue de peau sur ses épaules et le long de son cou élancé était une œuvre d'art qui n'avait besoin d'aucune parure. Il la vit sourire et plisser les yeux d'une manière qui amena un sourire involontaire sur son propre visage. Il jeta un coup d'œil à la personne à côté d'elle qui avait inspiré un tel sourire et remarqua que cela était Mr. Conroy. Son humeur se détériora immédiatement.

— Qu'est-ce, ou devrais-je dire qui, a retenu votre attention ? taquina Wrotham.

Frederick se redressa et lança un regard à son ami. Il était beaucoup trop lisible.

— Je regarde seulement la loge où ma sœur est assise avec son mari et notre amie Miss Tunstall, sœur du comte de Worthing. Je la connais depuis qu'elle est enfant.

— Et qui est cet homme à côté d'elle ?

— Il s’agit de Conroy, un officier subalterne du 69e. Avez-vous entendu parler de lui ?

— Nous nous sommes rencontrés, déclara Sutherland, en se joignant à leur conversation. Il est considéré comme un homme brillant.

— Je suis sûr qu'il doit l'être, répondit Frederick, en dissimulant sa colère.

Il ne fut pas obligé d'en dire plus car le rideau s'ouvrit et la courte scène comique qui précédait l'acte principal commença. Peu de temps après, des rires se propagèrent dans le public. Frederick lança un autre coup d'œil à Phoebe dans sa loge, en voulant qu'elle le regardât, et tourna les yeux vers la scène lorsque Conroy regarda dans sa direction. Frederick ne voulait pas être vu de lui, mais elle avait sûrement dû remarquer sa présence. Et cela n'était pas comme s'ils s'étaient vus hier. D'après l'expression de Phoebe, il semblait qu'elle ne trouvait rien de plus qu'un léger amusement à la pièce, et elle ne regarda pas dans sa direction.

Au moment de l'entracte, Frederick dit à Wrotham et Sutherland qu'il allait se promener. Il avait décidé d'aller à la loge de Phoebe pour la voir. Lydia se demanderait ce qu'il était devenu, et il était naturel qu'il passât l'entracte avec une si vieille amie. Si Phoebe apprenait qu'il avait été au théâtre ce soir-là sans venir la voir, elle trouverait cela étrange.

Alors qu'il s'apprêtait à entrer dans leur loge, Mr. Conroy sortit dans le hall, où des foules de gens se pressaient dans les deux sens. Phoebe le suivit sur les deux marches qui menaient au couloir. Frederick fit un signe de tête à Conroy, qui le lui rendit d'un signe de tête raide. Il croisa le regard de Phoebe, ravi de voir le sourire qui illuminait son visage.

— Phoebe, dit-il avec la satisfaction de la vengeance personnelle, en profitant pleinement de la liberté qu'il avait en prononçant son prénom. Cela fait une éternité que je ne vous ai pas vue. Les devoirs m'ont occupé, mais je pourrai venir vous voir demain si vous êtes libre.

Phoebe détourna les yeux, comme si elle essayait d'étouffer sa joie, mais le sourire était de retour lorsqu'elle répondit.

— Ce serait délicieux. Je ne suis pas engagée pour l’instant. Allez-vous saluer Lydia et Fitz ? demanda-t-elle.

La première priorité de Frederick n'était pas nécessairement de voir Lydia. Ce qu'il aurait aimé, c'était se placer entre Phoebe et Mr. Conroy, qui l'avait à son bras, et prendre la main de Phoebe. Cependant, il ne pouvait

évidemment pas faire cela. Du moins pas sans avoir l’air idiot et embarrasser Phoebe en plus.

— Oui, je suis venu les voir aussi. Je vais vous laisser aller prendre vos rafraîchissements.

Mr. Conroy s'inclina légèrement et se tourna avec Phoebe pour rejoindre la foule rassemblée autour de la table de rafraîchissements, et Frederick entra dans la loge.

— Bonsoir, Fitz, Lydia. Comment vas-tu ? Tu avais l'air un peu pâle.

— Fred, où te cachais-tu ? Tu nous as manqué à la maison. Bien que…, dit-elle en jetant un coup d'œil à son mari, je dois dire que Fitz a été presque aussi occupé que toi. Quand comptes-tu venir nous voir ?

— Je viens juste de dire à Phoebe que je viendrai demain…, répondit Frederick avant de soudainement s’interrompre et de plaquer la main sur son front. Bonté divine. J'ai oublié que nous devons avoir une partie de cricket demain au parc. Si je ne vois pas Phoebe avant la fin de l'entracte, présente-lui mes excuses, veux-tu ?

— Qui joue ? Nous n'avons plus jamais de parties de cricket, s’écria Lydia. Ce serait amusant à voir.

— Cela est probablement parce que nous manquons d'hommes, répondit Fitz avec bienveillance. Ils jouent en ce moment à des jeux beaucoup plus dangereux.

Le front de Lydia se plissa avant de faire à nouveau face à Frederick.

— Eh bien, cela est une raison de plus pour profiter de ce simple passe-temps. Où joues-tu demain, et avec qui ?

— Le duc veut que ses aides et autres membres de l’état-major jouent contre les officiers de divers régiments. Et nous ferions mieux de ne pas perdre, déclara Frederick en rencontrant le regard de Fitz, qui riait doucement. Nous jouons dans le parc à côté du palais du roi. Phoebe et toi viendrez le voir ?

— Nous viendrons très certainement, s'exclama Lydia.

Frederick commença à penser que ce changement de plans pourrait jouer en sa faveur, car il savait qu'il était un bon lanceur, en plus d'être assez doué pour jouer sur le terrain. Il espérait certainement que Phoebe serait impressionnée par lui.

FREDERICK ENFONÇAIT les piquets avec le côté large de la batte, en levant les yeux de temps en temps pour voir si Phoebe était arrivée. Il la repéra bien avant que la foule générale ne commençât à se rassembler, et ses lèvres se relevèrent alors qu'il se redressait. Il plaça une des battes sous son bras et alla la voir. Lydia leva la main en guise de salutation et fit s’éloigner Fitz qui alla parler à un officier et à sa femme à proximité.

Frederick tendit les mains à Phoebe, et elle y mit les siennes. Il porta ses mains à ses lèvres et vit un regard surpris dans ses yeux à cause de ce geste inhabituel. Il ne fallait pas l'effrayer. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle pouvait ressentir pour lui. Il savait seulement ce qu'il commençait à ressentir pour elle.

— Je n'ai pas eu l'occasion de vous parler autant que je l'aurais souhaité hier, mais je vois que Lydia vous a expliqué pourquoi je ne pouvais pas venir vous rendre visite aujourd'hui. Je suis content que vous soyez venue voir la partie.

Phoebe inclina la tête vers lui, en laissant son doux regard rencontrer le sien.

— J'ai hâte de la voir. Pouvez-vous croire que je n'ai jamais vu une partie de cricket ? Je ne sais même pas comment cela se joue.

— Jamais ? Il y a onze joueurs dans chaque équipe, expliqua-t-il. Et le but est simplement de faire sortir les onze batteurs de l'autre côté, puis de marquer plus de points qu'eux. Et voilà. Comme vous pouvez le voir, cela demande d’être très rusé, dit-il en riant.

— Et vous allez gagner, pensez-vous ?

Phoebe lui souriait, ses yeux pétillant d'humour avec quelque chose qui ressemblait beaucoup à de la séduction. Il adorait cela.

Frederick sourit en retour, le badinage amoureux lui venant facilement.

— Si vous me donnez un gage de votre faveur, je m'engage à gagner.

Une détermination l'envahit. Il avait repéré Mr. Conroy dans son champ de vision et espérait que l'homme n'était pas venu sur l'invitation de Phoebe. Il se déplaça sur le côté pour que Phoebe fût forcée de se tourner également pour lui faire face. De là, elle ne pouvait pas voir Mr. Conroy. En entendant sa requête, Phoebe avait pris une couleur rose charmante, et elle haussa les sourcils avec des yeux dubitatifs.

— Quel gage dois-je vous donner ? demanda-t-elle en inclinant la tête sur le côté avec un regard inquisiteur. Qu'est-ce qui serait une incitation suffisante pour vous faire gagner ?

— Ce que vous déciderez, répondit Frederick.

Une mèche de vos cheveux, pensa-t-il, mais il n'exprimerait pas une telle chose, en plus cela était extrêmement inapproprié à demander, et impossible à réclamer dans un endroit aussi public.

Le visage de Phoebe devint plus rouge et son sourire plus large.

— Hmm, dit-elle en paraissant y réfléchir. Je crois que la seule chose que je puisse vous offrir, c'est mon mouchoir brodé.

Frederick fit semblant de considérer son offre.

— L'avez-vous brodé vous-même ?

— Oui, en effet. Il est en soie, donc plus décoratif qu’utile, je pense.

Ses lèvres tremblaient comme si elle voulait cacher son sourire, et elle avait l'air adorablement troublée.

— Alors cela ira très bien. Je le placerai à côté de ma poitrine, et je suis sûr de gagner ainsi.

Phoebe sursauta à ses mots et évita son regard alors qu'elle cherchait le mouchoir dans son réticule. Son visage était devenu plus écarlate et elle n'avait pas de mots pour répondre à Frederick.

Il l'avait fait maintenant. Ses paroles ne pouvaient être prises de la même manière fraternelle avec laquelle il l'avait toujours traitée. Mais, curieusement, ses sentiments pour Phoebe avaient quitté le domaine fraternel et s’étaient transformés spontanément en autre chose. Phoebe sortit son mouchoir de son réticule et le lui tendit. Il était doux et blanc et avait un parfum floral. Des pivoines ? Il résista à l'envie insensée d'embrasser le mouchoir et le glissa dans sa poche de poitrine.

— Merci.

Phoebe posa ses yeux sur les siens et Frederick sourit en retour. Ses sentiments envers elle n'étaient plus aussi amicaux et sages, et il savait qu'il ne pouvait plus considérer Phoebe comme la petite fille de sa jeunesse. Elle était une femme, avec des pensées et des sentiments qui comptaient pour lui, et avec qui il avait hâte de partager un lien plus profond.

OceanofPDF.com

Chapitre Seize

Phoebe regarda Frederick courir sur le terrain avec sa batte alors qu'un gentleman appelait les joueurs à se mettre en ordre. Quand il arriva au centre, il la regarda, une mèche de cheveux tombant sur son visage alors qu'il lui lançait un autre sourire. Il agissait comme s'il était amoureux d'elle, ce que… sûrement, elle devait mal interpréter. Phoebe ne pouvait pas bouger. Elle ne pouvait même pas respirer.

— Miss Tunstall, quel plaisir inattendu ! Je n’aurais pas pensé que vous étiez une amatrice de sport, dit Mr. Conroy en jetant un coup d'œil à Frederick, puis à nouveau à elle, des rides de froncement marquant son front. Je vois que Lord Ingram est l'un des joueurs. C'est pour cela que vous êtes venue ?

Phoebe eut du mal à accueillir la présence Mr. de Conroy avec le même contentement qu'elle avait ressenti auparavant.

— Lydia m'a dit que son frère jouerait et qu'elle souhaitait le voir, alors nous nous sommes arrangées pour venir.

Le coup de la batte contre la balle attira ses yeux vers l'avant. Frederick était le premier, et il courut entre les guichets, en faisant glisser sa batte juste à temps pour lancer la balle avant que le gardien ne l’interceptât. Il était un bon athlète, et elle ne put retenir le sourire qui s’étirait sur ses lèvres tandis qu'elle regardait Frederick courir, les muscles de ses cuisses assez apparents dans la culotte de daim qu'il portait.

Mr. Conroy était silencieux à ses côtés alors qu'il regardait le match.

— Je regrette de ne pas jouer. Nous avons dû tirer des noms d'un chapeau parce qu'il y avait trop d'officiers qui souhaitaient faire équipe. En savez-vous beaucoup sur le jeu ?

— Rien du tout, à part l'ensemble de règles simplifiées que Lord Ingram a partagées avec moi avant d'être appelé sur le terrain.

Phoebe se tourna pour voir où se trouvaient Lydia et Fitz et les repéra aux côtés des Marshall. Fitz était toujours en conversation, mais Lydia regardait maintenant la partie.

— Permettez-moi de vous éclairer, déclara Mr. Conroy avant de se lancer dans une description confuse du cricket, du terrain, des guichets et du lancement de la balle en passant par la différence entre la barrière de couverture et la fosse.

Phoebe essayait de poser des questions intelligentes, mais honnêtement, elle n'avait aucun intérêt à savoir comment le jeu pouvait techniquement être joué. Elle ne s'intéressait qu'à la façon dont Frederick jouait et aux règles qui le faisaient courir dans tous les sens devant elle.

Lydia vint finalement se tenir à ses côtés.

— Fitz doit encore discuter avec le brigadier Marshall, alors je l'ai laissé là-bas. Bonjour, Mr. Conroy.

Mr. Conroy s'était tu après sa longue explication des règles du cricket, et Phoebe pouvait sentir son regard en train de l’étudier. Il se retourna et s'inclina devant Lydia.

— Bonjour, Mrs. Fitzwilliam. Eh bien, je crois que je vais vous quitter toutes les deux. Je dois m'asseoir du côté où se trouvent les officiers, car il s’agit de mon équipe.

Il fit un sourire crispé et s'inclina avant de faire le tour du terrain vers les spectateurs de l'autre côté.

Lydia tourna pour le regarder s'éloigner.

— Mon Dieu, je me demande ce qui a pris à cet homme. Vous n'avez rien dit de décourageant, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en observant Phoebe. Il est votre prétendant le plus assidu, et je l'avais imaginé resté à vos côtés pendant toute la durée de la partie. Je vous ai laissés seuls assez longtemps, mais il semblait qu'il était le seul intéressé à maintenir la conversation.

Phoebe était incapable de résister à l'attrait des mouvements de Frederick sur le terrain, bien qu'elle eût essayé de le cacher. Si même Anna ne savait pas ce qu'elle ressentait pour Frederick, elle ne pouvait certainement pas permettre à sa sœur à lui d'en avoir la moindre idée. Frederick attrapa la balle et prit de l’élan pour la lancer au gardien du guichet, qui l'attrapa d'un geste rapide.

À contrecœur, Phoebe arracha son regard de la belle silhouette de Frederick et se tourna pour faire face à Lydia.

— Je n'en ai aucune idée. Mr. Conroy essayait de m'expliquer les règles du jeu, mais je reconnais que je n'ai pas suivi très attentivement. Vous les connaissez ?

— Oui, répondit Lydia en libérant Phoebe de son regard trop perspicace et en se tournant vers le jeu. Frederick jouait souvent, alors je suis allée voir les parties. Stratford ne jouait-il pas ?

Phoebe secoua la tête.

— Pas en ma présence. En tout cas, il semble que votre frère ait beaucoup pratiqué. C'est un bon joueur.

— En matière de sport, il n'y en a aucun dans lequel Frederick n'excelle pas, même si sa jambe le gêne encore parfois depuis son accident. J'ai presque pitié de l'autre équipe. Je ne vois pas comment ils peuvent gagner, car Fred n'est pas le seul joueur expérimenté. Mais je sais aussi que le duc de Wellington n’accepterait pas très facilement la défaite de son équipe, donc je suppose que ce serait bien qu'ils remportent la partie.

Le soleil commençait à taper, en devenant plus fort que la douce brise printanière qui l'accompagnait. Ils étaient maintenant bien avancés en mai, et tout le froid du début de saison avait disparu. Phoebe ouvrit son ombrelle et continua à observer ce qui se déroulait sur le terrain. Pendant ce temps, Lydia faisait des observations qui étaient bien plus au goût de Phoebe qu'un discours décousu sur les détails techniques du jeu. Elles furent bientôt rejointes par Lady Turton, qui avait repéré Lydia, et même la duchesse de Richmond arriva dans sa calèche près d'elles pour regarder la partie et hocha la tête en signe de salutation.

— Nous avons trouvé grâce auprès d'elle, murmura Lydia sans que Lady Turton pût entendre, en semblant plus amusée que satisfaite par ce constat.

Le jeu était étonnamment divertissant, mais Phoebe était contente que ce ne fût pas l'un de ces jeux qui duraient plusieurs jours, car elle sentait son intérêt s'atténuer rapidement. Juste au moment où elle pensait en avoir assez, la foule poussa des acclamations bruyantes lorsque Frederick frappa les piquets qui tournèrent plusieurs fois dans les airs. Il laissa échapper un rugissement et leva le bras en signe de victoire alors que ses co-équipiers couraient tous vers lui. Il se tourna pour regarder Phoebe et Lydia, avec un large sourire, et il leur fit un signe de la main.

— Hein ! s'exclama Lydia, la voix pleine de surprise. Fred m'ignore généralement pendant ses parties. Mais cela était très bien joué.

Phoebe n'osa pas regarder Lydia de peur que son expression ne trahît l'amour et l'admiration qui la traversaient pour cet homme qui excellait en tout, y compris dans l’art de capturer son cœur.

— Très impressionnant, répondit-elle avec le ton le plus léger possible. Devrions-nous rejoindre Fitz ?

LE LENDEMAIN, Phoebe et Lydia restèrent à la maison pour recevoir les visites matinales. Phoebe espérait que Frederick viendrait, surtout après la façon charmeuse dont il lui avait parlé la veille. Il ne lui avait pas rendu son mouchoir après la partie, et elle espérait que cela indiquait que ce gage signifiait quelque chose pour lui. Une fois encore, il n'avait pas pu faire plus que saluer Lydia et elle avant de se faire appeler par ses co-équipiers pour fêter leur victoire.

Le laquais entra dans le salon et annonça que Mr. Albert Cummings et Miss Martha Cummings étaient arrivés.

Lydia échangea un regard entendu avec elle, et Phoebe força une fois de plus ses pensées à prendre une tournure plus charitable. Pauvre Martha. Elle n'avait pas grand-chose en sa faveur en termes de beauté et de discours, mais si seulement elle pouvait apprendre à mieux écouter, elle aurait plus d'amis. Mr. Cummings et Martha entrèrent dans la pièce.

— Oh, je suis contente de vous trouver chez vous, commença Martha avant d’échanger les civilités d’usage. Nous ne vous avons pas vue depuis la semaine dernière à la grande soirée des Edgar, et vous étiez tellement occupée à parler avec Mr. Conroy. J’imagine qu'il doit être l’un de vos galants gentlemen, car je le vois toujours à vos côtés. Nourrissez-vous un certain attachement l’un pour l’autre ?

Heureusement, Martha n'attendit pas de réponse, car Phoebe aurait été incapable de répondre à une question aussi directe.

— Alors, j'ai décidé que nous devions simplement venir vous rendre visite chez vous si nous voulions avoir une conversation, poursuivit Martha. Et Albert n'était que trop content de m'accompagner. Il n'a pas souvent le temps pour des visites mondaines, n'est-ce pas, Albert ? Mrs. Fitzwilliam, je vois rarement votre mari. Le lieutenant-colonel est-il engagé dans toutes

sortes de préparatifs ? Pensez-vous, comme semble le croire mon frère, que Napoléon marchera sur Bruxelles ?

Finalement, elle s'arrêta pour respirer et Lydia se leva.

— Pour le moment, je choisis de ne pas trop y penser. Cela est encore tôt. Asseyez-vous, je vous en prie. Je vais appeler pour le thé, dit-elle avant de se rendre dans le couloir pour parler avec le laquais.

Phoebe soupçonnait que l'offre ne provenait pas d'un désir de convaincre Martha et son frère de rester plus longtemps, mais juste pour qu'elles eussent quelque chose à faire de leurs mains pendant qu'elles écouteraient Martha parler.

— Mr. Cummings, pensez-vous vraiment que Napoléon marchera sur Bruxelles ? demanda Phoebe. Si oui, avez-vous l'intention de partir ?

Mr. Cummings se redressa et tira sur son manteau avant de serrer les mains sur ses genoux. Ce n'était pas un homme particulièrement beau, mais il semblait avoir un degré de bon sens qui manquait à Martha, et cela donnait un air plus intelligent à ses traits.

— Je ne suis pas un expert en stratégie militaire, bien sûr. Mais je m'informe auprès de sources qui comprennent la question parce que je veux m'assurer que mes affaires ne seront pas entravées par une invasion. Du moins pas une qui se rapproche de Bruxelles, dit-il en s'appuyant sur l'accoudoir de sa chaise. Cela dit, je reconnais l'ambition de Boney car je suis moi-même un homme ambitieux. J'ai du mal à l'imaginer attendant docilement à Paris pendant que la Coalition s'organise pour passer à l'attaque. Il serait tellement en infériorité en nombre dans ce cas qu'il ne pourrait pas gagner, et il le sait sûrement. En même temps, a-t-il les forces nécessaires pour passer à l'offensive ? interrogea-t-il en haussant les épaules. Cela est une chose à laquelle je ne peux pas répondre. Les hommes avec qui je traite sont à la fois belges et hollandais. La moitié des Belges aspirent à ce que l'ancien Empereur vienne faire ici les mêmes changements qu'il a faits dans toute la France. L'autre moitié s'oppose à lui. Mais s'il est pressé de choisir, je suppose qu'il est plus susceptible de venir ici que le contraire.

Lydia rentra dans la pièce avec le laquais et ordonna à Sam de poser le plateau avec les soucoupes et les gâteaux en attendant l'arrivée de l'eau chaude.

— Alors, avez-vous l'intention de partir, donc ? demanda Phoebe en gardant le regard fixé sur Mr. Cummings.

Tout signe de fuite dans leur entourage faisait revêtir à la situation une connotation d'urgence et obligeait Phoebe à se demander si elle devait rester là ou non. Lydia regarda Mr. Cummings, en attendant sa réponse alors qu'elle venait s'asseoir.

— Je ne partirai pas pour le moment, bien que Martha le souhaite.

Martha prit cela comme un signe pour elle d'intervenir dans la conversation.

— Oui, je le souhaite. Je ne peux pas être à l'aise dans un endroit où nous pourrions être attaqués à tout moment. Si nous étions sur le sol anglais, nous serions parfaitement en sécurité. Mais ici, je ne peux que sentir que nous sommes en danger imminent.

— Jusqu'à ce que Napoléon arrive, nous ne le sommes pas, corrigea son frère. Je t’ai dit que je m'occuperais d'assurer notre sécurité à tous les deux. Crois-moi, je n'ai pas plus envie que toi d'être pris au milieu d'une bataille. Je ne suis pas militaire et je n'ai aucun moyen de me défendre. La seule chose que j'ai, c'est assez de richesse pour m'assurer que nous pourrons partir quand nous le devrons.

— Bien, dit Martha, en concédant le point de vue de son frère. Nous réussissons à nous divertir ici. Si je n'y pense pas trop, et j'essaie toujours de ne pas le faire, sinon je vais me faire une sacrée frayeur, je peux presque imaginer qu'il n'y a aucun danger. Bruxelles est un endroit tellement joyeux. Même si je regrette que nous ne nous rencontrions pas aussi souvent que je le souhaiterais, je suis capable de trouver de nombreuses sources d'amusement. Je suppose que même si je crains pour notre avenir, je peux me contenter de rester pour le moment, en sachant surtout que nous pourrions partir à tout instant. Si nous partons, vous devez venir avec nous, déclara Martha en joignant les mains de manière compulsive. Vous deux. Oh… bien sûr, Mrs. Fitzwilliam, vous avez votre mari. Donc, vous ne partirez probablement pas, mais s'il est parti combattre la guerre, alors il n'y a absolument rien pour vous retenir ici. Vous devez partir quand nous partons.

Phoebe jeta un coup d'œil à Mr. Cummings, en se demandant s'il soutenait l'offre de sa sœur. Lydia, elle le savait, ne partirait pas. Phoebe ne voulait pas partir non plus, pas quand Frederick était là. S'il partait à la guerre, elle ne supporterait pas de le quitter sans savoir s'il était blessé… ou pire.

— Je vous remercie, mais...

— Je vous assure que vous avez une place dans notre voiture si vous le souhaitez, déclara Mr. Cummings. Vous êtes une amie pour ma sœur, et il y aura deux places pour vous deux, si vous en avez besoin.

— Pour ma part, je ne pourrai pas partir, dit fermement Lydia. Même si mon mari m'ordonnait de partir, je crois que je devrais lui désobéir. Je ne pourrai pas partir, en sachant que mon mari mène une bataille à proximité. Si j'ai pu faire campagne à ses côtés sur la Péninsule, je peux certainement le faire dans une maison confortable au milieu de la ville. Ce n'est pas Bruxelles qui est attaquée. Mais je dirais, Mr. Cummings, poursuivit Lydia, que mon mari est du même avis que vous. Il pense que Napoléon est plus susceptible de marcher vers le nord que de rester sur place. Donc, je crois que nous devons être parés à toutes les éventualités, déclara-t-elle avant de se tourner vers Phoebe. Et je dois ajouter que s'il y a lieu de fuir Bruxelles, je vous engagerai vivement à partir. J'ai bien peur que Stratford et Anna ne me le pardonne jamais si je laissais quelque chose de mal vous arriver.

Phoebe ne voulait pas avoir cette discussion devant des quasi-étrangers, mais elle ne put s'empêcher d’argumenter.

— Vous êtes presque aussi importante pour Stratford et Anna que moi. Et tout ce qui est suffisamment sûr pour vous l’est tout autant pour moi.

En plus, pensa-t-elle, *vous êtes enceinte*. En souhaitant changer de conversation, elle demanda à Mr. Cummings :

— Pourquoi ne partez-vous pas maintenant ?

— Ses affaires marchent si bien, répondit Martha avant que son frère ne pût ouvrir la bouche. Il a finalement trouvé une bonne fabrique de rasoirs pour hommes, et il doit terminer les négociations. S'il devait partir maintenant, il pourrait perdre tout ce pour quoi il a travaillé.

— Cela est donc la raison, admit Mr. Cummings. Je ne m'aventurerai pas dans cette voie à mon détriment ou à celui de ma sœur. Si je vois qu'il y a un danger immédiat, je limiterai mes pertes et nous partirons. Cependant, pour le moment, il n'y a absolument aucun risque lié à notre séjour ici. Si je rejoins les quelques-uns qui ont déjà fui vers Anvers, je serai en concurrence avec les autres marchands et je perdrai mon avantage. Donc, pour le moment, nous restons.

Il croisa les mains sur ses genoux comme pour faire valoir son point de vue.

L'eau chaude fut apportée et Martha entretint presque seule la conversation. Elle ne s'arrêta que pour prendre une bouchée du gâteau

qu'elle avait mis dans son assiette et serait restée au-delà de l'heure normale des visites matinales si son frère n'avait pas sorti sa montre à gousset et n'y avait pas jeté un coup d'œil.

— Martha, j'ai une réunion à laquelle je dois assister. Nous devons partir.

Martha posa sa tasse et sa soucoupe.

— Oh mon dieu, est-il déjà temps ? Oui, tu ne dois pas être en retard. Eh bien, Phoebe, Mrs. Fitzwilliam… J'espère que nous nous reverrons bientôt. Merci pour le thé. Cela fut délicieux.

Phoebe se leva et Lydia appela le laquais pour qu'il les reconduisît. Après leurs adieux, le frère et la sœur s'en allèrent, et Lydia reprit sa place, un léger sourire aux lèvres.

— Elle veut bien faire, dit Phoebe. Et elle est gentille.

— Effectivement, acquiesça Lydia avant de fermer résolument les lèvres.

Un silence s'installa, et Phoebe voulut demander si Lydia pensait que Frederick pourrait venir, mais elle ne se permit pas de le faire. En tout cas, elles étaient invitées au bal du duc de Wellington la semaine suivante, et Phoebe savait qu'elle devait le voir là-bas. L'excitation lui coupa le souffle.

OceanofPDF.com

Chapitre Dix-sept

Si cela avait été une cour ordinaire, Frederick aurait envoyé des fleurs tous les jours pour faire savoir à Phoebe qu'elle était dans ses pensées même s'il ne pouvait pas lui rendre visite. Les jours qui avaient suivi la partie de cricket avaient été remplis de préparatifs chargés et d'engagements sociaux qu'il ne pouvait pas manquer. Ce n'était pas une cour habituelle, cependant, car elle vivait avec sa sœur. En plus de cela, il n'était même pas sûr que ses avances seraient les bienvenues. Il pensait que cela était possible, mais il pourrait être difficile pour l'innocente Phoebe de le voir autrement que comme un frère aîné. Et puis il y avait Mr. Conroy, qui était resté à ses côtés pendant une grande partie de la partie. Il espérait qu'elle ne considérait pas sa cour de manière favorable.

Frederick enleva son manteau de chasse, qui était boueux après avoir passé la journée à suivre les chiens de chasse de Lord Uxbridge à travers la forêt de Soigny. Son valet prépara un bain et Frederick se mit dans l'eau, en laissant la chaleur apaiser ses muscles fatigués. Cela avait été dur ces dernières semaines. La vie d'un membre de l’état-major de Wellington était remplie de bals, de courses organisées par le prince d'Orange, de clubs de lecture, qui n'étaient rien de plus qu'un lieu de paris pour gentlemen, en plus des revues militaires et des réunions diplomatiques, des dépêches de Londres et de la mobilisation d'un grand nombre de troupes. Chaque soir, Frederick dînait avec le duc, avec le reste de l’état-major, et cela était généralement suivi d'une réunion mondaine. Il considéra que cela était de la malchance que les invitations récentes n'eussent pas été pour les mêmes événements auxquels Phoebe avait assisté.

Il prit le savon parfumé à l'olive que Caldwell lui tendit et le fit rapidement mousser, il frotta ses cheveux et plongea dans l'eau pour se rincer. Il laissa son valet l'habiller pour le bal que Wellington organisait ce soir-là, le deuxième que le duc organisait depuis son arrivée à Bruxelles. Bien que le rassemblement eût été sélect, Frederick s'était assuré que des invitations avaient été envoyées à Lydia, Fitz et Phoebe. L'un des avantages du bal de ce soir était que Mr. Conroy n'avait pas été invité.

— Monseigneur, j'ai fait nettoyer vos uniformes et cirer vos bottes. J'ai aussi pris la liberté de nettoyer vos armes. Je ne voudrais pas que vous en ayez brusquement besoin et que vous ne les ayez pas en bon état.

Frederick nettoyait généralement ses propres mousquets ainsi que ses pistolets, mais en ce moment il était trop fatigué pour protester et trop occupé pour s'en charger lui-même.

— Vous avez bien fait. Même si le duc peut montrer en public un air de ne pas s’en soucier, le nombre de rapports secrets qu'il demande et reçoit brosse un tableau différent. Il est très peu probable que Boney nous oblige en attendant à Paris que les alliés se mobilisent. Il vaut mieux que nous soyons préparés.

Caldwell avait l'expérience des campagnes et on pouvait lui faire confiance concernant ces éléments de renseignements généraux.

Son valet de chambre pinça les lèvres et hocha la tête.

— C’est ce que je pensais, monseigneur.

À la table de Wellington, seul un dîner léger était disposé, car ils souperaient plus tard au bal. Frederick prit place à côté de Sutherland et Pinkton, en tentant de suivre une plaisanterie qui était déjà en cours. Bien qu'il n'eût pas suffisamment compris pour y trouver de l'humour, cela devait être drôle, car le duc se mit à rire très fort.

Quiconque ne connaissait Wellington que dans ces réunions mondaines devait le considérer comme un homme trop simple pour pouvoir mener toute une campagne contre les Français. Il balayait les demandes anxieuses de ceux avides de nouvelles, en disant qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Mais son état-major était mieux avisé. Dans les milieux sociaux, Wellington était insouciant et gai, semblait-il, au point de dissiper les craintes. En privé, il était vif et intolérant à l'échec ou à la paresse. La façade publique permettait à toute la société bruxelloise d'être rassurée par sa présence, car il se moquait de toutes les tentatives d'alerte. Le côté qu’il affichait en privé rassurait Frederick et les officiers, car ils savaient que tant que « The

Beau » était à portée de main, l’on pouvait compter sur lui pour remporter la victoire. Même la vue de « Old Nosey », comme l'appelaient ses soldats, en référence, bien sûr, à son nez plutôt proéminent, inspirait confiance à ses troupes.

Le bal de ce soir se déroulait dans les salles louées à ciel ouvert de l'Hôtel du Parc. La fatigue de Frederick était oubliée alors qu'il continuait à jeter un coup d'œil à la porte, en attendant l'entrée de Phoebe. Il espérait que ce soir ils auraient une chance de danser ensemble et d'échanger plus que de brèves paroles. Il l'inviterait pour la valse avant que quiconque ne pût réclamer sa main.

Il vit d'abord Lydia, marchant au bras de Fitz, et ils s'arrêtèrent pour saluer le duc de Wellington, en passant quelques minutes à discuter. Le duc se souvenait de Fitz de l’époque de la Péninsule et avait parlé de lui à Frederick. Frederick était certain que si son beau-frère se distinguait dans la prochaine bataille, il continuerait à monter en grade. Phoebe aurait dû être avec eux, mais à côté de Fitz et Lydia se tenait un autre couple, et Phoebe n'était nulle part en vue. Il connut un moment de panique, en se demandant si elle avait été indisposée et incapable de venir. Cela ruinerait son objet pour la soirée, car il avait l'intention de tenter une vraie cour, quoi qu'en dît sa sœur. L'instant d'après, la silhouette gracieuse de Phoebe parvint à ses yeux, et il avança.

Après avoir fait la révérence devant le duc, elle se retourna pour suivre Lydia et Fitz, et sourit à Frederick dès qu'elle l'aperçut.

Le sourire le frappa comme un léger coup. Sa poitrine s'était illuminée à sa vue, mais elle était accompagnée d'une boule de nervosité qui siégeait dans son estomac. *Ressentait-elle pour lui un peu de ce qu'il ressentait pour elle ?* Phoebe était douce et bonne, et il semblait à Frederick qu'elle traitait tout le monde de la même manière. Il ne pouvait vraiment pas dire si elle était capable de considérer leur relation sous un jour plus intime que celle qu’il entretenait. Jusqu'à présent, cela l'avait amené à se comporter avec la plus grande circonspection chaque fois qu'il échangeait avec elle. Il n'avait pas osé faire de gestes trop audacieux ni montrer trop d'intérêt. Il ne pouvait en aucun cas nuire ou mettre en danger l'amitié qu'ils avaient. Mais maintenant, son désir d’avoir davantage érodait son bon sens.

Frederick salua sa sœur et Fitz, puis s'inclina devant Phoebe.

— Gardez-moi les deux valses, voulez-vous ? L'une d'elles est avant le souper, et ainsi vous pourriez entrer dans la salle à manger à mon bras.

Il surprit Lydia le regardant avec une lueur d'intérêt dans les yeux, et il essaya de minimiser son attention particulière.

— Nous prendrons une table avec Lydia et Fitz et ferons une joyeuse fête. Je ne vous ai pas vus assez souvent tous les trois à mon goût, ajouta-t-il.

Phoebe jeta un coup d'œil à Lydia et hocha la tête en souriant.

— Ce serait avec plaisir.

La duchesse de Richmond se dirigea vers leur cercle et salua Lydia et Phoebe d'un signe de tête gracieux. Elle regarda Frederick et sembla attendre des présentations, alors Lydia les fit.

— Votre Grâce, permettez-moi de vous présenter mon frère, le vicomte Ingram.

Frederick s'inclina.

— Je connais votre mari, chère madame. Nous avons dîné ensemble et nous nous sommes rencontrés à de nombreuses occasions. En fait, je dois dire que je suis surpris que nos chemins ne se soient pas croisés avant aujourd'hui.

La duchesse acquiesça d'un signe de tête.

— Cela est un plaisir. Je vais devoir vous présenter ma fille, Lady Georgy. Peut-être pourriez-vous l'inviter pour l’une des valses.

Frederick lança un coup d'œil involontaire à Phoebe avant de porter son regard sur Sa Grâce.

— Je serais ravi de danser avec votre fille, mais j'ai le regret de vous dire que mes valses sont déjà promises. Cependant, si vous aviez la bonté de me la présenter, je l’inviterais pour l'un des quadrilles.

La duchesse envoya un regard perspicace en direction de Phoebe, ce qui lui fit se demander combien elle se doutait de ses sentiments. L'idée de tenter une cour sous l'œil des matrones de la société mondaine, dont faisait partie sa sœur, sans savoir ce que ressentait la jeune femme en question, était difficile.

— Très bien, dit la duchesse. Si vous m'accompagnez, je ferai les présentations.

Frederick rencontra Lady Georgy, qui était avenante avec des yeux bruns doux et des boucles qui pendaient près de ses tempes. Il l’invita pour le quadrille, et quand ils dansèrent, elle était enjouée et jolie, mais cela aurait été facilement oublié si elle n’avait pas eu ce qui semblait une compréhension approfondie des défenses militaires qui étaient en train de se

former. Elle entretenait un flux d'observations chaque fois qu'ils se faisaient face ou tournaient l'un autour de l'autre.

— Comment connaissez-vous si bien les régiments ? lui demanda-t-il alors que les dernières notes de musique s'éteignaient et que leur salutation terminait la danse.

Ses réflexions intelligentes avaient rendu la danse des plus agréables.

— Oh, le duc est patient et répond à mes questions, dit-elle, en agitant la main comme si ce n'était pas grand-chose que Lord Wellington prît le temps d'instruire une jeune femme.

Maintenant que Frederick y réfléchissait, il avait entendu parler de Lady Georgy et de son amitié inhabituelle avec le duc. Elle lui fit ses adieux amicaux et rejoignit sa mère avant d'être remise à son prochain partenaire.

Finalement, il fut temps de conduire Phoebe à leur danse, et il vint réclamer sa main. Cela était tout ce qu'il avait attendu ces derniers jours, une chance de l'avoir pour lui tout seul. Phoebe glissa sa main à son bras, et il l'attira contre lui alors qu'il la conduisait vers la piste de danse. Frederick lui fit face alors qu'ils attendaient que la musique ne commençât.

— Comme vous avez dû le deviner, Wellington m'a tenu occupé. Sinon, rien ne m'aurait empêché de venir vous voir plus tôt. Comment vous êtes-vous débrouillées avec Lydia depuis notre dernière conversation ?

Avez-vous pensé à moi ? Cela était la question qu'il ne pouvait pas poser.

Phoebe recula pour regarder son visage.

— Lydia et moi avons été presque aussi occupées que vous, je le crains, dit-elle avant qu’un rire ne lui échappât. Bien sûr, pas aussi occupées que vous. Ce serait impossible. Mais nous avons fait à peu près tout ! Je ne crois pas avoir été aussi active de ma vie, même à Londres.

Sa réponse n'avait pas tout à fait dissipé les doutes de Frederick. Elle n'était pas vraiment en train de se languir d'amour pour lui.

— Quelles sortes de choses vous ont occupées ?

— Eh bien, cette semaine, nous sommes allées à cheval et avons assisté à nos réunions matinales. Mais nous avons été trop occupées pour recevoir qui que ce fût chez nous. Nous sommes allées nous promener dans le parc et avons été invitées à dîner pas moins de trois fois. L'un d'eux a été suivi d’un rassemblement mondain. Nous avons assisté à une partie de cartes et sommes même allées voir une autre partie de cricket, une partie impromptue organisée entre le régiment de Fitz et le 22e.

La musique commença, en coupant court au discours de Phoebe. Cela était inhabituel pour elle d'en dire autant à la fois, et même si Frederick aimait l'écouter, cela était le moment qu'il attendait. Il passa son bras autour de Phoebe et tendit la main pour serrer la sienne avec son autre bras. Frederick avait valsé avec Anna dans le passé, mais pour une quelconque raison, cela était la première fois qu'il valsait avec Phoebe. Il baissa les yeux et vit sa gorge bouger alors qu'elle déglutissait, et il pensa que peut-être sa proximité l'affectait. Il l'espérait.

Frederick fit un pas en avant, avec Phoebe à ses côtés, et il savoura la sensation de la serrer dans ses bras comme il avait rêvé de le faire le jour où il l'avait vue dans le parc. Alors qu'ils étaient tournés vers l'avant, il inclina la tête vers la sienne.

— J'apprends qu'il y aura une fête champêtre dans la forêt de Soigny dans quinze jours. Avez-vous l'intention de vous y rendre ?

Dès qu'il l'avait appris, il était devenu déterminé à être celui qui l'escorterait.

— Oui, nous prévoyons d'y aller. Nos serviteurs sont ravis parce qu’ils vont en profiter eux aussi. Nous n'aurons pas besoin d'eux pour s'occuper de nous une fois arrivés. Je comprends qu'il y aura des gens du village de Soigny qui seront présents.

Frederick se pencha de nouveau pour parler, moins pour être entendu que pour être proche.

— Je le crois. Je pense qu'il y aura beaucoup de monde. Je suis content que vous veniez.

Il vit ses joues se relever dans un sourire, et il l'attira plus près. Ils ne parlaient pas, et bien que les idées de conversation de Frederick semblassent s'être enfuies, leur silence n'était pas inconfortable.

Ils s’étaient séparés après la première valse et Frederick lançait des regards discrets sur Phoebe dans la pièce quand il n’était pas en train d’escorter une autre jeune femme pour danser. Plus d'une fois, ses yeux étaient également rivés sur lui quand il regardait dans sa direction, et cela lui donnait de l'espoir.

Au moment de la valse du souper, il se précipita à ses côtés.

— Celle-ci est à moi.

Elle leva la main pour la poser sur le bras qu'il lui tendait, et ses yeux semblèrent pétiller d'une joie qui reflétait la sienne.

— Il en est ainsi.

Lors de leur seconde valse, ils parlaient peu et se rapprochaient encore plus étroitement dans les bras l'un de l'autre, malgré la détermination de Frederick à garder son attachement secret. Il exerçait toute sa maîtrise de soi. Leur proximité semblait encore plus naturelle que lors de la première valse. Cela était tout ce qu'il avait rêvé de faire depuis le soir de son arrivée à Bruxelles, même s'il lui avait fallu du temps pour se l'avouer. Quand ils eurent fini de danser, Frederick s'éloigna à regret. Elle se tourna et fit la révérence, ses yeux grand ouverts rencontrant les siens. Il la tint pendant un instant, en voulant qu'elle sût ce qu'il ressentait. Puis, il sourit.

— Devrions-nous retrouver Lydia et Fitz ?

Il conduisit Phoebe dans la salle à manger, où ils trouvèrent la table que Lydia et Fitz avaient réservée. La conversation se déroulait librement pendant qu'ils mangeaient, Fitz demandant à Frederick quels étaient les derniers rapports de renseignement. Frederick jeta un coup d'œil à Phoebe avant de répondre.

— Seulement qu'il semble que les uniformes soient fabriqués en France à une vitesse vertigineuse. Je ne peux pas croire que Napoléon attendra que nous venions à Paris, et je ne pense pas que Wellington le croie non plus.

— C’est ce que je pensais, dit Fitz en serrant la main de Lydia. Eh bien, réjouissons-nous jusqu'à ce que nous ayons une raison de faire autrement.

Phoebe était silencieuse aux côtés de Frederick. Lydia et Fitz chassèrent la lourdeur que la conversation avait laissée en entamant un débat animé sur les invitations qu'ils accepteraient dans les semaines à venir. Frederick se pencha pour murmurer à Phoebe :

— Vous voyez, je n'ai plus dit que vous devriez rentrer. Le fait de parler d'une bataille à venir vous inquiète-t-il ? Je ne voudrais pas vous voir bouleversée de quelque façon.

Phoebe regarda vers un point éloigné de l'autre côté de la pièce et, sans croiser son regard, se pencha, en répondant avec sa voix douce.

— Je trouve difficile d'être trop inquiète quand il y a une telle force de troupes britanniques ici. Je fais confiance à Fitz. Je vous fais confiance, ajouta-t-elle en le regardant avant de détourner les yeux, ses joues devenant roses. Même si nous aurons peut-être bientôt des raisons de nous inquiéter, je fais en sorte de penser que tout ira bien.

Frederick tendit la main sous la table et serra discrètement la sienne.

— Vous pouvez être sûre que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous protéger.

Peu de temps après, les petits groupes aux tables du souper commencèrent à se séparer et la foule revint dans la salle de bal, où les musiciens se préparaient. Phoebe avait été immédiatement réclamée pour la prochaine danse et la série de danses qui suivait. Un certain nombre d'officiers continuaient de remarquer Phoebe, en prenant la place qu'avait laissée Conroy, et Frederick se demandait si son propre intérêt n'avait pas été trop évident. Rien de plus ne serait nécessaire pour que les autres officiers ne se fissent valoir pour éviter la concurrence. Il ne put pas échanger plus de mots avec elle jusqu'à ce que le bal fût terminé, et quand il les aperçut, Lydia et elle, en train de recevoir leurs châles pour rentrer, il s'avança vers elles.

— Si je peux passer cette semaine, je le ferai, dit-il à Lydia et Phoebe. Mais comme nous devons aller à Enghien, je pense que cela est peu probable. Attendez-vous cependant à me voir à la fête champêtre. Nous pourrons nous asseoir ensemble.

Frederick regardait Phoebe en disant cela, mais il détourna les yeux quand il sentit le regard étudié de Lydia.

Lydia regardait maintenant Phoebe, qui lui souriait.

— Bonne nuit, Frederick.

Frederick s'inclina et les regarda retrouver Fitz à la porte, qui avait déjà donné des ordres pour la voiture. Phoebe accepta l'autre bras de Fitz alors qu'ils traversaient l'entrée et descendaient les escaliers. Avec la menace imminente d'une guerre en train de planer, il allait tenter sa chance avec Phoebe. Il n'attendrait plus avant de savoir ce qu'elle ressentait.

OceanofPDF.com

Chapitre Dix-huit

Le jour de la fête champêtre finit par arriver, et Phoebe était nerveuse. Ils devaient prendre le petit déjeuner dans la forêt, mais elle se força à manger quelque chose pour ne pas s'évanouir. Elle défaillit cependant, car Frederick leur avait envoyé un billet, à Lydia et elle, en leur rappelant qu'il les verrait aujourd'hui.

Après son voyage à Enghien, il n'avait pas pu leur rendre visite. Il avait fait savoir qu'il devait aller à Wavre avec Wellington pour s'entretenir avec le général prussien. Elle ne pouvait pas profiter des distractions de la Saison alors que Frederick s'occupait de questions aussi importantes, et tout semblait si vide quand il n'était pas là. Les jours semblaient longs avant que Phoebe ne le revît, surtout maintenant qu'elle entretenait l'espoir de gagner son cœur. Son attention avait augmenté ces dernières semaines, elle en était certaine. Même s'ils ne pouvaient pas souvent se rencontrer, il lui avait donné des signes indubitables de sa considération. *Oserais-je espérer ?*

Lydia rompit son pain en deux pour appliquer la confiture.

— Cela est une bonne nouvelle que Frederick ait promis de nous rejoindre au festival. J'avais craint qu'un devoir ne l'empêchât de venir. Bien que je doive supposer que toute la société bruxelloise sera là aujourd'hui, même le duc de Wellington, il ne peut donc pas avoir de raison de le manquer. Il fait beau et les festivités promettent d'être délicieuses.

Phoebe répondit de façon étudiée, avec le même ton qu'elle utilisait chaque fois que Frederick était mentionné, ou chaque fois qu'il était proche.

— Tout à fait. J'ai hâte de découvrir ce que nous réservera cette fête champêtre. Pensez-vous que ce sera comme un pique-nique anglais en plein air, mais de plus grande ampleur ?

Elle leva sa tasse de café et but de petites gorgées.

— Savez-vous, commença soudainement Lydia en ignorant le fil de la conversation de Phoebe, qu'un soupçon est né en moi quand nous étions au bal du duc. Je n'ai rien dit à l'époque, car cela semblait trop extraordinaire, mais… maintenant que nous devons voir Frederick, cela me revient à l'esprit, dit-elle avant de s'arrêter et de transpercer Phoebe du regard. Je soupçonne que mon frère développe un sentiment de tendresse à votre égard.

Phoebe laissa tomber la tasse, et elle tomba sur la soucoupe avec un claquement sonore. La tasse bascula, en renversant du café noir sur la nappe et sur sa robe. Elle bondit sur ses pieds.

— Oh mon dieu, dit-elle, la chaleur se précipitant sur son visage. Comme cela est maladroit de ma part. Il faut sonner les domestiques.

Lydia était déjà debout, en ouvrant la porte et en appelant l'un des serviteurs.

— Vous feriez mieux d'aller changer de robe, car j'ai déjà demandé à Sam de faire venir la voiture, et elle sera bientôt à la porte. Mary, vous allez aider Phoebe. Bien... Sarah, vous devez venir aussi. Nettoyez cela rapidement car nous devons partir.

Phoebe s'échappa de la pièce, en voulant que sa couleur vive disparût pour retrouver un teint plus uniforme. Elle avait choisi cette robe particulière avec soin pour sa première rencontre avec Frederick en quinze jours, en pensant qu'elle était la plus seyante qu'elle possédait. Cela était dommage qu'elle l'eût tachée. Elle devrait porter sa deuxième plus belle robe.

Phoebe se précipita dans sa chambre.

— Mary, vite, s'il vous plaît, aidez-moi à enfiler ma robe à broderies vertes. Et si vous pouvez enlever celle-ci pour tremper la tache dans l'eau, peut-être qu'elle pourra être récupérée. Mais comme nous allons bientôt partir, vous n'aurez pas le temps de juste la laisser tremper.

— N'ayez crainte, miss.

Mary s'activa rapidement, car la tache s'était imprégnée jusqu'à la chemise de Phoebe. Elle l'aida à changer de chemise et de robe et s'affaira avec les deux vêtements tachés dans les bras.

Phoebe resta en retrait pour se calmer et regarda son reflet dans le miroir. Cette robe n'était pas moins belle, pensa-t-elle. Sa couleur n'était pas aussi seyante, mais elle lui donnait une jolie silhouette, et la broderie

apportait une touche délicate. Mais oh… elle devrait encore descendre et faire face à Lydia après cet épisode embarrassant. Lydia avait sûrement compris ses sentiments aussi facilement que si Phoebe les eût criés depuis le toit. Quelle sotte avait-elle été !

En bas, Lydia attendait Phoebe, sa main sur la rampe de l'escalier. Elle ne semblait pas encline à se précipiter vers la porte, même si Phoebe pouvait entendre le cliquetis du harnais à l'extérieur. Au lieu de cela, Lydia croisa les bras et l'étudia.

— Je commence à soupçonner que mon frère n'est pas le seul à avoir développé un sentiment de tendresse. Je vous défie de me dire que je me trompe.

Elle haussa un sourcil, mais un sourire flottait sur ses lèvres.

Phoebe recula à cause de cette question si directe. Elle pouvait faire confiance à Lydia, elle le savait. Mais il y avait un obstacle, quelque chose qui l'empêchait de parler. Elle avait si longtemps gardé cet amour secret pour Frederick qu'il était impossible de l'avouer.

— Je suis sûre que vous vous trompez concernant ses sentiments. Frederick et moi nous connaissons depuis toujours. Il me considère comme une petite sœur, rien de plus. Je suis sûre que vous faites erreur à ce sujet.

— Hm, fit Lydia en haussant un sourcil et en gardant les bras croisés. Eh bien, je dois dire que je préfère cette robe à l'autre. Elle met bien en valeur votre corsage. Ne rougissez pas, je sais ce que je dis. Dans cette robe, je ne suis pas sûre qu'un homme puisse vous considérer comme sa petite sœur.

Cela fit remonter la chaleur sur les joues de Phoebe, mais elle espérait vraiment que ce que Lydia avait dit était vrai. Lydia ajouta :

— Mr. Conroy va grincer des dents. Il faudra le repousser gentiment.

Phoebe fronça les sourcils à la mention de Mr. Conroy. Elle n'avait pas été gentille avec lui. Avec Frederick à Bruxelles et de retour dans sa vie, et en particulier lorsqu'il lui accordait une telle attention, elle savait qu'elle ne pouvait pas considérer Mr. Conroy comme prétendant. Elle devrait le lui dire à la prochaine opportunité.

Lorsque leur calèche arriva à la forêt de Soigny, Phoebe fut enchantée par la rangée de tentes blanches qui bordaient la lisière de la forêt. Elles étaient placées, côte à côte, sous les branches en surplomb de grands arbres majestueux, et leurs entrées ouvertes dominaient une étendue oblongue d'eau calme. Une grande partie de la foule avait déjà commencé à se

rassembler sous les tentes, et d'autres continuaient d'arriver dans des voitures découvertes.

Il y avait des tables de nourriture disposées et les gens se servaient eux-mêmes d'une sélection de mets délicats. Comme Phoebe et Lydia n'avaient pas pris un petit déjeuner complet, l'estomac de Phoebe commença à gronder. Il y avait du jambon en train de rôtir sur un feu, avec un domestique coupant des morceaux sur une planche qui envoyait des nuages de vapeur dans l'air. Des miches de pain et des douceurs disposées en pyramide étaient placées sur d'autres tables, et les arômes légers mêlés à l'air printanier portaient des parfums d'herbe et de fleurs. Le son des tambours et des trompettes attira l'attention de Phoebe, et elle tourna la tête pour voir une fanfare régimentaire jouer un air enjoué.

En parlant par-dessus la musique forte et le bruit de la foule, Phoebe se pencha vers Lydia :

— Qui sont les soldats en train de jouer ?

— Je ne sais pas. Fitz devrait nous rejoindre d'une minute à l'autre, et il pourra nous éclairer.

Fitz avait dû superviser un exercice militaire ce matin-là et avait promis de les rejoindre là-bas.

Sam les aida à descendre de la voiture et tendit la main pour aider les femmes de chambre. Phoebe pensa qu'elle avait détecté un attachement croissant entre Sam et Mary, et les deux échangèrent un coup d'œil alors que le palefrenier emmenait les chevaux. Mary et Sarah admirait la vue, bouche bée. Ensuite, tous les trois ramassèrent les oreillers et les couvertures, qui avaient été recommandés pour rendre le pique-nique encore plus agréable.

Phoebe regarda autour d'elle et soupira de plaisir. La chaleur qui s'était accrue, et qui était parfois insoutenable à l'arrivée du mois de juin, s'apaisait dans la fraîcheur de la forêt voisine. La foule était hétérogène, mélangeant le raffinement et la distinction avec les Belges moins distingués qui, selon elle, venaient du village de Soigny. À part les quelques personnes qu'elle avait rencontrées lors de certains événements de la société mondaine, ce n'était pas souvent que les Belges se mêlaient à la société britannique. Alors que Phoebe les regardait s'amuser et prendre des rafraîchissements, elle réalisa qu'elle les considérait comme des étrangers. En attendant, cela était leur pays, et elle n'était qu'une simple visiteuse ici.

Le mouvement de quelqu'un qui s'approchait attira l'attention de Phoebe du coin de l'œil. Il s’agissait de Frederick, et son cœur bondit lorsqu'elle se tourna pour lui faire face. Elle se souvenait de ce que Lydia avait dit et était partagée entre l’idée de vouloir lui montrer combien elle tenait à lui au cas où cela était vrai, et vouloir le cacher à tout le monde au cas où cela ne serait pas le cas. Il ne lui donna pas une grande indication de ce que cela devait être, car il salua sa sœur d’un œil distrait et embrassa les doigts de Phoebe, en gardant sa main et en la serrant avant de la laisser tomber à ses côtés.

— Nous avons réservé une tente là-bas, déclara Frederick, en faisant un signe de tête en direction de l'une d’elles, où Fitz se tenait.

Fitz les vit et s'approcha de sa femme.

— Formidable. Vous êtes arrivées.

— Fitz, qui est le groupe qui joue ? lui demanda Lydia.

— Il s’agit du 52e. Ils font une belle musique, n'est-ce pas ? Venez. Installons les couvertures dans la tente. Ensuite, nous pourrons goûter la nourriture. Il y a des plats locaux ainsi que des plats anglais.

Il emmena Lydia, et les femmes de chambre le suivirent, en portant leurs paquets.

Frederick tendit le bras à Phoebe. Il ne semblait pas pressé de marcher rapidement et Phoebe cherchait la bonne chose à dire. *Vous m’avez manqué*, fut tout ce qui lui vint à l'esprit.

Lorsque Sam et les bonnes sortirent de la tente les mains vides, Phoebe regarda Lydia, les lèvres courbées vers le haut.

— Mary et Sarah ne sont pas nécessaires, n'est-ce pas ?

Lydia secoua la tête.

— Faites-nous juste savoir où vous serez au cas où nous aurions besoin de vous.

— Oui, madame, dit Sarah en pointant du doigt un rassemblement sur la pelouse qui semblait être composé d'autres serviteurs. Nous serons juste là.

Mary sourit timidement à Sam avant que Sarah et elle ne se précipitassent, les bras liés et leurs plus belles robes se balançant alors qu’elles avançaient.

— Allez-y aussi, Sam, dit Fitz, nous n’aurons pas besoin de vous.

Leur laquais s'inclina, le sourire aux lèvres, et il courut après les femmes de chambre.

— C'est une belle journée, fit observer Frederick, en regardant le ciel bleu et les larges volutes de nuages blancs.

Cela était une observation générale, mais il semblait s'adresser à Phoebe en particulier.

— Allons voir ce qu'il y a à manger avant de nous asseoir, ajouta-t-il.

Lydia et Fitz acquiescèrent, et ils allèrent tous examiner la nourriture qui avait été préparée. Frederick tenait une assiette pour Phoebe et lui demanda ce qui pourrait la tenter, en remplissant son assiette avec cela et d'autres choses qu'il pensait qu'elle pourrait aimer. Bientôt, tous les quatre étaient assis sous la tente, à l'abri du soleil et écoutaient les enfants courir et les couples de personnes qui flânaient. Le rire vint facilement aux lèvres de Phoebe alors que Frederick et Fitz taquinaient Lydia, et elle ripostait à son tour, très capable de tenir bon. Frederick se pencha vers Phoebe et son bras frôla le sien.

Après avoir mangé, Lydia gémit et posa sa main sur son ventre.

— Fitz, pourquoi n'irions-nous pas marcher ? Voulez-vous venir avec nous tous les deux ?

Phoebe envoya un regard interrogateur à Frederick, et il secoua la tête.

— Non, je n'ai pas envie de bouger.

Fitz aida Lydia à se relever, et Phoebe s'installa sur ses mains avec les jambes tendues et les pieds croisés devant elle, en regardant la scène bucolique se dérouler à l'entrée de la tente. Il semblait qu'ils étaient presque dans leur monde à eux avec la tente leur donnant une intimité sur trois côtés. Seul le devant était ouvert avec un rabat qui pendait pour protéger des rayons du soleil. Même si les gens passaient parfois devant leur tente et regardaient à l'intérieur, ils étaient néanmoins seuls. Un silence confortable se fit avant que Frederick ne s'éclaircît la voix et ne se redressât, en se frottant les mains avant de s’appuyer sur l’une d’elles. Il se déplaça légèrement, non pas pour s'éloigner de Phoebe mais pour mieux capter son regard. Il sourit, avec un sourire fugitif qui disparut alors qu'il déglutissait.

— J'ai quelque chose que je souhaite vous dire.

Phoebe inspira. Cela ne semblait pas de bonne augure… *cela le pouvait-il ?* Peut-être était-ce ce qu'elle avait envie d'entendre. Peut-être allait-il enfin avouer qu'il lui rendait sa considération.

— Vous pouvez le dire. Je vous écoute.

Avec sa permission, Frederick hocha la tête et se mordit la lèvre avant de parler.

— Je voulais vous dire personnellement que j'avais développé des sentiments pour quelqu'un.

Les mots résonnaient sourdement dans le petit monde que la tente leur procurait, tandis que le monde de Phoebe s'effondrait autour d'elle. *Cela est la raison pour laquelle nous n'avons pas vu Frederick ces derniers temps. Il doit être fiancé !* Elle s'était complètement trompée en croyant que son estime pour elle avait grandi, et qui plus est, Lydia s'était aussi trompée. Les brèves envolées fantaisistes que Phoebe s'était autorisée à entretenir ce matin moururent d'une mort rapide et cruelle. Elle déglutit difficilement.

— Oh ?

Cela fut dit avec une toute petite voix, et fut tout ce qu'elle fut capable de dire. Frederick baissa les yeux et glissa sa main suffisamment près de la sienne pour que leurs petits doigts se touchassent. Aucun d'eux ne portait de gants. La tête de Phoebe bourdonnait, et le toucher de son doigt lui fit perdre ses moyens de sorte que les prochains mots, qu'il prononça doucement, lui échappèrent presque.

— Oui. Mais je ne sais pas si elle a des sentiments envers moi.

Le cœur de Phoebe avait commencé à battre dans ses oreilles, lui semblait-il, et son esprit s'envolait dans toutes sortes de suppositions ridicules qu'elle ne pouvait se permettre d'accepter. Elle essaya désespérément de les contenir. L'espoir renaissait cependant, car s'il s'intéressait vraiment à quelqu'un d'autre, il ne la troublerait sûrement pas en lui offrant un si petit geste intime. Elle avait peur de parler, mais il l'examina comme s'il attendait une réponse.

— Avez-vous… lui avez-vous dit ce que vous ressentez ?

Phoebe déglutit à nouveau, mais sa bouche était complètement sèche et sa gorge refusait d'obtempérer. Elle lui jeta un coup d'œil à temps pour voir son sourire en coin.

— J'essaye de le faire.

Phoebe inspira brusquement et ses yeux se posèrent sur Frederick.

Elle ne put prononcer un mot alors qu'elle attendait de voir ce qui allait suivre.

— Cela a été difficile, poursuivit-il, parce que je n'ai jamais été aussi occupé. Je suis à la disposition de mes officiers supérieurs, et au service de mon pays. À tel point que j'ai à peine l'occasion de lui parler, encore moins de lui dire ce que je souhaite. De plus, dit Frederick en baissant les yeux avec un sourire, c'est quelqu'un que je connais depuis un certain temps. Et

je crains qu'elle ne partage pas mon sentiment ou ne me considère autrement que d’une manière fraternelle.

Phoebe ne pouvait pas se méprendre sur la signification de ses mots. Il ne pouvait parler de personne d'autre qu'elle. Elle tourna complètement son visage pour le regarder, et il verrouilla son regard avec le sien et ne le relâcha pas. Ses lèvres s'ouvrirent pour répondre, mais toute pensée s'enfuit. Il n'y avait aucune façon de répondre à ce qu'il disait sans se révéler. Et si elle avait tort ?

— Vous pensez que je devrais prendre le risque et le lui dire ?

Les yeux de Frederick étaient toujours dans les siens et ses lèvres revêtaient un sourire tremblant.

Elle était retenue captive par son regard, et sa réponse n'était guère plus qu'un souffle.

— Oui.

— Eh bien, dit Frederick, il s’agit de vous.

Une brise pénétra dans la tente et refroidit les joues de Phoebe en soulevant les boucles à côté de son front. Son sourire s'étira si largement que sa bouche lui faisait mal.

— Est-ce vrai ?

Frederick haussa un sourcil.

— Mm-hm.

Son regard se posa sur ses lèvres avant de capturer à nouveau ses yeux.

Le son d'un cor perça le bruit général de la foule, et un autre cor rejoignit le premier dans son harmonie, puis un autre. Ils devinrent un chœur, qui monta crescendo, et la mélodie de celui-ci résonna à travers les arbres derrière eux. La foule se dirigeait en masse vers ce nouveau divertissement. Phoebe ne voulait pas bouger et rompre le charme. Elle tourna la tête vers Frederick, et il rapprocha son visage, ses yeux glissant vers les siens. Ils restèrent assis ainsi un moment.

— J’ai envie de vous embrasser, murmura-t-il.

— Frederick, Phoebe ! cria Lydia en passant la tête à l'intérieur de la tente. Vous devez venir. Vous manquez tout !

OceanofPDF.com

Chapitre Dix-neuf

Frederick leva les yeux au ciel et inspira par les narines tandis que Lydia quittait la tente aussi vite qu'elle y était entrée. Phoebe se pencha et se frotta les mains, en baissant la tête pour essayer de cacher une très jolie rougeur. Elle ne pouvait cependant pas dissimuler son sourire, qui montrait à Frederick qu'elle avait été aussi séduite que lui, jusqu'à ce que Lydia vînt gâcher cela. Jamais auparavant Frederick n'avait eu envie de secouer sa sœur comme son envie à ce moment-là. Il jeta un coup d'œil à Phoebe avec un sourire contrit.

— Eh bien, je suppose que ce baiser devra attendre une autre fois, dit Frederick en levant la tête, et en écoutant. La musique est assez remarquable, ne trouvez-vous pas ? Allons voir l’origine de cette agitation.

Il se leva et tendit la main pour que Phoebe pût la prendre, et il l'aida à se lever.

— L’on dirait qu'il y a un musicien qui joue du cor dans chaque arbre avec la façon dont cela remplit la forêt.

Phoebe plaça naturellement sa main à son bras sans qu'il eût besoin de l'y inviter, sans aucune cérémonie. Cela lui semblait naturel.

Ils se joignirent à la foule qui passait devant la tente, en se confondant avec elle et en marchant vers la lisière de la forêt. Des enfants vêtus de simples chasubles se mêlaient à ceux dont l'élégante tenue montrait un rang supérieur, tous pris par la curiosité de la musique. Lord Lynedock n'avait épargné aucune dépense lorsqu'il avait imaginé l'animation de ce pique-nique.

Phoebe marchait à sa gauche, loin des arbres et du côté de la foule. Frederick repéra Mr. Conroy, qui, en apercevant Phoebe, fit un pas vers elle.

Frederick rapprocha Phoebe jusqu'à ce que leurs côtés fussent presque collés. Elle leva les yeux vers lui avec surprise, et son sourire de réponse atteignit ses yeux. Le regard de Mr. Conroy les suivit. Il plissa les yeux vers Frederick et changea brusquement de direction.

Cela était possessif et instinctif, et Frederick n'aurait pas dû le faire, mais il avait du mal à le regretter. *Cela devrait lui montrer. Phoebe n'était pas disponible*.

Lydia s'arrêta avec Fitz à l'entrée de la forêt, où le cercle de cors jouait sur la pelouse. Elle se tourna et lança un regard inquisiteur à travers la foule jusqu'à ce qu'elle repérât Frederick et Phoebe. Alors qu'ils s'approchaient, ses yeux s'écarquillèrent en voyant sa proximité avec Phoebe. Son regard s'arqua alors que ses lèvres se recourbaient.

— As-tu quelque chose à me dire, mon frère ?

Elle fit un signe de tête vers son bras qui tenait Phoebe près de lui, et avec un sentiment de regret, Frederick desserra sa prise.

— Quand ce sera le cas, tu seras la première à le savoir.

Il savait que sa réponse vague et son sourire énigmatique ne manqueraient pas de la rendre folle, mais il n'avait même pas eu l'occasion de faire sa demande en mariage à Phoebe. Lydia se pencha pour chuchoter à Fitz, qui hocha la tête et eut la courtoisie de ne pas rester bouche bée.

La canopée de larges branches devant eux ne pouvait pas rivaliser avec les rayons du soleil qui perçaient et faisaient briller les cuivres. Les rayons éclairaient le tapis de fougères et de mousse, le transformant en un vert brillant. La conversation et l'agitation de la foule s'intensifiaient encore dans le silence admiratif. La mélodie était à la fois lugubre et enjouée, les notes résonnant à travers les arbres. Pendant que Frederick écoutait, l'exaltation d'il y avait quelques instants, en découvrant que la femme qu'il aimait partageait ses sentiments, avait été remplacée par une sorte de mélancolie, bien qu'il sût que ce n'était pas le but de la musique. Mais il était suffisamment expérimenté dans la guerre pour savoir que tout ne résidait pas dans l'excitation de la bataille et de la victoire. Il y aurait aussi des pertes. Phoebe sembla également ressentir son humeur, car elle devint silencieuse et immobile à ses côtés.

Lorsque la dernière note retentit, la foule exhala une sorte de soupir collectif en guise d’appréciation et commença à applaudir. Finalement, la conversation reprit alors que tout le monde se déplaçait à nouveau. Lydia

tira sur Fitz pour suivre Frederick et Phoebe. Elle arriva de front et prit l'autre bras de Phoebe dans le sien.

— Avez-vous apprécié le spectacle ? Vous sembliez un peu réticente à quitter la tente, déclara Lydia à Phoebe, son visage affichant un regard nonchalant parfaitement étudié.

Phoebe rit et garda son regard fixé vers l'avant.

— J'ai apprécié à la fois le confort de la tente et la performance musicale.

Sa réponse ravit Frederick. Quant à lui, il préférait largement le confort de la tente. Pour le reste de l'après-midi, avec Lydia et Fitz à leurs côtés et d'autres entrant dans la tente pour leur rendre visite, Phoebe et lui n'eurent plus aucune chance d'avoir un tête à tête intime. Cependant, une fois le pique-nique terminé, Frederick s'excusa pour aller parler à son valet. Il était venu à cheval de leur quartier général et avait fait venir Caldwell et Joseph en calèche pour qu'il pût ramener Phoebe à la maison. Caldwell devrait monter à cheval.

Quand il revint vers le groupe, Fitz ordonna à Sam d'aller chercher la voiture. En quelques minutes, leurs deux femmes de chambre se précipitèrent de l'endroit où elles avaient passé la journée. Fitz leur ordonna de rassembler les oreillers et les couvertures et de les apporter à la voiture. Frederick avait récupéré la main de Phoebe et la gardait fermement à son bras. Il attira l'attention de Lydia.

— Tu peux rentrer chez toi avec Fitz. J'ai demandé à Caldwell de conduire la voiture, et j'escorterai Phoebe jusqu'à votre maison. J'ai quelque chose à lui dire.

À ces mots, le sourire de Lydia s'agrandit.

— Mais certainement ! Phoebe, nous dînerons peut-être ensemble plus tard, et vous pourrez me raconter votre journée. Ne vous pressez pas à cause de moi. Je n’attends rien de particulier.

Il entendit le doux rire de Phoebe à ses côtés.

— Je suis tout à fait sûre que non.

Joseph attendait avec les chevaux attelés en tandem lorsque Frederick amena Phoebe à son phaéton.

— Caldwell prendra Star Bright et la ramènera à la maison. Joseph, vous pouvez prendre le meneur, car je n'aurai pas besoin de vitesse pour le voyage de retour. Je suis convaincu que vous pourrez trouver votre propre chemin.

Frederick ne voulait pas de chaperon.

— Oui, monseigneur.

Joseph alla chercher une selle qui était attachée à l'arrière de la voiture, et il glissa le harnais du cheval meneur, en tenant les rênes des deux pendant que Frederick aidait Phoebe à monter dans le phaéton.

Quand ils furent installés, Frederick monta et prit les rênes pour faire avancer la voiture, et ils se dirigèrent vers la large Chaussée de Bruxelles en direction de la ville. Au début, leur voiture était entourée d'autres voitures anglaises et de quelques belges qui rentraient du pique-nique dans un assortiment hétérogène d'équipage. À force d'ajuster sa vitesse pour éviter soit de rester en arrière en compagnie de quelqu'un, soit d'avancer trop vite et de rencontrer quelqu'un de nouveau, il réussit à être seul avec Phoebe. Il n'arrivait pas à décider s'il préférait lui tenir la main ou mettre son bras autour d'elle et conduire avec elle près de lui. Cette dernière idée n'était peut-être pas la plus sage. En fait, l'esprit de la journée, et la longévité de leur amitié qui le rendait plus à l'aise avec elle que n'importe qui d'autre, l'avait poussé à prendre des risques en montrant plus d'affection qu'il ne convenait.

Après tout, ce ne serait pas inapproprié s'ils étaient fiancés.

Frederick réalisa qu'il n'avait pas dit un mot pendant qu'il réfléchissait à ces choses. Il était temps de parler.

— Vous m'avez donné une indication de vos sentiments envers moi, et cela me permet d'espérer. Cela est… peut-être malhonnête de ma part de vous le demander, mais je dois avouer que j'ai hâte d'entendre de votre bouche si vous me rendez ou non mon estime.

Le rire de Phoebe était la dernière chose à laquelle il s'attendait, et Frederick la regarda avec inquiétude, en se demandant s'il avait si mal évalué la situation. Mais quand elle tourna les yeux vers lui, il y avait une telle affection profonde qu'il écarta ses doutes et attendit qu'elle parlât.

— Lorsque nous étions à Londres, vous m'avez poussée à faire quelque chose d'audacieux, ce qui m'a en partie amené à Bruxelles. Je ne pouvais plus supporter que mon destin reposât entre les mains de quelqu'un d'autre. J'avais besoin de changement, et votre rappel de l'aventure qui m'attendait, si seulement j'étais prête à faire le premier pas, était l'impulsion dont j'avais besoin.

Phoebe resta silencieuse assez longtemps pour qu'il la regardât de côté. Elle semblait figée alors qu'elle regardait droit devant.

— Mais cette étape est pâle à côté de celle que je suis sur le point de franchir maintenant, ajouta-t-elle.

Elle prit une profonde inspiration et Frederick entendit le bruit d'une voiture qui les rattrapait rapidement par derrière. Il poussa un léger juron dans sa barbe, en espérant qu'ils ne cherchaient pas à se joindre à Phoebe et à lui. En quelques minutes, la voiture passa devant eux, avec un soldat qui conduisait, et deux jeunes femmes serrées sur le siège à côté de lui, riant et criant d'une manière peu distinguée alors qu'elles tenaient leurs bonnets.

Soulagé, Frederick inclina la tête vers Phoebe.

— Une démarche plus audacieuse que de venir à Bruxelles ? Je suis fou de curiosité. S'il vous plaît, continuez.

Ses yeux étaient dirigés sur la route, mais il avait le sentiment qu'elle était sur le point de dire quelque chose d'important, et il avait le souffle coupé d’impatience.

Phoebe se mordit la lèvre et regarda ses mains. Elle tira sur les doigts de ses gants puis les remit alors qu'elle semblait se débattre avec ses mots. Il ne pouvait pas imaginer ce qui était si difficile à dire.

— Frederick, dit-elle enfin, en levant les yeux vers les siens. Vous m'avez demandé si l’estime que vous me portez était mutuelle, et cela fait écho à la réponse que je m’apprête à vous donner et qui nécessite toute mon audace… de manière terrifiante.

Leurs bras étaient suffisamment proches pour qu'il pût sentir lorsqu'elle se mit à trembler avant de continuer :

— Je vous ai aimé dès le moment où j'ai su ce que signifiait ce sentiment. Et je n'en ai jamais soufflé mot à personne jusqu'à présent. Pas à Lydia. Pas même à Anna.

Les mots de Phoebe lui firent d’abord l’effet d’un choc, et la mâchoire de Frederick se relâcha. Puis le sens de ses mots s’installa profondément dans le cœur de Frederick jusqu'à ce qu'il ne pût plus continuer. Il mit la calèche sur le côté de la route poussiéreuse et arrêta le cheval, en tenant lâchement les rênes sur ses genoux et en se tournant pour lui faire face.

— Cela est audacieux, Phoebe, dit-il en écartant une boucle rebelle de sa joue. Même si vous étiez certaine de mon estime, vous avez quand même pris le risque de me le dire. Et cela, ma chère, est un trésor que je vais emporter avec moi.

Dans la bataille fut la pensée qui lui vint ensuite, inopportune mais insistante. Il la refoula et posa son autre bras le long du dossier du siège, en

se tournant pour faire entièrement face à Phoebe. Par miracle, aucun bruit de voiture ni de sabot n'interrompit leur moment. Seul le scintillement de la lumière du soleil lorsque le vent traversait les arbres ou le mouvement d'un oiseau prenant son envol brisait le silence. Il prit sa main dans la sienne.

— Je pense que je vous ai toujours aimée, presque comme un membre de la famille. Je vous voyais comme ma petite sœur, comme je voyais Lydia. Mais de tout mon cœur, permettez-moi de vous assurer que les sentiments fraternels que j'avais autrefois ont été complètement remplacés. Vous êtes dans mon cœur. Je vous aime.

Il porta sa main à ses lèvres, frustré par les gants qu'elle portait, qui l'empêchaient de sentir la douceur de ses doigts. Ses yeux étaient clairs alors qu'elle soutenait son regard, en reflétant sa silhouette et les arbres derrière lui. Les nuances de ses émotions semblaient passer à travers ses expressions, et il pensait pouvoir lire chacune d'entre elles car elles faisaient écho à ses propres sentiments. Il lui serra la main.

— Phoebe Tunstall, je vous en prie. Faites-moi l’honneur de devenir ma femme.

Un sourire apparut sur le visage de Phoebe comme le soleil après un orage.

— Oui, répondit-elle simplement.

Frederick se pencha en avant, et de sa main libre, il posa légèrement ses doigts sur son menton, en l'inclinant vers lui pour qu'elle lui fît face. Elle vint de son plein gré. Le rebord de sa capote était décourageant mais pas un obstacle insurmontable. Il se pencha et posa ses lèvres sur les siennes. Phoebe répondit avec de doux baisers qui ne ressemblaient guère à la timide Phoebe qu'il pensait autrefois connaître. Elle posa sa main sur son manteau et agrippa le revers alors qu'elle l'embrassait aussi désespérément qu'il l'embrassait. Il couvrit sa main de la sienne alors que son autre bras l'entourait et l'attirait plus près.

Les bruits de sabots arrivant et de roues effleurant le chemin de terre derrière eux brisèrent ce moment aussi tendre qu'angoissant dans la mesure où il devait y avoir un terme. Frederick s'écarta à contrecœur et se retourna pour donner un léger coup de coude à son hongre, qui se mit à trotter docilement vers l'avant. La voiture qui venait de derrière les rattrapa, ainsi que le cavalier à cheval que Frederick aperçut.

— Lydia m'a dit que vous aviez une annonce à faire, observa Fitz d'une manière joyeuse et satisfaite.

— Chaque chose en son temps, répondit Frederick, en tentant de parler avec le même calme, bien que son cœur n'eût pas ralenti. Mais oui, je pense que nous avons une annonce à faire.

Fitz sourit et continua à avancer le long de sa voiture tandis que Frederick et Phoebe suivaient.

— Eh bien, je pense que si quelqu'un devait être témoin de cela, et cela n'était pas ma décision la plus sage de vous embrasser sur la voie publique, il valait mieux que ce fut ma sœur et Fitz. Vous me rendez très heureux, Phoebe.

Frederick lui prit la main et commença à la porter à ses lèvres mais finit par la laisser.

— Enlevez votre gant pour moi, s'il vous plaît.

De la main tenant les rênes, il tira sur son autre gant. Elle mit sa main dans la sienne, et sa peau était fraîche et douce alors qu'elle entrelaçait ses doigts avec les siens.

— Cela est mieux ainsi, dit-il en portant sa main à ses lèvres et en y déposant un baiser.

Alors que Frederick conduisait, il jeta un coup d'œil à Phoebe, et bien qu'elle fût silencieuse, il sut au large sourire qui ne semblait jamais quitter son visage qu'elle partageait sa joie.

— Nous devrons le dire à Stratford, je pense, déclara-t-elle.

Frederick gémit et lui lança un regard en feignant la frayeur.

— J'avais presque oublié votre frère. J'espère qu'il ne me défiera pas. Même s'il ne choisirait pas la manière des pistolets à l'aube, il est plutôt habile de ses poings.

Phoebe se mit à rire.

— Il sera beaucoup trop occupé avec un nouveau-né pour se prêter à un pugilat.

Il leur sembla à tous les deux qu’ils arrivaient bien trop tôt chez les Fitzwilliam, rue des Feuilles. Dès qu'ils se furent arrêtés, Lydia ouvrit la porte et sortit dans la rue. Elle se dirigea vers le côté de la voiture et leva les yeux, son sourire à la fois ravi et malicieux.

— Il n'y avait aucune chance que je te laisse partir sans me raconter tout ce qui s'était passé. Fred, alors, demanda-t-elle, vais-je avoir une nouvelle sœur ?

Frederick ne pouvait pas réprimander Lydia pour son indiscrétion, car il n'y avait personne en vue pour entendre sa question. Mais il pouvait la

taquiner, et il soupira bruyamment.

Phoebe fut plus généreuse et répondit avec un sourire.

— Devrions-nous le lui dire, alors ?

Fred se pencha pour croiser le regard de sa sœur avec une sévérité feinte.

— Tu as été un souci depuis que tu es arrivée dans ma onzième année, maigre, colérique et hurlant pour que tes demandes soient exaucées. Et depuis ce jour tu ne m'as pas donné un instant de paix, dit-il avec un sourire sincère. Mais, oui, Lydia, tu auras une sœur.

Lydia joignit les mains et sautilla de joie.

— Magnifique ! Je m'attends à te voir beaucoup plus souvent dans notre maison afin que nous puissions organiser le mariage. Il faudra que ce soit à Londres, bien sûr.

Son front se plissa, car elle se demandait probablement, comme lui, dans combien de temps une telle chose pourrait être arrangée avec l'incertitude de la guerre imminente.

— J'ai hâte de voir ce qu'en pensent Anna et Stratford. Ils ne devineront jamais, ajouta-t-elle.

Elle continua dans cette veine alors que Phoebe descendait de la voiture et en faisait le tour. Il la suivit du regard alors qu'elle commençait à marcher vers la maison puis, comme il l'avait espéré, elle se retourna vers lui. Elle inclina son visage vers le haut, ses yeux tendres.

— Vous reviendrez bientôt ?

Frederick sourit et soutint son regard.

— Vous avez ma parole.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt

Le 15 juin 1815

Chère Anna,

Je sais qu'il est impossible que je reçoive une lettre de toi en réponse à ma dernière, mais je me retrouve tout de même à attendre avec impatience que le courrier arrive. J'ai tout simplement hâte de voir comment tu vas recevoir la nouvelle de mes fiançailles avec Frederick Ingram ! Si je te connais bien, tu vas crier et courir dans le bureau de Harry, en serrant ma lettre et, d’une seule traite, dire combien un tel mariage est divin pour unir nos deux familles et me sauver de la vie de femme célibataire. Et, par ailleurs, tu vas me réprimander de ne pas avoir dit un mot concernant mon attachement toutes ces années. J'espère que tu me pardonneras. Nous partageons tellement de choses, mais j'avais besoin de garder cela pour moi.

Je n'ai pas pris le temps dans ma dernière lettre de te rassurer sur ma sécurité. Wellington n'affiche jamais la moindre inquiétude lorsque quelqu'un l'interroge sur la menace d'une bataille, bien que Fitz dise qu'il ne faut pas confondre son détachement avec un manque de préparation. Pourtant, Fitz n'est pas tout à fait prêt à renvoyer sa femme, et Lydia et moi ne sommes pas prêtes à aller même jusqu'à Anvers. Il est difficile d'imaginer que Napoléon est si proche, tout le monde étant plus concentré sur ce qu'il devrait porter au bal de la duchesse de Richmond plutôt que sur l'opportunité de

fuir. Il y aura une bataille, cela est désormais certain, mais qui peut dire où elle aura lieu ? En tout cas, pas à Bruxelles, c'est l'opinion largement répandue.

Je sais que tu vas encore t'inquiéter, alors permets-moi de te rassurer. Tu te souviens que je t'ai dit que Martha Cummings était à Bruxelles ? Son frère et elle ont promis de m'emmener avec eux s'ils ressentaient le besoin de fuir en Angleterre. Lydia n'entendra pas que je reste avec elle en cas de menace. Moi-même, je n'ai pas décidé ce que je ferai, mais tu peux avoir confiance en mon bon sens.

Puis-je emprunter la coiffe que tu portais à ton mariage ? Je pense que je peux remplacer les fleurs en soie par des blanches puisque j'envisage de porter une robe bleue, mais cela me ferait gagner du temps sans avoir à trouver ni à faire la couronne. Je pense que nous nous marierons à Londres. Frederick a eu si peu de temps pour moi, mais il a dit qu'il avait envoyé une annonce à la Gazette depuis l'étranger. Et, oh ! Tu as sûrement eu des nouvelles d'un nouveau neveu ou nièce maintenant, car tu es plus proche de Stratford et d'Eleanor. Il est difficile d'être loin de chez soi dans des moments comme celui-là…

Phoebe continua dans la même veine, en passant d'un sujet à l'autre et en revenant compléter ses pensées. Elle finit par remplir deux pages.

Écrire sur les fiançailles devrait suffire à combler le vide qui la consumait d'avoir passé si peu de temps avec Frederick. Il n'en avait pas eu à lui consacrer après leurs fiançailles. Elle ne le blâmait pas, mais l'euphorie avait commencé à s'estomper en son absence, et le désir de fonder sa propre famille devenait plus persistant.

Ce soir, cependant, cela était sur le point de changer. Le bal tant attendu organisé par la duchesse de Richmond lui permettrait non seulement de voir Frederick, mais aussi de l'avoir pour elle toute seule et de danser toute la nuit avec lui. Cela était exactement le genre de divertissement dont elle avait besoin, et elle avait hâte qu'il la regardât de cette façon et peut-être même qu'il lui volât un baiser. Phoebe posa sa plume et se pencha en

arrière, en souriant alors qu'elle fixait les minuscules étagères de l'écritoire. Elle avait réservé des heures à sa préparation et savait quel parfum mettre et quelle robe elle avait à l’esprit.

FREDERICK AVAIT ÉTÉ ENTRAÎNÉ dans une frénésie de préparatifs qui l'avait empêché de tenir sa promesse de rendre visite à Phoebe bientôt. La duchesse de Richmond avait demandé à Wellington si elle pouvait encore tenir son bal le 15 juin, et il avait répondu qu'elle pouvait le faire sans la moindre inquiétude. Néanmoins, des rapports étaient arrivés, en apportant des nouvelles de signes certains de mobilisation française à la frontière.

Frederick avait su ne pas s’étonner de la confiance de Wellington lorsqu'il avait approuvé les plans du bal, mais l'approbation semblait aller au-delà des préceptes de la raison. Il avait été là lorsque Wellington avait rencontré les généraux et s'était arrangé pour que Blücher restât positionné à l'est près de Charleroi, car le duc pensait que Napoléon pourrait tenter de traverser le village de Mons. Peu importait comment les Français étaient arrivés, cependant, la perspective de la bataille était désormais certaine. Et avec les forces alliées qui arrivaient au rythme d'un escargot, et avec l'armée anglaise composée en grande partie de troupes de deuxième ligne, elles n'étaient pas dans la meilleure position pour être confiantes. En plus, Frederick avait été présent lorsque le duc avait discuté de la quantité d'armements avec De Lancey, et Frederick avait entendu par lui-même que le quartier-maître général n'avait pas de bonnes nouvelles à annoncer. Ils manquaient cruellement d'armes à feu et de boulets.

Il était déchiré par la frustration de ne pas passer plus de temps avec sa fiancée et son inquiétude face à la bataille à venir. Il aspirait à vraiment connaître cette femme qui avait capturé son cœur et deviendrait sa femme, mais il avait besoin de temps pour cela et cela était quelque chose qu'il n'avait pas. Il appréciait l'air calme de Wellington et l'imitait avec les autres aides. Mais aucun d'entre eux n'avait été berné. La victoire était loin d'être assurée jusqu'à ce que toutes les nations alliées arrivassent à Bruxelles.

Il n'avait pu prendre qu'un moment pour prendre le thé chez sa sœur, et il avait reçu un rapide baiser de Phoebe quand sa sœur était allée surveiller le plateau de thé. Et il avait eu une autre brève danse avec elle lors d'un souper dansant bondé, mais à sa grande frustration, presque aucune

conversation. Mais cela allait changer, car le bal de la duchesse promettait d'être une soirée de divertissement, dégagée de tout souci militaire. Il l'avait attendu avec impatience toute la semaine, car là, il pourrait réclamer l'attention de Phoebe pendant toute la soirée. Cela lui était tout à fait égal de savoir si cela était la chose appropriée à faire.

Le bal de la duchesse de Richmond arriva enfin, mais il n'était pas tombé un jour comme les autres. Parallèlement à la préparation des festivités, la nouvelle parvint au quartier général que les Français avaient traversé la Sambre et avaient engagé le combat avec les Prussiens à Charleroi.

LE DUC et la duchesse de Richmond avaient pris une grande maison de briques rouges rue de la Blanchisserie dans le bas de Bruxelles. Ce n'était pas dans le quartier le plus à la mode, mais cela était compensé par le grand jardin privé si convoité dans une maison de ville. Il y avait une remise à calèches spacieuse attachée au bâtiment principal par une antichambre. Elle avait été tapissée d'un treillage où des roses avait été entrelacées et servait de salle de jeux pour les enfants quand il pleuvait. Cela était ici que la duchesse avait décidé que son bal aurait lieu. Elle avait décoré la remise de la manière la plus extravagante, avec des tissus transparents drapés du sol au plafond, et une profusion de fleurs et de lustres astucieusement disposés qui brillaient à la lumière des bougies. Lorsque les gens quittaient l'extérieur et entraient dans la remise, leurs conversations passaient de l'excitation à l'enchantement.

Phoebe suivit Lydia et Fitz à l'intérieur, en posant une pantoufle de satin blanc devant l'autre et en laissant la dernière brise chaude extérieure toucher sa peau avant qu'elle ne franchît le seuil. Il était dix heures et l'air n'était guère plus frais qu'auparavant. Ils n'étaient pas parmi les premiers à arriver, et ils seraient à l’étroit pendant le bal si le nombre de personnes qui y affluaient était une quelconque indication. Phoebe avait pris l'habitude de porter des couleurs plus audacieuses depuis son arrivée à Bruxelles, car cela semblait correspondre à la nouvelle personne qu'elle était devenue, le genre qui prenait des risques et se faisait remarquer. *Mr. Conroy l'avait certainement remarqué.* Ses pensées s’égarèrent dans la culpabilité qui suivit. Elle n'avait pas eu la chance d'expliquer son changement d'avis, et il

lui avait témoigné ce qui se rapprochait d'une rupture franche, en n'offrant qu'un simple hochement de tête les quelques fois où ils s'étaient croisés.

— Pourquoi avez-vous l'air maussade ? demanda Lydia qui était au bras de Fitz et s'était tournée pour examiner Phoebe. Cette expression ne vous va pas du tout. N’ayez crainte. Fred viendra. Il l’a promis. Et même le duc de Wellington doit venir. En plus, vous êtes divine.

Phoebe sourit à Lydia, en refoulant son étrange mélancolie. Elle ne pouvait pas faire plaisir à tout le monde, surtout pas aux prétendants éconduits. Mais en épousant Frederick, elle lui ferait plaisir, ainsi qu'à leurs deux familles. Et surtout, elle se ferait plaisir.

— Je ne suis pas maussade, je vous assure. Je n'ai envie que de voir Frederick. Cela fait des jours.

Lydia tapota le bras de Fitz, qui avait levé la main pour saluer un autre officier.

— Ah, les amours naissantes. Vous souvenez-vous ?

— J'ai un vague souvenir. Mais maintenant que nous sommes dans nos vieux jours, j'ai du mal à m’en rappeler, répondit Fitz, en montrant qu'il avait au moins en partie écouté.

Phoebe inspira et laissa l'esprit de la fête lui remonter le moral. Ce soir, elle avait choisi quelque chose dans une couleur plus sage que ses choix audacieux de ces derniers temps, et d’aussi élégant qu'elle avait pu trouver. Elle portait une robe en soie grise, dont l'ourlet avait été resserré par de petits plis avec du fil rose pompadour et dont les manches tombaient sur ses épaules sur un corsage plissé. De petites fleurs roses étaient cousues sur le dessus des manches et sa taille empire était ornée d'un ruban du même rose. Elle portait ses cheveux avec la moitié des boucles tombant dans son dos dans un style assez osé pour elle, mais qui, selon Lydia, créerait une nouvelle tendance. Des diamants brillaient à ses oreilles et un délicat pendentif ornait son cou, et elle avait confirmé dans le miroir avant de partir qu'ils faisaient briller ses yeux exactement comme elle l'avait espéré. Ainsi vêtue, Phoebe sentait qu'elle pouvait tout faire.

La foule devenait dense, et Phoebe tournait la tête dans toutes les directions pour tenter d'apercevoir Frederick. Elle se demandait s'il viendrait dans son uniforme. S'il le faisait, il serait presque impossible de le trouver parmi les habits rouges qui abondaient dans le bal. Certes, il y avait les uniformes noir de jais des Brunswickois, et les Highlanders se distinguaient par leurs jupes écossaises qui avaient tant surpris Phoebe

lorsqu'elle avait posé les yeux sur eux pour la première fois. Certains hommes étaient vêtus de tenues de soirée, dont le duc de Wellington, qui venait d'arriver. Mais pour le moment, le spectacle qu'elle souhaitait le plus voir lui échappait. Le souffle de Phoebe s'accéléra d'excitation. Elle ne se sentirait pas calme tant que Frederick ne serait pas là pour être un rocher rassurant pour elle.

Des serviteurs apportaient des boissons glacées, suivies de plateaux remplis de mets extravagants dans leur variété. D'après ce que Phoebe avait vu, il y avait du poisson aux herbes, de l'oie braisée, du faisan sauté, de la tortue à la sauce au homard et du chou-fleur au parmesan. Elle se retourna et vit une autre table avec des œufs pochés et des truffes, des plats en gelée, quelque chose qu'elle devinait être du boudin, des petits pains avec des paniers de confitures et de la brioche avec du fromage. Ensuite, il y avait les pâtisseries à la pistache, les biscuits à l'orange et le nougat français pour le dessert. La nourriture était perdue pour Phoebe car elle ne pouvait pas penser à manger.

Où était Frederick ? Leur dernière conversation au souper dansant ne l'avait pas satisfaite. Après avoir connu ses baisers et sa dévotion, elle ne pouvait se contenter d'une brève pression de la main et d'une conversation polie. Ses fiançailles lui avaient donné de l'espoir et avaient donné des ailes à son cœur d'une manière qu'elle n'avait jamais connue. Cela ne faisait qu'un peu plus de deux mois qu'elle était arrivée. Cela avait été peu de temps pour, de son côté à elle passer d'un engouement de petite fille à une profonde admiration, et de son côté à lui, passer d’une quasi-indifférence, en dehors de son affection fraternelle, à de l'amour. Bruxelles devait être responsable du changement si rapide de leurs sentiments. Le danger qui rôdait dans la ville sous la forme de sous-entendus murmurés à mi-voix, combiné à leur longue histoire, semblait déclencher quelque chose en eux… semblait forcer le changement de la même manière que celui de la nourriture qui sautait et grésillait sur la poêle lorsqu'un feu y était allumé.

Lydia se retourna pour chuchoter quelque chose, mais Phoebe n'y prêta pas attention car, là devant elle, se tenait Frederick, parlant à un autre aide de Wellington. Elle ne pouvait pas aller vers lui, ni le quitter des yeux. À côté de tous les habits rouges des officiers, Frederick portait un manteau sombre et une culotte claire, et son apparence surpassait tous les autres officiers ou soldats dans la pièce. Elle était subjuguée.

Comme si Frederick avait senti son regard, il se retourna et l'aperçut, posa la main sur le bras de son ami en lui disant un mot, et s'avança sans que son regard ne se détachât d'elle. Son visage avait l'air inhabituellement sérieux et la foule s'écarta alors qu'il avançait à grands pas.

— Frederick, tu as bonne mine, dit Lydia, en ramenant Phoebe sur terre et en lui rappelant qu'elle et Frederick n'étaient pas les deux seules personnes de ce bal.

Frederick se pencha et donna un baiser à sa sœur et serra la main de Fitz.

— Je suis sûr que vous voudrez bien m'excuser tous les deux. Je voudrais danser avec ma future femme.

Il afficha un bref sourire alors qu'il plaçait la main de Phoebe à son bras et la conduisit vers la piste de danse.

— À peine une salutation, et il s'en va.

Phoebe pouvait entendre la voix taquine de Lydia les suivre, mais pour les oreilles sensibles de Phoebe, cela ressemblait à une volonté délibérée. Ce fut alors que les visages des autres personnes présentes dans la pièce s'immiscèrent dans sa conscience, car certains semblaient plus sérieux qu'une telle occasion ne le justifiait. Bien qu'il y en eût beaucoup qui dansaient et riaient gaiement, d'autres se réunissaient en groupes, et leurs chuchotements et froncements de sourcils rendaient la menace de la guerre encore plus grande. Ce serait peut-être le dernier grand événement social de la Saison avant que leurs hommes ne partissent au combat. Mais il valait mieux arrêter d’y penser pour le moment.

Frederick conduisit Phoebe sur le côté de la pièce alors que l'orchestre commençait à jouer les notes d'accord. Il glissa sa main sur son bras et la tourna doucement pour qu’elle lui fît face, ses yeux errant du haut de sa tête à ses pieds. Elle se sentait à la fois petite et belle à ses yeux. Et elle ressentit quelque chose d'autre… de la puissance.

— Phoebe, dit-il, je n'oublierai jamais à quoi vous ressemblez ce soir.

Il ne dit rien de plus, mais ses yeux fixaient les siens avec un regard si intense qu'elle pouvait presque entendre les mots non prononcés. Cela ressemblait à un adieu.

Non. Elle repoussa vivement ses craintes. *Je refuse de penser à autre chose qu'à ce moment*. L’on ne pouvait sûrement pas lui arracher quelque chose d'aussi beau après qu'elle l'eût attendu si longtemps.

— Vous êtes très beau également, Frederick.

Elle laissa son regard se poser sur le sien, en négligeant ceux des autres.

Frederick regarda la piste de danse, où les couples formaient une ligne au lieu d'un cercle, et il fronça les sourcils.

— J'avais pensé que c'était la valse, mais ce doit être la prochaine danse. Je pense que je ne suis pas d'humeur à danser un quadrille écossais en ce moment. Devrions-nous prendre du punch à la place pendant que nous attendons ?

Phoebe hocha la tête et le suivit jusqu'à la table des rafraîchissements. Il accepta deux tasses en argent aux anses fines et lui en donna une. Elle sirota la boisson et garda les yeux sur le prince d'Orange, qui était engagé dans une conversation animée avec Lord Uxbridge. Lorsque le prince vit Wellington, il s'approcha de lui et lui parla avec la même animation. Le duc lui répondit avec une calme longanimité.

Frederick regardait aussi la discussion. Cependant, quand il surprit Phoebe en train de le faire, il l'embrassa sur la joue. Puis il lui sourit, en tendant la main pour toucher l'endroit où il avait posé ses lèvres. Il y avait quelque chose de tendre et presque de triste dans ce geste, et elle l'étudia un moment, son inquiétude grandissant.

— Il y a quelque chose qui se prépare, n'est-ce pas ?

Frederick s'abstint de répondre pendant un instant, mais il finit par hocher la tête.

— Oui. Les Français ont une longueur d’avance. Ils ont engagé le combat contre les Prussiens à Charleroi et ont percé leurs flancs. Ils doivent être en route pour les Quatre Bras s'ils n'y sont pas déjà. Nous allons sûrement engager le combat contre eux demain.

Un bourdonnement emplit les oreilles de Phoebe alors même que le rythme de son cœur s’accélérait. La pièce avait commencé à se réchauffer et à devenir étouffante à mesure que de plus en plus de gens y affluaient. Des conversations bruyantes et des rires retentissants jaillissaient de divers coins de la pièce, mais la gaieté avait un caractère délibéré. Les jeunes femmes avaient abandonné leurs convenances habituelles, en laissant les soldats embrasser leurs joues et glisser leurs bras autour de leur taille. Les hommes plus âgés se rassemblaient dans la conversation, tandis que leurs épouses présidaient l'assemblée, en se concertant et en partageant leurs observations. Seul Wellington paraissait indifférent, en hochant la tête au rythme de la musique et en laissant son regard parcourir la foule. Il s'inclina devant une

matrone et ses filles, et quand elles partirent, il chuchota à l'oreille d'un subordonné. La musique continuait.

— Frederick, dit Phoebe, je ne vois pas du tout comment les gens peuvent danser. Je ne vois pas comment ils peuvent être si insouciants. Ils ne doivent pas savoir.

Frederick secoua la tête.

— Peut-être que ce n'est pas su de tous, mais il y sera remédié très bientôt. La nouvelle se répand, et le duc vient de le confirmer à nos hôtes avant que je vienne vous voir. Écoutez-moi bien. Dans un quart d’heure toute l'assemblée sera au courant.

Phoebe ne se souciait plus de danser. Elle regarda Lady Georgy s'approcher de Wellington, en lui souriant alors qu'elle engageait la conversation avec lui. Pendant qu'ils parlaient, son sourire tomba et le duc lui pinça légèrement le menton comme pour lui remonter le moral. Hormis quelques rides rares qui marquaient son front, son affabilité ne cessait pas lorsqu'il saluait les invités, presque comme s'il était complètement indifférent à la nouvelle.

Phoebe regardait la danse et les conversations en silence. Il n'y avait rien à dire. Lorsque le quadrille se termina et que les gens commencèrent à former un cercle, Frederick se tourna vers elle.

— Valsez avec moi.

Elle le regarda, les sourcils froncés, et secoua lentement la tête.

— Comment pourrions-nous ? Je n'ai plus le cœur à danser.

— Justement, c’est pour cela qu'il faut danser, ma chère. Profiter d’aujourd’hui, et ne pas s’inquiéter de demain. Chaque jour contient assez de difficultés.

La musique recommença, et sans lui demander une seconde fois, Frederick prit Phoebe dans ses bras avec une main autour de sa taille et l'autre serrant la sienne au-dessus de leurs têtes. Ils suivirent ainsi le cercle, et alors qu'ils se tournaient pour se faire face, Phoebe se laissa bercer par le confort de sa proximité. Son cœur se mit à battre plus régulièrement à ses côtés. Danser avec lui de cette façon, avec ses yeux sur elle, en sachant qu'il la chérissait plus que toutes les autres femmes, était quelque chose dont elle rêvait depuis qu'elle était assez âgée pour comprendre l'amour. Maintenant, il l'aimait, mais sa capacité à s’en réjouir lui avait été volée.

Frederick partait à la guerre, et pourquoi serait-il épargné ? Une terreur semblable à de la nausée s'accumulait dans son ventre. Une boule se forma

dans sa gorge et elle avait du mal à avaler. Quand Frederick la regardait de cette manière tendre, si pleine d'amour, cela lui donnait envie de pleurer. Pourquoi devrait-elle être plus chanceuse que n'importe quelle autre jeune femme qui espérait que son amoureux rentrerait à la maison ?

Ils ne parlaient pas pendant qu'ils dansaient, mais les yeux de Frederick cherchaient de plus en plus les siens, inquiets quand il vit ses yeux brillants de larmes. À la fin de la valse, il l'emmena hors de la piste de danse alors que d'autres couples se formaient pour la prochaine série. Les soldats semblaient profiter de l'allégresse du moment. Même le prince d'Orange se prélassait sur un canapé pour divertir un groupe de demoiselles. Lydia se tenait debout, le bras passé sous celui de Fitz, tous deux en conversation tranquille avec un autre officier et sa femme. Les yeux de Lydia s'étaient assombris.

Il y eut une agitation et la foule se sépara pour permettre à la duchesse de Richmond de se placer au centre de la salle. Sa voix claire perça le tumulte.

— J'ai pris des dispositions pour que les Gordon Highlanders jouent pour nous. Veuillez vous joindre à moi pour leur souhaiter la bienvenue.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-et-un

Frederick conduisit Phoebe à un endroit à l'écart de la foule où ils pourraient voir ce qui était en train de se préparer, et elle se pencha pour demander :

— Les connaissez-vous ?

— Les Highlanders ? répondit Frederick, en tirant plus de plaisir de sa proximité que de la performance prévue. Un peu de réputation. Ils sont le 92e régiment d'infanterie, et ils sont connus pour être intrépides.

Deux des soldats, vêtus de jupes en tartan bleu foncé, de manteaux rouges et de chapeaux à plumes noires avec un bord en tartan rouge, portèrent la cornemuse à leurs lèvres. Il y eut un silence lorsque quatre des officiers, vêtus de la même façon, s'avancèrent et déposèrent leurs épées en cercle. Ils posèrent leurs mains sur leurs hanches et s'inclinèrent. Alors que les notes plaintives de la cornemuse remplissaient la pièce, les Highlanders commencèrent leur danse. Les officiers étaient étonnamment agiles pour des hommes, et leurs jupes volaient alors qu'ils lançaient leurs jambes puissantes vers l'extérieur, puis faisaient claquer leurs pieds sur le sol comme le battement des tambours. Ils dansaient au-dessus de leurs épées, une main levée en l'air alors que la musique s'intensifiait et que leurs pieds volaient au rythme des cornemuses.

Frederick se pencha, les boucles de Phoebe lui chatouillant la joue.

— Celui qui danse là-bas à droite est le major Alexander Cameron. C'est un soldat et un officier chevronné.

La musique était d'une nature si mélancolique que Frederick avala la boule dans sa gorge, malgré la danse énergique qui se déroulait devant eux.

Les Highlanders exécutèrent deux autres danses, et il était plus de deux heures du matin lorsque la représentation se termina. Les yeux de Frederick furent attirés par le mouvement d'un officier se faufilant à travers la foule pour remettre un message à Wellington, qui le lut. Le duc s'avança alors et s'entretint avec son hôte pendant un moment avant qu'ils n'entrassent dans son bureau et ne fermassent la porte. Frederick se demandait quelles nouvelles cela apportait mais craignait que cela ne fût pas bon. Bien que peu de gens l'eussent remarqué, le changement d'atmosphère devenait plus prononcé.

Frederick baissa le regard sur Phoebe, dont les yeux anxieux semblaient ne rien manquer. Elle savait sûrement qu'il ne pourrait pas rester plus longtemps.

— Allons voir Lydia, dit-il.

Phoebe hocha la tête.

Ils se dirigèrent vers Lydia, qui se tenait seule. Frederick lâcha Phoebe et s’avança pour étreindre sa sœur, une démonstration d'affection inhabituelle, même en privée, et très inhabituelle en public. Personne ne semblait s'en soucier. Des larmes coulaient sur le visage de Lydia. Fitz n'était plus en vue.

— Fitz est parti ?

— Il est allé demander la voiture. Nous devons le rejoindre à l'entrée, mais…, s’interrompit-elle en jetant un coup d'œil à Phoebe. Je souhaitais vous donner plus de temps.

Frederick l'embrassa sur la joue.

— Tu es la meilleure des sœurs.

Il jeta un coup d'œil à Phoebe, dont les larmes avaient commencé à couler, et il l'attira contre lui.

— Prends soin de ma fiancée, veux-tu ? dit-il. Et prends soin de toi. Je n'ai qu'une sœur.

— Oh, Freddy, dit Lydia qui sanglotait ouvertement maintenant. Comment peux-tu dire cela ? C'est toi qui es en danger. Et tu es tout ce que j'ai.

Il comprenait et partageait son émotion, mais en même temps l'excès de sensibilité ne l'aidait pas à préparer son esprit à ce qui l'attendait. Dès qu'il s'en rendit compte, il écourta les adieux, en posant une main sur l'épaule de Lydia.

— Je reviendrai, et je ramènerai Fitz avec moi.

Cela était un engagement inutile, mais cela était tout ce qu'il pouvait offrir. Wellington était sorti du bureau et il appela Frederick.

— Je vous prie de m’excuser, dit-il aux deux dames avant d’aller voir le duc.

— Ingram, les troupes ont reçu l'ordre de rejoindre leurs régiments et d’être prêtes à se mettre en marche à trois heures. Vous et les autres aides de camp devez me rejoindre aux Quatre Bras. J'ai l'intention de quitter Bruxelles à six heures et je compte vous y voir à dix heures.

— J'y serai, lui assura Frederick.

Il jeta un coup d'œil à Phoebe, qui se tenait toujours à côté de Lydia mais dont le regard était rivé sur lui. Il était temps de dire au revoir. Frederick revint de son entrevue avec Wellington et prit Phoebe par le bras.

— Venez.

Il y avait un endroit à l'arrière de la remise, dont les décorations clairsemées et les murs rugueux le distinguait du reste des festivités, et il l'y conduisit. Le bourdonnement de la conversation et de la musique s'éteignit dans leur abri alors qu'il se tournait pour lui faire face.

— Je dois partir, annonça-t-il.

Phoebe baissa les yeux alors que les larmes coulaient librement. Elle ne parla pas, bien qu'il la vît déglutir deux fois, et il sentit qu'elle ne le ferait pas tant qu'elle ne pourrait pas contrôler sa voix. Frederick s’imprégnait de la vue de sa bien-aimée. Il lui avait fallu trop de temps pour réaliser que Phoebe était celle qu'il lui fallait. Ils avaient partagé de nombreux moments précieux au cours de leur vie, mais à quoi cela servait-il s'ils ne pouvaient pas passer le reste de leur vie ensemble ? Ce qu'ils avaient partagé n'avait été qu'un simple aperçu. Le meilleur… la réalité n'était pas encore arrivée.

Avoir un tel pressentiment si sombre n'était pas dans la nature de Frederick, et il prit une profonde inspiration et le refoula.

Il tenait les mains de Phoebe dans les siennes et, dans leur silence, ses yeux dérivèrent dans la pièce. Wellington s'inclinait sur la main de la duchesse de Richmond avant de prendre congé, et Frederick sut qu’il était temps. Cela était le moment d'y aller. La musique s'était arrêtée, et certains soldats avaient commencé à prendre congé de leurs douces, qui pleuraient ouvertement, tandis que d'autres disaient adieu joyeusement à leurs flirts. Les soldats sans attache sortaient ensemble en groupes, en bavardant et en plaisantant dans l'effervescence de la bataille alors qu'ils marchaient bras

dessus bras dessous vers la porte. Pour eux, il ne pouvait y avoir d'autre issue possible que la victoire.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Phoebe devait le sentir, car elle leva son regard sombre vers Frederick. Ce qui l'attendait ne pouvait pas s’exprimer par les mots, alors il la saisit par les épaules et se pencha. Une fois de plus, il laissa ses lèvres effleurer les siennes. Cela était juste assez pour se souvenir de leur goût et le garder en mémoire quand il se battrait. *Ciel, qu’elle est belle !*

Phoebe saisit le devant de son manteau et implora doucement :

— Ne partez pas !

Ne savait-elle pas que cela ne ferait que lui briser le cœur ?

Puis elle releva le menton.

— Pardonnez-moi, Frederick. J'ai parlé… sans raison. Bien sûr, vous devez partir. Bien sûr, vous devez être courageux et vous battre. Je ne vous entraverai pas. Si seulement les prières et les supplications de mon cœur pouvaient vous protéger du mal, je prierais et implorerais et ne dormirais jamais.

Frederick glissa un bras autour de sa taille et l'attira contre lui. De son autre main, il toucha sa joue.

— Dormez, mon amour. Cela me donnera du courage de savoir que vous êtes en sécurité. Promettez-moi juste une chose.

Elle toucha le revers de son manteau, là où ses yeux étaient rivés.

Elle leva son regard vers le sien.

— Ce que vous voulez.

Frederick était déchiré entre vouloir la rassurer et avoir besoin de la protéger.

— S'il devait y avoir un danger… cela étant dit, je ne crois pas que nous perdrons, mais s'il devait y en avoir...

Il s'interrompit, en sachant qu'il choisissait mal ses mots. Ils ne rassureraient pas, mais ils devaient être dits. Il prit une inspiration et continua.

— Si la victoire semble nous échapper, je veux que vous me promettiez que vous fuirez en Angleterre par tous les moyens nécessaires. Ne restez pas à Bruxelles. Partez. Je ne pourrais pas supporter de savoir que vous faites face à toutes sortes de difficultés aux mains de l'ennemi ici. J'ai besoin que vous me le promettiez.

Les yeux de Phoebe montraient son inquiétude.

— Et votre sœur ?

Frederick soupira et jeta un coup d'œil à Lydia avant de ramener son regard sur Phoebe.

— Je ne crois pas que Lydia quittera Bruxelles, et je ne pense pas pouvoir la convaincre de le faire. Elle attendra le retour de Fitz. Mais même si j'aime ma sœur de toute mon âme, elle n'est pas ma préoccupation en ce moment. C'est pour vous que je m'inquiète.

— Pourquoi ? demanda Phoebe avec le front qui s'était froncé. Est-ce à cause de Stratford ? À cause d'une stupide obligation que vous pensez avoir envers lui ? Me trouvez-vous trop faible pour rester et vous attendre vous aussi ?

Avec ses sourcils ainsi froncés, Frederick ne put que se pencher et l'embrasser sur le front.

— Eh bien, ma chère naïve. C'est parce que je vous aime, dit-il en parvenant à rire même s'il souhaitait pouvoir pleurer. Si nous sommes renversés, l'armée d’envahisseurs n’épargnera personne. J'ai besoin de savoir que vous, avec votre innocence, ne deviendrez pas leur proie. Je vous assure qu'en me faisant cette promesse, vous enlevez ma dernière crainte. J'ai déjà pris la liberté d'en parler à Lydia, et elle est d'accord avec moi. Elle a mentionné une femme nommée Martha Cummings et son frère. Elle a dit que l’on vous avait déjà offert une place dans leur voiture ?

Phoebe secoua la tête.

— Je ne veux pas vous quitter…

La salle commençait à se vider et la foule restante passait devant l'oasis qu'il avait créée avec Phoebe. Bien que Frederick dût la quitter, au risque de ne plus la revoir, il savait qu'il n'avait pas de temps à perdre.

— Si vous voulez m'envoyer au combat sans que ce souci m'alourdisse, vous devez faire ce que je dis. Vous devez quitter Bruxelles au premier signe de danger. Promettez-moi.

Phoebe relâcha son manteau et laissa sa main se poser sur son bras alors qu'elle rencontrait son regard.

— Je vous le promets.

— Je dois y aller, dit-il à nouveau.

Ses paroles étaient pleines du regret qu'il ressentait et, en les entendant, Phoebe parut bouleversée. Elle ne s'accrocha plus à lui, mais se raidit juste dans ses bras et le laissa reculer.

— Je comprends, répondit-elle doucement, les larmes commençant à couler à nouveau.

Frederick fouilla dans la poche de son manteau, où il avait toujours son mouchoir caché. Au lieu de cela, il sortit le sien pour essuyer ses yeux. Il étudia son visage, en mesurant les expressions qui passaient dessus.

— Je vous ai toujours aimée aussi, vous savez.

Phoebe releva la tête et il sourit quand il vit la surprise sur son visage.

— Vous avez raison, poursuivit-il. Pas de cette façon. Je vous ai toujours aimée comme quelqu'un qui était une partie irremplaçable de ma vie. Vous étiez la petite sœur de Stratford, l'amie de Lydia, la double plus pudique, douce et sage d'Anna. C'est comme cela que je vous voyais.

Phoebe rentra son menton pour cacher un sourire. Frederick lui avait pris les mains, et il caressait doucement ses articulations.

— Les changements dans mes sentiments envers vous ne se sont pas produits subitement. En effet, en plus d'avoir toujours apprécié vos qualités, et d'avoir remarqué à Londres que vous étiez devenue une très belle jeune femme, je ne vous considérais que comme la sœur de mon ami, dit-il en laissant échapper un rire triste. Et l’amie de ma sœur. Puisque je pars bientôt, je veux m'assurer que vous entendez ce que je ressens maintenant, avant de partir.

— Je ne peux pas le supporter, dit Phoebe qui s'était battue pour garder sa voix égale mais qui maintenant était brisée. Cela est comme si vous me disiez cela parce que je ne vous reverrai jamais plus.

— Je vous le dis parce que cela est une chose que vous méritez d'entendre. Je ne sais pas si c’est le fait de sortir de notre environnement habituel qui m'a fait vous voir sous un nouveau jour, mais cela est ce qu’il s’est passé. Depuis mon premier jour à Bruxelles quand j'ai posé les yeux sur vous, eh bien…

Frederick expira. Les souvenirs et la nostalgie étaient devenus trop lourds à supporter pour lui. Mais il continua :

— Nous allons nous marier, donc je pense qu'il est juste de vous avertir que notre mariage ne sera pas simplement la réunion de deux familles qui ont longtemps été unies dans l'amitié. Ce ne sera pas un mariage de convenance, car j’en suis venu à éprouver pour vous un amour passionné qui ne s’altérera pas. Et cela est ce que je veux que vous sachiez.

Phoebe leva les yeux vers les siens et son sourire envoya des rayons de chaleur dans son cœur.

— Je suis contente, car un mariage de convenance ne me conviendrait pas du tout. D'ailleurs, les sentiments que je ressens pour vous rendraient une telle chose impossible.

La foule s’était clairsemée à mesure que de plus en plus de soldats et d'officiers partaient, ainsi que leurs épouses et leurs familles, même si certains soldats semblaient vouloir rester jusqu'à l'aube. Ils mangeaient et buvaient et mettaient leurs bras autour des demoiselles, les entraînant dans une danse même sans la musique. Les habits rouges, cependant, se faisaient rares alors que les robes étaient nombreuses. Les invités qui restaient au bal de la duchesse de Richmond étaient en grande partie des femmes.

En sachant que le temps qui leur restait était court, Phoebe s’imprégna de chaque centimètre du visage de Frederick, son nez droit, le sillon d'un côté de sa bouche, sa peau qui était si lisse qu'elle semblait imberbe. Après un moment à étudier son visage en retour, Frederick feignit un sourire qui semblait presque torturé.

— Je ne peux pas promettre que je sortirai vivant de cette guerre, dit-il en provoquant un sanglot étranglé de Phoebe qui lui fit lui serrer les mains. Cependant, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour rester en vie, ne serait-ce que dans le but de revenir et de pouvoir vous appeler ma femme.

— Je prierai pour cela, murmura-t-elle. De ferventes prières.

Elle savait qu'il pouvait seulement voir ses lèvres bouger plutôt que l'entendre alors qu'un groupe de soldats passait à côté d'eux en parlant fort.

Frederick se pencha et l'embrassa encore une fois sur les lèvres.

— Cela me tue de devoir vous quitter. Considérez donc cela comme un acompte jusqu'à ce que quelque chose de mieux puisse être réalisé plus tard.

Phoebe posa ses mains sur ses épaules. Elle devait croire qu'il reviendrait. Elle devait croire qu'ils se marieraient. Frederick la prit dans ses bras et la serra contre lui, et Phoebe respira un mélange d'épices qui lui devenait familier.

Puis il déposa un bref baiser sur ses lèvres, recula et partit sans un autre regard.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-deux

Frederick dormit deux heures. Cela aurait pu être davantage puisque Caldwell avait tout préparé, Josef avait promis de préparer les chevaux, et il n'y avait plus rien à faire pour lui. Mais il avait perdu un temps précieux à se retourner dans son lit, et il y avait les bruits incessants d'une ville qui ne dormait pas alors qu'elle se préparait à la guerre avec ses tambours, cornemuses et soldats qui se mettaient en marche.

— Vous êtes-vous reposé ? demanda-t-il à son valet de chambre, qui avait apporté la trousse de rasage dès que Frederick s'était mis à s’affairer dans sa chambre.

— De-ci de-là, répondit vaguement Caldwell.

Frederick alla dans la salle à manger de sa suite, où il se força à manger quelque chose. Le café était plus que bienvenu. Il avait terminé trois tasses lorsque la faible lumière de l'aube donna forme aux objets dans la pièce et que les bougies ne furent plus nécessaires. Des fantassins défilaient toujours devant sa fenêtre vers la porte de Namur, accompagnés de la cavalerie et des officiers à cheval.

Il posa enfin sa tasse et ouvrit la porte de ses appartements. En bas, Caldwell arrangeait son équipement tandis que les domestiques de l'hôtel se tenaient en rang, en attendant, semblait-il, de lui dire au revoir. Josef était allé chercher sa jument pur-sang préférée Salome et suivrait plus tard avec trois autres chevaux qui serviraient de remplacement. Au moment où Caldwell et lui étaient en selle et prêts, les derniers soldats passèrent au son des fifres et au rythme des tambours. Frederick poussa son cheval au trot et laissa la brise fraîche du matin lui éclaircir les pensées alors qu'il s'engageait sur la route pour sortir de Bruxelles.

— Ingram, cria une voix derrière lui, et Frederick ralentit et se retourna.

C'était Dalrymple, l'air aussi frais qu'un écolier, bien qu'il portât toujours ses vêtements de bal, avec des pantoufles.

— Vous n'avez pas dormi, n'est-ce pas ?

— J'avais des adieux à faire, répondit Dalrymple en souriant.

— Hm, fit Frederick dont ce fut la seule réponse.

Il sourit devant la naïveté de l'aide de camp, malgré sa propre humeur maussade. Oh, la jeunesse !

Leur conversation était légère pendant qu'ils chevauchaient, et près des Quatre Bras, ils furent rejoints par Wrotham, qui avait pris un départ tardif et avait mis son cheval au galop pour rattraper son retard. Il était un peu plus de dix heures lorsqu'ils arrivèrent tous les trois aux Quatre Bras, et Wellington s'y trouvait avec la plupart de ses aides, dont Pinkton, Calloway, Sutherland et Stewart. Le duc avait sorti son télescope et examinait l'intersection cruciale qui reliait Bruxelles à Nivelles, les routes que les Alliés devaient sécuriser s'ils espéraient garder leurs lignes de communication ouvertes.

Frederick sortit son télescope et étudia les masses d'uniformes bleus qui pouvaient être vues à travers les arbres et les grands champs de seigle à un mile de distance. Il n'y avait pas de sons de clairons pour indiquer les troupes ennemies en marche. Aucun uniforme bleu foncé ne pénétrait dans les grands champs de seigle et de maïs. Il n'y avait pas de tambours pour avertir de l'arrivée de l'artillerie. Il se sentait seulement soulagé qu'ils ne fussent pas appelés à combattre immédiatement, d'autant plus qu'il faudrait de nombreuses heures avant que le reste de leurs troupes n'arrivassent.

— Eh bien, fit remarquer le duc, s'ils n'attaquent pas, je ne les provoquerai pas.

Il avait envoyé quatre de ses aides pour informer les officiers qu'il était arrivé et qu'ils devraient être prêts à l'action dès que les Français engageraient le combat. Comme Frederick n'était pas l'un des aides de camp envoyés comme messager, il saisit l'occasion pour se lever de selle et se dégourdir les jambes. Il but une longue gorgée d’eau de sa gourde et s'essuya le front en regardant le ciel. Le soleil du matin tapait déjà fort, en le faisant étouffer.

— Il me semble que vous devez être en meilleure forme que nous tous, dit Sutherland en s'arrêtant à côté de lui et en enlevant son chapeau avant de

passer ses doigts dans ses fins cheveux bruns. À quelle heure êtes-vous allé vous coucher ?

Frederick protégea ses yeux du soleil alors qu'il regardait Sutherland.

— Trois heures du matin. Ou plutôt, je devrais dire que j'étais chez moi à trois heures. Le sommeil n'est pas venu facilement.

Dalrymple avait commencé à s'affaisser sur la selle, et ses yeux étaient devenus vitreux de fatigue. Sutherland le désigna d'un mouvement du menton.

— L'on dirait que vous vous en sortez mieux que Dolly. Voilà les conséquences d'avoir trouvé une belle hollandaise. Vous et moi avons de la chance d'être encore célibataires.

Frederick hésita avant de répondre.

— Je n'ai pas l'intention de le rester longtemps.

Il vit le duc faire tourner son cheval, et il se remit en selle pour être prêt.

Sutherland chevauchait à côté de lui, ses yeux brillants montrant qu'il avait compris.

— Miss Tunstall.

Frederick hocha brièvement la tête.

Wrotham n'était pas loin et avait entendu la remarque et dit :

— Je pouvais voir dans quelle direction le vent soufflait. Je vous souhaite du bonheur.

Frederick sourit.

— Merci.

Cela n'était pas dans son genre de partager les sentiments de son cœur, même avec de bons amis comme Sutherland et Wrotham, mais il avait besoin de parler de Phoebe, même si ce n'était que pour se souvenir de leurs fiançailles. Exprimer leur attachement le rendait aussi tangible que le mouchoir de soie qu'il portait dans sa poche de poitrine. En plus, parler d'elle était une alternative agréable à la pensée des sinistres événements qui les attendaient.

— Je dois aller rencontrer Blücher, annonça Wellington, en tirant Frederick de ses pensées, pour voir comment les choses se passent à Ligny. Ensuite nous saurons comment procéder.

Frederick concentra ses pensées sur cela. Il devait rester vif. Le duc envoya Stewart avec un message pour que Blücher le rejoignît au grand moulin à vent situé à Bussy, et Frederick et les aides restants chevauchèrent avec lui. Le moulin à vent était visible à des kilomètres. Il était fait de

briques et avait quatre longues ailes en bois qui étaient stationnaires à l'heure actuelle. Une longue échelle en bois s'étendait du sol à la porte du moulin à vent, et il y avait vraisemblablement des escaliers à l'intérieur puisqu'il y avait un belvédère à plusieurs étages qui donnait un certain degré de visibilité sur Ligny à l'est et Quatre Bras à l'ouest.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre avant que Blücher n'arrivât avec ses aides prussiens. Les deux maréchaux descendirent pour se saluer, et ils parlèrent en marchant vers le moulin à vent et en grimpant à l'échelle. Une fois à l'intérieur, ils ne furent plus visibles jusqu'à ce qu'ils atteignissent le sommet où se trouvait le belvédère. Frederick les vit sortir leurs télescopes et faire un geste vers les repères qu'ils pouvaient voir, puis vers la carte que l'un des aides avait déroulée alors qu'ils discutaient des tactiques de combat. La détonation des canons retentit de l'est, en faisant se retourner les deux chefs militaires.

Frederick rencontra le regard interrogateur de Dalrymple.

— La bataille de Ligny vient de commencer, lui expliqua-t-il.

LA JOURNÉE ÉTAIT DÉJÀ BIEN ENTAMÉE lorsque Phoebe se réveilla. Lydia était dans le salon, en train de faire les cent pas, et elle n'avait pas l'air d'avoir dormi du tout. Phoebe entra et choisit un siège, en sachant qu'il fallait éviter de parler de banalités. Elle aussi avait maintenant quelque chose à perdre. Elle pouvait perdre tout son avenir avec un homme qu'elle avait connu et aimé toute sa vie sans jamais avoir goûté à ses qualités. Cette pensée envoya un lourd nuage au-dessus de Phoebe, en menaçant de lui voler tout espoir d'une issue heureuse.

Elle se rappela que Lydia avait plus à perdre, le mari et le père de son enfant, ainsi que son frère, les deux seuls parents vivants qu'elle possédait. Malgré l'agitation de Lydia qui révélait sa détresse, sa bouche avait une expression déterminée, et cela faisait augmenter la nervosité de Phoebe.

— Venez, dit doucement Phoebe. Il faut prendre votre petit déjeuner.

Dehors, dans la rue, un silence étrange s'était installé comme si toute la ville retenait son souffle, en attendant que quelque chose se produisît qui témoignerait de l’étrangeté de cette journée. Avec la ville aussi calme, Phoebe pouvait presque se demander si toute la guerre et la menace de

guerre n'avaient été qu'un rêve. Lydia rencontra le regard de Phoebe, et la tension était apparente autour de ses yeux.

Elle secoua la tête.

— Je ne pense pas que je pourrais.

Phoebe se leva et glissa son bras sous celui de Lydia et la dirigea vers la salle du petit déjeuner.

— Peut-être que vous ne pourrez pas, mais vous devez essayer. Si vous voulez faire au mieux pour votre mari et votre enfant, vous devez faire tout ce qui est en votre pouvoir pour garder votre courage. Fitz compte sur votre force, dit-elle en pressant le bras de Lydia. Vous ne devez pas le décevoir.

Le rappel semblait fonctionner. Lydia ne dit rien de plus et permit à Phoebe de l'amener dans la salle du petit déjeuner. Elle remplit son assiette avec un œuf à la coque, du jambon et un petit pain anglais et mangea tout, en plus de boire deux tasses de thé. Phoebe regardait cela avec satisfaction.

La nourriture avait apporté un peu de vie à Lydia, parce que les yeux qu'elle leva vers Phoebe quand elle eut fini étaient plus brillants et plus emplis d'espoir.

— Cela est mieux, dit Phoebe, je voulais vous le demander, mais cela n'a jamais semblé être le bon moment. Fitz est-il parti à la guerre en sachant qu'il devait être père ?

Lydia lui adressa un léger sourire en retour.

— Il a deviné où en étaient les choses la semaine dernière et m'a réprimandé pour avoir attendu de le dire. Je n'avais pas voulu le distraire, mais j'aurais dû savoir qu'il serait capable de le deviner.

Phoebe passa son doigt sur le long du manche lisse en argent de sa cuillère.

— Cela lui donnera plus de raisons de se battre comme un diable pour rentrer à la maison.

— Phoebe ! s’exclama Lydia en riant. Cela est une expression que je n'aurais jamais pensé entendre sortir de votre bouche.

— Cela était très grossier de ma part, n'est-ce pas ? dit Phoebe avec les lèvres qui se retroussèrent. Je déteste rester là et ne rien faire. Moi aussi j'aimerais pouvoir me battre. J'aurais peut-être très peur, mais rester assise ici est pire.

— Je ne pense pas que Frederick serait d'accord avec votre désir de vous battre, mais combien je vous comprends. Il est insupportable que les hommes endurent tout le danger et récoltent toute la gloire alors que nous,

les femmes, devons simplement attendre en nous tordant les mains, dit-elle en lançant un regard presque espiègle à Phoebe. Vous ferez une belle femme d'officier.

Phoebe rougit de plaisir et jeta un coup d'œil par la fenêtre, en levant les yeux quand Lydia dit :

— C’est si calme. Trop calme. Je crois que nous devrions sortir et voir ce que nous pourrions apprendre, même s'il est sûrement trop tôt pour apprendre quoi que ce soit.

Phoebe posa sa serviette sur la table et se leva.

— Les serviteurs ont-ils dit quelque chose ? Ils sont souvent les premiers à savoir s'il se passe quelque chose.

— Rien venant de nos serviteurs, répondit Lydia, mais j'ai oublié de vous le dire. Nous avons eu des visites tôt ce matin. Martha Cummings est venue vous voir, et elle était toute paniquée. Ils n'avaient amené avec eux qu'un seul serviteur, et elle a dit que leurs serviteurs belges prédisaient la chute des Alliés. Elle peut les entendre dans la cuisine parler français, et leur façon de parler est celle de gens célébrant la victoire. Elle a dit qu'elle avait peur qu'ils lui tranchent la gorge quand elle dormait.

— Je trouve sa peur raisonnable, pour être honnête, déclara Phoebe. Cela soulève la question de qui les serviteurs célèbrent-ils la victoire ? Ils doivent être des Belges qui favorisent l’Empereur et aspirent à son retour afin qu'il puisse rétablir l'ordre sur son chemin.

Elle essaya d'apaiser ses craintes. Combien de citadins pensaient la même chose ?

— J'espère que leur soutien à l’Empereur n'est pas à ce point qu'ils feraient du mal à leur maître et maîtresse, ajouta-t-elle.

Lydia y réfléchit sérieusement, puis rejeta l'idée en secouant la tête.

— Je ne crois pas qu'ils soient si sanguinaires. Mais je suppose qu'il n'est pas surprenant que certains Belges vénèrent Napoléon, étant donné que la moitié de leurs troupes ont combattu pour Napoléon il y a à peine un an. Saviez-vous que même leurs uniformes sont français ? Ils viennent de retirer les aigles de leurs shakos !

Phoebe croisa le regard de Lydia avec les yeux grands ouverts.

— Je n'avais pas entendu cela.

Désireuse de refouler ces pressentiments, elle proposa qu'elles missent leurs bonnets.

— Allons voir ce que l'on peut apprendre, dit Phoebe.

Leur premier arrêt fut chez Mrs. Marshall, que Lydia connaissait suffisamment bien pour arriver chez elle à l'improviste. En chemin, elles remarquèrent que certains magasins avaient ouvert, même s'ils ne semblaient pas bondés de monde. Phoebe désigna la boutique de la modiste anglaise.

— Je ne pense pas que quelqu'un soit d'humeur pour un chapeau aujourd'hui.

Lydia jeta un coup d'œil à l'intérieur de la boutique.

— Je suppose que cela est plus un endroit pour recueillir des informations que pour faire du commerce. Regardez, ils sont tous anglais. Je les reconnais. Mais il n’y a personne que nous connaissons assez bien pour l'aborder. Dommage.

Chez Mrs. Marshall, elles n'apprirent rien de plus que ce qu'elles savaient déjà, c'est-à-dire simplement que la plupart des troupes avaient quitté la ville avant l'aube. Elles ne restèrent pas plus longtemps que le temps de boire le thé, car même Mrs. Marshall était incapable de les accueillir avec son équanimité habituelle.

— J'aurais dû partir pour Anvers avec Mrs. De Lancey, la jeune épouse du quartier-maître général, dit Mrs. Marshall. Ils sont mariés depuis trois mois. Sir William m'a demandé de l'accompagner là-bas, mais j'ai refusé. J'ai découvert que je ne pouvais pas quitter mon George.

— Avec qui a-t-elle voyagé ? demanda Lydia.

— Je ne sais pas. Il a dit qu'il s’arrangerait, mais le pauvre homme avait l'air tellement harcelé par ses devoirs, que j'ai pensé qu'il était odieusement égoïste de ma part de lui avoir refusé cette seule demande. George m’a dit la même chose, mais il savait que je ne pouvais pas le quitter et ne m'a pas pressée de partir. Je dois attendre ici qu'il revienne, dit-elle en pétrissant son mouchoir entre ses doigts tout en luttant pour contrôler sa voix. Sous quelque forme que ce soit.

Phoebe jeta un coup d'œil à Lydia pour voir sa réaction. Les paroles de Mrs. Marshall ne pouvaient qu’augmenter ses craintes. Elles n'avaient certainement pas apaisé les propres craintes de Phoebe. Mais Lydia inspira et posa sa main sur celle de Mrs. Marshall.

— Je suis comme vous. Rien ne m'inciterait à quitter Bruxelles tout de suite.

— Eh bien, cela n'a pas été fructueux, déclara Lydia alors qu'elles sortaient dans la rue.

Elle s'arrêta brusquement et leva la tête. Phoebe leva les yeux vers le ciel avec confusion, en cherchant des nuages d'orage qui n'étaient pas là. Le temps était terriblement chaud et calme. Ce qui résonna dans l'air fut des *boum, boum, boum* lugubres.

— La bataille a commencé, dit doucement Lydia.

Elle glissa son bras sous celui de Phoebe et la serra contre elle alors qu'elle avançait. D'autres dans la rue s'étaient également arrêtés pour écouter, et certains coururent vers les marches de pierre construites dans les remparts, qu'ils escaladèrent en hâte pour voir s'ils pouvaient avoir une vue sur la bataille.

— Si près de nous ? lui demanda Phoebe. L'on dirait qu'ils sont juste à l'extérieur de Bruxelles.

— Fitz m'a dit qu'ils marchaient vers Quatre Bras, alors j'imagine que c'est là. C'est à quatorze miles au sud d'ici, mais les canons peuvent être entendus jusqu'à cinquante miles, dit-elle en souriant tristement. C'est juste quelque chose que j'ai appris en suivant la campagne.

Elles avançaient en silence, en reculant parfois contre les maisons pour laisser les gens les croiser et courir vers les remparts. À la rue suivante, Lydia tourna brusquement vers le bas de Bruxelles.

— Je crois que nous devrions rendre visite à Martha Cummings. Vous pourriez avoir besoin d'elle si vous devez fuir.

Phoebe secoua la tête, mais Lydia marchait avec détermination et Phoebe dut la suivre.

— Nous en avons déjà parlé, dit Phoebe. Comment pourriez-vous penser que je vous laisserais, et qui plus est, alors que vous attendez un enfant ? Si jamais vous avez besoin de moi, c'est maintenant, et je dois être ici avec vous.

— Je ne discuterai pas avec vous pour l'instant, déclara Lydia, ses pas toujours résolus en direction de la résidence des Cummings. Mais sachez que je suis tout à fait déterminée à ce que vous partiez si nous apprenons l'existence d'une menace. J'ai le devoir envers mon mari de rester. Et j'ai promis à mon frère de vous garder en sécurité.

Phoebe n'était pas d'accord, mais entendre le nom de Frederick lui rappela la promesse qu'elle lui avait faite. Quand bien même… ce n'était pas juste.

— Comment peut-il exiger de vous une promesse concernant ma sécurité et n'en avoir exigé aucune concernant la vôtre ?

— Il sait que je réponds à ce que me demande Fitz, et mon mari ne m'a pas demandé de partir, dit Lydia dont le menton prenait l’air obstiné que Phoebe connaissait si bien. Je n'irai nulle part.

Phoebe soupira, mais Lydia avait raison de dire qu'il n'y avait pas de raison d’en discuter maintenant. À l'heure actuelle, ce n'étaient pas elles qui étaient en danger.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-trois

Blücher et Wellington restèrent à leur poste d'observation dans le moulin à vent pendant près d'une heure. Alors que Frederick attendait que les maréchaux terminassent leur discussion, il s'adressa à l'un des aides de camp prussiens. L'aide n'avait pas beaucoup de nouvelles à donner, à part qu'il pensait qu'ils étaient à forces égales avec les Français.

Lorsque les deux officiers les plus hauts gradés se séparèrent, Frederick et les autres aides retournèrent aux Quatre Bras avec le duc, et arrivèrent en milieu d'après-midi. Avant qu'ils n'atteignissent le carrefour, il était clair que la bataille pour les Quatre Bras avait commencé en leur absence, et Wellington ne tarda pas à entrer en action. Il envoya Sutherland avec une note au colonel anglais le plus proche de Gémioncourt pour tenter de reprendre la ferme qui était passée aux mains des Français. Il tourna ensuite son attention vers la bataille de Piraumont, la ferme à l'est, qui était également tombée aux mains des Français, en envoyant Wrotham avec l'ordre de la reprendre. Sur le champ de bataille devant eux, les troupes françaises se déployaient à gauche et à droite de la route principale dans leur combat pour garder les fermes et revendiquer le bois de Boussu. La lutte était désespérée et Frederick avait les nerfs à vif.

À des miles de là, le commandant français, le maréchal Ney, avait lancé un féroce assaut de cavalerie légère sur les forces anglo-belges en infériorité en nombre. Alors que Frederick les voyait charger à travers les hautes tiges de seigle, il remarqua que Dalrymple regardait la charge, le teint vert de fatigue et de nervosité. Frederick monta et tira son cheval à côté de Dalrymple.

— Regardez ce qu'ils vont faire, lui dit-il.

Il savait qu'engager la conversation avec Dalrymple permettrait de calmer le trouble de l'aide inexpérimenté.

— Voyez-vous comment nos hommes forment les rangs ? poursuivit-il. Le premier rang de chaque régiment aura trois lignes. Vous aurez la ligne de front sur un genou avec leurs baïonnettes levées, et les troupes derrière eux avec leurs mousquets dressés. Là. Ils sont en place.

Pendant qu'ils regardaient, les soldats derrière les premiers rangs se déployèrent de chaque côté, en créant des murs d'hommes supplémentaires avant de se mettre en position avec leurs baïonnettes et leurs mousquets, et Frederick expliqua la stratégie.

— Ils forment des carrés défensifs. Le reste de la division s'alignera à gauche et à droite du premier rang, l'arrière-garde se tournant pour fermer le carré, épées et mousquets braqués vers l'extérieur.

Frederick s'arrêta alors qu'une vague de cavalerie française déferlait sur le champ de bataille.

— Regardez les cuirassiers charger, continua-t-il. Voyez-vous comme il est presque impossible à leur cavalerie de percer nos carrés ? Ces soldats au milieu, là-bas, ils combleront rapidement tout vide laissé en prenant la place des soldats blessés.

Frederick ne jugea pas nécessaire d'ajouter *ou de remplacer tout soldat mort*. Dalrymple était maintenant complètement éveillé, et il avait déjà l'air assez effrayé.

Après que les cuirassiers eussent chargé et infligé les dégâts qu'ils pouvaient, ils furent rappelés dans leur ligne. Frederick entendit ensuite le rugissement des coups de feu des canons ennemis et de la mousqueterie alors que les carrés défensifs alliés souffraient d'une volée de tirs d'artillerie française. Frederick vit des soldats tomber avant que de nouvelles troupes ne se déplaçassent pour prendre leur place. Les blessés et les morts étaient tirés au milieu du carré, en le transformant en un hôpital de fortune, tandis que des renforts continuaient à remplir les ouvertures qu'ils avaient laissées derrière eux.

Frederick se leva, agité et prêt à recevoir des ordres, mais ce fut Wellington qui passa à l'action en chevauchant dans la bataille lorsqu'il vit ses troupes reculer pendant l'assaut continu. Le duc se plaça à portée de feu pour renforcer les carrés défensifs et inciter les hommes à tenir la position.

— Tenez bon ! Nous ne devons pas être battus ! Qu'en dirait-on en Angleterre ? cria-t-il.

Le cheval de Frederick sentit son agitation, et fit un pas de côté, et Frederick tint plus fermement les rênes. À sa droite, un autre carré défensif se forma, composé des Brunswickois allemands en uniforme noir.

Ils n'opéraient pas avec leur efficacité habituelle, et Frederick fronça les sourcils alors que le carré vacillait et commençait à perdre sa position.

Que diable ? Il comprit bientôt la source de leur désarroi lorsqu'il vit les Dragons français chasser la cavalerie de Brunswick vers la route, mais il eut du mal à croire qu'un régiment aussi discipliné pût rompre les rangs. Frederick poussa son cheval en avant, mais Wellington l'avait devancé.

Le duc galopait en avant, en rappelant à l'ordre les Brunswickois confus par l'arrivée des renforts :

— Maintenant, messieurs !

Mais cela ne servit à rien. La marée de la cavalerie allemande en fuite passa devant le duc, en le laissant vulnérable face aux lanciers français qui erraient. Le cœur de Frederick battait dans sa gorge alors qu'il regardait, impuissant. Si leur maréchal était tué, leurs troupes perdraient tout courage.

Wellington conduisant habilement son cheval à toute vitesse sur le champ découvert pour éviter l'ennemi, qui le poursuivait avec acharnement alors qu'il chevauchait pour sauver sa vie. Il poussa son cheval vers le carré défensif le plus proche, qui était celui du 92e Highlanders.

— Couchez-vous, messieurs, cria-t-il.

Les derniers rangs obéirent, en tirant avec eux leurs mousquets et leurs baïonnettes, tandis que le duc sautait par-dessus les rangées d'hommes, de mousquets et de lances dans la sécurité du carré. Les soldats se relèvent, armes levées, et repoussèrent les lanciers français.

— Le duc de Brunswick a été tué, expliqua Wrotham lorsqu'il s'approcha de Frederick. Une balle en plein cœur.

Le chef des Brunswickois était jeune, vaillant et très aimé de ses soldats, et sans son influence constante, les troupes avaient perdu courage.

Ce ne fut pas la seule fois qu'un carré fut dispersé.

— Regardez par-là, monseigneur, dit Caldwell en désignant un carré défensif de troupes sur leur gauche, et en attirant l'attention de Frederick sur ce qui semblait être le 69e régiment. Ils seront certainement abattus.

Le régiment avait reçu l'ordre de sortir du carré et de se mettre en colonne, où il était mis en pièces dans le champ seigle aux hauts épis par les hussards français qui entraient. Une fois de plus, Frederick regarda, horrifié. *Qui avait donné un ordre aussi désastreux ?*

Ce n'était pas sa place, mais il s'avança, incapable d'assister au massacre sans rien faire. Fitz, qui commandait un régiment dans le même bataillon, chevauchait dans la ligne de vision de Frederick avant qu'il eût eu le temps de beaucoup progresser. Fitz criait des ordres, en ralliant les hommes pour resserrer les rangs. L'ordre calamiteux de sortir des rangs leur avait coûté cher. Les Français avaient pris la fuite avec leurs couleurs, et la moitié de leur régiment avait été massacrée avant qu'ils n'eussent pu se rapprocher et resserrer le carré.

Une autre charge à cheval des cuirassiers français arriva sans répit, et les salves de tirs dissuasifs de l'artillerie britannique sur leurs cuirasses retentit comme de la grêle sur du verre. Frederick regarda la bataille désespérée, presque engourdi par le carnage. Wellington retourna à leur position et l'appela.

— Ingram. Voyez où nous en sommes avec les renforts.

Enfin ! Frederick n'eut besoin d'aucune autre incitation. Ce dont il avait besoin, c'était de quelque chose à faire. Il chevaucha Salome au galop le long de la Chaussée de Bruxelles, en prenant conscience seulement maintenant de sa soif. C'était la fin de l'après-midi, mais le soleil tapait comme s'il était midi. Il ignora sa gorge desséchée et continua vers Bruxelles. Il n'eut pas longtemps à chevaucher lorsqu'il vit l'infanterie marcher au loin. Ils semblaient avancer à pas de tortue, mais il savait que ce qu'il voyait était en quelque sorte une illusion et qu'ils marchaient d'un pas assuré. Il arriva à l'avant de la colonne et reconnut l'honorable Fred Ponsonby à la tête du 12e régiment de Dragons.

— Nous sommes heureux de vous voir, cria Frederick en faisant ralentir son cheval et en se retournant, pour la laisser se reposer et marcher aux côtés du hongre de Ponsonby.

— Vous êtes durement touché, n'est-ce pas ? demanda Ponsonby.

Frederick sortit sa gourde et en prit une grosse gorgée. Il s'essuya le front avec sa manche et hocha la tête. Les flancs de son cheval s'agitaient.

— Ney envoie vague après vague de cavalerie, et nous gardons la position défensive, mais nous avons besoin de vous.

Ponsonby se retourna et regarda les colonnes qui marchaient derrière lui.

— Je vais rentrer et dire à Alten où en sont les choses. Quand votre cheval aura récupéré, faites savoir au duc que nous sommes en route.

Au moment où Frederick atteignit la position de Wellington, il donna son estimation en disant que les renforts arriveraient dans l'heure.

— Bien, dit-il suivi d’un bref hochement de tête en guise réponse avant que le duc ne se tournât pour transmettre un ordre à Wrotham.

Certains membres de l'état-major du duc étaient revenus de leurs diverses missions, et Frederick repéra Sutherland et chevaucha vers lui.

— Où sont Stewart et les autres ? demanda-t-il.

— Morts, dit Sutherland. Stewart est mort, en tout cas. Touché lorsqu'il tentait de porter le message au 33e pour se réfugier dans les bois de Bossu.

Stewart mort ! Ce ne serait pas leur seule perte, mais Frederick se retourna, en serrant les dents en réponse à la nouvelle. Il n'eut pas le temps d'y penser avant que son attention ne fût reportée sur la bataille devant lui, et l'arrivée de renforts leur apporta le soulagement bienvenu dont ils avaient besoin. Avec l'aide des Dragons, les Alliés sécurisèrent enfin leur position avant la tombée de la nuit.

Frederick avait été envoyé trouver une ferme où ils pourraient camper pour la nuit, et il en trouva une à un mile au nord de leur position qui abriterait Wellington et la plupart de son équipe. La bataille était terminée pour aujourd’hui, et Frederick, Sutherland et Wrotham se dirigeaient vers Gieppe. Dalrymple les rejoignit bientôt en apportant son hongre tacheté pour chevaucher aux côtés des autres.

— Une nuit de sommeil nous fera du bien, déclara Frederick.

Dalrymple lui retourna un signe de tête las.

Les épaules de Frederick étaient douloureuses de tension. Son cerveau était engourdi par l'épuisement, les sons des coups de feu résonnant dans son esprit. Il pouvait à peine rester debout pendant le temps qu'il fallait pour manger et se préparer à aller se coucher. Il espérait que Fitz était en sécurité. Alors qu'il se couchait, il pensa à Phoebe, en souhaitant pouvoir lui faire savoir qu'il était toujours en vie. Le sommeil l'envahit avant qu'il ne pût former une autre pensée.

MARTHA CUMMINGS les reçut dans son salon avec les yeux écarquillés d’effroi, en laissant Phoebe se demander si elle avait cligné des yeux ne serait-ce qu'une seule fois depuis qu'elle avait quitté leur maison ce matin-là. Il ne pouvait pas être bon pour elle de rester dans un tel état d'anxiété.

Martha tendit la main et serra celles de Phoebe.

— Je suis tellement contente que vous soyez là. La peur me submerge entièrement. Avez-vous entendu les canons ? Il ne fait aucun doute maintenant qu'il y a un combat. Peut-être la bataille se décidera-t-elle aujourd'hui, peut-être à cette heure même ! Je me demande où il en est, et dans combien de temps nous serons débarrassés de ces Français. Et si les Français gagnaient ? Que va-t-on devenir ?

Ni Lydia ni Phoebe ne prirent la peine de dire que personne ne s'attendait à ce que les Français fussent si facilement vaincus pour que l'affaire pussent être réglée si peu de temps après le début de la bataille.

Martha conduisit Phoebe et Lydia dans leur salon et les invita à s'asseoir juste au moment où son frère entrait dans la pièce. Il n'était pas aussi volubile que sa sœur, mais son agitation était évidente.

— Quelqu'un est entré par effraction dans les écuries et a volé mes chevaux de calèche, dit-il.

Phoebe pouvait entendre le mélange de fureur silencieuse et de peur dans sa voix.

— J'avais spécifiquement gardé ces chevaux au cas où nous aurions besoin de fuir jusqu'à la frontière, continua-t-il. Et maintenant, il va falloir que je trouve une autre solution, et qui risque de me coûter cher.

Martha haleta.

— Ah Albert. Qu’allons-nous faire ?

Lydia jeta un coup d'œil à Phoebe, les sourcils froncés alors qu'elle se retournait vers les Cummings.

— Vous ne partez quand même pas si tôt ? Vous… vous comptez partir avant de savoir de quel côté remportera la victoire ?

Mr. Cummings gonfla la poitrine d'indignation, mais il ne réussit pas à croiser directement le regard de Lydia.

— J'ai toute confiance en nos troupes. Mais je suis un homme qui aime être préparé. J'attendrai de voir dans quel sens le vent tourne, mais s'il y a le moindre doute, alors non, nous ne resterons pas ici. Certaines personnes sont déjà parties et d'autres refusent de vendre leurs chevaux au cas où elles auraient besoin de partir rapidement. Mais s'il y a des chevaux à prendre, je les trouverai.

Les yeux pâles de Martha s'étaient arrondis de nouveau, et sa bouche avec.

— Oh oui. S'il te plaît, trouve-nous des chevaux. Je ne peux pas supporter l'idée de rester ici si quelque chose devait arriver. L'on dit qu'il n'y a pas de traversée de bateau, donc l'on ne peut pas compter sur ce mode de transport, dit-elle avant de tendre la main vers Phoebe. Nous avons de la place dans notre voiture pour une personne de plus, ce qui sera suffisant si Mrs. Fitzwilliam souhaite en effet rester. Nous serons ravis que vous veniez avec nous. Je sais que vous ne serez pas assez imprudente pour refuser cela.

— Je ne suis pas si sûre…, commença Phoebe.

— Cela est très généreux de votre part, répondit Lydia, en réprimant Phoebe d'un regard. Nous ne manquerons pas de vous contacter si un tel besoin se faisait sentir.

Phoebe ne savait pas comment elles avaient réussi à endurer le reste de la journée, mais des canonnades répétées retentirent jusqu'à ce soir-là. Elles mangèrent peu pour le dîner et allèrent se coucher. À chaque boum, elle avait eu peur pour Frederick, et le son fantôme ne s'estompait pas dans son esprit alors qu'elle fermait les yeux. Et s'il avait été à portée de ces tirs meurtriers ?

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-quatre

Le lendemain matin, Frederick se réveilla, raide d'avoir dormi par terre et avec la sensation déroutante de ne pas savoir où il était. Certains des autres aides étaient déjà debout et s’affairaient, mais Dalrymple était toujours profondément endormi. Lorsque Frederick le regarda, il ne put s'empêcher de penser à Stewart qui n'était plus avec eux.

Dehors, l'air était lourd d'humidité et d'une odeur persistante de poudre à canon. Bien qu'aucune brise matinale ne fût arrivée pour apporter le soulagement procuré par de l'air frais, Frederick jugea que l'air était suffisamment lourd pour qu'il pût pleuvoir ce jour-là. Il avala deux tasses de café et mangea son petit déjeuner, et ne fut pas d'humeur à se joindre à la conversation qui se déroulait autour de la table. Il se demanda ce que faisait Phoebe et si elle avait entendu parler de leur bataille serrée la veille. Serait-ce suffisant pour l'envoyer en Angleterre ? Il l'espérait… et espérait aussi qu'elle ne fut pas encore partie. Si seulement les Alliés pouvaient rejoindre les Prussiens aujourd'hui, ils auraient ensemble l'armée la plus forte, et la victoire serait la leur. Quelle chose ce serait de terminer la bataille rapidement et de courir vers Phoebe. Pour l’attirer, parfumée et douce, dans ses bras. Il l'embrasserait plus passionnément qu'il ne s’était permis de le faire auparavant.

Cependant, ce n'était qu'un rêve vain pour le moment. Sans les Prussiens, ils étaient en infériorité en nombre, il ne devait donc pas penser à la victoire pour l'instant.

— Monseigneur ! cria Pinkton en entrant dans la ferme, suivi d'un officier prussien. Cet homme a des nouvelles de Blücher.

Wellington lut la lettre de Blücher dans la pièce qui lui était réservée, et Calloway invita l'aide prussien à prendre une chaise et à manger quelque chose en attendant.

— Comment vous en êtes-vous sortis hier ? lui demanda Frederick.

Le Prussien, qui mangeait dans l'assiette de nourriture qu'on lui avait donnée, s'arrêta pour secouer la tête.

— Nous avons été malmenés à Ligny. Nous avons dû battre en retraite.

Frederick et Wrotham échangèrent un regard. Les Prussiens ne pourraient pas leur venir en aide. L'aide prussien n'en dit pas plus mais vida rapidement son café lorsque le duc sortit de la pièce et annonça :

— Blücher se retire avec ses forces intactes juste au nord de Wavre.

Dalrymple était maintenant complètement réveillé et Frederick, voyant son expression vide, expliqua :

— C'est un village de l'autre côté de la rivière, à l'est d'ici.

À ce moment-là, tout le personnel était pleinement mobilisé et Caldwell sortit pour que Joseph préparât ses chevaux. Il revint, en conduisant son propre cheval et Salome, et Frederick prit les rênes et balança sa jambe par-dessus la selle. Une fois aux Quatre Bras, Wellington sortit son télescope et évalua les mouvements de l'ennemi. Frederick fit de même. Les troupes françaises étaient alignées, en s'étendant sur environ cinq kilomètres à travers les champs, mais elles ne semblaient pas se préparer réellement au combat.

Frederick échangea un regard surpris avec Wrotham.

— Que pensez-vous de cela ?

— Je ne sais pas quoi penser, déclara Wrotham. Je ne comprends pas pourquoi ils sont assis à ne rien faire, à moins que ce ne soit parce qu'ils attendent des renforts, ou parce qu'ils pensent que nous avons des troupes supplémentaires cachées et qu'ils ont peur d’engager le combat.

Son front plissé derrière le télescope, Wellington continua d'examiner l'ennemi à travers les champs et sembla prendre une décision. Il ferma son télescope d'un coup sec.

— Si Blücher s'est replié à Wavre, nous devons aussi nous replier. Nous ne pouvons pas permettre que nos lignes soient rompues, et s'ils n'engagent pas le combat contre nous maintenant, la bataille se déroulera selon nos propres termes.

Le duc sortit son carnet et griffonna sur l'une des feuilles de papier. En l'arrachant et la pliant en deux, il la tendit à Calloway avant d'écrire une

autre note.

— Il y a une petite crête au nord de Waterloo à Mont-Saint-Jean qui est un bon point de vue pour nous, et nous allons nous y replier. Nous devrons maintenir un front de cavalerie et d'infanterie pour masquer la retraite. Calloway, apportez ceci au major-général du régiment de grenadier Household Brigade et faites-les se replier. Sutherland, apportez ceci à Ponsonby. L'Union Brigade se repliera également. Les Hanovriens resteront en place. Dalrymple, apportez ceci à Alten pour le lui faire savoir. Ingram, vous porterez cela à la 5e brigade.

Heureux d'être à nouveau utile, Frederick prit le papier et galopa jusqu'à l'endroit où était stationné le 5e. Il remit ses instructions à Sir Colin, qui dirigeait la brigade qui incluait le régiment de Fitz, puis il alla s'entretenir avec son beau-frère. Bien que ce fût probablement plus une coïncidence qu'il eût été mis en communication avec la brigade commandant le 33e régiment, il était reconnaissant lorsqu'il trouva Fitz indemne.

Fitz le salua depuis sa position à cheval derrière son régiment et demanda :

— Que dit le duc ?

— Nous devons nous replier à Mont-Saint-Jean. Vos mouvements seront partiellement couverts, mais nous devons nous déplacer immédiatement pour garder notre ligne avec l'armée de Blücher, dit Frederick en levant les yeux vers les nuages sombres qui se formaient. L’on dirait que l’on va avoir un peu de pluie.

— Cela pourrait s'avérer être un euphémisme, répondit Fitz en faisant signe à son sous-commandant de transmettre les ordres. L’on dirait que les cieux sont sur le point de nous donner une leçon concernant nos piètres efforts pour montrer notre puissance.

Le lieutenant s'approcha et écouta les instructions de Fitz, avant de partir en courant. Fitz se retourna vers Frederick et dit :

— D'autres ordres à exécuter ?

— Restez juste en vie. Je vous apprécie beaucoup, déclara Frederick.

Fitz regarda le champ de bataille, puis à nouveau vers le ciel, un sourire aux lèvres. Il croisa le regard de Frederick et hocha brièvement la tête.

Frederick fit tourner son cheval et leva la main en signe d'adieu. Il atteignit rapidement Wellington et les autres aides, et ils furent en marche avant midi. Le rassemblement de nuages menaçants leur faisait ressentir un soulagement bienvenu pour faire tomber la chaleur, mais de tels nuages

sombres ne pouvaient rien promettre d’autre qu’une violente tempête. Elle ne tarda pas à arriver. Bientôt, un terrible coup de tonnerre se fit entendre, suivi d'un éclair dans le ciel sombre, qui zigzagua devant lui. La pluie se mit à tomber en trombe. Elle martelait le chapeau de Frederick, s'infiltrait dans son manteau et mouillait ses genoux exposés.

Le chemin de terre se transforma rapidement en boue tandis que Wrotham chevauchait aux côtés de Frederick.

— Les Français ont réussi à se débarrasser de leur stupeur, dit-il. Ils se sont mobilisés derrière nous et ont commencé à avancer.

— Miss !

Mary était à bout de souffle lorsqu'elle fit irruption dans le salon où Phoebe et Lydia étaient assises.

— Les soldats sont blessés. Ils arrivent en ville. Des dizaines d'entre eux ! s’exclama-t-elle.

Phoebe et Lydia échangèrent un regard et se levèrent, en nouant rapidement leurs bonnets alors qu'elles se précipitaient dehors. Elles se dépêchèrent d'aller au bout de la rue, où Phoebe vit les blessés éparpillés sur le carrefour très fréquenté. D'autres Belges sortaient de chez eux alors que d'autres soldats affluaient par la Porte. Quelques-uns se précipitaient vers eux, tandis que d'autres semblaient retourner à l'intérieur pour s'approvisionner. Les nuages devenaient noirs au loin, mais il y avait une différence étrange avec le ciel beige et le soleil écrasant au-dessus d’elles.

Il y avait effectivement beaucoup de soldats. Les grands blessés étaient transportés sur des brancards, mais il n'y en avait pas assez pour transporter tous ceux qui en avaient besoin. Certains des soldats pouvaient à peine marcher à cause de leurs blessures ou de leur perte de sang, et beaucoup se laissaient s'effondrer au sol dès leur arrivée dans la ville. Phoebe ne savait pas quand Lydia et elle s’étaient séparées. Elle ne pouvait penser qu'au désespoir qui l'envahissait, le besoin d'examiner chaque homme pour voir si elle en reconnaissait le visage.

Elle refusait de craindre le pire, mais son regard s'attardait sur ceux dont le visage était couvert de sang suite à une blessure à la tête. Un homme la dévisagea avec une telle insistance qu'elle se dirigea vers lui. Ses cheveux

clairs étaient assombris par du sang et ce qui ressemblait à de la suie, et ce furent ses yeux bleu pâle qu'elle reconnut enfin.

— Mr. Conroy, vous avez été blessé. Où est votre cheval ?

Phoebe s'avança pour l'aider, en réalisant seulement alors qu'elle tendait la main vers lui que la manche de son manteau était carbonisée et vide d'un côté. Ses yeux étaient creusés de douleur et il ne répondit pas.

Elle alla de l'autre côté et passa son bras autour de sa taille, en le conduisant à l’écart du soleil brûlant jusqu'à une place de pierre entourée d'arbres avec une fontaine au milieu. Elle l'aida à glisser le long de l'un des troncs d'arbres jusqu'à ce qu'il fût assis, appuyé contre lui et à l'abri du soleil.

— Je vais vous chercher de l'eau, dit-elle.

Elle courut jusqu'à la boutique la plus proche qui avait les portes ouvertes pour distribuer tout ce qui pouvait être nécessaire. Elle apporta un verre d'eau et aida Mr. Conroy à boire.

— Merci, murmura-t-il.

— Permettez-moi de nettoyer vos blessures.

Phoebe sortit le mouchoir de son réticule et le trempa dans la fontaine, puis revint vers lui. Sa main tremblait et elle ravala sa nausée en essuyant le sang superficiel et en examinant la coupure sur sa tête. Ce serait mieux avec quelques points de suture, mais elle n'était pas chirurgienne. Elle regarda son mouchoir, qui était maintenant couleur rouille avec des taches de sang. Elle alla le tremper à nouveau alors que son esprit s'évadait vers le jour où elle avait tendu son mouchoir à Frederick pour lui porter chance durant le jeu de cricket. Elle se demanda s'il l'avait toujours avec lui, et s'il était encore… blanc.

La boutique de la couturière sortait des bandes de tissu, la plupart d’entre elles trop fines pour les utiliser comme pansements. Phoebe en attrapa une sur le dessus de la pile, qui était rose pâle, et entoura la tête de Mr. Conroy avec le tissu. Elle la fixa avec un nœud pour la maintenir en place, le tissu rose lui donnant une apparence grotesque et clownesque. Elle fronça les sourcils, en souhaitant pouvoir faire davantage pour lui.

Il tendit sa seule main restante vers elle et prit la sienne.

— Quand je suis parti à la fin de la bataille, votre Lord Ingram était encore en vie. Je l'ai vu moi-même.

Elle soutint son regard, ses yeux se remplissant de larmes, de pitié pour Mr. Conroy et ce qui ne pouvait pas être, de gratitude pour son cadeau

généreux de lui apporter des nouvelles de Frederick, avec un espoir fou pour son bien-aimé. Il avait survécu au premier jour. Peut-être survivrait-il ! Cet optimisme ne dura pas et fut suivi d'une deuxième vague de craintes. Peut-être avait-il été tué quelques instants après que Mr. Conroy l'avait vu et qu'elle l'avait perdu maintenant.

Phoebe s'assit avec Mr. Conroy alors que les nuages d'orage se déplaçaient rapidement. Une brise froide effleura sa joue juste au moment où le temps se gâtait et la pluie commença à tomber. La tempête s'aggrava rapidement et elle savait qu'elle ne pouvait pas laisser Mr. Conroy ici.

— Venez.

Elle essaya de l'aider à se relever et un Belge accourut pour l'aider. Ensemble, ils soutinrent Mr. Conroy pour l'amener dans la boutique de la couturière, où celle-ci, compatissante, leur permit de l'allonger sur son canapé dans l'arrière-boutique.

Une fois installé en toute sécurité, Phoebe fut envahie d'une peur étrange, alimentée par la tempête, et cela lui donna envie de se précipiter chez elle. Tout semblait si incertain et effrayant.

— Je suis désolée, mais je dois aller trouver Lydia.

Mr. Conroy hocha la tête pour signifier qu'il comprenait et Phoebe s'enfuit sous la pluie. Le tonnerre fendit le ciel et la rue fut illuminée par un éclair alors que l'eau ruisselait partout dans la rue. Elle était maintenant trempée. Phoebe se dépêcha de rentrer chez elle, et bien que la plupart des blessés eussent trouvé refuge, certains étaient encore assis sur le bord de la route sous la pluie battante. Ils semblaient hébétés par les blessures, par le choc de la bataille mais aussi par le fracas oppressant du tonnerre et des éclairs. Ils étaient trop nombreux pour qu'elle pût les aider tous, donc elle n'en aida aucun. Et alors que Phoebe se dépêchait de rentrer chez elle, elle réalisa qu'elle aussi était hébétée.

Il n'y avait pas de soldats près de chez elle, mais à l'intersection, elle vit Lydia arriver en même temps. À ce moment, Phoebe fut prise de court par la vue d'un sombre cortège. Huit hommes portaient un corps, étendu sur une civière et recouvert d'un drapeau noir. Elle reconnut aussitôt les uniformes et sut en voyant le cérémonial de la procession qu'ils devaient porter le corps du duc de Brunswick. Elle resta immobile. Les cieux inondaient son bonnet de pluie et trempaient sa robe alors que les hommes portaient leur duc, les visages sombres comme s'ils avaient perdu l'un de leurs propres

parents. La vue coupa le souffle de Phoebe. Il était vivant et il dansait seulement deux jours auparavant.

Oh, mon Dieu, comme nous sommes tous fragiles ! Les yeux de Phoebe étaient secs, mais elle se demandait si elle sourirait à nouveau un jour. Frederick était au cœur de la bataille. Si cela pouvait arriver à un duc, Dieu épargnerait-il son amour ?

Lorsque Phoebe et Lydia eurent mis des vêtements secs et attendirent que le thé fût apporté, l'on frappa à la porte.

La tempête faisait rage, terrible et incessante, et Mary se précipita pour ouvrir la porte, en laissant Mr. Cummings entrer. Il arriva dans la pièce, en secouant les gouttelettes de son parapluie et tapa des pieds à l'entrée du salon.

— Bonsoir, Miss Tunstall. Bonsoir, Mrs. Fitzwilliam. Je suis venu comme promis pour vous dire que j'ai acquis des chevaux au cas où nous aurions besoin de partir. Compte tenu du nombre de soldats blessés, je pense que la fuite finira par être nécessaire, et je vous encourage à être prêtes à partir à tout moment.

Phoebe et Lydia échangèrent des regards inquiets, et Mr. Cummings leva la main, en ajoutant :

— Je ne veux pas dire qu'il y a un danger imminent, mais il est sage de se tenir prêts. Je promets de vous tenir au courant si je reçois d'autres informations. Je ne pourrai pas me pardonner si je ramène ma sœur en lieu sûr, mais si je ne fais rien pour les femmes qui ont été si gentilles avec nous. Mrs. Fitzwilliam, si vous changez d'avis, nous vous ferons de la place dans la voiture. Notre bonne peut s'asseoir à côté du palefrenier. Nous ne vous abandonnerons pas.

— Vous êtes la gentillesse même, répondit Lydia.

Phoebe se força à sourire mais ne dit rien de plus. Cela était généreux de la part de Mr. Cummings de penser à elle, mais comment pourrait-elle partir ? Comment pourrait-elle laisser Lydia seule, et ne pas être là pour accueillir Frederick à son retour ? Ou si quelque chose devait arriver à Fitz… Elle ne pouvait pas supporter de penser que quelque chose pût arriver à l'un ou l'autre des hommes. Elle devrait être là pour soutenir Lydia pendant cette période.

En plus de cela, s'il arrivait quelque chose, elle l'apprendrait tout de suite à Bruxelles. Si elle partait pour Londres, il faudrait des semaines avant

qu'elle ne sût quoi que ce fût, et ce serait une angoisse au-delà de ce qu'elle était capable de supporter.

— Je vous prie de bien vouloir m’excuser. Je ne peux pas rester.

Mr. Cummings inclina son chapeau et, avec un autre regard vers Phoebe, leur fit ses adieux avant de sortir dans la tempête.

— Phoebe, dit Lydia quand il fut parti. Vous devez voir qu'il est impossible de refuser son offre. S'il part, vous devez être dans la voiture avec lui. Cela est la meilleure chose que je puisse faire pour mon frère.

Phoebe fixa les meubles de la pièce, plus sombres sans la lumière du jour. Ni l'une ni l'autre n'avaient assez d'énergie pour demander des bougies.

— Avez-vous remarqué combien cela était calme aujourd'hui ? demanda-t-elle. Je ne pense pas que nous ayons entendu un seul coup de canon. Pensez-vous… Se pourrait-il que la bataille soit terminée ?

Lydia secoua la tête.

— Si la bataille était terminée, Fitz et mon frère seraient à la maison. Je crains que le pire ne soit encore à venir. Nous devons rassembler nos forces et nous y préparer. Pendant que nos hommes se battent là-bas, ne laissons rien ternir notre courage.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-cinq

Il faisait nuit lorsque les officiers d'état-major installèrent leur quartier général dans l'auberge, située au centre de Waterloo. La pluie continuait de tomber, et bien que les troupes alliées eussent atteint leur destination et eussent été autorisées à établir leur campement, Frederick ne leur enviait pas de devoir bivouaquer sous une pluie tonitruante qui ne cesserait pas. Son cheval était bien entraîné et la tempête ne faisait pas broncher Salome, mais le grondement du tonnerre et les éclairs violents laissaient même Frederick, un habitué des campagnes, mal à l'aise. Cela était comme si les cieux pleuraient.

De son point de vue sur les hauteurs, Frederick se retourna et aperçut l'avancée française. Ils suivaient les Britanniques, mais il savait par expérience que ce serait lent. Leurs canons ne pouvaient pas rouler dans cette boue, et même les soldats les plus dévoués auraient du mal à trouver l'enthousiasme pour se battre pour leur empereur dans de telles conditions. Lorsqu'il remit Salome à Joseph et qu'il rejoignit les autres aides à la ferme, il n'avait jamais été plus reconnaissant.

La pluie ne s'arrêta pas du tout pendant la nuit, et Frederick eut vraiment pitié des soldats qui n'auraient pas en leur possession un seul vêtement sec le lendemain matin. À l'aube, un autre aide de camp de l'armée prussienne entra dans l'auberge, porteur d'un message de Blücher. Pinkton le conduisit dans la pièce où le duc prenait son petit-déjeuner.

Sutherland arriva peu après sa mission pour remettre les ordres de Wellington aux officiers. Il secoua son manteau et le posa sur une chaise, même si la pluie diminuait.

— Est-ce du café ? Versez-m’en une tasse.

Frederick lui versa du café, et Sutherland le but alors que Calloway fut appelé pour voir Wellington avant de ressortir avec une dépêche.

— Quelles sont les nouvelles ? lui demanda Frederick.

— Blücher a dit qu'il marcherait avec ses troupes à l'aube, puis nous rejoindrait dès qu'il le pourrait. Le duc s'est engagé à tenir notre position jusqu'à son arrivée.

Frederick tira une chaise près de la fenêtre et installa son étui de rasage sur le rebord de la fenêtre. Il ouvrit son rasoir et gratta les poils tout en regardant dans le petit miroir portatif. Lorsque Calloway partit avec la missive, Frederick déclara :

— Stewart n'aurait pas été triste de manquer la tempête. Il détestait la pluie. Il disait que cela lui faisait boucler les cheveux comme un caniche.

Sutherland sourit avec mélancolie.

— Il aurait aimé voir plus d'action, cependant. Au moins, les soldats sont de bonne humeur.

— Le sont-ils ? dit Frederick en le regardant avec surprise.

Il ne pouvait pas imaginer qu’ils le fussent en étant trempés jusqu'aux os.

— L’on dit que la pluie est un bon présage. Il pleuvait toujours avant l'une des victoires de Wellington, et c'était des chutes de pluie abondantes.

La pensée que les troupes considéraient la pluie comme une bonne chose réjouit Frederick, et alors qu'ils partaient ce matin-là, il vit un certain nombre de soldats rassemblés autour de feux de camp qu'ils avaient réussi à allumer. Ils buvaient du thé, parlaient et plaisantaient, séchaient leurs vêtements et attendaient les ordres pour se mettre en marche.

Ce fut juste après le lever du jour que Frederick et le reste de l'état-major accompagnèrent le duc jusqu'à la vaste ferme d'Hougoumont sur leur droite. Le château et les dépendances, ainsi que le verger, étaient tous clos par un épais mur de briques. Wellington s'entretint avec le lieutenant-colonel MacDonnell des Coldstream Guards et recommanda quelques changements à sa fortification. Le duc lui fit comprendre l'importance de protéger à tout prix Hougoumont comme point stratégique, et MacDonnell promit de le défendre.

Après Hougoumont, Frederick et les officiers d'état-major suivirent le duc alors qu'il prenait sa position pour la journée, qui était près d'un orme solitaire sur la crête. Là, ils avaient un excellent point de vue sur les troupes ennemies. L'air était encore frais, mais le sol était boueux, et parfois les

sabots de son cheval s'enfonçaient profondément dans la boue, même sur les hauteurs. Située dans la vallée en face d'eux se trouvait La Haie Sainte, une autre ferme que Wellington disait devoir protéger en tant qu'important bastion. Une plus petite ferme nommée Papelotte se trouvait à leur gauche, et ils avaient également l'ordre de la défendre.

Une vallée profonde s'étendait entre les deux crêtes opposées, les Anglais du côté qui défendaient Bruxelles et la route menant à la côte, et les Français plus près des Quatre Bras et de la frontière française plus au sud. Dans la vallée centrale s'étendaient de grands champs de seigle et de maïs. Grâce à son télescope, Frederick vit des masses de Français se rassembler dans la vallée, mais pour le moment, il y avait un calme surprenant. Il repéra Napoléon et sa calèche de voyage sur la crête opposée, avec des soldats s'arrêtant de temps en temps pour embrasser son cheval qui paissait à proximité, mais les Français ne semblaient pas se rassembler pour la bataille.

Le duc observait également les mouvements, et quand il apparut qu'il n'y avait rien d'intéressant, il se mit à lire les pages mondaines d'un journal que quelqu'un avait apporté. Quand il arrivait à des commérages plus intéressants, il les lisait à haute voix et riait.

Frederick échangea un sourire avec Wrotham alors qu'il secouait le menton en direction de Wellington.

— Aussi calme que possible, déclara Frederick à propos de « The Beau », avant de regarder de nouveau la vallée. Que pensez-vous de Boney ? L'on aurait pensé entendre les canons signaler le début de la bataille. Je ne comprends pas ce retard.

— Je ne peux pas vous dire. Mais tout ce qui nous laisse le temps pour que les Prussiens nous rejoignent ne peut être qu'une bonne chose.

Wrotham mit pied à terre et mena son cheval là où l'herbe était moins piétinée dans la boue.

De Lancey était arrivé et était en conférence avec le duc concernant ce qu'il en était du Royal Wagon et ce qui leur restait en termes de ravitaillement et de munitions. Wellington envoya Pinkton vérifier l'état des routes vers Ostende pour voir comment les choses se présentaient pour obtenir des renforts, y compris l'arrivée prévue de plus de troupes.

Alors que Frederick était en selle et attendait, il ressentit une vague de fatigue qui lui donna envie de se recroqueviller sur le sol, peu importait la boue. Il avait peu dormi ces dernières nuits. Mais il gardait son sang-froid

par pure volonté. Il savait que cette bataille pouvait tout décider et qu'il y avait beaucoup en jeu. Sa sœur et Phoebe étaient dans la ville, et si les Alliés ne tenaient pas bon, Bruxelles risquait fort d'être envahie par l'ennemi. Cela ne pouvait pas arriver.

Un canon français tira trois coups, signalant le début de la bataille. Frederick sortit sa montre à gousset. Il était onze heures et demie. Dans la vallée qui s'étendait devant Frederick, les Alliés formaient leurs carrés défensifs en préparation de la bataille, mais les Français concentraient plutôt leurs efforts vers la droite et commençaient leur assaut sur Hougoumont. Wellington conduisit rapidement son état-major jusqu'à la route qui faisait le tour de l'entrée du château pour évaluer leurs déplacements. De là, les troupes françaises étaient visibles alors qu'elles se glissaient du côté sud de l'enceinte fortifiée et lançaient une violente salve d'artillerie dans les bâtiments et la cour de la ferme. Les hommes à l'intérieur ripostaient.

Satisfait que les Écossais tinssent leur position, Wellington se tourna vers Frederick.

— Ingram, vous et Dalrymple, restez sur le qui-vive ici. Faites-moi savoir s'il y a une brèche.

Il fit ensuite signe à ses autres aides de regagner leur position au centre, et ils partirent.

Dalrymple avait commencé à se tourner vers Frederick en voulant obtenir des clarifications, et Frederick expliqua la stratégie alliée.

— La défense du château par les Highlanders devra faire l'affaire. Le duc n'y concentrera pas nos troupes, en laissant notre centre exposé. Cela affaiblirait son lien avec l'armée de Blücher, vous savez, qui arrivera sur notre flanc gauche. Nous ne pouvons pas laisser les Français séparer nos armées ou tout sera perdu.

Dalrymple se lécha les lèvres et se tourna pour regarder les troupes françaises sortir des bois et commencer à lancer des boulets et des tirs d'artillerie sur les murs, la cour et les toits du château et de ses bâtiments reculés.

POUR PHOEBE, la matinée du 18 juin fut une épreuve angoissante, en voulant à la fois des nouvelles tout en ayant peur du pire. L'orage de la nuit

précédente avait cédé la place à un soleil capricieux qui n'apportait pas la chaleur intense qui avait accompagné les deux derniers jours. Cependant, la pluie avait transformé les rues poussiéreuses en un parfait bourbier.

Lydia entra dans la maison et se dirigea directement vers le salon. L'ourlet de sa robe n'avait pas échappé à la boue, qui avait gâché son état immaculé, bien que la robe marron Devonshire eût été choisie précisément pour éviter de montrer la saleté. Elle s'assit et laissa ses bras s’enrouler sur les côtés de la chaise.

— Je n'ai rien appris de plus, à part que le duc a retiré ses troupes au village de Waterloo.

En entendant cette nouvelle, une vague de panique s'empara de Phoebe. Elle inspira brusquement et serra les mains.

— Les Anglais battent en retraite ? Cela est une très mauvaise nouvelle, n'est-ce pas ?

— Pas nécessairement, répondit Lydia dont le coin des lèvres s’étira en un sourire désabusé et las.

— Le duc de Wellington est connu pour ses retraites stratégiques. Je n'en ai pas été témoin quand j'ai suivi Fitz sur la Péninsule, mais il y a participé. Wellington ne perdra pas de temps à tenir une position qui n'est pas avantageuse. Il se repliera vers une position plus forte.

— Pensez-vous que c'est ce qu'il fait maintenant ?

Phoebe cherchait désespérément de bonnes nouvelles à glaner, mais Lydia haussa seulement les épaules. L’on frappa à la porte et Phoebe entendit Sam aller l'ouvrir. Mary, Sarah et lui étaient restés une présence rassurante depuis que les soldats étaient partis au combat. Si les domestiques avaient peur, ils le cachaient bien et continuaient à s'acquitter de leurs tâches avec une calme assurance. Phoebe entendit la voix de Martha répondre à Sam dans l'entrée, et elle se leva. Il y avait peut-être des nouvelles.

Martha tirait sur le nœud des cordons de son bonnet en entrant dans le salon, son malaise faisant sortir ses mots plus rapidement que d'habitude.

— Je suis tellement soulagée que vous soyez là. Je suis encore tout étonnée que vous soyez allées aider les blessés hier. Je ne pourrais jamais faire une telle chose. J'aurais peur qu'ils rendent leur dernier souffle pendant que je leur donne à boire… ou pire ! Qu'ils mettent la main sur moi.

Elle réussit enfin à enlever son bonnet, et ses boucles blondes en tire-bouchon retombèrent sur son visage empourpré.

— Où est votre frère ? demanda Phoebe.

— Albert s'occupe de nos affaires de dernière minute. Il est loin d'être sûr que nous remportions la victoire. Avez-vous fait votre malle au cas où vous devriez venir avec nous ?

Phoebe interpréta parfaitement le regard que Lydia lui lança. Elle devait être accommodante.

— Oui. Mais je dois garder l'espoir qu'une telle chose ne sera pas nécessaire. Nous devons avoir confiance en nos troupes.

— Bien sûr, j'ai confiance en elles. Nos troupes sont les meilleures au monde. Mais elles pourraient ne pas être capables de résister à ce tyran. Il semble que rien ne puisse lui barrer la route. Et si les Français tuaient tout le monde et qu'il n'y avait plus personne pour nous défendre ?

Lydia ne répondit pas mais regarda par la fenêtre, et Phoebe ne trouva pas une seule chose à dire. Le silence régnait dans le salon et les bruits ordinaires des citadins vaquant à leurs occupations se faisaient entendre à l'extérieur. Comme la maison des Fitzwilliam n'était pas située là où se trouvaient la plupart des hommes blessés, Phoebe pouvait presque imaginer, en regardant les branches feuillues devant leur fenêtre, que cela était une journée d'été ordinaire. Le silence fut brisé par un coup de canon, suivi d'un autre, puis d'un autre. Lydia se redressa.

— Oh, cela recommence, déclara Martha. Je ne peux tout simplement pas le supporter. Le bruit est effrayant.

— Cela est plus près cette fois, dit doucement Phoebe avant que Lydia ne hochât la tête.

Martha mit son bonnet et commença à nouer les cordons.

— Mon Dieu, je ferais mieux d'y aller, dit-elle, essoufflée. Albert doit sûrement se demander où je suis, et je veux voir s'il y a des nouvelles. Peut-être fait-il atteler les chevaux au moment même où nous parlons, dit Martha en s'approchant et serrant la main de Phoebe. Je vous donne ma parole que nous ne quitterons pas Bruxelles sans vous.

— Merci, fut tout ce que Phoebe put dire.

En vérité, le bruit des canons qui s’était rapproché l'effrayait, et la nervosité évidente de Martha ne l'aidait en rien à se calmer. Puis il fallait penser à la promesse qu'elle avait faite à Frederick. Elle lui avait promis qu'elle fuirait Bruxelles en cas de nécessité. Son esprit ne se reposait pas et cette promesse y tournait sans cesse depuis que les hommes étaient partis. Pour elle, partir maintenant signifiait laisser Lydia derrière elle, et cela

semblait un tel manque de courage. Plus que cela, cela ressemblait à une trahison.

Après le départ de Martha, Lydia se tourna pour lui faire face.

— Je sais ce que vous pensez, Phoebe. Mais je dois vous dire que je suis tout à fait déterminée à ce que vous partiez s'il y a une raison à cela. J’honorerai fidèlement la promesse faite à mon frère si cela est la dernière chose que je dois faire. En plus, vous n'êtes pas une femme de militaire, du moins pas encore. Vraiment, je me sentirai beaucoup plus à l'aise lorsque vous serez en sécurité et en route pour l'Angleterre.

Phoebe était beaucoup moins ferme dans son déni qu'elle ne l'avait été la veille et lui retourna une réponse apaisante.

— Très bien. Nous verrons. Il se peut que nous n'ayons jamais de raison de partir après tout.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-six

La bataille pour le château faisait rage depuis près d'une heure. Frederick gardait un visage impassible, malgré sa consternation en voyant les forces alliées être chassées du bois de Bossu près de Hougoumont. Les Français concentraient toutes leurs forces sur la droite des Britanniques, semblait-il, et les Alliés étaient trop nombreux pour repousser l'assaut.

— Je ne vois pas comment ils peuvent résister, déclara Dalrymple, les yeux rivés sur la masse de soldats ennemis concentrant leurs efforts sur le point d'entrée.

Frederick ne répondit pas. À ce moment-là, plusieurs des plus petits bâtiments avaient pris feu à cause des coups de canon, et les Français escaladaient les murs et luttaient contre les portes de l'enceinte. Lorsque les portes éclatèrent vers l'intérieur, Frederick cacha tout signe d'émotion en ordonnant à Dalrymple :

— Allez faire savoir au duc que Hougoumont a été prise. Je resterai pour voir le dénouement et viendrai avec un deuxième rapport.

Dalrymple partit au galop vers Mont-Saint-Jean, et Frederick garda les yeux rivés sur le château alors que la lutte acharnée se poursuivait. Il ne pouvait pas voir à l'intérieur des murs de son point de vue et ne pouvait juger de ce qui se passait que par la masse de soldats à l'extérieur. Ils ne semblaient pas affluer, ce qui signifiait que le combat se poursuivait et que les Coldstream Guards tenaient bon, comme ils l'avaient promis. De la fumée noire s'élevait alors que les soldats éteignaient certains des incendies à l'intérieur de la cour.

Frederick entendit la première salve de coups de canon venant du centre et savait qu'elle serait suivie d'une charge de cavalerie dans la vallée. Fitz, il le savait, avait sa division située sur le front le plus proche des Français, et il fit une prière mal articulée pour demander qu'il fût épargné. Frederick continua à surveiller pendant encore une heure et interrogea certains des soldats alliés qui avaient battu en retraite, mais ils rapportèrent seulement que les bois grouillaient de Français.

Au début, il n'était pas sûr, mais plus Frederick regardait, plus il devenait certains que les Français avaient été coupés de leur accès au château, ce qui signifiait que les Britanniques avaient réussi à verrouiller à nouveau les portes. À l'extérieur des murs, les troupes ennemies étaient repoussées par des tireurs d'élite depuis les fenêtres du château et furent contraintes de se replier dans les bois.

— Sapristi ! cria Frederick.

Il ne pouvait pas se contenir. Contre toute attente, ils avaient regagné la ferme. Il y aurait sûrement une autre tentative, car Hougoumont était un lieu trop important pour abandonner sans combattre, mais Frederick s'était déjà absenté trop longtemps du centre de commandement et n'osait plus rester. Il chevaucha sa jument et se dirigea vers Wellington pour annoncer la nouvelle.

Il arriva à Mont-Saint-Jean peu de temps après et fit son rapport au moment où les canons ennemis commençaient à lancer une autre canonnade tonitruante. La vallée, qui était paisible et intacte tôt ce matin, était maintenant imprégnée d'une boue si épaisse qu'il était difficile de distinguer un régiment, ou même un camp, d'un autre. Chevaux et soldats en étaient couverts.

Wrotham vit le regard fixe de Frederick alors qu'il essayait de donner un sens à la confusion dans la vallée en dessous d'eux.

— Les champs sont devenus tellement gorgés d'eau à cause des pluies torrentielles que la plupart des boulets tombent dans la boue et rebondissent au lieu d'exploser, dit-il en riant. Tant mieux pour nous. Nous n'avons pas assez de munitions pour leur rendre.

— Les Français n'ont-ils pas chargé notre centre ? demanda Frederick.

— Ils l'ont fait, mais La Haie Sainte est toujours à nous.

Le bruit d'un cheval chevauchant vers eux à vive allure fit se tourner le visage de Frederick. C'était Pinkton, revenant d'une course.

— J'ai un message pour le duc.

Wellington était descendu dans la vallée pour encourager les troupes à tenir leurs carrés contre les tirs d'artillerie punitifs et retournait à leur point de ralliement. À son retour, Pinkton lui dit qu'il était passé par Hougoumont et qu'ils avaient désespérément besoin d'artillerie. *Je dois aider*, pensa Frederick en faisant avancer son cheval. Il avait quitté son poste trop tôt avant que la victoire ne fût assurée.

De Lancey avait entendu la demande et galopait vers Wellington pour la satisfaire, mais fut frappé dans le dos par un boulet de canon. Il s'envola de son cheval, atterrit sur le dos et se releva. Immédiatement, il tomba à la renverse et resta là.

— Amenez un chirurgien ici et dites-lui que mon quartier-maître général est tombé, ordonna Wellington à Sutherland, qui se précipita pour obéir.

L'assistant de De Lancey descendit de cheval et le saisit par le bras. Frederick ne connaissait pas bien le quartier-maître général, mais il espérait que sa jeune épouse ne serait pas la destinataire de mauvaises nouvelles. Son attention fut attirée par un messager, qui arriva et remit une lettre au duc. Il la lut, puis griffonna une note rapide et la tendit à Frederick.

— Voyez ce que vous pouvez faire pour amener plus de munitions à Hougoumont.

Frederick savait à peu près où trouver le Royal Wagon, qui était à mi-chemin entre le centre et le quartier général de Hougoumont sur sa droite, et il chevauchait vers lui. Alors qu'il s'arrêtait devant le chariot de ravitaillement et se tournait pour donner des ordres, une balle de mousquet le frappa sur le côté de la poitrine à un angle dévié, en le renversant sur la selle. Il s'assit et attendit la douleur qui ne manquerait pas de venir, ainsi que le sang, mais ne ressentit qu'une douleur sourde comme s'il avait traversé le pire combat de boxe de sa carrière.

Quand il baissa les yeux, il n'y avait pas de sang sur son manteau, bien qu'il y eût un trou. Intrigué, Frederick se laissa tomber de sa monture et tâta son manteau. À l'intérieur se trouvait la balle de mousquet encore intacte, coincée dans le mouchoir de soie que Phoebe lui avait donné avant le tournoi de cricket, qu'il avait gardé plié en carré serré dans sa poche intérieure. Il ouvrit le mouchoir, qui était maintenant déchiqueté, mais avait réussi à arrêter une balle de mousquet qui était probablement sur le point de se loger dans sa chair.

Le commandant du Wagon Train aperçut Frederick.

— Avez-vous été touché ?

Frederick toucha à nouveau sa poitrine, où une marque commençait à se former. Ce serait sensible et il aurait des bleus, mais il avait eu de la chance. Il secoua la tête plutôt que de se perdre en explications et tendit la note de Wellington.

— Hougoumont a un besoin urgent de munitions.

Un jeune soldat s'avança.

— Permettez-moi, colonel. Je veillerai à ce que ce soit fait.

Le colonel cria aux soldats qui se tenaient à proximité :

— Le soldat Brewster s'est porté volontaire pour amener les munitions à Hougoumont, alors ne perdons pas de temps à l’envoyer.

Cela était une entreprise dangereuse car cela signifiait chevaucher le long d'une route non protégée jusqu'au château. Frederick s'arrêta pour regarder avec une grande anxiété le soldat conduire un chariot de munitions, à une vitesse vertigineuse et sous un feu nourri, tout le chemin vers le château. Il arriva aux portes, et elles s'ouvrirent pour recevoir sa précieuse charge. Frederick émit un petit rire de soulagement en soupirant, et il secoua la tête d'admiration, inclina son chapeau vers le colonel et retourna à leur point de ralliement près de l'orme.

Avec une large vue sur la vallée, Frederick estimait qu’il y avait environ 17 000 fantassins alignés entre la ferme centrale de La Haie Sainte et la plus petite ferme de Papelotte sur leur flanc gauche. Jusqu'ici, ils avaient eu de la chance, et ils n'avaient perdu aucune de leurs fermes stratégiques. Cependant, en milieu d'après-midi, il semblait que les Français étaient déterminés à changer cela alors qu'ils entamaient leur lourde offensive sur le centre. Cela commença par des salves de feu tonitruantes qui abattirent des soldats en première ligne. Les remplaçants les ramenaient au centre du carré et comblaient courageusement les espaces vacants laissés par les hommes, mousquets et épées.

L'artillerie ne cessa que pour que les Alliés bravassent une deuxième vague de cuirassiers qui chargeaient à travers et autour des formations carrées. Les épées courtes des Britanniques n'étaient pas à la hauteur des lances tenues par la cavalerie qui entrait.

— Donnez l'ordre de tirer sur les chevaux, pas sur les hommes, cria Wellington. Et quand elles sont entre deux charges, les troupes doivent se coucher pour minimiser les pertes de l'artillerie.

Frederick et les autres aides se précipitèrent pour relayer le commandement de Wellington. Frederick chevaucha d'abord vers les Prince of Wales Own Volunteers, l'un des régiments recevant le plus gros de l'attaque, et ils ouvrirent le carré pour lui permettre d'entrer juste au moment où les cuirassiers remplissaient le champ de bataille entre les formations de soldats rouges. Après que Frederick eut transmis le message au major-général, il descendit de cheval et posa la main sur la selle de Salome, en contemplant le centre du carré devenu un fatras de blessés et de morts.

La fumée noire de l'artillerie se mêlait au brouillard de l'humidité qui montait du sol et couvrait chaque centimètre carré des hommes là où la boue ne les avait pas atteints. Les gémissements et les cris des blessés se mélangeaient au bruit des tirs, et Frederick vit à quelle vitesse le sol se remplissait de soldats tombés. Bientôt, il n'y aurait plus un espace vide.

Il se frotta le visage et attendit que la charge de cavalerie se retirât avant de quitter la sécurité du carré. Des tirs d'artillerie sifflaient près de lui alors qu'il galopait derrière les formations jusqu'au bataillon mixte qui comprenait le 33e régiment où se trouvait Fitz. Frederick entra dans la formation carrée juste au moment où la salve d'artillerie cessa et où la nouvelle charge des cuirassiers commença.

— Pour l'amour du ciel, descendez, Ingram ! cria Fitz depuis l'un des côtés du carré, où il aidait à tirer un homme mort sur le flanc et faisait signe à un autre soldat de prendre sa place et de resserrer les rangs.

Frederick agita la main pour indiquer qu’il l’avait entendu et glissa de son cheval. Il conduisit sa jument vers Fitz, le pur-sang marchant avec précaution dans le champ pour éviter les soldats blessés.

— Où est le colonel ?

— Mort, répondit Fitz. Je suis le commandant par intérim.

Frederick secoua la tête en signe de compassion.

— Cela est une tâche difficile.

Il relaya les instructions de Wellington, et Fitz répondit qu'il avait déjà donné des ordres similaires mais qu'il les renforcerait.

Un mouvement sur la gauche de Frederick le fit se tourner alors que la cavalerie belge dévalait la colline pour contrer l'attaque des cuirassiers français. Ils galopaient vite, et avec un rugissement, la cavalerie française chargea tout aussi vite. À la dernière minute, les Belges firent freiner leurs chevaux, pris de terreur, et fuirent le lieu de la bataille. Leur commandant leur criait de se regrouper, mais ils l’ignorèrent alors qu'ils continuaient leur

chemin, la boue volant des sabots de leurs chevaux tandis qu'ils dévalaient la route vers Bruxelles.

— Qu'est-ce que...

Frederick aurait pu crier de frustration. N'auraient-ils pas pu tenir bon ? Ils feraient perdre courage à d'autres troupes inexpérimentées. Et non seulement ils fuyaient la scène de la bataille, mais ils se dirigeaient directement vers la ville, où ils effrayeraient Phoebe et Lydia à mort.

Les lèvres pincées, Fitz rencontra son regard et Frederick put voir sa propre fureur se refléter sur le visage de son beau-frère.

LE SOUHAIT de Phoebe qu'il n'y eût aucune raison de penser à la fuite se fut avéré vain. Au milieu de l'après-midi, après avoir enduré le premier bruit d’une canonnade violente, suivi d'un silence au loin, puis suivi à nouveau d'une autre vague de canonnade qui répétait la précédente, leur paix anxieuse fut troublée. Une cavalcade de sabots tonitruants et de cris déferla sur la ville, en venant de la Porte de Namur en direction de Waterloo.

— Bonté divine ! s’écria Lydia, son sang-froid ayant disparu.

Profondément alarmée, Phoebe la suivit hors de la maison et dans la rue, où elles se précipitèrent vers l'agitation de la rue Haute. Là, une petite foule était rassemblée, bouche bée, après ce qui semblait être une troupe de soldats en fuite en uniforme bleu.

Phoebe toucha le bras de la femme à côté d'elle et demanda :

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

La femme était belge et répondit en français :

— Les Alliés battent en retraite. C'est une déroute totale !

Phoebe se tourna vers Lydia pour voir sa réaction. L'armée alliée avait été entièrement mise en déroute et battait maintenant en retraite. Les yeux de Lydia étaient écarquillés de terreur, mais son visage était résolu.

— Venez, dit Lydia, en passant son bras sous celui de Phoebe. Il est temps. Les Cummings seront bientôt là pour vous, et nous devons faire descendre votre malle.

— Vous devez venir aussi ! insista Phoebe alors qu'elle se dépêchait de rejoindre Lydia avant de haleter. Et les serviteurs ! Nous ne pouvons pas les laisser derrière nous. Il va falloir trouver un autre moyen.

— Rien ne me conduira à partir. Je ne partirai pas sans Fitz, et Sarah a dit qu'ils étaient résolus à ne pas partir sans moi.

Phoebe fut emportée par la détermination de Lydia alors même qu'elle luttait contre elle-même. D'un côté, elle avait vraiment peur, et elle avait fait une promesse à Frederick. D'un autre côté, elle craignait de se mépriser pour le reste de ses jours si elle fuyait le pays en ne pensant qu'à elle-même. Mais elle n'était pas assez forte pour lutter contre la résolution de Lydia, ni contre l'insistance des Cummings qui arrivèrent dans la demi-heure.

Même Mary semblait n'avoir aucune pensée pour elle-même alors qu'elle aidait Sam à descendre la malle de Phoebe. Son sourire était tremblant, mais ses paroles étaient vivifiantes.

— Cela ira, miss. Vous serez bientôt partie.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, cria Mr. Cummings. Miss Tunstall, s'il vous plaît, permettez-moi de vous aider à monter dans la voiture. Mrs. Fitzwilliam, êtes-vous sûre de ne pas venir avec nous ?

— Je suis tout à fait résolue à rester, dit Lydia, en pressant Phoebe à monter dans la voiture. Je m’en sortirai très bien ici. En cas de besoin, les domestiques et moi irons chez Mrs. Marshall, où nous nous organiserons ensemble.

Phoebe avait la main sur la fenêtre ouverte de la voiture et elle se pencha. Elle n'avait même pas fait proprement ses adieux à Lydia, et elle leva le bras alors que la voiture s'éloignait à toute vitesse, son amie devenant une silhouette solitaire dans la rue, de plus en plus petite à mesure que la voiture s'éloignait. Elle avait laissé Lydia derrière elle. Le destin de Phoebe était scellé.

— Eh bien, dit Martha en jouant avec les cordons de son réticule. Au moins, nous avons réussi à nous procurer des chevaux, contrairement à tant d'autres Anglais qui n'en trouvaient pas. Mon frère, j'applaudis ton entreprise. Tu nous as peut-être sauvé la vie.

— Eh bien, j'étais plutôt déterminé, répondit-il en jetant un coup d'œil à Phoebe, tout en serrant sa valise dans ses mains. Mais nous ne sommes pas encore hors de danger. Nous ferons un arrêt à Gand et partirons tôt demain. Je serai à l'aise lorsque nous aurons réservé la traversée en bateau et que nous serons en route vers l'Angleterre. Espérons juste que ce monstre corse ne nous suive pas en Angleterre et ne tente pas quelque chose sur notre propre sol. Nous allons lui montrer.

Phoebe restait silencieuse. Elle ne pouvait se résoudre à féliciter Mr. Cummings ni même à le remercier, tellement elle était écœurée d'avoir accepté son offre. Elle tourna le visage pour regarder par la fenêtre de la voiture et sut que pour le reste de sa vie, elle se mépriserait pour ce moment, pour son impardonnable manque de courage et de détermination. Il aurait fallu qu’elle eût eu une loyauté suffisante pour rester et soutenir Lydia dans sa détresse, et elle n'avait même pas été en mesure de faire cela.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-sept

Frederick détourna son attention de la cavalerie en fuite pour regarder leurs troupes. Le carré de Fitz tenait, malgré la charge de cavalerie, et Frederick laissa son cheval paître au milieu d'un carré qui n’était pas maculé de boue. Il marcha avec Fitz jusqu'à la ligne défensive avant et se tint là pour observer à regarder l'action à l'extérieur de leur carré. De nouvelles recrues avaient été placées à côté d'anciens combattants endurcis, et le sang-froid des soldats plus âgés semblait avoir un effet fortifiant sur les plus jeunes. Dans le vaste espace devant leur formation, des corps de chevaux et d’hommes s'amoncelaient au fur et à mesure des vagues continues de charges de cuirassiers.

Le son du cor retentit derrière Frederick, ordonnant aux Alliés de faire face à la charge de cavalerie, et cette fois ce furent la Brigade de l'Union et la Household Brigad qui chargèrent, leurs chevaux entraînés à ignorer le chaos. Frederick retourna vers sa jument et tint la bride en regardant les brigades tonitruer devant les carrés défensifs. Le volume de cavalerie alliée qui fonçait sur l'ennemi était suffisant pour les dissuader, et ils firent volte-face, à mi-charge, et se dirigèrent vers la sécurité de leurs lignes. Alimentées par le succès, les brigades alliées continuaient de galoper jusque dans les lignes ennemies, bien que leurs officiers eussent vu le danger et eussent crié à leurs hommes de s'arrêter et de se regrouper. Les trompettes sonnaient en vain la retraite. Le frisson de la traque était trop fort pour leur cavalerie, et les brigades gravissaient tout le chemin sur la pente pour éliminer les soldats des canons ennemis.

Au moment où ils furent prêts à battre en retraite, il était trop tard. Les lanciers français avaient serpenté par la gauche et coupé leur accès au front

allié. Les chevaux étaient désormais épuisés et, ralentis par la boue, les troupes étaient une proie facile pour la cavalerie française. Les Britanniques tentaient de percer les lignes ennemies et de fuir, mais furent fauchés avant de pouvoir le faire, et seuls ceux qui avaient les meilleurs chevaux purent s'échapper. Bien que trois cents *Scots Greys* fussent partis, seuls quelques dizaines revinrent.

Frederick regarda avec consternation le massacre de leurs cavaliers. À l'intérieur de leur carré défensif, l'un des jeunes soldats était agenouillé aux pieds de Frederick, en tenant son mousquet, bouche bée par l'horreur.

— Ils fuient comme s'ils étaient poursuivis par la terreur.

Le soldat ratatiné à côté de lui rechargea son mousquet avec des gestes sûrs, en répondant :

— Il faut avoir bu plusieurs bières avant de boire de la bière brune.

Fitz quitta son poste et vint retrouver Frederick.

— Toujours ici ?

Son visage était noirci de suie, et avec l'air chargé de fumée, Frederick s'imaginait qu'il ne devait pas paraître beaucoup mieux.

— Je m'en allais, répondit-il.

Un tir siffla dans les airs, et Frederick vit Fitz tressaillir en même temps qu'il entendit le bruit sourd de la balle frappant la chair. Une tache cramoisie s'étendit sur le bras de Fitz et son front se fronça en accentuant ses rides.

Fitz ! Frederick courut vers lui. Il ne pouvait pas dire si la balle venait de toucher le bras ou si elle avait traversé et peut-être touché quelque chose de vital.

— Votre brigade a-t-elle un chirurgien ?

Fitz secoua la tête.

— Ne le dérangez pas. Juste… coupez juste ma manche ici et voyez si vous pouvez la nouer. Ce n'est rien de plus qu'une blessure superficielle.

Frederick sortit son couteau de sa botte et coupa le tissu de la veste de Fitz. Il mit son couteau entre ses dents tout en examinant la blessure. Cela était plus qu'une simple blessure superficielle, mais elle ne semblait pas avoir touché l'os, et elle ne touchait pas sa poitrine.

L'officier subalterne de Fitz accourut.

— Tenez, monsieur. Nous avons quelques bandes de lin pour cet usage.

Il en tendit une à Frederick, qui pansa la blessure pour arrêter l'hémorragie. Fitz serra les dents lorsque Frederick resserra le tissu, mais il

mit ensuite son chapeau plus fermement sur sa tête et se tourna pour regarder le flanc avant.

— La balle est toujours là. Faites-la examiner dès que vous le pourrez afin qu'elle ne s'infecte pas, déclara Frederick.

Fitz fit un bref signe de tête avant de courir vers le flanc avant où les remplaçants étaient trop lents pour combler les vides laissés par les blessés. Frederick était réticent à le quitter mais devait faire confiance à son beau-frère et penser qu'il était capable de faire ce pour quoi il avait été entraîné.

Frederick attendit que la charge de cavalerie diminuât, puis sortit du carré pour rejoindre Wellington. C'était la fin de l'après-midi, et ils étaient en difficulté alors que la vallée commençait à se remplir de chaos et de mort. Les Prussiens n'étaient pas encore arrivés pour les relever, et les hommes sur le champ de bataille commençaient à se décourager. Il espérait que le soir arriverait avant de devoir déclarer la défaite.

LE TRAJET en calèche commença bien dans l'enceinte de la ville, malgré la confusion, et ils franchirent la Porte d'Anderlecht sans trop d'obstacles. Cependant, à mesure qu'ils avançaient sur la route vers Gand, leur voyage devenait plus difficile. Il était impossible de garder un trot régulier, à cause de la boue des fortes pluies de la veille.

— Il est très irritant de devoir avancer si lentement, déclara Mr. Cummings. Mais nous pourrions encore atteindre notre destination ce soir.

Ils n'étaient pas les seuls à se rendre à Gand. Parfois, d'autres voitures, qui transportaient moins de charge, les contournaient. Et leur voiture dépassait également d'autres voitures plus lourdes.

Phoebe continuait à regarder par la fenêtre, peu encline à faire la conversation. *S'il vous plaît, mon Dieu, épargnez Frederick*, était la pensée qui lui revenait sans cesse. Elle commença à remarquer des fantassins anglais voyageant dans la direction opposée vers Bruxelles. Elle avait presque envie de les interpeller pour leur dire de faire demi-tour car tout était perdu. Si elle pouvait épargner leur vie, au moins, il y aurait une bénédiction à cette regrettable décision de s'enfuir.

Mais bien sûr, elle ne pouvait pas faire une telle chose, et même Phoebe savait qu'un soldat suivrait les ordres de son colonel et non les ordres d'une demoiselle qui fuyait dans la direction opposée. Elle s'appuya contre les

coussins et avait une vue parfaite sur le bord de la route, d'où elle put voir la cavalerie accompagnant les fantassins. Bientôt, elle vit ce qui semblait être un régiment entier de cavalerie se dirigeant vers l'est. Cette vue ne fit qu'augmenter l'inconfort de Phoebe à l'idée de partir. Son retour en Angleterre ne pouvait être qu'antipatriotique alors qu'elle laissait derrière elle des êtres chers.

Mr. Cummings sortit sa montre à gousset et y jeta un coup d'œil. Il se pencha sur le côté et regarda par la fenêtre en refermant sa montre. Il montra d'autres signes d'agitation mais ne dit rien de plus pour interrompre leur voyage. Martha rattrapait le comportement de son frère, en alternant entre les banalités, tout en pointant du doigt les choses qu'elle repérait sur le bord de la route, et la réitération de ses inquiétudes quant à l'idée qu'ils ne pourraient pas partir sur le bateau et que quelque chose arriverait pour les en empêcher.

Leur rythme déjà lent finit par ralentir davantage. Mr. Cummings frappa au plafond et la voiture s'arrêta pendant que le laquais descendait pour recevoir ses ordres.

— Nous roulons très lentement. Voyez si vous pouvez comprendre ce qui nous retient.

— Je peux vous répondre moi-même. Les voitures sont coincées dans la boue et nous devons trouver un moyen de les contourner.

Mr. Cummings soupira de frustration.

— Très bien. Faites ce que vous avez à faire, mais faites en sorte que nous ne fassions pas partie des voitures qui s'enlisent dans la boue.

— Oui, monsieur.

Le laquais reprit sa place à côté du palefrenier, et la voiture fit un bond en avant.

Une grande partie de la journée s'était écoulée maintenant, et il était tard dans l'après-midi lorsque la route descendit dans une vallée. Mr. Cummings se pencha loin à l'extérieur de la fenêtre pour voir ce qui se passait alors que la voiture ralentissait à nouveau. Il émit un claquement de langue désapprobateur.

— Il y a deux voitures coincées dans la boue, qui bloquent notre chemin, dit-il avant de se pencher par la fenêtre pour crier. Vous devrez les contourner !

Phoebe sentit la voiture s'incliner alors qu'elle quittait le bord de la route, roula de plusieurs mètres et s'immobilisa complètement.

— Je serai damn…, s’interrompit Mr. Cummings. Je vous prie de m’excuser, Miss Tunstall.

Il bondit hors de la voiture, et aussitôt ses bottes s'enfoncèrent dans la boue.

— Diable !

Il libéra son pied et Phoebe put l'entendre discuter avec le laquais et le palefrenier de la meilleure façon de débloquer la voiture. Il remonta sur la route et alla vers les occupants des autres voitures pour leur parler. Le défilé des troupes et de la cavalerie se dirigeant vers Bruxelles semblait avoir cessé, et Phoebe se demandait s'il y en aurait d'autres. Elle se pencha par la fenêtre pour regarder.

Martha soupira bruyamment.

— Cela était ce que je craignais. Cela fut bien trop facile de quitter Bruxelles. Et maintenant, nous allons rester coincés ici pendant la nuit, en proie aux brigands et aux animaux sauvages, et l'ennemi sera sur nous avant que nous puissions nous enfuir.

Elle continua ce monologue agité sans attendre de réponse, et Phoebe ne fut pas obligée d'en donner une.

Au lieu de cela, Phoebe regarda sur le côté de la voiture, en étudiant paresseusement son environnement, lorsqu'un mouvement attira son attention. Cela était la tête blonde d'un enfant, presque imperceptible avec ses cheveux de la même couleur que le blé du champ en face de la route. Phoebe se pencha par la fenêtre et chercha un adulte mais ne put en voir aucun. Le garçon semblait être entièrement seul. Elle ouvrit la porte de la voiture.

— Phoebe, que faites-vous ? s’écria Martha. Si vous quittez la voiture, vous allez vous couvrir de boue.

— Il y a un enfant là-bas. Je ne sais pas pourquoi il est tout seul, mais je dois aller vérifier qu’il n’est pas blessé.

Sur le bord de la route, le palefrenier et le laquais avaient commencé à chercher des branches qu'ils pourraient placer sous les roues de la voiture pour leur permettre de rouler et de sortir de la boue, tandis que Mr. Cummings restait près des chevaux. Les occupants des autres voitures avaient commencé à faire de même. Phoebe traversa la route et se dirigea vers le garçon. Son visage avait été brûlé par le soleil et son pantalon semblait souillé d'autre chose que de boue. Il ne devait pas avoir plus de trois ans et ses lèvres tremblaient lorsqu'elle s'approcha de lui.

— Bonjour, jeune garçon. Où est ta mère ?

L'enfant la regarda avec appréhension et ne répondit pas. *Bien sûr, il doit être belge,* pensa-t-elle. Elle répéta la question mais en français, et son regard troublé ne changea pas.

— *Koeien,* dit-il.

Phoebe fronça les sourcils. Quel malheur. Il parlait néerlandais, et elle ne le parlait pas. Pauvre garçon. Il était impensable qu'elle le laissât ici sans personne pour s'occuper de lui. Elle lui tendit les mains et il vint volontiers. Elle le souleva, malgré son pantalon souillé, et le serra contre lui. Ses bras pendaient à ses côtés, et Phoebe supporta tout son poids alors qu'elle se dirigeait vers la voiture.

— Il faut retrouver la famille de ce petit garçon, car il est bien perdu. Il n'y aucune maison en vue.

Mr. Cummings était en train de superviser le dégagement de la voiture.

— Cet enfant n'est pas ma préoccupation pour le moment, dit-il sèchement.

Leur bonne jeta un coup d'œil au garçon puis détourna les yeux, et Martha se déplaça sur le côté de la voiture pour voir.

— Oh, mais il est tellement sale. Je suis désolée, Phoebe, mais nous ne pouvons pas l'emmener dans notre calèche. Que ferions-nous de lui ? D'ailleurs, nous n'avons pas un instant à perdre. Nous devons arriver à Gand ce soir dès que notre voiture sera débloquée. Reposez-le. Ses parents vont sûrement venir.

Phoebe regarda le petit garçon, dont le nez avait commencé à couler, et une détermination féroce la parcourut, en lui donnant de la force.

— Je ne t'abandonnerai pas, murmura-t-elle au garçon.

En tournant son regard vers les Cummings, elle dit :

— Si vous n'aidez pas ce garçon, j'ai bien peur que vous deviez continuer sans moi.

— Mais, Phoebe, cela est de la folie, cria Martha. Vous vous mettez en danger pour rien. L'enfant n'est même pas anglais !

— Néanmoins, ma décision est prise. Faites déposer ma malle à l'auberge d'Ostende, et je la récupérerai avant d'embarquer sur un bateau pour l'Angleterre, après avoir découvert d'où vient cet enfant et l'avoir remis à sa famille.

— Miss Tunstall, je vous exhorte à reconsidérer votre idée. Vous vous mettez en grand danger, intervint Mr. Cummings, qui tenait toujours les

rênes, et s’était retourné pour lui parler. Nous ne savons pas quand les Français descendront sur cette partie du pays. Vous ne serez pas en sécurité ici.

Phoebe ne comprenait pas comment ils pouvaient laisser ce pauvre enfant se débrouiller tout seul et fut tentée de donner une réponse sèche. Mais elle leur devait une réponse courtoise après qu'ils se fussent donnés tant de mal pour elle.

— Je comprends et je vous remercie pour tout ce que vous avez fait pour moi. Mais je ne peux pas, en toute bonne conscience, laisser cet enfant ici. Bonne journée, Mr. Cummings.

Phoebe se tourna et alla dans la direction où l'enfant marchait le long de la route. Cela semblait la direction la plus logique vers laquelle se rendre en premier, mais même si elle se trompait, peut-être que quelqu'un du coin le reconnaîtrait ou l'aiderait à ramener le garçon dans sa famille.

L'enfant devenait lourd, mais l'instinct protecteur de Phoebe lui donnait une force qu'elle ne se connaissait pas. Finalement, l'enfant mit ses doigts dans sa bouche et posa la tête contre sa poitrine. Phoebe fut touchée par le geste et continua, même si ses bras et son dos avaient commencé à lui faire mal et que ses jambes tremblaient légèrement de fatigue. Lorsqu’elle vit un petit chemin de terre qui serpentait le long de la route dans les arbres, elle le suivit, en pensant qu'elle avait plus de chances de trouver une maison ici que sur la route. Et alors qu'elle avançait péniblement sur le chemin tranquille, avec seulement le bruit d'une brise occasionnelle remuant les feuilles, elle découvrit qu'elle ne pouvait pas du tout regretter sa décision. Tout doute avait fui. Elle s'était peut-être comportée de manière lâche lorsqu'elle avait fui Bruxelles et Lydia, *et Frederick*, à l’encontre de sa morale. Mais elle avait eu une chance de se racheter.

FREDERICK REMONTAIT le chemin sur la pente de la vallée, en changeant de cap vers l'endroit où Wellington avait renforcé les troupes. Avec un calme inébranlable, le duc corrigeait les formations et leur donnait l'ordre de se resserrer. Aux divisions qui avaient vécu le pire, il lançait ses encouragements.

— Le pilonnage est rude, messieurs. Voyons qui pilonnera le plus longtemps.

Le duc semblait être né sous une bonne étoile. Peu importait combien de coups de feu avaient volé sur lui, pas un n’avait atteint sa cible. Frederick se retrouva aux côtés de Wellington et Dalrymple alors qu'ils chevauchaient vers le point de reconnaissance sur la crête. Une fois qu’il fut plus en hauteur, Frederick repéra de loin la ligne de Prussiens se dirigeant vers eux depuis l'est. Les troupes de Blücher avaient dû avoir des escarmouches avec les Français pour qu'il tardât si longtemps, mais tout ce qui comptait maintenant était qu'ils eussent enfin réussi à repousser les Français et à venir en aide à Wellington. Frederick dirigea son télescope vers la ferme au centre, La Haie Sainte, qui devait être encore plus essentielle maintenant. Napoléon aurait vu leurs renforts arriver, et il aurait à cœur de prendre le bastion du centre et de diviser les armées prussiennes et britanniques avant qu'il ne fût trop tard.

Cela ne l'étonna donc pas que Wellington envoyât Dalrymple avec l'ordre de ne pas perdre La Haie Sainte. Le jeune aide descendit la pente vers les formations. C'était entre les charges de cavalerie, et Frederick le pressa silencieusement de se faufiler entre les carrés défensifs pour être moins une cible pour l'artillerie, mais Dalrymple se dirigea plutôt vers la route principale qui menait directement à la ferme. Il n'avait pas dépassé les troupes alliées qu’il fut abattu. Frederick se figea en voyant le garçon tomber. C'était une balle dans la tempe, fatale.

Il n'eut pas le temps d’être peiné avec l'assaut ennemi qui s'intensifiait tant sur la ferme du centre que sur leurs troupes dans la vallée. Les Français envoyaient, vague après vague, des charges de cavalerie, et les combats devinrent trop féroces pour que les Britanniques pussent tenir. En moins d'une heure, La Haie Sainte tombait aux mains des Français.

Wellington dirigea son télescope vers les Prussiens, qui arrivaient à un rythme régulier mais étaient encore trop loin pour être un obstacle pour l'ennemi.

— Nous reculons, lança-t-il. Envoyez des ordres pour une retraite pendant que nous attendons l'arrivée des renforts.

Presque tous les aides disponibles descendaient maintenant dans la vallée pour donner les ordres aux commandants, et les carrés d'infanterie reculaient et gravissaient la pente. L'effet était impressionnant. Même pour Frederick, qui savait ce qu'ils faisaient, cela ressemblait à une retraite complète.

Wellington attendit au sommet de la crête, et il fit avancer les hommes jusque-là puis les dirigea sur la contre-pente, où il leur donna l'ordre de s'accroupir hors de vue. Il demanda à sa cavalerie restante de prendre position sur la crête comme une fine ligne de défense. Ils ressemblaient à un ennemi facilement vaincu, comme des canaris devant un chat. Frederick était en mesure de tout voir, et bien qu'il sût qu'il y avait une force de troupes derrière la cavalerie pour se lever et se battre, il se sentait lui-même comme un canari, prêt à être plumé.

Il n'y eut pas de tir d'artillerie cette fois, seulement une ruée de cavalerie ennemie. Une fois que les troupes alliées furent sur la crête et hors de vue, Napoléon lança ses Immortels, la Garde impériale, avec force pour traverser la fine ligne de résistance britannique qui était visible sur la ligne médiane et diviser la force alliée.

La Garde française chevauchait dans le sens du vent en descendant la vallée vers le champ de bataille boueux, puis remonta la pente vers la crête où les Alliés attendaient. Wellington s’adressa à la réserve allongée qui attendait.

— Ne bougez pas maintenant. Pas encore.

Frederick retenait son souffle, en voulant que l'ennemi arrivât, car cela devait simplement finir car la bataille avait trop duré, et que les Alliés se montrassent et se battissent. L'ennemi s'approcha à cent mètres, puis à trente mètres, leurs chevaux à pleine charge.

À vingt mètres, Wellington cria :

— Maitland, maintenant !

La ligne de soldats alliés se leva immédiatement avec un cri et se précipita sur la pente. Ils lancèrent un assaut direct contre la Garde impériale, qui ne put pas résister à l'attaque surprise ou aux effectifs supérieurs. Les Immortels crièrent, paniqués, en faisant battre en retraite leurs chevaux.

Frederick entendit crier *« Trahison ! »* alors que la Garde française s'enfuyait dans la vallée vers leur camp. Quelques minutes plus tard, la cavalerie prussienne arriva enfin à Mont-Saint-Jean. Ils étaient fatigués de leur marche, mais rien de comparable à ce que les Britanniques avaient enduré ce jour-là sur le champ de bataille. La cavalerie prussienne afflua dans le champ au galop, en se répandant à travers la vallée alors qu'ils poursuivaient les Français. Wellington se tenait debout dans ses étriers, leva

son chapeau haut dans les airs et le secoua vers l'avant, en signalant l'avancée générale.

Frederick resta stupéfait un moment avant de comprendre ce qui se passait. L'ennemi fuyait en masse de l'autre côté de la vallée avec les Alliés à sa poursuite. Napoléon n'avait pas réussi à percer la défense alliée, et maintenant que les Prussiens avaient rejoint les Britanniques au centre, il n'y avait aucun espoir pour l'ennemi de revenir. Cette retraite était définitive. Ceux qui avaient combattu toute la journée à Waterloo, et qui étaient encore debout, baissèrent leurs armes. Certains poussèrent des acclamations fatiguées mais sincères. Les chevaux sans cavalier paissaient l'herbe des endroits sans entraves qu'ils pouvaient trouver ou s'enfuyaient après un troupeau qui courait sans but. Des gémissements venaient de toutes parts, et il était difficile de distinguer les hommes de la boue. Les chevaux et les soldats morts étaient éparpillés sur le terrain, comme s'ils avaient été négligemment jetés de côté. Et parmi les morts se trouvaient certains des amis proches de Frederick. Il devrait y faire face à un moment donné.

Bientôt, le dernier des Prussiens tonna à travers le champ d'escorter l'armée vaincue jusqu'à Paris, et que les Alliés venaient d'échapper à l'assaut meurtrier de Napoléon. Frederick pouvait à peine croire que la guerre était terminée après trois jours de pertes tragiques, en culminant par sept heures de combats brutaux et implacables. Mais cela était fini.

Il était trop hébété pour penser clairement à ce qu'il devait faire maintenant. Même s'il avait pu, il n'était pas sûr que ses membres lui obéiraient. Une seule pensée se répétait dans son esprit : *nous avons gagné !*

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-huit

Le petit garçon était lourd et le fardeau devenait presque trop lourd pour Phoebe lorsqu'elle atteignit le hameau ensoleillé qui abritait cinq maisons modestes, plus un autre bâtiment qui, d'après les sons qui venaient de l'intérieur, était une écurie. Elle hissa le garçon, qui dormait maintenant, plus fermement dans ses bras et se dirigea vers le côté de la maison la plus proche où il y avait un petit abri pour le bois de chauffage qui était couvert par une sorte d'établi. L'endroit se trouvait à l'ombre et était légèrement hors de vue de la zone principale, ce qui en faisait un endroit approprié pour que le garçon continuât sa sieste pendant qu'elle cherchait de l'aide.

Phoebe l'allongea doucement, en fronçant les sourcils à la pensée de sa tête tendre sur le bois brut. Mais elle n'avait que son réticule pour lui servir d'oreiller, et il y avait trop d'objets de valeur à l'intérieur pour qu'elle envisageât de le laisser sans surveillance. Cela était tout ce qu'elle avait pour la ramener en Angleterre. Finalement, elle le garda au poignet et s'en alla chercher de l'aide.

Les bras maintenant libres, Phoebe fit le tour de la première maison et alla frapper à la porte d'entrée. Son cœur lui serrait la gorge à l'idée d'approcher des étrangers qui ne seraient probablement pas capables de parler anglais. Il n'y eut pas de réponse. Phoebe se dirigea vers la deuxième maison la plus proche et frappa à nouveau, mais il n'y eut pas de réponse non plus. Ce fut alors qu'elle remarqua que le hameau était exceptionnellement calme. Il ne devait pas être déserté, car elle pouvait entendre le bruit des poulets et des chevaux dans l'étable, mais il n'y avait aucun bruit de femmes et d'enfants qui auraient normalement dû peupler un

hameau rural. Même si les hommes partaient travailler, les femmes ne quitteraient sûrement pas leur maison. Non, quelqu'un devait être ici.

Elle se rendit vers la troisième maison du côté opposé, puis vers la quatrième maison qui était à côté mais ne rencontra aucun succès dans aucun des deux endroits. Au moment où elle se dirigea vers la dernière maison du hameau qui mettait fin à la rangée de maisons, elle remarqua des vêtements suspendus à une corde à côté, qui se balançaient doucement dans la brise, et fut maintenant rassurée en pensant que, où que se trouvassent les gens, ils ne pouvaient pas être loin. Malgré cette certitude, Phoebe n'arrivait pas à comprendre pourquoi il n'y avait personne dans le hameau au beau milieu de la journée.

Elle frappa à la porte de la dernière maison. Cette fois, quand il n'y eut pas de réponse, elle tourna la poignée et franchit le seuil. La pièce était plongée dans l'obscurité sans fenêtres visibles à l'exception de celles qui faisaient face au centre du hameau. Mais ses yeux se posèrent sur des bols de nourriture posés sur la table, avec des cuillères propres à côté d'eux, indiquant que personne n'avait commencé à manger. Une des chaises avait été renversée comme si les gens étaient partis précipitamment. Un sentiment d'inquiétude commença à grandir dans la poitrine de Phoebe.

Qu'est-ce qui aurait pu déclencher une telle raison de s’inquiéter pour que personne ne prît le temps de redresser la chaise ? Qu'est-ce qui pousserait ces personnes à abandonner leurs maisons, leurs biens et même leurs repas ? La réponse lui vint aussitôt. *Les Français avaient finalement envahi les Alliés. Ils s’étaient étendus dans la campagne.*

Phoebe déglutit de peur, mais sa gorge était sèche. Elle était à leur merci. Qui la défendrait contre eux ? Des cris provenant des bois entourant le hameau parvinrent à ses oreilles, et cela ne pouvait signifier qu'une chose. Les soldats français arrivaient, et ils ne la traiteraient pas gentiment quand ils la trouveraient. Phoebe éprouva la forte tentation de rester à l'abri dans la maison et de trouver un endroit où se cacher, mais elle serra la mâchoire et atteignit la poignée de la porte. Ce pauvre garçon dormait dehors sur l’établi, et il n'avait personne pour le protéger. Elle ne le laisserait pas à son triste sort.

Phoebe courut à l’extérieur dans l'enceinte ensoleillée où les cris des hommes devinrent plus forts. Mais ce ne furent pas des soldats qu’elle vit. À son grand étonnement, une femme courut entre la maison du fond et l'une des deux qui faisaient partie de l'enceinte.

Quand elle repéra Phoebe, elle haleta et se précipita vers elle, en lui parlant, paniquée, dans une langue que Phoebe ne pouvait pas comprendre. Elle saisit Phoebe par les deux bras, mais Phoebe fronça les sourcils et secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Je ne comprends pas, dit-elle en anglais puis en français.

Elle essaya à nouveau en français, mais aucune compréhension ne se lit sur le visage de la femme. Sa panique renforça la peur de Phoebe. Elle était certaine que la femme essayait de lui faire savoir que les soldats étaient sur ses talons et que Phoebe devait se cacher.

Elle la suivit dans la maison pour voir ce qu'elle faisait, mais avant qu'elle ne pût entrer complètement, la femme dépassa Phoebe en sortant, en portant un morceau de tissu.

Maintenant, vraiment perplexe, Phoebe retourna au centre du hameau. Son sentiment d'inquiétude n'avait pas diminué, mais elle n'avait aucune idée claire de ce qu'elle était censée faire et savait seulement qu'elle devait veiller sur le garçon que la Providence avait placé sous sa garde. Elle repartit vers la première maison, où elle distinguait le pied nu de sa silhouette endormie, ce qui la rassura insensiblement. Elle venait juste de prendre la décision de rester avec lui jusqu'à ce qu'elle pût comprendre ce qui se passait lorsqu'un chien entra en trombe, en la faisant se retourner. Une foule de personnes suivait de près le chien alors qu'elle se précipitait dans l'enceinte.

Phoebe était terrifiée par le comportement du chien. Elle ne s’était jamais sentie parfaitement à l'aise avec eux, bien qu'elle les aimât bien. Mais elle ne comprenait pas toujours les animaux, et celui-ci reniflait sa robe, la tirait avec ses dents, l'encerclait et aboyait. Phoebe resta paralysée alors que la foule avançait vers elle, leurs visages exprimant un mélange de méfiance et de peur. Des enfants se pressaient avec les hommes et les femmes.

Complètement abasourdie, elle rencontra leurs regards.

— Je vous demande pardon, mais je suis anglaise. Y-a-t-il quelqu'un qui parle anglais ici ?

— Oui, miss, dit l'une des jeunes femmes à l'apparence soignée en s'avançant et en faisant une révérence. Bonjour, miss. Vous devez nous pardonner, mais nous sommes assez troublés en ce moment. L'enfant de ma

sœur a disparu et notre chien nous a conduits jusqu'à vous. Savez-vous où l'enfant est allé ? L'avez-vous vu ?

Toute la tension dans les muscles de Phoebe se détendit d'un coup. Maintenant, tout avait un sens.

— Oui, répondit-elle, en souriant de soulagement. Je l'ai trouvé, et je vous l'ai ramené, dit-elle en désignant la table presque hors de vue. Il est juste là.

— *Hier zit'em* ! cria la femme.

L'autre femme, qui était venue chercher le tissu plus tôt, poussa un cri étranglé et courut vers la table. Elle prit le garçon dans ses bras et tomba en larmes sur lui alors qu'il se réveillait et se frottait les yeux. La foule se rassembla autour d'eux et une femme posa sa main sur l'épaule de la mère. Les hommes se détendirent et l'un d'eux se pencha pour caresser la tête du chien.

— Vous êtes un don du ciel, miss. Je suis Tinneke et voici ma sœur Trees.

Elle vint se tenir aux côtés de Phoebe alors que la conversation allait et venait dans une langue que Phoebe ne pouvait pas comprendre.

— S'il vous plaît, dites-nous comment vous avez retrouvé mon neveu ?

Maintenant, le garçon était complètement réveillé, et il passa ses bras autour de sa mère, en glissant sa tête dans son cou à cause de toute l'agitation. Phoebe ne put pas répondre parce que Trees amena le garçon à Phoebe, en exprimant des mots que Phoebe pensait pouvoir comprendre même sans traduction.

— Ma sœur vous remercie du fond du cœur, déclara Tinneke. Elle veut aussi savoir comment vous avez trouvé Jos et où. Elle pensait que la femme de mon cousin le surveillait, alors il devait être parti depuis un certain temps avant que nous ne nous en soyons rendu compte.

— Eh bien, répondit Phoebe. J'étais dans une calèche en route pour Gand, puis Ostende, pour réserver un billet à destination de Londres lorsque notre voiture s'est enlisée dans la boue. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu le jeune garçon. Je pouvais voir presque d'un coup d'œil qu'il était tout seul, et cela était quelque chose que je ne pouvais pas ignorer. Mes compagnons de voyage n'étaient pas disposés à m'aider à retrouver sa mère, alors je leur ai dit adieu et l'ai porté dans la direction d'où je pensais qu'il pouvait venir. Je ne savais pas si j'aurais de la chance, mais je pensais que cela était la direction la plus probable.

Le garçon répéta ce qu'il avait dit plus tôt, et Phoebe se tourna vers Tinneke.

— Il a prononcé le même mot quand je l'ai trouvé, mais je ne parle pas le néerlandais, donc je ne pouvais pas comprendre ce qu'il disait.

Sa sœur et elle parlaient sérieusement, et Tinneke dit d'une voix légèrement exaspérée :

— Il est allé voir les vaches. Nous aurions dû y penser. Il adore les vaches, mais il a dû s'égarer, car le pâturage des vaches est dans une tout autre direction que la route qui mène à Gand. La route est si fréquentée que je frémis en pensant à ce qui aurait pu lui arriver. Je ne sais pas ce que nous aurions fait si vous n’aviez pas pris soin de lui.

— Cela fut une décision facile pour moi, dit Phoebe en tendant la main pour tapoter le dos du garçon dans les bras de sa mère. Je ne pouvais pas le laisser seul.

Les deux femmes parlèrent encore et Tinneke dit :

— Ma sœur insiste pour que vous veniez à l'intérieur avec nous afin que nous trouvions un moyen de vous aider et de vous remercier pour votre bonté.

— Vous êtes très gentilles. Comment se fait-il que vous parliez si bien anglais ?

Les familles se dispersèrent pour rentrer dans leurs maisons et Phoebe suivit la sœur de Tinneke dans sa maison.

— J'étais femme de chambre dans une famille anglaise à Bruxelles, mais ils ont fui la ville il y a deux jours quand ils ont appris que les Français avaient engagé le combat.

Elle leva les yeux lorsque l'un des hommes vint lui parler, en jetant un coup d'œil à Phoebe.

— Mon cousin demande comment vous avez l'intention de rentrer à Londres.

Cela était la question. Irait-elle encore à Londres ? Il ne lui fallut qu'un instant d'hésitation pour décider qu'elle devrait probablement le faire. Après avoir épuisé toutes ses résolutions pour aider le garçon, Phoebe pensait qu'elle n'avait plus le courage de retourner à Bruxelles, surtout sans savoir ce qui l'attendait là-bas. D'ailleurs, elle avait dit aux Cummings de laisser sa malle à Ostende, et bien qu'elle n'eût rien d'irremplaçable, il serait utile d'avoir ses affaires.

— C’est justement le dilemme que j'essaie de résoudre dans mon esprit. Je suppose que je vais retourner sur la route et voir si mes amis sont toujours là. Peut-être que la voiture est encore bloquée et que je pourrai me joindre à eux pour continuer notre route vers Ostende.

Tinneke traduisit cela à son cousin, qui répondit. Il quitta la maison et Tinneke se tourna vers Phoebe.

— Il vous emmènera dans son chariot.

Les épaules de Phoebe s'affaissèrent de soulagement. Si elle avait la chance de rejoindre les Cummings, elle pourrait changer sa robe souillée.

— Cela est très aimable de sa part.

— C'est le moins que nous puissions faire, lui assura Tinneke en accompagnant Phoebe jusqu'au chariot.

Le cousin, dont elle apprit qu'il s'appelait Lorre, attela un cheval au chariot, et ils chevauchèrent le long du chemin forestier. Même à cheval, le voyage semblait durer une éternité, et Phoebe ne pouvait pas croire qu'elle avait marché si longtemps en portant un garçon aussi lourd. Elle indiqua où se trouvait la voiture, mais au moment où ils atteignirent la route principale et se rendirent à l'endroit où elle descendait dans une vallée, la voiture des Cummings avait disparu. Un sentiment de désespoir d'être laissée pour compte menaça le courage de Phoebe, mais elle refusa d'y céder. Elle avait fait ce qu'il fallait, et Dieu s'occuperait du reste. Tinneke et son cousin se parlaient en flamand, et Phoebe priait pour avoir de la force et du courage. Elle n'avait pas de compatriotes sur qui compter.

Finalement, Tinneke se tourna vers Phoebe et annonça :

— Nous avons décidé de vous emmener à Ostende. C'est un long voyage avec un chariot comme celui-là, et donc nous pensons qu'il vaut mieux se mettre en route rapidement et même voyager de nuit. Ce n'est pas le confort auquel vous êtes habituée, mais nous rentrerons d'abord à la maison pour souper et chercher des couvertures pour l'arrière du chariot où vous pourrez vous reposer sur la route. Nous avons aussi des amis à mi-chemin d'Ostende, qui nous permettront sûrement de nous arrêter et d'emprunter leur cheval pour le reste du voyage. Avec notre rythme lent et nos temps de repos, nous arriverons demain après-midi.

Phoebe ne s'était pas attendue à cet heureux sort miséricordieux, et elle joignit les mains. Pourtant, elle hésitait.

— Je ne peux pas vous déranger en vous faisant entreprendre un tel voyage à cause de moi.

La voiture heurta une ornière et ils rebondirent tous les deux avant que Tinneke ne pût répondre.

— Ce n'est pas un problème, mais je crains que nous n'ayons pas assez d'argent pour payer votre traversée.

Phoebe se rassit et secoua la tête.

— J'ai ce qu'il me faut. Si j'ai de la chance, je trouverai ma malle qui m'attend à l'auberge d'Ostende. Sinon, je devrai la laisser derrière moi. Mais j'ai de l'argent pour la traversée.

— Nous allons retourner chez ma sœur pour lui faire savoir, et je crois que nous devrions d'abord manger. Je vois que votre robe est souillée, et si vous êtes d'accord pour porter l’une des miennes pendant une partie du voyage, je peux la laver avant de partir et la laisser sécher toute la nuit.

— Vous êtes vraiment généreuse, répondit Phoebe en serrant la main de Tinneke.

Cela était un geste spontané de la part de quelqu'un qu'elle venait juste de rencontrer, mais Tinneke retourna la pression alors que Lorre retournait au hameau.

LORSQUE LE DERNIER soldat de l'armée prussienne avait disparu à la poursuite des Français, tout ce qui restait sur les deux crêtes opposées et la vallée entre les deux était une scène de carnage : de la boue, des fusils et des munitions abandonnés, des chevaux et des hommes blessés, et un inestimable nombre de morts. Cela exigerait un service médical et des services mortuaires au-delà des capacités de l'armée alliée, et même le quartier-maître général n'avait pas été épargné par la canonnade punitive pour y veiller.

À la tombée de la nuit, Frederick fit faire demi-tour à son cheval épuisé vers le nord et accompagna le duc jusqu'à l'auberge de Waterloo, où Caldwell était parti en tête et où Joseph gardait les autres chevaux. Les effectifs qui étaient revenus avec Wellington avaient été considérablement réduits. Dalrymple et Wrotham étaient morts, ainsi que Stewart. Calloway avait perdu un bras. De Lancey, d’après les dernières nouvelles que Frederick avait entendues, ne serait bientôt plus de ce monde.

Un souper fut dressé devant Frederick, et il le mangea machinalement. Il était éreinté de fatigue, mais ses nerfs restaient tendus à cause de la peur,

de l'énergie et de la désolation de la journée. Il faudrait du temps pour faire face à ces pertes, et il était presque insensible à la victoire. Alors qu'il avalait sa nourriture et buvait dans la chope qui lui avait été donnée, le visage de Phoebe traversa l'esprit de Frederick. Cela ne suscita pas d'émotion en lui, mais la pensée d'elle était une promesse de meilleures choses à venir.

Blücher ramènerait l'armée prussienne à Paris avec les Français vaincus, et Wellington le rejoindrait dans quelques jours. Frederick serait sans doute obligé d'aller à Paris lui aussi, et il était fort probable que ses retrouvailles avec Phoebe dussent commencer par correspondance. Il écrirait à la fois à la maison de Fitz à Bruxelles et à la maison de Stratford en Angleterre, car Frederick ne savait pas si Phoebe avait ou non fui le pays comme il l'avait exhortée à le faire. Il refusait de se demander si elle était encore proche. En tout cas, il ne s'attendait pas à être autorisé à la voir, car il accompagnerait sûrement le duc à Paris pour rétablir l'ordre et veiller à la reddition de Napoléon.

Wellington l'appela dans sa chambre, où les restes d'un dîner étaient posés sur une table voisine. Il secouait le sable d'une lettre qu'il avait écrite et fit signe à Frederick d'entrer.

— Je suis très content de vous voir en vie, Ingram. Trop de gens n'ont pas eu cette chance.

Frederick hocha la tête, et ils partagèrent un regard sombre avant que le duc ne pliât sa lettre et ne fît fondre de la cire pour la sceller.

— Cela était la bataille la plus serrée que vous ayez jamais vue de votre vie, déclara Wellington. Je l'ai dit moi-même à Bathurst dans la lettre. Si les Prussiens n'étaient pas arrivés à ce moment-là…, dit-il en secouant la tête. J'accompagnerai l'armée à Paris dans deux jours, et j'ai besoin que vous portiez cette lettre au quartier général à Londres, et deux des aigles dont nous nous sommes emparés en même temps. Avez-vous encore du bon bétail qui puisse vous y amener ?

Le cerveau de Frederick avait du mal à déchiffrer les informations qu'il venait de recevoir. Il n'aurait pas besoin de partir pour Paris mais rentrerait chez lui. Il répondit d'un air hébété.

— Oui, monsieur.

Wellington se leva et se dirigea vers les aigles dorés qui avait été pris et étaient appuyés contre le mur. Il saisit les hauts bâtons bleus sous les drapeaux et les apporta à Frederick.

— J'imagine que la vue de ceux-ci sera un motif de célébration, alors ne tardez pas à les apporter, avec cette lettre. Mettez-vous en route demain matin à la première heure.

Frederick prit la lettre et leva les yeux vers les aigles perchés au sommet des hampes, en imaginant leur poids, alors qu'il hochait la tête.

— Vous pouvez compter sur moi. Mon officier d'ordonnance et moi allons nous dépêcher. C'est une tâche qu'il appréciera autant que moi.

— Eh bien, je vous recommande de dormir un peu, dit le duc en se tournant vers la chambre, qui jouxtait son salon privé. Je prévois de faire la même chose.

L'épuisement qu'il avait réussi à maîtriser par sa seule volonté s'empara brusquement de Frederick. Il entra dans la chambre qu'il partageait avec Caldwell, un arrangement auquel ils étaient habitués lors des campagnes. Son valet mettait de l'ordre.

— Caldwell, nous partons pour Londres demain, déclara-t-il en apportant les aigles vers sa valise, mais en gardant la lettre, avec laquelle il dormirait. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous devons les garder au péril de nos vies.

— Pas besoin, en effet, monseigneur. Rien n'arrivera à ces merveilles.

Son valet prit les aigles avec l'air farouche du patriote qu'il était et les apporta à son cantonnement à l'étage. Frederick était trop fatigué pour faire plus que se laver le visage et les mains avec l'eau fournie par Caldwell, retirer ses vêtements souillés de la journée et se coucher. La lettre alla sous l'oreiller. Il se disait qu'il devait se réveiller à l'aube et espérait qu'il le ferait, malgré la fatigue.

OceanofPDF.com

Chapitre Vingt-neuf

Le voyage à Ostende dans leur humble véhicule était en effet difficile. Cela était le voyage le plus inconfortable que Phoebe eût jamais fait. À l'arrière du chariot aux roues épaisses en bois, elle était secouée d'avant en arrière jusqu'à ce qu'elle fût sûre de voir des ecchymoses la prochaine fois qu'elle se déshabillerait. Cependant, jamais elle n'avait autant apprécié un voyage. Les amis dont ils avaient parlé étaient soucieux d'aider et, après un arrêt qui permit à Phoebe de se débarrasser d'une partie de sa raideur et de changer de robe, ils servirent aux voyageurs un petit déjeuner copieux. Ils offrirent même une vieille calèche qui était une amélioration du chariot, même si elle était tirée par un vieux cheval qu'on ne pouvait pas pousser au trot.

Lorsqu'ils arrivèrent à Ostende, il était tard dans l'après-midi. Tous les muscles de Phoebe lui faisaient mal, et l'activité trépidante et la vue de tant de gens la submergeaient. Elle déglutit nerveusement, en se sachant totalement sans protection. Tinneke insista pour venir avec elle pour acheter le billet de la traversée, afin qu'elle ne fût pas abusée ou harcelée de quelque manière que ce fût. Bien que Phoebe pensât que cela était peu probable, elle alla chercher sa malle à l'auberge mais aucune ne l'attendait. Sa robe et ses quelques affaires devraient la ramener à Londres.

Alors qu'elle s'approchait du paquebot, les bribes de conversation en anglais qui lui parvenaient aux oreilles la rassurait. *Elle rentrait chez elle !* Phoebe avait réussi à obtenir une petite cabine privée, et elle se tenait devant le bateau pour faire ses adieux à Tinneke et à sa cousine.

— Je ne peux pas vous remercier assez tous les deux, dit-elle en serrant les mains de Tinneke et en lui faisant un signe de tête de remerciement à

son cousin.

— Nous ne pouvions pas faire moins pour celle qui a sauvé mon neveu.

Tinneke sourit et recula, en faisant signe à Phoebe de se retourner et de monter sur la passerelle.

Un marin regarda Phoebe d'un œil désapprobateur alors qu'elle montait sur le bateau, et elle sut qu'elle était une vision d'horreur. Dans une robe froissée qui n'était pas entièrement sans tache, sans accompagnement et sans malle. Ce fut alors que la réalité de la situation la frappa. En évitant un examen plus approfondi, elle se réfugia dans sa cabine et trouva un grand réconfort dans le fait qu'il y avait une serrure. Elle pourrait s'y cacher et être à l'abri le temps d'atteindre les côtes anglaises. Alors que le bateau plongeait dans les vagues, elle se laissa tomber sur le lit et se prépara pour les heures à venir. Le voyage lui-même n'était pas long, mais ils devaient attendre la marée pour mettre les voiles, et Phoebe n'avait pas pensé à demander combien de temps cela prendrait.

Elle rencontrerait des difficultés à son arrivée, cela elle le savait. S'il était choquant d'être sale et non accompagnée aux Pays-Bas, une telle chose serait encore pire en Angleterre. Elle aurait besoin de la faveur de Dieu pour la ramener à la maison en toute sécurité, et elle avait confiance en sa protection.

Elle joignit fermement les mains. *Est-ce que j'ai confiance en sa protection pour Frederick ?*

LE LENDEMAIN, Frederick se réveilla avant l'aube sans l'aide de son valet de chambre, bien que Caldwell fût déjà debout, en train de préparer la trousse de rasage, et qu'il vît qu'il y avait du café sur le feu. Chaque muscle du corps de Frederick lui faisait mal, mais son esprit avait refoulé le brouillard du sommeil avec la journée monumentale qui l'attendait. Aujourd'hui, il quitterait Bruxelles et retournerait en Angleterre pour annoncer leur victoire !

Aujourd'hui, à condition qu'elle n'eût pas déjà quitté Bruxelles, il dirait à Phoebe qu'il était vivant et qu'il l'épouserait. Malgré le choc stupéfiant de la veille, cette lueur d'espoir suffit à le faire sourire.

L'on frappa à l'entrée de l'auberge, et Frederick entendit la porte s'ouvrir et la voix de quelqu'un entrer et annoncer :

— Une lettre pour Lord Ingram.

Il sortit de sa chambre, et un soldat de première ligne du 33e régiment s'inclina.

— Monseigneur, cette lettre est du colonel Fitzwilliam.

Vivant ! Et il a gravi les échelons, pensa Frederick. Son beau-frère le méritait bien, même si cela était triste que cela fût arrivé parce que l'officier supérieur de Fitz avait été tué au combat.

— Merci.

Frederick brisa le sceau et parcourut rapidement son contenu.

INGRAM,

JE VAIS BIEN. J'envoie l'officier subalterne Kirkland à Bruxelles chercher ma femme pour qu'elle me rejoigne à Paris. Je ne sais pas si Phoebe est toujours là avec elle, mais elle souhaitera retourner à Londres si elle y est. Kirkland est porteur d'une lettre pour Lydia avec des instructions pour veiller à ce que Phoebe soit en route pour Londres en toute sécurité, si ce n'est pas déjà le cas et si vous n'êtes pas en mesure d'y veiller. Je tenais à vous informer de ce fait puisque vous vous intéressez quelque peu à la question.

Si vous lisez ceci, eh bien, alors j'en suis très heureux.

Je vous apprécie également beaucoup.

Fitz

UN SOURIRE se dessina sur le visage de Frederick alors qu'il repliait la lettre et la mettait dans la poche de son manteau à côté de celle de Wellington. Il fit face à l'officier subalterne Kirkland.

— Vous pouvez nous accompagner Caldwell et moi, car notre premier arrêt est chez le colonel Fitzwilliam. L'affaire est beaucoup plus simple qu'il ne le savait lorsqu'il a écrit la lettre, car j'ai l'intention de ramener Miss Tunstall à Londres si elle est encore à Bruxelles, et Mrs. Fitzwilliam sera prête à vous accompagner. Nous partirons dans un quart d'heure.

— Oui, monseigneur.

L’officier subalterne Kirkland sortit de l'auberge en attendant qu'ils partissent.

Frederick se pencha vers Caldwell.

— Allez apporter du café et un petit-déjeuner à cet homme, voulez-vous ?

Ils partirent peu de temps après et au petit galop, il leur fallut un peu plus d'une heure pour atteindre Bruxelles. Ils arrivèrent pour trouver la ville dans le chaos, avec des hommes blessés qui affluaient dans les rues depuis la Porte et des citadins partageant leur temps entre la célébration de la nouvelle de la victoire et l’aide qu'ils pouvaient apporter pour répondre aux besoins criants. Frederick espérait que Lydia avait été assez sage pour rester à la maison et attendre des nouvelles, car il ne pouvait pas retarder son départ.

Chez eux, rue des Feuilles, il laissa Caldwell et l’officier subalterne avec les chevaux et courut à la porte. Il l'ouvrit et s'avança dans le couloir en appelant :

— Lydia !

— Fred !

Il entendit le cri venant de l’étage.

— Nous avons eu la nouvelle tard hier soir !

Sa sœur dévalait les escaliers en courant et serait tombée si elle ne s'était pas accrochée à la balustrade. En bas des marches, elle sauta contre sa poitrine et jeta ses bras autour de son cou en sanglotant.

— Et Fitz ?

— Il est bien vivant. Seulement une blessure superficielle sur son bras dont je suis sûr qu'il est assez intelligent pour la soigner, dit-il en la tournant vers la porte qui était ouverte sur la rue et en faisant un geste. Ce soldat doit te raccompagner au camp, car Fitz doit marcher avec ses troupes sur Paris. Il a envoyé une lettre pour tout expliquer. Es-tu prête à partir ?

— Oh oui, dit Lydia, en inspirant un souffle tremblant et en essuyant ses larmes. J'aurai besoin d'une heure tout au plus. Et les domestiques…

Frederick la coupa. Il n'avait pas le temps d'écouter son discours sur les préparatifs.

— Où est Phoebe ?

— Elle est partie hier avec Martha Cummings et son frère. Elle devrait déjà être en route pour Ostende. Je crois qu'ils devaient passer la nuit à Gand.

— Très bien, déclara Frederick, incapable d'identifier en lui-même sa réaction claire face à la nouvelle.

Bien sûr, il était soulagé qu'elle fût partie de la ville, car s'il y avait eu une défaite, il n’aurait voulu pour rien au monde qu'elle fût en danger. Mais en apprenant qu'elle était partie, une vaine déception lui vint de ne pas pouvoir la tenir dans ses bras aussi vite qu'il l'aurait souhaité.

— J'espère que tu sauras quoi faire des domestiques, de la maison et de tout le reste, dit-il.

— Oui, bien sûr. Pourquoi ne vas-tu pas à Paris aussi ?

— Je dois porter la nouvelle, répondit-il.

Lydia jeta un coup d'œil à l'extérieur et remarqua finalement Caldwell qui tenait les aigles sur un côté de son cheval, et elle haleta.

— Oui, tu dois y aller. Fais entrer le soldat. Je me suis préparée à toutes les éventualités et il verra à quelle vitesse je pourrai être prête. L’on ne dira pas de mon sexe que nous sommes celles qui retardons les autres.

Frederick serra la main de sa sœur et se mit à rire. Jamais il n'aurait pu imaginer dans leur jeunesse quelle force résidait dans un extérieur qui semblait si superficiel. Cela était entièrement trompeur. Leur père avait toujours été fier d'elle, mais Frederick aurait aimé qu’il pût voir sa fille maintenant.

Il était sur le point de quitter la maison mais il fit demi-tour.

— Lydia, si tu as du tissu épais, donne-le-moi maintenant pour que nous puissions emballer les aigles. Je ne veux pas que les gens sachent ce que je transporte.

Sa sœur se retourna vers Frederick et réfléchit une seconde avant de se précipiter vers la cuisine. Elle revint avec des sacs en tweed qui servaient généralement à transporter le pain. Avec l'aide de Caldwell, Frederick enroula le tissu autour des deux aigles et les attacha ensemble, en couvrant tout sauf le bâton bleu au bas des tiges. Cela était beaucoup mieux.

Après avoir fait ses adieux à Lydia, Frederick monta sur son hongre, et Caldwell et lui commencèrent à avancer au trot rapide, en se dirigeant vers la Porte qui menait à Gand. Ils devraient interrompre leur voyage s'ils ne trouvaient pas de chevaux de rechange là-bas, mais il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour être sur un paquebot en partance pour Londres d'ici ce soir. Tous deux chevauchaient des montures fraîches et qui n'avaient pas participé à la bataille de la veille. Quant à Salome et au brave cheval de Caldwell, Frederick les avait laissés entre les mains de Josef, qui veillerait à

ce qu'ils fussent ramenés sains et saufs en Angleterre. Ils méritaient que la fin de leurs jours fussent paisibles, en broutant dans les pâturages de sa maison de campagne.

La route de la côte était, par tronçons, aussi en proie au tumulte que l'avait été la ville de Bruxelles. Les voitures étaient coincées à intervalles dans la boue, certaines avec des occupants encore à l'intérieur et d'autres complètement abandonnées. Parfois, un régiment marchait à côté d'eux vers la ville, leur progression étant ralentie par les approvisionnements abandonnés. Chaque fois qu'ils voyaient Frederick, les troupes levaient la main en guise de félicitations et de salut, mais elles ne s'arrêtaient pas. Les soldats seraient encore nécessaires à Bruxelles pour tout remettre en ordre.

En début d'après-midi, Frederick et Caldwell arrivèrent à un relais de poste à Gand. Là, Frederick put se procurer un étalon pur-sang, négocié à un prix équitable par un patriote belge ravi d'apprendre la nouvelle de leur victoire. Cela était un excellent coup de chance, cependant, il n'y avait qu'un seul cheval.

— Eh bien, je suppose que nous y sommes, dit-il à Caldwell en vidant le contenu de la chope que le domestique de l'auberge lui avait apportée. Vous devrez rester avec ces chevaux et les ramener sur le premier bateau que vous pourrez réserver pour l'Angleterre. Je continuerai avec les aigles et je vous retrouverai à Londres.

— Oui, monseigneur.

Caldwell avait mis pied à terre, et il prit les rênes des deux chevaux et commença à se diriger vers les écuries de l’auberge.

Frederick lui avait laissé plus qu'assez d'argent pour subvenir aux besoins des chevaux et aux siens. Maintenant, il devait partir immédiatement. Il devait être sur le premier bateau pour l'Angleterre, aujourd'hui, si possible. Il fut frappé par une pensée heureuse. Peut-être aurait-il la chance d'être sur le même bateau que Phoebe, puisqu'elle avait quitté Bruxelles la veille et s'était arrêtée pour interrompre son voyage. Il sauta sur la selle de sa nouvelle monture, encouragé par cette éventualité, et s'apprêtait à pousser le cheval en avant.

— Lord Ingram ! Oh, monseigneur, quel plaisir de vous voir ! Si vous êtes ici, cela signifie-t-il ce que je pense que cela signifie ? Les Alliés ont-ils finalement gagné ?

Frederick se retourna sur sa selle et fit un bref signe de tête. Il reconnut vaguement la jeune femme, mais il n'eut pas de temps à perdre en

bavardages inutiles.

— Si vous voulez bien m'excuser, je dois me dépêcher.

— Bien sûr. C'est seulement que Phoebe...

Frederick avait commencé à avancer, mais au son du nom de Phoebe, il s'arrêta.

— Vous connaissez Miss Tunstall ? Où est-elle ?

Caldwell s'arrêta également de marcher et se tourna pour regarder.

— Je ne sais pas, monseigneur.

Cette réponse vint d'un gentleman à la peau claire, qui sortit de l'auberge et se tint à côté de la jeune femme. Ces personnes devaient être les Cummings dont Lydia lui avait parlé.

— Elle se rendait en Angleterre avec ma sœur et moi, poursuivit-il, mais elle est descendue de la voiture sur la route, en dépit de toutes nos protestations, devrais-je ajouter, avant que nous n’arrivions à Gand. Nous ne l'avons pas revue depuis.

La peur s'installa dans l'estomac de Frederick comme une pierre.

— Pourquoi est-elle descendue de la voiture ?

Il ne pouvait imaginer aucune raison assez forte pour que Phoebe quittât la sécurité d'une escorte et se promène seule dans la campagne belge.

— Nous avons essayé de toutes nos forces de l'avertir, déclara l'homme.

— Cela était la chose la plus absurde, s’écria Miss Cummings. Elle a vu un enfant errant sur le bord de la route et a insisté pour aller l'aider. Elle a dit qu'elle devait trouver la mère de l'enfant. L’on n'a pas pu lui faire entendre raison.

— Pourquoi n'avez-vous pas amené l'enfant dans la voiture avec vous et ne l'avez-vous pas aidée à retrouver la mère ? demanda Frederick, la colère faisant se courber sa bouche vers le bas.

— Nous ne pouvions pas risquer de manquer le paquebot..., commença Mr. Cummings, mais son discours s’éteignit et sa peau se marbra d'embarras sous le regard noir que Frederick lui lança.

— Vous avez laissé une jeune femme errer dans un pays étranger, sans escorte, dans votre hâte de sauver votre propre peau ?

Il laissa son regard sévère se poser sur eux jusqu'à ce que la femme rougît et qu'ils détournassent tous les deux les yeux.

— Caldwell, cria-t-il. Renseignez-vous. Essayez de trouver Miss Tunstall. Envoyez un message à ma maison à Londres au passage, et restez ici jusqu'à ce que vous receviez un mot de ma part.

— Oui, monseigneur.

— Il y a encore sa malle, dit Mr. Cummings avant de s'éclaircir la gorge. J'ai pensé que vous aimeriez savoir que nous avons sa malle.

Une fureur qu'il ne put contrôler s'empara de Frederick. Phoebe n'avait même pas le confort rassurant de ses biens.

— Caldwell, faites le nécessaire.

— Oui, monseigneur.

Frederick fit tourner son cheval et le poussa au petit galop. Autant il aimait galoper, autant il savait qu'il devait économiser les forces de son cheval s'il voulait se rendre à Ostende aujourd'hui.

Pendant qu'il chevauchait, Frederick grinçait des dents en pensant aux contraintes qui lui étaient imposées. Il ne pouvait pas abandonner sa mission de sauver Phoebe. Pour autant qu'il sût, elle aurait pu échouer, mais que pouvait-il faire ? Il n'avait d'autre choix que d'apporter les aigles et la lettre à Lord Bathurst pour faire son devoir de patriote. Cela était la priorité. Une fois ce devoir accompli, rien dans toute la création ne l'empêcherait de revenir la retrouver.

Si seulement il n'arrivait pas trop tard.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente

Frederick arriva à Ostende dans la soirée. Il trouva les écuries attenantes au relais de poste près des quais et amena son cheval nouvellement acquis là-bas. Il prit des dispositions pour que le pur-sang fût hébergé à l'auberge jusqu'à ce que Caldwell pût venir le récupérer. Le paquebot était toujours amarré au quai, ce qui était un coup de chance car il n'était pas sûr du moment où il partirait. Quand Frederick alla réserver une traversée, il n'y avait plus de cabines disponibles, mais cela importait peu. Tout ce qui comptait, c'était que lorsque le bateau partirait, il fût à bord, et qu'une fois à quai en Angleterre, il continuât son voyage vers Londres à toute vitesse. Lord Bathurst attendrait quotidiennement des nouvelles, et quelle chance que Frederick apportât quelque chose de mieux que des nouvelles. Il avait les aigles et la lettre détaillant leur victoire.

Ce n'est qu'après minuit que le bateau pris la mer, en laissant à Frederick plus de temps qu'il n'aurait souhaité pour s'asseoir et réfléchir. Il était heureux d'avoir eu la prévoyance d’entourer les aigles de toile et de dissimuler ce qu'ils étaient. Même si leur vue était plus susceptible d'apporter des acclamations, il ne faisait pas confiance aux hommes sans scrupules qui pourraient essayer de les voler à leur profit. Maintenant que Frederick était seul sans son officier d’ordonnance, il devait être encore plus prudent.

Le courant était en leur faveur, mais il y avait peu de vent, et il semblait presque que le bateau était suspendu sur les vagues plutôt qu’en train de naviguer vers l'Angleterre. Frederick choisit une place sur le pont, appuyé contre la balustrade, avec les aigles derrière lui. Lorsque le vent se leva, il écarta les mèches de cheveux de son front humide.

Il ne pouvait pas se permettre de baisser sa garde, mais l'absence d'activité rendait difficile pour Frederick de rester éveillé. Il était reconnaissant quand quelqu'un vint lui offrir quelque chose à boire et à manger, et il remit quelques pièces en échange. Cela passerait le temps et le garderait éveillé… et il avait faim.

Après avoir mangé, Frederick sentit un regain de force, mais ses pensées restèrent sombres. Ce devrait être une pure victoire. Il entrerait dans l'histoire, peut-être, comme l'homme qui avait rapporté la nouvelle de la victoire. Mais avec l'absence de Phoebe, cela pourrait ne pas être une victoire du tout. À quoi lui servait-il d'avoir protégé son pays s'il ne pouvait même pas protéger la femme qu'il aimait ? Ces réflexions l'oppressaient comme une bande autour de son crâne, comme s'il portait un chapeau trop serré. L'un des avantages d'être en mouvement, de chevaucher comme le vent sur son pur-sang, était que ces pensées ne le dérangeaient pas. Quand il était immobile, l'inquiétude pour sa sécurité l'étouffait et lui pesait, en ruinant sa paix.

Le ciel était devenu rose au moment où les cris de bienvenue venaient signaler que le bateau s'était approché des côtes. Frederick se pencha, saisit les aigles, et se tint debout, sa main sur la rambarde. Il regarda le port de Ramsgate se rapprocher, et finit par se diriger vers l'endroit sur le bateau où la passerelle serait prolongée jusqu'au rivage. Tout ce qu'il savait, était qu'il devait être le premier à débarquer. Rien ne devait l'empêcher de louer le meilleur cheval qu'il pût trouver et de se hâter vers Londres.

Le bateau s’orienta vers le quai et quelqu'un sur le pont lança une corde pour tirer le bateau. Frederick remuait sur ses pieds, les yeux rivés sur la rue où il savait qu'une bonne écurie pouvait être trouvée. Dès que la porte fut ouverte, il se précipita sur la passerelle et sauta sur le sol anglais. Il se dirigea à grands pas vers le relais de poste et, en entrant dans la cour de l'écurie, donna des ordres pour avoir le cheval le plus rapide qu'ils avaient. Des serviteurs de l'auberge s'approchèrent pour lui proposer des pâtisseries et de la bière, mais il secoua la tête.

— Vous, là-bas, cria-t-il au garçon d'écurie, qui n'avançait toujours pas assez vite au goût de Frederick.

Le garçon était toujours dans la cour, au lieu de s’être précipité dans l'écurie pour atteler un cheval.

— Il y aura une récompense pour vous si vous vous dépêchez, dit-il.

En entendant cela, le garçon courut dans l'écurie et Frederick tourna la tête, en essayant de retrouver sa patience. Son regard fut attiré par les passagers débarquant du bateau. Il y avait une famille anglaise, qui avait probablement fui Bruxelles, si l'on pouvait interpréter correctement le regard reconnaissant sur le visage de la femme. Un monsieur plus âgé aidait sa femme à descendre la passerelle. Derrière eux, se tenait une jeune femme d'apparence négligée mais distinguée, dont le visage était baissé alors qu'elle traversait la passerelle. Ce n'était pas facile de la distinguer dans la pénombre de l'aube, mais…

Ses yeux le trompaient sûrement. Frederick fit deux pas en avant, le cœur battant dans sa gorge.

— Monseigneur, votre cheval.

Sans détourner son regard de la femme, Frederick cria par-dessus son épaule :

— Dans une minute !

Ce n'était pas possible ! Une telle chose était impossible, mais, aussi sûrement qu'il vivait, c’était Phoebe. Elle descendit de la passerelle et prit une minute pour se stabiliser. Son visage était aussi blanc qu'un linge et sa robe était souillée. Ses cheveux étaient ébouriffés sous son bonnet.

— Phoebe ! cria-t-il.

Elle leva les yeux, surprise, puis choquée. Frederick laissa tomber ce qu'il tenait et passa devant les gens sur son chemin alors qu'il courait vers elle. Elle cria :

— Fred !

Il atteignit Phoebe, juste au moment où elle semblait être sur le point de s'évanouir, et il entoura ses bras autour d'elle, en la soulevant. Phoebe ne s'évanouit pas mais jeta ses bras autour de son cou et tint bon. Frederick ne la regardait pas, il ne pouvait pas. Ses yeux étaient fermés et des larmes coulaient. Et il pouvait sentir Phoebe trembler dans ses bras. Le caractère inattendu de ces retrouvailles, couplé à sa proximité, le privait de toute pensée rationnelle. Aucun des deux ne parla pendant plusieurs instants. Enfin, il recula juste assez pour la regarder.

Son visage blanc avait maintenant deux taches rouges sur les joues, et ses yeux brillaient alors qu'elle s’imprégnait de la vue de son visage. Elle leva la main pour toucher ses joues rugueuses.

— Vous êtes en vie, dit Phoebe avec une voix faible. Vous devez me pardonner. Je crois… Je crois que je suis en état de choc.

À ce moment, Frederick fut incapable de parler. Il se pencha et l'embrassa, en ne se souciant pas du tout de qui les voyait ou qu'ils fussent au milieu d'une foule de gens qui passaient. Il berça le visage de Phoebe dans ses mains, en chérissant le cadeau que Dieu lui avait ramené, et elle lui rendit ses baisers avec autant de passion, ses bras maintenant autour de sa poitrine, en le tenant fermement.

Ce ne fut pas la bienséance qui les sépara, mais l'éclair de la réalité, et la panique. Frederick avait laissé les aigles tomber au sol dans sa hâte de retrouver Phoebe, et il risquait de manquer à son devoir envers son pays en les perdant. Aussi vite qu'il le put, et sans lâcher Phoebe, il courut avec elle dans la cour de l'écurie. Elle ne posa aucune question mais sembla sentir son urgence et l'accompagna promptement.

— Pardonnez-moi, dit-il.

Lorsqu'il entra dans la cour de l'auberge, il tomba presque à genoux de soulagement. Ils étaient là. Les aigles reposaient sur le sol, le sac en tissu toujours enroulé autour d'eux, non loin de l'endroit où se tenait le garçon d'écurie avec le cheval. Personne n'avait pensé à regarder ce qu'ils contenaient.

En ne souhaitant pas libérer Phoebe, Frederick retira brièvement sa main de sa taille et se pencha pour ramasser les aigles, puis se tourna pour lui faire face.

— Mon amour, murmura-t-il en posant son front contre le sien. Nous avons gagné. Je dois ramener les aigles à Londres, avec une note de Wellington pour le secrétaire à la Guerre. J'ai fait atteler le cheval le plus rapide de l'écurie, et je dois y aller. Je ne peux pas vous raccompagner à Londres, et cela me déchire de vous laisser…

Il ne put pas terminer à cause de la boule soudaine dans sa gorge, mais Phoebe secoua la tête avec ferveur, son front toujours pressé contre le sien.

— Vous devez partir sans moi. Bien sûr, vous le devez. Tout ira bien pour moi.

Frederick recula pour regarder son visage, et son cœur éclata presque en voyant sa bravoure, la beauté de l'âme de Phoebe. Il jeta un coup d'œil au garçon d'écurie qui tenait le cheval, puis prit une décision rapide.

— Vous, là ! Gardez le cheval pour moi. Je reviens dans un instant.

Frederick s'avança à grands pas, son bras toujours autour de Phoebe alors qu'il la conduisait à l'auberge.

— Vous irez bien, et j'y veillerai, lui dit-il.

Lorsqu'ils furent dans la salle à manger publique, il appela l'aubergiste qui venait de sortir de la cuisine.

— Je suis Lord Ingram, annonça-t-il. Avez-vous un petit salon privé à louer ?

— Oui, monseigneur. Dois-je en préparer un pour vous et votre…, répondit-il, sa voix s'estompant alors qu'il remarquait la présence de Phoebe.

— Voici ma fiancée, Miss Tunstall. Nous venons d'arriver sur le bateau en provenance des Pays-Bas, où les Alliés se sont engagés dans la guerre, comme je suis sûr que vous le savez. Miss Tunstall a enduré beaucoup de choses pendant son voyage de retour en Angleterre, dit Frederick en regardant autour de lui les visages intéressés. Mais je pense que je ferais mieux de tout vous expliquer tout cela dans l'intimité de votre salon.

— Bien sûr, monseigneur.

Il ouvrit le chemin vers l'une des portes de l'autre côté de la salle à manger, en les faisant entrer dans une pièce agréable d’où l’on pouvait voir des rosiers, escaladant le mur à l'extérieur de la fenêtre. L'aubergiste désigna la pièce d'un geste fier.

— J'espère que cela conviendra. Comment puis-je vous aider, monseigneur ?

Frederick garda son bras autour de Phoebe, en la serrant fort.

— Avez-vous une femme ? Si oui, j'aimerais la rencontrer.

L'aubergiste s'inclina et partit aussitôt, en revenant avec une femme qui satisfit Frederick par son allure soignée et l’air capable qu’elle dégageait. Elle fit la révérence à Frederick.

— Bonjour, monseigneur.

Sans ciller en voyant la présence de Phoebe, elle lui fit également la révérence.

— Bonjour, miss.

— Je ne puis raccompagner Miss Tunstall à Londres, car j'ai un devoir urgent à remplir. Cependant, je veux qu’aucune dépense ne soit épargnée pour son confort. Elle aura besoin d'une femme de chambre qui pourra l'accompagner jusqu'à Londres, ainsi que de vêtements de rechange adaptés. Je dois aussi faire envoyer un mot à mon valet sur le continent. Puis-je laisser tout cela entre vos mains ?

La femme de l'aubergiste fit la révérence.

— Je veillerai à ce qu'aucun mal n'arrive à votre fiancée, monseigneur. Je sais à qui je pourrais faire confiance pour l'accompagner à Londres.

— Très bien, dit Frederick. Si le voyage de Miss Tunstall à Londres est paisible et sans soucis grâce à vos soins, j'enverrai une expression supplémentaire de ma gratitude par la poste.

L'aubergiste échangea un regard avec sa femme.

— Oui, monseigneur, dit-il avec une autre révérence.

Sa femme se redressa.

— Cela est très généreux de votre part, monseigneur. Mais même sans cela, je veillerai à ce que Miss ne soit tourmentée par aucun souci.

Le couple les laissa seuls, en fermant la porte derrière eux, et Frederick sut qu'il n'avait pas un instant à perdre. Il alla appuyer les aigles contre le mur et s'approcha pour tenir Phoebe dans ses bras, en la regardant gravement.

— J'ai vu Mr. et Miss Cummings à Gand. Ils ont dit que vous étiez partie sans escorte. Je ne peux pas vous dire quelle torture cela a été de ne pas savoir s'il vous était arrivé quelque mal et de ne pas pouvoir aller vous chercher.

— Je ne pouvais pas laisser ce garçon seul, répondit Phoebe. J'ai trouvé sa famille, et ce sont eux qui m'ont amenée à Ostende. Nous avons voyagé la nuit dans le chariot.

Il leva ses doigts pour effleurer ses joues. Il ne pouvait pas se lasser de sa peau douce et de la vue de son visage.

— Bien sûr, vous ne pouviez pas le quitter. Ce n'est pas dans votre nature. Vous, Phoebe, vous êtes une femme très courageuse, intrépide, belle, dit-il en déposant un doux baiser sur ses lèvres. Et au bon cœur. Et j'ai hâte de faire de vous ma femme.

Elle avait incliné son visage vers le sien d'une manière si charmante qu'il ne put s'empêcher de lui donner un autre baiser auquel elle répondit adorablement.

Elle s'interrompit avec une forte inspiration.

— Fitz ! J'allais presque oublier. L’avez-vous vu ?

Frederick hocha la tête.

— Il va bien. Je suis rentré à Bruxelles avec un militaire qui devait accompagner Lydia pour retrouver son mari. Fitz doit se rendre avec son régiment à Paris.

Phoebe sourit et poussa un soupir de soulagement.

— Ah, cela est une bonne nouvelle, en effet. Ils seront réunis. Cela était tout ce que Lydia souhaitait, même si cela signifie qu'elle n'est pas encore de retour à Londres. Je ne crois pas qu'elle s'en souciera, cependant.

Comme si elle était inspirée par les retrouvailles de Lydia et Fitz, elle se serra plus étroitement dans l'étreinte de Frederick.

— Est-ce toujours une bonne nouvelle, même si cela signifie que notre mariage devra certainement être retardé jusqu'à leur retour de Paris ? ajouta Frederick, le sourcil levé.

— Je suis prête à attendre aussi longtemps que nécessaire juste pour avoir votre sœur à notre mariage, déclara Phoebe.

Elle avait finalement cessé de trembler et semblait se sentir à l'aise dans ses bras, juste au moment où il devait la quitter.

— Je ne suis pas si généreux, rétorqua Frederick en l'embrassant une fois de plus.

Ce baiser devait être le dernier pour aujourd'hui. Il devait remplir la mission qui lui avait été confiée.

Il se força à s'éloigner et posa ses mains sur ses épaules.

— Quand vous arriverez à Londres, si je connais bien Stratford, il sera dans sa maison de ville, à vous attendre. Si pour une raison quelconque il n'est pas là, venez à moi. Je vous attendrai. Mais maintenant, dit Frederick en replaçant une mèche de cheveux qui était tombée sur son visage derrière son oreille, je dois y aller.

— Vous devez, dit Phoebe en souriant et en s'écartant. Il y a des gens qui attendent avec impatience d'apprendre la nouvelle. Ils auront besoin de savoir que nous sommes victorieux. Allez leur donner.

— Et vous, ma chère, mon audacieuse Phoebe, dit-il, j'attendrai avec impatience que vous soyez en sécurité avec moi à Londres.

— Oh, quelqu'un d'aussi audacieux que moi pourrait difficilement craindre quelque chose d'aussi ordinaire qu'un voyage à Londres, le taquina-t-elle.

— Alors j'attendrai, dans la terrible incertitude, jusqu'à ce que vous soyez en sécurité dans mes bras.

Porté par un élan prophétique, il enroula ses bras autour d'elle, l'embrassa sur le front, puis sur les lèvres, puis sortit à grands pas de la pièce.

OceanofPDF.com

Chapitre Trente-et-un

Mary posa une dernière épingle dans la coiffe parsemée de minuscules fleurs blanches qui formaient une couronne dans les cheveux de Phoebe, puis recula.

— Vous ressemblez à un tableau, miss.

Elle avait été la femme de chambre de Phoebe dans les mois qui avaient suivi la bataille de Waterloo, depuis qu'elle était arrivée avec Sam, Sarah, et tout ce que Lydia n'avait pas apporté avec elle à Paris.

Phoebe sourit à sa femme de chambre dans le reflet du miroir, puis se leva. Elle se tourna pour faire face à Anna qui était assise sur le lit, qui tenait leur petite fille, Jane. Les yeux de sa sœur se remplirent de larmes, ce qui n'était pas tout à fait inattendu. Après tout, Anna venait d’offrir à Harry Aston son deuxième enfant et était devenue, comme elle l'appelait, un vrai arrosoir.

En déposant doucement le bébé endormi sur le lit, Anna s'approcha et fit quelques ajustements mineurs à la robe de Phoebe, qui était bleu très pâle et bordée de dentelle blanche belge.

— Je prédis qu'Ingram sera trop ébahi en te voyant pour prononcer ses vœux.

— Ce ne serait pas très commode, n'est-ce pas ? gloussa Phoebe.

Elle prit une profonde inspiration, tira sur ses gants et lissa le devant de sa robe.

— Je pense que nous devons y aller, autrement nous serons en retard, ajouta-t-elle.

Anna s'approcha pour prendre Jane dans ses bras.

— Si Ingram n'est pas déjà habitué à devoir attendre avec Lydia comme sœur, alors il apprendra assez vite.

Phoebe sourit, même s'il lui semblait que sa nervosité s’était fait pousser des ailes et flottait dans son estomac.

— Je suis sûre que Frederick est l'homme le plus patient du monde, à l'exception de ton saint pasteur, ajouta-t-elle avec ironie. Cependant, je ne suis pas sûre qu'il soit juste de demander la même chose au vicaire de Ste Hélène.

— Très vrai. Tous les hommes d’église ne bénéficient pas de la sainte patience de mon mari, déclara Anna avec une fierté feinte, bien que Phoebe sût au fond qu'elle le pensait. Lydia et Eleanor attendent en bas, et Stratford est allé s'occuper de la voiture.

— Où est Fitz ? demanda Phoebe en se retournant et en prenant le minuscule réticule que Mary lui avait tendu et qui contenait le strict nécessaire.

— Je crois qu'il est déjà à l'église. Je l'ai vu tapoter la poche de son gilet pour s'assurer qu'il avait bien les bagues, dit-elle tandis que Mary ouvrait la porte et qu’Anna suivit Phoebe dans le couloir. Cela était après que Lydia eut sonné le rappel, bien sûr.

Lorsque Phoebe entra dans le salon, Eleanor se leva et s'approcha d'elle.

— Oh, Phoebe, dit-elle en laissant échapper un doux rire alors que les larmes remplissaient ses yeux. Vous êtes magnifique.

Sa fille, Sophie, était assise sur une couverture à côté du canapé, en mordillant un jouet en bois, puis en le tapant sur le sol. Des jambes potelées sortaient de sous sa robe. Le fils d'Anna, Peter, était allongé sur le ventre à ses pieds et tendait à Sophie un jouet différent, en essayant d'attirer son attention. Il était attaché à sa petite cousine, qui se moquait de lui, tandis que sa sœur, il daignait à peine la regarder.

— Tout ce qu'elle fait, c'est manger et dormir, informa-t-il son père avec dégoût.

Lydia se releva, ce qui ne fut pas chose facile car elle se rapprochait de sa délivrance. Son expression était illuminée par la joie profonde qui semblait l'habiter depuis leur arrivée récente à Londres, avec son accouchement imminent et l'heureux événement de voir son frère se marier enfin. Fitz avait accompagné son régiment à Paris, et bien qu'il n'eût pas été le premier à être autorisé à rentrer chez lui, ils avaient finalement obtenu une permission. Les Fitzwilliam étaient arrivés à Londres une semaine plus

tôt, et comme Frederick n'avait pas perdu de temps pour faire publier les bans à son arrivée, il ne perdrait pas de temps non plus pour les voir mariés.

— Ce fut avec un grand soulagement que j'ai appris la nouvelle que Fitz avait été renvoyé à Londres, déclara Lydia, alors qu'elle était en compagnie de femmes. Autant j'ai confiance dans les compétences des sage-femmes françaises, autant je préfère ne pas avoir à communiquer dans une langue étrangère tout en me tordant dans les affres du travail.

— Je ne pense pas que la langue que vous parlez importe beaucoup, répondit Anna avec ironie. Les cris sont un langage universel pour les femmes.

Eleanor rit légèrement en faisant rebondir Sophie sur ses genoux.

— Vous êtes très élégante, Phoebe, dit Harry en entrant dans le salon.

Il prit sa fille dans ses bras et tendit la main à Pierre.

— Aimeriez-vous venir sur le siège avant avec moi et John le cocher ?

— Oh, oui ! répondit leur fils en oubliant sa petite cousine et en prenant la main de son père.

Il y avait deux voitures. L'une d'elles appartenait à Stratford, et il aida à monter Lydia puis Eleanor, qui avait Sophie dans ses bras. Phoebe irait avec la famille de sa sœur. Seuls Anna et le bébé étaient assis à l'intérieur de la voiture avec Phoebe, alors que Harry et Peter étaient allés s'asseoir sur le siège avant avec le cocher. Elles n’échangèrent pas grand-chose, mais Anna tendit la main et Phoebe y mit la sienne.

— Je suis contente que nous ayons ces quelques minutes pour nous. Tu es vraiment la sœur la plus chère pour moi. Il n'a pas fallu attendre la peur que tu sois blessé à Bruxelles pour que je m'en rende compte.

Anna serra la main de Phoebe.

Phoebe se pencha et embrassa la joue d'Anna, puis fit un autre baiser sur le dessus de la tête de Jane, qui se tortilla et laissa échapper un petit cri avant de se rendormir.

— Tu as de la chance qu'elle dorme encore, murmura Anna. Nous ne voulons pas que notre bébé chéri pleure tout au long de la cérémonie.

En peu de temps, leur voiture s'arrêta devant la vieille église. Frederick et Phoebe avaient décidé que ce serait un mariage familial. Aucun invité qui n'était pas de la famille immédiate ne serait présent. D'une part, cela avait été arrangé assez soudainement puisqu'ils ne savaient pas quand Lydia et Fitz reviendraient de Paris. D'autre part, malgré la satisfaction de la fin de la guerre, il y avait suffisamment de problèmes sérieux d'après-guerre qui

requéraient l'attention de Frederick. Il avait découvert qu'il n'était pas d'humeur pour un grand mariage. Phoebe lui avait assuré que cela ne la dérangeait pas le moins du monde.

Frederick n'était pas resté inactif depuis son arrivée de Bruxelles. Il y avait des soldats qui revenaient de la guerre, beaucoup d'entre eux blessés et incapables de trouver un travail autre que le métier de soldat qui n'était plus nécessaire. Frederick avait fait ce qu'il pouvait pour soulever la question au Parlement et faire prendre des dispositions pour eux. Nul ne savait plus vivement que lui combien ils le méritaient. Mais depuis le retour de Fitz, il avait mis cela de côté pendant un moment en se concentrant sur son désir de se marier.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'église silencieuse, Phoebe put voir Frederick qui l'attendait devant. Il se tenait avec le vicaire, avec Fitz à ses côtés, et même de loin, elle pouvait voir le sourire qui éclairait son visage à sa vue. Son cœur bondit. Elle voulut courir vers lui, mais Stratford retint ses pas d'une légère pression sur son bras. Elle leva les yeux vers lui.

— Mère et Père auraient été heureux aujourd'hui. J'en suis certain. Ils seraient satisfaits de savoir que chacun de nous a trouvé quelqu'un de vraiment digne, quelqu'un que nous aimons de tout notre cœur. Ils ont été prêts à mettre de côté l'opinion de la société mondaine pour pouvoir se marier, et leur mariage a été heureux. Nous avons chacun trouvé la passion sans subir de sacrifices, dit Stratford en lui souriant et en lui tapotant le bras. Je crois que c'est tout ce qu'ils auraient voulu pour nous.

Phoebe ravala les larmes qui étaient un mélange de nostalgie et de joie et saisit le petit bouquet qu'elle tenait dans sa main libre. Son parfum et ses couleurs semblaient donner vie aux pierres antiques de l'église. La fille de Stratford tapa son jouet sur le banc en bois avant qu'Eleanor ne pût l'arrêter, et le vicaire sourit avec bienveillance à l'enfant, malgré le bruit. La vie était si riche, si tendre et complexe, si abondamment pleine de miséricorde et de grâce.

— Je vois Ingram commencer à avoir l'air anxieux, dit Stratford. Sortons-le de sa misère, d'accord ?

Phoebe regarda de loin Frederick et hocha la tête. Stratford la conduisit dans la longue allée, leurs pieds en pantoufles silencieux sur le sol de pierre. Frederick l’attendait, les mains jointes devant lui. Il ne quittait pas des yeux sa fiancée lorsqu'elle s'approchait, ni ne détournait les yeux lorsqu'elle vint

se tenir à ses côtés. L’importance du moment se reflétait dans ses yeux, et elle le vit déglutir. Cela la rassurait. *Il est aussi nerveux que moi*.

La cérémonie fut courte, remplie de nobles instructions et de doux serments, avant que le vicaire ne les prononçât mari et femme. Phoebe jeta un coup d'œil à Frederick et il l'embrassa pleinement sur les lèvres sous les acclamations des membres de leur famille. Le jeune vicaire sembla apprécier l'exubérance car il n'émit aucun reproche mais, avec un large sourire, se pencha pour parler à Peter.

— Lady Ingram, murmura Frederick, en lui souriant. Comme cela vous va bien.

— Je pense que je suis du même avis, répondit Phoebe.

Ils se dirigèrent vers l'entrée de l'église, où Ingram s'était arrangé pour qu'une voiture privée les transportât tous les deux. Cela les conduirait au petit-déjeuner de mariage chez Stratford, où ils célébreraient l’événement avec ceux qui leur étaient les plus chers. Après le petit déjeuner, la voiture les amènerait à la maison londonienne de Frederick avant de partir passer les vacances de Noël dans sa maison de campagne.

Noël n'était que dans un mois et le désir d'être réunis était universel et suffisamment fort pour que les quatre couples se disputassent pour savoir lequel d'entre eux accueillerait les autres pour ces premières vacances en tant que véritable famille élargie. Frederick avait été déterminé à gagner ce combat et avait déclaré qu'il pensait que Lydia devrait accoucher à l'endroit où elle avait grandi, et avec la nourrice qui s'était occupée d'elle dans son enfance, malgré le fait que la nourrice vieillissait. Cet argument avait semblé convaincre tout le monde.

Les pensées heureuses de la journée qui les attendait, et les semaines à venir, même les années, se pressaient dans la tête de Phoebe jusqu'à ce qu'elle n'eût plus de place pour autre chose. Elle était entièrement occupée à être heureuse et était déterminée à en boire jusqu'à la lie.

Frederick ferma la porte de la voiture, et ils furent enfin seuls. Il tapa sur le toit pour que le cocher avançât.

Alors que la voiture se mettait en mouvement, il regarda Phoebe et lui adressa un sourire intime.

— Je trouve que vous êtes beaucoup trop loin.

Elle lui rendit son regard, en luttant pour garder une expression innocente.

— Mais je suis assis juste à côté de vous.

— Vous êtes encore trop loin, ma femme.

Frederick tendit la main et, d'un seul mouvement, tira Phoebe pour qu'elle fût assise de côté sur ses genoux, ses jambes pendant sur le bord du siège, et cela lui parut naturel de mettre ses bras autour de son cou. Elle savait que son visage devait être écarlate de gêne, mais elle ne put s'empêcher de rire de plaisir.

— Je serai toute froissée quand nous arriverons. Les gens vont se demander ce qui s'est passé.

— Je promets d'être très prudent. Je ne ferai qu’effleurer vos lèvres, dit Frederick en l'embrassant. Et puisqu'elles sont déjà aussi rouges qu'un fruit mûr, personne n'en saura rien.

— Eh bien, dit Phoebe, en soupirant profondément. Je suppose que je ne peux pas vous contredire.

OceanofPDF.com

Remerciements

Chère lectrice, Cher lecteur,

Je vous remercie d’avoir lu *Une fervente demande*. En tant qu’Américaine installée en France (et citoyenne française par le mariage), je suis enchantée de pouvoir présenter mes livres à une audience francophone.

J’aimerais dire quelques mots à propos de ma série *Les Demandes en mariage*. Le premier et le troisième tome sont centrés sur les guerres napoléoniennes, avec pour point de vue celui des Anglais. Bien que ces histoires dépeignent parfois le peuple français comme étant l’ennemi, j’espère que mon amour pour mon pays adoptif transparaîtra au fil des lignes.

J'ai lu sur la bataille de Waterloo dans le passé et j'ai même séjourné chez des amis belges qui vivent en face de la colline où la bataille s'est déroulée. J'aurais aimé savoir alors que j'écrirai un jour sur ce sujet. J'aurais insisté pour faire un tour. On m'a dit que le château d'Hougoumont, criblé de tirs, était encore debout.

Au cours de ces cinq derniers mois, j'ai été plongée dans les histoires entourant Waterloo et la ville de Bruxelles dans les mois qui ont précédé. Je me couche et me réveille en pensant à ces histoires. Depuis que je vis en France et que je suis citoyenne par alliance, les Français ne sont pas mes ennemis. Ce ne sont pas les Alliés vainquant Napoléon qui m'excitent mais plutôt les histoires d'humains conquérant leurs ennemis, que ce soit un ennemi physique sur la crête en face d'eux, ou simplement la peur de sortir de sa zone de confort, comme ce fut le cas pour Phoebe.

Les fans de William Thackeray et de Georgette Heyer, en particulier Heyer, reconnaîtront l'influence de ces illustres personnages dans mon livre, même si je me suis battue pour raconter ma propre histoire. J'ai senti que mon livre avait besoin d’un voyage sur un bateau fluvial, d’un pique-nique avec vue sur la vallée et de soldats blessés retournant à Bruxelles pour qu'il

soit correctement raconté. Mon héros devait faire partie de l'état-major de Wellington pour avoir une vue d'ensemble sur les batailles. Je présente mes excuses à ceux qui pourraient ressentir que même ces scènes ont empiété sur les romans écrits avant le mien.

De nombreuses citations du duc de Wellington sont issues de mes recherches, tout comme la citation du vétéran chevronné à la nouvelle recrue lorsque la cavalerie britannique a fui les cuirassiers. La plupart des événements que vous avez lus pendant les batailles des Quatre Bras et de Waterloo se sont déroulés de la même manière que je les ai racontés. Le soldat Brewster a bien conduit un chariot de munitions à Hougoumont, et un homme a bien été sauvé d'une balle par un mouchoir en soie dans son habit. (Mon fils s'est vraiment égaré sur une route de campagne française en allant voir les vaches). Cependant, à part quelques citations directes, les personnages historiques que j'ai inclus dans mon livre ont été façonnés pour répondre à mes besoins. Cela reste une œuvre de fiction.

Mes connaissances proviennent des livres suivants, ainsi que d'innombrables pages de lecture en ligne et de cartes historiques de Bruxelles et de Waterloo :

The Sharpe Companion, Mark Adkin
Redcoat, Richard Holmes
The Regency Years, Robert Morrison
Our Tempestuous Day, Carolly Erickson
High Society in the Regency Period, Venetia Murray
Dancing Into Battle, a download from The Goodwood Estate

Et dans une moindre mesure, ou pour la construction de l’univers :

An Infamous Army, Georgette Heyer
Vanity Fair, William Makepeace Thackeray
Regency London, Stella Margetson
Le Grognard Putigny, Bob Putigny

Ce dernier livre raconte l'histoire d'un paysan analphabète parti combattre pour Napoléon pendant vingt-trois ans. Il vécut la décapitation de Louis XVI, combattit les royalistes, fit campagne dans la Péninsule, s'échappa de

Russie à peine en vie et termina sa carrière à Wavre contre les Prussiens la veille de Waterloo. Il apprit à lire et à écrire, fut fait baron de l'Empire par Napoléon lui-même et nous laissa les mémoires de sa vie à lire deux cents ans plus tard.

Un merci très spécial à mes chers amis et partenaires critiques : Jess Heileman, Arlem Hawks, Julie Christianson et Emma Le Noan. Ce livre ne serait pas ce qu'il est sans vous. Merci à Christophe et Geneviève Lépinois pour votre visite de Bruxelles il y a toutes ces années, y compris la visite du seul canal qui reste là-bas, et pour votre aide récente à mieux comprendre l'histoire belge. Merci, Tinne De Beckker, Tinneke, en l'honneur de ton père, pour toute l'aide néerlandaise. Vos conseils, critiques et informations ont été inestimables. Un merci spécial à mes éditrices : Rachel Hathcock et Heather Holm. Je tiens également à remercier Cedar Fort avec qui cela est si formidable de travailler. Vous avez été patient avec toutes mes demandes et vous avez fait un effort supplémentaire pour créer de magnifiques couvertures, des livres audios et vous avez tout fait pour faire de cette série un succès.

« Une fervente demande » semble une fin appropriée pour les familles Tunstall, Ingram, Aston et Fitzwilliam, même s'il est difficile de dire au revoir. La douceur de vivre étant souvent tempérée par ses chagrins, ces familles seront aux prises avec la vue de soldats revenant de Belgique par milliers. Avec de nombreux membres manquants et aucune perspective d'emploi, et obligés de mendier dans les rues de Londres. Nos héros et héroïnes seront les témoins des injustices provoquées par ceux qui fixaient les prix des céréales au Parlement (contre lesquels Jack Blythefield s'est battu à Philippa Holds Court), et seront horrifiés par la nouvelle du massacre de Peterloo, où les gens se sont levés pour protester contre la hausse du prix du pain et ont été abattus par la cavalerie britannique.

Mais les Tunstall, les Aston, les Ingram et les Fitzwilliams sont des êtres compatissants, et ils apporteront tout le soulagement possible à ceux qui sont en détresse, tout en célébrant les bénédictions du mariage et des enfants, les doux plaisirs qui sont les leurs, et en profitant pleinement de la vie.

Car il ne se souviendra pas beaucoup des jours de sa vie, parce que Dieu répand la joie dans son cœur.

— Ecclésiaste 5.20

OceanofPDF.com

Du même auteur

LES DEMANDES EN MARIAGE

Une fâcheuse demande

Une fidèle demande

Une fervente demande

LES CHRONIQUES DES CLAVERINGS

Déshonneur et Rédemption

Philippa prend parti

AUTRE LIVES

Une Épouse Peu Encline

OceanofPDF.com

À propos de l’auteur

Jennie Goutet est une anglophile d'origine américaine qui vit avec son mari français et leurs trois enfants dans une petite ville en dehors de Paris. Elle puise son inspiration dans l’époque de la Régence anglaise, où se déroulent ses romans Régence les plus vendus. Elle est également l'auteure de ses mémoires *Stars Upside Down* (*Un océan d’étoiles*) qui ont été primés, de deux romances contemporaines et de quelques autres ouvrages qui ont été publiés. Chrétienne, cuisinière et maladroite invétérée, Jennie écrit parfois sur la foi, la nourriture et la vie - même pour évoquer ses moments de maladresse - sur son blog, aladyinfrance.com. Vous pouvez en savoir plus sur Jennie et ses livres, et vous inscrire à sa newsletter, sur son site d'auteur : jenniegoutet.com.

** Photo par Caroline Aoustin*

OceanofPDF.com